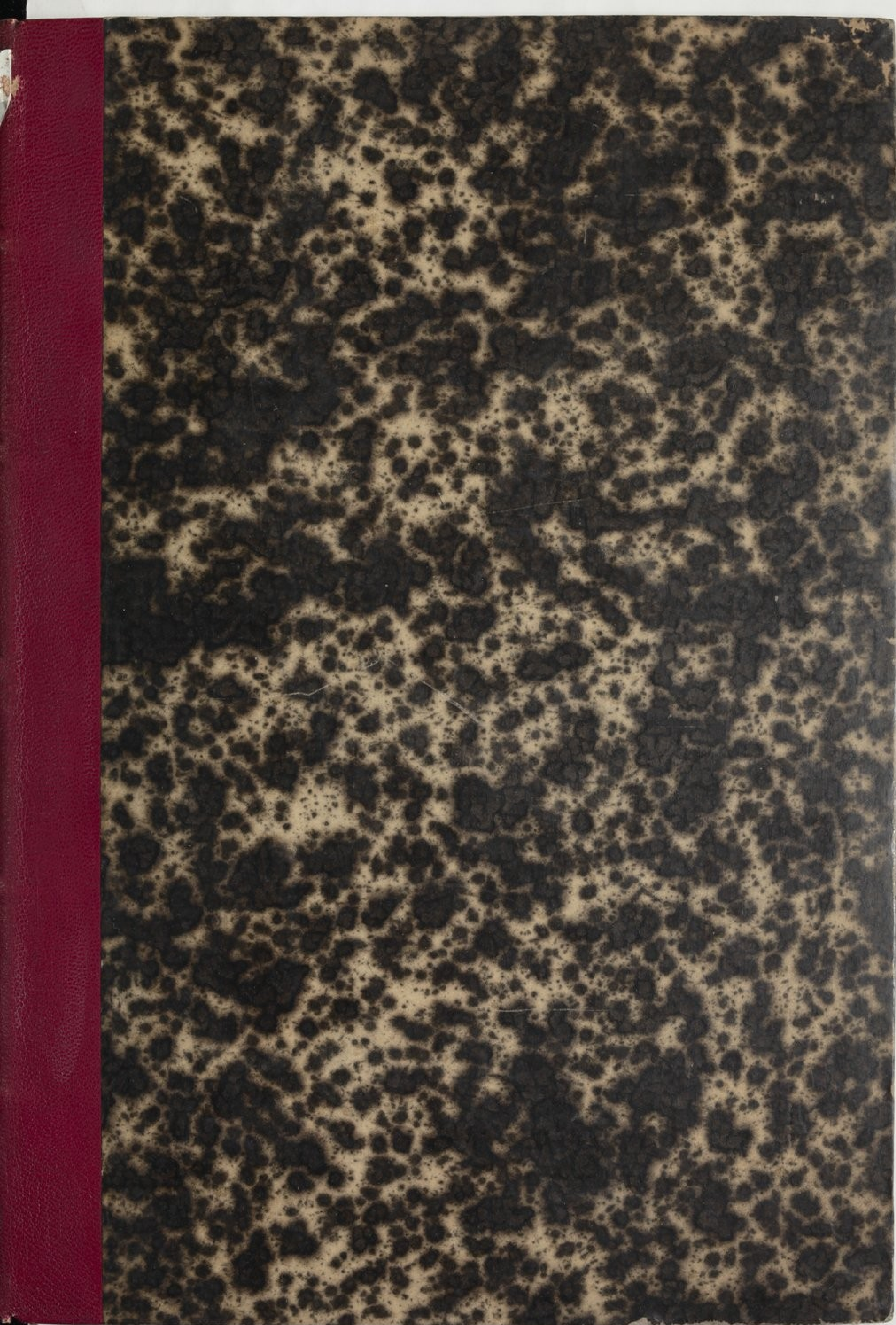
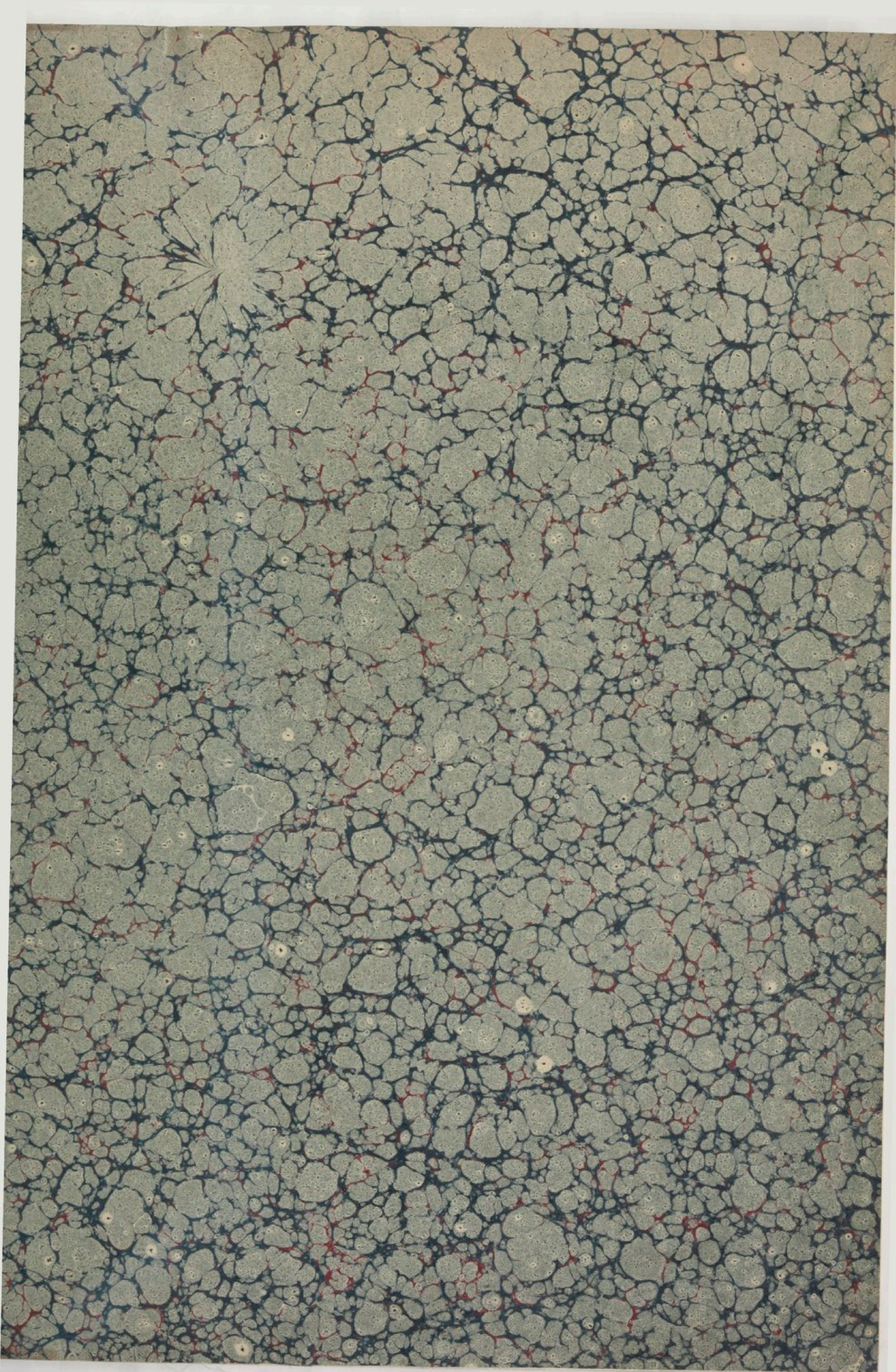
Musée littéraire : choix de littérature contemporaine française et étrangère. Série 45







Le Siècle.

MUSÉE LITTÉRAIRE.

—

QUARANTE-CINQUIÈME SÉRIE.

PARIS. — IMPRIMERIE J. VOISVENEL, 14, RUE CHAUCHAT.

Le Siècle.

MUSEE LITTERAIRE

CHOIX DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

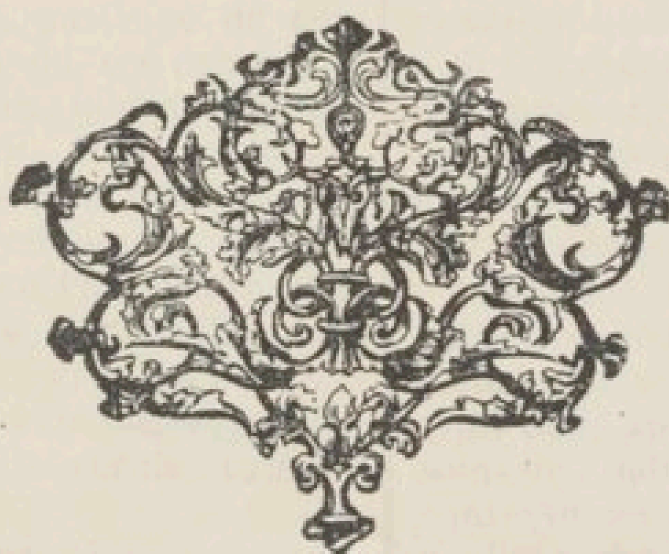
FRANÇAISE ET ÉTRANGERE



Quarante-cinquième série.

PAR

HECTOR MALOT, ALFRED ASSOLANT, ANDRE LÉO, ÉMILE ZOLA.



PARIS

AU BUREAU DU SIÈCLE, 14, RUE CHAUCHAT,

PRÈS LA RUE LAFAYETTE.



Hector Malot.



UNE BELLE-MÈRE

I

Le quartier du Temple se présente sous un double aspect. Dans la partie qui confine au Marais, on trouve des rues larges, bordées de belles maisons qui ont été autrefois bâties pour la noblesse ou la magistrature. Dans la partie qui touche au quartier Saint-Martin, on ne rencontre au contraire que des rues étroites, dont les maisons laides et sales sont occupées par le commerce et la petite industrie parisienne.

La rue des Vieilles-Haudriettes, qui va de la rue du Chaume à la rue du Grand-Chantier, participe de ces deux caractères : par quelques-unes de ses constructions, qui sont vastes et architecturales, elle appartient au Marais ; par sa population ouvrière, au quartier du Temple. Elle est frontière, et comme telle elle tient de ses deux voisins, sans avoir une physionomie propre.

Nulle part, rue des Gravilliers, rue Phélipeaux, rue de Montmorency, on ne trouvera plus d'enseignes aux façades des maisons et d'écriteaux aux grandes portes : larges tableaux noirs s'étalant d'étages en étages, petites plaques de cuivre, écussons en tôle vernie, panonceaux, armoiries.

Si le curieux qui passe pour la première fois dans cette rue lève les yeux sur les enseignes qui ont pour but de provoquer son attention et de le guider, il verra qu'il est en plein dans le quartier de l'industrie des bijoux ; pour un écusson qui lui indiquera les magasins d'un marchand de peaux de lapin ou les bureaux du journal hébraïque le *Libanon*, il trouvera vingt plaques de bijoutiers en or, en argent, en plaqué, de lapidaires, d'orfèvres, de fabricants de bagues, de boutons, d'épingles, de broches, de pendants, de colliers, de médaillons, de chaînes, de pendeloques, de breloques, de croix, de reliquaires, de cassolettes, de tabatières, d'étuis, de briquets.

Seule au milieu de ces enseignes, qui dans leur confusion peuvent troubler l'acheteur indécis, se montre au-dessus d'une porte cochère une longue plaque en marbre noir sur laquelle on lit en lettres d'or gravées en creux, un simple nom :

DALIPHARE.

Pas d'autres indications. Ce nom tout seul en dit assez sans doute et les explications ne sont pas nécessaires.

Pour les habitants du quartier ou pour ceux qui connaissent l'industrie des métaux, cela est possible ; mais, pour le passant ou l'étranger, ce nom propre ne dit rien de précis malgré sa physionomie originale. Que vend-on, que fabrique-t-on dans la maison Daliphare ?

Si l'on regarde par la grande porte, on aperçoit une cour plus large que longue, autour de laquelle s'élève au fond une maison à deux étages et de chaque côté, en retour d'équerre, des bâtiments qui paraissent occupés par des ateliers.

La maison, construite au dix-septième siècle, dans les jardins du couvent des religieuses hospitalières qui ont donné leur nom à la rue, est un vieil hôtel qui a dû avoir belle apparence avant d'être approprié aux besoins de l'industrie moderne. De sa splendeur passée, il conserve des fenêtres décorées de rinçeaux et çà et là quelques morceaux de sculpture qui n'ont point encore disparu sous les nombreux tuyaux de tôle et de poterie appliqués sur sa façade, contre laquelle ils ont laissé couler, dans les jours de grande pluie, des trainées de suie et de rouille. Elevées en briques et en carreaux de plâtre, les deux constructions latérales n'ont aucun caractère ; elles sont occupées par des hangars et des ateliers.

Au-dessus de celui de gauche, se dresse une haute cheminée en tôle, semblable à celle d'un bateau à vapeur, et du matin au soir elle vomit des tourbillons de fumée, qui vont noircir la cime d'un vieux peuplier planté au milieu de la cour.

Un appareil de transmission traverse cette cour et va se perdre dans les bâtiments de droite, d'où sortent les ronflements de plusieurs cylindres en mouvement.

Cette rapide inspection ne permet pas, bien entendu, de deviner quel est le genre d'industrie de cette maison ; cependant elle fait comprendre que ce vieil hôtel est occupé au rez-de-chaussée et au premier étage par des comptoirs et des bureaux, et que, dans les bâtiments annexes, se trouve une pompe à feu avec des machines. Mais que vend-on dans ces comptoirs ? A quoi servent ces machines? Les cylindres qu'on entend tourner écrasent-ils du cacao ? Lustrent-ils des étoffes ou bien laminent-ils des métaux. Ces questions ne peuvent pas être résolues par un simple coup d'œil.

Mais, si le passant arrêté devant cette porte est un curieux qui sait par lui-même se rendre compte des choses, il n'aura pas besoin d'interroger les voisins pour connaître l'industrie de la maison Daliphare : en restant quelques instants en observation devant cette maison, en examinant et en écoutant ceux qui entrent et qui sortent par la grande porte, il aura bien vite une réponse aux questions que se posait son esprit.

Un jeune homme de tournure plus élégante que distinguée, le visage pâli et flétri, l'œil éteint, se promène sur le trottoir, allant de la rue du Chaume à la rue du Grand-Chantier. Son pas est impatient ; en marchant, il se retourne souvent pour regarder derrière lui. Il fouette l'air avec sa canne et murmure entre ses lèvres serrées des mots inintelligibles; dans chaque voiture qui passe, il plonge un regard curieux. A mesure que son attente se prolonge, son impatience s'accroît et les mouvements de sa canne sont plus saccadés.

Enfin une voiture de remise arrive par la rue du Chaume, les stores baissés, et elle s'arrête devant la porte de la maison Daliphare. Une femme ouvre la portière et descend sur le trottoir. Elle est vêtue d'une toilette sombre, et une voilette de laine empêche de distinguer les traits de son visage : à travers les mailles étroites de la voilette on aperçoit seulement deux yeux brillants et un teint pâle.

Le jeune homme accourt vivement près d'elle.

— Toujours en retard ! dit-il d'un ton dur et fâché.

— Il ne voulait pas sortir.

— Alors tu n'as rien?

— Le coffre est dans la voiture ; vous pouvez le prendre.

Le jeune homme prend dans la voiture un coffret recouvert de maroquin qui paraît peser un poids assez lourd, et, suivi de la femme voilée, il entre dans la maison.

Ils ont disparu sous le vestibule du rez-de-chaussée. Deux hommes les remplacent devant la porte cochère. L'un est un petit vieillard sec et nerveux, au nez busqué, aux cheveux crépus, qui porte des bagues à tous les doigts, des anneaux d'or aux oreilles, et autour du cou une grosse chaîne qui s'arrondit sur son ventre proéminent ; en tout, l'apparence d'un marchand de lorgnettes *qui fait des affaires.* L'autre est un grand jeune homme imberbe, qui peut être peint d'un mot : « un pâle voyou. »

— J'étais sûr de te voir venir ici, dit le petit vieux.

— Et vous me guettiez, père Meyer?

— Oui, mon garçon, depuis une heure, dans ton intérêt, pour t'empêcher de faire une bêtise qui pourrait, passage gratis, te mener loin, au delà des mers, comme qui dirait du côté de Cayenne.

— Vous savez, je n'aime pas ces plaisanteries-là ; c'est un genre qui ne me convient pas. En tous cas, je préfère risquer le coup plutôt que de me faire encore *recurer* par vous. Vous n'êtes pas raisonnable non plus.

— Tu ne sais pas ce que tu dis.

— Je sais que l'or vaut mille cinq cents francs les cinq cents grammes et que vous ne voulez le payer que un franc soixante-quinze centimes le gramme, ce qui met la livre pour vous à huit cent soixante-quinze francs. Vous gagnez trop et sans risques.

— Et toi, mon petit, tu veux aussi gagner trop, mais avec risques, et entre nous deux voilà la différence. Pour le moment, ça n'a l'air de rien, mais plus tard ça pourrait être sensible, très-sensible pour toi, je veux dire. Crois-tu qu'ils vont t'acheter ton magot sans te questionner ?

— Je dirai que c'est de la *cassure* que j'ai fondue.

— Comment ça fondue ?

— Dans une marmite.

— Et où l'auras-tu eue, ta *cassure ?* Tu t'embrouilleras dans tes réponses et tu seras pincé. Ils tiennent leurs comptes dans des livres ; moi je tiens les miens dans ma tête, et quand la *rousse à l'arnache* veut me faire causer, je réponds pour le mieux de mes amis, et tu sais que tu es de mes amis. Combien pèse ton culot?

— Un kilogramme cinq cents grammes.

— Je t'en donne deux francs le gramme ; en tout, trois mille francs.

— Au lieu de quatre mille cinq cents francs.

— Tu calcules bien, mais tu raisonnes mal, puisque dans ton compte tu oublies la tranquillité que tu trouves avec moi. Estime-la ce qu'elle vaut pour toi, et viens chez le marchand de vin de la rue du Chaume : C'est moi qui paye. Nous ferons nos comptes ensemble.

Pendant ce dialogue, le mouvement des entrées et des sorties sous la porte cochère a continué.

On a vu passer des apprentis qui sur leurs blouses noires portent des petites boîtes suspendues à leur cou par des chaînes de fer ; — des femmes pâlies par la misère, qui entrent là comme au mont-de-piété ; — des hommes au teint bronzé qui parlent entre eux de placers et de poudre d'or : un défilé de brocanteurs.

Alors, si l'on rapproche ces diverses observations et si on les complète les unes par les autres, on trouve que les cheminées au-dessus des ateliers sont celles d'une fonderie, — que les cylindres sont des laminoirs à métaux, — que la caisse en maroquin apportée par la femme voilée devait contenir de l'argenterie qu'on venait vendre, — que le marchand de lorgnettes était un recéleur, et le pâle voyou un filou qui cherchait à se débarrasser d'un lingot volé ; — que les hommes qui parlaient de placers étaient des mineurs californiens ou australiens qui voulaient vendre leur poudre d'or avant de rentrer dans leur village, — que les apprentis en blouses noires venaient chercher des matières d'or et d'argent pour être travaillées chez les orfèvres et les bijoutiers, et l'on arrive à cette conclusion finale que la maison Daliphare fait le commerce des métaux précieux, qu'elle achète de toutes mains à l'état de vieille argenterie, de galon, de cassure, de poudre, de résidus, de déchets, l'or et l'argent ; qu'elle fond ces métaux, et qu'après les avoir affinés, elle les revend pour la bijouterie.

Telle est en effet son industrie, et, par le chiffre de ses affaires, l'étendue de sa clientèle, son honorabilité, sa fortune, elle se trouve à la tête du commerce parisien.

II

Le jour où ce récit commence, un vendredi soir, les employés de la maison Daliphare étaient en émoi.

Depuis huit jours, monsieur Daliphare était gravement malade, et les nouvelles qui, d'heure en heure, étaient parvenues dans les bureaux avaient été de plus en plus mauvaises. Ces bureaux occupant tout le rez-de-chaussée et le premier étage de la maison, tandis que le second était réservé à l'habitation personnelle, les commis se trouvaient en rapports continuels avec les domestiques, et par ceux-ci ils suivaient pas à pas, pour ainsi dire, la marche de la maladie.

D'ailleurs Lutzius, le caissier, un Allemand curieux et bavard, qui était toujours aux aguets pour apprendre ce qui ne le regardait point, s'était adroitement arrangé

pour rencontrer comme par hasard le médecin dans l'escalier, et avec son sourire bonhomme, l'œil mouillé, se frottant les mains, inclinant sur l'épaule son crâne rouge et poli, riant des dents et pleurant du nez, « il s'était permis de demander des nouvelles positives du patron, non par curiosité, car, grâce à Dieu, n'étant point affligé de ce défaut, il n'avait pas l'habitude de s'occuper des affaires des autres, mais par intérêt, par ce sentiment naturel qui fait qu'on prend souci de ceux qu'on aime, et, quand on a été dix ans dans une maison, on s'attache, si l'on a du cœur, à ceux sous la direction desquels on a travaillé. »

Ainsi interpellé, le médecin avait secoué gravement la tête et avait répondu que maintenant un miracle seul pouvait sauver monsieur Daliphare. Puis, profitant de l'accablement obligé dans lequel ces paroles avaient jeté le caissier, il s'était adroitement esquivé en s'effaçant contre la rampe.

Rentré derrière son grillage, Lutzius avait envoyé chercher le chef de la fonderie, et à l'oreille il lui avait confié la communication du médecin. Puis, après le chef de la fonderie, il avait fait la même confidence à un autre; puis après cet autre, à un autre encore. De sorte que tous l'avaient successivement reçue, depuis le grand Mayadas, le commis chargé de la correspondance, jusqu'au petit Flavien, et, bien entendu, toujours à l'oreille, avec émotion et componction.

Cette nouvelle, s'ajoutant à toutes celles qui se succédaient depuis le commencement de la semaine, avait provoqué les conversations de voisin à voisin. Puis à l'heure de la fermeture des bureaux, on s'était groupé dans la cour; on avait discuté, pronostiqué, disputé. On s'était reconduit dans la rue. Et en fin de compte, on s'était séparé chacun rentrant chez soi assez inquiet.

Pour être exact, il faut préciser ce sentiment d'inquiétude et ne pas laisser croire qu'il était inspiré chez ces employés par la crainte égoïste de se trouver du jour au lendemain sur le pavé, sans place, par suite de l'écroulement de leur maison.

Que monsieur Daliphare mourût ou ne mourût pas de la maladie dont il était atteint, la maison de la rue des Vieilles-Haudriettes n'en continuerait pas moins à être ce qu'elle était depuis trente ans. Il pouvait disparaître, la maison à laquelle il avait donné son nom, mais qu'il n'avait jamais dirigée, resterait après lui debout et solide.

Le vrai chef de cette maison n'était point en effet monsieur Daliphare, c'était madame Daliphare, ou plus justement *Madame*, comme disaient les employés en parlant d'elle. C'était elle, elle seule, qui l'avait fondée et qui, par son travail, son intelligence, son énergie, l'avait amenée à ce degré de prospérité; c'était elle, qui après la mort de son mari (s'il devait mourir), continuerait d'en être le patron, le maître absolu.

Fille d'un brocanteur de la rue des Quatre-Fils, mademoiselle Félicité Choichillon, à l'âge où les enfants jouent encore à la poupée, s'était associée à son père; mais au lieu de s'en tenir aux habitudes paternelles, c'est-à-dire à l'achat et à la vente de la friperie, de la ferraille et des vieilleries de toutes sortes qui forment le fond d'un brocanteur du quartier du Temple, elle avait entrepris le commerce de l'or et de l'argent.

Elle avait alors treize ans, et, pour toute instruction, elle savait lire, sûrement et rapidement calculer de tête, et à peu près écrire, pourvu que ce ne fût pas en caractères très-fins et qu'elle eût le temps de s'appliquer.

Heureusement pour elle, la nature l'avait douée de ce que l'étude ne donne pas: une volonté qui ne connaissait ni le doute, ni la fatigue, ni le découragement; un âpre besoin de gagner, et l'intelligence, on peut même dire le génie du commerce.

Pourvu qu'il achetât sa friperie bon marché et la revendît cher, le père Choichillon était satisfait, et il ne demandait rien de plus à la vie; brocanteur il avait commencé, brocanteur il finirait. Sa fille avait d'autres idées en tête; des rêves d'enfant si l'on veut, mais qui mieux que l'enfant sait poursuivre et finalement obtenir ce qu'il désire.

En prenant dans la maison de son père la place de sa mère morte, la petite Félicité, maniant l'argent de la caisse pour la première fois, avait remarqué que ce qui donnait les plus gros bénéfices, c'étaient les vieux galons, les vieilles épaulettes, les timbales d'argent, les fourchettes cassées. Cette remarque n'avait point été perdue pour elle; en moins de six mois, la boutique de friperie avait été vendue et le père Choichillon n'avait plus acheté que des matières d'or ou d'argent.

Il en avait coûté au vieux brocanteur de renoncer à ses habitudes. Il tenait à ses courses du matin par les rues de la ville, à son cri *Habits, galons!* qui était une sorte de propriété héréditaire comme une enseigne; il tenait surtout à ses stations chez les marchands de vin. Avec une adresse toute féminine, la jeune fille n'avait point attaqué de front ces idées; mais, manœuvrant avec prudence, elle les avait habilement accommodées à ses désirs. Le père Choichillon avait continué ses courses et aussi ses stations rafraîchissantes; seulement, au lieu d'accepter toutes espèces de marchandises comme autrefois, il n'avait plus acheté que celles dans lesquelles l'or ou l'argent entrait à un titre quelconque, les glands, les vieux bijoux et la vieille argenterie.

Pour Félicité, s'emparant dans la boutique de la place donnée jusque-là à la friperie et à la ferraille, elle y avait installé un fourneau à réverbère et des creusets en fer battu margés avec de l'argile; puis cela fait elle avait été chercher un habile ouvrier chez un affineur de la rue Aubry-le-Boucher et elle avait entrepris la fonte des métaux précieux.

Le commerce de ces métaux ne consiste pas uniquement à peser exactement les matières qu'on vous apporte et à les payer d'après la valeur connue de l'or ou de l'argent; puis, cela fait, à les fondre et à les revendre affinés aux orfèvres et aux bijoutiers. Ces matières en effet ne sont pas pures, elles contiennent un alliage variable. En France, le titre de ces alliages a été légalement fixé pour les monnaies d'argent, il est de neuf cents pour mille millièmes; pour la vaisselle, de neuf cent cinquante pour mille millièmes; pour la bijouterie, de huit cents pour mille millièmes. Si ceux qui font métier d'acheter les vieilles vaisselles ou les vieux bijoux n'avaient à peser dans leurs balances que des matières argentifères fondues en France depuis que leur titre a été fixé, le calcul qu'ils ont à faire serait des plus faciles. Mais il n'en est pas ainsi; les objets qu'achètent les fondeurs n'ont pas tous été fabriqués en France; quelques-uns l'ont été dans les pays étrangers et à des époques plus ou moins reculées; leur titre varie donc, et conséquemment leur valeur.

En moins de trois ans, « la petite Choichillon, » comme on disait en parlant de celle qui devait devenir bientôt « Mademoiselle, » puis « Madame, » apprit à connaître les métaux au point d'en remontrer au meilleur essayeur. Sa pratique valait la plus savante théorie, et plus promptement, plus sûrement qu'un employé du cabinet des médailles, elle savait reconnaître et estimer les florins de Florence, les sterlings et les nobles d'Angleterre, les ducats de Venise ou de Gênes, les écus, les henris, les louis d'or, les médailles, les méreaux et les jetoirs, les lingots frappés à l'écu de Castille qui pendant si longtemps ont été en usage dans les Amérique. Dans sa boutique sombre, assise du matin au soir à son comptoir, ayant devant elle ses balances brillantes, cette jeune fille de dix-sept ans livrait bataille au juif le plus retors et ne se laissait pas prendre aux histoires les mieux arrangées des recéleurs. Sans jamais écrire un mot sur le papier, elle faisait de tête, en quelques secondes, des calculs compliqués, et ne se trompait jamais dans ses comptes.

Bientôt la boutique de la rue des Quatre-Fils devint trop petite, non pour placer ses employés, elle n'en prenait aucun, mais pour construire les nouveaux fourneaux qui lui étaient nécessaires. Elle loua alors le rez-de-chaussée de la maison de la rue des Vieilles-Haudriettes et dans les bâtiments annexés qu'elle fit construire, elle installa avec sa fonderie des ateliers d'affinage et de laminage.

Elle avait alors juste vingt et un ans, et, en huit années, d'un pauvre petit fripier elle avait fait un industriel qui pouvait ouvrir des crédits à tous les petits fabricants d'orfèvrerie et de bijouterie du quartier du Temple.

Pendant ces huit années, elle ne s'était pas donné une journée de plaisir, pas une promenade à la campagne; ses seules distractions avaient été, tous les ans, une visite à la foire aux pains d'épice, et de temps en temps, de loin en loin, en été, une soirée à la Gaîté ou à l'Ambigu.

Mais l'accroissement de son commerce et de sa fortune avait enfin modifié sa vie: il avait fallu prendre des commis, établir une comptabilité, et confier à des étrangers la marche de ses affaires jusque-là secrètes.

C'était afin d'échapper autant que possible à cette nécessité, pour elle véritablement cruelle, car elle était mystérieuse et cachotière en tout, qu'elle s'était mariée. Le chef de sa comptabilité, Benoît Daliphare, était un bel homme, élève de monsieur Prudhomme autant que Brard et de Saint-Omer, elle en avait fait son mari, sans exiger de lui, — dans la vie conjugale, rien que sa belle prestance, — dans la vie commerciale, rien que sa belle écriture.

Pendant trente années, le digne homme n'avait jamais été autre chose, dans le monde, que le mari de madame Daliphare, et, dans sa maison, que le premier commis de sa femme.

Son fils même n'avait jamais été son fils. Il avait eu le droit de le promener les jours de sortie au jardin des Plantes, sur les boulevards, aux Champs-Élysées, mais à cela s'étaient bornés ses devoirs de père. Pour tout le reste, Adolphe avait été le fils de sa mère. C'était celle-ci qui avait choisi les premiers professeurs de son enfant, qui, plus tard, avait fixé le collége où il entrerait, et qui, plus tard encore, avait décidé qu'il lui succéderait dans sa maison. Enfin c'était elle qui, depuis sa naissance, l'avait d'heure en heure dirigé, faisant sentir en tout et pour tout sa volonté de maître autant que sa tendresse de mère, car cette femme, douée de plus de tête que de cœur, adorait son fils.

Dans ces conditions, la guérison ou la mort de monsieur Daliphare ne touchait donc pas ses employés dans leurs intérêts directs. Qu'il mourût ou qu'il ne mourût pas, ils étaient certains que la maison resterait debout, au point de vue de leur position personnelle et de leurs appointements, c'était là l'essentiel.

III

Cependant le lendemain matin les employés furent d'une exactitude extraordinaire pour arriver au bureau; plusieurs même devancèrent l'heure de l'ouverture des portes.

Après tout, c'était le patron; la curiosité était excitée. Il n'avait jamais été en situation de rendre service, cela était vrai; mais, d'un autre côté, il n'avait jamais fait de mal à personne; et cela lui eût été facile s'il avait voulu, car, si peu de pouvoir qu'on ait pour le bien, on en a toujours assez pour le mal.

C'était un pauvre homme; ce n'était pas un méchant homme. Et, avec une autre femme moins volontaire, moins despote, il eût pu, comme bien d'autres, tenir sa place dans le monde; non au premier rang, bien entendu, mais dans la foule. C'était heureux qu'il eût plié sous la volonté de sa femme, car s'il avait tenter de résister, il eût assurément été brisé. Ils avaient fait bon ménage, grâce à la facilité de son caractère; et grâce à l'intelligence de sa femme, ils avaient fait fortune.

Quelle était cette fortune?

Les évaluations variaient, et, comme toujours, elles allaient à l'extrême.

Si madame Daliphare n'avait pas fait tant de crédits à tous les orfèvres, cette fortune serait considérable. Mais, par ses crédits, elle a perdu beaucoup d'argent. Combien de comptes n'a-t-elle pas ouverts qui n'ont jamais été soldés! Pour une visite qu'on lui faisait, pour un compliment qu'on lui adressait, pour un bouquet qu'on lui apportait de la campagne en lui disant qu'on l'avait cueilli à son intention, elle livrait pendant des mois, pendant des années des fournitures d'or et d'argent sur lesquelles elle n'avait pas touché vingt pour cent. Combien de petits bijoutiers besoigneux, combien de gros fabricants gênés dans leurs affaires n'ont pas eu honte d'exploiter son faible pour la flatterie et la vanité. On savait qu'en l'appelant « ma bonne dame Daliphare, » qu'en lui disant qu'on lui devait tout, qu'en se mettant franchement (ou hypocritement) sous sa protection ou dans sa dépendance, on faisait d'elle ce qu'on voulait, et l'on en avait largement usé.

Sans nier ces crédits, ils n'étaient pas ce qu'on voulait bien dire, et la fortune de la maison Daliphare, fortune liquide et certaine, était magnifique.

Magnifique est un mot. Quel était le montant de cette fortune? A cela on ne pouvait répondre par un chiffre, et l'on était d'accord que trois personnes seulement à Paris pouvaient le fixer: l'agent de change de madame Daliphare, son banquier et le notaire, monsieur de la Branche; et encore pour cela eût-il fallu les réunir tous les trois; car, si le banquier connaissait les valeurs de banque, l'agent de change, les valeurs de bourse, et le notaire, les valeurs immobilières, aucun d'eux ne pouvait additionner ces trois chiffres et en former un total.

L'ouverture des portes par l'homme de peine chargé de la garde des bureaux, interrompit ces discussions des employés. On l'entoura, on se jeta sur lui pour avoir des nouvelles de la nuit.

Elles étaient aussi mauvaises que possible. On avait été, à cinq heures du matin, chercher l'abbé Turgis, le vicaire des Blancs-Manteaux, et maintenant on attendait la catastrophe d'un moment à l'autre.

A ce moment entra dans le bureau un petit homme, le front baigné de sueur et les chaussures blanches de poussière.

— Comment va le patron? dit-il en accrochant son chapeau à la patère qui était derrière sa place.

— Mal, très-mal.

— Si mal que ça. Ah! vraiment. Comme c'est malheureux! Est-ce qu'on croit que c'est pour aujourd'hui? Pour ce matin peut-être?

— Vous m'en demandez trop.

Peu satisfait de cette réponse, le petit homme se mit à faire le tour du bureau, interrogeant ses confrères les uns après les autres, à tous posant la même question: « Est-ce qu'on croit que c'est pour aujourd'hui? Comme c'est malheureux! Pour ce matin peut-être? »

Ainsi, s'avançant toujours, il arriva à la caisse de Lutzius, et il posa ses questions à celui-ci:

— Vous êtes vraiment trop curieux, dit le caissier d'un ton rogue que prennent les gens lorsqu'ils croient de leur devoir de donner une leçon de morale; je ne connais rien de plus mauvais que la curiosité. La Bible nous apprend...

— Que vous importe, mon cher Pommeau, que ce soit pour aujourd'hui ou pour demain? interrompit Mayadas, qui précisément était en conférence avec le caissier. Ce qu'il y a de certain, c'est que monsieur Daliphare est perdu; ce soir, demain, ce n'est plus qu'une affaire de temps, d'heures, de minutes peut-être.

— Voilà précisément pourquoi j'insistais, répliqua

Pommeau d'un air naïf. Puisque le patron est condamné, il doit mourir. Alors je voulais savoir s'il mourrait ce matin, parce que mort on ferme la maison, n'est-ce pas? et, dans ce cas, je peux retourner tout de suite à la Varenne.

— Est-ce que votre femme est malade ?

— Oh ! non; seulement j'ai de la salade à planter, et, de ce temps sec, si elle n'est pas arrosée plusieurs fois par jour, elle ne reprendra pas. Que monsieur Daliphare meure aujourd'hui, on l'enterra lundi. Ça me fera trois jours à la maison; ma salade serait sauvée.

— Franchement, s'écria Mayadas en riant, vous êtes superbe, mon bon Pommeau; et une idée pareille ne pouvait naître que dans la tête d'un homme qui fait deux lieues tous les matins et deux lieues tous les soirs pour avoir le bonheur de cultiver son jardin. Toutes les passions, même celle du jardinage, nous rendent féroces.

— Je ne souhaite pas la mort de monsieur Daliphare, le pauvre cher homme.

— Non, répliqua sévèrement le caissier, seulement vous l'exploitez d'avance, ce qui est tout aussi immoral.

— Pour moi, continua Mayadas, je ne la désire pas plus que je ne l'exploite; cependant j'avoue que je me demande, avec une certaine curiosité, ce que « Madame » répondra désormais aux propositions qui lui seront faites. Quand elle ne voulait pas les refuser franchement, elle avait l'habitude de dire : « Il faut que je consulte mon mari. » Comme si le pauvre homme avait été autre chose qu'un zéro dans la maison. Maintenant comment se tirera-t-elle d'affaire ?

— Elle dira qu'il faut qu'elle consulte son fils, répliqua le caissier en riant silencieusement de cette plaisanterie.

— Monsieur Adolphe n'est pas à Paris, continua Pommeau.

— Il y reviendra; je lui ai envoyé hier une dépêche à Amsterdam, dit le caissier: il arrivera sans doute aujourd'hui ou demain, car il connaît la situation de son père.

— Oui, mais restera-t-il à Paris ? demanda Mayadas, et « Madame » voudra-t-elle l'associer à ses affaires. Vous savez mieux que moi comme elle jalouse de son autorité; elle ne pourrait pas faire de son fils ce qu'elle a fait de son mari; il faudrait qu'elle partageât avec lui.

— Si au lieu d'être depuis un an seulement dans la maison, continua Lutzius, vous y étiez comme moi depuis dix ans, vous ne parleriez pas ainsi. Que « Madame » veuille être maîtresse chez elle, c'est vrai; mais s'il y a quelqu'un au monde devant qui elle ne passe que la seconde, c'est son fils. Non-seulement elle céderait sans crier son autorité à monsieur Adolphe, mais encore elle la lui offrirait.

— Alors pourquoi l'a-t-elle envoyé à Liverpool, à Londres et à Amsterdam ? On dit que c'est pour qu'il apprenne le commerce à l'étranger, mais pour moi ce n'est là qu'un prétexte. La vérité est que monsieur Adolphe n'était plus un jeune homme qu'on pouvait faire marcher comme on voulait; il prenait trop d'empire dans la maison, on l'a exporté comme dangereux.

— Vous avez raison de croire que monsieur Adolphe n'apprend pas le commerce à l'étranger, attendu qu'il sait tout ce qu'il a besoin de savoir et même plus; mais vous avez tort de penser qu'on l'a renvoyé parce qu'il prenait trop d'empire dans la maison.

— Alors ?

Lutzius regarda à travers les grillages de sa caisse. Les commis étaient à leur place, et déjà quelques personnes étaient devant les guichets, faisant peser les objets qu'elles apportaient pour les vendre. On pouvait causer dans la caisse sans être entendu au dehors.

Cependant pour plus de sûreté, il fit signe à Mayadas et à Pommeau de s'approcher.

— Vous, Pommeau, qui êtes depuis longtemps ici, dit-il à mi-voix et en mettant sa main devant sa bouche, vous avez vu monsieur Adolphe dans la maison, et vous savez si « Madame » avait peur de lui laisser prendre de l'autorité. Elle le poussait toujours en avant au contraire, et comme il est naturellement assez timide, prêt à voir des difficultés et à se faire des scrupules dans tout; elle le forçait à prendre tout seul des décisions importantes. Ce n'est donc pas la raison que donne Mayadas qui fait que monsieur Adolphe se promène à l'étranger, où il avait tout d'abord été envoyé pour un mois et où il est depuis bientôt un an. C'en est une autre.

— J'ai entendu dire, interrompit Pommeau, que « Madame » avait peur de voir monsieur Adolphe faire un mauvais mariage, et que c'est pour cela qu'elle l'a envoyé voyager. Seulement comme ça ne me regardait pas, je n'en sais pas davantage.

— Moi non plus, ça ne me regardait pas, continua Lutzius, et, si j'en sais plus que Pommeau, c'est par hasard, c'est que j'ai causé avec les uns et les autres, et que tout naturellement j'ai appris bien des choses. Je n'ai pas pour habitude de me mêler de ce qui n'est pas mes affaires; ma caisse le jour, le soir quatre ou cinq chopes avec ma pipe, et je suis content. Nous ne sommes pas, nous autres têtes carrées, comme les Français, qui se fourrent dans tout et qui ne peuvent pas entendre parler d'une histoire de femme sans ouvrir les yeux et les oreilles. Moi, les histoires de femme, ça m'ennuie... comme toutes les histoires, d'ailleurs.

— Enfin vous savez celle-là, interrompit Mayadas.

— Vous voilà bien avec votre curiosité ! Quel drôle de caractère que celui des Français ! Mais comme je suis bon enfant, je veux vous satisfaire. Vous avez dîné à Nogent, n'est-ce pas, avec tous les employés, lors de la fête de madame ?

— Oui.

— Alors, si vous avez des yeux pour voir, vous avez remarqué une jeune fille qui, à table, était placée à la droite de monsieur Adolphe ?

— Assurément, et je la vois encore; je vois ses yeux profonds, sa bouche souriante et ses cheveux. Oh ! quels cheveux ! Elle s'habillerait avec !

— Eh bien ! cette jeune personne était mademoiselle Nélis. Mademoiselle Nélis est la fille du financier Nélis dont vous avez sûrement entendu parler. A seize ans, elle a perdu son père, et elle est restée avec sa mère, complétement ruinée, si bien ruinée, qu'elle a été forcée de travailler pour vivre. Heureusement, elle avait étudié la peinture; elle a peint pour gagner le pain quotidien. Madame Daliphare était liée avec la famille Nélis. Quand celle-ci a été ruiné, elle a continué à recevoir la mère et la fille, le dimanche, à Nogent. La jeune personne était jolie et elle retenait monsieur Adolphe à la maison, en l'empêchant de canoter, d'aller aux courses et de s'amuser avec les gueuses. Il paraît qu'il y a en France des mères qui spéculent ainsi sur la beauté des jeunes filles pour garder leur fils près d'elles et les préserver de certains dangers. Peut-être que si monsieur Adolphe avait fait de mademoiselle Juliette sa maîtresse, ça aurait continué à bien marcher. Madame Daliphare aurait fermé les yeux, heureuse d'avoir son fils sous son aile. Mais ça ne s'est pas arrangé comme ça. Monsieur Adolphe s'est mis à aimer mademoiselle Nélis pour tout de bon, et celle-ci, qui est une fine mouche, n'a pas été assez bête pour devenir la maîtresse d'un homme riche, très-riche, dont elle pouvait faire son mari. Quand madame Daliphare s'est doutée de la tournure que les choses prenaient, elle a envoyé monsieur Adolphe à l'étranger; maintenant elle le fait revenir pour la mort de son père; mais, le gardera-t-elle à Paris ? S'il aime toujours mademoiselle Nélis, on ne peut point, n'est-ce pas, lui laisser épouser une femme qui n'a pas un sou de dot ?

A ce moment, un commis, descendant des appartements

particuliers se précipita dans la caisse et s'approchant de Lutzius :

— Le patron est mort, dit-il.

— C'est vrai ?

— Il vient de mourir; c'est Françoise qui me l'a dit.

IV

L'entrée bruyante du commis dans la caisse avait attiré l'attention de tous les employés. On savait qu'il descendait du second étage, et son air effaré annonçait une catastrophe.

Chacun se leva et accourut vers le bureau de Lutzius. Deux commis qui étaient à ce moment même occupés à peser des matières d'or, abandonnèrent leurs balances pour venir savoir ce qui se passait.

Les personnes qui étaient devant leurs guichets, en voyant cette disparition inexplicable, restèrent ébahies : l'une était une femme du peuple, qui tenait un enfant au maillot dans ses bras : l'autre était une femme élégante et distinguée.

— Eh bien ! s'écrièrent les deux commis en arrivant dans la caisse.

— Le patron est mort, répondit doucement Pommeau ; Flavien le sait par Françoise : c'est certain.

— Messieurs, dit Lutzius, retournez donc à vos places; ce que vous faites là est inconvenant.

Sans répliquer, les deux curieux revinrent à leurs comptoirs.

— Est-ce que vous n'allez pas me payer mon anneau? demanda la femme à l'enfant, qui avait entendu la réponse de Pommeau ; je ne pourrais pas attendre.

— Si... deux grammes d'or à deux francs quatre-vingt le gramme, cela fait cinq francs soixante. Où demeurez-vous ?

— Rue du Chevaleret.

— Derrière la gare d'Orléans !... Et vous venez jusqu'ici pour vendre deux grammes d'or?

— On m'a dit que vous m'achèteriez plus cher que les bijoutiers.

— Avez-vous des papiers ?

— Non.

— Alors on va aller avec vous; on vous payera à domicile.

— Croyez-vous donc que j'aie volé cet anneau ! c'est celui de mon mariage.

Pendant ce temps, on pesait le lot de la femme élégante : chaînes, bagues d'où l'on retirait les pierres; montres, d'où l'on retirait le mouvement, et on lui donnait un bon à toucher de cinq mille quatre cents francs.

Les deux femmes parties, comme il ne se trouvait pas d'autres vendeurs dans le bureau, les commis revinrent promptement à la caisse où tout le monde était réuni, discutant sur l'événement qui venait d'arriver.

— Il est certain qu'on va fermer la maison, disait l'un d'eux.

— Il est huit heures et demie, dit Pommeau en regardant à sa montre ; si l'on fermait tout de suite, je pourrais prendre le train de neuf heures cinq minutes ; je serais à dix heures dans mon jardin.

— Ce pauvre monsieur Daliphare ! Qui nous aurait dit, il y a quinze jours, qu'il en viendrait là ?

— Et si vite.

— Ce n'était pas un homme solide, il était soufflé.

— C'est vraiment malheureux quand on a la fortune, mourir avant d'en avoir joui.

— Certainement c'est très-malheureux, continua Pommeau ; seulement, si on ne ferme pas tout de suite, je manquerai le train de neuf heures ; je ne pourrai prendre que celui de dix heures. J'arriverai à onze heures chez moi ; le soleil sera trop chaud, ce sera une journée perdue.

Puis s'adressant au caissier :

— Croyez-vous qu'il ne serait pas à propos de faire demander à « Madame » si l'on ne doit pas fermer.

— Madame n'est pas femme à perdre la tête.

— On peut oublier; dans le trouble, le chagrin, l'émotion...

— Elle n'oublie rien. Si elle trouve bon de fermer les bureaux, elle nous le fera dire ; jusque-là attendons et gardons nos places. Nous avons l'air d'écoliers échappés ; véritablement, ça n'est pas convenable.

Alors on se mit à parler de convenances, de respect humain, d'usages. Et l'on fut unanime à dire que les convenances et le respect humain exigeaient la fermeture immédiate des bureaux.

Quand il y a un mort dans une maison l'usage veut qu'on ferme les portes. « Fermé pour cause de décès, » c'est obligé.

Pommeau n'était plus seul à avoir des raisons personnelles, pour partir immédiatement. Chacun avait « sa salade à planter. » L'un venait de se souvenir qu'il n'avait pas vu depuis longtemps sa mère, qui demeurait aux environs de Beauvais ; la mort de monsieur Daliphare lui offrait une occasion favorable pour entreprendre ce voyage. L'autre avait des copies de pièces à faire pour un avoué : elles étaient pressées et il devait passer dans ce travail ses deux nuits du samedi et du dimanche. S'il pouvait rentrer tout de suite chez lui, il pourrait s'acquitter tranquillement de sa besogne et dormir dans son lit. Flavien, le plus jeune des commis, qui n'avait que dix-sept ans, comptait et recomptait sa bourse : il y trouvait quatorze francs, et il interrogeait ses camarades pour savoir si, avec sept francs, il pourrait passer la journée du dimanche au Havre, parce qu'alors il prendrait le train de plaisir du soir, sept francs de chemin de fer et sept francs de dépenses diverses pour se nourrir et s'amuser, cela employait son capital. Il n'avait jamais vu la mer, quelle fête ! et les phares, et les navires d'émigrants, et les barques de pêche, et la marée basse avec ses coquillages sur la grève, et le soleil, et les étoiles ! Flavien était poète ; au moins il s'essayait à faire des vers qu'un imprimeur du quartier lui avait promis d'éditer à cent cinquante exemplaires en échange de l'obtention des fournitures d'imprimés pour la maison Daliphare.

Pour que tout cela pût se réaliser, il fallait que les bureaux fussent immédiatement fermés et que l'enterrement se fît le lundi.

N'aurait-il pas lieu le dimanche ?

Grave question qu'on discutait sans pouvoir se mettre d'accord, tant les raisons étaient solides de l'un et l'autre côté.

Monsieur Daliphare étant mort le samedi matin, on pouvait très-bien l'enterrer le dimanche dans l'après-midi. Alors on n'avait pas de messe. Sans doute, mais l'inconvénient de n'avoir pas de messe, ne serait-il pas compensé, aux yeux de madame Daliphare, par l'avantage d'ouvrir les bureaux dès le lundi matin; elle n'aimait pas à perdre du temps. Non, mais d'un autre côté, elle n'aimait pas non plus à blesser les convenances ; elle voudrait un bel enterrement, une grande messe et tout ce qui s'ensuit. — Elle aimerait mieux gagner de l'argent dans ses bureaux que d'en dépenser à l'église. — L'enterrement se ferait le lundi, il se ferait le dimanche ; on fermerait tout de suite; on ne fermerait pas.

Les discussions allaient ainsi. Pommeau interrogeait sa montre de minute en minute, Flavien cherchait dans le *Bottin* des restaurants à bon marché au Havre, lorsque tout à coup on entendit des craquements et des bruits de pas au haut d'un petit escalier tournant qui du second étage descendait à la caisse. Construit en ces derniers temps, ce petit escalier servait à faire communiquer les appartements particuliers avec les bureaux du premier

étage et du rez-de-chaussée, et il permettait à madame Daliphare de surveiller facilement tout ce qui se passait dans la maison.

En entendant ce bruit bien connu, chacun regagna sa place en toute hâte et prit son air affairé ; Lutzius lui-même ouvrit rapidement son journal de caisse, et, une plume à la main, se mit à suivre des colonnes de chiffres.

Une petite femme sèche et nerveuse descendit l'escalier. C'était madame Daliphare : cinquante ans, la mine et la vivacité d'une souris, la figure pâle, ne disant rien, mais cachant beaucoup de choses ; à la ceinture, se détachant, sur une robe de grenadine noire, un trousseau de clefs polies par l'usage.

En l'entendant marcher, dans sa caisse Lutzius se retourna vivement : l'expression de son visage était habilement composée, elle voulait montrer une profonde douleur et en même temps une respectueuse discrétion ; il s'inclina, puis relevant la tête, il s'apprêtait à parler, lorsque madame Daliphare, lui imposant silence d'un geste sec, s'avança vers la porte grillée qui de la caisse communique avec les bureaux.

— Monsieur Pommeau, dit-elle.

Puis, sans attendre, elle revint sur ses pas, et prenant une clef à son trousseau, elle ouvrit une porte qui se trouvait à l'extrémité opposée, — celle de son cabinet particulier

Pommeau en entrant la trouva assise devant son bureau parcourant une liasse de papiers.

— Monsieur Pommeau, dit-elle d'une voix nette et sans lever les yeux sur son employé, vous vous rendrez à trois heures à la gare d'Orléans, et vous prendrez votre billet pour Foix. Vous emporterez avec vous le livre sur lequel vous avez inscrit l'achat que vous avez fait à Salomon de trois kilogrammes cinq cent quarante grammes d'or. Il s'agit de donner des explications au jury dans une affaire où Salomon est inculpé comme recéleur. Vous produirez votre livre et vous direz comment vous avez fait cet achat à Salomon, avec qui nous étions depuis longtemps en relations comme faisant métier d'acheter du galon.

— Mais, madame...

— C'est vous qui avez fait cette affaire, personne mieux que vous ne peut l'expliquer avec sincérité à la justice : il importe que de vos explications résulte pour tout le monde, même pour les ignorants, la parfaite honorabilité de ma maison. Il sera bon qu'en quelques mots vous indiquiez comment nous traitons avec les brocanteurs et les précautions dont nous nous entourons.

Elle regarda l'heure à la pendule qui était sur la cheminée :

— Il est neuf heures dix minutes ; vous avez tout le temps de prendre le train de dix heures, d'aller chez vous, de faire votre valise, et d'être revenu à la gare d'Orléans pour trois heures. Vous arriverez à Foix dimanche soir, c'est-à-dire en temps pour l'audience qui ouvre lundi. De Paris à Foix, le prix en deuxième classe est de quatre-vingt-onze francs trente ; à Foix, vous logerez à l'hôtel des Balances (c'est celui des voyageurs de commerce), vous y serez bien traité pour cinq francs par jour. L'affaire durera au plus trois jours, mettons-en quatre pour compter largement. Quatre jours d'hôtel à cinq francs font vingt francs ; en les ajoutant à cent quatre-vingt-deux francs soixante de voyage, nous trouvons un total de deux cent-deux francs soixante. Voici un bon de pareille somme sur la caisse : faites-vous-la avancer, vous en rendrez compte à votre retour. En vous en allant, passez par la rue Saint-Antoine, chez monsieur de la Branche, notaire ; voyez-le en personne et dites-lui que je le prie de venir me parler aussitôt que possible ; vous ajouterez que monsieur Daliphare vient de mourir.

Pommeau avait bien des choses à répliquer, mais on ne répondait jamais à madame Daliphare. Après un moment d'hésitation, il sortit, la tête basse. Partir pour Foix ! Et ses salades ! hélas !

Alors elle appela Lutzius, et celui-ci s'avança vivement, courbé en deux, les mains tendues, dans l'attitude d'un homme qui va prononcer quelques paroles bien senties ; mais elle lui ferma la bouche.

— J'ai eu le malheur de perdre monsieur Daliphare, dit-elle. Vous allez faire fermer la maison, et vous préviendrez ces messieurs que l'enterrement est pour lundi ; on leur fera connaître l'heure. La caisse seule restera ouverte. C'est demain le 15 ; vous payerez les effets qui seront présentés et dont le montant s'élève à trente et un mille quatre cent cinquante francs que voici.

— Madame, s'écria Lutzius, il faut que je vous témoigne tout...

— C'est bien, interrompit-elle ; je sais l'intérêt que vous portez à ma maison. Je vous remercie.

Et, sans en écouter plus long, elle ferma la porte de son cabinet et remonta le petit escalier ; mais, au lieu de rentrer dans son appartement, elle se dirigea vers la cuisine. Une vieille servante, accoudée des deux bras sur la table, le visage caché dans son tablier de grosse toile grise, pleurait en soupirant. En entendant sa maîtresse, elle se releva vivement et s'essuya les yeux.

— Françoise, dit madame Daliphare, j'attends mon fils d'un moment à l'autre. Il faut lui préparer des choses qui le forcent à manger, ce qu'il aime : des viandes froides avec de la gelée, du filet, du poulet. Vous lui ferez aussi des plats sucrés, des crèmes. Venez à l'office que je vous donne du sucre.

Passant la première, elle entra dans l'office et ouvrit la porte d'une grande armoire avec une clef qu'elle prit à son trousseau. Ayant compté trente morceaux de sucre, elle les mit dans une assiette ; puis, prenant deux bougies dans une petite caisse :

— Vous ferez la chambre de mon fils et à fond ; voilà des bougies.

— Deux ? s'écria la servante.

— Deux. Maintenant c'est monsieur Adolphe qui est le maître de la maison.

V

Madame Daliphare n'était pas ce qu'on appelle « femme de ménage ; » elle ne savait pas plus prendre un plumeau pour épousseter un meuble ou un torchon de laine pour le frotter, qu'elle ne savait draper les rideaux d'une fenêtre, disposer les bibelots d'une étagère ou arranger avec goût les fleurs d'une jardinière. Où eût-elle appris cette science de la maîtresse de maison ?

Ce n'était pas à l'époque où, jeune fille, elle travaillait du matin au soir dans la boutique de la rue des Quatre-Fils ; ce n'était pas davantage pendant ses premières années de mariage : elle n'avait pas connu les joies de la jeune mariée, qui dispose sa maison au goût de celui qu'elle aime, qui fait son nid, et, le lendemain de son jour de noces, elle était descendue à son bureau à huit heures du matin, comme à l'ordinaire, et y était restée jusqu'à sept heures du soir.

Femme de commerce, elle avait été toute sa vie et rien que femme de commerce.

Si elle avait toujours soigneusement fermé ses armoires et donné par compte le sucre, la bougie et tout ce qui se consomme journellement, c'était bien plus en femme de commerce qu'elle avait agi qu'en femme de ménage. Elle tenait à savoir comment avait été distribués les trente-cinq morceaux qui composaient la livre de sucre qu'elle recevait de l'épicier : c'était pour elle affaire de recette et de dépense, et, pour qu'elle fût tranquille, il fallait qu'il y eût balance entre les entrées

et les sorties; seulement ces trente-cinq morceaux de sucre avaient-ils passé dans les entremets qui lui avaient servi ou bien dans le café de la cuisinière et de ses connaissances? Elle n'était pas en état de s'en apercevoir.

Malgré cette incapacité dans les choses du ménage, elle voulut surveiller elle-même l'arrangement de l'appartement de son fils.

En pénétrant pour la première fois dans cet appartement, composé d'un petit salon et d'une chambre qui avaient une entrée particulière sur l'escalier, on se demandait chez qui l'on était : un bourgeois ou un artiste amateur?

Le bourgeois, on le trouvait dans les meubles en palissandre, les glaces, les torchères en bronze doré, le tapis d'Aubusson, les portières et les rideaux en velours, la bibliothèque vitrée ne renfermant que des livres reliés.

L'artiste, on le devinait dans un certain agencement original, dans quelques bronzes vraiment beaux, surtout dans les gravures et les tableaux qui décoraient les murs. Mais il y avait cela de particulier dans ces tableaux, que les noms des maîtres contemporains qui les avaient signés révélaient un étrange éclectisme dans le goût de leur propriétaire : ainsi un Leys avait pour pendant un Corot, un Diaz était entre un Gérôme et un Millet, un Flandin faisait face à un Daubigny.

Au milieu de ces toiles signées de noms plus ou moins célèbres, s'en détachait une, signée d'un nom inconnu, *Juliette Nelis*. Elle était cependant à la place d'honneur et en pleine lumière. C'était un petit tableau plus haut que large, représentant une jeune fille qui, par une matinée de printemps, se promenait dans l'allée d'un bois en tenant une lettre à la main : des traits aimables, des yeux doux et sensibles, un sourire ingénu, donnaient un charme pénétrant à cette figure, dont l'exécution était agréable et délicate. Ce n'était point de la grande peinture, mais c'était quelque chose de joli et de distingué.

Bien que celui qui occupait cet appartement fut absent depuis près d'une année, rien ne trahissait l'abandon dans ces deux pièces, et il était visible au contraire qu'elles avaient été soigneusement entretenues : point de poussière sur le tapis, la basane du bureau brillante, de l'encre plein l'encrier. Cependant madame Daliphare voulut que, comme elle l'avait dit, le ménage fut fait à fond, et, pendant que la domestique balayait et frottait, elle plia elle-même les housses des meubles.

Elle était depuis longtemps déjà plongée dans ces occupations, lorsqu'on vint l'avertir que monsieur de la Branche était arrivé et qu'il l'attendait au salon.

Elle s'y rendit aussitôt. A son entrée, le notaire s'inclina, et ce fut la tête basse qu'il lui dit d'une voix émue qu'il venait se mettre à sa disposition.

C'était un homme jeune encore, qui se donnait beaucoup de peine pour prendre l'attitude sérieuse qu'exigeaient quelquefois ses fonctions. Parfait dans les contrats de mariage, il laissait beaucoup à désirer dans les inventaires et les testaments : ce n'était point l'intelligence ou la capacité qui manquait, c'était la tenue. Son beau-père, auquel il avait succédé et qui, lui, était le notaire grave par excellence, avait essayé d'imprimer un caractère sévère à la physionomie de son gendre : il n'avait point réussi. Pendant un an, il avait même retardé le mariage de sa fille et la transmission de sa charge; mais les résultats obtenus n'avaient été que médiocres : la majesté et la gravité n'allaient ni à ses yeux souriants, ni à cette mine chafouine, ni à ce teint fleuri.

Dans les circonstances présentes, il avait fait évidemment le possible pour se donner la tenue que l'événement exigeait; pendant le moment où il était resté seul dans le salon, il avait tâché de se faire une tête, suivant le mot des comédiens : il avait aplati ses favoris frisants, collé ses cheveux sur son front, relevé les coins de sa cravate empesée. Mais à l'arrivée de madame Daliphare, ne se sentant pas sûr de lui, il n'avait point osé affronter le regard de la veuve.

De la main elle lui indiqua un siége, et elle s'assit vis-à-vis de lui.

Il voulut lui adresser un petit discours de condoléance; mais, à la première phrase, qui était longue, il est vrai, et menaçait de ne pas finir, elle l'interrompit.

— Je vous ai fait prier de venir, dit-elle, pour vous consulter au sujet de la mort de mon pauvre mari. Il avait pleine confiance en vous, et, s'il a pris des dispositions dernières, il vous a assurément consulté.

— Ce sont ces dispositions dernières qui m'ont empêché de venir aussitôt que vous m'avez fait appeler, répliqua le notaire en levant la tête; car, lorsqu'il n'était plus question que d'affaires, il retrouvait tous ses moyens. Lorsque j'ai appris la mort de ce cher monsieur Daliphare, mort trop prévue, hélas! j'ai eu certaines formalités à remplir, et, pensant que vous voudriez savoir sans doute quelle était votre situation, je me suis empressé d'accomplir les formalités que la loi nous impose au sujet des testaments, afin de pouvoir me mettre pleinement à votre disposition.

— Ainsi, monsieur Daliphare a fait un testament?

— Oui, madame.

— Je voudrais le connaître.

— Il est des plus simples : monsieur Daliphare institue son fils, monsieur Adolphe, légataire universel, à charge par celui-ci d'abandonner un capital de deux cent mille francs pour entretenir à Sainte-Périne, ou dans tout autre établissement hospitalier, un certain nombre d'employés de bureau incapables de travailler et par suite malheureux : cette fondation pieuse devra porter le nom du donateur.

— Et vous appelez cela une chose simple! s'écria madame Daliphare; c'est vous qui l'avez conseillée sans doute.

— Mon Dieu! non, madame, je n'ai point eu cet honneur; je ne suis pour rien dans le testament de monsieur Daliphare, qui a été fait avant que je fusse notaire.

— Alors c'est votre beau-père qui l'a inspiré.

— Je ne puis répondre là-dessus.

— Eh bien! mon cher monsieur, tant pis pour votre beau-père; ce testament est nul.

— Et pourquoi donc, madame, ce testament serait-il nul?

— Connaissez-vous mon contrat de mariage?

— Non, madame. Depuis que je suis dans mon étude, je n'ai point eu besoin de ce contrat; je sais seulement que vous êtes mariée sous le régime de la communauté réduite aux acquets.

— Les donations faites par contrat de mariage sont irrévocables, n'est-ce pas?

— Parfaitement, en ce sens que le donateur ne peut plus disposer à titre gratuit des objets compris dans la donation, si ce n'est pour sommes modiques, à titre de récompense ou autrement.

— Trouvez-vous que deux cent mille francs soit une somme modique?

— Non, sans doute.

— Alors le testament de monsieur Daliphare est nul, comme je vous le disais, attendu que par notre contrat monsieur Daliphare m'a fait donation de tout ce dont il pouvait disposer. La première donation prime la seconde. Vous devez comprendre que cette donation a été la condition essentielle de notre mariage; épousant un homme qui n'avait rien, j'ai dû prendre mes précautions, et j'ai annulé d'avance la communauté d'acquets par la donation.

— Permettez-moi, madame, de relever une certaine confusion qui paraît se faire dans votre esprit.

— Il n'y a point confusion.

— Il n'y en aurait point si monsieur Daliphare était décédé sans laisser d'enfant; mais, laissant un fils, la donation qu'il vous a faite se trouve réduite par l'article 1094.

— Hé, monsieur, c'est précisément là-dessus que je m'appuie pour soutenir que le testament de monsieur Daliphare ne peut recevoir son effet, attendu que les avantages matrimoniaux stipulés dans mon contrat ont épuisé la portion disponible.

— Ceci est la question strictement légale; mais, à côté de cette question, il y en a une plus haute, sur laquelle je voudrais appeler votre attention. Nous autres notaires, nous ne sommes pas seulement des hommes d'affaires, nous n'avons pas souci seulement de l'intérêt matériel de nos clients: nous plaçons au-dessus l'intérêt moral. Sans doute vous pouvez soutenir que monsieur Daliphare, ayant épuisé la quotité disponible par la dotation faite dans votre contrat de mariage, ne peut plus rien donner par testament. Votre fortune évaluée, et il faudra qu'elle le soit, cette opinion a pour elle, je le reconnais, l'article 1094, qui est formel. Mais au-dessus du droit, il y a l'équité et la morale. Vous est-il permis à vous, madame Daliphare, dont la fortune connue vous place à la tête du commerce parisien, vous est-il permis de contester en justice une libéralité aussi belle que celle dont il s'agit? Ne trouvez-vous pas honorable que le nom de votre mari se voie inscrit au grand livre de l'humanité par la main de votre fils?

— Monsieur de la Branche!

Le notaire était lancé, il parlait avec conviction et chaleur; cependant cette interruption fut prononcée d'un ton si sec qu'il s'arrêta :

— Madame? dit-il.

— Je vous croyais un homme intelligent; vous n'êtes qu'un sot.

Le notaire était déjà interloqué; ce mot le suffoqua, il se leva.

— Comment! s'écria madame Daliphare en se levant aussi, il s'agit d'un testament nul, et vous êtes là à me parler, en faisant les beaux bras, de justice, d'équité et d'humanité; vous trouvez qu'il est juste de me prendre deux cent mille francs dans ma poche pour les donner à des gens que je ne connais pas. A qui ces deux cent mille francs? Qui les a gagnés en travaillant du matin au soir? Celui qui les donne ou moi? S'ils m'appartiennent, vous trouverez bon que je les défende.

— Vous défendez votre argent; moi, j'ai voulu protéger votre nom : c'était mon devoir, je ne regrette pas de l'avoir accompli. Je vous ai dit ce que je croyais juste. Maintenant, si vous ne pensez pas comme moi sur ce point, consultez votre avoué. Seulement, madame, n'oubliez pas que, si vous voulez contester le testament de votre mari, vous devrez plaider contre votre fils : deux choses fâcheuses.

— Savez-vous si mon fils voudra profiter de ce testament?

— Il se croira sans doute obligé à se conformer aux volontés de son père pour le legs de deux cent mille francs.

Madame Daliphare eut un mouvement d'impatience; puis, marchant vers la porte, elle manifesta l'intention de ne pas continuer l'entretien.

— Monsieur de la Branche, dit-elle au notaire, je ne vous en veux pas et même je vous remercie.

— Vraiment, madame, vous êtes bien bonne, répliqua le notaire avec un sourire pincé.

VI

Le notaire parti, madame Daliphare se mit à marcher dans le salon, allant et venant, tournant sur elle-même, sans avoir conscience de ce qu'elle faisait.

Ainsi ce testament dont elle soupçonnait vaguement l'existence, mais sans y croire précisément, était un fait réel.

Bien souvent, il est vrai, monsieur Daliphare avait dit qu'il laisserait sa fortune aux employés de bureau malheureux; mais elle n'avait jamais attaché grande importance à ces paroles, prononcées non dans l'intimité sérieuse, mais entre amis, le soir, après un bon dîner, à l'heure où, digérant des truffes, on veut que tout le monde soit heureux et que ceux qui n'ont pas de pain mangent de la brioche. Pour elle ce n'étaient là que les forfanteries d'un homme qui, n'ayant pas de volonté, se rattrapait en projets.

Elle s'était trompée, sottement trompée: ce n'étaient point des forfanteries, c'étaient des menaces. Quand il parlait ainsi, il savait ce qu'il disait, ce qu'il voulait, et ce qu'il disait, il l'avait réalisé. Quelle fourberie!

Comment aurait-elle cru que cet homme si débonnaire machinait en silence un plan si habile, lui qu'elle avait élevé jusqu'à elle, qu'elle avait enrichi?

Elle sortit du salon et entra dans la chambre mortuaire. Il était étendu sur son lit; son visage avait été lavé, ses cheveux avaient été peignés, ses yeux avaient été clos. Sur cette face naguère vaine et vide, la mort avait imprimé un caractère de beauté sévère.

A l'entrée de madame Daliphare, la religieuse, qui était en prières au pied du lit, s'était levée. Mais madame Daliphare ne tourna pas les yeux de son côté, et pendant assez longtemps elle resta debout, immobile, absorbée dans une sombre méditation, regardant cet homme dont elle avait porté, dont elle porterait toujours le nom, son mari.

La voyant ainsi, la sœur s'approcha d'elle doucement, à pas glissés; puis, d'une voix compâtissante :

— Ne vous laissez pas aller à la douleur, madame; pensez à Dieu et à notre sainte religion, si pleine de consolations pour les affligés.

Madame Daliphare la regarda comme si elle n'avait pas compris; puis, sans répondre, elle sortit de la chambre, laissant la sœur interdite, effrayée.

Que lui parlait-on de consolations! La seule consolation qu'elle pût trouver, c'était l'annulation de ce testament, et ce n'est pas la religion qui annule les testaments, c'est la justice. Il faudrait plaider.

Alors le souvenir des paroles du notaire lui revenait et l'exaspérait. Il faudrait qu'elle se mît en opposition avec son fils; il faudrait que les gens de loi, les tribunaux, le public connussent sa fortune et ses affaires. On viendrait mettre le nez dans ses livres, on estimerait son avoir en immeubles, en créances, en valeurs financières, rentes, actions, obligations au porteur ou nominatives, on ferait un total de tout cela, et tout le monde connaîtrait ce total, alors qu'elle avait passé sa vie à vouloir le cacher et l'embrouiller.

Les idées qui s'agitaient dans son esprit étaient complexes autant que confuses; un moment elle regretta presque d'avoir si lestement congédié monsieur de la Branche. Elle eût voulu en ces circonstances avoir près d'elle un homme habile dans la science du droit, qui pût répondre aux questions qu'elle se posait sans les résoudre; un dictionnaire vivant qu'elle pût feuilleter. Mais ce notaire mêlait la morale à la loi, c'était un sot qu'on ne pouvait pas consulter sûrement; il aurait fallu discuter avec lui, et elle avait vraiment bien la tête

à discuter. A chaque objection, elle aurait répondu sous l'empire de l'obsession qui la tourmentait.

Décidément elle avait bien fait de se débarrasser de ce témoin dangereux ; c'était seule qu'elle devait examiner sa situation et prendre son parti.

On peut très-bien connaître les affaires commerciales et ne rien entendre à la loi : c'était là le cas de madame Daliphare. Elle descendit dans son bureau particulier pour consulter le code. Monsieur de la Branche avait parlé de l'article 1094 ; elle voulait voir ce que disait cet article.

Mais le code ne se lit pas sans préparation et ne livre pas ses secrets à ceux qui croient qu'il n'y a qu'à le feuilleter pour le comprendre. L'article 1094 la renvoya aux articles 913 et 914, et ceux-ci la renvoyèrent à une vingtaine d'autres articles : le chaos. Elle les lut, les relut, les compara les uns aux autres, et la confusion qui se faisait dans son esprit troublé s'en augmenta chaque fois davantage.

Alors elle pensa à consulter son contrat de mariage. Il était enfermé dans une caisse dont elle seule avait la clef, la caisse qui renfermait ses papiers personnels, ses titres de propriété, ses actions et ses valeurs. Elle n'eut pas longtemps à chercher, car ces papiers étaient classés avec ordre ; mais au moment d'ouvrir ce contrat elle s'arrêta.

Ce que n'aurait pu faire la vue de ce malheureux étendu sur son lit, cette liasse de parchemins, reliés par des faveurs de soie blanche jaunies, le fit ; elle fut émue, attendrie, et le souvenir de sa jeunesse lui revint vivace et puissant, comme si elle eût touché un sachet dans lequel il eût été enfermé.

Brusquement elle remonta dans le passé et se retrouva au jour où elle avait signé ce contrat. C'était un soir de mai : elle avait travaillé jusqu'à six heures, puis tous deux ils étaient partis pour aller chez le notaire. En chemin, elle lui avait expliqué les conditions de ce contrat, qu'elle avait fait rédiger d'après ses instructions ; mais il ne l'écoutait pas, et à tous les grands mots de société, d'acquêts, de donations, il répondait par un seul mot, toujours le même, doux alors à entendre : « Je vous aime. » Il avait écouté la lecture de l'acte sans entendre, la regardant, il avait signé sans comprendre, le cœur troublé. Puis, au lieu de rentrer en sortant de chez le notaire, ils avaient pris une voiture et ils avaient été se promener dans le bois de Vincennes ; ils étaient descendus aux Minimes, et à pied, la main dans la main, ils avaient marché droit devant eux dans une longue allée qui ne finissait pas. Le chèvre-feuille en fleurs embaumait l'air, le rossignol chantait. La belle soirée, l'heureuse nuit ! Son cœur en avait gardé le souvenir, et même elle se rappelait les paroles qu'il lui disait : il l'aimait, ils seraient heureux.

Heureux, ils n'avaient guère eu le temps de l'être, occupés qu'ils avaient été, entraînés par le souci de s'enrichir. Mais cependant, avec cette soirée passée dans le bois, elle se rappelait aussi le jour où Adolphe était né : il avait pris l'enfant et l'avait embrassé en pleurant de joie.

Que de choses, que de souvenirs dans ces feuilles de parchemin ! mais l'émotion qui l'avait saisie au cœur ne la retint pas longtemps absorbée. Ce n'était pas du passé qu'il s'agissait en ce moment, c'était d'aujourd'hui, c'était de demain ; ce n'était pas d'amitié ou de tendresse, c'était d'argent.

L'argent cependant, elle l'eût sacrifié s'il avait été seul en question ; et, quoi qu'il lui en coûtât, elle eût abandonné ces deux cent mille francs plutôt que de contester ce testament. Mais dans ce testament il y avait autre chose que ce legs de deux cent mille francs, et c'était cette autre chose qui par-dessus tout l'exaspérait.

Madame Daliphare n'était point de ces femmes sensibles et délicates qui perdent la tête à l'approche d'un malheur. Lorsque le médecin lui avait annoncé qu'il n'y avait plus d'espoir de sauver son mari, elle ne s'était point abandonnée à une de ces douleurs qui enlèvent la faculté de raisonner. Tout en veillant son malade, et il faut dire qu'elle y avait mis un grand zèle, elle avait examiné la situation financière que cette mort lui faisait, et elle avait trouvé que son fils allait hériter, du chef de son père, du quart à peu près de leur fortune. Sans doute, il lui paraissait injuste que son mari, qui n'avait jamais accru cette fortune en possédât une partie quelconque, mais enfin c'était là une nécessité légale. En vertu de la loi son fils héritait de son père. C'était bien. C'était la loi qui lui donnait cette part de fortune ; ce n'était pas son père : il ne devait pas de reconnaissance à celui-ci.

Mais le testament changeait tout cela. Ce n'était plus la loi qui investissait le fils d'un droit, c'était le père lui-même qui donnait à son fils, et cela elle ne pouvait pas le souffrir.

Ce qui la révoltait ce n'était pas qu'une partie de sa fortune passât aux mains de son fils, c'était qu'elle y passât comme don fait par un autre que par elle.

Après avoir pendant vingt ans effacé ce père de famille si complétement, qu'il n'avait jamais eu le droit de donner un louis à son fils au jour de l'an, elle ne pouvait admettre l'idée qu'il eût profité de sa mort pour sortir de la position infime dans laquelle elle l'avait maintenu.

Lui, faire un testament, manifester une volonté, disposer de quelque chose ? Mais alors son fils ne tiendrait donc plus du tout d'elle.

Il fallait que ce testament fût annulé, et si le legs en faveur des employés de bureau devait être exécuté, ce qu'elle ignorait, ce serait elle qui donnerait les deux cent mille francs. C'était un gros chiffre, mais qui diminuerait singulièrement d'importance si c'était à elle et non à un autre qu'on faisait remonter la reconnaissance pour cette libéralité.

A ce moment on vint la prévenir que « monsieur Ferdinand » demandait à la voir.

Ce « monsieur Fernand » était le frère de son mari, mais un frère malheureux qui, n'ayant pas eu comme son aîné la chance d'épouser une femme riche, était toujours resté dans une situation précaire. Aujourd'hui expéditionnaire chez un notaire, demain courtier d'assurance, pour le moment il s'occupait d'affaires de bourse ; mais jusqu'à présent ses spéculations ne lui avaient pas permis de remplacer encore sur son dos les vieux habits que son frère aîné lui donnait quand madame Daliphare les trouvait suffisamment usés.

Quand madame Daliphare entra dans le salon, monsieur Ferdinand sortait de la chambre mortuaire, des larmes roulaient sur ses joues pâles. Il vint au-devant de sa belle-sœur, et lui tendant la main :

— Pauvre Benoît, dit-il, la voix tremblante ; j'aurai voulu le voir une dernière fois et l'embrasser. Nous avons passé notre enfance ensemble, ma sœur, et je vous assure qu'il était bien bon, bon pour tous, pour notre mère, pour moi ; j'aurai voulu le voir.

— Il ne vous a point demandé, répliqua sèchement madame Daliphare, et même je regrette de vous dire qu'il vous a oublié dans son testament ; car il a fait un testament par lequel il lègue deux cent mille francs aux employés de bureau malheureux.

— Bon Benoît, je le reconnais là.

— Avant de penser aux étrangers, il aurait pu penser à sa famille.

— Il n'aurait pas osé.

— Comment pas osé, pourquoi ? Croyez-vous que j'aurais trouvé mauvais qu'il laissât quelque chose à sa famille ; tandis que je n'accepterai pas ce testament, fait contrairement à mes droits.

— Adolphe hérite de son père.

— Voulez-vous dire qu'Adolphe fera ce que je n'aurais pas fait?

— Je ne veux rien dire, ma sœur, en ce moment surtout. J'étais venu vous voir pour... vous voir, et aussi pour me mettre à votre disposition, si je puis vous être utile à quelque chose. C'est si triste la mort, et cela entraîne à tant d'embarras douloureux; si je peux vous en épargner quelques-uns, usez de moi. Est-ce qu'Adolphe n'est pas prévenu?

— Je l'attends d'un moment à l'autre.

— Eh bien! épargnez-lui les formalités que je peux remplir aussi bien que lui. Il aimait son père, le pauvre garçon; quand il arrivera, qu'il puisse le pleurer avec vous sans être dérangé.

Madame Daliphare réfléchit un moment, puis relevant la tête:

— Je vous remercie, dit-elle, et j'accepte votre aide. Allez donc à la mairie, je vous prie, à l'église, aux pompes funèbres. N'épargnez rien; ordonnez tout largement, généreusement. Je veux que le nom que porte mon fils soit honoré.

VII

Madame Daliphare ne s'était décidée à faire revenir son fils à Paris qu'au moment où le médecin lui avait déclaré qu'il n'y avait plus d'espoir de sauver le malade.

Alors elle avait fait expédier une dépêche à Amsterdam pour dire à son fils d'accourir en toute hâte. Remise au télégraphe le vendredi matin, la dépêche avait dû parvenir à Amsterdam et être distribuée avant midi; Adolphe devait donc être à Paris le samedi dans la matinée. Elle avait consulté les indicateurs et elle était surprise qu'il ne fût pas encore arrivé, et plus encore qu'il ne lui eût pas répondu. Suivant la façon dont elle calculait, il aurait dû partir de Bruxelles dans la nuit et par conséquent arriver le matin à Paris. Elle ne s'expliquait pas ce retard et s'irritait de ce silence.

Enfin Lutzius lui monta une dépêche qu'on venait d'apporter. Elle venait de Rotterdam, où elle avait été déposée le samedi matin. Curieux comme à l'ordinaire, le caissier avait grande envie de savoir ce que disait cette dépêche; après l'avoir tendue à madame Daliphare, il resta debout près d'elle, dans l'attitude d'un employé qui attend un ordre; mais de la main elle lui fit signe de la laisser seule, et ce ne fut que quand il fût sorti qu'elle se mit à lire:

« J'étais absent quand ta dépêche m'est arrivée. A mon » retour, je n'ai eu que le temps de courir au chemin » de fer pour prendre le dernier train. Obligé de coucher » à Rotterdam; c'est de là que je t'écris cette dépêche » avant de partir pour Bruxelles où je compte prendre » le train qui arrive à Paris à cinq heures cinquante » minutes. Envoyer une dépêche à mon nom au buffet, » à Douai, pour me fixer sur l'état de mon père. Dis-lui » que je l'embrasse et que j'arrive. A temps, n'est-ce » pas? »

Madame Daliphare regarda l'heure à sa montre et consulta l'indicateur; à la rigueur, il était peut-être encore temps d'envoyer à Douai la dépêche demandée; mais il y avait des chances cependant pour qu'elle n'arrivât qu'après le passage du train. Dans ces conditions, elle décida de ne pas répondre: à quoi bon envoyer une dépêche qui pouvait être perdue? Et puis d'ailleurs que dire dans cette réponse? La triste vérité? Il ne la connaîtrait toujours que trop tôt.

Cette résolution prise, elle se mit à relire la dépêche qu'elle venait de recevoir. Elle était étrangement rédigée, cette dépêche. Comme tous les commerçants, Adolphe avait l'habitude du style télégraphique, et il savait dire beaucoup de choses en vingt mots. Pourquoi ces douze ou treize lignes? Pourquoi ces *je*, ces *ta*, ces *ce*, ces *au*, ces *de*, ces *que*? Il était donc bien profondément ému quand il l'avait écrite, bien troublé.

Qu'eût-il éprouvé, s'il avait été question d'elle? Sans doute, c'était son père; mais enfin ce père n'avait été rien dans sa vie. Ce n'était pas lui qui l'avait élevé; ce n'était pas lui qui, au temps de son enfance, avait rempli sa bourse de collégien; ce n'était pas lui qui plus tard avait payé sans gronder ses premières dettes, et qui lui avait donné les chevaux et les tableaux dont il avait envie. C'était elle, elle seule.

Cette pensée la ramena au sujet qui l'obsédait; il ne fallait pas que ce testament reçut son effet. N'importe comment, à quelque prix que ce fût, elle devait l'en empêcher. Ce n'était plus d'argent maintenant qu'elle avait souci. Dans le premier moment de la surprise, elle avait pu être suffoquée par ce legs de deux cent mille francs; mais, à cette heure, ces deux cent mille francs n'étaient plus rien pour elle. Plus d'une fois, elle avait perdu dans les affaires deux cent mille francs sans se désespérer; elle supposerait une faillite, et voilà tout. Que pécuniairement le testament lui fût ou ne lui fût pas favorable, qu'elle eût ou n'eût pas un intérêt matériel à le consentir, peu importait maintenant; elle avait un immense intérêt moral, un intérêt de cœur et de jalousie à ce qu'il fût annulé, et il le serait. Comment? elle n'en savait rien; mais, avant l'arrivée de son fils, elle trouverait bien un moyen, dut-il lui coûter plus cher que le legs lui-même.

Et, avec plus d'ardeur que jamais, elle se rejeta dans sa méditation, presque satisfaite d'un retard qui lui permettait d'examiner à fond les difficultés que ce testament lui créait et de leur trouver une solution.

Vers quatre heures, son beau-frère Ferdinand revint pour lui rendre compte des démarches qu'il avait faites. Il la trouva dans son cabinet, ayant un code sur les genoux, et devant elle, sur son bureau, plusieurs feuilles de papier couvertes de chiffres. Elle approuva tout ce qu'il avait arrangé; seulement, au lieu de douze voitures, elle en voulut vingt-quatre.

— C'est pour mon fils, dit-elle. Pour lui il faut frapper la mémoire de ceux qui le connaissent et même de la foule. Qui sait ce qu'il deviendra? Avec sa fortune et son intelligence, il peut aspirer à tout. C'est un homme, lui; on peut en faire un personnage.

— Si vous avez ces ambitions, croyez-vous qu'il soit politique de contester le testament de mon pauvre frère: qui frappe mieux les mémoires que la générosité.

— Je vous remercie de votre observation, dit-elle sèchement; là-dessus mon parti est pris. Ne traitons pas ce sujet. D'ailleurs j'ai un service à vous demander, qui ne nous en laisserait pas le temps. Adolphe va arriver par le train de Bruxelles à cinq heures cinquante. Voulez-vous aller l'attendre? S'il n'est pas prévenu à l'avance, la vue de la maison fermée pourrait lui donner un coup que je veux lui épargner. Vous prendrez une voiture, que vous garderez afin de me l'amener rapidement.

Au mot voiture, madame Daliphare remarqua un mouvement chez son beau-frère. Elle le regarda alors plus attentivement; ses chaussures étaient blanches de poussière et ses cheveux étaient mouillés de sueur. Evidemment il avait fait toutes ses courses à pied. Elle comprit.

— Vous avez dû dépenser de l'argent pour moi? dit-elle en lui tendant un billet de cinquante francs.

— Bien peu de chose.

— Veuillez prendre ce billet, nous compterons plus tard.

Pendant qu'il serrait le billet dans la poche de son gilet, elle l'examina des pieds à la tête. Il portait ce jour-là, comme tous les jours de l'année d'ailleurs, un

habit trop grand pour sa maigreur, un gilet auquel manquaient deux boutons, et un pantalon déchiqueté par le bas: tout cela en drap noir, râpé par l'usage, lustré par la graisse.

— Est-ce que ce n'était pas votre frère qui s'occupait de votre toilette? dit-elle. Il me semble qu'en ces derniers temps il vous a oublié. Pour mon fils, il serait convenable que cet oubli fût réparé à la cérémonie. En son nom, je vous prie d'accepter ceci.

Tout en parlant, elle avait enveloppé deux billets de banque dans un morceau de papier et elle les avait poussés sur le coin de son bureau.

— Il est vrai que les affaires n'ont pas été brillantes en ces derniers temps, dit-il; mais je suis dans une bonne série, ça va marcher. Je pourrai vous rendre cela bientôt.

— A Adolphe, si vous voulez; moi, je ne suis pour rien là-dedans.

Il était près de sept heures lorsqu'une voiture s'arrêta à la grande porte de la maison, madame Daliphare, qui depuis longtemps déjà se tenait devant une fenêtre ouverte, descendit rapidement en entendant le bruit de la voiture, et, au bas de l'escalier, elle reçut son fils dans ses bras.

— Ton oncle Ferdinand t'a dit...?

— Tout.

Ils montèrent; mais, au moment où il voulait entrer dans l'appartement où il savait trouver son père, elle ouvrit devant lui la porte de son logement particulier. Pendant assez longtemps ils restèrent assis en face l'un de l'autre sans parler. Elle le regardait cherchant les changements qui s'étaient faits en lui pendant cette année d'absence: ses épaules s'étaient élargies, son teint avait bruni; ses yeux, naturellement doux, avaient pris une décision qu'ils n'avaient pas autrefois; en tout, dans ses manières plus fermes, dans son regard plus assuré, dans le port de sa tête, l'homme s'était affermi.

— Je voudrais le voir, dit-il d'une voix qui marquait la volonté.

Ils passèrent dans la chambre mortuaire, et tandis que madame Daliphare restait à la porte, il alla s'agenouiller auprès du lit sur lequel son père était étendu. Au bout de cinq minutes, voyant qu'il demeurait là, elle alla près de lui et le prenant par le bras, elle le força doucement à se relever; puis toujours le tenant, elle le ramena dans le salon.

Il se laissa tomber sur un siége et se cacha la tête entre ses mains.

— Oui, pleure-le, dit-elle; c'était ton père. J'ai passé par là. Moi aussi, j'ai perdu le mien et je l'ai pleuré. Mais moi je restais seule; je n'avais pas une mère pour me consoler, pour m'aimer, et toi tu en as une, mon enfant.

Elle vint s'appuyer sur son épaule, et, lui rabaissant les mains, elle le regarda longuement.

— Jusqu'à présent je n'ai pas été une mauvaise mère pour toi, n'est-ce pas? mais mon action n'a pu s'étendre que sur les petites choses, maintenant elle s'étendra sur les grandes. On me reconnaît une certaine intelligence dans les affaires; cette intelligence, je veux la mettre à ton service. Tu ne sais pas jusqu'où peut arriver un homme qui a près de lui une femme pour l'aider dans mille circonstances où les hommes ne savent pas trouver leur chemin. Je veux parler d'une femme fidèle et dévouée, comme seule une mère peut l'être.

S'il est irritant dans l'affliction de se voir assailli par des gens qui veulent vous consoler et ne trouvent rien de mieux que de répéter les banalités qui courent le monde: « l'influence du temps, la résignation à ce qu'on ne peut empêcher, les épreuves salutaires, » il est doux par contre d'entendre une voix qui vous dit: « Tu ne reste pas seul, tout ne disparaît pas avec celui que tu regrettes; nous le pleurerons ensemble, je suis près de toi. » Notre cœur s'ouvre à cette voix comme, dans une chute, notre bras s'étend pour se cramponner à ce qui nous entoure; cela se fait instinctivement, machinalement.

Ce fut ce qui se produisit pour Adolphe. Pour la première fois, en rentrant à la maison après une absence, sa première pensée n'avait pas été pour sa mère, et le premier nom qui était venu sur ses lèvres avait été celui de son père, car le triste récit de son oncle emplissait encore ses oreilles.

Après tout il avait été le meilleur ami de sa jeunesse, le complaisant de ses jeux et de ses caprices, toujours disposé à subir ses tyrannies d'enfant, toujours prêt à excuser ses fautes. D'autorité, de volonté, il n'en avait jamais eu; mais quelle inépuisable bonté, quelle tendresse contenue, qui, plus d'une fois, dans leurs promenades à deux, s'était manifestée en élans de caresses. Il ne le verrait plus. Il l'avait quitté plein de forces, et c'était fini, sans une parole d'adieu, sans un serrement de main, sans le dernier regard.

Penchée sur l'épaule de son fils, madame Daliphare suivait en lui cette transformation. Jusqu'à ce moment, il y avait eu comme un voile sur les yeux de son fils; elle vit ce voile se soulever peu à peu, et elle sentit qu'elle reprenait dans ce cœur sa place accoutumée, — la première. Elle continua:

— Ce que je te dis-là en t'embrassant n'est point parole en l'air. Depuis que nous sommes séparés, j'ai beaucoup pensé à toi, à ton avenir, et depuis ce matin plus fortement encore. J'ai à te parler sérieusement.

— Demain, dans quelques jours, dit-il en voulant faire une dernière défense.

— Et pourquoi pas tout de suite. C'est de notre vie à tous deux qu'il s'agit, et les circonstances font que nous devons trancher une situation qui pouvait traîner encore longtemps indécise. Ce n'est pas être infidèle à la pensée de ton père, car nous parlerons de lui.

— Alors comme tu voudras.

— Eh bien! allons dans mon cabinet, car il me faut des pièces à l'appui de ce que j'ai à dire.

VIII

En traversant les bureaux, Adolphe fut pris d'un frisson nerveux; le bruit des pas qui retentissaient dans le vide, l'ombre qui emplissait les cages grillées, la lumière extérieure qui ne pénétrait çà et là qu'en jets capricieux et tremblotants; tout se réunissait pour produire une émotion troublante dans une âme émue.

Entrée dans son cabinet, madame Daliphare alluma deux becs de gaz, et le sifflement de la flamme fit taire la voix du silence, en même temps que sa clarté fit évanouir les visions mystérieuses de l'ombre.

— Nous avons besoin de voir clair, dit madame Daliphare, pour expliquer à son fils ce luxe d'éclairage et se justifier à elle-même cette prodigalité, car les pièces que j'ai à te communiquer sont nombreuses.

Disant cela, elle ouvrit sa caisse particulière, celle dans laquelle le matin elle avait pris son contrat de mariage, et elle entassa sur son bureau plusieurs cartons remplis de papiers.

— C'est une sorte d'inventaire que je veux que nous fassions, dit-elle, un inventaire de notre avoir; seulement, au lieu d'appeler les notaires et les gens de loi qui embrouillent tout, cela se fera entre nous deux.

— A quoi bon ces pièces alors? Si les choses doivent rester entre nous, les preuves à l'appui de ce que tu dis sont bien inutiles.

—Ces papiers sont utiles pour me guider d'abord et ensuite pour te mettre à même de me contrôler. Il s'agit d'affaires entre nous, et les affaires ne se font pas avec des sentiments; on compte deux fois l'argent, même

celui qu'une mère vous donne. En m'écoutant, pense, si tu veux, que je suis ta mère; mais, en me répondant, traite-moi comme si j'étais ton adversaire, et que mes intérêts fussent opposés aux tiens. Montre que tu es bien mon fils, même contre moi : c'est le plus grand plaisir que tu puisses me faire.

Il n'avait guère la tête aux affaires; mais il ne voulut pas peiner sa mère, sachant toute l'importance qu'elle attachait à ces discussions d'intérêts, et il fit effort pour l'écouter attentivement.

— Tu sais comment j'ai commencé la vie, dit-elle; avec rien, fille d'un brocanteur. Il y a des gens qui, parvenus à la richesse, tâchent d'oublier leur origine : moi, je me rappelle sans cesse la mienne. Cela donne de la force quand on se trouve en présence d'une difficulté; en voyant d'où l'on est parti et le chemin qu'on a parcouru, on prend confiance en soi. Quand je me mariai, j'avais cette maison déjà presque aussi importante qu'elle l'est maintenant, et diverses valeurs ou créances estimées six cent mille francs. Ton père n'avait rien. Nous avons adopté le régime de la communauté, réduite aux acquêts. Je suis donc restée propriétaire de ma maison de commerce et de mes valeurs. De plus, ton père m'a fait donation par contrat de mariage, c'est-à-dire d'une façon irrévocable, de tout ce dont il pourrait disposer au jour de son décès; tout, s'il n'avait pas d'enfants; un quart en propriété et un quart en usufruit, s'il en avait. Voici mon contrat, lis-le.

Il voulut repousser le parchemin qu'elle lui tendait, mais elle insista.

— Il faut que tu lises, dit-elle. Pendant ce temps, je rangerai dans l'ordre où je dois te les présenter ces autres pièces.

Elle vida les cartons et classa rapidement les papiers qu'ils contenaient.

— Depuis notre mariage, dit-elle, mes affaires ont heureusement prospéré; ma fortune commencée s'est régulièrement accrue. C'est ainsi qu'elle se compose aujourd'hui de notre maison de campagne de Nogent, de nos maisons de la rue de Rivoli, de notre ferme de Louvres, de valeurs de portefeuille montant à huit cent mille francs, et de valeurs de bourse en rente française, en consolidés, en obligations de chemins de fer, et en actions diverses. Tout cela est compris dans ces liasses, et, si tu veux en faire un relevé, tu trouveras un total de quatre millions trois cent mille francs. Bien entendu, je laisse en dehors les créances de la maison, les unes sont bonnes, les autres sont douteuses ou mauvaises, et tu en trouveras le détail dans la comptabilité. Ne parlons donc que de ces quatre millions ; tu sais comment et par qui ils ont été gagnés. Ton père...

Adolphe fit un geste que sa mère arrêta.

— Ne crois pas que je veuille l'accuser, ce n'est pas l'heure. Je veux dire que tu as été assez longtemps dans la maison et que tu as vu d'assez près comment les choses s'y passaient pour savoir qu'il n'a pas plus contribué à ces bénéfices que Lutzius ou tout autre employé. Ce n'est pas faire injure à sa mémoire que de dire qu'il n'était pas commerçant. Cependant, en vertu de notre contrat de mariage, il s'est trouvé propriétaire de la moitié de ces quatre millions, dont il n'avait pas gagné un sou, soit deux millions. Seulement, de ces deux millions, il faut soustraire le montant de ma donation, c'est-à-dire un quart en propriété et un quart en usufruit, soit un million. J'arrondis les chiffres, les fractions ayant peu d'importance dans ce raisonnement; c'est donc une somme de un million que ton père possédait et dont, en vertu de la loi, tu dois hériter. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Il me semble.

— Ce n'est pas assez, tu dois savoir. Récapitule: société d'acquêts, en chiffres ronds, quatre millions. Pour moi deux millions; pour ton père, deux millions. Sur ces deux millions, il me revient un million : pour toi, reste donc un million.

— Cela me paraît être ainsi.

— Il en serait ainsi effectivement, si ton père s'était tenu enfermé dans la légalité. Ton père mourant, tu trouvais dans sa succession un million qui t'appartenait de par la loi : ton bien et ton droit en un mot. Moi mourant, tu trouvais dans la mienne deux millions et en plus ce que je possède en propre. Mais ton père ne s'en est pas tenu à la légalité; il a voulu remplacer la loi par sa volonté, et il a fait un testament qu'il n'avait pas le droit de faire.

C'était avec répugnance qu'Adolphe s'était prêté à cet entretien; cette discussion d'affaires le blessait. Malgré son respect pour sa mère et l'habitude qu'il avait d'accepter tout d'elle sans défense, il se disait que le moment était vraiment mal choisi pour traiter un pareil sujet. En voyant où l'on en était arrivé, il voulut arrêter sa mère; mais celle-ci ne se laissa point imposer silence.

— Il faut aller jusqu'au bout, dit-elle, car nous avons des mesures à prendre desquelles dépend ton honneur, surtout celui de son père. C'est là ce qui me force à parler aujourd'hui et ce qui t'oblige, toi, à m'entendre. Donc ton père a fait un testament. Oubliant qu'il avait, par la donation du contrat de mariage, épuisé la quotité disponible, il te laisse tout ce qu'il possède, à charge par toi de prélever là-dessus deux cent mille francs, pour les employés de bureau malheureux.

— Pauvre père!

— Sans doute, l'inspiration est généreuse; mais il ne suffit pas d'avoir des inspirations en ce monde, il faut pouvoir les réaliser, et quand on fait des générosités, les faire avec son argent et non avec celui des autres. C'est ce que ton père a oublié; aussi ma surprise a-t-elle été grande quand monsieur de la Branche m'a parlé de ce testament.

— Tu ne le connaissais pas?

— C'est par monsieur de la Branche que j'en ai appris ce matin l'existence et le contenu; si j'avais soupçonné les intentions de ton père, je ne l'aurais pas laissé les exécuter si mal.

— En réalité, il ne s'agit que de deux cent mille francs, qui seraient prélevés sur ma part.

— Ton père n'avait pas le droit de t'imposer ce prélèvement, car ta part, comme tu dis très-bien, ne lui appartenait pas, il n'en pouvait pas disposer. Ce n'est pas lui qui te la donne, c'est la loi. La loi m'avait pris une portion de ma fortune, gagnée par moi, par moi seule, tu le sais bien, et elle l'avait attribuée à mon mari ; mais elle ne lui en avait pas accordé la disposition, elle te l'avait réservée. C'est donc avec un argent qui t'appartenait que ton père a voulu faire une générosité, et c'est là ce qui rend son testament nul.

Depuis qu'elle avait abordé la question du testament, madame Dalipharen'avait pas quitté son fils des yeux, et, sur ce visage qu'elle connaissait si bien, elle avait suivi pas à pas l'effet de ses paroles. Elle comprit que le moment décisif était arrivé, et que pour faire réussir le plan qu'elle avait combiné, il fallait qu'elle ne laissât pas à Adolphe le temps de réfléchir.

— Nous opposer à la volonté de ton père, dit-elle en continuant vivement, si peu juste que soit cette volonté, est chose grave. Sans doute la loi nous donne le droit de contester ce testament, qui ne tiendrait pas une minute en justice. Mais au-dessus de la loi et du droit il y a l'équité et la morale, et nous devons nous demander s'il nous est permis à nous, que notre fortune placé à la tête du commerce parisien, de contester en justice une libéralité telle que celle de ton père.

Ces paroles étaient textuellement celles qui avaient valu à monsieur de la Branche l'algarade du matin; mais madame Daliphare les trouvant utiles au but qu'elle poursuivait, ne se faisait aucun scrupule de les emprunter au notaire pour se les approprier.

Elle reprit.

— Il faut donc que cette libéralité reçoive son effet. Pour cela qu'avons-nous à faire? J'ai réfléchi à cette question toute la journée et voici ce que j'ai trouvé. D'où vient la part de fortune dont la mort de ton père t'investit aujourd'hui? De moi, n'est-ce pas? Qui a gagné cette fortune? Moi. A qui appartient-elle, je ne dis pas légalement, mais moralement? A moi aussi, n'est-ce pas? Eh bien! il faut qu'il en soit du legs de deux cent mille francs, comme il en est de ta part; puisque l'une vient de moi, l'autre en viendra aussi, c'est tout simple.

Sans rien répondre, Adolphe se leva vivement et, venant à sa mère, il la serra dans ses bras, en l'embrassant avec des larmes.

— Il faut reconnaître, dit-elle après le premier moment d'effusion, qu'il y a quelque chose de mauvais dans ce moyen, et que la véritable intention de ton père n'est point exécutée. En effet, qu'a-t-il voulu? D'abord te faire un don, ensuite en faire un aux employés de bureau; de telle sorte que les uns et les autres, toi et eux, vous tinssiez ce double don de sa générosité. Malheureusement ce n'est point ainsi que les choses peuvent s'arranger dans la réalité : tu tiens ta part d'héritage de la loi, et les employés tiendront leurs deux cent mille francs de moi. Mais, en fin de compte, le résultat matériel sera le même et c'est tout ce que nous pouvons.

— C'est-à-dire que tu me donnes deux cent mille francs.

— Eh bien! porte-les à mon avoir si tu veux m'en garder reconnaissance; mais alors ne ferme pas ton livre tout de suite, car nos arrangements ne sont pas finis, et tu auras encore quelque chose à écrire si tu acceptes ce que j'ai à te proposer. Mon intention n'est pas que tu retournes à Amsterdam ou ailleurs, elle est que tu restes à Paris. Cela te convient-il?

— Ah! mère.

— Ne montre pas trop d'enthousiasme, car je penserais que les raisons qui ont déterminé tes voyages existent encore, et cela m'épouvanterait. Je veux croire, au contraire, qu'une année d'absence t'a donné l'oubli et la sagesse. S'il en est ainsi, je te demande d'être mon associé et je t'offre la moitié de ma maison; nous partagerons désormais le travail, l'autorité et les bénéfices; nous serons *veuve Daliphare et fils*. Qu'en dis-tu?

Elle vint à lui et le regarda longuement dans les yeux. Elle n'ajouta pas un mot à ce qu'elle avait dit; mais son regard parla pour elle, soulignant d'une façon précise les deux termes contraires de sa proposition : l'engagement qu'elle demandait et l'offre qu'elle faisait.

— Acceptes-tu? dit-elle enfin, lorsqu'elle fut certaine d'avoir été comprise.

— Je voudrais te répondre par un mot qui te dit combien je suis ému de ta bonté.

— Alors ne me réponds rien, et pour ce soir restons-en là; il est tard, la nuit a été mauvaise.

— Je voudrais...

— Non, mon enfant; ta sœur et moi, c'est assez. Tu es brisé de fatigue. La journée de demain te sera cruelle; celle d'après-demain le sera plus encore. Je te demande, je te prie de prendre un peu de repos.

Elle voulut le conduire à sa chambre; puis, lorsqu'il fut au lit, elle revint pour arranger son oreiller comme au temps de son enfance.

— Je ne veux pas que tu te lèves, dit-elle en l'embrassant, et pour être bien certaine que tu ne me désobéiras pas, je t'enferme et j'emporte la clef. Demain matin je viendrai t'ouvrir.

Quelqu'un qui l'eût vu rentrer dans son appartement n'eût pas reconnu la femme qui pendant toute journée avait tourné sur elle-même dans le salon, anxieuse et sombre; elle était transfigurée.

Enfin ses désirs étaient exaucés, son ambition était satisfaite : l'associée de son fils, leurs deux noms réunis!

Il n'oublierait jamais qu'il lui devait tout, et désormais il ne vivrait que par elle et pour elle.

IX

L'enterrement avait été fixé au lundi matin; car, si désireuse que fut madame Daliphare de ne pas perdre de temps, elle avait en cette occasion sacrifié son intérêt, ne voulant rien épargner, ni l'argent dépensé en frais funéraires, ni l'argent perdu par la fermeture de la maison un jour ouvrable. Il fallait que les funérailles du père servissent à la réputation du fils, et si le pauvre homme n'avait été bon à rien de son vivant, mort, il serait au moins utile à quelque chose. C'était le lundi seulement qu'on pouvait avoir la messe chantée, et puis le dimanche était le jour des petites gens qui ont besoin de leur travail de toute la semaine.

Adolphe avait été chargé par sa mère de vérifier la liste des billets d'invitation, pour voir s'il ne trouverait pas des noms d'amis, de connaissances, ou de gens avec lesquels la maison était en relations, qui auraient été oubliés. Madame Daliphare tenait à ce que les choses fussent faites grandement et à ce que l'argent qu'elle dépensait produisit tout l'effet désirable; mille invités ne coûtaient pas plus que cinq cents, et l'on avait ainsi des chances pour avoir un bel enterrement. Or elle avait à cœur ce bel enterrement pour les siens et elle-même.

Grande fut la surprise d'Adolphe, en lisant cette liste, de ne pas y trouver un nom qu'il chercha tout d'abord, celui de madame Nélis. Il la relut une seconde fois, mais sans voir nulle part ce nom, qui devait lui sauter aux yeux, ou un autre mal écrit qui ressemblât à celui-là.

D'où venait cet oubli? Etait-ce un simple oubli ou bien n'était-ce point le résultat d'un ordre donné?

Lorsqu'il avait quitté Paris un an auparavant, ç'avait été à la suite d'un entretien avec sa mère, dans lequel celle-ci lui avait reproché sa trop grande intimité avec Juliette Nélis. Il avait soutenu que cette intimité ne dépassait pas les bornes de l'amitié. Et comme sa mère insistait sur le caractère dangereux que présentait cette amitié avec une jeune fille séduisante sous tous les rapports, excepté sous celui de la fortune, puisqu'elle n'avait rien, il s'était laissé envoyer en Angleterre sans se défendre.

Depuis ce départ, la quasi-intimité qui existait alors entre sa mère et madame Nélis s'était-elle rompue?

C'était ce qu'il s'était demandé plus d'une fois en ne trouvant jamais le nom de madame Nélis dans les lettres de sa mère, et c'était ce qu'il se demandait maintenant en ne trouvant pas davantage ce nom sur la liste des invitations.

Le moyen le plus simple d'obtenir une réponse à ces questions, c'était d'aller interroger sa mère; mais les moyens simples et directs ne sont pas toujours ceux dont on se sert, alors surtout qu'on craint de se livrer.

Demander comment madame Nélis avait été oubliée et ne pas faire cette demande pour d'autres noms, c'était avouer que celui-là tenait une grande place dans sa tête et peut-être même dans son cœur.

Il reprit donc la liste pour la troisième fois, et il se mit à chercher d'autres noms qui eussent été pareillement oubliés; mais ces noms n'avaient pas la puissance de celui de Juliette Nélis et ils ne se présentaient pas à son esprit.

Enfin il en trouva un : c'était celui d'un commensal de la maison, un vieux beau appelé monsieur Descloizeaux, qui, pendant la saison d'été, alors qu'il n'était pas en villégiature chez l'un ou l'autre de ses amis, venait dîner souvent le dimanche à Nogent, accablant madame Dali-

phare de ses compliments régence et monsieur Daliphare de son amitié protectrice.

Aussitôt et sans en chercher d'autres, il se rendit auprès de sa mère.

— Il y a deux noms d'oubliés, dit-il d'un air surpris.

— S'il n'y en a que deux, ce n'est pas trop.

— C'est que ceux-là ne devaient guère l'être.

— Lesquels?

— Monsieur Descloizeaux et madame Nélis.

— Et c'est précisément parce qu'ils ne devaient pas l'être qu'ils l'ont été. Je les avais effacés de la liste que j'ai donnée à Lutzius, parce que je voulais leur faire écrire un billet que j'aurais signé. Tu as vu l'amitié de monsieur Descloizeaux pour ton père, et il me semblait que pour lui un simple faire part était bien sec. De même pour madame Nélis; si nos relations ont été moins suivies en ces derniers temps; c'est une raison pour que, dans ces circonstances, je n'agisse pas froidement avec elle. Mais j'ai été tellement troublée par cette affaire du testament, que j'ai oublié monsieur Descloizeaux, madame Nélis, et encore deux ou trois personnes. Heureusement il est temps encore.

— Veux-tu que j'écrive pour toi?

— Maintenant que tu es le chef de la famille, fais ce qui est convenable; je n'entends rien à toutes ces choses. Il m'a semblé que je devais envoyer un mot particulier aux personnes avec lesquelles nous avons une intimité d'un certain genre, mais je ne sais pas si c'est l'usage. Ce sont là des détails que je n'ai pas pu apprendre autrefois et que maintenant je n'ose demander à personne, si ce n'est à toi. J'ai ma fierté, c'est peut-être une faiblesse; viens-moi en aide, et désormais pour tout cela, fais ce que tu jugeras devoir faire.

Naturellement il jugea qu'il devait écrire, monsieur Descloizeaux aurait été seul oublié, un billet de faire part eût suffi; mais pour madame Nélis et pour Juliette il fallait une lettre.

La cérémonie avait été fixée pour onze heures précises. Un peu avant l'heure, les personnes invitées commencèrent à arriver: les employés de la maison les premiers, comme il convenait, et avant tous Lutzius, qui, depuis dix heures et demie, se promenait en long et en large dans la rue des Vieilles-Haudriettes, comme s'il eût été chargé de surveiller les gens des pompes funèbres. Il s'était fait une tête pour la circonstance, et jamais l'affliction qui se contient n'avait été représentée avec plus de dignité; un comédien eût été satisfait de cette mine. Le visage allongé, les yeux mi-clos, la lèvre inférieure pendante: c'était parfait. De temps en temps il allait jusqu'au coin de la rue, et, en passant devant la glace du marchand de vin, il regardait rapidement si sa figure gardait l'expression voulue; selon le besoin, il l'allongeait ou l'élargissait.

A mesure que les employés arrivaient, ils allaient se grouper dans un coin de la cour, l'humilité de leur condition ne les autorisant pas à pénétrer dans le salon où Adolphe, le dos à la cheminée, serrait, sans trop savoir ce qu'il faisait, les mains qu'on tendait vers lui, et encore moins dans la chambre de madame Daliphare, où celle-ci, assise dans un fauteuil comme un roi sur son trône, recevait les compliments de condoléance de ses intimes.

A l'exception de Mayadas et de Flavien, les employés étaient au complet, et, en attendant la levée du corps, ils causaient.

— Etes-vous entré dans la maison? disait l'un d'eux en s'adressant à Lutzius.

— Pourquoi me demandez-vous ça?

— Pour connaître le cérémonial des enterrements à Paris et savoir si l'on donne des gants aux invités.

— Quelle bêtise me dites-vous là?

— A Rouen, où j'étais avant de venir ici, ça se fait dans certaines maisons, et vous comprenez, c'est très-commode. Ainsi, à l'enterrement de mon dernier patron, j'ai eu une paire de gants blancs qui m'a servi pour le mariage de ma fille et pour le baptême de mon petit-fils. Ils étaient très-bons; je les ai encore, et pourtant il y a dix ans.

Le caissier ouvrait la bouche pour relever vertement l'inconvenance de cette question, quand l'entrée de Mayadas lui coupa la parole.

Celui-ci, qui avait été sergent-major et qui connaissait les derniers honneurs qu'on doit rendre à ses chefs, s'étai mis en grande tenue; il arrivait la taille serrée dans sa redingote boutonnée, les mains gantées de gants noirs, les souliers guêtrés de guêtres blanches, et tout en marchant il levait la tête en l'air pour étudier le ciel, couvert de gros nuages menaçants.

— Est-ce que vous avez peur de la pluie? dit Lutzius en lui serrant la main; vous, un soldat?

— Il faut vous dire que j'étrenne aujourd'hui un col et des manchettes de chemise en papier, il paraît que c'est très-économique; mais vous comprenez que dans la circonstance, si nous recevions une bonne averse, ça me chiffonnerait.

— Ah! très-drôle! dit le caissier en riant à pleine bouche.

Mais, se souvenant aussitôt que le rire lui était interdit pour la matinée, il reprit vivement sa mine allongée, qui véritablement eut quelque chose de lugubre.

— Vous voyez que j'avais raison de soutenir que l'enterrement se ferait le lundi, reprit Mayadas. Nous ne sommes pas en Angleterre, que diable! et nous ne gardons pas nos morts toute la semaine pour les enterrer le dimanche, par économie de temps et par distraction.

— Il faut dire aussi, continua un autre, que le lundi est un mauvais jour de vente.

Peu à peu la cour s'était remplie, et les personnes qui montaient au second étage avaient à déranger les groupes qui, s'étant formés suivant le hasard des connaissances, causaient et discutaient. Décidément madame Daliphare verrait ses désirs satisfaits: son mari aurait un bel enterrement.

Du coin dans lequel ils s'étaient réunis, les employés suivaient le défilé et faisaient des commentaires sur les nouveaux arrivants. Quand monsieur Ferdinand Daliphare parut, ils poussèrent des exclamations de surprise, que Lutzius eut peine à réprimer. Habitué à le voir dans ses vêtements râpés, quand il venait furtivement au bureau causer quelques instants avec son frère, ils ne voulaient pas le reconnaître dans le personnage étrange qui arrivait: chaussure, coiffure, habit, linge, gants, c'était véritablement le mannequin d'un magasin de confection qu'on met en montre pour décider « ceux qui veulent être bien habillés. »

Mais dans ces habits neufs il paraissait plus usé encore qu'à l'ordinaire, car il n'y avait plus accord entre le brillant lustré de ses vêtements et les pâleurs ternes de son visage amaigri. Il se faufilait au milieu des groupes sans déranger personne, et, seul parmi ces gens qui causaient de leurs affaires ou qui bavardaient, il allait sans s'occuper de lui-même ou des autres, sans pensées personnelles, perdu dans son émotion.

Il se fit un mouvement sous la grande porte et les groupes s'écartèrent pour livrer passage à deux femmes qui s'avançaient. Toutes deux étaient en noir, mais sans être en deuil. L'une était une femme de cinquante ans environ, qui de son ancienne beauté avait conservé un air de dignité et d'importance; elle marchait en inclinant doucement la tête tantôt à droite, tantôt à gauche, comme un souverain qui salue ceux qui ont l'honneur de se trouver sur son passage ou comme un évêque qui donne discrètement sa bénédiction. L'autre, au contraire, marchait sans regarder personne, bien qu'elle ne tînt pas ses yeux baissés; elle ressemblait à sa compagne autant que la vingtième année fait ressembler à la cinquantaine; en tout cas, c'étaient les mêmes traits de beauté pure et fière, mais ce n'était point le même caractère. Ce qui avait été froideur et immobilité chez la vieille était chaleur et vie chez la jeune; en celle-ci tout parlait: ses yeux

profonds, ses lèvres sanguines, sa démarche souple.

— Avez-vous vu mademoiselle Nélis et sa mère? dit Flavien en rejoignant les employés; elles sont venues à pied, je les suis depuis le Temple. Hein? Mayadas, quelle femme! Elle éclaire la rue comme un rayon de soleil.

— Ne dites donc pas de ces bêtises, interrompit Lutzius. Ce que je vous fais observer là est pour votre bien, c'est une leçon dans votre intérêt.

Elles avaient monté l'escalier. En les voyant entrer dans le salon, Adolphe quitta la cheminée et vint au devant d'elles. Madame Nélis, qui était tendre et démonstrative, l'embrassa en pleurant; Juliette lui serra la main longuement, les yeux émus dans ses yeux pleins de larmes.

— J'ai une grâce à vous demander, dit-il en l'attirant dans l'embrasure d'une fenêtre et sans lui lâcher la main; je vous en prie, restez avec ma mère.

— Ce que vous nous demandez là est bien grave, répondit madame Nélis; nous ne sommes pas de la famille, et peut-être les convenances... Vous comprenez, mon cher enfant...

Sans l'écouter, il continua à s'adresser toujours à Juliette:

— Remplacez-moi près d'elle, je vous le demande en grâce; que je vous retrouve là. Moi aussi, au retour, j'aurai besoin de vous, de votre sympathie, de votre amitié.

Elle ne lui répondit pas, mais se tournant vers sa mère:

— Nous resterons avec madame Daliphare, maman.

— Alors très-bien; comptez sur nous, mon cher enfant.

Elles entrèrent dans la chambre de madame Daliphare.

L'heure était arrivée. On descendit l'escalier, et, après un moment assez long de brouhaha et de désordre dans la cour et dans la rue, on se mit en marche.

— Allons, dit Mayadas en regardant le ciel, qui s'était éclairci, il ne pleuvra pas. Nous avons de la chance.

X

Ceux des employés qui avaient cru que le lendemain de l'enterrement de monsieur Daliphare, on pourrait arriver aux bureaux avec moins d'exactitude que de coutume, avaient fait un faux calcul.

La surveillance ne s'était point relâchée; en entrant, ils trouvèrent madame Daliphare qui, comme tous les jours, se tenait devant la porte, les yeux fixés sur la pendule.

Elle ne fit point d'observations à ceux qui étaient en retard, mais la façon dont elle regardait la pendule, et les yeux qu'elle posait ensuite sur le nouvel arrivant, valait une bordée de reproches. On savait par expérience que rien n'était oublié avec elle, et que ce retard de quelques minutes, pour lequel elle ne disait rien en ce moment, était inscrit dans sa mémoire au compte débiteur, et qu'un jour ou l'autre, dans un mois comme dans un an, elle irait le chercher là pour le faire chèrement payer.

Le plus penaud fut Lutzius. Ayant toujours grand soin d'arriver avant l'heure quand il savait qu'on le remarquerait, mais ne se gênant pas pour arriver après quand il espérait pouvoir le faire sans danger, le caissier avait cru que, le lendemain d'un jour de fatigue et d'émotion, madame Daliphare ne ferait qu'une courte apparition au bureau, et il en avait profité pour s'arrêter au débit de tabac du coin. Il apprendrait là ce qu'on disait de l'enterrement dans le quartier, et plus tard il pourrait le répéter à madame Daliphare de manière à toucher la vanité de celle-ci.

Quand il aperçut madame Daliphare debout à sa place accoutumée, il s'arrêta interdit; puis, après le premier moment de surprise, il vint vers elle pour s'excuser, et, dans ce but, il voulut commencer une phrase entortillée.

Mais elle ne lui permit par d'aller loin dans son explication.

— Je ne vous fait pas de reproches, dit-elle; ce serait du temps perdu ajouter à du temps perdu. C'est assez comme ça.

Sans répliquer et la tête basse, Lutzius entra dans sa caisse.

Il était sans exemple qu'un commis eût osé répondre à madame Daliphare, et, moins que personne, Lutzius, toujours humble et soumis, furieux quand elle était mécontente, riant aux éclats quand elle souriait de ses lèvres pincées, eût risqué une pareille insolence. On se moquait d'elle tout bas, derrière une feuille de papier soulevée à propos: on la singeait quand elle traversait les bureaux, serrée dans sa robe noire, sans faire plus de bruit qu'une souris. Mais, lorsqu'on était sous le coup de son regard, on la craignait ou on la respectait; par la seule puissance de l'intelligence et du caractère, cette femme, qui n'avait ni éducation ni manières, avait su imposer l'obéissance à sa volonté, la soumission à son influence.

Tout le monde étant à sa place, sans qu'aucun vendeur ou acheteur fût encore arrivé, elle s'avança au milieu de l'espace libre qui, comme un long corridor s'étendait entre les grillages des bureaux, et, levant le bras pour appeler l'attention:

— Messieurs, dit-elle de sa voix claire qui portait partout, j'ai une communication à vous faire dont je vous prie de prendre bonne note. Mon fils a été pendant trois ans employé dans ma maison au même titre que vous, ses devoirs ont été les mêmes que les vôtres, et vous ne m'avez jamais vu faire de différence entre vous et lui: en un mot, il a été votre camarade. Mais aujourd'hui les circonstances ne sont plus les mêmes; il devient mon associé, c'est-à-dire votre chef. Je vous demande pour lui l'obéissance et les égards que vous avez pour moi: entre ma parole et la sienne, il n'y a aucune différence. Je compte que vous ne l'oublierez pas.

Il n'y avait rien à répondre; mais, tandis qu'elle entrait dans son cabinet, chacun regarda son voisin. Puis, quand elle eût disparu, on commenta à voix basse et en quelques mots cette grande nouvelle.

Lutzius qui, derrière son grillage, n'avait pas de voisin assez rapproché pour engager avec lui une conversation secrète, prit une feuille de papier, et, après avoir écrit dessus quelques mots, il la fit passer à Mayadas.

Celui-ci, habitué sans doute à ce genre de correspondance, déplia le papier, sans rien répondre au commis qui le lui passait.

— Eh bien! que pensez-vous de cela? demandait Lutzius.

Immédiatement au-dessous, Mayadas écrivit un seul mot:

Épaté

Et il renvoya le billet à son auteur.

Flavien, qui travaillait dans le même bureau que Mayadas, et qui avait lu la demande et la réponse, déclara que pour lui, il n'était pas si « épaté » que ça.

— Je parierais, dit-il en parlant derrière son copie de lettres, que c'est ce bavard de Lutzius qui a inventé l'histoire du voyage de monsieur Adolphe. Pourquoi « madame » voudrait-elle qu'il n'épousât pas mademoiselle Nélis?

— Elle n'a pas de fortune.

— C'est possible, mais enfin où trouver une femme plus séduisante, car elle est charmante, n'est-ce pas? Elle a tout pour elle, et il me semble que si quelqu'un pouvait ne pas vouloir de ce mariage, ce serait mademoiselle Nélis. La fortune de monsieur Adolphe ne l'élèvera jamais

à la hauteur de mademoiselle Nélis; ils ne sont pas de la même race.

— Vous en êtes donc amoureux, dit Mayadas en riant.

Flavien rougit; mais il n'eût pas le temps de répondre, car madame Daliphare l'appela.

Bientôt il revint dans son bureau prendre son chapeau :

— Autre nouvelle, dit-il à Mayadas. Madame veut faire élever un monument à son mari; elle m'envoie rue Saint-Gilles, chercher le marbrier.

— Le marbrier de la rue Saint-Gilles a la spécialité des enseignes : il ne fait pas des monuments funèbres.

C'était en effet une enseigne nouvelle que madame Daliphare voulait, tant elle avait hâte que son association avec son fils fût connue de tout le monde, même des passants: *Ve Daliphare et fils* en lettres d'or sur marbre noir.

Quand Adolphe, moins matineux que sa mère, descendit au bureau, il la trouva en conférence avec le lithographe. Après l'enseigne, les imprimés: dans tout, partout: *Ve Daliphare et fils.* Une bourgeoise épousant un duc et pair n'est pas plus pressée de faire graver partout ses nouveaux titres de noblesse que ne l'était cette mère de voir son nom et celui de son fils réunis.

C'est que ce fils était sa noblesse à elle, son orgueil dans le présent, son ambition dans l'avenir.

En entrant dans la vie, elle n'avait eu qu'un but: gagner de l'argent, et quand l'argent avait commencé à venir dans ses mains et à s'y amasser, elle avait étendu les désirs et voulu faire fortune. A cela elle avait employé tout ce qu'il y avait en elle de force et d'intelligence, ne voyant rien, ne voulant rien au delà: ce qui est plaisir pour les autres, ce qui est bonheur pour la femme n'avait pas existé pour elle, et, quand elle s'était sentie enceinte, elle avait éprouvé plus de dépit que de joie. Les langueurs et les malaises de la grossesse l'avaient exaspérée, car ils se produisaient précisément à une époque où le travail la réclamait tout entière. Les secousses que lui donnait cet enfant qu'elle n'avait pas désiré et qui devait l'existence au hasard n'avaient pour elle rien d'agréable; c'était un fardeau gênant, voilà tout. L'accouchement avec ses douleurs et son repos forcé, n'avaient pas modifié ses sentiments. Ce petit morceau de chair rouge, qui pleurait et criait, lui avait fait battre le cœur un moment, il est vrai, quand on le lui avait mis entre les bras; mais il était devenu bien vite encombrant, et ç'avait été avec une sorte de soulagement qu'elle l'avait vu partir en nourrice. Elle ne savait pas comment on touche à ces petits êtres si frêles, comment on les empêche de crier, et l'instinct maternel n'existait point en elle. Plus tard quand elle avait vu revenir de la campagne un gros paysan lourdaud, qui faisait un tapage infernal et n'obéissait à personne, dérangeant tout, cassant tout dans la maison, elle n'avait pas trouvé un bonheur bien vif dans sa maternité. Peu à peu cependant, elle avait pris une joie de jour en jour plus douce à poser ses yeux sur ceux de cet enfant, à entendre sa voix, à se laisser embrasser par lui, à le caresser; on lui disait qu'il était bel enfant, ses cheveux frisaient, et puis il avait des mots et des réflexions qui étonnaient. Le besoin de s'occuper de lui et de le diriger avait fait le reste, et son cœur s'était ouvert à ce sentiment maternel qu'elle était restée si longtemps sans connaître. L'argent qu'elle avait tout d'abord poursuivi si âprement était arrivé entre ses mains; mais, à mesure qu'il s'était amassé, il lui avait fait sentir qu'il ne donnait pas tout dans la vie, et qu'il y avait des satisfactions qu'elle ne pourrait jamais goûter, si riche qu'elle fût. Alors elle s'était dit qu'elle en jouirait dans la personne de son fils, et que ce qu'elle ne pouvait pas obtenir, elle fille du père Choichillon, femme de Benoît Daliphare, elle l'atteindrait avec la main de son fils. Le moment était venu de commencer la réalisation de ses convoitises si longtemps caressées, et voilà pourquoi elle avait si grande hâte de se mettre à l'œuvre: *Ve Daliphare et fils.* Maintenant le monde lui appartenait.

Lorsque le lithographe fut parti, Adolphe resta debout devant sa mère, comme s'il était indécis sur ce qu'il devait faire.

— Eh bien! dit-elle, ne veux-tu pas te mettre au travail dès aujourd'hui?

— Si.

Mais il ne bougea pas.

Il y avait dans le cabinet de madame Daliphare deux bureaux, un grand et un petit: le grand était celui de madame Daliphare; le petit, celui de son mari. En ce moment, ni l'un ni l'autre de ces bureaux n'était occupé, car madame Daliphare se tenait appuyée contre une table haute, sur laquelle on écrivait debout.

Elle regarda son fils et bien vite elle comprit d'où venait son hésitation: il ne voulait pas s'asseoir au bureau de son père et prendre ainsi la place de celui qui l'avait occupée si longtemps.

— Assieds-toi donc, dit-elle.

Malgré sa répugnance, il étendit la main pour disposer le fauteuil de son père, mais elle l'arrêta.

— Pas là, dit-elle; cette place sera désormais la mienne, et celle que j'occupai sera la tienne. C'est celle d'où l'on voit mieux ce qui se passe dans les bureaux; elle fait face aux personnes qui entrent; enfin c'est celle du chef de la maison, et le chef de la maison maintenant, c'est toi. Je veux qu'il soit bien évident pour tout le monde que c'est toi qui commande ici et que c'est à toi qu'on doit s'adresser.

— Eh bien! et toi?

— Il ne te sera pas défendu de me consulter, dit-elle en souriant, et quand tu voudras prendre mon avis, j'en serai bien aise, mais toujours en particulier, jamais en public.

Jusqu'à l'heure du déjeuner, le temps fut entièrement mis à profit: elle avait mille choses à apprendre à son fils, non plus en quelques paroles générales, comme elle l'avait fait, deux jours auparavant, pour leur fortune personnelle, mais en détail, afin de le mettre au courant des affaires de la maison.

Après le déjeuner, il prit son chapeau comme pour sortir; mais elle le retint et il se laissa faire. Elle se donnait assez de peine pour qu'il la récompensât au moins par son attention et sa soumission.

Le surlendemain, ce fut encore la même chose: même intention de sortir chez le fils, même insistance du côté de la mère.

Le jeudi, ce fut elle qui prit les devants et lui proposa de l'emmener à Nogent; elle avait besoin de son avis pour des changements projetés. Rendez-vous était pris avec l'architecte et les entrepreneurs: on ne pouvait retarder cette course à la campagne.

Enfin, le vendredi, il annonça si résolûment son intention de sortir, qu'elle ne tenta pas de le retenir.

— Seras-tu longtemps sorti? dit-elle.

— Je ne crois pas. Je vais seulement au Louvre. Je veux comparer les Rembrandt qui sont ici avec ceux que j'ai vus en Hollande.

— Cela presse?

— Non; mais, comme mes impressions sont encore toutes fraîches, je ne voudrais pas les laisser s'effacer. Et puis j'ai mal à la tête, j'ai besoin de prendre l'air.

— Eh bien! va, mon enfant. A propos, si tu vois les Nélis au Louvre, fait-leur mes amitiés.

Il ne répondit pas.

— Il est probable que tu les verras, continua-t-elle; car Juliette m'a dit qu'elle faisait en ce moment une copie à laquelle elle travaillait tous les jours.

— Adieu, maman.

Et il descendit rapidement l'escalier, sans se retourner vers sa mère, qui le regardait.

XI

Madame Daliphare n'était pas seule à savoir que Juliette Nélis copiait en ce moment un tableau du Louvre ; son fils le savait aussi bien qu'elle, pour ne pas dire mieux.

C'était pour la voir au Louvre qu'il avait voulu sortir le mardi, puis le mercredi, puis le jeudi, et s'il avait cédé à sa mère, ce n'avait pas été sans des mouvements de révolte intérieure.

Il avait fallu pour le retenir le puissant souvenir de son ancienne soumission ; surtout il avait fallu l'influence des circonstances présentes et l'évocation de ce que sa mère faisait, en ce moment même, pour lui.

Le temps n'était plus en effet où l'on pouvait l'éloigner de Juliette, sans qu'il opposât de résistance, et depuis un an, depuis son départ, ses sentiments à l'égard de mademoiselle Nélis s'étaient profondément modifiés ; seulement, au lieu que ce fût dans le sens de modération et de sagesse que madame Daliphare espérait, c'était précisément dans le sens contraire.

Quand il avait connu Juliette, ce n'était qu'une petite fille, tandis que lui était déjà un grand garçon ; elle avait douze ans, il en avait dix-sept ; elle jouait encore à la poupée ; il fumait des londrès achetés les jours de sortie chez une marchande de la rue Soufflot, qu'il aimait et dont il espérait bientôt triompher. Il lisait *Don Paez*, *Namouna*, et trouvait *Paul et Virginie* « panade. »

Comment eût-il fait attention à cette enfant, qu'il voyait quelquefois, les dimanches d'été, à leur maison de campagne de Nogent, lui qui ne rêvait que d'Espagnoles et de courtisanes vénitiennes. Elle était fraîche, rosée, avec de grands yeux noirs, et précisément il ne comprenait que les femmes jaunes comme des oranges, avec des yeux brûlants, « les Andalouses ; » au delà de la trentaine et des Pyrénées, c'était la limite où l'on pouvait être aimé.

A ce moment, les relations entre les deux familles étaient très-intimes. Monsieur Nélis commençait à être assez mal dans ses affaires, et c'était souvent pour lui le salut qu'il trouvait dans une visite à Nogent. Entre deux compliments, en admirant une fleur de la serre ou la disposition d'une corbeille, il se faisait accepter un escompte de quarante-cinq ou cinquante mille francs, et son échéance du lendemain en était soulagée d'autant.

Juliette grandit près de lui, sans qu'il la vît grandir et embellir, son œil s'était habitué à une enfant de douze ans, et pour lui elle était toujours une enfant.

Quand monsieur Nélis était mort, laissant sa femme ruinée et sa fille sans un sou, madame Daliphare, qui avait l'ostentation de la bienveillance, avait redoublé de soins et de prévenances pour la veuve et l'orpheline ; chaque dimanche, on les avait invitées à venir à Nogent ; et, comme il fallait leur éviter la dépense, on les envoyait chercher le matin par la calèche et on les renvoyait le soir.

Adolphe, qui justement avait besoin des chevaux dans le milieu de la journée pour atteler au phaéton et aller promener une vieille célébrité des Folies-Dramatiques, qui habitait le parc de Saint-Maur, n'avait pas trouvé cet arrangement à son goût. Il n'avait rien dit, parce qu'il n'était pas dans son caractère de résister aux volontés de sa mère, mais il avait fait retomber sur Juliette les reproches que sa maîtresse lui adressait.

Quel besoin avait-on d'inviter, tous les dimanches, à Nogent, ces deux femmes en noir ? Comme c'était gai de dîner avec elles ! La vieille, qui racontait des histoires sans queue ni tête, longues de Paris à Pontoise, et la jeune, qui ne disait rien, mais qui vous regardait avec ses grands yeux, sans qu'on pût savoir si elle vous avait compris ou si elle se moquait de vous. Et puis il fallait s'habiller, et en rentrant, éreinté des régates de Joinville ou de la Varenne, il fallait faire toilette : si elles n'avaient pas été là, on aurait simplement mis son pantalon par-dessus ses bottes, au lieu de le laisser dedans, et tout aurait été dit. Mais madame Daliphare, qui était indulgente lorsqu'on dînait entre soi, était féroce sur l'étiquette les jours de cérémonie : plus de chemise de laine ni de vareuse ; l'habit, à la campagne, pour une petite grue !

Cependant celle qu'il appelait « une petite grue, » et qu'il s'obstinait à ne pas voir, probablement parce qu'il ne la regardait pas, avait produit une certaine sensation parmi ceux qui la rencontraient chez madame Daliphare. On lui avait parlé d'elle, et plus d'une fois on lui avait demandé quelle était cette belle jeune fille : d'autres l'avaient raillé sur ce qu'ils appelaient sa dissimulation. Car partout on trouve de ces observateurs profonds, de ces malins redoutables, qui ne vont pas dans une maison sans deviner, du premier coup d'œil, tout ce qui s'y passe, et sans pénétrer ses mystères : le jeune homme à cheveux blonds a parlé bas à la maîtresse de la maison, ou bien il l'a regardée d'une certaine façon, c'est son amant ; au contraire, il ne lui a pas parlé, ou bien il ne l'a pas regardée, c'était pour cacher son jeu, et il est de plus en plus son amant.

Il s'était trouvé de ces observateurs chez madame Daliphare, et pour eux l'indifférence d'Adolphe avait été tout simplement le comble de la rouerie. Qui eût cru que ce jeune homme à l'air ouvert et bon enfant était capable de s'observer ainsi ? C'était très-fort. Décidément, il n'y avait plus de jeunes gens !

Alors, l'esprit éveillé, il s'était mis à regarder cette jeune fille dont tout le monde parlait et que lui seul ne connaissait pas, et il avait été surpris autant que charmé des découvertes qu'il avait faites en elle. Il est vrai qu'il n'était plus au temps où il n'aimait que les femmes jaunes, et qu'il ne se laissait plus imposer ses goûts par ses souvenirs littéraires.

Mais c'est qu'elle était vraiment jolie, cette Juliette. Il avait donc été aveugle jusque-là de ne pas voir ses grands yeux de gazelle ; et il n'avait pas fait attention à ses cheveux, ni à ses lèvres, ni à son sourire. Comme elle était gracieuse lorsqu'elle courait dans le jardin, légère et souple. Et de l'esprit ! Comment avait-il pu l'entendre pendant plusieurs années, sans avoir jamais été frappé par la spontanéité de ses reparties ? Rieuse, il est vrai, moqueuse, mais sans amertume et sans méchanceté, pour le plaisir de rire.

Jusqu'à ce moment, il avait autant que possible tâché de s'échapper les dimanches, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, ne passant jamais la journée à Nogent et n'y dînant que lorsqu'il lui était impossible de faire autrement ; et cela au grand chagrin de sa mère, qui eût voulu l'avoir toujours près d'elle, pour l'avoir d'abord et aussi pour qu'il ne fût pas ailleurs. Mais du jour où il avait pris plaisir à étudier Juliette, il était devenu le modèle « du bon jeune homme, » celui qui dîne bien régulièrement chaque dimanche avec papa et maman.

Madame Daliphare n'avait plus eu à se tourmenter pour savoir si, quand il disait qu'il devait aller le dimanche aux courses de Chantilly, il n'allait pas au contraire à Asnières avec mademoiselle Turlurette ou Fleur-des-Bois ; et le lundi matin, quand il arrivait au bureau, elle n'avait plus eu l'angoisse de le regarder à la dérobée, pour voir si son visage ne gardait pas les traces des fatigues de la veille et de la nuit : douloureux examen que passent tant de mères, et qui les peine autant dans leur tendresse maternelle qu'il les blesse dans leur délicatesse féminine.

Tous les dimanches, il les avait alors passés à Nogent, et s'il avait encore voulu faire atteler les chevaux et les

prendre pour lui, c'avait été pour aller chercher Juliette à Paris, et avoir le plaisir de revenir avec elle par les chemins les plus détournés et les plus solitaires du bois de Vincennes. Les régates avaient été abandonnées, et s'il avait conservé toute sa flottille, ç'avait été pour promener Juliette sur la Marne et l'initier aux secrets de la voile et de l'aviron.

En même temps que ce changement s'était fait dans ses habitudes, une évolution beaucoup plus significative s'était produite dans ses goûts : le sport était remplacé par la peinture. Sous l'influence de Juliette, il s'était intéressé aux choses d'art ; il avait visité assidûment les expositions et les ateliers, et bientôt il avait commencé, petit à petit, à acheter des tableaux.

Heureuse de le voir adopter une vie calme qui le faisait rester toujours près d'elle, madame Daliphare l'avait encouragée dans cette voie en fournissant généreusement les fonds nécessaires à ces acquisitions. Le commerce des tableaux était, à ses yeux, un commerce comme un autre ; il s'agissait tout simplement d'acheter bon marché, de garder en magasin un temps plus ou moins long, et de revendre cher quand la marchandise avait augmenté. D'ailleurs il lui plaisait de voir le nom de son fils cité dans les journaux ; il est vrai qu'autrefois elle avait eu ce plaisir en lisant le lundi le compte rendu du sport nautique : « *Skiffs*, premier prix ; *Léda*, à monsieur Daliphare. » Mais la citation de ce nom, à propos d'un tableau, lui semblait plus honorable qu'à propos d'un bateau ; cela avait quelque chose de plus relevé, de princier, et quand elle était bien certaine que l'on avait marchandé autant que possible et obtenu le tableau au plus bas prix, elle payait sans se plaindre, et même, si son mari était à ce moment dans son bureau, elle ne manquait jamais de dire qu'une mère était bien heureuse de gagner assez d'argent pour satisfaire tous les désirs de son enfant. C'était cette double influence, celle de Juliette d'un côté et celle de sa mère de l'autre, qui avait dirigé Adolphe dans ses aspirations et avait donné à sa galerie un caractère d'éclectisme qui tout d'abord surprenait ; quand, pour obéir à mademoiselle Nélis, il avait acheté une œuvre hardie et remarquable, signée d'un nom discuté ; il achetait bien vite, pour faire plaisir à sa mère, une œuvre médiocre, signée d'un nom marchand, une bonne valeur en ce moment cotée à l'hôtel des ventes.

Pendant assez longtemps cette vie heureuse pour tous s'était continuée, et elle se fût prolongée longtemps encore sans doute, si les gens habiles, les observateurs sagaces qui déjà une fois s'étaient étonnés ne la dissimulation d'Adolphe, n'avaient pas fait des remarques sur son audacieuse effronterie. Autrefois il était probablement l'amant de mademoiselle Nélis, parce qu'il ne s'occupait pas d'elle ; maintenant il l'était certainement, parce qu'il s'en occupait trop.

Comme les gens de cette espèce n'ont presque toujours l'esprit aiguisé que par la vertu et le désir de moraliser ceux qu'ils ont le bonheur d'approcher, ils avaient cru devoir prévenir madame Daliphare. D'abord ils l'avaient fait par de délicates allusions et de charitables insinuations ; puis, comme elle n'avait pas paru comprendre, ils s'étaient décidés, à leur grand regret, pour sa tranquillité, pour le bonheur de monsieur Adolphe, pour l'avenir de cette charmante jeune fille, ils s'étaient décidés à dire franchement ce qu'ils avaient remarqué.

Ainsi avertie, madame Daliphare avait ouvert les yeux et les oreilles. Que son fils se plût dans la compagnie de Juliette, c'était bien ; que celle-ci lui rendit la maison de Nogent agréable et l'y retint, c'était bien encore. Mais qu'il aimât cette jeune fille et qu'entraîné par son amour, il en vînt à vouloir l'épouser, c'était trop. Son fils le mari d'une femme qui n'avait rien et qu'il épouserait par amour, allons donc !

C'était alors qu'elle avait exigé qu'il quittât Paris pour l'Angleterre d'abord et ensuite pour la Hollande.

Lorsqu'elle lui avait signifié cet ordre, il avait voulu, sous l'inspiration du premier mouvement, refuser net ; mais il n'avait pas l'habitude de résister à la volonté de sa mère, et puis, en même temps que la timidité le retenait, la réflexion lui murmurait à l'oreille des paroles qui pesaient sur son esprit naturellement calme.

Il aimait Juliette, cela était vrai ; mais où cet amour pouvait-il le conduire ? A l'épouser ? Il n'avait en ce moment aucune disposition pour le mariage. A devenir son amant ? Il était fort douteux qu'elle y consentît, et d'ailleurs, d'un autre côté, il n'était pas de ceux qui trouvent tout naturel et tout simple d'être l'amant d'une jeune fille pour la quitter bientôt. Si elle commençait par être sa maîtresse, ce serait pour devenir sa femme plus tard. A quoi bon commencer par la fin, manger son pain blanc d'abord et son pain noir ensuite ? Un voyage coupait court à toutes ces difficultés et tranchait une situation dont lui-même commençait à être fort embarrassé.

Il s'était donc laissé expédier en Angleterre ; il verrait bien.

Il avait vu que les liens qui s'étaient formés à son insu, et qu'il avait cru pouvoir rompre d'un coup, étaient plus solides qu'il ne pensait.

En Angleterre d'abord, en Hollande ensuite, c'était Juliette, Juliette seule, qui avait occupé son esprit et son cœur, et alors il avait commencé à sentir combien fortement il l'aimait.

Loin d'affaiblir sa passion, l'absence en se prolongeant l'avait accrue et irritée. Combien de promenades solitaires avait-il faites sur les bords de la Tamise, à Richemond ou à Greenwich, sur les bords du Muinden, dans le *Plantage*, en pensant aux bords de la Marne, à Nogent, à leurs promenades avec Juliette, à son doux regard, à son sourire !

Au moment où la mort de son père l'avait rappelé, il avait déjà inventé vingt moyens pour revenir à Paris, car il ne pouvait plus vivre loin d'elle, vivre sans elle.

XII

Il savait que le tableau qu'elle copiait était le portrait de Richelieu par Philippe de Champaigne ; il n'était donc pas embarrassé pour la chercher.

Mais lorsqu'il arriva à la porte qui fait communiquer la galerie d'Apollon avec le salon carré, il fut surpris de ne pas l'apercevoir à la place qu'elle devait occuper, c'est-à-dire en face de lui.

En venant il s'était fait une fête de se cacher dans l'embrasure de cette porte, de façon à pouvoir regarder Juliette sans que celle-ci soupçonnât sa présence. Perdu dans la confusion des allants et venants, il pourrait rester là aussi longtemps qu'il voudrait et la contempler tout à son aise. Quand il aurait calmé son émotion, il l'aborderait, et, n'ayant point la voix coupée par le trouble de la joie, il saurait ce qu'il dirait. Or, pour lui, c'était chose importante que ses premières paroles ; il lui semblait qu'elles devaient engager l'avenir.

Lorsqu'il s'était éloigné de Paris, il n'avait point encore dit à Juliette qu'il l'aimait, c'est-à-dire que le mot amour n'avait point été prononcé entre eux. Mais ce qui est sentiment n'a pas besoin d'emprunter le langage des lèvres pour s'exprimer : un regard, un serrement de main, un mouvement de tête, un silence sont plus éloquents souvent que les mots les plus passionnés ; et, bien que Juliette de son côté n'eût jamais parlé pour dire qu'elle était fâchée ou heureuse de cet amour, il était certain d'avoir été compris. Dans ces conditions, qu'avait-elle pensé de son brusque départ ? Comment avait-elle accepté son silence ? Quel accueil allait-elle lui faire ? La façon dont elle lui avait serré la main,

quand elle était entrée lors de l'enterrement, ne lui permettait pas de prévoir ce que serait son accueil, car à ce moment elle devait être dans des dispositions de sympathie qui ne lui laissaient pas sa liberté. Mais maintenant l'heure décisive avait sonné, et c'était maintenant que, de son côté comme de celui de Juliette, les paroles décisives allaient être prononcées.

Voilà pourquoi il eût voulu se préparer avant de l'aborder ; en même temps, il lui semblait qu'en la tenant sous son regard, même de loin, il ferait passer en elle un peu de la tendresse qui était en lui.

Comment n'était-elle pas là ? Pourquoi? Elle lui avait bien dit cependant que tous les jours, en ce moment, elle travaillait à cette copie, qu'elle devait livrer dans un délai fixé.

Il pensa qu'il avait dû se tromper ; assurément il s'était trompé, elle était là : c'était l'émotion qui l'empêchait de la voir. Et, de fait, il était tremblant, un brouillard s'étendait devant ses yeux. Il tâcha de se raffermir et se mit a regarder de nouveau.

Mais le salon était plein de monde et, au milieu des promeneurs qui circulaient entre les chevalets des copistes ou se groupaient çà et là, il était difficile de bien voir : il eût fallu entrer dans le salon et c'était ce qu'il ne voulait pas. Il se contenta d'avancer la tête pour chercher une bonne position et regarder.

Mais justement, en ce moment même, un file d'étrangers passa devant lui et lui barra la vue. C'étaient des Anglais en famille. Le père marchait en tête majestueusement, en homme qui accomplit une mission et sait le prix de l'argent qu'il dépense ; la mère, longue et sèche, le suivait de près ; puis, derrière elle venaient cinq grandes filles, échelonnées par ordre de taille : la plus jeune sur les talons de la mère, l'aînée la dernière, pour fermer la haie ; elles s'avançaient à la queue leu leu, comme une troupe de dindes qui vont aux champs, et, elles marquaient le pas de leurs longs pieds chaussés de fortes bottines, tandis que leurs voiles de gaze les couronnaient d'un immense panache vert. Arrivée en face des *Noces de Cana*, la troupe s'arrêta et fit une évolution ; la mère à côté du père, la plus jeune des filles dans leurs jambes, devant eux ; les quatre autres, de chaque côté, deux par deux. Alors le père, ayant ouvert son guide, se mit à lire haut la description du tableau, que personne ne regardait.

Ainsi groupés, ils formaient entre lui et la place où devait se trouver Juliette un rideau vert. Il attendit un moment ; puis comme la lecture se prolongeait trop longtemps pour son impatience, il entra dans le salon, décidé enfin à savoir si elle était ou n'était pas là. Pourquoi s'irriter et s'exaspérer ainsi inutilement ?

Sa résolution prise, il traversa rapidement le salon, bousculant ceux qui gênaient son passage.

Mais son premier coup d'œil ne l'avait pas trompé, elle n'était pas là : un vieux peintre à cheveux gris copiait le *Diogène* du Poussin ; une petite femme, à lunettes rondes et bombées comme les verres d'une lanterne, copiait la *Belle jardinière* ; d'autres copiaient, dans la même travée, l'*Officier* de Terburg, le *Militaire* de Metzu, le *Concert* de Valentin ; personne ne copiait en ce moment le portrait de Richelieu ; une grande toile, il est vrai, était tournée vers le mur, sa copie sans doute ; mais ce n'était pas son tableau qu'il venait voir, c'était elle.

Où était-elle ? Déjà partie ? Malade peut-être? Ou bien elle avait terminé sa copie, et alors elle ne viendrait plus au Louvre.

Il interrogea un gardien, que lui répondit que mademoiselle Nélis n'était pas encore venue, mais qu'elle viendrait ; elle avait annoncé la veille qu'elle serait en retard.

Il respira. Ce n'était plus qu'une affaire de temps. Il pouvait attendre.

Mais il était impatient, nerveux ; pour passer le temps il se mit à regarder les peintres qui travaillaient. Jusque-là, quand il était venu au Louvre, ç'avait été pour voir les originaux et non les copies ; mais maintenant que Juliette exécutait une de ces copies ; il avait la curiosité d'examiner ceux qui travaillaient auprès d'elle, — ses camarades.

Eh quoi ! le vieux bonhomme qui du *Diogène* faisait un devant de cheminée ou un dessus de porte, c'était un peintre. Peintre aussi était la femme à lunettes qui copiait la *Belle jardinière* et qui, pour plaire aux bonnes sœurs qui la lui avaient commandée, détachait la vierge sur un fond d'azur en donnant à ses yeux l'expression bête et mignarde inventée par l'art des jésuites. Perchée sur une échelle, une jeune femme copiait la tête d'un des bergers de Ribera ; mais elle ne s'intéressait guère à son travail et paraissait avoir un grand souci de ce qui se passait autour d'elle et surtout de ceux qui la regardaient. Elle était assez jolie, avec des cheveux roux qui se déroulaient sur ses épaules. Pendant le temps qu'Adolphe l'examina, elle ne donna pas un seul coup de brosse à sa toile à peine couverte, mais elle drapa dix fois les plis de sa robe, changeant de pose chaque fois, de manière à faire tableau.

Fatigué de ces grimaces, il continua sa visite, puis quand il eut fait le tour du salon il alla s'asseoir de manière à se trouver en face de la porte d'entrée.

Il était là depuis quelques instants, suivant d'un coup d'œil distrait le défilé des promeneurs, quand le nom de Juliette, prononcé derrière lui, frappa son oreille. Qui parlait d'elle ? Mais elle n'était pas la seule Juliette ; c'était d'une autre sans doute qu'il était question. Il écouta.

— Je voulais voir sa copie ; comment est-elle ?

— Pas mal pour une copie, vous savez ; et puis elle s'y applique.

Il se tourna doucement pour voir sans être remarqué ceux qui parlaient ainsi de sa Juliette, car c'était bien de la sienne qu'il s'agissait.

L'un des interlocuteurs, celui qui avait été interrogé, était un jeune peintre, un grand et beau garçon, à l'air un peu fat et vide, qu'il avait remarqué quelques instants auparavant copiant la maîtresse de Titien ; l'autre était un homme d'une quarantaine d'années, qu'il ne connaissait pas, décoré, des grands cheveux, pas de barbe, des vêtements fripés, pas de linge apparent et une corde bleue pour cravate.

— Vous la connaissez... beaucoup ? demanda le peintre d'un ton goguenard ?

— J'ai beaucoup connu son père, qui autrefois, quand il était dans sa splendeur, ma facilité mes débuts. C'était un brave homme, intelligent, entreprenant, plein d'idées originales. Je ne sais pas s'il se serait jeté à l'eau pour sauver ses amis, cependant il aimait à obliger et il le faisait noblement. Je lui suis reconnaissant des services qu'il m'a rendus ; c'est lui qui m'a ouvert les journaux. Je voudrais maintenant payer à la fille la dette que je devais au père, et faire pour elle dans mes journaux ce que monsieur Nélis a fait pour moi autrefois dans les siens ; seulement, au lieu de la faire écrire, j'écrirai pour elle, et je parlerai de sa copie.

— Oh ! une copie...

— Vous êtes gentil pour les petits camarades, vous. Une copie de Philippe de Champaigne, ça ne mérite pas qu'on s'en occupe, n'est-ce pas ? Encore, si c'était une copie du Titien !

— Je n'ai pas dit ça.

— Ce ne sont pas les paroles de votre chanson, mais c'en est l'air. Au reste, vous avez raison et je trouve tout naturel que vous soyez surpris de me voir parler d'une copie ; je ne le ferais pas assurément pour tout le monde. J'ai rencontré madame Nélis l'autre jour ; elle m'a demandé ça pour sa fille. Il faut bien que je profite de l'occasion qui se présente, je ne peux le faire à propos de son nez.

— Son nez vaut bien sa copie ; elle a du galbe, c'est une belle fille.

— Des cheveux, des yeux et ses vingt ans !

— Et sa jambe ? Vous ne l'avez donc jamais vue sur son échelle ; il faut voir ça, mon cher, ça vaut le voyage du Louvre. Et dire qu'il y a un tas de crétins d'Anglais, d'Américains, de Péruviens, qui tombent en pâmoison devant la *Joconde* ou autre vieux chef-d'œuvre, et qui n'ont jamais regardé ce chef-d'œvre vivant qui s'appelle la jambe de Juliette Nélis ; c'est peut-être un peu fin, un peu trop jambe de biche, mais malgré ça c'est charmant. Il y a longtemps que j'aurais fini mon Titien sans cette jambe adorable qui me fait loucher.

— Elle la montre ?

— Oh ! non ; seulement elle la laisse voir, c'est une manie, et c'est là ce qui la distingue de cette grande cigogne toujours perchée sur une jambe devant le Ribera.

— Voulez-vous que je vous donne un conseil ? dit le journaliste en riant.

— Pour ma copie?

— Non ; pour Juliette Nélis, qui me paraît vous occuper beaucoup trop. Eh bien ! défiez-vous des jambes de biche. Si vous aimez une femme qui a la jambe longue, souple et nerveuse, et si vous avez des intentions sérieuses à son égard...

— Je n'ai pas d'intentions sérieuses à l'égard de Juliette Nélis, je vous assure.

— Laisse-moi vous formuler mon conseil, il pourra vous servir dans la vie. Donc, je suppose que vous aimez une jambe comme celle dont nous parlons ; alors vous vous arrangez de manière à la voir nue.

— Pas bête du tout, votre conseil.

— Pas si vite. J'entends que vous allez aux bains de mer avec elle, par exemple, et naturellement vous la voyez jambes nues. Si la peau est lisse, risquez-vous ; mais, au contraire, si elle est couverte d'un léger duvet, tenez-vous sur vos gardes.

— Ah ! bah !

— Allez regarder les jambes du satyre qui contemple Antiope dans son sommeil, et vous comprendrez sur quoi repose ma théorie. Les anciens, qui donnaient des jambes de chèvre aux faunes, aux satyres, aux sylvains, et autres personnages lascifs, savaient ce qu'ils faisaient. Là-dessus je vous quitte, heureux d'avoir prêché la bonne parole.

— Et la copie du Richelieu ?

— Vous direz à Juliette que je n'ai pas pu attendre. Au reste, je n'ai pas besoin de voir sa copie. Si vous croyez que je vais faire de l'esthétique là-dessus... Non. Quelques bonnes lignes pratiques avec des chiffres, c'est tout ce qu'il faut, et cela voudra mieux pour elle qu'un feu d'artifice d'adjectifs ; la réputation des peintres se fait avec l'arithmétique. Adieu.

Adolphe était indigné. Eh quoi ! c'était ainsi qu'on parlait de celle qu'il aimait, avec ce sans-gêne, cette licence, cette grossièreté. « Elle avait du galbe. » On la comparait à cette fille rousse. Et ses jambes ! Quelle blessure pour son amour, qui souffrait dans sa délicatesse et sa pureté. Ses jambes ! Comme il eût étranglé ces deux hommes avec jouissance. Elle connaissait ces gens, elle vivait au milieu d'eux, elle était exposée à leur outrageante familiarité !

Il resta un moment suffoqué, mais tout à coup il se leva. Elle venait de paraître, et dans le linteau de la porte qui lui faisait une sorte de cadre, la lumière l'éclairait. Son visage animé par la course, ses yeux brillants, la grâce de sa démarche, les plis de sa robe longue : tout en elle l'éblouit. Le nuage noir qui l'enveloppait fut déchiré par ce rayon de soleil et une douce chaleur le pénétra. Enfin.

XIII

Elle ne le vit point et, sans regarder autour d'elle, elle traversa le salon pour gagner sa place ; sa mère marchait sur ses talons, portant dans le pli de son bras un volume à couverture rose.

Un gardien s'empressa de lui apporter un tabouret, une boîte et un long rouleau de toile cirée qu'il étendit sur le parquet.

Alors elle défit son mantelet et, l'ayant posé sur un barreau du tabouret, elle ouvrit sa boîte avec une petite clef suspendue à une chaîne, et se mit au travail.

Pendant ces préparatifs, Adolphe n'avait pas quitté sa place, profitant de la bonne fortune que le hasard lui apportait : elle paraissait si attentive à son travail qu'il n'était pas probable qu'elle tournât les yeux de son côté. Quant à madame Nélis, elle s'était assise sur un pliant, au pied de l'échelle sur laquelle sa fille était montée, et elle s'était plongée dans son volume rose ; on ne voyait d'elle que les plumes de son chapeau, qui de temps en temps frémissaient, agitées sans doute par les tremblements d'horreur ou de joie de la lectrice.

Il n'avait jamais vu Juliette travailler. Quelquefois, à Nogent, elle avait esquissé un arbre ou une fleur sur un petit album qu'elle portait toujours dans sa poche ; mais toutes les fois qu'il était entré dans son atelier, elle avait posé sa palette et ses brosses, s'interrompant de peindre. Il y avait là chez elle une sorte de timidité et de pudeur qu'il n'avait pas pu vaincre.

Il fut surpris de la voir se mettre si librement à l'œuvre, et il lui en voulut presque des refus qu'elle lui avait opposés chez elle. Pourquoi n'avait-elle jamais voulu travailler devant lui, alors qu'elle était si peu gênée par le public ? L'idée ne lui vint pas que la même femme, qui remonte discrètement sa guimpe lorsqu'elle est seule avec un homme dont le regard la trouble, n'aura aucun scrupule à se décolleter le soir devant cent personnes.

Il fût resté longtemps à la regarder montant et descendant les marches de son échelle, travaillant activement, librement, sans aucune préoccupation de la galerie, si tout à coup il n'avait vu par hasard le jeune peintre qui copiait le Titien abandonner sa toile et se diriger vers Juliette.

Il le devança rapidement et en quelques pas il fut près d'elle.

Cette brusquerie fit lever la tête à madame Nélis, qui dans le trouble de sa surprise laissa tomber son livre sur le parquet.

— Comment ! c'est vous, mon cher Adolphe ? s'écria-t-elle en poussant des exclamations, des *oh* ! et des *ah !*

Juliette était descendue et vivement elle lui tendit la main.

— Je vous attendais hier, avant-hier, dit-elle ; vous m'aviez parlé...

— Je n'ai pas pu venir, ma mère...

— Malade peut-être, interrompit madame Nélis ; c'était ce que je craignais. Je le disais encore ce matin à Juliette : pourvu que cette chère madame Daliphare ne tombe pas malade. Mes pressentiments ne me trompent jamais ; quand j'ai dis une chose le matin, il est bien rare qu'elle n'arrive pas dans la journée, ou le lendemain, ou la semaine suivante, enfin un jour ou l'autre, tôt ou tard.

— Mais ma mère n'est pas malade, interrompit Adolphe.

— Pas malade, cela ne m'étonne pas d'elle. Une autre l'aurait été, et c'était bien certainement à une autre que je pensais quand j'avais des craintes, à une femme ordinaire ; mais votre mère n'est pas une femme or-

dinaire. Etonnante, prodigieuse; je le disais encore à Juliette ce matin. Madame Daliphare tomberait malade sous le coup qui la frappe, cela ne m'étonnerait pas; mais elle le supporterait au contraire sans en être ébranlée que cela m'étonnerait moins encore.

Adolphe, pour arrêter ce flux de paroles, s'était baissé et avait ramassé le volume rose; c'était un roman nouvellement paru : *Hermance, histoire d'une âme*. Il le tendit à madame Nélis, qui le prit sans s'interrompre.

— Si vous aviez vu comme votre pauvre mère était émue dans ce moment terrible; nous le savons, nous qui sommes restées près d'elle. Cela ne paraissait pas au dehors, parce qu'elle sait se contenir et rester maîtresse de sa volonté, mais on ne me trompe pas. Vous comprenez, quand on a souffert soi-même, on a un certain tact pour découvrir la souffrance chez les autres. En la regardant assise dans son fauteuil, les yeux secs...

— Maman, interrompit Juliette,

Mais madame Nélis ne se laissait pas couper la parole, même par sa fille; quand elle avait commencé un récit, elle allait jusqu'au bout, passant à travers tout et se retrouvant toujours malgré ses échappés à gauche et ses retours en arrière.

— Il faut qu'Adolphe sache cela, dit-elle, un fils ne saurait trop apprendre à connaître et à estimer sa mère. Je ne veux pas raviver des souvenirs cruels pour vous, mon cher enfant; je veux au contraire adoucir leur amertume en y mêlant une consolation, et c'est une consolation de savoir qu'on a pour mère une femme... une femme... enfin une mère. Je me disais donc en regardant madame Daliphare assise dans son fauteuil, les yeux secs: Nous allons avoir une explosion! C'est extraordinaire comme j'ai le pressentiment de ces choses-là. Tout à coup, voilà votre maman qui se lève et s'écrie: « Les panaches! » Comme j'attendais l'explosion et me tenais sur mes gardes, je ne suis pas surprise; seulement je suis effrayée, et c'est bien naturel, n'est-ce pas?

Ne sachant que répondre, il inclina la tête.

— Qu'allait-il se passer? continua madame Nélis. Etions-nous en présence d'une crise nerveuse ou d'une attaque de folie? Tout est possible, tout est à craindre dans de pareilles circonstances. Heureusement je ne perds jamais mon sang-froid, si grand que soit mon trouble. Je la regarde, et je lui dis doucement « les panaches? » Bien entendu, je ne comprenais pas ce que je disais; mais, vous savez, c'est une règle de médecine qu'il ne faut pas exaspérer les fous. Je vous donne ce renseignement comme sûr; j'espère que vous n'en aurez pas besoin, cependant ne l'oubliez pas: on ne sait pas ce qui peut arriver. J'ai retenu ainsi une foule de recettes médicinales qui ne m'ont jamais servi à rien, mais qui me seront peut-être très-utiles un jour. « Oui, me répondit votre mère, avez-vous vu les panaches? » Que dire? Il me sembla qu'elle désirait qu'on eût vu ces panaches; je lui dis donc que nous les avions vus. « Ah! tant mieux, dit-elle avec un soupir de soulagement. J'avais oublié de prévenir mon beau-frère Ferdinand, qui s'est occupé des pompes funèbres, que je voulais des chevaux avec des panaches, et je ne savais pas s'il les avait commandés. » Je respirai; ce n'était pas une crise de folie, mais une explosion de sollicitude. Alors, ne craignant plus rien et n'ayant plus de manie à flatter, je lui dis la vérité, c'est-à-dire que je ne savais pas si les chevaux avaient ou n'avaient pas de panaches, par cette excellente raison que nous n'avions pas vu les chevaux. Elle me regarda alors en face et me demanda si je perdais la tête. C'est là une petite vivacité que je lui pardonne de tout mon cœur. Je ne me fâchai point et lui dis que j'avais mal compris sa première question. Mais cette affaire des panaches la tenait au cœur; pendant le temps que nous restâmes avec elle, elle répéta à deux ou trois reprises « les panaches. » N'est-ce pas admirable que, dans un moment pareil, elle ait été assiégée par cette préoccupation. Je ne connais pas de meilleure preuve de sa sollicitude et de sa tendresse.

Elle eût pu continuer longtemps ainsi; depuis quelques minutes il ne l'écoutait plus. Juliette s'était peu à peu éloignée, et tandis que sa mère, tenant Adolphe sous sa main, se trouvait du côté gauche de son tableau, elle était passée du côté droit. Voyant cela, le jeune peintre, qui tournait autour d'eux, s'était rapproché et il avait engagé avec elle une conversation qu'Adolphe tâchait d'entendre.

Mais madame Nélis, incapable d'admettre qu'on ne l'écoutât pas lorsqu'elle parlait, continuait toujours :

— Il est bien certain que vous êtes victime de la fatalité. Cela ne devait pas arriver. Votre père était la force même, il devait vivre cent ans: bel homme, bien bâti, solide, sain. Vous tenez de lui. Aussi rien ne m'ôtera de l'idée qu'il a été mal soigné par le médecin, qui n'a rien compris à sa maladie. Vous me direz que monsieur Joulie est un excellent médecin; je sais que c'est l'opinion admise. Ce n'est pas précisément la mienne. D'abord il n'est pas poli. Ainsi, il y a quelques années, votre mère étant malade, je me suis rencontrée avec lui chez vous. Je lui ai soumis une objection sur le cas de votre mère, en lui indiquant une recette que je savais être excellente. Eh bien! il ne m'a même pas répondu; il n'a pas discuté, repoussé mon idée, il ne m'a pas répondu. On répond toujours à une femme; l'homme qui ne le fait pas ne m'inspire pas confiance.

A ce moment Juliette se rapprocha et se jeta à travers cet entretien, qui menaçait de ne plus finir :

— Levraut est venu, dit-elle.

— Quel malheur! s'écria madame Nélis, passant d'une désolation à l'autre; je te l'avais bien dit, nous n'aurions pas dû nous absenter. Il ne verra pas ta copie, il n'en parlera pas.

— Pardonnez-moi, dit le jeune peintre en intervenant; il m'a assuré qu'il en parlerait. Il connaît le talent de mademoiselle Juliette.

— Merci pour cette bonne parole, mon cher monsieur Godfroy, dit madame Nélis.

Et, avec un geste de souveraine, elle tendit sa main au jeune peintre.

Adolphe était exaspéré: cette intrusion du peintre, suivie de démonstration d'amitié, le blessait au cœur. Cet homme n'était-il pas celui qui quelques instants auparavant parlait si librement, si grossièrement de Juliette.

— A propos, continua le peintre, avez-vous vu le tableau de Francis Airoles?

— Non.

— Eh bien! il faut y aller, chez Roelz, le sculpteur, à Passy, boulevard Suchet. C'est là qu'il est exposé, Airoles n'ayant pas d'atelier à Paris et vivant à la campagne. Un semeur vu de face, qui jette sa graine en marchant d'un pas régulier; le champ est bordé d'un côté par les arbres d'une forêt que l'automne commence à jaunir. Le semeur est grandeur nature, ce qui fait pousser des cris de paon à la critique, comme si Paul Potter n'avait pas peint son taureau et son pâtre de grandeur naturelle. Le tableau d'Airoles sera un jour aussi célèbre que le Paul Potter; en attendant, ce sera la révolution du prochain Salon. Jamais le paysan n'a été compris comme ça. On verra qu'on peut faire du style et de la grande peinture avec un paysan aussi bien qu'avec un Romain ou un martyr. Et c'est l'œuvre d'un homme de vingt-quatre ans! Le connaissez-vous?

— Non.

— Lui vous connaît; dans sa dernière lettre il me parlait de vous, et il me disait que puisque je vous vois chaque jour, je ferais bien mieux de faire une étude d'après vous que de copier mon Titien. Je vous montrerai sa lettre.

Tout en parlant, le jeune peintre s'amusait à faire des plis dans la robe de Juliette, avec le bout de son appuie-main ; puis de temps en temps il lui touchait le poignet. Sans se fâcher de cette familiarité, elle repoussait l'appuie-main en riant.

Adolphe était fou de colère; Juliette vit les yeux féroces qu'il lançait au jeune peintre.

— Allez donc travailler, dit-elle à celui-ci; vous perdez votre temps et vous me faites perdre le mien.

— Au revoir, la sagesse.

— Adieu, la flânerie.

Il retourna à sa copie et Juliette se remit au travail.

Adolphe vint se mettre près d'elle, du côté opposé à celui où madame Nélis était assise.

— J'étais venu pour vous parler, dit-il d'une voix émue.

— Eh bien ! je vous écoute.

— Ici je ne pourrais pas le faire librement, au milieu de ces promeneurs et de ces gens qui viennent se mêler de ce qui ne les regarde pas. Je voudrais vous voir chez vous.

— Volontiers; venez dimanche, je travaillerai toute la journée dans mon atelier.

— Alors à dimanche.

— Maman, dit-elle en s'adressant à sa mère, monsieur Adolphe nous promet sa visite pour dimanche.

— Vous serez le bienvenu, mon cher enfant. Je n'ose pas vous inviter à déjeuner. Il était un temps où l'on déjeunait chez nous, et même où l'on y dînait; mais, hélas !

Il resta encore quelques instants, causant de choses indifférentes, de peinture, d'expositions; puis il les quitta.

XIV

Il était allé au Louvre, porté par les ailes de l'espérance; il revint rue des Vieilles-Haudriettes abattu et désolé.

Il était furieux contre tout le monde et mécontent de lui-même.

De cette journée dont il s'était fait grande fête, il ne rapportait qu'un mauvais souvenir.

Pendant les quelques jours où il avait voulu aller au Louvre, sans trouver ou plus justement sans prendre le moyen de réaliser son désir, il n'avait point agité en lui-même la question de savoir ce qu'il dirait à Juliette; il n'avait pas fait un plan; il n'avait pas noté dans sa tête les points qu'il traiterait. Seulement il avait pensé qu'il aurait une explication avec elle. Laquelle ? C'était ce qu'il n'avait pas précisé, car il n'était pas dans ses habitudes de décider à l'avance ce qu'il ferait; il aimait au contraire à remettre sa fortune aux mains de l'imprévu, pour les choses graves aussi bien que pour les futiles, et il comptait toujours que le hasard arrangerait ses affaires au mieux de ses intérêts : méthode commode pour lui, par cela qu'elle donnait satisfaction à sa paresse naturelle, en même temps qu'à son indécision de caractère.

Mais, dans cette circonstance, ce bienheureux hasard, tant de fois son complice, s'était tourné contre lui : il n'avait pas pu avoir avec Juliette cette explication dont il attendait des merveilles, et d'un autre côté il avait eu cette mauvaise chance, alors qu'il devait se taire, de voir les autres parler et d'entendre ce qu'ils disaient.

Et ce qu'il avait vu, aussi bien que ce qu'il avait entendu n'était point pour le contenter dans le présent ni le rassurer dans l'avenir.

Sans avoir jusque-là sérieusement pensé au mariage, il s'était fait un certain idéal de la jeune fille qu'on épouse : innocence parfaite, ignorance, naïveté, les yeux baissés, le langage réservé; en un mot, la petite fille qui s'est enveloppée dans sa robe de première communion et y est restée immaculée à l'abri des atteintes de la vie; les oreilles bouchées, les yeux fermés, n'ayant près d'elle ni amies, ni camarades, ni frères, ni cousins. C'était à peu près ainsi qu'il s'était fait autrefois un idéal de la femme qu'il aimerait, « la femme jaune, andalouse ou tout au moins castillane, » ce qui ne l'avait pas empêché d'aimer une femme qui était blanche et parisienne.

Or Juliette ne ressemblait en rien à ce modèle de jeune fille qu'il avait reçu des mains de la tradition et de la convention. Si elle avait l'innocence, ce qu'il croyait fermement, elle n'avait pas la naïveté, ni les yeux baissés, ni le langage réservé, et il y avait longtemps qu'elle avait quitté sa robe de première communion, comme le papillon laisse là sa chrysalide pour s'envoler.

Dans ses promenades mélancoliques à l'étranger, alors qu'il pensait à elle, il s'était bien souvent inquiété, se demandant qu'elle pouvait être sa vie, quels gens elle voyait, comment elle passait son temps et avec qui; mais ce que son esprit avait inventé ne ressemblait en rien à la réalité.

Jamais il n'avait imaginé qu'on pouvait parler d'elle comme l'avaient fait ce journaliste et ce peintre, jamais il n'avait supposé qu'on pouvait la traiter avec cette familiarité. Il voulait bien accorder quelque chose à la liberté d'un artiste, mais cette camaraderie dont il avait été témoin le révoltait. Où s'arrêterait-elle ? Ce jeune peintre à l'air fat, était-il le seul qui se permit ces familiarités ? Si elle en riait avec lui, elle ne devait pas s'en fâcher avec d'autres. Celui-là était bête et grossier, — au moins c'était ainsi qu'il le jugeait dans sa jalousie, — mais les autres?

Parmi ceux-là, ne s'en trouvait-il pas qui pouvaient lui plaire et qu'elle aimait ? Pourquoi cela ne serait-il pas?

Il n'était pas soupçonneux, et c'était seulement à la dernière extrémité, quand il ne pouvait plus fermer les yeux à l'évidence, qu'il admettait le mal. Mais quel mal ferait Juliette en se laissant aimer ? S'était-elle engagée envers lui ? Lorsqu'il était parti pour l'Angleterre, avait-il été lui demander d'attendre son retour ? S'était-il jamais expliqué franchement avec elle ? Lui avait-il jamais parlé de son amour ? Il le lui avait montré, il est vrai; maintes fois il lui avait donné des preuves de cet amour, mais après ? Dans les conditions de fortune où elle se trouvait, si différentes de celles dans lesquelles il se trouvait lui-même, cet amour qui ne s'exprimait pas franchement, n'était-il pas un outrage plutôt qu'un hommage? Son silence obstiné ne disait-il pas clairement : « Je vous aime, cela est vrai; mais c'est malgré moi, contre ma volonté et contre mes espérances; j'ai du bonheur à être avec vous, cela est vrai aussi; mais ce bonheur me gêne; un homme dans ma position ne peut pas devenir le mari d'une jeune fille qui n'a rien; encore si vous aviez un million ou deux, comme je serais heureux de vous dire que je vous aime, non plus seulement des yeux, mais des lèvres, avec un bon contrat de mariage à l'appui ? » Son départ ne confirmait-il pas pleinement ce langage, avec cette circonstance aggravante que pendant cette année de voyage, il ne lui avait pas écrit une fois, et que pas une fois il ne lui avait envoyé un signe de vie.

Pourquoi l'eût-elle attendu ? Attendu quoi, d'ailleurs? Savait-elle s'il reviendrait; revenant, savait-elle s'il parlerait ?

Alors pourquoi n'aurait-elle pas permis qu'on l'aimât et pourquoi elle-même n'aimerait-elle pas ? Elle était assez séduisante pour provoquer l'amour et assez sensible pour répondre à un sentiment qu'elle aurait excité.

Dans le milieu où elle vivait, les occasions ne lui avaient pas manqué.

Agitant ces pensées dans sa tête, partagé entre la crainte et l'espérance, il rentra, peu disposé à la conversation et à l'épanchement avec sa mère.

— Eh bien ! dit celle-ci en le regardant à la dérobée, as-tu vu les tableaux que tu voulais ?

— Oui.

— Sont-ils supérieurs à ceux que tu as vus à Amsterdam et à la Haye?

— Non.

— Tes impressions étaient-elles encore assez vives pour te permettre de comparer?

— Oui.

— Alors tu es content de ta promenade?

— Oui, maman.

— Tu n'en as pas l'air.

— Excuse-moi, j'ai mal à la tête; je vais me mettre à travailler.

— C'est un joli remède. Je ne veux pas de ça. Ne travaille pas trop. C'est d'avoir trop travaillé pendant ces derniers jours que tu es souffrant. Demain soir, nous irons à Nogent, et nous n'en reviendrons que lundi; la campagne te fera du bien.

Ce voyage à la campagne ne pouvait pas du tout lui convenir. Et Juliette, comment la verrait-il, s'il allait le dimanche à Nogent, et leur explication?

— Je ne tiens pas du tout à aller à Nogent, dit-il, et je t'assure que je n'ai pas besoin de la campagne; si tes affaires te retiennent à Paris, ne les abandonne pas pour moi. Je ne veux pas que notre association commence par te faire perdre ton temps.

— Nous irons à Nogent, dit-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Il eut cependant envie de répondre qu'il voulait rester à Paris; mais, comme il n'avait pas prévu cette complication et n'avait pas un bon prétexte préparé à donner, il se tut. Il ne lui convenait pas de dire qu'il devait faire une visite à Juliette ni de laisser soupçonner qu'il pouvait la voir.

— A propos, dit madame Daliphare, as-tu rencontré les Nélis dans ta promenade au Louvre?

— Oui.

— Je t'avais bien dit que tu les verrais. Elles vont bien?

— Très-bien; elles m'ont chargé de leurs amitiés pour toi.

— C'est réussi cette copie que fait Juliette?

— Tout à fait remarquable : elle a vraiment un grand talent, et depuis un an elle est encore en progrès.

— Je suis bien heureuse de ce que tu me dis-là; je l'aime beaucoup, cette chère enfant, et cela me rassure de voir qu'elle pourra se créer une bonne position et vivre indépendante.

Il n'eut plus qu'une préoccupation : trouver un moyen pour ne pas aller à Nogent, sans avouer la vérité ou la laisser soupçonner. Ce fut à chercher ce moyen qu'il employa sa journée du samedi; mais le temps s'écoula, sans que rien de bon se présentât à son esprit.

A trois heures, alors qu'il croyait avoir encore quatre heures devant lui, sa mère vint le surprendre pour lui annoncer qu'elle avait devancé son départ et qu'elle le priait de l'accompagner; il conduirait lui-même le phaéton.

Il ne lui restait plus comme ressource que de revenir le dimanche de Nogent à Paris; après tout, ce n'était pas impossible.

Mais au moment où il allait réaliser cette idée, sa mère entra dans sa chambre pour lui demander de l'accompagner. Elle voulait faire une promenade pour voir les jardins de ses voisins.

Madame Daliphare, qui possédait à Nogent une de ces belles maisons dont les jardins descendent jusqu'aux bords de la Marne, ne connaissait pas plus l'art du jardinage que les usages du monde; mais elle avait l'orgueil de vouloir que son jardin fut le mieux entretenu et le plus richement orné du pays. La chose eût été facile en prenant un bon jardinier, à qui elle aurait ouvert un large crédit; mais ce système n'était pas le sien : elle voulait ordonner elle-même. Seulement comme elle se rendait justice et savait son inexpérience, elle voulait acquérir ce qui lui manquait. Pour cela, elle se promenait devant les grilles de ses voisins et elle prenait chez les uns et les autres ce qu'elle trouvait à son gré pour le faire exécuter chez elle. De cette contrefaçon elle composait un ensemble qui la satisfaisait; n'avait-elle pas réuni chez elle seule ce qui était dispersé chez vingt autres?

En entendant annoncer cette promenade, Adolphe eut le courage du désespoir et déclara que son mal de tête persistant, il n'avait qu'un moyen de le guérir : c'était de faire à pied une longue course à travers la campagne dans les plaines de Villiers et de Noisy. Il irait droit devant lui, déjeunerait n'importe où et reviendrait pour dîner.

Une heure après, il sonnait à la porte de l'atelier de Juliette.

Ce fut madame Nélis qui vint elle-même ouvrir. Elle le fit entrer dans une petite pièce où, sur une large table en bois blanc, des étoffes étaient étalées. C'était le cabinet de travail de madame Nélis, lorsqu'elle ne lisait pas *Hermance, histoire d'une âme*, ou d'autres livres de ce genre, elle passait sa vie à tailler et à bâtir des robes, des ceintures, des paletots et des mantelets. Elle avait toujours eu le goût de la toilette, et, depuis que sa position de fortune ne lui permettait plus de faire de longues stations chez sa couturière et encore moins des commandes, elle se consolait en coupant de ses mains des vieilles robes du temps de sa splendeur qu'elle mettait à la nouvelle mode. Un vieux chat, qui, lui aussi avait connu des jours meilleurs, était couché sur un coussin en soie qui occupait un coin de la table, et de ses yeux verts il suivait la marche des ciseaux comme s'il présidait à ce travail.

— Vous arrivez de bonne heure, dit madame Nélis; vous nous surprenez presque. C'est bien gentil à vous. Mais, d'un autre côté, Juliette va être désolée.

— Elle n'est pas là? dit-il le cœur serré.

— Elle est sortie, il y a deux heures, pour retourner à Passy. Hier nous sommes allés voir le tableau de Francis Airoles, vous savez, le tableau dont monsieur Godfroy nous a parlé l'autre jour, et elle l'a trouvé si beau qu'elle en a rêvé toute la nuit. Ce matin, elle a voulu le revoir, et elle est retournée à Passy. De peur que vous n'arriviez, je n'ai pas voulu aller avec elle, et je lui ai donné notre vieille bonne pour l'accompagner; elle va revenir d'un moment à l'autre.

XV

Madame Nélis avait pris place devant sa table.

— Puisque vous êtes là, dit-elle, il faut que je vous consulte. Je suis certaine que vous pouvez me donner un bon conseil; peut-être même aurez-vous quelques idées orignales : vous êtes un homme de goût, et j'ai pleine confiance en votre jugement. Vous savez voir.

— Je suis heureux de me mettre à votre disposition.

— L'affaire a son importance; voici ce dont il s'agit.

Elle prit son livre et se mit à lire.

« Hermance était en beauté, et, comme si ses grâces naturelles n'avaient pas suffi pour éblouir, elle y avait joint les séductions d'une ravissante toilette. Figurez-vous un costume de poult de soie noire, garni de volants, de biais de velours rubis et de dentelle noire; le corsage est à revers avec gilet de satin rubis, les manches sont à revers de velours, et les basques, de velours rubis, font postillon derrière. »

Elle poussa son volume devant elle, et, regardant d'un air triomphant Adolphe stupéfait :

— Que pensez-vous de cela? dit-elle.

Ainsi interpellé, il devait répondre; mais précisément c'était le difficile.

— J'avoue que je ne connais rien à la toilette, dit-il enfin.

— Au contraire, vous vous y connaissez; je me sou-

viens de vous avoir entendu faire autrefois des observations très-fortes à ce sujet.

— En tout cas, comme je ne me figure pas la toilette dont vous m'avez lu la description, je ne peux pas la juger.

— Vous ne vous la figurez pas? La description est cependant admirable, comme tout ce qu'écrit l'auteur, au reste, je vous donnerai *Hermance*, vous verrez. C'est le genre que j'aime ; par malheur, il n'est plus pratiqué que par quelques esprits délicats. Maintenant on veut nous montrer la vie humaine telle qu'elle est : beau sujet d'étude pour un auteur et beau spectacle pour le lecteur. Moi, j'aime un auteur qui pour écrire s'enferme dans un kiosque dont les fenêtres sont en verres roses, et qui répand sur tout ce qu'il nous montre cette nuance délicieuse ; quand dans son livre se trouvent quelques descriptions de toilettes, telles que celles que je viens de vous lire, c'est parfait. Je veux aussi qu'on se marie à la fin et que tout le monde soit heureux. Je vais vous relire la description, n'est-ce pas ?

— Je vous assure que je ne saurais me prononcer.

— Je ne veux pas insister, mais je le regrette. J'aurais voulu avoir votre sentiment; car ces choses-là sont bien plus affaire de sentiment que d'art. Ce n'est pas pour moi, c'est pour Juliette.

— Ah ! c'est pour mademoiselle Juliette.

— Sans doute ; c'est toujours pour elle que je cherche des modèles nouveaux qui aient de l'originalité. Que me faut-il pour moi, un rien. Sans doute, je ne veux pas faire peur ; mais, à mon âge, une étoffe simple coupée à la mode, avec quelques dentelles, pour ne pas ressembler à une ouvrière, et quelques rubans pour l'égayer : je n'en veux pas plus. Mais pour Juliette c'est différent. Jeune et belle comme elle est, la toilette lui est indispensable.

— Elle n'y est pas très-sensible, il me semble.

— Dites qu'elle y est absolument indifférente. Je ne peux pas l'obliger à s'habiller, elle dit qu'elle a autre chose à faire. La première robe venue lui est bonne, pourvu qu'elle soit simple; si elle n'avait pas ses cheveux qu'elle soigne, elle ne donnerait pas plus de temps qu'un homme à sa toilette. Je lui fais des observations ; je lui représente que la toilette est la grande affaire des femmes, que c'est le moyen de plaire à un mari et de le retenir : elle n'en fait qu'à sa tête. Il est vrai qu'elle ne me répond pas, mais elle ne m'écoute pas. Et moi, pendant ce temps-là, je m'ingénie, je cherche, je me creuse la cervelle pour inventer quelque chose qui la décide. Croiriez-vous que je passe quelquefois une partie de la nuit devant cette table à travailler pour elle ? Voilà notre rôle à nous autres mères. Au reste, je n'ai pas besoin de vous parler de cela ; vous avez une mère qui vous permet de voir ce que font les autres. Seulement votre mère a des satisfactions que je n'ai pas : quand elle travaille pour vous, elle sait que vous l'en récompenserez ; tandis que moi je ne sais même pas si mon travail sera accueilli. Voilà pourquoi tout à l'heure je tenais tant à avoir votre avis. J'aurais dit à Juliette que vous trouviez cette robe délicieuse (car vous l'auriez trouvée délicieuse), et comme elle a confiance en votre goût, elle l'eût acceptée. Je la vois avec ; elle aurait été charmante : le postillon surtout, combien je regrette que vous ne vous le figuriez pas : délicieux, mon cher enfant, délicieux.

Un étranger, en entendant madame Nélis parler ainsi, eût été ému peut-être par cette sollicitude maternelle ; une mère qui s'occupe de sa fille, qui la veut belle, qui passe les nuits pour disposer ses toilettes : quoi de plus touchant? Mais Adolphe connaissait la véritable situation de cet intérieur; il savait que cette mère, qui rêvait « biais de velours rubis et gilet de satin, » ne vivait que du travail de sa fille ; que le payement du loyer était une affaire capitale, qui souvent empêchait Juliette de dormir quinze jours à l'avance ; enfin qu'on n'arrivait à manger tous les jours que par des miracles d'économie d'une vieille servante, qui chaque matin allait de la rue de Dunkerque à la halle chercher les maigres provisions du ménage et épargner quelques sous sur leur achat. Aussi ne se laissait-il pas aller à l'attendrissement qu'un étranger eût pu ressentir. Son admiration n'était pas pour la mère, qui voulait des toilettes brillantes ; mais pour la fille, qui les refusait et ne se laissait pas entraîner par la tentation du luxe et de l'éclat.

C'était une qualité de plus qu'il reconnaissait à Juliette. Quelle droiture d'esprit, quelle solidité de bon sens ne lui avait-il pas fallu pour résister aux leçons et aux exemples de sa mère. Cela était d'autant plus remarquable, que cette mère, lorsqu'on avait fait la part de ses travers, était la meilleure femme du monde, et que par sa bonté elle avait pris une grande influence sur le cœur de sa fille.

— Quand Juliette n'était qu'une petite fille, continua madame Nélis, cette négligence dans la toilette était tolérable ; mais maintenant elle est d'âge à penser à l'avenir, et cela devient sérieux. Sans être coquette, il est permis de plaire, n'est-ce pas?

— Assurément.

— C'est ce que je dis tous les jours à ma fille : Ne fais rien pour attirer les prétendants ; mais quand ils se présentent, ne fais rien pour les repousser.

Adolphe avait jusqu'à ce moment subi cette conversation avec fatigue, répondant tout juste ce qu'il fallait pour n'être pas impoli ; ce mot le rendit attentif et jusqu'à un certain point inquiet. Des prétendants ! Et pourquoi pas ! Pourquoi n'y aurait-il pas des gens voulant l'épouser ? Quels étaient-ils ?

L'absence de Juliette lui permettait de faire parler madame Nélis, il ne devait pas être bien difficile de tirer d'elle la vérité.

— Pensez-vous donc à marier mademoiselle Juliette? dit-il.

— J'y ai toujours pensé : c'est mon devoir de mère, et je ne suis pas femme à manquer à mes devoirs. Le mariage n'est-il pas le but que doit poursuivre une jeune fille ; n'est-ce pas seulement par le mariage qu'elle peut assurer sa vie ?

— Mademoiselle Juliette n'est pas dans les mêmes conditions que toutes les jeunes filles, elle n'a pas besoin d'un mari pour assurer sa vie ou se faire une place dans le monde ; cette place, elle peut se la faire elle-même, belle et glorieuse, ce qui vaut mieux, il me semble, que de la devoir à un mari.

— Vous pensez bien que ce n'est pas moi qui vais rabaisser le talent de ma fille ; je connais ce talent mieux que personne, et je le vois grandir tous les jours. Comme vous dites très-bien, il doit lui conquérir une place glorieuse. Et cela arrivera, j'en suis certaine, dans un délai prochain. Mais les femmes sont-elles faites pour la gloire, et, d'un autre côté, sont-elles faites pour travailler? A ces deux questions, je pense que les gens sensés doivent répondre négativement. Pour la femme, il y a quelque chose au-dessus de la gloire ; c'est la famille, c'est un intérieur, c'est le bonheur. Quant au travail, je trouve que c'est la tâche exclusive des hommes ; les femmes doivent plaire et briller. Voilà mes opinions, et comme je suis logique, je reproche à ma fille de vouloir trop travailler et de ne pas vouloir assez briller. Où le travail peut-il la conduire ?

— A être indépendante, maîtresse d'elle-même et de sa vie.

— Tout cela, c'est des mots ; le travail nous conduit tout simplement à la peine. Si, comme moi, vous voyiez ma pauvre fille debout devant son chevalet, pendant toute la journée, vous sauriez ce que c'est que le travail ; et si vous la voyiez, le soir cherchant ses compositions, recommençant vingt fois la même chose, se donnant la fièvre, vous le sauriez encore mieux. On dit que les artistes sont des paresseux ; ce sont, au contraire, des

galériens. Voilà pourquoi je serai heureuse quand je verrai ma fille renoncer au travail. Et puis, la question de la peine mise de côté, il y en a une autre: peindre pour son plaisir, pour offrir un tableau à ses amis ou à une vente de bienfaisance, c'est charmant; mais faire des tableaux pour les vendre, cela a quelque chose de bas qui humilie. Juliette a si bien conscience de cela, que nous ne parlons jamais de question d'argent ensemble. De l'argent gagné par ma fille, c'est affreux.

Adolphe avait bien des choses à répondre, mais il ne lui convenait pas d'engager une discussion avec madame Nélis et il avait d'autres soucis en tête. Ces idées, qui pouvaient avoir une influence décisive sur Juliette, avaient-elles produit des résultats menaçants pour le moment, c'était là ce qu'il voulait savoir. L'avenir, il y avait des moyens pour empêcher qu'il devînt ce que madame Nélis désirait; mais avant de s'occuper de l'avenir il fallait penser au présent.

— Et quel accueil mademoiselle Juliette fait-elle à vos projets? dit-il.

— Elle les repousse: elle a une passion malheureuse pour la peinture, et, quand je lui parle de quelqu'un, ou elle ne me répond pas ou elle plaisante. C'est ce qui nous a fait manquer plusieurs mariages jusqu'à ce jour; heureusement il s'en présente un maintenant qui, je l'espère, pourra se faire. C'est encore un secret; mais vous êtes notre ami, et je sais que je peux m'ouvrir à vous sans craindre une indiscrétion. C'est un Portugais, un comte. Belle position, fortune immense, grand nom: tout se trouve réuni. De plus un homme charmant; quarante ans, il est vrai, mais ce n'est pas un âge ridicule; et puis il est si jeune de cœur et d'esprit, qu'on ne pense pas à son âge quand on l'entend parler. Des manières délicieuses, une politesse exquise; jamais je n'ai vu un homme si poli, et je sais ce que c'est que la politesse: il est rempli d'égards pour moi, d'attention, de prévenances.

Adolphe avait voulu savoir, il savait maintenant, et il restait ému, frémissant.

— Ce sera un mariage magnifique, continua madame Nélis, et plus beau même que nous n'aurions été en droit de l'espérer dans notre ancienne position. Monsieur Nélis aurait voulu un homme dans les affaires, un financier, un industriel; et c'est un homme de noblesse qui se présente, séduit non par la fortune de ma fille, mais par sa beauté. Voilà bien qui prouve qu'il ne faut jamais désespérer. J'ai toujours eu le bonheur de chercher le beau côté des choses, et, quand une catastrophe m'a frappée, je ne me suis pas abandonnée: « C'est peut-être pour notre bien dans l'avenir, » me disais-je; et souvent l'avenir m'a donné raison, comme dans cette circonstance, par exemple. Il y a des personnes qui croient que je me laisse bercer par des chimères, comme votre chère maman, pour n'en citer qu'une; je les laisse dire. Je sais très-bien que la Providence ne m'abandonnera pas et qu'elle me donnera le bonheur, un jour ou l'autre, tôt ou tard. Ce jour est arrivé; je m'en réjouis, mais je ne m'en étonne pas. J'aurais attendu sans me plaindre.

— Ce mariage est décidé? dit-il d'une voix que l'émotion voilait.

— Pas du tout, il n'y a pas encore eu un mot positif d'échangé; mais c'est comme s'il était fait. Le comte est fou de Juliette; et ma fille ne sera pas assez aveugle pour le repousser.

A ce moment, un coup de sonnette retentit.

— C'est Juliette, dit madame Nélis, se levant pour aller ouvrir.

XVI

Il s'était levé.

Juliette en entrant vint à lui, la main tendue.

— Il ne faut pas m'en vouloir, dit-elle en remarquant l'expression de mécontentement qui assombrissait son visage; c'est un peu pour vous que je suis sortie.

— Pour que je ne vous trouve pas?

Elle ne répondit pas, mais elle le regarda, et ce regard suffit pour qu'il oubliât et l'absence de Juliette et ce que madame Nélis venait de lui apprendre.

— Maman a dû vous raconter, dit-elle, que nous sommes allées hier à Passy pour voir ce tableau de Francis Airoles dont monsieur Godfroy parlait l'autre jour. C'est vraiment admirable. Je n'ai rien vu dans la peinture contemporaine qui m'ait produit un tel effet; j'ai été éblouie, fascinée, et si profondément émue, que des larmes de bonheur m'ont empli les yeux; cette demi-heure passée dans l'atelier de Roelz est la meilleure de ma vie.

Elle sentit qu'elle parlait avec enthousiasme, et l'enthousiasme est devenu si extraordinaire dans notre monde, qu'elle s'arrêta.

— Il est vraiment heureux que Francis Airoles ne se soit pas trouvé là, dit-elle en souriant; je crois que je me serais mise à genoux devant lui et que je l'aurais adoré.

— Peux-tu dire de pareilles choses? s'écria madame Nélis; méchante enfant, tu n'auras donc jamais de retenue?

— Pas même de tenue, maman.

— On n'adore à genoux que le bon Dieu, dit gravement madame Nélis, qui prenait toujours les plaisanteries par le côté sérieux.

— Et ses saints, maman.

— Heureusement que vous ne connaissez pas monsieur Airoles et que vous ne l'avez jamais vu, dit Adolphe.

— Ce n'est pas monsieur Airoles que j'aurais adoré, répliqua-t-elle; c'est le peintre des *Semailles d'automne*. Enfin revenons au motif qui a déterminé mon voyage à Passy ce matin. Toute la nuit, bien entendu, j'ai rêvé du tableau. Alors une idée m'a passé par l'esprit: j'ai pensé à vous, me demandant pourquoi vous n'achèteriez pas ce tableau, qui serait le chef-d'œuvre de votre collection; seulement, avant de vous soumettre cette idée, il fallait savoir si le tableau était à vendre et quel prix on en voulait. Il est à vendre et on en demande six mille francs; dans dix ans, il en vaudra soixante mille. Maintenant me pardonnez-vous? et franchement mon idée vous plaît-elle?

— Je suis heureux que vous ayez pensé à moi; demain je vous apporterai les six mille francs.

— Vous ferez bien au tableau l'honneur de le voir avant de l'acheter, n'est-ce pas?

— Je m'en rapporte à vous: ce qui vous a plu ne peut que me plaire.

— C'est me marquer plus d'estime que j'en mérite, et ce n'est pas témoigner au peintre l'admiration qui est due à son talent. Demain je ne puis aller au Louvre qu'à midi; voulez-vous que nous allions à Passy le matin?

La perspective d'une promenade « avec elle » fit oublier à Adolphe les difficultés qui, pendant plusieurs jours, l'avaient empêché d'aller au Louvre, et il fut convenu que le lendemain matin, à dix heures, il viendrait avec une voiture prendre Juliette et madame Nélis.

— Je ne serai pas fâchée de revoir ce tableau, dit celle-ci, car j'avoue qu'au premier examen la vulgarité du sujet a nui à mon impression: un paysan qui sème du blé, cela est bien ordinaire, et si j'achetais des tableaux, je n'aimerais pas à avoir sans cesse devant les yeux ce

grand diable de paysan, laid à faire peur, et qui a terriblement l'air d'un partageux.

— Ah ! mère ! s'écria Juliette.

— Je ne dis pas que cela n'est pas admirable, continua madame Nélis, sans se laisser troubler par cette protestation indignée; je dis seulement que j'aimais mieux les tableaux que nous avions dans notre salon : les *Adieux de Boabdil à Grenade*, *Sarah la baigneuse*. Mais il en est de la peinture comme de la littérature; on ne s'intéresse plus à Boabdil aujourd'hui. Qu'on me permette de le regretter, c'est tout ce que je demande.

Juliette s'était assise et machinalement elle flattait le chat, qui faisait le gros dos et filait doucement. Madame Nélis avait repris les ciseaux et coupait des étoffes, s'arrêtant seulement de temps en temps pour se cacher la tête entre ses deux mains, comme si elle avait besoin d'échapper aux distractions et de tendre fortement son esprit sur des combinaisons difficiles.

La conversation était tombée, et l'on entendait seulement la soie qui criait sous les ciseaux de madame Nélis et les ron-ron du chat. Il prit son courage.

— Vous voulez me montrer le tableau de monsieur Airoles, dit-il, et je suis certain que cela me fera grand plaisir; mais j'aurais plaisir aussi à voir les vôtres : ne me le permettez-vous pas ?

— Volontiers; si vous voulez passer dans mon atelier ?

— Excusez-moi si je ne vous accompagne pas, dit madame Nélis, mais je tiens en ce moment une coupe très-délicate, celle du postillon; si je l'abandonnais, je ne la retrouverais pas. Tout à l'heure je vous rejoindrai.

Juliette entra la première dans l'atelier, et Adolphe, venant derrière elle, referma la porte. Le moment décisif était arrivé; il avait demandé un entretien, il n'avait plus maintenant qu'à parler.

Cependant il ne parla pas, et, comme s'il avait été sincère en voulant voir les tableaux de Juliette, il se mit à regarder celui auquel elle travaillait en ce moment. C'était un atelier de couturière : autour d'une table couverte d'étoffes brillantes, des jeunes filles étaient rangées, les unes cousant, les autres enfilant leur aiguille, celle-ci taillant, celle-là, les yeux levés, réfléchissant ou rêvant.

— Vous ne pouvez pas voir grand'chose, dit Juliette, car tout cela n'est guère avancé; je veux donner à ces têtes une expression de tristesse et de fatigue qui touche le cœur. Mais il faut que toutes ces figures soient faites d'après nature et non de chic. Voilà pourquoi je copie le Richelieu en ce moment.

— En quoi donc le Richelieu peut-il vous servir pour ce tableau pris dans le vif de la vie ? dit-il en la regardant avec surprise.

— Tout simplement en me permettant de me donner les modèles que je dois me refuser en ce moment, dit-elle en souriant doucement.

— Hé quoi !

— Mon Dieu ! oui; les modèles coutent cher, et comme cette copie était bien payée, je l'ai acceptée avec empressement; je me hâte de la finir pour revenir à ces couturières. On ne fait pas ce qu'on veut, et les chemins les plus longs sont souvent ceux qui nous mènent le plus rapidement à notre but.

— Est-ce que vous n'avez pas été satifaite de votre année ? dit-il en hésitant dans sa question.

— Aussi satisfaite que je pouvais l'espérer; mais j'ai encore bien du chemin à parcourir et pas mal de temps à attendre probablement avant que les amateurs montent mes cinq étages pour m'acheter mes tableaux. C'est déjà bien joli que je puisse en vendre un de temps en temps aux marchands, et vous savez que les marchands ne payent pas cher, surtout les artistes qui comme moi n'ont pas de nom.

— Il me semble cependant que vous avez fait depuis un an des progrès bien sensibles, et que votre talent a grandi d'une façon...

— D'une façon qui ne peut pas se mesurer, dit-elle en riant.

— Je sais que je n'ai pas qualité pour vous juger, et je n'ai pas cette sotte prétention de vouloir parler de ce que je ne connais pas; mais mon sentiment est qu'il y a dans ce tableau une habileté de composition et une facilité d'exécution qui marquent chez vous un progrès remarquable.

— Vous êtes trop indulgent.

— Je dis ce que je vois.

— Vous parlez en ami.

— En ami sincère, dévoué... qui a pour vous une affection profonde, croyez-le.

Il lui prit la main qu'il garda dans les siennes.

Mais, après un moment, elle se dégagea doucement, et il se fit alors entre eux un silence qui, se prolongeant, devint pour Adolphe difficile et gênant.

Il se mit alors à marcher dans l'atelier, regardant les études qui étaient accrochées contre la muraille.

Une gravure qui a eu son heure de popularité et qu'on trouve encore en province avec les *Adieux de Fontainebleau* et le *Retour de l'île d'Elbe*, a montré ce qu'était l'intérieur d'un atelier de peintre : on y voit un cheval dans une stalle, des gens qui font des armes, des boxeurs, le torse nu et les poings armés de gants, des curieux qui fument ou qui font l'exercice avec des fusils, tandis que le peintre, calme et tranquille au milieu de ce brouhaha, travaille avec inspiration.

L'atelier de Juliette ne ressemblait en rien à ce tableau. C'était une grande pièce au cinquième étage d'une maison bourgeoise, et bien entendu on n'y voyait ni chevaux ni boxeurs. Cette pièce avait été accommodée par l'architecte sur le modèle qui sert couramment pour les ateliers : un grand châssis vitré au nord, des murs peints en vert-d'olive, et un poêle-calorifère dans un coin. C'était par l'ameublement seul que cet atelier différait de ceux qu'on rencontre partout. On y voyait en effet dans un angle un piano à queue et tout auprès, à portée de la main, un casier plein de partitions et de cahiers de musique. Puis, dans l'angle opposé, on voyait encore une petite bibliothèque dont les rayons étaient garnis de livres. Or les livres se trouvent assez rarement chez les peintres, qui généralement lisent peu.

Puis le silence se prolongeait, plus il devenait pénible pour Adolphe : il fallait entreprendre cette explication désirée, il fallait parler.

Mais que dire, à moins de tout dire.

La position n'était plus celle qu'en venant à Paris il avait pris plaisir à imaginer au gré de son désir, de sa fantaisie.

D'un côté, sa mère avait clairement indiqué sa volonté de ne pas consentir à un mariage avec Juliette.

D'un autre, par ce qu'il avait vu au Louvre et parce qu'il avait appris dans les confidences de madame Nélis, il sentait que Juliette pouvait lui échapper d'un moment à l'autre, sans qu'il eût le droit de se plaindre.

Si, pour sa mère, il devait attendre et tâcher de gagner du temps, ce qui lui permettrait peut-être de l'amener doucement à ce mariage; pour Juliette, il devait se décider franchement, et ne pas laisser au Portugais une place libre.

Il fallait donc qu'il se prononçât nettement, et cependant il hésitait, l'esprit troublé, le cœur serré.

C'est qu'en dehors des raisons puissantes qui le rendaient perplexe, il en avait une plus puissante encore qui paralysait sa langue.

En amour, les hommes peuvent se diviser en deux grandes classes : — ceux qui joyeusement, gaillardement disent à toutes les femmes « je vous aime; » — et ceux qui ne peuvent pas se décider à adresser ce mot, pourtant si facile et si doux, à celle qui tient leur vie entre ses mains. En eux, le regard, le sourire, l'attitude, le silence, tout crie « je t'adore; » tout, excepté les lèvres, qui se refusent à articuler ce mot. La pudeur, la timidité,

le respect, la crainte, l'excès même de la passion : tout se réunit pour arrêter ce mot dans leur gorge ; et plus ils aiment, plus ils sont pleins d'angoisse et d'effroi.

Adolphe appartenait à cette dernière classe des amoureux : brave des yeux, il était lâche des lèvres. Qu'allait-elle répondre ? Si elle le repoussait ? Ne valait-il pas mieux rester dans l'incertain, qui permet au moins l'espérance ?

La pendule marquait midi. Il se jura qu'au dernier coup des douze heures il parlerait. Les heures sonnèrent, combien vite pour lui. Le dernier coup s'éteignit en de faibles vibrations.

Alors, revenant vers Juliette et parlant sans lever les yeux :

— Je vous ai demandé un entretien, dit-il d'une voix qui frémissait.

— Je croyais que vous vouliez voir mes tableaux.

— Je voulais vous parler, je voulais vous dire que je vous aime et vous demander d'être ma femme.

XVII

Adolphe avait eu le courage désespéré des timides ; il s'était jeté au milieu du feu, pour ne plus pouvoir reculer. Maintenant il était engagé de telle sorte qu'il lui fallait, bon gré, mal gré, aller jusquau bout.

La violence de cette explosion déconcerta Juliette et la fit reculer de quelques pas vers la porte.

Il ne serait pas exacte de dire qu'en venant dans son atelier, elle ne prévoyait rien et qu'elle croyait tout simplement à un désir de voir ses tableaux. Précisément parce qu'elle n'était pas la jeune fille idéale formée par la convention et rêvée par Adolphe, elle n'avait ni la naïveté ni l'aveuglement nécessaires pour vivre auprès d'un homme amoureux sans deviner son amour. Bien qu'Adolphe ne lui eût jamais dit un mot de cet amour, elle savait parfaitement que dans les sentiments qu'il éprouvait pour elle et qu'il lui témoignait de toutes les manières, — excepté par la parole, — elle savait qu'il y avait autre chose que de l'amitié. Qu'elle était cette autre chose, quel nom fallait-il lui donner ? C'était ce qu'elle ignorait, car il était assez difficile d'analyser ce qui se passait en lui. Aujourd'hui tout dans sa personne parlait de tendresse et d'amour. Demain au contraire, tout indiquait la froideur ou au moins une retenue invincible. Il semblait ne pouvoir vivre sans elle, et tout à coup il partait pour l'étranger sans rien dire, sans un mot d'adieu, sans un souvenir. Au milieu de ces contradictions, elle n'était point assez expérimentée pour démêler le fil qui déterminait ces actions en apparence incompréhensibles. Cependant, quand elle l'avait vu au Louvre lui demander un entretien et quand, quelques minutes auparavant, il l'avait pour ainsi dire obligée à venir avec lui dans l'atelier, elle avait bien pressenti qu'il se passerait quelque chose, mais elle n'avait pas eu l'idée que ce pouvait être une déclaration brutale comme celle qu'elle venait d'entendre.

Un silence s'était fait, troublé seulement par le bruit des ciseaux qui sonnaient et criaient toujours dans la pièce voisine.

— Rejoignons ma mère, dit-elle en faisant encore quelques pas en arrière.

Mais il la prévint et, se plaçant vivement entre elle et la porte de manière à lui barrer le passage :

— Je vous en prie, dit-il, continuons sans témoin cet entretien commencé. Vous êtes bien certaine, n'est-ce pas, qu'il ne sortira pas de mes lèvres un seul mot que vous ne puissiez entendre ? Eh bien, restons seuls pour que je puisse parler en toute liberté, c'est-à-dire en toute sincérité.

Comme elle ne répondait pas, il s'avança vers elle ; alors elle recula et, marchant ainsi, ils arrivèrent à l'autre bout de l'atelier.

— Je vous aime, dit-il d'une voix ferme et vibrante.

Elle leva la main pour lui imposer silence mais il continua :

— Je vous aime, chère Juliette. Laissez-moi vous dire et vous redire ce mot que j'ai retenu si longtemps sur mes lèvres et qui m'est maintenant si doux à prononcer : Je vous aime !

Il parlait en la regardant ; mais comme elle tenait ses yeux baissés sur le parquet, il ne pouvait lire en elle les sentiments que ces paroles éveillaient, il voyait seulement que son visage avait pâli et que ses lèvres étaient agitées par des frémissements.

Il reprit :

— Maintenant que ce mot est prononcé, je dois vous dire comment mon amour est né, pourquoi je l'ai tenu caché si longtemps au fond de mon cœur, et pourquoi je parle en ce moment. C'est une confession complète, sincère que je vous demande d'écouter. Le voulez-vous ?

— Est-il donc nécessaire que je sois votre confesseur ?

— Il est nécessaire que vous sachiez la vérité, afin que tout à l'heure vous puissiez répondre à ma demande.

Elle leva les yeux sur lui et le regarda : il eut peur.

— Écoutez-moi, dit-il vivement, et ne me répondez que quand vous m'aurez entendu. Ce ne serait pas être sincère que de dire que je vous aime depuis le jour où nous nous sommes vus pour la première fois : j'étais alors un grand garçon un peu bêta, et vous n'étiez qu'une petite fille. Je dois même avouer que vous ne me plaisiez guère.

— Il n'est pas besoin de me le dire, je m'en suis bien aperçue et je m'en souviens.

— Vous n'étiez pas assez garçon pour prendre part à mes amusements, et vous n'étiez pas assez jeune fille pour que je fisse attention à vous. D'ailleurs, avec vos grands yeux que vous attachiez quelquefois sur moi en souriant d'un air moqueur, vous me faisiez presque peur ; tout au moins vous me mettiez mal à l'aise. Pendant assez longtemps je vécus donc près de vous sans vous aimer.

— Êtes-vous sincère en ne parlant que d'indifférence ? N'éprouviez-vous pas autre chose pour moi, ne me haïssiez-vous point ?

— Vous me gêniez souvent et votre présence à Nogent m'était désagréable. Au reste je ne fais aucune difficulté à reconnaître ces sentiments et à les avouer : le chemin parcouru pour arriver à l'amour que je ressens aujourd'hui est plus grand, voilà tout. C'est lentement que cet amour s'est formé, goutte à goutte pour ainsi dire, surtout c'est à mon insu. Je fus longtemps à me rendre compte des changements qui se faisaient en moi. Le plus sensible fut le plaisir que j'éprouvais à être près de vous ; au lieu d'avoir comme autrefois de bonnes raisons pour fuir la maison, j'en avait maintenant d'excellentes pour ne pas m'éloigner le dimanche, et, depuis le moment de votre arrivée jusqu'à celui de votre départ, je vous suivais comme votre ombre, marchant quand vous marchiez, m'asseyant quand vous restiez avec ma mère. Je ne vous parlais pas, vous-même bien souvent ne disiez rien, mais je vous regardais, je respirais le même air que vous, et j'étais heureux. Puisque je me suis engagé à tout dire, il faut que j'ajoute encore que je ne savais pas que vous étiez belle ; mais, à vous regarder ainsi, à vous contempler, le charme de votre beauté m'envahit et me pénétra. Alors dans ma vie il n'y eut plus qu'un jour qui compta, le dimanche, le jour où je vous voyais ; il n'y avait plus d'illusions à se faire, plus d'hypocrites raisonnements à arranger, — je vous aimais. Je n'ose vous demander si vous vous êtes aperçue de ce changement.

— Je me suis aperçue tout d'abord que vous n'étiez pas mon ami, et vous cachiez si peu la répulsion que je vous inspirais qu'il aurait fallu être aveugle pour ne pas

la voir. Plus tard, je me suis aperçue que vous changiez, et j'ai cru que, me connaissant, vous me trouviez moins désagréable; et puis j'ai pensé aussi que vous vouliez alléger le malheur qui nous frappait, et j'ai été touchée de votre sympathie, surtout je l'ai été de la façon délicate dont vous nous la témoigniez. C'est à l'époque où vous veniez nous chercher, tous les dimanches, pour nous emmener à Nogent. Je ne sais pas si les autres étaient dupes des prétextes que vous inventiez pour ne pas laisser le cocher venir et pour le remplacer, mais je ne l'étais pas et je vous savais gré de vos mensonges.

— Chère Juliette!

Mais, comme si elle craignait d'en avoir trop dit, elle reprit:

— Avec le cocher, on suivait tout bêtement la grande route, dans une allure régulière qui devait faire honneur à vos chevaux; avec vous, on prenait les routes détournées, on allait au pas, on s'arrêtait, c'étaient nos seules promenades à la campagne: je voyais de la verdure, des arbres, des fleurs, de l'herbe; on respirait l'odeur des chênes et le parfum des acacias. Vous n'aviez pas peur des chemins couverts, où les feuilles nous frôlaient la tête, et où il fallait se baisser, quand il avait plu, pour ne pas accrocher les branches qui nous inondaient.

— Vous souvenez-vous du bouquet de jonquilles que nous avons cueilli derrière les Minimes? Madame Nélis était restée en voiture et vous couriez comme une biche. C'était vous qui trouviez toutes les jonquilles, car je ne voyais rien autour de moi, ne vous quittant pas des yeux.

— Et ces grosses morilles blondes que je prenais pour des éponges?

— Vous souvenez-vous aussi... Mais ce n'est pas de ces souvenirs que je veux vous parler. Si doux qu'ils me soient à rappeler, il faut les taire; ils nous entraîneraient trop loin. Un autre à ma place, vous eût sans doute parlé de son amour; mais je ne voulais le faire que lorsque je verrais dans vos yeux que vous m'aviez compris et que vous m'encouragiez. J'ai vu de la sympathie, de l'amitié, peut-être même quelquefois une certaine tendresse; je n'ai jamais vu l'encouragement que j'attendais, le coup d'œil, le signe qui devait m'ouvrir les lèvres. Pendant que j'attendais ce signe, un fait grave se présenta: ma mère voulut m'envoyer en Angleterre. Bien que nous n'ayons pas eu alors une explication précise dans laquelle votre nom ait été prononcé, ma mère connaissait mon amour; et c'est parce qu'elle l'avait appris qu'elle voulait m'éloigner.

Arrivé à ce point, il s'arrêta. Ce qui lui restait à dire était délicat. Il devait parler de sa mère, et, s'adressant à Juliette, il était difficile d'expliquer que madame Daliphare ne voulait pas d'une belle-fille sans fortune. Ce qui augmentait encore son embarras, c'était le regard interrogateur qu'elle fixait en ce moment sur lui, comme si elle voulait lire dans les replis les plus cachés de sa conscience. Après quelques secondes, entraîné par les exigences de la situation, il continua :

— Vous connaissez ma mère; vous savez toute l'importance qu'elle met aux questions d'argent. Malgré l'amitié qu'elle a pour vous et les mérites qu'elle vous reconnaît, — et je vous assure que cette amitié est très-grande, — il pouvait ne pas lui convenir de me voir aimer, c'est-à-dire épouser une jeune fille qui n'a pas de fortune.

— Dites sans le sou, c'est le seul mot juste en parlant de moi; fortune est beaucoup trop ambitieux et trop noble.

— Elle ne s'est pas expliquée là-dessus; je ne puis donc que vous indiquer les raisons qui, selon moi, la faisaient m'envoyer à l'étranger. Je pouvais ne pas me rendre à son désir et lui avouer la vérité, c'est-à-dire que je vous aimais et voulais devenir votre mari, si vous consentiez à m'accepter. J'ai balancé un moment, et, en fin de compte, je n'ai rien dit.

Il s'arrêta encore et s'essuya le visage: des gouttelettes perlaient sur son front, montrant toute la difficulté qu'il éprouvait à expliquer comme il le désirait ce qu'il y avait d'inexplicable dans sa conduite.

— Je comprends, reprit-il, qu'il puisse vous paraître étrange que, vous aimant, je sois parti sans résistance. Voici comment je me suis déterminé: pour résister à la volonté de ma mère, il fallait lui donner les raisons de mon refus. C'est assurément ce que j'aurais fait, s'il y avait eu un mot d'amour d'échangé entre nous; mais ce mot n'avait jamais été prononcé. Je vous aimais, cela était certain; mais je ne savais pas moi-même qu'elle était la force et qu'elle était la grandeur de cet amour. Je n'avais pas éprouvé la solidité des liens qui m'attachaient à vous. Si ce que je ressentais pour vous était une passion profonde, une absence de deux ou trois mois ne l'affaiblirait pas; si au contraire ce n'étaient que des sentiments éphémères, cette absence me montrerait leur peu de solidité. Dans le premier cas, revenu à Paris, je m'expliquerais franchement avec ma mère et lui demanderais de faire céder ses préjugés devant mon bonheur. Dans le second cas, au contraire, je céderais moi-même à sa volonté; car il ne serait vraiment pas juste de blesser ma mère que je respecte autant que je l'adore, pour arracher de force un mariage qui ne me tiendrait pas au cœur.

Il avait parlé lentement, cherchant ses mots et corrigeant une phrase par l'autre. Il respira, et, s'exprimant dès lors facilement et rapidement:

— Cela vous surprend peut-être de m'entendre parler ainsi, et vous vous dites peut-être que je suis bien calme et bien raisonnable ou plutôt bien raisonneur dans mon amour. Sans doute, je ne suis pas un héros de théâtre, je le reconnais; mais je suis un honnête homme, qui ne veut ni tromper les autres ni se tromper lui-même. En face d'une situation difficile, j'ai voulu me tirer d'embarras par une expérience. Cette expérience est faite; elle a duré un an, et elle m'a prouvé que ce que j'éprouvais pour vous, c'était une passion profonde, la plus grande, la plus complète qui puisse s'emparer d'un homme, de son esprit, de son cœur, de son être tout entier. Pendant un an, loin de vous, je n'ai vécu que par vous, par le souvenir et par l'espérance. Voilà pourquoi, revenu près de vous, je vous dis que je vous aime et vous demande si vous voulez m'accepter pour votre mari.

XVIII

Elle l'avait écouté, appuyée sur le coin du piano, et presque pendant tout le temps qu'il avait parlé, elle avait tenu les yeux obstinément fixés sur une frise du parquet, les relevant seulement pour le regarder d'un coup d'œil rapide et profond au moment où il avait fait intervenir sa mère.

Lorsqu'il eut cessé de parler, elle ne changea pas de position, et il s'établit alors un silence pour lui horriblement douloureux. Qu'allait-elle dire? Elle tenait sa vie entre ses mains..

Enfin elle releva les yeux, et, durant quelques secondes, ils se regardèrent sans rien dire.

Ce fut lui qui le premier rompit ce silence.

— La demande que je viens de vous adresser, dit-il, n'exige pas une réponse immédiate, et, si anxieux que je sois d'entendre cette réponse, je vous prie de ne me la faire qu'après que vous aurez eu le temps de réfléchir à mes paroles et de me juger. Si je vous ai dit mon amour, ce n'est pas pour vous obliger à un engagement formel envers moi, mais bien plutôt pour que vous ne soyez pas amenée à en prendre d'un autre côté.

Elle secoua doucement la tête avec un sourire qui

disait qu'elle n'était pas du tout disposée à cet engagement auquel il faisait allusion.

— Madame Nélis m'a parlé, dit-il, de certains projets.

Le sourire se changea en un rire ouvert et franc.

— Ah ! oui, le Portugais, dit-elle. Et c'est cette histoire qu'on venait de vous raconter qui vous avait donné cet air mécontent avec lequel vous m'avez accueillie. Vous ne connaissez donc pas maman et vous ne savez pas comme elle prend facilement ses désirs pour des réalités ?

— Cependant...

— Il est vrai que monsieur le comte de Seixas est venu plusieurs fois ici ; il m'a acheté une petite toile. Il a été d'une politesse d'opéra-comique avec maman ; avec moi, il épuise tout son répertoire de compliments. Mais de là à vouloir m'épouser et surtout à ce que je l'accepte pour mari, il y a une certaine distance que l'imagination seule de maman pouvait franchir. La vapeur, l'électricité, sont des forces enfantines comparées à l'imagination de maman ; si vous voulez la suivre dans ses rêves, vous ne tarderez pas à être épuisé.

— Je n'ai parlé que d'après ce qu'elle m'a raconté.

— Mettez-vous bien dans la tête que maman se figure qu'elle a pour fille une personne incomparable, qu'on ne peut pas voir sans aimer ; et encore aimer est-il bien faible, c'est adorer qu'il faut dire. Cette personne a toutes les séductions réunies en elle, la beauté, l'esprit, le cœur, le talent, etc., etc., comme disent les notaires. Tous ceux qui l'approchent, subjugués, affolés ; des amants qui aspirent à devenir des maris. Madame Daliphare fondant ses prétentions sur sa fortune, vous veut pour femme une fille riche, et elle n'a pas de doute qu'elle trouvera ce qu'elle désire. Maman attend pour moi un Prince-Charmant, un héros de féerie qui arrivera couvert de diamants et qui me ravira dans une apothéose. Ces choses-là se voyaient du temps de Cendrillon, et, s'il y a encore des Cendrillon, il n'y a plus de Prince-Charmant. Il y a vous, il est vrai ; vous êtes couvert de diamants et vous êtes charmant, mais vous n'êtes pas prince.

Il la regarda tristement.

— Cela vous fâche de m'entendre parler ainsi, mais vous savez bien que je ne suis jamais plus sérieuse que quand je parais plaisanter. Soyez certain que je parle sérieusement, très-sérieusement ; si l'air est léger, les paroles sont graves. De tous ces prétendants rêvés par maman, savez-vous combien il s'en est présenté ? Je veux vous le dire pour vous rassurer. Parmi les artistes, j'en ai trouvé trois ou quatre qui auraient bien voulu de moi pour femme : ils étaient vieux et fatigués ou bien jeunes et sans talent, et ils calculaient que, sous leur direction, je serais d'un bon produit pour le ménage, de sorte que l'affaire étant avantageuse pour eux, ils ont bien voulu me la proposer. Parmi les gens du monde, il s'en est rencontré aussi à qui la forme de mon nez a plu, et qui ont pensé qu'avec une rivière de diamants je leur ferais honneur dans une avant-scène ; mais ceux-là ne parlaient pas de m'épouser. A quoi bon le mariage entre honnêtes gens qui se comprennent à demi-mot ? J'oubliais de bons vieillards qui ont eu la générosité de m'offrir leur expérience pour m'aider à faire mon chemin dans la vie ; ce qu'ils demandaient en échange étaient si peu de chose que je serais une sotte de ne pas accepter avec reconnaissance. Vous seul, mon ami, au milieu de cette troupe d'adorateurs, vous m'avez parlé noblement ; jeune, riche, aimant, vous n'avez pas craint de demander à une fille qui n'a rien de devenir votre femme. Je vous en remercie ; vous ne savez pas quel bonheur vous m'avez donné. En vous écoutant, je me disais : Il s'en trouve donc un enfin qui parle avec son cœur, et le bonheur veut que ce soit celui-là même que j'aurais choisi entre tous, le camarade de ma jeunesse, notre ami.

— Ah ! chère Juliette, s'écria-t-il en se mettant à genoux devant elle.

Mais elle le releva vivement :

— Je vous en prie, dit-elle, ne donnez pas à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas et ne les interprétez pas au gré de vos désirs ; écoutez-moi jusqu'au bout avant de vous réjouir ou de vous attrister.

Puis, lui souriant doucement :

— Mettez-vous là, en face de moi, sur cette chaise, et causons. Tout à l'heure, en me parlant, vous étiez maître de vous, vous ne disiez que ce que vous vouliez dire : qu'il en soit de même maintenant en m'écoutant. J'ai toujours vu qu'au théâtre les scènes d'amour se jouaient avec de grands mouvements de bras, des mains passées dans les cheveux, des cris, des larmes ; mais nous ne jouons pas la comédie, nous sommes dans la réalité de la vie, notre avenir dépend de nous, tâchons de ne point le compromettre. Est-ce dit ?

Elle lui tendit la main. Il voulut la garder dans les siennes, mais elle la dégagea de manière à lui faire sentir qu'il ne devait pas essayer de la retenir.

— Vous savez, dit-elle, comment, à la mort de mon père, nous avons été ruinés. Heureusement il s'est trouvé dans sa succession ce qui était nécessaire pour payer ce qu'il devait : l'honneur était sauvé. Seulement ma mère et moi nous restions sans rien, littéralement sans un sou, ne conservant que quelques meubles, ce piano entre autres, et ces livres. Il fallait vivre. Ma mère n'avait pas été habituée au travail, elle ne pouvait rien. Moi, par bonheur, je pouvais quelque chose ; mon père, comme s'il prévoyait l'avenir, avait voulu me faire donner une éducation solide. J'avais passé mes examens ; j'étais assez bonne musicienne ; enfin j'avais en peinture un petit talent d'amateur. On me trouva des dessins à faire pour la bijouterie. Je gagnais assez pour nous faire vivre ; on pesait le pain à chaque repas, il est vrai, mais enfin on vivait. Au lieu de m'en tenir aux dessins pour l'industrie, j'étudiai la peinture, je travaillai sérieusement, non pas dans l'espérance de devenir une artiste de talent, je n'avais pas alors une ambition si haute ; mais pour mieux faire demain ce que j'avais fait à peu près hier, et à force de travail, j'arrivai à franchir le pas difficile et haut qui sépare l'artiste de l'amateur. Alors l'ambition que je n'avais pas eue tout d'abord me vint : je rêvai d'avoir du talent, d'être quelqu'un, de me conquérir un nom. Ne riez pas.

— Je ne ris pas, je vous admire.

— Beaucoup de jeunes filles mettent leur idéal dans un beau mariage ; moi, j'ai mis le mien dans la peinture. Je sais que cela contrarie ma mère, qui croit que les artistes doivent un jour ou l'autre mourir de faim, mais c'est là une idée dont j'espère la faire revenir par l'expérience. Cela commence déjà ; elle n'est point encore morte de faim ; on ne pèse plus le pain depuis longtemps ; il y a des jours où son amour-propre maternel est agréablement chatouillé. A son grand étonnement, elle a vu des peintres qui gagnaient cent mille francs par an à mettre du bleu et du vert sur une toile blanche ; elle ne tardera pas longtemps maintenant à dire que Rosa Bonheur, comparée à moi, est un bien petit talent. Dans ces conditions, vous devez donc comprendre que je sois peu disposée au mariage, qui serait pour moi la mort de la peinture et l'anéantissement de mes espérances. Franchement, je n'ai pas travaillé douze heures par jour pendant six ans pour en arriver là ; je n'ai pas bâti des châteaux en Espagne pour les démolir de ma propre main, de gaieté de cœur et sans raison.

— Sans raison ! Pouvez-vous parler ainsi ?

— Vous m'avez demandé de parler avec sincérité ; je vous demande la même chose, et je vous prie de ne pas vous fâcher de ce que je peux dire : la vérité, la vérité pure, dans les circonstances présentes, doit passer avant les convenances et les ménagements. Ce que j'ai voulu

dire par le mot « sans raison, » c'est qu'un grand amour, une passion irrésistible pourraient seuls me contraindre à renoncer à la peinture. Eh bien! cet amour... je ne le ressens pas.

— Ah! vous êtes cruelle.

— Pour vous, j'ai une grande amitié, une estime véritable; je vous ai vu bon, généreux; vous aimez votre mère avec une tendresse qui montre à tous quels trésors il y a dans votre cœur, et je crois que si j'avais dû ressentir de l'amour pour quelqu'un, c'eût été pour vous. Mais les sentiments que j'éprouve pour vous ne ressemblent en rien à l'amour.

— Et savez-vous ce que c'est que l'amour?

— Sans doute j'expliquerais mal ce que ce mot réprésente pour moi, et un entretien sur cette question n'est pas possible entre nous d'ailleurs. Cependant il faut bien que je vous dise que l'amitié très-vive et très-profonde que j'éprouve pour vous ne va pas jusqu'à l'anéantissement de volonté, jusqu'à la domination, jusqu'à la possession qui doit se trouver dans l'amour; et vous le voyez bien vous-même, puisque je vous résiste. Est-ce que si je vous aimais... d'amour, je pourrais vous parler avec ce calme en déduisant mes raisonnements? Est-ce que je ne serais pas tombée dans vos bras? Un regard n'eût-il pas été ma seule réponse. Contre l'amour tel que je le comprends, on ne lutte pas, car on est heureuse de succomber.

Il se cacha la tête entre ses mains.

— Je vous peine, dit-elle en continuant, et je souffre moi-même de la douleur que je vous impose, cependant il faut bien que j'aille jusqu'au bout. Une raison encore, et bien puissante celle-là, s'oppose à ce mariage que vous désirez. Votre mère. En m'adressant votre demande, m'apportez-vous l'approbation, le consentement de madame Daliphare? Non, n'est-ce pas? Au moins, croyez-vous que votre mère, qui a une fortune considérable, vous permettrait d'épouser une fille qui n'a rien? Rappelez-vous votre départ pour l'Angleterre. D'un autre côté, croyez-vous, la question d'argent mise de côte, qu'elle vous verrait avec plaisir épouser une artiste? Comment m'admettrait-elle dans son intérieur? Moi-même, comment accepterais-je une vie bourgeoise? Enfin vous, comment pourriez-vous vous partager entre votre mère voyant noir et votre femme voyant blanc? Du côté de laquelle vous rangeriez-vous? Cette vie à trois serait-elle le bonheur pour votre mère, pour vous, pour moi? Vous voyez bien que ce mariage n'est pas possible, que ce rêve que vous avez fait n'est pas réalisable; mais, quoi qu'il arrive, mon amitié se trouvera singulièrement accrue de ce que vous avez bien voulu me le proposer : je suis fière que vous m'ayez jugée digne d'être votre femme et la fille de votre mère.

Elle lui tendit la main, et cette fois elle la laissa dans les siennes tout le temps qu'il voulut la garder.

Pendant plusieurs minutes, ils restèrent ainsi, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux.

Enfin il reprit la parole :

— Ce que vous venez de me répondre, dit-il, m'a désolé; mais si grande que soit ma déception et si vive que soit ma douleur, je ne suis point découragé. Maintenant j'ai une dernière demande à vous faire, et par ce que vous venez de me dire je suis certain d'avance que vous ne me la refuserez pas : promettez-moi de n'écouter aucune proposition et de ne devenir la femme de personne si vous ne voulez pas être la mienne.

— Ah! cela, je vous le jure bien volontiers.

— Alors rien n'est perdu.

— Que voulez-vous, qu'espérez-vous?

— Vous conquérir, et, pour vous obtenir, vaincre ma mère, vaincre la peinture, vous vaincre vous-même.

— Oh! cela..., dit-elle avec un sourire de doute.

— Vous ne savez pas ce qu'on peut quand on aime! et je vous aime, Juliette, je vous adore!

XIX

Adolphe avait bien lancé son air de bravoure, mieux même qu'il n'appartenait à son caractère réfléchi. Entraîné par la situation, il n'avait vu dans le présent que Juliette, et dans l'avenir, il n'avait pensé qu'à son amour.

— Des obstacles se dressent entre nous; je les briserai. Des volontés s'opposent à notre réunion; je les dompterai. Nous serons l'un à l'autre, malgré tout, malgré tous.

Dans de semblables conditions, ces mots-là se pressent sur les lèvres, jaillissant du cœur avec une force irrésistible. On a toute les puissances, toutes les audaces; on escaladerait le ciel.

Malheureusement, lorsqu'on n'est plus porté par l'élan de l'enthousiasme, la réflexion parle, et sa voix, faible d'abord, devient bien vite de plus en plus formidable : quoiqu'on fasse, quoi qu'on veuille, il faut lui prêter l'oreille et l'écouter.

Ce fut se qui se produisit pour Adolphe : il n'était pas dans la rue que déjà il cherchait les moyens d'assurer sa victoire.

Il ne regrettait pas l'engagement qu'il venait de prendre, mais il se demandait comment il triompherait des difficultés qui se dressaient devant lui, plus hautes et plus escarpées depuis qu'il était retombé dans la réalité. Comment obligerait-il Juliette à renoncer à la peinture? Comment amènerait-il sa mère à consentir à leur mariage?

Pour Juliette, il n'avait qu'à se faire aimer d'elle, et assurément, le jour où l'amour lui apporterait son appui, la peinture serait vaincue. Sans doute, il avait du chemin à parcourir avant d'en arriver là, mais il ne se sentait nullement découragé. Juliette avait pour lui de l'amitié, de l'estime, même de la tendresse, et la façon dont elle lui avait parlé laissait place à l'espérance. Ses paroles n'étaient pas celles d'une femme qui s'est arrêtée à une résolution dont rien ne la fera départir. Son cœur était sensible, il se laisserait toucher, et, touché, il se laisserait entraîner par des sentiments qui seraient devenus les siens.

Mais sa mère?

Comment lui annoncer qu'il voulait Juliette pour femme? Comment lui faire accepter cette idée? Comment combattre ses préventions? Comment enlever son consentement?

Pendant que, revenant à Nogent, il se posait ces questions et les agitait dans son esprit inquiet, un fait presque puéril en lui-même vint lui montrer d'une façon palpable combien elles seraient délicates à résoudre.

Il avait annoncé à sa mère qu'il allait faire une promenade à travers champs. Abaissant par hasard ses yeux sur ses bottines, il les vit propres et luisantes comme elles étaient lorsqu'il avait quitté Nogent. Or, par cette journée de poussière, après une absence de plus de cinq heures et une promenade dans les chemins de la campagne, à travers les prairies et les bois, il ne pouvait pas rentrer avec les chaussures d'un homme qui a été simplement à Paris en chemin de fer et en voiture. Il lui fallait de la boue, ou bien sa mère, qui examinait tout, devinerait parfaitement où et comment il avait employé le temps de cette absence.

Au lieu de descendre à la station de Nogent, il continua jusqu'à Joinville, et il s'en revint à pied, non par les chemins bien balayés du bois, mais par la grande route pavée que suivent les voitures.

Alors, marchant au milieu de la chaussée, comme un ivrogne qui craint les fossés, enfonçant jusqu'à la

cheville dans la poussière, qu'il faisait tourbillonner, a se prit à rougir de lui-même.

Eh quoi! c'était ainsi qu'il était résolu. Il allait s'engager dans une lutte sérieuse, et au moment de la commencer, il employait les petits moyens, les petites roueries d'un écolier en faute.

Ce qu'il avait prévu se réalisa : en le voyant rentrer, sa mère l'examina de la tête aux pieds, et le premier coup d'œil dont elle l'enveloppa lui dit clairement qu'elle n'avait pas cru à cette longue promenade. Mais cet examen rapide la rassura, et l'épaisse couche de poussière qui couvrait les bottines et le pantalon fut un témoin qui arriva à propos pour lever ses doutes.

— Dans quel état tu es! dit-elle. Tu as été loin?

— Il y a de la poussière dans les chemins, répliqua-t-il sans répondre directement.

— Tu as fais une longue promenade, tu as toujours marché.

— Je n'ai plus mal à la tête, je te remercie.

— Va changer de vêtement, et reste dans ta chambre jusqu'à l'heure du dîner; si tu as besoin de te reposer, ne te gêne pas pour moi. D'ailleurs, j'ai des comptes d'ouvriers et d'entrepreneurs à examiner, cela ne t'amuserait pas.

Adolphe savait ce qu'étaient ces comptes d'entrepreneurs. Désireuse d'avoir son fils toujours près d'elle, madame Daliphare craignait cependant qu'il s'ennuyât; alors, pour lui laisser toute liberté, elle avait ce prétexte des comptes. Elle s'enfermait dans sa chambre, et, comme l'examen de ces comptes ne pouvait pas toujours durer, bien souvent, au lieu de repasser des additions, elle se mettait derrière un rideau, et elle restait là à regarder son fils se promener dans le jardin. Elle le voyait, et elle avait la conscience tranquille : elle ne le gênait pas.

Il monta à sa chambre, satisfait du succès de sa ruse, mais en même temps humilié et fâché qu'elle eût si bien réussi. Ce n'était pas en évitant toujours que le nom de Juliette fût prononcé, qu'il arriverait à habituer sa mère à l'idée de leur mariage.

D'ailleurs, il eût été bien aise de trouver une occasion de parler des Nélis. N'avait-il pas à annoncer à sa mère sa visite du lendemain à Passy, et ne lui fallait-il pas six mille francs?

Pendant le dîner, il chercha à faire naître cette occasion; mais comme sa mère ne se prêtait pas à son désir, soit parce qu'elle ne comprenait pas ses invites, soit au contraire parce que les comprenant trop bien, elle ne voulait pas lui permettre d'arriver à parler des Nélis, il fut obligé d'aborder franchement la question.

— A propos, dit-il, je serai obligé de te laisser seule au bureau demain, dans la matinée.

— Très-bien!

— Je vais à Passy, voir un tableau qu'on dit admirable. C'est l'œuvre d'un jeune peintre nommé Francis Airoles. Ce n'est pas précisément un début; mais comme Airoles n'a pas encore un nom marchand, on ne demande que six mille francs de ce tableau, qui, dans quelques années, voudra soixante mille francs.

— Qui donc t'a parlé de ce tableau et te l'a ainsi vanté?

— C'est Juliette Nélis. L'autre jour, au Louvre, il en a été beaucoup question.

— Tu ne m'en avais rien dit.

Quand Adolphe se trouvait pris par une question directe à laquelle il ne pouvait répondre que par un mensonge, son habitude était de ne pas répondre du tout, et de passer brusquement à un autre sujet.

— Le tableau est exposé dans un atelier particulier, dit-il, et Juliette a bien voulu me promettre de m'accompagner : j'irai la prendre demain avec sa mère.

— Encore Juliette, interrompit madame Daliphare. Je ne veux pas te tourmenter par mes observations et mes remontrances; mais, je t'en prie, souviens-toi de ce qui t'a été dit en deux circonstances décisives : au moment de ton départ pour l'Angleterre, et au moment de ton retour. Ne m'oblige pas à te le rappeler.

— Mais, maman...

— Je t'en prie, ne parlons pas de ce sujet. Tu dis que ce tableau vaut six mille francs; s'il te plaît et si le prix est avantageux, tu peux l'acheter. Je t'offre ces six mille francs. Mon intention est de mettre à ta disposition une subvention annuelle de dix mille francs, afin que tu puisses contenter ton goût pour les tableaux; tu prendras ces six mille francs sur les dix mille.

— Tu es vraiment trop généreuse.

— Je veux te faire plaisir. Je sais bien que maintenant que tu es mon associé, tu gagneras assez pour te payer tes fantaisies; mais l'argent gagné ne doit pas se dépenser, il doit s'amasser. C'est une habitude qu'il est bon que tu prennes dès le commencement; sans cela, on va trop vite et trop loin. J'agis en bonne mère de famille. Et puis enfin, où serait mon bonheur, si tu n'avais plus besoin de moi?

Le lendemain, à l'heure dite, il sonna à la porte de l'atelier de la rue de Dunkerque. Juliette était prête; madame Nélis n'avait plus qu'une fleur à poser sur son chapeau, un bouton à recoudre à ses manchettes et un point à faire à ses gants. Elle avait aussi égaré *Hermance*, mais on fut assez heureux pour retrouver le volume sous un monceau d'étoffes.

On partit enfin. Il s'était placé dans la voiture de manière à se trouver vis-à-vis de Juliette, et, pendant tout le temps que dura le trajet, il ne la quitta pas des yeux. Il n'avait plus à voiler son regard. Il avait parlé. Il pouvait la contempler à son aise, et de ses yeux brûlants, il répétait les paroles de la veille.

On arriva, et Adolphe, qui ne demandait qu'à partager les idées, les goûts de Juliette, trouva le tableau admirable, digne en tous points de l'éloge qu'il en avait entendu faire. Ce n'est pas six mille francs qu'il eût payé pour se donner le plaisir de sanctionner le jugement de Juliette, mais vingt mille francs, mais cent mille. Lui qui, cependant, n'était pas prodigue par nature, et qui, par éducation, avait été habitué à compter, il avait perdu le sens du calcul et le sentiment de la valeur de l'argent.

Cependant il éprouva bientôt un mouvement de dépit et de chagrin. L'admiration que manifestait Juliette le blessa dans sa jalousie; jamais elle n'avait eu pour lui les yeux qu'elle avait pour ce tableau. Comme il eût voulu être le peintre qui avait peint cette toile et qui allumait cet enthousiasme! Combien facile alors il lui serait de se faire aimer!

Mais il se hâta de reprendre les avantages que sa position lui donnait, et, tirant de sa poche une liasse de billets de banque qu'il posa sur la table du sculpteur :

— On demande six mille francs de ce tableau, dit-il; les voici.

Le sculpteur fut ébahi.

— J'aurais voulu garder encore le tableau de mon ami Airoles pendant une quinzaine de jours, dit-il, afin de le montrer à quelques amis, et puis il faut qu'il figure à l'exposition prochaine.

— Qu'à cela ne tienne. Gardez-le pendant un mois, et l'année prochaine, je serai fier de l'envoyer moi-même à l'exposition.

Puis, laissant les billets où il les avait déposés, il offrit son bras à madame Nélis pour regagner leur voiture.

— Vous avez fait une belle sortie, dit Juliette en riant, et vous avez une façon de placer vos billets de banque vraiment distinguée, qui est d'un grand seigneur plutôt que d'un homme d'argent.

— Crois-tu que l'argent abaisse nos sentiments? dit madame Nélis. Il n'en donne pas, cela est vrai; mais quand on en a, il permet de les montrer.

L'heure du déjeuner avait sonné. Il voulut les faire entrer aux Champs-Elysées, chez Ledoyen. Madame

Nélis se fit prier : elle n'était point en toilette pour se montrer dans un restaurant, elle n'était point en appétit. Enfin, elle se laissa toucher.

Ce fut une fête pour lui. Comme Juliette cassait son pain d'une façon charmante! comme elle était gracieuse lorsqu'elle se renversait légèrement pour boire, le cou tendu! Les lèvres à demi-ouvertes laissaient voir ses dents nacrées.

Mais comme elle ne subissait pas la même ivresse, elle n'oublia pas l'heure, et à midi, elle demanda de retourner au Louvre.

— Et ma copie? dit-elle.

Adolphe s'arrangea pour rester seul une seconde avec madame Nélis.

— J'ai à vous parler, lui dit-il, à vous parler sérieusement; voulez-vous me permettre de vous accompagner au Louvre? Pendant que mademoiselle Juliette travaillera, nous pourrons nous isoler dans un coin.

XX

Adolphe était un esprit pratique, qui avait pour habitude de procéder en tout méthodiquement, faisant les choses en ordre, les unes après les autres.

Pour conquérir Juliette, il s'était tracé un plan, et la passion, qui trouble si facilement les têtes, ne l'empêchait pas de se conformer à ce plan et d'en poursuivre l'exécution régulière partout et toujours.

Ainsi il avait décidé que madame Nélis pourrait lui être d'un utile secours auprès de Juliette, et, trouvant une occasion de la disposer en sa faveur, il s'empressait d'en profiter.

Sans doute l'influence qu'elle exerçait sur sa fille n'était pas bien grande. Cependant, si faible qu'elle fût, cette influence existait: la goutte d'eau qui tombe sur la pierre finit par user celle-ci et la creuser. Par la répétition de paroles qui seraient toujours les mêmes, la mère finirait par peser sur l'esprit de la fille. D'un autre côté, devenue son alliée, elle ne plaiderait plus la cause du Portugais ou de tout autre prétendant dont elle pourrait s'engouer.

— Vous venez avec nous? dit Juliette, lorsqu'en arrivant au Louvre elle le vit renvoyer la voiture.

— Est-ce que je vous dérange?

— Pourquoi, voulez-vous que votre compagnie me dérange? Elle me fait plaisir, vous le savez bien, et, si vous voulez passer une heure tous les jours avec nous, vous serez le bien venu.

— Et si j'en dérange d'autres?

— Ne dites donc pas de ces niaiseries-là ; vous savez bien que ces « autres » n'existent pas ni dans la réalité ni même dans votre imagination. Ne faites pas de ces taquineries inutiles.

— Cependant ce grand garçon qui l'autre jour s'amusait à vous faire des plis dans votre robe.

— Godfroy? Mais c'est un camarade.

— De la camaraderie on passe à l'amitié, et de l'amitié on passe vite à...

Elle lui posa doucement la main sur le bras. Ils traversaient en ce moment la galerie d'Apollon. Elle s'arrêta, et, s'approchant avec lui d'une fenêtre, pendant que madame Nélis continuait à marcher devant :

— Si vous voulez être jaloux de ces familiarités sans conséquence, dit-elle d'un ton sérieux, renoncez à un amour qui vous ferait trop souffrir. Je ne suis point une petite fille, qui baisse nécessairement les yeux quand on la regarde et qui rougit toutes les fois qu'on lui parle. J'ai pris l'habitude de certaines libertés que je ne saurais perdre, même pour vous être agréable, et je vous jure cependant que pour cela je ferais bien des choses. Si au contraire vous pouvez supporter en moi l'usage de ces libertés, venez nous voir ici ou dans mon atelier aussi souvent que vous voudrez, et vous vous convaincrez par vous-même que ces familiarités qui vous choquent sont parfaitement innocentes. Je serais heureuse que cette preuve fût faite d'une façon éclatante, car il y a en vous des préjugés qui vous causeront plus d'une déception douloureuse.

Il voulait répondre ; mais elle se remit en marche, lui souriant doucement et corrigeant par son regard ce que ses lèvres venaient de dire.

De même qu'il savait calculer, il savait aussi attendre et il ne cédait point aux impatiences de la fièvre. Ce fut seulement quand Juliette fut bien installée à son travail qu'il demanda à madame Nélis de faire avec lui un tour dans la grande galerie.

— Volontiers, dit madame Nélis, d'un ton dégagé qui avait des prétentions à la finesse et à la dissimulation ; je serai même bien aise de passer avec vous devant les Rubens. Vous avez dû voir dans vos voyages des tableaux de ce maître, qui vous permettent de bien juger ceux que nous avons ici. Les voyages ! Ah ! les voyages.

Puis, quand ils se furent éloignés de quelques pas :

— Je vous ai parlé des Rubens, dit-elle en riant, pour avoir un prétexte qui légitime cette promenade avec vous, car je ne quitte jamais Juliette. Comme vous pouvez avoir des raisons pour qu'elle ne connaisse pas notre entretien, j'ai pris les devants avec cette explication. Maintenant, mon cher enfant, je suis toute à vous, et, si c'est d'un bon conseil que vous avez besoin, je serai heureuse de vous le donner.

Elle dit cela simplement, mais cependant avec assurance, comme une personne convaincue de la valeur de ce qu'elle offre. Donner des conseils était en effet son fort. C'était chez elle une fonction naturelle qu'elle accomplissait avec une extrême facilité et avec une fertilité inépuisable. On pouvait même dire qu'elle produisait des conseils comme un pommier produit des pommes ; elle en était chargée, et il ne fallait que tendre la main vers elle pour qu'elle laissât tomber une récolte abondante. Des conseils ! elle en avait donné à son mari depuis la veille de leur mariage jusqu'au jour où il était mort et où elle lui disait en pleurant de faire un bon testament, afin d'arranger leurs affaires. Malheureusement il ne les avait écoutés ni pendant sa vie ni au moment de sa mort, de sorte qu'il avait perdu sa fortune et qu'il n'avait point arrangé ses affaires. Des conseils ! elle en avait donné, elle en donnait chaque jour à sa fille, et même, suivant son expression, « elle ne faisait que cela. » Conseils pour sa toilette, conseils pour sa conduite, conseils pour sa peinture : non au point de vue du métier, bien entendu, elle n'entrait pas dans ces détails ; mais au point de vue du goût et du bon sens. Elle en donnait à ses amis, à ses connaissances : à madame Daliphare, sur la fonte des métaux ; aux médecins, en leur offrant quelques bonnes recettes ; aux notaires, en leur racontant quelque fait curieux; à celui-ci, à celui-là, à tous ceux qu'elle connaissait ou qu'elle ne connaissait point.

— Ce n'est pas précisément un conseil que je veux vous demander, dit Adolphe, mais un concours.

— C'est presque la même chose, et, si je dois vous aider dans le chemin que vous voulez prendre, un bon conseil ne vous sera peut-être pas inutile. Enfin, je vous écoute.

Adolphe choisit une banquette autour de laquelle il ne se trouvait personne en ce moment ; puis, après avoir fait asseoir madame Nélis et s'être placé près d'elle, il commença :

— C'est de mademoiselle Juliette que je veux vous parler, de Juliette, si vous me permettez de m'exprimer ainsi.

— Parfaitement ; cette familiarité de langage rappelle le temps de votre enfance. Doux souvenirs! heureux âge!

— Je n'ai pas pu vivre auprès d'elle pendant plusieurs années sans être touché par le charme qui se dégage de toute sa personne, de sa beauté, de son esprit.

— N'est-ce pas qu'elle est irrésistible? Ce n'est pas parce qu'elle est ma fille et qu'elle me ressemble, mais je ne peux pas faire autrement que de dire qu'elle est irrésistible. Si c'est de l'orgueil maternel, qu'on me le pardonne; si l'on ne me pardonne pas, qu'on me condamne. Je parle de ma fille comme je parlerais d'une autre; voilà la vérité.

— Je ne me suis pas d'abord rendu bien compte des sentiments que ce charme produisait en moi, dit-il en continuant; j'ai cru que c'était seulement de l'amitié, mais bientôt j'ai dû reconnaître que c'était de l'amour.

— Vous? s'écria madame Nélis, vous amoureux de Juliette, et je ne m'en suis pas douté!... C'est impossible.

— Non-seulement cela est possible, mais encore cela est.

— Allons donc! Toutes les fois que la beauté de ma fille a produit l'effet qu'elle doit produire, je m'en suis toujours aperçue la première; ainsi, encore en ces derniers temps, pour le comte de Seixas. Et vous, avec qui nous avons vécu sur le pied de l'intimité, en contact journalier, je ne vous aurais pas deviné? Après tout, il est vrai que ce que nous voyons le moins, c'est ce qui est à nos pieds, et, en y réfléchissant, je trouve que c'est vous que je devais découvrir le dernier.

— Enfin j'aime Juliette et je viens vous la demander pour femme.

— Ah! mon Dieu? s'écria madame Nélis, mon Dieu, mon Dieu!

Il fut surpris de ces exclamations et de l'air désolé de madame Nélis. Il avait cru qu'en lui adressant sa demande, elle se jetterait dans ses bras, et c'était pour empêcher cette explosion en public qu'il avait procédé avec ces ménagements. N'apportait-il pas la fortune? N'assurait-il pas une riche position à Juliette? Que Juliette répondit froidement à sa demande, cela se comprenait et s'expliquait: elle consultait son cœur. Mais madame Nélis!

— Ma proposition vous fâche-t-elle? dit-il.

— Ah! mon cher enfant, comment pouvez-vous dire cela. Me fâcher, une proposition pareille, venant de vous que j'aime comme un fils; seulement elle me surprend. Je vous ai entretenu de certains projets, et vous comprenez, votre proposition d'un côté, ces projets d'un autre. Je ne suis pas la femme de l'imprévu, il faut que mon esprit s'habitue à une idée, et je m'étais habitué à la pensée que ma fille serait comtesse. Une couronne de comte sur les panneaux de sa voiture ou bien sur son argenterie et son linge, cela fait bel effet. Et puis Juliette aurait été à la cour, où sa place est marquée. Nous aurions voyagé; le comte a des mines de diamants au Brésil. C'était un beau mariage.

— Il me semble que ce n'est pas la misère que j'offre à Juliette.

— Sans doute la fortune de madame Daliphare est connue, on sait quelle est sa solidité; mais le commerce, vous comprenez. Une mère ne doit pas penser seulement aux avantages matériels et immédiats, mais encore à l'avenir. Mes petits-fils auraient été comtes: comte de Seixas, n'est-ce pas que c'est un beau nom? Je me figure qu'annoncé à pleine voix dans un salon, il doit produire de l'effet.

— Si vous avez pris des engagements...

— Des engagements pris, allons donc! Des projets, voilà tout. Je ne m'engage pas ainsi. Assurément le comte de Seixas paraît être un honnête homme et un vrai grand seigneur, mais enfin il faudrait, avant de s'engager, voir ce qu'il y a au fond de cette situation en apparence magnifique. Les apparences sont souvent trompeuses, et avec les étrangers on ne saurait s'entourer de trop de précautions. On a vu de ces étrangers qui éblouissaient Paris de leur luxe, et qui en réalité n'étaient que des aventuriers. Je ne dis pas cela pour monsieur de Seixas; mais il n'en est pas moins vrai qu'entre vous et lui, la comparaison est à votre avantage. Vous, on vous connaît, on sait qu'on ne sera pas trompé par de faux renseignements. Et cela se donne si légèrement les renseignements en fait de mariage. Votre position de fortune est connue de tout le monde; à la Banque, on me dirait ce que vous valez; il n'y a pas besoin d'aller au Portugal ou au Brésil; ces mines de diamants ça n'est bien souvent que des mines de cailloux. Et puis la noblesse aujourd'hui, par ces temps de révolution, peut-on compter dessus? Quelles cours existeront encore dans dix ans? Tandis que la fortune, quand on la tient bien on la garde, et avec la fortune on a la position qu'on veut.

Adolphe suivait en souriant ces changements qui se faisaient dans l'esprit de madame Nélis. Il n'était pas difficile de prévoir à quelle conclusion elle allait arriver. Elle y arriva promptement.

— Enfin il a quarante ans, monsieur de Seixas, et vous en avez vingt-cinq; il est un peu jaune, à vrai dire, et ridé, tandis que vous êtes beau garçon. Mon esprit s'habitue à votre proposition, qui en réalité est très-honorable, et pour nous certainement avantageuse, très-avantageuse.

— Eh bien! alors je vous demande d'être mon interprète auprès de Juliette et de faire pour moi ce que vous faisiez pour monsieur de Seixas.

— Soyez sans crainte, mon cher enfant; ma fille respecte sa mère et elle écoute ma voix. Votre mariage est certain, et l'on peut dire que ce sera un très-beau mariage, très-beau, très-beau.

— Maintenant j'ai encore une grâce à vous demander; c'est de ne pas parler tout de suite à ma mère de ma démarche auprès de vous.

— Et pourquoi donc?

Il restait embarrassé pour répondre, quand madame Nélis lui vint en aide.

— Ah! oui, je comprends, dit-elle; nous sommes encore si près de cette catastrophe? Dans sa douleur, elle pourrait être peinée de vous voir des idées de mariage. Respectons son deuil. Vous me direz quand je pourrai parler. Jusque là, muette. Vous verrez si je sais garder un secret. Ah! mon cher enfant, mon cher fils, je ne m'attendais guère au bonheur que vous m'apportez. Vous, mon gendre. Je l'avais rêvé... autrefois.

XXI

C'était quelque chose pour Adolphe d'avoir mis madame Nélis dans ses intérêts; mais le succès avait été si facile, et il était d'ailleurs si bien assuré d'avance, qu'il n'y avait pas là de quoi chanter victoire.

C'était un point d'obtenu, voilà tout; il fallait passer au second, et celui-là était autrement sérieux, autrement inquiétant, puisqu'il s'agissait de madame Daliphare.

Mais le propre de ces caractères est de ne pas s'arrêter dans leur marche, pas plus après une défaite pour se reposer, qu'après une victoire pour se réjouir; ils vont toujours leur chemin régulièrement, considérant que rien n'est fait tant qu'il leur reste quelque chose à faire. Ce qui leur coûte, ce n'est point l'effort de l'exécution, c'est celui de la résolution; cette résolution prise, ils vont de l'avant, non par bonds, mais à pas comptés.

Ce qu'il avait à faire maintenant avant de demander à sa mère d'accepter Juliette pour belle-fille, c'était d'introduire celle-ci dans leur vie, sur le pied où elle était autrefois; c'est-à-dire qu'il fallait trouver un moyen pour qu'elle vînt passer tous les dimanches à Nogent.

Il n'était pas l'homme des sentiers détournés, et lors-

qu'il désirait une chose, il avait pour habitude de la demander tout simplement.

Le jeudi, il adressa donc sa demande à sa mère.

— J'ai trouvé Juliette Nélis un peu fatiguée l'autre jour, dit-il ; elle travaille trop.

— A son âge, je ne connaissais pas la fatigue, et je t'assure que je travaillais aussi et même peut-être plus que Juliette.

— Sans doute, seulement il y a travail et travail. Ainsi, lorsqu'on est enfermé toute la semaine dans le salon carré du Louvre, on doit avoir besoin de respirer l'air le dimanche. Ce n'est pas ce que fait Juliette, et le dimanche elle s'enferme dans son atelier ; c'est là tout le changement qu'elle se permet. Elle est très-courageuse et travailleuse jusqu'à se rendre malade. On dit que les artistes sont tous paresseux ; je ne sais pas si cela est vrai, mais en tous cas elle fait exception à la règle. Pour elle, il en est du travail comme de l'ordre.

— Elle a assurément beaucoup de qualités et c'est heureux, car ce n'est pas sa pauvre mère qui par son travail et son ordre les aurait fait vivre.

— Toujours est-il que Juliette se fatigue trop. J'avais envie l'autre jour de l'inviter à venir dimanche à Nogent ; cela lui aurait fait du bien.

— L'as-tu invitée ?

— Non. Je n'ai pas voulu prendre cette liberté avant de t'avoir demandé si cela ne te contrarierait pas.

— Cela ne me contrarie pas de rendre service aux gens qui ont besoin de moi, et si tu veux inviter madame Nélis et Juliette pour dimanche, tu le peux.

— Je vais aller les voir ce soir.

— Il suffit que tu leur écrives, et même cela vaut mieux. Laisse moi te dire qu'il serait mauvais de reprendre avec les Nélis les habitudes que nous avions autrefois : Juliette n'est plus une petite fille, et toi tu n'es plus un enfant. Il ne faut pas donner prise aux propos du monde.

— Qu'importe le monde ? Il n'a pas à s'occuper de ce qui se passe chez nous.

— Ce qui n'empêche pas qu'il s'en occupe cependant. Il ne faut pas que tu compromettes la réputation de Juliette, et que tu l'empêches de faire un bon mariage, s'il s'en présente un pour elle.

— Je n'ai jamais rien fait pour la compromettre.

— Il ne s'agit pas de ce que tu fais ; il s'agit de ce qu'on dit. Crois-tu que j'aurais pensé à t'envoyer en Angleterre, si l'on ne m'avait pas parlé de toi et de Juliette ? Il se trouve toujours des gens pour vous rendre ce genre de service. D'un autre côté, je ne veux pas qu'on dise que j'attire Juliette, afin de te garder à la maison, et que je ferme les yeux sur ce qui se passe chez moi, afin de t'empêcher de faire des folies au dehors, comme tant d'autres jeunes gens.

— Mais, encore un coup, il ne se passe rien qui puisse donner naissance à ces bruits infâmes. Si l'on disait que je te vole, m'enverrais-tu en Amérique pour faire taire cette calomnie ?

— Il n'y a pas de fumée sans feu. On ne dira jamais que tu me voles, parce que ce serait de la folie ; pourquoi me volerais-tu, puisque ce que j'ai est à toi ? Tandis que ce n'est pas de la folie de prétendre que Juliette te plaît, cela saute aux yeux. Peux-tu contredire ceux qui soutiennent que tu as du goût pour Juliette ?

Ainsi posée, la question était assez embarrassante ; s'il confessait franchement ses sentiments vrais pour Juliette, cet aveu empêchait sa mère de recevoir les Nélis dans les conditions d'intimité étroite qu'il voulait ; d'un autre côté, s'il ne les confessait point, cela reculait indéfiniment l'heure où il pourrait demander le contentement formel de sa mère. Pourquoi celle-ci eût-elle consenti à un mariage qui n'était point exigé par un amour sérieux. Il prit un moyen terme.

— Il est certain, dit-il, que, suivant ton expression, j'ai du goût pour Juliette. Comment en serait-il autrement ? Juliette est charmante, jeune, jolie, pleine d'esprit, et moi, je ne suis ni aveugle ni sourd. Mais de ce que je rends justice à sa beauté et à ses qualités morales, il ne s'ensuit pas nécessairement que je la compromets.

— Quand un jeune homme reconnaît à une jeune fille toutes les qualités que tu attribues à Juliette, il arrive nécessairement que tôt ou tard il devient amoureux d'elle, et il ne faut pas que tu deviennes amoureux de Juliette.

— On ne devient pas amoureux par ordre, parce qu'il faut, ou parce qu'il ne faut pas.

— On devient amoureux bien souvent par hasard, par occasion, parce qu'on se rencontre facilement avec une femme. Voilà pourquoi je t'ai fait partir pour l'Angleterre il y a un an, pourquoi je t'ai retenu en Hollande ; enfin pourquoi je te dis qu'il est mauvais de reprendre avec les Nélis nos habitudes d'autrefois. Je désirais alors, comme je désire maintenant, t'éviter ces fréquentes rencontres avec Juliette ; et puisque nous avons abordé ce sujet, dont j'aurais voulu ne pas parler, il faut que je te dise tout ce que j'ai à te dire là-dessus. Si tu es amoureux de Juliette, il ne peut arriver que deux choses : ou elle cède à ton amour et devient ta maîtresse, ou elle te résiste et tu l'épouse.

— Mais Juliette n'est point de celles dont on fait une maîtresse.

— Précisément. J'ai trop de confiance en elle pour supposer qu'elle puisse ainsi succomber ; je la crois une honnête jeune fille, coquette peut-être, aimant à plaire, et heureuse d'avoir près d'elle des soupirants, mais enfin honnête et tout à fait incapable de tomber dans une faute. D'un autre côté, je t'estime trop pour admettre que tu puisses avoir un moment la pensée de séduire une honnête fille, qui a été ton amie d'enfance.

— Je t'assure qu'il n'y a pas en moi l'étoffe nécessaire pour faire un séducteur.

— J'en suis certaine. Reste donc le mariage ; si tu aimais Juliette, tu voudrais l'épouser ?

— Il le faudrait bien. Je ne me laisserais pas mourir d'amour ; tu ne le voudrais pas, et bien certainement tu serais la première à me donner ce conseil ; Juliette ferait une charmante belle-fille ; vois comme elle est bonne pour sa mère.

— Ne parlons pas de cela ; il ne faut pas que le goût que tu peux avoir pour Juliette devienne de l'amour : un pareil mariage ferait le malheur de ma vie.

— Pourquoi donc ? En quoi une femme qui a les qualités que tu reconnais à Juliette pourrait-elle te rendre malheureuse ? Il me semble, au contraire...

C'était après le dîner et dans le salon de madame Daliphare que cet entretien avait lieu ; la mère et le fils, assis en face l'un de l'autre, étaient séparés par une table. A ce mot, madame Daliphare se leva vivement, et s'approchant de son fils :

— Tu l'aimes donc ? s'écria-t-elle ; tu veux donc l'épouser ? Eh bien, avant de me répondre, sache que je ne consentirai pas à ce mariage. Si tu t'es flatté de l'idée que tu pourrais m'amener doucement par d'habiles détours à accepter Juliette pour ta femme, tu t'es trompé ; il faut que cela soit bien entendu entre nous. Maintenant que tu es averti et que tu connais ma volonté, conduis-toi en conséquence.

Et s'éloignant brusquement, elle entra dans sa chambre.

Cette explosion de colère et cette sortie avaient été si violentes qu'il n'avait pas pu placer un mot ; il resta un moment interdit après le départ de sa mère. Les choses avaient pris une autre tournure que celle qu'il avait voulu leur donner. Maintenant quel parti prendre !

Sans doute il était à l'âge où il pouvait contraindre sa mère à donner son consentement au mariage qu'il lui plairait de faire, et ce fut la première idée qui se présenta à son esprit, sous l'impression de la révolte.

— Je ne suis plus un enfant, se dit-il, et personne ne peut m'empêcher d'épouser la femme que je veux.

Mais la réflexion le ramena bien vite à d'autres sentiments. Quand même il se déciderait à employer des moyens légaux pour obtenir le consentement de sa mère (et une pareille nécessité était de nature à l'effrayer), cela n'assurerait pas son mariage, car Juliette ne voudrait jamais devenir sa femme à ce prix. Elle aussi avait pris les devants et avait posé ses conditions.

Etait-il donc enfermé dans un cercle fatal dont il ne pourrait jamais sortir? D'un côté, Juliette lui signifiait qu'avant de répondre à sa demande il fallait qu'il fût certain du consentement de sa mère, et, d'un autre, sa mère, avant qu'il lui demandât ce consentement, lui signifiait qu'elle ne le donnerait jamais.

La situation était vraiment mauvaise, et, au premier abord, elle paraissait sans issue.

A ce moment, la porte de la chambre se rouvrit et sa mère s'avança vers lui, la main tendue :

— Pardonne-moi un coup de vivacité, dit-elle ; j'ai eu tort de me laisser emporter. Ce n'est pas ainsi qu'une mère doit parler à son fils, surtout à un fils tel que toi.

Il respira, et une douce émotion détendit ses nerfs crispés, mais ce fut pour un court instant.

— Je te dois les raisons de ma détermination, continua madame Daliphare ; ce qui me fait repousser Juliette, c'est qu'elle n'a pas de fortune.

— N'es-tu pas assez riche pour deux.

— Précisément parce que j'ai acquis une certaine richesse, je suis tenue à des exigences que je n'aurais pas si j'étais pauvre ; fortune épouse fortune, pauvreté épouse pauvreté, c'est la loi du monde, comme jeunesse épouse jeunesse est la loi de nature. Cinq millions sont pour moi une fortune considérable ; pour toi il t'en faut dix. Ces dix millions te donneront une importance et une position dans la société que je veux que tu obtiennes et que tu obtiendras. Je ne renoncerai pas à ce rêve de toute ma vie pour une femme mille fois plus belle encore que n'est Juliette. Veux-tu m'enlever cette espérance qui m'a donné la force et l'intelligence pour travailler depuis vingt ans? Veux-tu que, prête à mettre la main sur le but que j'ai poursuivi, je le manque par ta faute? Veux-tu m'enlever la récompense de mes soins et de ma tendresse? Tu trouves peut-être qu'en m'opposant à un mariage avec Juliette je suis cruelle de contrarier ton désir, que je suis une mauvaise mère, une égoïste ; mais qu'est un désir de quelques mois, à côté d'une ambition de vingt années? Ne serais-tu pas cruel, toi, ne serais-tu pas égoïste si, par ton mariage, tu brisais les joies et les espérances de ma vieillesse. Que me resterait-il sur cette terre? Je t'ai dit tout à l'heure que je ne consentirais pas à ton mariage avec Juliette ; j'ai eu tort, car si je te voyais décidé malgré tout à ce mariage, je ne te laisserais pas recourir à la loi pour m'arracher mon consentement. D'avance je te le donne. Seulement d'avance aussi je te dis ce que tu peux pour moi ; ma vie est dans tes mains. Elle sera ce que tu voudras, heureuse ou malheureuse : l'avenir en décidera. Maintenant laisse agir ton cœur, et va du côté où il te porte. Ton choix me dira qui tu préfères ; la jeune fille que tu connais à peine ou ta mère.

XXII

Madame Daliphare avait choisi un terrain avantageux pour elle en engageant la question comme elle l'avait posée.

Elle connaissait son fils, et elle savait très-bien que son amour filial était fait surtout de deux sentiments : une tendresse profonde et une certaine crainte respectueuse.

La crainte, elle l'avait excitée en déclarant nettement qu'elle ne consentirait pas à un mariage avec Juliette ; la tendresse, elle l'avait émue en posant une question de préférence entre l'amante et la mère.

Que ferait-il, emprisonné dans ces deux sentiments?

Oserait-il se révolter contre la volonté qui lui avait été si formellement signifiée?

Cela était peu probable ; cependant, à la rigueur, il était possible que, poussé par la passion, il s'affranchît et recourût aux moyens que la loi offre à ceux qui ont dépassé l'âge de vingt-cinq ans. De lui-même il ne voudrait assurément pas employer des moyens de ce genre ; mais, sous l'influence de Juliette, il pouvait très-bien cesser d'être ce qu'il avait été jusqu'alors. Quelle était cette influence, jusqu'où s'étendait-elle? C'était ce que madame Daliphare ne savait en aucune façon, et cela l'inquiétait. Juliette encourageait-elle cet amour, l'avait-elle fait naître, le dirigeait-elle? Autant de questions qu'elle ne pouvait résoudre.

Dans le doute, elle avait donc été obligée de ne pas s'en tenir à un ordre tout simple, et c'était pour cela qu'après être sortie du salon si brusquement, elle y était rentrée après un moment de réflexion, et avait fait appel à ses sentiments de tendresse filiale, dont elle connaissait la puissance.

Si, contre toute prévision, il trouvait dans les excitations de Juliette la force nécessaire pour user de son droit et s'affranchir de la volonté qu'on lui imposait, il était peu à craindre qu'il en vînt jamais jusqu'à refuser le témoignage de tendresse qu'on lui demandait. Comment pourrait-il préférer à sa mère une femme qu'il ne connaissait que depuis quelques années? Pour légitimer cette préférence, il faudrait des qualités extraordinaires qu'elle ne reconnaissait point à Juliette. Qu'avait-elle de plus que toutes les femmes? Une autre serait aussi jolie qu'elle, et cette autre aurait l'auréole que donnent les millions.

Cependant, si bien combinées que fussent ces dispositions, elles ne parurent point encore suffisantes à madame Daliphare pour lui inspirer une complète sécurité. Elle ne savait guère ce que c'est que la passion ; mais, si elle n'en avait point l'expérience personnelle, elle en avait la peur instinctive. Elle se rappelait des histoires d'amour auxquelles elle n'avait pas attaché autrefois grande importance, mais qu'elle trouvait effroyables maintenant qu'elles pouvaient la toucher personnellement. Pourquoi Adolphe lui aussi ne se laisserait-il pas prendre par la folie de la passion? Par plus d'un côté il ressemblait à son père, qui était faible et chimérique, et ne fallait-il pas qu'il fût lui-même bien peu raisonnable pour s'être amouraché de Juliette? Est-ce qu'avant de devenir amoureux de la femme qu'il doit épouser un jour, l'homme sensé ne s'inquiète pas de savoir quelle est sa dot et quelles sont ses espérances!

Décidée à ne point se contenter de la défense qu'elle avait signifiée à son fils, ni de l'appel qu'elle avait fait à sa reconnaissance en même temps qu'à sa tendresse, et voulant autre chose encore qui la rassurât complétement, elle se trouva assez embarrassée pour trouver cette autre chose. Alors, pour la première fois de sa vie, elle regretta de ne point avoir la science ou l'expérience de la passion. Si encore elle avait su à qui demander conseil ; mais à qui s'adresser? Malade, on consulte un médecin ; pris dans une mauvaise affaire, on consulte un avocat. Pourquoi n'y a-t-il pas des avocats et des médecins pour les affaires et les maladies d'amour? Ou plutôt pourquoi y a-t-il en ce monde un sentiment qui s'appelle l'amour! A quoi sert-il? L'ambition et l'argent ne sont-ils pas suffisants pour nous passionner et nous rendre heureux?

Si elle avait cru possible de séparer absolument Adolphe et Juliette, elle eût recouru à ce moyen radical. Mais une telle mesure n'était véritablement pas praticable,

car si elle avait la liberté d'inviter ou de ne pas inviter les Nélis chez elle, à Nogent, elle ne pouvait pas empêcher son fils d'aller chez Juliette ou de la rencontrer au Louvre toutes les fois qu'ils voudraient se voir. Il n'était plus un enfant qu'on ne laisse sortir qu'avec sa bonne, et elle était sans autorité sur madame Nélis, qui devait désirer ce mariage aussi vivement qu'elle-même le redoutait.

Empêchée de ce côté, elle se tourna d'un autre et fit absolument le contraire de ce qu'elle aurait voulu: puisqu'elle ne pouvait pas l'empêcher de la voir, elle pensa que les dangers de ces rencontres seraient en partie neutralisés s'il ne la voyait pas seule comme autrefois, dans une étroite intimité et dans une sorte de tête-à-tête.

Alors les dimanches, à Nogent, devinrent des jours de fête, et elle invita tous ceux ou plus justement toutes celles qui pouvaient reléguer Juliette au second plan. Il suffisait qu'une femme fût jolie pour qu'elle voulût l'avoir à sa table.

Si monsieur Daliphare avait pu revenir en ce monde, il n'aurait pas reconnu sa maison d'autrefois. Quelle n'eût pas été sa stupéfaction en voyant dans la cuisine, devant les fourneaux qui lançaient des étincelles, un chef vêtu de la veste blanche traditionnelle; il n'eût pas voulu croire que cet artiste majestueux remplaçait la vieille Justine, dont on vantait autrefois le talent pour la matelote d'anguille, le rognon de veau rôti et le gâteau de riz: tous plats fameux naguère, qu'on méprisait maintenant et dont on laissait l'auteur dédaigné dans la cuisine de Paris. A table, il se serait cru le jouet d'un rêve quand un domestique à cravate blanche et en habit noir, se penchant sur son épaule, lui aurait doucement murmuré à l'oreille: « Sauterne ou madère. » Du sauterne ou du madère, chez lui, quand pendant trente ans on n'avait bu qu'un petit vin blanc qu'il faisait venir directement des environs de Châblis, mais pas de Châblis même, parce qu'il aurait fallu payer la réputation de ce vignoble. Etait-il chez lui? ou plutôt n'était-il pas chez un voisin qui, faisant des affaires à la Bourse, ne connaissait pas la valeur de l'argent honnêtement gagné et ne pensait qu'à jeter de la poudre d'or aux yeux de ses amis? Assurément ce n'était pas sa femme qui faisait servir le champagne dans des coupes où il ne mousse pas, au lieu de le verser dans d'étroits cornets où quelques gouttes tombées de haut suffisent pour monter jusqu'aux bords.

Les pigeons ramiers eux-mêmes, qui de temps immémorial perchaient dans les vieux marronniers du jardin, se demandaient ce qui se passait d'extraordinaire. Que signifiait ce tapage dans la nuit du dimanche au lundi? Autrefois ils pouvaient tolérer quelques paroles qui venaient troubler leur sommeil; mais maintenant ce n'étaient plus seulement des paroles, c'étaient des bruits de toutes sortes, avec des mouvements de lumière qui les tenaient éveillés et effrayés jusqu'à une heure du matin. Comment se lèveraient-ils avec le soleil pour aller çà et là ramasser la pâtée de leurs petits, si on ne leur permettait pas de dormir le soir? Seraient-ils donc obligés d'abandonner ce jardin honnête naguère, qu'ils avaient choisi pour sa tranquillité, de préférence aux jardins environnants, habités par des gens tapageurs?

Pendant la journée même ils ne se sentaient pas en sécurité; avec les mamans et les grandes sœurs, venaient des enfants, garçons et petites filles, qui grimpaient aux arbres, dénichaient les nids de fauvettes faits dans les bosquets, et jetaient sans cesse des cailloux dans les branches. On était vraiment exposé; cela devenait intolérable pour des oiseaux sédentaires et paisibles. C'était une jouissance bourgeoise qu'il leur fallait; si on ne pouvait pas la leur garantir, on devait le dire franchement, ils verraient à déménager; sans doute il leur en coûterait, parce que quand on est un honnête pigeon on tient à ses habitudes, on n'est point un nomade sans feu ni lieu, un vagabond; mais précisément pour cela ils voulaient le repos.

Madame Daliphare avait attendu merveille de cette vie nouvelle; il lui semblait impossible qu'Adolphe n'y trouvât pas des distractions qui diminueraient singulièrement le prestige de Juliette. Aussi sa surprise fut-elle grande de reconnaître, après quelques mois d'expérience, que le résultat qu'elle avait poursuivi n'était nullement obtenu.

Son superbe cuisinier lui avait, il est vrai, présenté chaque semaine un mémoire long d'une toise, sur lequel elle n'avait guère trouvé à rogner, malgré ses recherches, embrouillée et intimidée qu'elle était par la longue kyrielle de noms inconnus dont il était surchargé; son maître d'hôtel, si noble, la serviette à la main, lui avait cassé pas mal de verrerie et ébréché plus encore de vaisselle; son jardinier s'était plaint des dégâts que les enfants causaient chaque dimanche dans les jardins et les serres, où ils fourrageaient tout; le cocher avait considérablement augmenté le mémoire de l'avoine, sous le prétexte que les chevaux des invités mangeaient toute la provision; des fauteuils avaient été cassés, des canapés déchirés, le tapis de billard avait été crevé, des avirons avaient été perdus. C'était là le plus clair de ces réceptions, qui donnaient tant de peine à organiser et qui coûtaient si cher, sans compter les critiques de quelques invités indépendants, qui ne se gênaient pas pour blâmer tout, condamnant le valonnement des pelouses, préférant la Garonne à la Marne et faisant la grimace en dégustant les vins.

Quant à Adolphe et à Juliette, ils avaient traversé cette période de fête sans paraître s'en apercevoir, ou tout au moins sans modifier l'un ou l'autre leurs anciennes habitudes.

Toutes les fois que Juliette venait passer le dimanche à Nogent, Adolphe était d'une humeur charmante, aimable et gracieux avec tout le monde, plaisantant avec les mamans, jouant avec les enfants, causant et discutant avec les papas.

Toutes les fois au contraire qu'elle ne venait pas, il était d'une humeur massacrante; on le voyait seulement à l'heure du dîner, auquel il assistait, présent de corps, absent d'esprit.

Madame Daliphare voulait bien dépenser son argent, mais c'était à condition que cette dépense la conduirait sûrement au but qu'elle poursuivait.

Adolphe voulait bien voir des invités venir s'installer tous les dimanches à Nogent et disposer de sa maison comme si elle leur appartenait, mais c'était à condition que Juliette serait au nombre de ses invités.

Mais si de son côté madame Daliphare voyait que son argent ne lui rapportait rien de bon, et si du sien Adolphe subissait l'ennui de convives qui lui étaient indifférents, sans le plaisir d'avoir en même temps devant lui celle qui lui faisait battre le cœur, il devait résulter de cette double déception que le fils autant que la mère et que la mère autant que le fils seraient mécontents.

Ce fut ce qui arriva, mais avec cette circonstance aggravante qu'au lieu de s'en prendre aux difficultés de la situation, ils s'en prirent l'un à l'autre.

— Comment mon fils, que j'aime tant et pour qui j'ai tant fait, peut-il me causer un pareil chagrin? se disait la mère.

— Comment ma mère, qui était autrefois si bonne et si généreuse, peut-elle me voir souffrir sans être touchée de pitié et se départir de son entêtement? se disait le fils.

Et de fait il souffrait cruellement de la persistance de la volonté de sa mère, qui lui laissait peu d'espoir dans l'avenir, mais encore il souffrait de la situation fausse dans laquelle il se trouvait vis-à-vis de Juliette.

Chaque fois qu'il voyait celle-ci, il l'entretenait, bien entendu, de son amour, mais c'était toujours timidement

et d'un façon contrainte, arrêté qu'il était par l'embarras de donner une conclusion à ses paroles. Que répondrait-il si un jour Juliette, mettant sa main dans la sienne, lui disait: « J'accepte; à quand notre mariage? » Elle paraissait s'attendrir et se laisser toucher par son amour. Que deviendrait-il, si, tout à fait vaincue, elle lui disait ce mot qu'il redoutait autant qu'il l'espérait.

Les choses en étaient à ce point lorsqu'il trouva dans monsieur de la Branche, le notaire, un concours inattendu, qui avança singulièrement ses affaires.

XXIII

Le beau-père de monsieur de la Branche, le vénérable monsieur Charpillon, habitait Nogent depuis qu'il avait cédé son étude, et tous les dimanches il recevait son gendre chez lui.

De là étaient nées des relations de voisinage qui, continuant des relations d'affaires, avaient créé une sorte d'intimité entre madame Daliphare et la famille Charpillon.

Quand madame Daliphare avait organisé ses réceptions, elle avait été heureuse de trouver cette famille, qui, se composant de sept personnes, meublait tout de suite la salle à manger. N'ayant en espérance que des dots modérées, et plus laides d'ailleurs les unes que les autres, les trois demoiselles Charpillon qui restaient à marier ne pouvaient en aucune façon être des rivales pour Juliette; mais elles étaient excellentes pour remplir la maison, et c'était en cette qualité que madame Daliphare les invitait.

Monsieur de la Branche, qui, au grand désespoir de son beau-père, laissait sa figure de notaire à Paris, pour devenir un écolier échappé aussitôt qu'il avait passé la barrière du Trône, était l'entrain et la gaieté de ces réunions; il organisait toutes les parties, jouait avec les enfants, causait politique avec les pères, faisait du sentiment avec les jeunes mères, enfin se répandait au dehors de toutes les manières, autant par expansion naturelle que pour échapper à sa femme, aussi aigre que disgracieuse.

Bien qu'il fut continuellement en train de causer, de rire et de remuer, il était cependant capable d'observation, et ses yeux circulaires voyaient très-bien tout ce qui se passait autour de lui, en même temps que ses oreilles aux aguets entendaient ce qui se disait.

L'attitude de Juliette et d'Adolphe l'avait naturellement frappé et, sa curiosité éveillée, il s'était mis à les étudier l'un et l'autre.

Quel rôle mademoiselle Nélis jouait-elle dans cette maison : celui d'une maîtresse, celui d'une fiancée, celui d'une amie?

Tout d'abord il avait incliné à croire qu'elle était la maîtresse d'Adolphe : certains regards, des poignées de main plus longues qu'elles ne le sont ordinairement entre indifférents, des mots dits à l'oreille, des prétextes sans cesse renaissants pour s'isoler toujours et rester en tête-à-tête, lui avaient prouvé jusqu'à l'évidence qu'il y avait de l'amour entre eux. L'amour constaté, la conclusion avait été qu'elle était sa maîtresse : une artiste, c'était bien naturel; pas de fortune, c'était obligé. Et comme il n'était pas du tout bégueule avec lui-même, le jeune notaire, il s'était fort égayé à cette idée.

— Voilà des gens heureux, s'était-il dit. Elle est charmante, il est beau garçon; ils sont jeunes tous deux, libres tous deux; ils s'aiment. Il y a tout juste entre eux ce qu'il faut de contrainte pour donner du piquant à leurs amours. C'est très-joli.

Et, faisant un retour sur lui-même, lui qui, pour obtenir une étude, avait épousé une jeune haridelle, sèche et jaune, dont la jalousie le tenait en laisse, il avait eu un soupir de regret. Mais comme il ne connaissait point l'envie, peut-être par cela seul que sa femme la connaissait trop, il n'en avait voulu ni à Adolphe ni à Juliette de leur bonheur, et par sympathie, pour approcher des gens heureux, pour jouir de leur amour et se réchauffer à ses rayons, il leur avait témoigné une véritable amitié et s'était mis en tiers entre eux toutes les fois qu'il avait cru ne point les gêner. Cela le rendait jeune et lui faisait oublier sa femme.

Mais cette intimité n'avait pas tardé à lui montrer la fausseté de sa conclusion; il y avait de l'amour entre eux, seulement il n'y avait que cela.

Alors cet amour devait aboutir forcément à un mariage. Mais comment madame Daliphare consentirait-elle au mariage de son fils avec une femme qui n'avait rien?

Si la première conclusion du notaire l'avait égayé, la seconde lui causa une véritable satisfaction personnelle.

Bien qu'il fût d'une politesse parfaite avec madame Daliphare et lui montrât toujours un visage souriant, il n'avait point oublié qu'elle l'avait appelé « sot; » le mot lui était resté sur le cœur, et, s'il n'en avait point jusqu'à ce jour marqué du dépit ou du ressentiment, c'était par intérêt, bien plus que par oubli de l'injure. On ne se fâche pas avec une cliente comme madame Daliphare; seulement, si l'on est rancunier, et il l'était, on attend son jour.

Un contrat de mariage entre Adolphe Daliphare, apportant deux millions, sans compter des espérances certaines, et Juliette Nélis, n'apportant rien du tout, si ce n'est « ses habillements, linge, hardes et bijoux à son usage personnel, auxquels il n'est pas, sur sa demande, donné d'estimation, » — ce serait fort drôle à rédiger et encore plus drôle à lire en détachant bien nettement les mots. Quel nez ferait la vieille!

Et la seule idée de ce nez lui donna l'envie de pousser à ce mariage : ce serait sa vengeance, et peut-être trouverait-il moyen de lui prouver qu'il n'était pas le « sot » qu'elle avait dit. Sot, parce qu'il avait opposé le langage de la morale à celui des intérêts. Ne serait-il pas curieux de voir madame Daliphare punie précisément dans ses sentiments d'intérêt, les seuls qu'elle eût voulu écouter.

Quoiqu'il se fût établi entre lui et Adolphe des rapports d'amitié, il n'avait jamais été question entre eux de ce projet de mariage.

Souvent il avait vu Adolphe triste et sombre; mais, bien qu'il devinât à peu près la cause de cette tristesse, il n'avait pas osé provoquer des confidences qu'on ne se montrait pas disposé à lui faire.

Mais lorsque, de déduction en déduction, il fut arrivé à comprendre clairement la situation et à se la formuler en quelques mots précis : amour d'Adolphe pour Juliette, projet de mariage, opposition de madame Daliphare, il changea de manières avec son ami.

Un dimanche que Juliette n'avait point été invitée à venir à Nogent et qu'Adolphe était de fort maussade humeur, il proposa à celui-ci une promenade en tête-à-tête sur la Marne.

Heureux d'échapper à la société de gens qui l'exaspéraient, Adolphe accepta avec empressement, et, s'étant embarqués tous deux dans une yole, ils se laissèrent entraîner doucement vers Joinville. Il y avait ce jour-là des régates à la Varenne, et tous les canotiers, qui ordinairement encombrent la Marne depuis Petit-Brie jusqu'à Joinville, étaient descendus plus bas, si bien qu'ils se trouvaient à peu près seuls sur la rivière et pouvaient laisser dévaler leur bateau, sans prendre la peine de le diriger.

— Mon cher ami, dit le notaire lorsqu'ils furent au milieu du courant, je dois vous avouer qu'en vous proposant cet embarquement, je n'ai point eu une simple promenade en vue. J'ai voulu trouver un endroit où, loin « des profanes yeux, » comme on dit dans les tragédies, et loin aussi des oreilles curieuses, nous puissions causer en liberté.

— Vous avez un service à me demander? interrompit

Adolphe, qui tenait de sa mère ce travers de croire qu'on ne pensait qu'à réclamer de lui un service quelconque.

— Mon Dieu ! non, et je le regrette, car cela vous donnerait certainement un moment de bonheur, et je voudrais trouver une occasion de vous égayer. Vous êtes triste, mon ami.

— Triste, non pas précisément; mais je manque d'entrain, voilà tout. Je ne suis pas comme vous toujours gai, toujours dispos. J'aurais fait un parfait notaire.

— Ah ! mon ami, ne parlez pas comme mon beau-père, je vous prie ; je vous assure qu'on peut-être un parfait notaire sans se faire une tête « de ministère public. » Et, si vous vouliez me mettre à l'épreuve, je pourrais, je l'espère, vous montrer que, malgré mon nez retroussé et mon teint fleuri, j'ai quelques-unes de ces qualités du notaire, c'est-à-dire de celui qui arrange les différents de famille sans l'intervention de la chicane et de la loi.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne veux pas forcer vos confidences; mais enfin, puisque vous ne venez pas à moi, c'est à moi d'aller à vous. C'est un devoir qui s'impose à mon amitié, si vous me permettez de faire appel à ce sentiment. Vous souffrez, mon cher Adolphe, et, sans être un profond observateur, je crois pouvoir vous dire d'où vient votre souffrance.

Adolphe fit un geste pour imposer silence au notaire, mais celui-ci continua :

— Soyez certain que je ne vous blesserai pas; au contraire, croyez que je vous soulagerai. Je respecte la pudeur de votre sentiment et je n'en parlerai que tout juste autant qu'il sera nécessaire pour vous indiquer le remède que j'ai en vue. Vous aimez...

— Je vous en prie, de la Branche, assez là-dessus.

— Vous aimez... une personne que je ne veux pas nommer, mais que je désignerai suffisamment en disant que c'est la jeune fille la plus belle, la plus charmante qu'on puisse voir et qu'on puisse souhaiter pour femme. Vous voyez que je la connais bien, n'est-ce pas, et vous la reconnaissez ?

Adolphe perdit son air maussade et laissa paraître un sourire sur son visage.

— Malheureusement, continua le notaire, cette personne, qui a tous les dons, ni plus ni moins qu'une filleule de fée, manque d'une qualité, — elle n'a pas de fortune; — et alors votre mère ne voit pas favorablement votre mariage. De là votre chagrin et votre inquiétude. C'est bien la situation, n'est-ce pas ?

— Avec cette circonstance en plus que si j'aime cette personne, j'aime aussi ma mère, de telle sorte que je me trouve placé dans une double situation également pénible. D'un côté, je suis malheureux parce que je ne peux pas épouser celle que j'aime; d'un autre, je suis malheureux parce qu'en l'épousant je fais le désespoir de ma mère. Vous voyez, mon cher ami, que vos remèdes de notaire ne peuvent pas s'appliquer à mon cas.

— Croyez-vous donc que je viens vous dire : « Vous avez vingt-cinq ans; au terme de l'article 148, vous avez atteint la majorité fixée pour contracter mariage. Il vous faut seulement maintenant le consentement de votre mère; si elle ne veut pas vous donner ce consentement, nous le lui demanderons par un acte respectueux, nous renouvellerons cet acte deux fois de mois en mois, et un mois après le troisième acte nous passerons outre à la célébration du mariage. » Un avoué, un avocat, pourraient vous parler ainsi en faisant intervenir brutalement la loi; mais je suis notaire, et précisément j'ai une manière d'entendre et de pratiquer le notariat qui laisse peu de place aux rigueurs légales. C'est par d'autres moyens que je conseille toujours à mes clients d'agir, et vous êtes pour moi plus qu'un client, puisque vous êtes un ami.

— Quels moyens? interrompit Adolphe vivement. Vous avez des moyens pour obtenir le consentement de ma mère sans la peiner?

— Sans la peiner, non; sans la fâcher, oui, au moins je l'espère.

— Ah ! mon ami, parlez vite.

— Vous ne m'en voulez plus d'avoir fait violence à vos secrets ?

— Je m'en veux d'avoir eu la sottise de ne pas vous les confier et de ne pas vous avoir plus tôt demandé conseil; je me serais épargné bien des angoisses.

— Les seules raisons pour lesquelles madame Daliphare s'oppose à votre mariage avec mademoiselle Nélis viennent de ce que mademoiselle Nélis n'a pas de fortune, n'est-ce pas?

— Assurément.

— Il n'y en a pas d'autres ?

— Comme tout le monde, ma mère rend justice à Juliette.

— J'en suis convaincu; seulement, si je tiens tant à préciser, c'est que pour arracher le consentement de votre mère, il faut que je frappe à l'endroit sensible e non ailleurs. Donc madame Daliphare s'oppose à votre mariage avec mademoiselle Nélis parce qu'elle considère qu'il est de votre intérêt et du sien que vous épousiez une femme riche ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! je prétends lui démontrer qu'il est au contraire de votre intérêt que vous épousiez une femme pauvre, et encore plus du sien.

— Oh ! mon ami, ne vous moquez pas de moi.

— Je parle très-sérieusement, et si sérieusement même, que je ne vous demande qu'un mois pour faire cette démonstration. Comment? C'est mon secret, que vous me permettrez de garder. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai bon espoir. Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas? Vous me savez incapable d'employer des moyens coupables ?

— Ah ! mon ami !...

— Eh bien ! alors, à l'aviron et remontons le courant; nous pouvons rentrer.

XXIV

Le lendemain, comme trois heures sonnaient, monsieur de la Branche entra dans le cabinet de madame Daliphare. Ainsi que cela avait été convenu la veille, Adolphe était sorti; en son absence, le notaire pouvait s'expliquer en toute liberté.

Ce n'était plus le même homme qui, la veille, un chapeau de paille sur la tête, un foulard au cou, un veston de laine blanche sur le dos, les mains dans ses poches, se promenait sur le bord de la Marne, parlant haut, riant, sifflant un air d'opérette et faisant risette aux canotières. C'était maître de la Branche, notaire à Paris, et il avait repris la mine et le costume de son emploi. Encore, pour la circonstance, en avait-il exagéré la gravité : jamais son col droit n'avait été si roide, sa cravate blanche si empesée; jamais ses cheveux n'avaient été si bien collés sur sa tête.

A Nogent, lorsqu'il arrivait chez madame Daliphare, il avait l'habitude d'aller droit à elle, les mains tendues, et de lui dire :

— Bonjour, ma chère madame Daliphare; vous allez bien? Vous êtes fraîche comme les roses de votre jardin.

Mais à Paris, dans l'exercice de ses fonctions, cette familiarité n'eût pas été convenable. Dès la porte, il s'inclina profondément.

— Chère madame, dit-il d'une voix sourde, je dépose mes hommages à vos pieds.

Il était le premier à rire de cette phrase prétentieuse; mais elle lui était très-utile pour se mettre en train, et après cette énormité il se sentait mieux dans son rôle.

— Adolphe n'est pas ici? dit-il en relevant la tête et en jouant la surprise.

— Il est sorti pour une heure; vous avez besoin de le voir?

— Au contraire, chère madame, et je suis heureux de ce hasard intelligent; c'est à vous que je rends visite, et ce dont j'ai à vous entretenir exige le tête-à-tête : Adolphe m'eût gêné, car c'est de lui que je veux vous parler.

Madame Daliphare était debout devant un pupitre haut, occupée à vérifier des colonnes de chiffres et tenant dans sa main gantée un crayon rouge avec lequel elle marquait les erreurs d'une croix, mais sans les rectifier. A ces mots, elle quitta son pupitre et alla fermer la porte qui, de son cabinet, communiquait avec la caisse. Penché sur un grand livre, Lutzius paraissait absorbé dans son travail; mais il n'avait pas perdu une seule parole du notaire, et sa curiosité était terriblement excitée. Il allait être question d'Adolphe : c'était sans doute pour un mariage? Avec qui? Ce ne pouvait être qu'avec mademoiselle Nélis.

Ces prévisions du caissier étaient aussi celles de madame Daliphare, qui ne doutait pas maintenant que l'absence d'Adolphe n'eût été arrangée avec le notaire. « Il va me parler de Juliette, se disait-elle en revenant à sa place; je vais bien le recevoir. »

Et bien préparée elle s'assit à son bureau, faisant face au notaire.

— Vous m'avez fait l'honneur de me consulter plusieurs fois pour vos affaires, commença monsieur de la Branche : achats de propriétés, placements hypothécaires, transports de créance, et même vous m'avez appelé dans des circonstances plus délicates. Ainsi... pour le testament de monsieur Daliphare.

— Parfaitement, répondit madame Daliphare, qui de sa conférence avec monsieur de la Branche, n'avait oublié qu'une seule chose, à savoir : qu'elle l'avait appelé « sot. »

Cet oubli des injures... qu'elle adressait aux autres, était d'ailleurs un des traits de son caractère. Elle offensait les gens avec une extrême facilité, les appelant voleurs, imbéciles, paresseux, et, un quart d'heure après, elle n'y pensait plus, à cette seule condition toutefois qu'ils n'auraient pas répliqué.

— Par ces divers témoignages de votre confiance, poursuivit le notaire, je me crois autorisé à intervenir aujourd'hui dans vos affaires de famille, et j'espère, si vous voulez bien m'écouter, que vous me pardonnerez cette ingérence, en considération du motif qui la détermine.

Lorsque maître de la Branche entendait des phrases de ce genre sortir de la bouche de ses collègues, il se tordait de rire; cependant il ne rougissait pas de les employer, quand il croyait pouvoir les placer lui-même utilement.

— Je n'ai pas à vous pardonner, dit madame Daliphare; j'ai à vous remercier.

— Ces motifs, continua le notaire, sont une profonde estime pour vous et une vive amitié pour Adolphe. Je voudrais lui rendre service.

A ce mot, madame Daliphare fit la grimace en pinçant les lèvres; car, si elle était la plus heureuse des femmes lorsqu'elle avait l'occasion d'obliger les gens ostensiblement et à bon marché, elle était par contre cruellement humiliée lorsqu'elle se trouvait exposée à devoir la reconnaissance à quelqu'un. Devoir pour quoi que ce fût et à qui que ce fût, était pour elle un intolérable supplice, et, si malgré tout il arrivait qu'on lui eût rendu service, elle s'arrangeait très-adroitement pour démontrer qu'on avait eu intérêt à le faire, — et que si cet intérêt n'était point payé immédiatement, il le serait à terme. Une femme comme elle n'avait besoin de personne, et un service qu'on lui proposait était une lettre de change qu'on présentait à son acceptation.

— Adolphe vous aura grande reconnaissance de votre ntention, dit-elle, et il saura vous la témoigner.

— Mon Dieu, répliqua le notaire avec une bonhomie qui trompa madame Daliphare en la confirmant dans son idée, je serai assez payé par la réussite de mon projet pour qu'Adolphe ne me doive rien.

— C'est bien cela, se dit madame Daliphare; il s'agit d'un mariage avec Juliette, et c'est pour toucher les honoraires du contrat que ce petit notaire se permet d'intervenir dans mes affaires.

— Je crois vous en avoir dit assez, continua-t-il, pour que vous deviniez maintenant le but de ma visite. Vous êtes douée d'une trop grande finesse pour ne pas prononcer vous-même le mot que j'ai sur les lèvres.

— Je pense qu'il est question d'un mariage...

— Précisément; c'est en effet un mariage que je viens vous proposer pour Adolphe, qui est d'âge maintenant à prendre femme.

— Rien ne presse.

— Sans doute ce n'est pas parce que je vois Adolphe vieillir, sans songer à un établissement définitif que je viens vous entretenir de mon projet. Il n'y a pas péril en la demeure. Cependant, si une occasion favorable se présente, il me semble qu'il est de mon devoir de vous en parler. Un notaire n'est point un homme d'affaires qui n'a souci que de la fortune de ses clients; au-dessus de la fortune il y a des intérêts plus élevés : veiller sur la fortune de nos clients n'est qu'une partie de notre tâche; nous devons encore, quand cela est possible, assurer la paix et le bonheur de leur famille; c'était de cette façon que les notaires d'autrefois comprenaient les obligations de leur charge, et c'est un vieil usage que je voudrais faire revivre, bien qu'il ne soit plus dans les habitudes du jeune notariat. Vous êtes donc disposée à consentir au mariage d'Adolphe?

— Au moins ne suis-je pas hostile à cette idée de mariage.

— J'entends les choses ainsi, car je n'ai jamais supposé que vous étiez de ces mères jalouses qui veulent garder leurs fils pour elles.

— Je comprends qu'Adolphe doit se marier un jour, et c'est sans effroi que je vois s'approcher ce moment; je ne crains point une belle-fille et suis assez assurée de l'amitié de mon fils pour savoir que le mariage ne changera pas ses sentiments à mon égard. Qu'une belle-fille se présente donc et je l'accepterai, pourvu qu'elle réunisse certaines conditions, que je veux absolument trouver chez elle.

— C'est bien naturel.

— N'est-ce pas? répliqua madame Daliphare, qui, ayant amené la conversation à ce point, était certaine maintenant de rouler le notaire. Ainsi la première chose que j'exige, c'est une fortune à peu près égale à la nôtre.

— Cependant vous êtes assez riche pour deux.

— Qu'un amoureux parle ainsi, cela s'explique à la rigueur; mais un notaire, voilà qui est curieux.

- J'ai tout simplement voulu dire que vous êtes assez grande pour que la fortune ne soit à vos yeux qu'une question incidente, primée par d'autres d'un ordre plus élevé.

— Dans ces termes, nous pouvons nous entendre, car je fais assurément passer l'honorabilité de la famille, son nom et sa position dans la société, avant son argent. Ainsi vous me proposeriez une jeune fille dont la dot serait inférieure à celle d'Adolphe, mais qui aurait comme compensation des parents dans une haute position, je ne la repousserais pas. J'ai de l'ambition pour mon fils, mais ce n'est pas seulement une ambition d'argent; si sa femme, par sa parenté, pouvait le servir, je ferais une concession dans mes exigences. Donc, si la jeune fille que vous avez en vue réunit la position et la fortune dans une mesure que vous pouvez très-bien apprécier; de plus, si elle est jolie, bien élevée, telle enfin qu'elle doive

faire le bonheur de mon fils, je suis prête à écouter vos propositions. Si au contraire toutes ces conditions, que j'exige absolument, ne se trouvent point en elle, n'allons pas plus loin. Il me serait impossible de faire des concessions, et une discussion à ce sujet me serait extrêmement pénible.

Elle avait débité ce petit discours en regardant le notaire en face, prenant plaisir à ménager ses effets, et riant d'avance de l'embarras dans lequel il allait se trouver pour répondre. Comment s'y prendrait-il pour démontrer que Juliette réunissait ces conditions de fortune et de position? Il était au pied du mur, et si bien acculé, qu'il ne pouvait que se rendre sans dire un seul mot; le nom même de Juliette ne serait pas prononcé.

Grande fut sa surprise de voir que maître de la Branche n'était nullement déconcerté, et qu'il se préparait à répondre d'un air satisfait.

— Je suis d'autant plus heureux de vous entendre parler ainsi, dit-il, que ma jeune fille répond, de point en point, à ces exigences : beauté, éducation, fortune, position et honorabilité de famille, elle a tout cela.

A son tour, il regardait madame Daliphare en face.

— Vraiment? dit celle-ci.

— Avez-vous pu supposer, chère madame, que je serais assez... comment dirais-je bien?... assez sot, pour vous proposer une personne indigne de vous? Sans connaître vos prétentions, je pouvais, jusqu'à un certain point, les prévoir. Vous avez pris la peine de me les indiquer en quelques mots précis, de sorte que maintenant je crois qu'il est permis de considérer ce mariage comme fait, puisque, d'un côté comme de l'autre, tout se trouve réuni.

— Mais de qui donc voulez-vous parler? interrompit madame Daliphare, emporté par l'impatience.

— Ah! c'est vrai; je vous ai tout dit, excepté l'essentiel, excepté le nom.

— C'est?...

— C'est mademoiselle Houdaille. Vous savez mieux que moi comment monsieur Houdaille a fait sa fortune dans le commerce parisien, comment il a été nommé député au corps législatif et membre du conseil municipal de la Seine. Sa position financière et sa position politique sont connues de tout le monde; il sera probablement ministre un jour ou, s'il ne l'est pas, il pourra aider son gendre à le devenir. Je ne sais pas si vous connaissez mademoiselle Houdaille?

— Je l'ai jamais vue.

— Charmante; élevée dans un couvent à la mode; une éducation brillante, et des principes... les principes de son couvent, c'est tout dire.

Madame Daliphare resta un moment les yeux baissés, faisant effort évidemment pour ne pas laisser paraître les sentiments qui l'agitaient.

— Et c'est au nom de monsieur Houdaille, dit-elle enfin, que vous nous faites cette propositon?

Elle avait grandi de dix pieds, ses yeux lançaient des éclairs.

— Mon Dieu! non, répliqua le notaire; c'est en mon nom, par amitié pour Adolphe.

— Alors ce mariage n'est pas fait, comme vous le disiez.

— Sans doute, mais tout donne à penser qu'il se fera. Je suis le notaire de monsieur Houdaille; je vais aller remplir auprès de lui le rôle que j'ai rempli auprès de vous, et il me semble impossible qu'il ne soit pas sensible aux avantages considérables et de toutes sortes qu'il y a pour lui à unir sa fille à votre fils. C'est par amitié, par déférence, que j'ai voulu m'adresser tout d'abord à vous. Bien entendu, je ne vais pas lui demander la main de sa fille; mais seulement lui soumettre, comme venant de moi, et de moi seul, mon projet de mariage. Je vous tiendrai au courant de sa réponse.

XXV

La stupéfaction des employés fut profonde lorsqu'ils virent madame Daliphare reconduire le notaire et traverser les bureaux en marchant près de lui d'un pas alerte et joyeux.

Cela ne s'était jamais fait, c'était une dérogation aux usages traditionnels véritablement extraordinaire. Jamais, au grand jamais, elle n'avait accompagné personne plus loin que la caisse de Lutzius. C'était à croire qu'il y avait là sur le parquet une raie magique invisible pour tout le monde, mais pour elle infranchissable comme une ligne de feu. Arrivée à cette raie, elle s'arrêtait net, et, après une brusque inclinaison de tête, qui imprimait à ses deux papillottes un mouvement rapide de haut en bas et de bas en haut, comme si elles eussent été des élastiques en fil de laiton, elle congédiait les visiteurs. C'était tout ce qu'on obtenait d'elle. Elle était riche, elle était femme, et ces deux qualités lui paraissaient suffisantes pour exiger de tous des témoignages de politesse et de déférence qu'elle ne rendait à personne. Cela était si bien connu que souvent, en la voyant arriver à la caisse, les commis se disaient entre eux et tout bas : « Attention! le ressort va partir; » et effectivement le ressort partait.

Que signifiait cette marque de politesse envers le notaire? Il lui avait donc rendu un bien grand service?

— C'est bien certainement le mariage de monsieur Adolphe qui se prépare, dit Flavien à Mayadas : Mademoiselle Nélis va être notre patronne.

— S'il était question de mademoiselle Nélis, répliqua Mayadas, « madame » n'aurait pas cette mine joyeuse.

— Que monsieur Adolphe épouse mademoiselle Nélis ou une autre, dit Pommeau, qui par hasard se trouvait à ce moment avec ses deux camarades, ça m'est égal; tout ce que je désire, c'est qu'il se marie, ça nous fera un jour de fête. Vous autres, vous avez eu l'enterrement; moi, je veux le mariage. Pendant que vous preniez votre congé, j'étais à Foix.

— Vous voyiez des pays et vous faisiez des économies.

— Oui, joli pays et fameuses économies; mes frais avaient été si rigoureusement calculés, que je n'ai pu mettre que treize sous de côté.

Madame Daliphare et le notaire s'étaient arrêtés sur le palier de l'escalier où ils s'entretenaient. Lutzius, traversant le bureau, alla les rejoindre; il tenait à la main une feuille de papier timbré.

— Voilà Lutzius qui va aux nouvelles, dit Pommeau.

— A-t-il un toupet?

Ce toupet n'alla cependant point jusqu'à intervenir dans cet entretien, Lutzius s'arrêta à une distance respectueuse, et là il attendit, se contentant de tousser de temps en temps discrètement dans le creux de sa main pour appeler l'attention.

— Que voulez-vous? dit enfin madame Daliphare, que cette toux répétée tira de sa préoccupation.

— Je voulais consulter monsieur de la Branche au sujet d'une inscription, dit Lutzius, s'avançant et montrant la feuille de papier timbré.

— Alors, au revoir, mon cher monsieur de la Branche, dit madame Daliphare. A bientôt, n'est-ce pas? Au revoir.

La consultation que Lutzius voulait demander au notaire était, bien entendu, un prétexte: en réalité, il cherchait une occasion d'apprendre quelque chose. Comment arriverait-il à ce résultat? Il n'en savait rien; mais enfin il lui semblait qu'en causant avec le notaire il avait toujours chance de récolter un renseignement

quelconque, si mince qu'il fût; puis, il aurait approché maître de la Branche, et ce serait une sorte de prestige dont il pourrait se parer auprès des autres commis.

Ses efforts pour faire parler monsieur de la Branche furent vains, et il eut beau faire revenir vingt fois le nom de monsieur Daliphare, le notaire ne dit point (comme le caissier l'espérait), qu'il avait en ce moment occasion de voir souvent Adolphe.

De guerre lasse, le caissier fut obligé de laisser partir le notaire, et il revint à son bureau, n'en sachant pas plus que quand il l'avait quitté.

— Eh bien! demanda Mayadas, l'arrêtant au passage, est-ce que monsieur Adolphe épouse mademoiselle Nélis.

— Je vous trouve bien curieux, cher ami, et c'est un bien vilain défaut. Croyez-vous que je vais vous répéter ce que monsieur de la Branche m'a confié? Pour cela, adressez-vous à d'autres. Il se prépare des choses graves; quand le moment sera venu d'en parler, je les dirai, pas une heure avant.

— Lutzius, interrompit Mayadas, voulez-vous que je vous dise? Vous n'êtes qu'un Allemand.

— Je m'en honore.

— Très-bien. Seulement vous savez mon opinion sur les Allemands : tous hypocrites, poseurs et blagueurs. Voilà, le notaire ne vous a rien dit, et vous faites le diplomate.

— Nous nous expliquerons plus tard, dit le caissier d'un air digne; « madame » pourrait nous entendre.

Ce danger n'était pas à redouter pour les commis, car en ce moment madame Daliphare arpentait son cabinet à grands pas, sans se soucier de ce qui pouvait se passer dans ses bureaux.

L'orgueil la portait et les bouffées de joie qui lui montaient à la tête troublaient ses yeux et ses oreilles; elle ne regardait pas dans le présent, mais dans l'avenir.

Monsieur Houdaille, en effet, était le modèle qu'elle avait eu sans cesse présent à la pensée pendant toute sa carrière. Alors qu'elle n'était que la petite Choichillon, monsieur Houdaille avait déjà une maison importante dans le quartier du Temple, et chaque jour elle avait envié son succès. C'était l'époque où, commençant à établir les fondations de sa fortune, elle cherchait des exemples autour d'elle autant pour se guider que pour se justifier à elle-même son ambition, et bien souvent tout bas elle s'était dit : « Si j'arrivais seulement à la fortune et à la réputation de monsieur Houdaille! » Plus tard, le commerçant était devenu homme politique, les circonstances l'avaient mis en vue, et à mesure qu'il avait monté les échelons, madame Daliphare l'avait suivi, partagée entre l'admiration et l'envie. Elle aussi, si elle avait été homme, elle aurait pu être conseiller municipal, maire de son arrondissement, député au corps législatif. Si elle n'avait pu réaliser ce rêve parce qu'elle était femme, elle avait pu au moins se rapprocher de son modèle par la fortune, l'égaler, puis le surpasser, car pendant qu'il perdait son temps dans les affaires publiques, elle travaillait et gagnait de l'argent.

C'était cet homme qui venait aujourd'hui rechercher une union avec elle en lui faisant demander son fils en mariage; car elle n'avait pas été dupe de la discrétion du notaire, et elle était pleinement convaincue qu'il n'avait fait sa démarche qu'à l'instigation de monsieur Houdaille. Il avait dit, il est vrai, que c'était de son propre mouvement qu'il avait pensé à ce mariage, mais elle n'en croyait pas un mot. On voulait d'elle, et, pour tâter ses sentiments, on lui avait détaché maître de la Branche. Il avait vraiment bien manœuvré le notaire, et, rendue indulgente par la joie, elle lui reconnut quelque mérite : il était fin, adroit, discret.

Ainsi monsieur Houdaille voulait Adolphe pour sa fille : ce serait un beau mariage, qui permettrait à Adolphe de tout espérer.

La position des Houdaille était supérieure à celle des Daliphare, mais la fortune des Daliphare valait mieux que celle des Houdaille. Elle n'aurait donc pas à souffrir dans son orgueil, car l'argent compenserait les honneurs. Et puis il n'y avait pas une seule tache sur le nom des Daliphare : réputation nette comme la fortune, voilà ce qu'elle apportait de son côté; tandis que du côté de la future, il y avait un Houdaille, un oncle, qui avait fait faillite. Il avait été réhabilité, cela était vrai, mais on savait comment : après avoir obtenu un concordat qui lui remettait cinquante pour cent, il n'avait payé que vingt-cinq pour cent pour avoir quittance complète. Cela était connu, et si les Houdaille levaient un jour la tête trop haut, on pourrait leur rappeler ce fait, qui n'avait point son pareil à la charge d'Adolphe. Il n'avait jamais eu d'oncle failli, lui, ni de cousin, ni personne dans sa famille.

— Oh! ce serait un beau mariage, où tout se trouverait réuni.

Lorsque Adolphe rentra et vit la joie qui transfigurait sa mère, il fut épouvanté.

— J'ai eu la visite de de la Branche, dit-elle.

— Nous l'avions vu hier.

— Il avait à me parler d'une affaire importante... très-importante...

— C'est cette affaire qui t'a donné cette animation?

— Ce sera la plus grande affaire de ma vie, l'animation est bien permise. Dans quelques jours, je te dirai de quoi il s'agit.

Il ne pouvait pas attendre quelques jours, et la joie de sa mère faisait son angoisse.

Que signifiait cette joie? Quel jeu jouait donc de la Branche?

Le lendemain matin, il courut chez le notaire à l'heure à laquelle il était certain de le trouver à son étude.

— Eh bien! que se passe-t-il? dit celui-ci en le voyant entrer dans son cabinet; pourquoi cet air effaré?

— C'est à vous que je pose cette question : Que se passe-t-il? Hier, en rentrant, j'ai trouvé ma mère si heureuse, que j'ai été effrayé. Ce n'est pas la pensée de mon mariage avec Juliette qui peut lui causer cette joie.

— Je ne crois pas en effet que l'espérance de vous voir devenir le mari de mademoiselle Nélis soit pour rien dans sa joie.

— Mais alors?

— Je ne vous ai pas promis de parler de mademoiselle Nélis à votre mère, mais seulement d'aider à votre mariage. Pour cela, laissez-moi prendre les chemins qui me paraissent conduire au but que je me propose; et si je crois bon de parler de pluie et de beau temps, accordez-moi cette liberté. Je n'ai pas le même bonheur que vous à prononcer le doux nom de Juliette.

— Enfin où voulez-vous en venir?

— A assurer votre bonheur. Seulement, si vous voulez que je réussisse, ne m'interrogez pas. Vous savez garder un secret, j'en suis certain, mais pas avec votre mère. Madame Daliphare est trop fine, trop habile, trop maîtresse de votre volonté; si je vous disais aujourd'hui ce que je compte faire dans huit ou quinze jours, elle le saurait demain. Alors que me resterait-il? Je n'ai pas des moyens inépuisables, je n'en ai qu'un; ne me le brisez pas vous-même.

A ce moment un valet de chambre entra dans le cabinet du notaire.

— Madame fait demander si monsieur se servira du coupé aujourd'hui? dit-il.

— Je ne sais pas, répondit monsieur de la Branche avec impatience; laissez-moi.

— Huit jours, quinze jours, dit Adolphe, reprenant l'entretien; je ne peux pas attendre jusque-là.

— Bigre! dit le notaire en riant; vous êtes un joli amoureux, vous.

— Il ne s'agit pas de mon impatience, mais des circonstances qui me pressent. Madame Nélis, à qui j'ai

parlé de mon projet il y a longtemps déjà, ne comprend rien aux retards et aux remises que j'apporte à sa réalisation ; elle commence à croire que je moque d'elle, et d'un moment à l'autre elle peut avoir une explication avec ma mère. D'un autre côté, Juliette, qui hésite à se décider à ce mariage, est dans des conditions particulières où je pourrais enlever son consentement. Elle vient d'éprouver deux déceptions qui sont cruelles pour son amour-propre d'artiste et qui jusqu'à un certain point l'ont découragée. Sur deux tableaux présentés par elle à l'exposition, elle en a eu un de refusé, et le plus remarquable, bien entendu, celui sur lequel elle comptait pour frapper un coup. A cette occasion, elle a été indignement traitée dans un journal. Ce serait le moment pour moi d'intervenir vigoureusement et de la décider à renoncer à la peinture.

— Je comprends vos raisons, et je vous promets de ne pas perdre de temps.

La porte du cabinet se rouvrit, et le valet de chambre parut de nouveau.

— Madame prie monsieur de décider ce qu'il fera pour la voiture, dit-il, parce que madame en a besoin, et si monsieur ne devait pas s'en servir, elle la prendrait pour toute la journée.

— Qu'elle la prenne ! dit le notaire.

Puis, quand le valet de chambre fut sorti :

— Et je vous laisserais épouser, dit-il vivement, une femme qui, parlant au nom de sa dot et de sa fortune, s'attribue le droit d'ordonner tout dans votre vie ! Non, mon ami ; vous épouserez une femme sans dot et sans fortune, qui vous laissera toute liberté de vous servir ou de ne pas vous servir de votre voiture. Encore un coup, comptez sur moi ; vos affaires sont en bon chemin. Hier vous avez vu le triomphe de votre mère ; demain vous verrez sa défaite ; et dans quelques jours, je l'espère, vous verrez sa capitulation. La pièce est en trois actes, sans compter l'apothéose, où vous paraissez en prince Charmant. Ah ! hyménée, hyménée !

XXVI

Bien qu'il fût jeune encore, monsieur de la Branche connaissait la valeur du temps, et il savait jusqu'à quel point quelques jours d'attente peuvent porter nos désirs exaspérés.

Malgré les instances d'Adolphe, il ne se hâta donc point de retourner chez madame Daliphare, seulement il lui écrivit tous les soirs.

Le premier jour, il n'avait pas pu voir monsieur Houdaille, retenu au corps législatif ; le second, il l'avait vu, mais comme monsieur Houdaille était précisément sur le point d'entrer dans une combinaison ministérielle, ils n'avaient pas pu traiter l'affaire du mariage ; le troisième, il y avait eu erreur dans le rendez-vous ; le quatrième, ils avaient abordé la question, mais avant de donner une réponse précise, monsieur Houdaille voulait consulter sa femme. Enfin, le cinquième jour, il annonça sa visite pour le lundi suivant, en demandant à quelle heure Adolphe serait sorti.

Madame Daliphare était à bout de patience et montée à un degré qui lui enlevait tout sang-froid.

Elle avait si bien perdu la tête que, quand le notaire fut entré, elle ne pensa pas à fermer la porte de son cabinet ; mais monsieur de la Branche répara cet oubli, et il alla la pousser lui-même au nez du caissier.

— Mes lettres vous ont tenu au courant de la marche de mes négociations, dit-il ; aujourd'hui, je viens vous en communiquer le résultat. Naturellement, ce résultat est conforme à mes prévisions.

— Ah ! s'écria madame Daliphare, qui n'eut pas la force de retenir cette exclamation.

— Cela était certain, et, au premier mot, monsieur Houdaille a répondu qu'il considérait ce mariage comme un honneur pour lui. Il a la plus vive estime pour votre caractère, et bien qu'il ne connaisse point Adolphe personnellement, il fait si grand cas de votre situation commerciale et surtout de la façon dont vous l'avez acquise, qu'il désire une union entre vos deux familles.

A ce mot, il s'arrêta pour regarder madame Daliphare : elle rayonnait. Houdaille l'estimant, Houdaille considérant ce mariage comme un honneur pour lui, c'était plus qu'elle n'avait espéré dans ses jours d'orgueil ; elle allait donc traiter de puissance à puissance, sur le pied d'une égalité parfaite, avec celui qu'elle avait jusqu'alors admiré de loin.

— Vous devez bien penser, continua le notaire, satisfait de l'effet qu'il avait produit, que je ne suis point venu tout simplement demander la main de mademoiselle Houdaille pour Adolphe.

— Oh ! qu'importe ? dit madame Daliphare, qui, croyant savoir à quoi s'en tenir là-dessus, trouvait que le notaire poussait la discrétion trop loin avec elle.

— Cela importait beaucoup à la réussite de mon projet et aussi à la dignité de ma négociation. J'ai donc procédé avec monsieur Houdaille comme je l'avais fait avec vous. Je lui ai dit, — si vous voulez me permettre de vous rapporter mon entretien, — je lui ai dit : « Madame Daliphare est ma cliente ; Adolphe Daliphare, son fils unique, a atteint depuis quelques mois ses vingt-cinq ans. Il est donc d'âge à se marier. Vous connaissez la situation de sa mère : ne trouvez-vous pas qu'un mariage entre lui et mademoiselle Houdaille serait avantageux pour les deux familles ? » Sa réponse a été ce que je vous ai dit tout à l'heure. Alors, voyant la tournure que prenaient les choses, j'ai pensé à vous réunir les uns et les autres, afin que les jeunes gens fissent connaissance ; car je ne suis pas de ceux qui croient que dans un mariage, il n'y a à tenir compte que des intérêts et des convenances.

— Si mademoiselle Houdaille est ce que vous m'avez annoncé...

— Assurément, et je suis convaincu que Adolphe trouvera mademoiselle Houdaille très-jolie, tandis que celle-ci trouvera votre fils charmant. Cela est certain, mais encore faut-il qu'ils se connaissent ; on ne marie pas les gens les yeux fermés, que diable ! Je ne dis pas qu'il faille se faire la cour pendant des années, mais avant de s'engager l'un à l'autre pour la vie, il faut se voir... au moins une fois, N'est-ce pas votre avis ?

— Sans doute.

— Eussiez-vous dû m'accuser d'être romanesque, j'aurais agi comme je l'ai fait, parce que cela me garantit vis-à-vis d'Adolphe, qui ne pourra pas m'accuser de l'avoir marié sans son approbation. Dimanche prochain, la famille Houdaille viendra passer la journée chez mon beau-père ; si vous voulez nous honorer d'une visite que vous nous ferez « par hasard », il en résultera une rencontre « fortuite, » et l'affaire sera faite.

— Il y aura encore la question d'intérêt à discuter, il me semble.

— Cela va sans dire ; seulement, je ne m'en mêle pas, quoique notaire. Quand on a des clients qui se nomment, d'un côté, madame Daliphare, et de l'autre, monsieur Houdaille, on intervient pas entre eux ; ils sont assez forts pour faire leurs affaires eux-mêmes. Mon ministère ne sera utile que pour discuter et rédiger le contrat. Malheureusement, cela ne se fera pas aussi vite que j'aurais voulu.

— Et pourquoi donc ? interrompit madame Daliphare.

— Dame ! parce que vous avez certaines formalités à accomplir, qui, malgré toute la diligence que j'y apporterai, demanderont toujours du temps.

— Quelles formalités ?

— Celles qui n'ont point été accomplies après la mort

de monsieur Daliphare, et qui doivent l'être maintenant. Mais, rassurez-vous, nous hâterons les choses; je ne veux pas que, lorsque Adolphe aura vu mademoiselle Houdaille, son bonheur soit retardé par mon fait. Nous abrégerons autant que possible, et nous nous enfermerons strictement dans les délais.

Depuis quelques instants, le visage de madame Daliphare était asssombri.

— Expliquez-vous donc, fit-elle avec impatience ; vous voyez bien que je ne comprends rien à ce que vous me dites. Quelles sont ces formalités?

— Un inventaire, une licitation, une liquidation.

— Et à propos de quoi tout cela, je vous prie?

— Mais pour établir la situation de votre fils et la vôtre.

— Cette situation est bien simple: ce que j'ai appartient à mon fils.

— Lui en faites-vous donation *hic et nunc* ou bien par contrat de mariage? Non, n'est-ce pas? Ce serait de la folie. Alors, pour établir la situation d'Adolphe, il faut, comme je vous l'ai dit, un inventaire d'abord, une licitation et une liquidation. C'est la marche obligée. Vous étiez mariée sous le régime de la communauté?

— Réduite aux acquets.

— Réduite aux acquets, c'est entendu. La mort de monsieur Daliphare a amené la dissolution de cette communauté et investi Adolphe de ses droits d'héritiers. Quels sont-ils?

— Adolphe a hérité de la moitié de ce que son père possédait, puisqu'en vertu de ma donation, l'autre moitié m'appartenait; c'est donc du quart de la communauté qu'il est propriétaire. Il n'y a besoin ni de formalités ni de longs calculs pour voir cela.

— Sans doute. Seulement vous conviendrez que le quart, la moitié, ce sont des abstractions. Le quart de quoi, la moitié de quoi? De la communauté? Autre abstraction encore. De quoi se compose cette communauté, à quel chiffre s'élève-t-elle? C'est là ce que l'inventaire doit nous apprendre.

— Ma parole suffit.

— Vous savez mieux que personne qu'en affaires les paroles ne signifient rien. D'ailleurs, cette formalité d'inventaire n'a rien qui puisse vous gêner. Que vous importe que votre fortune soit connue de tout le monde? Il n'y a que les gens gênés qui ont intérêt à cacher la vérité. Il est vrai qu'il y a aussi ceux qui ont fait une fausse déclaration au fisc. Ainsi, que vous ayez, par exemple, en payant les droits de mutation, dissimulé une partie de l'avoir de la communauté, l'inventaire venant donner le chiffre juste, vous seriez prise en flagrant délit de fraude et obligée de payer triple droit. Mais cette supposition est absurde, et il est bien certain que ni la gêne ni la fraude ne peuvent se rencontrer chez vous; donc, cet inventaire ne vous touche en rien.

Une fois encore le notaire s'arrêta pour examiner madame Daliphare. Ses yeux étaient inquiets, ses mains étaient agitées par des mouvements nerveux. Etait-ce la pensée d'avouer le chiffre de sa fortune qui la troublait? Etait-ce la fausseté d'une déclaration faite à l'enregistrement qui l'inquiétait? Le certain, c'est qu'elle était touchée.

Il continua :

— Le plus désagréable, ce sera la licitation, qui donnera lieu à des frais considérables. Vous rachèterez vos propriétés; cependant, je reconnais qu'il est fort ennuyeux de les mettre en vente. Mais, d'un autre côté, il est bien difficile d'estimer la plus-value qu'elles ont pu acquérir depuis qu'elles sont entre vos mains. Cela fait, nous n'aurons plus que la liquidation, qui, elle, ne sera plus qu'une simple formalité fixant ce qui vous appartient et ce qui appartient à votre fils, de sorte que vos deux fortunes soient distinctes : ceci à vous, cela à lui; sans rien de commun.

— Et c'est monsieur Houdaille qui exige toutes ces formalités?

— La question ne s'est pas du tout posée en ces termes. En causant, monsieur Houdaille m'a demandé quelle était votre situation. Je lui ai dit que vous n'aviez pas régularisé les affaires de la succession de monsieur Daliphare. Alors il m'a demandé si vous étiez disposée à le faire, et je lui ai répondu affirmativement.

— Vous avez pris un pareil engagement sans me consulter, sans savoir quelles étaient mes intentions?

— Mon Dieu! madame, c'était bien naturel.

— Vous trouvez cela naturel, s'écria-t-elle en se levant et en marchant par le cabinet; vous trouvez naturel de me forcer à faire un inventaire, à vendre mes propriétés, à payer au Trésor des droits exhorbitants? Naturel! cela est naturel! Ah! non, mille fois non; cela est inacceptable. C'est un vol.

Elle marchait à grands pas, les bras croisés sur sa maigre poitrine.

— Chère madame, dit le notaire après un moment de silence, permettez-moi de vous expliquer votre situation légale.

Elle s'arrêta devant lui et le regardant en face :

— Ah! vous savez, vous... vous m'ennuyez à la fin avec votre loi.

— Oh! madame, madame, ne vous emportez donc pas pour une chose si simple.

— Simple!

— Mais oui, simple. Voyons donc: Adolphe ne se marie pas, il n'y a pas d'inconvénients à rester dans l'état où vous êtes; vous héritez seule de lui, il hérite seul de vous, c'est parfait. Mais il se marie, il a des enfants, et la situation change aussitôt. Vous vous remariez...

— Ne dites donc pas de ces absurdités.

— L'absurde en affaires, c'est de ne pas tout prévoir. Mais je veux bien laisser cette supposition de côté et en prendre une autre. Vous perdez Adolphe et vous vous trouvez en présence d'une belle-fille avec laquelle vous êtes mal. Vos droits réciproques n'ont pas été régularisés à l'avance par les formalités dont je vous parle. Quelle source de procès alors! C'est la guerre acharnée, envenimée par vos sentiments d'hostilité personnelle. Au contraire, ces droits ont été légalement fixés; malgré cette hostilité, c'est la paix. Allons, je viendrai demain avec un clerc, n'est-ce pas, et nous procèderons tout de suite à l'inventaire?

— Non.

— Vous ne voulez pas que je vienne demain?

— Si, venez, mais n'amenez pas votre clerc. Avant de prendre une détermination, j'ai besoin de réfléchir. Demain, je vous ferai connaître cette détermination. Adieu, monsieur de la Branche, à demain.

Et elle le poussa vers la porte, marchant sur lui et le forçant ainsi à reculer vivement.

Elle était dans un état d'agitation qui la faisait trembler.

Arrivé dans le bureau du caissier, le notaire se retourna pour la prier de ne pas l'accompagner plus loin, mais cette attention était inutile, madame Daliphare l'avait abandonné sans même le conduire jusqu'à la fameuse raie, et déjà elle était rentrée dans son cabinet.

En voyant le notaire traverser seul les bureaux, la surprise des commis fut grande. Que s'était-il donc passé depuis la dernière visite? Le mariage était-il manqué?

Lutzius se chargea de répondre à ces questions et de satisfaire cette curiosité.

Pendant l'entretien de madame Daliphare et du notaire, un mot, un seul, lancé plus haut que les autres, était venu jusqu'à lui.

— On fait des conditions inacceptables « à madame » dit-il à Mayadas avec une discrétion diplomatique.

— Alors le mariage est manqué.

— Vous voulez en savoir trop ; je vous dis cela seule-

ment pour ne pas laisser votre curiosité s'exaspérer. Mais ne m'en demandez pas davantage. Il y aurait indélicatesse de ma part à bavarder sur un pareil sujet. Inacceptable, voilà ce que vous pouvez tenir pour certain en ce moment. Quant au reste, attendez.

XXVII

Rentré chez lui, monsieur de la Branche fut sur le point d'écrire à Adolphe pour lui raconter ce qui venait de se passer : n'y avait-il pas cruauté à laisser le pauvre amoureux dans l'attente et l'inquiétude ?

Mais, après un moment de réflexion, il repoussa la feuille de papier qu'il avait déjà prise ; après tout, mieux valait lui laisser son inquiétude pendant quelques heures encore, que de compromettre le résultat définitif par une indiscrétion.

Le premier acte seul était joué, — Adolphe n'épousait pas mademoiselle Houdaille ; restait le deuxième, — il épousait Juliette.

Il devait réserver pour celui-là tous les moyens qu'il avait en main.

C'était beaucoup d'avoir obtenu que madame Daliphare renonçât au mariage avec la jeune fille riche, mais ce n'était pas tout ; il fallait maintenant la faire consentir au mariage avec la jeune fille pauvre.

Et pensant au succès de sa première négociation, il se frottait les mains. Ah ! on l'avait appelé « sot » ; eh bien ! le « sot » n'avait pas trop mal manœuvré, et il pouvait justement s'applaudir de l'effet qu'il avait produit quand il avait parlé de quelques formalités à remplir, à savoir : un inventaire, une licitation et une liquidation. Et l'allusion aux fausses déclarations sur la valeur de la succession, est-ce qu'elle était d'un sot ? Et la menace du triple droit qui avait fait faire une si jolie grimace à madame Daliphare, était-ce une niaiserie ?

Mais tout cela n'était rien encore, et le sot ne serait tout à fait vengé que le jour où il présenterait la plume à madame Daliphare pour signer au bas du contrat de mariage d'Adolphe et de Juliette, — mariage amené à bien par la seule habileté de ce « sot. »

C'était la victoire qui lui restait maintenant à remporter, et le lendemain il se rendit rue des Vieilles-Haudriettes, confiant et joyeux, malgré la force de l'adversaire contre lequel il devait livrer cette dernière bataille.

Il fit une entrée modeste, digne d'un homme qui connaît sa valeur.

— Me voici tout à votre disposition, chère madame, dit-il en tendant la main à madame Daliphare, qui, plus roide que jamais, se tenait debout, appuyée d'un bras sur son pupitre.

— Vous êtes exact ; ce mariage vous tient donc bien au cœur ?

— Au cœur d'abord, cela est vrai ; mais je dois avouer qu'il me tient encore autre part, à la caisse pour tout dire. Trois ou quatre millions d'apport, sans compter les donations, cela fait un beau contrat à inscrire au répertoire. Il ne faut pas vous dissimuler, ma chère madame Daliphare, que j'aurai une assez belle note d'honoraires à présenter à Adolphe ; car je vous connais et sais très-bien que vous ne voudriez pas me permettre de faire ce contrat simplement par amitié.

— Assurément ; mais je vous engage à ne pas porter d'avance ces honoraires au total de cette année.

— Et moi, madame, je vous engage à croire que toutes les formalités que nous avons à accomplir seront terminées avant la fin de l'année ; je vous en donne ma parole.

— Il faudrait pour cela que je consentisse à leur accomplissement, et précisément je m'y refuse.

— Comment ! s'écria maître de la Branche, levant les bras au ciel, vous ne voulez pas de l'inventaire ?

— Je n'accepte ni l'inventaire, ni la licitation, ni la liquidation.

Par un brusque mouvement il laissa retomber ses mains, qui, en claquant sur ses cuisses, firent entendre un bruit sec. Comme geste de théâtre, c'était très-bien imité.

— Je vous ai demandé hier à réfléchir, poursuivit madame Daliphare ; j'ai réfléchi, et aujourd'hui, dans mon calme et ma raison, je vous dis que ce mariage que vous m'avez proposé ne peut pas se faire.

— Vous me voyez stupéfait, s'écria le notaire qui jouait en effet la surprise par tous les moyens que lui offraient ses souvenirs de théâtre.

— Ce que je vous dis est cependant bien naturel. Comment voulez-vous que je puisse accepter des exigences aussi blessantes que celles de monsieur Houdaille ? Ma position financière est bien connue, et vouloir la faire constater, c'est la suspecter.

— Une mesure légale provient toujours d'une suspicion, mais il y a suspicion et suspicion.

— Précisément, et celle dont je suis l'objet est doublement injurieuse, car elle m'atteint dans le présent et dans l'avenir. Dans le présent, on me soupçonne de vouloir dissimuler une partie de mon actif. Dans l'avenir, on me croit capable de voler ma belle-fille et mes petits-enfants. Si on a une telle idée de moi aujourd'hui, que le mariage n'est pas fait, à quoi ne serai-je pas exposée lorsqu'il le sera ? Aussi ne le sera-t-il jamais.

— Vous refusez mademoiselle Houdaille ?

— Je la refuse.

— Mais c'est impossible. Où trouverez-vous jamais une famille qui, pour l'honorabilité, la position et la fortune, se rapproche des Houdaille. Où Adolphe trouvera-t-il une jeune fille plus charmante, mieux élevée que celle que je vous propose ? Réfléchissez, je vous en prie, madame.

— J'ai réfléchi.

— Au moins laissez-moi vous présenter les raisons qui, selon moi, rendent ce mariage avantageux.

— Vos raisons fussent-elles éblouissantes, ce mariage fût-il mille fois plus avantageux qu'il ne le peut être, je ne me laisserais pas ébranler. Je vous ai dit que mon fils n'épouserait pas mademoiselle Houdaille, il ne l'épousera pas ; vous entendez, il ne l'épousera pas. Jamais je ne reviens sur ce que je dis, vous le savez bien. Monsieur Houdaille peut avoir ses exigences et parler du haut de ses millions ; moi j'ai les miennes aussi, et je parle du haut de ma fortune, qui, quelle qu'elle soit, me donne le droit d'élever la voix. Monsieur Houdaille m'a fait une injure et je ne pardonne pas les injures.

— Je ne veux pas me faire l'avocat de monsieur Houdaille et plaider sa cause contre vous ; cependant il m'est impossible de ne pas vous dire que je ne vois l'injure dont vous vous plaignez ni dans sa conduite ni dans sa demande. Il a pour vous la plus grande estime.

— C'est parce qu'il m'estime qu'il me soupçonne ?

— Il ne vous soupçonne pas.

— Oui ou non, demande-t-il une constatation légale de ma situation et de celle de mon fils ?

— Mais ce qu'il demande là, madame, tout père de famille le demandera comme lui ; — j'entends tout père de famille qui aura de la fortune. — Ah ! s'il s'agissait d'une jeune fille qui n'eût rien, ni présent, ni espérances, ce serait bien différent. Si elle nous disait : « Quel est votre avoir ? » Nous serions en droit de lui répliquer : « Commencez par nous montrer quel est le vôtre. » Mais ce n'est pas là l'espèce avec monsieur Houdaille. Il nous dit : « Ma fille possède un million comme héritière d'une de ses tantes ; de plus, je lui donne en dot cinq cent mille francs ; total, quinze cent mille francs. Que nous présentez-vous en échange ? »

Nous répondons, ou plutôt la notoriété publique répond pour nous : « Nos droits. — Quels sont-ils ? — Nous ne jugeons pas à propos de les estimer et nous les portons seulement pour mémoire, tout le monde sait qu'ils valent vos quinze cent mille francs. » Jamais, au grand jamais, père de famille ou homme d'affaires ne se contentera d'une pareille réponse.

— C'est celle que je fais cependant.

— Eh bien ! madame, jamais Adolphe n'épousera une fille riche, parce que chaque fois qu'il se présentera, on vous posera la même demande que monsieur Houdaille, et les formalités que vous ne voulez pas accomplir aujourd'hui, il faudra que vous les subissiez à ce moment.

— Ni maintenant ni jamais. Je ne veux pas d'inventaire, parce qu'il me déplaît de crier sur les toits le chiffre de ma fortune ; je ne veux pas de licitation, parce qu'il ne me convient pas de mettre en vente mes propriétés ; je ne veux pas de liquidation, parce que tout ce que je possède appartient à mon fils et qu'un partage entre nous est inutile. Cela est clair et net, n'est-ce pas ?

— En présence d'une telle déclaration, je ne me permettrai pas d'insister. Je suis désolé que ce mariage, dont j'avais eu l'idée, ne se fasse pas ; mais je ne dirai plus un mot en sa faveur, ni à vous, madame, ni à monsieur Houdaille. Comment le pourrai-je ? D'un côté, je trouve que monsieur Houdaille est parfaitement fondé dans ses exigences, et d'un autre, je ne peux pas m'empêcher d'admirer votre force de volonté. Il est certain qu'il y a de la grandeur dans votre parti pris, de la fierté, de la dignité. Vous êtes ce que vous êtes, vous n'admettez pas qu'on vous discute ; on doit vous connaître : c'est à prendre ou à laisser.

— Justement, dit madame Daliphare, relevant la tête et se redressant.

— Cependant mon admiration ne m'empêche pas de reconnaître que ce parti pris rendra difficile le mariage d'Adolphe, à moins qu'il n'épouse une femme sans fortune bien entendu, parce que dans ce cas, comme on n'apporte rien, on ne peut rien demander en échange. C'est peut-être ce qui aura lieu.

— Je ne crois pas.

— Pourquoi donc ? Vous êtes assez riche pour n'avoir pas besoin que votre fils reçoive sa fortune d'une autre que de vous. Ce doit être une grande satisfaction de pouvoir enrichir ceux qu'on aime et de se dire qu'ils tiennent tout de nous, de nous seul, sans partage. Je n'ai pas encore d'enfant, et par conséquent je ne connais pas la jalousie paternelle ; mais d'avance j'admets ce sentiment, que je trouve juste et naturel. N'est-il pas douloureux, quand on a élevé un enfant, quand on s'est sacrifié pour lui, de le voir nous échapper précisément à l'âge où il pourrait nous payer nos peines. Qu'il se marie, c'est bien ; mais ce n'est pas seulement une femme qu'il prend, c'est une famille, c'est une fortune. Une confusion s'établit vite, et il ne sait bientôt plus ce qu'il doit à son père et ce qu'il doit à son beau-père. Cela ne vous paraît-il pas cruel ?

— Il ne faudrait donc pas permettre à nos enfants de se marier ?

— Si, au lieu d'une femme riche, ils épousent une femme pauvre, la situation change du tout au tout. Comme on n'a rien reçu, il n'y a pas de confusion possible. On n'a qu'un père, qu'une mère, ceux que la nature vous a donnés et non ceux qui s'imposent au nom de leur fortune. C'est à ce père, c'est à cette mère qui nous ont élevé que nous devons toute notre reconnaissance ; eux seuls ont autorité sur notre vie, eux seuls...

— Si vous étiez si convaincu de l'excellence de la femme pauvre, interrompit madame Daliphare, pourquoi en avez-vous épousé une riche ?

— C'est parce que j'en ai précisément épousé une riche que je regrette la pauvre ; oui, madame, je la regrette.

Jusque-là le notaire avait parlé en étudiant ses paroles ; il changea de ton, et les mots jaillirent de ses lèvres avec véhémence et passion.

— Vous me voyez tous le dimanches à Nogent, chez mon beau-père ou chez vous. Eh bien ! j'ai cependant une mère chez laquelle je serais heureux d'aller quelquefois et chez laquelle je ne vais jamais. Si je ne suis pas un pauvre expéditionnaire, c'est à ma mère que je le dois ; c'est elle qui ma élevé, qui m'a instruit, et qui, au prix de mille sacrifices, de son travail, de sa santé, m'a mis à même de devenir un homme. Et cependant, aujourd'hui, pour la récompenser de ses peines et de son amour, je l'abandonne. Ce n'est pas de gaieté de cœur que je le fais ; mais, que voulez-vous ? j'ai épousé une femme riche et je suis l'esclave de ma femme et de la famille de ma femme. On m'a acheté, je me suis vendu ; je n'ai qu'à obéir. Si j'ai jamais un enfant, il est convenu qu'il ne s'appellera pas du charmant nom de Madeleine, qui est celui de ma mère, mais de l'horrible nom de Colombe, qui est celui de ma belle-mère. On me reproche déjà de ne pas en avoir un et l'on trouve que je suis un singulier mari. Chez moi, que dis-je ? chez moi, je n'ai pas de chez moi, chez ma femme, c'est mon beau-père, c'est ma belle-mère qui commandent ; je mange ce qu'ils aiment, je reçois ceux qui leur plaisent. On ne supporte ma mère que quand nous serions treize à table ; elle fait la quatorzième, et encore ne dois-je pas la mettre près de moi. A ma droite invariablement, éternellement, ma belle-mère ; à ma gauche, une étrangère ; ma mère, n'importe où, dans le courant d'air. Un jour elle a cassé une carafe, achetée, payée par ma belle-mère, et ce moment-là a été un des plus douloureux de ma vie. De temps en temps, il est vrai, je me révolte ; mais en fin de compte c'est à ma mère qu'on fait payer mes tentatives d'indépendance. Comprenez-vous maintenant, chère madame, pourquoi je regrette de n'avoir pas épousé une femme sans fortune : ma mère et moi ne serions-nous pas plus heureux ? Quand il n'y aurait que le plaisir d'être ensemble ; pour elle cela ne serait-il pas plus doux que de passer ses dernières années dans la solitude et le chagrin, n'ayant plus de fils ? Mais pardonnez-moi cette explosion de plaintes ; vous avez mis la main sur un endroit qui m'est si douloureux que je n'ai pu m'empêcher de crier.

— Je ne vous savais pas si bon fils, monsieur de la Branche ; je suis heureuse de voir Adolphe lié d'amitié avec un homme tel que vous. Quand vous viendrez à Nogent, nous parlerons de votre mère, n'est-ce pas ?

XXVIII

Monsieur de la Branche pouvait maintenant raconter sa négociation à Adolphe ; cependant il ne le fit point encore.

Cette négocation n'avait point en effet marché suivant le plan qu'il s'était formé à l'avance. Il s'était laissé entraîner. Les nuances n'avaient point été ménagées. Et son plaidoyer en faveur de la fille pauvre, succédant brusquement à la rupture du mariage avec la fille riche, avait dû surprendre madame Daliphare.

Si Adolphe venait demander à sa mère son consentement pour épouser Juliette, la surprise de madame Daliphare pourrait très-bien se changer en suspicion. Elle était prompte au soupçon d'ordinaire, et, dans les circonstances présentes, il fallait bien peu de chose pour qu'elle crût à un accord avec Adolphe.

Il n'aurait pas dû intervenir directement, et il aurait mieux fait de rester enfermé dans des généralités en les effleurant légèrement. Par malheur la passion l'avait

emporté sur la prudence. Il en avait été de lui comme des comédiens qui, entrant en scène sous le coup d'une douleur personnelle analogue à celle qu'ils vont représenter, oublient leur rôle, croient à la réalité des sentiments qu'ils expriment, et pleurent de vraies larmes : l'art est sacrifié à la nature, et, comme ils n'ont plus de direction, c'est le hasard qui les rend exécrables ou sublimes.

Avait-il été exécrable, avait-il été sublime ? là était la question.

Et, comme il n'avait pas d'inductions pour la résoudre, il trouvait qu'il ne fallait rien brusquer et prendre toutes les précautions pour ne pas éveiller les soupçons de madame Daliphare, s'ils étaient éveillés, pour les laisser se calmer.

Dans le silence de la réflexion, elle pèserait les avantages qu'il y avait pour elle, pour sa jalousie maternelle, pour son besoin d'autorité, pour son orgueil, à un mariage avec une femme qu'elle pourrait dominer, et, quand Adolphe ferait sa demande, il aurait plus de chance d'être favorablement écouté que s'il parlait tout de suite. Il se serait fait dans le cœur de la mère un travail mystérieux qui profiterait aux projets du fils, et les arguments dont il se servirait pour plaider sa cause auraient d'autant plus de force qu'ils se seraient déjà présentés à l'esprit de madame Daliphare.

Il laissa donc Adolphe dans l'attente, et ce fut seulement le dimanche suivant qu'il lui raconta ce qui s'était passé, ce qu'il avait dit et ce qu'il avait fait.

— Vous avez vraiment adressé cette demande à monsieur Houdaille ? dit Adolphe fort surpris.

— Comment ! si j'ai adressé cette demande ? Croyez-vous que j'ai inventé une scène de comédie et que je me suis moqué de votre mère ? Il n'y a pas dans mon récit un mot qui ne soit vrai.

— Et si ma mère s'était rendue aux exigences de monsieur Houdaille ?

— Eh bien ! vous auriez épousé.

— De la Branche !...

— Ne vous fâchez pas ; je ne vous ai exposé à aucun danger, et, s'il y a du mérite à avoir combiné cette affaire, c'est précisément en vous mettant à l'abri de tous risques. Je connaissais les personnages que je faisais agir : d'un côté, je savais que monsieur Houdaille serait entier dans ses exigences, et d'un autre je savais que votre mère serait absolue dans sa résistance. Les choses ainsi engagées ne pouvaient donc pas aboutir. Voilà pourquoi je n'ai pas hésité à employer ce moyen. Maintenant votre mère est convaincue par expérience (ce qui est la meilleure des preuves) que pour vous marier avec une femme riche, elle devra se conformer à de certaines formalités dont elle ne veut à aucun prix.

— C'est vrai, cela ?

— Ah ! ah ! vérité relative ; je peux vous avouer entre nous que j'ai exagéré les choses pour les besoins de notre cause. Sans doute on trouverait des pères de famille qui seraient très-heureux de nous donner leur fille, malgré l'irrégularité de notre situation ; car cette irrégularité est plus apparente que réelle ; si vous restez indivis avec votre mère, cette indivision est composée de bons morceaux ; mais enfin, dans l'espèce, il suffisait que monsieur Houdaille ne voulût point de cette indivision. Là-dessus j'ai bâti une règle générale, que votre mère me paraît accepter pour le moment. Hâtez-vous de saisir l'occasion aux cheveux. Et maintenant, bonne chance. A vous, mon ami, de faire le reste.

— Faire le reste ! Vous en parlez vraiment bien à votre aise.

— Faut-il que je me marie pour vous ? La chose en soi n'a rien qui m'effraye ; seulement, c'est ma femme qui ne serait pas contente.

— Je n'ai pas envie de plaisanter.

— Vous avez tort. La vie est triste ; si nous n'y introduisons pas un fond de gaieté que nous prenons en nous, elle devient lugubre. Il faut être gai, mon cher ami, pour soi et pour les autres ; la mélancolie engendre tous les crimes, non-seulement chez nous, mais encore chez ceux qui nous approchent. Que voulez-vous que fasse une femme dont le mari voit tout en jaune ou en gris ? Elle emprunte les lunettes roses ou bleues de son voisin, c'est fatal. N'oubliez pas cette loi, vous qui allez vous marier.

— Ce mariage n'est pas encore fait.

— Pas de gaieté, pas de confiance en soi, pas de volonté, et vous voulez chanter les ténors !

— Vous avez raison. Mais, que voulez-vous ? ce n'est pas toujours un bonheur de trouver son chemin tracé quand on entre dans la vie. C'est ce qui m'est arrivé. La volonté ne s'est point développée en moi, parce que je n'ai jamais eu besoin de me servir de ma volonté. On voulait pour moi, et je me laissais pousser. Il m'était commode de m'épargner l'effort et la fatigue : c'est une habitude qu'on prend facilement, mais qui est dure à perdre. Aujourd'hui il me faut vouloir et cela m'est pénible. Je me trouve gauche, maladroit, embarrassé, sans initiative comme sans persévérance. Et ce qui aggrave encore ma position, c'est que cette volonté, à peine née, doit être plus forte que celle qui jusqu'à ce jour m'a dirigé et dominé. Ma mère n'a pas obtenu le résultat qu'elle cherchait.

— Hé ! hé ! dit le notaire, il me semble au contraire que madame Daliphare n'a pas mal travaillé au moins pour elle, car vous voilà entre ses mains, sans oser vous échapper.

— J'avoue qu'avant d'entrer en lutte ouverte, j'éprouve un sentiment d'appréhension, sinon d'hésitation. C'est un assaut qu'il me faut livrer maintenant, et, si bien ébranlées que soient les défenses dont ma mère s'enveloppait, elles peuvent encore opposer une résistance invincible.

— Cela n'est pas probable. Sans doute madame Daliphare a pendant longtemps caressé l'idée de vous faire épouser une dot plutôt qu'une femme, mais elle pourrait bien avoir changé d'avis. L'expérience des Houdaille l'a touchée au vif, et, d'un autre côté, les avantages qu'il y a pour vous, c'est-à-dire pour elle, à un mariage avec une jeune fille pauvre, doivent lui apparaître depuis quelques jours sous un aspect qu'elle ne soupçonnait pas.

— Enfin si ma mère persiste dans sa résistance ?

— C'est à vous qu'il appartient de savoir ce que vous devez faire.

— Vous parlez ainsi, parce que vous me croyez un homme raisonnable, capable de garder son jugement et son sang-froid dans une lutte. Eh bien, je ne suis pas cet homme-là. Raisonnable, je le suis avant la lutte quand je pèse le pour et le contre ; dans l'action, je suis un fou furieux. Vous croyez pouvoir me juger, parce que vous m'avez vu et connu dans le monde, à un âge et dans des conditions où tout naturellement l'on observe ; si vous m'aviez connu enfant, vous sauriez qu'il y a en moi de la brute et du sauvage. Au collége, j'avais un ami de deux ans plus vieux que moi ; nous étions inséparables. Après trois années d'une intimité étroite, mon ami tout à coup s'éloigna de moi pour se lier avec un nouveau qui me remplaça dans son affection. Une querelle s'en suivit, qui devint un duel terrible ; si on ne nous avait pas séparés, j'aurais tué mon ami. J'avais perdu la tête et ne savais pas ce que je faisais.

— Avoir perdu la tête, ce n'est pas une circonstance atténuante pour des jurés.

— Enfin on le retira de mes mains à moitié mort, plein de sang, et il en fut malade pendant deux mois.

— Vous n'êtes plus un collégien et votre mère est votre mère.

— Cela est vrai ; cependant je redoute les suites d'une discussion. Plus d'une fois déjà, je me suis soumis à la

volonté de ma mère, et si alors j'ai paru avoir la faiblesse d'un mouton, c'est que j'avais peur d'avoir la férocité d'un loup. Cela est arrivé notamment quand j'ai voulu entrer à l'école navale : je m'étais mis dans la tête d'être marin. Etait-ce une fantaisie, un caprice d'enfant? était-ce une vocation? Les deux probablement. Quoi qu'il en fût, ma mère ne voulut pas m'exposer aux aventures de la vie maritime; elle tenait à me garder près d'elle et à m'imposer le commerce, parce que le commerce c'était elle. Je cédai, mais après une vraie bataille, et si ma mère ne m'avait arrêté, à deux heures du matin, dans l'escalier, je partais pour le Hâvre, où je m'embarquais. Aujourd'hui il ne s'agit plus d'un caprice d'enfant, mais d'une passion profonde; aujourd'hui je ne me laisserais plus retenir, si je descendais une seule marche de la maison maternelle. Les moutons eux aussi, sont sujets quelquefois à des accès de courage ou de folie, et alors ils ne savent plus ce qu'ils font. Comprenez-vous maintenant mes hésitations et mes réflexions?

— Très-bien, seulement je vous avoue qu'elles m'étonnent chez un amoureux ; je croyais que le propre de la passion était de supprimer précisément l'hésitation et la réflexion. N'est-il pas singulier que je parle comme un amant, tandis que vous, vous parlez comme un notaire?

— Je parle en homme qui ne pense pas seulement au présent, mais qui a encore souci de l'avenir. Il ne s'agit plus pour moi maintenant de dire à ma mère : « Je voudrais épouser Juliette, » mais bien : « Je veux Juliette pour femme. » Si ma mère me refuse son consentement, je dois passer outre et me marier quand même.

Le notaire secoua la tête.

— Vous ne croyez pas que ma mère persiste jusque là? continua Adolphe; c'est possible. Mais, d'un autre côté, il est possible aussi que ce mariage, fait contrairement à sa volonté, l'exaspère contre Juliette. Je ne veux pas que ma femme soit une belle-fille pour ma mère, je veux qu'elle soit une fille. Ces sentiments de tendresse filiale, je suis certain que Juliette les éprouvera pour ma mère, mais c'est à condition que celle-ci l'accueillera comme sa fille. Qu'arrivera-t-il si au contraire elle l'accueille comme une étrangère, comme une ennemie? Quelle sera ma vie entre ma mère et ma femme, guerroyant l'une contre l'autre? Quelle serait la leur! Ai-je le droit, en vertu de mon amour, d'imposer un pareil enfer à ma mère et à Juliette ?

— Tout ce que vous me dites là, interrompit le notaire, est parfaitement raisonné ; seulement permettez-moi de vous faire observer que c'était avant de devenir amoureux mademoiselle Nélis qu'il fallait vous faire ces objections. Vous saviez alors, comme vous savez maintenant, qu'elle était sans fortune; vous saviez que votre mère serait opposée à un mariage avec elle. Il fallait vous arrêter.

— Croyez-vous qu'on enraye son cœur comme une voiture, et qu'il y a des freins pour les passions que la raison serre ou ne serre pas à volonté. Ce n'est pas librement que j'ai aimé Juliette, et ce que j'ai pu faire pour remonter la pente dangereuse sur laquelle je glissais, je l'ai fait. Rien n'a pu me retenir. Aujourd'hui je suis au fond du gouffre.

— Eh bien ! il faut en sortir. Comme le maître d'école, je pourrais vous faire une longue harangue pour vous démontrer que vous avez eu tort :

. . . . Ah ! le petit babouin !
Que les parents sont malheureux qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !

J'aime mieux vous tendre la perche pour vous tirer de votre gouffre. Le mariage manqué avec mademoiselle Houdaille vous ouvre une porte pour entretenir madame Daliphare de votre mariage avec mademoiselle Nélis; faites-le franchement en posant la question telle qu'elle doit l'être. « Vous aimez mademoiselle Nélis et vous voulez l'épouser. » Vous verrez ce qu'on vous répondra. Je n'ai pas la prétention de prédire l'avenir ; mais, si je ne suis pas un sot, je crois pouvoir affirmer que cette réponse ne sera pas celle que vous redoutez. En tout cas, essayez, et si vous ne vous sentez pas la force de reprocher à votre mère d'avoir voulu vous faire épouser mademoiselle Houdaille, tombez sur moi et arrangez-moi de la bonne façon pour m'être mêlé de ce qui ne me regarde pas. Il ne sera pas mauvais que vous m'adressiez quelques injures, d'avance je vous les pardonne.

XXIX

Cet entretien brisa les dernières attaches qui retenaient Adolphe.

Le moment était venu de prendre une résolution définitive dans un sens ou dans l'autre : ou il fallait renoncer à Juliette ou il fallait l'obtenir coûte que coûte et de haute lutte.

Renoncer à Juliette, il ne le pouvait pas; car l'effet naturel de tous ces retards et de tous ces obstacles avait été d'accroître son amour. Maintenant c'était une possession complète, une obsession de tous les instants.

Il fallait donc qu'il posât formellement à sa mère la question du mariage.

Il n'y avait ce dimanche-là que quelques convives à Nogent; il attendit qu'ils fussent partis. Puis, quand sa mère eut remis sous clef le sucre et les pâtisseries du dessert, quand elle eut refermé la cave aux liqueurs et transvasé en demi-bouteilles les bouteilles de vin dont on n'avait bu que quelques verres, quand elle eut remplacé dans les flambeaux et dans les candélabres des bouts de bougie à moitié brûlés par des bougies neuves, quand elle eut compté les nappes et les serviettes qui avaient servi au dîner; quand elle eut fureté partout, visité, vérifié chaque chose, jaugé de l'œil ou noté d'une marque particulière ce qui restait dans chaque plat; enfin quand elle eut accompli sa besogne de tous les soirs, il la rejoignit dans sa chambre.

— Tu n'es pas encore couché? dit-elle en examinant sa mine sombre.

— Non, je me suis promené dans le jardin en attendant que tu eusses fini.

— Par le brouillard qu'il fait ce soir, tu as eu tort; tu n'as aucune précaution.

— Oh! maman, je ne suis plus un enfant.

— Malheureusement, car tu m'écouterais quand je te recommande quelque chose, et tu ne t'en trouverais pas mal.

— Je t'assure que je regrette beaucoup de n'être plus un enfant, car je n'aurais pas d'autre volonté que la tienne, et pour tous deux, pour toi comme pour moi, cela vaudrait mieux. Mais enfin il ne peut pas en être ainsi : il arrive un âge où l'on a besoin de vivre d'une vie indépendante et personnelle.

— Où veux-tu en venir, car tu ne me dis pas cela à propos de mon observation sur le brouillard ?

— Je te dis cela à propos d'un entretien que j'ai eu tantôt avec de la Branche.

— C'est donc cela qui t'a donné ce visage contrarié pendant le dîner, c'est à peine si tu as daigné prononcer deux ou trois paroles.

— Je réfléchissais, et mes réflexions n'étaient pas gaies. De la Branche m'a appris qu'il s'était occupé d'un mariage pour moi; il m'a dit qu'il t'avait soumis son projet, qui n'a échoué que parce qu'on t'a posé des conditions inacceptables.

— Eh bien ! en quoi ce projet de mariage peut-il te contrarier, puisqu'il n'a pas abouti.

— Ce qui me contrarie, ce qui me blesse, c'est qu'on s'occupe de mon mariage sans savoir si je veux me marier. Que de la Branche prenne cette liberté avec moi, cela

s'explique dans une certaine mesure : il est notaire et il fait passer la question d'honoraires avant la question de convenances; il n'a pas souci d'un bon mariage, il ne voit qu'un beau contrat. Dans les conditions d'intimité où nous sommes, c'est là un étrange procédé, que j'ai relevé comme il le mérite.

— Monsieur de la Branche a agi dans ton intérêt.

— Il a cru agir dans mon intérêt et c'est là son excuse. Mais toi, maman, tu n'as pas pu te placer au même point de vue que de la Branche. De la Branche n'a considéré qu'une chose : mademoiselle Houdaille est jolie, elle a une grosse dot, sa famille est honorable, c'est une femme pour Adolphe... Voilà quel a été son raisonnement.

— Il n'était pas si mauvais.

— Il n'était pas mauvais pour quelqu'un qui me croyait libre, et c'était le cas de de la Branche. Ce n'était pas le tien, maman, et c'est là ce qui me peine.

— En quoi n'es-tu pas libre?

— Tu le sais très-bien, et il me semble qu'il n'était pas nécessaire de m'obliger à te dire que, connaissant mon amour pour Juliette, tu ne devais pas penser à me faire épouser mademoiselle Houdaille.

— Je ne devais pas! Toi ! tu me parles sur ce ton.

— Crois-tu que je n'en sois pas désolé. Mais à qui la faute? Devais-tu écouter de la Branche quand il t'a parlé de mademoiselle Houdaille? Ah! si tu lui avais fermé la bouche, qu'elle n'eût pas été ma reconnaissance! Mais tu n'as pas pensé à ma reconnaissance, n'est-ce pas? Et tu n'as eu souci que de mon obéissance. Tu as cru que parce que tu m'aurais choisi une femme réunissant les qualités que tu désirais, je devrais l'accepter. Jusqu'à ce jour, je t'ai obéi dans tout ce que tu as voulu ; je devais donc t'obéir encore.

— Ai-je jamais voulu autre chose que ton intérêt?

— Je ne dis pas le contraire, seulement il arrive un âge où l'on demande à vouloir soi-même. Quand, pendant ces dernières années, je voyais des parents s'obstiner à vouloir faire quand même le mariage de leurs enfants, je me disais que je ne serais jamais exposé à ce danger. Alors, pensant à cela, j'étais fier d'avoir une mère telle que toi, que son intelligence plaçait au-dessus des faiblesses et des travers des autres. Aujourd'hui le désappointement m'est cruel de voir combien je m'étais trompé.

Il parlait lentement, sans emportement, mais avec une amertume que madame Daliphare ne connaissait pas, et qui était d'autant plus éloquente que les efforts qu'il faisait pour se contenir étaient plus visibles.

— J'aurais tant désiré, dit-il en continuant, trouver en toi, à propos de mon mariage, cette grandeur de vue et cette supériorité de jugement que tu montres dans tout; et puis j'aurais été aussi bien heureux que ta tendresse maternelle t'élevât jusqu'à l'abnégation.

— L'abnégation doit-elle aller jusqu'à te laisser épouser une femme qui n'est pas digne de toi?

— Oh! mère, ne parle pas ainsi; tu sais bien que ce que tu dis là n'est pas juste. En quoi Juliette ne serait-elle pas digne de moi? Quels reproches a-t-on à lui adresser? En dehors de son manque de fortune, quels griefs peux-tu avoir contre elle?

— J'en ai de toutes sortes.

— Que tu ne peux pas préciser.

— Quand ce ne serait que son genre de vie et sa liberté; ces habitudes d'artistes ne sont pas d'une honnête femme.

— Quelle liberté? Tu sais bien que sa mère ne la quitte jamais.

— Pour moi cela ne signifie rien : les mères d'artistes, au lieu de protéger la pureté de leur fille, développent tout simplement leur habileté et leur fausseté. Pour tromper sa mère, on acquiert des qualités (si cela peut s'appeler des qualités) qui servent plus tard à tromper le mari.

— Nous ne pouvons pas engager de discussion à ce sujet; je vois tout en beau dans Juliette, tandis que toi tu vois en elle tout en mal. Quand j'ai commencé cet entretien, j'avais arrêté en moi-même de ne te dire que quelques mots, qu'il faut absolument que tu entendes pour empêcher des projets comme celui qui vient d'échouer de se renouveler. Les voici...

Madame Daliphare se cacha la tête entre ses mains. Adolphe dut s'arrêter. Il n'avait jamais vu pleurer sa mère, et il croyait que la douleur comme la joie passaient sur elle sans la troubler. Quand, après un moment de silence, elle abaissa ses mains, elle montra ses yeux rougis.

— Tu demandes quels reproches j'ai à adresser à Juliette? dit-elle d'une voix plaintive. Les voilà, mes reproches : ce sont ces larmes qu'elle m'arrache par tes mains. Aurais-je jamais pensé qu'un jour tu me ferais pleurer et que tu pourrais me parler comme depuis un quart d'heure tu me parles? Tu sens si bien ton injustice que tu n'oses pas me regarder. Si tu en es déjà là maintenant, que serais-tu après quelques années de mariage?

— Si tu es blessée de mes paroles...

— De ton attitude plus encore que de tes paroles, car je reconnais que tu t'es efforcé de ne pas te laisser emporter; mais c'est cette contrainte qui précisément m'épouvante en me montrant quels changements se sont faits en toi. Est-ce qu'autrefois nous aurions pu discuter ainsi froidement, l'un en face de l'autre, comme deux étrangers? Est-ce qu'autrefois tu ne serais pas venu m'embrasser!

Il ne bougea pas.

— Autrefois, quand tu m'imposais ta volonté, dit-il, je cédais sans souffrir, parce qu'en réalité il m'était assez indifférent de prendre tel ou tel parti; il suffisait que tu voulusses une chose pour que j'eusse plaisir à la faire.

— Les temps sont changés.

— C'est-à-dire qu'aujourd'hui ce que tu veux ne m'est plus indifférent, et je résiste. C'est de ma vie qu'il s'agit, c'est de mon bonheur, je les défends. Alors, comme tu trouves en moi une résistance à laquelle tu n'es pas habituée, tu te fâches, et au lieu de comprendre les raisons qui me déterminent, tu fais remonter la responsabilité de cette résistance à Juliette, qui en est innocente.

— Innocente?

— Oui, innocente. Tu crois peut-être que Juliette, séduite par ta fortune, m'attire à un mariage pour s'enrichir.

— Je crois que Juliette est sensible aux avantages qu'il y aurait pour elle à devenir ta femme.

— Eh bien! tu te trompes; elle n'est point séduite par ces avantages.

Madame Daliphare fit un geste de doute.

— Je comprends que tu doutes, cependant les choses sont ainsi. La vérité est celle-ci, et je te jure que je n'exagère et ne cache rien : j'ai dit à Juliette que je l'aimais, et je lui ai demandé de devenir ma femme; elle m'a répondu qu'avant de se prononcer, il fallait qu'elle fût certaine que tu n'étais pas opposée à ce mariage. Comme depuis ce moment ton opposition n'a pas faibli, il n'y a pas eu entre elle et moi une parole d'échangée à ce sujet. Tu vois donc que ces accusations dont tu la charges sont injustes.

— Tu l'aimes, et c'est parce que tu l'aimes que je ne retrouve plus en toi le fils que j'ai élevé.

— Il est vrai que je l'aime, mais cet amour n'a changé en rien mes sentiments pour toi. En voici la preuve! je pourrais te dire que je veux épouser Juliette, et que, si tu ne consens pas à ce mariage, je ne subirai pas ta volonté. D'autres peut-être agiraient ainsi à ma place et se laisseraient entraîner par leur amour; je ne me laisserai pas entraîner par le mien. Jamais je n'épouserai Juliette malgré toi; mais jamais, si tu ne consens pas à me la donner pour femme, je ne me marierai. Voilà ce que je voulais te dire en deux mots, lorsque je suis entré ici, et ce qui, de parole en parole, a été retardé jusqu'à présent. Je ne t'imposerai pas une belle-fille que tu repousses; mais, par contre, je te demande, de ne pas m'imposer une femme que je n'aurai pas choisie. Que des tentatives

comme celle que vient de risquer de la Branche ne se renouvellent donc pas! J'épouserai Juliette ou je n'épouserai personne. Si tu ne crois pas pouvoir l'accepter pour ta fille, persiste dans ta résistance: je subirai ta volonté sans me plaindre. Si au contraire tu es touchée par mon amour, si tu veux mon bonheur, si tu te laisses séduire par Juliette, nous te payerons en tendresse et en reconnaissance le sacrifice de tes projets ambitieux. Tu me disais dernièrement que ta vie était dans mes mains, je te répète aujourd'hui la même chose: qu'elle soit ce que tu voudras, heureuse ou malheureuse.

Il fit quelques pas vers la porte; mais bientôt il s'arrêta et revint vers sa mère.

— Quand j'étais petit et que tu m'avais grondé, tu venais m'embrasser dans mon lit; aujourd'hui c'est moi qui viens t'embrasser. Adieu, maman; bonne nuit.

XXX

Malgré le souhait de son fils, madame Daliphare passa une fort mauvaise nuit.

Lorsqu'Adolphe fut sorti de sa chambre, elle ne se coucha point; mais ouvrant une fenêtre, elle s'accouda sur le balcon pour respirer.

Elle étouffait: jamais elle n'avait éprouvé pareille surprise, et elle se demandait si celui qui venait de lui parler était bien son fils.

Ce qui plus que tout la stupéfiait, c'était le calme qu'il s'était imposé pendant ce long entretien. Il se fût laissé emporté, il eût crié, il eût eu des accès de colère, il eût prié, il eût pleuré: elle aurait admis ces violences et lors même qu'elle aurait dû en souffrir, elle les eût pardonnées. Mais ce calme, cette froideur, cette possession de soi-même, ce langage raisonné, l'avaient déroutée, et maintenant ils l'effrayaient.

Il était donc bien sûr de lui, bien maître de sa résolution, que rien ne le troublait.

Quels progrès cet amour avait faits en quelques mois, et comme on était loin maintenant de l'époque où Adolphe n'osait le confesser. Quelle distance entre le temps où il rougissait en avouant qu'il avait de l'amitié pour Juliette et cette soirée où il déclarait résolûment qu'il la voulait pour sa femme.

Il est vrai qu'il voulait bien en même temps prendre l'engagement de ne pas l'épouser, contrairement à la volonté de sa mère; mais combien cet engagement durerait-il? N'arriverait-il pas un moment où, lui aussi, serait emporté?

Alors que se passerait-il? Adolphe, qui se défendait maintenant de vouloir jamais recourir aux moyens que la loi lui donnait, garderait-il ce dernier respect?

S'il l'oubliait, il faudrait bien alors qu'elle cédât, et sans bénéficier en rien de ce sacrifice forcé.

Madame Daliphare n'était pas femme à s'arrêter avant d'avoir été au fond des choses, et, si pénibles que pussent être les découvertes qu'elle s'attendait à trouver, elle préférait encore la certitude au doute.

Elle porta son clair regard jusqu'au fond de la situation qui venait de se découvrir, et froidement, méthodiquement elle en calcula les bons et les mauvais côtés, c'est-à-dire ceux qui se présentaient tels pour elle.

Il ne lui fallut pas longtemps pour voir que les chances n'étaient pas égales, et que, pour une qui était en sa faveur, dix étaient contre elle.

Avec une pareille proportion, il était donc à peu près certain qu'un jour ou l'autre Adolphe, irrésistiblement entraîné pas sa passion, comme il l'avait déjà été, épouserait Juliette. De même qu'il avait trouvé des raisons pour justifier son amour à ses propres yeux et le confesser hautement, de même il en trouverait pour légitimer son mariage.

Elle aurait donc Juliette pour belle-fille, ce n'était plus qu'une affaire de temps.

Dans ces circonstances, quel parti prendre?

Il ne s'en présentait que deux: ou bien il fallait attendre et laisser marcher les choses en comptant sur les heureux hasards que le temps peut amener, ou bien il fallait se résigner tout de suite à ce mariage.

Tout ce qu'elle voudrait tenter en dehors de ces deux voies était inutile et illusoire: l'expérience, en parlant comme elle l'avait déjà fait, avait clairement démontré que tout effort pour détourner Adolphe de son amour serait vain; au lieu de l'éloigner de Juliette, on l'en rapprocherait.

Si l'attente avait dû amener un refroidissement dans cet amour, madame Daliphare eût pris avec bonheur le parti de l'attente, qui n'eût été en réalité que la continuation de l'état de choses qui durait depuis longtemps déjà. Mais comment compter sur ce refroidissement? Sans être savante ou expérimentée dans tout ce qui touche à l'amour, elle sentait que ce n'est pas quand un désir est contrarié qu'il s'affaiblit; exaspéré par les difficultés, la passion d'Adolphe ne pouvait aller qu'en augmentant, jusqu'au jour où elle briserait le dernier lien qui la retenait encore aujourd'hui.

D'un autre côté, on pouvait aussi, il est vrai, compter que Juliette, blessée dans sa dignité en voyant la répulsion qu'elle inspirait, repousserait Adolphe et prendrait un autre mari; mais, si cette probabilité se présenta à l'esprit de madame Daliphare, ce fut sans le toucher. Ce n'était pas elle qui pouvait admettre qu'une jeune fille sans fortune renoncerait jamais à l'avantage d'un mariage avec Adolphe. Pour s'arrêter à cette idée, il eût fallu plus d'humilité qu'elle n'en avait.

L'attente ne pouvait donc avoir pour résultat que le mariage, mais ce mariage dans des conditions tout à fait mauvaises.

Adolphe sans doute n'en voudrait point à sa mère des empêchements qu'elle aurait mis à son mariage, et ce mariage fait, il oublierait les difficultés qui l'avaient retardé; il était dans sa nature un peu molle de ne pas se souvenir. Mais Juliette aurait-elle l'oubli et le pardon aussi faciles?

Là était le danger de cette attente, et un danger sérieux pour l'avenir, qu'il n'était pas prudent de vouloir se dissimuler.

Madame Daliphare avait trop longtemps vécu avec Juliette pour ne pas savoir que le sentiment qui dominait en elle et qui dirigeait son caractère, c'était la fierté. Dans une vie rendue facile par la fortune, cette fierté native se fût probablement portée sur les mille petites choses qui constituent ce que dans le monde on est convenu d'appeler l'honorabilité; mais, sous l'aiguillon de la pauvreté, elle s'était concentrée sur un seul point: la dignité personnelle.

Poussant le souci de cette dignité jusqu'à l'extrême, il était certain que Juliette devait souffrir de voir son mariage avec Adolphe combattu; c'était une blessure à son amour-propre, qu'il était imprudent d'exaspérer si on voulait la cicatriser un jour.

Et, si le mariage devait arriver, il fallait que cette cicatrice s'opérât; car, à aucun prix, madame Daliphare n'eût voulu vivre en hostilité ouverte ou cachée avec sa belle-fille.

Pendant que son esprit marchait ainsi de déductions en déductions, madame Daliphare était restée accoudée sur son balcon, les yeux perdus dans la nuit sombre. Arrivée à ce point, elle se releva vivement et se rejeta en arrière: il lui semblait qu'elle était au bord d'un abîme, et qu'un pas de plus en avant la faisait rouler dans un gouffre sans fond.

Elle revint dans sa chambre et remonta sa lampe, qui menaçait de s'éteindre; la clarté dissipa l'émotion qui venait de l'étreindre et de la troubler si profondément.

Elle s'assit alors sous la lumière et reprit son raisonnement au point même où elle l'avait interrompu : ses nerfs gardaient encore une certaine irritation causée par l'ébranlement qu'ils avaient reçu, mais elle n'était pas femme à s'abandonner à ses nerfs, et elle se rendit promptement maîtresse d'elle-même, de sa raison et de sa volonté.

La conclusion à tirer des différentes déductions par lesquelles elle avait cheminé était double : le mariage d'Adolphe et de Juliette devait se faire un jour; dans l'intérêt de leurs relations à venir, il ne fallait pas qu'il parût se faire malgré elle.

Si elle n'avait obéi qu'aux exigences de sa maternité, elle eût voulu qu'Adolphe ne se mariât jamais ; elle l'aurait ainsi gardé pour elle seule dans une intimité jalouse, qui n'eût souffert personne entre la mère et le fils. Mais chez elle les exigences du sentiment se mêlaient toujours aux exigences des intérêts, et c'était bien souvent ces dernières qui l'emportaient. Or les exigences de ses intérêts voulaient impérieusement qu'Adolphe se mariât. N'était-ce pas le seul moyen d'avoir un petit-fils, c'est-à-dire un héritier de la fortune qu'elle avait gagnée?

Pendant longtemps elle avait caressé le rêve de le marier à une femme riche, mais ce qui venait de se passer à propos du projet Houdaille lui avait donné à réfléchir; et, d'un autre côté, les observations du notaire n'avaient point été perdues pour elle.

Jamais elle ne s'exposerait maintenant à subir des demandes pareilles à celles qui lui avaient été adressées; jamais elle ne ferait connaître le chiffre exact de sa fortune; jamais elle ne partagerait ce qu'elle possédait avec son fils. Elle lui donnerait tout volontiers, mais ce serait de son plein gré et dans des conditions telles qu'il fût bien entendu que c'était elle qui donnait et non la loi.

Arrêtée à ces idées, qui chez elle étaient articles de foi, elle devait donc renoncer à son rêve de la femme riche, et dès lors il lui fallait se contenter de la femme pauvre.

Sans doute, entre la richesse et la pauvreté il y a un juste milieu; mais elle n'était pas la femme des demi-mesures, et une jeune fille qui ne lui apporterait en dot que quelques centaines de mille francs, et par conséquent n'aurait pas les exigences des Houdaille, n'était pas pour lui plaire.

Ce qu'il lui fallait, c'était tout ou rien : — une fortune qui, jointe à la sienne, donnât à son fils une grande position, — ou bien une pauvreté absolue qui plaçât sa belle-fille dans sa dépendance la plus étroite.

L'une ou l'autre de ces deux femmes pouvait, en effet, satisfaire ses vues personnelles : la riche en apportant une position toute faite, la pauvre en la laissant faire. Mais la troisième au contraire n'offrait aucun avantage. En vertu de sa dot, elle se croyait des droits que sa famille se chargerait d'appuyer. Il fallait lutter. On était entravé, paralysé. Pour quelques centaines de mille francs, on avait abandonné l'autorité et la toute-puissance.

Cette conclusion, qui conduisait nécessairement au mariage avec Juliette, était si douloureuse à madame Daliphare, que pour ne pas l'accepter, elle recommença l'examen de sa situation.

Mais, bien qu'elle prît des chemins différents, elle arriva au même point. Après avoir fait l'addition de haut en bas, elle la faisait de bas en haut, et, comme l'opération avait été juste la première fois, le résultat fut le même la seconde.

Juliette, partout et toujours Juliette :

Juliette, parce qu'elle était aimée et que rien ne résisterait à cet amour.

Juliette, parce qu'elle était pauvre.

Les heures avaient marché pendant ce travail pénible; le ciel blanchissait du côté de l'Orient, et un léger brouillard, s'élevant au-dessus de la rivière, montait le long des peupliers sombres. Madame Daliphare se décida enfin à se mettre au lit. Sa tête était fatiguée de toujours tourner et retourner les mêmes idées; le lendemain elle aurait plus de calme, plus de fermeté pour se prononcer.

Si fatiguée qu'elle fût, elle ne laissa pas passer l'heure ordinaire de son lever et, comme tous les lundis, elle partit de Nogent pour arriver à Paris quelques minutes avant l'ouverture des bureaux.

Jusqu'au déjeuner elle travailla sans adresser à son fils d'autres paroles que celles qui avaient rapport aux affaires de la maison.

Mais, après le déjeuner, contrairement à ses habitudes, elle mit son chapeau et fit sa toilette pour sortir.

— Juliette est-elle chez elle aujourd'hui? dit-elle à son fils.

— Je ne sais pas.

— Tu dois le savoir.

— Je le pense.

— Alors je vais la voir.

— Tu veux...

— Je veux lui parler, et je veux avoir un entretien avec sa mère. Je serai de retour dans deux heures.

— Mais...

— Dans deux heures.

XXXI

C'était la première fois que madame Daliphare allait chez les Nélis. Il n'entrait pas dans ses habitudes, en effet, de rendre visite à ses amis ; elle les recevait chez elle et était heureuse de les voir dans *sa* maison et à *sa* table, mais elle n'allait pas chez eux. C'était ainsi qu'agissaient les anciens rois, qui ne daignaient que rarement honorer par leur présence les châteaux de leurs sujets.

Aussi Juliette fut-elle vivement surprise lorsqu'elle la vit entrer dans son atelier.

— Madame Daliphare!

— Ah! ma pauvre enfant, dit madame Daliphare, se laissant tomber sur un siége, la peinture est un métier que je n'aurais pas choisi ; il faut monter trop haut.

— Ce n'est pas seulement la peinture qui nous force à demeurer au cinquième étage, répliqua Juliette, et je crois bien que si je ne faisais pas de la peinture, nous serions obligés de demeurer plus haut encore.

— Je sais que vous êtes une brave jeune fille, et je vous estime pour votre ardeur au travail; j'aime les femmes qui savent faire œuvre de leurs mains. A ce propos, ou plus justement sans aucun à-propos, où est madame Nélis?

— Elle est sortie pour une heure.

— Cela se trouve bien, nous allons pouvoir causer toutes les deux ; car vous pensez bien que, si je viens vous voir, c'est pour quelque chose d'important. Je n'ai pas l'habitude de perdre mon temps dans le milieu de la journée.

Si la brusque entrée de madame Daliphare avait surpris Juliette, cette annonce d'un entretien sur un sujet important la rendit attentive.

— Personne ne peut nous déranger? demanda madame Daliphare.

— Personne.

— C'est égal, fermez la porte au verrou, je vous prie.

Pendant que Juliette faisait ce qui lui était demandé, madame Daliphare se débarrassait de son mantelet et de son chapeau ; car, si elle était habituée à ne jamais quitter ses gants, même pour écrire, elle était par contre mal à son aise dans des ajustements qu'elle ne portait pas d'ordinaire à son bureau.

— J'ai eu un entretien avec mon fils hier soir, dit-elle; vous en avez fait le sujet. Adolphe m'a tout dit.

Juliette ne répondit rien, mais elle baissa les yeux sous le regard de madame Daliphare et son visage pâlit.

— Il ne faut pas vous troubler, continua madame Daliphare ; je ne viens pas à vous en ennemie.

— Et pourquoi, du jour au lendemain, seriez-vous devenue mon ennemie, vous, madame, qui jusqu'à présent nous avez témoigné tant d'amitié ?

— Croyez-vous que toutes les mères auraient pris la chose comme moi, et ne pensez-vous pas que plus d'une eût pu se fâcher terriblement contre vous ?

— Contre moi ? dit Juliette, relevant les yeux et regardant madame Daliphare en face. Pourquoi cette mère se serait-elle fâchée terriblement contre moi ?

— Vous me la donnez bonne en me posant ces questions. Comment ! vous me demandez pourquoi une mère, après un entretien comme celui que j'ai eu avec mon fils, se serait fâchée contre vous ?

— Oui, madame, je le demande.

— Mais parce que mon fils vous aime, parce qu'un mariage a été arrêté entre vous sans mon consentement et à mon insu. Vous ne trouvez pas qu'il y a là de quoi fâcher une mère ? Votre sang-froid est prodigieux.

— Ce n'est pas du sang-froid, madame, c'est de la surprise; plus que de la surprise, c'est de la stupéfaction.

— Ah ! cela vous étonne que mon fils m'ait tout dit.

— C'est ce que vous appelez « tout » qui me surprend, et ce qui me stupéfie, c'est ce que vous venez de me répéter.

— Mon fils ne vous aime point ? s'écria madame Daliphare, qui commençait à perdre patience.

— Mon Dieu ! madame, je ne sais pas ce que monsieur Adolphe a pu vous raconter à mon sujet; mais, avant que vous ne me le répétiez, je vous demande la permission de vous dire « tout, » moi aussi. Vous pourrez comparer ainsi nos deux récits et voir où est la vérité. Puisqu'une explication est entamée, il faut qu'elle soit complète ; il y a longtemps d'ailleurs que je désirais l'avoir avec vous, et si je ne l'ai pas abordée encore, c'est pour ne pas fâcher monsieur Adolphe.

— Vous voyez bien.

— C'est vous, madame, qui allez voir. Peu de temps après son retour à Paris, monsieur Adolphe est venu ici.

— Un dimanche ? interrompit madame Daliphare, qui n'oubliait rien.

— C'était en effet un dimanche ; à cette époque, je travaillais pendant toute la semaine au Louvre, et le dimanche seulement je restais ici. Profitant d'un moment où nous étions seuls dans cet atelier, monsieur Adolphe me dit qu'il m'aimait depuis longtemps ; puis il ajouta que pour combattre cet amour, il avait consenti à voyager à l'étranger, mais l'absence n'avait point affaibli son amour. Enfin il termina en me demandant de devenir sa femme.

— Sa femme, comme ça, tout de suite ! Et vous n'avez pas été surprise ?

— Au contraire, et le mot est même beaucoup trop faible pour exprimer le sentiment que j'éprouvai.

— Bien cela, bien ; j'ai toujours dit que vous aviez le cœur haut. Vous avez dû être blessée d'une demande qui vous était adressée sans mon assentiment.

— C'est précisément ce défaut de consentement que j'ai représenté à monsieur Adolphe.

— Très-bien.

— Je lui ai demandé si vous approuviez ce projet de mariage, et comme il ne me répondait pas, je lui ai fait observer qu'il n'était pas probable que dans votre position de fortune, vous voulussiez jamais accepter pour belle-fille une femme qui n'avait rien.

— Evidemment cela n'était pas probable.

— D'un autre côté, je lui ai fait observer encore que quand même vous consentiriez à passer par-dessus la question d'argent, tout ne serait pas dit, et qu'il resterait encore la question de position ; c'est-à-dire que vous étiez une femme de commerce, et que moi j'étais une artiste, ce qui créait entre nous des incompatibilités de goût et d'habitude.

— Mais c'est très-juste tout cela, et qu'a répondu mon fils.

— Qu'il obtiendrait votre consentement, et que je ne savais pas ce que peut l'amour. Si ce ne sont pas les paroles mêmes de notre entretien, je vous affirme que c'en est le sens aussi exact que possible.

— Je vous crois, ma chère enfant ; la vérité parle par vos yeux. Et c'est tout ?

— C'est l'essentiel au moins.

— Vous m'avez promis de me dire « tout. »

— Je le veux bien. Je lui dis encore que je ne désirais pas me marier parce que j'aimais la peinture, que je ne voulais pas abandonner.

— Oh ! pour cela ! interrompit madame Daliphare, qui trouvait que cette raison avait bien peu de valeur, si même elle était sérieuse.

— Je comprends, poursuivit Juliette, qu'il vous paraisse étrange de me voir préférer ma modeste position d'artiste à celle qu'un mariage avec votre fils pouvait me donner ; cependant cela est. De plus, j'avais une raison encore pour parler ainsi, et je ne la cachai point à monsieur Adolphe ; je lui dis que j'avais pour lui une grande amitié, une estime véritable, que je le savais bon et généreux.

— Trop bon, trop généreux.

— Mais enfin que ces sentiments chez moi n'allaient pas jusqu'à l'amour, et que par conséquent ils n'étaient pas assez forts pour me décider au mariage.

— Vous n'aimez pas Adolphe ? mais que m'a-t-il dit ?

— Je ne sais ce qu'il vous a dit, mais je sais ce que je lui ai dit, moi, et je vous le répète presque mot à mot.

— Ah ! vous n'aimez point mon fils, vous ne l'aimez point.

Disant cela, elle se leva brusquement et se mit à marcher de long en large dans l'atelier, les mains derrière le dos, la tête baissée.

Depuis qu'elle avait commencé cet entretien, elle avait passé par les résolutions les plus contraires.

En arrivant, elle était résignée à accepter Juliette pour belle-fille ; c'était une nécessité à laquelle elle cédait, faisant ainsi la part du feu, abandonnant une partie de ses espérances, afin de conserver au moins la direction de son fils.

En entendant Juliette exposer les raisons qui s'opposaient à son mariage avec Adolphe, elle s'était dit que tout n'était pas encore perdu, et qu'en manœuvrant bien on pouvait peut-être encore empêcher ce mariage, qui n'était pas si avancé qu'elle l'avait craint.

Enfin, en entendant Juliette dire qu'elle n'aimait point Adolphe, elle avait modifié ses dispositions.

Ah ! elle ne l'aimait point ; mais alors si elle était sincère (et elle paraissait l'être), ce ne serait point une rivale.

Qu'Adolphe aimât Juliette, peu lui importait ; il avait aimé d'autres femmes avant celle-là, et elle ne s'était point inquiétée de ces caprices changeants qui sont sans conséquences chez les hommes. Ce qui la touchait, ce qui la remplissait de joie, c'était que Juliette n'aimât point Adolphe.

Elle serait donc seule à aimer son fils, seule à s'occuper de lui, à le diriger, à le dominer ; car, en fin de compte, la puissance en ce monde appartient à ceux qui aiment. Si cette puissance peut subir des affaiblissements, elle finit toujours par triompher.

Pendant les premiers mois, Adolphe pourrait être entraîné par sa femme ; mais bientôt il reviendrait à celle qui l'aimait véritablement : à sa mère.

Rien ne serait changé à ce qui avait existé jusqu'à ce jour. Juliette ne s'intéresserait pas aux affaires, elle ne les connaissait pas, elle ne voudrait pas s'en occuper.

On lui ferait une vie agréable et facile dans un beau nid qu'on lui construirait; et pour tout on lui demanderait d'avoir un enfant qu'on élèverait en vue de hautes destinées. Elle était vraiment très-belle femme, solide, saine; elle leur donnerait un bel enfant.

A cette pensée, madame Daliphare s'arrêta dans sa marche et, venant se poser devant Juliette surprise, elle resta à l'examiner longuement; du visage, son regard curieux descendit aux épaules, au corsage, aux bras.

— C'est vrai que vous êtes jolie, murmura-t-elle, très-jolie; pourquoi avez-vous seulement les poignets si fins?

— Dame, je n'en sais rien.

— On dit que c'est distingué; moi, je les aimerais mieux plus gros, cela vous donnerait plus de force.

— Ce ne sont pas les os qui donnent de la force.

— Les os sont la charpente. Mais cela ne fait rien après tout, et n'empêche pas que je vous trouve belle.

Elle recommença sa marche silencieuse; mais, en revenant sur ses pas, elle s'arrêta encore devant Juliette.

— C'est une fièvre cérébrale qui a enlevé votre père, n'est-ce pas?

— Je crois plutôt que c'est le souci et le chagrin.

— Et votre grand-père, de quoi est-il mort? N'est-ce pas aussi d'une maladie cérébrale?

— Je ne sais pas; j'étais trop jeune à ce moment, et comme j'aimais beaucoup mon grand-père, on a commencé par me cacher sa mort aussi longtemps qu'on a pu; depuis on a évité de me parler de lui jusqu'au jour où, dans mon insouciance d'enfance, je l'avais oublié.

— Enfin je le demanderai à votre mère, car nous avons des choses plus sérieuses que celle-là à dire entre nous; il faut que nous soyons bien d'accord avant l'arrivée de madame Nélis. A quelle époque voulez-vous que nous fixions votre mariage?

— Mon mariage!

— Oui, votre mariage avec Adolphe; je vous donne mon consentement. Je n'ai point de rancune. J'oublierai les procédés d'Adolphe à mon égard, et je ne vous en rendrai point responsable, puisque je vois que vous en êtes innocente. Le plus coupable de nous tous en cette affaire, c'est moi, qui n'ai pas compris qu'en réunissant deux jeunes gens, ils devaient s'aimer et oublier la différence de position qui les séparait. Maintenant que le mal est fait, il faut le réparer.

— Mais, madame...

— Vous ne voulez pas faire le malheur de mon fils, n'est-ce pas? Eh bien! il faut que vous l'épousiez.

XXXII

Depuis que madame Daliphare savait son fils amoureux de Juliette, elle avait examiné toutes les probabilités qui pouvaient se présenter comme conclusion à cet amour.

Cependant il y en avait une qui n'avait point traversé son esprit: c'était celle dans laquelle Juliette ne devenait pas folle de joie en apprenant que son mariage avec Adolphe était assuré.

Selon madame Daliphare, il devait alors se produire une explosion de reconnaissance qui jetait Juliette dans ses bras.

C'était bien le moins. Un pareil mariage! On ne passe pas ainsi tout à coup de la pauvreté à la fortune sans un trouble de joie.

Aussi fut-elle déconcertée en voyant la froideur de Juliette. Mais ce moment de surprise dura peu, et bien vite elle trouva une explication à l'attitude de Juliette.

— Elle veut se faire valoir, se dit-elle.

Et comme elle connaissait toutes les roueries à l'usage des commerçants qui veulent parer leur marchandise, elle se promit de ne pas se laisser prendre à cette ruse. Mais elle ne se fâcha pas, et, au fond du cœur, elle fut plutôt satisfaite que blessée de rencontrer chez sa future belle-fille cette force de caractère et cette habileté de conduite.

— Ce sera une femme qu'on ne mettra pas dedans facilement.

Elle aimait les gens « qui ne se laissent pas mettre dedans, » et, comme elle avait conscience de sa supériorité, il lui plaisait d'avoir affaire à ces gens-là. La lutte la stimulait et l'égayait.

— Ma petite fille, dit-elle, il faut être franche avec moi, je le serai avec vous. Vous êtes intelligente, je ne suis pas bête; jouons cartes sur table, et je suis certaine que nous nous entendrons. Le mariage est une association où chacun apporte ce qui lui appartient. La part de mon fils, c'est sa fortune et sa situation; la vôtre, c'est votre beauté. Ne regimbez pas, je ne veux pas vous déprécier ou vous humilier: on a ce qu'on a. Dans le présent, mon fils a une fortune, et vous n'avez rien; mais dans l'avenir vous pouvez le rendre heureux, et je reconnais que le bonheur est une valeur comme une autre, qu'on peut prendre en compte. Je l'accepte donc; seulement, comme elle n'est payable qu'à long terme, je fais mes conditions, vous ferez les vôtres après; c'est par la discussion qu'on se met d'accord. Il y a deux choses dans la vie, n'est-ce pas? Les affaires de sentiment et les affaires d'intérêt. Les affaires de sentiments, je vous les abandonne, vous en serez seule maîtresse, et je vous promets de ne pas intervenir entre vous et votre mari, — si vous le rendez heureux. Quant aux affaires d'intérêt, c'est différent; je me les réserve, et je vous demande de ne pas intervenir entre Adolphe et moi. On me reconnaît de l'habileté dans les affaires, vous pouvez donc être certaine que les vôtres seront en bonnes mains. Je dis les vôtres, parce que je vous accorde le régime de la communauté, réduite aux acquêts, bien entendu. D'autres, à ma place, partant de la différence considérable qui existe entre votre situation et celle d'Adolphe, exigeraient peut-être le régime de la séparation de biens; moi, non. Je ne trouve pas ça juste; je vous l'ai dit, le mariage est une association. Trouvez-vous que je vous fais d'assez beaux avantages, et un contrat rédigé d'après ces idées vous plaît-il? Ne me dites pas que vous ne connaissez rien aux affaires: les femmes comprennent toujours celles qui se font à leur profit, et vous êtes trop fine pour ne pas voir que l'engagement moral que je vous demande est bien peu de chose à côté de l'engagement légal que je vous accorde.

Madame Daliphare avait parlé avec une telle volubilité que Juliette n'avait pas pu placer un seul mot. Plusieurs fois elle avait voulu interrompre; mais toujours madame Daliphare lui avait imposé silence, soit avec la main, soit en élevant la voix.

— Voyons, mon enfant, dit madame Daliphare en l'arrêtant, que pensez-vous de mes conditions? Avouez franchement que vous ne vous attendiez pas à cela. On dit madame Daliphare par-ci, madame Daliphare par-là, et l'on veut faire croire que je coupe les liards en quatre: vous voyez si c'est vrai. Mais attendez-vous à d'autres surprises. Parlez donc, répondez-moi; et si ça ne vous va pas, discutons nos arrangements, mettons-nous d'accord sans les gens d'affaires.

— Mais, madame, dit enfin Juliette, avant de nous mettre d'accord sur ces arrangements dont vous parlez, il faudrait l'être sur le mariage, et vous savez bien que je vous ai dit que je n'étais pas décidée à me marier.

— Tout ce que vous voudrez, mais pas cela, n'est-ce pas? Parlons sérieusement.

— Rien n'est plus sérieux.

— Demandez-moi ce que vous voudrez, et, si c'est possible, je vous l'accorderai, je vous le promets ; vous verrez que je suis très-large et que vous avez plus d'intérêt à être franche qu'à marchander ainsi.

— Ah ! madame, pouvez-vous croire...

— Je crois que vous êtes en défiance, et que vous vous figurez que je veux abuser de la supériorité de ma situation pour vous imposer de dures conditions. Alors, de votre côté, vous voulez vous servir de la puissance que vous donne l'amour de mon fils pour m'amener à composition. Vous voyez que je suis franche, mais en même temps vous voyez aussi que je ne me laisse pas prendre à ce jeu.

— Je vous jure que ce n'est pas un jeu, s'écria Juliette, et que je parle sincèrement.

— Alors, ma pauvre fille, vous êtes folle. Comment ! je consens à votre mariage avec mon fils, je vous apporte une fortune et une position, je vous assure un avenir magnifique ; à votre mère, j'assure une vieillesse tranquille dans l'aisance ; vos enfants prendront la place qu'ils voudront dans la société. Et vous me répondez que vous n'êtes pas décidée à vous marier ! Que voulez-vous donc ? Un roi ! Il y a des royaumes qui ne valent pas la maison Daliphare.

— Et si je vous disais que c'est précisément la richesse de la maison Daliphare qui me rend hésitante.

— Je vous répondrais que vous êtes de plus en plus folle.

— La fierté n'est pas de la folie ; je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir fait une spéculation en me mariant.

— Et qui vous reprochera cela ? Pas moi, assurément.

— Vous m'avez tout à l'heure accusée de spéculer sur l'amour de votre fils pour vous arracher je ne sais quels avantages.

— Il n'y avait dans mes paroles ni accusations ni reproches. Je trouve tout naturel que vous ayez désiré épouser mon fils ; de même je trouve tout naturel aussi que, vous sachant aimée, vous ayez voulu tirer parti de cet amour. Chacun pour soi.

Il ne convenait point à Juliette d'engager avec madame Daliphare une discussion sur ce sujet, ni de relever ce qui la blessait dans ses idées « naturelles. » Elle se contenta de répéter ce qu'elle avait dit : elle tenait à sa liberté, — elle ne voulait pas renoncer à la peinture, — enfin elle avait plus d'effroi que de goût pour le mariage.

Tout cela fut dit par elle d'un ton calme, avec des mots choisis pour ménager l'amour-propre d'Adolphe et ne pas blesser madame Daliphare.

— Vous savez, dit celle-ci, que je vous ai toujours considérée comme une originale ; mais ce que vous faites en ce moment dépasse ce que j'attendais de vous. Ce n'est plus de l'originalité, c'est de la démence. Cependant, ma chère Juliette, je ne ferai rien pour changer votre détermination. Quand j'ai vu mon fils décidé à vous épouser, je vous avoue que j'ai été très-malheureuse, et tout d'abord j'ai pensé à m'opposer à ce mariage, qui, à cause de votre manque de fortune, ne satisfaisait point mon ambition ; car pour Adolphe j'ai de l'ambition, j'en ai même beaucoup. Si j'ai cédé, ç'a été pour ne pas pousser mon fils au désespoir. Il m'a dit que je tenais sa vie et son bonheur entre mes mains ; naturellement je lui ai sacrifié mes projets et je suis venue à vous. Maintenant vous me repoussez. Vous devez comprendre que je ne peux pas insister et que je retourne à mes anciennes idées. C'est affaire désormais entre vous et mon fils. Tout ce que je vous demande, c'est de dire à Adolphe la démarche que j'ai faite auprès de vous, car il ne la connaît pas ; il sait que je suis ici, cela est vrai, mais il ignore dans quel but. Vous voudrez bien lui expliquer que, pour le rendre heureux j'étais venue vous apporter mon consentement à votre mariage, et que c'est vous, vous seule, qui n'avez pas voulu me donner le vôtre.

— Mais, madame...

— Mais, ma chère fille, j'aime mon fils, moi. S'il est malheureux, je veux qu'il sache au moins que ce n'est pas par ma faute. Je pourrais sans doute lui donner ces explications moi-même ; il me semble qu'elles lui seront moins douloureuses dans votre bouche. Vous lui devez bien cela.

Sur ce mot elle se leva, et, ayant regardé l'heure à sa montre, elle remit en un tour de main son chapeau et son mantelet.

Mais, à ce moment, on frappa à la porte de l'atelier.

— Tu es enfermée ? cria la voix de madame Nélis.

Juliette alla ouvrir la porte, et, dans le vestibule, on aperçut madame Nélis, qui tenait dans ses bras une pièce d'étoffe dépliée.

— Tiens, cette chère madame Daliphare ! s'écria madame Nélis ; comme ça se trouve. Vous allez me donner votre avis sur cette robe que je viens d'achecheter : trente-neuf sous le mètre, n'est-ce pas que c'est bon marché ? Il y avait la même disposition en soie, et c'était délicieux ; mais, vous savez, il faut faire des économies. Quel bon vent vous amène chez nous ?

— Je venais pour fixer le jour du mariage de Juliette et d'Adolphe, dit madame Daliphare d'un ton bourru.

La surprise fut si grande chez madame Nélis, qu'elle laissa tomber son étoffe « délicieuse ; » puis, marchant dessus sans souci de la friper, elle se jeta dans les bras de madame Daliphare.

Mais celle-ci ne s'abandonna point à cette effusion démonstrative.

— Gardez votre satisfaction, dit-elle ; Juliette ne veut pas de mon fils.

— Comment !

— Elle... n'en... veut... pas.

Madame Nélis resta un moment décontenancée, regardant madame Daliphare, regardant sa fille, et se demandant manifestement si elle rêvait. Mais elle se remit bien vite.

— Ah ! permettez, dit-elle, les mariages se traitent entre les parents et non entre les enfants, c'est la règle ; il est des convenances que les gens du monde...

— Nos enfants ont changé cette règle, interrompit madame Daliphare ; demandez à votre fille.

Cela fut dit avec dignité, mais sans toucher madame Daliphare, qui, arrêtée un moment dans sa marche, continua d'avancer vers la porte.

— Pour moi, poursuivit madame Nélis, je dois vous dire que je suis heureuse de votre demande ; j'aime beaucoup Adolphe et je ne connais pas d'homme qui mérite mieux que lui d'être mon gendre. Vous avez donc mon consentement.

— C'est celui de Juliette que mon fils désire.

— Ceci est mon affaire ; je parlerai à ma fille, je lui ferai entendre la voix de la famille. Je vous demande jusqu'à demain pour vous porter ma réponse.

— Alors à demain, dit madame Daliphare.

Puis se tournant vers Juliette :

— Je vous enverrai Adolphe ; n'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

En rentrant dans l'atelier, madame Nélis aperçut son étoffe sur le parquet ; elle alla la ramasser, puis elle la posa sur un fauteuil en la drapant de manière à simuler les plis d'une jupe.

— Si tu n'avais pas fait cette sotte réponse à madame Daliphare, dit-elle à sa fille, je serais allée tout de suite chercher la disposition en soie ; mais j'espère que demain tout ne sera pas vendu. N'est-ce pas que c'est délicieux ?

— Ah ! maman, je n'ai pas l'esprit à la toilette.

— C'est juste, et, pour le moment, nous avons affaire plus pressante. Causons de ton mariage.

XXXIII

Convaincue que madame Daliphare n'accepterait pour belle-fille qu'une femme riche, Juliette n'avait jamais cru sérieusement à son mariage avec Adolphe.

Cependant elle avait souffert que celui-ci l'entretînt de son amour, et jusqu'à un certain point, elle l'avait encouragé.

De là, était résultée une situation ambiguë : Adolphe considérait Juliette comme engagée envers lui, Juliette ne se considérait pas du tout comme engagée envers Adolphe.

Et, à vrai dire, l'un et l'autre avaient raison, chacun d'eux se plaçant à un point de vue particulier : — Elle m'écoute, se disait-il. — Je ne lui réponds pas, se disait-elle, ou, si je le fais, c'est pour lui démontrer les impossibilités qui s'opposent à ce mariage.

Assurément, en la jugeant d'après la morale pure, elle avait tort d'agir ainsi, et, pour être irréprochable, elle devait, si elle ne voulait pas l'accepter pour mari, elle devait lui fermer la bouche et, mieux encore, elle devait éviter sa présence.

Mais elles sont rares les femmes et les jeunes filles qui se refusent à écouter des paroles d'amour. Quel danger est à craindre lorsque le cœur n'est pas le complice de l'oreille? Il y a dans la voix de celui qui aime une musique qu'on trouve toujours douce à entendre. Deux yeux allanguis par la tendresse ou allumés par la passion ne sont pas désagréables à regarder.

Il ne lui déplaisait point de voir l'émotion d'Adolphe lorsqu'elle arrivait à Nogent, et même elle avait plaisir, par un serrement de main, par un sourire, par une fleur offerte, de le rendre heureux. A quoi bon refuser à ce pauvre garçon qui l'aimait des joies qu'elle pouvait lui donner sans engager son cœur?

Parfois même elle se reprochait de ne pas aller jusqu'à cet engagement.

Pourquoi ne l'aimerait-elle pas? Il était jeune, beau garçon; il avait de la bonté, de la générosité. Où trouverait-elle un meilleur mari? Pourquoi n'accepterait-elle pas la position brillante qu'il lui offrait? Si la richesse n'est pas tout en ce monde, elle a cependant une valeur qu'il est niais de vouloir contester. Elle serait riche; toutes les satisfactions que le monde envie, elle pourrait se les donner. Sa mère serait heureuse.

Mais alors quelque chose en elle se révoltait.

Avait-elle perdu toute fierté de vouloir faire un mariage d'argent? Et c'était bien un mariage d'argent qu'elle allait faire, puisqu'elle n'aimait pas Adolphe. C'était pour la fortune qu'elle abandonnait la peinture; c'était pour de l'argent qu'elle se livrait. Assurément elle n'eût pas épousé Adolphe s'il avait été pauvre : comment était-elle assez basse pour l'accepter par cette seule raison qu'il était riche?

Son mari? Qu'était la vie du mariage, du ménage? La vie bourgeoise avec les niaiseries et les petitesses que le monde impose.

Par le travail, par le milieu dans lequel elle s'était trouvée jetée, elle avait pu se placer au-dessus de ces petitesses, et maintenant elle allait les subir sans y être impérieusement contrainte. Elle ferait des visites; elle bavarderait sur des sujets insignifiants, sur la toilette de celle-ci, sur les amants de celle-là, sur le sermon du prédicateur à la mode. Son ambition serait d'avoir un jour bien suivi, sa gloire de porter une toilette aux courses de Longchamps qui fût remarquée. Toute sa vie se passerait dans ces grandes choses qui l'useraient si elles ne l'emplissaient pas. Plaisirs de l'esprit, joies du cœur : c'en était fait pour jamais.

Et si elle aimait un jour, si l'amour la prenait et la domptait, que ferait-elle? Il faudrait fermer les yeux à la lumière et détourner les lèvres de la coupe. Elle serait mariée.

Pour n'avoir point aimé jusque-là, elle n'en avait pas moins fait des rêves d'amour qui l'avaient promenée dans un paradis d'autant plus beau que c'était pour elle celui de l'imagination, celui de la fantaisie, celui de la poésie et non celui de la réalité.

Si elle se mariait, il fallait renoncer à le visiter jamais, ce paradis enchanté, et couper les ailes à son âme pour marcher prosaïquement dans le pays des mines d'argent.

Alors le souvenir de ses rêveries lui revenait, et aussi celui des enthousiasmes de sa vingtième année mêlé à ses lectures.

Ce qui remplit mon âme, hélas! tu peux m'en croire,
Ce n'est pas un peu d'or ni même un peu de gloire,
Poussière que l'orgueil rapporte des combats;
Ni l'ambition folle occupée aux chimères,
Qui ronge tristement les écorces amères
Des choses d'ici-bas,

Non; il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées,
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
Et tout ce qu'un regard dans un regard peu lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur!

Si pendant longtemps elle avait été partagée entre ces deux alternatives, qui, quelquefois, lui faisaient admettre l'idée d'un mariage avec Adolphe, et plus souvent la lui faisaient repousser, elle fut encore bien plus péniblement agitée lorsqu'après le départ de madame Daliphare, il lui fallut entrer en discussion avec sa mère.

Tant que madame Nélis plaida la cause de la famille et fit valoir les droits maternels outragés en sa personne, elle trouva à répondre. Mais il vint un moment où madame Nélis, après avoir épuisé tous les lieux communs de la morale publique, tomba des généralités dans la personnalité, et alors il fut plus difficile ou tout au moins plus douloureux pour Juliette de se défendre.

— Que tu aies cru pouvoir te mettre au-dessus des usages traditionnels, dit madame Nélis, je le comprends; c'est une conséquence des habitudes de liberté que j'ai eu la faiblesse de te laisser prendre : je suis punie par où j'ai péché. C'est ma faute, je ne dis rien; je n'ai pas la lâcheté de me plaindre quand je suis coupable. Si j'avais mieux tenu à mes droits de mère, tu aurais mieux observé tes devoirs de fille : c'est logique. Mais que tu n'aies pas pensé à moi, voilà ce que je ne peux pas admettre, car si tu as quelquefois l'esprit mauvais, tu as toujours le cœur bon, je te rends cette justice.

— En quoi devais-je penser à toi?

— Comment, en quoi? Voilà une curieuse question. Crois-tu que cette vie d'artiste qui te convient, à toi, soit digne de mes habitudes et de mes principes? Tu travailles, cela te plaît, c'est parfait; mais moi, cela m'humilie. Ma fille travailler, j'en suis rouge de honte. Et puis, où cela nous conduit-il ce travail? A vivre mesquinement, misérablement, dans ce cinquième étage, bon tout au plus pour des ouvrières. Après tout, n'en sommes-nous pas?

— Tu sais bien que ce que tu dis là n'est pas juste.

— Ah! oui, tu es une artiste. Eh bien, artiste ou ouvrière, qu'importe; tu travailles de tes mains, n'est-ce pas? Tu prétends que ce travail te donnera la gloire et la fortune; c'est possible, je ne veux pas te décourager. Mais dans combien de temps? Je vieillis tous les jours et vite, ce qui n'est pas étonnant avec notre genre de vie.

— Manques-tu de quelque chose?

— Sans doute, j'ai à manger tous les jours; j'ai un lit

pour dormir et j'ai une robe pour me vêtir. Mais après? Est-ce là vivre pour une femme comme moi? Chez mon père, notre table était servie avec des fleurs; chaque jour, avant de sortir en voiture, j'avais le plaisir de ne pouvoir me décider entre dix toilettes. Quand j'ai été mariée, ça été la même chose. On ne passe facilement de ces habitudes à une vie de privations et de misère. Si, par ton travail, tu pourvois à nos grossiers besoins de chaque jour, à ce qu'on peut appeler la vie animale, ce travail ne peut pas me rendre les satisfactions qui étaient l'existence même pour moi : les visites, les soirées, les promenades en voitures; en un mot, le monde! Tout à coup, la Providence qui, après nous avoir si rudement éprouvées, nous devait une compensation, nous offre ces satisfactions; tu n'as qu'à dire oui pour me les rendre, et c'est non que tu dis. As-tu agis en fille qui aime sa mère? Tu as agi en artiste, en fille libre. Mais tu n'as donc pas pensé, pauvre enfant, que je peux te perdre? Alors que deviendrai-je? Il me faudrait travailler; mais je ne sais pas travailler, moi!

Juliette ne pouvait rien répondre aux plaintes de cet égoïsme, féroce dans sa naïveté; car elle savait que sa mère était de bonne foi, et que toutes les raisons du monde ne la persuaderaient pas qu'elle n'était pas la plus malheureuse des femmes. Et de fait ne l'était-elle pas réellement, puisqu'elle s'imaginait l'être? Il était certain qu'elle devait cruellement souffrir de voir manquer ce mariage, qui eût rendu à sa vieillesse les plaisirs de sa jeunesse. Elle avait raison d'ailleurs quand elle demandait si la richesse gagnée par la peinture arriverait jamais, et raison encore quand elle s'inquiétait de la possibilité de rester seule. Que ferait-elle alors? Que deviendrait-elle? Ce serait pour elle la mort dans la misère.

Après l'assaut donné par la mère, ce fut celui donné par Adolphe.

Il arrivait, haletant d'anxiété. Que s'était-il passé? Sa mère n'avait voulu rien lui dire, si ce n'est qu'elle avait vu Juliette, et que celle-ci avait une communication à lui faire. Il n'avait pas perdu son temps à insister; mais prenant son chapeau, il était accouru.

— Que vous a dit ma mère? Que lui avez-vous répondu? Si elle vous a fâchée, soyez indulgente pour elle.

— Ce n'est pas à moi d'être indulgente pour elle, c'est à vous d'être indulgent pour moi.

Elle lui raconta alors comment madame Daliphare était venue lui demander de fixer elle-même le jour de leur mariage.

— Ah! bonne mère, s'écria-t-il, c'est donc là ce qu'elle m'a cachée? C'est pour que vous me l'appreniez vous-même, chère Juliette. Vous voyez comme elle est bonne. Et pourtant elle a résisté à ce mariage; mais quand elle a vu que ma vie en dépendait, elle a cédé. Vous verrez quels trésors de générosité il y a en elle. Vous l'aimerez, n'est-ce pas? C'est la première prière que j'adresse à ma chère femme.

Et, se mettant à genoux devant elle, il lui prit les deux mains, qu'elle abandonna.

Cependant il fallait parler, il fallait briser ces illusions : le malheureux, comme il allait souffrir! A cette pensée, elle fut prise d'une profonde pitié. Mais elle se roidit contre son émotion, et, en détournant les yeux, cherchant les paroles les plus douces qu'elle pût trouver, elle lui rapporta la réponse qu'elle avait faite aux propositions de sa mère.

Il l'avait écoutée en la regardant, devinant ses paroles quand elles arrivaient sur ses lèvres. Aux derniers mots qu'elle prononça, il abandonna ses mains qu'il tenait dans les siennes. Alors elle releva les yeux sur lui : il était si pâle et si tremblant, qu'elle fut effrayée.

— Vous, Juliette? s'écria-t-il; est-ce vous que je jugeais la plus fière et la plus loyale des femmes?

— J'ai parlé avec sincérité, dit-elle en balbutiant.

— Avec ma mère peut-être, mais avec moi, avez-vous agi sincèrement et loyalement?

— Je vous ai dit que je ne voulais pas me marier.

— Peut-être, mais vos actes étaient-ils conformes à vos paroles? Avez-vous permis que je vous entretienne de mon amour? M'avez-vous toléré près de vous? Avez-vous jamais montré que mon amour vous blessait, que ma présence vous était gênante ou désagréable?

— Elle ne me l'était point.

— Mais je ne peux pas croire pourtant que ma tendresse et ma passion n'étaient pour vous qu'un divertissement et qu'un jeu. Cela serait d'une coquette et non de la jeune fille honnête et loyale que j'adore.

— Vous savez bien que je ne suis pas une coquette.

— Aussi, je vous dis qu'il est impossible qu'après m'avoir permis l'espérance pendant des mois et des années, qu'après m'avoir encouragé à tout faire pour vous obtenir, vous veniez me briser le cœur aujourd'hui et me dire : « Je ne veux pas me marier. » Vous savez que ma vie est dans cet amour; c'était quand vous l'avez deviné qu'il fallait le décourager. Ecoutez-moi, écoutez ma prière et aussi la voix de votre honnêteté : si vous me dites que vous ne voulez pas être ma femme, je vais partir sans une plainte et sans un reproche, et vous ne me reverrez jamais. Aurez-vous ce courage? C'est à votre conscience que je fais appel.

Elle resta pendant plus de cinq minutes silencieuse, les yeux baissés.

Enfin, elle lui tendit la main :

— Qu'il soit fait selon votre désir, dit-elle; je serai votre femme, puisqu'il paraît que je dois l'être.

XXXIV

Le consentement de madame Daliphare obtenu et celui de Juliette accordé, il semblait que ce mariage, qui avait été si lourd à mettre à flot, devait voguer jusqu'au port, les voiles pleines : les eaux désormais seraient tranquilles, le ciel serait clément; il n'y aurait qu'à s'abandonner au courant et au zéphir.

Il n'en fut cependant pas ainsi; et à propos du contrat de mariage, il s'éleva entre la mère et le fils des discussions qui finirent par faire surgir de nouvelles difficultés.

Dans son expansion de bonheur, Adolphe avait besoin de manifester son amour par des actes extérieurs qui parlassent d'eux-mêmes. Il était dans la période où les paladins descendaient aux enfers quand ils ne pouvaient pas monter au ciel; car, tous tant que nous sommes et si bourgeois que nous soyons, nous avons eu dans notre vie un moment où nous avons été paladins. Notre âge ne nous offrant plus la barque de Caron ou l'Hippogriffe, Adolphe s'était rabattu sur les moyens qui se trouvaient à sa disposition, et il avait choisi le contrat de mariage pour proclamer son enthousiasme et son amour : on dépense sa poésie comme on peut.

Adolphe avait trouvé qu'il était grand de reconnaître à Juliette, qui n'avait rien, un apport de un million. C'était juste ce qu'il possédait en propre comme héritier de son père. Il eût voulu avoir davantage pour donner davantage à celle qu'il aimait; mais enfin il faisait ce qu'il pouvait.

A cette proposition, madame Daliphare avait poussé les hauts cris, et il lui avait fallu réfléchir que son fils devait être fou de joie pour l'écouter jusqu'au bout. Avec les ménagements qu'on doit à un malade, elle lui avait représenté ce qu'un pareil projet avait d'extravagant. Juliette pouvait mourir à sa première couche, son enfant pouvait ne pas naître viable : ce million passerait donc, en totalité ou en partie, aux mains de madame Nélis. Etait-ce là une chose raisonnable?

Adolphe persista dans son projet; madame Daliphare dans sa résistance; ce fut elle qui à la fin l'emporta, car, lorsqu'il s'agissait de ses intérêts, elle avait une habileté et une ténacité qui presque toujours lui assuraient la victoire.

Cependant, dans cette circonstance, elle ne triompha pas aussi pleinement que de coutume; il lui fallut faire des concessions, et son succès lui coûta cher.

Battu sur la question des apports, Adolphe l'emporta sur celle des donations, et, de haute main, il fit inscrire dans le contrat un article par lequel « le futur époux faisait donation à la future épouse, qui l'acceptait, de tous les biens, meubles et immeubles qui lui appartiendraient au jour de son décès; ladite donation étant irrévocable, ne devait subir d'autres réductions que celles spécifiées dans l'article 1094. »

Pendant huit jours, madame Daliphare batailla sur cet article, et ce ne fut pas trop de toute la diplomatie de monsieur de la Branche pour la contraindre à céder: elle ne disait pas non, mais elle ne disait pas oui non plus, et chaque matin, elle arrivait avec une nouvelle proposition qui démolissait l'arrangement qu'on croyait lui avoir fait accepter la veille. Ce qui la révoltait, ce n'était pas tant l'énormité du don que son irrévocabilité; elle ne comprenait pas qu'un homme (riche) fût assez bête pour ne pas vouloir tenir sa femme (pauvre) dans sa dépendance : « Si elle te rend heureux, disait-elle à son fils, tu lui feras un testament qui sera sa récompense; si elle ne te rend pas heureux, tu ne lui laisseras rien : l'espérance du testament la fera douce et facile. »

Enfin, monsieur de la Branche eut la satisfaction de rédiger lui-même (car il ne voulut pas céder cette joie à un clerc), ce fameux contrat de mariage, et au-dessous des apports d'Adolphe Daliphare, qui formaient une respectable énumération, d'inscrire ceux de Juliette Nélis, consistant simplement « en habillements, linges, hardes et bijoux à son usage personnel, auxquels il n'était pas donné d'estimation. » Pas si « sot » ledit notaire; malheureusement, il ne pouvait pas faire savoir à celle dont il se vengeait la part qu'il avait eue dans cette négociation.

Les clauses du contrat discutées et arrêtées, on devait croire que tout était fini, mais à son tour, madame Nélis intervint.

Tant qu'on avait agité les questions d'intérêt, elle avait montré une sérénité admirable : des choses d'argent! elle ne se mêlait pas de ça; des notaires! elle ne discutait pas avec ces gens-là, elle leur donnait ses idées, voilà tout. Que voulait-elle? Le bonheur de ses enfants, car tous deux étaient ses enfants, et ils lui étaient également chers.

Mais après qu'on se fut mis d'accord sur les affaires de « ces chers enfants, » il fallut traiter une affaire qui la touchait personnellement, et alors elle perdit quelque peu de son calme.

Madame Daliphare trouvait juste et naturel de continuer à demeurer avec son fils quand celui-ci serait marié, mais par contre, elle trouvait absurde que madame Nélis voulût rester près de sa fille. De là, une difficulté assez sérieuse, car madame Nélis qui d'ordinaire ne tenait pas à grand'chose, tenait essentiellement à ne pas se séparer de Juliette. Elle avait été associée à sa vie de pauvreté et de travail, elle voulait l'être à sa vie de richesse et de plaisir.

Pour lui assurer une existence indépendante, madame Daliphare avait eu l'idée de la loger à Nogent, dans une petite maison enclose dans sa propriété. Elle serait ainsi près de sa fille quand celle-ci viendrait à la campagne, et en même temps, elle serait une surveillante qui empêcherait les jardiniers d'aller se promener et de perdre leur temps.

Cette proposition avait indigné madame Nélis. Elle avait la campagne en horreur : pour elle, c'était un endroit où l'on porte les ordures des villes et où l'on élève des cochons. Sans doute, la campagne est nécessaire, car on ne peut pas laisser les ordures dans les villes, et la charcuterie est une bonne chose quand elle est bien préparée, mais enfin on ne pouvait pas obliger les honnêtes gens à demeurer au milieu des champs, des arbres, de l'herbe, le ciel et toujours le ciel, de l'herbe, des arbres, ce serait à périr d'ennui.

— Si l'on veut se débarrasser de moi, avait-elle dit à sa fille, qu'on soit franc : je saurais mourir courageusement pour assurer ton bonheur. Les mères n'ont-elles pas toujours donné leur vie à leurs enfants? La mort par le poison n'a rien qui m'épouvante; mais je ne vivrai point à la campagne.

Cette négociation avait été très-douloureuse pour Juliette, malgré les ménagements d'Adolphe; enfin, elle avait pu faire comprendre à sa mère que la vie en commun avec madame Daliphare serait délicate, et qu'il ne fallait pas s'exposer aux querelles qui pouvaient s'engendrer dans un contact de tous les instants; mais cela n'avait point été facile.

— Je ne suis point querelleuse, répondait madame Nélis; d'ailleurs, je ne demande pas à madame Daliphare de vivre avec nous. Quelle reste chez elle et nous laisse chez nous. Pourquoi veut-elle demeurer avec son fils et ne veut-elle pas que je demeure avec ma fille? Croit-elle donc que je n'ai pas un cœur de mère? Si elle comprenait certaines choses que je ne peux pas lui dire, mais que je lui fais sentir, elle serait heureuse de me voir consentir à rester près de toi. Est-ce elle qui pourra donner à votre maison le ton que votre fortune exige?

A la fin, Adolphe avait pu arriver à une conciliation : madame Nélis aurait un appartement à Paris pour l'hiver, et l'été seulement elle habiterait Nogent. Ni madame Daliphare ni madame Nélis n'avaient été satisfaites de ces concessions, mais elles avaient cédé de guerre lasse.

— Ta belle-mère n'a pas de cœur, avait dit madame Nélis à sa fille.

— Ta belle-mère n'a pas de dignité, avait dit madame Daliphare à son fils.

Pendant ces luttes, le temps avait marché : les publications avaient été faites, les toilettes avaient été commandées et essayées, la corbeille avait été choisie par Adolphe avec une prodigalité qui avait indigné madame Daliphare, et le moment du mariage était enfin arrivé.

Le jour du contrat, qui s'était signé dans le salon de madame Daliphare, les employés de la maison avaient été admis à l'honneur de présenter leurs hommages et leurs souhaits à Juliette.

C'était Lutzius qui avait porté la parole au nom de tous, et il avait commencé son discours sur un ton tellement ému, qu'il avait eu bientôt la voix coupée par les larmes. Flavien s'était alors avancé timidement, poussé et encouragé par Mayadas, et il avait présenté une pièce de vers imprimée en lettres d'or : le nom de Juliette avait naturellement amené une invocation à Shakespeare, et Adolphe était devenu un Roméo.

La cérémonie avait été fixée au lundi : le mariage avait lieu à l'église des Blancs-Manteaux, d'où l'on partait pour aller déjeuner à Nogent; après le déjeuner, les deux mariés revenaient à Paris, à la gare de Lyon, où ils prenaient le train de Genève.

C'avait été pour madame Nélis une grande affaire que le choix d'une toilette, mais l'argent ne lui étant plus parcimonieusement ménagé, elle avait pu la mener à bonne fin.

Dès dix heures du matin, elle était habillée, et quand elle entra chez sa fille pour voir si celle-ci était bientôt prête, elle fut stupéfaite de la trouver devant une table, travaillant à une aquarelle.

— Es-tu folle? s'écria madame Nélis se penchant pardessus son épaule; c'est pour des bêtises pareilles que

tu n'as pas encore commencé à t'habiller ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Des nuages, la mer et rien du tout.

— C'est vrai, dit Juliette ; tu as bien raison d'appeler ça des bêtises, c'est l'infini.

— Va t'habiller.

— J'y vais, maman.

Mais arrivée à la porte, elle s'arrêta et, se retournant, elle regarda longuement cet atelier où elle avait tant travaillé. Il fallut que sa mère la tirât par le bras pour la faire sortir.

Il y avait foule à l'église des Blancs-Manteaux, et madame Daliphare eut un sourire d'orgueil en voyant presque toutes les places occupées. Quant à Adolphe, il était radieux, et la joie qui resplendissait sur son visage lui faisait une véritable auréole. Juliette fut diversement jugée : on l'applaudit et on l'attaqua. Pour les hommes, elle était adorable ; mais les femmes la discutèrent vivement. Sans doute, elle était très-belle ; seulement..., et les seulement s'égrenèrent comme un long chapelet tant que dura la messe.

En descendant de voiture à Nogent, madame Daliphare prit sa belle-fille par la main, et au lieu de la faire entrer dans la maison, elle l'emmena par les allées du jardin. Adolphe, sans rien dire, venait derrière elles.

Ils arrivèrent ainsi à un bâtiment qui autrefois était une orangerie. Madame Daliphare ouvrit la porte et, s'effaçant, elle poussa doucement Juliette devant elle.

— Vous avez dû être surprise, dit-elle, au milieu des cadeaux qu'on vous faisait, de ne pas trouver le mien ; le voici :

L'orangerie avait été transformée en un splendide atelier : les murs étaient tendus de vieilles tapisseries, à l'exception de celui du fond, contre lequel était posé le grand tableau de Francis Airoles.

— C'est une surprise, dit madame Daliphare ; vous voyez que l'argent est bon à quelque chose.

Adolphe s'avança vivement, car il avait toujours peur quand sa mère parlait d'argent.

— Vous voyez que nous ne vous demandons pas de renoncer tout à fait à la peinture.

Juliette embrassa madame Daliphare et serra la main de son mari.

A sept heures, les mariés montèrent en voiture pour venir au chemin de fer de Lyon ; madame Daliphare et madame Nélis voulurent les conduire.

Cette dernière profita de cette réunion pour donner à sa fille quelques bons conseils sur les nouveaux devoirs que le mariage lui imposait. Puis, quand elle eut terminé son petit discours, elle adressa quelques recommandations à Adolphe à propos de leur voyage. A Genève, il ferait bien d'acheter des montres ; à Saint-Gall, des broderies fines au plumetis.

Madame Nélis voulut voir ses enfants installés dans le coupé qui avait été retenu par eux.

La cloche sonna, la machine siffla, le train partit.

— Bon voyage ! cria madame Nélis en pleurant.

— Pourquoi pleurer ? dit madame Daliphare ; ils ont voulu ce mariage, ils doivent être heureux.

XXXV

La mode exige qu'on parte en voyage le jour où l'on se marie.

Ceux qui les premiers ont adopté cet usage avaient probablement pour but d'échapper aux plaisanteries gauloises de quelques parents peu discrets ; mais, la bégueulerie du siècle aidant, ce qui était tout d'abord l'exception est devenu la règle ; aujourd'hui il n'y a que les gens du commun qui osent être heureux chez eux.

En mariant leurs enfants, madame Daliphare et madame Nélis s'étaient donc rencontrées sur ce point que Juliette et Adolphe devaient partir en voyage. Il n'y avait point eu discussion à ce sujet, tant la chose paraissait naturelle aux deux mères ; les plaisanteries des amis ou des parents n'étaient pas à craindre, mais les convenances étaient à respecter.

De leur côté, Adolphe et Juliette n'avaient mis aucune opposition à cet arrangement.

Adolphe, parce qu'il était impatient d'avoir tout à lui celle qu'il aimait et que le voyage devait lui assurer un long tête-à-tête.

Juliette, parce qu'elle ne résistait à rien depuis qu'elle avait consenti à se marier. Elle considérait, en effet, qu'en donnant ce consentement, elle s'était engagée d'avance à accepter tout ce qu'on exigerait d'elle, et, bien que ce voyage ne fût pas pour lui plaire par toutes sortes de raisons, elle n'avait pas voulu le repousser. Il convenait à sa mère, à sa belle-mère, à son mari ; il devait lui convenir aussi. Les explications qu'elle aurait pu apporter à l'appui de son refus étaient si vagues et même si bizarres, qu'elle n'eût pas voulu les formuler devant tout le monde ; on l'aurait accusée d'originalité, on ne l'aurait sans doute pas comprise. Elle avait donc accueilli sans aucune résistance l'idée d'un voyage en Suisse. Après tout, pourquoi pas ? Elle ne connaissait point la Suisse. Autant voyager que rester à Paris ; autant aller en Suisse qu'ailleurs.

Cependant, lorsqu'en attendant le départ du train de Genève, elle se promena sur le quai au bras de son mari, elle éprouva une impression qui la troubla et la gêna. Pourquoi tous ces yeux se fixaient-ils sur elle ? Pourquoi les hommes la regardaient-ils en souriant et les femmes avec curiosité ? Qu'avait-elle qui la désigna à l'attention ? Comment devinait-on qu'elle avait été mariée le matin même ? Et en quoi d'ailleurs une jeune mariée est-elle plus curieuse à voir qu'une jeune fille ?

Si elle avait osé, elle aurait prié Adolphe de montrer moins de joie et de ne point crier son bonheur à toutes ces oreilles. Elle ne savait point que l'amour, elle, est celle de toutes nos passions qui échappe le plus difficilement à la curiosité, et que deux amants, comme deux jeunes mariés, sont devinés par les gens les moins observateurs : alors on s'attache à eux, on les suit et on les épie.

Enfin elle put monter en voiture, et la portière fut fermée par un employé à l'air vainqueur, qui resta appuyé un peu plus longtemps qu'il ne fallait sur la poignée ; lui aussi était souriant et disait : « Je ne m'y trompe pas, je vous devine : vous êtes une mariée. Bon voyage ! Aimez-vous bien ! »

On partit.

Ils étaient seuls.

Adolphe alors se mit à tout arranger dans le coupé, à faire ce qu'on peut appeler le ménage du voyage, et cela prit un certain temps. Mais bientôt tout fut organisé et il s'assit près d'elle. Le train déjà filait à toute vitesse et les coteaux de Villeneuve-Saint-Georges disparaissaient dans le lointain sombre.

Il lui prit doucement la main et la garda dans les siennes.

Qu'allait-il dire ?

Son cœur se serra, et elle eut peur d'entendre le premier mot qu'il allait prononcer, comme si c'était celui qui devait décider de sa vie.

Et de fait le moment pour tout deux était solennel, et l'émotion était bien permise. Pour la première fois, ils étaient seuls, en tête-à-tête, et maintenant ils étaient mariés.

Quelle serait la première parole du mari ?

Quel serait le premier regard de la femme ?

Instinctivement elle détourna la tête et regarda à travers la glace fermée.

Il la tenait toujours par la main ; elle sentit qu'il l'atti-

rait doucement, mais elle continua à regarder le paysage sans le voir.

— Qu'avez-vous? dit-il; souffrez-vous de la chaleur? Voulez-vous que j'ouvre la glace?

— Je veux bien.

Et pendant assez longtemps elle resta la tête appuyée sur la portière.

Il avait reprit sa main.

Il ne pouvait pas voyager ainsi pendant toute la nuit; cette attitude était ridicule.

Elle se retourna et le regarda en face.

Il l'entoura de ses deux bras et voulut l'attirer contre lui, mais elle le repoussa doucement.

— Ne sommes-nous pas seuls? dit-il; nous n'avons pas de regards curieux à craindre.

— Les vôtres, dit-elle.

— Ne suis-je pas votre mari, chère Juliette? car maintenant nous sommes bien l'un à l'autre.

Et se mettant à genoux devant elle, il lui prit les deux mains et la contempla longuement.

Mais elle l'obligea à se relever.

— Ne pouvons-nous pas voyager ensemble cette nuit, comme nous aurions voyagé hier? dit-elle.

— Mais aujourd'hui n'est pas hier.

— Si vous vouliez qu'il le fût encore.

— Il y a si longtemps que j'attends le moment où nous sommes.

— Maintenant l'avenir vous appartient et nous avons l'éternité devant nous. Vous êtes libre dans cette voiture comme vous le seriez dans votre maison entre quatre murailles et les portes closes. Moi, je ne le suis pas. Il me semble que nous sommes toujours au milieu de ces gens qui tout à l'heure, sur le quai, nous examinaient curieusement, comme si nous avions été des Chinois. Il me semble qu'à chaque instant une tête va apparaître, là à cette portière, pour venir nous regarder.

— Quelle folie!

— Je vous demande grâce pour ma folie; ne vous moquez pas d'elle, contentez-là. N'auriez-vous pas été heureux si hier nous étions partis ainsi tous deux?

— Ah! chère Juliette!

— Eh bien! pourquoi aujourd'hui ne serait-il pas encore hier?

A son tour, elle lui prit la main, et, comme il voulait se pencher vers elle, elle le maintint doucement à sa place; puis, regardant au dehors, elle se mit à lui parler de choses indifférentes, du paysage, de la Seine qu'on venait de traverser de la forêt de Fontainebleau qu'on allait atteindre.

Pendant longtemps ils devisèrent ainsi; tout d'abord il avait paru rêveur, mais bientôt il s'était abandonné au plaisir de cet entretien. N'étaient-ils pas seuls ensemble? Ne la tenait-il pas sous ses yeux?

Il prit si bien son parti de la situation qui lui était faite, qu'il voulut obliger Juliette à dormir. Elle se défendit un moment, mais enfin elle se laissa convaincre; elle ferma les yeux; seulement au lieu de dormir elle rêva.

Toute sa journée avait été si remplie, si troublée, qu'elle n'avait pas eu une minute pour être seule avec elle-même et réfléchir à ce qui se passait. L'Église, les compliments, les embrassements, le déjeuner, les recommandations de sa mère, celles de sa belle-mère: elle avait été entraînée.

Maintenant elle pouvait revenir en arrière.

Ainsi elle était mariée. Jusque-là ce grand mot de mariage n'avait pas un sens bien précis pour elle. Elle s'était dit: je serai mariée tel jour; mais ce qui est au futur nous laisse toujours une indécision dans l'esprit et dans l'âme. A chaque instant on se dit: Je mourrai un jour, et pour cela on ne pense pas à la mort, de manière à sentir fortement ce qu'est cette mort.

Maintenant ce mariage n'était plus au futur, il était au présent, et déjà même quelques heures étaient au passé.

Pendant ses dernières journées de liberté, il y avait une question qui avait oppressé son esprit et qu'elle avait longuement agitée en la tournant sous toutes ses faces: « Aimerait-elle son mari? »

Et, malgré la précision qu'elle s'efforçait de mettre dans ses interrogations, malgré la sévérité de l'examen qu'elle s'imposait, elle était toujours restée dans un certain vague.

Adolphe était d'une bonté inépuisable; il était doux et patient, il était généreux, il était intelligent. Et pendant des heures elle énumérait ainsi les qualités dont il était doué. Sans peine elle les reconnaissait en lui, tant elles étaient évidentes; mais cette énumération ne l'amenait pas à la conclusion qu'elle cherchait. On peut être un homme parfait et ne pas inspirer l'amour.

Aimerait-elle cet homme qui avait toutes les qualités?

Maintenant la question qui se posait devant elle avait bien peu changée, et cependant elle était autrement sérieuse qu'elle ne l'avait jamais été.

« Aimait-elle son mari? »

Il l'avait doucement attirée contre lui, et elle reposait, la tête appuyée sur son épaule: elle était déjà entre ses bras, et elle s'interrogeait encore.

Un frisson la fit tressaillir de la tête aux pieds.

Elle voulut se dégager dans un mouvement de honte, mais il la retint.

— Vous ne dormez donc pas? dit-il d'une voix qui se faisait tendre et caressante, comme pour parler à un enfant. N'ayez pas peur, chère Juliette; je suis près de vous, vous êtes dans mes bras, votre tête est sur mon épaule.

Elle ouvrit à demi les yeux. Les arbres noirs défilaient avec une rapidité vertigineuse et, de temps en temps, des nappes de feu fulgurantes comme des éclairs étaient projetées contre les talus, qu'elles éclairaient de lueurs fantastiques; le train, lancé à toute vitesse sur une pente, faisait entendre un bruit infernal.

Elle referma les yeux et ne bougea plus: l'impression physique se mêlant à l'impression morale, il lui sembla qu'elle était entraînée par une force supérieure contre laquelle il n'y avait pas à résister.

Elle avait accepté ce voyage, elle avait accepté ce mariage. Maintenant il n'y avait qu'à aller jusqu'au bout.

Elle était dans la nuit; mais le jour, qui se lèverait certainement pour la voyageuse dans quelques heures, se lèverait peut-être aussi pour la femme... plus tard. Alors, elle aussi, elle aurait son rayon de chaleur et de lumière.

Et puis fallait-il absolument aimer pour être heureuse? La vie ne pouvait-elle s'écouler sans amour? Elle avait de l'estime pour son mari, de l'amitié, de la tendresse, et n'est-ce point assez?

Ce sont les poëtes et les romanciers qui ont mis la passion dans la vie. La réalité doit-elle s'inquiéter de ces vaines fictions de l'art, bonnes toutes au plus pour occuper une imagination de vingt ans.

Si elle n'aimait point son mari, elle aimerait ses enfants.

Elle serait assez forte sans doute pour imposer silence à ces désirs et à ces rêveries qui autrefois avaient gonflé son cœur et enflammé son esprit.

La vie ordinaire n'est pas faite de poësie et de rêverie; et d'ailleurs n'y a-t-il pas quelque chose d'assez grand dans le dévouement pour emplir l'existence d'une femme?

N'est-ce pas le bonheur que de rendre les autres heureux? Ce besoin d'expansion, cette chaleur, cet enthousiasme qu'elle sentait vaguement en elle, elle les emploierait au profit de ceux à qui sa vie serait liée: cela vaudrait mieux, cela serait plus grand et plus généreux que les employer à son seul profit.

Une grande partie de la nuit s'écoula pour elle dans cette méditation, et peu à peu le calme se fit dans son cœur, tout d'abord agité.

Puis la fatigue la prit, et, sans en avoir conscience, elle s'endormit.

Quand elle se réveilla, la nuit était dissipée et le soleil se levait.

En ouvrant les yeux, elle rencontra ceux d'Adolphe fixés sur elle.

— Dors encore, dit-il; je suis si heureux de te voir dormir.

Mais elle se redressa vivement et, ouvrant la glace qui avait été fermée, elle resta assez longtemps à respirer l'air frais du matin.

Puis tout à coup, se retournant avec un charmant sourire, elle prit la main d'Adolphe et la lui embrassant:

— Bonjour, mon mari, dit-elle.

XXXVI

Il entrait dans le plan qu'Adolphe s'était tracé avant de quitter Paris de rester quelques jours à Genève. De là ils partiraient chaque matin pour faire des excursions dans les environs, à Ferney, au Salève, aux Voirons, à Divonne. Il avait pioché les guides en Suisse, et il était ferré sur les divers itinéraires qu'ils devraient suivre.

Lorsque le train eut dépassé Bellegarde, il commença à expliquer ses projets à Juliette et à lui annoncer à l'avance les curiosités qu'ils verraient: le château habité par Voltaire à Ferney, la vue du Mont-Blanc au Salève, la table de travail de madame de Staël à Coppet.

Elle l'écouta sans faire d'objections: il avait arrangé ces promenades, elle les acceptait.

Mais lorsqu'après être sortie de wagon elle descendit en voiture la rue du Mont-Blanc, au milieu d'une ville régulièrement bâtie, aux rues larges et droites, bordées de grandes maisons ayant pour tout caractère de ressembler à toutes les maisons de produit que les architectes construisent depuis trente ans, elle se dit que ce n'était pas la peine de quitter Paris pour le retrouver au pied des Alpes. A quoi bon quitter une ville pour une autre ville, une foule pour une autre foule, la curiosité de ceux-ci pour la curiosité de ceux-là?

Car cette curiosité qui l'avait fait rougir dans la gare de Paris l'avait poursuivie en voyage: à Mâcon, à Bourg, à Ambérieux, à Culoz, à Bellegarde, partout où il y avait eu des arrêts de plusieurs minutes, deux ou trois de ceux qui l'avaient le plus effrontément regardée à Paris étaient venus passer et repasser devant leur coupé. L'écriteau « réservé, » accroché à la portière, les avait empêchés de monter; mais qui pouvait arrêter leurs regards et leurs sourires? Il y avait une mariée dans ce coupé: on venait voir comment elle avait passé la nuit; pour un peu, on lui eût demandé des nouvelles de sa santé. Et en s'en allant on riait en faisant des commentaires. C'était évidemment fort drôle.

Au reste, il faut dire, par respect pour la justice, que le Français, né malin, n'est pas le seul peuple qui trouve à rire dans le mariage. C'est au génie de la France, il est vrai, que revient l'honneur d'avoir créé la *Mariée du mardi-gras;* mais, cette supériorité artistique constatée, on doit reconnaître que, comme nous, les étrangers savent pratiquer et goûter toutes les plaisanteries que peut inspirer la vue d'une jeune mariée.

Juliette en fit l'expérience lorsqu'elle descendit de voiture pour entrer à l'*Hôtel des Bergues.*

Il y avait là, sur les marches du porche et dans le vestibule, des touristes diversement groupés: des Anglais, des Américains, des Allemands. Sur les dalles sonores, on entendait grincer les bâtons ferrés, et quand une porte ouverte établissait un courant d'air, on voyait les voiles des chapeaux de feutre voltiger au vent; l'accent nasal des Yankee se mêlait au parler rauque et guttural des Prussiens.

Au bruit d'une voiture qui s'arrêtait sur le quai, chacun tourna la tête pour voir qui arrivait, et quand Juliette traversa le vestibule, elle eut à affronter vingt paires d'yeux braqués sur elle.

D'où provenait cette curiosité exaspérante?

Elle n'examina point froidement cette question, et, encore sous l'impression de gêne qui l'avait poursuivie depuis son départ, elle ne trouva qu'une réponse, toujours la même.

Le maître d'hôtel s'était avancé.

— Un chambre à un lit ou à deux lits? dit-il en s'adressant à Adolphe.

Juliette rougit jusqu'à la racine des cheveux: il lui semblait que toutes ces oreilles avaient entendu cette demande et que tous ces yeux la dévoraient.

— Un salon et deux chambres, répondit Adolphe.

— Communiquant entre elles, bien entendu?

— Oui.

— Conduisez madame au six, dit le maître d'hôtel en s'adressant à une fille de service.

En entrant dans le salon, Juliette alla à la fenêtre, qui était ouverte. A ses pieds coulait le Rhône aux eaux bleues; devant elle se dressait la vieille ville avec ses hautes maisons et ses clochers. Mais ce qui surtout attira son regard, ce fut, à gauche, une grande coulée lumineuse qui allait s'élargissant jusqu'à l'horizon, — le lac, dont les rives bordées de verdure pâle se perdaient dans le lointain brumeux.

Par-dessus les arbres d'une petite île, on voyait la cheminée d'un bateau à vapeur qui déroulait dans l'air tranquille un gros câble de fumée noire: une cloche sonnait pour annoncer le départ.

— N'est-ce pas que cela est beau? dit Adolphe en s'approchant pour la prendre dans son bras; nous pourrons passer quelques bonnes journées à Genève.

— Sans doute.

Il fut frappé de la façon dont elle avait prononcé ces deux mots.

— Est-ce que Genève ne vous plaît point? dit-il.

Elle le regarda en face.

— Il faut être franche, n'est-ce pas? dit-elle.

— Assurément.

— Eh bien! ce qui me déplaît, ce n'est point Genève; c'est la ville, c'est la foule, c'est la curiosité. Savez-vous à quoi je pensais en regardant ce bateau à vapeur plutôt que le Mont-Blanc, c'est qu'il va partir, et que là-bas, quelque part, je ne sais où, dans ces profondeurs bleues, il doit se trouver quelque village, quelque endroit désert, où l'on serait seul. Si nous partions?

Adolphe n'était point habitué à l'imprévu; à l'avance, il arrêtait ce qu'il ferait, et quand il avait pris une décision il l'exécutait de point en point. Mais il n'était plus dans des conditions ordinaires, et ce n'étaient plus ses habitudes qui le dirigeaient. En entendant Juliette manifester le désir de quitter Genève, il ne se rappela pas qu'il devait visiter Ferney, Coppet et Divonne. Mais, prenant son chapeau, qu'il avait jeté sur un meuble, il courut à l'embarcadère du bateau à vapeur pour savoir s'ils avaient encore le temps de partir. On lui répondit que le bateau ne quitterait le quai que dans vingt minutes; et, toujours courant, il revint rapporter cette nouvelle à Juliette.

— C'est plus de temps qu'il ne faut, s'écria celle-ci; partons.

— Et déjeuner? objecta Adolphe, qui n'oubliait jamais les choses de la vie.

— Nous déjeunerons sur le bateau, si l'on peut nous servir; sinon nous déjeunerons demain.

Dix minutes après, ils étaient installés sous la tente du *Léman*, dont les soupapes en pression chantaient.

— Celui qui m'aurait dit hier que ce serait là tout ce

que nous verrions de Genève, fit Adolphe en riant, m'aurait bien surpris.

— Cela vous contrarie ?

— Ce qui m'eût contrarié, c'eût été de ne pas vous faire ce plaisir. Que m'importe Genève, la Suisse et le monde entier! C'est à vous seule que je pense.

Elle lui serra la main; puis, se penchant à son oreille :

— Alors, allons tout droit devant nous.

Le bateau à vapeur avait quitté l'embarcadère, et, après avoir lentement remonté le courant du Rhône, il filait rapidement le long de la rive gauche du lac.

— Et où irons-nous? demanda Adolphe, qui, n'ayant plus son itinéraire à suivre, se trouvait désorienté.

— Où vous voudrez.

— A Lausanne ?

— Mais Lausanne est une ville.

— A Vevey alors?

— A Vevey, si vous voulez.

Jusque-là Juliette n'avait eu que les ennuis du voyage, elle commença à en goûter l'agrément. Si la femme avait souffert de la curiosité dont elle se croyait l'objet, et si plus d'une fois elle avait regretté de ne point passer les premières heures de son mariage, à l'abri des regards fâcheux, en toute liberté et en toute sécurité, l'artiste éprouva une émotion de joie en se trouvant au milieu de ce beau lac qu'elle ne connaissait pas. Son cœur se détendait. Elle ne pensa plus qu'au spectacle qui se déroulait sous ses yeux: aux riantes villas qui se montraient çà et là dans des bouquets d'arbres, aux rives verdoyantes qui glissaient à droite et à gauche; aux hautes montagnes dont les sommets inégaux, blancs ici, noirs là, semblaient se perdre dans le ciel qu'ils cachaient.

Adolphe se fit servir sa table sur le pont et, tout en déjeunant gaiement en face l'un de l'autre, ils suivirent le panorama mouvant qui passait devant eux.

C'était sans bien savoir ce qu'il disait qu'Adolphe avait proposé Vevey; ce nom lui était venu sur les lèvres et il l'avait prononcé, pour lui ce devait être un village au bord du lac, dans la partie la plus pittoresque du pays.

Mais lorsqu'en débarquant du bateau ils tombèrent au milieu d'une ville, où les étrangers étaient au moins aussi nombreux qu'à Genève, lorsqu'en arrivant à l'hôtel des Trois-Couronnes, ils trouvèrent les mêmes Anglais, les mêmes Américains, les mêmes Allemands, les mêmes voiles verts, les mêmes lorgnettes qu'à Genève, Juliette eut un mouvement de répulsion qu'Adolphe remarqua.

Sans rien dire, il laissa Juliette seule; puis au bout de quinze ou vingt minutes il revint dans une calèche découverte attelée de deux chevaux.

— Puisque Vevey vaut Genève, dit-il, allons plus loin; nous finirons bien par trouver quelque village tranquille.

Mais cela était plus difficile qu'ils ne croyaient, car toute cette côte du lac ne forme guère qu'une longue rue où les villas se joignent aux villas et où les hôtels succèdent aux hôtels; partout des murs, des maisons, des magasins, partout des Américains, des Anglais, des Allemands.

Ils traversèrent ainsi une série de villages qui se touchaient les uns les autres; la Tour, Clarens, Vernex, Montreux.

— Nous irons jusqu'au Simplon, disait Juliette en riant.

Enfin la nuit était faite depuis longtemps déjà, lorsqu'au haut d'une petite côte et en sortant d'une enfilade de murs, ils arrivèrent à un endroit de la route qui était ombragé par de grands arbres: un hôtel entouré de jardins était bâti là. Ils s'arrêtèrent et renvoyèrent leur voiture. Si ce n'était point le désert et la solitude, c'était au moins la tranquillité.

Une fille de service les conduisit à l'appartement qu'on pouvait leur donner; les fenêtres de cet appartement ouvraient sur le lac, qui se trouvait à une centaine de mètres au-dessous de la veranda.

— En face, de l'autre côté du lac, dit-elle, sont les rochers de la Meillerie; les bâtiments sombres que vous apercevez là, à gauche, dans l'eau, c'est le château de Chillon. Oh ! la vue est jolie ; vous en serez contents ; c'est dommage seulement qu'on n'ait pas pu vous donner l'appartement que vous demandiez, mais l'hôtel est plein. Nous avons beaucoup de mariés; il paraît que c'est la saison : vous en avez pour voisins, à gauche.

Et elle se mit à faire les couvertures des lits, relevant le drap de dessus, dressant l'oreiller.

Juliette passa rapidement sous la veranda et, s'accoudant sur le balcon, elle regarda dans les profondeurs de la nuit le lac, qui miroitait sous un rayon de lune.

Quand elle se retourna, la femme de chambre était sortie et les bougies étaient éteintes : à la clarté de la lune, elle vit Adolphe qui promenait ses deux mains sur la cloison et semblait regarder à travers le mur.

— Que faites-vous donc là? dit-elle, intriguée.

— Il vous que vous sachiez, répondit-il, que les Allemands ne sont pas aussi naïfs qu'ils veulent le paraître. Quand ils arrivent dans une chambre, ils commencent par percer des trous dans les cloisons avec une vrille qu'ils portent toujours sur eux, et par ces trous ils regardent ce qui se passe chez leurs voisins. Comme notre femme de chambre peut être aussi bavarde avec nos voisins qu'elle l'a été avec nous, je n'ai pas envie d'être exposé à cet espionnage, et je prends mes précautions.

Si la clarté de la lune avait été plus vive il eût vu le visage de Juliette s'empourprer.

Hé quoi! il connaissait ces dangers des hôtels, et c'était un hôtel qu'il avait choisi pour sa nuit de noces.

Elle ne fit pas cette réflexion tout haut ; mais le prenant par la main et l'amenant sur la veranda, elle lui montra des lanternes qui se balançaient sur l'eau.

— Il y a là des bateaux de promenade, dit-elle; si vous vouliez, nous pourrions en prendre un et passer notre soirée sur le lac. Il fait si beau.

XXXVII

Jean-Jacques Rousseau a rendu le nom de Clarens célèbre; mais s'il a été exact dans la description du pays habité par Saint-Preux et Héloïse, il faut dire qu'aujourd'hui le Clarens de la réalité ne ressemble en rien à celui du romancier. Au dix-huitième siècle, il y avait sans doute des arbres, de la verdure et de l'ombrage sur ces pentes qui descendent jusqu'au lac; aujourd'hui, les arbres ont été remplacés par des échalas; là où étaient des prairies sont des vignes, et, pour trouver de l'ombrage, il faut marcher le long des murs qui soutiennent les terres. La prospérité matérielle de la contrée s'est considérablement accrue ; son aspect pittoresque et son agrément ont disparu. De Vevay à Veytaux, on marche dans des rues qui changent de nom suivant les villages qu'elles traversent, mais dont le caractère ne change jamais : des vignes et des maisons meublées, qu'on appelle dans le pays des *pensions*, et toujours des pensions et des vignes. Le parfum des feuilles et des foins a été remplacé par l'odeur de la gargoterie, chère aux Anglais et aux Allemands.

Par bonheur pour ce beau pays, la nature a pris d'avance ses précautions contre le travail de l'homme, et, à une certaine hauteur au-dessus du niveau du lac, elle a bouleversé le sol de telle sorte que les améliorations agricoles et les embellissements artistiques sont impossibles; bon gré mal gré, il a fallu conserver les bois et les pâturages dans leur état primitif.

Avec son flair des choses de la nature et sans avoir lu aucun guide, Juliette avait deviné cette disposition topo

graphique du pays dans lequel le hasard les avait amenés. Aussi, à leur première sortie le lendemain matin, au lieu de s'en aller flâner par les rues, l'*Alpenstock* à la main, pour piétiner dans la poussière et s'arrêter devant un pharmacien après avoir fait une station devant un magasin de nouveauté, proposa-t-elle de monter tout droit dans la montagne par le premier sentier qu'ils trouveraient devant eux.

Adolphe n'avait aucune vocation pour les voyages de découverte, et la perspective de s'en aller au hasard, sans savoir où, n'avait aucun attrait pour lui. A quoi bon prendre la peine de marcher, pour ne rien voir de ce qu'on devait voir? Elevé dans le respect de la tradition, il considérait les voyages comme une sorte de contrôle, et il tenait à pouvoir contredire ou approuver l'opinion de ses devanciers. De retour à Paris, que dirait-il de Genève et de Lausanne. De Genève, qu'il n'avait vu que les arbres qui ombragent la statue de Jean-Jacques Rousseau; de Lausanne, qu'il n'avait aperçu que les tours de sa cathédrale. C'était vraiment peu, et sa mère bien certainement se moquerait de lui. En serait-il de même maintenant pour Montreux et Clarens? Partiraient-ils sans connaître autre chose que l'hôtel des Alpes?

Cependant il était si bien sous le charme, qu'il ne fit aucune objection au désir manifesté par Juliette.

Après une heure de montée à peine, ils se trouvèrent dans la région des pâturages et des bois. Plus de vignes, plus de maisons, plus de touristes en fonction, mais des pentes gazonnées d'une herbe fine, çà et là quelques chalets suspendus au flanc de la montagne, et dans les profondeurs des bois, la musique des clochettes des vaches; puis, de temps en temps, quand ils se retournaient, des échappées de vue sur le lac éblouissant de lumière et sur les Alpes de la Savoie.

— Et où allons-nous ainsi? demanda Adolphe, qui se sentait peu rassuré en voyant se dresser devant lui un cirque de montagnes dont les sommets dénudés se découpaient sur le ciel bleu.

— Plus loin.

— Et après?

— Plus loin encore, toujours plus loin.

— Au bout du monde, alors, chez les sauvages?

— Peut-être.

Elle marchait devant lui, les cheveux au vent, alerte et souriante. Il la suivit.

Il trouvait, il est vrai, que la montée était bien rapide, et que le soleil aussi qui les frappait dans le dos était brûlant; mais elle paraissait si joyeuse, qu'il était heureux du bonheur qu'il voyait en elle. Elle courait sur les pentes herbues, elle embrassait le mufle rose des vaches qu'elle caressait; elle cueillait les fleurs qui émergeaient au-dessus des herbes, et quand ils traversaient un bois de sapins, elle respirait à pleins poumons l'odeur de la résine, que la chaleur du jour rendait plus forte et plus pénétrante. Pour voir ses narines palpiter, pour voir ses yeux s'ouvrir, pour voir sa taille souple se cambrer quand elle sautait un ravin, il l'eût suivie au bout du monde.

Cependant ils n'allèrent point jusque-là.

Après trois heures de marche, tantôt dans des pâturages, tantôt dans des bois couverts, ils arrivèrent sur une sorte de plateau gazonné, au milieu duquel se montraient épars çà et là trois ou quatre chalets; des petits ruisseaux écumants couraient à travers l'herbe fine et allaient se perdre dans un ravin qu'on entendait mugir au fond d'un lit encaissé. De toutes parts, excepté du côté par où ce ravin descendait, se dressaient de hautes montagnes aux pentes rapides : c'était une oasis de verdure et de fraîcheur perdue au milieu des rochers et des bois, un nid de mousse, une petite Arcadie, d'autant plus riante qu'elle était entourée d'un cirque de montagnes sévères.

— Voilà le bout du monde, dit Juliette.

— Et voici les sauvages demandés, dit Adolphe en apercevant un pâtre qui surveillait ses vaches.

— Si nous le faisions causer, dit Juliette, si nous lui demandions le nom de cet endroit charmant? Il est beau de découvrir des pays nouveaux, mais il est bon de savoir comment ils se nomment.

Elle s'approcha du vacher, qui s'était arrêté et souriant d'un sourire placide, les regardait monter vers lui sans faire un pas vers eux.

— Comment nomme-t-on cet endroit, demanda Juliette.

— Les Avants.

— Et cette montagne, qui se dresse là derrière en forme de cône?

— C'est la dent de Jaman.

— Et celle-ci sur le côté?

— La dent de Naye.

— Et ces chalets sont habités?

— C'est pour être habitées que les maisons sont construites.

— Rien n'est plus vrai; seulement, ce que je demandais, c'était si ces chalets étaient habités en ce moment?

— Non, ils le sont dans la saison par les propriétaires, qui viennent ici pour les bois ou les pâturages. Et puis, il y a celui-là, le dernier là-bas, qu'on a construit et meublé pour le louer à des étrangers; mais il ne s'en est pas encore présenté. L'endroit est trop triste; pour s'y plaire, il faut y avoir ses vaches.

Le pâtre s'éloigna pour aller rejoindre ses vaches, e Juliette s'assit sur l'herbe.

Pendant assez longtemps, elle resta sans rien dire regardant les montagnes et regardant les chalets.

La voyant ainsi préoccupée, Adolphe lui demanda ce qui la rendait rêveuse et triste.

— Pas triste, dit-elle, mais rêveuse, cela est vrai. Et ma rêverie vient d'une idée qui m'a traversé l'esprit.

— Quelle idée?

— Une idée à faire accuser de folie, si je la disais; aussi ne la dirai-je point, si vous voulez bien ne pas insister.

Mais au contraire, il insista.

— Eh bien! dit-elle, asseyez-vous là près de moi et écoutez; d'ailleurs, il est bon de se connaître même par ses côtés fous. Savez-vous à quoi je pensais quand ce berger nous disait que ce chalet avait été construit pour le louer à des étrangers? C'est que nous étions précisément ces étrangers.

— Nous?

— Voilà que vous poussez déjà des cris de surprise. Et cependant quoi de plus charmant que de rester ici?

— Dans ce désert?

— C'est précisément le désert qui me charme.

— Et manger et se faire servir?

— Cela n'est que la question secondaire; partout on trouve à manger et aussi à se faire servir, pourvu qu'on ne soit pas trop difficile.

— Mais encore?

— Je n'avais vu qu'une chose: la tranquillité et la solitude à deux. Pourquoi ne pas rester là?

— Et notre voyage?

— Pour qui l'avez-vous entrepris, ce voyage?

— Pour vous, chère Juliette.

— Pour mon plaisir, n'est-ce pas?

— Assurément.

— Eh bien! si je vous disais que cette vie sur les grands chemins m'effraye et que ces chambres d'hôtel m'épouvantent; si je vous disais que je vous en ai voulu, à vous qui connaissiez ces chambres, de m'avoir exposée aux hontes que vous m'expliquiez hier soir.

— Si des trous sont percés dans les cloisons, ce n'est pas ma faute.

— Non, assurément; mais ce qui est votre faute, c'est d'amener votre femme dans une de ces chambres.

— Toutes sont pareilles, et dans tous les pays du

monde, nous aurions pu être exposés aux mêmes plaisanteries.

— Vous appelez cela une plaisanterie?

— Alors il ne fallait pas quitter Paris.

— Et pourquoi l'avons-nous quitté? Assurément je vous suis reconnaissante de l'intention que vous avez eue, mais je vous avoue que si j'avais pu prévoir la curiosité qui nous a poursuivis, je vous aurais demandé de renoncer à ce voyage.

Adolphe ne répliqua point, mais son silence parla pour lui.

— Vous me trouvez injuste et ingrate, continua Juliette; il faut donc que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur et pourquoi je voudrais passer le temps de notre voyage ici avec vous. On ne peut pas garder l'impression des lieux où l'on vient à la vie; selon moi, cela est triste et fâcheux. Mais il y a en nous deux existences: celle qui commence au berceau, dont nous ne pouvons nous rappeler les premiers jours, — et celle qui commence au mariage. Pourquoi ne pas garder pieusement dans notre cœur les premières impressions de celle-là, et pourquoi, si cela est possible, ne pas les placer dans un cadre splendide qui leur donne toute leur valeur? Ce cadre, il me semble que le voici. Croyez-vous que les souvenirs, que nous emporterons des chambres d'hôtel que nous traverserons, vaudront ceux de cette oasis? Trouverons-nous nulle part cette fraîcheur, cette jeunesse, ce calme et cette sérénité?

Le chalet était confortablement bâti et convenablement meublé; tout était neuf et brillant de propreté.

Après l'avoir visité, ils redescendirent à Montreux, où il fut facile de s'entendre avec le propriétaire. A Montreux aussi, ils trouvèrent les gens nécessaires à leur service : une femme pour la cuisine et un homme pour venir tous les jours à Montreux chercher des provisions, La course était longue, mais elle n'était pas dure pour le solide montagnard qu'ils avaient pris, car il était habitué à courir chaque jour les pâturages pour faire la récoltes des fromages, qu'il descendait au village sur sa tête, — cent livres pesant.

Adolphe écrivit à sa mère de lui adresser ses lettres à Montreux, poste restante; mais il se garda bien de lui dire qu'il était installé dans un chalet au milieu des bois, à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, loin des hommes et des villes, et qu'il comptait passer là sa lune de miel. Assurément elle l'eût cru fou et elle serait venue le chercher.

XXXVIII

S'assurer une lune de miel!

La tâche est délicate, et plus d'une femme intelligente n'a pas su ou n'a pas pu la mener à bien.

Juliette l'avait accomplie.

Il lui restait maintenant à voir quels seraient les résultats de ce tête-à-tête prolongé au milieu d'un pays désert.

Il faut dire cependant que lorsqu'elle fut installée dans le chalet des Avants, elle ne se posa point tout d'abord cette question avec cette netteté, et qu'elle ne se donna point pour but d'étudier son mari.

Heureuse d'avoir échappé aux ennuis d'un voyage dont les premiers pas lui avaient été pénibles, elle goûta le calme qu'elle avait pu s'assurer sans demander davantage.

Et puis ce pays qu'elle ne connaissait point parlait à son âme d'artiste, et lorsque, le matin qui suivit son arrivée au chalet, elle ouvrit sa fenêtre; lorsqu'elle vit le soleil levant dorer de ses premiers rayons les sommets des montagnes qui l'environnaient, lorsqu'elle entendit dans les pâturages couverts d'un léger brouillard les clochettes des vaches tinter, tandis que çà et là retentissait d'échos en échos l'appel d'un berger, elle fut saisie au cœur par la poésie de cette vie pastorale qui allait être la sienne.

Ces sites sauvages, ces paysages grandioses ou gracieux, il fallait les visiter et les connaître.

Alors commencèrent des promenades et des excursions qui se renouvelèrent chaque jour; elle était vaillante, elle savait marcher, et ce n'était point Adolphe qui eût osé le premier parler de fatigue.

On partait au soleil levant, on allait droit devant soi, où le sentier qu'on rencontrait vous conduisait, et, quand on trouvait une fontaine ombragée par quelques arbres, on déjeunait sur l'herbe d'un morceau de pain et d'une tranche de viande froide, ou bien l'on entrait dans un chalet en bois quand on n'était qu'à une certaine hauteur de la montagne, en pierres sèches, quand on était sur un sommet plus élevé, et l'on se faisait traire une jatte de lait par les *chaletiers*. Puis, quand la chaleur était trop lourde, on dormait à l'abri d'un rocher ou sous l'épais couvert d'un sapin; et quand le soleil s'abaissait, on redescendait au chalet des Avants pour dîner. Mais souvent la descente était aussi lente que l'avait été la montée, car Juliette s'arrêtait pour voir s'illuminer les sommets neigeux des montagnes, à mesure que le soleil baissait. C'était un spectacle dont elle n'était jamais lasse et qui, chaque jour, la laissait plus enthousiasmée que la veille. Ceux qui ont voyagé dans ces montagnes connaissent seuls la splendeur de ces illuminations, car ce n'est ni avec des mots ni avec des couleurs qu'on peut les peindre, et il faut avoir vu un coucher de soleil sur les neiges éternelles du mont Blanc et des chaînes environnantes pour comprendre la magie de ce phénomène.

Il y avait déjà plus de trois semaines qu'ils habitaient leur chalet, lorsqu'un matin, Juliette, qui d'ordinaire décidait elle-même l'itinéraire ou plus justement la direction de l'itinéraire, proposa de descendre à Montreux.

C'était la première fois qu'elle manifestait le désir de se rapprocher de la vie civilisée; aussi Adolphe laissa-t-il paraître une certaine surprise.

— Ce n'est pas seulement à Montreux que je voudrais aller, dit-elle.

— A Paris, alors?

— Oh! non, mais seulement à Vevey pour acheter des crayons.

— Dessiner?

— Et même peindre un peu, ah! un tout petit peu, si tu ne le trouves pas mauvais.

— Non-seulement je ne trouve pas l'idée mauvaise, mais encore je la trouve excellente, par cette raison que la peinture est un art qui s'exerce avec tranquillité. Certainement la vue dont on jouit du haut de la Dent de Jaman est magnifique.

— Byron a dit qu'elle était belle comme un songe.

— Je suis de l'avis de Byron, et je déclare en prose qu'une vue qui vous permet d'embrasser en même temps d'un côté le lac de Neuchâtel et les montagnes du canton de Fribourg, de l'autre le Léman et les montagnes de la Savoie, est une très-belle vue; seulement, il faut y arriver, et la dernière partie de la montée est vraiment roide. En allant, ça été assez bien; mais, en revenant, j'ai cru que je piquais une tête, et à mille neuf cents mètres c'est désagréable. Je ne m'en suis pas vanté, parce qu'un homme fort ne doit pas se plaindre quand une faible femme sourit; mais j'avoue aujourd'hui que j'ai eu un moment d'émotion. C'est pour cela que la peinture me sourit. Pendant que la faible femme travaillera, le fort homme pourra se coucher sur le ventre dans l'herbe et la regarder.

— Quelle honte!

— Je proclame que pour moi, ce qu'il y a de plus beau au monde, c'est les yeux de ma femme.

— Parce que la contemplation est, comme la peinture, un art qui s'exerce avec tranquillité, n'est-ce pas? Eh bien! monsieur, si vous trouvez la tranquillité du corps, vous ne trouverez pas la tranquillité de l'esprit. A chaque instant, dans nos excursions, je vous ai demandé le nom d'une plante ou l'explication d'un phénomène, et quelquefois vous n'avez pas pu répondre.

— Tu peux dire presque toujours.

— Il ne faut pas que cela soit. Un homme doit tout savoir.

— Pour répondre à sa femme?

— Non, mais pour lui, pour qu'il soit supérieur à sa femme et pour que celle-ci ne demande pas à un autre ce que son mari ne peut pas lui dire. Aussi, en même temps que j'achèterai chez un marchand de couleurs ce qui m'est nécessaire pour travailler, tu achèteras chez un libraire les livres qui font connaître les Alpes et la Suisse. Nous rapporterons chacun nos acquisitions, et demain, pendant que je ferai un croquis, couché dans l'herbe, sur le ventre ou sur le dos à volonté, tu liras tes livres.

Ce fut une vie nouvelle qui commença pour eux, — pour Juliette, pleine d'intérêt, puisqu'elle lui permettait de travailler, — pour Adolphe, moins remplie, mais cependant agréable, puisque, pendant toutes les heures de la journée, il restait près de sa femme.

Ils ne faisaient plus de longues courses, mais ils s'en allaient aux alentours de leur chalet, et, pendant que Juliette faisait une étude, il se couchait près d'elle et il lisait.

Mais souvent il fermait son livre, et alors, se posant sur les deux coudes, la tête appuyée dans ses mains, il la regardait.

— Eh bien! disait-elle, où en sommes-nous des phénomènes erratiques?

— Ce n'est pas aux phénomènes erratiques que je pense, c'est à toi; je te regarde, je cherche à te connaître et je t'étudie.

— Ah! comme cela, en me regardant tout simplement à l'œil nu?

— Voilà le mal, c'est que je n'ai pas de puissants moyens d'observation pour pénétrer en toi et lire ce qu'il y a dans ton cœur et dans ton esprit, pour savoir ce qu'est ta nature.

— Alors tu n'es pas encore avancé dans ton étude, et je suis aussi difficile à comprendre que les phénomènes erratiques.

— Tu es un phénomène toi-même. Quand je fixe mes yeux sur les tiens et te regarde comme je te regardais tout à l'heure, il me semble que je me penche au-dessus d'un de ces étangs qu'on rencontre dans les bois. Le paysage environnant est adorable: de la verdure, du feuillage, des fleurs. L'eau est calme et limpide, elle reflète tout ce qui l'entoure. On tâche de voir ce qu'il y a sous cette nappe tranquille, mais on ne distingue rien; la profondeur est insondable. On recule effrayé.

— La comparaison est poétique, mais il faut convenir qu'elle n'est guère aimable; perfide comme l'onde, n'est-ce pas?

— Je ne dis pas cela et je ne le pense pas; je dis seulement que je suis un mauvais observateur, et que je voudrais bien connaître celle que j'aime.

Ils se trouvaient si bien dans leur chalet qu'ils y seraient sans doute restés jusqu'à la saison des neiges, si madame Daliphare n'avait pas rappelé son fils à Paris.

En apprenant qu'ils s'étaient arrêtés dans leur voyage, elle avait écrit à son fils pour lui demander l'explication de cette fantaisie. Adolphe avait répondu que, se trouvant bien à Montreux, il y restait. Pendant huit jours, madame Daliphare s'était contentée de cette réponse; mais, fatigué d'adresser toujours ses lettres poste restante à Montreux, elle était revenue à la charge.

Pourquoi restaient-ils toujours à la même place? Pourquoi ne voyaient-ils pas des pays nouveaux? A quoi pouvaient-ils employer leur temps dans un village?

Peu à peu, elle avait compris que ce village se composait de l'unique chalet habité par son fils, et alors elle avait poussé des cris d'indignation.

Etaient-ils fous? Quel plaisir pouvaient-ils trouver à vivre parmi les vaches?

Puis, comme le délai fixé pour le retour était passé depuis longtemps déjà, elle avait rappelé son fils à Paris.

« Si tu voyageais, lui disait-elle, je ne te parlerais pas de revenir, et si tu avais encore des villes curieuses à visiter, je trouverais tout naturel que tu veuilles les voir avant de rentrer; il faut profiter des dépenses faites. Mais vous restez en place comme des Termes. Autant être à Paris.

Adolphe ne communiquait point ces lettres à sa femme, car madame Daliphare avait une orthographe fantaisiste qu'elle voulait que son fils fût seul à connaître. Mais s'il ne montrait point les autographes eux-mêmes, il était obligé de dire à peu près ce qu'ils contenaient.

Pendant assez longtemps il ne parla point de ces rappels; à la fin cependant, il ne lui fut plus possible de les cacher.

— Déjà? dit Juliette.

— Il y a trois mois que nous sommes ici.

— Je n'ai pas compté.

— Il faut bien rentrer à Paris.

— Sans doute, il le faut.

— Comme tu dis cela; qui te fait peur?

— Tout et rien. Ici j'ai été heureuse, et je ne sais ce que Paris nous réserve; à Paris ce ne sera plus la vie à deux.

Il voulut lui expliquer qu'à Paris rien ne serait changé à leur intimité. Qu'elle ne devait pas s'effrayer d'habiter sous le même toit que madame Daliphare; que celle-ci serait une mère pour elle et non une belle-mère.

Juliette, sans répliquer, secoua la tête et demanda pour toute grâce de rester encore quelques jours aux Avants, afin de pouvoir faire une étude un peu finie de leur chalet.

Et dès le lendemain elle se mit au travail.

Il lui fallut huit jours pour mener son œuvre à bonne fin; mais, à mesure qu'elle l'avançait, elle travaillait avec moins d'activité, comme si elle voulait faire durer le temps.

Adolphe était dans le ravissement.

— Personne ne voudra croire que nous avons passé trois mois dans ce désert, dit-il.

— Mais personne ne verra ce tableau; c'est pour nous deux, pour nous seuls, que je l'ai peint.

Enfin, un matin de septembre, des chevaux arrivèrent pour les emmener à Montreux.

— Donnez-moi les clefs, dit Adolphe quand la porte fut fermée; nous les remettrons au propriétaire, en lui disant que nous lui rendons son chalet en bon état.

— Moi, je ne l'aurais pas rendu, dit Juliette en regardant tristement les volets clos.

— Et qu'en aurais-tu fait?

Elle se pencha à son oreille:

— Je l'aurais brûlé.

XXXIX

Pendant que les jeunes mariés étaient en Suisse, madame Daliphare s'occupait de faire faire dans sa maison de Paris les changements nécessaires pour leur aménager un appartement convenable.

Dès le lendemain de leur départ elle avait convoqué son architecte, les entrepreneurs, le tapissier, et elle avait mis tout ce monde à l'œuvre, stipulant dans des marchés signés une prime pour le cas où les travaux

seraient terminés avant un délai de deux mois, et un dédit pour le cas où ils ne le seraient qu'après ce délai.

Un moment elle avait hésité sur le plan à adopter pour ces travaux.

Abandonnerait-elle son appartement à ses enfants en prenant pour elle le logement de garçon de son fils?

Ou bien conserverait-elle les dispositions de son appartement telles qu'elles avaient toujours été?

C'était ce dernier parti qui l'avait emporté, et elle avait été décidée par cette considération qu'il fallait conserver à son fils un logement où il fût libre. Sans doute il ne se servirait pas habituellement de ce logement, mais enfin il pouvait se présenter des circonstances où il serait heureux de le trouver quand ce ne serait que pour recevoir ses amis.

Il est vrai qu'en conservant les anciennes dispositions de son appartement, elle se trouvait habiter avec ses enfants, tandis qu'en prenant le logement de son fils, elle avait un chez soi séparé. Mais elle ne tenait pas à ce chez soi, et il ne lui vint même pas à l'idée que ses enfants pouvaient avoir le désir d'être seuls et libres chez eux. En quoi les gênerait-elle? Sa présence au contraire ne pouvait que leur être avantageuse. Elle surveillerait mieux les domestiques, et Juliette, peu apte à ce rôle de maîtresse de maison, serait assurément bien aise de se débarrasser sur elle des petits soins et des ennuis du ménage. Une artiste! ce serait un beau gaspillage.

Elle abandonna donc son appartement aux ouvriers, et, pendant les travaux, elle habita le logement de son fils, auquel rien n'était changé.

On peut demander à peu près tout aux entrepreneurs parisiens, même l'impossible; mais il y a une chose qu'il ne faut pas exiger d'eux, c'est l'exactitude. Cependant, en cette circonstance, ils furent prêts au jour fixé. Ils travaillaient tous depuis plusieurs années pour madame Daliphare; et ils savaient qu'elle ferait exécuter rigoureusement la clause du dédit.

En deux mois la maison de la rue des Vieilles-Haudriettes fut donc complétement transformée; peintures, tentures, tapis, il n'y eut rien qui ne passa par les mains des ouvriers.

Quelques jours avant l'arrivée de ses enfants, madame Daliphare fit écrire deux lignes à madame Nélis pour la prier de venir voir ces transformations, c'est-à-dire pour les approuver.

Mais si la belle-mère qui avait tout ordonné était en disposition de tout admirer, la belle-mère qui n'avait été consultée sur rien était par contre en disposition de tout critiquer.

Cet antagonisme se manifesta dès l'entrée.

— J'ai voulu, dit madame Daliphare, que mes enfants eussent un appartement digne de leur jeunesse, et bien que celui-ci fût encore en excellent état...

— De quelle époque datait-il? interrompit madame Nélis.

— De mon mariage.

— C'est-à-dire de trente ans?

— Sans doute; mais comme je n'avais alors économisé sur rien, et que j'avais choisi ce que j'avais trouvé de meilleur et de plus cher (je le pouvais puisque je payais tout de ma propre bourse), ce mobilier devait durer cent ans; cependant je l'ai renouvelé. Voici le vestibule, comment trouvez-vous ce velours d'Utrecht? Je l'ai acheté directement en fabrique à Amiens.

— Ah! mon Dieu! s'écria madame Nélis en levant les bras au ciel.

— Eh bien, quoi?

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Etes-vous malade?

— Qu'est-ce que dira ma fille?

— Que voulez-vous qu'elle dise?

— C'est vrai. Elle ne dira rien, elle est trop discrète; mais elle n'en souffrira pas moins et d'une douleur qui se réveillera chaque jour. Une autre, blessée comme elle le sera dans ses sentiments les plus chers, pousserait les hauts cris; mais, pour elle, je suis certaine qu'elle endurera ce supplice, sans même laisser échapper un soupir.

— Pouvez-vous vous expliquer?

— Vous le voulez?

— Vous voyez bien que vous m'exaspérez. De quel supplice parlez-vous à propos de ce vestibule? En quoi vous déplaît-il? En quoi doit-il faire le malheur de votre fille? Il n'est pas assez riche? Si j'avais su que Juliette était habituée au drap d'or, j'en aurais fait tisser une pièce exprès pour elle.

— Voilà que vous vous fâchez, et vous avez bien tort; je vous assure que je n'ai pas voulu vous blesser. Deux vieilles amies comme nous ne doivent-elles pas se parler franchement?

— Mais c'est là ce que je réclame, ce que je demande à cor et à cri.

— Eh bien! vous avez recouvert en velours d'Utrecht un meuble en acajou, ce qui est tout simplement une hérésie.

— Fallait-il pas jeter ce meuble qui était excellent; j'ai changé seulement l'étoffe, qui était défraîchie, et j'ai remplacé le reps par le velours. Il me semble que celui-là est assez beau.

— Il est très-beau; mais velours d'Utrecht et acajou ne vont pas ensemble. Si vous teniez au velours d'Utrecht, il fallait prendre un bois laqué ou simplement peint; vous auriez respecté la loi des convenances et de l'harmonie.

— Laissez-moi tranquille avec votre loi; vous appelez ça une loi.

— Pour vous, je comprends que ce que vous avez fait là soit sans importance, et vous êtes excusable, puisque vous avez agi sans discernement; mais pour un artiste, c'est un crime, un véritable crime, et ma fille est une artiste.

Madame Daliphare haussa les épaules et, sans répondre, passa dans la salle à manger, qui, elle aussi, avait été remise à neuf.

— Que trouvez-vous encore à blâmer? demanda-t-elle?

Mais madame Nélis fut tellement éblouie qu'elle ne trouva pas un mot de critique.

Madame Daliphare avait assurément la plus belle vaisselle d'or et argent de tout Paris, car toutes les fois, depuis trente ans, qu'une pièce extraordinaire lui avait été apportée, au lieu de l'envoyer à la fonte elle l'avait soigneusement conservée. Toutes ces pièces, exposées sur des dressoirs, faisaient de la salle à manger un véritable musée, qui, au point de vue historique aussi bien qu'au point de vue artistique avait une valeur considérable.

Mais dans le salon, madame Nélis, un moment réduite au silence, reprit ses avantages. Il y avait en effet dans l'ameublement des fautes de goût à faire crier un sauvage.

— Ah! vous avez choisi une étoffe de soie cerise? dit-elle en se contenant.

— Mon fils aime cette étoffe et cette nuance.

— C'est fâcheux, car ma fille a la soie en horreur.

— J'ai pensé au goût d'Adolphe; j'espère que Juliette voudra bien lui sacrifier ses préjugés.

— Ce n'est pas chez elle affaire de préjugé, mais affaire d'éducation.

— Enfin les goûts de mon fils étaient à considérer.

— Et ceux de ma fille?

Mais toutes deux en même temps s'arrêtèrent, car la discussion ainsi commencée pouvait aller trop loin; elles le sentirent, et d'un commun accord détournèrent le danger. Madame Nélis déclara même la pendule admirable et le piano magnifique.

Malheureusement, dans la chambre à coucher, la

guerre recommença, et cette fois les coups partirent si vite qu'il ne fut pas possible de revenir en arrière.

— C'est la chambre d'Adolphe? demanda madame Nélis.

— Celle d'Adolphe et celle de Juliette.

— Comment vous croyez que ma fille partagera la chambre de votre fils?

— Et même son lit.

— Ah! cela, jamais!

— Pourquoi se sont-ils mariés alors?

— Est-ce que vous partagiez la chambre de monsieur Daliphare?

— Moi, c'était bien différent.

— En quoi?

— Ne me forcez pas à vous dire que ma situation n'était pas celle de votre fille.

— La situation n'a rien à voir là-dedans. Si vous voulez faire allusion au manque de fortune de ma fille, vous avez tort. Ma fille était assez belle pour choisir le mari qu'elle voulait, et ce mari, quel qu'il fût, eût toujours été son obligé. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et je ne voudrais pas traiter une question qui pourrait vous blesser. Je veux simplement vous faire remarquer que ma fille n'acceptera jamais une seule chambre et que ce serait la blesser que de la lui proposer. Il y a des choses d'éducation contre lesquelles rien ne prévaut. Dans notre famille, on a toujours eu deux lits.

— Dans la mienne, on n'en a jamais eu qu'un.

— Vous exceptée.

— Sans doute. Mais vous ne voulez pas, je pense, établir de comparaison entre Adolphe et son père.

— Est-ce que vous voulez me dire qu'Adolphe est le fils du Saint-Esprit? s'écria madame Nélis exaspérée.

— Je veux vous dire simplement que j'avais choisi mon mari dans des conditions à peu près semblables à celles où Adolphe choisit sa femme, et j'ai imposé mes conditions comme mon fils impose les siennes. J'ai écrit à mon fils les dispositions que je prenais; il ne m'a pas demandé de faire arranger deux chambres, je n'en ai donc fait arranger qu'une. Si votre fille ne veut pas la partager avec son mari, elle s'en expliquera avec lui; ce n'est pas mon affaire.

— Mais, moi, c'est mon affaire de défendre ma fille, qui n'a pas assurément été prévenue de cette disposition.

— Ne nous plaçons pas entre le mari et la femme.

— Il me semble que si quelqu'un intervient entre le mari et la femme, c'est vous qui d'avance disposez de la volonté de ma fille.

— J'ai agi conformément aux désirs de mon fils.

— Et contrairement à ceux de ma fille.

— Je ne les connaissais pas.

— Il me semble que vous auriez pu me les demander.

— Comme c'était *mon* appartement que je donnais, comme c'étaient *mes* ouvriers que je mettais en travail, comme c'était *mon* argent que je dépensais, je n'ai pris conseil que de moi. Il me semble que votre fille ne sera pas bien malheureuse, en arrivant de voyage après trois mois de plaisirs, de trouver une maison montée qui ne lui aura rien coûté, et dans laquelle elle n'aura qu'à étendre la main pour prendre ce qu'elle pourra désirer; car mes soins ne se sont pas bornés aux seules choses extérieures. Ouvrez les placards, vous les trouverez pleins de vaisselle; allez à la cave, vous la trouverez pleine de vins; ouvrez ces commodes et ces armoires, vous les trouverez pleines de linge. Regardez dans cette table de toilette, et cherchez s'il y manque quelque chose: allons, cherchez, cherchez bien.

Madame Nélis ne répondit rien à cette sortie véhémente, mais elle secoua la tête.

— Vous ne croyez pas, je l'espère, continua madame Daliphare, que c'est pour moi que j'ai fait ces changements? Pendant trente ans, j'ai vécu heureuse dans cette maison, et j'y serais morte sans vouloir toucher à rien. Ce que j'ai fait, ce que j'ai dépensé, c'est pour mon fils, c'est pour votre fille, qui, quoi que vous disiez, n'était pas si grande princesse qu'elle ne pût vivre où j'avais vécu, moi. Quand ils arriveront ici, je leur remettrai les clefs dans la main et je me retirerai dans la seule chambre que je me sois réservée, celle que j'habite depuis trente ans; et si votre fille ne se trouve pas à l'aise dans l'appartement que je lui abandonne, je lui céderai aussi cette chambre, elle pourra la prendre pour elle. Je ne me plaindrai pas plus pour cela que je ne me suis plainte jusqu'à présent; j'aurai comme toujours la conscience d'avoir fait plus que je ne devais.

— Et croyez-vous, dit madame Nélis après un moment de réflexion, qu'il faut faire toujours plus qu'on ne doit? J'ai vu des gens qui trouvaient mauvais qu'on voulût les faire heureux, et qui demandaient à se charger eux-mêmes de ce soin.

— Des imbéciles, dit madame Daliphare, ou des ingrats.

XL

En disant que ceux-là étaient des imbéciles ou des ingrats, qui ne voulaient pas recevoir leur bonheur tout fait, tout mâché pour ainsi dire comme la pâtée que les oiseaux versent dans le bec ouvert de leurs petits, madame Daliphare avait été parfaitement sincère, et elle n'avait pas voulu imposer silence à madame Nélis par une réplique telle quelle.

Alors qu'elle disposait tout dans l'appartement de ses enfants et poussait la prévenance jusqu'à arranger le linge de Juliette dans les placards, mettant les mouchoirs à cette place et les manches à cette autre, il ne lui était point venu à l'idée que sa belle-fille pouvait n'être pas satisfaite de ces dispositions. C'était de la peine qu'elle lui épargnait et des habitudes d'ordre qu'elle lui donnait d'une façon détournée.

Mais sa querelle avec madame Nélis la fit réfléchir: la fille pouvait bien ressembler à la mère. Alors qu'arriverait-il?

Sans doute Juliette n'était pas sotte, et l'on ne pouvait pas la classer dans la catégorie des imbéciles; mais elle était susceptible, et avec les gens de ce caractère il faut être sur ses gardes.

Ce fut donc avec une certaine inquiétude qu'elle attendit le retour de ses enfants ou plus justement de Juliette, car pour son fils elle était certaine d'avance qu'il serait l'homme le plus heureux du monde. Dans les petites comme dans les grandes choses, n'avait-elle pas eu souci de ne chercher et de ne faire que ce qu'il aimait; elle le connaissait assez dans ses goûts et même dans ses manies pour être assurée de ne s'être trompée en rien.

Enfin ce retour tant de fois retardé eu lieu.

A six heures du soir, ils débarquèrent à la gare de Lyon, et, à la porte de sortie, ils trouvèrent madame Daliphare qui les attendait.

Il y a ordinairement dans la vie d'une belle-mère un moment critique: c'est celui où, le mariage accompli, elle se trouve pour la première fois avec son gendre ou sa belle-fille. De quel nom va-t-on l'appeler? « maman » ou « madame. » Et ce nom bien souvent décide le bonheur ou le malheur d'une famille.

Madame Daliphare ne tenait pas du tout à être appelée « maman, » et même elle eût trouvé mauvais que Juliette se servît de ce nom; elle n'était mère que de son fils seul, et le mariage de celui-ci ne lui avait point donné un second enfant. Juliette était sa belle-fille et non sa fille. D'ailleurs, comme elles se connaissaient depuis longtemps, il y avait entre elles un mode d'appellation en usage, qui supprimait les difficultés. Pour

Juliette, madame Daliphare était « chère dame, » et pour madame Daliphare, Juliette était « chère enfant. »

Le premier accueil n'eut donc rien de gêné ; après s'être embrassé, on monta en voiture et l'on roula rapidement vers la rue des Vieilles-Haudriettes.

Pendant les premières minutes, madame Daliphare n'eut de regards et de paroles que pour son fils. Ce fut seulement en approchant de la maison qu'elle tourna les yeux vers Juliette. Durant quelques secondes, elle l'examina de la tête aux pieds et des pieds à la tête.

— Le voyage vous a bien fait, dit-elle enfin ; le soleil vous a brunie ; en tout vous paraissez avoir pris des forces, cela me fait plaisir.

Puis, comme on entrait dans la cour de la maison, elle en resta là.

Elle monta la première et la première aussi elle ouvrit toutes les portes des différentes pièces de l'appartement.

Ce qu'elle avait prévu pour son fils se réalisa : il se montra vraiment enchanté, tout lui parut charmant.

Mais c'était de l'impression de Juliette surtout qu'elle avait souci, et Juliette précisément ne disait rien ou ne laissait rien paraître qui pût révéler dans quel sens elle était affectée.

De l'entrée, on passa dans le salon, puis dans la salle à manger, puis dans la chambre. Juliette marchait derrière son mari, regardait et ne parlait pas.

— Voilà votre chambre, dit madame Daliphare en soulignant le « votre. »

— Mais vois donc, Juliette, s'écria Adolphe ravi, vois donc !

— Je vois.

— Cela ne vous convient point ainsi ? demanda madame Daliphare, que l'exaspération commençait à entraîner.

Juliette hésita un moment et il fut évident qu'une lutte se livrait en elle.

— Je n'ai qu'à approuver, dit-elle enfin.

— Des deux mains ? acheva Adolphe.

— Des deux mains ; mais mon approbation doit être surtout un remercîment.

— Tu es une fée, dit Adolphe en embrassant sa mère.

— Tu es heureux ? dit madame Daliphare.

— Je suis dans le ciel. Mais les joies célestes ne doivent pas nous faire négliger les joies terrestres : le couvert est mis, allons dîner.

Puis, en se mettant à table, il déclara que cela semblait vraiment bon de se retrouver chez soi.

— Assurément, dit-il, notre voyage a été aussi charmant qu'il pouvait l'être ; mais c'est égal, il y a un bonheur particulier à s'asseoir à sa table avec ceux qu'on aime. Et puis le linge damassé est plus agréable que la grosse toile écrue, et le sauterne vaut bien le vin d'Yvorne. Tiens, des *pickles* ! Ah ! maman ! tu penses à tout.

Juliette ne répondit rien, mais elle posa sa cuiller dans son potage et se fit enlever son assiette pleine.

— Comment trouvez-vous la femme de chambre qui a servi à table ? demanda madame Daliphare à Juliette, lorsqu'on passa dans le salon.

— Je ne l'ai pas regardée.

— C'est fâcheux, car je l'ai prise pour vous. Elle vous appartient, à vous seule. J'espère que vous en serez satisfaite : on m'a dit qu'elle coiffait dans la perfection.

— Je vous remercie, je me coiffe moi-même.

— Oui, autrefois cela était bien, et il eût été assez étrange que vous prissiez un coiffeur ; mais maintenant les conditions ne sont plus les mêmes.

— Vous trouvez que je me coiffe mal ?

— Vous vous coiffiez bien pour une jeune fille, à qui ce qui est simple convient ; mais vous n'êtes plus une jeune fille ; une torsade et un nœud ne vous suffisent plus. Il vous faudra des coiffures travaillées comme celles de toutes les femmes, et vous ne sauriez pas les faire de manière à plaire à votre mari : ce que vous devez chercher avant tout.

— Que dites-vous donc ? demanda Adolphe ?

— Rien qui t'intéresse, répliqua madame Daliphare ; va fumer ton cigare. Nous parlons de la femme de chambre que je donne à Juliette.

Et Adolphe, croyant que sa mère et sa femme avaient à s'entretenir des choses du ménage, descendit dans la cour pour les laisser libres.

— Maintenant que nous sommes seules, continua madame Daliphare, parlons d'autres choses. Où en sommes-nous, ma chère enfant ?

Juliette, sans répondre, regarda sa belle-mère ; puis, devant son sourire, elle baissa les yeux vivement.

— Eh bien ! oui, continua madame Daliphare, j'espère que vous êtes enceinte ?

Juliette resta, les yeux baissés, les lèvres closes.

— L'êtes-vous ou ne l'êtes-vous pas ?

— Oh ! madame !

— Eh bien ! quoi ? ma question est bien naturelle, et j'ai le droit de la faire sans doute. Il ne faut pas vous effaroucher pour si peu ; ne suis-je pas votre belle-mère ? A qui vous confierez-vous, si ce n'est à moi ? Vous pensez bien que si je vous pose cette question, ce n'est pas par pure curiosité, j'ai un intérêt à vous l'adresser. D'abord sachez que je trouve coupables les jeunes femmes qui s'arrangent pour n'avoir pas d'enfants pendant les premières années de leur mariage, afin de pouvoir s'amuser, voyager, mener la vie de plaisir en toute liberté. A mes yeux, c'est un crime : il faut avoir ses enfants tout de suite, on a ainsi plus de temps pour les aimer, et d'ailleurs ils sont plus solides. Je serai donc très-heureuse, si vous me dites que vous êtes enceinte ; je le serai pour cette raison et pour une autre encore. Vous vous rappelez Françoise ?

— Françoise ?

— Oui, Françoise, la nourrice de madame Robinet, que vous avez dû rencontrer vingt fois chez moi à Nogent, quand elle venait faire marcher son bébé sur ma pelouse. Eh bien ! elle m'écrit qu'elle est enceinte. Quand elle est repartie pour son pays, un mois avant votre mariage, je pensais bien que cela devait arriver, parce que ces femmes-là ne perdent pas de temps : une nourriture finie, elles se mettent tout de suite en état d'en recommencer une autre. Je lui avais donc recommandé de me prévenir quand elle serait grosse. Elle m'a prévenu ; et voilà pourquoi je vous pose ma question. Si vous l'étiez aussi, cela se trouverait à merveille : Françoise arriverait juste à temps pour vous prendre votre enfant. C'est la meilleure nourrice qu'on puisse souhaiter ; je l'ai vue à l'œuvre, elle a tout pour elle : l'expérience, la force, la santé, et puis pas paresseuse pour laver le linge de son enfant, et pas trop gourmande.

Comme Juliette demeurait toujours silencieuse et immobile, madame Daliphare reprit après un moment d'attente :

— Vous ne dites rien ? Qu'avez-vous ? Vous ne vous êtes pas mis dans la tête, n'est-ce pas, de nourrir votre enfant vous-même ? Vous savez que ce serait de la folie, que je ne le souffrirais pas. D'abord une femme qui nourrit n'est plus une femme pour son mari. Vous devez penser au vôtre, qui, je crois, ne serait pas du tout disposé à vous céder à son enfant pendant quinze ou dix-huit mois ; et puis, il y a encore une autre considération : certainement vous êtes pleine de force, vous avez de la santé ; mais enfin vous n'êtes qu'une Parisienne, votre père était Parisien, votre mère était Parisienne. Adolphe est Parisien et moi je suis Parisienne aussi. Tout cela réuni donne pour résultat chez votre enfant un Parisien pur sang. Il faut donc qu'il suce un lait plus généreux que celui que vous pouvez lui donner, un lait de campagnarde, un lait animal qui le régénère. Je me suis fait expliquer cela par notre médecin, et il paraît que c'est indispensable si nous voulons

avoir un enfant sain et vigoureux; et vous le voulez comme nous, n'est-ce pas? Pour le plaisir de jouer à la nourrice, vous ne voudrez pas faire un avorton?

— Vous pouvez vous rassurer, dit enfin Juliette d'une voix frémissante; je ne suis pas enceinte.

— J'en suis fâchée, très-fâchée, mais j'espère que ce sera pour bientôt. Vous ne pouvez pas me faire de plus grande joie que de me donner un enfant. Seulement ne concluez pas de cela que plus vous m'en donnerez plus je serai heureuse; un me suffit, et si vous en aviez deux, cela dérangerait toutes mes combinaisons. Je veux que mon petit-fils ait une grand situation dans le monde, et ce ne sera pas trop de toute ma fortune pour la lui donner; car de la façon dont marchent les choses, dans vingt ans un million ne vaudra que quatre ou cinq cent mille francs. Sans doute, si vous aviez une fortune égale à la nôtre, vous pourriez vous offrir le luxe de deux enfants; mais vous ne l'avez pas cette fortune, ce n'est pas votre faute. Au reste, je parlerai de cela à mon fils.

A ce moment Adolphe rentra dans le salon.

— Je peux rentrer? dit-il; je ne vous dérange pas? Vous êtes d'accord, j'espère?

— Le sommes-nous? demanda madame Daliphare en se tournant vers Juliette.

— Oui... oui, madame.

XLI

Quand Juliette avait examiné la question de savoir si elle devait ou ne devait pas se marier, elle avait parfaitement prévu que si elle épousait Adolphe, elle devait d'avance renoncer à toute influence et à toute autorité dans les affaires de son mari.

D'ailleurs, madame Daliphare avait eu la franchise de la prévenir, et, dans la demande que celle-ci avait faite, elle avait nettement posé la question.

« Il y a deux choses dans la vie, avait-elle dit : les affaires de sentiment et les affaires d'intérêt. Les affaires de sentiment, je vous les abandonne, et je vous promets de ne pas intervenir entre vous et votre mari, — si vous le rendez heureux. Quant aux affaires d'intérêt, c'est différent; je me les réserve. »

Ces paroles, Juliette les avait toujours dans les oreilles, ainsi que l'accent net avec lequel madame Daliphare les avait articulées.

C'était une sorte de marché que madame Daliphare était venue lui proposer :

« Bien que vous n'ayez pas de fortune, je vous accepte pour belle-fille, mais à condition que vous ne vous mêlerez pas de mes affaires. Une femme riche se croirait des droits que votre pauvreté vous interdit, voilà pourquoi je ne prends pas une bru riche et pourquoi, au contraire, j'en prends une pauvre. »

Ce marché, elle l'avait consenti.

Que lui importaient les affaires de son futur mari et les prétentions de sa future belle-mère?

Au reste, ces prétentions lui paraissaient fondées et légitimes. C'était madame Daliphare qui, par son intelligence et son travail, avait acquis cette fortune, que les exigences de la loi l'obligeaient à partager avec son fils. Elle voulait maintenant continuer à la diriger seule et à la manier à son gré, sans être gênée dans ses combinaisons par l'intervention d'une belle-fille ou d'une famille étrangère : cela était juste jusqu'à un certain point, et, si cela convenait au fils, la belle-fille n'avait rien à prétendre. Elle n'avait qu'à se tenir dans un rôle effacé pour tout ce qui touchait aux choses d'intérêt.

Ce rôle d'ailleurs lui convenait sous tous les rapports : elle n'avait aucun goût pour les affaires, et de plus, elle avait trop de fierté pour vouloir intervenir dans une association où sa part était nulle. On aurait déjà que trop de raisons de l'accuser d'avoir fait un mariage d'argent : à tout prix, elle devait éviter ce qui pourrait justifier cette accusation,

Si elle était pleinement décidée à respecter scrupuleusement les conditions que madame Daliphare lui avait imposées, elle croyait que celle-ci par contre respecterait celles qu'elle avait consenties.

Sans doute, avec ses habitudes d'autorité, madame Daliphare devait se mêler plus d'une fois de ce qui ne la regarderait pas, et il ne faudrait pas se montrer trop rigoureux pour elle. Juliette avait compté sur ces interventions, et d'avance, elle avait pris avec elle-même le ferme engagement de ne pas s'en fâcher.

Mais ce qu'elle avait pu imaginer, connaissant le caractère entier et despotique de sa belle-mère, était resté à mille lieues au-dessous de ce que la terrible réalité venait de lui révéler si brutalement.

Le coup qui l'avait frappée avait été si foudroyant, qu'il l'avait écrasée, anéantie.

Ce n'était plus une intervention plus ou moins active entre elle et son mari qui était à craindre, ce n'était plus d'une querelle d'intérieur qu'il était question : c'était sa vie même qui était atteinte, c'étaient sa délicatesse, sa pureté, sa dignité de femme.

En voyant comment sa belle-mère avait pris ses dispositions et tout arrangé, sans la consulter en rien, elle avait éprouvé une impression douloureuse. Cependant la découverte de ces choses de ménage, si pénible qu'elle pût être, ne l'avait qu'à moitié surprise. Restant en Suisse et laissant à sa belle-mère le soin d'organiser son appartement, elle avait dû prévoir et elle avait prévu en effet d'étranges fantaisies autoritaires.

Mais ce qu'elle n'avait pas prévu et ce qui l'avait stupéfiée, c'avait été ce qui avait suivi cette découverte.

Lui imposer une femme de chambre pour la coiffer chaque jour et exiger que cette coiffure ne fût pas celle à laquelle elle était habituée, ce n'était plus une chose de ménage.

Mais ce qui était encore moins chose de ménage, ce qui était horrible, ce qui était inimaginable, c'était tout ce qui avait rapport à la question de la grossesse.

Ainsi, elle devait déjà être enceinte, elle devait avoir un enfant dans un délai déterminé; elle devait n'en avoir qu'un; et l'ayant, elle devait le donner à une nourrice, afin de rester à la disposition de son mari.

Ainsi l'avait décidé sa belle-mère, qui ne craignait pas d'exposer nettement ses exigences.

Quelle femme croyait-on qu'elle était pour lui tenir un pareil langage et lui poser de pareilles conditions? On la traitait donc comme un esclave qu'on a achetée et payée?

Son rôle était tracé : assurer immédiatement la perpétuité de la famille par un enfant, et ensuite rendre à jamais son mari heureux. Voilà ce qu'elle devait. C'était pour qu'elle accomplît cette double tâche que madame Daliphare l'avait choisie, sa pauvreté répondant d'avance de sa docilité et de sa soumission.

Elle passa une nuit affreuse, déchirant son mouchoir pour étouffer ses sanglots et ne pas réveiller son mari, qui dormait près d'elle avec béatitude, le plus heureux homme du monde assurément.

Se levant, tandis qu'il dormait encore, elle put faire, tant bien que mal, disparaître les traces de ses larmes, et quand il s'éveilla, elle reçut son baiser du matin avec un visage calme, qui ne disait rien des angoisses de la nuit.

— Je vais descendre tout de suite, dit-il; je veux faire à maman la surprise qu'elle me trouve le premier au bureau. Rien ne peut lui être plus agréable. Elle est si bonne pour nous; de notre côté, faisons ce que nous pouvons pour elle. Cela ne te contrarie pas?

— En rien?

Lorsqu'il remonta, quelques instants avant de déjeuner, il la trouva assise sur un fauteuil au milieu du

salon. A la voir immobile et inoccupée, un étranger n'eût jamais supposé qu'elle était la maîtresse de cette maison ; elle avait l'air d'une amie en visite, d'une parente.

— Que fais-tu là ? demanda Adolphe en venant l'embrasser.

— J'attends.

— On dirait que tu n'es pas chez toi?

— Devais-je faire quelque chose?

— Tu devais faire ce qui te plaisais.

— J'ai réfléchi.

— Comme tu me dis cela; tu m'en veux d'avoir travaillé ce matin.

— Oh! pas du tout, je te jure.

— Alors tu ne seras pas fâchée si je retourne au bureau cette après-midi; maman a besoin de moi. Bien entendu, je ne lui ai rien promis; mais, si cela est possible, je serai bien aise de la contenter. Que comptes-tu faire de ta journée?

— J'irai voir ma mère.

— Alors je vais demander à maman si tu peux prendre le coupé; comme nous devons travailler ensemble, il n'est pas probable qu'elle sorte.

— J'aime mieux marcher, je te remercie.

— Encore fâchée, je n'ai pas de chance.

— Je ne suis nullement fâchée; j'avais l'habitude de marcher aux Avants, je voudrais marcher à Paris.

— Il n'en est pas moins vrai qu'il se passe en toi quelque chose d'extraordinaire. Quoi? je n'en sais rien. Mais, depuis notre arrivée, tu n'es plus ce que tu étais. Qu'as-tu? Qui t'as fais de la peine?

Madame Daliphare, en entrant dans le salon, arrêta l'explication qui commençait entre le mari et la femme, et qui peut-être aurait été décisive.

Cette explication interrompue ne fut pas reprise; car, après le déjeuner, Juliette sortit pour se rendre chez sa mère, qui habitait le boulevard Malesherbes.

Madame Nélis avait été si humiliée pendant longtemps de donner son adresse rue de Dunkerque, qu'elle avait voulu prendre un quartier respectable, et c'était la raison toute-puissante qui l'avait obligée à se loger auprès du parc Monceaux, au lieu de demeurer près de sa fille. Là au quatrième étage d'une maison neuve (l'escalier, garni d'un tapis, était chauffé par un calorifère), elle occupait un petit appartement exigu qui lui coûtait plus cher qu'un vaste et bel appartement au Marais; mais ni la question de l'éloignement, ni celle de l'exiguïté, ni celle des cent quatre marches à monter, ni celle du prix, n'avaient pu l'emporter sur celle de la respectabilité.

— Je t'attends depuis hier, s'écria madame Nélis en voyant sa fille entrer. Ma pauvre enfant! Ma pauvre enfant!

Et elle se jeta dans les bras de Juliette.

— Je ne me suis couchée qu'à minuit, continua madame Nélis, et à chaque instant, je croyais t'entendre sonner. N'es-tu pas arrivée hier soir?

— Oui.

— Alors tu as donc fait un coup d'État, et tu as obligée madame Daliphare à te céder sa chambre?

— Ah! maman, je t'en prie, ne parlons pas de cela, dit Juliette pourpre de confusion.

— Comment! ne parlons pas de ça! Et à qui parleras-tu de tes chagrins, pauvre malheureuse, si ce n'est à ta mère? Crois-tu par hasard que j'aie été la complice de madame Daliphare dans ce guet-apens? Quand elle m'a montré votre appartement, je lui ai dit ce que je pensais de son procédé, et je lui ai adressé les observations que je devais. Je soutenais tes droits, j'étais forte. Cependant, j'avoue que je n'ai pas eu le dernier mot, mais qui peut l'avoir avec madame Daliphare? Et toi, qu'as-tu dit, qu'as-tu fait? Puisque tu n'es pas venue te réfugier près de ta mère, c'est que tu l'as emporté. Par quel moyen?

— Je n'ai rien dit, je n'ai rien fait.

— Alors tu acceptes cette chambre unique, et tu accepteras aussi, n'est ce pas, le velours d'Utrecht dans l'entrée? Car tout se tient et une concession nous conduit à une autre. Aujourd'hui notre dignité, demain notre goût, tous les sacrifices les uns après les autres. Mais tu ne vois donc pas quel avenir tu te prépares, si dès maintenant tu n'as pas la force de résister au despotisme de ta belle-mère. Tu t'es sentie trop faible, n'est-ce pas? et tu viens me demander mon appui. Eh bien! je te soutiendrai, ma chère enfant; compte sur moi, compte sur ta mère.

— Je suis venue t'embrasser.

— Tu courbes la tête! Alors que veux-tu dans ton ménage?

— La paix; avant tout et par-dessus tout, la paix.

— Sans doute la paix est la meilleure des choses; mais, pour avoir la paix, il faut faire la guerre. Si tu cèdes aujourd'hui une chose sans résistance, et demain une autre, madame Daliphare ne s'arrêtera pas dans ses exigences. Tu avais du caractère.

— C'est parce que j'ai un certain caractère que je m'impose la tâche de maintenir la paix dans mon intérieur, et que je ne veux pas obliger mon mari à se prononcer entre sa mère et moi. Je t'en prie donc, ne parlons pas de cela. Je ne suis pas venue pour me plaindre.

— Dis tout de suite que tu ne veux pas de mon appui et que tu n'as que faire de mes conseils.

— Mère...

— Eh bien! va, agis comme tu voudras. Mais ne viens pas plus tard me dire que j'aurais dû te prévenir et te soutenir, car je te répondrai que tu n'as pas voulu croire ce que je te disais. Ah! si tu avais voulu épouser le comte de Seixas, tu n'en serais pas là aujourd'hui. Mais, comme toujours, tu n'as fait qu'à ta guise, tu n'as pas voulu écouter mes conseils, et voilà où tu en es.

Si, au lieu de ces reproches, Juliette avait entendu une parole de simple tendresse, elle eût pleuré avec sa mère. Elle repartit comme elle était venue, le cœur gonflé, et elle rentra dans *sa* maison, pour reprendre *sa* place au milieu de *son* salon.

— Vous n'avez pas amené votre mère avec vous? dit madame Daliphare en se mettant à table; je comptais dîner avec elle.

— Elle ne m'a pas dit qu'elle était invitée.

— Invitée! Par qui? Est-ce que je suis invitée, moi?

— Vous? mais vous êtes chez vous, il me semble.

— Il vous semble mal. Une fois pour toutes, qu'il soit bien entendu que vous êtes chez vous; c'est moi qui suis à votre table et non vous qui êtes à la mienne.

Puis se retournant vers la femme de chambre :

— Remportez ce poulet à la cuisine, il n'est pas cuit.

XLII

En disant à sa belle-mère qu'elle n'était pas enceinte, Juliette s'était trompée; — elle le reconnut bientôt.

Dans la nuit noire où elle était plongée depuis son retour à Paris, cette découverte fut pour elle un rayon de lumière.

Après son entretien avec sa belle-mère, suivi de sa visite chez sa mère, elle s'était repliée sur elle-même, et elle était tombée dans une sorte d'engourdissement douloureux. Que pouvait-elle contre la réalité qui venait de se révéler? Absolument rien, à moins d'entreprendre une lutte. Pendant un moment, elle avait examiné dans sa conscience la question de savoir si elle devait risquer cette lutte, et la réponse qu'elle s'était faite avait été négative. A quoi cette lutte pouvait-elle aboutir? Si elle triomphait, elle amenait une rupture entre la mère et le fils; si elle ne triomphait point, c'é-

tait elle qui arrivait fatalement à une rupture éclatante avec sa belle-mère.

Les deux résultats étaient également à craindre, car tous deux causaient le malheur de son mari. Elle devait donc accepter sans se plaindre la vie nouvelle que le mariage lui faisait. Cette vie serait atroce : tant pis pour elle. Pourquoi s'était-elle mariée? Elle n'était point de ceux qui cherchent à rejeter sur les autres la responsabilité de leurs actions. C'était elle qui avait eu la faiblesse de se laisser marier, sans que rien nécessitât ou légitimât ce mariage ; c'était elle qui avait été assez maladroite pour ne point étudier sa belle-mère, et assez aveugle pour ne point la voir telle quelle était. C'était donc à elle de payer sa faute et de la payer seule.

Mais, lorsqu'elle se sentit mère, elle se réveilla de de cette apathique résignation.

Si pour elle la vie était manquée, elle pouvait vivre au moins dans son enfant; si elle ne pouvait pas être femme, elle pouvait être mère.

Elle se releva et reprit espérance; maintenant elle avait un but.

Mais l'épreuve qu'elle venait de faire l'avait en quelques jours vieilli de dix années ; elle n'accepta point l'expectative de la maternité, comme elle avait accepté celle du mariage, avec une tranquille confiance, en se disant : « On verra bien. »

Il ne s'agissait plus maintenant de s'en rapporter au hasard, et d'attendre des circonstances le bonheur ou le malheur.

Si elle voulait avoir son enfant à elle et pour elle, il fallait qu'elle prît ses précautions, et qu'à l'avance, elle s'en assura la propriété, si l'on peut s'exprimer ainsi : sa belle-mère ne l'avait-elle pas prévenue qu'une nourrice était déjà arrêtée? Or, à aucun prix, elle ne voulait une nourrice. Qu'est la maternité pour une femme qui n'allaite pas son enfant? Le premier sourire de ce petit être qu'on a porté, son premier cri de joie seront donc pour une étrangère? Puis, des bras de la nourrice, l'enfant passera aux mains de l'institutrice. A quelle époque et pendant combien de temps la mère aura-t-elle son enfant? L'art et le sentiment se réunissaient en elle pour proscrire la nourrice. De quoi est fait le génie de Raphaël? sinon de maternité. Dans son esprit comme dans son cœur, par son éducation artistique aussi bien que par une disposition naturelle, elle ne comprenait, elle ne voyait l'enfant qu'au sein de sa mère.

Mais ce n'était point avec des considérations artistiques ou sentimentales qu'elle pouvait toucher madame Daliphare, elle ne le savait que trop : il fallait qu'elle trouvât autre chose.

Quelle autre chose, quels moyens pouvait-elle employer? Là était la difficulté; et, comme elle ne trouvait point de réponses satisfaisantes à ses interrogations, elle se résolut d'attendre et de ne parler de sa grossesse à personne, ni à sa mère ni à son mari.

Malheureusement pour Juliette, madame Daliphare n'était point femme à ignorer une chose par cela seul qu'on ne la lui disait point; elle savait regarder autour d'elle et voir. Aussi, lorsqu'elle avait intérêt à chercher un secret, fallait-il plus que de la discrétion pour le lui cacher longtemps.

En croyant qu'elle n'avait qu'à ne pas parler de son état pour qu'on ne le connût point, Juliette s'était trompée : la grossesse se manifeste par des signes à peu près certains, qui n'échappent pas à un œil expérimenté.

Bientôt madame Daliphare, toujours aux aguets, remarqua que sa belle-fille éprouvait après le repas des bouffées de chaleur et des étouffements auxquels elle n'était pas sujette autrefois.

Que se passait-il?

Sa curiosité éveillée se fit aussitôt attentive, et elle devint d'autant plus soupçonneuse que Juliette, loin de se plaindre, paraissait vouloir dissimuler ses malaises.

Pourquoi ne disait-elle rien? Cela n'était pas naturel.

Il est vrai que d'un autre côté aussi, il n'était pas naturel pour madame Daliphare que Juliette cachât sa grossesse si elle était enceinte. Pour quelle raison le ferait-elle? dans quel but?

Mais les malaises redoublèrent, et aux étouffements se joignirent des nausées; l'appétit devint capricieux, ce qu'elle aimait lui déplut. Des odeurs qu'elle supportait lui devinrent gênantes au point de produire en elle une sorte d'évanouissement.

Cela n'était pas clair ou plutôt cela ne l'était que trop, et madame Daliphare, qui était à mille lieues de soupçonner les raisons que Juliette pouvait avoir pour dissimuler son état, voulut avoir une explication catégorique.

— Qu'avez-vous donc depuis quelque temps? lui dit-elle un soir que Juliette avait été obligée de sortir de table dès le potage. Êtes-vous souffrante?

— Je vous remercie, je n'ai rien de grave.

— Cependant vous n'êtes pas à votre aise. Bien que vous paraissiez vouloir vous en cacher, j'ai remarqué que vous avez des étouffements après le repas, quand vous n'avez pas plus que des étouffements, comme tout à l'heure, par exemple; l'odeur des jacinthes vous incommode, et je vous ai vu placer sur la fenêtre, en dehors, celles qui étaient dans ces cache-pot. Si vous étiez enceinte, cela serait tout naturel; mais comme vous ne l'êtes pas, il faut voir le médecin.

Juliette comprit que le moment était venu d'avoir une explication avec son mari; car si elle voyait le médecin, dont on la menaçait, avant d'avoir pris ses précautions, elle ne pouvait pas échapper à la nourrice.

Le soir même de cette conversation avec sa belle-mère, elle avoua donc à son mari le secret qu'elle lui avait jusque-là caché.

— Tu en es certaine? s'écria Adolphe tremblant de joie.

— Je crois en être certaine.

— Mais alors pourquoi ne l'as-tu pas dit à ma mère tantôt, quand elle t'en a parlé?

— Il m'a semblé que tu devais être le premier à apprendre cette nouvelle.

— Maman ou moi.

— Ah!

— Tu n'es pas juste pour maman.

— Même en ce moment, des reproches à ce sujet.

— Oui, tu as raison; mais je voudrais tant voir régner entre vous un accord parfait, et cet accord n'existe pas. Tu as avec maman des mots coupants, des silences qui me font peur.

— Tu me parles de ta mère, et moi, je voulais te parler de notre enfant; car j'ai bien des choses à te dire, des engagements à te demander, des promesses pour lui et pour moi.

— Pour lui, pour toi, d'avance tout est accordé.

— Ah! tout?

— Tout, je le jure.

— Ne jure pas, car ce que je veux te demander a une extrême gravité pour nous tous, pour notre enfant, pour moi, pour toi et pour ta mère.

— Ma mère? interrompit Adolphe, toujours inquiet quand sa mère et sa femme devaient se trouver réunies.

— Parlons d'abord de notre enfant; car pour lui, ce que je désire au moins, il me semble qu'il ne peut pas se présenter de difficultés. Ce serait de toi seul qu'elles pourraient venir, ces difficultés, et je ne veux pas croire que tu m'en opposes.

— Alors je t'en opposerai pas, c'est entendu. Quoi que tu veuilles, puisque cela dépend de moi seul, tu peux être assurée d'avance que c'est accordé.

— Ce que je veux, c'est nourrir moi-même notre enfant.

— Toi, nourrice!

— Ah! tu vois, dit-elle, en lui posant les doigts sur les lèvres, voilà déjà que tu te récries, déjà tu oublies tes engagements?

— C'est que...

— Quoi? Mon désir n'est-il pas tout naturel? Pour notre enfant, pour moi, pour sa santé, pour mon bonheur, trouves-tu que ma demande soit déraisonnable? Si tu crois que je ne suis pas d'une assez bonne santé pour le nourrir, ou bien si tu crois que je ne sois ni assez intelligente ni assez soigneuse pour l'élever, tu as le droit de t'opposer à ma demande, et je renonce à l'engagement que tu as souscrit à l'avance. Mais, pour cela, il faut que tu commences par me dire que tu ne crois ni à ma force, ni à ma santé, ni à ma sollicitude, ni à ma tendresse; enfin, tous les *ni* que tu trouveras. Que dis-tu?

— Rien de tout cela, cependant...

— Oh! ne dis pas ce que ton cependant paraît annoncer; car, si tu n'as, pour t'opposer à ce que je nourrisse, aucune des raisons que je viens d'énumérer, il ne peut t'en rester qu'une, et, comme celle-là te serait personnelle, tu n'oserais pas la donner tout haut.

— Je n'oserais pas?

— Assurément, non; et je te défie de dire que tu ne veux pas donner ta femme à ton enfant pendant quinze mois. L'oses-tu?

Elle parlait en le regardant, les yeux dans les yeux, souriante et vaillante.

— Eh bien! non, je n'ose pas, dit-il; mais cependant, je dois te faire remarquer que maman avait parlé d'une nourrice.

— Mon ami, je suis prêt à céder tout ce que ta mère peut désirer, cela seul excepté; d'ailleurs, ta mère est trop intelligente pour intervenir entre nous et vouloir autre chose que ce que nous voulons tous deux.

— Cela est certain.

— Alors ce point-là est réglé.

— Je le jure, nourrice.

— Passons donc au second, au difficile, au délicat. Il faut un parrain et une marraine à notre enfant.

— Maman.

— Je savais à l'avance que ce serait ce nom que tu prononcerais; mais précisément je veux te demander de ne pas prendre ta mère pour marraine.

— Y penses-tu?

— C'est parce que j'y ai beaucoup pensé que je t'en parle. Si tu as ta mère, j'ai la mienne. Pourquoi l'une et pourquoi pas l'autre? Si ma mère était dans une position égale à celle qu'occupe la tienne, il n'y aurait pas de raison pour se décider en faveur de celle-ci plutôt qu'en faveur de celle-là; mais précisément parce que ma mère est dans une situation infime, nous devons ménager sa susceptibilité et la choisir pour marraine. D'autre part, tu as dans ta famille quelqu'un qui est aussi dans une situation malheureuse : c'est ton oncle Ferdinand, le frère de ton père, ton seul parent; et les raisons de délicatesse qui nous obligent à choisir ma mère nous obligent encore à choisir ton oncle. Il y a égalité des deux côtés; et comme ton oncle ne peut pas être parrain avec ta mère, ce qui exclurait ma famille, il faut qu'il le soit avec la mienne.

Adolphe écoutait, la tête basse, sans interrompre; elle continua, encouragée par l'effet qu'elle produisait.

— Je n'ai fait valoir que des considérations étrangères à notre enfant et à nous; mais, en se tournant encore de ce côté, on voit que ta mère ne doit pas être marraine de notre premier-né. Il est presque certain que sa qualité de marraine l'attachera à l'enfant qu'elle aura nommé. Qu'arriverait-il si nous en avions un second? Il y aurait une préférence chez ta mère, et avec sa fortune, ce serait bien grave pour l'avenir.

Adolphe resta assez longtemps silencieux; enfin, relevant la tête :

— Assurément, dit-il, je voudrais t'accorder aujourd'hui tout ce que tu me demandes; cependant je n'ose prendre ce dernier engagement. Pour la question de nourriture, c'est entendu et juré, — tu allaiteras notre enfant. Pour la question de la marraine, je ferai tout ce que je pourrai pour te satisfaire; mais, à l'avance, je n'ose te donner une promesse formelle. Laisse-moi voir ma mère, laisse-moi causer avec elle et aie confiance en moi.

XLIII

Cet entretien jeta Adolphe dans un grand embarras.

Jusqu'à ce moment, quand il avait pensé qu'il aurait un jour un enfant, il s'était dit que sa mère en serait la marraine. Cela paraissait si bien indiqué, qu'il n'avait pas pu avoir une autre idée : c'était écrit, c'était obligé.

Mais les observations de sa femme lui avaient fait apercevoir des considérations qui jusqu'alors ne s'étaient point présentées à son esprit.

La question n'était pas aussi simple qu'il avait cru, et les raisons de sa femme, qui lui paraissaient excellentes alors qu'elle les lui donnait, lui parurent tout à fait décisives quand il les examina à tête reposée et les pesa.

Évidemment madame Nélis avait autant de droits à être marraine que madame Daliphare : si l'une était la mère du mari, l'autre était la mère de la femme. Mais tandis que l'une était riche, l'autre était pauvre; et cet argument, qu'il n'avait pas soupçonné, le touchait au cœur depuis que sa femme le lui avait présenté : on est tenu envers ses parents malheureux à des égards dont les heureux peuvent très-bien se passer.

Si cette raison était bonne pour sa belle-mère, elle était encore meilleure pour son oncle Ferdinand, qui n'était pas dans une situation pécuniaire plus prospère que madame Nélis. Poursuivant la fortune avec une persévérance digne de succès, monsieur Ferdinand Daliphare, qui remuait sans cesse des millions en parole, en était réduit à la dernière extrémité. En ces derniers temps, il avait fini par mettre la main sur une affaire à peu près sérieuse, qui, pour donner des bénéfices considérables à ses fondateurs, n'avait plus qu'une dernière consécration à obtenir : l'admission à la cote de la bourse de Paris. Ce qu'il avait d'activité, d'intelligence, d'intrigue, de courage, avait été employé à courir jour et nuit après cette fameuse « cote. » C'était à peine s'il avait eu le temps d'assister au mariage de son neveu, tant à ce moment il était affairé, enfiévré. « Nous aurons la cote, nous tenons la cote, toujours la cote. » Ce mot revenait plus souvent sur ses lèvres que sur celles des crieurs qui, devant le passage des Panoramas, répètent : « Le cours de la Bourse et de la Banque; la cote, demandez la cote. » Escomptant le succès qu'il considérait comme certain, il avait même tout bas fait les plus belles promesses à sa nièce, en s'excusant de ne pas lui apporter son cadeau, qui était retardé jusqu'à l'époque où « il aurait la cote, » c'est-à-dire de quelques jours. Mais les jours s'étaient écoulés, les semaines avaient suivi les jours, et la cote n'était point venue. En pots-de-vin distribués dans les antichambres, en achat d'influences, en subventions de consciences, les ressources de l'entreprise avaient été dévorées les unes après les autres, et l'on n'avait pas pu palper l'argent des actionnaires avec le concours de messieurs les agents de change de la Bourse de Paris. C'était depuis quelques jours seulement que cette catastrophe était arrivée, et le malheureux faiseur en était encore écrasé. Le jour où toute espérance lui avait été enlevée, il était venu demander à dîner à sa nièce, qu'il avait prise en grande affection pour la tendresse qu'elle lui témoignait, et il lui avait confié son désespoir : il était à bout de force, et il ne se sentait plus ni l'intelligence ni la confiance nécessaires pour recommencer la vie à soixante ans, ayant usé dans cette dernière lutte ce qui lui restait d'énergie et d'activité. « Je renonce décidément à la fortune, avait-il dit à Juliette, et, pendant que j'ai encore

un habit sur le dos et des bottes aux pieds, je vais chercher une petite place pour y mourir tranquillement; mais, dans mon malheur, ce me sera une consolation d'avoir votre tendresse et celle de mon neveu, qui est bon pour moi. Sans vous, j'aurais été faire un dernier tour sur le pont Royale; mais vous me rattachez à la vie par la famille. » Et il s'en était allé le soir presque souriant, après avoir obstinément refusé tout ce qui ressemblait à un secours d'argent plus ou moins déguisé. « Non, non, avait-il dit; votre amitié à tous deux. Si vous saviez comme c'est bon, quand on est vieux, de se sentir soutenu par des cœurs jeunes et honnêtes. »

Fallait-il, dans des conditions pareilles, l'abandonner? Sans doute il ne se plaindrait pas; mais combien il serait heureux quand il verrait que cette famille à laquelle il se cramponnait le prenait pour être le parrain de son premier né. Dans ce témoignage d'estime et d'amitié, n'y avait-il pas de quoi lui rendre le courage et la foi?

C'étaient là des considérations qui pour Adolphe avaient une importance déterminante, mais toucheraient-elles madame Daliphare? Sans voir sa mère telle qu'elle était, il la savait peu sensible au côté purement sentimental des choses; et puis il s'agissait de madame Nelis, pour laquelle elle n'avait qu'une médiocre estime, et d'autre part il s'agissait de son beau-frère Ferdinand Daliphare, pour lequel elle n'avait jamais eu une bien grande amitié.

Enfin il fallait tenter l'aventure; car, pour tout le monde, pour sa femme, pour lui-même, pour sa belle-mère, pour son oncle, il était décidé à faire le possible afin qu'elle réussît. Seulement il lui paraissait bizarre que pour une chose aussi peu sérieuse, on allât risquer d'allumer la guerre dans une famille; et cependant la chose se présentait de telle sorte qu'il n'était pas possible d'échapper à ce danger.

Le lendemain matin, après que les premières affaires eurent été expédiées, il quitta sa place et vint s'asseoir à côté de sa mère.

— J'ai une grande nouvelle à t'annoncer, dit-il.

— A propos de la maison ou à propos de nous?

— A propos de nous.

— Alors je la connais, ta nouvelle : Juliette est enceinte.

— Comment ! tu sais...?

— Je m'en doute depuis quelque temps déjà, mais je n'en suis pas moins très-heureuse d'avoir une certitude. Il faut que je fasse un cadeau à Juliette.

— Je t'assure qu'elle est assez heureuse.

— C'est égal, je veux la remercier de nous avoir donné un enfant. Je vais lui offrir une voiture et un cheval, car elle est tellement susceptible qu'elle fait des façons pour se servir de la mienne. Crois-tu que ce cadeau lui soit agréable?

— Oh ! assurément, et je te remercie d'avance pour elle. Seulement, avant de penser à la mère, il faut penser à l'enfant; et tout de suite je dois te dire qu'il y a une question qui me préoccupe beaucoup, c'est celle de la marraine et du parrain.

— Comme tu me dis cela, interrompit madame Daliphare.

— C'est que sérieusement je suis très-ému à la pensée d'aborder cette question, qui paraît toute simple et qui cependant est très-délicate. A ne consulter que mes sentiments, je trouve que tu dois être la marraine, mais, à côté des sentiments, il y a des intérêts d'un autre ordre. Si tu es marraine, le parrain doit être pris dans la famille de Juliette, et précisément dans la famille de Juliette il ne se trouve personne pour remplir ce rôle; tandis que, si nous prenions madame Nélis pour marraine, nous pourrions d'un autre côté prendre mon oncle Ferdinand, et par ce moyen les deux familles seraient également représentées, ce qui est à considérer.

— Vraiment! interrompit madame Daliphare.

Adolphe se mit alors à expliquer longuement les raisons qui plaidaient la cause de madame Nélis et de son oncle. Mais pendant qu'il parlait, sa mère ne l'écoutait pas; elle avait pris une feuille de papier à lettre et elle écrivait.

— Tu ne m'écoutes pas, dit-il en l'interrompant.

— Si, va toujours; seulement tout ce que tu me dis là a si peu d'importance pour moi, que je vais au plus pressé. Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse que tu prennes ou ne ne prennes pas celui-ci pour parrain et celle-là pour marraine. Voilà vraiment une belle affaire. Si la qualité de marraine ajoutait quelque chose à ma qualité de grand'mère, je ferais valoir mes droits, et je pense que tu les respecterais; mais cette cérémonie n'est que pure cérémonie. Tu peux donc choisir madame Nélis ou qui tu voudras, ça m'est bien égal. Je te dirai même que j'aime mieux ta belle-mère que tout autre : on peut être certain à l'avance que celle-là au moins ne nous prendra pas le cœur de notre enfant par des cadeaux. Il en sera d'elle comme de ton oncle : leur générosité ne sera pas à craindre. En réalité, ce sera à nous de faire des cadeaux à la marraine et au parrain ; cela ne me déplaît point. Ce qui ne me déplaira pas non plus, ce sera de voir la mine de madame Nélis au bras de ton oncle pour compère, un homme d'argent sans argent. Bien qu'elle soit habile à se parer des mérites de ceux avec qui elle est en relation, je crois que sa gloriole sera gênée pour trouver un prétexte à discours pompeux dans ton oncle. C'est donc entendu, tu peux inviter madame Nélis et ton oncle.

Adolphe respira avec un véritable soulagement; cette négociation, qui l'avait tant inquiété, se terminait d'une façon inespérée.

— Maintenant, dit madame Daliphare, occupons-nous des affaires sérieuses. Voilà la lettre que j'écris à Françoise pour lui dire que je la prends comme nourrice.

— Une nourrice? mais c'est inutile, Juliette nourrit elle-même son enfant. C'est entendu ; elle le désire, et je le veux aussi.

— Je t'avais déjà parlé de Françoise.

— Oui, mais nous ne savions pas alors si Juliette était enceinte et nous ne savions pas non plus si elle voulait nourrir; elle le veut, et cela est si naturel que je ne peux pas m'y opposer.

— Mais je m'y oppose, moi.

— Permets-moi de te dire que cela touche surtout Juliette, et que nous ne pouvons pas lui refuser ce qu'elle demande.

— Ah ! nous ne le pouvons pas.

C'était la première fois que madame Daliphare trouvait chez son fils une volonté résistante, nettement formulée. La colère la souleva, mais elle se contint; puis, comme elle avait peur de se laisser emporter, elle déchira la lettre qu'elle avait écrite et sortit.

Adolphe croyait avoir triomphé; il alla chanter victoire auprès de Juliette.

Mais trois jours après il se rencontra avec le docteur Clos, qui « par hasard » était venu voir madame Daliphare. Médecin de la famille depuis longtemps, le docteur Clos, qui d'ailleurs était un homme de valeur, avait une manie, c'était de considérer tous les Parisiens comme des avortons et des malades. A la première génération, le Parisien était guérissable; à la deuxième, il était condamné au rachitisme, à l'anémie, aux tubercules, aux scrofules, etc., etc.; à la troisième, il n'existait plus, de la bouillie dans les poumons et dans le cerveau.

Naturellement on parla de Juliette, qui était absente, et de sa situation.

— Nous allons envoyer cet enfant-là à la campagne,

— Non, dit madame Daliphare; ma belle-fille veut le nourrir elle-même.

A ce mot, le docteur Clos poussa des cris désespérés, et pendant une heure il raconta des histoires effroyables sur les enfants nés de deux Parisiens, et il conclut en disant qu'il fallait absolument à l'héritier des Daliphare

une nourrice campagnarde, qui régénérât sa constitution parisienne.

— Je ne la conseille pas, dit-il; je l'ordonne.

Adolphe, fort ébranlé, raconta ces histoires à Juliette, qui ne dit rien, mais qui huit jours après le conduisit chez sa mère, où « par hasard » ils trouvèrent le docteur Libon. Celui-ci était pour la famille Nélis ce que le docteur Clos était pour la famille Daliphare, et entre eux il y avait la différence qu'il y a entre la nuit et le jour: l'un était bourru, l'autre était onctueux; l'un était paysan, l'autre était boulevardier; l'un voyait des malades partout, l'autre n'en voyait nulle part.

Naturellement le docteur Libon appuya Juliette, et pendant une heure et demie il raconta des histoires pour démontrer que les mères devaient toujours nourrir leurs enfants.

Cette lutte entre les deux médecins dura trois mois, et les relations entre la belle-mère et la belle-fille reflétèrent bien entendu le physionomie de cette querelle. Au milieu de ce conflit, Adolphe perdant la tête, était le plus malheureux des hommes.

Enfin le docteur Clos l'emporta en déclarant que si Juliette nourrissait, il ne répondait de rien; à elle seule la responsabilité dans le cas de maladie chez l'enfant, affaibli et appauvri par sa nourriture.

Ce fut avec un véritable désespoir qu'elle céda, mais enfin elle céda.

Elle se rabattit alors sur la layette, voulant tout coudre de ses mains.

Mais elle était au travail depuis huit jours à peine, quand elle reçut une magnifique layette; ce qu'on avait pu faire de plus beau et de plus riche.

— C'est mon cadeau, dit madame Daliphare; puisque je ne suis pas marraine, il faut bien que j'aie ma part.

XLIV

Les nourrices se partagent en deux grandes catégories: — celles qui se fâchent quand on s'occupe trop de leur enfant, — et celles qui se fâchent quand on ne s'en occupe pas assez.

La nourrice choisie par madame Daliphare appartenait à cette seconde catégorie, qui, on doit le dire, est de beaucoup la plus nombreuse.

C'était une excellente bête à lait que Françoise Bonotte; pour manger du matin au soir, pour digérer avec tranquillité, pour ne prendre souci de rien, pour donner à son enfant un sein ferme et toujours plein, elle était merveilleuse; mais il ne fallait rien lui demander en dehors de ces fonctions, qu'elle accomplissait avec une placidité véritablement animale. Aussi ne trouva-t-elle pas mauvais que Juliette lui prît à chaque instant son enfant des bras: cela la soulageait d'autant et la reposait.

— Payez-vous-en le plaisir, madame, disait-elle avec un sourire qui découvrait ses dents blanches comme l'ivoire et solides à broyer du fer.

Puis, avec ses camarades, en se promenant autour du lac des Minimes ou aux Tuileries, elle se moquait de sa maîtresse.

— Les gens de Paris sont assez bêtes avec leurs enfants, disait-elle; mais celle-là est encore la plus bête des bêtes. Si je vous racontais toutes ses inventions avec son petit, ça vous ferait pitié. On ne trouverait pas une nourrice à cent francs par mois pour se donner le mal qu'elle prend, jusqu'à venir des quatre ou cinq fois par nuit voir s'il dort. « Eh bien! oui, il dort, que je le dis, mais vous, vous m'empêchez de dormir. Allez-vous-en et ne revenez pas, ça me dérange. » Et elle s'en va. C'est elle qui me fait bien souvent ma chambre et qui tous les matins me lave mes éponges; je lui fais laver aussi les bas du petit, parce que la laine, ça m'écorche les mains.

Si bête que Juliette fût avec son enfant, elle ne l'était pas encore au point qu'elle aurait désiré, car son influence ne pouvait s'exercer que dans les petites choses et d'une façon détournée; pour les grandes, c'était sa belle-mère qui ordonnait.

Bien que le petit Félix fût ce qu'on appelle un bel enfant, c'est-à-dire bien bâti et bien constitué, gros, joufflu et rose, il n'échappa pas aux maladies et aux indispositions de son âge. La première fois que Juliette le vit malade pour avoir tété trop gloutonnement et s'être donné une indisgestion, elle voulut venir à son secours en attendant l'arrivée du médecin; et, pendant que la nourrice pleurait en pensant que c'était bien malheureux de perdre, au quarante-cinquième jour de nourriture, un enfant qu'on devait allaiter durant quinze ou dix-huit mois, Juliette s'était ingéniée à chercher dans sa maternité affolée quelque moyen de soulagement; de l'eau sucrée, des cataplasmes.

Mais au moment où elle allait introduire dans la bouche de l'enfant, qui se tordait sur ses genoux, quelques gouttes d'eau sucrée, madame Daliphare était survenue et brusquement elle avait jeté dans le feu le breuvage préparé.

— Vous voulez donc le tuer? avait-elle dit. Etes-vous folle, nourrice, de vous laisser prendre votre enfant pour le droguer?

— A quarante-cinq jours, avait pleuré la nourrice, un si bel enfant, une si bonne maison, hou... hou... Ce n'est pas moi, c'est madame.

— Faut-il le laisser souffrir en attendant le médecin? s'était écriée Juliette.

— Souffrir n'est rien, mourir c'est tout. Vous ne vous connaissez pas à soigner les enfants, n'est-ce pas? Où avez-vous appris qu'il fallait donner de l'eau à un enfant qui a des coliques? Ce n'est pas à regarder des Raphaël. Laissez-moi tranquille.

La querelle, en quelques secondes, était partie comme une explosion.

Madame Daliphare avait été chercher son fils, qui naturellement, intervenant malgré lui dans la discussion, avait donné raison à sa mère.

— Ecoutons maman, elle a l'expérience: Juliette, je t'en prie.

Mais Juliette, toujours résignée jusque-là, s'était révoltée avec le courage et le désespoir de la femelle qui défend son petit.

— Tous deux, sortez d'ici! s'était-elle écriée en serrant son enfant dans ses bras. Laissez-moi, laissez-moi avec lui. Je vous écoute depuis trop longtemps. Pour moi, je veux bien subir votre despotisme, — elle s'était tournée vers sa belle-mère; — ta faiblesse, — elle s'était adressée à son mari; mais pour lui je ne me courberai pas sous votre volonté. Allez chercher votre médecin, remuez-vous; mais, en attendant qu'il arrive, laissez-moi soulager mon enfant. Nourrice, de l'eau chaude! Sortez, mais sortez donc!

Et elle les avait poussés vers la porte, qu'elle avait fermée au verrou, pour ne la rouvrir que devant le médecin.

Incapable de louvoyer entre deux influences jalouses et de ménager l'une et l'autre, le docteur Clos avait conseillé l'eau sucrée, et par là donné raison à Juliette.

Les deux femmes n'avaient rien dit, lorsque le docteur parti, elles s'étaient trouvées en face l'une de l'autre, mais elles avaient échangé un court regard, plus éloquent que les paroles les plus décisives.

Avec une femme moins persévérante que madame Daliphare, cette scène et ce regard eussent suffi pour modifier les relations de la belle-mère et de la belle-fille, et ce fut même ce que Juliette espéra.

— Au moins, se dit-elle en faisant son examen de

conscience à propos de cette scène et de son emportement, au moins j'aurai mon enfant.

Mais elle ne l'eut pas plus après qu'elle ne l'avait eu avant.

Après comme avant, madame Daliphare continua d'intervenir, à tout propos et souvent hors de propos, entre la mère et l'enfant. Il était impossible en effet qu'on fît quelque chose autour d'elle sans qu'elle y mît la main, donnât un conseil, demandât des explications. C'était un besoin de sa nature et une habitude que rien ne pouvait modifier; commis, gens d'affaires, famille, tous ceux qui l'entouraient devaient subir son autorité: et, comme elle avait presque toujours réussi dans ce qu'elle avait entrepris, elle avait la superbe assurance que donne le succès. C'était de la meilleure foi du monde qu'elle croyait à son infaillibilité. Il suffisait qu'elle eût dit une chose pour qu'aussitôt ses paroles eussent force de loi.

Elle avait établi comme règle qu'on devait lui porter son petit-fils avant de le mener à la promenade, et, dans son bureau, qu'elle eût ou n'eût point d'affaires à traiter, qu'elle fût seule ou avec des clients, elle lui faisait subir une espèce d'examen.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas mis des bas de laine?

— C'est madame qui m'a dit de lui mettre des chaussettes.

Juliette se présentait alors pour expliquer les raisons qui lui avaient fait préférer les chaussettes aux bas.

— J'ai consulté le thermomètre, il marque seize degrés à l'ombre; j'ai regardé le baromètre il est au *beau fixe*. Félix aurait eu trop chaud.

— Autrefois il était reconnu de tout le monde que les enfants n'avaient jamais trop chaud.

— Cependant...

— Ah! moi, je n'ai pas besoin de consulter le baromètre, le thermomètre et toutes vos machines, pour savoir quel temps il fera; je vous affirme que le temps va changer et se mettre au frais. Ces choses-là se sentent sans mécanique. Maintenant, si vous voulez prendre la responsabilité de sortir votre enfant tel que vous l'avez habillé, c'est bien, prenez-là; seulement, s'il gagne froid et devient malade, n'accusez personne que vous; vous êtes avertie.

Juliette remontait à son appartement et remplaçait les chaussettes par des bas; puis le lendemain elle remplaçait les bas par les chaussettes, ou bien elle avait à supporter des observations d'un autre genre, car le costume de l'enfant n'appartenait pas seul à la critique de madame Daliphare; cette critique s'exerçait sur tout et à propos de tout.

Enfin l'enfant grandit assez pour qu'on pût congédier la nourrice, et Juliette espéra qu'elle allait avoir enfin son fils. Pour mieux assurer son pouvoir, elle choisit elle-même une bonne anglaise, qui, ne comprenant pas un mot de français, ne devait pas subir l'influence de madame Daliphare.

Et, pendant quelque temps en effet, elle eut son fils à elle; mais ce tranquille bonheur ne dura pas longtemps.

Madame Daliphare, qui jusque-là avait joui d'une santé de fer, se trouva malade. Le docteur Clos constata une péricardite, et, comme il était logique dans son système, il ordonna le séjour à la campagne. Arracher madame Daliphare à sa maison de commerce et la retenir à la campagne dans l'isolement, c'était la condamner à mort. Elle consentit à cet arrangement qu'à une condition: elle irait à Paris tous les jours passer une heure à son bureau et on lui donnerait son petit-fils à Nogent.

Après de longues discussions, Juliette céda, espérant que son sacrifice ne serait pas trop long et que sa belle-mère reviendrait bientôt habiter Paris ou bien qu'elle pourrait elle-même habiter Nogent.

Mais ni l'une ni l'autre de ces espérances ne se réalisa; madame Daliphare resta à Nogent avec son petit-fils, et elle-même resta à Paris avec son mari, voyant son enfant une heure seulement par jour et le dimanche, toute la journée.

Alors qu'elle avait été forcée de subir la nourrice, elle s'était dit, pour se consoler, qu'elle aurait au moins la joie de pouvoir former l'esprit de son enfant en lui donnant doucement, avec la patience et la tendresse d'une mère, les premières notions de ce qu'il devrait apprendre un jour.

Mais cette joie aussi lui échappa.

Madame Daliphare, qui n'avait rien à faire à Nogent, voulut apprendre à lire à l'enfant, et un jour, pour montrer les progrès de son élève et le faire briller devant son père, elle lui demanda d'épeler un mot.

— Le premier mot venu, dit-elle, en prenant l'enfant sur ses genoux; écoute bien, mon petit Félix, *pan-du-le*, comment cela fait-il?

— Pendule, dit l'enfant.

Cette leçon, dont madame Daliphare triomphait, fut un puissant argument aux mains de Juliette pour obtenir de son mari que cet enseignement ne continuât pas. Pouvait-elle permettre que l'enfant apprît une orthographe de ce genre?

Adolphe fut bien embarrassé pour faire cette communication à sa mère; mais enfin, poussé par sa femme et par sa propre conscience, il finit par la risquer tant bien que mal et avec tous les ménagements possibles.

Madame Daliphare ne se fâcha point, et, sans répliquer, elle prit l'engagement de ne plus faire travailler l'enfant.

Juliette, une fois encore, crut qu'elle avait triomphé et qu'elle allait reprendre son fils.

Mais, à quelques mois de là, madame Nélis, qui en ce moment, habitait Nogent, lui apprit en grand mystère qu'il se passait quelque chose d'étrange chez madame Daliphare. Tous les matins, elle recevait la visite d'un monsieur qui s'enfermait avec elle pendant deux heures, de neuf à onze; jamais plus, jamais moins. Ce monsieur venait de Paris; c'était un homme d'environ cinquante ans, à l'air grave et digne. Que pouvait-il se passer chez madame Daliphare pendant ces deux heures? Quel était ce monsieur? Un prétendant peut-être; si madame Daliphare voulait se remarier, voilà qui serait curieux.

Juliette n'avait pas pris ce récit au sérieux. Sa belle-mère se remarier! Cependant il y avait un fait certain qui lui avait été confirmé de différents côtés; c'était l'arrivée régulière de ce monsieur.

Enfin, un matin qu'elle était venue à Nogent pendant que sa belle-mère et ce monsieur étaient enfermés, et qu'elle avait été s'asseoir avec son fils sous une charmille du jardin, elle entendit par hasard un lambeau de conversation qui lui expliqua ce mystère.

— Ainsi, madame, disait le monsieur en s'adressant à madame Daliphare, vous voudrez bien m'apprendre pour demain les règles des adjectifs. Les adjectifs terminés par un *e* muet ne changent pas de terminaison au féminin; les adjectifs terminés par une consonne ou par une voyelle autre que l'*e* muet, servent pour le genre masculin. Pénétrez-vous bien des exceptions. Voilà pour la grammaire française. Pour la lecture des auteurs anciens, vous lirez dans le deuxième livre de l'*Enéide*, à partir du cinq cent cinquième vers:

Forsitan et Priami fuerint quæ fata, requiras.

c'est-à-dire dans votre traduction: Mais peut-être voulez-vous savoir comment Priam acheva sa destinée?

Ce monsieur était un professeur, et à soixante ans madame Daliphare refaisait son éducation. Jusque-là elle n'avait guère appris que ce que les drames historiques lui avaient révélé: Espérance et Henri IV,

Coconas et la reine Margot. Maintenant, pour être en état d'instruire son petit-fils, elle commençait ses classes comme une écolière de douze ans, et à la grammaire elle joignait l'étude des auteurs latins.

XLV

Adolphe et Juliette étaient mariés depuis cinq ans, et dans leur entourage ils passaient pour les gens les plus heureux du monde. Il était universellement admis que c'était ce qu'on est convenu d'appeler « un charmant ménage ; » on les citait comme des modèles.

— Voyez monsieur Daliphare, disaient les femmes à leurs maris.

— Voyez madame Juliette Daliphare, disaient les maris à leurs femmes.

— Il n'est pas difficile d'être aimable quand on a une femme comme madame Juliette Daliphare, répliquaient les maris.

— Il est facile d'être douce quand on a un mari tel que monsieur Adolphe Daliphare, répondaient les femmes.

Et ainsi chacun se renvoyait la balle.

De Juliette on ne voyait que sa beauté en plein épanouissement, avec quelque chose de mélancolique qui parlait à l'âme.

Et d'Adolphe on ne voyait que sa tranquillité d'humeur, sa douceur de caractère, sa bonhomie et sa bonté.

Comment une pareille femme et un pareil mari, unis l'un à l'autre, n'auraient-ils pas été heureux? Il n'y avait aucun mérite à cela ; c'était tout naturel, et, dans leur situation, c'était obligé.

Cependant ce bonheur n'était pas aussi parfait qu'il le paraissait, et ce ménage n'était pas aussi heureux qu'on le croyait. Dans cet arbre au feuillage verdoyant et aux rameaux chargés de fleurs que chacun admirait, il s'était glissé un ver qui le rongeait au cœur.

Chacun des deux époux avait ses chagrins, et, s'ils n'étaient pas aussi graves chez le mari que chez la femme, ils n'existaient pas moins chez tous deux.

Adolphe adorait sa femme, et, après cinq années de mariage, il était en admiration devant elle : pour la beauté, l'esprit, l'intelligence, elle était à ses yeux la perfection même. Mais, au milieu des qualités réelles ou fausses dont son amour orgueilleux la paraît, il ne pouvait pas s'empêcher de voir un défaut : elle était injuste pour sa mère, à laquelle elle ne témoignait pas la tendresse respectueuse et la reconnaissance que celle-ci était en droit d'attendre. Ce n'est pas impunément qu'on a été élevé par une mère telle que madame Daliphare et qu'on a vécu près d'elle. Malgré la bonté de sa nature, Adolphe avait, par plus d'un côté, subi l'influence maternelle, et c'était ainsi qu'il se disait que sa femme n'estimait pas à sa valeur l'avantage qu'elle avait trouvé en l'épousant ; il lui semblait qu'avec l'intelligence supérieure qu'il lui reconnaissait, elle aurait dû mieux apprécier la situation, et alors, l'appréciant, elle aurait dû être pour sa mère autre qu'elle n'était. Bien souvent il avait essayé de lui faire comprendre quels devoirs cette situation lui imposait, mais toujours inutilement. Juliette n'avait modifié en rien son attitude avec madame Daliphare ; constamment elle cédait aux exigences de sa belle-mère, mais elle cédait en montrant que c'était parce qu'elle le voulait bien, par prudence, pour ne pas engager une lutte dans laquelle le droit eût été pour elle ; une querelle n'eût pas été plus pénible que son silence hautain. Ah! si elle avait voulu être moins froide, moins fière ou seulement moins impassible! Si elle avait voulu dans ses rapports remplacer la politesse par la tendresse, la soumission par la prévenance, comme il eût été heureux! Dans la vie, tout lui souriait ; sa fortune s'accroissait dans une proportion inespérée. Il avait été nommé adjoint au maire de son arrondissement ; le chemin de l'ambition s'ouvrait devant lui facile et honorable. Il n'avait pas un ennemi ; ses employés eux-mêmes l'estimaient et l'aimaient. La santé de sa mère se raffermissait ; son fils grandissait, plein de force et de gaieté : sa femme, plus belle de jour en jour, l'entourait de soins et d'affection. Sans cette inimitié entre la belle-mère et la belle-fille, son ciel bleu n'eût pas eu le plus léger nuage. Mais cette inimitié qui se manifestait en tout, malgré les précautions que les deux femmes apportaient à la cacher, le tourmentait et l'inquiétait. Du matin au soir, il était obsédé par l'idée qu'une querelle pouvait éclater entre elles, et il s'ingéniait à éviter par tous les moyens les occasions qui pouvaient faire naître une difficulté. Lorsque sa femme et sa mère étaient en présence, un mot de l'une, un regard de l'autre le faisaient trembler. A chaque instant, il craignait une explosion, et il n'avait véritablement de tranquillité que quand il était seul, tantôt avec celle-ci, tantôt avec celle-là. Combien la réalité était différente de ce qu'il avait espéré lorsqu'il s'était marié!

Juliette, de son côté, accusait le mariage et souffrait de la vie qu'il lui avait créée.

Depuis dix ans, elle était tombée de déception en déception, et tout ce qu'elle avait cru atteindre avait croulé sous sa main.

Obligée de travailler par la ruine de sa famille, elle avait fait de la peinture le but de ses rêves et de ses espérances ; elle serait artiste, elle aurait du talent, elle aurait un nom et une réputation. Pendant sept années, elle avait courageusement marché vers ce but qui, dans la nuit sombre où elle s'agitait et sur la mer dangereuse où elle luttait, avait brillé comme un phare sauveur. Chaque effort l'en avait rapprochée, et au moment où il ne lui fallait peut-être plus que quelques journées de courage et de peine, elle s'était abandonnée et avait lâchement accepté la main qu'on lui tendait pour l'empêcher de persévérer.

Si elle renonçait à la peinture, elle aurait un mari à aimer ; elle aurait aussi la paix du foyer et les joies d'un intérieur tranquille.

Mais ce calcul de compensation ne s'était pas trouvé juste.

Alors, sentant son enfant remuer dans son sein, elle s'était dit que cet enfant remplirait ses journées vides et tristes, qu'elle vivrait pour lui et se dévouerait à en faire un homme.

Mais, une fois encore, elle s'était trompée et l'enfant lui avait été enlevé.

Pas de mari, pas d'intérieur (au moins pas de mari et pas d'intérieur tels qu'elle les voulait), pas d'enfant, et une belle-mère qui dirigeait, inspirait, organisait tout autour d'elle et chez elle : voilà quels étaient les résultats de ces cinq années de mariage.

Quand cette vie changerait-elle? Jamais, sans doute. Tous les jours à venir s'écouleraient comme s'étaient écoulés les jours passés.

Régulièrement chaque jour, de une heure à deux, son fils viendrait la voir, et, pendant ces soixante minutes, elle aurait le droit de l'embrasser à son aise et de se rouler avec lui sur le tapis de son appartement, jouet et esclave plutôt que mère ; puis, à deux heures précises, après avoir donné un baiser d'adieu à « sa petite maman, » l'enfant repartirait pour Nogent avec « sa bonne maman. » Et tandis qu'elle resterait à Paris, sa belle-mère, à la campagne, soignerait son enfant, dînerait avec lui, le ferait travailler et le veillerait pendant son sommeil.

Le samedi seulement, à deux heures, elle pouvait s'en aller avec lui et aussi avec sa belle-mère, et jusqu'au lundi, à midi, elle l'avait à elle. C'était là son bon temps,

qui eût été meilleur encore si la journée du dimanche n'avait point appartenu aux étrangers que madame Daliphare se faisait un plaisir et encore plus une gloriole de recevoir.

Mais ce temps passait vite, et il fallait rentrer à Paris reprendre le cours de sa vie monotone.

Ah! si elle avait aimé son mari! Elle avait pour lui de l'estime et de la tendresse, elle n'eût reculé devant aucun sacrifice pour le rendre heureux, elle se serait dévouée avec empressement pour lui épargner un chagrin; mais de l'amour, elle n'en avait point; au moins n'éprouvait-elle pas cet anéantissement de volonté, cette domination, cette possession dont elle lui avait parlé un jour, alors qu'il la voulait persuader que l'amitié qu'elle avouait était de l'amour. Bien souvent elle s'était fâchée contre elle-même de ne pas éprouver ces sentiments pour un homme qui l'aimait tant et auquel en réalité elle n'avait à reprocher qu'une trop grande faiblesse pour sa mère; mais les remontrances et les exhortations qu'elle avait pu s'adresser n'avaient servi à rien. Ce n'est pas par ordre qu'on aime, et ce n'est pas par des raisons démonstratives que le cœur se laisse toucher ou prendre.

Cependant, si douloureuses qu'eussent été ses heures de tristesse, pendant ces cinq années longues et lentes, jamais elle n'avait laissé échapper un mot de plainte.

A qui se plaindre d'ailleurs? A sa mère? Elle était en froid avec elle depuis qu'elle n'avait pas voulu l'écouter, et déclarer la guerre à madame Daliphare. A des amies? Elle n'en avait point d'assez intimes pour s'ouvrir à elles.

Et puis que leur aurait-elle dit et de quoi aurait-elle pu se plaindre? Quelle consolation aurait-elle pu recevoir? Qui l'eût sérieusement écoutée? Qui l'eût comprise? Elle se plaignait, elle qui avait une belle fortune, un enfant en bonne santé, un mari qui l'adorait: que lui manquait-il? que pouvait-elle désirer? N'avait-elle pas tous les bijoux qu'une femme peut porter; ses toilettes n'étaient-elles pas ce qu'elle voulait qu'elles fussent, sans avoir jamais une note arriérée chez la modiste, la couturière ou le tailleur; sa voiture n'était-elle pas correctement attelée?

Elle n'avait donc jamais parlé à personne de ce qui se passait en elle, et à tous elle avait constamment montré un visage calme, voilé seulement par une légère teinte de mélancolie, qui pouvait provoquer l'intérêt, mais non la compassion.

Et pourtant plus d'une fois des cris de révolte lui étaient montés aux lèvres.

Eh quoi! ce serait toujours ainsi? les années s'enchaîneraient aux années, et celle qui commencerait serait semblable à celle qui aurait fini, et toujours jusqu'à la mort la même monotonie, la même régularité.

Et alors elle se répétait le reproche qu'elle s'adressait sans cesse:

— Pourquoi me suis-je mariée?

C'était sa faute, elle était seule coupable. C'était cruauté à elle de peiner sa belle-mère et de ne pas rendre son mari plus heureux.

Et, sous cette impression, elle s'exhortait à la résignation et au sacrifice. Cette tristesse qui la dévorait était factice. Toute femme à sa place serait heureuse.

Que lui manquait-il?

On pouvait bien vivre sans aimer, et ceux-là seuls étaient sages qui savaient se mettre à l'abri de la passion. Ces grands mots d'*amour* et de *passion*, qui tiennent tant de place dans la fiction, en tiennent bien peu dans la réalité.

D'ailleurs l'amour ne pouvait être pour elle qu'un crime ou qu'une honte.

Depuis qu'elle était mariée, deux fois on lui avait parlé d'amour, et elle s'était détournée: la première fois avec mépris, la seconde avec pitié.

Parmi les amis de sa belle-mère et de son mari, se trouvait un vieux beau nommé monsieur Descloiseaux. Agé de près de soixante-dix ans, mais vigoureux encore, sanglé dans des bricoles qui le soutenaient; teint du plus beau noir, rasé deux fois par jour, la bouche garnie d'un magnifique râtelier, monsieur Descloiseaux, qui portait sur sa personne toutes les élégances et dans son cœur tous les vices, s'attachait depuis quarante ans aux jeunes femmes, et, à l'affût dans leur ménage comme un chasseur dans un bois, il guettait celles que l'inexpérience ou un moment d'oubli pouvait lui livrer. Il avait employé ce système avec Juliette; mais, lorsqu'après d'habiles préparations il avait cru pouvoir mettre la main sur elle, elle l'avait si rudement repoussé qu'il avait été déconcerté, lui qui ne se troublait jamais.

Cette aventure avait inspiré à Juliette un profond dégoût pour ce vieux libertin, en même temps qu'un sentiment de colère contre elle-même; la seconde lui avait au contraire inspiré plus de compassion que d'indignation.

Lorsqu'elle venait voir son mari dans son cabinet, elle avait remarqué deux yeux ardents qui ne la quittaient pas. Ces yeux appartenaient à Flavien, qui, dans son inexpérience juvénile, mettait toute sa vie et toutes ses pensées dans son regard. Pendant près d'un an, ses yeux l'avaient ainsi suivie, et elle ne s'en était pas fâchée; à vrai dire même, elle n'en avait point été fâchée: cette adoration respectueuse n'avait rien qui lui déplût. Mais un jour que Flavien classait avec elle des gravures que son mari venait d'acheter à une vente, il était tombé à genoux, et, dans un mouvement de passion irrésistible, il avait baisé sa robe. Sans un mot, sans un regard, elle était sortie, et depuis ce temps Flavien n'avait plus osé lever les yeux sur elle.

C'étaient là les seules crises de passion qu'elle avait rencontrées, et ni l'une ni l'autre n'étaient de nature à la toucher profondément.

Ses jours s'écoulaient donc sans autres troubles que ceux qui l'agitaient intérieurement, et tout donnait à croire qu'il en serait ainsi éternellement, lorsque tout à coup elle fut jetée sur une pente où elle se laissa emporter, entraînant tout avec elle, son mari, son enfant, sa belle-mère.

XLVI

L'atelier que madame Daliphare avait offert à sa belle-fille, dans sa propriété de Nogent, était primitivement une orangerie. C'était un vieux bâtiment construit au dix-huitième siècle avec un certain luxe architectoral: les pierres de la façade en bossages étaient vermiculés, et de chaque côté de la porte d'entrée deux cariatides avaient été sculptées, soutenant sur leurs dos voûtés un médaillon. Au-dessus de cette orangerie, plantés au nord, trois marronniers séculaires étendaient leur branchage.

Quand on avait transformé ce bâtiment en atelier, le seul changement extérieur qu'on lui avait fait subir avait consisté à établir dans la toiture un vaste châssis vitré, pour que la lumière vînt d'en haut, et à fermer les larges fenêtres par lesquelles il prenait jour autrefois.

De la maison de Nogent, c'était la seule pièce qui appartînt en propre à Juliette; personne n'y pénétrait sans son autorisation. Lorsqu'elle arrivait de Paris, affamée de maternité, c'était là qu'elle venait s'enfermer avec son fils pour l'embrasser à son aise et le manger de caresses. Alors cette partie du jardin ordinairement déserte s'égayait, et l'on entendait les rires confondus de la mère et de l'enfant.

A son retour de Suisse, dans la première année de son mariage, Juliette y était venue assez souvent travailler;

mais depuis longtemps elle ne faisait plus de peinture. A quoi bon? Et pour qui?

Son mari, il est vrai, parlait quelquefois de peinture avec elle; mais ils ne s'entendaient plus. Lui, qui autrefois partageait tous ses goûts et adoptait toutes ses opinions, s'était fait maintenant une manière indépendante; et quand, le 1er mai, ils allaient ensemble à l'ouverture du salon, ils n'étaient plus d'accord comme autrefois. Un moment émancipé d'esprit par l'amour, Adolphe était revenu à la tradition et aux idées que son éducation lui imposait; il trouvait sa femme révolutionnaire en fait d'art et la blâmait. Il y a des règles établies qu'on doit suivre, des principes qu'on doit respecter, et puis, à ces sages théories se mêlaient chez lui des sentiments personnels. Les applaudissements que Juliette adressait à d'anciens camarades le blessaient; dans une sorte de jalousie rétrospective, il en voulait à ces artistes d'avoir été autrefois les amis de sa femme, et jusqu'à un certain point il était fâché de leur reconnaître du talent. Il argumentait pour ne pas en faire l'aveu, et, de parti pris, il soutenait qu'ils étaient surfaits par la camaraderie des journaux, et qu'ils n'auraient pas de récompenses. Quand le jury lui donnait raison, il jouissait de ce petit triomphe, comme s'ils eussent été pour lui des rivaux.

Dans ces conditions, Juliette n'avait plus de goût pour travailler, et quand maintenant elle prenait un crayon c'était pour amuser son fils et lui dessiner d'une façon enfantine des animaux ou des objets qui parlaient à son esprit, éveillaient sa curiosité ou provoquaient son rire.

Mais ce n'était pas là de l'art; et pour cela il n'était pas nécessaire d'avoir un atelier. C'était ce que madame Daliphare lui disait souvent.

— Si j'avais su ce que cet atelier devait si peu servir, je n'aurais pas mis mes orangers dehors.

— Il me sert cependant.

— A quoi donc?

— A réfléchir et à rêver.

— La belle affaire! Et ne peut-on pas rêver dehors? Moi, je rêve dans mon lit.

Juliette ne répliquait rien, mais elle allait s'enfermer dans cet atelier et tournait la clef avec un sentiment de délivrance. Enfin elle était chez elle, et n'avait pas à craindre qu'on vînt la troubler.

Elle restait là de longues heures, l'esprit perdu dans le passé, rêvant comme elle disait à sa belle-mère, regardant les tableaux qui étaient accrochés aux murs: celui qu'elle avait peint en Suisse et qui lui rappelait le meilleur temps de sa vie de mariage; ou bien le *Semeur* de Francis Airoles, qui la ramenait dans les régions élevées de l'art et l'arrachait à la réalité.

Un matin, madame Daliphare, venant de Nogent, arriva rue des Vieilles-Haudriettes, la figure troublée.

— Que se passe-t-il donc? demanda Adolphe.

— Ah! petite maman, dit Félix en embrassant sa mère, tu vas avoir du chagrin.

— Il y a, dit madame Daliphare, répondant aux regards fixés sur elle, que nous avons eu cette nuit un orage terrible, une pluie diluvienne et un tonnerre épouvantable.

— Bonne maman avait peur, interrompit l'enfant; elle ne voulait pas le dire, mais je l'ai bien vu.

— Enfin, continua madame Daliphare, le tonnerre est tombé sur un des marronniers de l'atelier; il a fracassé une grosse branche, qui a enfoncé le châssis de l'atelier.

— L'atelier a été inondé?

— Entièrement et l'un des montants du châssis a crevé le *Semeur*.

— Crevé le *Semeur*! s'écria Juliette.

— S'il n'y avait que le *Semeur* d'abîmé, mais les tapisseries sont perdues, et les collections de gravures sont mouillées; la pluie a pénétré partout, puisque c'est seulement ce matin qu'on s'est aperçu du désastre.

— Dans quel état est le *Semeur*? demanda Juliette.

— Déchiré du haut en bas; mais les tapisseries sont encore bien plus gravement abîmées.

— Les tapisseries, ce n'est rien.

— On voit bien que l'argent ne vous coûte rien, vous. Des tapisseries qu'on ne peut pas refaire, puisqu'elles datent de deux cents ans. Si je pouvais dire que ce n'est rien que tous ces dégâts, j'appliquerais ce mot au *Semeur*, qu'on peut recoudre; et puis, le peintre est vivant, et si vous tenez tant à ce tableau, vous lui en commanderez un autre.

— Payé six mille francs il y a cinq ans, quand Francis Airoles n'avait pas encore de réputation, le *Semeur* vaut aujourd'hui vingt mille francs, dit Adolphe.

Juliette voulut partir aussitôt pour Nogent, et Adolphe l'accompagna.

Les dégâts, en effet, étaient considérables. Le châssis, cédant sous le poids de la branche, était tombé tout entier dans l'atelier, et la pluie avait achevé ce que les éclats de bois et les morceaux de verre avaient épargné. Une tringle en fer, éraflant le *Semeur*, l'avait déchiré non pas de haut en bas, comme l'avait dit madame Daliphare, mais sur une assez grande longueur.

Cependant le malheur n'était pas aussi grand que Juliette l'avait craint, et la toile pouvait être réparée.

— Tu es certain que cela peut se réparer? demanda Adolphe, qui tenait à son tableau et était fier de l'avoir acheté quand Airoles était encore presque inconnu.

— Je le crois; seulement il y aura des parties à repeindre, et le maître seul qui a peint un tableau aussi remarquable peut le retoucher.

— Eh bien! on s'adressera au maître; il doit tenir à son œuvre.

On avait commencé par le *Semeur*, on continua ensuite la reconnaissance des dégâts; le petit tableau que Juliette avait peint aux *Avants* était complétement haché.

— Notre pauvre chalet! dit-elle tristement.

— Tu le referas.

— Cela me serait impossible maintenant.

— S'il le faut, nous retournerons aux Avants.

— Quand même nous y retournerions, cela me serait impossible; on ne revient pas cinq années en arrière.

— Alors Francis Airoles ne pourra pas repeindre son *Semeur?*

— Le *Semeur* est une œuvre d'art; mon tableau était une œuvre de sentiment, — un accident, les accidents ne se répètent pas.

— Faut-il réparer l'atelier, demanda madame Daliphare, ou bien l'abandonnez-vous?

— Je vous serai reconnaissante de le faire remettre dans l'état où il était; c'est bien assez de ce petit tableau détruit: je serais malheureuse de ne pas retrouver les choses que j'aimais.

— Je me charge de la toiture et des tapisseries, dit madame Daliphare; chargez-vous des tableaux.

Pendant qu'on travaillait à la toiture, Juliette s'occupa de faire réparer la toile du *Semeur* et de chercher l'adresse de Francis Airoles.

Ordinairement rien n'est plus facile que de savoir où un peintre demeure, il n'y a pour cela qu'à ouvrir un livret d'exposition; à la suite du nom de l'artiste et après l'indication des maîtres chez lesquels il a étudié et des récompenses qui lui ont été décernées, se trouve son adresse. Mais Francis Airoles n'avait point exposé au dernier salon, et le livret de l'année précédente donnait son adresse chez un marchand de tableaux, ce qui signifiait qu'à cette époque il n'habitait pas Paris.

Juliette alors pensa à demander le renseignement qu'elle désirait au peintre qui lui avait parlé le premier de ce tableau du *Semeur*, et qui par là l'avait fait acheter à Adolphe; ami d'Airoles, il devait fournir facilement toutes les indications nécessaires.

Elle communiqua cette idée à son mari.

— Ce Godfroy est le peintre qui copiait la maîtresse du Titien pendant que tu copiais le Richelieu? dit Adolphe.

— Tu te le rappelles?

— Parfaitement, et il m'a assez déplu alors par la façon dont il te regardait et les libertés qu'il prenait pour désirer n'avoir aucunes relations avec lui.

— Cependant...

— Nous irons lui demander nos renseignements et voilà tout; ma présence l'empêchera peut-être de se souvenir qu'il a été ton camarade.

— Quelle folie!

— Assurément je ne suis pas jaloux; mais ce n'est pas affaire de jalousie, c'est affaire de dignité. Je ne veux pas qu'on s'autorise d'une ancienne camaraderie pour ne pas te traiter avec le respect qui t'est dû.

Quand le peintre Godfroy apprit l'accident arrivé au tableau de son ami, il poussa les hauts cris.

— Je l'ai toujours dit, s'écria-t-il, quand un bourgeois se permet d'avoir un chef-d'œuvre chez lui, il doit être astreint à des précautions de la plus grande sévérité. Ainsi je voudrais qu'il lui fût défendu de se chauffer, — parce que le feu engendre les incendies; — de fumer, — parce que la fumée noircit les tableaux; — d'avoir des fenêtres au midi, — parce que le soleil fendille les vernis, etc.

— Jamais tableau n'avait été placé dans de meilleures conditions que celui de monsieur Airoles, dit Adolphe, qui répondait toujours sérieusement; le bâtiment était isolé dans un jardin.

— Il y avait des arbres dans votre jardin et il n'y avait pas de paratonnerre sur votre bâtiment. Enfin le mal est fait, il faut voir maintenant s'il est réparable. Assurément Airoles fera tout ce qu'il pourra pour remettre son tableau en état; c'est celui qui l'a mis hors de pair et a commencé sa réputation dans le public. Aussi a-t-il conservé une véritable affection pour ce premier né, et il m'en parlait encore il y a quelques jours. Il avait envie de le revoir; car voilà ce qu'il y a de terrible pour nous autres peintres, nous mettons ce que nous avons de vie et de talent dans un tableau, on nous l'achète, on l'enferme, et nous ne le revoyons plus.

— Nous aurions été heureux de recevoir monsieur Airoles, dit Juliette.

— Oui, mais Airoles est un sauvage qui ne fait pas facilement des visites. Cependant il aurait été chez vous plutôt que chez personne; il vous est reconnaissant de lui avoir acheté son tableau et vous considère comme une amie inconnue.

— Nous avons pour le talent de monsieur Airoles l'admiration qu'il mérite, dit Adolphe, et nous serions heureux qu'il nous fît l'honneur de venir voir son tableau.

— Comptez qu'il ira. Depuis six mois il a son atelier rue de Boulogne et quand il n'est pas à Paris, il est à Chennevières chez sa mère. Pour juger le talent d'Airoles il suffit de voir un de ses tableaux, mais pour le connaître, lui, il faut le voir avec sa mère. C'est une vieille paysanne qui s'est dévouée à son fils, qu'elle adore comme son dieu. Pour être près de lui et lui éviter des voyages fréquents dans les Cévennes, son pays, elle a voulu venir habiter Paris; alors Francis a acheté une petite maison à Chennevières pour ne pas briser tout à coup ses habitudes de campagnarde. Quand il n'est pas à Paris, il est chez elle; je crois même qu'en ce moment il est à Chennevières pour deux ou trois jours. Voulez-vous que je lui écrive?

— Je vous remercie, dit Juliette, Chennevières est tout à côté de Nogent, nous pourrons aller présenter nous-mêmes notre demande à monsieur Airoles.

— Et elle sera bien accueillie. Vous ne connaissez pas Airoles, n'est-ce pas?

— Non, je ne crois pas l'avoir vu.

— Eh bien! l'homme vaut l'artiste, c'est tout dire.

XLVII

Le lendemain, Adolphe et Juliette allèrent à Nogent; puis, après le dîner, dont l'heure fut avancée, ils montèrent en voiture pour se rendre à Chennevières : ce qui, avec un bon cheval, demandait vingt ou vingt-cinq minutes.

De tous les villages qui environnent Paris, Chennevières est assurément le mieux situé pour la vue, et le panorama qui se déroule du haut de son coteau ne le cède en rien à celui qu'offre la terrasse de Saint-Germain.

Quand Adolphe et Juliette gravirent la côte qui commence à Champigny pour aboutir à Chennevières, le soleil se couchait derrière Paris, dans un ciel sans nuages. A leurs pieds, s'arrondissait la Marne, qui enserrait dans un rideau de feuillages la presqu'île de Saint-Maur; au-delà, on apercevait le bois de Vincennes, et au milieu, immobile sur cette mer de verdure, le donjon, semblable à un navire aux voiles blanches; puis, au loin confusément, au-dessus des toits et des cheminées, les monuments de Paris, Notre-Dame avec ses deux tours, le Panthéon, le dôme doré des Invalides, éblouissant sous les rayons obliques du soleil couchant; enfin, à l'horizon, l'Arc de Triomphe, les coteaux de Bellevue et le mont Valérien, se découpant en noir sur le ciel d'or.

— Monsieur Airoles a bien choisi pour sa mère, dit Juliette.

— Tu me parais disposée à reconnaître toutes les qualités au peintre du *Semeur*.

— Il y a toujours celle d'aimer sa mère.

— Il n'y a pas grand mérite à cela, il me semble.

— Cela dépend.

— De quoi ou de qui?

— Du fils d'abord et aussi de la mère.

Ils entraient dans le village; la nécessité où ils se trouvaient de demander l'adresse de madame Airoles interrompit cet entretien. On leur répondit de continuer tout droit du côté d'Ormesson; la maison de madame Airoles était l'une des dernières du village et touchait aux champs.

Cette situation montrait que le choix du peintre avait été en effet heureusement inspiré : d'un côté, la maison de sa mère avait une entrée sur la plaine qui, à perte de vue, s'en va vers la Brie; et de l'autre, elle avait sa façade sur l'admirable panorama de Paris.

C'était une petite maison bourgeoise, qui, autrefois, avait dû être une habitation de paysan; car, autour d'une cour pavée, on voyait encore des bâtiments qui avaient servi à une exploitation agricole, des hangars, des écuries, des granges. Des plantes grimpantes palissées sur un treillage cachaient les murailles de ces bâtiments, et de chaque côté, dans la cour soigneusement balayée, étaient alignées deux rangées de grenadiers et de lauriers roses. Les poules ne couraient plus çà et là en liberté, mais elles étaient enfermées dans une basse-cour grillagée, sur le toit de laquelle un paon se panadait.

Une jeune fille de seize ou dix-sept ans vint ouvrir la porte, au coup de marteau d'Adolphe.

— Monsieur Francis est dans le jardin avec sa mère, dit-elle; il lui fait la lecture. Si vous voulez vous reposer un moment, je vais l'aller prévenir.

Elle les fit entrer dans un salon comme on en rencontre guère aux environs de Paris, et qui vous transportait par la pensée au fond de quelque province éloignée. Sur la cheminée se dressait, entre deux lampes carcel, une pendule en acajou avec incrustations de palissandre; des rideaux de percale blanche étaient drapés aux fenêtres, et le meuble était recouvert de housses

grises bordées d'un galon jaune; des petits tapis étaient placés devant chaque siége sur le carreau mis en couleur rouge.

Mais Juliette, qui, de ses anciennes habitudes, avait conservé le regard circulaire de l'artiste, qui embrasse tout d'un rapide coup-d'œil, n'eût pas le temps de se livrer à un long examen; elle fut distraite par une voix qui, résonnant dans le jardin, arrivait jusqu'au salon par les fenêtres demi-closes.

— C'est bien, disait cette voix sonore et pleine; j'y vais tout à l'heure.

— Qui est là, demanda une voix chevrotante et à l'accent méridional.

— Un monsieur et une dame.

— D'ici?

— Non, je ne les ai jamais vus; la dame est une belle dame.

— Vas-y tout de suite, dit la voix qui tremblotait.

— Tout à l'heure, quand j'aurai fini ce passage; puisque ce sont des gens que nous ne connaissons pas, ils peuvent attendre plutôt que toi.

— Il n'est pas poli ton peintre, dit Adolphe à voix basse.

— Il l'est pour sa mère, répliqua Juliette.

La voix jeune reprit en lisant :

« Je me levai et j'allai droit au coffre qui renfermait la guérison de mon corps et de mon âme. Je l'ouvris et j'y trouvai le tabac; et comme le peu de livres que j'avais conservés y étaient aussi serrés, je pris une Bible, que je n'avais pas eu jusqu'ici le loisir ou plutôt le désir d'ouvrir une seule fois; je la pris, dis-je, et la portai avec le tabac sur une table. »

— Cette lecture va peut-être durer jusqu'à demain, dit Adolphe.

— C'est le *Robinson Cruosé*; le passage est celui qui parle de la maladie de Robinson.

— Nous ne sommes pas venus ici pour entendre lire des livres d'enfant.

— Cette lecture ne va pas se prolonger bien longtemps; d'ailleurs, nous ne sommes pas pressés.

La lecture avait continué :

« Dans l'intervalle de ces préparatifs, j'ouvris la Bible et je commençai à lire; mais les fumées de tabac m'avaient trop ébranlé la tête pour que je pusse continuer ma lecture; néanmoins, ayant jeté les yeux à l'ouverture du livre, les premières paroles qui se présentèrent furent celles-ci : « Invoque-moi au jour de ton affliction, et je te délivrerai, et tu me glorifieras. »

— Bien ça! interrompit la voix de la mère.

« Ces paroles me touchèrent, et je les méditai avec recueillement. Il se faisait tard, et le tabac, comme j'ai déjà dit, m'avait si fort appesanti la tête, qu'il me prit envie d'aller dormir. Je laissai donc brûler ma lampe dans ma caverne de peur que je n'eusse besoin de quelque chose pendant la nuit, ensuite je m'allai coucher; mais auparavant, je me mis à genoux et je priai Dieu, le suppliant d'accomplir la promesse qu'il m'avait faite, que, si je l'invoquai au jour de mon affliction, il me délivrerait. »

— C'est bien, ça! dit la mère, et il y avait longtemps que j'attendais ce mot-là. Je me disais : Voilà un brave homme qui ne se décourage de rien, qui fait tous les métiers, qui est charpentier, laboureur, potier, tailleur, vannier, boulanger, qui travaille du matin au soir des bras et de l'esprit, et qui vient à bout de tout, de ce qui est difficile comme de ce qui est pénible; pourquoi donc qu'il n'appelle pas le bon Dieu à son aide?

— C'est que le tabac ne lui avait pas encore appesanti la tête.

— Peux-tu dire des choses pareilles, mon cher fils.

— Je n'ai pas voulu te peiner.

— Je sais bien; tu es le meilleur garçon qui soit sur la terre, et pourtant tu me peines quelquefois.

— A propos du bon Dieu?

— Oui, à propos du bon Dieu. Moi, je ne suis rien qu'une pauvre paysanne, je n'ai jamais pu que travailler, et je ne sais même pas lire. Toi, tu es un homme instruit, tu sais tout, tu fais tout ce que tu veux; on est en admiration devant toi; enfin, tu es une gloire de la France, comme on disait dans un journal qu'on m'a lu. La distance entre nous deux est donc bien grande : aussi, je me demande, quand tu fais des plaisanteries comme tout à l'heure, si ce n'est pas toi qui a raison de rire, et si moi, je n'ai pas tort ne me fâcher, car enfin tu es bien au-dessus de moi.

— Ne dis donc pas cela, mère.

— Pourquoi ne pas dire ce qui est vrai, et pourquoi une mère ne reconnaîtrait-elle pas que son fils est au-dessus d'elle? Il n'y a rien là de déshonorant; il me semble plutôt qu'il y a de quoi être fière. Je disais donc que j'étais satisfaite de voir Robinson appeler le bon Dieu à son aide, parce que ça me montre que celui qui a écrit ce livre, et qui était un grand esprit d'après ce qui est raconté dans l'histoire de sa vie, croyait, au bon Dieu. Sais-tu que c'est bien tourmentant, quand on a un fils tel que toi, et qu'on est qu'une pauvre paysanne, de n'être pas d'accord avec lui.

— Tu t'inquiètes de cela, maintenant.

— Eh! oui, je m'en inquiète. Crois-tu que ce n'est pas terrible de se dire qu'on a un fils qui est un grand homme, et qu'on le contrarie dans ses idées. Quand je pense à cela, vois-tu, ça me fâche contre moi. Je me dis qu'il faut que je me change : tu ne vas pas à la messe, je n'irai pas à la messe; tu ne parles pas du bon Dieu, je n'en parlerai pas non plus.

— Tu me ferais ce sacrifice?

— Dame! il me semble que c'est à moi, qui ne sais rien, de me départir de mes idées, plutôt qu'à toi, qui sait tout, de te départir des tiennes : comme cela nous serons unis, ainsi qu'on doit l'être entre mère et fils.

— Et tu me proposes cela tout simplement, sans te douter que ce que tu m'offres est le dernier effort de la maternité?

— Je sais bien que c'est une chose dure.

— Pour m'élever, tu as travaillé jusqu'à te rendre malade, toi, si forte et si solide, sans manger, sans dormir.

— C'était le bon temps.

— Pour m'entretenir à Paris, tu as vendu morceau par morceau le coin de terre que tu avais eu tant de peine à acquérir.

— J'étais encore plus heureuse quand je portais l'argent à la poste pour te l'envoyer qu'au temps où je le portais chez le notaire pour m'acquitter de ma dette.

— Pour me suivre, tu as quitté le village où tu es née, tu t'es séparée de tes parents et de tes amis, tu as abandonné tes habitudes, tu as même changé ta capelette.

— Ta mère doit être une dame.

— Maintenant il ne te reste plus qu'un sacrifice à me faire, c'est celui de tes idées et de tes croyances; car tu n'as plus que ça à toi, n'est-ce pas? et tu me le proposes tranquillement.

— C'est-à-dire que ce n'est pas du tout tranquillement, mais parce que je suis tourmentée : je voudrais si bien faire quelque chose pour toi. Et qu'est-ce que je peux maintenant? Qu'est-ce que je peux te donner? A quoi puis-je te servir? Je ne te suis qu'une occasion de dépense; je te prends ton temps; pour venir me faire la lecture, tu quittes ton travail, et moi, pour te récompenser de tout cela, je te contrarie.

— Mais tu ne me contraries pas du tout; où as-tu pris cela?

— Enfin, quand tu n'es pas là, je me tourmente et je me dis que ça doit changer; mais quand tu me lis des choses comme celles que tu viens de lire, ça me renforce dans mes idées.

— Eh bien! garde-les tes idées, pauvre mère, et ne

te mets pas dans la tête que je peux être fâché parce que tu restes maintenant ce que tu étais autrefois. Est-ce que je t'ai demandé de changer ton costume? La seule chose que je te demande, c'est de vivre tranquillement, afin que je puisse t'aimer plus longtemps et te rendre heureuse.

— Je serais trop difficile, si je n'étais pas heureuse : est-ce qu'il y a un meilleur fils que toi?

— Ce sont les mères qui font elles-mêmes leur fils; on rend ce qu'on a reçu. Tiens le compte exact de ce que tu as fait pour moi et de ce que je fais pour toi; quand tu trouveras que tu me dois quelque chose, inquiète-toi, si tu veux, mais jusque-là reste tranquille. Seulement, tu sais que, si nous interrompons nos lectures par d'aussi longues discussions, nous n'irons pas vite.

— Je ne tiens pas à aller vite. Certainement, ce que raconte Robinson est bien raconté; mais ce que tu dis, toi, est bien dit aussi, et j'aime t'entendre parler. Seulement, c'est assez parlé et assez lu pour aujourd'hui; maintenant va voir quelles sont les personnes qui te demandent.

— Tiens! c'est vrai, je les avais oubliées. Un monsieur et une dame qui viennent me relancer ici? Qui, diable! peuvent-ils être?

— Va voir.

— Le temps de les mettre à la porte, et je reviens.

XLVIII

— Enfin, dit Adolphe, quand les voix se turent dans le jardin.

— Monsieur Airoles nous prend pour des curieux qui viennent le réclamer, pour des Anglais peut-être qui veulent contempler sa célébrité, répliqua Juliette, et il trouve qu'il est bien bon de se déranger pour nous. Ces visites ne sont ni agréables ni flatteuses; pour avoir du talent, on ne passe pas à l'état de phénomène qui doit tirer la langue, rire ou pleurer, selon le caprice des gens qui viennent le voir. Quant à moi, si j'étais arrivé à la réputation, j'aurais sévèrement consigné les curieux; on donne son talent au public, on ne lui donne pas sa personne.

Elle n'en dit pas davantage, la porte venait de s'ouvrir, et le peintre entrait dans le salon.

Au temps où Juliette travaillait au Louvre, elle avait dû se rencontrer avec Airoles; cependant elle ne se le rappelait point. Souvent, en contemplant le *Semeur*, elle avait cherché à évoquer la figure du peintre : elle ne l'avait jamais trouvée dans son souvenir.

Mais lorsqu'il entra dans le salon, elle le reconnut : un éclair illumina son esprit. Ainsi, cet homme au teint basané, aux cheveux qui retombaient sur le cou comme des serpents noirs, à la barbe frisée qui n'avait jamais été touchée par des ciseaux, aux yeux scintillants, au visage taillé en triangle large au front, pointu au menton, c'était Airoles. Comment n'avait-elle pas mis le nom du personnage sur cette physionomie bizarre qui l'avait frappée? Pensant à cette image qui bien des fois avait passé devant ses yeux comme une ombre fugitive passe sur un mur, elle s'était demandé quel était cet homme : un bohémien, un Sarrazin, un gipsy, un tzigane? mais non, un Français à coup sûr.

Au premier pas qu'il fit dans le salon, il s'arrêta.

Lui aussi avait reconnu Juliette.

Mais ce moment d'hésitation ne dura pas une seconde; il s'avança vers les visiteurs et les salua gracieusement de la main.

Sa figure, sombre lorsqu'il était entré, s'était éclairée; ses yeux mornes s'étaient allumés. Juliette fut frappée par la simplicité et la noblesse de son geste.

— Je vous demande pardon, dit-il, de m'être fait si longtemps attendre; j'ai cru à la visite de quelqu'importun ou de quelque curieux, et je n'ai point interrompu la conversation qui me retenait.

Il montra de sa main étendue la fenêtre à demi-ouverte.

— Au reste, vous n'avez pas pu faire autrement que d'entendre une bonne partie de cette conversation par cette fenêtre ouverte, et vous savez dès lors comment j'ai été retenu. Cependant, je tiens à vous dire que si j'avais su qu'elles étaient les personnes qui m'honoraient de leur visite, j'aurais abrégé cet entretien avec ma mère.

— S'il y a eu des torts, dit Adolphe, ils sont à moi, qui n'ai point donné mon nom à la jeune fille qui nous a ouvert la porte. Permettez-moi de réparer cet oubli.

Airoles étendit la main en souriant :

— Peut-être pourrions-nous passer sur cette formalité, dit-il, car si je n'ai jamais eu l'honneur de me rencontrer avec vous, monsieur, j'ai eu le plaisir de voir madame plusieurs fois.

— Ah! dit Juliette en rougissant sous le regard du peintre.

— Mademoiselle Nélis, n'est-ce pas? dit-il en continuant. Sans doute, vous n'avez jamais regardé un grand garçon dégingandé, qui venait quelquefois au Louvre causer durant quelques minutes avec son ami Godfroy, que vous connaissiez; mais le grand garçon dégingandé ne pouvait pas ne pas remarquer la jeune artiste qui copiait le *Richelieu*. Ce grand garçon dégingandé, c'était moi.

— Vous avez vraiment bonne mémoire, monsieur, dit Adolphe d'un ton raide.

— Chez nous autres peintres, c'est l'affaire de profession et de tempérament que cette mémoire des yeux. Mais je n'ai pas seulement celle-là, et si ce n'était pas trop de prétention, je dirais que j'ai aussi celle du cœur. Ainsi, je me souviens avec une très-vive reconnaissance que mon tableau du *Semeur* a plu à monsieur Daliphare, qui n'a point attendu le contrôle de la critique et du jury pour l'acheter; enfin, je me souviens encore que monsieur Daliphare est devenu le mari de mademoiselle Nélis, et voilà pourquoi je disais tout à l'heure que nous pouvions peut-être passer par-dessus les formalités de la présentation. Maintenant, si j'ai été un peu vite, veuillez me pardonner en considérant que je ne suis qu'un paysan, et même plus encore peut-être, un sauvage. Tout ce que j'ai voulu dire, c'est que monsieur et madame Daliphare entrant dans ma maison ne seraient point accueillis par moi comme des étrangers.

Pendant ce petit discours, auquel la simplicité du geste et l'enjouement de la parole enlevaient tout caractère prétentieux, Adolphe qui d'abord s'était tenu sur la réserve, avait peu à peu perdu sa contrainte.

Lorsque le peintre se tut, il lui tendit la main; il était touché de l'accueil de l'artiste, surtout il était fier de se voir traiter comme un Mécène.

— Alors, dit-il, supprimons les politesses et abordons-nous comme de vieilles connaissances; cela me rendra plus facile le sujet que j'ai à traiter avec vous.

— Me voici tout à votre disposition, dit Airoles en s'asseyant.

Adolphe, qui avait pris au sérieux les paroles du peintre Godfroy à propos des précautions dont on devrait entourer les tableaux de prix, commença par expliquer dans quelles conditions le *Semeur* se trouvait placé à Nogent, à la place d'honneur, dans l'atelier de sa femme, lequel atelier était isolé au milieu d'un jardin; puis il raconta la chute du tonnerre sur les arbres, l'effondement du châssis vitré, enfin la déchirure faite au tableau.

— C'est un petit malheur, dit Airoles; puisque vous tenez à ce tableau, je vous en ferai une seconde édition.

Juliette pris alors la parole et expliqua qu'il n'était pas indispensable de refaire le tableau, qui pouvait très-bien être réparé.

— Ce que nous désirons vous demander, continua Adolphe, c'est de prendre la peine de venir un jour à Nogent pour le voir; ou bien, s'il vous est impossible de vous déranger, de nous dire où nous pouvons vous l'envoyer.

— Je serai très-heureux d'aller à Nogent, dit Airoles, et cela ne me dérangera en aucune façon. Il m'arrive très-souvent, quand j'ai travaillé toute la journée, de partir à pied pour venir coucher ici; car je suis, je vous l'ai dit, un paysan; j'ai besoin de l'air, de la marche, de la campagne et des bois. Si j'habite Paris, c'est bien malgré moi. Un de ces jours je passerai par Nogent.

— Mais nous ne sommes pas à Nogent tous les jours, répliqua Juliette, et nous voulons être là pour vous recevoir.

— Quels jours y êtes-vous?

— Le dimanche.

— Eh bien! c'est après-demain dimanche; vous plaît-il de choisir ce jour-là? Je ne suis pas très-pressé en ce moment, je pourrai vous remettre tout de suite le *Semeur* en état. Quand je dis *vous* remettre en état, cela n'est pas juste, c'est *nous* remettre en état qu'il faut dire, car je considère que bien que le tableau vous appartienne, je ne suis pas sans avoir encore quelques droits dessus, sinon de propriété, au moins de tendresse paternelle; c'est mon premier-né, et je lui porte un intérêt que je ne ressens pas pour les autres.

— Vous aviez cependant déjà exposé lorsque vous avez donné le *Semeur?* dit Juliette.

— Oui, mais c'étaient des tableaux d'école, qui auraient pu être signés par un autre tout aussi bien que par moi; ce n'était pas *vu*, c'était *souvenu* et fait de pièces et de morceaux. Le *Semeur* est mon premier ouvrage original. Après trois expositions où j'avais offert à l'admiration du public cinq ou six tableaux qui étaient de tout le monde, de moi seul excepté, j'ai eu le bonheur de quitter Paris et d'aller m'enfermer dans nos montagnes, loin des ateliers, des critiques et des camarades.

— Vous aviez senti le besoin de vous recueillir? interrompit Adolphe.

— Non; ce n'est pas précisément cela. Ma mère, qui jusque-là m'avait fait vivre à Paris par des prodiges de dévouement, était à bout de ressources et de forces; elle pouvait encore partager avec moi un plat de châtaignes ou un morceau de pain, mais elle ne pouvait plus m'envoyer cinquante francs. Je partis pour prendre ma part de ces châtaignes et de ce morceau de pain. Mais, à mon insu, la solitude opéra; ce besoin de recueillement dont vous parlez s'empara de mon esprit. J'avais vingt-quatre ans, et je savais de mon métier de peintre tout ce qu'on en peut apprendre. Que faire maintenant? La fable a raconté l'histoire d'un homme qui s'était trouvé arrêté au carrefour de deux chemins: — l'un conduisant au vice, l'autre à la vertu. J'étais arrivé à ce carrefour, et plusieurs routes s'ouvraient devant moi. Fallait-il prendre celle qui conduit au « joli? » Comme produit en argent, en honneurs et en succès du monde, c'est la bonne; tout du long du chemin, on rencontre des marchands et des amateurs qui vous font les propositions les plus alléchantes. Il n'y a qu'à consulter les goûts et les caprices de la foule pour être son enfant gâté; avec quelques ficelles, avec cette habileté de main qui aujourd'hui appartient à tout le monde, on est sûr du succès. Fallait-il au contraire continuer ce qu'on appelle la grande peinture, et, par le chemin de la tradition, tâcher d'arriver à une situation officielle, où le succès, pour être d'un autre genre, est tout aussi certain? Il se trouva que, par hasard, je n'étais propre ni à l'un ni à l'autre de ces rôles: d'un côté, je n'ai aucune des qualités qu'il faut pour réussir dans le monde du joli; de l'autre, il me semble que j'étoufferais dans la tradition. Cela bien constaté et bien reconnu, je me dis que je m'attacherais à rendre la vie telle que je la voyais. Si j'avais l'œil assez sûr pour aller choisir dans le fourmillement de la vie ce qui est l'art, et si j'avais la main assez habile pour rendre sincèrement ce que j'aurais vu, je réussirais: sinon, je renoncerais à la peinture et ferais vivre ma mère du travail de mes mains. Ce fut dans ces dispositions que je me mis au *Semeur*, et vous devez comprendre avec quelle angoisse j'y travaillai. Je l'achevai. Il fallait l'apporter à Paris et le faire exposer. La chose bien simple en soi était cependant terriblement difficile; il fallait quatre cents francs pour la bordure du tableau et pour mon voyage à Paris. Vous ne savez pas ce que c'est que quatre cents francs...

— Moi, je le sais, interrompit Juliette.

— Enfin ma mère les trouva: comment, par quels efforts de volonté et de diplomatie campagnarde? Ce serait trop long à vous raconter aujourd'hui; mais je le dirais un jour, car cela fait connaître ma mère telle qu'elle est. Je partis avec quatre cents dix francs dans ma poche et mon tableau bien emballé. C'était littéralement la bataille de la vie que je venais livrer à Paris. Ce fut pendant ce séjour que je vous vis au Louvre, madame; je venais là assez souvent pour m'entretenir avec mon ami Godfroy, qui, par son zèle et son dévouement, m'a rendu les plus grands services. J'aurais voulu rester à Paris pour voir mon tableau exposé; mais cela était impossible, et je repartis pour les Cévennes après que Rœlz eut bien voulu me prêter son atelier. Les quatre cents dix francs étaient épuisés, et si bien épuisés, que je fus obligé d'abandonner le chemin de fer à Lyon et de rentrer à pied chez ma mère. Ce n'était pas un retour triomphant. Ce fut chez ma mère que je reçus la lettre de Godfroy, qui m'apprenais que, sur la recommandation de mademoiselle Nélis, un riche amateur voulait bien acheter le *Semeur* six mille francs; et ce fut chez ma mère aussi que je reçus, quelques jours après, les six mille francs en trois lettres chargées. Trois lettres chargées, six mille francs pour le fils de la Francine, ce fut le soleil de la gloire qui se leva, et en dix minutes, j'eus la chance de devenir un dieu pour les gens de mon village. Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas, l'intérêt que je porte au *Semeur*, et vous pouvez être certain que dimanche, je ne vous manquerai pas de parole.

— A dimanche alors?

— A dimanche.

XLIX

Adolphe et Juliette remontèrent en voiture, et, pendant la traversée du village, ils restèrent sans parler. Il excitait son cheval, qui allongeait le trot, et elle se tenait immobile dans son coin, regardant sans les voir les paysans assis devant leur porte et se reposant des fatigues de la journée par la causerie du soir. De temps en temps, quand ils coupaient une ruelle transversale ou quand ils passaient devant un jardin aux murs bas, ils avaient une échappée de vue sur Paris, au-dessus duquel s'étendait un immense nuage rouge, produit par la réverbération de ses lumières. Comme un éclair, cette vision arrachait Juliette à sa méditation. Elle tournait la tête vers Paris. Mais, en rentrant dans l'ombre, elle revenait à son immobilité, c'est-à-dire à ses pensées.

Lorsqu'ils sortirent du village pour courir en pleine campagne, Adolphe rompit ce silence.

— Eh bien, que penses-tu de notre peintre? dit-il en se tournant vers sa femme, après avoir ralenti l'allure de son cheval.

— Qu'en penses-tu toi-même?

— Tu ne réponds pas à ma question.

— C'est que je suis curieuse d'avoir ton sentiment.

— Parce que?

— Pour que le mien n'influence pas le tien.

— Est-ce que le tien ne pourrait pas se laisser influencer par le mien.

— Non.

— Alors, à première vue, tu juges les gens, et c'est fini.

— Cela dépend des gens; il y en a avec lesquels je vivrais des années sans avoir l'idée de les juger, il y en a d'autres que je ne pourrais connaître qu'après avoir pris l'avis de tout le monde; enfin il y en a d'autres encore avec lesquels un quart d'heure d'entretien me suffit, et pour ceux-là je ne reviens pas sur mon impression.

— Francis Airoles appartient à cette dernière catégorie?

— Il ne m'a pas été besoin d'un quart d'heure.

— Il faut convenir que la femme est un être bizarre. Enfin, puisque je ne peux avoir ton opinion qu'après que j'aurais donné la mienne, je ne fais aucune difficulté pour déclarer que Francis Airoles me plaît beaucoup et que je sens pour lui une très-vive sympathie.

— Tu vois donc qu'il n'y a pas que les femmes qui se forment des jugements à première vue.

— Ce n'est pas à première vue que Francis Airoles m'a été sympathique; mon premier mouvement au contraire a été répulsif. Quand j'ai vu qu'il voulait faire remonter vos relations au temps où tu travaillais au Louvre, j'ai dû me retenir, pour ne pas le remettre de suite à sa place.

— Il me semble qu'il n'y avait rien d'inconvenant dans ses paroles. Il me reconnaissait, il le disait, c'était tout naturel. Aurais-tu mieux aimé qu'il jouât la surprise?

— Tu ne l'as pas reconnu, toi.

— Ce n'est pas tout à fait vrai : lorsqu'il est entré, je me suis rappelée que je l'avais déjà vue; seulement je ne savais pas le nom qu'il fallait mettre sur sa figure, qui m'était restée vague et flottante dans le souvenir.

— Monsieur Airoles a meilleure mémoire que toi.

— Probablement; mais il faut dire aussi que les conditions n'étaient pas les mêmes pour lui que pour moi. Les femmes qui travaillent au Louvre sont exposées à la curiosité des visiteurs, tandis que les visiteurs ne sont pas exposés à la curiosité des travailleurs. Ainsi monsieur Airoles, me voyant sur mon échelle, a pu me remarquer et demander à son ami Godfroy qui j'étais; tandis que moi je ne l'ai pas distingué au milieu de la foule. C'est déjà bien assez dur de se donner en spectacle, sans encore aggraver son embarras par des observations particulières. Ce n'est pas quand on sent dix paires d'yeux braquées sur soi qu'on s'amuse à regarder ces curieux importuns. On a mieux à faire d'ailleurs et l'on tâche de s'isoler dans son travail.

— Enfin mon premier mouvement n'a point été favorable à Francis Airoles; j'ai été blessé en le voyant t'aborder avec une sorte de familiarité.

— Toujours tes idées.

— Oui, toujours mes idées de respect et de dignité; mais de respect et de dignité seulement, et non de jalousie. Je ne suis pas jaloux; je ne le suis pas au moins dans le présent ni dans l'avenir; ce n'est pas après avoir pu te juger pendant cinq années que je vais me mettre l'inquiétude en tête. J'ai en toi une confiance absolue, qui, il me semble, ne pourrait être ébranlée par rien. Pour croire que tu peux me tromper, il me faudrait te voir; encore je ne sais pas si je ne récuserais pas mes yeux.

— En tous cas, tu ne pouvais pas être jaloux de quelqu'un que je ne connaissais pas ce matin.

— Ce premier mouvement passé, et voyant que ce qui avait dicté les paroles de Francis Airoles n'était point une familiarité déplacée, mais que c'était au contraire un sentiment de reconnaissance, j'ai été plus juste pour lui. Et puis ce qu'il nous a dit de sa mère m'a touché; j'avais presque les larmes aux yeux. En le quittant, j'avais envie de l'inviter à dîner dimanche avec nous.

— De quel côté eût été cette familiarité qui te fâchait lorsque tu croyais qu'elle s'adressait à ta femme? Monsieur Airoles eut trouvé que nous étions sans gêne avec lui.

— Ce n'est pas cette considération qui m'a retenu, mais je voulais te consulter avant et savoir si tu éprouvais pour Francis Airoles la même sympathie que moi.

— Tu sais quelle admiration j'ai pour son talent.

— Il ne s'agit pas de son talent, mais de sa personne; je n'inviterais pas tous les gens de talent à dîner, et je dois dire même que ceux que j'ai connus étaient à éviter plutôt qu'à rechercher, tandis que celui-là me plaît, malgré la bizarrerie de sa tournure. Puis-je maintenant te demander ce que tu en penses?

Juliette resta un moment sans répondre.

— Eh bien ! insista Adolphe.

— Je pense, dit-elle enfin, ce que tu penses toi-même.

— Alors j'en reviens à mon idée, et dimanche je prierai Francis Airoles de rester à dîner avec nous.

— Et moi, je persiste aussi dans la mienne, et je t'engage à ne pas le faire.

— Ma chère Juliette, j'ai en toutes choses la plus grande déférence pour tes avis; mais, quand il s'agit des artistes je te récuse. Tu te fais une si haute idée de tout ce qui touche à l'art, que tu t'exagères toujours les sentiments des artistes. Leur dignité n'a pas autant de susceptibilité que tu crois. Je suis certain que ton peintre ne se trouvera pas blessé par mon invitation; peut-être même sera-t-il très-satisfait d'être accueilli dans maison comme la nôtre.

On arrivait à Nogent; l'entretien s'interrompit. Juliette ne le reprit pas. Elle avait dit franchement ce qu'elle avait cru devoir dire; il ne lui convenait pas d'aller plus loin. Elle savait d'ailleurs qu'elle n'empêcherait pas son mari de persister dans son idée : il croyait faire honneur au peintre en l'invitant chez sa mère, et toutes les observations sur ce sujet seraient en pure perte. Il était donc inutile de les risquer.

Cependant le dimanche, en déjeunant, elle fit une dernière tentative.

— Et pourquoi donc n'inviterait-on pas monsieur Airoles? dit madame Daliphare en prenant la parole; est-ce parce qu'il est artiste qu'il faut pour lui un cérémonial spécial? Des gens qui le valent bien, venus ici par hasard, se sont trouvés honorés d'une invitation aussi brusque. Il me semble qu'il serait étrange que vous, qui avez été artiste, vous n'invitiez pas un artiste, ce serait dire que nous rougissons de votre passé, et vous savez que cela n'est pas.

Il n'y avait rien à répliquer.

Francis Airoles arriva bientôt après cette explication, et on le conduisit aussitôt à l'atelier. Le tableau pouvait être réparé, seulement il était certain que la déchirure et les coutures paraîtraient toujours.

— Quand mon travail sera fini, dit le peintre, on verra le résultat : s'il est à peu près satisfaisant, nous nous en tiendrons là ; s'il ne l'est pas, je vous en ferai une copie.

— Et où faut-il vous envoyer le tableau? demanda Adolphe.

Airoles hésita un moment.

— Pourquoi le déplacer, dit-il enfin, et l'exposer à de nouvelles aventures? Si madame veut m'admettre dans son atelier, je ferai mon travail ici; cela ne sera pas bien long d'ailleurs.

Juliette allait reprendre, mais Adolphe prit les devants et remercia chaleureusement le peintre; il était

ému par la cordialité de cette proposition. Il n'y voyait qu'un témoignage de déférence, et toute prévenance, toute attention qui s'adressait à sa personne lui faisait facilement perdre la tête.

Sans attendre davantage, il adressa au peintre son invitation à dîner.

— Permettez-moi de vous traiter en ami, dit-il, et d'escompter l'avenir; j'espère que vous ne vous formaliserez pas de ce sans-gêne.

Assurément Airoles ne s'en fâchait pas, il en était au contraire vivement touché; cependant il avait des empêchements.

— Vous ne voulez pas faire attendre madame votre mère? dit Juliette en intervenant.

— Mon Dieu, madame, si vous voulez me permettre une entière franchise, je vous dirai que c'est ma mère qui m'oblige presque à accepter. Si en rentrant je lui dis, — et je lui dis tout, — que j'ai refusé votre gracieuse invitation pour revenir dîner avec elle, elle va se fâcher. Elle ne me permet de rester à Chennevières qu'à condition que pour cela je ne sacrifie ni mon travail ni mon plaisir.

— Alors vous ne pouvez pas nous refuser, conclut Adolphe.

Il y avait ce jour-là grande réception chez madame Daliphare : le notaire de la Branche et la famille Charpillon, le vieux Descloizeaux et quelques autres personnes. Fier de son nouvel ami, de son peintre, de son homme de talent, Adolphe voulut le faire briller, et à chaque instant il le mit en avant.

Airoles se laissa faire, et, sans aucun embarras comme sans prétention, il se montra dans ce milieu bourgeois le convive le plus agréable du monde : il fut plein de déférence pour madame Daliphare, il répondit joyeusement aux plaisanteries du notaire, il fut aimable avec les demoiselles Charpillon, et on eût pu croire qu'il était depuis longtemps l'habitué de cette maison, où il pénétrait pour la première fois.

Le soir, Adolphe voulut le faire reconduire en voiture à Chennevières, mais le peintre refusa obstinément cette proposition.

Lorsqu'il fut parti, le notaire déclara que c'était un charmant garçon.

— Voilà un homme de talent comme je les aime, simple et bon enfant, ne croyant pas qu'il est un dieu.

— Il croit cependant que l'art est une religion, dit madame Daliphare, et il se figure trop qu'il n'y a que les artistes au monde.

— Il en a le droit, dit Adolphe.

— Et vous, madame, demanda monsieur Descloizeaux, comment trouvez-vous monsieur Airoles?

Cette interrogation parut tirer Juliette d'un rêve. Elle regarda un moment monsieur Descloizeaux et vit que tous les yeux étaient fixés sur elle. Alors, d'une voix ferme :

— C'est le premier homme qui m'ait fait sentir ce que pouvait être le génie, dit-elle.

— Très-bien! s'écria Adolphe, c'est cela, c'est cela même.

On se sépara, et monsieur Descloizeaux, qui se rendait au chemin de fer, accompagna la famille Charpillon.

Depuis que Juliette l'avait remis à sa place, il s'était retourné du côté de madame de la Branche. Elle était laide, il est vrai, mais elle était jeune. Et madame de la Branche, qui n'était point habituée à voir les hommes s'empresser autour d'elle, s'était laissée toucher par les compliments et les prévenances de ce vieux beau. C'était un homme, après tout, et sa parole avait des douceurs qu'elle ne connaissait pas.

— Hé bien! dit-il en lui offrant le bras, Adolphe est-il assez mari! C'est lui qui prend ce peintre pour l'amener aux genoux de sa femme.

— Et madame Juliette s'est-elle assez hardiment expliquée?

— Elle a voulu nous braver.

— Du génie! — le génie de la laideur, je le trouve affreux.

— Il faudra voir si Juliette pense comme vous, et, avec votre finesse et votre esprit, personne ne peut mieux que vous suivre, jour par jour, la marche de ce roman.

L

Airoles avait annoncé que son travail ne devait durer que peu de temps, cependant il se prolongea.

Il est vrai qu'il ne le fit pas dans les conditions prévues; car le peintre, qui se croyait à peu près maître de son temps, se trouva au contraire très-pressé, et il ne put venir que le dimanche à Nogent.

— Cela nous donnera le plaisir de nous rencontrer avec vous, dit Adolphe, lorsqu'il reçut cette nouvelle, et j'espère que vous nous ferez l'amitié d'accepter notre déjeuner.

Le peintre se défendit; mais, sur les instances d'Adolphe, il finit par accepter.

Il arrivait donc le dimanche à Nogent. On déjeunait longuement, et c'était seulement entre une heure et deux qu'il entrait dans l'atelier. Mais presque jamais on ne le laissait seul, Adolphe l'accompagnait; le notaire, qui avait pris le peintre en grande affection, survenait, et tout travail devenait impossible. Il y avait toujours des raisons excellentes pour flâner : une causerie intéressante, une plaisanterie du notaire, un jeu nouveau à essayer, des poules, des poissons à voir.

A cinq heures, Airoles se mettait en route pour Chennevières, afin d'aller dîner avec sa mère, et presque toujours on l'accompagnait; tantôt on le conduisait en voiture, tantôt on le descendait en bateau à Champigny.

Et pendant ce temps le tableau n'avançait pas.

Pendant les premiers dimanches, Juliette avait voulu ne pas prendre part à toutes ces promenades, et elle avait même évité d'entrer dans l'atelier.

Mais son mari s'était fâché.

— Si tu ne voulais pas qu'Airoles travaillât dans ton atelier, dit-il, il fallait m'en prévenir quand il a été question d'envoyer le *Semeur* à Paris. Si ridicule qu'eût été ton exigence, j'aurais cédé; car enfin cet atelier t'appartient, on te l'a donné, il est à toi.

— Je ne ferme la porte à personne, je me la ferme à moi-même.

— C'est ce dont je me plains; maintenant qu'Airoles est installé, il est fort inconvenant de lui dire : « Allez-vous-en. »

— Je ne dis pas cela.

— Sans doute tu ne le dis pas des lèvres et tout haut, mais tu le dis par ton attitude et ta manière d'être avec Airoles. Pourquoi ne veux-tu jamais venir dans l'atelier après le déjeuner?

— Vous êtes entre hommes, je vous laisse; j'agis comme si vous vous enfermiez dans le fumoir.

— Toute femme pourrait se conduire ainsi; toi seule, tu ne le peux pas. Airoles est un artiste; tu es artiste, tu es tenue envers lui à des égards dont un autre pourrait se dispenser. Il n'est pas convenable que tu paraisses dire : « Faites tout ce que vous voudrez, cela ne m'intéresse pas.» Airoles est trop gracieux avec nous pour que tu le traites avec ce sans-façon; enfin, quand ce ne serait que par respect pour son talent, tu devrais encore te montrer moins dédaigneuse.

— Monsieur Airoles sait toute l'admiration que je professe pour son talent, il ne peut pas croire à du dédain de ma part.

— Je te dirai comme dans les tragédies :

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

Si tu admires le talent d'Airoles, tu n'as pas de motifs pour cacher ton admiration.

— Je ne peux pas lui dire tous les jours qu'il est un grand peintre.

— Je te parle sérieusement, ne me réponds pas par des exagérations ou des plaisanteries. Entre dire à Airoles qu'il est le dieu de la peinture et ne rien lui dire du tout, il y a une mesure ; et c'est cette mesure que je te demande d'observer. As-tu quelques griefs contre lui ?

— Aucun.

— Quand une femme est avec un homme ce que tu es avec Airoles, c'est que cet homme n'a pas été convenable avec elle : ou il a été grossier ou il a été trop tendre. Airoles est-il coupable de l'une ou de l'autre de ces deux choses?

— Tu es fou ! dit-elle vivement, et cette conversation prend une étrange direction.

— A qui la faute? Je te démontre tes torts et tu ne te défends pas.

— Je n'ai pas à me défendre. J'évitais d'intervenir à chaque instant entre monsieur Airoles et toi; maintenant tu veux qu'il en soit autrement, c'est bien. J'irai dans l'atelier quand il viendra travailler.

— Ce n'est pas de la résignation que je demande, c'est de la raison; ce n'est pas seulement de l'atelier qu'il s'agit, c'est de tout. Ainsi, quand je reconduis Airoles en voiture ou bien en bateau, pourquoi ne veux-tu jamais venir avec nous?

— Je n'ai qu'une journée par semaine à passer avec Félix ; si je dois rester trois heures dans l'atelier et deux heures en bateau, quand aurais-je mon enfant?

— Voilà le grand mot lâché. Ton enfant maintenant. Eh bien ! et ton mari, n'a-t-il pas des droits à l'avoir, lui aussi?

— Il me semble qu'il ne les a que trop fait valoir, ces droits.

— Tu dis cela parce que Félix reste près de ma mère. Ton accusation est injuste.

— Ai-je mon fils ?

— Fallait-il exposer ma mère à mourir d'ennui ici? et l'enfant n'est-il pas mieux près d'elle qu'il ne le serait près de nous à Paris ?

Elle garda un moment le silence; puis tout à coup, venant s'asseoir près de son mari et lui prenant la main :

— Je t'en prie, dit-elle, évitons ces sujets de désaccord et rapprochons-nous au contraire. Tu sais si j'ai de l'affection pour toi, tu sais combien je t'estime, combien je... t'aime. Ne soulève donc pas des questions qui ne peuvent pas aboutir. Tu as voulu que notre enfant fût élevé par ta mère, j'ai cédé; tu as voulu me garder à Paris près de toi, j'ai cédé; tout ce que tu voudras, tout ce que tu me demanderas, je le céderai encore, aujourd'hui, demain, toujours. Mais, toi, de ton côté, cède moi quelque chose.

— Je croyais que je ne te laissais rien à désirer.

— Pour tout ce qui est plaisir, toilette, luxe, cela est vrai, et je te suis reconnaissante de ce que tu fais pour moi dans ce sens; malheureusement je ne suis pas la femme que ces satisfactions peuvent contenter.

— Dis que tu es femme et que tu désires ce que tu n'as pas : tu as une voiture, et tu crois que marcher avec des sabots est très-amusant; tu as de la brioche, tu voudrais du pain noir. Vous êtes bien toutes pareilles.

— Oui, je dirai cela si tu veux, et je me confesserai de ces torts, qui jusqu'à un certain point sont fondés. Ce pain noir dont tu parles, je le voudrais.

— Eh bien! on t'en commandera, avec des cailloux dedans, si tu veux, et de la paille et du foin.

— A mon tour, je te dis que je parle sérieusement, très-sérieusement, je te le jure, et je n'ai nulle envie de plaisanter.

— Voyons, que veux-tu, que te manque-t-il?

— Je veux, je te l'ai dit, que nous nous rapprochions l'un de l'autre.

— Ne sommes-nous pas unis?

— Je veux que nous le soyons plus étroitement encore.

— Voyons, ma chère enfant, il ne faut pas te tourmenter pour ce que je t'ai dit tout à l'heure à propos de Francis Airoles. C'était un désir que je manifestais, ce n'était point des reproches que je t'adressais; je ne suis nullement fâché contre toi.

— Eh bien ! alors, accorde-moi ce que je te demande.

— Mais que demandes-tu?

— Je demande que nous vivions tous les trois, Félix, toi et moi, dans une vie plus étroite, plus resserrée, et qu'à notre intimité ne se trouvent pas toujours mêlés les uns et les autres, tantôt celui-ci, tantôt celui-là.

— Nous ne pouvons pas nous brouiller avec nos amis, et je ne peux rompre mes relations ni renoncer à mes habitudes.

— Ce n'est pas cela que je désire, et si je pouvais le souhaiter pour moi, je ne le voudrais pas pour toi.

— Alors ?

— Autrefois nous avions faits de beaux projets : nous devions voyager tous les ans, visiter toute l'Europe; puis, après l'Europe, l'Algérie, l'Egypte.

— La maladie de ma mère a dérangé ces projets, les affaires m'ont retenu et absorbé. Pardonne-moi de t'avoir manqué de parole.

— Il y a quelque temps, quand mon chalet des Avants a été haché, tu as voulu que je le recommence, et tu m'as proposé de retourner en Suisse pour le peindre. Les affaires alors ne te retenaient pas. Eh bien! retournons aux Avants. Je referai ce tableau. Nous emmènerons Félix avec nous, et là, tous les trois, nous vivrons dans cette étroite union que je demande.

— Et maman, que deviendrait-elle pendant notre absence?

Elle eut un mouvement de désespérance et elle laissa tomber ses bras ; mais bien vite elle se redressa.

— Ta mère est bien restée seule pendant notre premier voyage.

— Alors ses affaires l'occupaient, et elle n'était point habituée à avoir sans cesse Félix à ses côtés. Elle serait trop malheureuse s'il n'était plus là pour l'égayer.

— Et moi, et moi ? s'écria-t-elle.

— Allons, tu es nerveuse aujourd'hui; est-ce que tu as eu quelque difficulté avec maman?

— Mais il ne s'agit pas de ta mère; il s'agit de toi, de Félix, de moi, de nous trois, de notre bonheur, de notre vie.

— Allons, calme-toi; tu me fais peur avec cette exaltation. Peux-tu te donner ainsi la fièvre pour une pareille chose? Pourquoi n'as-tu cette passion que pour des chimères?

— Des chimères!

— Sans doute, il suffit que tu désires une chose pour qu'elle ne soit pas une chimère. Aussi je te promets de faire le possible pour te contenter.

— Nous partons?

— Nous tâcherons de partir, je chercherai un moyen d'arranger les choses; mais nous avons encore toute la saison devant nous.

— Pourquoi pas tout de suite?

— N'insiste pas, je te prie. Partir en ce moment m'est absolument impossible. Je ne peux pas sacrifier les intérêts de notre maison à une fantaisie. Mais compte sur moi; tu sais combien je suis heureux quand je te vois heureuse. Toi, de ton côté, n'est-ce pas? fais ce que je te demande, et donne-moi le plaisir de te voir gracieuse et souriante avec tout le monde. C'est non-seulement pour les autres que je te demande cela, mais c'est encore

pour moi. Avec ta mélancolie que tu portes partout, tu as l'air d'une femme malheureuse ou incomprise : cela me peine et m'humilie. Tu n'es pas malheureuse, n'est-ce pas? tu n'es pas incomprise?

Il la prit dans ses bras et l'embrassa tendrement.

Restée seule, elle se cacha la tête entre ses mains, et pendant longtemps elle garda cette attitude : c'était la femme abandonnée de tous, écrasée après une lutte contre l'impossible.

Enfin elle se releva, et machinalement, sans savoir ce qu'elle faisait, elle alla s'accouder sur le balcon de sa chambre.

A ses pieds s'étalait le jardin, qui descendait jusqu'à la Marne ; au delà de la rivière, la campagne remontait pour former les coteaux de Champigny et de Chennevières, dont les arbres semblaient se perdre dans le ciel pâle.

Chennevières! Elle resta les yeux longtemps fixés sur la masse blanche que formaient ses maisons groupées autour de l'église, dont le petit clocher brillait au soleil.

— Personne, dit-elle ; aucun secours, rien!

Et elle demeura perdue dans une sombre méditation.

Tout à coup elle tressaillit; une voix joyeuse, des cris d'enfant venaient de retentir dans les allées du jardin.

— Lui! par lui! s'écria-t-elle.

Et rapidement elle descendit dans le jardin; puis, courant après son fils, elle le prit dans ses bras et l'embrassa passionnément, follement.

Madame Daliphare et Adolphe se promenaient dans l'allée où jouait l'enfant. En voyant cette explosion de maternité, madame Daliphare haussa les épaules et s'approcha vivement de sa belle-fille.

— Prenez donc garde! dit-elle, vous allez l'étouffer.

Adolphe, lui aussi, s'était approché.

— Juliette, dit-il à mi-voix à sa mère, est un peu nerveuse; laisse-la, maman.

Mais sans l'écouter, madame Daliphare avait pris l'enfant et l'avait mis sur ses jambes en secouant sa veste fripée.

A ce moment, Airoles parut au bout de l'allée.

Juliette resta un moment immobile; puis marchant au devant du peintre et lui tendant la main :

— Soyez le bienvenu, dit-elle.

Pendant que le peintre saluait madame Daliphare, Adolphe s'approcha de sa femme.

— C'est bien, dit-il à voix basse; tu m'as fait plaisir. Tu es une brave petite femme.

LI

Comme tous les gens comprimés qui n'ont jamais eu d'autorité, Adolphe était très-sensible au triomphe de sa volonté. Voir qu'on faisait ce qu'il avait demandé était pour lui la plus vive des satisfactions, celle qui le caressait dans sa vanité et l'exaltait dans son amour-propre.

Aussi avait-il été très-heureux et très-fier de l'accueil que sa femme avait fait au peintre : elle avait eu égard à ses désirs et s'était rendue à ses raisons. C'était vraiment une brave petite femme.

Et, pour lui témoigner sa reconnaissance et son plaisir, il avait voulu avancer l'époque de son voyage en Suisse.

Mais aux premiers mots de ce projet madame Daliphare s'était opposée à sa réalisation.

Bien qu'elle eût ostensiblement abandonné sa maison de commerce, elle en avait en réalité conservé la direction. Pendant l'heure qu'elle venait chaque jour passer à Paris, elle trouvait le temps de se faire rendre compte par les divers employés de toutes les affaires qui avaient une certaine importance, et elle indiquait, en quelques mots écrits sous sa dictée, la façon dont elles devaient être traitées. En fait, Adolphe n'avait à exercer qu'un rôle de surveillant; le véritable, le seul maître, c'était toujours madame Daliphare. En apparence, on semblait obéir au fils, mais toutes les fois qu'une circonstance sérieuse se présentait, on attendait la venue de la mère pour prendre une détermination. Cela se faisait discrètement et de telle sorte qu'Adolphe ne pouvait pas s'en fâcher; le plus souvent même, il ne s'en apercevait pas.

Si Adolphe avait manœuvré adroitement avec sa mère, il est très-probable que celle-ci eût approuvé cette idée de voyage en Suisse; mais, dans son indépendance, il avait procédé franchement, et madame Daliphare lui avait aussitôt démontré que ce voyage était impossible. La maison avait en ce moment plusieurs affaires très-sérieuses qui nécessitaient sa présence à Paris; s'il s'absentait, ce ne pouvait être que pour aller pendant quelques jours à Amsterdam, où l'appelait le règlement d'une faillite.

Au lieu d'aller en Suisse, il était donc parti pour Amsterdam. Juliette avait voulu l'accompagner, mais il avait refusé de la prendre avec lui; il voyagerait jour et nuit, sans s'arrêter, et il était ridicule de s'imposer les fatigues du voyage sans en tirer aucun plaisir.

— Si vous allez avec votre mari, avait dit madame Daliphare, vous ne pourrez faire autrement que de visiter les tableaux d'Amsterdam et de la Haye ; vous lui ferez perdre un temps précieux. Quand les intérêts d'une maison sont en jeu, on ne pense pas au plaisir. J'ai besoin d'Adolphe à Paris.

Le dimanche, comme à l'ordinaire, Airoles était venu passer une partie de la journée à Nogent, et Adolphe lui avait annoncé son départ pour le lundi soir par l'express de Bruxelles.

Pendant cette absence, Juliette, qui, bien entendu, n'avait que faire à Paris, devait rester à Nogent.

Le mardi, après le départ de madame Daliphare pour Paris, elle vint s'installer dans son atelier pour passer là en toute liberté les deux ou trois heures qu'elle avait devant elle.

Il y avait à peine dix minutes que sa belle-mère était partie, quand on frappa à la porte de l'atelier.

Qui pouvait venir la déranger? Un domestique, sans doute.

— Entrez, dit-elle sans retourner la tête.

Mais les pas qui résonnèrent sur le parquet n'étaient pas ceux d'un jardinier chaussé de gros souliers; elle se retourna vivement.

Airoles! C'était le peintre.

Elle s'était levée : ils restèrent en face l'un de l'autre assez longtemps, se regardant sans rien dire.

Enfin le peintre prit la parole.

— Veuillez me pardonner si je viens ainsi vous surprendre et vous déranger.

Elle ne répondit rien.

— J'ai reçu ce matin, dit-il en continuant, une lettre qui va m'obliger à m'éloigner de Paris pour quelque temps.

— Ah! vous partez?

— Je dois partir. Alors, avant d'entreprendre ce voyage, qui va durer je ne sais combien, j'ai voulu terminer ce tableau, et je suis venu.

Elle le regarda ; il était pâle sous son teint bistré, et ses lèvres étaient agitées par des frémissements.

— Alors je vais vous laisser travailler, dit-elle en faisant un pas vers la porte.

Mais il lui barra le passage et étendit la main vers elle.

— Mon Dieu! dit-il, je vous serais reconnaissant de ne pas me laisser seul. Ce travail est œuvre de restaurateur plutôt que de peintre ; je procède par tâtonnements, par à peu près, en cherchant ce qui est le moins mauvais, et je serais heureux... je veux dire je serais bien

aise d'avoir votre sentiment pour m'appuyer ou m'avertir.

— Mon sentiment a bien peu d'importance.

— Ah! je vous prie, dit-il d'une voix vibrante, plus émue qu'elle n'aurait dû l'être en prononçant des paroles si simples.

— Alors je dois rester, dit-elle.

Et elle alla s'asseoir sur la chaise basse où elle était placée quand le peintre était arrivé.

Pour lui, il ouvrit sa boîte, prit sa palette, prépara ses couleurs et se mit au travail.

Pendant plus d'un quart d'heure, ils restèrent silencieux, lui travaillant, elle tournant les feuillets d'un album.

Puis tout à coup il posa sa palette et ses brosses sur un tabouret, et brusquement il vint se placer devant Juliette.

— Ne trouvez-vous pas étrange ce départ précipité?

— Je ne me permets pas de le juger ; j'avoue cependant que j'en suis surprise.

— Surprise, n'est-ce pas? rien que surprise? Moi qui vous l'annonce et qui l'ai décidé, je n'y crois pas ; et cependant il doit s'accomplir, il faut qu'il s'accomplisse. Mais cela est dur, et cette résolution m'est cruelle à prendre. De là l'émotion avec laquelle je vous parle et qui m'empêche de dire ce que je voudrais dire pour vous l'expliquer.

— Mais vous n'avez rien à m'expliquer.

— Pour vous, cela en effet est peut-être inutile ; mais pour moi il le faut. Vous voyez devant vous un homme cruellement tourmenté, plein d'inquiétude et d'angoisse, qui vous demande d'être indulgente pour sa fièvre, pour sa folie.

Juliette voulut se lever ; mais avec un regard qui la toucha au cœur, avec un geste qui la domina, il la maintint devant lui, la tête tendue vers la sienne, les yeux fixés sur les siens.

— La première fois que vous êtes venue à Chennevières, reprit-il, je vous ai dit une partie de ma vie et je vous ai raconté comment j'étais arrivé à Paris avec mon tableau, ce tableau même que voilà. Mais alors je ne vous ai pas tout dit. Pendant le séjour que je fis à cette époque à Paris, je vis plusieurs fois une jeune femme, une jeune fille, qui produisit sur moi une impression profonde.

— Monsieur Airoles...

Il ne se laissa ni interrompre ni imposer silence, et devant son regard ce fut Juliette qui faiblit.

— Je ne lui parlai point, dit-il, et ce fut une sorte de vision, une étoile éblouissante qui passe dans un ciel sombre. J'emportai son image et je mêlai son souvenir à mes rêves : l'amour, la gloire, ce fut pour moi une même espérance. Mais cette espérance ne se réalisa pas comme elle avait été conçue, elle se divisa. Je m'étais dit, réunissant et confondant mes espérances, que si mon tableau réussissait à me faire un nom, je reviendrais à Paris et me rapprocherais de cette jeune fille ; porté par le succès, j'aurais le droit de lui parler de mon amour. Vous savez quel accueil fut fait à mon tableau, et de ce côté la réalité dépassa mes espérances. Je revins à Paris, je pouvais parler ; mais celle que j'aimais était mariée.

Juliette avait baissé les yeux. Devant Airoles, penché sur elle, elle se tenait frémissante, ne pouvant pas parler, ne pouvant pas faire un geste pour l'arrêter. Il lui semblait que sous ces yeux scintillants qui la brûlaient, sous ces bras étendus vers elle qui l'enveloppaient, elle était fascinée : un engourdissement délicieux et mortel la paralysait.

Il reprit :

— Je repartis pour ma province et j'y restai à travailler. C'est ici que dans ma vie d'artiste se place un fait curieux, dont vous avez peut-être été frappée, puisque vous connaissez presque tous mes tableaux : la femme est absente de mon œuvre, jamais je n'ai peint une femme. N'avez-vous pas fait cette remarque?

— C'est vrai.

— Pourquoi me suis-je imposé ce renoncement au côté le plus intéressant, le plus brillant de l'art? C'est que pour moi il n'existe qu'une femme au monde, ma vision, celle dont depuis cinq années je porte l'image là.

Il se frappa le cœur, et, se retournant, il fit quelques pas dans l'atelier, comme ayant peur de céder à son émotion ; il voulait se remettre.

Juliette respira, mais ce moment de délivrance fut court ; il revint vers elle.

— J'aurais pu, n'est-ce pas? dit-il en continuant, m'inspirer de cette image et la reproduire dans tous mes tableaux ; elle était sans cesse devant mes yeux, et ma main, j'en suis certain, eût fidèlement traduit ma pensée. Mais, je vous l'ai dit, elle est mariée, et je n'ai pas le droit de crier mon amour à tout le monde. Personne ne le connaît, cet amour, pas même celle qui l'a fait naître ; car, bien que je l'ai revue depuis, bien que j'aie vécu avec elle dans une certaine intimité, je ne lui ai point dit que je l'aimais.

— Pourquoi l'auriez-vous dit, puisqu'elle ne pouvait pas vous entendre?

— Elle ne pouvait pas m'entendre, c'est là ce que vous pensez, vous, madame, vous qui êtes femme, vous qui avez toutes les délicatesses du cœur, toutes les générosités.

— Sans doute, puisqu'elle est mariée.

— C'est ce que j'ai pensé aussi, c'est ce que je me suis dit, et voilà pourquoi je pars ; car je ne pourrais pas vivre plus longtemps près d'elle sans parler, et vous me confirmez ce que je redoutais : elle ne peut pas m'entendre.

Il se cacha la tête entre les mains, mais presque aussitôt il reprit :

— Cette situation est cruelle, mais d'autres que moi ont supporté ces souffrances courageusement, et je pourrai peut-être faire comme eux. Connaissez-vous le sonnet d'Arvers? C'est une plainte analogue à la mienne, et je l'ai tant de fois répété en travaillant que je veux vous le dire ; il vous exprimera, mieux que je ne pourrais le faire, ce que je ressens.

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans remède ; aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Vous voyez, la situation est exactement la même : elle n'a rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Je n'ai rien demandé moi non plus, et pourtant si j'avais écouté mes espérances... Mais j'ai pu me taire.

Pour elle, quoique Dieu l'ait fait douce et tendre,
Elle suit son chemin, distraite, sans entendre
Le murmure d'amour éveillé sous ses pas.

A l'austère devoir, pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
Quelle est donc cette femme? Et ne comprendra pas.

Il se fit un long silence. Airoles, debout devant Juliette, la voyait, frémissante d'émotion, respirer avec effort comme si elle étouffait.

Il étendait les bras vers elle pour l'enlacer, puis il reculait de quelques pas, puis il revenait vers elle.

— Croyez-vous, dit-elle enfin d'une voix voilée, qu'on passe inaperçu de celle qu'on aime, alors qu'on est toujours à ses côtés?

— Mon Dieu!

— Croyez-vous que cette femme, si elle a un cœur, suit son chemin sans entendre le murmure d'amour éveillé sous ses pas?

— Que dites-vous?

— Je dis que cette femme, si elle est vraiment douce et tendre entend ce murmure d'amour.

— Alors?

— Alors, comme elle est fidèle à son devoir, elle plaint celui dont elle a involontairement troublé le cœur, et volontairement elle sympathise à sa souffrance. Mais comme elle ne peut pas la guérir, si ce malheureux lui annonce qu'il part parce qu'il n'a plus la force de la voir et de se taire, elle... le laisse partir.

— Oh! non, Juliette, non, vous ne me laisserez pas partir.

Et de ses deux bras, qu'il tenait suspendus au-dessus d'elle, il l'enlaça. Elle voulut se lever, il la serra contre sa poitrine; elle voulut parler, il lui ferma les lèvres avec un baiser.

Alors elle s'abandonna dans ses bras, et au baiser qu'elle avait reçu elle répondit par un baiser long et passionné.

Pendant quelques secondes, ils restèrent ainsi, les yeux dans les yeux, les lèvres sur les lèvres.

Mais tout à coup elle se redressa, le repoussa doucement, et, sortant vivement de l'atelier, elle courut vers la maison.

LII

Airoles était venu jusque sur le seuil de l'atelier; il aurait suivi Juliette s'il n'avait pas aperçu devant lui, planté dans l'allée, un jardinier qui le regardait avec stupéfaction.

Alors, tandis que Juliette disparaissait au tournant de cette allée, il était rentré dans l'atelier.

Il étouffait de bonheur. Elle l'aimait, c'était vrai, elle l'aimait! Sur ses lèvres il sentait encore son baiser; autour de ses épaules, il sentait encore l'étreinte de ses bras.

Il se mit à marcher à grands pas dans l'atelier, tournant machinalement sur lui-même, s'arrêtant de temps en temps pour respirer le parfum que ses mains, qui avaient pressé cette tête adorée, gardaient subtil et enivrant.

Il était fou.

Allait-elle revenir?

Il attendit. Les secondes, les minutes s'écoulèrent.

Evidemment elle avait voulu le fuir et lui échapper. C'étaient sa pudeur de femme, son honneur, sa pureté, qui luttaient contre son amour.

Il sortit de l'atelier et se dirigea vers la maison.

Une femme de chambre lui ouvrit la porte du vestibule.

Il demanda à voir madame Juliette Daliphare.

— Je vais aller savoir si madame peut recevoir monsieur, dit la femme de chambre.

Bientôt elle redescendit annonçant que madame était indisposée, et qu'à son grand regret elle ne pouvait pas recevoir monsieur Airoles.

Il ne se retira pas, mais il renvoya la femme de chambre en la chargeant d'insister: il n'avait qu'un mot à dire, un mot important.

Cette fois, la femme de chambre fut plus longtemps à redescendre, et dans cette attente il épuisa toutes les émotions de l'espérance et de l'angoisse. Allait-elle l'admettre près d'elle? Allait-elle le renvoyer?

Enfin la femme de chambre reparut; elle tenait une lettre à la main.

— Madame est bien fâchée, mais elle est trop souffrante pour recevoir. Voici une lettre qu'elle envoie à monsieur.

Airoles déchira vivement l'enveloppe, fermée d'un cachet de cire. Cette lettre ne contenait que trois lignes:

« Je vous aime. Si vous m'aimez, je vous en conjure,
» partez, et ne cherchez jamais à me revoir!

» JULIETTE. »

Il sortit de la maison, et dans la rue il relut une seconde fois cette lettre, puis une troisième.

« Je vous aime. »

Il répétait ces trois mots. Et le nom mis au bas de ces lignes, il se le répétait aussi: « Juliette. » Combien ce nom lui était doux à prononcer!

Elle avait signé; bravement elle avait mis son nom sous son aveu.

Ce n'était point une coquette, une de ces femmes avisées qui prennent leurs précautions en vue d'un avenir changeant.

Si elle ne cédait pas à son amour, c'était par un effort d'honnêteté.

Il ne partirait point.

Pouvait-il s'éloigner quand il se savait aimé?

Au lieu de retourner à Paris, il alla à Joinville; puis, après avoir acheté un chapeau de paille à larges bords, il descendit à la Marne et loua un bateau.

Son plan était bien simple: il remontait la Marne jusqu'à Nogent; il amarrait son bateau vis-à-vis la propriété de madame Daliphare, et quand il apercevait Juliette se promenant dans le jardin, il débarquait pour la rejoindre. Par ce moyen, il la surprenait et il échappait aux regards curieux des domestiques.

Rien n'est plus naturel que de voir un bateau sur la rivière, et sous son chapeau de paille on ne le reconnaîtrait point.

Il était quatre heures lorsqu'il amarra son canot aux racines d'un saule, en face la maison de Juliette, et il était là depuis un quart d'heure à peine, quand il remarqua un mouvement de va-et-vient du côté des écuries. C'était madame Daliphare qui rentrait de Paris avec son petit-fils, et l'on remisait la voiture.

Bientôt sans doute Juliette allait descendre dans le jardin, elle aurait son fils avec elle. Mais qu'importait? Il ne voulait lui dire qu'un mot qu'il trouverait bien moyen de lui glisser dans l'oreille; il ne voulait qu'une chose, la voir et plonger son regard dans ses grands yeux profonds, qui se mouvaient avec des irradiations brûlantes sous leurs longs cils recourbés.

Mais Juliette ne parut point.

Autour de lui, sur la rivière, des bateaux passaient et repassaient sans cesse, montant le courant, le descendant; — des équipes qui s'entraînaient pour les prochaines régates et souquaient ferme sur la rame; — des femmes sentimentales qui laissaient tremper leurs mains dans l'eau en chantant des romances; — des jeunes gens en bottes montantes et en chemise rouge qui sonnaient du cor.

Mais, insensible à tout ce qui l'entourait, il n'avait d'yeux que pour le jardin; il n'entendait même pas les rires et les plaisanteries des canotières, qui tâchaient « d'allumer » ce pêcheur mélancolique.

Cependant le temps s'écoula et le soleil disparut derrière les arbres du bois.

Était-elle vraiment malade, comme elle l'avait fait répondre?

A cette pensée, il voulut aborder et interroger un jardinier ou un domestique; mais la prudence l'emporta sur l'inquiétude. Bientôt d'ailleurs la nuit allait venir, et si Juliette était malade on allumerait de la lumière dans sa chambre. Précisément les fenêtres de cette chambre

ouvraient sur les jardins, et de sa place il les voyait en face. Il n'avait qu'à attendre la nuit.

L'ombre s'épaissit : la couleur dorée qui emplissait le couchant s'affaiblit, des étoiles s'allumèrent çà et là dans le ciel : c'était la nuit.

Mais il ne se montra pas de lumière dans la chambre e Juliette : les fenêtres de cette chambre étaient ouvertes d'ailleurs, et ordinairement on ne laisse pas, quand vient le soir, toutes les fenêtres ouvertes dans la chambre d'une malade.

Connaissant parfaitement la disposition de la maison, il pouvait par le mouvement des lumières conjecturer à peu près sûrement ce qui se passait à l'intérieur : au premier étage, à l'extrémité du bâtiment, était la chambre de Juliette, qui, par deux portes vitrées, communiquait avec une vaste terrasse garnie d'arbustes grimpants, des glycines, des bignonias. Après cette chambre venait celle de l'enfant; puis, après celles-là, se trouvait celle de madame Daliphare.

Bientôt une bougie parut dans la chambre du petit Félix : on couchait l'enfant.

Puis une lampe éclaira vivement les fenêtres de madame Daliphare.

Juliette allait sans doute descendre maintenant au jardin pour respirer la fraîcheur après la chaleur du jour.

Mais comment la verrait-il!

La lune, il est vrai, s'était levée derrière les coteaux de Champigny, et elle éclairait en plein de sa lumière blanche la façade de la maison. Mais les allées étaient couvertes par des arbres au feuillage épais, et c'était çà et là seulement, sur les pelouses frappées par la lune, que la vue s'étendait librement : une grande partie du jardin restait dans l'ombre.

Il allait désespérer et redescendre à Joinville, lorsqu'une forme blanche apparut sur la terrasse et s'accouda sur la balustrade.

C'était Juliette.

Alors il traversa rapidement la rivière et, attachant son bateau à une touffe de roseaux, il escalada le mur de madame Daliphare et se trouva dans le jardin.

Il s'engagea dans l'allée la plus sombre et en étouffant autant que possible le bruit de ses pas, marchant sur les bordures de lierre et de gazon plutôt que sur le gravier; il monta vers la maison.

Que dirait-il s'il rencontrait un jardinier? Il ne le savait, il n'y pensait même pas : il ne pensait qu'à Juliette.

Lorsqu'il arriva au bout de l'allée, à une courte distance de la maison, il vit que Juliette était toujours à la même place, appuyée sur la balustrade, regardant devant elle vaguement, dans les profondeurs bleues de la nuit.

Caché dans l'ombre, il n'était pas visible pour elle.

Devait-il se découvrir? devait-il attendre que la maison fût endormie?

Il s'arrêta à ce dernier parti. Juliette, il est vrai, pouvait pendant cette attente quitter la terrasse, mais alors il se montrerait au premier mouvement qu'elle ferait pour se retirer.

De sa place, il étudia alors le moyen d'arriver jusqu'à cette terrasse, car il n'osait espérer que Juliette descendit dans le jardin, et son impatience de la voir et de la tenir dans ses bras s'était exaspérée de toutes les difficultés qui successivement l'avaient contrarié ou arrêté.

Cette escalade n'était pas très-difficile. Une énorme glycine garnissait le mur du bas jusqu'au haut, et ses rameaux palissés horizontalement contre la muraille formaient une succession d'échelons commodes pour les mains et pour les pieds; gros comme le poignet d'un enfant, ces rameaux offraient toute la solidité desirable.

Enfin tous les bruits s'éteignirent dans la maison; les umières, les unes après les autres disparurent.

Juliette était toujours sur la terrasse; seulement, au lieu de rester accoudée sur la balustrade elle s'était assise, de sorte que sa tête seule émergeait maintenant du feuillage; sous le rayonnement de la lune, son visage paraissait d'une pâleur argentée.

Elle réfléchissait, elle songeait.

Qui occupait sa pensée?

Sa tête était tournée dans la direction de Chennevières; par moments, ses yeux, frappés par la lumière de la lune, lançaient des éclairs.

Ah! qu'elle était belle ainsi dans son cadre de feuillage! La nuit donnait à sa beauté un charme mystérieux qui emportait l'âme au-delà des choses de la terre.

Cette lune, ce calme, ce silence, cette nuit chaude, le parfum des fleurs, le danger même de cette tentative, tout se réunissait pour exalter le peintre.

C'était à lui qu'elle pensait.

Il fit quelques pas en avant, mais sans sortir cependant de l'ombre qui l'enveloppait.

Au bruit que firent ses pas, Juliette tourna la tête de son côté, et ses yeux parurent vouloir percer les profondeurs du feuillage.

Il s'arrêta et se tint immobile.

Devait-il avancer, devait-il reculer?

On a toutes les audaces quand on désire une femme, toutes les timidités quand on l'aime.

Et c'était sincèrement qu'il aimait Juliette; à la pensée qu'il pouvait ne plus la voir, il se sentait anéanti. Que ferait-il, que deviendrait-il si elle le repoussait?

Que deviendrait-elle elle-même, la pauvre femme, s'il avait la maladresse de se tuer en gravissant ce mur, ou si tout simplement un domestique curieux, éveillé par le bruit de son escalade, le voyait et le reconnaissait?

Il fit quelques pas en arrière.

Mais un regard rapide qu'il jeta sur la maison lui montra toutes les fenêtres closes; les lumières étaient éteintes; on n'entendait pas d'autre bruit que le bruissement des feuilles des peupliers; personne ne le verrait, personne n'était aux aguets; il ne serait pas assez maladroit pour se laisser tomber; sa main était sûre, son pied était solide; elle l'aimait. Il sortit de l'ombre et s'avança rapidement vers la maison.

Il ne regardait pas à ses pieds, mais il tenait ses yeux fixés sur la terrasse; il vit Juliette se lever et regarder avec un geste d'effroi de son côté.

— Moi, dit-il en levant la tête vers elle et parlant d'une voix étouffée; moi, Francis!

Vivement elle jeta ses deux bras en avant comme pour le repousser.

Mais, sans tenir compte de cette défense, il continua d'avancer.

Arrivé au pied de la muraille, il s'accrocha aux branches de la glycine et avec les mains et les pieds il commença à monter.

Il tenait ses yeux levés vers la balustrade et il voyait Juliette penchée vers lui; elle restait toujours les deux bras étendus, mais sans remuer et sans lui ordonner de descendre.

Il continua de monter; la glycine, solidement attachée, résistait sous son poids, et ne faisait pas grand bruit.

Enfin sa tête atteignit la balustrade et la dépassa.

Juliette allait-elle le repousser?

Comme il s'adressait cette question poignante, il sentit deux bras qui se posaient autour de son cou et qui l'enlaçaient.

En même temps, Juliette se penchait sur son visage, et dans une étreinte nerveuse elle l'attirait à elle.

LIII

Il escalada vivement la balustrade, et, en arrivant sur la terrasse, il enlaça Juliette dans ses bras.

Il s'était attendu à la résistance, ce fut l'élan et l'abandon qu'il rencontra.

A son étreinte, elle répondait par une étreinte passionnée; à son baiser violent, par un long baiser.

Serrée contre lui, la tête renversée en arrière, elle plongeait ses yeux dans les siens, et, sous le feu de ce regard aimé, elle défaillait, brûlante et glacée.

Mais l'homme ne sait pas comme la femme se perdre dans le bonheur; il n'a pas plutôt goûté une joie, que sans attendre qu'elle soit épuisée, il en demande une autre.

— Ainsi, dit-il en détachant ses lèvres des lèvres de Juliette, tu ne m'en veux pas de t'avoir désobéi?

— Je t'attendais, dit-elle en frémissant.

Et toujours serrée contre lui, la taille cambrée, les lèvres ent'ouvertes, elle le contempla dans une muette extase.

Puis, desserrant ses bras et le repoussant doucement, elle l'amena sous le rayon de la lune, de telle sorte que la lumière l'éclairât en plein visage.

Alors se reculant d'un pas :

— Laisse-moi te regarder, dit-elle, laisse-moi te voir.

Ils restèrent ainsi en face l'un de l'autre : lui dans la lumière, elle dans l'ombre.

Ils ne parlaient point; mais, entre deux cœurs qui battent sous une même impulsion, il y a un langage mystérieux mille fois plus éloquent que les paroles les plus ardentes et les plus passionnées. Ils se regardaient, et de l'un à l'autre passait une flamme qui les embrasait.

— Oh! tes yeux, tes yeux! dit-elle enfin d'une voix profonde.

Il voulut se rapprocher d'elle, et il s'avança, les bras tendus, les lèvres entr'ouvertes; mais elle le retint et, le prenant par la main, elle fit asseoir près d'elle.

— Là, dit-elle, tout près l'un de l'autre, pour nous entendre à mi-voix.

Elle lui abandonna sa main, qu'il enserra dans les siennes.

Puis, pendant quelques minutes encore, ils se contemplèrent en silence.

Autour d'eux tout était calme, la nature était endormie, et cette nuit d'été semblait faite à souhait pour l'éclosion de leur amour. Pas une voix humaine, pas un cri d'insecte, pas un bruissement de feuilles; partout un silence profond et une immobilité complète. Sur les eaux de la rivière et sur les prairies, une lumière éblouissante; dans les jardins, sous les arbres, contre les murs, des ombres mystérieuses; dans l'air paisible, un parfum pénétrant qui se dégageait des fleurs, rafraîchies par la rosée du soir.

— Ainsi, dit-elle, vous m'aimez ?

— Ah ! chère Juliette, je l'adore.

Et, se mettant à genoux devant elle, il resta à la regarder, ne trouvant pas de mots pour parler de son amour et l'exprimer.

— Et cependant tantôt vous vouliez partir, vous éloigner de moi.

— Parce que j'étais à bout de forces et que je ne pouvais plus me taire.

— Et après que vous avez parlé, quand moi je vous ai demandé de partir, vous ne l'avez plus voulu.

— Comment partir quand je savais que tu m'aimais, quand ton baiser me l'avait dit, quand ta main me l'avait écrit?

— Ah! mon ami, ne me rappelez pas cette folie.

— Et pourquoi appeler folie cet acte de franchise et de sincérité? Avez-vous peur de me voir garder cette lettre, et voulez-vous que je vous la rende?

Il lui tendit cette lettre, mais elle ne la prit pas.

— Non, dit-elle; je veux quelle soit toujours entre vos mains, comme je suis en ce moment entre vos bras, pour affirmer mon amour. Je ne vous aimerais pas, si je n'avais pas foi en vous. Est-ce que l'amour existe sans la confiance? La folie n'est pas de vous laisser cette lettre; mais ça été folie de l'écrire, folie de vous écouter, folie de recevoir votre baiser et de vous le rendre. Quand je vous ai écrit, j'ai cru que vous écouteriez ma prière et que vous partiriez. Alors j'ai voulu que vous emportiez avec vous une parole de consolation, qui vous ferait vivre loin de moi, comme votre baiser me ferait vivre loin de vous. Mais vous n'êtes point parti.

— Chère Juliette.

— Vous n'avez point écouté ma prière.

— Le pouvais-je?

— Vous avez accepté mon aveu, mais vous avez repoussé ma demande.

— Je n'ai eu qu'une pensée, te revoir et entendre de tes lèvres ce mot qui brûlait mes yeux, Juliette.

Elle lui prit la tête entre ses deux mains et, s'approchant de son visage, elle le regarda longuement.

— Juliette? Juliette?

Elle continua de le regarder.

— Juliette?

— Eh bien ! oui, je t'aime; es-tu heureux? Je t'aime! Veux-tu l'entendre encore; veux-tu l'entendre toujours? Je t'aime, je t'aime! Ah! tu n'auras pas plus de bonheur à l'entendre que je n'en ai, moi, à le prononcer.

— Et je serais parti ! Ah ! non. Je ne savais pas quel accueil tu me ferais, mais j'ai voulu te revoir.

Il lui dit alors comment, en sortant de chez elle, il avait été prendre un bateau à Joinville; — comment il était venu se placer vis-à-vis sa maison, — comment il y était resté dans les angoisses de l'attente; — comment, la nuit venue, il avait désespéré; — comment il avait cependant persisté, — comment il l'avait aperçue; — enfin comment il avait débarqué, résolu, coûte que coûte, à obtenir cet entretien qui devait décider de sa vie.

— Ainsi, dit-elle, quand j'ai entendu ce bruit dans l'ombre, c'était vous, et l'idée ne m'est pas venue que vous étiez là? Pendant qu'à dix pas de moi vous me regardiez, je restais les yeux perdus dans ces profondeurs sombres, là-bas, du côté de Chennevières. Je m'efforcais de percer les ténèbres et par l'esprit de vous voir. Que fait-il? Que pense-t-il? Je me disais : Peut-être vais-je le voir, peut-être va-t-il m'apparaître tout à coup! Mais quand ma raison se fixait sur cette idée, je me disais que c'était un rêve de la nuit. Et cependant vous êtes apparu là.

— Et tes bras se sont étendus vers moi pour me repousser.

— Cela est vrai; mais quand tu es arrivé jusqu'à moi, quand mes yeux ont rencontré les tiens, mes mains, qui avaient voulu te repousser, t'ont attiré.

— Alors pourquoi me repoussais-tu?

— Je vous repoussais, comme quelques heures plus tôt je vous disais de partir. Ce n'avait pas mon cœur qui vous repoussait, comme ce n'avait pas été mon cœur qui avait voulu vous éloigner : c'était ma raison. Loin de vous, je peux résister à cet amour; mais près de vous je suis fascinée, entraînée, et ma raison n'existe plus; je ne suis plus moi, je suis vous.

— Pourquoi vouloir lutter, si la lutte est impossible?

— Mais je ne veux plus lutter, car depuis que vous êtes là je sens bien que désormais je ne pourrais pas vivre sans vous voir.

Peu à peu il s'était rapproché d'elle, et il la tenait s étroitement serrée qu'elle était dans ses bras. Il voulut l'enlacer plus étroitement encore et, lui poussant doucement la tête en arrière, il chercha ses lèvres.

Mais elle le repoussa et, s'étant dégagée, elle vint

s'adosser à la balustrade en plaçant une chaise entre eux.

— Je vous prie, dit-elle, je vous en supplie, écoutez-moi et laissez-moi toute ma raison pour que je puisse vous dire librement ce que je dois vous dire. Ne me regardez pas ainsi et restez là où vous êtes, dans ce rayon de lumière. Vous ne me croyez pas une femme coquette, n'est-ce pas, et parce que j'ai été avec vous, vous pouvez juger si je suis capable de calcul ou de tromperie. Oui, je vous aime, je vous l'ai dit et je vous le répète; oui, je veux vous voir. Mais je ne vous verrai qu'à une condition, et c'est cette condition qu'il faut que je vous explique.

Il fit un pas en avant et voulut écarter la chaise placée entre eux; mais elle la retint.

— C'est précisément cette ardeur, dit-elle, qui m'oblige à cette explication. Je ne suis pas libre. Non-seulement j'ai un mari, mais encore j'ai un enfant. Eh bien! ce que je veux vous dire, c'est que je ne m'exposerai jamais à être séparée de mon fils.

— Mais je ne veux pas vous séparer de votre enfant, je ne suis pas jaloux de la tendresse que vous ressentez pour lui.

— Vous savez bien que ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire, et vous serez assez généreux pour ne pas m'obliger à des paroles pénibles. Ce que je veux, c'est vous voir, et c'est avoir mon fils sans être exposée à le perdre. Si vous m'aimez assez pour consentir au sacrifice que je vous demande, nous nous verrons chaque jour, ma vie sera la vôtre, et tout ce qu'il y a en moi de dévouement, de tendresse, d'amour, sera à vous.

— Et si je ne peux pas m'enfermer à jamais dans ce rôle?

— Alors ce serait à moi de partir, et je demanderais à mon mari de m'emmener n'importe où, au bout du monde, et il est homme, vous le savez, à ne pas me refuser; s'il le fallait d'ailleurs, je lui dirais la vérité.

Elle s'arrêta, et après l'avoir regardé durant quelques secondes, elle lui dit d'une voix que l'émotion voilait:

— Voulez-vous venir là, près de moi?

Il hésita un moment.

Mais il l'aimait trop sincèrement et il était d'ailleurs trop heureux pour résister à cette voix.

Il écarta la chaise.

— Me voici, dit-il, et tel que vous le voulez.

Alors elle lui prit la main et, l'ayant forcé à s'asseoir, se mit à genoux devant lui.

— Maintenant, dit-elle, causons librement de toi, de moi, si tu le veux, de notre amour, et jouissons jusqu'au bout de cette belle nuit faite pour nous. Est-ce que jamais la lune a été aussi radieuse? Est-ce que jamais les roses ont exhalé ce parfum? Il me semble que je nais à la vie, au moins à une vie nouvelle.

Les heures s'écoulèrent vite pour eux, et ils furent tout surpris de voir une lueur blanche poindre du côté l'orient et peu à peu s'élever dans le ciel: c'était l'aube. Il fallait se séparer.

— Je ne veux pas que tu reprennes le chemin par lequel tu es venu, dit Juliette, et je vais t'accompagner par l'escalier qui, de cette terrasse, descend au jardin; la clef doit être dans la serrure.

Mais il n'était pas aussi facile de se quitter qu'ils l'avaient cru, et leurs bras refusaient de se détacher. Ils mirent plus d'une demi-heure à franchir les quinze pas qui les séparaient de l'escalier. Pendant ce temps, l'aube blanche commençait à se teindre en rose; il fallait se hâter.

Ils arrivèrent dans le jardin.

— Je vais te conduire jusqu'à la rivière, dit Juliette.

— Et si l'on te voit?

— Je ne peux pas te quitter.

Elle lui prit le bras et doucement elle s'appuya sur lui.

— Allons lentement.

Ils descendirent à petits pas; les oiseaux déjà s'éveillaient dans le feuillage.

— Quand nous reverrons-nous? demanda Airoles.

— Demain, c'est-à-dire ce soir; la nuit qui vient nous appartient encore.

A mesure qu'ils descendaient vers la rivière, Juliette ralentissait le pas. Airoles marchait penché sur elle, et à travers ses vêtements il sentait la chaleur de son corps.

En passant devant une grande corbeille de pivoines qui étaient en fleurs, elle s'arrêta.

— Il faut que je te donne une fleur, dit-elle.

Mais ce ne fut pas seulement une fleur qu'elle cueillit; ce fut tout un bouquet, toute une brassée de magnifiques pivoines rouges, roses et blanches, sur les pétales desquelles roulaient des perles de rosée.

Elle la lui mit dans les bras.

— C'est notre bouquet des fiançailles, dit-elle; par malheur, il sera bien vite fané; mais, si tu le veux, tu peux le rendre éternel. En rentrant, mets-le dans un vase et fais-en un tableau que tu me donneras; je l'aurai sans cesse sous les yeux pour me rappeler cette nuit et notre amour.

Les étoiles s'étaient éteintes, il n'y avait plus une minute à perdre: un jardinier matineux pouvait apparaître d'un moment à l'autre.

Une dernière fois ils s'embrasèrent, et il sauta sur le mur.

— A ce soir!

Mais elle ne voulut remonter l'allée du jardin que lorsqu'elle eut vu le bateau disparaître au loin dans le brouillard qui, comme une fumée blanche, se traînait sur la rivière.

LIV

Ce fut une véritable joie pour Adolphe de voir les dispositions et les sentiments de sa femme envers Airoles changés du tout au tout.

Décidément c'était une « brave petite femme » et, malgré la fermeté de son caractère et sa résolution sur certaines choses, on pouvait très-bien lui faire faire ce qu'on voulait; il n'y avait qu'à savoir la prendre. Si on ne la choquait pas, si on s'adressait à sa raison, si on parlait à son cœur, on l'amenait assez facilement à céder. Quel malheur que sa mère n'eût point procédé avec ces ménagements! Si elle avait pris le chemin qu'il avait su trouver, lui, combien leur intérieur eût été plus agréable!

Ce changement n'était pas le seul d'ailleurs qui le rendît heureux. En même temps que Juliette modifiait son attitude vis-à-vis d'Airoles, elle perdait cet air mélancolique et ennuyé qu'il lui avait si souvent reproché; elle se montrait gaie, rieuse, et, au lieu de l'indifférence habituelle qu'on voyait toujours en elle, on trouvait maintenant de l'entrain; elle prenait plaisir à tout, même à ce qui naguère lui déplaisait, les promenades en bateau, les longues courses à pied.

D'un autre côté, elle était retournée à la peinture, et, après plusieurs années d'un abandon complet, elle avait repris ses brosses. Ce n'était pas encore un tableau comme Adolphe eût aimé à lui en voir entreprendre un qui l'occupait, — un bon sujet dramatique ou anecdotique, — mais enfin c'était quelque chose, et du portrait de Black, le chien de Terre-Neuve, qu'elle faisait pour son fils, elle passerait un de ces jours à la vraie peinture. Il aurait le plaisir de voir le nom de sa femme dans le livret, non plus sous son ancienne forme: « Juliette Nélis, » mais sous sa nouvelle: « Madame Juliette Daliphare. » Et cette pensée flattait son amour-propre. Sans doute, il ne voulait pas que sa femme travaillât sérieusement et vendît ses tableaux, — elle n'avait pas

besoin de cela; — mais il serait fier qu'elle eût quelques succès honorables : pas de tapage, pas de gloire non plus, mais de la discrétion et de la considération.

Au reste, ce sentiment de vanité, qui chez lui était extrêmement vif, trouvait des satisfactions sans cesse renaissantes avec Airoles.

Bien que paysan, Airoles était d'une maladresse invraisemblable en affaires. Il tenait à vendre ses tableaux un prix élevé, parce que ce prix était, jusqu'à un certain point, la consécration de son talent; c'était une reconnaissance de sa valeur et de son rang; mais, une fois ce prix fixé, il ne s'occupait plus de le faire payer et se laissait exploiter par les marchands de tableaux. Entre le prix convenu et la somme reçue, il y avait souvent un écart considérable.

Adolphe avait voulu mettre son expérience commerciale au service de son nouvel ami, et il avait montré tant d'empressement à se charger du règlement d'une affaire litigieuse avec un marchand de tableaux, qu'il avait été impossible de refuser son concours.

Par là, il s'était trouvé mêlé plus étroitement à la vie d'Airoles, et cette intervention lui avait donné une sorte de supériorité sur le peintre.

— Mon Dieu, mon cher, disait-il, que vous êtes naïf en affaires!

Le peintre riait et Adolphe se redressait.

Rien ne pouvait lui être plus agréable que cette protection, car le propre de sa nature c'était la personnalité. Il voulait qu'on comptât avec lui et qu'on eût besoin de ses services. Ceux qu'il obligeait étaient ses amis, et il s'ingéniait à trouver des occasions de leur être utile; ces occasions trouvées, il était reconnaissant à ses débiteurs de lui avoir fourni le moyen de prouver qu'il jouait un rôle dans le monde. Il ne demandait pas de gratitude, il ne demandait même pas qu'on parût heureux de ce qu'il avait fait; il demandait seulement qu'on lui permît de faire. C'était ainsi qu'il se rattrapait de la dépendance dans laquelle sa mère l'avait toujours tenu.

Pour lui ce fut un grand triomphe de pouvoir rendre service au peintre, et par cela seul celui-ci lui en devint de plus en plus sympathique.

— Quel brave garçon que Francis! disait-il souvent à sa femme et à sa mère, mais quel maladroit! Combien il aurait eu besoin d'avoir auprès de lui quelqu'un d'entendu! Sans moi, je suis certain qu'il aurait perdu plus de trente mille francs avec son marchand de tableaux. Je ne veux pas que dorénavant il fasse une seule affaire sans me consulter.

Madame Daliphare elle-même, ordinairement peu facile à séduire, s'était laissée prendre de sympathie pour le peintre. Il était attentif avec elle et respectueux; il l'écoutait, il la croyait, il admirait son intelligence et sa volonté. Sans faire attention que le jugement du peintre appliqué aux affaires d'argent et de commerce n'avait pas une grande valeur, elle était flattée de cette admiration chez un homme de talent, et en même temps elle était fière que cet homme de talent se laissât conduire par son fils. Elle aussi, et à un plus haut degré que personne, avait l'orgueil de la protection et de la supériorité.

Ainsi tout se réunissait pour qu'Airoles fût l'ami de la maison. Belle-mère, mari, femme, chacun avait ses raisons particulières pour être heureux de sa présence.

En peu de temps, il devint le pivot sur lequel tout roulait; et s'il restait deux jours sans venir à Nogent, Adolphe et madame Daliphare se fâchaient contre lui.

— Que fait donc Francis? demandait Adolphe; on ne voit pas Francis.

— Monsieur Airoles devient indépendant, disait madame Daliphare.

Or, devenir indépendant était pour madame Daliphare le plus grand des crimes; quand on avait l'honneur d'être de ses amis, on n'avait pas le droit d'aller ailleurs que chez elle.

Mais Airoles ne devenait pas indépendant, il avait été retenu par une cause quelconque, il donnait son explication, et on lui pardonnait.

Une seule fois, madame Daliphare faillit se fâcher sérieusement avec lui.

— On ne vous a pas vu hier, dit-elle avec ce ton cassant qui donnait à ses paroles une valeur qu'elles n'avaient pas par elles-mêmes.

— Je n'ai pas pu.

— J'avais invité deux amis pour vous mettre en relations avec eux, des gens considérables, bons à connaître pour un artiste.

— J'ai été obligé de partir à la chasse des billets de banque.

— Vous avez eu besoin d'argent et vous ne vous êtes point adressé à moi! s'écria madame Daliphare. Nous prenez-vous pour des marchands d'argent, qui font payer les services qu'ils rendent?

— J'ai demandé ce qui m'était dû.

— Nous ne devons pas demander ce qui nous est dû. Quand on a un payement à faire et qu'on a des amis, on s'adresse à ses amis. Vous saviez bien que si vous aviez besoin de cinq cent mille francs vous n'aviez qu'à me les demander. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

Airoles dut faire des excuses sérieuses, et encore madame Daliphare lui en voulut-elle pendant plusieurs jours.

— Comprends-tu cet artiste, dit-elle à son fils, qui a besoin d'argent et qui ne s'adresse pas à nous : à moi pour une grosse somme, à toi pour une petite? Cette fierté est bête.

— Il n'y aura pas pensé, répliqua Adolphe, qui n'était pas moins blessé que sa mère, mais qui tenait cependant à défendre son ami, « même quand celui-ci avait tort. »

— C'est là précisément ce que je lui reproche; ce n'est pas d'un homme intelligent. Il devait savoir qu'il n'avait pas de refus à attendre de nous, et qu'à un homme dans sa position nous prêterions tout ce qu'il nous demanderait. Il n'a pas voulu demander, voilà la vérité. Je dis que cette fierté est bête, mais il y a longtemps que je sais que les artistes sont des monstres d'orgueil.

Ces mots furent lancés du côté de Juliette, qui dans un coin du salon jouait avec son fils, et qui, depuis qu'il était question d'Airoles, faisait rouler avec frénésie un petit chemin de fer circulaire dont le bruit couvrait la conversation de sa belle-mère et de son mari. Entendit-elle cet axiome formulé à son adresse ou ne l'entendit-elle pas? Toujours est-il qu'elle n'y répondit pas.

De toutes les personnes qui venaient habituellement chez madame Daliphare, il n'y en avait que deux qui fussent restées en dehors de l'influence exercée par le peintre : l'une était madame de la Branche, l'autre était le vieux monsieur Descloizeaux.

Mais, tandis que madame de la Branche manifestait ouvertement son hostilité, le vieux Descloizeaux la cachait avec le plus grand soin.

Toutes les fois que madame de la Branche se trouvait avec le peintre, elle le poursuivait de ses taquineries et de ses railleries, et elle ne manquait pas les occasions de lui être désagréable d'une façon quelconque.

Monsieur Descloizeaux, au contraire, l'accablait de son amitié démonstrative, et, en sa présence comme en son absence, il parlait de lui dans les termes les plus chaleureux. Plus sensible à la flatterie, Airoles eût pu croire qu'il avait dans le vieux beau un admirateur fanatique et un ami dévoué. C'étaient, à chaque instant et à propos de tout, des démonstrations nouvelles. A table, c'était à Airoles que monsieur Descloizeaux s'adressait, et il avait une façon d'établir avec lui des à-parté qui disaient clairement aux autres convives : « Vous voyez

comment nous nous entendons, nous autres gens supérieurs. » Puis, dans les jardins ou dans le salon, il tâchait de l'accaparer, et alors c'étaient des compliments sans fin sur son talent, sur son esprit, sur sa personne, sur tout et à propos de tout. Puis des compliments il arrivait tout naturellement aux épanchements intimes, et plus ou moins adroitement il provoquait les confidences du peintre : « Lui aussi avait été jeune et beau garçon; par malheur, il n'avait pas eu le prestige que prête le talent; quelle influence sur les femmes donne la gloire ! » Mais Airoles n'avait jamais mordu à ces hameçons, et il s'était toujours tenu avec monsieur Descloizeaux dans une réserve convenable; il le traitait en vieil ami de la maison, voilà tout, et bien souvent s'il ne lui avait pas tourné le dos, c'avait été par respect pour madame Daliphare et aussi un peu par prudence.

Pendant ce temps, et chacun de son côté, les deux associés avaient continué leurs observations.

Avec Airoles, elles étaient assez faciles, car, par son caractère, il donnait prise à des remarques significatives. Par beaucoup de côtés, le peintre se rapprochait de l'homme primitif. Il n'avait point vécu dans le monde, où tout ce qu'il y a d'original en nous s'use et s'efface au contact de la médiocrité, et pour bien des choses il était resté tel que la nature l'avait créé. Il ne savait commander ni à ses yeux, ni à ses lèvres, ni à ses mains. Dans un mouvement de colère, ses lèvres se contractaient comme pour mordre. Etonné, il levait les mains en l'air; mécontent, il détournait la tête; heureux, il laissait ses yeux s'allumer.

Par là il se trahissait souvent, surtout pour des regards curieux qui l'étudiaient sans cesse.

Mais cette observation un peu superficielle ne conduisait pas à un résultat précis. Il aimait Juliette, cela était certain; mais cette conclusion n'était pas suffisante, il fallait savoir à quel point ils en étaient dans leur amour.

Et cela était plus difficile, car ils ne commettaient ni l'un ni l'autre ces imprudences qui perdent ordinairement les amants.

Heureuse de voir sans cesse près d'elle celui qu'elle aimait, Juliette s'abandonnait librement à son bonheur, et elle ne prenait pas la peine de cacher la joie qu'elle éprouvait à se trouver avec Airoles.

Quant à lui, heureux de son amour, il ne demandait pas plus que ce qu'on lui donnait, et un long regard, un serrement de main, un mot de tendresse, un baiser quand ils étaient seuls lui causaient une joie dans laquelle il se délectait. Pourquoi de l'impatience? Pourquoi s'exposer à perdre ce qu'il avait? Pourquoi ne pas attendre dans cet enivrement si doux?

Cette situation n'était pas faite pour servir les desseins des deux complices. Cependant il arriva un incident qui leur permit enfin de mettre leur plan à exécution et d'agir conformément aux impulsions de leur haine et de leur jalousie.

LV

Si Airoles s'était montré exigeant, Juliette l'eût maintenu à distance.

Mais précisément parce qu'il demandait peu, elle lui accordait beaucoup, précisément parce qu'il restait dans les limites qu'elle lui avait imposées, elle allait au-devant de lui.

Pendant les trois mois de la belle saison, elle habitait tout à fait Nogent.

Pour être plus près d'elle, Airoles s'était fixé à Chennevières chez sa mère, et de là il venait chaque jour à Nogent, tantôt avec un prétexte, tantôt avec un autre, le plus souvent sans raison aucune, au moins sans raison à donner à ceux qui se seraient inquiétés de ses visites.

Dès la veille il avait été convenu avec Juliette de l'endroit où ils devaient se rencontrer « par hasard ; » quelquefois le long de la Marne entre Nogent et Joinville, quelquefois dans le bois en suivant l'allée parallèle à la petite rivière qui, de la Faisanderie, va former la cascade du lac des Minimes.

Longtemps avant l'heure du rendez-vous, il quittait Chennevières, et en arrivant au haut de la côte qui descend à Champigny, il s'arrêtait, et s'asseyant sur l'herbe, il regardait dans la vallée étendue à ses pieds.

Bien entendu, la distance ne lui permettait pas d'apercevoir celle qu'il attendait, et sa vue se perdait dans la confusion des maisons, des prairies, des jardins et des bois. La rivière, comme un large ruban blanc, traçait une piste autour de laquelle ses yeux couraient. Il ne la voyait pas, mais il la cherchait, il pensait à elle, et par une sorte de vision intérieure, il l'apercevait marchant doucement sur la berge de la rivière, et alors mieux qu'avec les yeux il jouissait de sa démarche gracieuse, de son port de tête, de sa robe de toile qui moulait la forme de ses épaules, de ses petits souliers qui découvraient ses pieds, quelle séduction dans son attitude, quelle suavité dans ses yeux profonds!

Il s'attardait dans cette contemplation idéale; puis, tout à coup, le sentiment du temps écoulé lui revenant, il se levait et descendait la côte comme une pierre qui roule. Lorsqu'il passait la rivière, le tablier du pont tremblait sous ses pas précipités, et le gardien sortait de sa guérite, pour voir qui ébranlait ainsi la solidité de son pont. En peu de temps, il gagnait Joinville, mais alors, regardant à sa montre, il voyait qu'il avait devancé l'heure. Il revenait vers Champigny, puis il retournait vers Joinville, puis il revenait encore en arrière.

Il traversait le village; ce n'était point encore l'heure fixée par Juliette; mais, qui sait, peut-être serait-elle en avance. Il ne l'apercevait pas sur la berge. Alors il lui fallait passer le temps, sans attirer l'attention des curieux. Il s'asseyait sur l'herbe et feignait de dormir; il regardait la rivière couler avec l'air intelligent d'un homme qui crache dans l'eau pour faire des ronds; ou bien il entreprenait des conversations avec les pêcheurs à la ligne : Fait-il bon temps aujourd'hui? cela mord-il? et autres propos de même force. Mais il était obligé d'apporter une certaine attention dans le choix de ses interlocuteurs, car il les avait si souvent plantés là brusquement au milieu d'une explication intéressante, pour courir au-devant de Juliette qui apparaissait tout à coup, qu'il était connu de plusieurs des habitués des bords de la Marne, et ceux-là, indignés de ses façons, lui tournaient le dos lorsqu'il les approchait.

Enfin tout au loin il apercevait une forme blanche, un voile qui voltigeait au vent; il regardait, un enfant courait sur l'herbe. C'était elle. Il reprenait sa marche à grands pas, et à mesure qu'il avançait il se délectait à la voir venir au-devant de lui d'un pas lent et mesuré.

Ils se rapprochaient, leurs regards s'embrassaient, leurs mains se joignaient; ils ne parlaient point, et pendant quelques minutes ils restaient perdus dans leur ravissement.

Enfin ils reprenaient le chemin que Juliette venait de faire, et alors, marchant côte à côte, ils laissaient leurs lèvres formuler librement les paroles qui leur montaient du cœur.

Combien de choses à se dire depuis la veille !... M'aimes-tu? A quoi pensais-tu hier, à huit heures du soir?

L'enfant courait devant eux; personne ne les écoutait, personne ne les dérangeait; avec quel dédain ou quelle indifférence ils regardaient les gens auprès desquels ils passaient.

Ils parlaient du passé, de l'avenir, de ce qu'ils avaient fait la veille, de ce qu'ils feraient le lendemain, des

moyens de se voir et de s'assurer des heures de liberté comme celles dont ils jouissaient en ce moment.

Ils parlaient d'eux-mêmes et de projets en projets, de rêves en rêves, perdant le sentiment de la réalité, au-dessus de laquelle ils s'élevaient, ils s'arrangeaient une vie de félicité où l'amour était tout. C'était une sorte de ravissement, ils planaient au-dessus de la terre et, se soutenant, s'excitant l'un l'autre, ils se maintenaient dans des espaces imaginaires, — un paradis d'amour.

Cependant il fallait rentrer dans la vulgarité des choses ordinaires, car on arrivait à Nogent.

Alors ils s'exhortaient réciproquement à la modération et à la prudence.

— Voile ton regard, disait-elle.

— Eteins l'éclat de ton visage, disait-il; tes mains tremblent.

— Soyons calmes, soyons sages!

Et ces jours-là en effet ils mettaient de la modération dans leur parole, et de la prudence dans leur attitude : heureux du bonheur qu'ils avaient goûté, ils pouvaient se contenir et s'observer.

Mais il y avait des jours au contraire où ils n'avaient pas pu s'assurer une seule minute de solitude et où ils ne pouvaient se voir qu'en public, devant les importuns qui emplissaient la maison, et alors le calme et la sagesse étaient oubliés.

Ils ne pouvaient pas se parler, ils ne pouvaient pas se regarder; pas une seconde d'intimité, pas un mot de tendresse. Comme si leur cœur n'était pas plein d'amour, ils restaient à côté l'un de l'autre, n'échangeant que des paroles insignifiantes, dont l'accent même devait être contenu.

Alors Juliette, le voyant malheureux, voulait lui faire oublier ce supplice, et elle cherchait les occasions de lui jeter un mot d'amour à l'oreille, de lui presser la main dans une caresse furtive, de le serrer dans ses bras dans un élan passionné. Elle ne voulait pas qu'il partît mécontent et désolé.

Mais les occasions qu'on cherche ainsi et qu'on violente sont pleines de périls.

Il était difficile de s'isoler et de se mettre à l'abri des regards curieux.

— Il l'était surtout d'échapper à la surveillance de madame de la Branche et de monsieur Descloizeaux. Si Juliette croyait s'être assuré quelques minutes de tête-à-tête, elle voyait survenir madame de la Branche qui s'attachait à elle et ne la quittait plus. Si Airoles croyait être parvenu à se débarrasser des fâcheux qui l'empêchaient de rejoindre Juliette, il trouvait presque toujours monsieur Descloizeaux qui lui barrait le chemin et qui, lui prenant le bras affectueusement, tenait à lui « en raconter une bien bonne. »

Cependant ils parvenaient encore à se soustraire quelquefois à cette curiosité et à cette surveillance, mais ce n'était qu'au prix d'alertes et de dangers qui leur donnaient de vives émotions.

Un dimanche qu'ils avaient ainsi passé la journée entière sans pouvoir échanger un seul mot, Juliette, voyant l'heure de la séparation s'approcher, fut entraînée à l'une de ces imprudences qu'elle blâmait, mais qu'elle ne pouvait s'empêcher de commettre. A un certain moment, se croyant seule avec Airoles dans une allée du jardin et ne voyant personne autour d'eux, elle se jeta dans ses bras et le serra sur son cœur dans une étreinte folle.

Cela se passa avec la rapidité d'un éclair; ils s'enlacèrent, leurs lèvres s'unirent, et ils se séparèrent; puis, s'efforçant de prendre un air indifférent, ils rentrèrent à la maison.

Sous le vestibule, ils se trouvèrent face à face avec monsieur Descloizeaux, et il sembla à Juliette que celui-ci les regardait avec un étrange sourire, railleur et méchant. Mais elle n'y fit pas autrement attention : son cœur bondissait dans sa poitrine, et elle était emportée dans un tourbillon de joie.

Mais le lendemain, en apprenant que monsieur Descloizeaux demandait à la voir à l'heure précisément où madame Daliphare était à Paris, elle eut le pressentiment qu'il avait dû les surprendre et ce fut avec une certaine inquiétude qu'elle descendit au salon.

Elle le trouva debout, plus coquet encore dans sa tenue qu'à l'ordinaire : son pantalon gris ne faisait pas un plis, sa redingote bleue boutonnée le serrait finement à la taille, son linge était d'une blancheur éblouissante, et ses moustaches frisées, teintes depuis le déjeuner, n'avaient rien perdu encore de leur noir.

— Vous êtes surpris de me voir, dit-il en tendant la main à Juliette; je viens pour vous...

Elle retira sa main qu'il voulait garder.

— Pour vous rendre service. Voulez-vous me permettre de m'asseoir?

Elle lui montra un fauteuil et s'assit elle-même sur une chaise à une distance respectueuse.

— Vous savez, dit-il, quel sentiment vous m'avez inspiré.

Elle se leva vivement, mais il ne se laissa pas interrompre.

— Vous me rendrez cette justice, continua-t-il, que depuis le jour où je vous ai entretenu de ce sentiment et où vous n'avez pas voulu m'entendre, j'ai mis dans mes rapports avec vous toute la discrétion que vous pouviez désirer. Je n'ai point cessé de vous voir, parce que cela m'était impossible; mais je n'ai point parlé, et, soit par un mot, soit par un regard, je n'ai jamais fait la moindre allusion au secret que je gardais là.

Il frappa sur sa poche de côté, dans laquelle bouffait son mouchoir.

— Je me serais, je l'espère, toujours tenu renfermé dans cette réserve, si le hasard ne m'avait rendu témoin d'un fait qui me délie les lèvres. Vous savez que je suis du département du Nord et vous savez aussi que dans le nord de la France et en Belgique, on a l'habitude d'employer des espoins. L'espion, n'est-ce pas? est un petit miroir placé aux fenêtres et disposé de telle sorte qu'il reproduit l'image de la rue. Cette habitude de jeunesse m'a donné une certaine habileté pour voir, au moyen des glaces et des fenêtres, ce qui se passe loin de mes yeux. C'est ainsi qu'hier, dans cette fenêtre précisément, ouverte de manière à réfléchir ce qui se passait dans cette allée, j'ai été témoin d'une scène que je ne veux pas vous décrire, mais qu'il suffira de vous indiquer pour que vous ne me fermiez plus la bouche maintenant, comme vous me l'avez fermée autrefois.

Juliette pâlit, comme si elle allait tomber en syncope, mais elle ne bougea pas.

— L'allée était déserte, continua le vieux beau; vous vous y promeniez avec monsieur Airoles, il était cinq heures quarante-cinq minutes.

Il se fit un long silence, Juliette, immobile sur sa chaise, tenait ses yeux baissés, monsieur Descloizeaux la regardait en souriant, et, de temps en temps, il passait sa langue sur ses lèvres comme le chat qui se délecte à l'idée de croquer la souris qu'il tient entre ses pattes; cependant il ne faisait ce mouvement qu'avec une certaine prudence, pour ne pas mouiller sa moustache et la déteindre.

— Qu'une femme, dit-il, soit irréprochable et imprenable, cela se comprend jusqu'à un certain point : c'est une faiblesse qu'il faut respecter et qu'un galant homme respecte toujours. C'est ce que j'ai fait tant que j'ai cru que vous étiez cette femme insensible. Mais ce que mes yeux ont vu hier m'ouvre les lèvres aujourd'hui. Pourquoi me taire, quand un autre parle?

— Monsieur...

— Vous voulez dire que c'est précisément parce qu'un autre a parlé que je dois me taire. Eh bien! non; car je ne suis pas jaloux, au moins je saurais fermer les yeux

sur ce que je ne dois pas voir. Qu'est-ce que je vous demande? Un peu de tendresse, de la bonté, de la complaisance; me souffrir près de vous en ami, en conseil. L'amour d'un vieillard, chère Juliette, n'est pas ce que vous croyez: il est plein d'indulgences que vous ne soupçonnez pas, il est toujours soumis, il n'est pas compromettant; il reçoit ce qu'on veut bien lui donner et n'exige rien de ce qu'on lui refuse. Avec lui, pas de soupçons, pas de dangers d'aucune sorte.

Juliette était restée pendant assez longtemps comme si elle était accablée; la pâleur et la rougeur se succédaient instantanément sur son visage. Tout à coup elle se leva et passa devant monsieur Descloizeaux, la tête haute. Il étendit la main pour la retenir, elle le regarda en face:

— Que votre main me suive, dit-elle, et je sonne.

Et, sans se retourner, elle sortit du salon.

LVI

Avant de remonter à son appartement, Juliette commanda qu'on attelât tout de suite le poney au panier, puis cet ordre donné elle alla habiller son fils pour sortir.

Quand elle redescendit, tenant l'enfant par la main, elle trouva monsieur Descloizeaux dans le vestibule. Elle voulut l'éviter, et un moment elle hésita si elle ne retournerait pas en arrière; mais il vint au-devant d'elle. Des domestiques regardaient curieusement ce qui se passait, il fallait se contenir.

Il s'approcha d'elle, et lui parlant à mi-voix:

— Vous n'avez donc pas compris que vous aviez tout intérêt à me ménager? dit-il.

Elle continua de marcher.

— Le désespoir, dit-il, peut nous entraîner bien loin.

Elle ne le regarda même pas, et comme son fils voulait s'arrêter, elle le tira doucement.

— Viens, Félix, dit-elle.

Encore quelques pas et elle allait atteindre le perron; monsieur Descloizeaux s'avança de manière à lui barrer le passage.

— Laisse-nous donc monter en voiture, monsieur Oizeau, dit l'enfant; nous allons chez mon ami Airoles.

— Encore un coup, dit monsieur Descloizeaux, réfléchissez au danger d'exaspérer un homme qui a entre les mains un secret tel que celui que j'ai surpris hier.

— Est-ce que monsieur Oizeau vient avec nous? demanda l'enfant.

— Pourquoi donc veux-tu que j'aille avec toi, mon petit Félix? Est-ce que cela te ferait plaisir?

— Non; mais, si tu étais venu avec nous, je t'aurais demandé quelque chose.

— Eh bien! demande tout de suite.

Juliette voulut entraîner son fils, mais celui-ci avait pour habitude de n'en faire qu'à sa tête; quand il avait une idée, il la suivait jusqu'au bout.

— Pourquoi, demanda-t-il, noircis-tu tes serviettes à table? Jean dit que tu essuies tes bottines avec, Rachel dit que tu essuies tes moustaches; tu mets donc du cirage à tes moustaches.

Monsieur Descloizeaux fut un moment décontenancé; il était dans une situation à ne pas retrouver facilement sa présence d'esprit, et cette question d'enfant terrible l'avait exaspéré.

Juliette profita de ce moment de trouble pour franchir la porte et descendre le perron.

Mais Félix ne voulait pas la suivre. Son esprit était logique; il avait posé une question, il tenait à avoir une réponse.

— Est-ce que c'est vraiment du cirage? dit-il en se campant devant monsieur Descloizeaux.

Celui-ci abandonna la place et, ayant salué Juliette, il se dirigea vers la porte de sortie.

— Monsieur Oizeau! monsieur Oizeau! criait l'enfant.

Juliette prit son fils dans ses bras et l'installa dans le panier; le plaisir d'avoir un fouet à la main fit oublier à l'enfant l'idée dont il s'était féru.

— Hue! dit-il.

Et il toucha le poney, qui, habitué à ses caresses, se mit pacifiquement en route, trottant de son pas court, la tête baissée entre les jambes.

Lorsqu'ils furent dans la rue, ils aperçurent monsieur Descloizeaux à une certaine distance devant eux.

— Monsieur Oizeau? cria l'enfant.

— Félix, je t'en prie, mon enfant, dit Juliette.

Mais elle n'eut pas besoin d'insister pour le faire taire, car au moment où ils allaient atteindre monsieur Descloizeaux, celui-ci entra chez madame de la Branche.

C'était une fête pour Félix d'aller à Chennevières, où il était reçu en enfant gâté; madame Airoles, qui l'avait pris en grande affection, se mettait à ses ordres, elle savait l'amuser, et elle avait toujours pour ses collations du fromage à la crème.

Aussi tout le long du chemin fouetta-t-il le poney et la route se fit assez rapidement.

Airoles n'attendait point Juliette et son premier mouvement fut un élan de joie; mais lorsque leurs regards se furent croisés, il sentit qu'il devait se passer quelque chose de grave et que cette visite n'était point une simple surprise, un plaisir qu'elle avait voulu lui faire.

Quel danger la menaçait?

— Le paon! dit Félix.

Et suivi de madame Airoles il entra dans la basse-cour pour jouer avec le paon et décider l'oiseau à faire la roue au soleil.

— Eh bien? demanda Airoles, lorsqu'il fut seul avec Juliette.

— Allons dans votre atelier, dit-elle.

Il passa le premier et elle le suivit vivement.

La porte de l'atelier refermée, Airoles recommença sa demande par son regard anxieux; mais au lieu de lui répondre, elle se jeta dans ses bras.

Il la sentit frémir contre sa poitrine et son angoisse s'augmenta.

— Chère Juliette!

— Dites malheureuse.

— Que se passa-t-il donc? Parlez, je vous en prie.

— On sait tout.

— Tout?

— Nous avons été vus hier dans l'allée.

— Par qui?

Elle lui raconta alors comment monsieur Descloizeaux les avait aperçus dans une vitre.

— Qui vous l'a dit?

— Lui-même. Il était à la maison il y a une heure à peine, et je l'ai quitté pour accourir ici.

— Chère Juliette, je vous en supplie, ayez le courage d'être franche jusqu'au bout et de tout me dire. Ce monsieur Descloizeaux m'est suspect depuis la première fois que je l'ai vu près de vous; il a une façon de vous regarder, il a une façon de vous prendre la main, qui me soulèvent le cœur. Mes soupçons sont-ils fondés?

Elle détourna la tête.

— Songez qu'il faut que je sache la vérité entière pour apprécier dans toute son étendue le danger qui nous menace.

— Eh bien, oui, dit-elle enfin en rougissant.

— Il a osé?

— Il a voulu me parler d'amour.

— Lui, ce vieux libertin?

— Depuis ce jour, et il y a de cela plusieurs années, il s'était tenu à sa place; sa présence me gênait, mais c'était tout. Ce qu'il a vu hier lui a de nouveau ouvert les lèvres; il est venu ce matin pendant l'absence de ma belle-mère, et, sous le prétexte de me faire une visite, il

m'a raconté ce qu'il avait vu hier. Je suis accourue près de vous.

— Et...

— Que faire?

— Avant d'examiner ce que nous avons à faire, il faut tout savoir, et malgré ma prière vous ne me dites pas tout. Pourquoi monsieur Descloizeaux vous a-t-il fait ce récit, dans quel but? En ami, pour vous demander de rompre une liaison compromettante?

Elle baissa la tête.

— Non, n'est-ce pas? Alors je comprends; il vous a dit: « Je suis maître de votre secret, comptons ensemble. » Eh bien! c'est avec moi qu'il devra compter.

— Francis, voulez-vous me perdre?

— Je veux que votre pureté ne soit pas exposée aux souillures de ce vieillard immonde.

— Pouvez-vous l'empêcher de parler; aux yeux du monde, avez-vous le droit de me défendre? et votre intervention seule n'est-elle pas l'aveu de la vérité?

Il marchait dans l'atelier à grands pas, tournant et retournant sur lui-même.

— Je ne souffrirai pas, dit-il en mots entre-coupés, que ses regards cyniques se posent sur vous et que ses paroles dépravées effleurent votre oreille. Il vous toucherait la main, lui! non, je ne le souffrirai pas.

— Je comprends votre colère, dit-elle en le retenant de la main.

— Ce n'est pas de la colère c'est du dégoût. Un homme vous aimerait et vous le dirait, je souffrirais tous les tourments de la jalousie; mais ce serait un homme, et les sentiments qu'il éprouverait pour vous auraient quelque chose de grand et de noble, ce serait de l'amour. Ceux de ce vieillard n'ont que de la bassesse, c'est de la débauche.

— Ecoutez-moi, mon ami; ne vous laissez pas emporter par la violence. L'impression de dégoût que vous pouvez éprouver n'égalera jamais celle que j'ai ressentie, car ces paroles que vous imaginez, je les ai entendues; ces regards, je les ai vus. Mais il ne s'agit pas de monsieur Descloizeaux en ce moment; il s'agit de mon enfant, de vous, de moi, de notre amour, de mon honneur. S'il parle, qu'aurons-nous à faire? C'est cela que je suis venue vous demander.

— On ne le croira pas.

— Mon mari, non; mais le monde, les curieux, les indifférents, ma belle-mère? Il y a des choses difficiles à dire et il y a des sujets que je n'aurais pas voulu aborder avec vous; cependant ces choses il faut les dire maintenant, ces sujets il faut les aborder. Votre regard est trop fin d'ailleurs pour n'avoir pas remarqué que la paix qui paraît régner entre ma belle-mère et moi n'est pas sincère; madame Daliphare me supporte difficilement dans son intérieur, et il est certain qu'elle saisirait avec empressement toutes les occasions qui pourraient m'en faire sortir.

Elle attendait une réponse, mais Airoles ne parla point. Elle le regarda longuement et vit sur son visage une sorte de sourire; dans ses yeux elle crut lire plus de satisfaction que d'angoisse. Ils restèrent assez longtemps ainsi.

— Vous ne me répondez rien? dit-elle enfin.

— C'est que je ne pense pas au présent, mais à l'avenir; je suis au jour où se réaliserait cette rupture dont vous parlez.

— Et vous croyez que ce jour-là, je me refugierais près de vous? s'écria-t-elle. Voilà donc l'explication de ce sourire que je ne voulais pas voir sur vos lèvres et de ce bonheur que je ne voulais pas lire dans vos yeux.

— Eh bien! oui, chère Juliette, s'écria-t-il en la saisissant dans ses bras, car ce jour-là tu seras à moi tout entière. Où tu voudras, loin de Paris, loin du monde, à moi, ma femme!

Anéantie par cette étreinte, troublée par cette parole, fascinée par ce regard, brûlée par ses lèvres, elle s'abandonna dans les bras qui la serraient.

Mais ce moment de défaillance ne dura pas une seconde; elle se dégagea vivement et le repoussant:

— Vous savez bien, dit-elle d'une voix ferme, que je n'abandonnerais jamais mon fils, et que je ferais tout au monde pour qu'on ne me sépare pas de lui.

— Alors faites-le dès maintenant.

— Ah! mon ami, vous, c'est vous qui en ce moment parlez ainsi?

— Pardonnez-moi ce mouvement de brutalité, je n'ai pas été maître de moi en retombant du rêve que j'entrevoyais dans la réalité où vous me rejetiez. Vous avez raison; ce n'est pas de cet homme qu'il s'agit, ce n'est pas de moi, ce n'est pas de l'avenir; c'est du présent, c'est de vous, c'est de votre enfant, c'est de votre honneur. Cherchons, et ce qu'il faudra faire, soyez sûre que je le ferai sans hésitation, sans plainte. C'est par mon amour que vous êtes menacée, c'est à mon amour de se sacrifier.

Elle lui tendit la main, et, le regardant avec toute la passion qui l'exaltait:

— Ah! oui, te voilà, dit-elle; c'est toi! Je ne suis pas digne de ton amour.

Et elle s'accusa elle-même.

Ils se mirent à chercher les moyens qui pourraient les mettre à l'abri du danger dont ils étaient menacés. Mais quoi trouver? Ils ne pouvaient pas empêcher monsieur Descloizeaux de parler. Sans doute, il y avait de grandes chances pour qu'on ne le crût pas; mais enfin l'éveil serait donné, et si cette dénonciation n'aboutissait pas cette fois, elle aurait au moins pour résultat de les exposer à une surveillance active. Jusqu'à ce jour on avait fermé les yeux, on les ouvrirait, et alors il ne serait que trop facile d'arriver à une certitude s'ils continuaient à se voir librement comme ils s'étaient vus depuis plusieurs mois.

— Ah! notre amour, dit Juliette; nos belles journées de liberté, de sérénité!

Il fut convenu cependant qu'ils ne changeraient rien à leurs relations apparentes: seulement, dans l'intimité, ils apporteraient plus de prudence et plus de réserve.

A ce moment, Félix entra dans l'atelier, suivi de madame Airoles. Il tenait à la main une cage en osier dans laquelle on voyait deux petits paonneaux couverts d'un duvet jaune.

— Tiens, maman, dit-il en courant à sa mère, madame Airoles me donne des petits paons; partons vite pour que je les lâche dans ma basse-cour. Ils ont déjà une aigrette, tu sais, sur la tête. Viens, viens!

Il n'y avait pas à résister. Airoles, du regard, tâcha de la retenir; mais elle se laissa entraîner par son fils et elle remonta en voiture.

LVII

Félix était un de ces enfants pour lesquels le « faire voir » est beaucoup plus que « l'avoir. »

Ce qui l'enchantait dans le cadeau de madame Airoles, c'était bien plus le plaisir de faire voir ses paonneaux à sa grand-mère que de les avoir.

Aussi, hâta-t-il le retour comme il avait hâté l'aller, mais pour une raison différente.

— C'est grand'mère qui va être contente, disait-il Elle n'a jamais eu de paons, je vais lui en donner un; seulement, je le garderai dans ma basse-cour, et il sera tout de même à moi.

En descendant de voiture, il demanda si sa grand'mère était revenue de Paris; on lui répondit qu'elle était arrivée depuis quelques instants, mais qu'elle était en ce moment avec madame de la Branche.

— Attends que madame de la Branche soit partie, dit Juliette.

Mais l'enfant ne voulut rien écouter; il tenait la cage dans ses bras, il voulait la porter à sa grand'mère. L'empêcher d'entrer dans le salon, c'eût été provoquer une révolte.

— Conduisez Félix au salon, dit-elle à la femme de chambre.

Et elle descendit dans le jardin pour attendre son fils devant la porte de la basse-cour.

Il existait en effet entre elle et madame de la Branche une profonde antipathie, et toutes les fois qu'elle pouvait éviter sa présence, elle se hâtait d'en saisir l'occasion.

Petite, maigre et noire, le teint bis, la peau grenue, les cheveux rares, les dents jaunes, madame de la Branche haïssait d'instinct les femmes qui avaient de la taille, de l'éclat dans la carnation, des cheveux et des dents. Il fallait être laide à faire peur pour trouver grâce devant ses yeux; alors, tout en reconnaissant largement vos défauts physiques, elle exaltait vos qualités morales. Juliette était assez belle pour avoir mérité cette haine instinctive, mais la beauté n'était pas le seul grief que madame de la Branche eût contre elle. Juliette avait un garçon, et elle avait eu quatre filles en quatre ans; elle était dévote, et Juliette ne l'était pas; elle élevait ses enfants sévèrement, durement, et Juliette laissait toute liberté à son fils. Il y avait là de quoi exaspérer un caractère comme le sien, et cette exaspération déjà vive s'était encore aggravée par l'alliance qu'elle avait faite avec le vieux Descloizeaux.

Dans ces conditions, les relations entre deux femmes si différentes de nature, de caractère et d'humeur devaient être difficiles, et pour se maintenir dans les limites des convenances, il avait fallu d'une part l'indifférence dédaigneuse de Juliette, et d'autre part, la souplesse d'intelligence, la finesse d'esprit de madame de la Branche.

Juliette s'était éloignée de quelques pas à peine dans la direction de la basse-cour, lorsqu'elle entendit derrière elle les pleurs et les cris de son fils.

Elle revint vivement : l'enfant, tenant toujours la cage dans ses bras, pleurait en trépignant des pieds.

Il fallut longtemps à Juliette, et elle dut employer toute sa tendresse et toutes ses gâteries pour obtenir l'explication de ce désespoir.

— Grand'mère n'a pas voulu venir avec moi, elle n'a pas voulu regarder mes paons; elle m'a renvoyé, et comme je ne voulais pas m'en aller, elle m'a pris par le bras et m'a mis à la porte.

Puis ses pleurs reprirent.

— Elle... m'a fermé... la porte... sur le dos, hi! hi! C'est la faute de madame de la Branche, qui a voulu rester seule avec elle. Je ne donnerai pas de paon à grand'mère.

— Madame de la Branche n'est pour rien là-dedans, dit Juliette, qui ne voulait pas que son fils partageât ses sentiments d'hostilité.

— Si, maman, si; elle a dit : « Laisse-nous, » et c'est elle qui a obligé grand'mère à me mettre à la porte, la porte sur le dos, hi! hi! Elle a dit : « Nous avons besoin de parler. » Tu vois bien que c'est elle.

Juliette était dans une disposition où l'esprit surexcité va rapidement et sûrement au fond des choses.

Madame de la Branche était là pour mettre à exécution les menaces de monsieur Descloizeaux.

Comment madame de la Branche se trouvait-elle mêlée à cette infamie et se faisait-elle la complice de cette vengeance? Juliette ne pouvait pas le deviner; mais s'il lui était impossible de voir comment cette alliance s'était conclue, elle était certaine du but que les deux associés poursuivaient.

Mille choses qui ne l'avaient pas frappée, alors qu'elles s'étaient produites, lui revenaient maintenant, et s'éclairant les unes par les autres, se confirmant surtout par ce concours précipité de faits : la tentative de monsieur Descloizeaux près d'elle, son entrée chez madame de la Branche, la visite de celle-ci à madame Daliphare, ne lui laissaient aucun doute. On voulait la perdre, et en ce moment même on travaillait à cette perte.

Que devait-elle faire?

Se défendre franchement ou laisser les choses aller et voir quelle tournure elles prendraient.

Sans doute, elle pouvait entrer dans le salon et interrompre les confidences et les insinuations de madame de la Branche. Mais quel résultat utile cela produira-t-il? Ces confidences, interrompues aujourd'hui, reprendraient demain.

Après avoir balancé l'un et l'autre parti, elle s'arrêta à la résolution d'attendre que l'attaque se produisît et de se tenir sur ses gardes. Avec une femme telle que sa belle-mère, cette attaque ne serait pas retardée de longtemps, si elle était possible.

En conjecturant que madame de la Branche n'était qu'un instrument aux mains de monsieur Descloizeaux, Juliette ne se trompait pas.

Mais la mission était si délicate que la femme du notaire, malgré toutes les ressources de son esprit, s'était trouvée embarrassée pour entamer ses confidences, et jusqu'au moment où Félix était entré dans le salon, elle s'était tenue dans des banalités qui n'avaient pas même permis à madame Daliphare de soupçonner le but de cette étrange visite.

Pour madame Daliphare, les gens qui lui demandaient une entrevue particulière et qui tournaient autour des phrases sans s'expliquer franchement, étaient des emprunteurs qui venaient réclamer d'elle un service d'argent.

— Est-ce que de la Branche est mal dans ses affaires? se dit-elle, ou bien cette petite femme a-t-elle une note chez sa couturière?

Et comme elle n'avait pas pour habitude d'aller au-devant des gens, elle avait pris un secret plaisir à laisser madame de la Branche s'entortiller dans ses discours.

Mais enfin la sortie de Félix et ses pleurs avaient fourni à madame de la Branche l'occasion qu'elle cherchait inutilement depuis dix minutes.

— Ce pauvre enfant, dit-elle, lorsque la porte fut refermée, combien je suis fâchée du chagrin que je lui cause; et cela me désole d'autant plus que jusqu'à un certain point, c'est pour lui que je suis venue vous faire cette visite, qui peut-être vous surprend.

— Pour Félix?

— Pour lui, pour vous, pour monsieur Adolphe, pour cette chère Juliette. Vous savez, n'est-ce pas, sans qu'il soit besoin que je vous le dise, tout l'intérêt que vous et votre famille vous nous inspirez?

Madame Daliphare eut une légère contraction dans la bouche. Inspirer le respect la flattait; l'admiration, l'envie même lui étaient agréable; mais inspirer l'intérêt produisait en elle un tout autre sentiment : elle n'avait besoin de personne. Sur ce point, son amour-propre était féroce.

— Nous vous sommes bien reconnaissants, dit-elle en pinceant les lèvres.

— C'est à mériter cette reconnaissance, poursuivit madame de la Branche, qui s'était servie de son mot avec intention et qui jouissait de l'effet qu'il avait produit, — c'est à mériter cette reconnaissance que je veux m'attacher par ma franchise. Seulement, ce que j'ai à vous dire est si délicat, si difficile, que je ne pourrai parler que si vous me promettez votre indulgence.

Madame Daliphare n'était pas patiente, et ces circonlocutions avaient pour effet certain de l'exaspérer. Madame de la Branche voyait cette exaspération se traduire par des mouvements nerveux; cependant, loin de renoncer à son système de réticences et de protestations, elle l'exagéra encore.

— Il a fallut, dit-elle, pour me décider à cette démarche, une pression irrésistible, et sans le souvenir de vos bontés, sans l'amitié que vous avez bien voulu me témoigner depuis mon enfance, je serai encore hésitante.

— Il me semble que vous l'êtes toujours, interrompit madame Daliphare.

— Hésitante à parler, cela est vrai; mais maintenant que je suis ici, je ne partirai pas sans vous avoir tout dit. Ce qui a été dur, ça été de venir, car c'est seule que j'ai dû prendre cette résolution. A qui m'adresser, en effet, pour demander conseil dans mon embarras et mon inquiétude?

— Et votre mari? dit madame Daliphare, qui, bien que n'ayant jamais consulté le sien, était d'avis qu'une femme ne devait pas faire un mouvement, pas dire un mot, sans l'autorisation de son mari.

— Pour toutes choses, je consulterais certainement mon mari, une seule exceptée; car, toutes les fois qu'il s'agit d'une femme jeune et belle, monsieur de la Branche perd la tête : cette femme a toutes les qualités, et quoi qu'elle ait fait, elle a eu raison, mille fois raison de le faire. Je ne pouvais donc m'adresser à lui, car c'est d'une femme jeune, belle, très-belle, trop belle même qu'il s'agit.

Madame Daliphare fit un mouvement, qui prouva que l'exaspération avait été remplacée par l'attention.

— En un mot, dit madame de la Branche en baissant la voix, c'est de madame Adolphe que je veux vous parler.

— Et pourquoi alors vous adressez-vous à moi et non à elle? Dans une affaire délicate et qui la touche personnellement, ma belle-fille a assez de raison pour prendre elle-même le parti qu'elle juge bon; je n'ai pas l'habitude de me mêler de ses affaires ni de l'influencer en rien.

— Ce n'est pas de sa raison que je me défie; mais Juliette, qui est avec vous, chère madame, d'une patience et d'une douceur que tout le monde remarque, serait sans doute moins facile avec moi; elle n'aurait pas pour m'écouter cette bienveillance que je rencontre en vous, et il me serait impossible de m'expliquer d'ailleurs.

— Enfin, de quoi s'agit-il? Encore une fois, si cela est possible, expliquez-vous franchement; je sais ce que parler veut dire, et avec moi, toutes ces précautions sont inutiles.

Il s'agissait d'une chose affreuse, épouvantable, qui avait été cruelle à entendre et qui était terrible à répéter. Il s'agissait des propos du monde, de ses accusations, de ses calomnies.

Assurément, elle ne croyait pas, elle, madame de la Branche, un seul mot de ses accusations; mais enfin, par intérêt pour la famille Daliphare, elle se croyait obligée à répéter au chef de cette famille ces calomnies.

Pour tout dire sans phrases et sans détours, on s'occupait beaucoup de l'amitié intime qui s'était établie entre madame Adolphe Daliphare et monsieur Airoles.

Sans doute, si ces calomnies ne s'appuyaient sur rien de positif, il faudrait les mépriser; mais précisément elles paraissaient avoir une base qui permettaient d'établir les insinuations les plus pernicieuses.

Ainsi, on s'étonnait que presque tous les jours madame Adolphe et le peintre se rencontrassent sur les bords de la Marne, où ils se promenaient longuement, comme des gens qui parlent d'autres choses que de la pluie et du beau temps; « on » avait aussi rencontré monsieur Airoles, la nuit, devant le mur du jardin; enfin, dans la maison même, « on » avait fait des remarques significatives.

Quelles étaient ces remarques, c'était ce que madame de la Branche ignorait, car pour elle, elle n'avait jamais rien vu que de parfaitement innocent. Mais enfin d'autres personnes en savaient plus long qu'elle là-dessus.

Il fallut que madame Daliphare lui fit presque violence pour la décider à nommer ces personnes, et ce fut après une longue défense qu'elle se décida à nommer monsieur Descloizeaux, qui, plus d'une fois, s'était étonné de cette intimité entre une femme jeune et belle comme Juliette et un homme dangereux comme le peintre.

En quoi monsieur Airoles était-il dangereux, c'était ce qu'elle ne voyait pas; mais tel était le sentiment de monsieur Descloizeaux, et elle croyait qu'on devait avoir égard à cette opinion, qui s'appuyait sur une grande expérience du monde et de la vie.

Là-dessus elle s'était levée, et, après mille protestations d'amitié, de dévouement et de discrétion, elle avait laissé madame Daliphare véritablement intriguée; — et, pour la première fois de sa vie peut-être, décontenancée.

LVIII

Assurément madame Daliphare n'était pas disposée à regarder sa belle-fille comme un miroir de perfection; mais, parmi tous les griefs plus ou moins justes qu'elle nourrissait contre elle, il ne s'en trouvait pas de nature à lui faire admettre comme probable ce que madame de la Branche lui apprenait.

Cela n'était pas possible.

Tout en elle se réunissait pour l'empêcher de croire à une pareille accusation.

Que Juliette fût coquette, qu'elle fût trompeuse, cela elle l'admettait; mais qu'elle eût un amant, c'était impossible.

Par sa nature, par son genre de vie, par ses habitudes, par le milieu qu'elle avait fréquenté, madame Daliphare n'était pas préparée à croire à la passion et à ses entraînements.

Comment Juliette eût-elle pu aimer un autre homme que son mari? N'était-elle pas heureuse, et ne jouissait-elle pas dans son ménage de tout ce que la fortune et la considération peuvent donner?

Pourquoi en eût-elle aimé un autre, alors que ce mari avait pour lui toutes les qualités: la jeunesse, la force, la santé, la beauté? Airoles préféré à son fils? Allons donc! c'était tout simplement absurde. Juliette avait des yeux pour voir et une intelligence pour comprendre. Adolphe était bel homme. Airoles était laid; Adolphe était correct dans sa mise, bien peigné, bien rasé; Airoles était ébouriffé comme un sauvage, les manchettes de sa chemise étaient toujours fripées.

Mais, d'un autre côté, madame de la Branche avait cité des faits particuliers qui ne permettaient pas de traiter cette accusation à la légère.

Si invraisemblables que fussent ces faits, tout est possible en ce monde, et Juliette, depuis qu'elle était devenue sa belle-fille, lui avait montré qu'elle était capable de bien des choses dont autrefois on n'aurait pas osé la soupçonner. Elle avait bien oublié la reconnaissance qu'elle leur devait; pourquoi maintenant n'oublierait-elle pas la foi jurée à son mari? Toutes les fautes s'enchaînent

Pour être juste envers madame Daliphare, on doit dire que sa première pensée, lorsqu'elle en arriva à accepter la possibilité de cette trahison, fut pour son fils. Le malheureux! comme il souffrirait, déshonoré par celle qu'il avait élevée jusqu'à lui! Quelle honte! Trompé par celle qu'il aimait, quel désespoir!

Mais, après cette première pensée, il lui en vint une seconde, et celle-là fut personnelle.

Si cette trahison était vraie et si elle pouvait se prouver, on en venait à une séparation.

Alors elle était débarrassée de cette femme qui s'était introduite dans sa maison, où elle voulait être maîtresse.

Alors elle avait son fils tout à elle, et seule, toute seule, elle avait désormais le soin d'élever son petit-fils.

Son fils, son petit-fils, sa maison, que de satisfactions dans cette séparation !

A peine son esprit s'était-il posé sur cette idée, qu'un changement se fit en elle ; ce qui tout d'abord lui avait paru impossible devint instantanément possible ; plus que possible, probable.

Pourquoi pas? Juliette était capable de tout; le peintre devait être son amant. S'il n'y avait rien de coupable entre eux, comment expliquer leur intimité subite?

Il était certainement son amant, cela ne faisait plus de doute, et tout prouvait que madame de la Branche ne s'était pas trompée. Décidément c'était un service qu'on lui devait ; elle avait montré de l'amitié, du dévouement, en prenant la responsabilité de cette confidence. Il faudrait l'en récompenser.

Mais ce n'était pas assez de cette certitude morale, c'étaient des preuves matérielles qui étaient nécessaires maintenant ; car les séparations ne se prononcent pas sur des inductions plus ou moins solides, il faut des faits.

« On » avait dit, « on » avait vu, « on » avait cru : tout cela était bien vague. Ce n'est pas avec ces « on » qu'on fait des témoins.

Mais, dans ses propos plus ou moins insaisissables, madame de la Branche avait cité un nom. Monsieur Descloizeaux sans doute serait plus précis.

Il fallait voir monsieur Descloizeaux et l'interroger ; personne mieux que lui ne pouvait répondre à une question de ce genre.

Bien qu'elle le reçût chez elle sur le pied de l'intimité, madame Daliphare le connaissait en effet pour ce qu'il était, et dans les conditions présentes elle espérait que son expérience pourrait rendre des services.

Le lendemain, elle partit de meilleure heure pour Paris, et, au lieu d'aller directement rue des Vieilles-Haudriettes, elle se fit d'abord conduire au boulevard Montmartre, chez monsieur Descloizeaux.

Entre le passage Jouffroy et la rue Drouot, il habitait depuis vingt ans, à l'entresol, un petit appartement dont les fenêtres donnaient sur le boulevard. C'étaient ces fenêtres qui lui avaient fait choisir et garder ce logement, qui avait toutes les laideurs et toutes les incommodités : un plafond bas, des pièces petites, des portes mal jointes. Mais ces fenêtres avaient pour lui des avantages qui le faisaient passer par-dessus tous les inconvénients dont il souffrait. Là, en effet, tous les jours entre cinq et sept heures en été, entre quatre et cinq heures en hiver, on le voyait assis, derrière les vitres quand il faisait un temps abominable, la fenêtre ouverte quand il faisait à peu près beau. En grande tenue, la moustache teinte les cheveux frisés, la redingote serrée à la taille, il passait la revue des femmes qui descendent chaque jour du quartier des Martyrs par la rue du faubourg Montmartre et manœuvrent sur le boulevard à la recherche d'un dîner. Il les connaissait toutes par leur nom, il savait leur adresse et pouvait raconter quelques bribes de leur histoire. Lorsqu'elles passaient devant ses fenêtres, elles lui lançaient un regard oblique. Si elles étaient seules, il restait impassible ; mais si elles étaient pendues au bras d'un provincial ou d'un étranger d'apparence cossue, il leur adressait un sourire d'approbation. Si cet étranger avait des pierreries aux doigts, il allait même quelquefois jusqu'à faire un geste d'applaudissement que la femme seule pouvait comprendre : « Plume-le bien, ma belle, bravo ! ne le lâche pas. » Et quand, plus tard, il la rencontrait à Mabille, au casino Cadet et aux Folies-Bergère, il s'inquiétait de cet étranger : « En avait-on été contente? » Et on lui racontait (si l'on s'en souvenait) l'histoire de cet étranger, car on n'avait pas de secrets pour lui. Dans ce monde, où l'on n'avait cependant jamais vu la couleur de son argent, il était estimé et aimé ; un mot d'approbation de sa bouche était reçu avec plaisir, et on lui demandait conseil, la seule chose qu'il donnât d'ailleurs.

Madame Daliphare, qui depuis vingt ans le recevait chez elle, n'était jamais venue chez lui. Elle fut obligée de demander des explications au concierge.

A son coup de sonnette, la porte lui fut ouverte par un petit groom de treize ou quatorze ans, qui tout d'abord ne voulut pas la laisser entrer.

Une vieille femme! il n'en était jamais venu chez son maître.

Ce groom complétait monsieur Descloizeaux, qui n'avait jamais eu à son service que des enfants de onze à quinze ans. Quand ils arrivaient à leur quinzième année, si dévoués, si intelligents qu'ils fussent, il les renvoyait : ils coûtaient trop cher et ils prenaient trop d'autorité; il voulait le bon marché et la liberté. D'ailleurs, comme il ne mangeait jamais chez lui, et cela autant par économie que par horreur de la solitude, il n'avait pas besoin d'un domestique très-capable : un enfant docile et de petit appétit lui suffisait.

Madame Daliphare insista, mais l'enfant tint bon.

— On ne pouvait pas voir monsieur Descloizeaux, qui était occupé.

Il aurait pu ajouter : « Mon maître sèche en ce moment; » mais, comme il était discret, il s'enferma dans sa consigne ; il fallait que madame Daliphare donnât son nom pour qu'il la fît entrer dans son salon.

Elle attendit une grande demi-heure ; enfin monsieur Descloizeaux parut; il était désolé, désespéré ; il avait été bien malgré lui retenu.

— Mais aussi, dit-il, comment me serais-je attendu à votre visite. Il ne se passe rien de fâcheux, rien de grave, n'est-ce pas?

— Au contraire, il se passe une chose très-grave pour laquelle j'ai besoin de vous.

— Enfin, je vais donc pouvoir vous montrer combien je vous suis dévoué. Parlez, chère madame.

Et il s'assit vis-à-vis de madame Daliphare, après lui avoir serré les deux mains chaleureusement ; il était discret, il ne faisait pas de protestations inutiles; mais si elle avait besoin d'un cœur dévoué, elle pouvait compter sur le sien ; cela tenait dans cette étreinte sympathique.

Alors madame Daliphare raconta la visite de madame de la Branche, et en quelques mots elle lui rapporta leur entretien.

— Comment! s'écria-t-il, madame de la Branche a commis l'indiscrétion de me mêler à cette affaire fâcheuse ?

— Il me semble que madame de la Branche a agi en amie sincère.

— Je n'accuse pas madame de la Branche, et je suis bien certain qu'elle n'a obéi qu'aux inspirations de sa conscience. Ce qui me désole, c'est qu'elle ait prononcé mon nom.

— Et pourquoi cela? Lui avez-vous parlé de ma belle-fille, ou ne lui en avez-vous pas parlé?

— Assurément je lui en ai parlé ; je suis trop ami de la sincérité pour dire le contraire. Mais dans mes paroles il n'y avait pas ce que madame de la Branche a cru y voir.

— La présence de monsieur Airoles chez moi vous paraît innocente? dit madame Daliphare.

Le ton avec lequel ces paroles furent prononcées frappa monsieur Descloizeaux ; il semblait qu'il y avait plus de déception chez madame Daliphare que de satisfaction. Il la regarda avec surprise, mais il ne sut rien lire sur son visage

— Je n'ai jamais dit, répondit-il, que les assiduités de monsieur Airoles me paraissaient innocentes. Elles me paraissent au contraire très-dangereuses, et c'est ce que j'ai expliqué à madame de la Branche, un jour que le

hasard de la conversation nous avait fait aborder ce sujet. J'ai dit que je trouvais imprudent d'exposer une jeune femme, belle et charmante comme madame Juliette, aux séductions d'un homme tel que monsieur Airoles. J'avoue même que j'ai ajouté que j'étais surpris qu'avec votre sagesse, votre intelligence, votre connaissance du cœur humain, vous tolériez cette intimité, innocente en ce moment, je le crois, mais qui un jour ou l'autre pourrait devenir coupable.

— Ainsi cette intimité est pour vous innocente?

— Oh! cela ne fait pas de doute; au moins je n'ai rien vu qui me fasse croire le contraire. D'ailleurs, ce que je sais de votre belle-fille ne me permet pas d'admettre le soupçon. Mais, si je reconnais l'innocence de cette intimité pour le moment, je la crois dangereuse pour l'avenir. Ce qui fait la faute, c'est presque toujours l'occasion. Pourquoi offrir à votre belle-fille l'occasion de tomber dans cette faute? C'est là ce que j'ai expliqué à madame de la Branche, en véritable ami de votre famille, par amitié pour vous et pour ce cher Adolphe: et même nous avons alors agité la question de savoir si je ne devais pas vous faire part de mes craintes. Elle m'a devancé, j'en suis bien aise, car ce rôle d'avertisseur est délicat à remplir; je regrette seulement qu'elle ait forcé la note à mon endroit. Je prévois, je ne vois pas: voilà la nuance, elle est importante.

Madame Daliphare resta un moment silencieuse: ce n'était point là ce qu'elle était venue chercher. Mais la pensée de son fils lui fit oublier cette déception.

— Si vous m'aviez donné l'avertissement que vous avez différé, dit-elle enfin, vous auriez conclu à quelque chose. Quelle aurait été votre conclusion?

— D'éloigner monsieur Airoles.

— Mais comment, par quels moyens? La chose est difficile, puisque je ne peux pas en parler à mon fils.

— Evidemment, dit monsieur Descloizeaux.

Et ils se mirent à agiter cette question, mais sans arriver à une conclusion satisfaisante, car tous les moyens mis en avant avaient leurs dangers. Enfin monsieur Descloizeaux demanda quelques heures de réflexion, et il promit d'aller le soir même à Nogent avec une réponse longuement méditée.

Grande fut la surprise de Juliette, quand elle le vit arriver avant le dîner; elle voulut l'éviter, mais il parvint à la joindre.

— Votre belle-mère est venue tantôt pour m'interroger, dit-il, car elle a des soupçons.

A ce mot, Juliette, qui cherchait à s'échapper, s'arrêta.

— Je n'ai rien dit, continua-t-il, et ne dirai jamais rien. Oubliez mon emportement désespéré d'hier. C'est votre estime que je veux et votre amitié; plaignez-moi.

LIX

Monsieur Descloizeaux ne s'attendait pas précisément à une réponse, il ne fut donc qu'à moitié surpris du silence dédaigneux de Juliette.

Ce qu'il avait voulu, ç'avait été donner une explication quelconque de ses menaces de la veille et de son retour. Sans doute cette explication eût pu être meilleure, car Juliette, qui l'avait vu entrer chez madame de la Branche, et qui avait dû connaître la visite que celle-ci avait faite à madame Daliphare, pouvait avoir des soupçons et deviner à peu près d'où venait le coup qui la frappait. Mais enfin c'était une explication, et son système était qu'il fallait toujours en donner une: bonne, elle arrangeait les choses; médiocre, elle les embrouillait. Or, pour lui, une affaire embrouillée n'était pas une affaire rompue et, en manœuvrant bien, on pouvait, avec de la patience et de l'adresse, la remettre en bon chemin.

Qu'allait-il arriver quand Juliette serait séparée d'Airoles? A quels coups de tête une femme désespérée ne se laisse-t-elle pas entraîner? La douleur est mauvaise conseillère. Si elle acceptait les conseils, si elle se laissait entraîner et égarer par le chagrin, il fallait être là pour profiter de toutes les occasions et au besoin pour les faire naître.

Il avait vu des lèvres, ouvertes par les pleurs, se laisser fermer par un baiser, et il ne comprenait pas que ce qu'il avait vu autrefois ne fut pas toujours possible. Il avait vieilli et n'était plus l'homme qu'il avait été autrefois. Qui disait cela? Son acte de naissance. Mais son acte de naissance se trompait, on n'a que l'âge que l'on se sent avoir, et il se sentait aussi jeune qu'il l'avait jamais été. Ceux-là seulement sont vieux qui ne mangent plus plus, qui ne dorment plus, qui n'aiment plus et ce n'était pas son cas. Pourquoi Juliette serait-elle plus difficile que tant d'autres? Ce qu'il demandait, ce n'était pas de la passion; et pour amener un moment d'oubli, l'expérience d'un homme qui connaît la vie et les femmes vaut mieux que la timidité et la retenue de la jeunesse.

Après le dîner, il s'approcha de Juliette, comme s'il voulait avoir avec elle un entretien particulier, et cette manœuvre produisit l'effet qu'il en attendait: Juliette s'en alla au jardin en emmenant avec elle son mari et son fils.

— Vous ne venez pas, monsieur Descloizeaux? demanda Adolphe.

Mais madame Daliphare, qui n'avait rien compris à cette tactique et qui voulait garder monsieur Descloizeaux s'opposa à sa sortie.

— Eh bien? demanda madame Daliphare lorsqu'on ne put plus l'entendre.

— Eh bien! j'ai longuement réfléchi à ce qu'on pouvait faire, et voici ce que j'ai trouvé. Si vous parlez à Adolphe de vos soupçons et si vous lui demandez de s'unir à vous pour consigner monsieur Airoles, cela l'inquiétera et le rendra malheureux; il est toujours mauvais qu'un mari ait des doutes sur sa femme, si légers que soient ces doutes.

— Adolphe est la confiance même, et cette révélation serait pour lui un coup terrible; il faut autant que possible le lui éviter.

— C'est mon avis; à quoi bon savoir la vérité, quand elle est désagréable?

— Je ne pense pas comme vous là-dessus; la vérité est toujours bonne à connaître. Si, au lieu d'avoir un soupçon, nous avions une certitude, je n'hésiterais pas une minute à avertir mon fils. Dans le doute, je crois qu'il faut s'abstenir; mais, en présence d'un fait positif, je me ferais un devoir d'intervenir, les preuves en main.

— Les maris accueillent généralement assez mal ces avertissements.

— Mon fils ne serait pas de ces maris; en tout cas, moi, je ne serais pas femme à supporter silencieusement le déshonneur de notre nom: Juliette coupable serait impitoyablement punie; elle n'est que légère, voila pourquoi je veux des ménagements et de la prudence.

— Nous tenons donc votre fils en dehors de notre action, cela est entendu; mais alors une difficulté se présente. Adolphe s'est laissé prendre d'une belle amitié pour ce peintre, comment accepterait-il son renvoi?

— Mon fils accepte tout ce que je décide.

— Croyez-vous que si vous fermez votre porte à monsieur Airoles, Adolphe ne lui ouvrira pas la sienne? En tout cas, croyez-vous qu'il consentira à une rupture complète sans lutte et sans explications? Or, ce qu'il nous faut, c'est cette rupture complète, qui empêche madame Juliette et monsieur Airoles de se voir; et, d'autre part, ce qu'il ne nous faut pas, c'est une explication.

— Précisément.

— Nous devons donc manœuvrer entre ces deux extrêmes, et c'est là qu'est la difficulté.

— La difficulté m'importe peu, c'est la solution que je veux.

— J'en ai trouvé une : c'est celle qui est indiquée par la situation même. Qu'exige cette situation ? Une rupture. Comment amener cette rupture ? En la provoquant vous-même. Si vous avez une discussion avec monsieur Airoles; si dans cette discussion vous l'amenez à vous manquer de respect d'une façon grave, personne ne pourra prendre sa défense, ni Adolphe ni madame Juliette, et alors il sera bien forcé de renoncer à venir ici. Vous voyez bien que rien n'est plus simple.

— Pour le résultat, oui ; mais pour l'exécution ?

— L'exécution est entre vos mains, et vous êtes trop habile pour ne pas la mener à bonne fin. Une femme a toujours mille moyens de pousser un homme à bout. Monsieur Airoles est vif et emporté, il y a des points sur lesquels il souffre difficilement la contradiction. Ce sera à vous de trouver un de ces points. Exaspéré il perdra la tête.

— Et s'il ne la perd pas ?

— S'il ne veut pas se mettre lui-même à la porte par un moment d'oubli, vous l'y pousserez par un coup de violence. Dans une discussion un peu vive, tout s'embrouille facilement, et l'on ne sait bientôt plus de quel côté sont les torts. Malgré son amitié pour le peintre, il est bien certain qu'Adolphe ne balancera pas entre vous et lui : ce sera de votre côté qu'il se rangera, et ce sera à vous qu'il donnera raison. Cela obtenu, le reste ira tout seul.

Il fut donc convenu qu'on chercherait une querelle a Airoles, et ce fut à trouver le prétexte de cette querelle que madame Daliphare employa les trois ou quatre jours qui suivirent cet entretien. Le peintre devait dîner à Nogent le dimanche suivant, il fallait qu'à ce moment la mine qu'on préparait sous ses pas fût prête à éclater.

Quoique jusqu'alors madame Daliphare et Airoles se fussent toujours parfaitement entendus, il y avait un point cependant sur lequel ils avaient été et ils étaient en désaccord; sur ce point seul, Airoles, qui cédait toujours et se montrait en tout plein d'une déférence qui allait jusqu'à la docilité, avait tenu bon, gardant son sentiment et le défendant.

C'était à propos de la maternité.

Madame Daliphare, qui était très-fière de la fortune qu'elle laisserait à son fils, et qui faisait toujours intervenir sa personnalité dans toutes les questions, soutenait que la mère qui se contente d'aimer et de soigner ses enfants en se dévouant pour eux, n'est qu'une femelle qui prend soin de son petit; ce sentiment maternel est un instinct bestial. La mère vraiment digne de ce nom, au contraire, était celle qui, tout en paraissant moins aimer ses enfants, savait leur préparer la vie en leur gagnant une fortune.

Sans se fâcher, Airoles répliquait que la fortune n'avait rien à voir là-dedans, et que riche ou pauvre, on était également bonne mère, pourvu qu'on eût le dévouement, qui, selon lui, était la maîtresse qualité de la maternité.

Maintes fois ils avaient discuté ce sujet, et, s'ils ne s'étaient point convaincus, au moins ne s'étaient-ils jamais fâchés.

Le dimanche, Airoles arriva chez madame Daliphare à son heure habituelle, et la journée se passa sans que rien se produisît d'extraordinaire. Se sachant observés, Juliette et Airoles se tinrent seulement dans une réserve plus prudente; mais rien dans l'attitude de ceux qu'ils craignaient ne pût leur donner à croire qu'ils étaient sous le coup d'un danger immédiat.

Madame Daliphare se montrait avec le peintre ce qu'elle était généralement; madame de la Branche gardait le silence, et monsieur Descloizeaux se tenait en repos, sans s'attacher comme toujours à Airoles.

Tout allait bien, monsieur Descloizeaux n'avait pas parlé, et pendant le dîner, ils se regardèrent plus d'une fois pour se confirmer dans cette croyance rassurante et s'exciter mutuellement à la tranquillité.

Pour passer de la salle à manger dans le salon, Juliette prit le bras d'Airoles et, au milieu de quelques propos insignifiants prononcés de manière à être entendus par ceux qui les précédaient et les suivaient, elle put lui glisser à l'oreille ces quelques mots :

— Rassure-toi; je t'aime.

Et ils se séparèrent heureux et rassurés.

Pendant que Juliette servait le café, madame Daliphare alla s'asseoir dans le coin du salon qu'elle affectionnait, et monsieur Descloizeaux d'un côté, madame de la Branche de l'autre, vinrent se placer près d'elle sur son canapé.

Tout à coup Juliette, qui ne pensait à rien, entendit sa belle-mère appeler Airoles d'une voix cassante et, à l'accent de cette voix qu'elle ne connaissait que trop bien, elle sentit qu'il allait se passer quelque chose de grave.

— Monsieur Airoles, disait madame Daliphare, je voudrais bien avoir votre avis sur une histoire qu'on me raconte en ce moment : il s'agit d'une mère qui s'est si bien dévouée à ses enfants, et qui les a aimés d'une façon si intelligente, que ceux-ci l'ont ruinée; de sorte qu'elle n'a plus un morceau de pain à leur donner et qu'elle n'en a même plus pour elle. Trouvez-vous qu'elle n'eût pas mieux fait de les soigner un peu moins et de soigner davantage sa fortune ?

— Mon Dieu, madame, dit Airoles en souriant, pourquoi me demander mon avis ? Vous savez que nous ne pouvons pas nous mettre d'accord sur cette question.

— C'est précisément parce que je veux cet accord. Il me déplaît que, sur une question de cette importance et qui me touche personnellement, on me fasse de l'opposition chez moi, à ma table.

Airoles qui tout d'abord n'avait rien soupçonné, comprit qu'il était en plein dans le danger et il s'inclina sans répondre.

— Me ferez-vous l'honneur d'une réponse ? continua madame Daliphare, que ce silence exaspéra, car il pouvait faire échouer son plan.

Adolphe, surpris de cette étrange algarade, voulut intervenir; mais sa mère le renvoya brusquement.

— Laisse-moi régler mes affaires avec monsieur Airoles, dit-elle; moins que personne tu dois intervenir, car, au fond de cette querelle, c'est de toi qu'il s'agit. Ce qu'on blâme en moi, ce n'est pas tant mes idées que l'application de ces idées à nos rapports.

Ceux des convives qui n'étaient pas au courant du but poursuivi étaient stupéfaits, tandis que monsieur Descloizeaux et madame de la Branche se regardaient avec un mauvais sourire.

Airoles, debout au milieu du salon, était décontenancé : que répondre ? Ses yeux se tournèrent vers Juliette, et dans le regard que celle-ci lui lança, il lut cette réponse qu'il cherchait.

— Coûte que coûte, maintiens ta dignité, lui avait dit Juliette; ne te laisses pas insulter, ne t'humilies pas.

— Madame, dit-il en s'avançant vers madame Daliphare, je vous demande la permission de ne pas continuer cet entretien en ce moment.

— Et moi, je vous demande de ne plus m'exposer à le reprendre jamais.

Elle s'était levée, et son geste précisait ses paroles, qui cependant n'avaient pas besoin d'être soulignées.

Airoles s'inclina.

Mais à ce moment Adolphe voulut intervenir une seconde fois.

— Qui veux-tu défendre, dit madame Daliphare, ta mère ou ton ami ?

Il s'arrêta.

Cette scène s'était passée en quelques secondes, car les paroles s'étaient précipitées avec rapidité; chacun était resté à sa place, prenant une attitude conforme à son

caractère : l'un la tête baissée, ne voulant rien voir ; l'autre, causant avec son voisin comme s'il n'entendait rien.

Airoles, ayant salué de la main, se dirigea vers la porte.

Juliette alors s'avança vers lui et, marchant à ses côtés, elle le conduisit jusqu'à la porte.

Là, s'arrêtant et lui tendant la main.

— Demain, dit-elle à voix basse, dans le bois, à une heure.

Tous les yeux étaient fixés sur elle, mais personne ne put voir le mouvement de ses lèvres, car, penchée dans l'ouverture de la porte, elle tournait le dos au salon.

LX

Lorsque Juliette revint dans le salon, personne n'aurait pu lire sur son visage pâle mais impassible qu'elle éprouvait en ce moment l'émotion la plus poignante de sa vie.

Airoles chassé, une séparation, une rupture, sans savoir s'ils pourraient jamais se revoir ; leur entrevue du lendemain serait peut-être leur dernière journée d'amour.

Elle marchait sans regarder autour d'elle, sans savoir même qu'elle marchait.

Au silence qui avait accompagné la sortie du peintre avait succédé un brouhaha, car chacun, pour échapper à son embarras, avait éprouvé le besoin de se lancer dans des conversations à bâtons rompus.

Seule, madame Daliphare continuait de parler de ce qui venait de se passer, et madame de la Branche l'écoutait en souriant, tandis que monsieur Descloizeaux gardait une attitude diplomatique, qui lui permettait de dire qu'il blâmait ou qu'il approuvait, selon qu'il avait affaire à l'une ou l'autre partie.

— Comprend-t-on une insolence pareille, disait madame Daliphare ; chez moi, après avoir mangé mon dîner, se permettre d'intervenir entre mon fils et moi. Dieu merci ! ce joli monsieur a pris la mouche ; nous en voici débarrassés. J'espère qu'il n'osera pas remettre les pieds ici.

— Ce n'est pas probable, dit monsieur Descloizeaux ; sa dignité l'en empêchera.

— La dignité des artistes, la belle affaire, en vérité !

Adolphe s'était rapproché de sa femme. Il se pencha vers elle.

— Tu as bien fait de donner la main à Airoles, dit-il ; tu es une brave petite femme. Tout à l'heure, je vais parler à maman et arranger cette sotte affaire.

Pour la première fois, elle méprisa son mari ; il l'approuvait d'une chose qu'il n'avait pas osé faire lui-même.

Sans lui répondre, sans le regarder, elle quitta le salon et monta à la chambre de son fils.

L'enfant dormait dans son petit lit blanc ; elle se jeta à genoux et le prenant dans ses bras elle l'embrassa follement.

Il s'éveilla effrayé ; mais après le premier mouvement de surprise il reconnut sa mère, et lui passant le bras autour du cou ;

— Je t'aime bien, dit-il ; bonne nuit, maman ! Tiens-moi la main.

Et se tournant vers la muraille il se rendormit ; sa main, dans laquelle il tenait celle de sa mère, se desserra peu à peu.

Elle ne redescendit point au salon et, immobile sur la chaise basse où elle s'était assise, elle resta près du lit de son fils.

Ce fut seulement après minuit qu'Adolphe vint la rejoindre ; il fut obligé de l'appeler à deux reprises pour l'arracher à sa méditation.

— C'est pour me laisser la liberté de parler avec maman, dit-il, que tu n'es pas descendue au salon ? Je viens de lui parler, mais je n'ai rien obtenu ; je ne sais pas ce que cela veut dire. Maman persiste à soutenir qu'Airoles a voulu l'offenser. Comprends-tu quelque chose à cette scène étrange ?

Elle resta sans répondre, comme si elle n'avait pas entendu.

— Je te demande si tu comprends ce qui a poussé maman à chercher querelle à Airoles.

— Je comprends que madame Daliphare a voulu mettre monsieur Airoles à la porte.

— C'est évident. Mais pourquoi ? Maman et Airoles avaient agité vingt fois cette question sans se fâcher : pourquoi cette rupture aujourd'hui ? Sais-tu si maman a des griefs particuliers contre Airoles ?

— Que t'a dit ta mère ? demanda-t-elle sans répondre à cette interrogation.

— Maman dit que depuis longtemps elle était blessée de voir Airoles lui faire de l'opposition dans ses sentiments les plus chers, et qu'aujourd'hui, par son attitude et ses sourires, il l'a tout à fait exaspérée. As-tu remarqué une attitude provoquante chez Airoles ? Moi, je n'ai rien vu.

— J'ai vu une grande surprise chez monsieur Airoles.

— C'est ce que j'ai dit à maman en m'efforçant de lui faire comprendre qu'elle avait été beaucoup trop loin. Elle n'a rien voulu entendre et elle m'a même fort mal reçu ; nous avons failli nous fâcher. Elle m'a accusé de lui préférer Airoles, ce qui est le dernier degré de l'injustice ; car en n'intervenant pas dans cette querelle j'ai abandonné Airoles. Il est vrai que j'avais mon projet. Sachant qu'une action immédiate de ma part aurait pour effet certain d'exaspérer maman, j'ai voulu attendre afin de ne pouvoir agir qu'ensuite.

— Ah ! dit Juliette.

— Je vois que tu as été surprise de mon silence. Tu aurais dû comprendre cependant que si je ne tendais pas la main à Airoles, c'est que j'avais de puissantes raisons qui me retenaient. Malheureusement je n'ai pas réussi. Ce silence, qui te surprend, a blessé maman ; elle m'a reproché d'avoir pris le parti d'Airoles, et elle pose la question en termes tels, que pendant quelque temps il nous sera impossible de le voir. Aussi je suis de plus en plus satisfait que tu n'aies pas eu la même retenue que moi ; tu as très-bien fait de tendre la main à Airoles et de l'accompagner.

— J'ai fait plus que cela, je lui ai dit que je le verrais aujourd'hui.

C'était presque malgré elle que Juliette avait dit ces quelques mots, c'était une sorte de défi que l'attitude de son mari lui arrachait ; elle fut stupéfaite de l'effet qu'il produisit.

— Très-bien, dit Adolphe ; alors tu pourras expliquer la situation à Airoles. Cela me tire d'embarras. J'aurais été gêné pour m'expliquer avec lui, car je n'aurais pu le faire qu'en blâmant maman, et cela ne me convient pas ; même quand elle a tort, je dois la soutenir. Si dans ma conscience je peux voir ces torts, je ne dois pas les reconnaître ouvertement. Tu lui feras comprendre les choses telles qu'elles sont. Airoles est assez intelligent et il aime assez sa mère pour ne pas m'en vouloir. Tu lui diras que ce n'est pas entre nous une rupture, mais une simple interruption de relations pendant quelque temps ; encore serai-je heureux de le voir toutes les fois que l'occasion nous fera nous rencontrer ; enfin tu lui donneras l'assurance de toute mon amitié, en lui témoignant mes regrets pour ce qui arrive. Arrange les choses comme tu voudras ; ce que je veux, c'est qu'il soit bien certain que mes sentiments pour lui n'ont pas changé.

Pendant longtemps encore il insista sur ces recommandations ; il était véritablement désolé et tout à fait malheureux de cette querelle pour lui incompréhensible.

Mais Juliette n'était pas dans des dispositions où ce désespoir pouvait la toucher.

Le lendemain, à midi et demi, elle arrivait dans le bois, au bord de la petite rivière, et au bout de l'allée elle apercevait Airoles. Tous deux avaient eu la même idée : Il arrivera de bonne heure, s'était-elle dit. — Elle sera sans doute en avance, avait-il pensé.

En quelques secondes, ils franchirent la distance qui les séparait; ils avaient des ailes,

Pendant plusieurs minutes ils restèrent les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, sans parler: leurs cœurs étaient dans leurs regards, dans leurs doigts.

Les pas d'un promeneur qui s'avançait en faisant craquer le sable de l'allée les ramenèrent dans la réalité.

— Donne-moi ton bras, dit-elle.

Et elle se serra contre lui ; l'un et l'autre tremblaient.

Ils prirent une longue allée droite, en ce moment déserte, et pendant assez longtemps ils marchèrent doucement, sans échanger un seul mot.

— C'est de monsieur Descloizeaux que vient le coup, dit-elle enfin.

— Je l'ai compris, et voilà pourquoi je n'ai pas tenu tête à madame Daliphare ; j'étais condamné d'avance. Ce que j'aurais tenté pour ma défense n'aurait pu que vous compromettre. Votre regard par bonheur s'est trouvé d'accord avec ma propre pensée, et je suis sorti.

— Dignement, j'ai été fière de vous.

— Et maintenant ?

— Et maintenant ?

Cette double interrogation, qui était partie en même temps, les rendit silencieux. Ni l'un ni l'autre n'avaient une réponse rassurante à faire.

Maintenant qu'allait-il se passer ? Comment allaient-ils se voir ?

C'était leur avenir qu'ils devaient décider, leur amour qu'ils devaient assurer ou sacrifier.

— Il est certain, dit-il après quelques minutes d'attente, que vous êtes menacée d'un danger sérieux. Les soupçons de votre belle-mère ont été excités, et tous les moyens lui seront bons pour vous protéger.

— Me protéger ? interrompit Juliette avec un triste sourire.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien ; continuez. Je pensais à l'avenir, et en ce moment c'est du présent qu'il s'agit, de demain.

— Si cruelle que soit pour moi l'intervention de madame Daliphare, je ne peux pas ne pas reconnaître qu'elle est légitime et c'est pour cela qu'hier j'ai courbé la tête. Cette scène, ridicule et grossière pour tout le monde, ne l'était pas pour moi. Votre belle-mère poursuivait un but, et elle prenait les moyens qu'elle trouvait pour me mettre à la porte, sans exciter la jalousie de son fils. Me voici hors de chez elle, sans espérance de reprendre nos relations journalières brusquement rompues. Nous ne pouvons donc plus nous voir chez vous, c'est-à-dire chez votre belle-mère.

— Nous nous verrons ailleurs, ici, dans ce bois, n'importe où ; car je ne consentirai jamais à ne plus vous voir.

— Ici, et croyez-vous que nous serons libres comme nous l'avons été jusqu'à présent ? Croyez-vous que les soupçons de votre belle-mère vont s'apaiser par cela seul que je ne suis plus reçu chez elle ? Si elle ne peut pas exercer sa surveillance sur moi, elle l'exercera sur vous. On s'étonnera de vos sorties, on remarquera nos rencontres, et alors ce sera une nouvelle lutte à soutenir. Seulement cette fois ce sera à vous qu'on s'attaquera, puisqu'on ne pourra pas s'en prendre à moi. Que ferez-vous si, un jour, votre mari vous reproche nos rendez-vous ?

— Mon mari sait que je suis en ce moment avec vous.

— Vous lui avez dit...

— Que je devais vous voir aujourd'hui.

— Ces entrevues, que votre mari peut admettre pour une fois, l'inquiéteraient si elles se répétaient. Nous ne devons donc plus nous voir ici.

— Mais alors ?

Il s'arrêta et, la prenant par les deux mains, de telle sorte qu'elle se trouva en face de lui, sous le feu de son regard.

— Alors il faut nous voir ailleurs, car si je suis prêt à faire tout pour assurer ton repos, chère Juliette ; il y a une chose qui serait au-dessus de mes forces, ce serait de ne plus te voir. Il faut que j'aie tes yeux, comme je les ai en ce moment, frémissant sous les miens ; il faut que j'aie tes mains dans les miennes ; il faut que, quand je suis loin de toi, je retrouve en moi ton étreinte, comme un parfum dont je me serais imprégné en t'approchant et que j'emporte. Nous voir ici dans ces conditions est impossible ; il faut donc nous voir ailleurs, à Paris, dans la solitude.

— Mais ce que tu me demandes-là est insensé ; c'est ma perte, c'est celle de mon enfant.

— Jusqu'à présent je t'ai toujours écoutée. Quand tu m'as parlé de ton repos et de ton honneur, quand tu t'es défendue avec ton enfant, j'ai toujours cédé. Je céderai encore, mais à une condition ; c'est que nous nous voyions. Nous voir, je n'ai que ce mot sur les lèvres et que ce désir dans le cœur. Donne satisfaction à ce désir, et, pour le reste, je ferai ce que tu voudras.

Elle se défendit obstinément et pendant plusieurs heures ils se promenèrent dans cette partie du bois qui est comprise entre la Faisanderie et le lac des Minimes. Elle priait, mais à sa prière il répondait par une autre prière. Elle entassait les raisons pour lui démontrer l'impossibilité d'accorder ce qu'il voulait, mais il lui répondait par des raisons meilleures.

Mieux que ses paroles d'ailleurs, ses regards émus, ses mains tremblantes, parlaient pour lui. Que pouvait-elle contre un amour qu'elle partageait ?

Enveloppée, fascinée, elle finit par céder, et elle le laissa dire qu'ils se verraient à Paris plus tard.

Où ? Il n'en savait rien ; mais il chercherait, et quand il aurait réuni toutes les conditions de sécurité, il l'avertirait.

En attendant, ils se verraient dans ce bois, une fois encore, la dernière, le samedi suivant.

LXI

Airoles se trouva assez embarrassé lorsqu'il voulut mettre son idée à exécution.

En projet, il était tout simple de se dire : « Nous nous verrons à Paris ; » c'était même le mot qu'il avait prononcé en sortant de chez madame Daliphare, et cette espérance lui avait singulièrement adouci l'amertume de son expulsion. Cette expectative était pleine de promesses : dans un tête-à-tête, dans un appartement aux portes closes, Juliette serait toute à lui. Plus de retenue à s'imposer, plus de curieux à craindre ; la liberté dans un épanchement complet.

Mais lorsque de la théorie il fallut passer à la mise en pratique, les difficultés se présentèrent.

Où se voir et comment se voir ?

Il ne s'agissait pas, en effet, d'amener Juliette dans une maison quelconque prise au hasard, et où elle ne reviendrait pas.

Il fallait au contraire que cette maison fût choisie avec soin, dans des conditions de sécurité telles que Juliette, pleinement rassurée, n'eût pas de répugnance à y revenir une seconde fois, puis une troisième, puis toujours.

Le choix du quartier était déjà une affaire importante. Dans les environs de la rue des Vieilles-Haudriettes, Juliette aurait plus de facilités pour venir, et le

temps qu'elle ne perdrait pas en chemin serait du temps gagné pour leur amour. C'était là une considération à peser; mais si elle présentait cet avantage, combien de dangers n'offrait-elle pas d'un autre côté. Dans ce quartier, Juliette devait être connue, on pourrait la suivre facilement, et la circulation n'était pas assez grande pour qu'elle pût se perdre dans la foule.

Renonçant à cette idée, qui tout d'abord s'était offerte à son esprit, il alla naturellement à une idée absolument opposée : puisque les environs de la rue des Vieilles-Haudriettes étaient dangereux, il fallait prendre le quartier qui s'en éloignait le plus possible.

Il savait que Juliette allait, deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, voir sa mère ; il devait donc chercher sur le chemin qui conduit de la rue des Vieilles-Haudriettes au boulevard Malesherbes, et le quartier de la Madeleine lui parut propre à la réalisation de son plan. Les allants et venants sont assez nombreux dans les rues de ce quartier pour qu'une femme élégante n'attire pas l'attention, et, au pis aller, si Juliette était rencontrée ou reconnue, elle aurait une justification toute prête : elle revenait de chez sa mère.

Il se mit en quête, sans bien savoir ce qu'il prendrait : un hôtel, une maison meublée ou un logement particulier, et, après avoir parcouru tout le quartier, il trouva, rue de Sèze, une maison meublée qui lui parut réunir les conditions convenables : elle n'appelait point l'attention par une peinture blanche trop voyante, et elle était d'apparence décente.

Un garçon vint au-devant de lui et écouta sa demande avec un air moitié discret, moitié encourageant.

— Je vois ce qu'il faut à monsieur, dit-il, et précisément nous avons un petit appartement au rez-de-chaussée qui plaira à monsieur, j'en suis certain d'avance.

Airoles fut peu satisfait d'être si bien compris, et il suivit le garçon d'un air renfrogné, se demandant à quoi on pouvait deviner qu'il cherchait un appartement pour y recevoir une femme. Il avait cependant été circonspect et réservé dans ses questions; mais n'ayant point l'habitude de ce genre de recherche, il ne savait pas combien les garçons de ces maisons meublées sont fins pour toiser les gens : c'est chez eux affaire d'instinct autant que de tradition.

— Monsieur remarquera, continua le garçon en montrant à Airoles le logement dans lequel ils étaient entrés, combien cet appartement est commode. L'entrée est noire, il est vrai, mais cela n'est pas toujours un inconvénient. Le salon, que nous trouvons d'abord, empêche qu'on entende du dehors les bruits de la chambre... Je veux dire qu'on entende dans la chambre les bruits du dehors. Les fenêtres de la chambre donnent sur la cour ; elles sont garnies de volets à l'intérieur, comme monsieur peut le voir : c'est une sûreté. Enfin, l'ameublement est frais. Si monsieur a besoin de liqueurs, de champagne, de fruits et de pâtisseries, il trouvera ici tout ce qu'il pourra désirer.

Airoles n'avait besoin ni de liqueurs ni de pâtisseries, mais il voulait des fleurs, et il en fit apporter une pleine voiture. Le garçon lui offrit de les placer, mais il n'accepta pas son aide, et seul, il les disposa dans tous les coins de l'appartement, les groupant, les étageant avec le goût d'un peintre et avec le soin d'un amoureux. Dans le salon et dans les endroits sombres, il plaça les palmiers, les dracæna, les formium et toutes les plantes à feuillage; sur les cheminées, sur les consoles, les plantes aux corolles brillantes, les roses, les amaryllis, les achimènes. L'appartement, qui était obscur, s'en trouva éclairé.

Dès le mercredi, l'appartement était prêt à recevoir Juliette.

Il y revint cependant tous les jours passer une heure ou deux, pour arroser les plantes ou enlever une fleur fanée; il y vint surtout pour rêver, pour penser à elle, et les heures qu'il passait là étaient les meilleures de sa journée.

Il la voyait, elle était là devant lui; il la tenait dans ses bras, et il se laissait emporter par l'hallucination de son amour.

Enfin, le samedi arriva, et à midi et demi, il se trouva dans le bois, au rendez-vous convenu; mais il ne vit venir Juliette qu'à une heure seulement.

Elle marchait lentement, les jambes fléchissantes, comme si elle était accablée par le poids d'une émotion plus forte que son courage.

Il courut au-devant d'elle.

— Malade? dit-il d'une voix tremblante.

— Horriblement tourmentée, mourante d'angoisse après cinq jours de fièvre. Ce que vous m'avez demandé est impossible, rendez-moi ma promesse.

Son premier mouvement fut un mouvement de colère. Eh quoi! c'était ainsi qu'elle tenait sa parole et respectait ses engagements? Il se laissa emporter, et, en quelques mots ardents, il peignit le sacrifice qu'il s'était imposé depuis qu'il l'aimait. Avait-elle un reproche à lui adresser? Ne l'avait-il pas aimée comme elle voulait être aimée? Ne l'avait-il pas adorée, respectée.

— Je n'étais pas l'amant de votre chair, s'écria-t-il, mais celui de votre esprit, de votre cœur, de votre âme? Cette vie de renoncement, je l'avais acceptée, et jamais vous ne m'avez entendu me plaindre. Est-ce ma faute à moi, si les conditions de notre intimité sont changées?

— Est-ce la mienne?

— Non, et je ne vous fais pas responsable de ce qui arrive; mais ce que je vous reproche, c'est de ne pas tenir aujourd'hui la promesse que vous m'aviez faite il y a quatre jours. Alors, vous avez vu mon désespoir, et vous en avez été touchée ; au moment de la séparation qui nous menaçait, vous avez eu un élan d'amour.

— Ce n'est pas élan qu'il faut dire, c'est faiblesse : comme toujours, j'ai cédé à votre parole, j'ai été entraînée.

— Il ne fallait pas vous donner, si vous deviez vous reprendre; il ne fallait pas m'enlever dans le ciel, si c'était pour me rejeter sur la terre : la chute est pour moi d'autant plus dure qu'elle s'accomplit de plus haut. Si vous saviez quel a été mon bonheur pendant ces quatre jours, quels ont été mes rêves!

Alors il lui raconta comment il avait employé ces quatre jours, il lui dit ses joies et ses espérances.

Mais à mesure qu'il parlait, il vit une telle tristesse dans les yeux qu'elle fixait sur lui, que peu à peu sa colère s'apaisa, et qu'il se laissa attendrir : elle était si visiblement désolée, si malheureuse!

— Oui, dit-elle quand il cessa de parler, vous avez raison, je ne suis pas digne de vous, je ne mérite pas un si grand amour. Accablez-moi, abandonnez-moi. Je ne peux pas vous sacrifier mon enfant. Si vous me pressez, si vous m'entraînez par vos paroles et par vos regards qui me font perdre la raison, je vais vous promettre tout ce que vous me demanderez ; mais quand vous ne serez plus là, quand je ne serai plus sous votre influence, je penserai à mon fils, et cette pensée me retiendra. Si je vous ai promis de sortir, je ne sortirai point. Je ne peux pas m'exposer à perdre mon enfant, et si je vous cédais, je suis certaine qu'un jour ou l'autre, demain peut-être, on me l'enlèverait.

— Je ne vous abandonnerai pas, je ne m'éloignerai pas de vous, vous le savez bien.

— Je vous écrirai souvent, tous les jours, si vous le voulez; je chercherai les moyens de vous voir, et j'en trouverai; lesquels? je n'en sais rien en ce moment, mais j'en trouverai ; vous savez bien que je ne peux pas vivre sans vous voir.

Mais ce qui devait se réaliser dans un avenir incertain, et plus ou moins éloigné, n'était pas pour le satisfaire; ce qu'il fallait à son impatience et à son inquié-

tude, c'était quelque chose de positif et d'immédiat.

Elle finit par promettre d'aller voir sa mère, déjà rentrée à Paris, le mardi suivant, et en chemin, elle le rencontrerait.

— Place de la Madeleine, à trois heures?

Ses lèvres ne parlèrent point, mais ses yeux ratifièrent cet engagement.

Le mardi, avant l'heure fixée, il était en observation. C'était précisément jour de marché aux fleurs: au milieu de la foule, il aurait peine à la reconnaître de loin. Mais il ne se plaignit pas de ce contre-temps, qui, pour elle, était une sécurité.

Quelle toilette aurait-elle? Il avait oublié de le lui demander. Aussi, tous les chapeaux de femme qu'il apercevait dans le lointain lui faisaient-ils battre le cœur à grands coups. C'était elle. Puis, quand il reconnaissait qu'il s'était trompé, il tirait sa montre pour se rassurer. Il n'était pas l'heure, elle ne pouvait pas arriver encore; mais elle avait déjà quitté sa maison, elle était en route, elle allait venir. Comme les aiguilles de sa montre, qu'il tenait dans le creux de sa main, étaient lentes à marcher!

Il regardait les fleurs, et, pour tuer le temps, il tâchait d'écouter les propos des amateurs et des marchands; mais les paroles résonnaient dans son oreille comme si elles avaient été prononcées dans un idiôme étranger, il ne les comprenait point.

Quand une marchande lui proposait une plante et lui vantait les mérites d'un fuschia ou d'un chrysanthème, il se sauvait comme un voleur.

Le temps s'écoulait cependant et trois heures sonnèrent.

Il alla jusqu'au boulevard, afin de voir plus loin; mais dans la confusion de la foule qui le croisait, il ne voyait rien qu'un fourmillement, et à force d'ouvrir les yeux avec fixité, il finit par avoir des éblouissements; tout se brouillait devant lui, les gens marchaient la tête en bas. Pour avoir la perception exacte des choses, il était obligé de fermer les yeux durant quelques secondes.

Elle ne venait pas : allait-elle encore manquer à sa parole? A cette pensée, il se sentit anéanti.

Mais à ce moment même, il eut le sentiment qu'une main gantée allait se poser sur son épaule : il ne la vit pas se lever, il ne la sentit pas s'appuyer, et cependant il en reçut la commotion.

Il se retourna vivement, et ses yeux dans un éclair se croisèrent avec ceux de Juliette.

Machinalement, sans savoir ce qu'il faisait, il leva la main pour la saluer; mais elle lui prit le bras.

— Marchons, dit-elle avec un sourire plus enivrant qu'un baiser.

Puis, comme elle vit qu'il était étonné de sa détermination :

— Notre rencontre ne peut-elle pas s'expliquer tout naturellement? dit-elle; si l'on raconte qu'on m'a vue avec vous, je n'aurai ni à m'en cacher ni à mentir.

Ils se mirent à marcher lentement.

— N'est-ce pas curieux, dit-elle en lui serrant le bras, c'est toi qui trembles.

— Ce n'est pas seulement la crainte qui fait trembler; c'est aussi l'émotion, le bonheur, le désir.

— Achètes-moi un bouquet de violettes, dit-elle comme si elle ne voulait pas l'entendre.

Mais lorsqu'il lui eut donné ce bouquet, il reprit le cours de sa pensée interrompue.

— Si tu voulais, dit-il, nous sommes à deux pas de la rue de Sèze. Une minute seulement, et tu partiras.

— Ah! Francis, c'est mal.

— Je t'en prie!

Et son regard acheva sa prière.

Elle ferma les yeux, et ce fut elle à son tour qui commença à trembler.

La serrant plus fort contre sa poitrine, il l'entraîna doucement, et elle le suivit.

LXII

Bien que marchant à petits pas, ils ne tardèrent pas à arriver devant la maison meublée de la rue de Sèze.

— C'est ici, dit Airoles.

Une fois encore elle voulut dégager son bras et elle murmura quelques paroles inintelligibles, mais ni l'effort de sa volonté ni celui de son bras n'étaient bien puissants. Elle était sous la domination de celui qu'elle aimait, et, subjugée, entraînée par lui, elle était incapable de résistance; un engourdissement délicieux l'avait saisie, elle ne se sentait plus vivre de sa propre vie, elle n'était plus elle-même. Ses impressions et ses perceptions avaient pris une acuité surnaturelle : le petit bouquet de violettes qu'elle portait à la main l'énivrait, le bras d'Airoles la brûlait.

Le garçon si perspicace à qui Airoles avait eu affaire était devant la porte, les mains dans son tablier blanc; il prenait l'air. En voyant son locataire arriver avec une femme au bras, il laissa paraître un sourire de satisfaction, comme si cette jeune femme lui plaisait et lui paraissait digne d'entrer dans cette maison respectable; mais, après un rapide coup d'œil, il tourna sur ses talons, et, livrant le passage, il alla dans la cour se placer devant le tableau des sonnettes. Sa pantomime était parlante. « Si monsieur a besoin de quelque chose, il n'a qu'à sonner : champagne, liqueurs, pâtisseries, il sera servi aussitôt. »

Airoles portait la clef de son appartement dans sa poche. Il ouvrit et fit passer Juliette devant lui, puis vivement il referma la porte. Juliette entendit un bruit de serrure et de verrou qui lui fit froid au cœur.

Mais elle n'eut pas le temps de se laisser aller à cette impression. Airoles s'avançait vers elle les bras tendus, les yeux brillants, les lèvres ouvertes. Avant qu'elle pût faire un mouvement, ces bras l'étreignirent; avant qu'elle prononçât un seul mot, ces lèvres lui fermèrent la bouche.

Sans penser qu'elle voulait le repousser et se défendre, elle lui jeta les bras autour des épaules, et, le serrant dans une étreinte passionnée, elle se renversa contre lui la tête en arrière, les yeux clos, éperdue, défaillante.

Doucement et sans desserrer l'étreinte par laquelle ils étaient unis, il l'entraîna dans la chambre; ils glissaient sur le parquet comme s'ils n'avaient plus tenu à la terre.

Il la fit asseoir sur le canapé et il commença à lui ôter son chapeau et son manteau; mais ses mains tremblaient et, dans un mouvement maladroit, il détacha le peigne qui retenait le chignon de Juliette, et alors les cheveux en deux grosses nattes se déroulèrent.

C'était la première fois qu'il voyait cette chevelure dans sa splendeur naturelle; il prit les nattes dans ses mains et respira leur parfum en les embrassant.

S'étant reculée, elle le regardait avec un doux sourire.

— Tu es fou, dit-elle.

— Je t'adore!

Et il se mit à genoux devant elle, les mains jointes, prosterné.

Mais tout à coup, en même temps, ils baissèrent les yeux, ils se sentaient rougir; leur amour les entraînait, et, par un sentiment de retenue instinctive, ils voulaient lui résister.

Relevant les yeux pour la première fois depuis qu'elle était rentrée, elle regarda autour d'elle!

— Que de fleurs! dit-elle pour détourner le cours de leurs idées.

— J'ai cru qu'elles te plairaient.

— C'est le goût avec lequel elles sont arrangées qui me plaît surtout.

Elle voulut se lever pour aller voir les fleurs de plus

près, mais il la tenait par le poignet et il la retint doucement.

— Et moi, dit-il; c'est moi qu'il faut regarder, c'est à moi qu'il faut donner ces grands yeux; donne tes yeux, donne tes lèvres.

Elle se tourna vers lui et le regarda avec ravissement.

— Et tu ne voulais pas venir? s'écria-t-il; il a fallu te tromper, t'entraîner. Regrettes-tu d'être venu maintenant?

— Tu as bien fait. Il faut toujours m'entraîner; il y a en moi un sentiment qui m'oblige à te résister; mais ton influence est plus puissante que ma résistance, tes yeux sont plus forts que les miens; il y a en toi un charme qui me dompte... et me ravit. Loin de toi je me reproche de t'avoir cédé, mais près de toi je te cède avec bonheur.

Elle lui passa les deux bras autour du cou et se haussa jusqu'à ses lèvres.

Ils restaient ainsi perdus dans leur enivrement, lorsque tout à coup un cri d'enfant retentit auprès d'eux.

Juliette releva la tête et écouta : c'était la voix d'un enfant de quatre ou cinq ans qui pleurait dans la cour sur laquelle ouvraient les fenêtres de la chambre.

— Qu'as-tu? demanda-t-il, n'étant pas touché par ce cri qui pour lui n'était qu'un bruit comme un autre, et qu'il n'avait pas plus remarqué qu'il ne remarquait le roulement des voitures.

Elle ne répondit pas et resta la tête levée, l'oreille tendue.

— Viens, dit-il, viens dans mes bras, chère Juliette.

Elle le repoussa doucement.

— Qu'as-tu? Qu'as-tu donc?

Elle se dégagea vivement. Les cris de l'enfant avaient redoublé et la voix avait pris un accent lamentable.

— Une voix d'enfant! dit-elle. Oh! non, c'est impossible.

Il voulut la retenir.

— Francis, je vous en supplie, s'écria-t-elle, laissez-moi; écoutez cette voix d'enfant, qui me rappelle à moi-même. Je ne suis pas libre, je ne suis pas une femme; je suis une mère.

Parlant ainsi en mots entrecoupés, l'œil hagard, les mains tremblantes, elle relevait ses cheveux et les tordait en un simple nœud; puis elle prenait son chapeau et son manteau.

Il la regardait avec stupéfaction.

Elle avait mis son manteau et réparé tant bien que mal le désordre de sa toilette.

Elle se dirigea vers le salon, il la suivit.

— Ouvrez-moi cette porte, dit-elle.

Et comme elle vit qu'il tenait les yeux fixés sur elle avec une expression d'étonnement.

— Pauvre ami! dit-elle.

Et elle lui tendit la main :

— Non, je ne suis pas folle; mais il faut que j'aille à Nogent, c'est mon enfant qui m'appelle. Laisse-moi partir, ouvre cette porte.

Il voulut dire quelques mots, il voulut la retenir; mais elle était dans un état de surexcitation à ne rien entendre, à ne rien comprendre.

— La porte, répétait-elle, la porte.

Emu par la pitié, poussé par la colère, il ouvrit la porte.

— Passez, dit-il.

Elle prit son bras.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la rue, un coupé de remise passait; elle fit signe au cocher d'arrêter, et celui-ci vint se ranger le long du trottoir.

— Monte, dit-elle à Airoles; tu viens avec moi.

Puis s'adressant au cocher :

— A Nogent, dit-elle, et vite!

Puis elle monta dans la voiture, et, comme si elle s'était trouvée au milieu d'un bois solitaire, au lieu d'être dans une rue pleine de passants et de curieux, elle prit la main d'Airoles et la baisa.

— Pardonne-moi, dit-elle.

Ils étaient déjà sur le boulevard, et cinquante personnes pouvaient les voir, dix pouvaient les reconnaître, car les stores de la voiture n'étaient pas tirés et les glaces étaient ouvertes.

Airoles, qui avait conservé son sang-froid, les ferma : exposer Juliette à un danger, n'était-ce pas s'exposer à la perdre.

— Je n'ai pas peur, dit-elle; si l'on nous voit, tant pis; je ne veux pas que tu puisses douter de mon amour.

Il ne doutait pas de cet amour, mais il était au fond du cœur blessé de la façon dont il se manifestait. Cet accès de maternité éclatant au moment même où Juliette allait se donner l'avait exaspéré.

Cependant, après le premier mouvement de la surprise et de la colère, il se laissa toucher par l'émotion de cette pauvre femme éperdue qui, pour prouver son amour et bien marquer ses regrets, l'eût volontiers serré dans ses bras devant tout Paris.

D'ailleurs il avait mieux à faire que de l'accuser ou de se plaindre, c'était de faire renaître l'occasion qui venait de lui échapper et de préparer une nouvelle entrevue.

Ce fut à cela qu'il employa son temps pendant leur voyage de Paris à Nogent.

Mais ils étaient déjà arrivés dans le bois et la voiture avait dépassé le chalet de la Porte-Jaune qu'il n'avait encore rien obtenu.

Des paroles vagues, des assurances d'amour, des serments appuyés par des caresses et des regards passionnés; mais pas un engagement formel précisant le lieu, le jour et l'heure de leur prochain rendez-vous.

— Je te verrai, je te le jure; je trouverai des moyens.

Il avait voulu parler de la rue de Sèze; mais elle s'était si vivement défendue, qu'il n'avait pas pu insister : elle était encore sous le coup de l'émotion qui venait de la frapper, et ce n'était point le moment pour la faire revenir des préventions qu'elle pouvait avoir.

Cependant ils allaient atteindre les premières maisons du village, il fallait prendre une détermination quelconque.

Elle promit de le voir, le vendredi suivant, dans le parc Monceaux, en sortant de chez sa mère.

Elle fut exacte à ce rendez-vous, et, pendant plus d'une heure, ils se promenèrent côte à côte dans les allées du parc, croisant mille personnes, parmi lesquelles il pouvait s'en trouver qui les connaissaient.

Airoles lui représenta ce danger en lui démontrant qu'une entrevue dans une maison, quelle qu'elle fût, les exposait cent fois moins; mais elle ne voulut rien entendre. Elle lui promit de revenir le mardi suivant, et d'ici là, de lui écrire si elle allait au théâtre ou dans un autre endroit public où ils pourraient se rencontrer.

Alors commença pour eux une vie étrange, pleine de joies imprévues et de périls imprudemment bravés. Elle se fit conduire par son mari à tous les théâtres, et chaque fois elle avertit Airoles par une lettre de se trouver dans un coin de l'orchestre. Puis ils se virent régulièrement aussi le mardi et le vendredi, ils passèrent une heure en tête-à-tête soit dans le parc Monceaux, soit en voiture, en promenades sur les boulevards extérieurs.

Chaque fois, Airoles, qui poursuivait son but, lui démontrait le danger de ces entrevues, mais elle fermait l'oreille...

— Faut-il ne plus nous voir? disait-elle.

Cependant ce danger lui fut signalé d'une façon qui lui donna sérieusement à réfléchir.

Un jour monsieur Descloizeaux lui dit devant son mari :

— Je vous ai rencontré hier, boulevard Magenta, en voiture.

Sans se troubler, elle répondit que c'était impossible.

— Vous avez vu double, dit Adolphe; ma femme a été seulement au boulevard Malesherbes. Vous n'avez plus vos yeux de vingt ans; il faut mettre des lunettes.

Monsieur Descloizeaux, sans se fâcher, accepta les plaisanteries d'Adolphe.

— J'ai bien vu, dit-il, et madame était dans le coupé numéro 2853.

Juliette ne daigna pas se défendre, et elle tourna la tête sans prêter plus d'attention à cet entretien que s'il ne la touchait pas.

Monsieur Descloizeaux n'insista pas ce jour-là; mais le lendemain il revint à la charge, cette fois en arrière d'Adolphe.

Il avait l'habitude de venir en effet très-souvent rue des Vieilles-Haudriettes et, sous prétexte de profiter d'une bonne occasion et saisir au passage une pièce rare qu'on apportait à la fonte, de s'installer dans les bureaux.

Au moment où Juliette traversait la grande salle pour entrer dans le cabinet de son mari, il l'arrêta.

— Le numéro 2853 a été pris avant-hier boulevard Malesherbes, dit-il, par une dame seule; un monsieur est monté avec cette dame au coin de la rue de Constantinople. Il est resté avec la dame jusqu'au coin du boulevard Magenta et du boulevard extérieur; là il est descendu, et la dame s'est fait conduire rue de Rambuteau où elle a quitté sa voiture. Sans doute vous n'étiez pas la dame, puisqu'il y avait un monsieur. Je suis disposé à reconnaître que je me suis trompé. Mes yeux de vingt ans! comme disait Adolphe; le voulez-vous?

Sans répondre, sans même le regarder, elle passa dans le cabinet de son mari.

LXIII

Cet avertissement ne fut pas le seul qu'elle reçut, et quelques jours après l'intervention de monsieur Descloiseaux, il lui en vint un second qui lui prouva que de tous côtés, autour d'eux, chez elle comme au dehors, une active surveillance était organisée.

Depuis qu'elle aimait, elle s'était départie de sa sévérité pour Flavien, et quand elle traversait maintenant le bureau, elle ne mettait plus d'affectation à détourner les yeux pour ne pas rencontrer ceux du jeune commis. Sans aller jusqu'à lui sourire ou jusqu'à l'encourager, elle le regardait avec une secrète sympathie: le pauvre garçon, comme il doit être malheureux d'aimer sans espérance! Assez souvent elle parlait de lui avec Adolphe, qu'elle interrogeait; elle était touchée d'apprendre que les autres commis appelaient Flavien « mademoiselle, » pour se moquer de sa vie régulière. Elle eût presque voulu qu'on lui dît qu'il avait une maîtresse ou tout au moins qu'il s'amusait.

— Ce que c'est que la manie poétique, disait Adolphe en plaisantant. Voilà un garçon de vingt ans qui, au lieu de profiter de ses dimanches pour aller canoter à Asnières ou cavalcader à Montmorency, s'enferme dans sa chambre sous les toits, pour faire des vers. J'ai beau le gronder, il ne veut rien entendre; il est si bon enfant qu'on ne peut pas se fâcher contre lui.

Et Adolphe, qui était « bon enfant » lui-même, faisait ce qu'il pouvait pour être agréable à ce jeune employé qu'il avait vu grandir chez lui; il le chargeait spécialement de ses affaires personnelles, il l'envoyait toucher ses coupons, il lui confiait le soin de faire relier ses volumes; il lui donnait sa bibliothèque à ranger, ses papiers à classer, et quelquefois il le gardait à dîner.

Ainsi Flavien, plus qu'aucun autre, se trouvait introduit dans la maison, et il avait des occasions de voir Juliette que ses camarades n'avaient pas. Ceux-ci en riaient, le seul Lutzius excepté, qui s'en fâchait dans son obséquiosité envieuse. Pourquoi ce gamin de Paris plutôt que lui, Lutzius, homme grave, avec qui on pouvait causer sérieusement?

— C'est parce que le patron a épousé une artiste, disait-il, qu'il se croit obligé d'avoir pitié de vos vers. Vous feriez bien mieux de surveiller vos additions que de faire des vers auxquels, pour mon compte, je ne comprends rien.

— Heureusement, répliquait Flavien en riant.

— C'est une insolence, n'est-ce pas, que vous me dites-là? Eh bien, je vous répondrai sur le même ton que j'aime mieux savoir que quatre et trois font sept, que de faire rimer *tête* et *fête*.

— Ça rime aussi avec *bête*.

— Vous n'êtes qu'un Français, c'est-à-dire un insolent et un vaniteux.

Quand Juliette se trouvait avec Flavien en compagnie d'une tierce personne, elle lui adressait la parole; au contraire, si elle le rencontrait seul, elle ne lui parlait pas; lui-même agissait ainsi avec elle, et toutes les fois qu'un hasard les mettait en tête-à-tête, il quittait aussitôt la place sans dire un mot.

Un jour qu'il cataloguait des livres dans le cabinet d'Adolphe, tandis qu'elle-même se trouvait seule dans le salon, elle fut très-surprise de le voir ouvrir la porte qui fait communiquer ces deux pièces.

Elle lui lança un regard qui aurait dû le faire rentrer aussitôt dans le cabinet; cependant il ne referma pas la porte, mais s'avançant au contraire d'un pas dans le salon:

— Pardonnez-moi, madame, dit-il en s'inclinant avec toutes les démonstrations du plus profond respect, de pénétrer ainsi chez vous; mais c'est pour une chose tellement grave que j'ai...

De sa main levée, elle lui montra la porte.

Mais il ne bougea point.

— Non, madame, je ne peux pas sortir, et votre regard, si cruel qu'il me soit, ne me fera pas quitter cette place.

— Alors, monsieur, c'est à moi de quitter la mienne, dit-elle en se levant.

Avant qu'elle eût pu faire cinq ou six pas pour sortir, il vint vivement se placer devant elle et lui barrer le passage.

Alors, avec une résolution qui commandait l'attention.

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, madame, c'est de vous, c'est de votre repos, de votre honneur, et il a fallu cette puissante raison pour m'inspirer cette hardiesse. Je vous en supplie, madame, pour vous, pour votre fils, écoutez-moi. Oubliez le passé pour un instant, et croyez que vous avez devant vous un... homme respectueux, dévoué, qui ne pense qu'à vous servir.

Elle avait cru tout d'abord à une déclaration désespérée; ces quelques mots lui montrèrent qu'elle se trompait.

Elle lui fit signe de parler.

— Si vous voulez bien m'écouter, dit-il, je vous prie de venir dans la bibliothèque. Ma présence ici ne serait pas justifiable, il ne faut pas qu'on puisse soupçonner que je vous ai parlé en particulier. Il est tout naturel que vous veniez dans la bibliothèque, tandis qu'il ne l'est pas que je pénètre dans le salon; si l'on survenait pendant notre entretien, vous n'auriez pas d'explications à donner.

Elle le suivit, intriguée de ce mystère, et jusqu'à un certain point inquiète.

Si elle avait hâte d'écouter, Flavien était pressé de parler.

— Vous savez, dit-il, comment je suis entré dans la maison de madame Daliphare, j'étais tout enfant, et ce fut un acte de bonté, de générosité de m'accepter comme employé appointé.

Un geste de Juliette ne l'arrêta pas; il continua au contraire avec plus de vivacité:

— Il faut que je rappelle ces faits, qui paraissent me toucher exclusivement, pour que vous compreniez com-

ment madame Daliphare a pu me faire la proposition que je crois devoir vous dénoncer. Encore une fois, madame, je vous jure qu'il n'est pas et ne sera pas question de moi. A juste titre, madame Daliphare me considère comme son obligé, et c'est parce qu'elle a cru pouvoir disposer de moi qu'elle m'a fait appeler hier dans son cabinet. Monsieur Adolphe était sorti, et vous-même, madame, n'étiez pas à la maison. Je devrais peut-être vous rapporter notre entretien mot à mot; mais j'ai été tellement troublé, que je craindrais de ne pouvoir le faire avec fidélité. Et puis aussi, pour être sincère, je dois avouer que je serais gêné pour vous répéter certaines paroles de madame Daliphare, car vous savez qu'elle n'a pas peur de s'exprimer librement avec ceux qu'elle regarde comme étant au-dessous d'elle.

Flavien entassait visiblement les mots par-dessus les mots, pour ne pas arriver à ce qu'il avait à dire.

Cependant le moment était venu où il ne pouvait plus différer : Juliette le pressait du geste et du regard.

Il détourna les yeux et baissant la voix :

— Madame Daliphare, dit-il, m'a demandé de vous suivre quand vous sortez.

Il y eut un assez long intervalle de silence. Juliette se tenait le visage caché entre les mains, et Flavien restait toujours les yeux baissés. Enfin il les releva et continuant :

— C'est bien terrible pour moi que madame Daliphare ait pu me croire capable d'une pareille infamie, et quand j'ai commencé à comprendre ce qu'elle me proposait, mon premier mouvement a été de me défendre comme je le devais; si je l'ai écoutée jusqu'au bout, c'est parce que l'idée m'est venue qu'il pouvait vous être utile de savoir ce qu'on machine contre vous, madame. C'est cette pensée aussi qui m'a décidé à vous faire cette confidence, quoique cette indiscrétion soit une sorte de trahison envers madame Daliphare. Mais en me figurant que vous étiez exposée à des dangers, qu'un avertissement donné à temps pouvait détourner, je n'ai pas hésité. Ah! madame, si vous saviez combien je voudrais vous servir et vous faire oublier par une vie de dévouement une minute de folie.

Elle lui tendit la main.

Il tomba à genoux, et, prenant cette main, il la porta à son front dans un mouvement de respect et d'adoration.

— Que puis-je pour vous? dit-il. Ah! madame, commandez, ma vie est à vous.

— Vous taire, dit-elle; ne parler à personne de la proposition qui vous a été faite, jamais!

— Jamais, je le jure.

— Et si vous voulez faire quelque chose pour moi, oubliez l'entretien que nous venons d'avoir ou tout au moins ne jamais me laisser voir que vous vous en souvenez.

— Mais vous êtes entourée de périls. Un cœur dévoué peut-être vous servira; faites-moi la grâce, donnez-moi la joie de m'employer pour vous.

Elle secoua doucement la tête avec un sourire désolé.

— Cette proposition que je n'ai pas voulu écouter, d'autres l'écouteront peut-être. Il y a ici des gens qui pour plaire à madame Daliphare seront heureux de remplir la mission dont je n'ai pas voulu me charger. Il me répugne d'accuser quelqu'un qui ne peut pas se défendre; cependant il faut que je vous dise qu'après m'avoir mis durement à la porte en me reprochant ma bêtise et mon ingratitude, « madame » a appelé Lutzius. Or, Lutzius n'a le dégoût d'aucune besogne, et, par habitude et par caractère, ce genre d'espionnage lui convient. Il serait bon, il me semble, que vous fussiez prévenue de la surveillance de Lutzius, si elle s'exerce.

Juliette lui imposa silence de la main.

— Encore une fois, dit-elle, je vous demande de ne pas insister. Tout ce qui touche ce sujet me blesse; vous avez assez de cœur et de délicatesse pour le comprendre. Comptez que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi; si je ne le rappelle jamais en paroles, je m'en souviendrai toujours au fond du cœur. D'ailleurs les dangers dont vous parlez ne sont pas si grands que vous les imaginez.

— Ah! je n'ai rien imaginé, j'ai vu qu'on machinait quelque chose contre vous et j'ai été effrayé. Si mon avertissement suffit pour détourner ces dangers, j'en serai heureux : ce sera la grande joie de ma vie.

Et, s'inclinant, il se dirigea vers la porte de sortie.

— Je vous remercie, dit Juliette; de tout cœur, je vous remercie.

— Ah! madame.

— Au revoir, monsieur Flavien.

— Adieu, madame.

— Non, pas adieu; au revoir. Ne craignez pas que votre présence me mette jamais mal à l'aise, car au-dessus de la honte que le souvenir de cet entretien pourra soulever en moi, brillera toujours le service que vous m'avez rendu. Au revoir!

Elle le conduisit jusqu'à la porte. Arrivé dans le vestibule, il leva les yeux et la regarda un moment comme s'il voulait parler; puis ses yeux se mouillèrent. Alors, se détournant vivement, il s'éloigna à grands pas.

— Pauvre enfant, dit Juliette; pour lui, quel supplice!

Mais elle n'était pas dans des conditions où il lui était loisible de s'apitoyer longuement sur les souffrances des autres; il fallait qu'elle pensât à elle-même et à celui qu'elle aimait; car il n'y avait plus d'illusion à se faire, ils étaient menacés, sérieusement menacés.

Pour que sa belle-mère employât de pareils moyens, il fallait qu'elle fût arrivée au dernier degré de l'hostilité, et il fallait en même temps qu'elle fût bien certaine de pouvoir saisir un jour ou l'autre la preuve qu'elle poursuivait.

Sa belle-mère d'un côté, monsieur Descloiseaux de l'autre, tous deux unis peut-être, c'était trop.

Il ne fallait plus s'exposer aux rendez-vous du parc Monceaux et aux promenades en voiture.

Dans une pareille conjoncture, le plus prudent eût été de renoncer à se voir, et ce fut la première idée qui se présenta à son esprit.

Mais précisément ils avaient un rendez-vous fixé pour le lendemain. Que dirait Airoles s'il ne la voyait pas arriver? Une lettre, si explicite qu'elle pût la faire, ne le rassurerait pas : il aurait des inquiétudes, des doutes.

Ne le faisait-elle pas déjà trop souffrir?

Elle le verrait quand même.

D'ordinaire, quand elle lui écrivait, elle le faisait ostensiblement, car alors même qu'Adolphe serait entré pendant qu'elle faisait sa lettre, il n'eût pas regardé par-dessus son épaule.

Mais la confidence de Flavien avait jeté dans son âme un effroi vague; elle ferma à deux tours les doubles portes et elle écrivit les cinq lignes suivantes :

« Demain, à trois heures, dans l'atelier dont vous m'avez parlé; arrivez-y à deux heures et attendez-moi sans vous montrer. Que la clef soit sur la porte; je sais le chemin. Nous sommes menacés. A demain. »

LXIV

Ainsi, la nouvelle intervention de madame Daliphare avait un résultat semblable à la première.

Avant qu'elle vînt se placer entre Juliette et Airoles, ceux-ci s'aimaient; mais par suite d'un concours de circonstances qui se rencontrent assez rarement, — la re-

tenue chez la femme, la délicatesse chez l'homme, chez tous deux un amour qui avait toutes les adorations et toutes les timidités de la jeunesse, ils s'étaient maintenus sur les sentiers éthérés et nuageux du sentiment. Un regard, une pression de main, un mot à l'oreille, un silence, le bonheur d'être ensemble à côté l'un de l'autre, même sans se parler, même sans se regarder, avaient rempli leur vie.

Mais, du jour où ils n'avaient plus eu la possibilité de se voir librement, ils avaient été entraînés au-delà de ces limites dans lesquels ils avaient pu jusqu'alors s'enfermer, et Juliette était venue rue de Sèze. Si elle n'avait pas succombé, c'était par suite d'une intervention presque miraculeuse.

Maintenant, sous le coup de la menace de sa belle-mère, elle allait voir Airoles dans un atelier, où, depuis longtemps déjà, il voulait l'amener.

C'est là l'effet fatal des obstacles qu'on oppose à la passion : il en est d'elle comme d'un torrent qu'on est parvenu à grand'peine à enfermer dans ses rives. Fier de ce succès, on veut un beau jour lui fermer le passage; mais alors il franchit ses rives entre lesquelles il courait docilement, bondit par-dessus le barrage qu'on lui oppose, et il envahit tout, il emporte tout.

Pour que l'intervention de madame Daliphare eût produit une influence salutaire, il eût fallu que Juliette et Airoles eussent pu ne plus se voir, et qu'effrayés par les dangers qui les entouraient, ils eussent sagement fait passer leur sûreté avant leur amour; mais comme ils n'étaient ni l'un ni l'autre disposés à ce sacrifice, comme ni l'un ni l'autre n'admettaient la possibilité de ne plus se voir, — ils devaient tout risquer, tout braver.

De là, cette lettre écrite par Juliette dans un moment d'exaltation, mais que la réflexion ne lui fit pas regretter.

C'était une imprudence, c'était de la folie. Eh bien! c'était de la folie. Ne plus se voir, c'eût été la mort.

L'atelier où Juliette devait rencontrer Airoles était celui-là même où, quelques années auparavant, elle avait vu pour la première fois le tableau du *Semeur*, l'atelier du sculpteur Roelz. Parti depuis un mois pour passer la saison d'hiver à Rome, Roelz avait remis la clef de son atelier à son ami Airoles, qui avait eu l'intention de travailler là à une grande machine. La machine n'était pas encore commencée, la toile même qu'il devait couvrir n'avait pas été commandée chez le marchand; mais enfin, depuis un mois, la clef de cet atelier lui avait été remise.

C'était cette clef qui lui avait donné l'idée d'amener Juliette à Passy.

Retourner rue de Sèze, il n'y fallait pas songer; Juliette y arriverait sous une impression de trouble et de crainte. D'ailleurs, cet ameublement d'hôtel lui répugnait, en même temps que le sourire des garçons le révoltait. Ce n'était point au milieu de ces meubles, qui avaient servi à des myriades de voyageurs, qu'il voulait que Juliette se donnât; les souvenirs qu'il emporterait de là se trouveraient mêlés à des souillures.

A Passy, au contraire, il pouvait faire disposer l'atelier de son ami suivant les fantaisies de son amour : plus de garçon à éviter, plus de meubles flétris sous les yeux.

Et, tout plein de cette idée, avant même d'avoir le consentement de Juliette, mais croyant l'obtenir un jour ou l'autre, il avait transformé l'atelier du sculpteur. Un bourgeois amoureux eût attendu d'avoir une certitude, mais Airoles n'avait pas pris la vie par le côté modéré. Il avait fait transporter dans la chambre de Roelz tout ce qui garnissait l'atelier, et ensuite, il avait meublé cet atelier à son goût : un large divan en satin noir, un tapis de Smyrne, des jardinières pour mettre des fleurs, une grande glace pour que Juliette pût arranger ses cheveux, et devant le châssis vitré, un immense store doublé de serge épaisse, de sorte que, quand il était déroulé, il interceptait a lumière aussi bien que des volets matelassés.

Juliette pouvait venir, le nid pour l'abriter était digne d'elle.

Là au moins il n'aurait pas honte de la recevoir, et en même temps, il serait rassuré contre tout danger extérieur. On savait dans tout le quartier que cet atelier appartenait au sculpteur Roelz. Si l'on y voyait entrer Juliette, on ne devinerait donc pas qui elle venait voir, car lui-même n'y paraîtrait que les jours de rendez-vous, et, comme le pavillon dans lequel se trouvait l'atelier avait deux entrées, l'une sur le boulevard Suchet, et l'autre sur l'avenue Raphaël, les soupçons des curieux, s'il y avait soupçons et curieux, seraient déroutés. Ils n'arriveraient pas ensemble, ils ne sortiraient pas ensemble; tandis que Juliette gagnerait la station de Passy, lui irait à Auteuil. Comment pourrait-on les surprendre? Jamais tant de précautions n'avaient été réunies.

Aussi, malgré le mot inquiétant par lequel elle se terminait, la lettre de Juliette le transporta-t-elle de joie.

Enfin, l'heure était venue, enfin, elle allait être à lui.

Car il n'était plus au temps où il pouvait attendre plus ou moins patiemment qu'elle se donnât : de brûlantes convoitises l'enflammaient, et, dans cette longue alternative d'espérance et de déception, ses désirs s'étaient exaspérés. Il ne l'aimait plus comme aux premiers jours; il l'aimait avec toutes les fièvres, tous les emportements de la passion contrariée. Il fallait qu'elle fût à lui, et si elle ne voulait pas se donner, il était bien décidé à la prendre.

D'ordinaire, lorsque Juliette venait chez sa mère, elle attendait pour sortir que madame Daliphare fût retournée à Nogent avec son fils, c'est-à-dire qu'elle ne quittait la rue des Vieilles-Haudriettes que vers deux heures, pour arriver à deux heures et demie boulevard Malesherbes; elle restait une heure avec sa mère, et vers trois heures et demie, elle rejoignait Airoles aux environs du parc Monceaux.

Mais, pour aller au rendez-vous de Passy, elle fut obligée de changer ses habitudes, et elle ne put pas attendre que sa belle-mère fût partie.

Quand elle descendit dans le cabinet de son mari, elle trouva madame Daliphare travaillant à son bureau.

— Tu sors, dit Adolphe, qui, loin de s'inquiéter des absences de sa femme, trouvait qu'elle ne faisait pas assez de visites.

— Je vais chez maman

— Déjà? dit madame Daliphare; ce n'est pas votre heure habituelle.

— C'est mon heure d'aujourd'hui.

— Voilà précisément pourquoi j'ai fait mon observation.

— Trouvez-vous étrange que je sorte maintenant?

— Pas du tout; je croyais seulement qu'avant d'aller chez madame Nélis, vous aviez peut-être quelqu'autre visite à faire.

— Vous vous trompiez dans vos conjectures, je vais chez ma mère directement.

Cela fut dit d'un ton si sec, qu'Adolphe s'inquiéta; il prit la main de sa femme et lui fit signe de se calmer. Mais Juliette n'avait pas envie d'insister; c'était presque malgré elle qu'elle avait, par l'accent donné, tant de valeur au mot « vos conjectures. »

Madame Daliphare resta un moment déconcertée, et Juliette comprit qu'elle se demandait sans doute si Flavien ne l'avait pas trahie. Mais elle avait une façon de dissimuler ses émotions qui ne permettait pas de les surprendre : elle se plongeait dans une addition, et, la plume à la main, elle descendait une colonne de chiffres de manière à cacher son visage.

— Voulez-vous emmener Félix avec vous? dit-elle en relevant la tête; je ne compte pas partir aujourd'hui avant deux heures.

— Je craindrais de vous faire attendre; car je ne reviendrai pas directement ici, j'ai des visites à faire.

— Quand tu voudras, dit Adolphe.

— Vous voyez donc bien, poursuivit madame Daliphare, que j'avais raison de m'étonner de votre départ précipité. Que cette visite se fasse avant d'aller chez votre mère ou qu'elle se fasse après, c'est toujours une visite.

Juliette sortit, assez troublée par cette insistance de sa belle-mère. Peut-être était-il dangereux d'aller à Passy? Mais il était trop tard maintenant pour prévenir Airoles; elle ne pouvait pas lui écrire, elle ne pouvait pas lui envoyer un commissionnaire. Que penserait-il s'il ne la voyait pas arriver? Il devait être déjà inquiété par la lettre qu'il avait reçue; jusqu'où n'irait pas cette inquiétude, cette angoisse après deux heures, après trois heures d'attente vaine? Elle devait aller à Passy?

Elle ne voulait rester que quelques minutes chez sa mère; mais quand elle se leva pour partir, celle-ci se fâcha.

On l'abandonnait, on la laissait vivre dans l'isolement. C'était pourtant bien assez terrible de se sentir mourir de jour en jour, sans encore avoir la douleur de se voir mourir seule; mais elle ne se plaignait pas, c'était là le sort de la vieillesse. Si seulement on lui donnait son petit-fils; mais non, c'était madame Daliphare qui l'accaparait. De quel droit? Est-ce qu'elle, madame Nélis, n'était pas aussi capable que cette bourgeoise enrichie d'élever un enfant, de lui donner de bonnes manières, de l'habituer à des usages convenables? Etait-il décent de voir un enfant dire à table: « Je veux de ça! » ou « Je ne veux pas de ça! »

Pendant plus d'une demi-heure, Juliette avait dû écouter ces plaintes.

Enfin, elle avait pu partir.

En arrivant au boulevard Malesherbes, elle avait renvoyé sa voiture de place, car elle se défiait maintenant des cochers. Elle en prit une autre au coin du parc et se fit conduire à la station de Courcelles.

Si on la suivait, il serait bien difficile de ne pas la perdre dans cette gare de jonction où l'on peut prendre toutes les directions.

Avant de demander son billet pour Passy, elle attendit qu'il n'y eût personne autour du guichet, et ce fut d'une voix étouffée qu'elle fit sa demande.

Huit minutes après, elle traversait la pelouse du Ranelagh, se dirigeant vers l'avenue Raphaël. Il était trois heures cinq minutes, elle ne serait pas en retard.

Arrivée au milieu de la pelouse, elle retourna la tête: elle ne vit que des gens paisibles, qui n'avaient pas l'air de s'inquiéter d'elle ni d'être là pour la surveiller.

Cependant, si rassurée qu'elle fût contre un danger immédiat, elle se sentait dans un état de surexitation extraordinaire; son cœur, qui battait violemment, s'arrêtait par moments tout à coup. Elle était à la fois brûlante et glacée.

C'est que ce rendez-vous auquel elle marchait ne ressemblait en rien à ceux qui l'avaient précédé. L'arrivée d'Airoles à Nogent, sur la verandah, avait été une surprise; les quelques minutes pendant lesquelles elle était restée rue de Sèze avaient été une surprise aussi. Mais maintenant ce rendez-vous était préparé, il était attendu.

Et les sentiments qui, en ce moment, agitaient Airoles, enfermé dans l'atelier, la troublaient aussi elle, même. La distance qui les séparait était encore grande, et cependant, une affinité mystérieuse, quelque chose de plus subtil, de plus puissant qu'un courant électrique passait déjà de l'un à l'autre, et faisait que sans la parole, ils s'entendaient; sans le regard, ils se voyaient; sans les bras, ils s'étreignaient; par l'imagination, par le désir, ils étaient l'un à l'autre.

Elle parcourut rapidement la longue allée qui, de l'avenue, conduit à l'atelier, et vivement elle tourna la clef qui était à la serrure.

Mais après avoir poussé la porte, elle s'arrêta avec surprise: l'atelier était sombre, elle ne voyait rien devant elle.

Francis n'était-il pas là? Devait-elle entrer, devait-elle sortir?

Comme elle se posait cette question, elle aperçut Airoles dans le rayon de lumières que laissait passer l'entre-bâillement de la porte.

Puis, presque instantanément, la porte fut refermée, et elle se trouva dans l'obscurité. Deux bras vigoureux la soulevèrent, elle se sentit emportée.

— A moi, chère Juliette, à moi!

Elle ne se défendit pas, mais aux lèvres d'Airoles, ses lèvres répondirent par un long baiser.

Six heures avaient sonné depuis assez longtemps déjà lorsqu'elle sortit de l'atelier. Il faisait nuit.

Mais elle n'avait conscience ni de l'heure ni de la nuit; elle marchait dans un rêve: elle ne pensait à rien, elle ne craignait rien; elle était anéantie, et elle ne se sentait vivre que par les secousses délicieuses, les vibrations toutes puissantes de ses nerfs agités.

LXV

Flavien s'était trompé en croyant que madame Daliphare, après le refus qu'il lui avait opposé, s'était retourné vers Lutzius.

Il est vrai qu'elle en avait eu un moment la pensée; mais, après quelques instants de réflexion, elle avait abandonné ce projet.

Ce qui l'avait engagée à adresser sa proposition à Flavien, ç'avait été la conviction qu'elle avait que celui-ci, étant son obligé, ne pouvait pas la refuser. Il était jeune; elle le savait discret et intelligent; sa position dans la maison lui donnait une liberté de mouvements qui lui permettrait d'aller et venir, de s'absenter à toute heure sans que personne s'inquiétât de ses absences; il devait accepter avec empressement la mission dont elle voulait le charger, et il pouvait la faire réussir.

Grande avait été sa surprise en voyant qu'il la refusait, grande aussi sa colère: c'était un ingrat qu'elle avait nourri; quel plaisir avait-on à faire le bien pour en être ainsi récompensée? La leçon lui profiterait.

Avec Lutzius, ce refus n'était pas à craindre, et, à l'avance, elle était bien certaine que tout ce qu'elle lui demanderait il le ferait. Mais elle n'avait pas dans le caissier la confiance qu'elle avait dans Flavien. Précisément parce qu'elle le savait incapable de reculer devant n'importe quelle besogne, elle ne se fiait pas à lui. Une indiscrétion pouvait avoir les conséquences les plus graves, et l'Allemand était bavard, vantard. D'un autre côté, il n'était pas sûr, et, s'il y voyait son intérêt, il pouvait très-bien aller tout révéler à Juliette. Que deviendrait-elle alors? Quelle situation lui serait créée vis-à-vis de son fils, car elle ne se faisait pas illusion sur la foi qu'Adolphe avait dans sa femme? Si celle-ci était accusée, Adolphe ne consentirait à admettre la probabilité de cette accusation que si on l'écrasait sous les preuves. Il ne lui en faudrait pas une, il ne lui en faudrait pas dix; il lui en faudrait cent, et encore si éclatantes, qu'elles lui crevassent les yeux.

Lutzius n'était pas l'homme qu'il fallait pour réunir ces preuves. Sans doute avec ses habitudes d'espionnage, il pourrait mieux qu'un autre suivre Juliette adroitement sans être remarqué par elle, savoir dans quelle maison elle allait et qui elle rencontrait dans cette maison, mais pour cela il faudrait qu'il fût libre, et il ne l'était pas. Retenu à la caisse, il ne pourrait, comme Flavien, sous un prétexte quelconque, ou même sans

prétexte, sortir quand Juliette sortirait. Cette liberté, il ne l'avait que le soir, et ce n'était pas de la soirée que madame Daliphare se défiait : c'était de la journée, des heures pendant lesquelles Juliette sortait seule.

C'était pendant ces heures que Juliette devait voir Airoles; où et comment? Madame Daliphare n'en savait rien, mais elle était convaincue que ces rendez-vous avaient lieu.

Serait-elle donc arrêtée par un simple défaut de constatation matérielle, et avec de l'argent, beaucoup d'argent, ne pourrait-elle pas obtenir cette constatation?

Ce besoin de preuves était devenu chez elle une véritable manie qui jour et nuit l'obsédait : elle en rêvait.

Après son entretien avec monsieur Descloizeaux, elle s'était maintes fois adressée au vieux beau pour tâcher d'avoir par lui quelques indices qui la guidassent.

Mais monsieur Descloizeaux s'était tout d'abord renfermé dans une réserve qu'elle n'avait pas pu vaincre.

— Nous avons obtenu l'essentiel, disait-il; monsieur Airoles chassé de votre maison, le danger est conjuré.

— Mais s'ils se rencontrent ailleurs?

— Qui peut vous faire supposer cela?

— Ce n'est pas chez moi une supposition, c'est une certitude.

— Vous avez des preuves?

— Non, mais j'ai la conviction que ces preuves existent et qu'il n'y aurait qu'à les chercher pour les trouver.

— Je ne pense pas comme vous; je crois que, rencontrant des obstacles, ils ont cessé de se voir. Une véritable passion pourrait seule expliquer des rendez-vous au dehors, et je n'admets pas cette passion. Chez qui la voyez-vous? Chez le peintre? Les hommes comme lui ont autre chose à faire que de perdre leur temps dans les mille difficultés d'un amour contrarié; cela est bon pour un oisif, et il ne l'est pas. Chez votre belle-fille? Je ne l'en crois pas capable : c'est une personne froide qui ne fera jamais de folies. Elle a pu prendre un certain plaisir à jouer au sentiment, alors que cette comédie se passait chez elle. Mais s'exposer à des ennuis, à des dangers, je vous répète que je ne le crois pas.

Plusieurs fois, aiguillonnée par son idée, elle était revenue à la charge, mais les réponses de monsieur Descloizeaux avaient été toujours les mêmes.

Ne voulant pas rompre entièrement avec Juliette, malgré l'accueil plein de mépris que celle-ci lui faisait, et espérant toujours qu'une occasion se présenterait pour lui de mettre son plan à exécution, il ne pouvait pas s'allier ostensiblement à madame Daliphare.

Mais après l'incident de la voiture de place qui lui avait paru devoir amener Juliette dans ses mains et qui, en fin de compte, avait tourné à sa confusion, il n'avait plus eu de ménagements à garder. Jamais, ni par l'intimidation, ni par l'habileté, ni par la surprise, il ne pourrait triompher de Juliette ; il ne lui restait donc qu'à se venger d'elle, et, quand il se vengeait, il n'était pas scrupuleux sur les moyens qu'il employait : tous lui étaient bons. Juliette, par ses refus et plus encore par son dédain, l'avait profondément blessé; il voulait une vengeance qui la fît cruellement souffrir dans sa fierté.

Le dimanche suivant, en arrivant à Nogent, il raconta donc à madame Daliphare cet incident de la voiture.

— Vous voyez si j'avais tort, s'écria madame Daliphare, et si mes soupçons étaient fondés.

— J'avoue que j'ai été un niais et que votre perspicacité était beaucoup plus sûre que la mienne. Mais je ne pouvais pas croire madame Juliette capable de commettre une pareille imprudence, car je persiste à ne vouloir admettre que l'imprudence.

— C'est là qu'est la niaiserie, mon cher monsieur Descloizeaux.

— Pour admettre la faute, il faudrait que je la visse de mes propres yeux, et comme je ne la verrai jamais, je ne la croirai jamais.

— Et pourquoi ne la verrez-vous jamais? Il me semble qu'il doit y avoir des moyens pour surprendre une femme qui trompe son mari. S'il le faut, je m'adresserai à la police; je ne reculerai devant rien.

— La police ne vous écoutera pas; elle a autre chose à faire qu'à s'occuper des femmes qui prennent la route la plus longue quand elles sortent. Si elle avait à organiser cette surveillance, elle n'y suffirait pas.

— Je saurai faire agir des influences toutes puissantes.

— Toutes les influences ne serviraient à rien; il n'y a qu'un moyen de mettre la police en mouvement dans ces circonstances.

— Lequel?

— Vous n'en voudriez pas, et Adolphe ne l'accepterait jamais. Il faudrait qu'il déposât une plainte en adultère pour que la police constatât le flagrant délit.

Madame Daliphare avait eu un moment d'espérance, mais elle comprit que ce moyen était impraticable. Son fils, déposer une plainte contre sa femme? Il ne fallait pas songer à cela une seconde.

— Si la police ne peut pas organiser ces surveillances, continua monsieur Descloizeaux après un silence assez long, il y a, dit-on, des gens qui, dans un intérêt particulier et moyennant argent, remplacent la police?

— Vous en connaissez?

— Non; mais j'en ai entendu parler, et, il y a quelque temps, j'ai reçu la circulaire d'un de ces industriels.

— Vous avez cette circulaire?

— Non. C'est-à-dire, pour être moins affirmatif, que je l'ai peut-être, mais je n'en sais rien. Elle peut avoir été jetée, comme elle peut avoir été gardée. C'est à vérifier.

— Rendez-moi le service de faire dès demain cette vérification, et, si vous trouvez la circulaire, envoyez-la moi.

— Est-ce que vous voudriez recourir au ministère d'un de ces gens?

— Sans doute.

— Je ne vous y engage pas. Bien que je ne connaisse pas ce genre d'industrie, il me semble qu'il n'inspire pas la confiance. Non-seulement on est exposé à perdre son argent sans obtenir un résultat, mais encore on court un danger plus sérieux.

— Quel danger?

— Celui de se compromettre. Il faut en effet se livrer, donner son nom, entrer dans des renseignements plus ou moins graves, et cela peut avoir des inconvénients terribles pour la famille; encore je ne dis rien de la honte qu'on doit éprouver à faire sa confession à ces gens-là, qui, je me le figure, ne doivent pas sortir de la diplomatie pour adopter ce métier.

— Envoyez-moi toujours cette circulaire, dit madame Daliphare, et pour le cas où vous ne la trouveriez pas chez vous, tâchez, je vous prie, de vous en procurer une autre. Je ne dis pas qu'elle me servira à quelque chose, mais je ne dis pas non plus qu'elle ne me servira pas. Je suis tellement indignée de la conduite de ma... belle-fille, que je suis décidée à faire cesser ce scandale, coûte que coûte.

— Pensez à votre fils.

— C'est à lui que je pense. Mon pauvre enfant! et c'est lui qui a voulu ce mariage? Ah! comme j'avais raison de m'y opposer.

— Il est vrai que si vous obtenez ces preuves vous pourrez le rompre.

— Nous verrons.

Le hasard permit que monsieur Descloizeaux n'eût pas égaré cette circulaire, et le lendemain madame Daliphare la reçut par la poste. Elle était dans une enveloppe, sans un seul mot d'envoi, et l'adresse de cette enveloppe n'était pas de la main de monsieur Descloizeaux.

Trouvant une lettre autographiée, madame Daliphare fut pour la jeter au panier, et elle la tenait déjà au bout du bras, quand les mots *sécurité, incognito, renseignements intimes* frappèrent ses yeux. Ce devait être la circulaire de monsieur Descloizeaux ; elle l'ouvrit alors vivement et la lut :

« M.

» Je viens d'ouvrir, sous le titre d'*Agence des familles*, » une maison qui doit rendre les plus grands services à » la société, en assurant le triomphe de la morale pu» blique et en permettant à ceux que cela intéresse de » faire un bon mariage ou d'en rompre un mauvais.

» En s'adressant à notre agence, une personne qu » désire se marier peut obtenir tous les renseignements » utiles pour assurer son mariage, de même qu'une per» sonne déjà mariée peut obtenir tous ceux qui peuvent » contre-balancer les erreurs d'un mauvais choix.

» L'intuition absolue de la chose unie à une discrétion » extraordinaire nous a déjà rendu digne de l'estime de » toutes classes de la société sans exception; et le temps » n'est pas loin où il ne se conclura pas un mariage et » où il ne se prononcera pas une séparation de corps, » sans qu'on ait eu recours à notre ministère toujours » caché.

» Nous nous adressons donc à tout le monde, car tout » le monde veut se marier ou s'est marié.

» Dans ce dernier cas, nous organisons des surveil» lances particulières, nocturnes et diurnes, citadines et » villageoises, qui permettent de savoir ce qu'on soup» çonne, ou même de concevoir des soupçons qu'on n'a» vait pas. Ces soupçons éveillés, nous nous attachons à » les vérifier et nous mettons aux mains de nos clients » des preuves certaines qui peuvent déterminer le juge» ment des tribunaux.

» Espérant que vous ferez bon accueil à la présente, » nous vous mettons à même de juger l'opportunité des » services que vous pouvez réclamer de nous.

» Nous serons toujours à votre disposition.

» *Payement des honoraires après le succès.*

» MAX PROFIT,
» Fondateur de l'*Agence des familles*,
» rue Feydeau. »

Cinq minutes après avoir lu cette circulaire, madame Daliphare partait pour Paris.

LXVI

Madame Daliphare ne s'en tenait pas à monsieur de la Branche seul pour l'éclairer dans la direction de ses affaires ; à côté du notaire, elle avait un autre conseil, et celui-là était d'un genre tout particulier.

Au notaire, elle confiait ses grandes affaires, celles qui devaient marcher franchement et en plein jour; pour les autres, c'est-à-dire pour celles qui présentaient des difficultés de direction, et qui étaient plus ou moins embrouillées, plus ou moins véreuses, elle s'adressait à un vieil homme de loi qu'elle consultait depuis quarante ans.

Le mot seul « homme de loi » dit ce qu'était monsieur Cerbelaud, qui, n'étant ni notaire, ni avocat, ni avoué, ni huissier, cumulait les diverses attributions de ces officiers ministériels en leur faisant subir bien entendu toutes les modifications de forme que son incapacité légale lui imposait. Ainsi, chez lui et sous sa plume, tous les actes que reçoivent les notaires se transformaient en *sous seings*, et tous ceux qui sont du ressort des avoués et des huissiers se changeaient en « transactions. » Par son ministère « on échangeait un papier, » et l'affaire était faite; une feuille de papier timbré écrite par lui, signée par les parties, et toutes les formalités de la loi si longues, si compliquées, si coûteuses, étaient éludées. Cela valait ce que cela valait, mais au moins cela allait vite et ne coûtait pas cher.

Ces deux qualités, la rapidité et le bon marché, n'étaient pas les seules que Cerbelaud offrit à sa clientèle; il en avait encore une autre d'un plus grand prix, — la facilité de l'abord. Avec lui, on avait point à faire antichambre, et après des heures perdues dans l'attente, on ne se trouvait point en présence d'un monsieur plus ou moins gourmé, qui, trop souvent, emprunte avec ses clients les procédés de gravité et d'intimidation du magistrat. Chez Cerbelaud, qui habitait une vieille maison de la rue du Parc-Royal, on était reçu aussitôt qu'on se présentait, depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir, et tout de suite on se trouvait à son aise. L'homme qui connaissait les affaires, comme celui qui ne les connaissait pas, était mis à même d'expliquer franchement son cas : Cerbelaud entendait tout, comprenait tout; avec lui, pas de rétitences; les consciences comme les langues sentaient d'instinct qu'elles n'avaient pas besoin de se gêner. Le petit marchand parisien est comme le paysan, il a peur de ceux qui, se tenant au-dessus de lui, veulent lui en imposer. Aussi, le nombre de ceux qui vont chez « l'homme de loi, » plutôt que chez l'avoué ou chez le notaire, est-il considérable.

En s'adressant à Cerbelaud, madame Daliphare obéissait, jusqu'à un certain point, à ce sentiment : elle le dominait; tandis que chez monsieur de la Branche, elle était elle-même dominée par la loi, dont le notaire était le représentant immédiat. Avec Cerbelaud, elle n'avait pas besoin de précautions ni de circonlocutions; elle disait ce qu'elle voulait, et ce qu'il lui convenait d'insinuer seulement était aussitôt compris par l'homme de loi, qui lui offrait toujours un moyen pour sortir adroitement et sans bruit de l'embarras qui la tourmentait. Il y a tant de chemins dans les affaires, tant de sentiers détournés dans le labyrinthe de la légalité.

Partie de Nogent pour aller rue Feydeau, madame Daliphare réfléchit en route qu'elle ferait bien de passer d'abord rue du Parc-Royal et de consulter Cerbelaud. Dans les événements qui pouvaient résulter de la constatation qu'elle cherchait, il y avait des points qui l'embarrassaient, notamment quant aux effets produits par la séparation de corps sur les dispositions du contrat de mariage. Depuis qu'elle avait admis la possibilité de cette séparation, elle avait passé plus d'une soirée, en veillant son petit-fils, à feuilleter le Code; mais comme cela lui arrivait toujours lorsqu'elle voulait interroger la loi, elle s'était embrouillée dans des articles contradictoires, et elle ne voyait pas clairement quels effets cette séparation de corps pourrait avoir, quant à la fortune de son fils et surtout quant à la sienne. Elle rêvait des résultats merveilleux, mais les rêves ne lui suffisaient pas, il lui fallait la certitude : Cerbelaud devait la lui donner.

Quand le vieil homme de loi vit madame Daliphare entrer dans son misérable cabinet, meublé seulement d'un bureau noir et de trois chaises de paille crasseuses, il se leva vivement et, avec toutes les démonstrations de la déférence, il lui offrit le fauteuil sur lequel il était assis : c'était là une marque de respect qu'il ne donnait à personne, mais qu'il croyait devoir à sa riche cliente; chaque fois, madame Daliphare refusait, mais toujours il réitérait son offre d'un ton qui disait : « Je ne fais cela pour personne, mais vous êtes au-dessus du commun des mortels. »

— Qui me vaut l'honneur de votre visite? dit-il en déposant sa calotte de cuir avachie comme un vieux soulier, et en restant débout, tandis que madame Daliphare s'asseyait sur une chaise.

— Je viens vous demander un avis.

Il s'inclina et, en attendant que madame Daliphare

s'expliquât, il s'occupa de faire tomber dans sa tabatière les grains de tabac qui couvraient le bureau, mêlés à la sciure de bois avec laquelle il séchait son encre.

— C'est un avis, dit-elle, qui ne s'applique pas à une affaire présente, mais à une affaire possible dans un délai éloigné, et qui, d'ailleurs ne me touche pas personnellement.

— Alors c'est une sorte de cours de droit que vous désirez? Sur quel sujet?

— Sur la séparation de corps.

— Le sujet est long à traiter.

— Il ne s'agit pas pour moi de savoir tous les effets que peut produire la séparation de corps, mais seulement ceux qui peuvent profiter à celui des époux qui l'obtient.

— Pour ne pas faire de la théorie qui nous entraînerait bien loin, il faudra savoir comment sont mariés les époux, le régime qu'ils ont adopté et les donations qu'ils ont pu se faire, les successions qui leur sont échues. Voyez-vous des inconvénients à me répondre là-dessus?

— Aucun. Ils sont mariés sous le régime de la communauté, et il y a eu donation par le mari de la portion disponible; pas de successions recueillies.

— Bon! Alors c'est bien simple : la communauté est dissoute, et l'époux contre lequel la séparation est admise perd tous les avantages que l'autre époux lui avait faits.

— Cela est parfait : ainsi, la donation de la portion disponible faite par contrat de mariage est annulée?

— Assurément.

— Quant aux enfants, ils sont remis à celui qui obtient la séparation, n'est-ce pas?

— Généralement, à moins que pour le plus grand avantage de ces enfants, on ne les remette à une tierce personne.

— Une tierce personne? Je comprends. Très-bien, la loi est bonne.

— La loi est toujours bonne, quand elle s'accorde avec nos intérêts ou nos désirs; mauvaise quand elle les contrarie. Heureusement, les hommes de loi sont là pour travailler à cet accord, et, avec un peu d'adresse, on peut réussir.

Ce n'était pas de réflexions philosophiques, que madame Daliphare avait besoin, mais de conseils pratiques.

— Si une succession était tombée dans la communauté, dit-elle, ou si elle y tombait avant la séparation, l'époux contre lequel cette séparation serait prononcée en profiterait pour sa part.

— Assurément.

— De sorte que dans le cas où l'on craint de voir une riche succession tomber dans la communauté, il faut faire tout de sPite prononcer la séparation.

— Sans doute. Seulement, les séparations de corps ne se prononcent pas ainsi à volonté; il faut des faits certains, des preuves.

— Si l'on prouve qu'une femme va chez son amant?

— Si elle y va, c'est quelque chose; mais ce qui est tout, c'est qu'elle y reste, parce qu'alors on peut constater le flagrant délit. Le flagrant délit constaté, le mari dépose une plainte en adultère, et la séparation est prononcée. C'est très-commode et tout à fait à l'usage des gens du monde qui veulent éviter le bruit; mais peut-être dans l'espèce ne s'agit-il pas de gens du monde?

Madame Daliphare se dispensa de répondre à cette demande, que le vieil homme de loi semblait avoir faite d'ailleurs pour montrer qu'il ne soupçonnait pas de quelles personnes il s'agissait.

Depuis qu'elle était renseignée sur les effets légaux de la séparation de corps, elle était torturée par une autre question qui se posait fièvreusement dans son esprit, et, à cette question, ce n'était pas Cerbelaud qui pouvait répondre.

Elle le quitta donc et regagna sa voiture, où le petit Félix, qu'elle avait emmené avec elle, s'ennuyait et se fâchait.

— Allons voir maman, dit-il quand sa grand'mère remonta près de lui.

— Pas tout de suite, j'ai des courses à faire encore.

— Je veux voir maman tout de suite, ça m'ennuie de rester dans la voiture; si tu ne veux pas me conduire tout de suite chez maman, fais-moi monter avec toi où tu vas.

Elle donna à son cocher l'adresse du docteur Clos.

— Je ne veux pas voir le médecin, cria Félix.

Madame Daliphare l'apaisa en lui promettant qu'il resterait dans la voiture.

— Docteur, dit madame Daliphare entrant dans le cabinet de son médecin, vous êtes un homme sincère?

— Je m'en flatte.

— Eh bien! je viens à vous pour que vous me donniez une marque certaine de cette sincérité.

— Je suis à vos ordres.

— Combien de temps me donnez-vous à vivre?

— Hé! ma chère dame, ce n'est pas là une question que l'on fait à son médecin.

— Et à qui voulez-vous que je la fasse? J'ai besoin, vous entendez, vous comprenez, j'ai besoin de savoir si je ne serai pas morte avant trois mois. Répondez-moi franchement, en toute sincérité; et si vous croyez que je sois exposée à mourir avant ces trois mois, arrangez-vous, comme vous voudrez pour me faire vivre jusque-là. Je ferai tout ce que vous ordonnerez, je m'envelopperai dans du coton, je ne mangerai plus, je ne bougerai plus, je dormirai s'il le faut jour et nuit. Conservez-moi à l'état de momie, si vous ne pouvez pas faire mieux, mais que je vive.

— Hé! ma chère dame, s'écria le docteur, qui vous a mis dans la tête que vous deviez mourir?

— Ne suis-je pas malade?

— Vous l'avez été; mais, avec les précautions que nous avons cru devoir prendre, tout danger a été conjuré.

— Il l'a été.

— Il l'est et il le sera, si vous voulez bien continuer ces précautions. Restez à la campagne, ne vous tourmentez point. Pas de fièvres, pas d'émotions, pas de fatigues, et ce n'est pas trois mois que je vous assure, c'est dix ans, c'est vingt ans.

— C'est de trois mois seulement que j'ai besoin; après, peu m'importe. Mais, pendant ces trois mois, il faut que vous vous arrangiez pour que je puisse supporter la fièvre et les émotions sans en mourir, car ces émotions, je les aurai, je les ai.

Le docteur Clos était habitué aux manières de madame Daliphare, et sa tyrannie, qui prétendait régenter jusqu'à la médecine. Il ne se fâcha pas contre elle, et il lui promis ses trois mois.

— Seulement, dit-il, n'oubliez pas que je vous recommande le calme, et si vous vous donnez la fièvre, soyez prévenue que je ne réponds de rien.

— Il faut que je l'aie, dit-elle, mais je veux m'arranger pour l'avoir aussi peu de temps que possible.

— Nous allons voir maman, répéta Félix lorsqu'elle remonta en voiture.

— Non, pas encore.

— Alors je vais entrer avec toi.

— Non, mon petit Félix, non.

Et, ouvrant la glace, elle donna au cocher l'adresse de la rue Feydeau.

LXVII

Dans le trajet de la rue du Parc-Royal à la rue Feydeau, Félix revint quatre ou cinq fois à son idée ; il voulait monter avec sa grand'mère, et précisément parce que celle-ci le refusait, il s'obstinait dans sa demande.

— C'est parce que tu ne veux pas que sache ce que tu vas faire, que tu me laisses dans la voiture, dit-il.

— C'est parce que les enfants ne doivent pas aller partout.

— Pourquoi les enfants ne doivent-ils pas aller partout? Tu as peur que je répète à maman ce que j'entendrais dire.

A ce mot, madame Daliphare, qui n'était pas très-tendre, eut un mouvement d'émotion; elle prit son petit-fils dans ses bras et l'embrassa.

— Alors je vais avec toi, grand'maman?

— Non, mon enfant; c'est impossible.

— Bon, je dirai à maman que tu as peur qu'elle sache ce que tu fais.

— La prochaine fois que je sortirai en voiture, je ne te prendrai pas avec moi.

— J'aime mieux rester à la maison que rester dans la voiture.

Madame Daliphare, en quittant Nogent, n'avait pas pensé à ce qu'il y avait d'horrible à se faire accompagner dans ses démarches par l'enfant de celle qu'elle voulait perdre. Cette insistance singulière de Félix lui donna un moment de trouble, mais elle ne la fit pas revenir sur sa résolution ; c'était pour lui, c'était pour l'enfant qu'elle agissait.

Comme elle craignait de rester assez longtemps avec monsieur Max Profit, elle se fit d'abord conduire au passage Jouffroy, où elle acheta une boîte de joujoux; alors elle essaya un marché avec son petit-fils.

S'il voulait jouer tranquillement dans la voiture, il aurait la boîte, s'il ne le voulait pas, elle serait pour la petite de la Branche.

— J'aime mieux monter avec toi chez le monsieur, dit Félix.

Et il ne regarda même pas la boîte quand sa grand'-mère descendit de voiture.

L'*Agence des familles* occupait une maison sombre de la rue Feydeau ; un écusson en tôle vernie accroché à la grande porte annonçait au public qu'il devait s'adresser au premier étage, l'escalier à gauche au fond de la cour. Cette indication permit à madame Daliphare de ne point parler au concierge, ce qu'elle craignait.

Arrivée devant la porte de l'*Agence des familles*, elle sonna, et un homme à la tournure militaire, un ancien sous-officier décoré, vint lui ouvrir.

Bien qu'elle fût ordinairement décidée d'allure et de parole, elle resta un moment embarrassée pour dire ce qu'elle voulait; enfin elle demanda à parler à monsieur Profit.

— En particulier, pour renseignements intimes?

— Oui.

— Alors, si madame veut bien entrer dans cette pièce. Monsieur le directeur viendra l'y trouver quand la personne avec laquelle il est en conférence et celles qui attendent seront parties.

— Est-ce qu'il y a déjà du monde dans cette pièce?

— Jamais nos clients ne sont exposés à se rencontrer, chacun a sa pièce particulière; le mari et la femme peuvent venir en même temps.

— Aurai-je beaucoup à attendre?

— Il y a trois personnes avant madame.

— Je désire passer la première, je ne peux pas attendre.

Disant cela, madame Daliphare, qui savait le prix de l'argent, voulut glisser une pièce de cinq francs dans la main du garçon de bureau; mais celui-ci, après avoir regardé la pièce, refusa de la garder.

— Ce ne serait pas délicat, dit-il. J'ai déjà reçu dix francs d'une personne pour un tour de faveur; si je faisais passer madame la première, je serais obligé de rendre les dix francs.

Madame Daliphare se demanda si ce n'était pas là un moyen adroit de lui arracher une plus grosse gratification que celle qu'elle offrait, mais elle n'avait pas le temps d'attendre; elle changea ses cinq francs contre un louis, et trois minutes après, elle vit entrer un petit homme trapu, aux yeux perçants, à la démarche oblique: monsieur Max Profit.

— J'ai lu votre circulaire, dit madame Daliphare, et je viens vous prier de m'obtenir quelques renseignements qui m'intéressent.

— Une surveillance intime? demanda Profit en jouant avec la chaîne en or qu'il portait autour du cou.

Madame Daliphare s'inclina en signe d'assentiment.

— Alors, madame, continua Profit en prenant la pose d'un troisième rôle de l'Ambigu qui va débiter un sermon, alors, madame, je dois vous demander dans quelles intentions vous vous adressez à mon agence. Je suis peiné d'avoir à vous poser une question de ce genre; mais c'est chez moi une règle de conduite absolue de ne pas me mettre en mouvement sans connaître le but que je poursuis. Mon agence joue un rôle en quelque sorte providentiel dans ce monde; elle prépare les événements et elle détermine nos actions. Il faut donc que nous sachions si les intentions de nos clients sont morales ou immorales; morales, nous agissons avec dévouement; immorales, nous refusons notre concours. Vous me pardonnez de vous parler ainsi?

— C'est votre métier, répliqua madame Daliphare, impatientée de ce bavardage.

— Voilà précisément ce qui m'oblige à tenir ce langage, car si je pouvais jamais m'en dispenser, ce serait avec une personne telle que vous, madame.

Cela fut dit d'un ton de politesse galante qui exaspéra madame Daliphare.

— Pourquoi moi, plutôt qu'une autre, dit-elle; me connaissez-vous?

— J'ai cet honneur.

Madame Daliphare laissa échapper un mouvement de colère ; s'en tenant aux mots mêmes de la circulaire, elle s'était figurée, sans bien se rendre compte de la situation, qu'elle pourrait garder l'incognito promis.

— Il ne faut pas que cela vous étonne, continua Profit. Qui, ayant été dans les affaires, ne connaît pas à Paris la célèbre madame Daliphare? J'ai eu plusieurs fois des surveillances à organiser dans votre maison; car, avant de fonder cette agence, j'étais employé par la préfecture de police. J'ose dire que je le serais encore, si dans cette administration, où l'on appréciait mes services et mes talents, il y avait eu de l'avenir pour un homme actif et intelligent. Mais toutes les faveurs sont réservées aux Corses, qui encombrent toutes les routes, et, comme je suis natif de Beauvais, j'ai dû abandonner la place et *ma* place.

Sur ce mot qu'il trouva plaisant, il se mit à rire silencieusement. Mais, en voyant que madame Daliphare, roide et rêche, n'était pas sensible à sa gaieté, il continua :

— Ce serait un grand honneur pour mon agence, dit-il, d'être chargée de la surveillance particulière d'une maison telle que la vôtre, et avec les fraudes qui doivent s'y commettre, avec les vols faciles dont vous devez être victime, vous auriez, j'en suis certain, un grand avantage à m'employer, et nous pourrions même, si vous le désirez, faire un abonnement.

Madame Daliphare resta un moment silencieuse, se demandant si elle devait s'ouvrir à cet homme qui la

connaissait. Ses manières cauteleuses et brutales, sa platitude et son insolence, sa grossièreté et sa politesse, lui inspiraient un sentiment de défiance et de dégoût. Devait-elle confier l'honneur de son fils à cet ancien mouchard. Quel usage ferait-il de ce secret?

Pendant quelques instants elle balança sa résolution; mais, à la fin, la haine contre Juliette l'emporta. Si quelqu'un était capable d'obtenir les preuves certaines qu'elle cherchait depuis si longtemps en vain, c'était assurément ce chenapan. Pourquoi refuser son concours? Un autre auquel elle s'adresserait serait-il plus délicat que celui-là? S'il avait intérêt à se taire, il ne parlerait point. Il fallait donc éveiller cet intérêt, et alors elle était assurée d'avoir sa discrétion et son dévouement.

— C'est en effet la surveillance de ma maison que je veux vous confier, dit-elle; seulement, comme je ne sais pas ce que cette surveillance pourra me rapporter, il nous est impossible de fixer dès maintenant le prix de cet abonnement dont vous me parlez.

— C'est à voir.

— Précisément. Après deux ou trois mois nous serons fixés; et, si vous le voulez, nous prendrons pour base de notre arrangement la valeur des fraudes que vous découvrirez.

— Ce sera alors une remise de tant pour cent?

— Juste.

— Et pendant ces trois mois, sur quel pied marchons-nous? Mes frais sont considérables, les hommes que j'emploie me coûtent très-cher.

— Vous aurez pour vous tout ce que vous découvrirez, dit madame Daliphare en interrompant cette énumération, qui menaçait d'être longue. Etes-vous satisfait.

— Oui, si vous ajoutez un fixe de deux cents francs par mois.

— Cent cinquante, pas un sou de plus.

— Pour avoir l'honneur d'être employé par la maison Daliphare, c'est convenu. Quand faut-il commencer?

— Prochainement, mais j'ai avant certaines dispositions à prendre; cependant il est entendu que notre arrangement part d'aujourd'hui. Mais comme vous ne voudriez pas être payé pour rien faire, je veux vous employer à une surveillance qui me montrera ce que vous pouvez et comment vous procédez.

— Quelle surveillance?

— Il s'agirait de savoir où va ma belle-fille quand elle sort.

— Ah! ah! s'écria Profit en se renversant sur une chaise; on m'avait bien dit que madame Daliphare était une des femmes les plus adroites et les plus fines de Paris; mais je ne suis pas non plus une bête, si j'ose m'exprimer ainsi en parlant de moi-même. La surveillance de votre maison est un appât et un trompe-l'œil; c'est de madame Daliphare jeune qu'il s'agit réellement.

Madame Daliphare se mordit les lèvres.

— Très-naturel, continua Profit, et pour cette surveillance comme pour toutes les autres, je suis à votre disposition. Seulement, pour celle-là, les conditions sont changées; ce n'est plus une remise que je demande, c'est un fixe. La remise, il est vrai, pourrait encore s'arranger: mais il faudrait la calculer sur l'importance des sommes que la séparation de corps pourra vous faire gagner, et vous ne voudriez pas de cela, je pense.

— Que voulez-vous? demanda madame Daliphare; seulement, soyez raisonnable. Si vous espérez m'exploiter, rien de fait.

Le directeur de l'*Agence des familles* hésita un instant, partagé entre le désir d'obtenir le plus possible et la crainte de ne rien obtenir du tout.

— Trois mille, dit-il enfin.

— Cinq cents, répliqua madame Daliphare.

On batailla, on discuta, et l'on finit par tomber d'accord à deux mille. Le jour où l'Agence des familles pourrait dire ce que Juliette faisait depuis l'heure où elle sortait de la rue des Vieilles-Haudriettes jusqu'au moment où elle y rentrait, on lui compterait deux mille francs.

— Maintenant, dit Profit, il faut que je connaisse madame votre belle-fille, et que je la fasse connaître de ceux de mes hommes qui seront chargés de la surveillance. Pour cela, nous avons un excellent moyen; ainsi vous louez une loge à un théâtre quelconque, vous m'envoyez le numéro de cette loge, et nous pouvons faire notre examen sans éveiller aucun soupçon. On ne nous voit pas, et quand on se rencontre avec nous plus tard, on ne nous reconnaît pas. La loge vous convient-elle?

Madame Daliphare accepta ce moyen, et il fut convenu qu'en sortant, elle louerait pour le lendemain une loge au Vaudeville, où l'on jouait en ce moment une pièce à succès.

— Autre renseignement, dit Profit; sur qui portez-vous vos soupçons? Si vous pouviez me donner le nom du monsieur, cela serait excellent. Les femmes sont généralement défiantes, et par mille détours elles rendent les surveillances difficiles; les hommes y vont plus franchement. De sorte qu'en les suivant, on est sûr d'arriver à la femme. C'est plus commode et plus rapide.

Madame Daliphare donna le nom et l'adresse d'Airoles. Profit tira un portefeuille pour prendre ces renseignements par écrit.

— Est-il bien nécessaire d'écrire? demanda madame Daliphare.

— Cela est sans inconvénient, dit Profit en lui présentant son portefeuille ouvert; toutes les notes que je prends sont écrites en chiffres et personne autre que moi ne peut les lire. Dans quelques jours, j'aurai l'honneur de vous porter, à Nogent, le résultat de mes premières recherches.

Quand madame Daliphare monta dans sa voiture, Félix ne lui adressa pas la parole, et il regarda à travers la glace, sans se tourner une seule fois du côté de sa grand'mère.

LXVIII

En sortant de l'*Agence des familles*, madame Daliphare se fit conduire au Vaudeville, où elle loua une loge; puis ensuite rue des Vieilles-Haudriettes.

L'heure ordinaire de son arrivée était passée depuis assez longtemps déjà, et on l'attendait pour décider plusieurs affaires importantes dont la solution lui avait été réservée. Des rendez-vous avaient été fixés pour traiter ces affaires, et plusieurs personnes qui étaient venues du dehors se promenaient dans la cour ou faisaient antichambre, surprises de ce retard insolite.

Que se passait-t-il donc? C'était la première fois que madame Daliphare n'était pas à l'heure; les employés s'interrogeaient avec étonnement, et Juliette était déjà inquiète: son fils était malade.

Au moment où elle allait partir pour Nogent, chercher une certitude, madame Daliphare arriva.

Mais, malgré la présence des personnes qui l'attendaient, malgré l'importance et l'urgence des affaires qui lui avaient été réservées, elle ne voulut s'occuper de rien.

— Décide tout cela, dit-elle à son fils; je retourne à Nogent.

— Es-tu malade?

— Non, mais je ne veux pas le devenir; je sens que j'ai besoin de calme et de repos; je me donnerais la fièvre en traitant ces affaires, et c'est ce que je ne veux pas. J'aime mieux m'en aller tranquillement à Nogent.

Adolphe fit un signe à sa femme.

— Je vais aller avec vous, dit Juliette.

— Non, je vous remercie.

— Mais, si vous êtes souffrante, vous ne pouvez pas rester seule à Nogent.

— Je désire rester seule au contraire et je vous prie de ne pas quitter Paris.

— Mais...

— Vous me désobligez en insistant. Restez à Paris, c'est ce que je désire, ce que je vous demande. Voici une loge du Vaudeville que je viens de prendre pour vous. Quant à moi, j'ai besoin de calme.

— Alors voulez-vous que je garde Félix?

— Félix ne me gêne jamais, et si vous voulez le voir, rien ne vous empêchera de venir dans la matinée. Ce que je désire, c'est éviter les occasions de trouble et de fatigue.

— Tu te sens donc malade? insista Adolphe tourmenté.

— Pas pour le moment; mais je sens que, si je ne prends pas des précautions, je peux l'être, et c'est ce que je ne veux pas. En venant, je suis entrée chez le docteur Clos; c'est lui qui m'a ordonné la tranquillité. Vous me reprochez toujours de ne pas écouter le médecin; ne vous fâchez pas si je me conforme aujourd'hui à ses prescriptions.

Elle repartit pour Nogent, laissant son fils et Juliette stupéfaits: cette façon d'agir était chez elle si extraordinaire qu'ils ne pouvaient pas la comprendre.

Ce fut ce sentiment de surprise qu'éprouvèrent les domestiques de Nogent, quand ils virent madame Daliphare ne quitter sa chambre que pour faire deux fois par jour une promenade à petits pas dans le jardin.

Plus de surveillance, plus d'ordres durement donnés, plus d'observations: c'était une véritable métamorphose.

Et pendant que les choses allaient ainsi à l'aventure dans la maison, madame Daliphare gardait la chambre.

Qu'avait-elle? C'était la question que chacun se posait avec curiosité, car rien n'indiquait qu'elle fût malade.

Le contraste, en effet, entre cette vie nouvelle et les anciennes habitudes de madame Daliphare était tel, qu'il devait frapper les gens les moins observateurs. Cette femme naguère pleine d'activité, toujours en mouvement et qui ne semblait ne pouvoir jamais dépenser toute son énergie, restait maintenant engourdie dans l'inaction; elle ne voulait s'occuper de rien, elle ne répondait à rien, et quand elle marchait, c'était à croire qu'elle avait peur de se casser, tant elle prenait de précautions.

Cette apathie apparente dura plusieurs jours chez madame Daliphare, mais peu à peu elle se dissipa, au moins par moments. Ainsi le jardinier, qui avait remarqué que sa maîtresse marchait comme si elle était de verre, remarqua que dans ses promenades elle n'avait plus cette régularité de mouvement qui l'avait si fort étonné: parfois elle s'arrêtait brusquement, puis tout à coup elle repartait à grands pas. La femme de chambre fit aussi ses observations, et elle regretta que sa maîtresse n'eût plus le calme et la tranquillité des premiers jours.

C'est que, pendant les premiers jours, madame Daliphare avait attendu assez patiemment le résultat de la surveillance de Profit, tandis que maintenant elle s'exaspérait et se dévorait dans cette attente.

Cette surveillance n'allait-elle rien produire? Profit était-il capable de l'organiser avec intelligence? Ne la tromperait-il pas?

Toutes ces questions et bien d'autres qu'elle examinait du matin au soir, les tournant et les retournant dans sa tête, lui donnaient la fièvre.

Alors, prise d'inquiétude pour sa vie, se rappelant les menaces du docteur Clos, elle voulait se calmer, elle voulait s'engourdir, elle voulait ne vivre que pour vivre. Mais, plus les efforts qu'elle faisait étaient grands, plus sa fièvre augmentait.

Allait-elle mourir avant d'avoir obtenu le résultat qu'elle poursuivait? Mais, si elle mourait, sa fortune tombait dans la communauté, et, la séparation de corps arrivant, Juliette se trouvait riche. C'était pauvre, c'était misérable qu'elle la voulait.

Oh! vivre! vivre seulement trois mois encore, et puis après mourir en laissant son fils riche et libre!

Se rappelant les symptômes de sa maladie et cherchant dans son souvenir ce qu'elle avait éprouvé, elle s'interrogeait avec angoisse. Lorsqu'elle avait commencé à être malade, une pression sur le cœur la faisait souffrir; elle se tâtait maintenant cent fois par jour: tantôt il lui semblait qu'elle trouvait une douleur, tantôt au contraire elle ne la trouvait point. Alors elle se rassurait et prenait confiance.

Mais un rien la rejetait dans l'effroi: un poids sur le cœur, une rougeur au visage, une pulsation plus forte qu'à l'ordinaire, un soupir, une toux sèche.

Elle allait mourir, mon Dieu!

Elle ne mourait point, mais elle était terriblement torturée. Et, pour écarter la mort, elle répétait tous les remèdes qu'elle avait faits lors de sa maladie, car elle avait pour habitude de conserver les ordonnances de son médecin, et, sans savoir si elle était maintenant dans l'état où elle avait été autrefois, mais par crainte d'y revenir, elle appliquait ces ordonnances: repos, diète, boissons émollientes, applications froides sur le cœur, sinapismes aux pieds.

Les jours se passaient, et elle ne recevait pas de nouvelles de Profit.

Entraînée par l'impatience et ne pouvant plus supporter l'incertitude, elle allait partir pour Paris, lorsqu'elle le vit arriver à Nogent.

Il avait une figure grave, sur laquelle on ne pouvait rien lire, si ce n'est qu'on se trouvait en face du directeur de l'*Agence des familles*, homme moral par excellence, personnage providentiel, qui avait conscience du rôle qu'il jouait dans le monde.

— Eh bien? s'écria madame Daliphare, incapable de se contenir.

Sans répondre, monsieur Max Profit cligna de l'œil et fit claquer sa langue.

— Que voulez-vous dire?

Il tendit la main:

— Je viens toucher.

— Vous avez réussi?

— Vous avez dit que la lumière soit faite, elle est faite.

— Vous avez des preuves?

— J'en ai.

— Donnez, donnez.

Mais, en prononçant ces mots à peine articulés madame Daliphare se sentit étouffer. Elle eut un moment d'angoisse affreuse.

— Attendez, attendez un peu, dit-elle; tout à l'heure.

— La douleur? dit Profit en prenant une voix attendrie; c'est bien naturel, et voilà qui prouve qu'il n'est pas toujours bon d'interroger la Providence: on apprend quelquefois ce qu'on aimerait mieux ne pas savoir.

Pendant que Profit débitait cette maxime qui lui avait déjà servi plus d'une fois, madame Daliphare avait pu se remettre.

— Parlez, dit-elle; je vous écoute.

Mais le directeur de l'*Agence des familles* étendit de nouveau la main vers madame Daliphare, et il resta dans cette position, les yeux souriants, les lèvres immobiles.

— Eh bien? dit madame Daliphare.

— J'attends; vous savez, c'est deux mille.

Madame Daliphare était tellement troublée qu'elle fit un mouvement pour prendre sa clef, mais la réflexion lui revint.

— Pour payer ces preuves, il faut que je les aie, et vous ne me les avez pas données.

— Pardon, mais il me semble que vous m'avez dit que

vous aviez lu ma circulaire. Ne vous rappelez-vous pas sa dernière ligne : *payement des honoraires après le succès*? J'ai obtenu le succès, j'attends les honoraires.

Il tendit de nouveau la main.

— Et moi, j'attends les preuves ; qui me dit que vous les avez ?

— L'honorabilité de ma maison. Au reste, je ne procède jamais autrement : on paye après le succès, mais avant les preuves. Autrement on ne payerait jamais. Si vous désirez ces preuves, donnez-moi les deux mille, et je parle : sinon je me tais. Quant à la gratification de mes hommes je la laisse à votre générosité.

Madame Daliphare resta un moment partagée entre la crainte d'être exploitée et le désir d'avoir ces preuves si longtemps attendues ; enfin ce fut ce dernier sentiment qui l'emporta.

Elle alla à son secrétaire et en tira deux billets de mille francs, qu'elle tendit au directeur de l'*Agence des familles*.

— Ne refermez pas le secrétaire, dit celui-ci en pliant les billets ; car vous voudrez, j'en suis certain, le rouvrir pour la gratification. Ce n'est pas deux mille francs que vaut la chose ; c'est vingt mille, c'est cent mille.

— Pas de ces bavardages inutiles. Vous êtes payé : parlez, et plus vite que cela, je vous prie.

Sans se fâcher, Profit, tira de sa poche son carnet hiéroglyfique, et le tenant ouvert, comme s'il traduisait des notes :

— J'ai voulu, dit-il, vous organiser une surveillance de première classe et digne en tout point d'une famille comme la vôtre. J'ai donc attaché un de mes agents à la personne que je ne veux pas nommer, mais que je désignerai suffisamment en l'appelant « votre parente, » et en même temps j'en ai attaché un autre au personnage que je désignerai aussi suffisamment en l'appelant « votre ennemi. » Mes deux hommes devaient agir séparément, et sans savoir qu'ils étaient associés : un rapport ainsi contrôlait l'autre. Voici les résultats de leurs surveillances respectives : Mardi dernier, votre parente quitta la rue où elle habite, à une heure, et en voiture de place, elle vint au boulevard Malesherbes, où elle resta trois quarts d'heure environ. En sortant de cette maison, elle alla à pied à la station de Courcelles, où elle prit un billet pour Passy. A Passy, elle traversa la pelouse du Ranelagh et entra, par l'avenue Raphaël, dans un atelier qui appartient à un sculpteur que je dois, malgré toute ma discrétion, nommer, monsieur Roelz ; elle y resta deux heures, et en sortant elle prit une voiture devant la gare et rentra chez elle.

— Donnez-moi ce nom par écrit, dit madame Daliphare, et cette adresse.

— Mon Dieu ! madame, veuillez les écrire vous-même ; moi, je n'écris jamais : affaire de principe. « Roelz, avenue Raphaël, Passy. » Pendant ce temps, mon autre agent surveillait « votre ennemi, » et il était amené par lui jusqu'à Passy ; par le boulevard Suchet, ce personnage entrait dans l'atelier du sculpteur Roelz, un quart d'heure avant que « votre parente » y entrât par l'avenue Raphaël. C'est donc à Passy, dans cet atelier qui a une double entrée, que « votre parente » et « votre ennemi » se rencontrent. Que se passe-t-il dans ces entrevues? C'est ce que je vous demande la permission de ne pas même soupçonner. Gazons, n'est-ce pas ? glissons, n'appuyons pas. Mercredi, pas de rendez-vous ; jeudi, pas de rendez-vous. Vendredi, au contraire, nouvelle rencontre, à la même heure. C'est donc le mardi et le vendredi, à trois heures et demie, que ces deux personnes se voient à Passy, dans l'atelier loué au nom de monsieur Roelz, — ce qu'il fallait démontrer, et ce que j'espère avoir fait, à la satisfaction de votre famille, avec *discrétion* et *incognito*.

LXIX

Enfin, madame Daliphare tenait cette preuve si ardemment désirée, si patiemment cherchée.

Juliette était maintenant entre ses mains, et elle n'avait qu'à serrer la corde qu'elle venait de lui passer au cou pour en être à jamais débarrassée. Pas de défense possible : une expulsion honteuse, la misère. Adolphe libre, Félix tout à elle : Quel triomphe et quelle joie! Comme ils seraient heureux tous trois ensemble, lorsque cette étrangère ne viendrait plus à chaque instant se placer entre eux.

Un petit-fils et plus de belle-fille.

Elle oublia ses précautions, et dans un mouvement d'exaltation, ne pouvant plus se contenir, elle se mit à marcher à grands pas dans sa chambre.

Elle ne pensait plus à écouter les battements de son cœur et à se regarder dans la glace pour voir si ses joues rougissaient.

— Enfin ! enfin !

Et dans son triomphe, elle se disait que ces deux mille francs qu'elle venait de donner ne lui coûtaient pas cher ; pour la première fois de sa vie peut-être, elle ne regrettait pas son argent dépensé.

Elle avait étudié le Code, au chapitre de la séparation de corps, pendant ces derniers temps, et elle avait vu que Juliette serait obligée de comparaître en personne devant le président. Quelle humiliation pour son orgueil ! Cette comparution seule valait les deux mille francs. En dix minutes, elle serait alors vengée des cinq années qui venaient de s'écouler. Elle accompagnerait son fils, et ce serait elle-même qui ferait grâce à Juliette du procès en adultère; elle l'accablerait de sa pitié.

Sans réfléchir à ce qu'elle faisait, elle allait d'un bout à l'autre de la chambre, revenant sur ses pas, tournant sur elle-même.

Tout à coup, elle s'arrêta brusquement et s'assit sur un fauteuil : elle venait de ressentir une commotion, et elle ne pouvait plus respirer. Si elle allait étouffer ?

Elle s'efforça de se calmer. Elle était folle de se laisser ainsi emporter : la joie pouvait la tuer aussi bien que la douleur.

Mourir ! quand elle n'avait plus que quelques semaines à attendre.

Elle prit un livre qui se trouvait à portée de sa main, et, regardant l'heure à la pendule, elle se dit qu'elle ne penserait pas à Juliette avant un quart-d'heure ; et avec cette force de volonté qu'elle avait toujours eue, elle s'absorba dans sa lecture.

Le quart d'heure écoulé, elle revint à Juliette : elle était plus calme, et la nécessité d'examiner froidement ce qu'elle devait faire de la découverte qu'elle venait d'acheter, la maintint dans la plénitude de sa raison.

Pour obtenir la séparation de corps, il fallait qu'elle fût demandée par Adolphe, et pour amener celui-ci à cette résolution terrible, il fallait qu'il connût la trahison de sa femme.

Comment la lui apprendre?

Maintes fois elle avait pu mesurer la puissance que Juliette exerçait sur lui, et elle était certaine à l'avance que, si une explication avait lieu entre le mari et la femme, celle-ci trouverait moyen de démontrer qu'elle était injustement accusée.

Il fallait donc éviter cette explication, et arranger les choses de telle sorte qu'Adolphe fût obligé d'ouvrir les yeux et de voir, malgré son aveuglement, la trahison dont il était victime. Pas de paroles qu'on pouvait plus ou moins dénaturer : un fait matériel et brutal, contre lequel il était impossible de se débattre.

Cette ligne de conduite adoptée, elle s'occupa aussitôt de combiner les moyens qui devaient la faire aboutir au but cherché, et elle partit pour Passy; mais, au lieu de se faire conduire dans sa voiture, elle prit le chemin de fer. Il fallait éviter les indiscrétions et empêcher que le cocher pût bavarder; par les domestiques, il pouvait revenir à Juliette qu'elle avait été à Passy, et alors celle-ci se tiendrait sur ses gardes.

Profit, dans la description qu'il avait faite de l'atelier de Roelz, avait parlé de deux entrées : l'une donnant sur le boulevard Suchet, l'autre sur l'avenue Raphaël.

Madame Daliphare commença ses recherches par le boulevard Suchet, mais elle ne trouva pas cette entrée. A l'endroit indiqué, une grille, il est vrai, s'ouvrait sur une allée courbe, qui s'enfonçait sous des arbres et dans des massifs de verdure; seulement, il n'y avait là personne pour lui ouvrir cette grille : du boulevard, on ne voyait pas la maison à laquelle elle servait d'entrée.

S'il en était de même sur l'avenue Raphaël, comment pénétrer jusqu'à cette maison?

Madame Daliphare se hâta de faire cet examen, et de ce côté, elle fut plus heureuse; elle trouva un gardien à qui parler.

Son plan était des plus simples, il consistait à acheter ce gardien et à obtenir de lui le moyen de pénétrer dans l'atelier.

Quand on lui eût dit que monsieur Roelz était en ce moment à Rome, elle parut désappointée et montrant tous les signes de la fatigue, elle s'assit sur une chaise dans le logement du gardien.

— Si madame est fatiguée, dit le gardien, qui avait dû être autrefois valet de chambre dans une maison où il avait pris des manières plates et obséquieuses, elle peut attendre ici le départ du prochain train, dans dix minutes.

Et, se rasseyant dans le fauteuil qu'il occupait, il reprit son journal sur ses genoux, prêt à le lire si on ne lui adressait pas la parole, prêt à le rejeter au contraire si on l'interrogeait.

Du coin de l'œil, madame Daliphare remarqua cette attitude, et elle en augura bien pour le succès de sa négociation. C'était là évidemment un homme qui ne demanderait pas mieux que de se vendre; seulement, il faudrait y mettre le prix. C'était un gredin, ce n'était pas un imbécile. Plus d'une fois, dans la vie de commerçante, madame Daliphare avait eu à faire à des gredins, et elle savait qu'avec eux, le meilleur est d'aborder franchement les questions.

— L'atelier de monsieur Roelz, dit-elle, sert en ce moment de lieu de rendez-vous à un monsieur et à une dame, qui se voient le mardi et le vendredi.

— Ah! madame.

— N'essayez pas de me tromper, je sais tout. J'ai intérêt à faire cesser ces rendez-vous, sans bruit et sans scandale; voulez-vous me donner votre concours?

Le gardien se redressa avec dignité et regarda madame Daliphare d'un air indigné.

— Il sera bien payé, poursuivit madame Daliphare.

L'indignation se changea en un sourire.

— Pour mon compte, dit-il, je serais heureux de voir ces rendez-vous interrompus; cela n'est pas convenable pour moi, et si monsieur Roelz n'était pas notre locataire depuis sept ans, j'aurais déjà interdit l'atelier à ces personnes. Mais vous comprenez, avec un ancien locataire... cependant je serai tout disposé à intervenir.

— Ce n'est pas vous qui devez intervenir, c'est moi, et je suis prête à reconnaître le service que vous m'aurez rendu.

— Que faut-il faire?

— Me donner les moyens de pénétrer auprès de ces personnes quand elles sont enfermées dans cet atelier.

— Ceci est bien grave, car il faut que je vous confie une clef de l'atelier ou de l'appartement particulier de monsieur Roelz; cela sera su. Monsieur Roelz est très-lié avec la personne qui vient ici; il se plaindra; je puis perdre ma position.

Puis, après avoir regardé madame Daliphare de haut en bas comme s'il voulait voir d'un coup d'œil si elle était femme à payer cette position, il secoua la tête, mécontent sans doute de son examen, et ne trouvant pas dans cette femme à la toilette négligée ce qu'il fallait pour engager une affaire.

— A combien estimez-vous cette position? demanda madame Daliphare, qui avait compris ce qui se passait dans cette tête hypocrite.

— Mon Dieu! madame, je veux bien vous la faire connaître. J'ai un mille deux cents francs de fixe, six ou huit cents francs d'étrennes; de plus, je gagne sur le domestique que j'emploie pour le service de ces messieurs, deux ou trois cents francs; en tout, deux mille deux cents ou deux mille quatre cents; mettons deux mille cinq cents pour faire un chiffre rond, sans compter le logement et certains bénéfices; en tout trois mille francs, plus de trois mille même.

— Vous ne perdrez pas votre position, car tout se passera dans le plus grand calme. Vendez-moi votre concours, je vous l'achète mille francs.

Madame Daliphare avait été trop vite et trop loin. Ce chiffre de mille francs montrait quel prix elle attachait à la possession de cette clef. Le gardien était assez intelligent pour faire ce raisonnement et ce calcul; aussi, d'exigences en exigences, finit-il par obtenir mille cinq cents francs.

Le marché conclut et cinq cents francs ayant été versés d'avance, il conduisit madame Daliphare dans l'appartement particulier du sculpteur, qui communiquait avec l'atelier par la porte d'un cabinet.

— Je pourrai vous faire entrer dans ce cabinet, et de là vous verrez tout ce qui se passe dans l'atelier.

— Ce ne sera pas moi que vous ferez entrer, dit-elle mais une personne que j'enverrai. Cette personne vous tendra un billet de mille francs : ce sera le signe auquel vous la reconnaîtrez. Aussitôt vous l'amènerez ici.

Il voulut se défendre et soutenir qu'il ne pouvait pas s'engager ainsi envers une personne qu'il ne connaissait pas, et qui peut-être ferait du bruit; mais madame Daliphare ne l'écouta pas. D'un œil curieux, elle examinait l'ameublement de l'atelier, les fleurs, les tentures, les tapis. Sur la console, qui se trouvait devant la glace, elle prit une épingle à cheveux qui avait été oubliée là.

Une seconde fois, elle répéta ses instructions au gardien; puis, elle revint à Nogent.

Maintenant elle n'aurait plus qu'à attendre le mardi.

Et rentrée chez elle, elle reprit les précautions dont elle s'enveloppait depuis quelque temps. Elle avait eu tant d'émotions dans cette journée qu'elle était à bout de forces; cependant, elle n'osa pas manger et, au lieu de se faire servir à dîner, elle se fit couvrir les jambes de sinapismes; mais elle en avait mis si souvent pendant ces derniers jours, qu'il n'y avait pas une place qui ne fût brûlée.

— La peau est partout frisée, dit la femme de chambre.

— Eh bien! mettez-les sur les brûlures les plus anciennes.

Et stoïquement, pendant un quart d'heure, elle endura ces sinapismes; la sueur lui coulait sur le visage; mais, loin de se plaindre, elle souriait à sa pensée intérieure.

Pendant toute la journée du dimanche, elle fit le meilleur accueil à Juliette; son amabilité frappa tout le monde.

— Je vois avec plaisir que madame Daliphare est revenue à de meilleurs sentiments pour vous, dit le notaire à Juliette.

— Est-ce que mons Profit n'aurait rien découvert? se demanda monsieur Descloizeaux.

Il interrogea madame Daliphare, et celle-ci lui ré-

pondit qu'elle avait en effet employé le directeur de l'*Agence des familles*, et qu'elle en était heureuse, car elle avait la preuve maintenant que les sorties de Juliette étaient parfaitement innocentes.

— Ils ne se voient pas, dit-elle; tout est rompu. Nous en serons quittes pour la peur. C'est une grande joie pour moi.

— Et pour moi donc! Mais vous me rendrez cette justice, que ce que vous m'apprenez là, je vous l'ai toujours dit : c'est impossible.

— Je suis désolée d'avoir pu soupçonner Juliette.

— Moi au moins je l'ai toujours défendue.

Le lundi, elle n'alla pas à Paris, et elle resta dans sa chambre, étendue dans un fauteuil, sans faire un mouvement, sans respirer pour ainsi dire.

Cette journée fut longue, la nuit plus longue encore. Enfin, le mardi, à son heure ordinaire, elle partit pour la rue des Vieilles-Haudriettes.

LXX

Dans le trajet de Nogent à Paris, madame Daliphare, impatiente, activa plusieurs fois son cocher.

— Vous ne marchez pas, allez donc plus vite.

Elle regretta de n'être pas partie plus tôt, et cependant elle était en avance.

En arrivant rue des Vieilles-Haudriettes, elle trouva son fils qui finissait de déjeuner.

— Où est Juliette?

— Elle vient de passer dans sa chambre pour s'habiller; elle va sortir.

— Où va-t-elle?

— Chez sa mère.

Madame Daliphare descendit au bureau avec son fils. Elle savait qu'elle verrait Juliette, car celle-ci ne sortait jamais sans aller auparavant serrer la main de son mari.

Pour passer le temps, elle se mit furieusement au travail; les papiers volaient sous sa main tremblante. Lutzius, ayant tardé un moment à avancer à l'ordre, fut secoué d'importance, et, dans le bureau, les commis qui entendaient l'algarade se mirent à rire.

— A qui le tour? demanda Mayadas. Flavien, c'est à vous.

Mais Flavien, sans répondre, monta au second étage. Il avait des livres à ranger dans la bibliothèque, et, sous cette raison plus ou moins bonne, il cachait son désir de parler à Juliette et de la voir un moment, — la voir une seconde, recevoir l'éclair de ses yeux et frissonner.

Il était depuis un quart d'heure dans la bibliothèque, lorsqu'il entendit le bruissement d'une robe dans le vestibule. Il ouvrit vivement la porte. C'était Juliette. Il la salua et s'avançant de quelques pas :

— Je vous prie de me pardonner si je vous arrête, dit-il, mais j'ai un mot à vous dire que je vous serais reconnaissant d'entendre.

Juliette hésita un moment.

— Parlez, dit-elle enfin.

— J'ai porté contre Lutzius une accusation fausse; je l'ai observé, il est innocent de ce dont je le soupçonnais. Mais veillez sur vous, madame; vous êtes entourée de gens de mauvaise mine.

— Quels gens?

— C'est ce que je ne saurais dire; mais, j'en suis certain, un danger vous menace.

— Je vous remercie.

Puis, lui ayant fait de la main un signe amical, elle continua son chemin et descendit l'escalier.

Flavien voulut courir après elle et insister sur son avertissement, mais il ne savait rien de précis; il avait été inquiété seulement par un homme à mauvaise figure et aux allures louches qu'il avait vu rôder dans la rue des Vieilles-Haudriettes. Dans ces conditions, que dire de plus que ce qu'il avait déjà dit. Ne croirait-elle pas qu'il voulait se faire valoir? Il ne lui convenait pas de se mettre ainsi en avant ni de s'imposer.

Quand Juliette arriva dans le bureau, elle trouva son mari et sa belle-mère qui, assis en face l'un de l'autre, travaillaient.

— Vous sortez? demanda madame Daliphare en posant sa plume.

Adolphe fut frappé de l'émotion qui faisait trembler la voix de sa mère, et il releva la tête.

— Je vais chez ma mère, répondit Juliette.

— Il y a bien longtemps que je n'ai vu madame Nélis; j'ai presque envie d'aller avec vous.

Juliette ne répliqua pas, mais elle laissa échapper un mouvement que madame Daliphare saisit.

— J'ai encore trois quarts d'heure de travail, voulez-vous m'attendre?

— Sans doute... Cependant cela me mettra bien en retard.

— Oh! votre mère reste chez elle toute la journée.

— Oui, mais j'ai des visites à faire en sortant du boulevard Malesherbes.

— Ah!

Juliette avait l'horreur du mensonge, et, si elle cachait quelquefois la vérité, elle ne l'altérait jamais; cependant, sous la pression de cette demande de sa belle-mère, elle fut entraînée.

— Il faut que j'aille à Montmartre et au faubourg Saint-Jacques; si je me mets en retard de trois quarts d'heure, c'est-à-dire d'une heure, je crains de ne pas revenir en temps pour dîner.

— Ah! pas de retard, dit Adolphe; nous allons ce soir aux Italiens.

— N'avez-vous pas été hier à la première du Châtelet?

— Oui, ça a fini à une heure et demie du matin; pas de voitures, nous sommes revenus à pied. Heureusement j'avais mon revolver dans mon pardessus, car j'avais prévu ces retards; ils n'en font jamais d'autres avec leurs féeries.

— Au revoir, dit Juliette en tendant la main à son mari.

— Expliquez à madame Nélis que je voulais la voir, dit madame Daliphare, et que ce n'est pas ma faute si je n'y vais pas aujourd'hui.

Juliette sortit et madame Daliphare resta la tête penché sur son pupitre; mais elle ne travaillait pas, ses mains tremblaient.

Pendant une heure au moins, elle resta ainsi sans prononcer une parole, ne relevant la tête que pour regarder la pendule qui était devant elle.

Tout à coup elle quitta sa place et, passant à la caisse, elle prévint Lutzius de ne laisser personne frapper la porte du bureau de son fils; puis, cet ordre donné, elle rentra après avoir fermé au verrou les doubles portes.

— Qu'as-tu donc, maman? demanda Adolphe.

Sans répondre immédiatement, elle vint jusqu'à lui.

— Mon pauvre fils, dit-elle, il faut être fort, car je vais te porter un coup terrible et te causer la plus grande douleur que tu puisses ressentir.

— Mon Dieu! es-tu malade?

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de Juliette.

— Ma femme!

— Où crois-tu qu'elle est en ce moment?

— Mais chez sa mère, elle vient de nous le dire.

— Ce n'est pas vrai.

— Oh! maman, je t'en prie, n'accuse pas Juliette. Vous avez eu, en ces derniers temps, des difficultés qui m'ont rendu cruellement malheureux; je vous croyais revenues l'une et l'autre à de meilleurs sentiments. Laisse-moi cette croyance.

Elle le prit dans ses bras et le serra fortement.

Il fut profondément ému par cette étreinte; car bien

qu'il connût tout l'amour que sa mère lui portait, il n'était point habitué à cette tendresse expansive.

— Tu me fais peur.

— Je ne peux pas te rassurer, et ce que j'ai à te dire dépassera tout ce que tu peux redouter. Ta femme n'est pas chez sa mère.

Il recula de quelques pas, et, détournant la tête :

— Pas un mot sur Juliette, dit-il avec fermeté, je ne veux rien entendre sur elle. Tu entends? je ne veux pas. Restons-en là.

— Mais, malheureux enfant...

— Tout ce que tu me pourrais dire, je ne le croirais pas; je connais ma femme et suis seul ici à la connaître. D'ailleurs, je te le répète, je ne veux rien entendre.

Et il se dirigea vers la porte pour la rouvrir.

Mais madame Daliphare se plaça devant lui.

— Ce que tu dis-là, je l'avais prévu ; aussi je n'ai pas voulu parler sans t'apporter la preuve de ce que j'avance. Ta femme n'est pas chez sa mère.

Il secoua la tête et fit un pas de plus du côté de la porte.

— Je te répète qu'elle n'est pas chez sa mère; à ce moment même,— elle regarda la pendule,— elle quitte le boulevard Malesherbes pour aller à Passy, avenue Raphaël, dans l'atelier du sculpteur Rœlz, rejoindre... son amant.

Il resta un moment chancelant, comme s'il avait été frappé par la foudre ; puis tout à coup, levant les deux bras, il s'avança sur sa mère.

Elle ne bougea pas et elle resta les yeux fixés sur lui.

— Ma mère ! s'écria-t-il ; tu es ma mère !

Et, reculant, il alla tomber sur un fauteuil au bout du bureau.

Elle vint le rejoindre et se pencha sur lui ; mais, se cachant les yeux d'une main, de l'autre il la repoussa.

— Pas un mot de plus, s'écria-t-il ; je n'entendrai rien, rien, rien.

Et il se boucha les oreilles ; puis bientôt, relevant la tête et regardant sa mère :

— Ne sens-tu pas, s'écria-t-il, que tu étais la dernière personne qui devait parler comme tu l'as fait. Tu hais Juliette, et ta haine a cru les propos infâmes que la calomnie t'apportait. Et, sans pitié pour la terrible douleur que tu devais me causer, tu es venue me redire ces infamies, toi, toi, ma mère ! Es-tu satisfaite !

Il lui montra son visage baigné de larmes et convulsé par la douleur.

Elle fut émue et attendrie; dans tout ce qu'elle avait prévu et arrangé, elle avait oublié ce désespoir de son fils. Mais il était trop tard pour revenir en arrière maintenant et même pour se taire. Elle devait parler et tout dire ; car, si Adolphe voulait en ce moment fermer les oreilles à la vérité, il en savait trop pour ne pas vouloir bientôt l'apprendre tout entière.

Elle parla donc et avec tous les détails qui donnaient la précision à son récit ; elle raconta comment, le mardi et le vendredi, Juliette, en sortant de chez sa mère, allait à Passy rejoindre celui qui l'attendait dans l'atelier du sculpteur.

— Mais qui ? s'écria Adolphe en ouvrant enfin l'esprit à ces paroles.

— Airoles.

— Lui ?

— Oui, lui ! Et voilà pourquoi, moi, qui n'avais pas sur les yeux le même bandeau que toi, je l'ai chassé de ma maison. Mais ils ont depuis trouvé le moyen de se voir, et ils se voient.

— Oh ! non, non, c'est impossible ! Juliette, Airoles.

— Moi aussi j'ai dit comme toi : C'est impossible, mais il a bien fallu me rendre à l'évidence ; samedi j'ai pénétré dans cet atelier, et partout j'y ai trouvé les traces du passage de ta femme. Aujourd'hui, en ce moment, ils sont réunis de nouveau et ils vont rester ensemble jusqu'à cinq heures.

— Voilà donc pourquoi elle n'a pas voulu que tu l'accompagnes ?

— Et c'était pour être bien certaine qu'elle allait à Passy que j'ai demandé à l'accompagner.

— Oui, elle a refusé. C'est donc vrai ? Juliette, ma femme ! Ah ! mon Dieu !

Mais il ne s'abandonna pas à cette faiblesse, et, se levant brusquement :

— A Passy, dis-tu, avenue Raphaël? Mais c'est l'atelier où je suis déjà allé pour voir le tableau de... Et c'est là ? C'est bien.

— Où vas-tu ? s'écria madame Daliphare, se plaçant devant lui. Ce n'est pas de la fureur qu'il faut, c'est du calme ; ce n'est pas agir en enfant, mais en homme. Si je me suis décidée à cette horrible révélation, c'est parce que j'ai pensé que tu devais voir de tes propres yeux ce que ton esprit et ton cœur n'admettraient jamais. Mais il faut que tu voies en sachant ce que tu fais, maître de ta volonté et de ton honneur. Ta seule vengeance doit être de te placer entre eux, la loi fera justice du reste. Pense à ton enfant.

— Laisse-moi partir, dit-il en voulant l'écarter.

Mais elle recula, sans lui livrer passage.

— Et où veux-tu aller? Enfonceras-tu la porte de cet atelier.

Elle lui tendit un billet de mille francs plié en quatre.

— Prends ce billet ; tu le donneras au gardien que tu trouveras dans le pavillon d'entrée, et il t'ouvrira une porte qui te permettra d'arriver près d'eux. Tu n'auras pas un mot à dire, on t'obéira.

Il prit le billet.

Mais au moment de sortir il s'arrêta et regardant sa mère :

— Ah ! qu'as-tu fait ? dit-il.

Sans se laisser troubler par l'accent déchirant de ce cri, madame Daliphare le retint encore un moment ; puis, ayant ouvert les portes, elle demanda la voiture.

Et pendant qu'on attelait elle s'efforça de le calmer ; mais il n'entendait rien ou tout au moins il ne répondait rien.

Au bout de quelques minutes on vint dire que la voiture était prête.

Elle descendit avec lui, portant elle-même sur son bras le pardessus de son fils ; elle le mit dans la voiture, et après avoir fermé la portière elle dit au cocher d'aller grand train à Passy, au coin de l'avenue Raphaël et de l'avenue Ingres.

Le cocher allait toucher son cheval ; elle l'arrêta d'un signe, et se penchant une dernière fois dans la voiture :

— Pense à Félix, dit-elle.

LXXI

Juliette !

Pendant que la voiture courait vers Passy, Adolphe se répétait ce nom machinalement :

Juliette, sa femme ; un amant, Airoles.

Et tous ces mots tournoyaient dans sa cervelle affolée, sans qu'il lui fût possible de lier deux idées. C'était le bruit seul des paroles de sa mère qui lui revenait ; sa tête, comme un écho, les lui répétait, mais son esprit ne les comprenait pas.

En débouchant rue de Rivoli, il fut arrêté par des troupes qui défilaient et ramené ainsi à la réalité des choses matérielles ; il lui sembla qu'il y avait plusieurs heures qu'il avait quitté la rue des Vieilles-Haudriettes.

Il fit effort pour ressaisir sa volonté et sa raison, et, tâchant de se rappeler tout ce que sa mère venait de lui dire, il voulut l'examiner.

Il ne douta pas un moment de la vérité de ce récit ; sa

mère croyait assurément tout ce qu'elle avait dit : l'amour de Juliette pour Airoles, et les rendez-vous à Passy dans l'atelier du sculpteur.

Mais quelles preuves avait-elle de cet amour ? Elle ne lui en avait donné aucunes.

Ils s'aimaient ! parce qu'ils se rencontraient dans ce atelier.

Que les indifférents et que les malveillants tirassent de ce rendez-vous une pareille conclusion, cela était possible ; ils ne connaissaient pas Juliette. Mais lui ?

Il lui sembla que le poids qui l'écrasait se soulevait, il respira.

Non, mille fois non, Juliette n'était pas coupable. Dans son cœur, cinq années de tendresse plaidaient pour elle, et contre une accusation aussi vague, les souvenirs de cinq années ne pouvaient pas ainsi s'effacer en un instant ; ils parlaient au contraire, ils protestaient.

Le coupable, c'était celui qui avait pu écouter cette accusation sans se révolter.

Pourquoi Juliette n'aurait-elle pas rencontré Airoles chez Roelz ? Il s'agissait de quelque tableau sans doute, et, comme elle ne pouvait pas maintenant voir ouvertement Airoles, elle n'avait pas osé parler de ses visites à l'atelier du sculpteur. C'était bien simple : il n'y avait que la malignité qui dans tout cela avait pu chercher un amant et une faute.

Un amant ? Juliette ? Allons donc ! Que d'autres pussent faire une pareille supposition, il n'y avait pas à s'inquiéter de ces sots propos, il savait à quoi s'en tenir.

Tout le mal venait de cette déplorable inimitié qui régnait entre sa femme et sa mère. Celle-ci, trouvant dans la conduite de Juliette quelque chose d'obscur, et écoutant en même temps des calomnies, s'était laissée entraîner par sa haine.

Il ouvrit la glace du coupé pour dire à son cocher de retourner rue des Vieilles-Haudriettes.

Il n'irait pas à Passy.

Ce serait un crime envers Juliette, qu'il ne se pardonnerait jamais. Qu'avait-elle fait depuis cinq années qu'elle était sa femme, pour mériter une si grossière offense ?

Grande fut la surprise de sa mère en le voyant rentrer. Incapable de travailler, elle s'était enfermée dans son bureau, et elle allait de ci, de là, à grands pas, en suivant l'heure de la pendule. Quand elle entendit dans la cour le bruit bien connu de la voiture de son fils, elle regarda par la fenêtre. C'était bien lui, elle ne rêvait pas, il descendait du coupé.

Il entra dans le bureau.

Elle courut à lui :

— Eh bien ! que se passe-t-il donc ? Te voilà.

Il détourna la tête, évitant de rencontrer les yeux qu'elle attachait sur lui.

— Je ne vais pas à Passy. Cette accusation est absurde ; ce serait une infamie envers ma femme (il appuya sur ce mot) de l'écouter. Je ne suis déjà que trop coupable de lui avoir prêté l'oreille.

— Mais, malheureux enfant !

— Il y a des choses qu'un honnête homme n'admet pas et il y en a aussi qu'il ne fait pas. Je ne vais pas à Passy.

— Perds-tu la tête ? s'écria madame Daliphare.

— Je l'ai perdue, il y a quelques instants ; mais, Dieu merci ! je l'ai retrouvée.

— Oh ! cette femme !

— Cette femme est la mienne ; je l'aime, j'ai foi en elle, et je ne veux pas qu'on l'accuse, je ne le veux pas.

Le ton des paroles avait rapidement monté, il était chez tous deux arrivé à la colère.

— Tu me parles ainsi, s'écria madame Daliphare, toi !

— Je te réponds.

— Eh bien ! puisque l'un et l'autre nous nous trouvons parties dans cette affaire, il faut qu'elle aille jusqu'au bout. Je ne peux pas t'abandonner à ton aveuglement car la question se trouve maintenant posée entre ta femme et moi ; elle ou moi, devons sortir de cette maison. Si c'est faire injure à ta femme de la soupçonner, c'est me faire injure à moi de m'accuser d'avoir voulu te tromper.

— Je n'ai jamais cru que tu voulais me tromper, j'ai cru et je crois que tu as été entraînée par ton hostilité contre Juliette.

— J'ai été entraînée par l'évidence, qui me crevait les yeux comme elle les crevait à ceux qui nous entouraient, à monsieur Descloiseaux, à madame de la Branche. Avertie de tous les côtés, j'ai dû reconnaître la vérité. Alors j'ai voulu des preuves, car je savais bien que tu ne croirais que ce que tu verrais. Aujourd'hui j'ai ces preuves, je te les mets sous les yeux ; refuseras-tu de les regarder ?

— Ce ne sont pas pour moi des preuves, ce sont des inductions ; en supposant que Juliette soit en ce moment à Passy et qu'elle s'y rencontre avec Airoles, rien n'est plus facile à expliquer.

— Vois d'abord, tu t'expliqueras ensuite. Va voir, et, quand tu auras vu, tu n'auras plus besoin de chercher ces explications. Tu n'auras qu'une chose à faire : demander ta séparation, qui se prononcera sans bruit.

— Voilà donc ce que tu veux, et c'est pour cela que tu accuses Juliette.

— Oui, c'est là ce que je veux pour ton bonheur et pour celui de ton fils. Tu souffriras, mais ne souffrirais-tu pas davantage en vivant auprès d'une femme qui te trompe. Si tes yeux étaient fermés par ta tendresse et ton amour, mon devoir n'était-il pas de te les ouvrir ? M'était-il possible de supporter ton déshonneur, connu de tout le monde ? J'ai cru que je devais t'avertir ; je l'ai fait. Maintenant tu ne veux pas me croire ; à ta mère, qui t'affirme une chose dont elle a la preuve, tu préfères ta femme, qui ne se défend même pas ? Eh bien ! tu n'as pas le droit d'agir ainsi ; tu dois voir ; tu le dois pour toi-même, pour ton fils, pour moi. Si mon accusation est fausse, tu diras à ta femme comment tu as été forcée par moi de vérifier cette accusation que je portais contre elle, et alors je sortirai de cette maison ; si au contraire elle est vraie, ce sera à ta femme d'en sortir. La lutte est entre nous deux, tu n'as pas le droit de prendre parti pour elle ou pour moi ; tu dois voir. Tu n'as que trop tardé : le temps a marché, et déjà peut-être est-il bien tard. Pars donc et ouvre les yeux. Juliette te trompe, je te le jure.

Cela fut dit avec une véhémence extraordinaire, qui troubla profondément Adolphe. Assurément c'était la sincérité qui parlait par la bouche de sa mère.

Il ne pouvait pas croire Juliette coupable.

Mais, d'un autre côté, il ne pouvait pas non plus ne pas croire sa mère.

Il remonta en voiture dans une terrible perplexité.

Sa situation était affreuse, et jamais il n'avait éprouvé pareille angoisse.

Sa mère d'un côté, sa femme de l'autre, et le résultat de cette lutte serait une séparation avec celle-ci ou avec celle-là, sa vie brisée, son bonheur anéanti.

Le cocher avait reçu l'ordre de marcher aussi vite que possible ; mais il tombait une petite pluie fine et glaciale qui rendait le pavé glissant ; dans certains passages, le cocher devait retenir son cheval et ralentir son allure.

Adolphe, qui tout d'abord, sous le coup des premières paroles de sa mère, avait étouffé, était glacé maintenant ; il grelottait et ses dents claquaient. Il ferma les glaces et s'enveloppa dans son pardessus. Puisqu'il devait parler à un concierge, il ne voulait pas se montrer tremblant. On a de ces préoccupations matérielles dans

les circonstances les plus graves. Honteux du rôle qu'on lui faisait jouer, il avait souci de ne pas appeler l'attention sur lui.

Quand il descendit de voiture sur la pelouse du Ranelagh, il lui sembla que ceux qu'il allait rencontrer liraient sur son visage le trouble de son âme. Cet homme qui marchait fiévreusement, c'était un mari jaloux qui allait se cacher pour espionner sa femme. Il remonta le collet de son pardessus et enfonça son chapeau sur ses yeux.

Il trouva le gardien dans son pavillon, occupé, comme à l'ordinaire, à lire le journal.

Il hésita un moment avant d'entrer, et, si ce personnage majestueux n'avait pas levé la tête avec un sourire encourageant, il serait peut-être reparti sans oser parler.

Ce sourire l'enhardit, il entra :

— Une dame vous parlé de moi, dit-il, les yeux baissés et la voix embarrassée.

— Une dame ? Peut-être bien. Je ne peux pas me rappeler. Si monsieur veut bien me dire son nom.

Adolphe recula de trois pas. Son nom à cet homme... Qu'avait donc dit sa mère ?

— Le nom de monsieur n'est pas indispensable, continua le gardien, ce que j'en disais c'était pour qu'il n'y eût pas erreur ; mais, si monsieur veut me rappeler la chose en question, je pourrai sans doute le satisfaire.

Sans répondre, Adolphe tira le billet de mille francs que sa mère lui avait donné et il le jeta sur le journal.

— Ah ! très-bien ! si monsieur m'avait montré tout de suite ce signe de reconnaissance, j'aurais vu à qui j'avais affaire. Mais dans le doute, vous comprenez, il faut de la discrétion dans mes fonctions.

— Conduisez-moi.

— Tout de suite, monsieur ; le temps d'appeler mon domestique.

Il sonna, et, en attendant que son domestique vint, il continua :

— La figure de monsieur, je ne dois pas le cacher, m'inquiète un peu. Je crois monsieur agité. Il ne faudrait pas de cela. Si monsieur ne devait pas être calme, il faudrait mieux remettre l'affaire à un autre jour.

Adolphe fit un geste d'impatience.

— Mon Dieu ! je sais bien, c'est exaspérant d'attendre, mais l'occasion d'aujourd'hui se représenterait. On a le sentiment de ces choses-là ; ils n'en sont pas à perdre une occasion de se voir, et vendredi serait aussi bon qu'aujourd'hui. D'ici là, monsieur pourrait se calmer ; car, si monsieur n'était pas calme, je ne pourrais pas me prêter à ce qu'il désire, rapport à l'honorabilité de la maison et aux susceptibilités du propriétaire. J'aimerais mieux rendre à monsieur ce que j'ai déjà reçu.

Il fit le geste de repousser le billet de mille francs ; mais, à ce moment, le domestique entrant, il mit ce billet dans sa poche et fit signe à Adolphe de le suivre.

On s'engagea dans une allée ombragée que les feuilles mortes commençaient à joncher.

— Ce que je recommande à monsieur, continua le gardien en parlant à voix basse, c'est de ne pas faire de bruit dans le cabinet où je vais l'introduire. Ce cabinet communique avec l'atelier de monsieur Roelz par une portière en tapisserie. Derrière cette portière, monsieur pourra entendre tout ce qui se dira dans l'atelier et peut-être même pourra-t-il voir tout ce qui s'y passe. Seulement c'est à condition de prendre des précautions et de ne pas remuer ; car, si monsieur faisait le moindre bruit, les personnes qui sont dans l'atelier s'apercevraient qu'il y a quelqu'un dans le cabinet, et, vous comprenez, je ne veux pas de ça.

— Il y a longtemps que ces personnes sont arrivées ? demanda Adolphe d'une voix que l'émotion étranglait.

— Le monsieur, je ne sais pas, il entre par le boulevard ; la dame, il y a une heure que je l'ai vu passer, son voile baissé.

Ils étaient arrivés. Doucement le gardien ouvrit une petite porte de service, et, prenant Adolphe par la main, il le conduisit dans un cabinet ; puis, posant un doigt sur ses lèvres et marchant sur la pointe des pieds, il sortit.

LXXII

Le cabinet dans lequel Adolphe avait été introduit était sombre ; la porte refermée, l'obscurité se fit.

Adolphe resta un moment immobile pour prendre jour, et peu à peu ses yeux distinguèrent confusément les objets qui l'entouraient : des tabourets, une table, un tapis en sparterie recouvrait le carreau ; il put marcher sans faire de bruit et se diriger vers la portière en tapisserie qu'il apercevait devant lui.

Jamais il n'avait éprouvé une si poignante émotion, l'angoisse et la honte l'étouffaient.

Eh quoi ! c'était lui qui se cachait ainsi pour espionner lâchement une femme, — sa femme, Juliette.

Cependant il continua d'avancer doucement, poussé, porté par les paroles de sa mère.

Il ne pouvait plus maintenant revenir en arrière et il devait aller jusqu'au bout. Malgré lui d'ailleurs, certains souvenirs s'imposaient à son esprit pour ébranler sa foi naguère si robuste. Le doute, comme ces oiseaux de proie qui décrivent au-dessus de leur victime des cercles concentriques de plus en plus resserrés, planait et pesait sur lui ; il sentait qu'il ne pouvait plus lui échapper.

Il fallait donc voir et savoir.

Il touchait la portière ; il colla son oreille contre la tapisserie.

Un murmure de voix lui arriva, faible et confus.

Il écouta, mais les bouillonnements de son cœur l'empêchaient d'entendre.

Il fit effort pour ne plus respirer.

Juliette ! C'était elle !

Il leva la main pour écarter la tapisserie et se précipiter dans l'atelier ; mais, à ce moment le murmure des voix qui venait de l'autre bout de l'atelier lui arriva plus distinct, il entendit de manière à comprendre les paroles de Juliette.

— J'avoue, disait-elle, que j'aurais préféré une autre pose.

— En quoi celle-ci est-elle mauvaise ? répliqua la voix d'Airoles. Ce n'est pas un portrait ordinaire.

Un portrait ? Quel coup de joie pour lui !

Un portrait ! C'était pour faire faire son portrait par Airoles qu'elle était venue dans cet atelier. Ainsi s'expliquaient tout naturellement les visites à Passy et le mystère dont elle les entourait. Elle voulait que ce fût un secret, une surprise pour lui sans doute.

Ah ! la chère femme. Et il avait pu la soupçonner, l'espionner.

Quelle lâcheté, quelle infamie ! Comment se ferait-il jamais pardonner ? Il lui confesserait tout ; elle verrait bien que c'était malgré lui qu'il avait, de guerre lasse, subi ces doutes.

Comment sortir de ce cabinet ; comment se sauver ?

Qu'il eût heureux, si le sentiment de son crime ne l'avait pas oppressé ; car c'était bien un crime. Ah ! sa mère ! sa mère ! Descloizeaux, madame de la Branche, tout le monde ligué contre Juliette.

Toutes ces pensées avaient traversé son esprit dans l'espace de deux ou trois secondes, pendant un silence qui s'était fait dans l'atelier.

Les voix reprirent ; il écouta.

— Ce que je veux dire, continua Juliette, c'est que ce portrait sera trop intime et par là il deviendra plus tard dangereux. On ne détruit pas une toile qui est signée « Francis Airoles ». Un jour, quand nous ne serons plus

ni l'un ni l'autre, des yeux étrangers verront ce tableau; on cherchera à savoir quelle femme il représente, les critiques et les commentateurs arriveront. Il ne sera pas bien difficile de trouver, et alors tout le monde saura que ce portrait est celui d'une femme qui a été aimée par Francis Airoles.

Depuis quelques instants, Adolphe écoutait avec une horrible angoisse ces paroles, qui de mot en mot devenaient si transparentes.

Devenait-il fou? était-il sous l'influence d'une épouvantable hallucination?

Il poussa la tapisserie qui s'écarta sans bruit.

Devant lui, à l'extrémité de l'atelier, se tenait Juliette, debout devant un chevalet, et tournant le dos au cabinet; elle était vêtue d'un long peignoir en cachemire blanc; ses cheveux pendaient sur ses épaules. Derrière elle, à trois ou quatre pas, Airoles, accoudé sur le dossier d'un fauteuil, la regardait.

— La pose, dit-elle en continuant, ne précisera que trop les liens qui nous unissent.

— Et tu ne veux pas qu'on les connaisse, ces liens; tu as peur même de la postérité.

« Tu! » Adolphe fit un pas en avant.

— Ce n'est pas pour moi que j'ai peur, dit Juliette; c'est pour mon fils, c'est pour mon mari.

Airoles quitta son fauteuil, et s'approchant de Juliette:

— Je t'en supplie, dit-il, ne parle jamais de ton mari, ne prononce jamais son nom, écarte jusqu'à son souvenir. Ici ton mari, c'est moi, c'est celui qui t'aime, celui qui te tient dans ses bras, chère Juliette, chère femme.

Il était venu jusque près d'elle et il ouvrait les bras pour l'enlacer, lorsqu'Adolphe s'élança dans l'atelier.

Au bruit de ses pas, tous deux en même temps se retournèrent.

Airoles fit un bond au devant d'Adolphe; mais celui-ci étendit la main, une explosion éclata, et, Airoles arrêté brusquement, resta un moment chancelant, les bras ouverts; puis tout à coup il tomba en avant sur le tapis, tout d'une pièce, comme un arbre qui s'abat.

Adolphe était resté enveloppé dans un nuage de fumée, son revolver à la main, éperdu, fou.

Quand la fumée s'éclaircit, il vit sa femme qui s'était jeté sur Airoles.

Elle s'efforçait de le relever. Elle lui avait passé les deux bras autour du cou et elle soulevait sa tête ballante.

— Francis, Francis, réponds-moi, regarde-moi, Francis!

Penchée sur lui, elle l'avait à demi-retourné.

— Francis, c'est moi; moi, Juliette; je t'aime, entends-moi.

Elle le serrait dans ses bras.

Mais ses efforts étaient vains; il restait inerte.

Dans un mouvement désespéré, elle le souleva entièrement et, approchant son visage de cette tête décolorée, elle colla ses lèvres sur ses lèvres, comme pour lui souffler la vie.

Une seconde explosion ébranla les vitres de l'atelier, et Juliette, lâchant le cadavre d'Airoles, roula sur le tapis à côté de lui.

Elle avait été tomber à quelques pas d'Airoles. Sans se relever et en se traînant sur le tapis, elle franchit ce petit espace; puis, se laissant aller, elle posa sa tête contre celle d'Airoles et elle attacha ses yeux sur lui.

Adolphe était resté immobile, le bras tendu. Il jeta loin de lui son revolver et se précipita sur sa femme en l'appelant d'une voix affolée.

Mais, sans tourner les yeux de son côté, elle le repoussa faiblement, de sa main restée libre.

Et, d'une voix voilée elle répéta à plusieurs reprises:

— Francis, Francis, mourir ensemble!

Penché sur elle, Adolphe voulait l'emporter.

Elle poussa un cri de douleur.

— Vous me faites mal!

— Mon Dieu! mon Dieu! répétait Adolphe en se tordant les mains.

Mais elle ne prêtait pas plus attention à lui que s'il n'avait pas été là. D'une main, elle tenait la main d'Airoles et elle restait les yeux fixés sur lui. L'expression de son regard n'avait rien de douloureux; il avait quelque chose d'exatique au contraire.

— Juliette, Juliette! répétait Adolphe.

— Ah! laissez-moi, dit-elle.

— Juliette, pardonne-moi.

Il se jeta à genoux.

— Oui, si vous le voulez.

Elle dit ces quelques mots machinalement, sans quitter Airoles des yeux.

Un grand bruit retentit dans le cabinet par lequel Adolphe avait passé, et le gardien, suivi d'un domestique, se précipita dans l'atelier.

Son premier mouvement fut de se jeter sur le revolver qu'il aperçut sur le tapis. Il le ramassa vivement et le braquant sur Adolphe:

— Qu'avez-vous fait? s'écria-t-il; ne bougez pas ou je tire. Dans une maison paisible, quel crime!

— Un médecin, demanda Adolphe désespérément; un médecin, vite!

— Les sergents de ville, dit le gardien en se tournant vers son domestique, et après le médecin,; moi je veille sur l'assassin.

Et, se posant devant la porte, il resta le revolver braqué sur Adolphe.

Mais celui-ci ne voyait rien. Penché sur sa femme, il s'efforçait, avec le peignoir tamponné, d'arrêter le sang qui, chaud et bouillonnant, lui coulait entre les doigts: la blessure était au flanc droit.

Il eût voulu mettre un coussin sous la tête de sa femme, mais il n'osait retirer ses mains de dessus la plaie qu'il comprimait.

— Donnez-moi un coussin, dit-il au gardien.

— Ne bougez pas, dit celui-ci, ou je vous fusille.

Les sergents de ville arrivèrent et se jetèrent sur Adolphe, qu'ils prirent chacun par un bras. Ils le forcèrent ainsi à se relever.

— Tenez-le bien! cria le gardien: c'est un misérable; il m'avait promis d'être calme, et il a assassiné ces malheureux. Quel crime, mon Dieu, quel crime!

Pendant cette apostrophe, Adolphe avait pu tant bien que mal, expliquer aux agents de police qu'il ne fallait pas laisser le sang s'écouler, et qu'il fallait au contraire fermer la blessure.

— Donnez-moi ce revolver, dit un des sergents de ville au gardien, et, au lieu de faire l'important, occupez-vous plutôt à tenir le peignoir sur cette blessure.

— Mes mains dans le sang d'une innocente, jamais!

A ce moment, un personnage cravaté de blanc entra dans l'atelier, c'était un médecin.

— Ah! monsieur, s'écria Adolphe en tendant la tête vers lui, car il était tenu par les deux bras; sauvez-la! ma fortune est à vous.

Mais le médecin ne l'écoutait pas. Agenouillé déjà près des deux corps, il les examinait.

Ayant mis la main sur le cœur d'Airoles, il secoua la tête et se retourna vers Juliette.

— Il faudrait qu'on me laissât seul, dit-il.

Les sergents de ville voulurent entraîner Adolphe; mais celui-ci, par un mouvement irrésistible, les amena avec lui près du médecin.

— Ah! monsieur, s'écria-t-il, par grâce, dites-moi la vérité, cette blessure?...

Sans relever la tête, le médecin continua son examen.

— Je ne sais pas, dit-il enfin, mais la blessure est grave.

Jusque là Juliette était restée immobile, les yeux fixés sur Airoles, les lèvres closes.

Elle leva faiblement la main pour appeler son mari.

— Quoi qu'il arrive, dit-elle, que mon fils ne me voie pas.

Sa voix était à peine perceptible.

— Qu'on sorte, dit le médecin; qu'on m'envoie une femme, et qu'on veille à cette porte.

Les agents entraînèrent Adolphe, qui, accablé, anéanti, était incapable de se soutenir : ils le portaient plutôt qu'ils ne le conduisaient.

Un rassemblement s'était formé à la porte, contenu à grand'peine par d'autres sergents de ville.

Quand on le vit paraître, couvert de sang, les mains rouges jusqu'aux poignets, un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines, des bras menaçants se tendirent vers lui.

On le fit monter dans une voiture de place, et deux agents, se plaçant sur le siége vis-à-vis de lui, lui tinrent chacun un bras.

On le conduisit au bureau du commissaire de police, où déjà la rumeur publique avait annoncé son arrivée.

Le commissaire voulut l'interroger, mais il n'en put rien tirer : c'était une masse inerte qu'il avait devant lui; toutes les questions restèrent sans réponse.

Une seule fois, il parut se ranimer et vivre, ce fut pour demander de l'eau.

En se lavant les mains, il éclata en sanglots; et si on ne l'avait pas soutenu, il serait tombé à la renverse.

On le fit remonter en voiture et on le conduisit au dépôt.

LXXIII

Comment les nouvelles se propagent-elles, dans une grande ville comme Paris, avec une rapidité telle que ce qui se passe à Auteuil ou à Bercy est connu au boulevard Montmartre en moins d'une demi-heure?

Il y aurait là une intéressante étude à faire et qui mérite de fixer l'attention des esprits curieux.

Comme ce n'est pas le sujet de ce récit, il suffit de dire que le drame de l'avenue Raphaël, qui s'était accompli entre quatre heures quinze minutes et quatre heures vingt, était connu sur le boulevard à cinq heures.

A ce moment même, une rumeur parcourait « tout Paris, » et l'on se répétait qu'à Passy un mari venait de tuer sa femme et l'amant de celle-ci.

Immédiatement, deux voitures fermées quittaient le boulevard Montmartre et couraient au grand trot dans la direction de la Madeleine; l'une avait été prise devant le café de Madrid, et l'autre devant le café de Suède.

Elles allaient d'une même allure, comme si l'ordre avait été donné aux deux cochers de se suivre.

Après la Madeleine, la rue Royale, la place de la Concorde, le Cours-la-Reine et le quai de Billy.

En passant devant la Manutention, la personne qui se trouvait dans la première voiture ouvrit la glace et tirant son cocher par la manche :

— Vous ne tournerez pas vis-à-vis le pont d'Iéna, dit-elle, mais vous continuerez tout droit. Si la voiture qui est derrière nous nous suit encore, vous la laisserez passer devant, comme si votre cheval n'en pouvait plus, et vous ralentirez de manière à la perdre. Alors, vers la barrière, vous prendrez la première rue que vous trouverez à droite, et vous monterez rapidement dans Passy. Vous avez compris? Deux francs de pourboire, si cela est proprement fait.

La manœuvre s'exécuta telle qu'elle avait été commandée, et, tandis que la seconde voiture, devenue la première, dépassait au grand trot la barrière des Bons-hommes, celle qui, depuis le boulevard Montmartre, avait tenu la tête enfilait une petite rue et escaladait, à grands coups de fouet, la montée de Passy et s'arrêtait devant la lanterne du commissaire de police.

Un rassemblement compacte encombrait la rue, et il n'y avait qu'à ouvrir les oreilles pour entendre les propos de la foule : l'assassin venait d'être transféré à la Conciergerie, et le commissaire de police s'était transporté à l'avenue Raphaël.

Sans s'arrêter pour ainsi dire, la voiture continua sa course rapide vers le Ranelagh. Mais, en arrivant avenue Raphaël, elle trouva courant devant elle la voiture qu'elle avait voulu perdre.

Elles s'arrêtèrent en même temps, et les deux personnes qui les occupaient, deux jeunes gens de vingt-cinq à vingt-huit ans, étant descendus s'abordèrent en riant et se serrèrent la main.

— Bien fait ton tour de la barrière; mais, tu sais, je n'en ai pas été dupe.

— Tu m'avais donc reconnu?

— Non, je te sentais.

— Sais-tu quelque chose?

— Rien, absolument rien.

— Il faut voir alors.

— Veux-tu renvoyer ta voiture, je te ramènerai?

— Non, renvoie la tienne.

— A l'ouvrage alors!

Des groupes s'étaient formés sur la chaussée et sur la pelouse, et, bien qu'il tombât une petite pluie glaciale, chacun discutait avec animation; on levait les bras au ciel, et l'on poussait des cris d'horreur ou d'indignation.

Les deux jeunes gens voulurent pénétrer dans la maison du crime, mais ils furent repoussés par les sergents de ville postés à la porte d'entrée. Explications, supplications, rien ne put ébranler les agents qui avaient une consigne sévère.

Les jeunes gens revinrent alors vers les groupes.

Dans l'un de ces groupes, un homme à la tournure vulgaire et importante pérorait avec majesté; on faisait cercle autour de lui. On dit aux jeunes gens que c'était le gardien de la maison, et alors ils s'approchèrent cérémonieusement en lui présentant leurs cartes.

Il daigna les prendre du bout des doigts, et, les ayant lues à la lumière d'un bec de gaz, il s'inclina gracieusement, et, écartant la foule, il fit signe aux jeunes gens de le suivre.

Lorsqu'ils se furent éloignés de quelques pas, il se tourna vers eux.

— Messieurs, dit-il, je suis heureux de me mettre à votre disposition. Je sais quel sacerdoce remplit la presse, et je serai toujours fier, dans la faible mesure de mes moyens, d'aider à répandre la vérité. Des journalistes, des reporters qui s'adressent à moi, j'en suis flatté, d'autant plus même que je suis votre lecteur quotidien, faisant ma nourriture habituelle de vos feuilles, que je considère comme les meilleures. Mais, comme vous vous êtes fait connaître à moi, vous désirez peut-être savoir réciproquement qui vous parle? Chabenet (Alexandre), quarante-sept ans, régisseur de ces maisons. Vous entendez, n'est-ce pas? Chabenet, pas Chabenais : *C h a b e n e t*. Je sais par expérience combien les fautes typographiques sont désagréables dans les journaux, et si vous jugez bon d'imprimer mon nom, je vous y autorise d'avance. Au reste, ayant joué un rôle important dans cette terrible affaire, je serai contraint de figurer aux débats.

— Quel rôle?

— J'ai désarmé l'assassin, et, le menaçant avec son propre revolver, dont je m'étais emparé, je l'ai contenu pendant que j'envoyais chercher la justice. On peut dire sans exagération que, par ma fermeté et ma présence d'esprit, j'ai empêché de grands malheurs.

— On le dira, soyez-en sûr.

— Oh! pas d'éloges, je vous prie; la simple vérité.

— Cette vérité, il faut la connaître.

— Je suis tout disposé à vous la raconter.

— Ne pourriez-vous pas entrer dans la maison?

— Mais sans doute; je vous demande pardon de ne pas vous l'avoir encore proposé.

Les agents de police voulurent s'opposer à l'entrée des reporters, mais Chabenet se tournant vers eux avec dignité :

— Des amis à moi, dit-il, les empêcherez-vous de pénétrer dans mon domicile?

Arrivé dans ce domicile, il les invita à s'asseoir devant sa table, et, les voyant prêts à prendre des notes, il se plaça à la porte pour que personne ne pût venir les déranger.

— Je connaissais monsieur Airoles depuis longtemps déjà, dit-il en commençant son récit.

— Qui? Airoles le peintre?

— Oui, messieurs, Airoles, notre peintre fameux. C'est lui qui, à cette heure, gît dans cette maison, victime de ses passions.

— Et comment se nomme la femme?

— Ah! voilà! La vérité me force à confesser que je n'en sais rien : c'était une dame, — je veux dire, c'est une dame, car, Dieu merci! elle n'est pas encore morte, c'est une dame très-belle, très-distinguée, — je l'aurais cru de race noble; cependant son linge n'a point d'armoiries, il est marqué d'un J et d'un D. Ce n'est donc qu'une bourgeoise, mais de la haute bourgeoisie; enfin, messieurs, une femme charmante, pour laquelle chacun de nous aurait donné sa vie.

Il continua son récit en remontant aux premières visites de Juliette; puis il arriva à l'intervention d'une vieille dame, qu'il arrangea, sans parler du prix d'achat; enfin il dit comment, quelques heures auparavant, « le mari de cette femme charmante, homme fort bien d'ailleurs, » s'était présenté, et comment lui, Chabenet, l'avait exhorté au calme et à la modération avant de l'introduire dans un cabinet d'où « le malheureux avait dû tout voir. »

A ce moment, il se fit un mouvement à la porte d'entrée, et l'on vit paraître, marchant vite, un grand vieillard à cheveux blancs.

— Le chirurgien de Beaujon qu'on a été chercher, dit Chabenet.

— Carbonneau! s'écria l'un des reporters.

Et, ramassant ses papiers en un tour de main, il s'élança vers le chirurgien.

— Eh bien! qu'a-t-il donc? demanda Chabenet, il nous abandonne.

— Il a été carabin avant de faire du journalisme; il connaît Carbonneau.

Et le second reporter frappa la table avec dépit. En effet, après avoir lutté à qui arriverait seul à Passy, ils s'étaient trouvés nez à nez et ils avaient recueillis ensemble les mêmes renseignements. Mais maintenant son rival allait prendre sur lui un avantage considérable; par le chirurgien, il aurait des détails particuliers, et il pourrait saler son récit de mots techniques, qui feraient le plus grand effet sur le lecteur. Il était distancé.

Pour se rattraper, il interrogea minutieusement Chabenet et se fit décrire par celui-ci l'ameublement de l'atelier.

Enfin le premier reporter revint.

— Eh bien?

— Rien; je ne sais rien de particulier, si ce n'est que Carbonneau espère la sauver.

— Ah! merci, mon Dieu! s'écria Chabenet.

Mais le second reporter fit un signe au gardien, et s'approchant de lui :

— S'il nous dit qu'elle est sauvée, c'est qu'elle est perdue; je connais cette ficelle.

Et tous deux se remirent à écrire. Mais, une fois encore, ils furent dérangés par le bruit de la rue. Plusieurs voitures venaient de s'arrêter. C'était la justice qui arrivait.

De l'une des voitures, descendirent un juge d'instruction et son greffier; de l'autre, Adolphe, soutenu par les gens de police. Il était pâle à faire peur: en marchant, ses jambes fléchissaient sous lui.

Lorsque ce cortége passa devant la loge du gardien, le second reporter courut vers le greffier. Son tour était venu. Lorsqu'il était clerc d'avoué, il avait connu ce greffier, et il espérait obtenir de lui quelques renseignements, au moins ceux qui peuvent se révéler : le nom du mari, son adresse, etc.

Mais le greffier vivait dans la crainte des journalistes; il répondit à peine aux questions qui lui furent posées, et il tâcha de se débarrasser de son ancien ami. Cependant celui-ci parvint à l'accompagner jusqu'à la porte de l'atelier, et là il fut témoin d'une scène qui, bien dramatisée, produisit un grand effet dans son récit.

— Ah! monsieur, dit Adolphe s'adressant au juge d'instruction, ne me forcez pas à entrer ici.

— Il le faut, monsieur.

— Eh bien! je vous en supplie, qu'on aille avant demander comment elle est... si elle vit encore. Par grâce!

Un homme de police entra dans l'atelier et, bientôt ressortant, il parla bas au juge d'instruction.

— Elle est vivante, monsieur, et le docteur Carbonneau est près d'elle.

— Ah! mon Dieu! s'écria Adolphe, entrons, entrons.

Le cortége entra dans l'atelier et la porte fut refermée; cependant le reporter resta là, et son attente ne fut pas perdue.

Tout à coup on entendit un grand cri et la chute d'un corps.

Bientôt la porte se rouvrit, et les agents parurent, portant Adolphe sur leurs bras : il s'était évanoui.

Au bout d'une heure, le juge d'instruction revint à sa voiture, et les agents remontèrent Adolphe dans le fiacre qui l'avait amené.

Puis bientôt après, Carbonneau sortit à son tour, et l'on apprit que l'état de la blessée était si grave, qu'on ne pouvait pas la transporter. Un médecin restait près d'elle pour la veiller.

Les reporters n'avaient plus rien à apprendre avenue Raphaël, et l'heure les pressait de rentrer à Paris pour donner leur article le soir même.

Cependant, prêts à monter en voiture, ils s'arrêtèrent.

— Tout cela est fort dramatique, dit l'un d'eux; mais, c'est égal, nous n'avons pas le mot de la fin.

— Inventons-en un et mettons le même tous les deux, ça lui donnera l'apparence de la vérité.

— Oui, mais lequel?

— Ah! voilà.

Ils restèrent un moment à réfléchir.

— Ah! j'y suis : « Un détail saisissant : en lavant ses mains rouges de sang, monsieur Daliphare s'écria, comme lady Macbeth : Toute l'eau de la mer n'effacerait pas ce sang. »

— Ah! mauvais, mon cher; bon dans un journal littéraire. Chez nous, ça ne vaut pas un radis.

LXXIV

La catastrophe de l'avenue Raphaël renfermait en elle assez d'éléments romanesques et tragiques pour devenir une affaire à sensation.

Un adultère, un mari tuant sa femme et l'amant de celle-ci; cette femme, jeune, belle, artiste, parée de toutes les séductions; l'amant, peintre célèbre et connu de tout le monde; le mari, chef d'une maison de commerce dont la réputation était européenne : il y avait là plus qu'il n'en fallait pour passionner la curiosité publique.

En vingt-quatre heures, « l'affaire Daliphare, » — ce fut ainsi que les journaux l'appelèrent, abandonnant le titre de drame de l'avenue Raphaël, qui manquait de

précision et de scandale, — « l'affaire Daliphare » passionna l'attention publique d'un bout à l'autre de la France.

Dans les salons, dans les cercles, dans les dîners, même dans l'intimité, au coin du foyer, on ne s'occupa, on ne parla que de « l'affaire Daliphare. »

Et comme toujours l'opinion se partagea. Tandis que les uns plaignaient la femme et l'amant « assassinés pour si peu de choses, » les autres au contraire les condamnaient et donnaient leurs sympathies au mari.

— Un homme doit se venger, disaient des maris qui, étant secrètement jaloux de leurs femmes, profitaient de cette occasion pour affirmer leurs sentiments théoriques et donner ainsi à l'avance à qui de droit une sorte de leçon. N'osant pas dire ouvertement « voilà comment je ferais en pareilles circonstances, » ils prenaient monsieur Daliphare pour modèle, « un brave, un homme de cœur et de volonté. »

Quelques femmes souriaient finement en écoutant ces menaces formidables, tandis que d'autres au contraire appuyaient fortement leurs maris.

— Une femme se mettre dans une situation pareille, quelle horreur! Un peignoir en cachemire blanc, les cheveux déroulés; elle ne méritait aucun intérêt: c'était une malheureuse, une malade.

Il y avait aussi les bonnes âmes, sincèrement affligées, qui déploraient cette aventure en se plaçant au point de vue religieux.

Enfin, d'un autre côté, il y avait les gens d'humeur égrillarde, qui trouvaient là un prétexte pour raconter des histoires « vraies, » ou pour placer quelques citations de Molière ou de la Fontaine sur le « cocuage. »

— Prouvons que c'est un bien.

Mais par-dessus tout il y avait la classe innombrable et tapageuse des jeunes hommes et des jeunes femmes, qui causaient de l'affaire pour le plaisir de parler de choses d'amour, oubliant ce mot d'un père de l'Eglise, que l'adultère est par lui-même si dangereux, que le nom seul en est mauvais à prononcer.

Cependant « l'affaire Daliphare » serait peu à peu, comme toutes les choses de ce monde, tombée dans l'oubli, si les circonstances au milieu desquelles elle s'était produite n'avaient point été exceptionnellement favorables au bruit et au scandale.

Par hasard, en ce moment même, la politique chômait, et l'agence Havas, ainsi que l'agence Reuter, n'avaient absolument rien à confier à leurs fils télégraphiques; l'Europe était dans la marasme, l'Amérique dormait, l'Asie fumait l'opium. Chaque matin, dans les journaux politiques, les rédacteurs du bulletin lisaient avec désespoir les feuilles vertes ou roses des correspondances, ne trouvant rien à offrir à leurs lecteurs, et, dans les journaux à informations, on en était réduit à faire faire des gammes aux premiers sujets, sans pouvoir leur donner un air à chanter. On mettait des variétés de six colonnes à la troisième page. L'administration faisait remarquer chaque jour que la vente au numéro baissait et que les frais de rédaction augmentaient.

Les deux coups de révolver de l'avenue Raphaël, éclatant dans ce silence, avaient été une véritable bonne fortune, et l'on s'était jeté sur l'affaire Daliphare avec l'avidité d'un radeau de naufragés affamés.

Chacun avait eu sa part dans cette manne qui tombait du ciel, les reporters en cherchant des nouvelles et des détails caractéristiques, les rédacteurs des tribunaux en donnant des informations judiciaires, les premiers sujets eux-mêmes en démanchant sur la corde de la morale et de la loi.

Les journaux sérieux avaient suivi cette impulsion irrésistible; mais, obligés de se renfermer dans une réserve que leur honorabilité leur imposait, ils avaient été délaissés du public, qui leur avait préféré les feuilles « à informations. »

Un journal religieux avait publié un article foudroyant sur ce sujet, et la révolution avait porté le poids de cette catastrophe: « L'attention publique se vautre fortement depuis quelques jours sur une tragédie domestique assez vulgaire et ignoble, jouée entre gens de bonne compagnie, mais en train de descendre et déjà sur la lisière. Le mari a tué sa femme et le complice de celle-ci, un peu par colère, un peu par convenance de rang et par préjugé. C'est une loi du monde qu'il faut tuer sa femme dans l'occasion. D'après la loi du monde, on peut jusqu'à un certain point manquer de linge, mais il faut avoir des gants. L'affaire, autant qu'on peut en juger en ce moment, n'est belle d'aucun côté: rien à mettre en marbre. » Et ainsi pendant deux cents lignes, pour démontrer que la haute bourgeoisie était perdue, si elle ne se tournait pas vers Rome, repentante et convertie.

Partout on avait créé (entre deux *couillards*) une rubrique spéciale à « l'affaire Daliphare, » et chaque jour il fallait remplir les deux ou trois colonnes qui lui étaient réservées.

Ce fut ainsi que la France apprit que le convoi du peintre Airoles n'avait été suivi que par une vieille paysanne, sa mère, accablée sous la douleur. Les ordres les plus sévères avaient été donnés pour cacher cet enterrement, et l'on était parvenu à dépister tous les reporters, un seul excepté, qui, en prévision de ces ordres, n'avait pas quitté la loge du gardien du cimetière pendant deux nuits et un jour.

Puis ensuite vinrent les nouvelles de Juliette, et pendant vingt-quatre heures il n'y eut plus qu'une question qu'on se posa: « Est-elle morte! » Il n'y avait même pas besoin de nommer la malheureuse femme, le prénom suffisait pour la désigner clairement; il n'y avait plus qu'une femme en France: elle, Juliette Nélis, madame Daliphare.

Ces nouvelles naturellement étaient contradictoires: d'après un journal, elle était perdue sans ressource; d'après un autre, il y avait de grandes espérances de la sauver. On discutait là-dessus, et au *betting* on engagea même des paris sur sa vie et sur sa mort; la cote était cinq contre deux pour la mort.

Les parieurs *pour* gagnèrent. Elle mourut en effet le deuxième jour, sans avoir repris connaissance; son dernier mot fut celui qu'elle avait dit à son mari: « Quoi qu'il arrive, que mon fils ne me voie pas! »

On voulut cacher son enterrement, comme on avait caché celui d'Airoles; mais les reporters, trompés une première fois, veillaient. Ce cadavre leur appartenait, il appartenait à la curiosité publique. Ils parvinrent à savoir par madame Nélis, dont la douleur était expansive, le lieu et l'heure de l'enterrement, et quand, au petit jour, au moment de l'ouverture des portes du Père-Lachaise, on apporta son cadavre pour le descendre dans le tombeau de famille, il se trouva cinq ou six cents personnes qui attendaient sur le boulevard. La malheureuse femme, qui avait tant redouté le scandale, reçut là son dernier châtiment.

Les deux victimes disparues, la curiosité ne fut pas encore satisfaite: on l'entretint et on la nourrit avec des détails rétrospectifs.

Les critiques d'art n'avaient point donné, ce fut leur tour: les articles esthétiques ou biographiques se succédèrent sans interruption.

Puis, quand le peintre commença à être usé, on passa à la famille Daliphare et à la maison de la rue des Vieilles-Haudriettes.

Ce fut alors que le caissier Lutzius devint un personnage important; on sut que tous les soirs il mangeait sa saucisse aux choux à la brasserie Gambrinus, et il eut son cercle d'auditeurs qui l'écouta et le questionna. Malgré ses prétentions à la discrétion et à la prudence, il n'était pas homme à perdre une occasion de bavarder et de prendre de l'importance. Par lui on apprit tout ce qu'on voulut, et l'on put ainsi raconter comment madame Daliphare mère, prise d'inquiétude, le jour de

la catastrophe, en ne voyant pas revenir son fils, avait été à Passy, avait appris là le crime, avait couru chez le commissaire trop tard pour trouver son fils, et n'était arrivée à la Conciergerie que pour voir celui-ci entrer au dépôt.

Félix lui-même avait eu une place dans ces indiscrétions, et l'on avait rapporté que, pour lui expliquer l'absence de son père et de sa mère, on lui avait dit qu'ils étaient en voyage, de sorte qu'il attendait leur retour.

Pendant ce temps, l'affaire s'instruisait et Adolphe avait été transféré à Mazas dans un état d'accablement et de prostration qui rendait les interrogatoires assez difficiles : l'émotion lui coupait à chaque instant la parole, il perdait le souvenir et la volonté, et il fallait toute la patience du juge d'instruction pour obtenir de lui des réponses à peu près précises.

— Je suis un misérable, disait-il : je n'ai voulu les tuer ni l'un ni l'autre. Mais je les ai tués, faites de moi ce que vous voudrez.

Mais son affaire n'était pas si simple qu'il se l'imaginait ; il s'agissait, en effet, de savoir s'il avait voulu ou n'avait pas voulu les tuer l'un et l'autre, ou seulement l'un et pas l'autre, de manière à établir ainsi la préméditation ; ce qui était le point capital.

Après quelques jours de détention, madame Daliphare obtint la promesse d'une mise en liberté sous caution ; mais Adolphe ne voulut pas profiter de cette faveur.

— Jusqu'au jugement, dit-il, je dois rester en prison.

Il refusa même de voir sa mère, il refusa aussi le docteur Clos, qu'on lui envoya ; la seule personne qu'il demanda près de lui fut le notaire de la Branche.

Celui-ci se hâta d'accourir.

— Vous l'aimiez, vous l'estimiez, dit Adolphe ; parlez-moi d'elle, dites-moi tout, dites-moi bien tout. Quand vous reviendrez, vous m'apporterez son portrait : pas le grand, qui est dans le salon, le petit qui est dans notre chambre, celui qui nous a vus ensemble.

Sa mère, qui lui écrivait tous les matins, revenait dans chaque lettre sur le choix d'un avocat ; mais il ne voulut aucun de ceux qu'elle lui proposait, et ce fut avec maître de la Branche qu'il arrêta ce choix.

— Le talent ou la célébrité n'est pas ce que j'exige, dit-il, ce que je veux, c'est la probité et la délicatesse ; il faut un homme qui me comprenne, qui ne se fasse pas avec mon affaire un piédestal, et qui pour me sauver n'accuse pas celle que j'ai été assez lâche pour frapper, ni même celui qu'elle aimait.

— Alors je vais aller voir Gontaud et lui demander s'il veut vous défendre. C'est l'homme de haute probité morale et de grande délicatesse que vous demandez. Il ne se prodigue pas et ne plaide que dans quelques grandes affaires aux assises, dans les séparations de corps, dans les testaments, dans les drames de famille. Tous ses amis ne sont pas ses clients, mais tous ses clients sont ses amis. Il a encore une qualité qui doit nous faire désirer son appui. Tandis que tant d'avocats affamés de notoriété et de publicité communiquent leurs dossiers aux journalistes, il n'a jamais commis une indiscrétion. Il a horreur du tapage et de la réclame, et pour lui l'avocat qui dit un seul mot de l'affaire de son client commet un acte de mauvaise foi.

— Voyez-le alors, mon ami, et, quoi qu'il demande, accordez-le lui.

— Sur ce point aussi sa délicatesse m'est connue,

Le notaire, en sortant de Mazas, alla chez Gontaud, et celui-ci consentit à se charger de la défense d'Adolphe dans les termes qu'il exigeait.

— Le malheureux ! il aime toujours sa femme.

— Plus que jamais.

— L'audience de la cour d'assises sera pour lui épouvantable.

— C'est à vous de la lui adoucir.

— Ce n'est pas moi qui dirige les débats, vous le savez ; c'est le président.

— Et qui sera président?

— Durand de Loriferne ou la Martellière ; il faut attendre l'arrêt de la chambre des mises en accusation pour savoir lequel des deux.

LXXV

Pendant que « l'affaire Daliphare » était devant la chambre des mises en accusation, il se jouait au greffe une petite comédie qui montrera l'intérêt que cette affaire provoquait non-seulement dans le public, mais encore dans la magistrature.

Entre les deux conseillers qui devaient présider les assises de janvier, celui de la première quinzaine, monsieur la Martellière, et celui de la seconde quinzaine, monsieur Durand de Loriferne, il y avait rivalité sur la question de savoir lequel des deux aurait dans son rôle « l'affaire Daliphare. » Bien entendu, cette rivalité ne s'étalait pas au grand jour, et la lutte qu'elle faisait naître se tenait renfermée dans les limites étroites de la modération et de la discrétion ; le greffier était seul à la connaître. Mais, par les politesses dont il était l'objet de la part des deux conseillers, ordinairement froids et roides, par leurs paroles à double sens, par mille petits faits insignifiants lorsqu'ils étaient isolés, éloquents lorsqu'ils étaient mis bout à bout, il voyait combien était vif chez chacun d'eux le désir de présider cette affaire, qui serait une cause célèbre.

Cependant ce désir n'était point égal chez les deux conseillers : ardent chez l'un, il était beaucoup plus calme chez l'autre. L'âge explique cette différence ; car, tandis que monsieur la Martellière, bientôt à la fin de sa carrière, était sous le coup de la mise à la retraite pour limite d'âge, monsieur Durand de Loriferne commençait la sienne et l'avenir s'ouvrait devant lui.

Comme son rival qui, arrivant un jour en retard dans une soirée, avait dit à la maîtresse de la maison ce mot bien connu au palais : « Vous voyez devant vous, chère madame, un homme qui vient d'obtenir ses trois condamnations à mort. » — Il n'avait pas à faire valoir près de la chancellerie de grands services rendus à la société. Jusqu'à ce jour, il n'avait pas eu le bonheur de présider les assises de la Seine, et à Melun, à Versailles, à Chartres, il n'avait jamais eu que des affaires de peu d'importance qui n'avaient pas pu jeter d'éclat sur son nom, ni mettre en lumière son caractère et ses talents. « L'affaire Daliphare » pouvait lui donner cette occasion si impatiemment attendue de se révéler, en montrant ce qu'il était et ce qu'il pouvait. Jeune encore, membre de la société philotechnique, auteur d'un gros livre sur le *Droit de punir depuis la Bible jusqu'au code Napoléon*, répandu dans le monde de la magistrature et de la finance, ami de quelques artistes en vue, il avait hâte de conquérir une position qu'il méritait d'ailleurs à plus d'un titre ; il avait hâte surtout de faire sien par le talent ce nom de Loriferne, qu'il avait pris plus ou moins légitimement, pour cacher celui de Durand.

Heureusement, dans ces circonstances, la fortune lui fut favorable, et « l'affaire Daliphare » fut fixée à la seconde quinzaine de janvier.

Ceux qui ont un peu l'habitude de la cour d'assises savent combien il est important pour un président de bien dresser son rôle, c'est-à-dire de répartir jour par jour les différentes affaires qu'il aura à juger. De la fixation de ce jour, dépend en effet bien souvent la condamnation ou l'acquittement d'un accusé. Pendant les premiers jours, un président ne connaît pas son jury, c'est c'est donc aux premiers jours qu'on fixe les affaires sans importance. Pendant les derniers au contraire, c'est le jury qui connaît son président et qui quelquefois se tient en garde contre lui, surtout s'il y a eu des condamnations

sévères; aussi n'est-il pas rare de voir pendant ces derniers jours une série d'acquittements qui ne peuvent s'expliquer que par une sorte de réaction, et par l'effroi de la responsabilité encourue pour plusieurs condamnations.

« L'affaire Daliphare » fut fixée au 22 janvier, les premiers jours ayant été réservés à un faux de cent vingt-cinq francs, à des coups et blessures, à des vols. Les coups et blessures devaient permettre de tâter le jury.

Pendant que les choses se préparaient au palais de justice pour la prochaine comparution d'Adolphe devant les assises, arrêt de renvoi de la chambre des mises en accusations, fixation du rôle, transfert de l'accusé à la Conciergerie, interrogatoire du président, conférences de l'avocat avec son client dans la prison, madame Daliphare, de son côté, s'employait activement, avec toutes ses forces, toute son énergie, toute son intelligence, pour organiser la défense de son fils et réunir dans ses mains les moyens qui pouvaient le faire acquitter de cette accusation, qu'elle regardait comme monstrueuse. C'était ainsi que, les uns après les autres, elle visitait les jurés inscrits sur la liste, sans savoir précisément ceux qui jugerait son fils, et qu'elle mettait en jeu auprès d'eux toutes les influences qu'elle pouvait, soit par elle, soit par ses amis, soit par ses relations, faire utilement manœuvrer.

L'attention publique, un moment engourdie par les lenteurs de l'instruction, s'était réveillée plus impatiente et plus curieuse que jamais. Dans les journaux, la rubrique « affaire Daliphare » avait repris un nouvel intérêt, et, à mesure que le 22 janvier approchait, les informations se faisaient plus nombreuses et plus précises.

Les reporters s'étaient remis en course et on les voyait rôder autour du greffe ou même simplement aux environs de la Conciergerie, rien que pour apercevoir le président Durand de Loriferne quand il irait interroger l'accusé.

On avait engagé de nouveaux reporters spéciaux, et de jeunes avocats avaient été faire des offres de services aux journaux.

Cependant, si vivement surexcitée que fût l'attention publique, et si bien disposés que fussent les journaux à la satisfaire, il y avait bien des points de cette affaire « dramatique et lamentable » qui restaient dans l'obscurité. Des ordres rigoureux avaient été donnés pour prévenir les indiscrétions, au greffe et dans la prison, et, du côté de Gontaud, on ne pouvait rien apprendre; car, suivant son habitude lorsqu'il avait une grande affaire, l'avocat avait été s'enfermer à la campagne, à dix lieues de Paris, pour se préparer dans le recueillement.

A défaut de l'avocat, on se rabattait sur son secrétaire; mais, malgré tout son désir d'être agréable à ses amis du journalisme, celui-ci ne pouvait rien dire, par cette excellente raison qu'il ne savait rien. On l'accablait de lettres, on le poursuivait, et, dans la salle des pas perdus, on entendait vingt fois par heure : « Avez-vous vu Des Vallières? Des Vallières est-il ici? » Assurément il était ici, et il courait d'un groupe à l'autre, souriant, empressé, affairé; mais, par malheur, il était obligé de se renfermer dans une discrétion forcée. Au reste, il jouait ce rôle à merveille, et il parvenait à renvoyer chacun, sans mécontenter personne. — Il verrait... plus tard... Vous pouvez compter sur nous. — Ce « nous » surtout était admirable. Et il allait ainsi de chambre en chambre, le doigt de la discrétion sur les lèvres. Son attitude, dans ces circonstances, lui fit plus d'honneur que les douze ou quinze procès qu'il avait déjà plaidés.

Si le secrétaire de maître Gontaud, l'aimable Des Vallières était entouré et pressé, le président Durand de Loriferne l'était bien autrement encore.

Bien entendu, ce n'était pas pour le même motif; car, si vive que fût la curiosité, elle n'allait pas jusqu'à oser provoquer les indiscrétions du président. D'ailleurs monsieur Durand de Loriferne était un homme qui posait des questions, mais qui n'en permettait pas.

Si l'on ne lui demandait pas des détails sur cette affaire, on lui demandait au moins des places pour assister à ses débats. Il était accablé de sollicitations et de lettres. Quelle différence avec les assises de Chartres ou de Melun! Chacun faisait valoir ses droits, et ces lettres étaient signées des noms les plus connus.

— Je suis écrasé, disait-il à ses amis; jusqu'à des ambassadeurs qui me sollicitent. Les femmes les plus distinguées m'écrivent elles-mêmes, sans compter les comédiennes à la mode qui remuent ciel et terre pour être placées. Si la salle était assez grande, nous aurions un public comme on n'en voit pas aux premières représentations des Français; mais je suis débordé, je ne sais où donner de la tête.

Cependant il répondait à presque toutes ces lettres, et il le faisait avec une hauteur qui donnait un grand prix aux faveurs qu'il octroyait.

Il ne pouvait pas rentrer chez lui sans trouver des solliciteurs sur son escalier; un photographe parvint à forcer sa porte, à pénétrer dans son cabinet pour lui demander la faveur de faire son portrait. Le matin même de l'audience, au moment où il sortait, il fut arrêté par un Anglais de belle mine qui lui tendit sa carte comme on braque un pistolet : J. Butler, correspondant du *Daily Telegraph, the largest circulation in the world.* Peut-on refuser une place à un journaliste qui arrive de Londres et qui dispose de la plus grande publicité dans le monde? Monsieur Durand de Loriferne se fâcha contre les journaux qui avaient donné à cette affaire une importance déplorable; mais, après ce tribut payé à la sévérité de la justice, il accorda la place.

Dès neuf heures du matin on remarquait aux abords du palais de justice une animation extraordinaire. Devant les costumiers, des gens à moustaches endossaient des robes d'avocat et se coiffaient de la toque. Leur intention n'était pas de se faire prendre pour des avocats, ce qui n'eût pas réussi dans le banc réservé à ces messieurs, mais seulement de tromper les gardes municipaux et de pénétrer dans l'enceinte du public debout.

Des voitures s'arrêtaient devant le grand perron, et des femmes en toilette de jour montaient les marches en s'appuyant sur le bras de jeunes gens élégants, — des complices peut-être.

Avant dix heures, la salle des assises était complétement remplie.

Au premier rang, on se montrait trois comédiennes à la mode, et l'on s'accordait à trouver que la lumière du jour ne leur était pas aussi favorable que celle de la rampe : les femmes du monde triomphaient, et, sous leurs lorgnettes braquées, elles riaient et chuchotaient.

— Eh quoi! c'est pour ces femmes que vous vous ruinez? Regardez-nous donc et comparez.

Derrière les siéges du président et de ses deux assesseurs, les places se garnissaient vivement, et, les uns après les autres, arrivaient les membres de la cour et du tribunal.

A leur banc, les journalistes arrivaient déjà et ils commençaient leur compte rendu par un tableau de l'assistance; on énumérait en les nommant toutes les célébrités à un titre quelconque qui se trouvaient dans la salle, et plus d'une femme suivait avec inquiétude ces mains qui couraient sur le papier. Serait-elle nommée, et le lendemain tout Paris saurait-il qu'elle avait assisté à « l'affaire Daliphare? »

Au milieu du prétoire, un jeune avocat allait et venait : c'était Des Vallières. Il souriait à celle-ci, il saluait celle-là de la main; il sortait, il rentrait. On ne voyait que lui.

Cependant, s'il souriait des yeux et des lèvres, il était au fond du cœur plein d'anxiété. Gontaud n'était pas revenu de la campagne; s'il n'allait pas arriver? La cour voudrait peut-être passer outre. Alors pourquoi ne serait-

il pas chargé de la défense de monsieur Daliphare? Il avait déjà plusieurs fois remplacé son patron. Quelle occasion! et comme il débitait son morceau sur les passions!

L'huissier apporta un paquet cacheté qu'il alla placer sur la table des pièces à conviction; puis, à côté de ce paquet mystérieux, il déposa un révolver.

Comme dix heures et demie sonnaient, une petite porte s'ouvrit dans la muraille et un municipal entra; puis derrière lui, suivi d'autres municipaux, parut Adolphe Daliphare.

L'accusé! Il se fit un grand mouvement. Tout le monde se leva, et les lorgnettes se braquèrent sur lui.

Il était en grand deuil, ganté de gants de laine; il était affreusement pâle et ses lèvres tremblantes étaient décolorées.

Il s'assit sur le banc qu'un des municipaux lui indiqua.

LXXVI

Lorsque Adolphe se fut assis sur le banc où les assassins, les empoisonneurs, les incendiaires, les voleurs, qui y avaient passé avant lui, avaient usé et poli par place le bois de chêne dont il était formé, les lorgnettes purent l'étudier à loisir.

Les commentaires commencèrent alors, et un sourd murmure de voix chuchotantes emplit la salle des assises.

L'effet général fut la surprise. Sur la foi des récits plus ou moins dramatisés des journaux, on s'attendait à voir un Otello : on fut fâché de se trouver en face d'un homme comme tous les autres, et qui n'avait en lui rien d'extraordinaire ni de fatal. Aussi, le premier mouvement lui fut-il hostile : il avait trompé les espérances. Quand on tue sa femme, on n'a pas le droit d'être un simple bourgeois. Cependant, quelques profonds physionomistes déclarèrent que, sous cette apparence douce et calme, se cachaient une énergie féroce et des instincts sanguinaires; cela se lisait particulièrement dans la forme busquée de son nez. Quelques femmes âgées s'étonnèrent qu'étant si beau garçon, il eut été trompé; d'autres, plus jeunes, sourire de cette réflexion qui voulait être naïve.

Mais on annonça la cour; peu à peu le silence s'établit, et l'on vit entrer le président Durand de Loriferne avec ses assesseurs. Le ministère public était l'avocat général Beaumesnil.

A ce moment même Gontaud parut; il écarta vivement ses confrères, qui obstruaient le passage, et alla se placer devant l'accusé; mais, avant de s'asseoir, il se tourna vers son client et lui serra chaudement la main. Quelques personnes dans le public s'étonnèrent de ce témoignage de sympathie, car enfin cet accusé était un assassin. On fut surpris aussi de la pâleur de l'avocat, qui paraissait presque aussi ému que son client.

Le président se tourna vers l'accusé, et alors un garde municipal posa la main sur l'épaule d'Adolphe, qui tressaillit. C'était pour l'avertir de se lever.

Après lui avoir demandé son nom et son âge, le président l'invita à être attentif à la lecture qui allait lui être donnée par le greffier de l'arrêt, qui le renvoyait devant la cour d'assises, et de l'acte d'accusation qui avait été dressé contre lui.

Cet acte d'accusation commençait ainsi :

« Il y a environ cinq années, Adolphe Daliphare épousait Juliette Nélis. Ils appartenaient tous deux à des familles honorables : Adolphe Daliphare était l'associé de la maison Daliphare, si connue dans le commerce parisien, et Juliette Nélis commençait à se faire un nom distingué dans l'art de la peinture. D'un caractère exalté, ardent, romanesque, une artiste pour tout dire, en un mot, la jeune femme, qui n'avait accepté ce mariage qu'après une longue résistance, aurait eu besoin d'une main prudente et ferme pour la diriger dans la voie du mariage; malheureusement elle ne trouva dans celui qu'elle avait épousé qu'une nature indécise, un peu vulgaire, incapable de prendre sur elle l'autorité due au mari et au père de famille. »

Puis il continuait en relevant tous les mauvais côtés de la nature d'Adolphe, mais sans parler des bons. S'appuyant sur un incident de sa vie de collégien, il le représentait comme un caractère violent et brutal, mais en même temps dissimulé, capable de cacher sa colère et de longuement préparer sa vengeance.

Après avoir raconté l'introduction d'Airoles dans la maison et son expulsion, il arrivait à la représentation du Châtelet, et cette représentation devenait un fait considérable sur lequel l'accusation s'appuyait pour démontrer la préméditation. C'était en vue de se préparer une excuse, qu'Adolphe avait été à cette représentation, et il n'avait emporté son revolver que pour l'avoir tout prêt le lendemain dans la poche de son pardessus, et tué ainsi sa femme et le peintre, qu'il était certain de surprendre à Passy.

Le récit de la tragédie de l'avenue Raphaël était long, précis, plein de détails qui provoquèrent plus d'un mouvement d'horreur dans l'auditoire : les mains de l'assassin rouges du sang de la victime, « de cette malheureuse femme morte à vingt-huit ans dans tout l'éclat de la beauté, » produisirent surtout une longue émotion.

« En conséquence, termina le greffier, Adolphe Daliphare est accusé : 1° d'avoir, le 19 octobre, commis un homicide sur la personne de Juliette Nélis, sa femme, ledit homicide volontaire ayant été commis avec préméditation, crime prévu par l'article trois cent deux du Code pénal; 2° d'avoir, le même jour et dans les mêmes circonstances, commis un homicide volontaire et prémédité sur la personne de Francis Airoles. »

L'appel des témoins suivit la lecture de cet acte d'accusation, et, au nom de madame Daliphare mère, un grand mouvement de curiosité se produisit dans l'auditoire; plusieurs personnes se levèrent.

Le président commença l'interrogatoire : sa voix forte et grave avait un accent de bienveillance et de douceur.

Il glissa rapidement sur les premières questions, et se contenta des réponses qu'Adolphe lui faisait d'une voix faible qui ne dépassait pas le banc des jurés; mais bientôt il l'engagea à parler plus haut.

— Nous arrivons, dit-il, à un fait qui, suivant l'accusation, donne la clef de votre caractère. Ainsi, au collége, vous aviez un ami inséparable avec lequel vous aviez vécu pendant plusieurs années dans une étroite intimité. Un jour, sans raison autre qu'une jalousie enfantine, vous vous êtes jeté sur lui, et, bien qu'il fût plus fort que vous, vous avez failli le tuer; il a fallu venir à son secours et le tirer de vos mains déjà cruelles. Est-ce vrai?

— J'avais perdu la raison.

— C'est-à-dire que vous obéissiez à vos instincts sanguinaires; d'ailleurs, je vous ferai observer que perdre la raison n'est pas une excuse. La bête féroce obéit à ses instincts, l'homme obéit à sa raison; s'il la perd, il cesse d'être un homme. Cette brutalité, cette férocité précoce doit appeler d'autant plus fortement votre attention, messieurs les jurés, que l'accusé, depuis son enfance jusqu'à ce jour, n'a eu sous les yeux que les exemples les plus édifiants. Son père, qu'il a perdu il y a environ six ans, était l'homme bon par excellence. De sa mère, je n'ai rien à vous dire; car vous la connaissez tous, au moins de réputation, et cette réputation, je tiens à le déclarer ici, est des plus belles, des plus honorables.

Alors se tournant vers Adolphe :

— Il reste acquis, dit-il d'un ton sévère, que vous

n'avez point profité de ces exemples, et que vous vous êtes, au contraire, abandonné à vos instincts, qui, se développant chaque jour, ont fini par vous amener sur ce banc. Voilà pour votre caractère; maintenant passons à votre mariage. Parmi les jeunes filles qui fréquentaient la maison de madame votre mère, il s'en trouvait une d'une beauté remarquable, et qui était douée de toutes les séductions; elle vous a plu, vous avez voulu l'épouser. Elle a résisté à vos désirs, elle ne vous aimait point. Votre mère aussi s'est opposée à ce projet de mariage. Néanmoins, vous êtes parvenu à violenter le consentement de cette malheureuse jeune fille et à violenter aussi celui de votre mère; toutes deux, de guerre lasse, vous ont cédé. Ce mariage s'est accompli. Est-ce ainsi que les choses se sont passées?

— Puis-je m'expliquer? demanda Adolphe d'une voix frémissante.

— Sans doute; toute liberté vous est accordée, et, si je vous pose ces questions, c'est uniquement pour vous venir en aide.

— Ce ne sont pas, il me semble, des questions, c'est un récit.

— Vous voyez, accusé, combien vous êtes prompt à vous emporter; mais nous comprenons toutes les difficultés de votre situation, et nous voulons y avoir égard, sans retenir ce qu'il y avait d'inconvenant dans votre observation. Faites donc votre récit à votre manière, messieurs les jurés apprécieront.

Adolphe commença alors son récit, et il voulut le faire exact et précis, disant sincèrement tout ce qui s'était passé avec Juliette d'une part, et d'autre part avec sa mère. Mais bientôt le président l'interrompit.

— Ce sont là des détails, dit-il, qui peuvent fatiguer l'attention de messieurs les jurés : ce sont les faits qui sont nécessaires, et non les réflexions. Vous devez comprendre que la conviction de messieurs les jurés ne peut pas se former sur vos réflexions.

— Mais, monsieur le président...

— Parlez, vous avez toute liberté; seulement, renfermez-vous dans l'exposé des faits.

— Aux premiers mots, vous m'interrompez.

— Toujours de la violence. Dans votre intérêt, nous vous exhortons à la modération.

Des gouttes de sueur coulaient sur le visage d'Adolphe; il s'assit avec un geste de désespoir. Mais Gontaud s'étant tourné vers lui et lui ayant dit à voix basse quelques mots, il se releva, et, tant bien que mal, il acheva son récit.

— Si messieurs les jurés ont pu vous suivre dans ce long récit, dit le président, il me semble qu'ils auront retenu la seule conclusion qui s'en dégage, à savoir : que ce mariage s'est fait malgré celle que vous épousiez et malgré votre mère. Quand je vous ai posé cette question, vous auriez donc pu me répondre par oui ou par non, vous auriez épargné le temps de messieurs les jurés et vous auriez ménagé vos forces. Ce débat sera long, pénible pour vous; vous aurez besoin de toutes vos forces.

Le président passa à l'examen des premières années de ce mariage; puis, à l'introduction d'Airoles dans la maison, puis à son expulsion, « expulsion accomplie par madame Daliphare mère, qui, craignant la violence de son fils, avait voulu s'en charger seule; » enfin, on arriva au rendez-vous de l'avenue Raphaël, et à ce que l'accusation appelait la préméditation de la vengeance.

Il y avait près de deux heures que l'interrogatoire était commencé, et Adolphe était à bout de forces; il ne savait plus ce qu'il disait et il ne voyait qu'un brouillard devant lui. Il demanda à se reposer.

— Il ne faudrait pas que cet interrogatoire fut scindé, dit le président. Sans doute, si vous ne pouvez pas répondre, je suspendrai l'audience; mais si, en faisant appel à votre énergie, qui, nous le savons, est grande, vous pouvez persévérer, je vous engage à le faire.

— Je répondrai, monsieur le président, si vous voulez m'interroger.

— Vous voyez vous-même ce que les récits ont de mauvais; je vous interrogerai donc.

Et l'interrogatoire continua sur la question de savoir comment le revolver, « ce revolver, arme terrible que messieurs les jurés voyaient sur la table des pièces à conviction, » comment ce revolver s'était trouvé dans la poche du pardessus, et comment ce pardessus s'était lui-même trouvé dans le coupé qui emportait Adolphe à Passy.

Sur tous ces points, les réponses de l'accusé furent déplorables : il jeta tout sur le hasard, et en justice, le hasard est la plus mauvaise des explications.

On passa ensuite au flagrant délit.

— Ainsi, dit le président, vous êtes introduit par Chabenet dans un cabinet. Alors que voyez-vous?

A cette question, il y eut un vif mouvement de curiosité dans l'auditoire, et quelques femmes tirèrent leur mouchoir; mais l'accusé trompa l'attente générale.

— Je refuse de répondre, dit-il.

— Permettez, insista le président, si cruelle que soit la question, vous devez y répondre. Nous sommes tous ici pour accomplir un devoir, et, si douloureux qu'il puisse être pour messieurs les jurés, pour monsieur l'avocat général et pour moi-même, nous l'accomplissons; à vous d'accomplir aussi le vôtre.

— Je respecterai la mémoire de celle que j'ai tant aimée, dit-il; je refuse de parler.

— Encore une fois, accusé, et dans votre intérêt, nous vous engageons à ne pas persévérer dans ce silence, qui deviendrait contre vous la plus terrible des accusations.

On eut entendu une mouche voler dans la salle. Adolphe ne parla pas.

Après avoir attendu pendant plusieurs minutes, le président continua :

— Voulez-vous dire au moins à messieurs les jurés comment vous avez accompli le crime dont vous charge l'accusation?

— J'étais dans ce cabinet. A un certain moment, je me suis élancé dans l'atelier où... ils se trouvaient. Dans ce mouvement rapide, ma main droite a frappé contre ma poche, dans laquelle se trouvait mon revolver.

— Alors vous l'avez atteint?

— Comment cette idée m'est-elle venue, je n'en sais rien; comment ai-je tiré? Je n'en sais rien non plus. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai été assez misérable pour tirer.

— Ce n'est pas là répondre.

— C'est tout ce que je puis dire, puisque je n'en sais pas davantage.

— Un certain laps de temps s'est écoulé entre la première détonation et la seconde; comment pendant ce temps n'êtes-vous pas revenu à vous-même? Comment, après avoir tué ce malheureux tombé à vos pieds, avez-vous pu tirer sur votre femme, sur celle que vous aimiez tant, dites-vous?

— Je ne sais pas : j'avais perdu la tête, j'étais fou.

— C'est là votre système. Vous n'avez pas autre chose à dire? Messieurs les jurés apprécieront.

L'audience est suspendue pour vingt minutes.

LXXVII

Le président n'avait pas encore quitté son siége que Gontaud se pencha vers son secrétaire.

— Pendant la suspension, dit-il à voix basse, vous allez manœuvrer de manière à vous approcher de la table des pièces à conviction, et vous ferez adroitement disparaître sous le paquet ce revolver dont le président parle si souvent et qu'il tient tant à mettre sous les yeux

des jurés. Ce qui serait parfait, ce serait de le placer de telle sorte que le président le vît bien, tandis que les jurés, au contraire, ne pourraient pas le voir. Faites cela légèrement, habilement.

Des Vallières exécuta cette commission avec une charmante facilité; puis, le revolver caché, il vint dans l'auditoire saluer les dames qu'il connaissait et tâter en même temps le sentiment du public,

L'audience suspendue, chacun s'était levé, mais personne n'avait quitté sa place de peur de ne pas la retrouver.

Comme on était arrivé de bonne heure au palais de justice et que les prévisions étaient qu'on en partirait tard, on avait pris ses précautions : les poches avaient été ouvertes, et l'on en avait tiré des nourritures de toutes sortes, des gâteaux, des pâtés, même des viandes froides. C'était en mangeant et la bouche pleine, qu'on commentait ce qui venait de se passer.

— Le président a beau faire, jamais je ne croirai que cet homme là est un traître ténébreux.

— Un mouton enragé, tout au plus.

— Il a eu un beau mouvement quand il a refusé de répondre.

— Peut-être; mais, pour moi, j'aurais mieux aimé qu'il nous dît ce qu'il avait vu et entendu dans son cabinet. Hé, hé! c'était peut-être drôle. Vous savez, il est bon de s'instruire; les artistes sont originaux.

Et l'on interrogeait Des Vallières pour qu'il racontât ce qu'Adolphe avait vu. Mais le secrétaire, plus discret que jamais, refusait de répondre.

— Vous savez, chère madame, le secret professionnel. Ne m'en veuillez pas.

Quelques-unes des curieuses se fâchaient, mais d'autres se disaient tout bas que ce petit Des Vallières était vraiment discret et que l'on pouvait se fier à lui.

L'audience reprise, on procéda à l'audition des témoins.

Le premier appelé fut le commissaire de police de Passy, qui raconta tous les incidents du drame.

Aux premiers mots de son récit, le président regarda attentivement la table des pièces à conviction ; n'y voyant pas sans doute ce qu'il cherchait, il appela du geste un des huissiers audienciers et lui parla à l'oreille. L'huissier vint à la table, et, ayant pris le revolver sous le paquet, il le mit en belle place du côté des jurés.

Le récit du commissaire de police fut long et circonstancié, cependant le président le développa encore en insistant sur les points qui pouvaient émouvoir les jurés et provoquer la pitié; les mains rouges de sang produisirent l'effet attendu ; il y eut dans l'auditoire une vive sensation quand le commissaire dit comment il avait fallu plusieurs fois renouveler l'eau de la cuvette.

— Accusé, demanda le président, voulez-vous expliquer à messieurs les jurés comment vous vous étiez ainsi baigné dans le sang de cette malheureuse?

Après un moment de silence, Adolphe se leva et, d'une voix tremblante, répondit :

— Voyant le sang jaillir de la blessure, j'ai voulu l'arrêter, et c'est en pressant ses vêtements sur cette blessure que mes mains se sont rougies.

Il retomba sur son banc, accablé.

— Nous comprenons votre émotion, dit le président, et nous sentons combien ce souvenir doit être terrible pour vous; remettez-vous.

Puis, après quelques minutes, le président reprit :

— Puisque nous sommes sur ce point, ce serait le moment de nous dire comment a été faite cette blessure. Tout à l'heure vous avez refusé de répondre. Mais j'espère que le repos et la réflexion vous auront mieux inspiré. Dans votre intérêt, nous vous adjurons de dire la vérité.

— Je n'ai rien à dire.

— Accusé, prenez garde! votre système est dangereux. Il ne faut pas croire que parce que vous êtes le seul témoin vivant de ce drame, il est impossible d'arriver à la connaissance de la vérité. Ainsi, l'accusation soutient que c'est au moment où cette malheureuse femme se traînait à vos pieds pour vous demander grâce que vous l'avez frappée.

Gontaud, jusque-là silencieux et calme, se leva d'un bond, et d'une voix éclatante :

— C'est là une explication contre laquelle je proteste de toutes mes forces, elle ne s'appuie sur rien.

L'avocat général posa gravement sa toque devant lui et, étendant le bras vers le défenseur, il dit d'un ton lent et mesuré :

— Elle s'appuie sur des preuves.

— Où sont-elles, ces preuves?

— Nous vous les donnerons.

La perspective de cette lutte fouetta la curiosité; c'était un élément d'intérêt qu'on introduisait dans le débat.

De nouveau, le président insista, mais ce fut sans rien obtenir. Adolphe se renferma dans son silence; il fallut passer à un autre témoin.

Chabenet (Alexandre). En entendant ce nom, les figures s'épanouirent. Les journaux avaient tant parlé du gardien de l'avenue Raphaël qu'ils lui avaient fait une célébrité grotesque.

Il arriva en costume de cérémonie, grave et majestueux, ganté de gants de peau noire qui depuis vingt ans avaient dû assister à bien des mariages et à bien des enterrements.

Quand on lui demanda son nom, il se tourna vers le banc des journalistes, où il retrouvait des figures de connaissance, et ce fut en détachant les syllabes qu'il répondit :

— Cha be net.

— Parlez à messieurs les jurés, dit le président, et cessez ces façons.

Chabenet avait préparé sa déposition, il avait même travaillé le ton dans lequel elle devait produire le plus d'effet; mais, aux premiers mots, le président l'arrêta :

— Ne récitez pas une leçon, dites simplement ce que vous savez.

Mais Chabenet avait trop bien étudié sa leçon pour pouvoir l'oublier ainsi : il la récita donc, seulement il changea de ton. Ce fut ainsi qu'il raconta tout ce qu'il savait depuis le passage de Juliette voilée devant « son appartement » jusqu'à l'arrivée d'Adolphe, « tellement surexcité que lui, un homme, il avait eu peur.

— Messieurs les jurés, veuillez retenir ce point, dit le président; en arrivant avenue Raphaël, le crime se lisait sur la figure de l'accusé, et, si ce concierge n'avait pas été si faible, ou plutôt s'il n'avait pas voulu gagner son argent, ce double meurtre ne se fût pas accompli. Témoin, votre conduite a été bien coupable, et vous voyez jusqu'où l'appât de l'argent peut entraîner les consciences cupides. Moralement, vous avez la mort de ces deux infortunés à vous reprocher. Continuez votre déposition.

Tant bien que mal, Chabenet, troublé par cette remontrance, acheva son récit.

— Ainsi, suivant vous, reprit le président, il s'est écoulé plusieurs minutes entre la première détonation et la seconde. Combien de minutes? cinq, huit?

— Je ne saurais préciser.

— Ceci est très-important, messieurs les jurés. Voyons, témoin, tâchez de répondre : est-ce cinq, est-ce huit?

— Une ou deux, je crois.

— Vous dites que vous ne pouvez préciser, et maintenant vous parlez d'une ou deux minutes. Mettez-vous d'accord avec vous-même et surtout n'altérez pas la vérité.

Chabenet balbutia, essaya de calculer, s'embrouilla; mais cependant il persista dans ses deux minutes.

— Enfin un laps de temps que vous ne sauriez préciser, conclut le président; on entendra d'autres témoins. Allez vous asseoir.

Chabenet ne bougea pas.

— J'ai encore un mot à dire.

— Parlez.

— C'est pour me plaindre des journaux; ils m'ont calomnié dans ma vie privée, ils m'ont appelé Chabanais dans l'intention de me nuire, pour me rendre ridicule, moi qui ai été si complaisant pour les journalistes.

— Sans avoir égard à cette observation ridicule, dit le président, il faut reconnaître que le rôle joué par la presse dans toute cette affaire a été bien peu digne; elle a manqué à toutes les convenances, et, par ses indiscrétions, on peut dire qu'elle a égaré plus d'une fois l'opinion publique. Messieurs les journalistes assis sur ce banc peuvent faire leur profit de cette observation. Appelez un autre témoin.

Il en défila ainsi une quinzaine : Max Profit entre autres, qui fut secoué d'importance par l'avocat général et par le président, qui se le renvoyèrent comme une balle. L'*Agence des familles* sortit de l'audience terriblement éprouvée, mais avec une belle réclame comme résultat final.

Tous ces témoignages n'apprirent rien de nouveau. On ne put même pas arriver à préciser le temps qui s'était écoulé entre la première et la seconde détonation. Cinq minutes conclut l'accusation; une minute à peine, conclut la défense, et à ce propos on échangea quelques paroles aigres.

Enfin on appela monsieur de la Branche, notaire à Paris. Mêlé à toutes les affaires d'Adolphe et de Juliette, instrument de leur mariage, il eût pu faire une longue déposition, qui eût montré aux jurés quel avait été l'intérieur de ce ménage. Mais lorsqu'après avoir raconté l'incident du camarade de collége qu'il tenait de la bouche d'Adolphe, il voulut compléter sa déposition, le président l'arrêta :

— Vous voulez maintenant parler de la moralité de l'accusé. Cela n'a pas d'importance; la moralité, nous vous l'accordons.

— Parfaitement, dit l'avocat général.

— Et même, à ce propos, continua le président, nous ferons observer à la défense que si elle a des témoins à décharge pour prouver cette moralité, elle pourrait renoncer à leur audition. Il ne faut pas fatiguer l'attention de messieurs les jurés. Cette preuve de la moralité est faite d'avance. D'ailleurs ce n'est pas de la moralité de monsieur Daliphare qu'il s'agit; c'est de son caractère, c'est du double crime qui l'amène sur ce banc. Si vous n'avez pas autre chose à ajouter, témoin, vous pouvez vous asseoir.

Mais le témoin avait autre chose à ajouter : il avait à parler de l'amour d'Adolphe pour sa femme; il avait à parler de sa bonté et de sa douceur, qui allaient jusqu'à la faiblesse. Il le fit éloquemment, sans se laisser couper la parole, et il démontra jusqu'à l'évidence qu'Adolphe n'était pas l'homme que l'accusation croyait.

— La liste des témoins à charge est épuisée, dit le président.

A ce mot, Des Vallières se pencha vers Gontaud.

— Il ne fait pas entendre le docteur Vérigny, nous sommes sauvés.

— Pas encore, et je redoute là-dessous quelque coup terrible.

Le docteur Vérigny était l'expert dont la parole abondante et facile avait arraché tant de condamnations aux jurés hésitants.

— Faites-vous entendre des témoins à décharge? demanda le président.

— Oui, monsieur le président, et tout d'abord madame Daliphare mère.

— Nous regrettons que la défense tienne à faire entendre la mère de l'accusé; il nous semble que cela est contraire aux convenances.

— Au-dessus des convenances, il y a la vérité, s'écria Gontaud.

Sans répondre, le président se tourna vers l'accusé :

— C'est pour vous, accusé, que nous aurions désiré ne pas entendre votre mère : vous n'aurez donc pas pitié de sa douleur? C'est là une nouvelle preuve de cette dureté que vous reproche l'accusation. Enfin vous êtes libre de vous défendre comme vous l'entendez. Huissier, introduisez madame Daliphare.

Au milieu d'un profond silence et sous le feu de tous les regards, madame Daliphare vint d'un pas ferme au milieu du prétoire; sur un signe du président, l'huissier lui apporta une chaise, mais de la main elle la refusa.

Pendant quelques secondes elle resta les yeux fixés sur son fils; puis, se tournant vers les jurés, elle commença sa déposition.

Pendant vingt-cinq minutes, les bras collés contre le corps, ne quittant pas les jurés des yeux, et allant de l'un à l'autre, suivant qu'elle les voyait plus ou moins touchés, elle parla d'une voix nette et ferme.

Elle prit son récit à l'arrivée de Juliette enfant dans sa maison, et elle le termina au moment où, pour la seconde fois, elle mettait son fils en voiture et l'envoyait à Passy chercher une preuve qu'il se refusait à admettre.

— S'il y a un coupable, dit-elle en terminant, c'est moi et non lui. Ce n'est pas le fils que vous pourriez condamner, messieurs les jurés, c'est la mère. Mais la mère a sa conscience pour elle.

Quand madame Daliphare se fut retirée au milieu de l'émotion générale, Gontaud se leva :

— Je renonce à l'audition des autres témoins, dit-il.

— La parole est à monsieur l'avocat général, dit le président.

LXXVIII

L'avocat général se leva, mais en même temps quelques protestations confuses partirent des bancs des jurés.

— Que voulez-vous, messieurs les jurés? demanda le président.

— Nous désirons quelques minutes de suspension.

— Est-ce vraiment indispensable? Nous sommes pressés par l'heure; il faut absolument que nous finissions aujourd'hui.

— Le président ne veut pas qu'on reste sous l'impression de la déposition de madame Daliphare, dit Des Vallières en se penchant vers Gontaud.

— Il aura beau faire, l'effet est produit, la parole de l'avocat général ne l'effacera pas.

Les jurés ayant insisté, il fallut bien que le président leur cédât et suspendît l'audience, mais il ne leur accorda que dix minutes.

A la reprise, l'avocat général se leva et, ayant posé ses deux mains sur sa toque placée devant lui, la tête légèrement tournée du côté des jurés, sans remuer les bras, sans faire un geste, commença son réquisitoire.

« Mon premier mot, messieurs les jurés, sera, si vous le permettez, un conseil : isolez-vous, pour juger cette affaire qui vous a été soumise, des impressions du dehors. Le monde, toujours mobile lorsqu'il s'agit des passions humaines, s'est laissé entraîner dans les exagérations les plus fâcheuses; mais, en prenant place sur ces bancs, vous devenez des juges, et le juge, messieurs les jurés, doit se recueillir dans le calme de la raison et l'impartialité de la conscience. Examinons donc, avec notre raison et notre impartialité, les faits que vous avez à examiner. Que voyons-nous tout d'abord? C'est qu'ils sont constants; on ne songe pas à les nier, on est contraint par l'évidence de les avouer. C'est bien de la main de l'accusé que Francis Airoles, ce peintre de grand talent que les arts pleurent et pleureront longtemps, c'est

de la main de l'accusé qu'il a reçu la mort, et c'est par le bras de l'accusé que madame Daliphare a été frappée.

» La situation dans laquelle ils ont trouvé la mort prouve qu'ils venaient de commettre un délit; mais d'un délit on ne se venge pas par un crime.

» Tout à l'heure la parole éloquente qui répondra à la mienne vous peindra la souffrance de ce mari atteint dans son honneur et frappé dans ses affections, et peut-être vous dira-t-elle qu'il est excusable parce qu'il a frappé dans le cas du flagrant délit.

» A l'avance, je proteste contre ce système. »

Et alors il expliqua la théorie du code pénal sur l'excuse admise en faveur du mari qui surprend sa femme dans son domicile. Puis il examina les faits qui s'étaient passés avenue Raphaël, et il essaya de démontrer comment Adolphe était arrivé avec l'intention de tuer sa femme. Sa mère l'envoyait pour obtenir une séparation que la justice eût sûrement prononcée; mais lui ne voulait pas de séparation; il voulait se faire justice lui-même, se venger, tuer sa femme et son complice. Les preuves de cette intention homicide et de cette préméditation, il les trouvait d'abord dans ce revolver promené ostensiblement au théâtre du Châtelet, où il n'avait que faire, et apporté ensuite avenue Raphaël, où il devait servir à perpétrer ce double crime. Enfin il les trouvait encore dans le caractère sombre et cruel de l'accusé.

Après avoir examiné longuement ces divers faits et discuté les dépositions des témoins sur le temps qui s'était écoulé entre la première et la deuxième détonation, il arrivait à cette conclusion que, c'était au moment où Juliette se traînait aux genoux de son mari, en implorant sa grâce, qu'elle avait été frappée.

Un pareil crime pouvait-il rester impuni? Ce serait douter des lumières de messieurs les jurés que de le supposer. A une époque troublée comme la nôtre, où il fallait fortifier les bases de la famille et de la société, la répression ne devait pas faiblir. L'indulgence était possible, mais il fallait un châtiment.

A la parole lente, calme et tempérée du ministère public, succéda la parole ardente, chaleureuse, passionnée de l'avocat; lui ne s'adressait pas à des juges, mais à des hommes; il ne faisait pas appel à leur raison, mais à leurs sentiments; il ne frappait pas à la tête, mais au cœur.

Pendant trois heures, il raconta l'histoire de ce mariage et de ce ménage telle qu'elle a été faite dans ce récit, et il montra comment cette femme charmante, entraînée par la fatalité de la passion, avait été jetée dans un amour coupable.

Mais, en arrivant aux faits de l'avenue Raphaël, il s'arrêta où Adolphe s'était lui-même arrêté.

— Mon client, dit-il, m'a donné une leçon de discrétion et de délicatesse que je dois suivre, et c'est ici que ma position devient difficile : j'ai à défendre un homme de cœur, j'ai à défendre son honneur, et cependant je ne puis tout révéler. Assez de pénibles secrets ont été dévoilés au sujet de la malheureuse Juliette Nélis. Je ne dois rien dire. Cette femme, que la fureur d'Adolphe Daliphare a frappée, cette femme porte son nom et celui de son enfant; cette femme, il l'a aimée; cette femme, il l'aime : vous comprenez ma réserve. Ne m'interrogez pas; tout ce que je sais, je ne puis vous le dire; non, je ne le puis.

A ce moment, il se produisit une vive sensation dans l'auditoire, et tous les yeux émus se fixèrent sur l'avocat; mais il était penché sur son banc, et l'on ne vit que le jeune Des Vallières, qui, des yeux, des lèvres, des épaules, de toute sa personne, les mains exceptées, applaudissait avec enthousiasme.

Après avoir prouvé à sa manière qu'entre la première détonation et la seconde il ne s'était pas écoulé un temps qui permît la réflexion, l'avocat termina en montrant qu'Adolphe était une victime de l'adultère; mais il n'était pas la seule et d'autres l'étaient comme lui, sa mère d'abord et enfin son enfant.

» Ce procès, messieurs, ne ressemble à aucun autre. Quand vous rendez un verdict d'acquittement, l'accusé sort heureux et triomphant. Lui, acquitté, sortira libre, mais malheureux. Qui lui rendra la femme qu'il a aimée, qu'il aime toujours? Ne voyez-vous pas qu'en la frappant, c'est lui-même que sa main a frappé, et que les plus horribles tortures lui sont à jamais réservées. »

Le long murmure d'approbation qui avait succédé à cette plaidoirie était à peine calmé, que le président, d'une voix forte, qui domina le tumulte, commanda à l'huissier d'introduire le docteur Vérigny.

— Voilà le coup que je redoutais, dit Gontaud.

Et aussitôt l'expert, qui n'était pas loin, fit son entrée dans le prétoire.

Après avoir prêté serment, il commença sa déposition en se tournant vers les jurés.

— J'ai été chargé de faire l'autopsie de madame Daliphare. Cette femme était très-belle, et tout en elle indiquait une excellente constitution. Son corps portait la trace d'une blessure : une balle, après l'avoir frappée au flanc droit, avait perforé l'intestin; cette blessure était mortelle. D'après la direction du coup, il est probable pour nous qu'elle a été frappée alors qu'elle se traînait aux genoux de son mari.

— Je proteste, s'écria Gontaud.

Mais, sans se troubler, l'expert ouvrit le paquet placé sur la table des pièces à conviction et en tira une chemise rouge de sang, qu'il déplia. Alors, la prenant par les deux manches, il la présenta aux jurés.

Un long mouvement d'horreur parcourut l'auditoire et l'on entendit des cris étouffés.

— Si messieurs les jurés veulent bien regarder ce trou fait par la balle dans la toile, ils remarqueront que le coup a dû être tiré, comme je l'indique, de haut en bas.

— Pardon, dit l'un des jurés; mais, quand même le coup aurait été tiré de haut en bas, cela ne prouve pas que la femme se traînait aux genoux de son mari, elle peut avoir été frappée étant couchée.

— Monsieur le juré, interrompit sévèrement le président, parlez à la cour; si vous avez des éclaircissements à demander au témoin, adressez-moi vos questions, je les transmettrai; mais je dois vous faire remarquer que la solution de questions de ce genre doit être laissée aux gens techniques.

— Précisément je suis armurier, dit le juré.

— L'incident est clos, conclut le président. Monsieur le docteur, vous pouvez vous retirer.

L'expert, ayant étalé la chemise sur la table, salua la cour et se retira.

— Je proteste de toutes mes forces contre l'audition de ce témoin! s'écria Gontaud. Que monsieur l'avocat général réplique, je lui répondrai. Le dernier mot doit être à la défense; par cette déposition tardive, il est à l'accusation.

— Vous oubliez le résumé, dit le président. Les débats sont clos.

Mais Gontaud ne s'était pas assis.

— Je demande formellement qu'on enlève cette chemise sanglante; mon client ne peut pas supporter cette nouvelle torture.

En effet, Adolphe était défaillant.

— Enlevez ces linges, dit le président; je n'y vois pas d'inconvénient.

Et il se prépara à commencer son résumé; mais, à ce moment même, il se fit un mouvement dans les premiers rangs du public; il était six heures et demie, et les comédiennes étaient forcées de quitter l'audience pour aller à leur théâtre.

— Que toutes les personnes qui veulent sortir sortent immédiatement, dit le président d'un ton roide, et ensuite qu'on ferme les portes.

Quand le silence se fut rétabli, il se tourna vers les jurés, et, d'une voix lente et sonore qui portait jusqu'au fond de la salle, il dit :

— La loi me fait un devoir, messieurs les jurés, de vous présenter les arguments qui, dans un sens comme dans l'autre, viennent de vous être exposés avec une grande éloquence.

Peu flatté de la comparaison, Des Vallières fit une grimace significative : son patron comparé à l'avocat général? Allons donc!

Cependant le président s'engageait dans son résumé. Après avoir longuement développé les arguments du ministère public, il indiquait ceux de la défense.

— Il s'est étendu sur le réquisitoire pendant une heure douze minutes, dit Des Vallières, et il expédie votre admirable plaidoirie en vingt-trois minutes, c'est trop fort!

— Sortez ou tenez-vous en repos, répliqua l'avocat impatienté.

A ce moment d'ailleurs, il avait besoin de toute son attention; car le président, « en vertu de son pouvoir discrétionnaire, » lisait une lettre par laquelle une ancienne maîtresse d'Adolphe le remerciait du secours qu'il avait bien voulu lui envoyer, et la conclusion que le président tirait de cette lettre était que ce mari, qu'on avait représenté comme aimant si passionnément sa femme, n'avait pas rompu toutes les relations de sa vie de jeune homme.

— Mais il n'a pas été question de cette lettre au débat, s'écria Des Vallières indigné; ce n'est pas là un résumé, c'est une accusation nouvelle.

— Encore une fois, taisez-vous, répondit Gontaud; il faut subir ces choses-là. Si je protestais, le président m'interdirait la parole, et mes confrères eux-mêmes ne me soutiendraient pas.

Le président continuait :

« L'honorable avocat vous a parlé du remords comme le châtiment suffisant d'un pareil crime. Nous vous adjurons de vous tenir en garde contre de pareilles théories. Dans l'époque d'anarchie morale où nous vivons, il appartient à la justice de rappeler à la société qu'elle s'égare trop souvent de la ligne qui lui a été indiquée par Dieu. Que dans le roman, que sur le théâtre on puisse trouver de l'indulgence pour un crime du genre de celui que vous avez à apprécier, ceci, messieurs, ne doit pas vous troubler, et ces leçons expirent au seuil de la justice.

» A ces criminels, on a été jusqu'à donner, dit-on, la palme du martyre dans je ne sais quels livres malsains. Mais, à côté de ces livres, il en est d'autres qui rappellent les véritables principes religieux et sociaux ; et à ce sujet, je vous demande la permission de vous lire un extrait d'un ouvrage qui, s'il n'a pas la popularité pernicieuse de ces romans corrupteurs, a au moins le mérite d'avoir été puisé aux sources de la loi. »

Ayant atteint une feuille de papier, il se mit à lire cet extrait.

— Il lit son livre sur le droit de punir, s'écria Des Vallières; quelle réclame.

Sa lecture achevée, le président reprit :

— Ce n'est pas la loi seule qui vous demande une condamnation ; c'est la science elle-même qui, descendant dans ce prétoire, a formulé l'arrêt que vous venez d'entendre. Tels sont, messieurs les jurés, les charges et les moyens de défense qui vous ont été présentés successivement. Je n'insiste pas davantage. Vous avez déjà démontré, dans cette magistrature temporaire, que vous étiez dignes des fonctions dont la loi vous a investis; démontrez-le de nouveau. Le ministère public, toujours compâtissant, vous a concédé les circonstances atténuantes : ce sera à vous de voir, messieurs, si votre conscience vous permet de les accorder.

LXXIX

Il était temps que le président suspendit l'audience, car l'aimable Des Vallières ne pouvait plus se contenir.

— Quel résumé! s'écria-t-il avant que les magistrats fussent sortis de la salle.

Mais Gontaud n'entendit pas l'exclamation indignée de son jeune secrétaire; il était en ce moment même entouré par un grand nombre de ses confrères qui lui serraient la main et le félicitaient. C'était son plus beau succès. L'affaire était certaine. Puis l'on tombait sur l'avocat général, qui avait été insuffisant. — Décidément il est meilleur dans les affaires civiles. Au civil, on trouve qu'il serait meilleur au criminel. C'est un triomphe pour le barreau.

Cependant Des Vallières faisait son tour dans les premiers rangs de l'auditoire et il recueillait avec béatitude les éloges qu'il entendait sur le compte de son patron. Dans le public, l'affaire était généralement gagnée. Cependant il y avait des gens qui soutenaient qu'Adolphe, ayant tué, devait être tué à son tour : c'était logique. Puis il y avait aussi ceux qui avaient été pour la condamnation après le réquisitoire de l'avocat général, pour l'acquittement après la plaidoirie de Gontaud, et qui maintenant, après le résumé, étaient de nouveau convaincus de la nécessité de la condamnation.

Et alors Des Vallières, entendant cela, s'écriait de plus belle :

— Quel résumé! ce n'est pas permis.

— Vous croyez ça? dit un vieil avocat auquel il adressait cette exclamation. Eh bien! vous vous trompez. La cour de cassation permet au président d'intercaler dans le résumé ce qui n'a pas été dit dans les débats. Le président est maître de son résumé, et, quand il s'efforce d'empêcher le jury de tomber dans ce que les magistrats appellent « les entraînements de la défense, » il croit accomplir un devoir. Dans vingt ans, vous serez peut-être président d'assises et vous ferez comme les autres.

— Jamais.

— Il n'en est pas moins vrai, dit un autre avocat, qu'en Belgique il n'y a pas de résumé, et la justice ne s'en trouve pas plus mal; jamais vous ne verrez dans la loi que résumer veut dire développer.

— Le plus sûr encore pour les présidents est de ne pas forcer la note.

— La lettre de l'ancienne maîtresse était de trop.

— Et la chemise sanglante?

— C'est un effet de province; Durand de Loriferne s'est cru à Chartres.

— L'armurier l'a collé.

Cependant le sort d'Adolphe se décidait dans la chambre des délibérations.

L'anxiété ne dura pas longtemps; au bout de douze minutes, on entendit retentir la sonnette du jury.

Quel était le verdict? Un silence profond s'établit dans l'auditoire.

— Douze minutes de délibération, s'écria Des Vallières; l'affaire est enlevée, nous avons notre acquittement. Quelle tête le président va faire! Aussitôt que la cour va rentrer je vais aller tout de suite demander l'ordre de sortie à l'avocat général, ça le fera enrager.

Les jurés rentrèrent lentement dans la salle; tous les regards étaient ramassés sur le chef du jury, qui portait à la main une grande feuille de papier.

La cour se fit attendre une ou deux minutes; enfin elle arriva, et le président s'assit sur son siége.

— Monsieur le chef du jury, veuillez donner lecture à la cour du verdict du jury.

Le chef du jury se leva et l'on remarqua que la main qui tenait la feuille de papier ne tremblait pas.

— Sur mon honneur et sur ma conscience, la réponse du jury est sur toutes les questions: Non.

Un long murmure s'éleva de la foule et quelques applaudissements éclatèrent çà et là.

Le président étendit le bras; le silence se rétablit. Alors il prit des mains de l'huissier la feuille de papier que le chef du jury venait de lui faire passer, et, ayant lentement mis son lorgnon sur son nez, il lut attentivement à voix basse les réponses et il les fit lire à ses deux assesseurs.

Alors, regardant l'auditoire et parlant d'un ton sec:

— Quelle que soit la décision du jury, il faut s'incliner devant elle; toute marque d'improbation ou d'approbation, si l'on s'en permettait, serait immédiatement réprimée: huissiers, veillez. Qu'on introduise l'accusé.

Cinq minutes après, Adolphe se trouvait dans sa voiture avec sa mère. Celle-ci, délivrée enfin des regards curieux qui la poursuivaient, voulut prendre son fils dans ses bras.

Mais elle sentit en lui un mouvement de résistance qui la stupéfia.

Son fils la repoussait... Son fils!

Jusqu'à la rue des Vieilles-Haudriettes, la route se fit en silence.

Adolphe se tenait morne dans un coin du coupé; madame Daliphare, suffoquée par l'indignation et la douleur dans l'autre.

— Félix? demanda Adolphe en descendant de voiture.

Ce fut son premier mot.

— Il ne doit pas être couché; son oncle Ferdinand l'amuse pour qu'il ne s'endorme pas. Depuis deux mois, il a été très-bon pour lui, ton oncle Ferdinand; je ne le croyais propre à rien, mais il sait amuser les enfants.

Adolphe montait rapidement l'escalier.

En arrivant dans l'entrée, il entendit des éclats d'une voix enfantine qui riait et criait.

Il fut obligé de s'arrêter; étouffé par l'émotion, il s'assit sur une chaise. Sa mère qui l'avait suivi, voulut lui prendre la main. Il se leva vivement et entra dans le salon.

Au bruit que fit la porte, l'enfant, qui était à cheval sur le dos de son oncle, marchant à quatre pattes, dégringola à terre et vint se jeter dans les bras de son père.

Mais, après l'avoir embrassé, il se dégagea de son étreinte.

— Maman? dit-il.

Adolphe chancela; si son oncle ne l'avait pas soutenu, il serait tombé.

— Ah! ce coup! murmura-t-il; quelle condamnation!

— Où est maman? répéta l'enfant; tu ne la ramènes donc pas avec toi?

On lui avait dit que son père et sa mère étaient en voyage; il ne comprenait pas que l'un revînt sans l'autre. Ne les avait-il pas toujours vus ensemble près de lui?

— Maman! Je veux maman!

Adolphe fit un effort pour ne pas se laisser abattre par l'angoisse qui l'étreignait, mais les larmes l'étranglaient.

— Tu ne verras plus ta maman, dit-il enfin d'une voix que les sanglots rendaient à peine perceptible.

L'enfant recula et le regarda avec ces yeux profonds qui vont si loin.

— Il faut que tu saches la vérité, malheureux enfant: ta maman est morte.

L'enfant resta un moment comme s'il ne comprenait pas; puis tout à coup, poussant un cri et fondant en armes, il se jeta contre son père.

Celui-ci le prit dans ses bras, et, le promenant à travers le salon comme s'il avait porté un enfant au maillot:

— Oui, pleure, dit-il; pleure; nous la pleurerons ensemble.

Et leurs larmes se mêlèrent.

Madame Daliphare était restée debout près de la porte; elle sortit sans bruit, et l'oncle Ferdinand alla se mettre dans un coin, où il pleura lui-même silencieusement en regardant ce père infortuné qui serrait dans ses bras cette pauvre petite victime.

Pendant longtemps, Adolphe marcha ainsi. L'enfant sur ses bras ne faisait pas un mouvement; on entendait seulement, de temps en temps ses sanglots; puis, peu à peu, les sanglots furent remplacés par des soupirs, puis enfin la respiration se rétablit, calme et régulière. Il s'était endormi. La cruelle impression qui venait de l'atteindre avait passé sur son cœur comme un nuage passe sur le soleil.

— Il dort, dit l'oncle Ferdinand en s'approchant doucement; veux-tu que je sonne pour qu'on vienne le coucher?

— Non, je voudrais le coucher moi-même.

— Eh bien! viens dans ta chambre. J'ai fait mettre son petit lit à côté du tien; car je t'attendais, moi.

— Vous êtes bon, mon oncle.

— Viens.

Mais tout était sujet d'émotion pour Adolphe, dans cette maison; cette chambre où son oncle le conduisait, c'était celle où pendant cinq années il avait vécu avec elle; ce parfum qui le saisit au cœur, c'était le sien. Tout était plein d'elle, et cependant quel vide! Ces murs, ces meubles parlaient, mais on entendrait plus sa voix.

Ils déshabillèrent l'enfant assez maladroitement; malgré leurs précautions, le froid des draps le réveilla. Il ouvrit les yeux, regarda longuement son père, puis d'une voix dolente:

— Tiens-moi la main, dit-il.

Et il se rendormit.

Alors, au bout de quelques instants, Adolphe, sans lui abandonner la main, fit signe à son oncle de s'approcher, et parlant à voix basse:

— Mon oncle, dit-il, je quitte cette maison; je quitte la France pour aller me cacher en Suisse, dans un chalet où j'ai été heureux avec elle. Voulez-vous venir avec moi? Vous l'avez aimé, elle vous aimait; nous parlerons d'elle ensemble. Et puis vous m'aiderez à élever mon fils; il a de la tendresse pour vous; vous savez bien des choses que j'ignore, vous les lui enseignerez. A nous deux, nous tâcherons d'en faire un homme.

— Je suis à toi.

— Nous partirons demain matin par le premier train de Genève.

Madame Daliphare était entrée sur ces derniers mots.

— Tu veux partir? dit-elle.

— Je vais en Suisse, aux Avents.

— Pour longtemps?

— Pour toujours.

— Et Félix?

— Je l'emmène avec moi.

— Tu m'abandonnes, tu m'enlèves mon petit-fils? Perds-tu la raison!

— Par malheur, je ne l'ai pas perdue; mais si là-bas je peux perdre le souvenir, je reviendrai.

— Tu ne sais pas ce que tu fais, tu es sous l'empire de la fièvre.

— Depuis deux mois, ma résolution est prise, et chaque soir, dans ma prison, je me suis dit que si j'étais acquitté, je fuirais cette maison, je quitterais la France. Si tu as quelque pitié pour mes souffrances, je t'en prie, séparons-nous sans reproches, et n'ajoutons pas un mot à ce qui vient d'être dit: l'un et l'autre nous serions entraînés trop loin. Tu es ma mère.

— Et toi, malheureux! tu n'es plus mon fils.

Elle sortit.

Le lendemain Adolphe partit par le train du matin avec son fils et son oncle.

Quand les commis arrivèrent rue des Vieilles-Haudriettes, à l'heure de l'ouverture des bureaux, ils trouvèrent madame Daliphare debout sous l'horloge, comme au beau temps où seule elle dirigeait sa maison.

Plusieurs étaient en retard, car on s'était arrêté dans la rue pour discuter l'acquittement de la veille; chacun marchait en lisant le journal, et l'on s'abordait en poussant des exclamations; car, si la majorité des commis avait tenu pour l'acquittement, quelques-uns avaient cru à une condamnation, Flavien entre autres.

— C'est une indignité, disait-il; ce jury est idiot. Combien faut-il assassiner de personnes pour être condamné maintenant?

— Vous auriez condamné.

— A mort. Aussi je ne reste pas dans cette maison, je quitterai à la fin du mois. Je ne pourrais pas voir monsieur Adolphe.

Lutzius arriva le dernier.

— Vous êtes en retard de quatorze minutes, dit madame Dalipharo d'une voix sèche. Il faut tâcher de prendre d'autres habitudes: je vous préviens que j'y veillerai.

Et elle passa dans son cabinet.

On sut bientôt dans les bureaux qu'Adolphe était parti le matin pour l'étranger, emmenant son fils.

— Il s'est fait justice lui-même, dit Flavien.

Vers dix heures, Pommeau fut obligé d'entrer dans le cabinet de madame Dalipharo; il en ressortit aussitôt, la figure bouleversée.

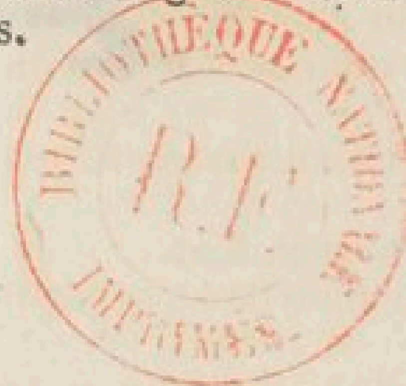
— Que se passe-t-il donc? demandèrent les commis.

— La patronne qui pleure; elle est tellement accablée qu'elle ne m'a ni vu ni entendu.

— Enfin! dit Flavien, pour la première de sa vie.

— Elle est debout, continua Pommeau, et ses larmes tombent goutte à goutte sur le grand-livre.

— Elle pleure sur le grand-livre! s'écria Lutzius; ça va faire des pâtés.

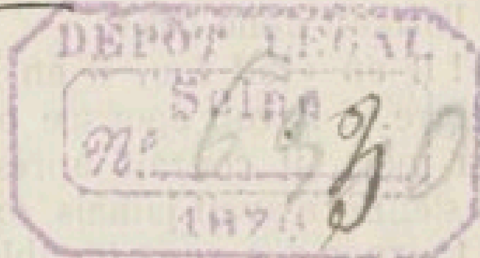


FIN D'UNE BELLE-MÈRE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

Alfred Assolant.

LÉA



I

C'est le 15 décembre 185., vers neuf heures du matin, que maître Rondelet, le célèbre avocat dont j'étais le secrétaire principal et l'ami, m'appela dans son cabinet, écarta les pans de sa redingote en s'adossant à la cheminée pour se chauffer plus à l'aise, et me tint le discours suivant :

— Mon cher Fontpertuis, le moment est venu de vous faire connaître. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-six ans.

— Bien. C'est le vrai moment de montrer son éloquence. Je vous ai réservé pour vos débuts une magnifique affaire, — un procès dont il ne tiendra qu'à vous d'occuper tout Paris; que dis-je, tout Paris?... la France entière et les colonies !

Il y eut un instant de silence. Je pensais au fond de l'âme : Si ce procès doit occuper tout Paris, la France et les colonies, pourquoi monsieur Rondelet ne le plaide-t-il pas lui-même ?

Il lut dans mes yeux et continua :

— Ces causes-là ne sont plus de mon âge. La sensibilité s'émousse et s'use par le retour trop fréquent des mêmes émotions. Depuis vingt ans, je pleure et je fais pleurer les jurés; je veux maintenant les faire frémir en brandissant à mon tour le glaive terrible de la loi. En deux mots, le gouvernement veut me faire procureur général du département de la Seine, ma femme le veut aussi, l'empereur m'en a prié à Compiègne, j'ai la parole du garde des sceaux, on va me nommer dans huit jours officier de la Légion d'honneur, on ne me demande que d'abandonner pour deux ou trois mois la cour d'assises, afin de laisser quelque intervalle entre le rôle de défenseur et celui d'accusateur. Pouvais-je refuser ?

J'avouai qu'il ne pouvait pas.

— Ce n'est donc pas un sacrifice que je vous fais, mon cher Fontpertuis, ajouta-t-il. C'est un infanticide que je vous offre, mais un bel et bon infanticide, assaisonné de toutes les épices qui rendent ce ragoût si friand et qui excitent l'appétit du public ordinaire de la cour d'assises. La fille s'appelle Luce ; elle est jolie et intéressante. Elle était femme de chambre d'une marquise ; quelques-uns même soupçonnent le marquis, à cause de sa mauvaise réputation... Pour moi, je le crois innocent, non d'intention, mais de fait. Au reste, vous en jugerez. Est-ce une affaire décidée? Faut-il que je vous annonce à votre cliente ?

J'acceptai avec empressement et je courus à la Conciergerie. Il n'y avait pas de temps à perdre, car le procès devait être jugé le lendemain.

Quand je prononçai le nom de Luce, le gardien me regarda curieusement avant de m'introduire, et j'entendis qu'il disait à l'un de ses camarades :

— Pauvre fille! ça n'a pas de *braise;* aussi Rondelet la donne à son secrétaire. Quel malheur ! ça gagne deux cent mille francs par an à plaider pour de riches coquins, et ça ne peut pas user pour trois sous de salive au service des pauvres diables ! Le petit va la faire condamner à perpétuité.

Malgré cette prédiction sinistre, j'entrai avec confiance dans la cellule où Luce m'attendait.

Elle était assise sur un banc de bois quand le gardien ouvrit la porte. Il dit simplement :

— Voici l'avocat.

Comme il aurait dit, je pense : « Voici le paquet de linge sale pour la blanchisseuse. » Mais je n'étais pas homme à m'émouvoir de si peu, et je m'assis à côté de Luce en la regardant avec attention.

C'était une belle grosse Berrichonne, assez bien faite, douce comme un mouton, et qu'on n'aurait jamais cru rencontrer sur le banc de la cour d'assises ; modestement vêtue d'ailleurs et calme d'attitude comme une statue de la Résignation.

Rien n'est plus simple que son histoire. Elle aimait, elle était aimée ; le reste s'en suivit tout naturellement, et la bonne fille crut s'assurer un mari ; mais elle eut grand tort : car, comme dit la ballade de *Zampa :*

C'était un trompeur.

C'est ce qu'elle m'expliqua avec plus de larmes que de paroles, sans se plaindre pourtant du perfide. Il ne l'avait pas épousée, mais il l'épouserait peut-être un jour ; elle l'espérait du moins.

— Ce n'était donc pas le marquis ? lui dis-je un peu étonné.

— Qui ? répliqua-t-elle ; monsieur le marquis ? Non, non ; c'était Charles, son valet de chambre. Mais le marquis? Ah! je l'ai renvoyé bien loin, celui-là ! D'abord j'aimais bien trop madame pour l'écouter.

Et alors elle me raconta qu'elle était entrée trois ans plus tôt au service de madame la marquise de Rochepont, qui venait de se marier. Madame la marquise était la meilleure femme et la plus aimable de tout le Berri ; elle avait vingt ans à peine, elle était belle comme une sainte Vierge, et gaie et généreuse ! Elle donnait ses plus belles robes à Luce avant qu'elles fussent usées ou démodées, comme aussi ses gants, ses chapeaux, ses fleurs, tout ce qu'elle avait enfin... Et avec ça, monsieur, jamais un mot plus haut que l'autre ; jamais une gronderie, toujours de bonne humeur ; et de beaux yeux clairs, riants comme le soleil ! Si les hommes savaient faire la différence d'une femme à une autre, ils auraient tous adoré celle-là, et son mari tout le premier.

— Le marquis ne l'aimait donc pas ?

— Lui, monsieur ! il en était fou, il en était même jaloux comme un tigre. Il l'avait épousée par amour : mais, au bout d'un mois, il courait après toutes les autres, comme si la sienne n'avait jamais existé. Ça ne l'empêchait pas de tourner des yeux terribles sur ceux qui la regardaient. Il l'aimait à sa manière, voilà tout. Aussi ça devait mal finir.

Voilà le commencement du récit de la pauvre Luce. C'est la première fois de ma vie que j'entendais faire par une femme de chambre l'éloge de sa maîtresse ; ce sera peut-être aussi la dernière.

Je l'interrompis pour la ramener à son affaire.

— Enfin, lui dis-je, êtes-vous coupable, oui ou non? Répondez franchement. Vous savez, Luce, que je ne suis pas votre juge, mais votre défenseur et votre ami.

Elle me regarda avec des yeux pleins de larmes.

— Ah ! monsieur, pouvez-vous croire ?... Je ne suis qu'une pauvre fille, bien abandonnée du ciel et des hommes ; mais tuer mon enfant ! Ah ! Dieu !

Et après bien des questions, elle finit par avouer que l'auteur du crime était le père même, Charles, le beau valet de chambre ; qu'il avait enlevé l'enfant, sous prétexte de l'envoyer en nourrice à la campagne ; qu'elle n'avait pas pu s'y opposer, ne se défiant d'ailleurs de rien.

Je passe les détails de ce récit déplorable ; les journaux sont remplis d'aventures de cette espèce, et celle-là n'avait rien de particulier que l'obstination de Luce à cacher aux juges le nom du vrai coupable.

— Il a promis de m'épouser, disait-elle toujours, et sur la foi de cette promesse elle s'exposait aux plus terribles peines pour le sauver lui-même.

Je lui dis

— Il devrait vous faire horreur maintenant ?

— Ah ! c'est un grand péché qu'il a fait là, dit-elle en soupirant, et Dieu lui demandera compte un jour ; mais c'était pour mon bien... Il ne voulait pas me laisser avec un enfant sur les bras.

Cette réponse me fit voir que je n'entendais rien à la logique des femmes.

Alors, sans discuter plus longtemps, je demandai à Luce si Charles avait été inquiété...

— Non.

— ... S'il était venu la consoler dans sa prison...

— Non.

— ... Si personne n'avait pris soin d'elle...

Elle répondit que madame de Rochepont venait la voir tous les jours.

— Sait-elle que vous êtes innocente ?

— Ah ! monsieur, elle sait tout, excepté ce que Charles a fait pour son malheur et pour le mien ! Mais ça, je n'oserai jamais le lui dire... Elle m'avait si souvent avertie : « Luce, défie-toi de ce Charles ; c'est un malhonnête homme. Il te trompera, il te perdra... » Pauvre jeune dame ! elle avait un pressentiment de ce qui devait arriver.

— Et le marquis, Luce, vient-il vous voir avec sa femme ?

— Monsieur le marquis ? mais il est séparé de madame depuis trois mois !

— Séparé ! Pourquoi?

— Personne n'a jamais pu savoir, pas plus moi que les autres domestiques, quoique je fusse depuis trois ans au service de madame, et qu'elle n'eût pas de secret pour moi, j'ose le dire. Un matin, le marquis partit pour la chasse au sanglier avec un de ses amis, un bien aimable jeune homme, cousin germain de madame, monsieur Olivier d'Aubepeyre, qui venait souvent à la maison. Madame les attendait tous deux à dîner le soir. Il était cinq heures à peu près, le couvert était mis, et madame chantait en s'accompagnant sur le piano pour prendre patience, quand monsieur le marquis rentre (je le vois encore), seul, tout troublé, de l'air d'un homme qui a fait un mauvais coup. Il crie aux domestiques : « Apportez vite un brancard, monsieur d'Aubepeyre est mourant. » On le suit ; on trouve le pauvre monsieur Olivier baigné dans son sang, percé d'une balle, presque froid, déjà mort. Monsieur le marquis, placé à l'affût dans le bois et l'entendant remuer, l'avait pris pour le sanglier et l'avait tué d'un coup de fusil. Du moins, c'est ce qu'il nous raconta, et la justice l'a cru ; mais Charles, qui le connaît bien, me dit le soir même : « Ces bourdes-là, c'est bon pour des conscrits comme le procureur impérial et le juge d'instruction ; mais moi, vois-tu, Luce, je sais mieux que personne ce qui en est. Monsieur Olivier venait trop souvent voir sa cousine, le marquis aura voulu lui donner une leçon. C'est un avis pour ceux qui voudraient parler de trop près à la marquise. » Le lendemain, madame est partie pour Paris avec moi. Monsieur la conduisit en voiture jusqu'à la station du chemin de fer, et là ils se séparèrent, sans s'embrasser ni se donner la main. Monsieur dit seulement : « *Vous m'enverrez de vos nouvelles de temps en temps, Léa?* » Elle monta dans le wagon sans répondre.

Ici j'interrompis Luce. Je ne sais pourquoi l'histoire de cette marquise inconnue, si charmante au rapport de sa femme de chambre, m'intéressait presque autant que celle de Luce elle-même ; mais mon devoir d'avocat me commandait de ne pas perdre un instant pour préparer la défense de ma cliente. Je passai donc une heure ou deux à interroger Luce, qui ne varia point dans ses réponses et ses protestations d'innocence, ni dans sa résolution de cacher le nom du coupable.

Comme je faisais un dernier effort pour lui persuader de révéler la vérité toute entière, le gardien entra, agitant ses clefs d'un air menaçant, et m'avertit qu'il était temps de fermer les portes.

Je me hâtai de donner quelques paroles de consolation et d'espérance à Luce, et je revins chez moi en répétant d'un air inspiré le vers suivant, qui faisait retourner tout le monde sur mon passage :

Léa ! Léa ! Léa ! Que ce beau nom est doux !

II

Ce n'est pas l'histoire de Luce ni mon plaidoyer que je veux publier ici. Il suffira de dire qu'elle fut acquittée à l'unanimité, que le président de la cour me félicita de mon éloquence, que le jury parut très-ému, que plusieurs bonnes femmes versèrent des larmes, que Luce elle-même me baisa les mains en pleurant de joie et de reconnaissance, et qu'en descendant le grand escalier du palais de justice j'eus le plaisir d'entendre un de mes confrères, qui ne me voyait pas, dire de moi dans un groupe :

— Ce Fontpertuis ! qui aurait cru ça de lui ; il mourra dans la peau d'un Chaix-d'Est-Ange et peut-être d'un Berryer.

Ce jour-là et les jours suivants, je fis tout éveillé des rêves d'or. Je n'étais plus ni Chaix-d'Est-Ange ni Berryer, mais Mirabeau en personne. J'étais député au corps législatif, chef du parti républicain (cela va sans dire) ; les femmes me souriaient, le peuple m'applaudissait ; je renversais Napoléon III, je proclamais la République et j'en étais élu président ; je gouvernais la France et je dirigeais l'Europe par la force de la parole, bien supérieure à celle des armes ; Léa enfin, oui, Léa elle-même, la belle marquise...

Pendant que je tisonnais en roulant dans mon esprit cette dernière pensée, remplie d'une douceur exquise, mon ami Lenoir ouvrit la porte et vint déranger ma rêverie.

Mais, avant de répéter ses paroles et de dire quel trouble délicieux et terrible elles apportèrent dans ma vie, je veux parler d'abord de lui-même.

Il était architecte et fils d'un bourgeois de Paris. Petit, mais bien fait, joli garçon, ni riche ni pauvre, ayant plus que de quoi vivre et sachant s'en faire honneur, plein d'esprit, bon enfant par-dessus tout, c'était un vrai philosophe, non de ceux qui vendent la sagesse dans les chaires et les Facultés savantes, mais de ceux qui la gardent pour eux-mêmes et ne prêchent que d'exemple. Un seul défaut obscurcissait l'éclat de tant de belles qualités : il aimait trop ce sexe qui fait notre joie, au dire du bon La Fontaine, et comme il l'aimait trop, il ne le respectait pas assez. L'amour vaut-il mieux que le respect ? C'est aux dames d'en décider.

Cet ami donc, tel qu'il était, entra brusquement, et du premier mot, comme s'il avait deviné de quelles pensées j'étais occupé, me demanda :

— Es-tu libre ce soir ? Veux-tu venir avec moi voir la meilleure société de Paris, c'est-à-dire la plus amusante et la plus spirituelle ?... Tu le veux, cela va sans dire... Pas un mot de plus, je t'emmène !

— Où ? Chez qui ?

— Chez le général Toinet Buchamor, ancien colonel des dragons de la garde impériale de Napoléon I[er], ancien conspirateur sous Louis XVIII, ancien pacha de Mehemet-Ali, ancien gouverneur de la province de Kouen-Lun, frontière du désert de Cobi, ancien pair de France sous Louis-Philippe, présentement sénateur du second Empire et millionnaire.

— Mais je ne le connais pas, ton général !

— Il te connaît, lui, cela suffit.

— Où m'a-t-il vu ?

— Ah ! que de raisons ! La preuve qu'il t'a vu, c'est qu'il veut te voir ; la preuve qu'il a de l'amitié pour toi, c'est qu'il désire te connaître ; la preuve qu'il faut venir chez lui ce soir, c'est qu'une jeune dame de la plus rare beauté...

— Achève.

— Je n'achèverai pas, si tu ne commences par changer de cravate et par chercher ton habit noir.

— J'obéis... Tu disais qu'une jeune dame...

— Je savais bien que mon discours finirait par t'intéresser. Oui, mon ami, une jeune dame plus belle que le jour et une autre dame un peu moins belle, mais chez qui les grâces trompeuses et légères de la jeunesse sont remplacées par les appas solides et expérimentés de l'âge mûr, ont témoigné un tel désir de te voir, que le vieux général Buchamor m'a chargé de t'amener chez lui ce soir, vif ou mort, *volens* ou *nolens*, comme disait ton collègue Cicéron, fameux avocat de Rome.

— Bien... bien... Mais la dame ? son nom ? son âge ?

— De quelle dame veux-tu parler ?... De la plus mûre ?... Voici... Elisabeth, baronne de Korenberg, veuve d'un banquier de Cologne établi à Paris, qui, comme dit la chanson,

La prit trop jeune,
Bientôt s'en repentit,

mourut après cinq ans de mariage, et la laissa fort riche en maudissant son contrat de mariage, qui ne permettait pas de la déshériter. Elisabeth, déjà connue de beaucoup de gens, femme d'esprit, femme charmante, femme adorée en ce temps-là et qui se croit toujours adorable, se mit à courir le monde à la recherche de l'amour libre. C'est elle-même qui l'a imprimé, car la bonne dame n'est pas prude et quand elle a pris un nouvel amant, elle se hâte d'en informer le public au moyen d'un joli volume in-12, où le détail de ses transports est fait avec tant de précision qu'on croit entendre, comme disait monsieur Louis Veuillot en parlant d'une femme célèbre, « rugir la chair la plus endiablée qui fut jamais. » Avec cela, femme d'esprit, femme de lettres, femme de haute naissance, femme qui a voyagé par toute l'Europe, qui s'est baignée à Vichy, à Plombières, à Gastein, à Carlsbad, femme utile, femme féroce, femme flatteuse et caressante, femme mordante et venimeuse comme la vipère, femme au regard de basilic, femme de cinquante ans passés, que je te conseille d'avoir pour amie, si tu veux être un jour quelque chose, car elle a un pied partout, à la cour, à la ville, en France, en Italie, en Espagne, en Russie, et jusque dans les études d'avoué. . . . .

Telle est la majestueuse et redoutable Elisabeth, baronne de Korenberg...

— Bien ! Et l'autre ?

— L'autre !... C'est Léa.

A ce nom inattendu je sentis, comme il est dit dans les opéras-comiques, « mon cœur tressaillir d'aise, » et je fis effort pour demander d'un air indifférent :

— Léa !... Quelle Léa ?

Lenoir leva les bras vers le ciel.

— Quelle Léa, malheureux ! Mais la plus belle de toutes ! Une Léa de vingt-trois ans, dont les yeux sont bleus et profonds comme la Méditerranée, dont les cheveux et les sourcils bruns ont la finesse de la soie et l'abondance des étoiles du ciel ou des sables de l'Océan, dont le front rêveur cache les pensées les plus nobles et les plus mélancoliques, dont la voix est pareille à celle du rossignol au printemps, dont le sourire gracieux et doux enlève tous les cœurs, dont la taille souple et légère...

— Enfin elle est charmante, n'est-ce pas ?

— Elle l'est mille fois plus que tu ne peux l'imaginer. Au reste, tu la verras et tu l'entendras, heureux garçon, car elle meurt d'envie de te connaître, et si j'avais droit d'être jaloux !...

— Mais d'où vient-elle ?

— Qui sait ? De la mer peut-être, comme Vénus Astarté. On dit qu'elle est marquise, qu'elle a un mari à soixante lieues d'ici, un farouche gentilhomme envers qui elle a des torts ou qui a des torts envers elle ; on

dit qu'elle est riche, on dit qu'elle est pauvre, on dit qu'elle est vertueuse, on dit qu'elle est coquette, on dit qu'elle a sur la conscience des aventures tragiques et que deux hommes se sont fait tuer pour elle; on dit que son mari l'a poignardée ou qu'elle a poignardé son amant, ou qu'elle a poignardé son mari et qu'elle a été poignardée par son amant ou que son mari et son amant se sont poignardés l'un l'autre... On dit tout ce qu'on veut. Personne n'a vu ni le mari, ni l'amant, ni les poignards; personne, excepté le vieux général Buchamor, qui connaît ses parents, qui dit qu'elle est bien vraiment mariée, que le mari s'appelle monsieur de Rochepont, qu'il est bon gentilhomme et marquis, et que le reste ne nous regarde pas.

— Et Léa, que dit-elle ?

— Léa ne dit rien. Crois-tu qu'il soit facile de l'interroger ? Aussitôt qu'elle voit qu'on se dirige de ce côté, elle se met à rêver, lève les yeux au ciel, vous prie de lui réciter des vers ou vous demande votre avis sur l'émancipation des femmes. Si vous la pressez davantage, elle appelle à son secours le général Buchamor, qui entre au milieu de la conversation comme un sanglier dans un champ de blé, et qui d'un mot vous coupe la parole. Samedi dernier, le beau d'Arensac, capitaine d'état-major, qui est curieux comme une vieille fille et bavard comme une pie borgne, demanda si par hasard monsieur de Rochepont n'était pas cousin des La Rochefoucauld et s'il n'avait pas un château sur les bords de la Charente. Il n'en savait rien du tout, non plus qu'aucun des assistants, mais il prêchait le faux pour savoir le vrai. Léa, qui n'aime pas les questions, se tourna vers le vieux Buchamor, qui jouait à l'écarté, et dit tout haut :

— Général, répondez, je vous prie à monsieur d'Arensac, qui veut savoir si je suis cousine des La Rochefoucauld.

Le vieux soudard répondit crûment :

— Qu'est-ce que ça peut lui faire?... Je marque le roi; atout.

Tout le monde éclata de rire et le pauvre d'Arensac aurait bien voulu se fâcher, mais contre qui ? S'il avait fait une sotte question, c'était sa faute. Un instant après, le général l'emmena dans un coin et lui dit assez haut :

— Vous êtes un étourdi. Est-ce qu'on doit s'occuper de l'âge, de la fortune ou de la noblesse d'une femme ? Il n'y a que deux questions à faire : est-ce qu'on l'aime, est-ce qu'elle vous aime? C'est ce qu'on faisait de mon temps.

Et comme d'Arensac voulait répliquer, le vieux ajouta :

— Maintenant, capitaine, un conseil. Vous avez ennuyé Léa; elle s'est moquée de vous. C'est bien fait; n'y revenez pas.

— Mais, mon général, dit l'autre, piqué au vif du ton qu'avait pris Buchamor, il me semble que vous vous mêlez de ce qui...

— ..... De ce qui regarde Léa ?... reprit Buchamor en lui coupant la parole. Eh bien ! c'est de mon âge. A soixante-douze ans, on aime les femmes pour elles et non pour soi. J'aime beaucoup celle-là. C'est la fille d'un de mes vieux amis. Elle est jolie comme un amour, elle est bonne comme un ange (quand on ne l'agace pas, et vous l'avez agacée ce soir avec vos questions), elle apporte la joie dans ma maison toutes les fois qu'elle y met le pied. Elle n'est ni ma fille, ni ma femme, ni ma sœur, ni ma nièce, ni ma parente à aucun degré; elle est mieux que tout cela ensemble, et, ma foi, qui l'ennuie m'ennuie. Souvenez-vous-en, d'Arensac.

Ici mon ami Lenoir interrompit son discours pour reprendre haleine et allumer un cigare.

J'en profitai pour lui dire :

— Tout cela ne m'apprend pas comment la belle Léa a pu s'occuper de moi.

— Ah ! répondit Lenoir, c'est ici que l'intérêt redoubl et qu'il faut me prêter une oreille attentive.

III

— Et d'abord, continua Lenoir, si tu ne la connais pas, elle te connaît, toi ; si tu ne l'as pas vue, elle t'a vue; si tu ne l'as pas entendue, elle t'a entendu, et si bien qu'elle en paraît toute charmée.

— Oh !

— Je dis charmée, c'est touchée que je devrais dire. Il paraît que tu as été sublime mercredi dernier en plaidant pour une grosse Berrichonne qui venait de laisser tomber son enfant je ne sais où, volontairement ou involontairement, et que tu l'as fait acquitter haut la main par un jury au cœur sensible.

La principale preuve qu'on avait du crime de cette mère négligente était qu'elle a caché à tout le monde sa maternité. Un instant, on l'a crue perdue. L'avocat général avait résumé l'affaire avec une certaine nonchalance, se croyant sans doute sûr du succès, et venait de conclure à la peine de mort. Les jurés, incertains, ne soufflaient mot, attendant ta réplique. Les juges s'étendaient à demi dans leurs fauteuils en fermant à demi les yeux et agitant leurs lorgnons avec grâce comme pour dire « Voyons s'il s'en tirera. » C'est alors, au dire de Léa, que tu t'es élevé au sommet de l'éloquence. Ne rougis pas; il paraît que tu as été superbe dans tout ton discours ; mais où elle t'admirait le plus, c'est lorsque tu as montré la barbarie de la société, qui viole les lois de la nature, qui ne permet pas aux pauvres filles innocentes de suivre sans honte le penchant de leur cœur et de donner hors du mariage des citoyens à la patrie ; c'est surtout lorsque tu as flétri l'abominable préjugé qui rejette ces innocentes hors de la famille et les force ainsi de cacher à tous les yeux leur grossesse. Le reste n'était ni moins beau ni moins raisonnable dans l'opinion de Léa, mais je l'ai oublié. L'essentiel, c'est que tu t'es fait à ses yeux le plus grand honneur et qu'elle te regarde déjà comme un chaud défenseur de l'émancipation des femmes.

— C'est à toi qu'elle a dit tout cela ?

— A moi et à plusieurs autres. Nous étions hier à dîner chez le général, elle, madame de Korenberg, qui fait les honneurs de la maison du vieux Buchamor, et moi, la conversation est tombée sur ce chapitre. Après que ton éloge a été à peu près terminé (et je dois avouer qu'il a duré longtemps), pour me faire valoir aux yeux des dames, j'ai dit que j'avais depuis longtemps l'honneur d'être ton plus intime ami. On m'a demandé quelques détails sur toi, et, ma foi ! je ne me suis pas fait prier pour en donner une multitude.

— Ah ! traître ! J'espère que tu n'as rien dit que de...

— Que de flatteur, rassure-toi. Vingt-cinq ans ; ni blond ni brun, comme la plupart des Français; taille, un mètre soixante-douze centimètres ; yeux gris, nez droit, bouche moyenne et bien dessinée, menton rond, cheveux châtains, barbe châtaine, teint coloré ; signe particulier, quinze mille livres de rente. N'est-ce pas la vérité ? n'est-ce pas ce qu'il fallait dire ?

J'accordai qu'il avait fait convenablement son devoir d'ami..... Mais le moral ?

— Ah ! pour le moral, j'ai dit que tu avais beaucoup d'esprit et du meilleur, beaucoup de cœur et du plus tendre et du plus chevaleresque; un grand talent oratoire, qui ne demandait qu'une occasion pour déployer ses ailes et te porter aux plus hautes dignités de l'Etat ; et qu'enfin tu avais été condamné à mort il y a quatre ans par un conseil de guerre du 2 décembre. Ça, c'était ce qu'en français noble on appelle le coup du lapin. Les

dames ont tressailli de plaisir. Un avocat, c'est intéressant, si l'on veut, mais il y a des milliers d'avocats sur la place ; tandis qu'un condamné à mort, c'est une friandise rare. Il n'y a rien de plus doux que de parler d'échafaud lorsqu'on est assis dans une salle à manger bien chauffée, et qu'on a des truffes dans son assiette, du vin de Champagne dans son verre, et des gens d'esprit à côté ou en face de soi. On goûte alors un plaisir auquel les femmes sont très-sensibles, celui de frissonner en sureté.

— Et Léa, qu'a-t-elle dit?

— Léa n'a rien dit; elle avait les yeux fixés sur moi et m'écoutait aussi attentivement et beaucoup plus, je crois, que si j'avais lu tout haut l'Evangile selon saint Luc. Mais voici où le hasard a bien fait les choses. Au mot de *condamné à mort*, le général, qui jusque-là ne faisait pas grande attention à mon discours, m'a interrompu pour demander :

— De qui parlez-vous, cher ami !

— J'ai dit ton nom et répété ton histoire. Alors il s'est écrié :

— Fontpertuis? Fontpertuis? mais je ne connais que lui ! C'est le petit-fils de Fontpertuis, l'ancien colonel du 3e hussards, n'est-ce pas? Le même qui fut tué d'une balle, à Lutzen, en chargeant l'infanterie prussienne. Comment ! le petit-fils est condamné à mort, et je ne le savais pas !... Mais ça n'a pas le sens commun ! Qu'est-ce qu'il a fait pour ça?

— Rien ou presque rien, mon général. Il y a quatre ans, au 2 décembre 1851, il était de ceux qui ont crié : Vive la République ! sur le boulevard Montmartre. On a tiré sur lui à mitraille, on l'a manqué ; il est allé chercher un fusil et s'est planté sur une barricade du quartier Saint-Martin. Là encore on a manqué de le tuer. Alors il est allé dans la Drôme, son pays natal ; il était à l'affaire du pont de Crest. Il fut blessé et forcé de fuir avec ses compagnons après un sanglant combat où plusieurs centaines se firent tuer ; comme il était du pays, on le reconnut, et, pendant qu'il se sauvait en Savoie par la route des contrebandiers et des proscrits, un conseil de guerre le condamna à mort par contumace. Deux ans plus tard, l'état de siége était levé, les commissions mixtes étaient dissoutes, on ne fusillait plus. Maître Rondelet, l'avocat, qui le connaissait et qui a du crédit au ministère, l'a fait revenir à Paris, et le voilà.

— Ah ? parbleu ! a dit le vieux Buchamor, je suis bien aise de savoir ça et de refaire un peu connaissance. A mon âge, c'est un vrai plaisir de voir un vaillant garçon et un joli garçon ; car il est joli garçon, je suppose : il faut cela pour les dames. Mon cher Lenoir, je vous prie de me l'amener samedi, et je vois dans les yeux de Léa qu'elle est encore plus curieuse que moi de le connaître. N'est-ce pas, Léa ?

— Comme il vous plaira, mon cher général, comme il vous plaira, a répondu l'ange aux ailes bouclées. Et me voilà pour t'emmener.

— Eh bien ! emmène-moi. Comment résisterais-je à un vieux général qui a connu mon grand-père et à deux belles dames qui... A propos, et la baronne dont tu parlais d'abord, qu'a-t-elle dit?

— La fière Elisabeth, baronne, veuve et chanoinesse?... Elle n'a rien dit du tout. C'est une femme expérimentée, qui veut voir, entendre, réfléchir, avant de se décider, qui ne juge pas les gens de loin et sur parole... Mais elle a un faible pour les beaux garçons ; à ce titre, tu ne peux pas manquer de lui plaire. Au reste, tu la verras ce soir. Elle a gardé d'imposants débris d'une beauté qui fut autrefois magnifique ; et aux lumières, quand le peigne et le pinceau ont fait leur devoir, elle ressemble à l'impératrice Sémiramis comme un portier ressemble à un concierge.

A ces mots, neuf heures sonnèrent, et mon ami Lenoir s'interrompit pour me presser de partir ; car, dit-il, de la rue de l'Ancienne-Comédie à l'hôtel du général, il y a plus d'une demi-heure en fiacre, et je ne veux pas manquer notre entrée. Passé minuit, le vieux Buchamor va se coucher sans cérémonie. Alors les jeunes gens qui n'ont fait que danser, valser ou papillonner autour des dames, commencent un cotillon qu'on interrompt, deux heures plus tard, pour souper et qu'on reprend jusqu'à cinq heures du matin, sous la présidence de la baronne. Je t'assure qu'on ne s'ennuie pas. Es-tu prêt?

Je l'étais, et nous partîmes.

IV

L'hôtel du général Buchamor s'élevait, à quelques pas de la grande avenue des Champs-Elysées, dans une rue latérale. C'était une construction bizarre, dans le goût oriental, gothique, indien, byzantin, tartare, grec, néo-grec, italien, — de l'ordre composite enfin. Le propriétaire, ayant beaucoup voyagé, avait voulu retrouver là tout ce qu'il avait rencontré de beau et de commode dans ses voyages. On y voyait des tourelles, des minarets, des colonnes, des dômes, des fenêtres en ogives, des jets d'eau, des meurtrières, des clochetons, des mâchicoulis, et tout ce que peut rêver un architecte en délire à qui un millionnaire a mis la bride sur le cou.

Le jardin, très-vaste et rempli à grands frais de vieux chênes et de hêtres trois fois séculaires, qu'on avait fait venir des Ardennes, était comme une forêt druidique, mêlée de kiosques chinois et de grottes semblables à celle qui servait autrefois d'asile à Daphnis et Chloé.

La première personne que nous rencontrâmes en entrant dans la maison fut, après les domestiques de service dans l'antichambre, le général Buchamort lui-même, qui me serra cordialement les deux mains comme si nous eussions été de vieux amis.

— Fontpertuis? le petit-fils de mon ancien camarade Fontpertuis, du 3e hussards, n'est-ce pas?... Entrez donc, mon cher, entrez donc ; je serai à vous tout à l'heure, et nous taillerons ensemble une longue bavette. Ah ! votre grand-père était un brave, et je sais de bonne part que vous êtes un gaillard, vous aussi, quoiqu'un peu séditieux. Lenoir m'a tout raconté... Mais le temps des folies est passé, il faut être sage maintenant...

Comme il allait continuer, on annonça deux autres invités, et j'entrai dans un autre salon, en demandant à Lenoir :

— De quelles folies as-tu donc parlé au général ?

— De ta condamnation à mort après le 2 décembre.

— En effet. Est-ce qu'il n'a pas été un peu scandalisé, ce sénateur de l'Empire ?

Lenoir se mit à rire.

— Scandalisé ! mais c'est au contraire cela qui lui a donné envie de te voir. Songe donc qu'il a été condamné à mort deux fois, sous la Restauration, pour avoir conspiré contre Louis XVIII. D'ailleurs qui est-ce qui n'a pas un peu conspiré parmi les gens que tu vois au pouvoir aujourd'hui, à commencer par leur chef, qui en est devenu empereur, et qui est tellement conspirateur de vocation et tellement habitué à ce métier, qu'on dit qu'aujourd'hui même, et sur le trône, il conspire contre ses ministres pour n'en pas perdre l'habitude ?

— C'est un beau vieillard, le général !

— Ah ! c'était en son temps un hardi soldat et une lame bien trempée. Tel que tu le vois, droit, fier et ferme, avec ses yeux noirs et ce regard si vif, sais-tu qu'il a fait ses premières armes dans la campagne de Hohenlinden, en 1801, il y a cinquante-quatre ans? Sais-tu qu'il était à Iéna, à Friedland, à Wagram, qu'il a pris part à plus de trente batailles ou combats en Espagne, que dans la campagne de France il n'a presque pas quitté la selle, et qu'à Waterloo il fut percé de neuf

coups de baïonnettes? Sais-tu que maintenant encore, tous les matins avant déjeuner, il va se promener à cheval au bois de Boulogne, quelque temps qu'il fasse, qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente ou qu'il tonne, et qu'il galope comme un jeune homme? Sais-tu qu'au Jockey-Club, l'autre jour, le comte Kandor, cè Hongrois qui passe pour l'un des premiers cavaliers de son pays, où tout le monde sait monter à cheval, a voulu le défier dans une course de haies, que le général a accepté le défi, que l'enjeu était de cent mille francs, que Kandor l'a emporté de trois longueurs, et que Buchamor l'a payé sans broncher, sur-le-champ, *hic et nunc?*

— Eh bien! il n'a fait que son devoir, puisqu'il avait perdu son pari.

— Oui, mais attends la fin. Comme Kandor s'excusait modestement de la victoire, alléguant à mots couverts l'âge du général et ses anciennes campagnes, le vieux Buchamor, piqué de se voir traiter comme un infirme, lui proposa de doubler l'enjeu dans une course de fond, de Paris à Fontainebleau, aller et retour, au moyen de relais disposés sur la route. L'autre accepta et se fit battre complétement. Le général lui dit :

— Voyez-vous, cher comte, ne vous attaquez pas aux gens de mon âge. Les jeunes gens ont plus d'ardeur et de grâce, ils vont mieux dans un cirque; mais les vieux ont plus de fond et vont mieux en rase campagne. Et pour lui, c'était vrai.

— Pourquoi l'a-t-on fait sénateur?

— Je pourrais te répondre ce que disait Prosper Mérimée quand on lui demanda pourquoi le ministre l'avait décoré: *Parce que je ne l'étais pas.* C'est à peu près pour la même raison qu'on a fait sénateur ce vieux brave, et pour une autre raison encore, c'est qu'il était riche et qu'il n'en avait pas besoin. Tu connais bien la vieille règle de ce monde et de tous les mondes : *Donnez plus à qui plus a.* C'est ce qu'on a fait pour le général. Comme il avait rapporté de ses voyages quinze ou vingt millions en bonnes espèces sonnantes et trébuchantes, tous les gouvernements ont voulu se l'attacher. — Louis-Philippe d'abord qui le fit pair de France, et Napoléon III ensuite, qui l'a mis au Sénat, où d'ailleurs il ne dit pas un mot et tient fort bien sa place. Les archevêques et les cardinaux, sachant qu'il n'est pas marié, lui font beaucoup de caresses, comptant sans doute qu'il mettra l'Eglise dans son testament.

— Et lui, qu'en pense-t-il?

— Il en rit et leur donne des espérances. Ce vieux renard n'est pas savant, et je crois bien que depuis l'école primaire, il n'a pas mis le nez dans un livre; mais, comme il a beaucoup de finesse et d'expérience, il flaire de loin tous les piéges... Fais-lui raconter quelque jour l'histoire de sa fortune, et tu verras de quel bronze étaient faits les soldats du premier Napoléon... Mais voici madame de Korenberg, il faut que je te présente.

— C'est donc la maîtresse du logis?

— Demande-le-lui, répliqua Lenoir en riant.

Au même instant, d'un regard et d'un sourire, la dame répondit à notre salut et nous invita à nous approcher d'elle : ce qui n'était pas facile, car elle était assise au coin de la cheminée et entourée d'un cercle nombreux.

Le portrait qu'en avait fait Lenoir me parut assez fidèle. Par la douceur étudiée de la physionomie et des manières, elle donnait l'idée d'une Catherine de Médicis quadragénaire; mais, par la beauté, elle était bien supérieure à la célèbre Florentine. En revanche, dans ses yeux hardis et déjà plissés par l'âge et par quelque autre chose encore, on lisait toute une vie d'aventures.

Après les premiers compliments, et quand nous fûmes assis, un des assistants reprit la conversation que notre entrée venait d'interrompre.

On parlait de Jésus-Christ, car la baronne aimait assez à montrer sa science, et même elle avait écrit pour le public un traité sur les *religions révélées*, dont un journal allemand faisait le plus grand éloge. (Il va sans dire que le correspondant du journal, juif de Berlin, avait son couvert mis, trois fois par semaine, chez la baronne, au bas bout de la table.)

— Au fond, dit-elle d'un air qui me parut à la fois profond et péremptoire, Jésus-Christ n'a rien inventé : il a pris à Moïse l'unité de Dieu; à Platon, l'immortalité de l'âme; à Jean-Baptiste, le baptême; à Zoroastre, les bons et les mauvais anges; aux Indiens, la trinité. Il a copié tout le monde.

— Tous les fondateurs de religion sont des plagiaires! conclut un grand jeune homme blond à la barbe épaisse et rousse, qui voulut résumer les débats et donner le dernier mot de la science moderne.

Et probablement il l'avait donné, car on ne parla plus de Jésus-Christ pendant tout le reste de la soirée.

Je demandai tout bas à Lenoir le nom de ce philosophe.

— On ne me l'a jamais dit, répliqua Lenoir; pour moi, je l'appelle Barberousse, à cause de la couleur de son poil. La baronne en fait le plus grand cas, dit-on, et le reçoit souvent à des heures indues... Elle a confié l'autre jour devant moi au vieux Buchamor qu'il avait l'étoffe d'un Richelieu et qu'on ferait bien de le mettre au conseil d'Etat... C'est tout ce que j'en sais...

— Qu'a répondu le général?

— Le vieux?... Il a dit bonnement : « Baronne, si ce garçon est un Richelieu, il n'a besoin ni de vous ni de moi pour faire son chemin, et, si ce n'est qu'un petit intrigant, comme il en a tout l'air, pourquoi me mêlerais-je de ses affaires?

— Parce que je le désire, général, a répliqué madame de Korenberg d'un air demi-caressant, demi-impérieux, moitié figue et moitié raisin, auquel le vieux n'a pas l'habitude de résister. Voyant ça, il a cargué les voiles, pris son chapeau et couru au ministère. Une heure après, il est revenu triomphant : « Eh bien! baronne, l'affaire est faite; votre Richelieu est placé, et j'ose dire qu'il aura une belle occasion de montrer ses talents... — Il est auditeur au conseil d'Etat? a demandé la baronne. — Mieux que cela. — Sous-préfet de première classe? — Mieux encore; il est nommé consul à Mazatlan, au Mexique. Excepté la fièvre jaune, qui n'y règne du reste que six mois de l'année, il sera merveilleusement à l'aise pour étudier la question mexicaine sans distraction; car on n'y voit pas un chat, m'a dit le ministre... Eh bien! vous ne me remerciez pas? vous paraissez mécontente? Qu'avez-vous donc, chère amie? La chère amie étouffait de colère. Elle avait compté garder Barberousse près d'elle et faire sa fortune en même temps. Barberousse, qui craint la fièvre jaune, n'a pas voulu quitter le pavé de Paris, et l'affaire en est là. Le vieux dragon s'est moqué d'eux; ils le sentent, mais ni l'un ni l'autre n'ose s'en plaindre. Buchamor est homme à les mettre tous deux à la porte dans un mouvement de colère.

— Est-ce qu'il est jaloux?

— Pas le moins du monde. Le vieux troupier ne se soucie plus de rien; mais il ne veut pas être pris pour dupe, et madame de Korenberg, qui n'est plus jeune et qui n'a jamais été respectable, sent plus que jamais le besoin d'être respectée. Or, le général, par son âge, par sa fortune, par son crédit, et peut-être encore plus par la fermeté connue de son caractère, est un furieux porte-respect.

Tout à coup un murmure flatteur s'éleva dans l'antichambre, traversa la foule, parcourut les deux premiers salons en grossissant toujours, et pénétra dans le troisième, où nous étions.

— Léa! Léa! Voici Léa!

V

Au même instant, Léa parut au bras du vieux Buchamor.

Un nuage, un flot, une fleur, une aurore, une étoile, tout ce que les poëtes ont vu, tout ce qu'ils ont inventé de plus beau, de plus souple, de plus gracieux, de plus limpide, de plus transparent, de plus lumineux, c'était Léa.

En la voyant entrer, les autres femmes parurent troublées, et les plus éclatantes pâlirent comme les étoiles au matin, quand le premier rayon du soleil commence à dorer le sommet des montagnes.

Quant aux hommes, ils se levèrent franchement pour saluer le nouvel astre et la baronne de Korenberg elle-même vit sa cour l'abandonner.

Un seul lui resta fidèle ou du moins ne se leva qu'à demi : c'était le pauvre Barberousse, consul de Mazatlan.

— Restez! lui dit-elle d'une voix étranglée par la fureur.

Il obéit, n'étant pas de force à braver la tempête; mais on pouvait lire aisément dans ses yeux la pensée de Dumanet quand il rencontra sans armes un lion sur la route de Constantine : « Mon Dieu! je voudrais bien m'enaller! »

Quant au général, rien ne peut rendre la joie, la tendresse et l'orgueil qui étincelaient dans ses yeux : on eût dit un père qui jouissait du triomphe de sa fille.

— Vous venez bien tard ce soir, ma chère Léa, commença la baronne d'un ton aigre-doux. On allait danser sans vous, je vous en avertis.

Léa sourit de l'air le plus aimable et voulut répondre, mais le vieux Buchamor lui coupa la parole :

— Ma chère baronne, dit-il, Léa vient quand il lui plaît, comme il lui plaît, et je ne veux pas qu'on la tourmente. Je veux qu'elle fasse sa volonté, toute sa volonté, rien que sa volonté : c'est ma volonté, à moi! Quant à danser sans elle, rien n'empêche d'essayer; je suis bien sûr que ma petite Léa ne manquera pas de cavaliers.

Et, en effet, elle n'en manquait pas, car tout ce qui pouvait mettre en cadence un pied devant l'autre se précipita pour l'inviter, à commencer par mon ami Lenoir. Moi seul, je restai en arrière, attendant avec impatience d'être présenté.

Tout à coup Léa m'aperçut et parla bas au général. Il me fit signe d'avancer et, sans s'inquiéter des demandes de quadrilles, de valses ou de polkas qui se croisaient autour d'elle, il lui dit :

— Ma petite Léa, le voilà. C'est le Fontpertuis que vous vouliez voir, Fontpertuis, du 3e hussards, tué dans une charge à Lutzen. Celui-ci m'a l'air d'un bon vivant et qui vaudra son grand-père. Bon chien chasse de race. Mais j'ai d'autres affaires et je vous laisse ensemble. La baronne me fait signe qu'elle a quelque chose d'important à dire. Qu'est-ce que ça peut-être, grand Dieu! Pourvu que ça ne soit pas de la haute politique, de l'algèbre ou de la théologie!

Il nous quitta en riant, pendant que l'orchestre jouait les premières mesures d'un quadrille, et que chacun cherchait sa danseuse.

A ce signal, mon ami Lenoir vint d'un air délibéré prendre la main de Léa. C'est à lui qu'elle avait promis le premier quadrille. Je lui cédai la place en le maudissant intérieurement et le donnant par surcroît à tous les diables d'enfer.

Alors, n'ayant plus d'autre occupation, je pensai à faire ma cour à madame la baronne de Korenberg, qui restait assise dans son fauteuil, soit pour garder l'air majestueux qui lui était naturel, soit pour ne pas s'essouffler en dansant, et par là faire couler diverses préparations savantes auxquelles on prétend qu'elle devait les lis et les roses de son teint.

J'arrivais à propos. Le général, après avoir échangé deux mots assez vifs avec elle, paraissait faire une retraite prudente, et Barberousse lui-même avait disparu.

La baronne était donc seule, car toute sa cour s'était dispersée à l'entrée de Léa; les femmes et les jeunes gens dansaient, les hommes mûrs péroraient; moi seul, j'étais sans emploi.

Elle s'en aperçut et me dit gracieusement :

— Monsieur Fontpertuis, j'ai beaucoup entendu parler de vous et de la manière la plus avantageuse...

Je m'inclinai avec respect et je demandai le nom de celui qui...

— Mon Dieu! continua la princesse, tout le monde en parle ici et même chez moi : Monsieur Lenoir d'abord, qui est votre ami, je crois; cette étourdie de Léa, qui est émerveillée de votre éloquence, et jusqu'au général, qui, sans vous avoir jamais ni vu, ni entendu, a déclaré que vous étiez le digne petit-fils du colonel Fontpertuis.

Je répliquai :

— Et vous, madame, ne faites-vous pas votre partie dans ce concert de louanges?

— J'ai très-bonne opinion de vous, moi aussi. Monsieur Lenoir nous a dit que vous étiez chevaleresque. Cela m'a fait grand plaisir. La chevalerie, la générosité, la tendresse de cœur, sont des qualités bien rares de notre temps, monsieur Fontpertuis, oh! oui, bien rares... (Ici elle poussa un grand soupir, à demi-étouffé par un corset trop étroit.)

J'avouai que, sans pouvoir me flatter d'être tout à fait chevaleresque, j'avais pour toutes les dames en général un respect si profond, joint à une tendresse si vive, que c'est à peine si les siècles passés pouvaient en offrir un autre exemple.

Je ne sais sous qu'elle forme j'enveloppai cette bêtise et plusieurs autres, et je crois bien que la baronne n'y faisait pas plus attention que moi. C'était une femme pratique et qui visait au solide. Or, nous étions en ce moment-là comme deux guerriers qui engagent le fer, mais sans vouloir pousser la botte à fond. Cependant, par habitude sans doute et pour s'entretenir la main, elle ne tarda pas à faire allusion à certaines confidences mystérieuses qu'elle avait reçues de Lenoir, et qui ne laissèrent pas de me troubler un peu, car qui pouvait savoir jusqu'où son imagination avait emporté mon ami?

Je voulus en vain me défendre d'avoir jamais été un héros de roman. Madame de Korenberg me loua de ma discrétion et de ma modestie, mais me dit qu'elle savait tout.

Je la priai en riant de m'apprendre tout ce qu'elle savait, car je l'ignorais moi-même, et je me rapprochai d'elle comme si j'avais été saisi d'une ardente curiosité.

— Nierez-vous, dit-elle, qu'étant exilé en Italie, une grande dame, une très-grande dame eut de l'amitié pour vous?

— Je le nie.

— Qu'elle vous vit pour la première fois dans un palais de Venise?

— Je le nie, madame, je le nie.

— Nierez-vous même que vous soyez allé à Venise?

— J'y suis allé.

— Et que vous ayez vu là une grande dame?

— Au contraire, j'en ai vu plusieurs; car tout ce qu'il y a de grandes dames de tous les pays va voir Venise en pèlerinage.

— Et que vous avez logé dans un palais?

— Comment aurais-je logé ailleurs? Il n'y a dans ce pays-là que des palais.

— Eh bien! conclut madame de Korenberg, vous voilà

convaincu. Nierez-vous aussi la jalousie d'un très-grand seigneur, qui avait des droits sur la dame et le duel au bord du canal?

— Je nierai tout, madame, car...

Au même moment le quadrille cessa, et Lenoir reparut, donnant la main à la belle Léa, qui vint s'asseoir à côté de la baronne.

Je me levai brusquement, je le pris par le bras, l'entraînai dans un coin du salon, et lui demandai ce qu'il avait raconté de moi à madame Korenberg et de quelle grande dame il avait voulu parler.

Mais lui, d'un grand sang-froid, me répondit :

— Je n'ai rien raconté que de vrai. J'ai changé les lieux, les temps et les personnes, pour donner plus de noblesse à l'aventure : voilà tout. C'est ton histoire de Blois que j'ai racontée. Ton palais était une maison du faubourg, ta grande dame était une blanchisseuse; le grand seigneur qui fut jaloux de toi, c'était un ouvrier du port, qui avait des droits antérieurs aux tiens sur la princesse; le duel eut lieu sur le bord de la Loire, qui servait de grand canal, et à coups de poing, faute d'épées, que nous n'eûmes pas, tu t'en souviens, le temps d'aller chercher. Quant au nom de la grande dame, j'en ai gardé le secret, et tu le garderas aussi, je pense, pour conserver ton prestige... Enfin je n'ai rien oublié, pas même ton œil gauche, qui fut poché d'un coup de poing et qui en resta jaune, vert et bleu, pendant toute la semaine; — j'ai eu soin seulement de transformer ce coup de poing trop vulgaire en un coup d'épée dans la poitrine, ce qui est noble et élégant. Plains-toi donc, ingrat!

— Mais quelle nécessité?...

Il se mit à rire.

— Mon ami, dit-il, crois-tu que si j'avais raconté ta véritable aventure et montré ta blanchisseuse comme je l'ai vue moi-même tenant le fer à la main, et repassant tes chemises et les miennes, crois-tu que j'aurais attiré sur toi l'attention des dames?... Jamais de la vie!... Et cependant, au fond, n'as-tu pas fait pour elle tout ce qu'on fait pour les plus grandes princesses? Ne l'as-tu pas aimée follement? n'as-tu pas fait ta cour pendant six mois? n'as-tu pas menacé de te tuer, si elle se montrait cruelle? n'as-tu pas été jaloux? n'as-tu pas rôdé sous sa fenêtre? ne l'as-tu pas guettée dans la rue, dans la maison, dans le jardin, entre deux portes? N'as-tu pas baisé avec transport ses bras ronds et potelés, je l'avoue, mais rouges comme la brique et qui sentaient l'eau de javelle et l'amidon? N'as-tu pas fait pour la revoir en secret plus de trois cents lieues, aller et retour, quand le moindre accident pouvait te livrer à la justice sommaire des conseils de guerre de Bonaparte? Enfin, après ce brusque retour qui faillit te coûter la vie, n'as-tu pas, en voyant l'ombre d'un sous-officier de cuirassiers derrière certaine fenêtre, n'as-tu pas eu l'envie folle de la poignarder, de le poignarder, de te poignarder toi-même, et n'est-ce pas moi qui t'ai sagement détourné de cette triple sottise, et qui t'ai reconduit à la frontière belge, moitié de gré, moitié de force?

— Je l'avoue.

— Eh bien! reprit Lenoir triomphalement, puisque tu l'as aimée, puisqu'elle t'a trompé, puisque tu t'es battu, puisque tu as voulu te tuer, n'as-tu pas eu tout ce qui fait les grandes passions? Et, quant à la femme, quelle différence vois-tu entre ta chère blanchisseuse et la baronne de Korenberg, par exemple, qui se croit certainement la créature la plus accomplie de son sexe? Pour moi, je n'en vois qu'une : c'est que les jupes sont d'étoffe différente.

— Bien; je te pardonne en faveur de l'intention. Mais qui t'obligeait à parler de mes premières amours?

— Douze mille raisons, dont la première est que je n'avais rien de plus intéressant à dire ce jour-là, et qu'un homme d'esprit comme je me flatte de l'être ne doit jamais rester court dans la conversation.

— La seconde?

— La seconde, c'est que ton histoire ainsi racontée te faisait le plus grand honneur aux yeux des dames.

— Et la troisième?

— La troisième, c'est qu'elle était vraie au point de vue subjectif, sinon au point de vue objectif; car il s'agissait, n'est-ce pas, de montrer que tu avais été tendre, brave et chevaleresque, et que tu l'as été réellement, et tu le serais encore en pareille circonstance, j'en mettrais ma main au feu.

— Mais la quatrième?

— La quatrième?... Va te promener! On va bientôt entamer une valse, et je vois une belle Hambourgeoise qui me cherche des yeux avec inquiétude, craignant que je l'aie oubliée.

— Est-ce une fille? une femme? une veuve?

— C'est mieux que tout cela : une femme mariée qui a obtenu le divorce... Elle en a profité pour suivre un de ses compatriotes, faiseur de complaintes, qu'elle croyait poëte comme Henri Heine et musicien comme Mozart, un homme de génie enfin... Tous les barbouilleurs de papier ont du génie en Allemagne. Au bout deux ans, le nouveau Mozart, qui se faisait nourrir par elle, est mort de phthisie, disent les uns; d'amour, disent les autres, ou d'amour et de phthisie ensemble, à ce que je crois.

— Elle se console!...

— Comme tu vois... Elle m'a confié ses malheurs d'une voix mélancolique; j'ai répondu avec attendrissement que j'en étais touché, et j'ai offert mes sympathies... modestement d'abord, puis avec plus de hardiesse, quand j'ai vu qu'elle m'écoutait favorablement. Sa grimace de veuve éplorée s'est changée en douce rêverie, la rêverie en sourire, et maintenant nous rions franchement à l'unisson. La semaine dernière, elle me disait en appuyant sa tête sur ma poitrine, comme font dans les romans anglais toutes les jolies filles qui vont se marier : « Cher cœur, il ne manque plus à mon bonheur que de porter ton nom... »

— Qu'as-tu répondu? La botte était directe.

— J'ai répondu : « Chère âme, je donnerais la moitié de mon salut éternel pour avoir le droit de t'offrir mon nom en légitime mariage; mais ma religion, tu le sais, ne me permet pas d'épouser même un ange, quand cet ange est divorcé. » Elle a poussé un profond soupir et m'a dit : « Ah! tu ne m'aimes pas après tout ce que j'ai fait pour toi! » Puis elle a essayé de pleurer, mais ça ne lui va; elle est trop grasse. Moi, au lieu de la consoler, ce qui est ennuyeux, j'ai pris mon chapeau et je suis sorti. Deux jours après, elle est venue chez moi, ce qu'elle n'avait jamais fait, et m'a dit qu'elle m'aimait toujours, quoique je ne l'aimasse guère, et qu'elle continuerait à se damner pour moi. Et, ma foi! elle continue.

— A-t-elle des enfants?

— Deux ou trois, qu'elle a laissés, bien entendu, à la charge de son premier mari, qui n'est autre que M. Frédéric Kronz, principal associé de la maison Kronz, Schultz et Tripp, la plus renommée de Hambourg pour les salaisons et les cuirs de la Plata. Quant à Dorothée (c'est le nom de mes amours) elle jouit paisiblement d'une fortune de trois millions que le vieux Tripp, son père, lui a laissée en héritage, lorsqu'il mourut en 1850. Je crois même qu'elle comptait d'abord un peu sur le rayonnement de ses millions pour vaincre ma répugnance contre le divorce; mais au premier mot qu'elle dit de son trésor, je lui fermai si nettement la bouche qu'elle n'a plus osé y revenir. Je veux bien me donner, comme elle dit, mais non me rendre ridicule.

— Et tu mourras garçon?

— S'il le faut... Mais j'entends les premières mesures de la valse...

Et, d'un pied léger, il alla rejoindre la belle Dorothée.

Je cherchai des yeux Léa. Elle avait disparu. N'ayant invité personne à danser, je me trouvais tout à fait désemparé; j'entrai alors dans la serre, et au détour, entre deux orangers, j'aperçus le général, qui paraissait causer

avec elle, et même, à ce qu'il me sembla, la gronder assez vivement.

Comme je me retirais par discrétion, sans paraître les avoir vus, le vieux Buchamor me dit :

— Approchez, Fonterpuis; vous n'êtes pas de trop, au contraire. Il s'agit d'une affaire de vie ou de mort, et, tout jeune que vous êtes, vous pouvez donner un bon conseil à Léa.

VI

Jamais étonnement ne fut pareil au mien. Affaire de vie ou de mort !... Et il s'agissait de Léa !

Je ne trouvais par un mot à répondre, et je fus encore bien plus étonné lorsque j'entendis la belle Léa répliquer :

— Eh bien, soit ! monsieur Fonterpuis sera juge entre nous. Aussi bien, tôt ou tard, je serais allée lui demander conseil. Maintenant, mon vieil ami, parlez.

Alors le général se tourna de mon côté, et me dit :

— Eh bien ! puisqu'elle le veut, puisqu'elle est folle. comme d'ailleurs presque toutes les femmes, puisqu'elle ne veut rien écouter, voici l'affaire. Léa veut entrer au théâtre.

— Au théâtre ! m'écriai-je stupéfait.

— Oui; elle veut être comédienne, tragédienne, sauteuse, danseuse, ou je ne sais quoi d'insensé... Elle montrera au public sa voix, ses bras, ses jambes; elle aura des poses, elle prendra des attitudes, elle se peindra de rouge et de blanc; elle tombera dans les bras d'un monsieur enfariné comme elle, qui l'embrassera sur l'épaule devant deux mille personnes; elle sera applaudie (si elle l'est), et alors elle reviendra du fond des coulisses avec le monsieur enfariné, qui lui donnera la main en souriant, et elle fera des mines pour montrer sa joie... Ça c'est très-bien; mais si par hasard elle est sifflée, car enfin on est sifflé quelquefois, soit pour son compte soit pour celui de l'auteur, et si l'on n'est pas sifflé par les Parisiens, qui sont des gens polis et indulgents, on peut l'être par les Rouennais et les Lillois, qui sont des gens sincères; — si Léa était sifflée, que fera-t-elle ? s'avancera-t-elle vers les spectateurs pour leur dire :

— Messieurs, vous croyez siffler une simple cabotine, une petite comédienne du théâtre d'Yvetot. Eh bien ! vous vous trompez. Je suis madame la marquise Eglantine Léa de Rochepont. Mon père était vicomte et riche; mon mari est plus riche encore et marquis. Je pourrais vivre tranquillement avec lui dans un bon château du Berri, entouré de bonnes terres qui sont à lui et à moi; je serais honorée de mon mari, respecté de mes voisins, aimée de tous; mais j'ai mieux aimé être sifflée par vous. Chacun son goût, n'est-ce pas ?

Pendant ce discours, Léa donnait des marques de la plus vive impatience. Enfin elle éclata.

— Avez-vous tout dit, mon cher général ? répliqua-t-elle.

— A peu près. Le reste viendra tout a l'heure.

— Eh bien ! à mon tour maintenant... Oui, je suis marquise de Rochepont par mon mari. Hélas ! je n'ai que trop de raisons de m'en souvenir... Mais quoi ! si mon mari m'a rendu la vie commune insupportable, si j'ai dû supporter pendant trois ans ses infidélités, si quelque chose de plus terrible encore et que je ne puis révéler s'est passé entre nous, si sa vue me fait horreur, si j'ai dû chercher un asile à Paris contre sa fureur, s'il garde ma dot et m'a réduite depuis six mois à vivre de la vente de mes bijoux, n'est-il pas juste que je cherche dans le travail et surtout dans l'art et la littérature des moyens d'existence ! Répondez, monsieur Fonpertuis.

Je répondis gravement :

— C'est juste.

— J'en étais sûr, reprit le vieux Buchamor. Auprès des jeunes gens, les jolies femmes ont toujours raison, et Fontpertuis est d'âge à se laisser troubler par vos beaux yeux, ma chère petite Léa... Mais allons au fond des choses, et c'est ici, jeune homme, que nous avons besoin (ou plutôt que Léa a besoin) de vos lumières de jurisconsulte... Léa n'est séparée ni de corps ni de biens de son mari. Elle dit qu'il a des maîtresses, c'est possible; mais, si l'on pendait tous les maris qui font des sottises en France, le pays ressemblerait bientôt à un désert... Elle dit qu'il l'a maltraitée... ça, c'est possible...

Léa parut indignée.

— Là ! là ! mon enfant, je vous crois, puisque vous le dites, reprit le vieux Buchamor; mais enfin on a vu ni témoin ni trace de ces mauvais traitements. Sa vue vous fait horreur? Vous êtes difficile, ma chère Léa; car il est bel homme et ferait un beau carabinier. Pour lui, je vous assure que votre vue lui ferait grand plaisir et qu'il ne demande que de vous ramener au logis; il me l'écrivait encore, il y a trois jours.

— Retourner avec lui, jamais ! Plutôt mourir ! dit Léa.

— Quant à vous couper les vivres comme il le fait depuis six mois, continua le général, vous conviendrez qu'il n'y a pas de moyen plus doux de vous ramener à la maison.

— C'est pour cela, dit Léa, que je veux être comédienne et goûter les saines délices de l'art et de la liberté.

— Mais si votre mari, armé de la loi veut vous ramener chez lui entre deux gendarmes...

— Il n'osera pas, répliqua-t-elle; il y a des secrets terribles....

— Dites-lui donc, Fontpertuis, qu'il aura pour lui le droit et la force.

— Eh bien ! je plaiderai, et monsieur Fontpertuis, qui est l'avocat des femmes opprimées, me fera gagner mon procès. N'est-ce pas, monsieur?

Naturellement j'en fis la promesse.

— Et, ajouta-t-elle, mon vieil ami le général Buchamor, que voilà et qui me gronde si souvent en particulier, viendra témoigner en public pour moi... Monsieur Fontpertuis, je veux vous revoir; nous aurons à causer ensemble.... Dansez-vous ? Je vous invite pour la prochaine polka-mazurke. A bientôt.

Là-dessus, elle se leva, nous fit la plus gracieuse révérence, accompagnée d'un sourire ravissant, et alla se perdre dans la foule de ceux qui dansaient.

— Puisque nous voilà seuls, dit le général, allumez ce cigare et causons... Vous venez de voir cette petite femme folle et charmante? Elle rit, elle chante, elle danse; elle tourne la tête aux plus sages, aux plus savants, aux plus fous, à tout le monde enfin; elle croit que ce métier d'être adorée va durer des siècles. Eh bien ! je n'ose pas l'en avertir, mais elle est à deux doigts de la mort !...

Et comme je me récriais :

— Je sais ce que je dis, poursuivit le vieux Buchamor d'un voix grave... A deux doigts de la mort ! Et pas un de ceux qui sont là, et qui lui débitent tant de compliments et de sottises, n'est capable de détourner le coup.., personne n'en a le moindre soupçon, personne, excepté moi, qui ne puis rien pour la protéger... son père lui-même, s'il vivait encore, ne le pourrait pas.

— Mais qui donc la menace de mort?

— Qui?... son mari, parbleu !

— Il faut avertir les magistrats !

— Très-bien ! Mais croyez-vous que Rochepont soit assez fou pour annoncer son projet ?... Pas le moins du monde. Il est amoureux de sa femme, il est violent, emporté, je sais de bonne part qu'il fait surveiller Léa... Au premier faux pas qu'elle voudra faire, la pauvre enfant risque d'être poignardée. Je connais Rochepont. Il

a des torts graves, c'est vrai; mais non de ceux qu'une femme sensée ne pardonne pas. Léa dit à mots couverts qu'il en a d'autres et de plus terribles: je n'en sais rien, et d'ailleurs ce n'est pas à moi de l'excuser; mais il a des droits aussi, et c'est ce qu'elle oublie. Un de ces jours, il viendra la prendre comme Barbe-Bleue, il l'entraînera dans son château, fermera la porte, et crac! lui coupera le cou, sans que personne en soit averti... La justice viendra plus tard et Rochepont rendra ses comptes. C'est bien; mais ma pauvre Léa, qui est jolie comme une fleur, douce comme une colombe, gracieuse comme un colibri, ne sera plus que poussière... Morbleu! je veux qu'elle vive, qu'elle soit heureuse, et surtout qu'elle ne fasse pas de folies. J'ai bercé cette enfant sur mes genoux; son père, qui était mon voisin de campagne et mon ami, me l'a confiée en mourant. Je ne veux pas qu'elle et son mari deviennent un jour les héros d'une cause célèbre... Non, reprit-il avec plus de force, je ne le veux pas, et cela ne sera pas du vivant de Toinet Buchamor.

Il y eut un court silence. Le général ajouta:

— Par bonheur, elle n'a point fait encore de sottise irréparable. Elle a quitté son mari, mais elle peut le rejoindre sans éclat et sans scandale. J'ai prié Rochepont de ne point se hâter, promettant de ramener la fugitive par la douceur; mais je sens qu'il va m'échapper. A certains mots de sa dernière lettre, je devine sa fureur et les terribles effets qu'elle peut avoir... A quoi faudra-t-il s'attendre s'il apprend qu'elle veut se faire comédienne?

— Qui lui a donné cette idée?

— Est-ce que je sais, moi? Sans doute quelqu'un de ceux que vous voyez, qui sont presque tous peintres, poëtes, sculpteurs, comédiens, journalistes, et qui ne connaissent rien de plus beau que d'occuper le public de leurs affaires; ou bien encore quelqu'une de ces vieilles dames que madame de Korenberg appelle ici et qui, sous prétexte d'amour, d'art et de poésie, ont rôti le balai dans les cinq parties du monde. Ces vieilles ont la rage de faire des prosélytes, et, pour éblouir les badauds, elles appellent ça émanciper un sexe faible et persécuté... Ah! certes, elles se sont terriblement émancipées avant de travailler à l'émancipation des autres!...

Et comme je riais de sa colère, il ajouta:

— Pour conclure, Fontpertuis, voici ce que j'attends de vous... Léa, sans vous connaître beaucoup, a grande confiance en vous, elle me l'a dit. Elle vous a entendu parler l'autre jour, à la cour d'assises; vos idées lui ont plu, votre éloquence davantage; votre ami Lenoir est venu avant-hier à la maison pour faire de vous un tel portrait que Bayard et saint Augustin en auraient été jaloux... Ne rougissez pas: c'est la faute de Lenoir, et non la vôtre... Vous êtes modeste, vous, cela va sans dire... Enfin ce portrait, ressemblant ou non, a donné aux dames une telle envie de vous voir, qu'elles n'en auraient pas dormi de la nuit, si vous aviez manqué de venir ce soir... Or, je sais de bonne part que Léa, conseillée par une sage personne, dont je crois connaître le nom et qui serait bien aise de se débarrasser de la concurrence, veut intenter à son mari un procès en séparation; elle a compté sur vous pour l'aider dans ce beau projet et pour plaider sa cause... N'en faites rien, voilà ce que je vous demande. Faites-lui voir qu'elle est folle; qu'elle aura contre elle la loi, les juges, le public; qu'elle perdra son procès, et qu'elle sera forcée de retourner avec son mari après l'avoir offensé d'une manière irréparable... Dites-lui ça, vous qui êtes jeune, qui êtes avocat et qui connaissez la loi. Le sermon, venant de vous, fera bien plus d'effet. Elle se défie de moi à cause de mes soixante-douze ans... Et surtout détournez-la de se faire comédienne, car, j'en suis sûr, Rochepont, qui est un gentilhomme campagnard, et qui n'a jamais vu de comédienne, excepté dans les coulisses de Vierzon et de Nevers, s'en fait une telle idée qu'il la poignardera sans remords pour sauver l'honneur de son nom... N'insistez pas trop sur cette idée, car elle est si romanesque qu'elle serait capable de sauter tout exprès par-dessus cet obstacle, comme un jeune cabri saute par-dessus un rocher; mais, en lui parlant pensez-y toujours.

— Je vous remercie de cette marque de confiance, mon général.

Le général me serra la main et me dit avec quelque émotion:

— Cette confiance est plus grande que vous ne pouvez croire, mais vous m'avez plu du premier coup. Vous avez l'air franc, joyeux et hardi, et j'aime les bons compagnons comme vous.

Je l'interrompis en riant:

— Même quand ils ne sont pas de votre parti, général.

Le vieux Buchamor répliqua:

— Qu'appelez-vous mon parti, jeune homme? Est-ce qu'on est d'un parti à mon âge et quand on a roulé comme moi à travers le monde? Vous croyez que je vous en veux, parce que vous vous êtes fait condamner à mort par un conseil de guerre?... Enfant! J'en aurais fait autant à votre âge! J'ai été condamné deux fois par contumace, moi qui vous parle, et j'ai essuyé cinq coups de fusil de la gendarmerie qui me poursuivait, le 15 juin 1817, à trois cents pas de la frontière suisse. Condamné à mort! Qu'est-ce que ça prouve? Qu'on n'est pas de l'avis du gouvernement actuel, et que le gouvernement à venir vous dressera des statues... Voyez Ney... Les Bourbons l'ont appelé traître et l'ont fusillé... S'il avait pu s'échapper, Louis-Philippe l'aurait appelé héros sublime et l'aurait fait pair de France et ministre de la guerre, et Napoléon III, de son vivant, aurait fait couler en bronze sa statue... Savez-vous, quand je passai en Suisse, poursuivi, comme je vous l'ai dit, par les gendarmes, — savez-vous quel était l'état de ma fortune? J'avais trois napoléons en poche; je venais de lire sur le mur de la mairie d'Ornans une affiche qui donnait mon signalement, m'appelait facteux, misérable, scélérat, criminel, rebelle au roi, rebelle à la Charte, et qui promettait une prime de deux cents francs à qui me livrerait aux autorités. Tout cela était signé « comte d'Arlon. » Ce comte était un préfet de Napoléon, chez qui j'avais dîné un jour en allant en Allemagne, vers le mois de mai 1809. Il m'avait fait de grandes protestations d'amitié, me croyant alors sur le point de devenir général et maréchal. Quand il vit que la chance tournait, il tourna aussi, devint ardent royaliste et voulut me faire couper le cou. C'est la politique, ça... Vingt ans plus tard, en 1837, comme j'allais pour la première fois à la chambre des pairs, où Louis-Philippe venait de me placer, en entrant dans la salle, j'aperçois au premier rang d'Arlon, qui me sourit d'un air agréable et vient me serrer la main.

Je lui dis:

— Monsieur, je ne vous connais pas.

Son sourire devint une grimace. Il restait debout la main tendue, la bouche ouverte, ne sachant que dire, car il voyait dans mes yeux que je l'avais parfaitement reconnu. Il me dit enfin:

— Général, je suis le comte d'Arlon.

Je lui répliquai:

— Je n'ai connu qu'un comte d'Arlon, qui était préfet de Besançon en 1817 et qui a voulu me faire fusiller... C'était un mauvais gueux... Est-ce vous?

Il répondit en bégayant:

— Je croyais, général, qu'après vingt ans passés...

— Vous aviez tort de croire... Et si vous tenez à vos oreilles ne me parlez plus jamais.

Il se le tint pour dit, et j'ai passé onze ans à trois pas de lui sans qu'il ait osé une seule fois me regarder en face... Voyez-vous, jeune homme, moi, je n'entends rien à vos histoires de république ou de monarchie. Je

ne connais que deux classes de gens, ceux qui vont au feu franchement et ceux qui, sans courir aucun risque, attendent la fin de la bataille pour piller les bagages du vaincu. Et, ma foi ! j'ai toujours aimé les braves gens et détesté les pleutres.

C'est pour ça, mon cher garçon, que je vous aime, — pour ça et parce que vous ressemblez trait pour trait à votre grand-père Fontpertuis, qui était l'un de mes plus chers camarades. Il était grand, mince et élancé comme vous, avec de fines moustaches noires qui accrochaient tous les cœurs et de longs éperons qui déchiraient toutes les robes... Ah ! c'était le bon temps alors; on était jeune, on aimait, on se battait... Aujourd'hui l'on fait des discours longs d'une aune, les jeunes gens vont fumer à l'écart et parler politique ou chevaux anglais... Mais j'oublie que Léa vous attend pour sa polka-mazurke. Allez, Fontpertuis, allez, et n'oubliez pas ce que je vous ai recommandé.

VII

Au moment où je rentrai dans le grand salon, la joie était au comble dans la maison du vieux Buchamor.

Les gens graves, les aspirants magistrats, les officiers supérieurs, les diplomates ou apprentis diplomates s'étaient, pour la plupart donné rendez-vous au buffet, et se rafraîchissaient à grand renfort de punch et de baba en attendant le souper.

Les autres, je veux dire les jeunes gens des deux sexes, les artistes, et tous ceux dont le gravité ne pouvait pas servir l'avancement, étaient donc restés maîtres du terrain, et cabriolaient franchement sous la présidence de la baronne de Korenberg et de quelques autres matrones, que l'âge avait mises hors de service.

La reine de ce monde incontestablement, c'était Léa. Vêtue ou plutôt drapée d'une gaze blanche qui flottait autour d'elle comme un nuage, elle dansait avec une grâce chaste et charmante, qui attirait sur elle tous les regards. Son teint, d'une transparence admirable, qui ne devait rien qu'à la nature, réflétait comme un miroir tous les impressions de son âme, et dans ses yeux, doux, profonds et limpides, dont rien n'avait pu altérer encore l'insouciance et la gaieté, on ne lisait à ce moment que la joie d'être belle et de l'entendre dire.

A la voir, on l'aurait crue à mille lieues de la sombre destinée dont la menaçait le vieux général; moi-même, je finis par croire que j'avais rêvé tout ce que je venais d'entendre et par n'y plus penser.

En revanche, je ne pouvais me lasser de la contempler. La quadrille venait de finir. Un jeune Toulousain, en ce temps-là célèbre par deux ou trois duels heureux où il avait montré l'adresse et le sang-froid d'un maître d'armes, la reconduisit à sa place en retroussant ses moustaches d'nn air vainqueur, et, voyant Léa lui sourire et le remercier suivant l'usage, ne douta pas qu'elle ne dût être à lui un jour ou l'autre. Il s'assit donc auprès d'elle pour achever sa défaite.

Au même instant, je m'approchai, et Léa, soit qu'elle voulût se débarrasser de lui, soit qu'elle voulût me faire honneur, m'indiqua du doigt la chaise voisine pour m'engager à m'asseoir, ce que je me hâtai de faire, non sans quelque jalousie contre le Toulousain.

Celui-ci, de son côté, feignant de ne pas me voir ou de ne pas me connaître, continua la conversation, comme si j'avais été un meuble et ne parut pas prendre garde à moi.

Mais Léa ne l'entendait pas ainsi. Sans répondre au Toulousain, dont elle avait très-bien vu le manége, elle me dit :

— Monsieur Fontpertuis, je vous présente monsieur Letranchant d'Escarbouillac, un de nos critiques d'art et de nos feuilletonistes dramatiques les plus illustres.

Je saluai très-poliment en disant que je connaissais depuis longtemps le nom de monsieur Letranchant d'Escarbouillac, et que j'étais vraiment heureux de cette rencontre inespérée.

Il reçut cette nouvelle d'un air qui tenait à la fois du gentilhomme, du critique d'art et du capitan, et qui me donna grande envie de rire. Le gentilhomme voulait montrer sa condescendance; le critique d'art voulait qu'on sût bien qu'il était pontife dans son métier, et que nul ne peignait de couleurs plus vives les concours de la Vénus de Milo ou les angoisses d'Arthur à la recherche d'Ernestine; le capitan enfin consentait, par grande bonté d'âme, à ne massacrer personne ce soir-là, mais à condition, bien entendu qu'on saurait reconnaître cette générosité en lui cédant partout la place.

Toutes ces nuances, mêlées d'une assez vive indignation d'avoir été présenté le premier, se firent voir dans le salut presque hautain par lequel il répondit à mon compliment.

Mais Léa, à qui sans doute il venait de dire quelque impertinence, ne parut pas s'inquiéter de son mécontentement et me présenta à mon tour.

— Monsieur Letranchant d'Escarbouillac, je vous présente monsieur Fontpertuis, avocat. Maintenant que nous nous connaissons parfaitement, continua Léa en riant, reprenons le fil de votre discours, que l'arrivée de monsieur Fontpertuis vient de couper... Vous disiez, monsieur d'Escarbouillac?...

Là-dessus la critique d'art, irrité sans que je pusse savoir pourquoi, répondit brusquement :

— Moi, madame ? Je ne disais rien... Je n'ai plus rien à dire...

Et se levant, il nous quitta.

Quand il fut parti, je demandai :

— Est-ce moi, madame, qui fais fuir ce gentilhomme?

— Ne vous en accusez pas, dit Léa ; vous m'avez rendu service. Ce gentilhomme, comme vous l'appelez, est de ceux qui ne peuvent voir une femme sans lui offrir leurs services, et qui la croient vaincue aussitôt qu'elle est attaquée. En un mot, c'est un fat, et je suis bien aise que vous l'ayez renvoyé. S'il pouvait s'offenser et me tenir rigueur pendant quelques semaines, mon bonheur serait complet. Malheureusement, je vais le retrouver bientôt et comment pourrai-je alors l'éviter...

— Vous le retrouverez ? Où donc?

— Au théâtre, où il sera mon juge, car il a dans sa main l'un des sept ou huit feuilletons de Paris; et, si je blesse son amour-propre, il pourra, lui, m'écorcher toute vive du bec de sa plume.

— Mais, madame, vous êtes donc décidée à vous faire comédienne?

— Si décidée, que le jour de mes débuts est fixé au 25 février prochain.

— A quel théâtre ?

— Au ***. Je n'en ai rien dit encore, si ce n'est à deux ou trois de mes amis, qui peuvent me servir dans ce dessein. J'étudie en secret depuis six mois, sous la direction de M***, du Théâtre-Français. Le vieux général lui-même n'en savait rien, lorsque j'en ai parlé ce soir, pour la première fois ; il a jeté les hauts cris, comme vous l'avez vu... Mais ma résolution est prise, rien ne m'en fera changer, et là-dessus, monsieur Fontpertuis, nous causerons plus tard de tout cela... A demain les affaires sérieuses. Ce soir, je veux danser, et vous ?...

Je n'étais pas venu au bal pour donner des consultations, mais pour danser, et, ma foi quand je me sentis mollement bercé par les molles ondulations de la mazurke, quand elle s'appuya doucement sur mon bras, s'abandonnant à moi avec une douce langueur comme si elle m'eût chargé de sa destinée, quand je frémis de plaisir au contact de cette femme jeune et charmante, dont un statuaire de génie aurait eu peine à modeler les merveilleux concours, quand le parfum pénétrant et doux dont elle était imprégnée et entourée comme

d'une vapeur légère m'eût fait perdre le sens de la réalité au point que je ne savais plus si j'étais sur la terre ou dans quelque planète inconnue, alors, je dois l'avouer, j'oubliai tout à fait la mission que m'avait confiée le vieux Buchamor, et je tombai pour quelques minutes dans une ivresse délicieuse.

En deux mots, je devins amoureux de Léa, mais amoureux jusqu'à la folie, et, en la reconduisant à sa place, j'eus peine à ne pas le lui dire; mais la crainte de recevoir le même accueil que le fier d'Escarbouillac m'imposa silence. Je craignis de compromettre par trop de précipitation mon bonheur présent et à venir.

Mais un incident que je ne prévoyais pas interrompit bientôt mes délicieuses rêveries.

Les portes-fenêtres du grand salon s'ouvraient sur le jardin. Comme le temps était assez doux ce soir-là, bien qu'on fût au mois de décembre, je sortis pour me promener dans une allée et j'entendis au fond d'un kiosque prononcer mon nom par une voix qui ne m'était pas inconnue. C'était celle du critique d'art, qui causait avec une autre personne. Je les distinguais à peine dans la pénombre.

— Connaissez-vous ce Fontpertuis? demanda d'Escarbouillac d'une voix dédaigneuse. D'où sort-il? Personne ne l'avait encore vu. Il est tombé ce soir chez le vieux Buchamor comme un aérolithe.

— C'est un jeune avocat qui vient de débuter avec éclat, répondit l'autre, en qui je reconnus bientôt le vaudevilliste... Le papa Rondelet, qui va quitter le métier pour être procureur général à Paris, disait l'autre jour devant moi qu'il serait son héritier présomptif au palais, et que tôt ou tard ce jeune homme jouerait un rôle important dans l'Etat. Il paraît qu'il est républicain et qu'on l'a déjà fusillé ou à peu près au 2 décembre.

— Fusillé! interrompit le Toulousain étonné.

— Mon Dieu! reprit le vaudevilliste, vous savez bien ce que parler veut dire. On fusille si mal aujourd'hui, qu'il faut toujours s'y reprendre à deux fois pour achever un homme. Eh bien! celui-là gagna la frontière avec deux balles dans le corps, qui ne l'ont ni défiguré ni rendu infirme; car vous voyez qu'il est joli garçon, et tout à l'heure il dansait supérieurement avec Léa, qui, de son côté, tournait sur lui des yeux de gazelle... Mais, vous le savez mieux que personne, cher ami, car son arrivée vous a mis en fuite, je crois.

— En fuite? moi! dit le critique d'art, indigné; si je croyais que ce *démoc-soc* eût l'audace de prétendre à Léa...

— Eh bien! que feriez-vous?

— Suffit, je m'entends.

Et, d'un geste qu'aurait envié d'Artagnan, il dessina dans l'air un magnifique coup d'épée.

L'autre éclata de rire.

— Mon cher d'Escarbouillac, dit-il, vous êtes un vaillant, c'est connu; un brave à trois poils, une fine lame, un digne émule de Cyrano de Bergerac. Mais que pouvez-vous faire contre un caprice de femme? Et, s'il plaît à Léa de vous mettre à la porte, toute votre vaillance ne vous servira de rien. D'ailleurs quels droits avez-vous sur Léa? Vous a-t-elle au moins donné des espérances?

J'attendais, le cœur palpitant, la réponse du critique d'art; car, bien qu'en amour la parole d'un fat ne soit pas parole d'Evangile, elle suffit du moins pour donner des doutes.

Avoir des doutes sur Léa, quel supplice!

Heureusement le Toulousain avoua, d'assez mauvaise grâce, il est vrai, qu'il en était encore à la période des rêves; mais... ajouta-t-il.

— Eh bien! reprit le vaudevilliste, nous en sommes tous là. Vous désirez, vous espérez...; moi aussi, je désire et j'espère!... Chacun aura son tour, croyez-moi; mais il faut attendre que la pomme soit mûre pour la cueillir, et ne pas nous couper la gorge d'avance en nous la disputant... Qui sait même si elle mûrira jamais? Laissez Léa entrer au théâtre, le reste viendra de soi. En attendant, n'attirez pas l'attention du vieux général, qui veille sur elle comme sur sa fille, et qui pourrait bien faire revenir le mari au moment où nous l'attendrons le moins.

— Le mari?... quel mari?

— Un vrai mari, mon cher, un mari en chair et en os, le marquis de Rochepont, qu'on dit jaloux comme un tigre, sombre comme un rhinocéros et grand massacreur de gens... Il court sur lui des histoires que personne ne peut prouver, mais qui font frémir.

— S'il est jaloux, il ne le montre guère. Pourquoi laisse-t-il Léa venir seule ici?...

— Pourquoi?... Pourquoi?... C'est là le mystère; mais ne vous y fiez pas, d'Escarbouillac... il est bon chasseur, bon tireur, et s'il venait à vous prendre pour cible...

— Ah! parbleu! s'écria le Toulousain, je voudrais voir cela, et pour preuve, tenez, je parie qu'avant six jours Léa n'aura plus rien à me refuser.

Je ne crus pas nécessaire d'en entendre davantage et je revins dans le grand salon.

Avant six jours!... Et c'est d'elle que ce fat osait parler ainsi! et c'est contre moi qu'il brandissait son invincible épée!

VIII

Je revenais à propos.

Le vieux général Buchamor donnait en ce moment même (à la satisfaction universelle), le signal du souper, et chacun se précipitait à sa suite, jouant des coudes, marchand sur le pied des femmes, foulant, écrasant, poussant des cris de joie ou de douleur, laissant voir enfin dans toute sa beauté le monstrueux appétit de la bête humaine.

J'allai suivre cet exemple et m'engouffrer avec les autres dans le courant irrésistible qui entraînait tout le monde vers la salle à manger, lorsque mon ami Lenoir me retint par le bras et me dit à demi-voix :

— Laisse passer les affamés, qui craignent toujours de n'avoir pas assez de jambon, de volailles, de truffes et de pâté. Le général m'a chargé de te retenir. Va donner le bras à la belle Léa, qui t'attend et qui te conduira dans le cabinet de travail du vieux Buchamor, où je te rejoindrai tout à l'heure. C'est là que nous allons souper dans l'intimité et causer librement, portes fermées, loin des étrangers et des domestiques. Va, cours, vole, et reviens..., comme dit je ne sais plus qui.

En effet, Léa, prévenue, m'attendait, prit mon bras, et, par un couloir dérobé, me fit entrer dans une chambre de grandeur médiocre et de forme circulaire, qui formait ce que Lenoir avait appelé d'un nom peut-être trop pompeux: le cabinet de travail du général.

C'est là que le vieux Buchamor, ennuyé du fracas et du tohu-bohu de la salle à manger, réunissait l'élite de ses hôtes ou du moins ceux qu'il voulait admettre dans son intimité.

Très-peu de meubles, douze fauteuils seulement, mais capitonnés et recouverts de soie rouge. Au milieu, une table ronde en bois de chêne solidement appuyée sur six pieds sculptés qui se terminaient par des têtes de gorgones. Au mur, des pistolets damasquinés, des sabres français, persans et turcs, un casque percé de deux biscaïens, des révolvers modernes, des armes du plus grand prix, de tous les temps et de tous les peuples. Evidemment les armes étaient le luxe préféré du vieux Buchamor.

Enfin, dans un coin, la bibliothèque du général, dans laquelle brillaient en lettres d'or les noms les plus célèbres de la littérature française, anglaise, italienne,

espagnole, latine, grecque, persane et surtout indienne. Un lustre chargé de trente bougies répandait partout une lumière égale et douce, pendant que deux candélabres de bronze florentin, posés sur la table, éclairaient les visages des convives et faisaient merveilleusement ressortir la toilette des femmes.

Quand j'entrai avec Léa, la baronne de Korenberg était déjà assise à côté d'une autre femme que je reconnus aisément. C'était une des comédiennes les plus justement renommées de Paris, et l'amie intime, disait-on, d'un grand seigneur qui daignait de temps en temps représenter la France à l'étranger, moyennant deux ou trois cent mille francs par an.

La dame était fort belle. Elle avait, par goût et par métier, couru longtemps le monde; elle avait vu des princes à ses genoux et n'avait pas été cruelle. Elle avait aimé des écrivains, des comédiens et des artistes ; car serait-il juste de refuser aux pauvres ce qu'on accorde de si bonne grâce aux riches? Ayant donné aux uns par calcul, elle donnait aux autres par charité. La haute banque et l'armée n'avaient pas non plus à se plaindre, ces deux corps de l'Etat ayant reçu de sa bonté des faveurs toutes pareilles. Enfin elle avait beaucoup d'amis dans presque tous les rangs de la société; et elle le méritait, car jamais femme ne fut d'un meilleur caractère et ne sut faire passer les gens avec plus de grâce dans le chemin difficile qui conduit de l'amour à l'amitié.

Ne me demandez pas son nom; elle est morte. Pour la désigner plus clairement, si vous voulez, je l'appellerai Zerline. Ses camarades l'appelaient, par allusion à des aventures très-connues dans les coulisses, la *reine d'Ethiopie;* ce qui était fort injuste, car elle n'avait pas par ses ancêtres aucun droit à la couronne de ce pays lointain. Mais on pouvait l'expliquer par cette circonstance que le roi d'Ethiopie, de passage à Paris, lui avait donné un collier de diamants d'une valeur incalculable, et qu'elle avait été, dit-on, moins sévère que la fière chrétienne de Victor Hugo, qui voulait convertir un sultan :

> Fais-toi chrétien, roi sublime
> Car il est illégitime
> Le plaisir qu'on a cherché
> Aux bras d'un Turc débauché.
> Je ne veux pas faire un crime,
> C'est bien assez du péché.

Enfin, reine d'Ethiopie ou impératrice du Japon, c'était une bonne, joyeuse et spirituelle fille, aimant à rire, à boire, à danser, aimant à aimer aussi, qui ne se piquait pas de vertus étrangères à son état, et qui, s'étant destinée à faire le bonheur d'autrui, faisait aussi le sien, par la même occasion.

En face d'elle était le prince, et à côté un des comédiens les plus amusants de Paris, rival du prince au dire d'un journal fameux que ces sortes de révélations avaient rendu cher au public. Les droits du comédien étaient-ils égaux, antérieurs ou supérieurs à ceux du prince? le comédien souffrait-il le prince ou le prince souffrait-il le comédien? C'est ce que personne n'aurait pu dire, pas même Zerline peut-être. Une seule chose était certaine, c'est qu'elle les forçait à vivre en bonne intelligence et face à face, comme s'ils eussent été tous deux nécessaires à son bonheur.

Telle était Zerline. Si l'on s'étonne que le vieux général Buchamor eût l'idée d'introduire Léa dans une société si mélangée, j'en fus étonné bien davantage au premier abord ; mais il faut se souvenir que l'exemple partait de haut. En 1855 et les années suivantes, le palais des Tuileries ressemblait à une auberge où des gens de toute origine et de toute profession venaient étaler leurs costumes et leurs vices. Napoléon III, à peine Français, élevé dans les universités allemandes, n'ayant pour amis particuliers que des Anglais, des Prussiens, des Américains, des Grecs, des Hollandais, des Polonais, des Suisses et des Italiens, donnait l'hospitalité à un amas d'étrangers de toute espèce, ne demandant aux femmes que d'être jolies et aux hommes d'être présentés par l'ambassadeur.

Ainsi faisaient tout les siens, et Toinet Buchamor comme les autres. Ce vieux soldat, qui s'était frotté, le sabre en main, à vingt races barbares ou civilisées, et dont le frottement avait terriblement endurci l'épiderme, aurait à peine compris les scrupules de Léa, si par hasard elle avait refusé de souper chez lui avec des gens de toute espèce; mais Léa elle-même, comme la plupart des femmes, était curieuse de voir ce monde étrange, dont on se faisait en province des idées à la fois si monstrueuses et si attrayantes.

Les autres convives étaient d'abord le prince, déjà nommé, un grand bel homme à la mine insignifiante, au sourire figé sur les lèvres, aux moustaches épaisses, aux gros yeux saillants comme ceux des herbivores, à la langue épaisse, aux lourdes mâchoires, parfaitement habillé d'ailleurs, cravaté correctement, ignorant comme un Hottentot, en tout vraiment digne de représenter la diplomatie fantaisiste.

Après le prince, venait le comédien, — qu'on appelait Armand — d'un de ses rôles favoris. Lui aussi se croyait prince, et l'était pour le moins deux ou trois fois par semaine sur le théâtre. Homme charmant d'ailleurs, qui portait à merveille l'habit de cour, qui saluait avec grâce, qui donnait une poignée de main avec noblesse, qui s'accoudait à la cheminée avec une gracieuse familiarité, qui regardait les dames d'un air à troubler le cœur le plus insensible, et surtout, mais surtout, qui se regardait lui-même dans toutes les glaces avec une complaisance sans égale. Son bonheur principal,— car ce serait trop peu de dire son plaisir,— était de dire sur la scène : *En vérité, marquise!...* et de s'entendre répliquer: *Oui, cher comte!* ou *Croiriez-vous, colonel?...* Ce dernier titre lui plaisait surtout, parce qu'il lui permettait d'accrocher à la boutonnière de son habit la rosette de la Légion d'honneur. Du reste, très-gai dans l'intimité, après dîner, portes closes.

Après le comédien venait le critique d'art, le fier Letranchant d'Escarbouillac, qui portait sa plume comme une épée et son épée comme une plume. Bien cambré, large d'épaules, hardi, cynique, presque insolent, regardant de haut tout le monde, il m'avait déplu tout d'abord; mais, depuis que j'avais appris qu'il osait aspirer à Léa, il m'était tout à fait odieux.

Je demandais tout bas à mon ami Lenoir quel titre avait d'Escarbouillac à l'intimité du vieux Buchamor.

—Quel titre? Aucun, répondit Lenoir. Le général ne peut pas le souffrir... C'est madame de Korenberg qui l'a introduit ici et qui le maintient envers et contre tous.

— Mais alors il est dans l'intimité de la dame?

— Peut-être. Il y a des goûts si bizarres! Dans tous les cas, il voudrait le faire croire, car ce critique d'art, qui se dit gentilhomme et catholique et qui doit l'être (pour moi, je l'en crois sur parole), ne rêve que des amours éclatantes et formidables; il voudrait enlever une reine ou mieux être son Mazarin... Au reste, tu l'entendras tout à l'heure, quand on aura vidé quelque bouteilles. Madame de Korenberg flatte sa manie dominante voilà pourquoi il ne la quitte pas. Faute de grives, on mange des merles.

— Mais elle? que fait-elle de lui?

— Elle le craint, elle le caresse; elle espère qu'il fera recevoir au Théâtre-Français une tragédie de *Cléopâtre* qu'elle garde en portefeuille depuis dix ans... Tu ne sais pas ce que c'est que d'être femme, baronne, riche, et d'avoir une tragédie de *Cléopâtre* en portefeuille, de sentir qu'elle moisit, et qu'on moisit soi-même, qu'on est quinquagénaire et qu'on ne peut plus être autre chose... Le rêve de toute vieille farceuse, qui a rôti le balai depuis sa naissance, c'est de le rôtir éternellement,

mais d'une façon splendide; d'avoir la beauté, le génie, la toute-puissance, de voir les rois se rouler à ses pieds comme de simples esclaves, d'avoir César pour amant après qu'il a conquis le monde, de le tromper pour un esclave d'Abyssinie à l'œil plus doux que celui de la gazelle et plus féroce que celui du tigre, de trembler devant lui, de le faire poignarder et jeter dans le Nil pour se venger d'avoir tremblé, de changer César pour Cneius Pompée, pour Antoine, pour Scapin, pour Antinoüs, pour un boxeur, pour n'importe qui, de s'accouder rêveuse à la fenêtre d'un palais de marbre et d'or, pour voir couler le fleuve aux ondes bleuâtres, de recevoir les envoyés des cinq parties du monde et avec eux ce que les rois mages apportèrent à l'enfant Jésus,—l'or, l'encens et la myrrhe, — d'être entourée de poëtes qui chanteront son génie et sa beauté, et enfin (mais le plus tard possible) quand on se sentirait tomber dans la décrépitude, de se percer d'un poignard orné de pierreries, — ce qui est très-bien porté dans les romans du temps passé...—Et comme n'est pas qui veut Cléopâtre ou Sémiramis, on essaye du moins de mettre son rêve sur le papier et de se faire applaudir du public... Malheureusement les directeurs de théâtre sont rétifs; ils ont douze *Cléopâtre* dans leurs cartons et ne sauraient que faire d'une treizième. Et voilà pourquoi le superbe Letranchant d'Escarbouillac, qui promet sa protection auprès des des directeurs, est si bien vu de la dame et vient ici très-souvent, en dépit du médiocre accueil que lui fait le vieux Buchamor... Et c'est aussi pourquoi madame de Korenberg qui déteste au fond du cœur la belle Léa, cache ses griffes et fait pattes de velours. Au cas où l'on jouerait *Cléopâtre*, Léa s'engage à prendre le rôle principal, et Letranchant d'Escarbouillac se charge de la faire engager au Théâtre-Français. A-t-il tout le crédit dont il se vante? Je n'en sais rien, ce n'est pas mon affaire de le savoir; mais dans ce crédit, vrai ou faux, est l'origine de l'amitié que les dames lui témoignent. Voilà pourquoi, quelque impertinence que d'Escarbouillac ose lancer, ni l'une ni l'autre ne s'en fâchera jamais et ne voudra se brouiller avec lui. Règle là-dessus ta conduite, sinon tes sentiments, cher ami.

Comme je remerciai Lenoir de cette explication et du bon avis qui la terminait, un autre convive s'approcha de nous; c'était le vaudevilliste. Celui-là, quoique beau garçon, plein d'esprit et bien vu par tous pays comme Joconde, n'affichait aucune prétention ni à l'esprit ni aux bonnes fortunes. C'était la plus riante, la plus aimable et la plus joyeuse figure que j'eusse vue de ma vie, et ses œuvres ne démentaient pas sa physionomie. Aussi était-il grand ami du général. « Celui-là du moins me fait rire avec ses pièces, disait le vieux Buchamor; les trois quarts des autres ne font que des grimaces qui sont laides ou des discours longs d'une aune, qui me font bâiller dès le premier acte. »

Les deux derniers convives étaient madame Kronz, la bonne grosse hambourgeoise divorcée, à qui Lenoir portait, comme je l'ai dit, un intérêt particulier, et un petit homme large d'épaules, râblé, barbu jusqu'aux yeux, avec un nez demi-aquilin, demi-camus, des cheveux durs, frisés, hérissés comme les poils d'un sanglier et des yeux où rayonnaient la fermeté, le bon sens et presque le génie,

— Celui-là, me dit tout bas Lenoir, c'est le peintre qui a fait ces quatre magnifiques paysages qui sont dans le grand salon et ce cinquième tableau, plus petit, que tu vois ici accroché au mur et qui représente une vieille maison de paysan creusois. C'est le portrait de la maison où le général est né, et ces trois enfants qui mangent leur soupe, pieds nus, devant la porte, l'un debout, l'autre assis sur le banc, le troisième couché à plat ventre sur la terre, sont ses arrière-petits-neveux. Je suis étonné de le voir ici, car il ne va guère dans le monde et vit seul comme un ours, à quarante ou cinquante lieues de Paris. Regarde-le; sous cet aspect fruste et presque sauvage se cache l'un des plus grands peintres du siècle, un paysagiste tel que l'Europe n'en a pas vu depuis Claude-Lorrain.

— Il est bien mal vêtu.

— C'est un goût particulier, car d'ailleurs il gagne beaucoup d'argent et doit être très-riche. Le général l'a invité ce soir, et comme il a déjà fait plusieurs commandes importantes, l'autre n'aura pas cru pouvoir refuser; mais je serai bien étonné s'il ouvre la bouche, car il n'est pas bavard.

— En ce cas, il ne vous ressemble guère, ami Lenoir, dit de sa grosse voix joyeuse le vieux Buchamor, qui venait d'arriver sans être aperçu... Tout le monde est à son poste? A table!

IX

Nous étions douze; un seul domestique en grande livrée nous servait. C'était un grand et gros homme à face large et plate, dont les yeux sans expressions ne s'allumaient qu'à la vue du pâté de foie gras et des bouteilles; un sourire obséquieux et niais se dessinait à peine sur ses grosses lèvres et semblait souhaiter la bienvenue à chacun des convives.

Quand tout le monde fut assis et eut déplié sa serviette, Buchamor fit signe de la main qu'il allait parler.

— Mes amis, dit-il, nous sommes ici à cinq cents lieues de Paris et de tout l'univers; personne ne nous voit, personne ne nous entend, pas même ce nigaud, qui est Allemand, qui sait à peine dix mots de Français, avec qui je suis forcé de m'expliquer par gestes, et qui est sourd par-dessus le marché. Je l'ai choisi tout exprès pour cela. Parlez donc librement, en ayant égard aux dames, « toutefois et quantes qu'elles sont d'un sexe à qui l'on doit le respect subséquemment », comme disait le sergent qui m'apprit la charge en douze temps », trois semaines avant la bataille de Hohenlinden... Voyons, Fontpertuis, vous qui êtes un orateur, et un fameux encore, à ce que disent ces dames, racontez-nous quelque histoire.

Je m'en défendis fort.

— En vérité, général, je n'ai rien vu, je ne sais rien, je n'ai rien à raconter; mais vous qui avez couru la terre et la mer.

— C'est cela, interrompit Léa; racontez-nous vos campagnes et les beaux coups de sabres que vous avez donnés.

— Ou reçus? dit Buchamor en riant, car à la guerre on en reçoit presqu'autant qu'on en donne; mais j'ai dû vous dire cela cinquante fois.

— Pas une seule! reprit Léa.

Tout le monde répéta en chœur:

— Pas une seule!

— Eh bien! dit le général, remplissez vos verres... Je vais commencer. Voulez-vous du dur ou du tendre? car, ajouta-t-il en riant, il y a eu un peu de tout dans mon existence.

— Nous voulons du dur et du tendre, s'écria Léa, qui paraissait avoir pris le commandement. Mais commencez par le tendre, général; le dur aura son tour.

— Eh bien! je vais vous raconter mon mariage. Ça, c'est le tendre.

— Comment, général, vous êtes marié, et vous ne le disiez pas? s'écria Zerline d'un air de componction.

Tout le monde parut étonné.

— Oui, j'ai été marié, reprit le vieux Buchamor, et légitimement marié à une femme excellente et charmante, et de bonne race, je vous le garantis, et qui avait dans ses coffres des millions à remuer à la pelle. Je l'adorait, elle m'adorait, c'était une perle sans tache,

et j'étais heureux comme un coq en pâte, et vous verrez tout à l'heure comment tout ça a fini et comment la meilleure des femmes a voulu... Vous conviendrez alors avec moi que si la meilleure des femmes était celle-là, il faut terriblement se défier de toutes les autres, et et même qu'on ferait bien de les enfermer, puisqu'enfin on ne peut pas les noyer... Et ce sera la morale de l'histoire.

— Non! non! Pas de morale! interrompit la comédienne.

— De la morale? Il n'en faut plus! cria Armand.

— A Chaillot, la morale! ajouta le prince, qui avait attrapé dans les coulisses des petits théâtres un certain nombre de bêtises qui traînaient partout. Il les répétait souvent dans le monde diplomatique, et s'était fait par là une réputation d'homme d'esprit et de causeur brillant.

— Donc, reprit le général, je reviens à mon mariage. C'est à peu près vers 1819 que commence mon histoire. J'étais alors général instructeur de la cavalerie de Mehemet-Ali, pacha d'Egypte. De vous dire en détail comment j'étais allé là, ce serait trop long; en quelques mots, voici l'affaire:

Cinq ans auparavant, en 1814, j'étais colonel de dragons à demi-solde ou plutôt sans solde, car l'Etat ne payait pas, lorsqu'un maudit officier prussien m'insulte un jour au Palais-Royal devant deux ou trois cents personnes et me donne un coup de fourreau de sabre dans les jambes, me prenant sans doute pour un pékin sans défense, à cause de ma redingote verte, dont les coutures blanchies par l'usage ne me faisaient pas honneur.

Moi, furieux, je jette mon Prussien dans la vitrine d'un coiffeur, la tête la première; je le barbouille de pommade, d'huile de Macassar, et, pour le consoler, une heure après, devant quatre témoins français et étrangers, au bois de Vincennes, je le régale d'un coup de sabre qui l'étend roide mort sur l'herbe.

— Très-bien! interrompit Léa. Ça, c'est digne de vous, général.

— C'est dans ce rôle que je vous ai toujours connu, ajouta Zerline en riant.

Et se tournant vers le diplomate:

— Eh bien! cher prince, vous n'applaudissez pas?

— Les convenances diplomatiques s'y opposent, répliqua le vaudevilliste... S'il allait être demain ambassadeur en Prusse, jugez du scandale!

La vérité, c'est que le prince était tourmenté d'une inquiétude que les pauvres diables ont rarement. Il avait trop bien dîner et craignait en soupant de ne pas digérer. C'est ce qui lui donnait l'air rêveur d'un bœuf qui rumine.

Buchamor reprit sont récit:

— Jusqu'ici tout allait bien; mais voilà que les Prussiens veulent me saisir, sous prétexte que le mort était n seigneur dans son pays. La police me poursuit. Je me sauve à Naples chez mon ancien général, le roi Murat, qui m'embrasse, me promet un régiment et me dit: « Reste avec moi; j'ai besoin de gaillard de ta trempe, car mes pauvres Napolitains, vois-tu, c'est joli à la parade, joli et bien tourné, musqué, pommadé, frisé comme des ténors; mais au premier coup de fusil, pffft! ce n'est pas la poudre à canon qu'il leur faut, c'est la poudre d'escampette. Toi, moi, Exelmans et quelques autres, nous leur donnerons l'exemple et nous les accoutumerons au feu. D'ailleurs avant peu il y aura du nouveau en France. Tu verras... je ne te dis que ça. »

J'accepte son offre et j'attends le nouveau qui ne tarda guère. C'était le retour de l'île d'Elbe. Je reviens avec Napoléon. Je vais à Waterloo. Je charge neuf fois à fond l'infanterie anglaise sur le plateau de Mont-Saint-Jean. A la dixième, mon cheval est tué; on me larde à coups de baïonnette. Le lendemain, je suis ramassé sur le champ de bataille par mon ordonnance Abdallah, un brave nègre enrôlé en Egypte par Napoléon et qui se battait avec moi depuis quinze ans par toute l'Europe. Je guéris. Les Bourbons me mettent à la porte de l'armée comme brigand de la Loire. Ne sachant que faire et plus pauvre que Job, je conspire deux ou trois fois; je suis dénoncé, trahi, forcé de fuir; je passe en Suisse, en Italie, ne connaissant qu'un métier, qui était de me battre, trop vieux pour en apprendre un autre (j'avais alors trente-deux ans) et ne sachant que faire de mon sabre ni où sabrer.

Là-dessus j'apprends que Mehemet-Ali veut avoir une armée, qu'il demande des intructeurs européens, qu'il les paye bien, et qu'il est bon enfant pour un Turc. Je dis à mon ami Abdallah: « Veux-tu revoir le Nil? (il était né près des cataractes). Il me répond comme Ruth à Noémi: « Mon général, je vous suivrai partout ». Je vais voir Mehemet-Ali. Je retrouve là mon ancien camarade, le colonel Sève, qui me présente en faisant mon éloge. Le pacha me donne un régiment de moricauds et me dit: « Qu'est-ce que vous savez faire, colonel? » Je réponds sans hésiter: « Tout ce qu'il vous plaira, pacha; mais mon fort, c'est la cavalerie ». Lui, voyant ma bonne volonté, me dit en me montrant par la fenêtre les moricauds qui dormaient étendus au soleil dans la cour du palais, nus comme des vers, sans abri, ni tente, attendant pour être à l'ombre qu'il fut neuf heures du soir.

— Voilà vos hommes; faites-en ce que vous voudrez. C'est doux et docile comme des moutons, c'est sobre comme des chameaux du désert; ça n'a qu'un défaut, c'est de déserter à la première occasion. Qu'est-ce qu'on fait aux déserteurs en France?

— Moi, je réponds bonnement: « On les fusille, mon pacha. »

Mais le vieux n'entendait pas de cette oreille. Il me réplique vivement:

— Pas de ça, colonel, pas de ça! Il faut ménager ces pauvres diables... C'est ma propriété... Vous leur donnerez pour la première fois cent coups de bâtons sous la plante des pieds.

— Et pour la seconde?

— Vous leur couperez une oreille. Ça n'empêche pas de faire l'exercice.

— Et s'ils recommencent!

— Oh! alors vous ferez couper l'autre oreille et une jambe, ça ne les empêchera pas de travailler dans mes manufactures.

Je réponds:

— Compris, pacha, compris!

Il me fait donner un magnifique cheval arabe de son écurie, une pelisse d'honneur, une paire de pistolets, — ceux que vous voyez ici, suspendus au mur, — un sabre de damas (celui qui est à côté des pistolets) et dix mille piastres turques, c'est-à-dire un peu plus de deux mille cinq cents francs. Il m'en promettait autant tous les mois.

Je pense en moi-même. Ça va bien, et je sort du palais avec mon ami Sève, qui me dit quand nous fûmes dehors:

— Es-tu content?

— Parfaitement. Les appointements valent mieux qu'en France et la vie est moins chère ici.

Sève se mit à rire:

— Ça, c'est le commencement, mais prends garde au defterdar.

Je demande:

— Le defterdar? Qui est cette bête-là?

— C'est le caissier du pacha ou, comme on dit en Europe, c'est le ministre des finances. Toute le monde vole ici, mais lui plus que tous les autres.

Je dis:

— Nous verrons bien...

Deux mois, trois mois, six mois se passent. Le defterdar me faisait toujours bonne mine et payait *recta*, rubis sur l'ongle, mes dix mille piastres. Je disais en moi-même: « C'est trop beau, si ça dure. » Un matin,

c'était le premier jour du septième mois, le pacha Mehemet-Ali venait de partir pour la Haute-Egypte, le defterdar était seul au Caire. Je passe à la caisse, vers sept heures du matin, suivant mon habitude. Pas de defterdar. On me dit qu'il est à la promenade. Je réponds : « C'est bien, je reviendrai. » A midi, je reviens. On me dit qu'il fait la sieste. Cette fois je commence à m'impatienter. Je reviens à cinq heures du soir. On me dit qu'il est à table. Je prends par le bras le secrétaire qui me faisait cette réponse, je lui fais faire deux tours sur lui-même ; il va tomber sur un sofa. Je pousse une porte, deux portes, trois portes ; je trouve un corridor, une cour intérieure. J'entre dans l'appartement des femmes ; les eunuques veulent m'arrêter ; je tire un pistolet de ma ceinture et je l'arme; tout ce monde s'écrase et se sauve criant: Au feu ! à l'assassin ! les femmes crient plus fort que tout et se précipitent dans le jardin en appelant le defterdar, qui justement fumait sa pipe et regardait une jolie fille occupée à bourrer sa pipe, pendant qu'une autre fille, pas très-jolie, mais grasse comme un caille en automne, chantait pour le charmer des airs persans à porter le diable en terre.

Au bruit, mon homme se lève, prend un pistolet, et, voyant que j'étais armé, tire le premier. Heureusement il était si troublé qu'il me manqua, quoique je ne fusse qu'à trois pas. La balle va frapper un eunuque armé d'un sabre qui venait pour me poignarder par derrière... Moi, voyant que le defterdar était désarmé, je le prends de la main droite par la barbe et je lui dis :

— Si tu ne renvoies pas tout ce monde, tu es un homme mort.

Il crie aux autres de partir ; ça venait à propos, car le poste averti prenait les armes et j'allais être fusillé comme un chien. Par politesse, je dis aux dames qu'elles pouvaient rester ; elles ne se firent pas prier, comme vous pouvez croire ; elles étaient trop curieuses de voir de près un chien de roumi.

Le defterdar me dit :

— Qu'est-ce que tu veux, colonel ?

— Mes dix mille piastres.

Il me répond :

— Le pacha m'a défendu de payer sans son ordre.

Je lui réplique en tirant mon sabre :

— Choisis d'avoir la tête coupée ou la barbe, ou de payer.

Voyant ça, il prend son parti en brave, me conduit dans son bureau et paye.

Deux jours après, comme je passais seul à cheval sur le bord du fleuve, au coucher du soleil, des Arabes, cachés derrière un mur, me tirèrent quatre ou cinq coups de fusil. Mon cheval fut tué sous moi. C'était un tour du defterdar...

La semaine suivante, comme j'allais voir mes hommes au quartier, mon camarade Sève vient me voir et dit :

— Je t'avais bien averti de te défier du defterdar.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a écrit au pacha pour te dénoncer. Il dit que tu avais des intelligences avec les Anglais, avec les Turcs, avec le sultan Mahmoud, avec je ne sais qui ; que tu as forcé, le pistolet en main, l'entrée du harem, que tu as voulu le tuer... que sais-je enfin ?

— Et le pacha ?

— Mehemet-Ali, qui est à cent lieues d'ici et qui n'a pas le temps de vérifier, a fait comme tous les gouvernements : il m'a ordonné de t'empoigner...

— Et tu venais pour cela ?

— Moi, s'écria Sève, pour qui me prends-tu ? Je viens pour t'avertir de monter à cheval, de mettre dans tes poches le plus de piastres que tu pourras, et de filer au galop sur Alexandrie, où tu t'embarqueras *presto subito*, sans attendre la justice du pacha.

Ainsi dit, ainsi fait. J'embrasse Sève, qui me sauvait la vie ; je pars au galop avec mon nègre Abdallah, qui ne voulut pas me quitter ; je m'embarque à Alexandrie sur un vaisseau français, je débarque en Syrie, à Beyrouth ; je traverse un coin du désert, je me rembarque à Suez sur un vaisseau anglais, je redébarque à Bombay, dans l'Inde, assez embarrassé de ma personne, mais décidé à tout plutôt qu'à vivre avec les pachas et les defterdar.

C'est à Bombay que la fortune m'attendait, — la fortune et l'amour. Mesdames, écoutez bien ce qui va suivre, et vous saurez ce que c'est que le vrai bonheur.

— Le bonheur, interrompit Letranchant d'Escarbouillac en jetant sur Léa un regard passionné, le vrai bonheur est dans l'amour.

— Dans la science, répliqua la princesse de Korenberg, qui se croyait savante et surtout qui voulait passer pour l'être.

— Dans l'art, dit le comédien d'un ton sentencieux et profond qu'il prenait quelquefois à la ville, pour se dédommager de faire rire les gens au théâtre.

Le vaudevilliste, désespérant d'atteindre à ces sommets, cria :

— Le bonheur, c'est de croire l'être.

Vieille plaisanterie qui fit rire tout le monde.

Alors le général se tournant vers moi :

— Et vous, Fontpertuis, que faudrait-il pour être heureux ?

Je répondis en riant :

— Ce qu'il fallait à nos pères : *une chaumière et son cœur*.

— Mesdames, mesdames, répliqua le vieux Buchamor, si ce jeune homme pense seulement la moitié de ce qu'il vient de dire, il n'a pas son pareil...

— Sur la terre et sur l'onde, ajouta le vaudevilliste.

— Voyons, général, dit Zerline, nous ne sommes pas ici pour nous faire des compliments; reprenez votre histoire où vous l'avez laissée. Vous étiez tout à l'heure à Bombay, où la fortune et l'amour vous attendaient.

— Sous quelle forme ? demanda Léa.

— Sous la forme d'une princesse de dix-sept ans, dont les yeux bleus auraient induit les anges en tentation... Voici la chose :

Sur le vaisseau anglais qui m'avait transporté de Suez à Bombay se trouvait un brave et bon garçon, sir John Hawkins, Anglais, colonel du 3e régiment de cipayes, qui, voyant mon uniforme égyptien et mon parler français, voulut faire connaissance... Vous savez, quand on est enfermé pendant trois semaines dans un espace de cent pieds de long sur quarante pieds de large, on ferait connaissance avec le diable en personne plutôt que d'avaler sa langue tout seul dans un coin.

Hawkins d'ailleurs était bon diable et ne demandait qu'à causer. Après qu'il m'eut dit son nom et demandé le mien, il me serra la main cordialement comme un vieil ami et s'écria :

— Mais nous nous connaissons depuis longtemps, très-cher.

Je le regardai avec étonnement.

— Certainement, dit-il, nous nous sommes vus face à face en Espagne. N'étiez-vous pas dans l'armée de Masséna ?

— J'y étais.

— Et moi dans celle de Wellington, à Talaveyra d'abord, et, un peu plus tard, à la bataille de Fuentes di Onoro. N'y étiez-vous pas, colonel ?

— J'y étais.

— Et vous commandiez ?

— Le 5e dragons.

— C'est cela même, dit Hawkins, et vous avez dû être aussi à Waterloo, en face de moi ? C'est vous qui avez chargé notre infanterie avec Kellermann et Ney ?... Mon compliment, colonel. Vous n'avez pas réussi, mais c'était bien travaillé, je vous jure sur mon honneur ; tout ce que des hommes et des chevaux peuvent faire, ce jour-là, vous l'avez fait... Vous n'avez pas eu de mal, j'espère ?...

— Presque rien, sept ou huit coups de baïonnette seulement; mais les montagnards de mon pays ont la vie dure. Et vous-même, Hawkins?...

— Moi? oh! vous savez, très-cher, dans une partie de boxe, le vainqueur ne compte pas ses plaies et ses bosses. Moi, j'étais lieutenant-colonel des dragons de Ponsonby, et c'est à nous que Wellington donna l'ordre de charger la batterie d'artillerie française qui montait dans le chemin creux. Nous sabrâmes tout, c'est vrai; mais, cinq minutes plus tard, nous fûmes sabrés à notre tour par les cuirassiers de Milhaud. De nos deux régiments, quand nous revînmes, il ne restait pas trente hommes valides. Moi, j'avais deux balles et un coup de sabre dans la poitrine.

— Et maintenant tout va bien? lui dis-je en riant.

— *Well, very well, all rigt!* répondit Hawkins. Et pour preuve, si vous n'avez pas de préjugé contre le sherry?...

Je n'avais pas de préjugé.

— Ni contre le porto!

— Encore moins, mais je préfère le bordeaux.

— Moi, dit Hawkins, je les préfère tous les trois... Tom, apportez des rafraîchissements.

Tom obéit et nous commençâmes à boire comme de vieux amis. A la troisième bouteille, Hawkins proposa la santé du roi Georges; je ripostai par celle de Napoléon, et, pour nous mettre d'accord, je portai un toast aux dames...

Alors Hawkins poussa un profond soupir et me dit :

— Colonel Buchamor, je boirai volontiers, pour vous faire plaisir, à la santé de toutes les dames de ce vaste univers, mais non à celle de lady Arabella Cockerill, précédemment miss Arabella Fox, de Fox-House, dans le comté de Somerset.

— Eh bien, Hawkins, je ne veux pas forcer vos inclinations; nous ne boirons pas à la santé d'Arabella... Et, à propos, qu'est-ce qu'elle vous a fait cette femme perfide?

Il décoiffa la quatrième bouteille, remplit nos verres, vida le sien, le remplit encore, et me dit :

— Buchamor, vous êtes un gentleman; oui, je vois à vos paroles et à votre sagesse que vous êtes un gentleman. D'ailleurs on n'a pas été colonel du 5e dragons sans être un gentleman. Je puis donc vous parler à cœur ouvert. Arabella m'aimait, je l'aimais; nous nous aimions. Elle me disait tous les soirs dans le parc de feu son père : *Hawkins, my dear love*, en regardant coucher le soleil et montrant le blanc d'opale de ses yeux bleus. Moi je répondais, comme c'est l'usage : *Arabella, sweet creature!* Et je le croyais, sur mon honneur! Oui, je croyais à la douceur de cette perfide créature. Eh bien, un soir elle m'a cherché querelle à propos des étoiles, à propos de Sirius, à propos de rien. Nous nous sommes brouillés, je suis allé en Espagne vous faire la guerre. Au retour, je l'ai trouvée mariée avec sir Georges Cockerill, qui avait quinze ans et quinze mille livres sterling de revenu de plus que moi. Que pensez-vous de ça, Buchamor? Y a-t-il une femme plus perfide dans l'univers?

J'avouai qu'il n'y en avait pas.

— Et n'ai-je pas raison de refuser de boire à sa santé?

— Vous avez raison, Hawkins... Mais n'y a-t-il pas d'autre femme en Angleterre?

— Non, Buchamor, il n'y en a pas, ou, s'il y en a, je n'ai pas le temps de la chercher; et, si je la trouvais, elle ne voudrait peut-être pas de moi, et, si elle voulait de moi, je ne voudrais peut-être pas d'elle.

Il y eut un instant de silence. Hawkins commençait à s'attrister en pensant à ses amours. Enfin il revint à moi et me demanda :

— Où allez vous, colonel Buchamor?

— Devant moi. La terre est grande.

— Mais où d'abord?

— Dans l'Inde.

— Chercher fortune?

— Pourquoi non? Bussy l'a bien fait, et Clive, et Dupleix, et Hastings, et des milliers d'autres. En ce moment même, un ancien officier de Napoléon, le général Allard, commande l'infanterie de Rundjih-Sing, roi de Lahore...

— Eh bien, dit Hawkins, bonne chance, cher ami. Si jamais vous avez besoin de quelque chose, disposez de moi, sir John Hawkins, colonel du 3e régiment de cipayes, en garnison à Bombay. A cette distance de l'Europe, voyez-vous, on n'est plus ni Anglais ni Français, on est gentleman, et quand on est gentleman, de la religion des gentleman, on est ami du premier coup. Venez me voir à Bombay; nous irons chasser le tigre ensemble. C'est un autre plaisir, je vous assure, que d'assassiner un lièvre ou une perdrix à l'affût...

Je lui fis promettre à mon tour qu'il viendrait me voir si jamais le sort me faisait rajah, c'est-à-dire seigneur de quelque province indienne.

C'est dans ces dispositions que nous débarquâmes à Bombay et que nous nous quittâmes sur le port : moi pour aller au King's-George-Hotel, lui pour aller prendre le commandement de son régiment.

Le soir, je me trouvai à table au milieu de quarante ou cinquante Anglais et Anglaises, tous habillés correctement comme s'ils voulaient aller au bal. Les hommes étaient en cravate blanche, les femmes avaient les épaules et les bras nus. Moi seul, avec mon costume de colonel égyptien, qui ressemble à celui du même grade en France, et le fez rouge dont j'étais coiffé, j'avais l'air d'un gentleman si l'on veut, mais d'un gentleman exotique et excentrique. Aussi personne ne me dit un mot, pas même ma plus proche voisine, la femme du major Curraghan, à qui j'offris vainement du sel, du poivre, du gigot, du pâté, de la moutarde, du cuirry, du claret et du sherry. Elle accepta tout sans m'accorder un regard.

Voyant cette majesté insulaire, je n'insistai pas et j'écoutai la conversation, qui, par grand hasard, était intéressante ce jour-là.

— Savez-vous, messieurs, dit le major Curraghan, un accident dont le *Bombay-Times* n'a pas encore parlé et qui est arrivé, il y a cinq jours, dans la principauté de Tchanadar!

— Nous le savons, Curraghan, répliqua un capitaine à la mine grognante, qui paraissait content d'agacer en dehors du service l'amour-propre de son supérieur, — nous le savons, mais faites comme si nous ne le savions pas... Après tout, parler du Tchanadar ou parler d'autre chose...

Le major Curraghan fronça le sourcil. Son amour-propre était froissé. Il dit d'un air piqué :

— Puisque vous savez tout...

— Mais non, crièrent les dames; nous ne savons rien du tout.

— Vous savez tout, reprit Curraghan, puisque le capitaine Stronghold avoue lui-même qu'il sait l'histoire tragique de la bégune du Tchanadar. Et certainement s'il la sait, il n'a pas dû la garder pour lui.

A ces mots, le capitaine se hérissa.

— Voulez-vous dire, major Curraghan, que je suis incapable de garder un secret?

Un murmure général lui coupa la parole. Les dames voulaient apprendre l'histoire de la bégune.

(Une *bégune*, en indoustan, ça veut dire une princesse.)

Alors, soutenu par ce murmure qui coupait la parole à son ennemi et la lui rendait à lui-même, le major Curraghan continua :

— Puisqu'il en est ainsi, et que, si l'on excepte le capitaine Stronghold qui sait tout, personne ne connaît l'histoire de la bégune, la voici :

La bégune s'appelle Sarah, c'est-à-dire la *belle des*

belles. Cherchez son royaume à cent lieues de Bombay, entre l'embouchure du Taphy et la source du Godavery, sur les deux versants des Gates. La capitale, Tchanadar, est une jolie ville de cent mille âmes. La bégune en hérita l'an dernier de son père, qui en avait hérité de son grand-père, il y a trente ans, lequel avait poignardé l'ancien rajah, et s'était fait proclamer à sa place vers 1797, au temps des batailles de Tippoo-Sahib et de lord Wellesley. Enfin Satarah était reine légitime du Tchanadar autant qu'on peut l'être quand on hérite du bien volé par un grand-père. Il y avait prescription-comme disent les avocats.

— Mon Dieu! Curraghan, interrompit le vieux Stronghold, nous n'en finirons jamais si vous expliquez la généalogie de Satarah et ses droits au trône de Tchanadar. Dites-nous plutôt si la bégune est jolie.

— Oh! dit madame Curraghan avec mépris, une Indienne!

Cette exclamation méprisante, dont le pauvre major connaissait le sens mieux que personne, l'empêcha, je crois, de dire de la bégune tout ce qu'il pensait... Après tout, qu'elle fût laide ou jolie, le potage de Curraghan n'en serait ni meilleur ni pire.

Il répondit donc avec quelque embarras :

— Vous le savez mieux que moi, Stronghold, puisque vous savez tout... Pour moi, ces pauvres cuivrées ne me font pas grand plaisir.

Il fut récompensé de sa lâcheté par un regard et un sourire d'approbation de madame Curraghan.

Mais le capitaine Stronghold était en verve et continua :

— Eh bien, puisque Currhagan ne veut pas dire tout ce qu'il pense, moi, qui suis garçon et qui n'ai rien à ménager, Dieu merci!...

— Excepté les convenances, capitaine Stronghold, interrompit sévèrement madame Curraghan.

— Excepté les convenances, répliqua Stronghold, auxquels je me flatte de n'avoir jamais manqué depuis le jour où ma mère me fit baptiser à Bristol en l'an 1775... Moi donc, reprit-il avec énergie, qui n'ai rien à ménager, madame Curraghan, et qui ne crains pas que ma femme me fasse un sermon ce soir sur les devoirs de l'époux envers l'épouse, pendant que je mettrai mon bonnet de nuit, je déclare que la bégune Satarah, toute cuivrée que le ciel l'a faite, est l'une des plus belles brunes qui soient dans l'univers, si ce n'est la plus belle...

— Oh! oh! s'écrièrent à la fois tous les gentlemen qui mangeaient et buvaient à la table d'hôte du *King's-Georges-Hotel.*

Les dames, par une grimace pleine de dédain, témoignèrent qu'elles regardaient Stronghold comme un être sans goût, sans discernement, et dont l'opinion n'avait aucune valeur.

— Belle ou non, reprit Curraghan, elle est aujourd'hui dans un embarras terrible. Son premier ministre, un drôle nommé Yarkand, en qui elle avait pleine confiance, a fait assassiner son mari le mois dernier et voulu épouser la veuve... La pauvre bégune, qui est une honnête femme, à ce qu'il paraît, malgré sa peau cuivrée, pleuré le défunt d'abord, puis a voulu le venger et faire couper la tête à l'autre... Mais Yarkand, qui est un coquin sans être un imbécile, avait pris les devants. Il s'était assuré de sept ou huit mille cipayes qui forment la meilleure partie de l'armée du Tchanadar, et tout ce que la bégune a pu faire est de nous demander asile. Elle est arrivée ce matin à Bombay, suppliante, à la tête de cinq ou six cents cavaliers armés de fusils à mèche, et demande justice au gouverneur, sir John Crushpather.

— Qu'est-ce que sir John a répondu? demanda une dame.

— Sir John est bien embarrassé. Certainement la bégune est jolie... mais sir John, qui est sexagénaire...

— Curraghan! Curraghan! s'écria la femme du major. Prenez garde à ce que vous allez dire. Il y a des choses qu'un gentleman doit ignorer.

Le major plia les épaules avec résignation.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, on craint un soulèvement des indigènes dans le Bengale, et le gouverneur général a recommandé de se tenir sur ses gardes, de concentrer l'armée et de ne pas s'engager à la légère dans les querelles des Indous. De plus, il paraît que Yarkand a promis de doubler le tribut de trois millions de roupies que son prédécesseur payait à la compagnie des Indes, et les actionnaires, comme vous savez, ne connaissent que leur dividende.

— Alors, dit Stronghold, la pauvre bégune n'a plus qu'à se traîner de porte en porte en demandant son pain? C'est dommage! Une jolie fille, ma foi!

— Une jolie veuve! répliqua Curraghan, et, si le cœur vous en dit, Stronghold... Vous êtes garçon et même joli garçon, malgré vos cinquante-huit ans, ou du moins vous l'avez été... Satarah n'en a pas plus de seize ou dix-sept... Qui sait ce qui peut arriver?

A ces mots, les dames et les demoiselles se levèrent de table pour aller au salon et de là au jardin, suivant la coutume anglaise. Deux ou trois jeunes officiers les suivirent. Les vétérans mariés, ou non, gardèrent intrépidement le champ de bataille que jonchaient un nombre respectable de bouteilles vides.

Pour moi j'allai me promener dans le *Zoological garden*, qui est le jardin des plantes de Bombay.

Je rêvais au moyen de ne pas mourir de faim. Excusez, mesdames, cette pensée un peu vulgaire; mais enfin, sauf la cape et l'épée, et quatre ou cinq mille francs ou à peu près que j'avais amassés au service de Mehemet-Ali, il ne me restait rien.

Heureusement le bras était bon, la tête était solide, le cœur était hardi, et enfin un vieux soldat de la République et de Napoléon ne pouvait pas se laisser mourir de faim, comme un mendiant au coin de la rue.

Entrer dans le commerce comme un bon bourgeois, acheter et vendre des cotonnades ou du poivre, auner du calicot, faire des additions, des multiplications, des soustractions, n'étant pas possible, il fallait chercher ailleurs. Je cherchais donc en me promenant, les mains derrière le dos, et regardant les tigres et les panthères enfermés dans leurs cages et qui grondaient sourdement.

Tout à coup, voici que je vois entrer dans le jardin un cortége magnifique.

Une trentaine de braves gens à mine de coquins, armés de sabres et de fusils à mèche, et derrière eux un éléphant de quatorze pieds de haut et de grosseur proportionnée, sur le dos duquel, dans une litière, était assise, les jambes croisées, la plus belle fille de l'Orient...

— Oh! interrompit Léa, c'est par politesse pour nous que vous dites « de l'Orient; » avouez, général, qu'elle n'avait pas non plus son égale en Occident.

— Peut-être, ma chère Léa, puisque vous n'étiez pas encore née, répliqua galamment le vieux Buchamor. Ce que je veux dire, c'est que je n'avais rien vu de pareil à elle et à son costume... De la soie partout, des broderies partout, des perles magnifiques, des diamants de tous les côtés sous forme de colliers, de bracelets, de pendants d'oreille... Ma princesse, — car vous jugez bien que c'était la belle Satarah, — était comme un écrin de pierreries, mais elle était aussi le plus beau diamant de l'écrin.

J'en fus d'abord si ébloui que je demeurai quelques secondes immobile à la contempler : ce qu'elle souffrit d'ailleurs avec beaucoup de bonne grâce, car les femmes d'Orient ne sont pas prudes avec les étrangers, excepté bien entendu en présence de leurs maris, et celle-ci n'avait pas besoin de faire de façons, étant veuve et princesse.

Donc elle me regarda comme je la regardais, fran-

chement, finement, les yeux dans les yeux. Elle habitait à cent lieues de Bombay, dans l'intérieur des terres, et ne voyait pas un Européen deux fois par an; j'étais donc pour elle un objet presque aussi curieux qu'elle pour moi.

Cette attention me parut de bon augure, et je cherchais un moyen d'engager la conversation, lorsque le hasard me servit à souhait.

Vous savez qu'entre le tigre et l'éléphant, il y a une antipathie de naissance. Un grand tigre de Bengale, d'une longueur et d'une grosseur prodigieuse, devant lequel Satarah s'était arrêtée, avec son cortége, s'indigna de servir de spectacle à tant de gens, et poussa un rugissement rauque qui fit frémir tous les spectateurs et qui ressemblait à un défi.

En même temps, d'un bond, il s'élança vers la grille de fer, se leva tout debout, ouvrit la gueule, et nous menaça des plus terribles mâchoires que jamais tigre en fureur aient montrées à une belle princesse. Satarah frémit et fit signe au cornac de conduire l'éléphant hors du jardin zoologique. Malheureusement le brave animal, irrité à son tour du défi du tigre, saisit avec sa trompe un des barreaux de la cage et l'arracha.

Le tigre profita de l'avantage que lui faisait son ennemi, se glissa comme un éclair par cette ouverture et s'élança dans le jardin. Aussitôt les gardes de la princesse prirent la fuite en jetant leurs armes et poussant des cris affreux.

La pauvre Satarah, aussi effrayée que les autres, mais n'osant descendre de son éléphant et ne pouvant le gouverner seule, car le cornac était en fuite avec les autres, invoquait Brahma et Wichnou, n'attendant plus rien que du secours céleste.

— Et alors, dit Letranchant d'Escarbouillac, vous avez dégaîné pour elle?

— Je fis mieux que dégaîner, mon ami. Je ramassai à terre un des lourds fusils à mèche que les pauvres gens avaient jetés pour fuir plus vite, et, profitant du détour que le tigre avait fait pour prendre l'éléphant par derrière, je lui assénai un si rude coup de crosse qu'il eut comme le fil des reins cassé et tomba, les quatre pattes en l'air, sur le sol, où l'éléphant l'acheva en l'écrasant de tout son poids et lui ouvrant le ventre avec ses défenses.

Voilà comment nous fîmes connaissance, Satarah et moi.

Quand elle eut repris un peu de sang-froid, car il faut avouer qu'elle avait eu grand-peur, elle me paya d'un coup-d'œil qui m'entr'ouvrit la porte des cieux, et d'un geste, sans se soucier davantage de l'étiquette orientale, me fit signe de monter sur l'éléphant à côté d'elle, ce que je fis non sans peine. (Je vous ai déjà dit qu'elle était veuve.)

— Oh! le veuvage! s'écria Zerline en riant, le veuvage! si l'on savait ce que c'est, toutes les femmes voudraient être veuves!

— Oh! répliqua madame Kronz, la belle grosse Hambourgeoise, *le tiforce est pien meilleur; il ne fait te beine à berzonne.*

La réflexion naïve de la bonne Allemande fit éclater de rire tous les convives.

— Quelles furent vos premières paroles? demanda Zerline. Saviez-vous l'indoustani, d'abord?

— Pas un mot.

— Savait-elle le français?

— Encore moins.

— Alors vous avez gesticulé pour vous faire comprendre?

— Très-peu. Elle tourna vers moi ses beaux yeux pleins d'ombre et de lumière et ne me dit qu'un mot : *sing*, qui signifie lion. Puis elle me fit signe de m'asseoir les jambes croisées en face d'elle, et me donna sa main à baiser. C'est tout ce que nous avons dit pendant dix minutes, c'est-à-dire pendant le temps que les fuyards mirent à revenir en ramenant avec eux les gardiens de la ménagerie, armés de fusils et de piques... et je vous assure que je ne me suis pas ennuyé pendant ces dix minutes.

Voyez-vous, les femmes de France ont trop d'esprit. Elles veulent toujours causer, raisonner, discuter, déraisonner, se fâcher, pleurer, se consoler, quereller, faire la paix, poser, prendre des attitudes... Ma belle Satarah n'était pas aussi savante; elle ne savait qu'aimer, je l'avoue, mais avec quelle perfection! En trois ans de mariage, je n'ai pas eu trois minutes d'ennui avec elle, excepté quand... Mais vous saurez la fin tout à l'heure.

— Vous avez donc été véritablement marié, général? demanda la grosse Hambourgeoise.

— Aussi marié que possible, chère madame Kronz.

— Avec une princesse sauvage encore!

— Mais non, madame, pas sauvage du tout, interrompit le vaudevilliste, puisque dès le premier choc elle donna sa main à baiser au général et l'appela « mon lion, » comme dona Sol faisait pour Hernani.

— Ce qui vous étonnera peut-être, ajouta le vieux Buchamor, c'est que la cérémonie du mariage suivit aussitôt.

— Hum! voilà une veuve bien pressée, dit Letranchant d'Escarbouillac.

— L'occasion, l'herbe tendre... ajouta Zerline.

— Les femmes sont si fragiles, dit le comédien.

— La vérité, continua Buchamor, c'est qu'elle était de la religion de Brahma, la plus ancienne, la plus poétique, et peut-être la plus belle et la plus humaine du monde entier, et que, dans les religions primitives, la parole de la femme suffit à l'homme et la parole de l'homme à la femme. Satarah m'avait appelé « son lion : » c'était une déclaration. J'avais répondu en lui baisant la main : c'en était une autre. Qu'est-ce qui peut empêcher deux êtres humains qui sont libres de tout lien et qui s'aiment de s'épouser tout de suite et pour l'éternité?

— Et vous l'avez accompagnée dans ses Etats et replacée sur son trône? demanda le diplomate.

— Comme vous dites, cher prince, et ce fut l'affaire d'une quinzaine de jours. J'achetai sept ou huit cents fusils anglais à Bombay; je fis jeter à l'eau toutes les arquebuses à mèche, qui dataient du temps de Tamerlan; j'armai l'escorte de la princesse, et un soir, quand personne ne nous attendait, ni elle ni moi, dans Tchanadar, j'entrai par surprise dans la ville avec mes hommes, j'enlevai le palais en trois minutes, je fis saisir et étrangler l'usurpateur, je remis ma princesse sur son trône, où je m'assis moi-même avec elle; je fis empaler (c'est une habitude turque qui a du bon, parce qu'on n'en revient pas), quinze ou vingt mauvais gueux qui auraient pu m'assassiner un jour ou l'autre pour prendre ma place, et je fus prince souverain de Tchanadar (en payant bien entendu aux Anglais le tribut accoutumé). Après quoi je ne m'occupai plus que d'être heureux...

— Oui, interrompit le vaudevilliste, comme le célèbre Arbogaste :

> Qui ne demandait plus pour prix de ses services
> Qu'à passer tous ses jours au milieu des délices.

— Eh! eh! dit Zerline, ce n'est pas si sot ce que demandait Arbogaste... Et vous, général, l'avez-vous obtenu?

— J'ai eu mieux que cela, répondit Buchamor. J'ai eu l'amour tendre, fidèle, caressant, poétique, délicieux, plein de joies sans nombre et de soumission infinie de la plus belle et de la plus noble créature que jamais Dieu ait donnée pour compagne à un homme. Je l'ai aimée moi-même comme vous n'aimerez jamais, vous tous qui êtes ici, qui vous croyez d'habiles gens et qui n'êtes que des gens d'esprit qui usent leur vie à la re-

cherche de l'argent, des honneurs, de la gloire ou de je ne sais quoi de plus mince encore. Mon âme était liée à la sienne par le lien le plus fort, le plus indénouable qui fut jamais. Elle ne voulait rien que je n'eusse voulu d'abord, et je devinais dans ses yeux tous ses désirs. J'ai passé des heures, presque des journées entières, à côté d'elle, sans parler, content de la regarder, sentant rayonner autour d'elle l'amour le plus pur, le plus tendre, le plus exclusif, ne me lassant jamais de me réchauffer à ses rayons. Elle était belle comme la fleur de lotus, que Brahma trouva si belle, qu'il voulut l'avoir pour berceau; elle était douce comme la main du petit enfant qui caresse les joues de sa mère; elle était... ah! je n'ai jamais vu, je ne reverrai jamais une femme pareille!

Ici la baronne de Korenberg fronça ses terribles sourcils d'impératrice; mais le vieux Buchamor était tout entier au souvenir de sa jeunesse et de ses amours perdues. Il ne s'aperçut même pas ou n'eut aucun souci du mécontentement de la dame.

Tous les autres convives écoutaient avec un étonnement respectueux. Aucun d'eux n'aurait soupçonné tant de tendresse dans l'âme endurcie de ce vieux soudard.

— Enfin, demanda Léa, comment vous êtes-vous séparés, général?

Il répliqua vivement :

— Nous ne nous sommes pas séparés : c'est la mort qui me l'a arrachée, la mort seule, et, je dois l'avouer aussi, ma propre imprudence. Ah! si j'avais pu deviner!... mais pouvais-je croire qu'un si étrange caprice?... Enfin voilà comment je l'ai perdue, et que ceci vous apprenne, jeunes gens, à ne jamais résister aux caprices des femmes, car une femme dont les caprices ne sont pas satisfaits est capable de tout.

Elle avait pour esclave favorite ou, si vous voulez, pour femme de chambre une jolie fille nommée Vita, mille fois moins jolie qu'elle, à coup sûr, mais assez jolie pourtant pour inspirer de la jalousie à toute autre femme que Satarah.

— Ah! ah! interrompit Zerline en riant.

— Oh! oh! dit le comédien d'un air malin; tout s'explique.

— Rien ne s'explique, monsieur, répliqua sérieusement et presque sévèrement le vieux Buchamor. Tant que Satarah vécut, les autres femmes furent pour moi comme si elles n'étaient pas.

Cependant je ne sais comment, après trois ans de mariage, pendant lesquels je n'eus même pas une pensée à me reprocher, la Begum devint jalouse de son esclave.

Ce fut sans doute l'œuvre de quelqu'un des serviteurs du palais, jaloux de la faveur dont jouissait la pauvre Vita.

Un matin, sans me douter de rien, je prends dans les bras de Vita ma petite fille, alors âgée de deux ans. Satarah, qui me voyait de la fenêtre du palais, car la scène se passait dans le jardin, se méprend sur le sens de ce geste, si innocent et si naturel à un père; elle descend, pleine de fureur, me reproche ma perfidie, accable Vita d'injures auxquelles l'esclave n'osait répondre, et, à mes protestations d'innocence, s'écrie qu'il n'y a qu'un moyen de me justifier.

— C'était de poignarder l'esclave de votre propre main? dit Zerline.

— Vous l'avez deviné.

— Parbleu! reprit Zeline. C'est si naturel. Faire poignarder sa rivale par celui qui vous a trompée, c'est l'A B C de la jalousie... Et vous avez poignardé, j'espère?

— Je fis, continua le général, tous les efforts que peut faire un homme raisonnable pour la détromper. Elle déclara qu'il fallait choisir entre elles et poignarder l'une ou l'autre. La pauvre Vita, sentant que sa vie ne tenait qu'à un fil, se jeta à genoux pour me supplier de la sauver. Cette prière si naturelle redoubla la fureur de la Begum, qui se crut plus que jamais trahie et délaissée, et qui finit par appeler les eunuques pour faire trancher la tête à Vita sous mes yeux.

— Peste! dit le vaudevilliste, voilà une situation corsée! Au quatrième acte d'un mélodrame, ça serait d'un effet terrible. J'attends le dénouement.

— Enfin, après une scène des plus violentes et qui dura plus de deux heures, Satarah parut se calmer et croire à mes protestetions. J'obtins qu'elle se bornerait à renvoyer l'esclave, qui, déjà plus morte que vive, regardait les eunuques avec épouvante; il fut convenu qu'elle partirait le soir même et serait renvoyée à vingt lieues de là. Mais le lendemain, étant sorti à cheval du palais pour aller à la chasse, je vis à mon retour la tête de la pauvre Vita plantée au bout d'une pique sur la grille de la porte d'entrée du palais.

Je suis un vieux soldat, vous le savez et j'ai regardé d'un œil tranquille des centaines de mille hommes couchés à terre dans les batailles par les boulets, les obus, la mitraille, le sabre ou la baïonnette : eh bien! à cette vue je sentis un frémissement effroyable et, quoique je n'eusse pour la pauvre fille que l'attachement un peu machinal dont on ne peut pas se défendre pour son cheval ou pour son chien, je sentis tout mon amour pour la Begune se changer en une horreur profonde, insurmontable.

Elle cependant s'avança vers moi d'un air doux, caressant, presque voluptueux, aussi exempte de remords que si, au lieu d'une créature humaine, elle avait ôté la vie à un moucheron.

Je l'écartai de la main, et, la regardant fixement dans les yeux, je lui montrai la tête sanglante de Vita :

— C'est toi qui as fait cela? lui dis-je.

Elle répondit fièrement :

— Oui, c'est moi; je suis Begum et je punis de mort les esclaves qui osent m'offenser.

Je lui dis :

— Begum, il y a un fleuve de sang entre nous; je ne te verrai plus.

En même temps, je fis seller mon cheval pour partir.

— Ah! dit Zerline, c'était cruel, ce que vous faisiez là, général.

— Les hommes se croient tout permis, dit amèrement madame de Korenberg, et ils ne nous permettent rien.

— Peut-être, répliqua le général; mais, comme vous vous permettez tout, il y a compensation.

— Et alors, demanda Léa, que fit la pauvre Begum? Elle m'intéresse, à cause de sa jalousie.

— Et moi, dit mon ami Lenoir, qui jusque-là n'avait pas soufflé mot, elle m'intéresse parce qu'elle ressemble à la fleur de lotus... N'est pas qui veut fleur de lotus, n'est-ce pas, madame Kronz?

— Oh! non, répondit la sensible Hambourgeoise en poussant un profond soupir.

— La Begum, reprit Buchamor, me supplia de lui pardonner. Je ne répondis pas un mot; je n'avais plus d'amour pour elle, ni d'amitié, ni d'estime, ni rien, si ce n'est un impatient désir de la fuir et de ne la revoir jamais.

Quand elle se vit condamnée, elle me dit :

— Ecoute-moi, ce sont les derniers mots que tu entendras de moi; puisque tu m'as préféré une esclave, puisque même morte tu la préfères encore à moi, puisque tu me hais à cause d'elle, je ne peux plus, je ne veux plus vivre. Souviens-toi de moi quand tu seras seul.

Je me rappelle encore le regard plein d'amour, de reproche et de désespoir qu'elle jeta sur moi en ce moment et qui aurait dû m'éclairer. J'aurais dû deviner qu'elle ne parlait pas en vain comme toutes vos femmes européennes qui promettent dix fois par mois de se tuer, et dont une à peine, sur douze ou quinze cents, ose tenir sa promesse.

J'aurais dû arrêter son bras, la désarmer, pardonner enfin; je n'en fis rien, et elle, voyant que ni ses prières, ni ses larmes, ni son amour, ne pouvaient me toucher, tira de sa ceinture le poignard à manche d'or incrusté de pierreries qui était comme la marque de sa dignité et s'en perça le cœur.

Epouvanté, je la reçus dans mes bras, mais trop tard; je voulus la rappeler à la vie : elle ouvrit les yeux, me donna un dernier baiser et mourut.

Voilà l'histoire de mon mariage et celle de ma fortune. A la première nouvelle de cette horrible tragédie, mon ami Hawkins fut chargé par le gouverneur de Bombay d'aller à Tchanadar pour s'assurer que la mort de la Begum ne porterait aucune atteinte aux traités et que le successeur payerait le tribut accoutumé.

Il me trouva consterné, abattu, inconsolable, et me conseilla de retourner en Europe avec ma fille. Aussi bien, dit-il en riant, vous serez forcé tôt ou tard d'en venir là; à la première mauvaise affaire que vous aurez, soit avec vos sujets, soit avec le gouvernement de la compagnie des Indes, on vous enverra une armée anglaise; vous serez abandonné, battu, tué peut-être, et dans tous les cas dépossédé. Prenez les devants, partez de bonne grâce. L'héritage de la Begum fera de vous en Europe quelque chose de pareil à un prince allemand.

Je suivis son conseil; je revins en France avec une vingtaine de millions que la pauvre chère Begum laissait en héritage à sa fille, outre des diamants auprès desquels ceux de la couronne de France pâliraient. Au cap de Bonne-Espérance, ma pauvre petite fille, trop jeune encore pour supporter la traversée, mourut dans mes bras. Les enfants de race européenne et indienne mêlées vivent d'ailleurs rarement.

Je restai seul sur la terre, riche, il est vrai, ce qui me fit donner la pairie, puis le sénat; mais regrettant toujours ma chère Begum et m'accusant quelquefois d'être son meurtrier.

Le vieux Buchamor finit là son récit et se leva sous prétexte de passer dans le grand salon et de s'occuper de ses hôtes qu'on entendait chanter et danser à deux pas de là. Peut-être ne voulait-il que nous cacher sa douleur.

Il y eut d'abord, après qu'il fut sorti, un assez long silence. On était venu pour souper, danser et rire et l'on venait d'entendre une histoire tragique à laquelle personne ne s'attendait. Les dames surtout semblaient fort émues, et la belle Léa rêvait en regardant vaguement un magnifique poignard orné de pierres précieuses, qui était suspendu à la muraille parmi beaucoup d'autres armes de prix.

Elle se leva et le regarda de plus près.

— Ah! dit-elle, voici une tache de sang ou de rouille. C'est le poignard de Satarah, sans doute.

Elle regarda le manche, sur lequel se trouvait une inscription en caractères arabes ou indoustans, que naturellement personne ne put déchiffrer. Elle appuya la pointe du poignard sur sa poitrine en faisant le geste de se percer le cœur :

— Ah! dit-elle, demi-riant, demi-sérieuse, c'est comme cela que je voudrais mourir. Satarah s'est tuée en pleine beauté, en plein bonheur; elle n'est pas descendue lentement la pente de la vie jusqu'à la vieillesse, jusqu'aux rides, jusqu'aux infirmités; c'était une femme d'esprit, cette Begum.

— Aussi le général la regrettera éternellement, ajouta le vaudevilliste.

X

— Voyons, dit Zerline en levant son verre, nous ne pouvons pas rester sur cette impression lugubre. Qu'est-ce que nous allons chanter de gai pour nous distraire?

— Au lieu de chanter, reprit le comédien, racontenous l'histoire de tes débuts.

— Au théâtre?

— Non, dans la vie.

— Vous êtes trop curieux, mon cher, répliqua Zerline. Les gens d'esprit ne demandent jamais ces choses là.

— Ils les devinent, ajouta le comédien.

— Précisément, reprit Zerline; mais, si vous voulez, je vais vous raconter l'histoire d'une de mes amies qui fut autrefois première chanteuse du théâtre de ***, de la *** ou des ***. Je garde pour moi le nom du théâtre, afin de ne compromettre personne. C'est aussi une histoire de femme jalouse, mais où l'on n'a poignardé personne.

— Tant pis, dit le vaudevilliste; quand une femme jalouse poignarde une autre femme, c'est toujours une méchante femme de moins et quelquefois deux... si le bourreau fait son devoir.

— Mon cher, répliqua Zerline, quand un homme dit du mal des femmes, il donne à penser quelque chose qui n'est pas flatteur pour lui.

— Quoi donc?

— C'est qu'il a eu à s'en plaindre, mon cher.

— Ou à s'en louer trop, ma belle amie, répliqua le vaudevilliste qui passait pour avoir été autrefois l'ami très-intime de la comédienne.

— Voyons l'histoire de Zerline; reprit le prince.

— En ce temps-là, dit la comédienne, celle dont je parle avait seize ans au plus...

— ... Et le nez retroussé? demanda le vaudevilliste en regardant celui de Zerline, dont la pointe se dirigeait à l'horizon.

— ... Et le nez retroussé, si vous voulez. De beaux yeux du reste, de petites dents blanches et de l'émail le plus pur, la taille fine et bien cambrée...

— Enfin un ensemble agréable... Je vois cela d'ici, interrompit le vaudevilliste, qui ne pardonnait pas à Zerline d'avoir insinué qu'il avait à se plaindre des femmes...

— Un ensemble agréable... C'est cela même; et, pour preuve, sept ou huit jeunes gens de bonne famille s'étaient déjà battus pour elle, car vous saurez que le théâtre où elle chantait est l'un des plus beaux de France, à cent pas d'une rivière très-fameuse, et que les habitants du pays ont la tête chaude.

— Dis-nous tout de suite que tu parles de la Garonne, reprit le comédien.

— La Garonne, ou le Rhône, ou la Loire, peu importe...

— Je parie, dit mon ami Lenoir, qu'elle avait déjà fait un choix.

— Non, répliqua le vaudevilliste; plusieurs choix... C'est plus sûr et moins trompeur, n'est-ce pas, Zerline?

Elle lui lança un regard noir et chargé de menaces.

— Mon cher, si vous m'interrompez encore, je laisse là mon histoire et je commence celle de la représentation du *Prince des Caribons*...

C'était le titre d'une pièce du vaudevilliste que le public avait cruellement sifflée trois mois auparavant.

— Là! là! Zerline, soyez indulgente, dit monsieur Letranchant d'Escarbouillac. On n'est pas tous les jours le vainqueur d'Austerlitz. Notre ami prendra sa revanche un autre jour.

— Oui, oui, dit le comédien en riant, c'est cela même. La pièce était l'erreur d'un homme d'esprit qui prendra sa revanche. N'est-ce pas la formule des enterrements?

— Je reviens à mon histoire, continua Zerline. Parmi tous ces beaux jeunes gens qui se battaient pour elle, la chanteuse avait fait un choix... Je dis un, et non deux ou plusieurs, entendez-vous, mauvaise langue?

— Un bon choix, sans doute? dit le vaudevilliste.

— Un choix excellent.

— Un choix de cent mille livres de rente au moins?

— Un peu moins, mais assez pour faire bouillir la marmite commune. Un bel appartement, un mobilier élégant; un cheval fringant attelé à un léger tilbury, un groom, une cuisinière de premier ordre, une femme de chambre très-laide mais expérimentée, sept ou huit cents louis d'argent de poche ; c'était le paradis pour la chanteuse, qui sortait de l'enfer des pommes crues et qui jusque là n'avait cessé de faire elle-même ses robes et ses chapeaux... Avec cela, joli garçon le jeune homme, toujours gai, de belle humeur...

— *Point froid et point jaloux*... interrompit le vaudevilliste.

— Ni l'un ni l'autre, mon cher. Il était trop bien élevé pour cela. D'ailleurs il avait tiré à la conscription trois mois auparavant, cela dit tout.

Enfin elle était heureuse autant qu'on peut l'être en ce bas monde, et même elle faisait beaucoup d'envieuses, ce qui est le bonheur suprême.

— C'est trop beau, dit le comédien. Il y a un cheveu dans la vie de chacun. Ici l'on ne voit pas le cheveu.

— Le cheveu, dit Zerline, c'est qu'elle était jalouse... Oh! mais jalouse comme une tigresse d'Hyrcanie, comme un castor du Canada, comme un eunuque du sérail ; jalouse à rendre des points au nègre Otello... D'autant plus jalouse qu'elle était comme un homme qui va dîner chez un ami qui n'a pas de patères dans son antichambre pour accrocher les chapeaux... elle ne savait où accrocher sa jalousie; car lui, le pauvre garçon, ne s'en doutait même pas, et, sûr de son innocence, ne prenait pas la peine de la rassurer ou de la tourmenter. Il la conduisait au théâtre, suivait religieusement la représentation, comme s'il avait attendu le dénoûment de la pièce avec impatience, allait dans les coulisses pendant l'entr'acte, causait avec le directeur, le régisseur, les chanteurs, les chanteuses, les chœurs, les pompiers de service, l'enveloppait dans une bonne pelisse de martre de Sibérie à la sortie, la conduisait dans un restaurant à la mode, commandait le souper, invitait quelquefois ses amis, souvent restait seul avec elle, suivant le caprice du jour, et la ramenait, vers deux heures du matin, au logis commun, avec la régularité d'une horloge.

— C'est ce que les bourgeois appellent une vie de débauche, dit le comédien en riant.

— Qu'est-ce qui manquait à cela, excepté le sacrement? demanda le vaudevilliste.

— Et, ajouta Zerline, le sacrement faillit bien y être.

— C'est elle qui n'a pas voulu, je parie, reprit le vaudevilliste.

— Certainement, c'est elle, répliqua fièrement Zerline; elle était trop honnête femme pour cela.

— Ah! ah!

— Oui, trop honnête femme. Quand elle vit ce bon garçon à ses genoux, pleurant, suppliant, caressant, menaçant de se tuer, si elle ne promettait pas d'assurer son bonheur pour l'éternité en le conduisant devant monsieur le maire de la paroisse, elle se consulta elle-même, se tâta, et, ne se sentant pas la force de tenir ses serments, elle préféra n'en faire d'aucune espèce... C'est d'une honnête femme, cela, j'espère?

— Ça, dit le vaudevilliste, c'est d'une Lucrèce.

— Bien plus... d'une Jeanne d'Arc, reprit monsieur Letranchant d'Escarbouillac, feuilletoniste dramatique et critique d'art éminent.

— C'est d'un honnête homme, dit le peintre barbu qui rompit le silence pour la première fois.

— Lucrèce ou Jeanne d'Arc, honnête homme ou ce qu'il vous plaira, continua Zerline, la chanteuse avait raison et rendit un fameux service à son amant aussi bien qu'à elle-même, car tous deux ont fait leur chemin plus tard. Lui est aujourd'hui sept fois millionnaire, propriétaire et administrateur de mines, de forges, de hauts-fourneaux, d'actions de la Banque de France.

Seigneur de lieux dont j'ignore le compte,

interrompit le vaudevilliste, dont la manie principale était de citer *Ruy-Blas* ou *Hernani*, mais elle ?

— Elle?... répondit Zerline en riant. Elle est contente de son sort, Dieu merci ! et n'a plus rien à désirer que la faveur du public.

— La vertu trouve toujours sa récompense, ajouta Letranchant d'Escarbouillac d'un air malin.

— Plus que vous ne pensez, mon cher, dit Zerline.

— Tout cela, dit madame de Korenberg, n'achève pas l'histoire de Zerline.

— Voici, reprit la comédienne, qu'au milieu de ce calme plat, de ce bonheur parfait, le cheveu dont on parlait tout à l'heure vint à se montrer.

— Comme le serpent dans le paradis terrestre, dit le comédien.

— Oui ; mais cette fois ce n'est pas à la femme que le serpent s'adressa, c'est à l'homme. En un mot, le serpent était une rivale, une Dugazon de vingt-cinq ou de vingt-six ans, pas laide, si vous voulez, mais brune à faire frémir, avec deux sourcils noirs qui se joignaient et semblaient n'en faire qu'un, avec des yeux brillants comme des escarboucles et une méchanceté du diable. Celle-là aussi avait beaucoup de partisans dans le public, surtout depuis que la première chanteuse ayant fait un choix et s'y tenant, on n'avait plus d'accès qu'auprès de la Dugazon.

— Oh ! dit le vaudevilliste, j'entrevois des pleurs, des égratignures, des cancans, des chignons arrachés, du sang versé, des sifflets, des applaudissements, des coups de pied, des coups de poing, et, dans le lointain, la silhouette sévère du commissaire de police. N'est-ce pas cela, Zerline?

— A peu près. La Dugazon commença, comme c'est l'usage, par faire les yeux doux au jeune homme ; puis elle insinua que sa rivale n'était pas moitié aussi fidèle qu'elle en avait l'air; elle parla de billets perdus et retrouvés, de jeunes gens rôdant à des heures indues sous certaine fenêtre, d'absences qu'on ne pouvait pas facilement expliquer... Surtout elle recommanda le secret le plus absolu ; elle plaignit vivement, laissa voir qu'elle pourrait consoler, et enfin un soir, croyant le terrain assez bien préparé, lâcha le dernier mot et fit glisser, par un de ses amis, dans la chronique d'un journal obscur, que la première chanteuse devait ses plus belles dents au dentiste...

— Horreur ! s'écria le vaudevilliste.

— Cette prétendue révélation, qui n'était d'ailleurs qu'une atroce calomnie, continua Zerline en riant et montrant aux convives les plus belles dents du monde, manqua son effet justement parce qu'elle était abominable. Le jeune homme, indigné de la perfidie de la Dugazon, révéla tout à la première chanteuse... En pareil cas, qu'auriez-vous fait, mesdames?

— Moi, dit le comédien, j'aurais d'abord prouvé la calomnie...

— C'est ce qu'elle fit sur-le-champ, reprit Zerline, et, comme il vit que jamais plus belles dents, plus naturelles, plus fines, plus pointues, plus blanches et mieux rangées, n'avaient orné un plus frais et plus joli visage (du moins à ce qu'il eut la bonté de dire), il en conclut tout naturellement que la Dugazon, qui avait menti sur ce point, devait avoir menti sur tous les autres, et jura de tirer une vengeance éclatante de cette atroce perfidie.

Et, comme c'était un homme d'action, plus vif et plus prompt qu'un fulminate, il arrangea sa vengeance pour le lendemain.

Le soir, dès que la Dugazon parut en scène, une bordée de sifflets l'accueillit comme une tempête.

Le public cria : Chut!

Les siffleurs (ils étaient quatre, placés aux quatre

coins de la salle, comme les vents aux quatre coins du ciel) recommencèrent leur tapage.

La Dugazon, embarrassée, troublée, consternée, ne sachant que faire, s'évanouit en scène. On baissa la toile. Le commissaire de police ceignit son écharpe, se pencha hors de sa loge et commanda le silence, menaçant de faire évacuer la salle.

Les siffleurs se turent. La Dugazon, qu'on venait de ranimer à grand renfort de sels anglais et de verres d'eau sucrée, reparut sur la scène. Triple salve d'applaudissements du côté de ses amis, triple salve de sifflets du côté des siffleurs.

Tout le monde crie : A la porte ! à la porte ! Défis lancés de tous côtés. On échange des cartes. On se donne rendez-vous pour le lendemain, l'épée à la main. Le commissaire fait évacuer la salle par la troupe et mettre au violon quelques-uns des plus furieux.

Le lendemain, cinq coups d'épée. L'ami de la première chanteuse eu donna deux pour sa part et en reçut un très-grave, dont il était plus fier qu'Artaban...

— Il avait raison, interrompit Letranchant d'Escarbouillac ; car on se doit tout entier à son Dieu et à sa dame, et un bon coup d'épée n'a jamais fait de mal à personne... Voulez-vous maintenant, Zerline, que je dise la fin de l'histoire que votre modestie vous empêcherait peut-être de raconter ici ?

— Dites, mon cher, répliqua Zerline d'un ton assez dédaigneux.

— La fin, la voici, reprit le critique d'art. Deux mois après le duel et la guérison du blessé, la première chanteuse suivit à Paris un galant préfet, qui venait d'être appelé à un poste très-élevé dans l'Etat.

— C'est vrai : comment le savez-vous ?

— Elle entra dans un théâtre que je ne nommerai pas pour imiter votre discrétion, Zerline ; elle fit du premier coup la joie du public, car elle était jolie et avait du talent... toujours comme vous, Zerline, et de plus une certaine manière de lancer pied à la hauteur de l'œil, qui est fort appréciée des amateurs... Qu'en dites-vous, prince ?

Le diplomate ne répondit pas, il feignit de pas entendre.

— Le préfet, continua d'Escarbouillac, est devenu ministre. Ce que la première chanteuse est devenue, tout le monde le sait... et le jeune homme belliqueux est aujourd'hui directeur principal de l'une des plus puissantes sociétés financières de France... Est-ce bien cela, Zerline ?

— Je vois qu'on ne peut rien vous cacher, répondit la comédienne en riant. Mais, vous qui savez tout, dites-moi ce qu'est devenue ma rivale ! la pauvre Dugazon ?

— Elle a fait fortune aussi ; elle est venue à Paris ; elle a végété quelque temps sur le boulevard, ayant grand'peine à vivre. Enfin, un soir, elle rencontra un prince allemand qui était blond, et à qui ses yeux plus que noirs causèrent une impression si forte que pour s'assurer la possession exclusive de cette créature charmante et à son avis unique dans son genre, il prit la fuite avec elle, passa le Rhin, le Neckar, le Weser, l'Elbe, et l'emmena dans ses Etats, où il l'épousa morganatiquement, après l'avoir fait comtesse de Cruchenau. On la revoit de temps en temps à Paris.

— Mais vous, où étiez-vous pendant ce temps-là ?

— Moi, j'étais l'ami le plus intime de la Dugazon. C'est moi le vaillant qui défia votre champion, et qui le perça d'un coup d'épée. Ce coup fâcheux fit d'ailleurs notre bonheur à tous, la Dugazon en devint princesse, Vous, obligée de chercher un successeur à votre... ami, que vous crûtes un instant perdu, vous suivîtes le préfet galant. Votre... ami vous suivit jusqu'à Paris, où vous le fîtes consigner à la porte par le concierge, et pour se consoler devint millionnaire. Moi-même enfin, qui moisissais en province à l'ombre de la pauvre Dugazon, je vins à Paris, où les journaux, les éditeurs et le public, m'ont fait, je dois l'avouer, un sort assez heureux...

— Sans compter la faveur du gouvernement impérial, ajouta Lenoir à demi-voix.

— En effet, répliqua d'Escarbouillac, Morny me veut du bien, Morny aime les arts. Hier encore, en se faisant la barbe, il me disait :

— Mon cher d'Escarbouillac, je ne vois que vous à qui l'on puisse donner la direction des musées de France.

Il n'achète pas un tableau sans me demander conseil. C'est moi qui ai poussé les enchères au nom de l'Etat, quand on vendit la galerie du maréchal Soult... Sans moi, le fameux Murillo qu'on voit au Louvre aurait passé en Angleterre.

Le fier, Letranchant d'Escarbouillac était en veine ; il aurait volontiers parlé de lui-même, de son crédit, de ses relations et de ses bonnes fortunes pendant vingt ans de suite et sans débrider ; mais madame de Korenberg, qui savait à quoi s'en tenir là-dessus, ayant entendu vingt fois cette histoire, leva la séance en disant :

— Mesdames, je crois que le cotillon va commencer. J'entends les premières mesures.

A ces mots, les dames ss levèrent avec empressement, les hommes suivirent, et je restai seul en arrière avec le peintre barbu, qui avait écouté en silence toute la conversation.

— Que pensez-vous de tout cela, monsieur Fontperpuis ? me demanda le peintre.

Je le regardai avec étonnement et sans répondre. Il continua :

— Toutes ces femmes sont folles.

— Oh ! vous êtes sévère.

— Je dis qu'elles sont folles, reprit le peintre. Elles étaient là quatre qui n'ont pas dit un mot de bon sens en deux heures. Zerline, qui est jolie, qui a passé la trentaine, mais qui fait encore bonne figure au dessert ; Madame Tripp, l'Allemande, que le Créateur a taillée dans un beau bloc de lard frais ; Madame de Korenberg, qui rachète par la majesté des attitudes ce qu'elle peut avoir de couperosé dans le teint, et enfin celle qu'on appelle Léa, qui est marquise authentique, dit-on.

— Oh ! pour Léa, m'écriai-je vivement, soyez indulgent, je vous prie.

— Vous l'aimez ?

— Je l'ai vue ce soir pour la première fois.

— Cela ne fait rien, dit le peintre. Il y a des gens qui aiment du premier coup sans savoir pourquoi, et vous la regardez d'un air qui n'a pas dû lui déplaire, mais qui aurait fait rire tout autre qu'elle. Vous aviez tout à fait la physionomie du chat qui regarde la crème et qui attend qu'on soit soit parti pour s'élancer... Ne vous fâchez pas, vous n'êtes pas le premier ni le seul ; d'Escarbouillac était tout à fait dans les mêmes dispositions, et le vaudevilliste aussi... Tout à l'heure, vers la fin du souper, c'était un spectacle à réjouir les spectateurs désintéressés comme moi.

— Etes-vous si désintéressé, vous qui parlez ?

— Moi, dit-il, mille fois plus que vous ne pensez, mon cher. J'ai du pain sur la planche... Voyez-vous, l'homme n'a pas été mis au monde par le Créateur pour faire sa cour à des femmes jolies, charmantes, si vous voulez, mais plus vides de cervelle qu'un colibri. Ça, c'est bon pour les petits jeunes gens, à qui leurs parents ont préparé un nid bien chaud, bien ouaté, et dont le plus grand effort est d'apprendre à monter à cheval et à galoper dans le bois de Boulogne... Ce n'est pas des hommes, ça ; c'est des singes et des perroquets, et, comme ça ne sait rien faire d'utile et d'honnête, on en fait des préfets, des sous-préfets, des receveurs généraux et particuliers, des consuls, des ministres, des ambassadeurs, pour leur permettre de vivre sans travailler, ce qui est leur vocation véritable. Mais, vous et moi, mon cher Fontpertuis (car je vous connaissais un peu par mes amis avant de vous rencontrer ce soir et je savais que vous étiez un homme), nous ne devons pas perdre

le temps à tourner autour des femmes oisives, comme font ces beaux petits jeunes gens. Nous avons une œuvre à faire. Vous êtes avocat, n'est-ce pas?

— Je le suis.

— Vous voulez être député?

— Si c'est possible.

— Et chef de parti?

— Pourquoi non?

— Et vous voulez fonder la République?

— Ah! certes!

— Et vous êtes prêt à donner votre vie pour cela?

— A la première occasion. J'ai déjà essayé.

— Je le sais, dit le peintre, et voilà pourquoi je vous parle virilement, comme à un homme. Eh bien! quand on a de l'ambition, une véritable ambition, c'est-à-dire lorsqu'on ne veut pas seulement être ministre et voir des solliciteurs dans son antichambre, mais rendre service à la patrie, à l'humanité, et laisser un nom glorieux dans l'histoire, il faut se garder de l'amour et des femmes comme du feu...

Je fit un geste de surprise.

— Entendez-moi bien, continua-t-il; ce n'est pas de l'amour légitime qu'il faut se garder. C'est de l'autre. Aimez votre femme, si vous êtes marié; aimez-la uniquement, de tout votre cœur: je ne m'y oppose pas, quoique je sois sur ce point de l'avis de saint Paul, qui dit que le mariage est bon, mais que le célibat est meilleur. Il entendait par là le vrai célibat et non celui de cent mille Parisiens, qui se croient bien habiles et bien sages parce qu'ils vivent sur le champ commun et qu'ils se sont dispensés de toutes les charges de la société. Donc défiez-vous des femmes, la meilleure ne vaut rien. Souvenez-vous de l'histoire de Jésus-Christ! Il est dit dans l'Evangile que pendant qu'il haranguait le peuple, une femme, plus hardie que les autres, toucha par-derrière ses vêtements. Il se retourna aussitôt en disant: « Je sens qu'une vertu est sortie de moi. » Ce mot nous donne une leçon, dont vous comprendrez toute la profondeur à mesure que vous avancerez dans la vie... Mon cher, il n'est pas de femme, jeune ou vieille, belle ou laide, dont le contact de nous coûte une vertu et ne nous détourne du travail. Si elle vous aime, c'est par ses caresses: si elle vous hait, c'est par ses fureurs.

Je lui dis en riant:

— Ou vous êtes garçon ou vous êtes séparé de votre femme.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua le peintre. Je suis l'homme le plus marié et l'un des mieux mariés qui soient au monde. C'est une faiblesse que j'avoue. J'aurais mieux fait de rester garçon, de vivre seul, tout entier à l'art, à la nature, à la philosophie; mais que voulez-vous? Pour vivre tout à fait seul comme Jésus-Christ, Bouddah, Newton, et William Pitt, il faut avoir des grâces d'état que le ciel m'a refusées... Je suis donc marié, très-légitimement marié, et à cause de cela je ne ferai qu'entrevoir les sommets lumineux de l'art, je n'y atteindrai jamais.

— Votre femme est-elle ici? Vous me présenterez, j'espère?

— Ici! dit-il en riant aux éclats; pour qui me prenez-vous et pour qui la prenez-vous?... Ma femme est à cinquante lieues d'ici, dans le Morvan, avec mes enfants; elle n'a jamais mis le pied à Paris et ne l'y mettra jamais, du moins de mon vivant. Elle ne saura jamais qu'il y a sur la terre de belles dames couvertes de soie, de satin et de dentelles, qui vont au bal, à l'Opéra, aux Français, qui entendent trois fois par semaine une belle fille, toute pâmée dans les bras d'un beau monsieur, chanter:

> Viens, oh! viens, dans une autre patrie,
> Viens cacher ton bonheur!

et mille autres fariboles de la même espèce.

Elle ne saura pas que ces dames et d'autres beaucoup moins riches, mais tout aussi sottes ou folles ou comme il vous plaira de les appeler, passent leur vie à se montrer sur le boulevard, aux Champs-Elysées, aux courses, dans les magasins à la mode; et si par malheur elle l'apprend, car tout se sait à la fin, je l'ai attachée de tant de liens si serrés et si chers, qu'elle n'aura jamais l'idée de leur porter envie. J'ai trente-six ans, Fontpertuis, et je suis marié depuis dix ans, et j'ai maintenant six enfants, qu'elle a tous nourris de son lait, qui remplissent la maison, qui débordent dans le jardin, dans la chenevière, dans la prairie, dans les bois, qui rôdent autour de la rivière, sur lesquels elle veille constamment comme la poule sur ses poussins, et qui lui donnent tant de joies, de craintes, d'inquiétudes et d'espérances, qu'elle n'a pas le temps de s'en détourner une minute pour penser aux splendeurs de Paris. S'il lui reste un peu de loisir, eh bien! ce reste est pour moi.

— Aime-t-elle la musique au moins?

— La musique! Pourquoi faire?... Sa musique à elle, ce sont les cris joyeux de mes enfants, les cocoricos de ses poules, les mugissements de ses bœufs, le bêlement de ses moutons.

— Est-ce que vous êtes riche?

— A peu près... Je l'ai d'ailleurs été de bonne heure. Mon père m'avait laissé de quoi vivre modestement... douze cents francs de rente, pas davantage. Je vins à Paris à l'âge de dix-huit ans. Cinq ans plus tard, je commençais à me faire connaître. Mon premier tableau de l'exposition fut vendu par moi trois cents francs, et par le marchand, trois mille. Un an plus tard, j'étais presque célèbre. Alors je pensai à me marier.

J'avais vu de près, chez plusieurs de mes amis et de mes camarades, l'inconvénient de ces liaisons qu'on noue au hasard, qu'on ne sait comment dénouer, qui sont pleines d'orages, de tempêtes, de cris, de larmes, de réconciliations, qui s'éternisent quelquefois, et qui vous laissent sur les bras, à l'âge des rides et des réflexions, une femme qu'on n'a jamais estimée, qu'on a rarement aimée, qui s'accroche à vous comme le crabe au rocher, qui craint, si elle vous lâche, de retomber sur le pavé... Je résolus de prendre femme hors de Paris.

Un matin, comme je voyageais à pied, le sac sur le dos, dans les montagnes du Morvan, cherchant un sujet de paysage et mon déjeuner, je vis une belle paysanne de dix-huit ans, qui mangeait sa soupe sur le devant de sa porte. Elle me plut, j'entrai; la maison et la famille me plurent encore davantage. Au bout de huit jours, j'étais décidé, je la demandai en mariage. On me l'accorda sans hésiter. Ce n'est pas qu'elle manquât de prétendant, car elle avait six cents francs de dot. Six cents francs! à dix lieues de Nevers, qui pour elle était une capitale! Voilà tout. Ma femme n'est pas savante, comme vous pensez bien, et elle ne raisonnerait pas comme madame de Korenberg sur les exégèses allemandes. Mais elle sait tout ce qu'il faut savoir: la cuisine, le ménage, coudre, repasser, prendre soin avec la servante de la volaille et des bestiaux; voir si le garçon de ferme (car j'ai maintenant une ferme à moi) bêche, fauche et laboure. Enfin les six enfants qu'elle m'a donnés sont vifs, gais, robustes, agiles, bruyants, mais point criards. Les aînés vont à l'école primaire. Tous les ans, grâce à mon travail et au sien, je vois croître ma famille et ma fortune. Je ne viens à Paris que rarement, pour deux ou trois jours, dix jours au plus. Je vends ma marchandise, et je pars, heureux de me replonger dans mon village, dans ma maison, dans ma famille.

Voyez-vous, Fontpertuis, une femme laborieuse et gaie est un trésor inestimable, fût-elle d'ailleurs ignorante comme un brochet; mais ces belles dames ne sont ni laborieuses ni gaies; elles ne sont qu'ignorantes et oisives, et ne travaillent pas plus du cerveau que des

mains, ou, si le cerveau travaille, ce n'est qu'à rêver de choses dangereuses et absurdes. Quand une femme ne fait rien de ses dix doigts, soyez sûr qu'elle ne pense ni à son père, ni à son mari, ni à ses frères, ni à ses enfants... Non, non ; elle pense à la robe de madame une telle ou, ce qui est pire, à la moustache d'un garçon qui a passé sous ses fenêtres. L'oisiveté, Fontpertuis, c'est l'avant-garde du diable. Autrefois les grandes dames seules en avaient le privilège. Aujourd'hui les bourgeoises s'en mêlent et se regarderaient comme déshonorées, si quelqu'un les voyait mettre du sel dans la marmite ou raccommoder les culottes de la famille. Aussi la famille va tout de travers, on a moins d'enfants parce qu'on ne peut plus les nourrir ; tout le monde veut être employé ou fonctionnaire, on crève de faim, on passe sa vie dans les antichambres, et, si cela continue, la France, notre vieille France, autrefois admirée, enviée du monde entier, deviendra la risée de l'Europe.

Je fus surpris de la véhémence de mon nouvel ami.

— A qui la faute? lui demandai-je.

— Aux femmes riches d'abord, qui, suivant un vieux proverbe, ne savent que s'habiller, se déshabiller et babiller ; et ensuite aux autres femmes qui suivent ce bel exemple de loin, mais le plus qu'elles peuvent.

Là-dessus je voulus quitter ce misanthrope ; mais il me retint.

— Où allez-vous? demanda-t-il. Revoir la belle Léa, sans doute ?

— Pourquoi non ?

— Fontpertuis, Fontpertuis, vous êtes tenté du diable. Laissez-là cette belle marquise ; elle est charmante, j'en conviens, mais elle vous portera malheur. Je lis cela dans ses yeux.

— Vous êtes nécromancien ?

— Non, je suis peintre de profession, et un peu philosophe par nécessité. C'est une femme tragique, je le sais, je le sens... Vous savez ce que les Italiens disent du pape Pie IX, qu'il est *jettatore* et qu'il a le mauvais œil. Cela est mille fois plus vrai de Léa... Je pourrais vous en donner des preuves terribles : tout ce qui l'entoure, tout ce qu'elle aime est condamné à mourir d'une mort prématurée et peut-être elle-même... Vous ne me croyez pas?

— Non ! vous vous vantez d'être philosophe et vous parlez du mauvais œil. Je crois que vous vous moquez de moi.

— Vous ne croyez donc pas à la fatalité? dit le peintre. Eh bien ! j'y crois, Fontpertuis, et j'en ai vu des exemples étranges, innombrables. Il y a des gens qui sont marqués pour la mort tragique, comme d'autres sont marqués pour le bonheur. J'en ai vu qui, sans être malheureux eux-mêmes, portent malheur à tout ce qu'ils touchent.

Tenez, vous connaissez ce journaliste célèbre qui dans son métier est resté longtemps sans égal en Europe. Puissance, crédit, richesse, réputation : il a eu tout ce qu'un homme pouvait désirer, mais il voulait davantage, il voulait être ministre. Eh bien, il n'y arrivera jamais. S'il y arrivait pas hasard, le ministère serait renversé le soir même et la dynastie le lendemain. Dès qu'il offre ses conseils au gouvernement et qu'on les accepte, tout s'écroule... C'est qu'il a le mauvais œil.

Eh bien ! craignez celui de Léa. Vous ne m'écoutez pas... vous riez... Vous allez la rejoindre... Allez, mon ami, allez ; je ne vous retiens plus.

Il me quitta en effet et je courus auprès d'elle.

Léa m'accueillit avec le plus charmant sourire du monde et me dit à demi-voix :

— Il est bien tard. Monsieur Fontpertuis serais-je indiscrète en vous priant de me reconduire jusque chez moi, rue de Grenelle-Saint-Germain ? Le temps est sec et froid, il fait clair de lune ; nous irons à pied, si vous voulez.

Je me hâtai d'accepter cette proposition inattendue.

Léa se leva et me prit le bras de l'air d'une déesse qui marche sur les nuages.

Au premier pas, le superbe Letranchant d'Escarbouillac se hâta d'accourir et de faire ses offres de service. Mais Léa le remercia, alléguant que je m'étais offert le premier, et je reçus du Toulousain un regard terrible comme une lame d'épée dans la main d'un prévôt d'armes.

— Votre faveur vient de me faire un ennemi, dis-je en riant à Léa quand nous fûmes dans l'antichambre.

Elle sourit sans répondre, regarda de tous côtés et appela :

— Luce ! êtes-vous là ?

Au même instant, je revis ma cliente de la semaine précédente, qui rougit un peu en m'apercevant et qui aida sa maîtresse à s'habiller.

Comme nous allions descendre l'escalier, madame de Korenberg nous suivit jusqu'à la porte de l'antichambre et nous dit :

— Vous partez déjà, ma belle? Si vous aviez voulu m'attendre un peu, je vous aurais reconduite dans ma voiture.

Léa remercia et refusa.

Alors, se tournant vers moi de son air le plus gracieux :

— Et vous, monsieur, dit madame de Korenberg, vous me ferez le plus grand plaisir si vous voulez venir à mes jeudis. Léa, je vous charge de me l'amener.

Je promis d'être exact, et je sortis en toute hâte, donnant le bras à Lea, que Luce suivait à une petite distance, et craignant qu'il ne prît fantaisie à quelqu'un de nous accompagner jusqu'au faubourg Saint-Germain.

La promenade fut assez longue, mais j'étais loin de m'en plaindre. La belle Léa s'appuyait doucement et légèrement à la fois sur mon bras, en regardant la lune et les étoiles, qui brillaient dans un ciel pur. Personne à droite ni à gauche dans les Champs-Elysées ; tout au plus, dans le lointain, ce silence tumultueux qui semble la respiration de la grande ville endormie.

Je restai quelque temps sans parler, alors Léa commença la conversation. Il fut question du bal, des danseurs, du souper, et de mille autres choses indifférentes.

Tout à coup nous arrivâmes devant la porte de sa maison. Elle s'arrêta, me tendit la main, — que je serrai à l'anglaise, au lieu de la baiser, comme j'en avais bonne envie, — me remercia de l'avoir accompagnée, et ajouta :

— Monsieur Fontpertuis, on m'a dit et je sais par moi-même que vous êtes un avocat excellent, un homme de cœur et d'honneur. J'ai besoin de vous consulter sur une affaire d'où ma vie dépend, il s'agit de secrets terribles et que je ne puis confier qu'à un ami. Voulez-vous venir demain dans l'après midi chez moi ?

Ma surprise fut pour le moins égale à ma joie. Elle me priait d'aller chez elle ! Elle me prenait du premier coup pour ami, pour confident !... En un clin d'œil, j'oubliai tous les avertissements du peintre, et je répondis à Léa, avec un empressement dont elle voyait bien la sincérité, que j'étais trop heureux de me mettre à sa disposition.

Sur ces entrefaites, Luce ayant sonné, la porte s'ouvrit et Léa disparut à mes yeux éblouis.

XI

Le lendemain, dès midi, je commençai à délibérer sur la manière de me présenter chez Léa. Devais-je me présenter en avocat ou en homme du monde et en ami ?

En avocat, c'était plus sûr, puisqu'on ne m'invitait à venir qu'à ce titre ; en ami, c'était plus doux, et surtout

cela assurait l'avenir : on peu changer d'avocat, on ne change pas d'ami.

Un avocat, doublé de la peau d'un ami, c'était le meilleur, du moins en apparence, car en réalité cela m'aurait imposé les devoirs des deux professions.

Oui, mais ces devoirs me donnaient aussi des droits.

Tout bien pesé, j'optai pour ce dernier parti, et, après avoir essayé devant la glace une demi-douzaine de cravates blanches, dont l'une était trop longue, l'autre trop large, l'autre trop courte, l'autre trop étroite, l'autre trop empesée, l'autre trop molle, je finis par me contenter d'un nœud travaillé avec art, et dans lequel on pouvait reconnaître à la fois l'homme d'étude, l'homme du monde, l'homme de plaisir, le penseur sévère et le républicain ardent.

Après quoi je regardai la pendule. Deux heures !... deux heures seulement... A quelle heure commençait l'après-midi dont Léa m'avait parlé? Problème nouveau, et non moins difficile à résoudre que les précédents.

Pour une bourgeoise qui se met au travail dès sept heures du matin et qui s'assied à son comptoir vers huit heures, l'après-midi commence à midi ; pour une grande dame oisive, qui a passé la nuit au bal, l'après-midi commence à cinq heures, au moment où l'on va chez le pâtissier anglais de la rue de Rivoli et de là au bois. Mais pour Léa, marquise sans marquisat, qu'elle était l'heure ? Arriver trop tard, n'est-ce pas montrer peu d'empressement? Arriver trop tôt, n'était-ce pas s'exposer à la surprendre en négligé, chose que les femmes pardonnent rarement, ou se donner le rôle d'un avocat novice, trop heureux d'avoir trouvé un procès à plaider?

Dans cette incertitude, je me décidai pour quatre heures, et ne sachant comment tromper mon impatience, j'allai aux Champs-Elysées pour voir défiler les carosses armoriés et les fiacres numérotés.

Enfin quatre heures sonnèrent, et j'eus le bonheur d'apercevoir la rougeaude et ronde figure de la portière de Léa.

— A droite, au fond de la cour, tout près de la grille, me cria la bonne femme. Mais madame la marquise est sortie.

Je donnai au diable la sotte idée que j'avais eue d'attendre, et j'allais rebrousser chemin en grondant contre Léa et contre moi-même, lorsque j'entendis une belle voix bien timbrée qui m'appelait par mon nom.

C'était celle de Luce, qui me cria :

— Monsieur Fontpertuis ! monsieur Fontpertuis ! Madame n'y est pas, mais elle m'a chargée de vous prier de l'attendre ; elle va revenir dans un quart d'heure. Entrez donc, s'il vous plaît.

J'obéis, et j'entrai dans un petit salon d'apparence assez sombre, très-modestement meublé, où le feu était allumé d'avance.

— C'est vous, Luce ?

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Je pensais que vous étiez retournée dans le Berri, chez vos parents.

— Ah ! monsieur, me dit la pauvre fille en baissant les yeux et paraissant prête à pleurer, que pourrais-je dire à mes parents? Que j'ai eu un enfant, qu'il est mort ; que je ne suis pas mariée, qu'on m'a menée en cour d'assises? Mon père et ma mère en mourraient, s'ils le savaient au village ; heureusement ils ne lisent pas les journaux, ni leurs voisins non plus... Madame la marquise a bien compris ça ; aussi, quand je suis sortie de prison, le soir même, elle m'a prise avec elle... car vous ne savez pas comme elle est bonne, monsieur! Elle m'a dit : « Ma pauvre Luce, tu as fait une grande folie ; tu l'as payée bien cher, mais les hommes ne te pardonneraient pas. Reste avec moi. » Et je suis restée. Ah ! voyez-vous, monsieur, je donnerais ma vie pour elle... Et si vous saviez tout ce qu'elle a encore à souffrir ! C'est un ange du bon Dieu. Elle rit toujours ou elle fait semblant de rire ; mais, au fond du cœur, elle est bien malade, allez !

Comme j'allais faire quelques questions à Luce sur sa maîtresse, elle s'écria tout à coup :

— Tenez, la voilà !

En effet, c'était Léa, suivie de quelqu'un que je ne reconnus pas d'abord, et qui recula d'un pas en me voyant assis dans le fauteuil, au coin de la cheminée.

Je me levai aussitôt pour saluer Léa, et je reconnus le fier Letranchant d'Escarbouillac. Il ne s'attendait pas plus sans doute à me rencontrer là que moi-même à me trouver face à face avec lui.

Quant à Léa, elle reçut mon salut avec une aisance parfaite, et comme elle s'aperçut que le critique d'art cherchait des yeux un fauteuil et voulait s'installer, espérant sans doute, à force de persévérance, me faire quitter la place, elle me dit tout d'abord :

— Je suis bien aise, monsieur, que vous ayez été exact, car j'ai à vous parler d'affaires très-sérieuses.

A ces mots, qui étaient pour lui un congé formel, d'Escarbouillac tortilla sa moustache d'un air contrarié, mais il n'osa pas s'asseoir et sortir après m'avoir fait un salut glacial.

Je le payai du reste en même monnaie.

Comme il allait fermer la porte, il se retourna et demanda :

— A quelle heure, madame, faudra-t-il vous prendre demain pour aller au théâtre?

— A une heure, si vous voulez, dit Léa avec un sourire charmant, ou... comme vous demeurez assez loin du théâtre, il vaudra mieux peut-être vous y donner rendez-vous.

— Non, non, je viendrai, reprit d'Escarbouillac en fermant la porte avec une brusquerie dont Léa ne parut pas s'apercevoir.

Dès qu'il fut parti, elle entra dans sa chambre à coucher et revint quelques instants après dans le plus charmant négligé.

Elle s'assit dans un fauteuil en face de moi et dit :

— Monsieur Fontpertuis, vous avez dû être un peu étonné de la prière que je vous ai faite hier au soir de venir aujourd'hui ?

— Madame, en tout temps je serais heureux de me mettre à votre disposition.

— Eh bien ! donc, monsieur, c'est à vos talents d'avocat que je m'adresse aujourd'hui. Monsieur Rondelet, qui est votre ami et le mien, m'a fait de vous le plus grand éloge ; monsieur Lenoir prétend que vous serez un jour Chaix-d'Est-Ange et peut-être Mirabeau ; Luce, ma bonne Luce, dit que vous lui avez sauvé la vie, et moi-même, qui vous ai entendu quand vous plaidiez pour elle la semaine dernière, je ne crois pas qu'aucun des trois exagère. Voilà ce qui vous vaudra ma clientèle, si vous voulez bien vous charger de plaider mon procès.

Elle s'arrêta un instant pour réfléchir, le visage tourné vers le feu, et plus éclairé par la flamme des tisons que par la lumière de la bougie. Elle paraissait hésiter devant certaines confidences, nécessaires sans doute, mais bien délicates ; les deux mains entrelacées autour du genou droit, qui reposait sur l'autre, elle semblait chercher ses mots. Enfin elle se décida et reprit :

— Je vais plaider contre mon mari et obtenir judiciairement une séparation de corps et de biens.

Et comme je paraissais étonné de cette brusque déclaration :

« Hier je l'ai dit devant vous au général Buchamor, qui m'a blâmée, vous le savez. Le général est le plus vieux et le plus dévoué de mes amis. Il m'a vue naître, il m'a tenue sur ses genoux, il était l'ami de mon père ; mais il n'entend rien à mon malheur, que d'ailleurs il ne connaît pas tout entier et qui est sans remède. Voici mon histoire, que je ne puis raconter à personne,

excepté à mon avocat. C'est à vous de juger ce que je puis révéler au tribunal.

» On a dû vous dire que je suis née riche, que mon père était le vicomte de Kerbras, et que mon mari, le marquis de Rochepont, n'est pas moins noble que mon père. Non-seulement il est riche et bon gentilhomme, mais il est bon voisin, bon chasseur, bon vivant, hospitalier, fidèle à sa parole, tendrement amoureux de moi. Vous voyez que je ne le charge pas de torts imaginaires et que je lui rends volontiers justice. J'avouerai même quelque chose de plus, c'est qu'il est jeune encore, et aussi grand, aussi robuste et aussi beau qu'un gentilhomme compagnard peut l'être. Il monte bien à cheval, solidement et non sans grâce ; il n'est ni avare, ni sot, ni de mauvaise humeur. Enfin je devais me croire heureuse et je suis sûre qu'à six lieues à la ronde on m'enviait mon mari. »

J'écoutais avec une curiosité toujours croissante l'énumération des vertus et des qualités diverses de monsieur de Rochepont. Elle s'en aperçut et me dit avec un sourire demi-moqueur, demi-mélancolique :

— Vous cherchez quel défaut pouvait avoir un gentilhomme si parfait? Le voici : il m'aimait ardemment (à ce qu'il disait du moins), mais il n'aimait pas moins toutes les autres femmes, et jusque dans les auberges on le voyait prendre le menton des servantes et se donner en spectacle au public... Dans la première année de mon mariage, j'ai changé trois fois de femme de chambre ; toutes trois sont sorties de chez moi emportant des gages vivants de la tendresse de mon mari. La quatrième, qui était borgne, âgée de 45 ans et marquée de la petite vérole, ne put pas échapper au sort commun. La cinquième enfin (c'est Luce) aurait peut-être succombé à son tour si elle n'avait eu la malheureuse idée de prendre pour amant le valet de chambre qu'elle croyait épouser. Cet amant la préserva de l'autre.

— Mais, madame, voilà de justes sujets de plainte. Une concubine dans la maison conjugale! Le code a prévu le cas, et si vous avez quelque preuve...

— Où les trouver ces preuves? dit Léa. En ce temps-là, je prenais patience ; j'espérais ramener mon mari à moi par la douceur, la patience, la résignation, sottes vertus que l'homme impose à la femme, qui ne peut pas se défendre et qui n'a pour elle ni la loi, ni la société, ni la force !...

» Cela dura trois ans. J'aimais mon mari, monsieur Fontpertuis, ou je croyais l'aimer. Je l'avais épousé quelques mois après avoir quitté le couvent des Oiseaux. On me l'avait beaucoup vanté avant son mariage, mon père me le destinait depuis longtemps ; il montait bien à cheval : n'est-ce pas assez pour éblouir une jeune fille et cacher quelque temps à une jeune femme inexpérimentée le vide de sa vie?...

» Par malheur il devint jaloux. Lui, pour qui toutes les femmes étaient bonnes, même celles qui lavaient la vaisselle et qui sentaient le graillon, il s'avisa de se défier de moi... »

Ici je n'osai pas faire de question directe ; mais à défaut de ma langue mes yeux interrogeaient Léa. Elle baissa les siens et répondit à cette question que je ne faisais pas :

— Non, je n'ai rien a me reprocher ; j'ai gardé jusqu'à la fin mes devoirs d'épouse et de mère.

Je me souvins alors de l'aventure de monsieur Olivier d'Aubespeyre, dont Luce m'avait parlé dans sa prison, et qu'elle appelait « le cousin de madame ; » je demandai avec des précautions infinies si parfois des apparences...

Léa rougit et parut un peu troublée de ma question. Sans répondre directement :

— J'arrive maintenant, dit-elle, au funeste secret qui est entre mon mari et moi, et dont la seule pensée m'inspire pour monsieur de Rochepont une horreur effroyable...

» Nous habitions la campagne, à six lieues de Châteauroux, au milieu d'une lande presque déserte que traverse un ruisseau qui va se jeter un peu plus loin dans l'Indre. D'un côté la lande, de l'autre un bois épais qui nous appartenait. Entre les deux le château. C'est là que nous passions les deux tiers de l'année et que nos amis venaient nous voir pêcher, chasser et quelquefois danser.

» Parmi les jeunes gens, un surtout se faisait remarquer et venait plus souvent au château. C'était un jeune homme de bonne famille, monsieur Olivier d'Aubespeyre, le cousin de mon mari et le mien en même temps. Comme il venait plus souvent et paraissait prendre plaisir à causer avec moi, monsieur de Rochepont en devint jaloux, lui qui avait si peu de droits à l'être, et dont la conduite aurait d'avance excusé la mienne, si j'avais eu besoin d'excuse... Olivier...

Je remarquai cette façon familière de parler du cousin et je commençai à craindre que Léa...

Elle continua sans s'en apercevoir :

— ... Olivier faisait des vers pour moi, de la musique avec moi ; il me plaignait aussi, mais discrètement, et me tenait compagnie en l'absence de monsieur de Rochepont. Un jour enfin, ce qui devait arriver arriva. Il se mit à genoux devant moi, me jura qu'il m'aimerait toujours et me pria de l'aimer aussi. Hélas! pauvre Olivier! ce serment était son arrêt de mort.

— Quel accueil lui fîtes-vous, madame? Excusez ma question. Un avocat, comme un confesseur, doit tout savoir.

En même temps, j'attendais sa réponse avec des palpitations de cœur incroyables.

Léa me regarda en souriant :

— L'accueil que toute honnête femme doit faire. Je lui défendis de reparaître devant moi, je m'indignai de son audace; mais, par réflexion...

A ces mots, je me sentis pâlir. *Par réflexion!*

— ... Par réflexion, continua Léa, et, de peur que mon mari, dont je connaissais la violence, ne ne doutât du motif qui empêchait Olivier de revenir au château, je n'osai pas le bannir tout à fait.

— Et alors il abusa de votre indulgence, il écrivit peut-être?

— C'est vrai... Comment le savez-vous?

— Madame, c'est la marche ordinaire... Et vous reçûtes les lettres?

— Une seule! dit vivemant Léa, et encore je ne pus refuser de la prendre, car elle était sur un guéridon, à la portée de mon mari, et, s'il l'avait trouvée, je devais m'attendre à tout. Hélas! la témérité d'Olivier fut cruellement punie. Dans sa lettre, il me priait de lui accorder un rendez-vous et me remerciait, avec un accent passionné, de quelques menues faveurs qu'il croyait avoir reçues de moi... Par malheur, au moment même où je finissais de la lire, mon mari rentra, et demeura avec moi toute la soirée, de sorte qu'il me fut impossible de la jeter au feu, comme je me l'étais promis.

On eût dit ce jour-là qu'il avait des soupçons. Il parlait peu, lui qui d'ordinaire me racontait longuement à souper les exploits de ses chiens, les courses à fond de train qu'il faisait avec son cheval favori et vingt autres histoires tout aussi intéressantes.

Il appuya ses coudes sur la table après souper et me dit tout à coup :

— Léa, vous n'avez pas reçu de lettres aujourd'hui?

Je sentis mon sang se glacer dans mes veines. Je répondis pourtant d'un air tranquille que j'avais reçu une lettre de madame de Chauderive, ma cousine germaine... Et c'était vrai.

Sans insister davantage, il me demanda la lettre pour la lire, et je me crus hors de danger. Je la cherchai dans mes poches, et, ne la trouvant pas, je me levai pour voir si elle ne serait pas dans ma chambre à coucher. C'est à ce moment-là sans doute que la lettre

d'Olivier que j'avais cachée dans mon corsage en entendant venir mon mari, tomba par terre, sans que je m'en fusse aperçue.

Lui-même la ramassa, sans dire un mot, pendant mon absence. Arrivée dans ma chambre et voulant la brûler, je vis avec épouvante qu'elle était perdue; je la cherchai vainement partout. Enfin je trouvai celle de madame de Chauderive, qui nous invitait à une fête de campagne pour le dimanche suivant, et je l'apportai à mon mari.

Il la lut d'un air indifférent, sortit un instant, sans doute pour lire la lettre d'Olivier, et rentra aussi calme en apparence que s'il était allé seulement allumer un cigare.

Le lendemain, Olivier vint au château, comme à l'ordinaire. Mon mari ne le quitta pas une minute, de peur sans doute que je ne voulusse l'avertir du danger; il l'emmena à la chasse au sanglier, et le soir... Oh! quelle soirée!... Il rentra en annonçant qu'il avait tué Olivier par imprudence.

Je vis rapporter le corps tout sanglant sous le vestibule du château. Monsieur de Rochepont criait, se lamentait, déplorait sa maladresse; mais le soir, quand nous fûmes seuls, les domestiques étant couchés, il m'avoua tout: qu'il avait trouvé la lettre d'amour d'Olivier; que cette lettre, sans m'accuser tout à fait, donnait à penser que j'avais laissé des espérances au malheureux jeune homme, qu'il l'avait conduit au milieu du bois sous prétexte de le poster à l'affût, qu'il lui avait reproché sa trahison et qu'il l'avait tué d'un coup de fusil à bout portant.

— Voilà, dit-il enfin, ce que je réserve à tous ceux qui lèveront les yeux sur toi.

Pour moi, pétrifiée d'horreur, je répondis:

— Si Olivier m'aimait, je l'ignore; mais je ne l'aimais pas, moi, je le jure, et cette mort est un affreux assassinat. Adieu; je ne vous reverrai jamais; vous me faites horreur.

Et j'ai tenu parole; malgré ses prières, ses menaces, ses supplications, ses repentirs, ses protestations d'amour, je suis partie de sa maison pour n'y jamais revenir... Et, si la loi dont il me menace était assez injuste, assez cruelle, assez barbare, pour m'imposer de revenir au foyer conjugal, alors je connais un asile où les hommes ne peuvent plus rien, et c'est là que je me réfugierai. Oui, je me tuerai, plutôt que de retomber au pouvoir de monsieur de Rochepont.

Les beaux yeux de Léa brillaient du feu d'une résolution inflexible.

Dois-je dire qu'au fond du cœur je lui donnais raison? Il est vrai qu'une femme a toujours raison, lorsqu'on est jeune et qu'on l'aime.

Quant à savoir si elle avait aimé le cousin d'Aubespeyre ou non, je n'osai le demander davantage, me promettant d'interroger Luce, et, en attendant, je sentis qu'il fallait prendre mon rôle d'avocat au sérieux.

Je lui dis:

— Madame, la loi est formelle, et, quelque horreur que vous inspire le crime de votre mari, vous serez forcée de le suivre.

— Forcée! s'écria-t-elle avec indignation. Emmenée entre deux gendarmes et par le commissaire de police, n'est-ce pas?

— Avez-vous subi devant témoins quelque mauvais traitement de votre mari?

— Non.

— Vous a-t-il injuriée, frappée?

— Jamais.

— Les femmes de chambre que vous avez renvoyées étaient enceintes?

— Elles l'étaient; mais, par compassion pour ces pauvres femmes, je les ai renvoyées sans dire le motif du renvoi, et elles sont allées faire leurs couches à Paris ou dans quelque autre grande ville.

— Alors, madame, puisque vous n'avez de preuve d'aucune espèce contre lui, et que d'ailleurs vous n'oseriez, vous ne voudriez pas révéler le vrai motif de votre départ, il ne vous reste plus qu'une chose à faire, c'est de l'obliger à désirer lui-même cette séparation.

Il faut avouer qu'au fond de ma conscience je sentais quelques remords du dangereux conseil que je donnais à mots couverts. Ce n'est pas là ce que m'avait recommandé le vieux Buchamor.

Il y eut un assez long silence.

Léa réfléchissait. J'avais honte d'être compris; car quels moyens peut avoir une jeune et charmante femme de dégoûter d'elle un mari qu'elle déteste? Il y en a plusieurs sans doute, suivant le caractère du mari; mais, pour un homme dont la jalousie allait jusqu'à tuer sur un simple soupçon, le plus sûr n'était pas difficile à deviner, et Léa n'avait autour d'elle que trop de gens disposés à l'aider dans sa vengeance.

Tout à coup elle leva la tête et me dit:

— Monsieur Fontpertuis, j'ai pensé à ce que vous me dites-là... J'y ai pensé depuis longtemps.....

Le tonnerre serait tombé sur ma tête sans m'étonner davantage. Beaucoup de femmes assurément étaient capables de raisonner ainsi et de songer à la vengeance; mais qu'une femme telle que Léa eût le courage de l'avouer si franchement (est-ce le mot courage qu'il faut dire?), j'en fus presque consterné.

Quoi! cet ange, cette marquise, cette merveille dont les yeux m'avaient dès le premier regard troublé jusqu'au fond du cœur, prenait si bravement, si facilement son parti? L'idée me vint alors que monsieur de Rochepont n'était pas si coupable, et que le bel Olivier d'Aubespeyre avait été plus heureux que je n'aurais voulu.

— Oui, reprit Léa, on m'a déjà donné ce conseil en présence de l'impuissance de la loi à protéger les faibles contre les forts. Monsieur Letranchant d'Escarbouillac...

— Ah! ah! dis-je avec dédain, le critique d'art qui sort d'ici?

Et en même temps il me vint cette pensée cuisante que mon conseil profiterait sans doute au critique d'art... Pourquoi non? Il était jeune encore, il avait un nom connu, du crédit dans les théâtres, il était en pied auprès de Léa; il pouvait préparer ses succès dramatiques, faire donner des rôles, vanter le talent, chauffer les directeurs, les auteurs et même le public... Je sentis un mouvement de rage contre moi-même et contre le Toulousain: — contre moi-même, à cause de ma coupable sottise; contre le Toulousain, à cause de son bonheur.

Léa, sans deviner mon agitation intérieure, continua:

— Monsieur Letranchant d'Escarbouillac m'a proposé d'entrer au théâtre, où le crédit de son journal et le sien m'assuraient un prompt début: c'était le moyen le plus sûr de blesser l'orgueil de monsieur de Rochepont et de lui ôter toute idée de réconciliation. Ne le pensez-vous pas?

Je répondis avec distraction:

— En effet, madame, en effet!

— De plus, il faut avouer que j'avais à peine le choix. Mon mari, pour me ramener par force à la maison, a gardé ma dot. Que faire? Je ne sais ni coudre, ni broder, ni faire la classe aux petits enfants. Excepté un peu de musique, de français et d'italien, je n'ai rien appris au couvent. Avec ce bagage et le titre de marquise sans argent, on ne va pas loin dans le monde. Mes bijoux vendus, il ne me reste plus rien. Tout cela m'a décidée à entrer au théâtre. Monsieur R..., le savant professeur, m'a donné depuis trois mois des leçons à l'insu de tout le monde, excepté de monsieur d'Escarbouillac, et paraît content de mes progrès. Il assure que je ferai merveille dans l'ancien répertoire, et que le rôle de Célimène dans le *Misanthrope* est fait pour moi.

— Je le crois, madame, je le crois, dis-je avec quelque amertume en pensant à la place que d'Escarbouillac tenait déjà dans sa vie. Oui, vous avez toutes les grâces

de ce type admirable, le plus beau peut-être que Molière ait jamais créé. Vous devez exceller dans les grandes coquettes.

— En vérité? répliqua-t-elle en souriant, puisque vous me le dites, je le crois. Cependant il y a dans la manière dont vous le dites quelque chose qui ne ressemble que de loin à un compliment. Nous éclaircirons cela plus tard.

J'aurais donc essayé de débuter à la Comédie-Française et mon savant professeur m'y encourageait d'abord; mais les portes sont si bien gardées qu'il me conseilla plus tard de n'en rien faire. Il me parla de certaines influences, des galanteries que j'aurais à essuyer de la part d'un ministre, d'un secrétaire général, d'un chef de division, d'un chef de bureau, de je ne sais qui... Il n'osa pas me dire tout ce qu'il pensait, mais ce que je pus entrevoir dans ses discours me fit horreur. Voulez-vous obtenir demain un ordre de début? dit-il. Jeune et belle comme vous êtes, rien n'est plus facile. » Il me cita deux ou trois exemples connus de tout Paris. « Mais voulez-vous devoir votre fortune et votre réputation à votre talent et au public?... Adressez-vous ailleurs... L'empereur est galant, le ministre est galant, le secrétaire est galant, et au-dessous d'eux tous ceux dont vous dépendrez, chacun suivant son grade. La galanterie française est une plaie qui s'étend du haut en bas de l'échelle. Il n'y a pas de gratte-papier qui ne se croie le droit d'insulter une jolie femme, sous prétexte de lui rendre service, et qui, pour comble d'ignominie, ne croie lui faire beaucoup de plaisir et beaucoup d'honneur. »

Ici Léa s'arrêta un instant. Son indignation, qui n'était pas feinte, me gagnait. L'idée qu'un haut fonctionnaire pourrait mettre à prix (et à quel prix, grand Dieu!) un ordre de début me transportait de fureur. Je comprenais alors le crime du marquis de Rochepont.

Enfin Léa reprit :

— Vous vous demandez sans doute pourquoi j'ai persisté dans mon projet? C'est à monsieur Letranchant d'Escarbouillac que je le dois.

(Je pensai, sans le dire, que le Toulousain lui rendait là un médiocre service et surtout médiocrement désintéressé).

— Oui, continua Léa, c'est lui qui a relevé mon courage. « Qui vous force, dit-il, à entrer dans un théâtre subventionné? Faites votre réputation ailleurs, et quand le public vous aura adoptée, alors vous ne dépendrez plus de personne. » C'est un véritable ami, monsieur d'Escarbouillac, un peu tranchant, un peu suffisant peut-être, un peu haut sur cravate... Mais qui n'a pas ses défauts en ce monde, et, après tout, c'est un ami. Il faut savoir supporter quelque chose de ceux qui vous aiment.

— Même de ceux qui vous aiment trop? dis-je vivement.

Léa sourit :

— Monsieur l'avocat, répliqua-t-elle, qu'entendez-vous par ces paroles?

— Que l'amitié de monsieur d'Escarbouillac est bien vive et peut-être bien passionnée.

— Croyez-vous? dit-elle. Je ne m'en suis pas aperçue. Mais, si c'est vrai, j'en suis bien aise.

— Il ne s'est jamais déclaré?

— Jamais... Du moins je ne m'en souviens pas... Peut-être m'a-t-il baisé les mains deux ou trois fois mal à propos ou hors de propos, peut-être m'a-t-il dit que j'étais belle ou quelque chose de pareil; mais ce sont de ces paroles en l'air que je reçois comme on les offre, sans y faire attention. C'est la menue monnaie de la conversation... Et à propos, monsieur Fontpertuis, qui faites le sévère et qui vous occupez de monsieur d'Escarbouillac, voudriez-vous me dire pourquoi vous faites tant de questions, auxquelles je suis vraiment bien bonne de répondre?

Je répondis gravement :

— Parce que vous m'avez fait l'honneur de me choisir pour avocat, madame, et parce qu'il faut s'attendre, — si vous attaquez votre mari devant les tribunaux, — qu'il vous rendra la pareille, qu'il demandera une enquête sur votre conduite comme vous sur la sienne, qu'on interrogera des centaines de témoins, tous ceux qui vous ont connue autrefois ou qui vous connaissent maintenant; qu'on voudra savoir qui vous voyez, où vous allez, ce que vous faites, ce que vous dites, et même ce que vous pensez; que l'avocat de votre mari ne vous épargnera pas, qu'il tirera parti des moindres apparences, qu'il grossira, exagérera, défigurera, mentira, inventera, médira, calomniera peut-être...

— Ah! le méchant homme! s'écria Léa en se couvrant le visage des deux mains... Mais vous serez là pour me défendre, n'est-ce pas?

— Assurément, madame, et pour rendre les coups qu'on vous aura portés. C'est pour cela qu'il faut que je connaisse tous les points faibles du rempart, tous ceux où l'ennemi peut faire brèche, et si monsieur Letranchant d'Escarbouillac...

— Rassurez-vous, dit Léa; monsieur Letranchant d'Escarbouillac ne me fera aucun tort. C'est un homme passionnément dévoué à l'art dramatique, un critique de premier ordre qui ne se soucie pas de plaire, mais d'instruire et d'éclairer le public, et qui n'a pas le moindre souci de moi hors de la scène, où d'ailleurs je dois dire qu'il me donne les meilleurs conseils, au dire de monsieur R..., mon professeur, qui est lui-même l'un des plus savants hommes du métier.

— Hum! hum!

— Vous ne croyez pas à cette amitié désintéressée? Vous pensez qu'il est amoureux de moi ou occupé de moi ou quelque chose de pareil?...

— J'en suis sûr; car enfin on le rencontre partout à votre suite, et l'amour de l'art ne fait pas faire tant de pas et de démarches.

— Eh bien, dit-elle, monsieur l'incrédule, monsieur le saint Thomas, monsieur mon avocat, je veux vous donner une preuve certaine et vous le montrer à l'œuvre. Demain, à une heure, je vais répéter au théâtre *** le rôle de la baronne d'Ange dans le ***Demi-Monde*** qu'on va reprendre cette année. C'est un rôle qu'il m'a fait donner et dont il espère beaucoup pour moi. Au contraire de monsieur R..., il pense que je suis faite pour le théâtre moderne, que j'en aurai la passion et les fureurs; il me croit née pour le drame. Enfin vous le verrez, vous l'entendrez, et vous jugerez s'il a, s'il peut avoir sur moi d'autres idées et d'autres projets que ceux d'un critique d'art... Vous viendrez?... vous me le promettez?

Je le promis.

— Et vous plaiderez contre mon mari, si c'est nécessaire?

— Je plaiderai, madame, contre lui et contre l'enfer même.

— Eh bien! à demain, une heure, au théâtre ***.

Là-dessus, je sortis, un peu rassuré sur le compte de Léa, mais non sur les projets de monsieur Letranchant d'Escarbouillac.

XII

Le lendemain, à l'heure indiquée, je fus exact devant la porte du théâtre, et j'eus la mortification de voir arriver ma belle Léa, donnant le bras au fier d'Escarbouillac, dont le chapeau était posé sur l'oreille d'une façon triomphante.

Ses moustaches, affilées comme des lames de sabre et relevées vers le ciel, semblaient menacer à la fois les

mortels et les immortels. Quant à ses yeux, ils défiaient la terre, la mer et les passants.

Mais Léa était toujours Léa, c'est-à-dire la grâce, la beauté, la simplicité même. Elle me tendit la main avec un sourire charmant et dit à son compagnon :

— Nous allons voir si vraiment vous ne m'avez point flattée. Monsieur Fontpertuis nous donnera son avis avec franchise.

Escarbouillac grommela je ne sais quoi d'indistinct dont le sens intime était sans doute qu'il se serait bien passé de ma présence; la forme pourtant était plus polie et ne me donnait aucun prétexte pour me fâcher. Il eut même la politesse, — sans doute sur un signe de Léa, — d'ajouter qu'il aurait le plaisir de me montrer, si je le désirais, tout l'intérieur du théâtre.

Peut-être aussi voulait-il par ce moyen montrer sa supériorité et me prendre sous sa protection comme si j'eusse été un provincial affamé de voir des coulisses et des actrices.

Pour moi, sans m'arrêter à lui répondre, excepté par un salut exactement mesuré sur le sien, je promis à Léa d'étudier son jeu avec la plus grande attention et d'être plus sévère que le public de Rouen, qui est, dit-on, le plus sévère de tous les publics de France.

— Il tiendra parole, ajouta-t-elle en riant; car d'abord c'est un homme d'honneur, et de plus il a promis au général Buchamor de m'empêcher de faire des folies. Or vous savez, monsieur d'Escarbouillac, que la plus grande des folies, au dire du général, c'est de me montrer sur le théâtre.

— Ah! ah! dit d'Escarbouillac, il paraît que monsieur Fontpertuis n'est pas seulement votre ami, mais aussi votre confesseur et votre directeur de conscience?... Eh bien, nous allons voir ce qu'il dira tout à l'heure.

Ils entrèrent par un couloir étroit et obscur, où je les suivis avec précaution en tâtant le terrain avec la pointe du pied,

Au bout de dix pas, je rencontrai un escalier tortueux qui grimpait le long d'un mur humide. Après l'escalier vint un nouveau couloir ou corridor tournant, puis une porte ou plutôt une portière s'ouvrit, et je me trouvai sur la scène, ou déjà plusieurs acteurs et actrices en habit de ville, c'est-à-dire fort mal habillés les uns et les autres, et le chapeau sur la tête, allaient répéter une comédie dès ce temps là très-connue par cent représentations, et dont la maladie de l'actrice principale avait interrompu le succès. On l'a jouée depuis, je crois, sur la plupart des théâtres de l'Europe.

L'auteur est un de nos contemporains les plus célèbres. Quelque chose qu'il écrive, histoire d'amour ou sermon mystique (il a beaucoup écrit de l'un et de l'autre), un public immense le suit et l'admire. J'aurais donc tort d'en faire la critique. Il était alors, malgré un ou deux succès éclatants, jeune encore et presque au début de sa carrière, et ne songeait pas à prêcher, comme il a fait depuis, soit par lassitude, soit pour étonner ses contemporains.

Sa comédie était de celles qu'on appelle morales, car elle était remplie de tirades (dans le style d'aujourd'hui, ont dit *tartines*), où le vice était fouetté avec vigueur. On y voyait un jeune homme, bien élevé, de bonne famille et plein d'esprit, qui vivait toute la journée au milieu de femmes perdues, se moquant d'elles et ne pouvant pas s'en passer. Il était gentilhomme, cela va sans dire; car le bourgeois n'a pas bonne mine sur la scène, et les petites bourgeoises, qui écument si soigneusement leur pot-au-feu, ne s'intéresseraient pas à un épicier amoureux.

Fi donc! l'amour est bon pour l'officier qui sabre ou pour le gentillhomme qui ne fait rien; mais pour un boucher, un boulanger, un cordonnier, un maçon, un peintre en bâtiment, un homme utile enfin? Jamais!... l'amour, tel qu'on le peint au théâtre, est un amusement d'oisif.

Le brillant gentilhomme donc, le héros de la pièce, lassé de succès amoureux dont il connaissait le tarif, n'était occupé pendant cinq actes que de prêcher la vertu à un autre gentilhomme (officier, celui-là), plus novice, et amoureux d'une jolie femme, déjà connue depuis longtemps dans le monde galant.

Là-dessus, description du monde galant; histoires de table d'hôte, femmes avilies, comtesses ruinées, se soutenant par le jeu et l'amour; enfin pendant cinq actes un spectacle à faire lever le cœur. Puis les deux gentilshommes se réconciliaient au moment de se battre, et la dame qui avait été la maîtresse du premier et manqué d'être la femme légitime du second s'en allait en fureur, laissant triompher la morale ou plutôt le moraliste.

Voilà, si je m'en souviens bien, le squelette de la comédie. C'est dans cette œuvre d'art et de morale que Léa jouait le rôle principal. Par le crédit de monsieur Letranchant d'Escarbouillac, et grâce aux savantes leçons de monsieur R***, elle allait du premier coup, — ce qui est si difficile, — être mise en vue de tout Paris. Si elle réussissait, quel succès!... Si elle échouait!...

Mais pouvait-elle échouer?... Escarbouillac garantissait,— sur son honneur,— un triomphe éclatant. Or qui pouvait mieux s'y connaître qu'Escarbouillac? Monsieur R*** lui-même, avec plus de réserve, laissait voir de grandes espérances. Quant au directeur du théâtre, que Léa fût applaudie ou non, au point de vue de l'art, il s'en *contrebattait l'orbite*, comme il disait lui-même; mais, au point de vue de la recette, c'est autre chose : il suivait tous ses mouvements, ses gestes et ses inflexions de voix avec le plus vif intérêt... Le succès de Léa l'aurait sauvé d'une faillite imminente.

Quand elle parut, ce fut un cri général, non d'admiration, comme je croyais, mais d'impatience. Comédiens et comédiennes attendaient depuis un quart d'heure, et le directeur lui-même se promenait sur la scène, les mains derrière le dos, d'un air agité et colérique.

Ce directeur était un homme à peindre.

Il avait été d'abord huissier en province et s'acquittait très-convenablement de ses fonctions, faisant le plus d'exploits, d'assignations et de saisies qu'il pouvait, et les faisant payer le plus cher possible aux pauvres gens déjà demi-ruinés dont il achevait la ruine. C'est l'usage, et, comme dit un vieux proverbe, la justice vend cher ses coquilles.

D'huissier, devenu riche, il voulut monter en grade et vivre en gentilhomme, c'est-à-dire gagner beaucoup d'argent et s'amuser beaucoup en travaillant le moins possible. Son rêve avait toujours été d'être sultan. Ce n'est pas, comme vous pensez peut-être, pour gouverner l'Europe et l'Asie ou pour couper la tête aux gens. Non; il n'enviait au sultan que son harem, ses six cents femmes, l'amour toujours varié et toujours prêt, les Circassiennes aux formes rebondies, les Grecques au nez fin et droit, les Syriennes à l'œil noyé de langueurs, les Africaines ardentes..... Un vrai rêve d'huissier sur le retour.

Sur ses entrefaites, le théâtre de la ville de X... vint à faire faillite. La ville est grande et assez peuplée, située sur le bord d'une large rivière, au carrefour de cinq ou six chemins de fer, mais laide, noire et triste comme un couvent de chartreux. La seule distraction qu'elle offre à ses habitants vient de l'évêque, dont les mandements font grand tapage en France et quelquefois en Europe.

Le théâtre ayant sombré faute de spectateurs, le maire, ami des arts et des artistes comme Périclès, persuadé d'ailleurs qu'une ville qui se respecte doit avoir à sa disposition un musée, un théâtre, un régiment d'infanterie (à cause des tambours), un régiment de cavalerie (à cause des clairons), et les deux réunis pour accroître la consommation de l'alcool, qui donne des bénéfices considérables à l'octroi, chercha de tous côtés l'homme

hardi qui voudrait relever le culte des arts un peu négligé dans sa capitale.

C'est alors que l'ancien huissier se montra et fit ses offres de service. Moyennant vingt mille francs, il promit de refaire une troupe de comédiens, de repeindre les décors, de représenter toutes les semaines une pièce nouvelle de Corneille, de Racine, de Scribe, d'Alexandre Dumas, d'Augier, de Dennery, de Bouchardy, de Saint-Georges, d'Alexandre Dumas père et fils, et de deux jeunes gens qui commençaient en ce temps à se rendre célèbres, Meillac et Halévy.

Ses acteurs, cela va sans dire, après deux répétitions, devaient jouer le drame, la comédie, le vaudeville, la tragédie, l'opéra, l'opérette, l'opéra-comique, et généralement tout ce qui pourrait plaire au public... La province ne doute de rien...

Non-seulement il promit, mais il tint sa promesse... De quelle façon? Dieu le sait. Ses acteurs étaient sur les dents, obligés de faire dix métiers différents, de parler, crier, chanter, danser, glousser, faire des tours de force de toute espèce. Le père noble, après avoir joué la tragédie, recevait des coups de pieds au derrière; après avoir rempli le rôle d'Emilie dans *Cinna*, la jeune première dansait le cancan; le grand-prêtre Joad maudissait la cruelle Athalie et imitait dans l'occasion le cri du canard : *Coin... coin... coin...*

Enfin le régisseur général, nommé Froment, outre la spécialité qu'il avait de doubler tous les rôles d'homme, quels qu'ils pussent être, était chargé de régler, gouverner, administrer, surveiller, gourmander, louer, blâmer, critiquer, encourager toute la troupe.

Affaire non petite, mais dont il s'acquittait à merveille, ayant déjà fait ce métier pour son compte, comme il s'en vantait lui-même, à Forgeneuve, Larochebricon et dans plusieurs autres villes célèbres, et de plus ayant reçu de la nature, pour enseigner, gronder et offrir des conseils, une vocation sans égale.

Le père Froment était l'homme de confiance et l'*alter ego* de l'ancien huissier, qui se bornait, lui, à donner ou recevoir l'argent, faire les comptes, liarder, prononcer les amendes, poser en public, traiter avec les puissances de toute catégorie, et, — faut-il l'avouer? — prendre la taille et le menton des pauvres filles que le hasard ou leur mauvaise étoile avait poussées dans son théâtre.

A la vérité, le père Froment, sévère sur l'article, et très-éloigné d'avoir les goûts d'un sultan ou d'un pacha, dévoué au contraire à l'art, et persuadé qu'il avait, aussi bien que Molière ou Shakespeare, un rôle à remplir dans le monde, manquait rarement d'appeler son directeur *vieux grigou*, ce qui faisait beaucoup rire toute la troupe.

Mais le *vieux grigou*, feignant de n'avoir pas entendu, l'honneur de l'autorité était sauf; et, après tout, quand on donne cent cinquante francs par mois à un homme intelligent et instruit pour faire un des plus durs métiers qui soient en France, on n'a pas droit d'exiger le respect par-dessus le marché.

Cependant, l'un conduisant l'autre, comme l'ânier mène l'âne qui porte les reliques, ils eurent à eux deux tant de succès dans la ville de X..., que le directeur, après six ans, doubla son capital, offrit à son régisseur une gratification de trois cents francs (somme énorme!) et lui proposa de tenter la fortune à Paris, où je ne sais quel directeur « intelligent, » à force de monter des pièces idiotes avec des décors merveilleux, et de montrer au public les jambes de plusieurs demi-douzaines de grues, venait de déposer son bilan.

La faillite était de cinq cent mille francs cinquante-trois centimes, non compris les frais de justice, qui n'étaient guère inférieurs.

L'actif se composait de décors vieillis, de costumes défraîchis, et de plusieurs autres objets à demi-usés, moisis, jaunis, fripés, qui pouvaient, — vendus à l'encan, estimés très-haut et convenablement réparés, recousus ou repeints, — donner la somme ronde de trois mille deux cents francs.

C'est à ce prix que les taxa le commissaire-priseur, et certes il fit tous ses efforts pour exciter le zèle des acheteurs. Mais personne ne se présentait tant la faillite de l'ancien directeur avait abattu les courages, lorsque l'ancien huissier, téméraire pour la première fois, acheta tout en bloc, le théâtre, les loges, le privilége, les décors et les costumes, au prix de soixante mille francs.

Cette fois il nageait en pleine eau dans son rêve étoilé. Un théâtre de Paris! et des mieux placés! et qui avait eu des actrices célèbres! Une entre autres pour qui lord Trilby, de Trilby-Castle, dans le comté de Suffolk, s'était brûlé la cervelle après boire! une autre qui avait ruiné trois princes russes, deux lanciers polonais, et ce fameux palatin hongrois qui a, dit-on, plus de bergers dans ses domaines (vous entendez bien, je dis de bergers et non de moutons!) que le duc Absalon n'avait de cheveux sur la tête! Une autre encore que le défunt sultan, sur sa réputation de rondeur, avait voulu acheter pour son sérail, promettant à ce prix de congédier toutes ses femmes!... Une autre... une autre encore!... Mais on n'aurait jamais fini de compter toutes ces actrices célèbres, et surtout de raconter ce qui les avait rendues célèbres...

Enfin l'huissier devint le roi de ce royaume et Froment fut son premier ministre. Sévère celui-là et dur à son peuple, comme Richelieu ou Bismark, se plaisant à rabaisser l'orgueil des grands, je veux dire des premiers rôles; mais ne ménageant pas davantage les petits, c'est-à-dire les pauvres figurants et les infortunés choristes.

— L'art! messieurs et mesdames, je ne sors pas de là, disait souvent cet homme austère.

Ni la beauté ne le touchait, ni la jeunesse, ni la grâce, ni les caresses, ni les menaces, ni les pleurs, ni rien. Inflexible comme la loi, dur et cassant comme le marbre, n'ayant qu'une faiblesse enfin : c'était de priser, de citer du latin, et d'enseigner l'histoire ancienne à propos de tout.

Ces deux hommes terribles (le directeur et le régisseur), attendaient donc Léa sur la scène, et (chacun suivant son caractère), exhalaient leur mauvaise humeur, pendant que la troupe riait et se moquait d'eux dans la coulisse.

— Est-ce qu'elle va venir enfin, cette marquise? disait le directeur en fronçant le sourcil. On croirait, ma parole d'honneur! que nous sommes faits pour attendre ses caprices?

A ces mots, Letranchant d'Escarbouillac, le critique d'art, parut sur la scène :

— Mon cher, dit-il d'un air hautain, d'autres qui vous valent bien, je pense, seraient trop heureux d'attendre...

L'ancien huissier effrayé baissa le ton. Il n'était pas de force à se mesurer avec le fier d'Escarbouillac, qui pouvait l'appeler *âne bâté* dans son feuilleton et n'aurait fait que lui rendre justice, et qui de plus, pour le consoler de ce coup de plume, aurait offert de lui donner un coup d'épée.

— Ah! dit-il, vous voilà, cher ami? Nous battons la semelle en vous attendant; c'est égal, puisque vous voilà, tout va bien.

En même temps il fit de profondes salutations à Léa, qui salua de son côté, mais sans le regarder et comme s'il n'avait à peine existé.

Pour moi, je restai dans la coulisse, n'ayant rien à faire sur la scène, et j'écoutai en silence.

A droite et à gauche, comme des ombres, erraient autour de moi des acteurs et des actrices que je ne connaissais pas et qui n'avaient aucun rôle dans la pièce. Ceux-là venaient soit par curiosité de voir leur nouvelle camarade, soit pour la critiquer et déclarer d'avance qu'elle n'aurait aucun succès devant le public.

Les femmes, cela va sans dire, étaient moins favorables que les hommes, quoique ceux-ci eussent déjà la langue assez piquante; mais Léa, du premier coup, s'emparait du premier rôle, et sa beauté (circonstance atténuante pour les hommes), ne pouvait qu'aggraver son crime aux yeux des autres femmes.

Parmi celles-ci, la plus ardente était Zerline, la charmante Zerline, qui d'abord ne trouvait pas bon qu'on voulût briller à côté d'elle et qui de plus croyait deviner que son ancien ami le vaudevilliste avait un faible pour Léa et lui réservait un rôle dans sa prochaine comédie.

Une telle offense était dure à digérer, et, pour donner une idée de la fureur de Zerline, je crois qu'elle aurait vu sans s'émouvoir couper la tête à sa rivale.

Si le bon public s'en étonne, je vous ferai remarquer que les comédiens ne sont pas seuls à se détester; que les peintres, les écrivains, les musiciens, les évêques même, ne sont pas à l'abri de la jalousie du métier; qu'Ingres détestait Delacroix, que Balzac appelait Alexandre Dumas père « ce moricaud: » que Rossini et Meyerbeer se faisaient poliment les plus mauvais compliments du monde; que Bossuet voulait faire condamner Fénélon comme hérétique, ce qui pouvait le faire enfermer à perpétuité dans un cachot de la Bastille, et qu'enfin saint Pierre n'a jamais pu supporter saint Paul, qui, je l'avoue d'ailleurs, était d'un mauvais caractère.

Si quelque chose peut faire excuser la fureur de Zerline, à coup sûr ce sont ces illustres exemples. Du reste, cachée à demi par un des portants de la coulisse pendant que j'étais moi-même appuyé au portant qui faisait face, elle ne dissimulait pas ses sentiments.

Dès les premiers mots que dit Léa, Zerline se mit à ricaner, le directeur à prendre un air soucieux; Froment à gronder intérieurement, mais si fort que Léa en parut intimidée.

Letranchant d'Escarbouillac, assis à cheval, en travers d'une chaise de paille, sur le devant de la scène, à droite du trou du souffleur, les mains appuyées sur le dossier et le menton sur les mains, fut le seul qui garda le silence.

Pour moi, je trouvais que Léa n'avait jamais été plus belle. Dans sa toilette simple et modeste du matin, avec ses grands yeux d'azur profond, qui semblaient réfléchir le ciel et peut-être en rêver, elle avait une beauté, une grâce, une noblesse incomparables.

Mais c'est justement ce qui indigna le père Froment.

— Voyons, madame, lui dit-il rudement, où croyez-vous être? Dans le salon d'une marquise ou dans la chambre d'un gentilhomme pour qui vous avez eu des bontés, qui ne vous aime plus et que vous n'aimez plus? Certes, il est bon d'avoir l'air pudique à la ville, au couvent, dans sa famille, partout où vous voudrez; mais ici rien n'est plus déplacé.

Je vis que Léa rougissait.

Froment continua :

— Mon Dieu; madame, il faut savoir ce qu'on fait, *age quod agis*, comme dit le sage; il faut être comédienne ou marquise. Ici vous représentez une fille galante, spirituelle, gracieuse, élégante, c'est vrai; mais une fille entretenue enfin. Voulez-vous lui donner l'air et les manières d'une grande dame qui n'aurait jamais fait de sottises? Alors il n'y a plus de pièce.

— Mais, dit Léa, dont ce commentaire un peu cru paraissait choquer la délicatesse, est-ce que madame d'Ange ne s'est pas repentie? Est-ce qu'elle ne veut pas sortir de la boue, se réhabiliter, se marier, avoir un rang dans la société? Est-ce qu'on ne doit pas voir tout cela dans son air, ses gestes, ses discours?

— Ta, ta, ta! s'écria le père Froment; vous croyez donc à ces réhabilitations, vous? à ces innocences réparées, rapetassées et recousues? à ces virginités refaites? Mais l'auteur de la pièce n'y croit pas lui (ni moi non plus du reste), et il ne vous permet pas d'y croire, puisqu'il donne à la fille entretenue un second amant après le premier, il est visible qu'après ces deux-là vingt autres viendront, puis trente, cinquante, cinq cents, autant qu'il s'en présentera; et, puisqu'il est convenu qu'elle suivra cette pente où l'on ne s'arrête pas, pourquoi donnez-vous à votre personnage un air de Lucrèce?... — Allons, recommencez-moi ça, et faites-moi une entrée qui indique tout d'abord qui vous êtes. Ayez la grâce, je le veux bien et même c'est nécessaire; mais ayez aussi l'assurance, l'effronterie, le cynisme spirituel. Soyez fille, en un mot, ou quittez le rôle... Ces demoiselles ne demandent pas mieux que de le prendre à votre place.

Je souffrais cruellement d'entendre parler ainsi le père Froment, et cependant il avait raison. Quand on fait un métier, il faut aller jusqu'au bout. Mais quoi? était-ce là ce que j'avais rêvé?

Zerline, qui m'avait reconnu d'abord, m'ayant vu l'avant-veille chez le vieux général Buchamort, se pencha vers moi en ricanant et dit :

— Voilà ce que c'est que d'être marquise à la ville et comédienne au théâtre : on ne fait bien aucun des deux métiers, et je crois qu'avant peu elle ne sera plus ni comédienne ni marquise, elle fera tout simplement le bonheur du sieur Letranchant d'Escarbouillac... si elle ne l'a déjà fait.

A ces mots, je fus indigné de voir comment Zerline traitait ma chère Léa, et en même temps, dois-je l'avouer? Je craignis qu'elle n'eût dit vrai.

— Croyez-vous? lui dis-je d'une voix étouffée.

— Et vous, dit-elle, croyez-vous qu'un homme de cette espèce prenne la peine de venir ici tous les matins pour faire répéter les rôles d'une pièce qu'il doit savoir par cœur, à force de l'avoir vu représenter? Croyez-vous qu'il ait intrigué depuis six semaines auprès de l'auteur, du directeur, du régisseur, du souffleur, et je pense aussi du pompier de service, qu'il ait obtenu à force de menaces, de promesses et de flatteries qu'on fît en faveur de cette marquise les plus horribles passes-droits, et qu'il n'ait jamais eu d'autre but ni d'autre espérance que de baiser le bout de ses doigts?... Si vous le croyez, monsieur Fontpertuis, vous êtes plus naïf qu'on ne l'est à votre âge, et vous croyez d'Escarbouillac un peu trop nigaud... Après tout, croyez à la vertu de Léa, si cela vous fait plaisir; croyez qu'elle n'a pas encore passé la rivière, je ne m'y oppose pas; mais, si elle ne l'a point passée, elle la passera. C'est moi qui vous le dis, mon bel ami :

> Les canards l'ont bien passée,
> Ran tan plan tire lire ;
> Les canards l'ont bien passée,
> Ils ont eu du mal assez.

A ce moment et comme elle fredonnait, je lui fis signe d'écouter : la répétition continuait :

— Allons, passez à droite, disait le père Froment; passez à droite, Léa. Que faites-vous là? Nanjac va venir; il faut qu'il ait de la place pour entrer, saluer son rival et vous apercevoir ensuite... Bien!... Cet air superbe qui défie le soupçon convient merveilleusement à une femme coupable... Vous avez la tranquillité de l'innocence... Bravo! c'est cela même... Et vous sortez comme une reine... Allons, allons, ça marchera.

Léa ne devant plus paraître au premier acte, rentra dans la coulisse, suivie d'Escarbouillac, s'attendant sans doute à recevoir mes compliments.

Escarbouillac n'en fut point avare...., contre son habitude, car il aimait à faire sentir le poids de son autorité littéraire, et, comme disait Zerline, qui le connaissait bien et l'avait longtemps pratiqué, c'était un *grincheux*.

Mais, en face de Léa, sa voix, ses yeux, tout s'adoucissait; il était sous le charme invincible que cette femme semblait jeter sur tous ceux qui l'approchaient. Il dit avec une certaine solennité :

— J'ai vu Georges, qui faisait la joie des empereurs; j'ai vu Rachel; j'ai vu même dans ma première jeunesse les derniers jours de Mars : vous ne ressemblez à aucune des trois!...

— Ça, c'est vrai, interrompit Zerline à demi-voix et d'un ton ironique... Pour ça, je vous adhère, mon commandant.

— Mais, continua d'Escarbouillac, vous êtes vous-même et peut-être serez-vous plus grande. On ne peut pas encore vous juger sur une de ces petites comédies du temps présent; c'est dans les grandes épopées de Corneille qu'il faudra vous voir, — dans *Polyeucte*, par exemple.

Elle écouta en silence, heureuse de s'entendre louer; puis, se tournant tout à coup vers moi d'un air de bonne humeur :

— Et vous, monsieur Fontpertuis, qu'en pensez-vous?

Je répondis par quelques louanges banales. Au fond j'étais frappé des explications du père Froment; j'en étais humilié pour elle. Est-ce que vraiment, pour amuser le public, il fallait ressentir les émotions basses ou nobles, ou puissantes, qu'on avait à représenter? Pour être sur la scène une baronne d'Ange accomplie, fallait-il avoir connu, éprouvé peut-être certaines hontes et certaines ignominies?

A cette pensée, je sentais une indignation profonde; cependant je n'osai pas m'expliquer. Elle s'aperçut de ma froideur et parut mécontente. Mais je l'aimais trop pour ne pas craindre de l'offenser en disant la dure vérité.

Tout à coup quelqu'un que je n'attendais pas se fit voir à l'entrée du couloir. C'était le peintre misanthrope et barbu avec qui j'avais déjà causé deux jours auparavant chez le vieux Buchamor, et qui m'avait voulu détourner de m'attacher à Léa.

— Ah! ah! dit-il tout bas en me reconnaissant, vous avez singulièrement profité de mes conseils, Fontpertuis. Vous voilà déjà ici?

— Et vous-même, homme austère, répliquai-je en riant et sur le même ton, qu'y venez-vous faire. Ne devriez-vous pas être dans le Morvan avec votre femme et vos enfants, qui sont peut-être en train de tomber dans la rivière et de s'y noyer.

Il se mit à rire.

— J'y retournerai demain matin; mais Léa m'a prié de lui dessiner un costume pour son rôle, et je n'ai pas pu lui refuser ce petit service.

Léa s'approcha et lui tendant la main :

— Ah! voilà, dit-elle, mes deux ours, mes deux sangliers, mes deux républicains qui ont déjà fait connaissance... Qui se ressemble s'assemble... Savez-vous, monsieur le peintre, que je viens de répéter mon premier acte, et que monsieur Fontpertuis n'en paraît pas content?...

Je me récriai.

— Non, vous n'êtes pas content; je sais ce que je dis, je l'ai lu dans vos yeux pendant que je jouais... et savez-vous aussi que monsieur d'Escarbouillac (qui s'y connaît peut-être) est d'un avis tout opposé. Dites, le savez-vous, monsieur le Van Dyck, le Claude Lorrain, le Murillo, le Salvator Rosa? Vous, du moins, vous serez plus poli, j'espère?

— Hum! hum!

— Que veut dire ceci? Que vous ne serez pas poli?

— Non, madame, mais que je serai sincère.

— Eh bien! c'est ce que je demande. Soyez sincère, si vous n'êtes pas poli. Dites sincèrement et sans vous faire prier que je ne suis pas Rachel ou Mars, mais quelque chose d'approchant. Parlez donc, expliquez-vous.

— Madame, dit le peintre barbu, qui voulut changer de conversation, voici le costume que vous m'avez demandé.

Et il montra un dessin d'une simplicité et d'un effet merveilleux.

Tout le monde en parut charmé, Léa surtout, dont le beau visage, dessiné de mémoire, mais très-ressemblant, ressortait d'autant mieux que l'artiste avait supprimé tous les ornements superflus.

Elle remercia le peintre avec effusion.

— Ne me remerciez pas, dit l'autre; c'est une étude que j'ai faite pour mon plaisir et que je veux placer dans un tableau que vous verrez à la prochaine exposition.

— Il ne veut même pas de ma reconnaissance, cet ours de génie, dit Léa. Voudrait-il au moins de mon amitié?

L'autre lui répliqua d'un ton sérieux :

— Léa, je ne joue pas avec le feu. On ne peut pas vous aimer à demi.

— Est-ce un compliment? Est-ce autre chose? demanda-t-elle en riant.

— Qui sait?

— Aurez-vous du moins la complaisance d'assister à ma répétition et de me donner votre avis?

— Moi! répliqua-t-il, vous donner mon avis? mais vous n'en avez que faire!

— Au moins, reprit Léa un peu mortifiée, si vous ne vous intéressez pas à moi, que ce soit par amour de l'art.

— L'art! dit le peintre barbu. Est-ce que vous prenez ces choses qu'on vient de vous faire réciter là sur la scène pour une œuvre d'art! C'est une histoire de fille entretenue, voilà tout. La fille s'ennuie de son métier et veut épouser un honnête garçon, — ce qui est bien naturel, — comme si une femme de cette espèce avait droit à faire le bonheur ou le malheur d'un homme. Là-dessus, un autre crie : Gare! et avertit le fiancé. Est-ce que vous intéressez à tout cela, vous, Léa, qui êtes une femme d'esprit et une femme charmante? Est-ce que cette histoire ne vous fait lever les épaules depuis la première scène jusqu'à la dernière? Est-ce là ce qu'on devrait mettre au théâtre, — des images de filles perdues et mal repenties? — Ne savez-vous pas qu'on se moque de nous dans toute l'Europe, et qu'on fait semblant d'y croire que l'adultère est la règle en France; et n'est-ce pas pour cela que les moralistes d'Angleterre et d'Allemagne, vrais hypocrites, sépulcres blanchis, qu'on voit à l'œuvre quand ils passent la Manche ou le Rhin, nous bombardent de leur vertu solennelle?

Léa gardait le silence, moi-même je ne savais que répondre.

Là-dessus Letranchant d'Escarbouillac, qui était retourné quelques moments sur la scène pour donner des conseils aux comédiens, reparut accompagné du père Froment.

— Allons, dit le vieux régisseur, nous ne sommes pas ici pour nous amuser, mes enfants; le second acte va commencer.

— Tenez, ajouta le peintre en montrant le père Froment, voici un homme instruit, un homme érudit, un homme de bon sens, qui a lu les anciens et qui connaît les modernes. Demandez-lui ce qu'il pense de la plupart des pièces qu'il est chargé de faire représenter.

Le père Froment ouvrit sa tabatière, saisit une prise entre l'index et le pouce, se l'offrit à lui-même, renifla longtemps pour méditer, et dit enfin :

— Ce ne sont pas mes affaires.

Et comme le peintre insistait :

— Non, dit encore le père Froment; je ne veux fâcher personne...

— Eh bien! continua le peintre, ne parlez pas; contentez-vous de répondre à mes questions... Quel est l'objet du théâtre?... N'est-ce pas de représenter aux yeux la vie humaine?

— Ça, c'est vrai, dit le père Froment, et aussi, comme dit Horatius Flaccus, de corriger en riant : *Castigat ridendo...*

— Bien, très-bien, reprit le peintre. Et, dans la vie humaine, faut-il tout représenter indistinctement, nos vices, nos sottises, nos verrues et nos belles actions?

— Qui sait? dit le père Froment embarrassé.

— N'est-il pas des choses qu'il faut cacher, et des moments où, même sans être coupable, on ne se soucie pas d'être vu?

— Peut-être.

— Donc il ne faut pas tout montrer dans le monde physique. Et maintenant est-ce que ce n'est pas la même chose dans le monde moral? Est-ce qu'on peut dire les mêmes choses devant une jeune fille que devant un vieillard? Ne cherchez-vous que la réalité crue, et ne voyez-vous pas qu'en toute chose elle est médiocrement belle et le plus souvent répugnante?

— C'est encore vrai, dit le père Froment.

— Ne voyez-vous pas, continua le peintre, que ce qu'il faut représenter sur le théâtre ou sur la toile, ou dans les livres, ce n'est pas la réalité bête, c'est l'âme des choses. Tout dans la nature a une âme, c'est-à-dire un idéal; il s'agit de trouver cette âme, et c'est en cela que l'art consiste.

— Eh bien! dit le père Froment, c'est l'âme des filles entretenues que l'auteur a voulu montrer, et il a réussi, puisque le public va voir ses pièces, lui apporte son argent et l'applaudit.

— Il a réussi! reprit le peintre avec fureur. Oui, comme vous dites, s'il n'a cherché que l'argent et la réputation; mais puisqu'il avait reçu de la nature un grand talent, ne pouvait-il en faire un meilleur usage? Un talent, c'est une force; il devait compte de cette force à la patrie. Un poëte dramatique a charge d'âmes. Voyez Corneille : ses héros nous charment parce qu'il leur a prêté sa poésie, et nous élèvent l'âme parce qu'il leur a donné sa propre grandeur. Est-il quelque chose de plus beau, de plus sublime, de plus tendre, de plus touchant, de plus héroïque enfin que Rodrigue, le héros du Cid? Son amour, au lieu de l'avilir, l'élève au-dessus de lui-même, et lui donne plus de force pour remplir son devoir envers son père et sa patrie. Qui de vous refuserait d'être Rodrigue? Personne.

— Assurément, dit Letranchant d'Escarbouillac, qui se croyait lui-même un Rodrigue, au costume près.

— Et maintenant voudriez-vous être Olivier de Jalin? Répondez.

— Ça, dit le père Froment, ça mérite réflexion.

— C'est-à-dire que vos réflexions sont toutes faites. Qu'est-ce qu'un fat dont la jeunesse s'est passée à corrompre des femmes, soit à prix d'argent, soit autrement? Qu'est-ce qu'il y a d'héroïque, d'idéal ou même de simplement intéressant? Je vais plus loin : ce n'est pas seulement un fat, c'est un sot, car il s'est dégoûté lui-même et par sa faute de l'amour honnête, qui est la plus grande joie de ce monde, et la petite fille, demi-corrompue, demi-niaise, qu'il épouse à la fin de la pièce, ne pourra jamais lui rendre le goût de la vertu.

— Avouez pourtant, dit Léa, que la pièce est jolie.

— La pièce est jolie! reprit le peintre; voilà une belle raison. Vous a-t-elle donné l'ombre d'un sentiment honnête? Répondez, car voilà la question...

— Mais enfin, dit Léa, on ne peut pas toujours jouer le *Cid*, les *Horaces* et *Polyeucte*...

— Eh bien! dit le misanthrope, ne dites rien, si vous n'avez que de vilaines histoires à raconter.

Le père Froment, qui se frottait le nez d'un air embarrassé, finit par regarder sa montre, et dit tout à coup :

— C'est bel et bon tout ça, mais il faut vivre, *primo, vivere, deinde, philosophari* : manger d'abord et philosopher ensuite, si l'on a le temps. Or, pour manger, il faut répéter. Mesdames et messieurs, en place!

Léa obéit, mais elle paraissait préoccupée. Avant d'aller sur la scène, elle me dit tout bas:

— Monsieur Fontpertuis, attendez la fin de la répétition; j'aurai affaire à vous tout à l'heure et vous me reconduirez.

Presque au même instant, le fier Letranchant d'Escarbouillac, qui semblait me guetter, vint à moi et me dit :

— Monsieur, je voudrais vous parler en particulier. Voulez-vous me faire l'honneur de descendre avec moi dans l'orchestre, où personne ne peut nous voir ou nous entendre.

Je le suivis sans difficulté, et là nous eûmes la singulière conversation que voici :

— Monsieur, je m'appelle Letranchant d'Escarbouillac. Mon grand-père était gentilhomme de la chambre du feu roi Louis XVI; son grand-père fut tué à Fontenoy en chargeant les Anglais à la tête d'une compagnie des gardes françaises, dont il était le capitaine. Je pourrais remonter encore plus haut, mais cela doit suffire pour vous faire voir qui je suis.

Je saluai poliment de la tête pour indiquer qu'en effet je n'avais pas besoin d'en savoir davantage.

— Moi, lui dis-je à mon tour, je suis Fontpertuis, avocat. Mon père était bon propriétaire de campagne; mon grand-père était colonel à Lutzen. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre conversation? Avez-vous un procès? Je le plaiderai volontiers, mais je l'arrangerai plus volontiers encore, car vous savez qu'un mauvais arrangement vaut mieux que le meilleur procès.

— Monsieur, reprit-il, parlons sérieusement. Il ne s'agit pas entre nous de procès, vous devez le savoir.

— Et de quoi, s'il vous plaît, monsieur?

Je feignais l'ignorance, mais au fond j'avais deviné à sa contenance qu'il s'agissait de Léa.

Il me regarda quelques secondes, les yeux dans les yeux, comme s'il avait voulu m'intimider. Je soutins ce regard de l'air le plus calme, mais je sentais la patience m'échapper.

Enfin il se décida.

— Monsieur, dit-il, je vais droit au fait : nous aimons tous deux la même femme.

— Ah! ah! comment le savez-vous?

— Peu importe, je le sais.

Je répliquai tranquillement :

— Je ne sais de qui vous parlez... Dans tous les cas vous ne me gênez pas.

Ce calme redoubla sa colère. Je sentais qu'il bouillonnait intérieurement.

— Monsieur, dit-il, vous me gênez, vous!

— Ah! ah!... Et, comme dans les mélodrames, un de nous deux sans doute est de trop sur la terre?

— Vous l'avez deviné, monsieur Fontpertuis.

— Eh bien! allez-vous-en; moi, je reste.

Il reprit alors avec une violence mal contenue :

— Vous sentez bien que si j'ai fait cette démarch assez étrange...

— Très-étrange, je l'avoue, dans notre siècle pe chevaleresque.

— ... Je n'ai pas l'intention de m'arrêter là. Depui deux jours, monsieur Fontpertuis, je vous renconti partout sur les pas de Léa.

— Mais, si vous m'y rencontrez, je dois vous y rencon trer pareillement.

— Oh! moi, c'est autre chose, dit Escarbouillac d'u ton superbe... Enfin vous êtes devenu, je ne sa comment, son confident, son ami; je ne sais si vou avez d'autres visées. Dans tous les cas, ce voisinage m déplaît et m'irrite. Tout à l'heure vous avez échang quelques mots à voix basse avec Léa. Que vous disai elle?

Je lui dis froidement :

— Monsieur, vous m'ennuyez. Je ne vous dois comp ni de mes idées, ni de mes sentiments, ni de rien d tout. Allez au diable!... et, si vous voulez absolume me chercher querelle, trouvez un bon prétexte, pren deux témoins, une paire de pistolets, et attendez-m

demain matin dans le bois de Saint-Mandé. Nous causerons là plus commodément.

A ces mots et sans attendre sa réponse, je sortis de l'orchestre et je retournai dans la coulisse, où le peintre barbu et Zerline causaient gaiement ensemble. Je crois même que Zerline faisait la coquette et que le misanthrophe, ébloui par ses beaux yeux, oubliait un peu sa vertu sauvage.

— Arrivez donc, Fontpertuis, cria Zerline; voici l'homme des bois qui va me faire une déclaration.

Je le tirai à part et le priai de me servir de témoin pour le lendemain avec mon ami Lenoir, du consentement de qui je ne doutais pas.

Le peintre y consentit de bonne grâce, mais il ajouta :

— Que vous disais-je? Léa a quelque chose de tragique. Vous n'avez pas encore dit un mot d'amour, et déjà vous avez un duel à cause d'elle... C'est égal, je suis à votre disposition pour demain matin... A propos, quel sera le prétexte de la querelle?

— Une discussion politique... On dira qu'il a fait l'éloge de Napoléon III et que j'ai soutenu qu'il fallait le pendre.

— C'est très-bien. A demain!

Il sortit. J'attendis Léa quelque temps; le fier d'Escarbouillac l'attendait aussi. Mais, aussitôt après la répétition du second acte, elle prit mon bras en lui envoyant un salut charmant, qui était en même temps un congé très-net.

— Maintenant, me dit-elle quand nous fûmes sur le boulevard, venez avec moi au bois de Boulogne et causons.

Nous montâmes dans un voiture découverte et nous partîmes sur-le-champ.

Ce qu'elle me dit ce jour-là devait m'étonner beaucoup plus que tout ce que j'avais déjà vu d'elle.

XII

Il était environ trois heures de l'après-midi. Le temps était chaud et sec, malgré les rigueurs ordinaires de janvier; les promeneurs étaient nombreux dans les Champs-Elysées, et l'on sentait dans toute la nature comme un souffle précoce du printemps.

Sept ou huit cents voitures de toute espèce, depuis le bon gros fiacre poudreux traîné par deux percherons poussifs jusqu'à la voiture impériale, menée grand train par six chevaux demi-sang anglais, se croisaient dans tous les sens. Il y avait là des échantillons de toutes les races connues de l'univers, des rois détrônés, des ducs sans place, des princes gréco-moldaves, des Anglais enrichis dans la cotonnade, et des Américains dans le coton. Les Chinois étaient à pied, les Brésiliens en voiture; des nègres et mulâtres se promenaient suivis de leurs domestiques blancs, et vengeaient ainsi les malheurs de l'*Oncle Tom;* des négresses camardes donnaient le sein à de petits enfants roses ou promenaient des petits chiens de la Havane.

Parmi tous ces oisifs affairés qui n'attendaient (au fond) que l'heure du dîner, un certain nombre de jolies femmes, étendues dans de grandes voitures de maître, enveloppées jusqu'au menton de fourrures éclatantes, se promenaient au petit trot, prenant la file à la suite l'une de l'autre, saluant à droite et à gauche, comme des reines, ou faisant des signes de connaissances aux gens à cheval qui passaient.

Les unes étaient de grandes dames, — je veux dire des femmes de gens riches, d'étrangers millionnaires ou de hauts fonctionnaires; — les autres étaient de petites dames. Mais on ne distinguait pas facilement les grandes dames des petites, tant l'air de tête, le regard, le port, la toilette et le luxe avaient de ressemblance. Entre la princesse autrichienne ou la célèbre Espagnole, qui donnaient alors le ton et faisaient rire à leurs dépens tout Paris, et la fameuse Nini Cadoche, qui jouissait du même privilége, la différence était si mince que le plus fin connaisseur aurait pu s'y tromper.

Pourquoi n'avouerais-je pas que ma chère, ma divine Léa, jetait sur ce spectacle de foire un regard de curiosité et presque d'envie, et qu'il me fut impossible d'entamer avec elle une conversation sérieuse avant que nous eussions descendu l'avenue de l'Impératrice et passé la porte Dauphine?... Hélas! l'homme n'est pas parfait, comme dit le célèbre vaudeville de Lambert Thiboust... ni la femme non plus sans doute.

Enfin nous entrâmes dans le bois de Boulogne, où, congédiant le cocher et suivant une allée latérale, je me trouvai bientôt seul avec Léa.

Elle garda quelque temps le silence, un peu gênée sans doute de ce qu'elle avait dire. Enfin, après quelques moments de réflexion:

— Vous n'étiez pas content de mon jeu pendant la répétition, n'est-ce pas?

Je ne répondis rien, sinon qu'elle avait été charmante comme toujours.

— Ça, dit-elle, ce n'est pas répondre; c'est biaiser. Je sais bien que je serai toujours charmante ou que vous me le direz, vous et les autres; mais enfin quelque chose me manquait, n'est-ce pas?... Eh bien! voyons, qu'était-ce?

Je fis un effort.

— A coup sûr, lui dis-je, ce n'était pas la grâce.

— Bon!

— Ni la beauté.

— Bon!... très-bon! excellent!

— Ni l'art de toucher les cœurs.

— Allons donc!... achevez. Qu'est-ce qui me manquait selon vous?

Elle était si pressante que je finis par répondre :

— Madame, je n'en sais rien; je ne m'y connais pas.

— Eh bien! c'est répondre cela, autant du moins que le permet la galanterie française. En deux mots, vous êtes de l'avis du père Froment, n'est-ce pas?

— Quel est l'avis du père Froment?

— Oh! il n'y va point par quatre chemins, lui. Il m'a dit crûment que je ne comprenais rien à mon rôle, que je jouais comme une pensionnaire ou comme une femme du monde; tandis que je devrais être tantôt fausse et tantôt cynique... il m'a même cité, car c'est un savant homme, l'exemple de la reine Cléopâtre, qui fut l'intime amie de César et d'Antoine, c'est-à-dire, à ce que prétend le père Froment, des deux plus grands débauchés de Rome, qui les aima tous deux, qui les trompa tous deux, qui, même à l'âge de quarante ans (ce qui, sous le climat brûlant de l'Egypte, équivaut à soixante ans sous le nôtre), essaya de passer pour une innocente et de se faire aimer d'Octave, dont elle avait aimé le grand oncle.

— Il vous citait là un beau modèle, ce vieux coquin de père Froment.

— Et pour conclure il m'a dit que, si je voulais faire la prude ou la délicate au théâtre, je ferais aussi bien de n'y jamais mettre les pieds; que le public n'avait pas besoin que je fusse vertueuse et même ne s'en souciait nullement, quoique certaines actrices se soient servies de cette réputation de vertu pour l'attirer; qu'il ne me demandait que d'avoir du talent, et que tout le reste lui était bien égal, à lui public, comme aussi à lui père Froment.

— Voilà, dis-je en riant, un beau et touchant sermon que vous venez d'entendre. Qu'en pensez-vous, madame?

— Je pense, répliqua Léa d'un ton sérieux, que le père Froment a raison, et j'en étais désespérée, lorsque cet ours de peintre barbu est venu m'achever avec les injures qu'il a dites au théâtre, aux comédiens, et

surtout aux comédiennes. A l'entendre, il est honteux de jouer, même pour quelques heures, et sur la scène, le rôle d'une fille entretenue, d'en imiter les manières et d'en exprimer les sentiments... et il a raison... D'un autre côté, le père Froment assure qu'on ne peut pas être bonne comédienne sans cela... et il a raison aussi. Faut-il donc quitter le théâtre? Répondez franchement.

— Je crois, lui dis-je, que le peintre a raison.

Elle reprit :

— Si vous saviez, monsieur Fontpertuis, quels rêves je faisais sur cette tentative! J'en attendais tout : l'indépendance, la gloire, la fortune même, qui m'est devenue nécessaire, puisque mon mari garde ma dot et ma fille pour me forcer à revenir près de lui.

— Vous avez une fille! m'écriai-je étonné.

— Vous ne le saviez pas?... Une enfant de trois ans, belle comme les amours, que je n'ai pas voulu laisser à son père, à cause de la vie scandaleuse qu'il mène à la campagne et dont je ne veux pas qu'elle soit témoin; — que je n'ai pas pu obtenir davantage, parce qu'il m'aurait fallu solliciter un arrêt du tribunal, et que lui et moi nous avions un égal intérêt à éviter tout procès... Mais, aussitôt après mes débuts, la séparation étant inévitable, je comptais la reprendre et lui refaire un nom glorieux, puisque celui de son père ne peut plus représenter pour elle et pour moi que le nom d'un assassin. Voilà pourquoi je me suis fait représenter au théâtre sous ce nom de Léa, nom de fantaisie que j'espérais rendre célèbre un jour.

Elle se tut un instant et reprit :

— Il faudra donc renoncer à tout cela!... Me voilà seule maintenant sur la terre, car mon vieil ami, mon seul protecteur, le général Buchamor, ne comprend rien à ma douleur. Il me dit soir et matin : « Rentrez chez » votre mari; il vous rouvrira les bras avec bonheur. Il » me l'écrit tous les jours. Il serait déjà venu vous » chercher lui-même, s'il n'avait craint quelque éclat. » Entre nous, ma chère Léa, vous êtes un peu folle de » courir les chemins à votre âge. »

Est-ce que je puis dire au général l'assassinat que monsieur de Rochepont a commis? Il croit que je suis jalouse, et il m'engage à prendre philosophiquement les infidélités de mon mari... Hélas! si je n'avais à craindre que cela!

Elle baissait les yeux, et du bout de son ombrelle dessinait machinalement des ronds sur le sable...

Enfin se tournant vers moi :

— Que me conseillez-vous? dit-elle.

— De quitter le théâtre... Je me charge de tout le reste. Je ferai entendre raison au général et même à monsieur de Rochepont... Vous serez libre, j'en réponds sur ma parole d'avocat, et quant à votre fortune, je verrai avec le général comment on pourra vous la faire rendre.

— Ah! s'écria-t-elle en me tendant la main, vous êtes un véritable ami, vous!

Je baisai cette main charmante, au lieu de la serrer, comme sans doute elle s'y attendait, et je lui dis :

— Non, Léa ; je ne suis pas un ami ni un avocat, je suis un homme qui vous aime et qui donnerait sa vie pour vous!

Elle me regarda avec des yeux d'une douceur inexprimable et répondit simplement :

— Je le savais.

A ce mot inattendu, je voulus me jeter à ses genoux; elle me retint et dit :

— Je l'ai deviné, il y a trois jours, au bal du général Buchamor. Ce soir-là, vous me voyiez pour la première fois, et vos regards me disaient ce que vous me répétez aujourd'hui... Et tout à l'heure, à la répétition, quant monsieur d'Escarbouillac m'accablait de compliments que je n'avais pas mérités, c'est votre suffrage que je cherchais, c'est de vous que j'attendais la vérité.

— Oh! chère Léa!

Elle se mit à rire et ajouta :

— Oui; mais, au lieu d'une critique sévère, je n'ai vu dans ce que vous avez dit qu'une chose, c'est que vous étiez jaloux... Ne vous en défendez pas, vous l'étiez... Est-ce du public à venir, est-ce de quelqu'un des assistants? Je ne sais. Mais votre jalousie éclatait dans vos yeux, et j'en ai jugé surtout quand le père Froment récitait ses théories dramatiques... On aurait cru que vous vouliez le dévorer. N'est-il pas vrai, mon ami?

Ces derniers mots, notés comme un air de musique, furent dits avec une coquetterie si charmante que j'en fus touché jusqu'au fond de l'âme.

— Mais vous, m'aimerez-vous? demandai-je à mon tour.

— Qui sait?

— O Léa!...

Et je voulus encore m'agenouiller. Elle me retint en disant :

— On ne nous entend pas, mais deux cents personnes peuvent nous voir.

— Dites-moi que vous m'aimerez!

Elle poussa un profond soupir et leva les yeux au ciel.

— Est-ce qu'on peut répondre de ces choses-là? Après quatre ans de souffrances presque continuelles, — car mon mariage a été le temps le plus malheureux de ma vie, — puis-je compter que mon cœur trouvera quelque jour la force d'aimer?... Je ne suis pas une femme comme les autres, mon ami; je ne puis aimer qu'une fois...

Et comme j'allais répliquer, elle m'imposa silence d'un geste et continua :

— Oh! rassurez-vous, je n'ai jamais aimé. Mon mari m'épousa du consentement de mes parents et des siens, sans s'informer si je consentais moi-même. Nos terres se convenaient, on passait sans intervalle de l'une à l'autre. Mes bois faisaient suite à ses bois; on pouvait chasser pendant une lieue sans sortir de nos domaines. Il n'en demanda pas davantage, et quand nous fûmes mariés il ne s'occupa de moi que pour m'acheter des robes, des chapeaux, des chevaux, des voitures, et me recommander de faire gaiement à ses amis les honneurs de la maison.

Elle soupira de nouveau.

— Car il voulait que je fusse gaie, mon mari!... Quelque sujet de tristesse ou d'humiliation qu'il m'eût donné pendant le jour, il fallait sourire et rire le soir quand il chantait à tue-tête avec ses amis quelque chanson à boire, — celle-ci, par exemple, qui revenait souvent au dessert, et que j'entendais malgré moi au salon pendant qu'on la hurlait dans la salle à manger :

> Nous sommes des moines
> De saint Bernardin,
> Qui se couchent tard
> Et se lèvent matin
> Pour aller à matines
> Vider leur flacon.

Voilà la musique et la poésie qui le charmaient!

Cela continua jusqu'au jour où le pauvre Olivier, qu devinait mes ennuis... et alors monsieur de Rochepont, en qui je n'avais encore vu qu'un gentilhomme campagard brutal et grossier, livré au vin et aux femmes de la plus basse espèce, me fit l'honneur de devenir jaloux de moi... Vous savez le reste, et j'en garderai un éternel et horrible souvenir... Mais vous aujourd'hui, vous venez demander l'amour à ce cœur attristé. Hélas! mon ami, sais-je seulement ce que c'est qu'aimer?

C'est ainsi qu'elle parla, cette créature divine, et si bien, et si longtemps, avec des yeux noyés d'une si douce langueur et des grâces si exquises, que je n'avais rien vu ni entendu de pareil dans la nature. Elle fut tour à tour tendre, rêveuse, mélancolique et passionnée... que sais-je? Sa parole avait toutes les notes du clavier féminin.

J'étais si occupé à l'écouter, car elle parla presque seule, que la nuit vint sans que nous en eussions conscience, et qu'il fallut revenir du bois de Boulogne à pied, toutes les voitures étaient rentrées dans Paris.

Je la ramenai jusqu'à la rue de Grenelle, où Luce l'attendait tout effrayée.

— Ah ! madame, cria-t-elle en nous voyant entrer, si vous saviez comme j'ai eu peur ! J'ai cru que monsieur le marquis était revenu et qu'il vous avait enlevée de force...

— Folle ! dit Léa. Tu sais bien que je me tuerais plutôt que de retourner au château de Rochepont.

— Ah ! pauvre bonne dame ! c'est bien cela qui m'effrayait le plus... Du caractère dont il est, c'est un homme terrible.

— Il n'est venu personne ? interrompit Léa.

Luce dit bonnement :

— Si, madame... Monsieur d'Escarbouillac est venu. Lui aussi était joliment furieux, allez ! Il grondait entre ses dents. Il avait envie de prendre un fauteuil et de rester ; mais j'ai dit hardiment que madame ne rentrerait pas de sitôt, que je croyais qu'elle devait dîner chez madame de Korenberg... Ai-je bien fait ? ajouta Luce en riant et montrant ses belles dents blanches. Il ne me plaît pas, ce monsieur.

— Très-bien ! dit Léa en ôtant son chapeau et rajustant ses cheveux devant la glace.

Luce, qui tenait déjà le bouton de la porte et qui allait sortir, se ravisa et dit encore :

— Monsieur le général Buchamor est venu, lui aussi ; il vous a demandée. J'ai dit : « Madame est au théâtre, à la répétition... Est-ce comme cela qu'il fallait dire ?

Léa répondit :

— Oui, oui.. Qu'a-t-il ajouté ?

— Ah ! madame, monsieur le général aussi était bien en colère quand j'ai parlé du théâtre ; car tous les messieurs étaient en colère aujourd'hui...

Elle se mit à rire de sa propre plaisanterie et ajouta :

— Il a frappé le plancher avec sa canne en jurant comme un païen et criant... Faut-il dire, madame, ce qu'il a crié ?

— Dis-le donc. Qu'est-ce que tu attends ?

Luce me désigna finement du coin de l'œil.

— Mais, madame, peut-être ne faudrait-il pas répéter cela devant monsieur Fontpertuis...

— Va, va, répliqua Léa ; je n'ai pas de secret pour monsieur Fontpertuis.

— Eh bien ! madame... mais je n'oserai jamais...

— Veux-tu que j'ose à ta place ?

— Ah ! oui, madame, je veux bien.

— Il a dit que j'étais folle, n'est-ce pas ?

— Madame, répondit Luce, soulagée par cet aveu, comment avez-vous fait pour le deviner ?

— Ce n'est pas difficile, dit Léa en riant ; il me l'a répété plus de dix fois.

Cependant Luce achevait les préparatifs du dîner de Léa et mettait déjà le couvert ; à mon grand regret, je sentis qu'il fallait partir. Je profitai d'une courte absence de la servante pour baiser encore une fois les deux mains de Léa et même le bout de sa robe, et je m'enfuis, ivre de joie, car je voyais bien que si elle n'avait pas encore avoué qu'elle m'aimait, du moins cela ne pouvait tarder.

De plus, Léa, renonçant au théâtre, me délivrait de la dangereuse rivalité d'Escarbouillac, qui n'aurait plus de prétexte pour offrir ou imposer sa protection.

Cette pensée me rappela que j'avais un duel pour le lendemain avec ce Toulousain querelleur.

XIII

Le lendemain, vers huit heures du matin, mon ami Lenoir, que j'avais averti la veille par un billet, vint me chercher, avec le peintre barbu, pour me conduire à Saint-Mandé.

Dès les premiers mots, Lenoir me dit :

— Quelle raison as-tu de te battre avec ce d'Escarbouillac ? Il y a trois jours, tu ne le connaissais pas.

— Eh bien ! dis-je en riant, c'est pour faire connaissance.

Et comme il insistait :

— Nous avons parlé politique, et nous n'avons pas pu nous entendre. Il est blanc ; moi, je suis bleu.

— Après tout, dit Lenoir, c'est aussi sage de se battre pour le blanc et le bleu que pour savoir si Jésus-Christ était ou n'était pas Dieu. Quand on a dit une bêtise et qu'on la soutient les armes à la main, ce n'est plus pour la bêtise qu'on se bat, c'est pour soi-même.

— Puissamment raisonné, dit le peintre... Maintenant il ne s'agit plus que de savoir si nous avons le choix des armes.

— Nous l'avons, lui dis-je, car cet Escarbouillac m'a cherché querelle et ne le nie pas.

— Êtes-vous fort à l'épée ?

— Médiocrement ; j'ai fait trois mois de salle.

— Alors n'en parlons plus, répliqua le peintre, car Escarbouillac est de première force à l'épée. Et au pistolet, où en êtes-vous ?

— Oh ! là, c'est mon fait, et, à quinze pas, je casse douze poupées sur douze.

— Bon ! très-bon ! reprit le peintre.

— De plus, ajoutai-je, les duels à l'épée ne me plaisent pas. Le plus fort des deux, quel qu'il soit, à moins de haïr son adversaire jusqu'à la mort (et ce n'est pas le cas) est toujours forcé de le ménager. On se contente d'une piqûre au bras ou au poignet, quelquefois à l'épaule : c'est une affaire réglée comme le prix des petits pâtés. Le public, qui se promettait un spectacle tragique, n'est pas content de voir un héros qui revient chez lui, plein d'appétit, avec son bras en écharpe, et qui le soir va se montrer sur boulevard ou à l'Opéra pour recevoir les félicitations de ses amis.

— Alors tu choisis le pistolet.

— Oui. Là du moins on ne peut pas régler le hasard. Il faut viser de son mieux pour éviter de servir de cible.

— Ma foi ! dit le peintre, vous avez raison, et le sang-froid avec lequel vous raisonnez me donne de grandes espérances que vous couperez le nez à ce critique d'art mal élevé.

Enfin neuf heures sonnèrent, et nous arrivâmes presque au même instant à Saint-Mandé, où déjà mon adversaire nous attendait en battant la semelle, car le temps, toujours sec d'ailleurs, était beaucoup plus froid que la veille.

Les témoins qu'Escarbouillac présenta lui-même aux miens étaient deux gentilshommes aux moustaches retroussées, magnifiquement cambrés dans des redingotes boutonnées jusqu'au menton, et pareils à deux hidalgos de la Castille Vieille, tant ils paraissaient fiers et terribles.

— Monsieur le comte de Carcajou, dit-il, en montrant le plus grand... Monsieur le baron de Corsican... Et il désigna l'autre.

Après quoi nous nous éloignâmes tous deux, Escarbouillac et moi, pour laisser nos témoins régler les conditions du combat.

La discussion dura longtemps. Carcajou et Corsican demandaient l'épée, sans doute par ordre d'Escarbouillac.

Mes témoins tinrent bon, et firent bien, car de ma première balle j'atteignis mon homme au défaut de l'épaule pendant que la sienne, à deux pouces au-dessus de ma tête, cassait quelques brindilles d'arbre.

Alors les témoins, voyant couler son sang, arrêtèrent le combat.

— L'honneur est satisfait, dit Carcajou.

— Tout ce qu'il y a de plus satisfait, ajouta Corsican d'un ton sentencieux.

— Et vous, Fontpertuis, demanda le peintre, êtes-vous satisfait?

— Parfaitement.

— Et vous aussi, Lenoir?

— Certes!

— Eh bien, et moi aussi, ajouta le peintre, car ce fanfaron avait besoin d'une leçon : il l'a reçue, elle lui profitera sans doute. Allons déjeuner. Je connais ici près, à Joinville, sur le bord de la Marne, un petit cabaret dont les matelottes et les omelettes sont excellentes, outre que la piquette n'en est pas désagréable.

Et il nous montra le chemin en chantant:

Mangeons,
Tuons,
Buvons,
Perçons,
Dansons,
Hachons,
Ensemble rigolons.

Les paroles et la musique étaient de lui. Il nous le dit du moins, et pour moi je l'en crois, car on les aurait difficilement attribuées à Lamartine et à Rossini.

Arrivés à Joinville, nous déjeunâmes moins gaiement que ne le faisait prévoir ce début. Je racontai au peintre barbu le succès qu'avait eu son discours de la veille et la conversion de Léa.

Il leva les épaules.

— Elle est charmante, dit-il, mais elle est folle; elle tourne à tout vent, comme une girouette. Hier c'était moi qui soufflais, avant-hier, c'était Escarbouillac, ce sera vous demain... Voyez-vous, pour les femmes, il n'y a que deux choses solides: le mari et les enfants. Celle qui n'a pas ces deux grappins-là sur le cœur, ou au moins l'un des deux, fera toujours une mauvaise fin...

Et comme je l'écoutais d'un air triste :

— Tenez, dit-il à Lenoir, voilà Fontpertuis, que je ne connais pas beaucoup, car nous n'avons pas mangé un minot de sel ensemble, comme dit un vieux proverbe; mais enfin ce que je vois de lui me plaît et ce qu'on m'en a dit me plaît encore davantage... Il se croit, il est peut-être vraiment amoureux de Léa... Pourquoi ne le serait-il pas? Elle est belle, elle est bonne, elle est gracieuse, elle est tendre, elle a de l'esprit, et ses folies ne font tort qu'à elle seule... Eh bien! demandez à ce Fontpertuis ce qu'il désire et ce qu'il espère de Léa... Vous ne répondez pas, mon garçon... et vous avez raison, car ces choses-là ne peuvent pas se dire en public... Vous en auriez honte...

A la fin, un peu irrité de ce sermon, je l'interrompis en disant :

— Je l'aime. Où cela me mènera-t-il? Je n'en sais rien, mais je l'aime, et après tout, puisqu'elle ne doit jamais revoir son mari...

Le peintre reprit :

— Vous l'aimez! La belle affaire!... D'autres aussi l'ont aimée, l'aiment ou l'aimeront comme vous, témoin cet Escarbouillac... Est-ce qu'il faut pour cela qu'elle se donne à tous ceux... Tenez, vous me feriez lâcher quelque sottise comme disait je ne sais plus qui... Enfin vous l'aimez, et voici ce qui arrivera :

Si elle vous aime, vous sauterez le fossé, cela va de soi, car elle a l'esprit libre de tout préjugé, comme dit madame de Korenberg, qui, de son côté, n'a jamais été gênée de ce bagage. . Depuis que George Sand a prêché (dans sa jeunesse) la liberté des femmes, il y a des milliers de bécasses qui couvrent de ce nom l'envie qui les dévore de faire des sottises. Ça passe pour poésie, amour de l'art, soif de l'inconnu, aspiration aux profondeurs de l'infini et autres balivernes. Au fond, ce n'est que l'attrait des deux sexes l'un pour l'autre...

Le peintre ajouta encore je ne sais quelle comparaison si crue entre l'animal et l'homme que je n'oserais la reproduire ici, puis il continua :

— Fontpertuis fera donc le saut (je ne cherche pas le calembour, il se présente de lui-même), et lorsqu'il l'aura fait et que Léa n'aura plus rien à lui refuser, le mari Rochepont arrivera, armé de son grand sabre et de la loi...

— Pour le sabre...

— Bon! Vous êtes un brave et surtout vous êtes amoureux, ce qui fait que vous ne craigniez pas le sabre. Mais la loi, qu'en ferez-vous, monsieur l'avocat.

Je gardai le silence.

— Mais, dit-il encore, je ne veux pas insister là-dessus. Supposons que Rochepont reste immobile dans son château du Berry et qu'il vous laisse jouir en paix de vos amours. Reste Léa... Oui, je sais bien que le premier jour, le premier mois, la première année, tout ira bien. Un an de bonheur, c'est beaucoup, mais je vous l'accorde; et après?... Aurez-vous des enfants?... Quel nom leur donnerez-vous? La loi n'en accorde aucun, et vous ne comptez pas sans doute que monsieur de Rochepont vous prêtera le sien pour cette occasion... N'en aurez-vous pas et resterez-vous fidèles l'un à l'autre?... Quelle horrible vieillesse vous vous préparez, n'ayant plus ni la flamme et les illusions de la jeunesse et de l'amour, ni cette chaîne vivante et joyeuse des enfants et des petits-enfants qui rattache le mari à la femme et la femme au mari jusqu'au jour où tous deux, dégagés des liens terrestres, vont se précipiter l'un après l'autre dans le grand inconnu!

Il s'interrompit, tira sa montre, regarda l'heure, et dit:

— Les sermons n'ont jamais converti personne, excepté peut-être les vieillards, que l'expérience et la difficulté de pêcher préparent à cette conversion. Je m'arrête... Il est deux heures. Je n'ai plus que le temps de retourner à Paris, de faire ma malle et d'aller au chemin de fer. Adieu. Soyez heureux!...

Nous l'accompagnâmes jusqu'à la gare de Lyon, Lenoir et moi.

En revenant, je dis à Lenoir :

— Il a raison. Mais tout cela me fait regretter davantage qu'on ait supprimé le divorce en France. Si Léa pouvait divorcer...

— Mon ami, dit Lenoir, quelle différence vois-tu entre épouser une femme divorcée et épouser une femme qui a été la maîtresse d'un autre homme?

Je ne savais que répondre.

— Pour moi, dit-il, je m'en tiens à la coutume. Vois ma grosse Hambourgeoise... Elle est débarrassée de son mari et de ses enfants; elle est riche, elle est belle quoique un peu trop potelée; elle est même de bonne humeur, elle est d'un âge assorti au mien et de goûts à peu près pareils (sauf la bière et la choucroûte, qu'elle adore et que je déteste). Eh bien! rien, non, rien ne pourrait me décider à l'épouser, à prendre les restes de monsieur Kronz, associé de monsieur Tripp, à m'entripailler enfin, du vivant de monsieur Kronz. Si cet honorable bourgeois de Hambourg venait à Paris, et si je l'y rencontrais vivant et bien portant, quelque divorcée légitimement, suivant la loi de son pays, que soit madame Kronz (ma chère grosse Charlotte), je ne pourrais pas m'empêcher de la considérer comme la propriété de monsieur Kronz, et j'aurais envie de la lui rendre, et je la lui rendrais, corbleu! ventrebleu!

Sur ce mot, nous nous séparâmes, — lui pour jurer à madame Kronz un amour éternel et moi pour revoir Léa.

XIV

La bonne Luce était seule à la maison et rêvait au coin du feu; je la voyais par la fenêtre du salon.

Au premier coup de sonnette, elle se leva précipitamment et vint m'ouvrir.

Dès qu'elle m'eut reconnu, son visage redevint souriant et gai. J'en tirai bon augure, car c'est à l'accueil du domestique qu'on reconnaît presque partout l'amitié du maître.

— Madame est-elle là, Luce?

Avant de répondre, elle me fit entrer dans le salon.

— Chauffez-vous donc, monsieur; vous devez avoir froid aujourd'hui... Non, madame n'est pas ici, mais elle ne tardera pas à revenir; elle vous a attendu toute la journée.

— Elle m'attendait? Vraiment! m'écriai-je plein de joie.

— Oui, monsieur. Elle voulait vous prier de venir avec elle.

— Où donc?

— Je ne sais pas..... Vers trois heures, ce soir, elle est sortie en disant : « Si monsieur Fontpertuis vient, tu le feras attendre; j'ai besoin de lui parler. »

— Eh bien? Luce, j'attendrai.

Et je m'assis pour regarder le feu.

Cependant Luce ne s'en allait pas; elle restait debout devant moi et paraissait avoir quelque chose à raconter. Enfin elle prit son parti et, d'un air mystérieux, me dit ?

— Il est ici.

— Qui?

— Lui.

— Qui, lui?..

— Charles!

Ici elle baissa la voix.

— Votre...

— Oui, monsieur.

Cette nouvelle si intéressante pour Luce me laissa très-froid. L'idée de voir en face ce coquin qui avait tué son enfant pour n'avoir pas à le nourrir me causait une vive répugnance.

— Enfin, dis-je, que vient-il faire à Paris?

— Monsieur, il a quitté le service.

— Quel service?

— Celui de monsieur le marquis.

— Ah!

Cet ah! aurait dû décourager Luce de me parler de Charles, mais elle suivait toujours son idée.

— C'est que, voyez-vous, monsieur, rien ne l'empêche plus...

— De vous épouser, Luce?

— Oui, monsieur.

— Et qu'est-ce qui l'empêchait auparavant?

— Je ne sais pas, monsieur; il ne me l'a pas dit... Ses parents, sa famille, sans doute.

— Enfin il revient?

— Oui, monsieur. Il est revenu depuis deux jours, mais il n'osait pas d'abord se montrer.

— A cause de Léa?

— Oui, madame la marquise n'a jamais pu le souffrir, et cependant il l'aime bien, il lui est bien dévoué, allez!.. Si vous saviez comme il m'en parle! Il se ferait tuer pour elle. C'est un cœur d'or, ce pauvre Charles!

— Quel jour la noce?

— Ah! monsieur, quand madame voudra. Il dit que tout ça dépend d'elle, et que si elle veut le prendre à son service... Oh! mon Dieu! il n'est pas difficile; il est si dévoué! Il la servira pour rien avec moi.

Je soupçonnai quelque intrigue de Charles qui avait pour but de ramener Léa à son mari, et, en attendant, de surveiller sa conduite.

— C'est tout ce que Charles vous a dit, Luce?

— Oui, monsieur... c'est-à-dire, c'est tout et ce n'est pas tout... Il paraît que madame la baronne de Korenberg a écrit à monsieur le marquis de Rochepont, mais sans le dire à madame ni au vieux général... Elle porte beaucoup d'intérêt à madame, cette baronne, à ce que m'a dit Charles...

— Et elle voudrait réconcilier le ménage, n'est-ce pas? Avez-vous averti madame?

— Oh! non, monsieur; Charles me l'a bien défendu.

Je ne fis plus aucune question. La pauvre Luce, toute dévouée qu'elle fût à sa maîtresse, désirait avant tout une réconciliation qui hâterait son propre mariage avec Charles... Et pourquoi l'en blâmer? Tout le monde n'était-il pas du même avis? La loi, la société, les convenances, le besoin même de vivre, tout poussait Léa dans les bras de son mari. Le sang versé pouvait seul l'en éloigner; mais pouvait-elle l'accuser d'un meurtre commis à cause d'elle, impossible à prouver, où son témoignage eût été odieux et aurait donné lieu contre elle à d'autres soupçons?

Plus je creusais le problème et moins j'en trouvais la solution.

Tout à coup la sonnette retentit et m'annonça le retour de Léa.

Elle entra, me tendit sa main dégantée, que je baisai, et déposa sur la table un objet assez long, de forme arrondie, à peu près cylindrique, enveloppé dans un vieux journal.

— Ah! c'est vous, mon ami, dit-elle. Je craignais que vous ne m'eussiez pas attendue. Vous m'avez beaucoup manqué aujourd'hui. Où donc étiez-vous?

— J'avais une affaire à Saint-Mandé.

— Un procès, sans doute?

— Oui, un procès.

— Et vous allez plaider bientôt?

— Non, l'affaire est arrangée.

— A votre satisfaction?

— Oui, à ma satisfaction; mais non à celle de mon adversaire, dis-je en riant intérieurement de la grimace que le fier Letranchant d'Escarbouillac faisait après avoir été blessé.

— Puisqu'il en est ainsi, tout va bien, reprit Léa. Et vous, devinez d'où je viens?

Je cherchai quelques instants.

— Vous ne devinez pas?

— Non.

— Eh bien! regardez ce paquet que je viens de déposer sur la table. Qu'est-ce que cela?

— Un paquet de dentelles, sans doute.

— Ou de gants, n'est-ce pas?... Monsieur l'homme sérieux, monsieur l'ours républicain, vous ne nous croyez pas, nous autres femmes, capables de quelque chose de mieux... Eh bien! monsieur Fontpertuis, ceci est un manuscrit.

— De la bibliothèque Richelieu?

— Je vous défends de vous moquer. Ceci est un roman que j'ai fait depuis un mois, que je comptais publier plus tard, après que je me serais fait connaître au théâtre, et que je me décide à publier tout de suite, puisque je renonce au théâtre, et que je me vois, par l'abominable conduite de mon mari, obligée *de vivre de ma plume*.

Ce projet, je l'avoue, ne me fit pas beaucoup plus de plaisir que celui d'entrer au théâtre. Il est si difficile à une femme, quand elle écrit son premier roman, de ne pas raconter son premier amour! Je tremblai que Léa n'eût suivi l'exemple de presque toutes les autres.

Cependant je ne fis aucune objection, et même je témoignai une ardente curiosité de connaître le manuscrit mystérieux.

— Je vous le lirai tout à l'heure, après dîner, dit Léa,

car je vous garde à dîner avec moi. Ne me remerciez pas; nous ferons maigre chère... Ne vous prosternez pas comme si j'étais une idole, car ce n'est pas l'attitude d'un critique sévère tel que vous devez être; aidez-moi plutôt à mettre le couvert pendant que Luce préparera ses fritures.

En effet, le festin fut pareil à celui des dieux de l'Olympe, où l'on ne voyait que deux plats. Il est vrai que ces deux plats étaient le nectar et l'ambroisie ou, pour parler plus bourgeoisement, un maigre bouilli suivi de deux soles frites.

Servi par la main de Léa, je n'enviais pas le sort de l'empereur de la Chine, qui règne, dit-on, sur quatre cents millions d'hommes.

Vers la fin de ce magnifique repas, qu'arrosa un verre de ce vin généreux qui descend des coteaux de la Châtre, Léa me dit :

— Maintenant, mon ami, vous allez faire pénitence et écouter ma lecture depuis la première page jusqu'à la dernière. Comme ce serait peut-être un peu long, j'analyserai un certain nombre de chapitres, au lieu de les lire, et je brusquerai le dénoûment. Attention! je commence.

Le Cœur brisé... c'est le titre.

Je fis signe que j'avais quelque chose à demander.

— L'avez-vous présenté quelque part?

— Oui, ce soir, chez l'un des plus célèbres critiques de France. C'est un petit homme assez gros, au nez arrondi, fin et papelard, qui m'a reçu très-poliment et avec le plus grand empressement. Il m'a demandé ce qui lui procurait l'honneur de ma visite, et sur le vu du titre *le Cœur brisé*, il a paru charmé tout d'abord... De temps en temps, tout en parlant, il jetait un coup d'œil dans la glace qui réfléchissait sa précieuse image et changeait l'inclinaison de sa calotte de velours, qu'avec ma permission il avait gardée sur sa tête.

Après cela il m'a demandé une courte analyse de mon livre que j'ai faite de mon mieux pendant qu'il examinait ses pantoufles, brodées sans doute par une main qui lui fut chère, et s'est mis à balancer son pied droit avec une certaine grâce...

Comme il finissait de contempler ses pantoufles, j'ai vu qu'il agitait au soleil sa main potelée, ornée d'une bague presque épiscopale, et je me suis hâté d'arriver au dénoûment.

— Qu'a-t-il répondu?

— Rien d'abord. Il a rapproché son fauteuil du mien, et m'a fait quelques compliments, tels que le premier venu aurait pu les faire, sur mon talent, ma grâce, mon esprit, mon titre de marquise surtout; car, dès les premières questions, et pour obtenir sa confiance, j'avais été forcée de dire mon vrai nom ; puis il m'a confié que lui-même était un *cœur brisé*, que, dans sa jeunesse, il avait eu toutes les douleurs d'une âme sensible et poétique, qu'il avait même écrit sur ce sujet une sorte de... Comment appelez-vous cela?

— D'autobiographie... Enfin c'est un cœur tendre et incompris malgré...

— Ses soixante-six ans, acheva Léa. Précisément... vous l'avez deviné... Après quoi, se rapprochant toujours, il m'a offert ses services et m'a demandé la permission de venir me voir... il voulait m'informer lui-même du succès de ses démarches...

— Et vous avez accepté? m'écriai-je avec une sorte d'indignation... Mais c'est la scène de Tartuffe chez Elmire...

Léa se mit à rire.

— Calmez-vous, mon ami, dit-elle. Il n'est pas allé aussi loin que Tartuffe, et je l'aurais arrêté à temps. Mais la galanterie française a ses droits à tout âge... Au reste, et pour vous rassurer, sachez que j'ai accepté ses services en apparence; j'ai pourtant, sans qu'il s'en aperçût, fourré mon manuscrit dans mon manchon. Il devinera sans peine ce que cela veut dire et ne viendra pas... Etes-vous content? Maintenant je reprends ma lecture ou plutôt je commence.

Et de fait elle commença le *Cœur brisé.*

Serait-ce un blasphème de dire que c'était un de ces romans filandreux et ennuyeux qu'une revue célèbre a importés en France.

Est-ce que Léa n'était pas toujours ma chère, ma divine Léa, même quand elle écrivait le *Cœur brisé*?

J'avouerai donc franchement qu'un lecteur moins prévenu que moi en sa faveur se serait ennuyé d'entendre cette histoire; mais que, bien loin de m'ennuyer ou de m'endormir, j'écoutai pendant trois heures, sans détourner un seul instant mes yeux de Léa.

En deux mots, voici ce que Léa avait imaginé :

Un prince russe barbare et sauvage, cachant la peau rude d'un Tartare sous le gant de l'homme civilisé.

Une princesse polonaise, admirablement belle (cela va sans dire), poétique comme Elvire, mariée à ce Russe et cruellement opprimée.

Un beau Polonais, prince comme les deux autres, proscrit de plus, vaillant, aimé de la princesse, et voulant l'arracher au joug détesté du boyard.

Pour paysage, les forêts de l'Ukraine dans la nuit sombre ; un château à quelques lieues d'Astrakan ; le Volga au pied du château; la mer Caspienne dans le lointain.

Pour musique, le vent des steppes et le hurlement des loups.

C'est à Paris que l'on commençait à s'aimer, qu'on se le déclarait, que la princesse résistait, mais mal ; que le farouche Tartare s'apercevait de tout.

C'est de Paris qu'il partait pour l'Ukraine afin d'enfermer sa victime. Mais le beau Polonais, traqué par la police russe, arrivait dans le château maudit, enlevait sa princesse, venait à bout de toutes ses résistances, et un quart d'heure plus tard était poignardé comme le comte de Konigsmark, par les satellites de ce mari impitoyable.

Elle, au dénoûment, revenue à Paris, promenait dans les salons sa pâleur élégante et son désespoir mortel.

Quand la lecture fut terminée, Léa me regarda avec inquiétude.

— Eh bien ! mon ami, qu'en pensez-vous?

A ma place, lecteur sincère, qu'auriez-vous répondu ?

Moi, je fus lâche, et je dis avec un air d'admiration :

— Si monsieur X... (le directeur de la Revue) avait le manuscrit dans les mains, il le publierait dans un mois.

— Vous me flattez, répliqua Léa.

Mais je ne flattais pas, et la meilleure preuve, c'est qu'on n'attendit pas un mois ; que Léa porta son manuscrit au directeur dès le lendemain, qu'il fut lu en vingt-quatre heures, envoyé à l'imprimerie sur-le-champ, corrigé, orné, sans le consentement de Léa, de quelques queues de phrases genevoises qui sont comme le cachet et la marque de fabrique de ce savant recueil, et finalement publié le cinquième jour à la grande joie des abonnés allemands et suisses.

Il est vrai que, pour amorcer ces abonnés naïfs, l'éditeur avait supprimé toute signature.

Puis, sans qu'on pût savoir d'où partaient tous ces bruits, on vit un certain nombre de ces vieilles personnes bien informées qui composent le public de l'Académie française, annoncer à voix basse, d'un air de mystère, que l'auteur du *Cœur brisé* était un homme d'Etat fort célèbre, protestant des plus orthodoxes, qui ne voulait pas dire son nom ni laisser croire qu'il s'occupât de telles futilités...

... D'autres personnes, mieux informées encore que les premières, attribuaient ce livre à une princesse de famille royale, dont il était défendu de publier, mais non de soupçonner le nom, et les mêmes abonnés allemands et suisses se pâmaient d'aise en apprenant qu'ils avaient lu de la prose un peu ennuyeuse peut-être, mais quasi-royale.

Une dernière hypothèse enfin, non moins probable que toutes les autres, mettait le *Cœur brisé* sur le compte d'une grande dame espagnole, très-richement mariée en France, et qui, dans le haut rang où le sort l'avait placée, regrettait souvent, au dire des gens qui se croyaient bien informés, sa liberté perdue.

Grâce à tous ces mystères, le nom de Léa, qui ne fut connu seulement que trois mois après, devint tout à coup célèbre, et le livre eut six éditions.

XV

Il était dix heures du soir quand la lecture du *Cœur brisé* fut terminée. Je pris congé de Léa et j'allai dormir. Une nouvelle importante m'attendait au réveil.

Mon plaidoyer pour Luce avait fait du bruit dans les journaux; grâce à deux ou trois de mes amis, qui s'étaient empressés d'y reconnaître « l'aurore d'un talent tel que la tribune française n'en avait pas vu se produire depuis vingt ans. »

Je cite le mot final d'un article dont l'auteur était mon plus ancien et mon meilleur camarade. Lorsque j'allai le remercier d'un éloge que je me serais bien gardé de solliciter, il m'offrit un cigare, me regarda du coin de l'œil et dit:

— Est-ce que tu n'es pas content?

— Je le suis au delà de toutes mes espérances.

— Mais non au delà de tes désirs, n'est-ce pas?

J'avouai en riant que je pouvais désirer encore davantage.

— Eh bien! répliqua mon ami, puisque tes désirs surpassent tes espérances, homme ambitieux mais modeste, laisse-moi faire. Ce que j'ai dit est presque vrai et le deviendra avec le temps. Maintenant rassure-toi et ne m'empêche pas d'annoncer que tu es un Démosthène. Si ça ne te fait pas de bien, ça te fera encore moins de mal; le public en rabattra toujours assez, et les confrères encore plus...

— Mais toi?

— Moi? j'aime à faire les réputations et quelquefois à les défaire. Je suis fatigué, retiré de la vie... ça me distrait de voir vivre les autres. As-tu jamais vu quarante ou cinquante écrevisses vivantes enfermées dans un panier à salade, cerclé de fer? Chacune d'elles fait les plus terribles efforts pour grimper sur le bord du panier, redescendre de l'autre côté et retourner à la rivière... Tu as vu cela, n'est-ce pas?

— Qui ne l'a pas vu?

— Et tu as vu pareillement qu'aussitôt que l'une d'elles a grimpé trois ou quatre marches de ce glissant escalier, quatre ou cinq autres la saisissent par la queue et la tirent en arrière pour la faire retomber au fond du panier et se faire de son corps un piédestal? Tu as vu cela aussi, n'est-ce pas?

— Je l'ai vu.

— Eh bien! l'histoire des écrevisses est l'histoire des hommes... Nous grimpons sur le dos les uns des autres pour arriver au sommet, et, quand l'un de nous y touche, tous les autres le tirent par les pieds pour le faire redescendre et, s'il se peut, tomber, la tête la première, dans le panier. Ayant vu ça depuis longtemps, je me suis bien promis de ne pas prendre cette peine, de n'envier personne, de servir mes amis, de n'attendre rien d'eux qui ne soit à leur portée quand ils seront grands seigneurs, c'est-à-dire un salut amical, une poignée de main au passage, une invitation que j'accepte rarement, et, quand ils viennent me voir, la certitude qu'ils le font par amitié pure, ce qui me fait un vrai plaisir, ou parce qu'ils ont besoin de moi, ce qui me réjouit et m'amuse.

Ainsi parlait mon philosophe ami.

Je dis à mon tour:

— Et moi, dans quelle classe me ranges-tu?

Il répliqua:

— Dans la meilleure. Tu es trop jeune encore pour être ingrat... d'ailleurs il y a des exceptions, et je suis sûr que tu feras ton devoir. Tu l'as déjà fait... Aussi j'ai plaisir à te recommander au public, qui, te voyant modeste, te prendrait au mot et te croirait médiocre... C'est à moi et à tous ceux qui ont du discernement de te faire connaître...

Il fit une pause et dit:

— Si par bonheur tu deviens président de la prochaine république (ça peut arriver à tout le monde), fais-moi une promesse...

Je répliquai:

— Ce n'est pas une promesse que je te fais, c'est un serment sacré.

— Oh! de toi, une promesse suffit; d'ailleurs ceux qui ne tiennent pas les promesses, ne tiennent guère les serments. Enfin voici ma demande... tu t'en souviendras, j'espère...

— Je m'en souviendrai... Voyons ce que tu demandes.

— Ecoute, il peut arriver que, comme président de la République, tu rétablisses l'ordre, la famille, la propriété, le bon Dieu et tout ce que tu voudras. Promets-moi de ne pas me faire emprisonner, déporter ou fusiller sans jugement.

— Je le promets, dis-je d'un ton solennel.

Il reprit:

— Tu promets, Fontpertuis, peut-être plus que tu ne pourras tenir, mais enfin je crois à ta parole et je m'en contente... Et maintenant, allons dîner.

Et nous allâmes dîner.

. . . .

Donc, grâce à cet ami et à quelques autres camarades, le bruit se répandit en province que le parti républicain s'était renforcé d'un jeune orateur de la plus grande espérance, d'un ancien proscrit, dont on pouvait tout attendre, car il avait vu le feu en plusieurs occasions, d'un homme d'action enfin, — qualité rare parmi les avocats.

Pour moi, j'avais le bonheur, grâce à une petite légende demi-vraie, demi-arrangée par mes amis, de passer pour un héros, pour un homme politique de haut vol.

Il en résulta ceci, que vingt-cinq ou trente républicains zélés s'étant rassemblés à Lyon commes les chrétiens persécutés dans les catacombes de Rome, soit pour boire de la bière en troupe (comme le public les en soupçonna), soit pour chercher en commun le meilleur moyen de propager l'instruction primaire et de la rendre obligatoire pour tous (c'est ce qu'ils disaient, eux), soit pour préparer le renversement de l'empire de Napoléon III (c'est ce que disait le procureur général, aidé de toute la police lyonnaise), ont eut besoin d'un avocat républicain choisi parmi les plus éloquents et les plus purs.

A dire le vrai, on n'avait que le choix entre vingt-cinq ou trente, dont le talent faisait du bruit au palais de justice de Paris; mais les objections ne manquaient pas. Celui-ci était trop vieux. Celui-là, très-éloquent d'ailleurs mais peu chanceux, perdait tous ses procès. Cet autre avait fait, je ne sais en quelle occasion, l'éloge de Robespierre, mais n'avait rien dit de Marat, ce qui ressemblait à un blâme. Le quatrième aimait Chaumette, mais blâmait Anacharsis Clootz. Le cinquième était ardent pour l'unité de l'Italie, mais froid pour celle de l'Allemagne. Le sixième ne voulait ni de l'un ni de l'autre. Le septième pareillement. Le huitième demandait la séparation de l'Eglise et de l'Etat que refusait le neuvième.

Après avoir hésité longtemps, on se décida en ma faveur. J'avais pour moi l'immense avantage qu'on ne pouvait rien me reprocher, car je n'avais rien dit sur quelque sujet que ce fût, et les coups de fusil que j'avais

essuyés sur la barricade Saint-Martin et au pont de la Drôme témoignaient assez de mon dévouement à la bonne cause.

C'est pourquoi je partis un matin pour Lyon, bien pourvu d'argent (ce qui est le viatique universel), plein d'ardeur pour la République, et — pourquoi ne pas l'avouer? — ravi d'avoir à plaider un procès digne de moi.

Dois-je raconter les diverses péripéties de ce procès, dont les unes tournèrent à ma gloire, d'autres à l'avancement du procureur général et de plusieurs magistrats austères, — mais toutes, — j'ai regret de l'avouer, au détriment de mes malheureux clients. C'est un accident si fréquent dans les procès politiques qu'il n'est pas nécessaire d'en parler beaucoup.

Le président de la cour était un homme grave, plein de vertu, de piété, de mille autres talents et qualités, incapable dans un procès civil ou criminel de faire tort à qui que ce soit, bien moins capable encore de céder à l'intérêt ce qu'il devait accorder à la justice, mais imbu de certains préjugés contre certaines idées, persuadé par exemple que tout va bien dans l'ordre social, quand tout le monde est à genoux devant la hiérarchie...

La hiérarchie! voyez-vous, il n'est rien de tel..., du moins pour ceux qui en font partie.

Le président donc fut sévère mais juste; il interrogea les accusés d'un ton à les faire rentrer sous terre, si les lois de la physique l'avaient permis.

Le principal d'entre eux, le plus coupable, au dire de l'accusation, était un petit homme de cinquante-cinq ou soixante ans, à cheveux blancs, à barbe blanche, vieux combattant de quatre ou cinq insurrections républicaines, décoré de Juillet 1830, condamné à mort en 1834 pour un fait pareil à celui qui l'avait fait décorer quatre ans auparavant, gracié à l'occasion d'un mariage royal, repris, en 1839, recondamné, regrâcié, repris en 1849, je ne sais où, à Lyon ou à Paris sans doute, envoyé sur les pontons, remis en liberté à la sollicitation d'un chef du parti bonapartiste, qui s'était souvenu à propos d'avoir conspiré avec lui en 1834, et repris enfin sous la prévention d'avoir fondé en 1855 une nouvelle société secrète ayant pour but le renversement du gouvernement de l'empereur.

Ce vétéran de dix conspirations, toujours sur la brèche, tantôt avec les vainqueurs, tantôt avec les vaincus, marqué de plus de cicatrices que Cambronne, qui reçut, dit-on, vingt-trois coups de baïonnette à Waterloo et n'en mourut pas, tant il avait la vie dure et vissée au corps, — cet honnête homme, qui n'avait jamais vécu que de son travail et dont la politique était la seule distraction, fut amené par les gendarmes devant la cour et interrogé en ces termes:

— Corbin, levez-vous.

Il se leva d'un air fier et tranquille.

Après les questions sur le nom et l'âge:

— Ce n'est pas la première fois, dit le président, que vous comparaissez devant la justice de votre pays?

— Non, monsieur le président, répondit Corbin. J'ai été condamné à mort trois fois, — deux fois sous Louis-Philippe, qui ne me fit pas exécuter (ce n'était pas sa manière); une troisième fois en 1851, par un officier supérieur dont je n'ai pas su le nom; c'est M. de P..., aujourd'hui ministre et duc, qui se souvint de moi au moment où l'on allait me ranger contre le mur avec quelques autres camarades et nous fusiller tous ensemble. Il me fit sortir du rang, se souvenant que nous avions conspiré ensemble, et me fit envoyer en Belgique après m'avoir offert la sous-préfecture de Barcelonnette que je refusai. Deux ans plus tard, toujours par sa protection, je suis rentré en France.

— Et vous voilà de nouveau sur les bancs de la cour d'assises... Vous êtes donc incorrigibles? s'écria le président avec indignation.

Corbin sourit.

— Oui, monsieur le président, tout à fait incorrigible, et, quand je vois ceux qui se sont corrigés, qui ont été carbonari avec moi et qui maintenant envoyent leurs anciens amis à la mort, à Cayenne ou à Lambessa, je n'ai pas la moindre envie de me corriger.

Tout cela fut dit avec un calme qui ne se démentit pas un instant.

Quant au procureur général, le respect que je porte à la magistrature m'empêche de faire l'analyse de son réquisitoire.

Quand il eut terminé, je me levai et je pris la parole à mon tour. Je commençai par faire l'éloge de mes clients, ce qui véritablement n'était pas difficile, car Corbin et la plupart des accusés étaient les plus honnêtes gens du monde (toute passion politique à part), et l'association qu'ils avaient voulu fonder n'avait d'autre but, au moins dans le présent, que de propager l'instruction primaire laïque.

De l'éloge de mes clients, je passai à celui de la République. On m'avait jeté les têtes de Louis XVI et de Marie-Antoinette; je ripostai par les massacres de la Saint-Barthélemy, les dragonnades de Louis XIV, les emprisonnements de la Bastille, les massacres du Midi en 1797 et 1815, les fusillades sans jugement du 2 décembre 1851...

Ici, comme je touchais aux origines mêmes et aux sources de la dynastie, le président me coupa la parole, le procureur général prit feu et voulu conclure contre moi; l'auditoire, composé en grande partie d'ouvriers et de jeunes gens républicains, prit mon parti. Je fus applaudi, le procureur général fut accueilli avec des huées, le président fit évacuer la salle; on condamna tous mes clients au maximum de la peine, on me défendit par arrêt solennel de plaider à Lyon avant six mois. Le lendemain, je fus invité à un banquet solennel où je fis entendre assez clairement (ce dont j'étais persuadé d'ailleurs) que la République était proche. On me couvrit d'applaudissements; je fus déclaré égal ou supérieur à tout ce qu'il y avait de plus éloquent dans le parti républicain.

Les journaux de Lyon et de Paris répétèrent l'un après l'autre que j'avais été admirable; je le crus moi-même, et je partis deux jours après, ma réputation étant fondée sur des bases solides.

La meilleure preuve, c'est que, si mes clients furent durement condamnés après mon plaidoyer, je fus, moi, nommé député quelques années plus tard, et que l'autorité dont je jouis à présent à l'Assemblée nationale date de ce temps-là.

Une heure avant mon départ de Lyon et mon retour à Paris, je reçus les trois lettres qu'on va lire, et qui diront mieux que tout le reste ce qui s'était passé en mon absence.

XVI

La première était de Léa:

« Mon ami,

» Je lis dans les journaux de Paris que vous faites des » merveilles à Lyon. On ne parle que de votre éloquence, » de vos professions de foi républicaines, de l'avenir » glorieux qui vous attend, de mille choses enfin aux- » quelles je suis aussi sensible que vous-mêmes.

» Mais vous, ne m'oubliez-vous pas parmi ce fracas » et ces gloires éclatantes? Est-ce là ce que vous » m'aviez promis et juré, la veille de votre départ?

» *Un soir, t'en souvient-il?...* comme disait le poëte.

» S'il ne vous en souvient plus, monsieur, restez » à Lyon, où vous êtes depuis trois jours à savourer » votre triomphe; mais craignez que vos nouveaux » amis ne vous fassent perdre les anciens.

» On annonce pour lundi prochain une représentation
» solennelle de je ne sais quel opéra allemand ; les
» paroles et la musique sont d'un prince souverain.
» Vous voyez d'ici ce que cela doit être, monsieur le
» républicain.
» Napoléon III, qui veut bien faire plaisir à un prince
» souverain, mais qui ne veut pas s'ennuyer, lui a livré
» la salle de l'Opéra pour ce jour-là, se réservant pour
» lui-même d'aller voir *Orphée aux enfers*, aux Bouffes.
» L'impératrice, bien entendu, sera de la partie. S'ils
» allaient, en sortant des Bouffes, souper ensemble au
» cabaret, je n'en serais pas étonnée, — ni vous non
» plus, je pense.
» La cour sera donc partagée ce jour-là : les uns
» iront voir *Orphée aux enfers*, les autres iront bâiller
» au Grand-Opéra, sous la direction du prince sou-
» verain. Par politesse, on a fait à ce lourd Allemand
» des annonces incroyables. On croirait que nous allons
» entendre Rossini, Meyerbeer, Auber et Mozart, réunis
» en un seul homme. De plus on annonce que ce sera
» de la musique savante... Vous devinez ce qui nous
» attend.
» Mais, au mot de musique savante, madame la
» baronne de Korenberg a pris feu. La science, comme
» vous savez, c'est son fort, ou, si vous voulez, c'est son
» faible. Elle a donc décidé qu'il était convenable et d'un
» goût exquis d'aller à l'Opéra ce jour-là.
» En même temps, comme elle n'aime pas à marcher
» seule, elle a décidé qu'elle emmènerait le vieux
» général Buchamor... Lui, qui en musique n'a jamais
» connu que les tambours, les clairons et les trompettes,
» s'est fait un peu prier... Au commencement même il
» avait refusé tout à fait et se cabrait violemment.
» La respectable dame, qui n'est pas habituée à ces
» résistances, a tenu bon, et il a consenti, à condition
» que je les accompagnerais. J'ai voulu résister à mon
» tour. Il m'a dit : « Tu m'abandonnes, Léa ? — J'ai
» répondu : — Je ne vous abandonne pas, général ; c'est
» la musique savante qui me fait peur... — Et moi, Léa,
» tu crois donc que ça me rassure ?... Si tu ne viens
» pas, je m'endormirai, j'en suis sûr, dans ma loge. —
» Eh bien ! dormez, général... — Oui ; mais, si je m'en-
» dors, je ronflerai. Je me connais, je ronflerai comme
» un tambour de basque, et ça fera scandale... madame
» de Korenberg ne sera pas contente. Viens avec moi ;
» quand tu verras que je ferme les yeux tu me ré-
» veilleras... »
» Comme j'hésitais encore il m'a prise par les senti-
» ments :
» — Léa, tu sais l'amitié que j'ai pour toi. Ton père
» et ta mère t'ont confiée à moi dès l'enfance ; ne
» m'abandonne pas... »
» Enfin j'ai cédé. Mercredi prochain, le général
» m'emmène avec madame de Korenberg dans sa loge,
» qui est, comme vous le savez, l'une des mieux placées
» de tout le théâtre. C'est là que je compte recevoir
» votre visite pendant l'entr'acte. Le général, comme
» vous savez, a la plus grande sympathie pour vous,
» à cause de votre grand-père, qui fut, dit-il, un de
» ses meilleurs camarades, et à qui vous ressemblez,
» suivant sa propre expression, comme une goutte d'eau
» à une autre. Madame de Korenberg a du penchant
» pour vous, et quant à moi, votre humble servante, je
» vous verrai sans déplaisir : je crois que vous l'avez
» deviné.
» Donc, à mercredi soir, cher monsieur. Voici ma
» main, baisez-la et remerciez-moi.

» Toutes mes sympathies,

» LÉA. »

Ce n'est pas la main que je baisai. J'étais trop loin. C'est le papier où cette main chérie avait écrit toutes ces choses. Je le baisai dix fois, cent fois, mille fois ! je le mis sur mon cœur, je le mis dans mon portefeuille ; je le baisai de nouveau avec des transports qui feront sourire de dédain les gens sages et prudents, qui n'ont jamais aimé, et les philosophes refroidis qui n'aimeront plus jamais. Puis, ces premiers transports étant un peu calmés, je passai à la seconde lettre, celle du vieux général Buchamor.

Lettre du général Buchamor.

« Mon cher Fontpertuis,
» Je ne vous voyais plus et j'étais en peine de savoir
» ce que vous deveniez. Je commençais même à craindre
» que ma vieille barbe ou mon titre de sénateur ne
» vous eût mis en fuite, lorsque mon journal vient de
» m'apprendre que vous étiez occupé à plaider, sur les
» bords du Rhône, pour quelques mauvais garçons qui
» s'imaginent qu'on peut avec des phrases changer le
» cours de la nature et renverser le gouvernement et la
» gendarmerie, les deux colonnes de l'ordre social.
» Je ne crois pas nécessaire de vous dire ce que je
» pense de vos clients. Cela ne vous convaincrait pas,
» j'en suis sûr, et peut-être vous ferait de la peine. Je
» tombe donc d'accord avec vous que le jury avait tort
» de les trouver coupables, que les magistrats avaient
» tort de les condamner, que vous seul enfin aviez raison.
» J'ajouterai (ceci n'est pas une simple politesse) que
» tout le monde avoue que votre plaidoyer a été admi-
» rable, et que vous serez député au corps législatif à la
» première occasion, et ministre à la seconde... Là !
» êtes-vous content ?
» Maintenant, mon cher ami, parlons de choses plus
» sérieuses. Je sais (de Léa même) les bons conseils que
» vous lui avez donnés pour l'éloigner du théâtre, et je
» vous en remercie ; mais il faut faire quelque chose de
» plus. Léa, qui veut bien renoncer au théâtre, ne veut
» pas rejoindre son mari... Or, ce mari, Rochepont, pour
» qui elle témoigne une horreur inexplicable, — car
» c'est, je vous assure, un très honnête homme et qui
» l'aime passionnément (elle dit qu'il aime aussi les
» gotons et les margotons de tout le pays, c'est vrai
» peut-être, mais qui est-ce qui n'a pas de défauts en ce
» monde ?) — Rochepont va venir, d'un instant à l'autre,
» pour enlever Léa... Elle se défendra du bec et des
» ongles, je le sais... Elle parle même de se tuer ; mais
» c'est un parti qu'on prend rarement, parce qu'il est
» difficile d'en revenir. Enfin, quand Rochepont viendra,
» je voudrais que Léa fût préparée à le recevoir et
» qu'elle le suivît de bon cœur... C'est sur vous que je
» compte pour la persuader. D'un jeune curé, les ser-
» mons sont toujours meilleurs... Venez donc au plus
» vite, je vous prie. Elle a la plus grande confiance en
» vous et suivra vos conseils, je n'en doute pas.
» Mercredi prochain un de ces princes allemands, qui
» remplissaient les antichambres du premier Napoléon,
» va faire jouer à l'Opéra une petite farce de son pays,
» dont j'ai oublié le titre... vous verrez cela sur
» l'affiche... Il paraît qu'on va bâiller à s'en décrocher
» les mâchoires... Madame la baronne de Korenberg,
» qui est une connaisseuse, comme vous savez, se fait
» une fête d'entendre ça... Elle dit même que tous les
» vrais connaisseurs en seront enchantés... Ça, c'est
» pour m'engager à faire semblant d'y prendre plaisir...
» Mais c'est bien assez d'assister à la représentation. Je
» veux m'amuser, si je veux, et je ne veux pas m'amuser,
» si je ne veux pas... Du moins c'est ce qu'on faisait de
» mon temps.
» Vous, mon cher Fontpertuis, qui êtes plus jeune,
» vous vous amuserez peut-être, ou du moins Léa le dit,
» et ce que dit Léa, vous le savez, est parole d'Évangile.
» C'est pourquoi, je vous offre une place (la quatrième
» dans ma loge). Les trois autres sont pour Léa, madame
» de Korenberg et moi.
» Je dois ajouter que j'attends pour ce jour-là une lettre

» décisive du marquis de Rochepont, qui, je crois, est à » bout de patience, et que je vous la communiquerai » dans l'entr'acte avant d'en parler à Léa. Si cette lettre » (et je le crains) contenait des menaces, Léa, qui est un » peu folle, comme toutes les femmes, pourrait faire un » coup de tête irréparable. C'est ce que je ne veux pas.

» A mercredi, mon cher Fontpertuis, et bien à vous.

» T. BUCHAMOR. »

La lettre du vieux général me fit un plaisir médiocre. Ce n'est pas qu'il y eût rien à reprendre. Il aimait Léa d'une amitié de père, il voulait la reconcilier avec son mari. Il me priait, moi, son avocat, de l'aider dans cette œuvre... Quoi de plus naturel ?...

Mais pouvait-il connaître comme moi les vrais sentiments de Léa? L'avait-elle instruit de l'asssassinat d'Olivier d'Aubepeyre, commis de sang-froid, avec préméditation, par son mari? Pouvait-il deviner l'horreur de Léa?

Et enfin pouvait-il deviner mes propres sentiments? Ou, s'il les devinait, pouvait-il les approuver? Et s'il parvenait à faire cette réconciliation, que deviendrais-je, moi, que Léa aimait déjà (je m'en croyais sûr) et qui l'aimais plus que tout l'univers ?

Que signifiait ce mot de lettre décisive qu'il attendait pour mercredi?... Décisive!... Est-ce donc ce jour-là que devait se décider le sort de Léa et le mien? Ah! certes, je ne manquerai pas à cette représentation de l'Opéra !

Aussi, sans plus attendre, je me hâtai de boucler ma malle et de quitter Lyon. Vainement on voulut me retenir, on m'offrit des banquets patriotiques, on me demanda des discours; je répondis qu'une affaire de vie ou mort me rappelait à Paris, et je partis par le premier train express, sans prendre le temps d'ouvrir ma troisième lettre qui était de mon ami Lenoir.

Ce n'est qu'en wagon qu'ayant retrouvé mon sangfroid, je rompis le cachet et je lus ce qui suit :

« Mon cher ami,

» Pendant que tu plaides à mort, que tu te couvres de » gloire et que tu couvres tes clients d'amende et de » prison, il se passe ici des choses étranges ou plutôt » très-naturelles, auxquelles on devait s'attendre, aux- » quelles on ne s'est pas attendu, et qui n'en sont que » plus surprenantes.

» Tu te souviens qu'il y a huit ou dix jours, Léa, » marquise de Rochepont, s'étant mis en tête de jouer la » comédie au théâtre, obtint, par la protection du » seigneur Letranchant d'Escarbouillac, critique d'art et » feuilletoniste renommé, une audition du directeur du » théâtre ***.

» Le directeur, ancien huissier, qui se connaît en » littérature comme un chenet à peler une pomme, se » fit d'abord prier de la bonne façon, quoique Léa eût » donné un échantillon suffisant de son talent en lui » récitant du Molière et du Beaumarchais.

» Deux raisons pourtant se décidèrent à faire cet essai. » L'une, c'est qu'il s'attend chaque jour à faire faillite, » et que, dans cette situation, sa principale actrice étant » partie pour Pétersbourg, il était forcé de s'accrocher » à la première branche venue, si fragile qu'elle pût » être.

» L'autre raison, c'est que le redoutable Letranchant » d'Escarbouillac le menaça de le passer au fil de sa » plume dans son feuilleton dramatique, s'il ne se hâtai » pas d'engager Léa.

» Engager, comme tu sais, n'est pas le mot propre ; » car Léa, étant en puissance de mari, ne peut pas » s'engager; mais Letranchant d'Escarbouillac, qui » avait à cœur de la brouiller pour jamais avec le » marquis de Rochepont, et qui comptait (le bon » apôtre !) profiter de la querelle, promit à l'ancien » huissier de rendre la séparation inévitable et l'enga- » gement irrévocable après la première représentation.

» Il ajouta, le serpent! qu'à défaut de talent, Léa » aurait toujours pour elle son titre de marquise, que le » faubourg Saint-Germain tout entier viendrait la voir » sur la scène : les hommes avec sympathie et admira- » tion, parce qu'elle était belle; les femmes avec indigna- » tion, parce qu'elle était de leur monde; que les » bourgeois et les bourgeoises suivraient et après eux » tout Paris, qu'on en avait pour deux cents représen- » tations au moins, et qu'au lieu de faire faillite, on » ferait fortune.

» Le directeur le crut, et tu as vu toi-même avec quel » zèle on répétait...

» Puis tout à coup le peintre est venu et a dit à Léa » qu'elle faisait une sottise. Le père Froment a dit » qu'elle était faite pour jouer la tragédie, mais non la » comédie ou le drame. Toi-même, tu paraissais mécon- » tent. Alors Léa, dont la vocation n'était peut-être pas » bien franche, a planté là le directeur, le théâtre, les » acteurs et la pièce en répétition, et, comme une » marquise qu'elle est, n'a pas pris la peine de donner » la moindre explication.

» C'est très-bien, mais voici la suite.

» L'ancien huissier, qui se faisait prier d'abord pour » accepter Léa, la trouve maintenant admirable et ne » veut plus entendre parler que d'elle. Il prétend qu'elle » est merveilleuse, qu'il l'a toujours dit, qu'il l'avait » devinée tout d'abord dès le premier coup d'œil...

» (C'est sa prétention d'avoir le coup d'œil de l'aigle. » Le père Froment assure que c'est le coup d'œil de » l'oison...)

» Enfin il veut qu'elle joue dans la pièce ; il dit qu'il » a fait des frais et que Léa jouera ou qu'elle recevra du » papier timbré.

» Au premier mot de papier timbré, comme tu n'étais » pas là, Léa s'est adressée au général Buchamor, qui a » déclaré tout net que si quelqu'un s'avisait d'envoyer » du papier timbré à sa pupille, il timbrerait lui-même » le bas du dos de ce quelqu'un avec sa botte... Et, » quoique septuagénaire, le vieux soudard est de force » à tenir sa promesse ; car j'entends dire, que sous la » Restauration, pendant qu'il vivait à grand'peine de sa » demi-solde, et même ne mangeait pas tous les jours, » un malheureux recors étant venu lui présenter un » matin je ne sais quel papier de cette espèce, le » colonel Buchamor (il n'était alors que colonel) le prit » par le milieu du corps avec des pincettes et le jeta » par-dessus la rampe dans l'escalier.

» Tu me diras qu'on ne fait pas à soixante-douze ans » ce qu'on faisait à trente-cinq... Eh ! eh ! il ne faut pas » s'y fier... Dans tous les cas, l'ancien huissier ne s'y » est pas fié ; mais il n'a pas lâché prise pour cela, le » traître, et je tiens du père Froment qui a, sans avertir » le général Buchamor ou Léa, envoyé une sommation » au marquis de Rochepont d'autoriser madame la mar- » quise Léa, son épouse légitime, à contracter avec lui, » directeur du théâtre ***, un engagement en bonne et » due forme pour jouer la comédie et tels rôles qu'il lui » appartiendra, à lui directeur, de déterminer, avec tel » costume qu'il jugera convenable ou même sans » costume... faute de quoi, il y sera contraint par toutes » voies de droit, aussi bien qu'à payer vingt mille francs » de dommages-intérêts pour réparation du préjudice » causé, et cinq cents francs par chaque jour de retard » jusqu'à ce que ladite marquise reparaisse sur la scène...

»... Tu vois d'ici la figure que fera le marquis en » recevant cette sommation, et j'en rirais d'avance, si » cette pauvre charmante Léa ne devait pas en souffrir. » Mais qui sait ce qu'un mari jaloux et violent peut faire » en pareille occasion? Et, pour dire la vérité, qui sait ce » qu'il a droit de faire ?

» Hâte-toi de revenir. Je crains un malheur pour Léa.

» A propos, t'ai-je dit que tout Paris sera mercredi

» soir à l'Opéra pour bâiller au nez d'un croque-notes » allemand qui porte sur la tête une couronne ducale. » J'espère que tu ne manqueras pas à la fête.

» Madame la baronne de Korenberg y fera feu de » tous ses diamants et compte éclipser la belle Léa, qui » étant elle-même un diamant de la plus belle eau, n'a » besoin que de se montrer pour éblouir tous les yeux. » C'est du moins ce que lui a dit en vers le vaudevilliste » que tu as vu l'autre soir, et qui lui promettait des » rôles aux dépens de Zerline.

» Léa s'est mise à rire; mais au fond elle est fort » troublée, car elle a vendu pour vivre tout ce qu'elle » avait de bijoux, et l'idée de se montrer à l'Opéra dans » le simple appareil d'une petite bourgeoise, quand » madame de Korenberg aura près d'elle tout le luxe » et la magnificence d'une grande dame, la consterne » absolument.

» Comment se tirera-t-elle de ce pas difficile? C'est ce » que nous verrons mercredi.

» A ce jour-là, mon cher ami.

» LENOIR. »

Cette dernière lettre me donna les plus vives craintes. Qui pouvait savoir comment le marquis de Rochepont recevrait la nouvelle des projets qu'avait formés Léa?... A coup sûr, s'il n'avait pas renoncé à elle pour toujours, c'était une occasion unique de la ressaisir au nom de la loi, et qui pourrait s'y opposer?

A cette pensée, je me sentais frémir.

Quelques heures plus tard, c'est-à-dire le mercredi matin, j'étais de retour à Paris, et dans l'après-midi je me présentai chez Léa.

XVII

C'est la bonne Luce qui vint m'ouvrir d'un air moitié affligé, moitié réjoui, que j'eus peine à m'expliquer d'abord.

Sa maîtresse était absente.

— Mais, ajouta-t-elle, il y a bien du nouveau dans la maison... Si vous saviez!...

Et elle leva les yeux au ciel.

Je ne demandais pas mieux de savoir et je n'étais même venu que pour cela. J'entrai donc sans me faire prier, et Luce commença son récit en ces termes :

— Ah! monsieur, quel malheur! Et qui aurait pu croire ça d'un si bel homme, car c'était un bel homme, il faut l'avouer, et jeune encore, frais, robuste, et qui soulevait des sacs de farine de plus de trois cents livres comme je porterais un panier de trente livres.

— De qui parlez-vous, Luce?

— De monsieur le marquis de Rochepont... Vous ne savez donc pas?... Ah! c'est vrai, je ne vous ai pas dit ce qui était arrivé.

Et comme au lieu de raconter son histoire elle continuait ses lamentations, je finis par lui dire :

— Qu'est-ce qui est arrivé, Luce? Dites-le tout de suite ou je m'en vais.

C'était une menace vaine, car au premier mot qu'elle avait dit d'un malheur arrivé au marquis, je ne sais quel espoir inavouable s'était glissé dans mon cœur.

— Eh bien! dit Luce tout à coup et d'une voix éclatante, de Rochepont est mort!

Elle fit une pause, comme une actrice savante qui attend les applaudissements du public.

Je n'applaudis pas, j'oserai même dire que cette sinistre nouvelle me frappa de stupéfaction.

— Mort? le marquis!

— Oui, monsieur, reprit Luce, qui était une bonne âme, et je vous assure, devant Dieu soit-il! il n'en est pas mort pour beaucoup d'argent!

— Léa le sait-elle?

— Madame! Oh! non, je ne l'ai pas dit. Ça l'aurait peut-être empêchée d'aller à l'Opéra ce soir, et si vous saviez la belle toilette qu'elle aura, et comme madame la baronne de Korenberg en sera jalouse!

J'approuvai la discrétion de Luce. Après tout, un mari devrait choisir son temps et ne pas se faire enterrer quand sa femme va monter en voiture pour aller au spectacle ou au bal. Il y a des convenances à garder, par Jupiter!

— Mais, dis-je à Luce, de qui tenez-vous cette nouvelle?

— De quelqu'un qui la savait bien, monsieur, de quelqu'un qui la savait bien!...

Et après une pause :

— Eh bien! si vous voulez qu'on vous le dise, c'est Charles qui vient de me l'apprendre. Voici comment l'affaire s'est passée :

Il paraît que le pauvre monsieur était avant-hier à la foire de Châteauroux. Vous savez, les foires, c'était sa passion, le pauvre cher homme, à cause des rencontres qu'on y fait pour boire, pour jouer aux cartes et aussi pour autre chose; car Toinon, la maîtresse servante de l'hôtel du *Cerf-d'or*, à Châteauroux, m'a dit plusieurs fois qu'il ne venait jamais à la ville sans faire quelque connaissance nouvelle (des femmes, j'entends), soit à l'hôtel, soit au cabaret. Un jour même, le pauvre cher homme! en passant dans un corridor, comme il n'y faisait pas clair, prit Toinon pour une autre et voulut l'embrasser; mais elle, qui portait le potage à quatre messieurs marchands de bœufs, et qui est encore robuste malgré ses soixante-dix ans, se défendit si bien qu'elle renversa le potage sur le gilet du marquis, et comme c'était presque bouillant, il se sauva en criant :

— Ah! Toinon, si j'avais su que c'était *toi*!...

Et c'est vrai qu'en plein jour personne n'aurait envie d'embrasser la vieille Toinon, qui n'a plus que deux dents sur les côtés et une sur le devant...

Enfin qu'est-ce que vous voulez?... C'est pour vous dire que le défunt marquis était un homme bien doux, bien aimable, et qu'on regrettera plus tard, quoiqu'il n'ait pas été avec madame la marquise tout ce qu'il devait être... Mais ça se serait arrangé avec l'âge. On en a vu qui ne le valaient pas, je vous assure; et pourtant, quand on les a enterrés, tout le monde du pays suivait le cercueil, et la veuve restait à la maison, soi-disant parce qu'elle avait tant pleuré en perdant le défunt qu'elle n'avait pas la force de l'accompagner au cimetière, ou parce qu'on la retenait, de peur qu'elle ne voulût se jeter toute vivante avec lui dans la même fosse... Ça, vous savez, c'est des embarras de bourgeoises...

Ici j'interrompis les observations morales de Luce :

— Voyons, dites-moi comment le marquis est mort, et comment vous le savez.

— Ah! monsieur, c'est bien facile à dire... Monsieur le marquis était donc à la foire, à ce que m'a raconté Charles.

— Mais Charles lui-même, qui est-ce qui lui a raconté ce malheur?

— Vous allez voir, monsieur, vous allez voir. Monsieur le marquis était donc à la foire avec soixante ou soixante-dix moutons engraissés qu'il venait de vendre ce jour-là, pour se faire de l'argent et venir à Paris. Il avait aussi trois paires de bœufs dont on venait de lui donner, à ce que Charles m'a dit, cinq cents francs pièce. Enfin il se promenait dans la ville après avoir fini son marché, et s'en aller dîner à l'hôtel du *Cerf-d'or*, quand voilà que monsieur Cascadet, l'huissier, s'avance vers lui d'un air empressé et le salue, comme s'il avait quelque bonne nouvelle à lui annoncer... Mais dites-moi si jamais un huissier vous a donné une bonne nouvelle!...

Le marquis, voyant l'huissier, s'arrête sur le trottoir qui est devant l'hôtel du *Cerf-d'or* et lui dit :

— Bonjour, Cascadet, qu'est-ce que vous me voulez ? En me temps il pose son fusil de chasse, la crosse sur le trottoir... Il faut vous dire qu'en s'en allant il devait passer chez un de ses amis et chasser le lendemain avec lui. Alors son fusil était chargé de gros plomb.

Monsieur Cascadet lui dit :

— Monsieur le marquis, je suis bien fâché, bien contrarié, je vous assure ; mais ce n'est pas ma faute... Vous savez, il faut que chacun fasse son métier... D'ailleurs, si ce n'était pas moi, ce serait un autre qui le ferait ; autant vaut que ce soit moi... J'y mettrai des égards, je vous le jure. Quoique huissier, monsieur le marquis, on a un cœur et l'on a reçu de l'éducation ; je sais ce qu'on doit aux personnes de qualité... Aussi j'aurai des égards... Ah ! si c'était un mauvais gueux de débiteur qui n'eût pas le sou, à la bonne heure ! Celui-là, je ferais saisir ses meubles, je mettrais opposition partout où on lui doit de l'argent, je le réduirais à demander son pain. Mais vous, monsieur le marquis, je sais que vous avez du *de quoi* et que vous payerez bien ; aussi je ne vous tourmenterai pas... et même...

Pendant qu'il parlait, le marquis le regardait sans comprendre un mot. Enfin il lui dit en riant :

— C'est bien... c'est bien... Cascadet. Vous êtes connu pour ça... Cascadet et des égards... Mais est-ce que vous n'êtes pas un peu fou, Cascadet ?

— Moi, monsieur le marquis ?

— Oui, vous, Cascadet !... Est-ce que vous n'êtes pas timbré et même plus timbré que votre papier?... Est-ce que je dois quelque chose à quelqu'un ici ?

Et de fait, le pauvre défunt ne devait rien à personne, car il avait reçu de son père un beau château, de belles terres, de bons prés, de jolies rentes sur l'Etat, et il n'avait jamais rien dépensé mal à propos ni emprunté à personne.

L'autre, pendant ce temps, tirait de sa poche un portefeuille graisseux. Il prit un papier timbré plus sale que lui, et c'est beaucoup dire ; car la pauvre madame Cascadet (aujourd'hui défunte), racontait souvent que la figure et les mains de son mari n'avaient jamais connu l'eau que les jours de pluie ; — il prit donc ce papier et le mit sous le nez du marquis.

Monsieur de Rochepont lui dit :

— Qu'est-ce que c'est que ça, Cascadet ?

— Monsieur, c'est une assignation.

— De qui ? Je ne dois rien à personne.

— Monsieur, dit Cascadet, c'est un monsieur de Paris à qui vous devez vingt mille francs...

Ici Luce s'interrompit de nouveau.

— Ah ! monsieur, aurait-on jamais pu croire ?...

Et alors elle m'expliqua en termes obscurs et assez longuement que l'huissier Cascadet était chargé d'obliger monsieur Edme-Antoine, marquis de Rochepont, à autoriser son épouse Augustine Léa de Rochepont, à jour le rôle de la baronne d'Ange dans le *Demi-Monde*, faute de quoi et pour préjudice causé, etc... On sait le reste.

Ce qui suivit était plus tragique.

Monsieur de Rochepont eut d'abord quelque peine à comprendre de quoi il s'agissait. Mais quand il vit qu'il était sommé de forcer Léa à paraître sur le théâtre ou de payer une somme considérable, d'une main il saisit l'huissier à la cravate, et de l'autre, par un geste d'indignation, il frappa de la crosse de son fusil la pierre du trottoir.

Un hasard malheureux voulut que le fusil fût armé. Le choc abattit le chien. Le coup partit, fit balle et vint frapper le marquis.

Il tomba presque foudroyé.

Tel fut le récit de Luce. Je passe sous silence la plus grande partie de ses commentaires ; l'oraison funèbre du défunt, où, parmi des pleurs de commande rayonnaient des éclairs d'une joie mal contenue, car Léa par cette mort, rentrait sans coup férir en possession de sa fortune, et Luce ne doutait plus d'épouser Charles, le valet de chambre, son bien-aimé.

Puis, comme après tout Luce était de bonne pâte, elle revenait sur ce triste sujet en disant :

— Et cependant, monsieur, c'est bien dommage, allez ! car le pauvre défunt était un bien bel homme...

Si bien que je me demandais si Charles avait été le seul vainqueur de cette bonne fille, et si même il avait été le premier ; car de s'en rapporter au témoignage de Luce sur ce point, c'était beaucoup de confiance...

XVIII

Je demeurai quelques instants silencieux sous le coup de cette grande nouvelle.

Certes elle avait de quoi réjouir une âme vulgaire, car je ne doutais presque plus de l'amour de Léa, et je voyais disparaître le seul obstacle qui fût entre nous.

Mais aussi se réjouir de la mort d'un homme dont on n'a jamais eu à se plaindre, qui, s'il vous a gêné, ne l'a fait qu'involontairement, c'est bien dur.

Sans vouloir trop approfondir cette matière délicate, je me réjouis que Léa ne fût pas encore instruite de la mort de son mari ; car, au témoignage de Luce, personne ne savait encore à Paris ce qui s'était passé, excepté Charles, qui était à Châteauroux avec le marquis et qui avait pris le train express pour avertir Léa, comptant sans doute recevoir le prix d'une si bonne nouvelle.

— Recevrez-vous Charles ce soir ?

— Oui, monsieur, répondit Luce en baissant les yeux, la pauvre innocente !... Comme madame doit dîner chez le général et passer la soirée avec lui et madame de Korenberg dans sa loge...

— Vous avez donné rendez-vous à Charles? Luce, Luce, prenez garde !

Luce rougit encore davantage ou fit semblant de rougir, comme une bonne fille modeste qu'elle était, et répondit :

— Monsieur, cette fois notre mariage est sûr, Charles va faire venir ses papiers et je sais bien que madame me donnera une petite dot.

Tout en causant avec Luce, je cherchais un peu au hasard dans le salon, trouvant ici un album, là un baguier, un peu plus loin un roman ouvert, et, à la place d'honneur, un traité du *Divorce*, de madame la baronne de Korenberg, œuvre d'une femme sérieuse et d'un génie austère, qui creusait la question jusqu'au vif et disait bien son fait au sexe barbu. Je remarquai avec plaisir que Léa n'avait pas dû dépasser la trentième page, car le volume n'était pas coupé plus loin.

Tout à coup, je vois une petite lettre dépliée, au bas de laquelle se dessinait, comme tracée par un sabre turc, la signature hardie et coupante du fier Letranchant d'Escarbouillac. C'étaient des vers.

Je crus qu'on pouvait lire. Outre que la lettre était ouverte et abandonnée au hasard comme un papier de rebut, il est trop clair qu'on ne dit pas de secret en vers.

Je lus donc, et voici ce que disait le billet du critique d'art :

Pour mettre au bas du portrait de Léa, marquise de Rochepont :

Léa, tes yeux sont d'azur
Plus transparent qu'un ciel pur,
Mais perfide autant que l'onde
De la mer profonde.

LETRANCHANT D'ESCARBOUILLAC.

Je demandai à Luce si l'auteur de cette injure poétique était revenu voir Léa, mais Luce me rassura. Le critique d'art, quoique à peu près guéri et pouvant déjà se promener en voiture, ne s'était pas encore présenté depuis son duel.

— Et s'il se présentait, ajouta Luce, c'est moi qui lui dirais que madame n'y est pas. Je n'aime pas ces beaux messieurs qui ont toujours l'air de mépriser le pauvre monde.

Je demandai alors :

— Etes-vous bien sûre que madame ne rentrera pas?... A-t-elle fait sa toilette d'avance?

— Sa toilette! dit Luce. Ah! si vous saviez ce que le général lui a donné!

Il faut vous dire, monsieur, que madame n'avait pas trop envie d'aller à l'Opéra ce soir. Elle disait : « Je vais avoir l'air d'une petite femme d'employé à quinze cents francs dans la loge du général... » Moi, pour la consoler, je lui répondais : « Mais, madame, il y a des femmes d'employés à quinze cents francs et même à six cents francs qui sont plus jolies et plus élégantes que beaucoup de duchesses, quoique leurs robes ne coûtent pas aussi cher... » Et ça, c'est vrai, parce que, voyez-vous, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'une jolie femme, dans une robe d'indienne, est plus agréable à voir qu'une robe de velours et de dentelles autour d'une barrique ou d'un manche à balai. Et il y a bien des manches à balai et des barriques dans les loges, le soir, à l'Opéra, sans compter ceux qu'on voit courir, danser et gigoter sur la scène... N'est-ce pas vrai, monsieur?

J'avouai que c'était vrai quelquefois.

— Enfin, monsieur, reprit Luce, madame était presque décidée à rester à la maison, quand le vieux général est venu la chercher à deux heures.

Il a dit :

— Léa, pourquoi ne veux-tu pas venir?

Elle a répondu :

— Je suis malade, général.

Il a dit en tapant sur le plancher avec sa canne :

— Tu te portes mieux que moi. Je sais ce qui t'arrête. Tu as vendu tes bijoux pour vivre. Tu es folle. Tu devrais être chez ton mari... Mais enfin, si tu ne veux pas, tu es libre; je ne suis pas ici pour te forcer... Quant à tes bijoux, n'en parlons plus Que dis-tu de celui-ci?

Et alors il a tiré de sa poche une petite boîte et de cette boîte une agrafe. Ah! monsieur, si vous aviez vu ça! C'était beau, c'était brillant; on se serait mis à genoux devant, tant c'était magnifique...

Le vieux a dit :

— Léa, c'est l'agrafe en diamants de ma chère Begum; je te la donne.

Madame lui a sauté au cou en disant :

— Mais, mon ami, ce diamant vaut au moins deux millions; il n'y en a pas de plus beau en Europe.

Il a répliqué :

— C'est pour ça que je te le donne. Est-ce que tu crois que je vais me mettre ces choses-là autour du cou?... Quand je mourrai, je n'aurai pas d'autre héritière que toi. Je veux te voir aujourd'hui plus belle qu'une reine, ma petite Léa... Je veux que tu me fasses honneur. Je n'ai plus ni femme, ni enfant, ni famille, ni rien, excepté toi; je veux que tu sois ma fille, et que tu fasses crever de jalousie toutes les autres femmes.....

— Même la baronne de Korenberg? a demandé madame en riant.

— Celle-là surtout, a répondu le vieux général. Elle m'ennuie avec sa musique allemande, sa science allemande, sa poésie allemande, sa critique allemande, et sa manie d'amener chez moi des Allemands, qui m'appellent respectueusement monsieur le comte gros comme le bras, et qui cherchent dans tous les coins et demandent le prix de chaque meuble, comme s'ils voulaient faire l'inventaire de mon mobilier après décès... La baronne m'ennuie depuis longtemps... elle me le payera aujourd'hui.

— Puisque c'est ainsi, a dit madame, attendez-moi là un instant, général, et je vais vous suivre.

Alors elle est entrée dans sa chambre avec moi, et s'est habillée en un quart d'heure. Ah! si vous voyiez l'effet de son diamant!... Mais vous le verrez ce soir.

Cette conversation se prolongea encore plus d'une heure, car Luce ne se lassait pas de vanter sa maîtresse, ni moi de l'entendre vanter.

Enfin six heures sonnèrent. Je n'avais que le temps de m'habiller moi-même, de dîner et d'aller au théâtre. Je dis adieu à Luce et je partis.

Chemin faisant, je lus sur les affiches que ce soir-là, *par ordre*, on allait jouer à l'Opéra l'*Ondine du Neckar*.

Ces mots *par ordre* signifiaient que Leurs Majestés Napoléon III et Eugénie honoreraient de leur présence le spectacle. Au dernier moment, et après avoir beaucoup hésité entre l'*Ondine du Neckar* et *Orphée aux enfers*, Napoléon III s'était décidé pour l'*Ondine*; il avait cru devoir ce sacrifice à la politique du moment. (On parlait alors de quelque dessein profond et ténébreux qu'il méditait sur l'avenir de l'Allemagne, et dans lesquels le sérénissime auteur de l'*Ondine du Neckar* devait jouer un rôle important. Quels étaient ces desseins? Quelle était cette altesse sérénissime? Peu importe. Les desseins et l'altesse sont tombés à l'eau en 1866 et personne ne les repêchera).

XIX

En ce temps-là (car c'est une vieille histoire, bien oubliée aujourd'hui et bien digne de l'être), Napoléon III, par la grâce de Dieu et le suffrage du peuple, était empereur des Français.

Comment il arriva sur ce sommet, c'est ce que nos enfants apprendront un jour avec étonnement.

Ce n'est point par son mérite, que personne n'appréciait ou ne connaissait; c'est encore moins par sa fortune, car il n'avait que des dettes; ce n'est pas non plus par sa naissance, car il n'était le fils ou le petit-fils d'aucun prince souverain; ce n'est pas davantage par ses vertus, car...

Pour ne choquer personne, je n'irai pas plus loin. Il devint empereur parce que Dieu l'avait voulu sans doute, et parce qu'il était nécessaire que la France, qui se croyait la première et la plus noble des nations (et qui l'était, à mon avis), fût en présence de toutes les autres, corrigé du péché d'orgueil.

Si cette raison ne vaut rien, cherchez-en quelque autre qui vous convienne mieux. Pour moi, je me contente de celle-là.

Donc cet heureux aventurier (mais qui donc peut être appelé heureux avant d'avoir été enterré?) était assis sur le trône de France. Il avait sous ses ordres cinq cent mille soldats, six cent mille fonctionnaires, et dans sa main deux milliards par an, tantôt plus, tantôt moins, sur lesquels il prélevait pour ses appointements, sous le nom de liste civile, une quarantaine de millions, dont quelques bribes allaient à ses amis particuliers.

Pour dire la vérité, c'était l'homme le plus puissant de ce vaste univers, car il avait plus d'argent que n'importe qui, plus de soldats que n'importe qui, et de plus il était mieux obéi que n'importe qui.

Même, grâce aux ressources de la civilisation moderne, il pouvait faire chanter ses louanges en France et en Europe. En France, cela ne lui coûtait presque rien, à peine quelques promesses de préfectures, de sous-préfectures, de croix d'honneur, et la permission de vivre; en Europe, quelques centaines de mille francs que se partageaient inégalement une vingtaine de journalistes allemands et anglais.

Ce n'est pas tout. Ayant Paris pour capitale, il était en vue du monde entier; il était debout sur Paris, comme une statue sur un socle...

Le voyant sur ce sommet, on le croyait grand.

Et comme Paris, étouffé sous ce poids et menacé par la police et les baïonnettes, se taisait, le moindre mot de cet empereur retentissait dans le silence et passait pour une parole divine.

Enfin, comme il était plein de générosité avec les étrangers, prêtant aux uns l'argent de la France, faisant battre pour les autres l'armée française, offrant à tous la liberté, dont il ne voulait pas dans son pays, nourrissant, abreuvant, caressant tous ceux qui se faisaient présenter à la cour, poli et prévenant pour les pères et les maris, tendre et généreux pour leurs femmes et leurs filles; hors de France, il n'avait que des amis.

En France, il en avait aussi : — ceux qu'il payait d'abord, et quelques autres choisis parmi ces imbéciles qui, voyant la terre tourner autour du soleil et mûrir les moissons, en remercient le gouvernement, quel qu'il soit.

D'autres, dont les parents et les amis avaient été fusillés, exilés ou déportés par ses ordres, souhaitaient soir et matin de le voir pendre; mais ceux-là, quoique nombreux, n'avaient pas la parole. L'œil de la police veillait sur eux, et (comme il arriva en 1858), on les saisissait dans l'ombre par centaines pour les envoyer à Lambessa. Point de jugement. A quoi bon des juges, si ce n'est à faire du scandale?

Au milieu de ces déportations et de ces fusillades, il vivait joyeusement comme un sage, se promenant au bois de Boulogne en hiver, au printemps à Fontainebleau, à Biarritz en été, à Compiègne en automne.

Il aimait le théâtre. On lui donnait de bonnes petites comédies gaillardes, qui faisaient rougir les bourgeoises et les attiraient en même temps... Pour le distraire, comme il n'avait pas de goût pour la grande musique, on le menait aux refrains d'Offenbach :

> Quand j'étais roi de Béotie.

Ou

> Le roi barbu qui s'avance,
> Bu qui s'avance
> Bu qui s avance.
> C'est Agamemnon...

Ou encore :

> Madame! ah! madame,
> Plaignez mon tourment!
> J'ai perdu ma femme
> Bien subitement.

Ne croyez pas, grand Dieu! que je le blâme! S'il n'avait pas eu d'autre péché sur la conscience, la France ne serait pas aujourd'hui mutilée; elle n'aurait pas perdu deux provinces et seize cent mille de ses enfants...

Mais qui pouvait prévoir en ce temps-là tous ces malheurs? Bien loin de craindre, il se croyait, ce Napoléon de carton peint, le plus redoutable souverain du monde entier, il rêvait gloire et conquêtes, et, dans l'intervalle d'une guerre à l'autre, il jouissait de la vie, ne craignant rien qu'une maladie dont il était depuis longtemps menacé.

S'il se plaignait, ce grand empereur, c'était dans le silence du cabinet, et, s'il en arrivait quelque chose au public, c'était par les discours à voix basse des médecins et chirurgiens qui se vantaient de prolonger sa vie.

Enfin toute l'Europe avait les yeux sur lui et le regardait comme un envoyé de la Providence, du moins pendant les premières années de son règne.

Les évêques avaient donné le branle de l'admiration, les simples prêtres avaient suivi, quoique avec plus de modération, n'espérant pas être nommés cardinaux à force de dévouement à Sa Majesté. Les préfets l'appelaient Auguste : ce qui le flattait particulièrement (on le croyait du moins), parce qu'Auguste était neveu de César, comme lui de Napoléon.

L'un d'eux, ne sachant comment témoigner son dévouement, son admiration, son adoration et le reste, voulant enfin surpasser tous ses collègues et mériter par là d'être appelé au conseil d'Etat, eut, dit-on, l'idée de génie, un soir que le pauvre empereur venait de prendre un bain, comme la plupart des mortels, de faire mettre en bouteilles l'eau de la baignoire, comme un cru précieux de l'année de la comète, et d'en offrir à ses administrés et aux membres du conseil général du département. Les administrés et les conseillers en ont ri pendant dix ans, et quelques-uns en rient encore aujourd'hui. Mais ce beau trait n'a pas nui à l'avancement du préfet. Il doit avoir aujourd'hui un beau poste et bien payé, je ne sais où... et peut-être, il y a deux ans, quand il fut question de faire un roi de France, attendait-il impatiemment Henri V pour lui faire subir la même opération et mettre en bouteilles le cru du roi légitime après celui de l'usurpateur.

Tel était le grand prince qui régnait sur la France le jour où Son Altesse Sérénissime le duc Otto de Hesse-Meiningen-Seckingen-Rotharékingen, prince souverain, aspirant à la succession de Mozart, obtint (par ordre), de faire représenter à l'Opéra sa fameuse pièce, l'*Ondine du Neckar*, celle-là même qui attirait au théâtre la savante et judicieuse baronne de Korenberg, traînant à sa suite le vieux général comte Buchamor, lequel n'avait pas voulu marcher sans Léa, qui, de son côté, m'avait, comme on l'a vu, donné l'ordre de la suivre.

C'est ainsi que tout va dans la nature par attraction et gravitation, souvent inconnues de ceux qui les subissent.

Comme ma place était marquée d'avance dans la loge du général, je me hâtai d'entrer au théâtre, mais non d'aller m'asseoir, et je pris plaisir à contempler la salle, qui était, je dois l'avouer, toute brillante d'or, d'uniformes, de lumières, de diamants et d'épaules blanches ou blanchies de femmes charmantes. Debout dans le petit corridor de l'orchestre, je voyais entrer tout le monde et j'entendais les commentaires instructifs de mes voisins.

Parmi ceux-là, était un Allemand à barbe et à cheveux jaunes, qu'on voyait en ce temps-là partout, au théâtre, dans les journaux, à la cour, et qui donnait son avis sur tout, comme s'il avait été l'un des personnages de la fête. La vérité, c'est qu'il dînait partout à l'office et qu'on l'employait à faire les commissions; mais il dînait abondamment et faisait les commissions avec conscience, on le disait du moins.

Sous un autre nom, je n'ose pas dire sous un pseudonyme, car qui sait lequel des deux noms était le véritable, il envoyait, tous les trois jours, à la Gazette de K***, de W*** ou de L***, des tirades pleines de vertu véhémente contre la corruption française. On ne l'a su ou peut-être on ne s'en est soucié qu'après la funeste guerre de 1870.

Cet Allemand avait donc la parole et nommait les princes et les princesses, les ducs et les duchesses, les marquis et les marquises, en ajoutant une épithète à chaque nom.

— Ah! dit-il, voici madame la princesse de C***; elle a neuf cent mille francs de diamants sur les épaules.

A ces mots : *neuf cent mille francs*, le bon garçon passait sa langue sur ses lèvres comme pour savourer la douceur d'une si forte somme, et regardait ses voisins afin de leur faire partager son admiration.

Mon ami Lenoir, qui se trouvait là, lorgna par complaisance la princesse, referma la lorgnette au bout d'un moment et dit avec froideur :

— Elle a neuf cent mille francs de diamants, c'est possible... mais...

— Comment? possible! s'écria l'Allemand aux cheveux jaunes. Je le sais bien. C'est le joaillier de la rue de la Paix qui me l'a dit, et il s'y connaît, je pense.

— Oui, oui, répliqua Lenoir, qui voulut par politesse faire des concessions; la princesse a de beaux diamants, mais elle est laide comme un vieux soulier. Je n'en voudrais pas pour concierge, et Dieu sait pourtant que la mienne n'est pas belle.

Alors l'Allemand, se voyant seul dans son admiration, voulut faire à son tour quelque concession, avec l'espoir de prendre sa revanche.

— Oui, dit-il, elle a le nez un peu court; mais...

— Un peu court! reprit mon ami Lenoir avec force; mais c'est un piton, ce nez-là, un piton froncé et rechigné...; c'est un pied de marmite, c'est quelque chose qu'une Française aurait eu honte de se laisser poser entre les deux yeux par le Créateur.

— Oh! répliqua l'Allemand aux cheveux jaunes, une Française! une Française! J'en connais dont le nez ne ferait honneur à personne.

Alors Lenoir se leva, plein d'une fureur plaisante.

— Vous en connaissez, monsieur? vous en connaissez!... Osez donc le dire!... Est-ce que vous vous y connaissez, vous qui parlez? Homme d'au-delà du Rhin, parlez nous d'objectif ou de subjectif, ça, c'est votre affaire, c'est la spécialité que personne ne vous dispute; mais ne dites pas que vous savez comment un nez doit être fait, car vous n'y entendez rien.

L'Allemand aux cheveux jaunes garda un moment le silence, étant de ceux qui ne comprennent une plaisanterie française qu'après douze heures de réflexion, et qui n'en peuvent rire que le lendemain, à l'heure où ils se font la barbe.

Après quelques minutes, il voulut pourtant prendre sa revanche; car il était entêté comme un mulet d'Hyrcanie, quoiqu'il fût né près de Glogau, en Silésie, ville très-renommée.

— Eh bien! c'est vrai, dit-il; Son Excellence la princesse de C*** n'a peut-être pas le nez le mieux fait de toute la salle...

— Dites qu'elle l'a très-mal fait, reprit son opiniâtre adversaire.

— Oui, mal fait, si vous voulez; mais c'est une des plus grandes dames de l'Allemagne.

— Ça, dit l'autre, qui était en veine de politesse, je vous l'accorde; mais, si les autres grandes dames de l'Allemagne ont le nez aussi mal sculpté que celle-ci, je ne les en félicite pas.

— Mais, continua l'Allemand, son mari est l'arrière-petit-fils de Bernard, prince de C***, qui commandait l'armée des cercles protestants pendant la fameuse guerre de trente ans.

— Ça, je vous l'accorde encore, dit Lenoir; car d'abord on ne m'a jamais surpris à refuser ce qui est juste.

— Et, dit l'homme aux cheveux jaunes, le prince actuel, Bernard de C***, est par conséquent un des plus nobles gentilshommes de toute l'Europe.

— Ca m'est égal.

— Et des plus riches, ajouta l'Allemand. Il a des vignobles en Saxe, en Bavière, en Hongrie, sur le Rhin. Son intendant me disait hier que la récolte de l'an dernier avait été de plus de quinze cent mille bouteilles, à dix francs pièce.

— Est-ce qu'il boit tout ça, à lui seul? demanda Lenoir d'un air naïf et émerveillé. Dans ce cas, c'est un fier gentilhomme!

Cette question, à laquelle on ne s'attendait pas, eut un succès prodigieux. L'Allemand aux cheveux jaunes, voyant tout le monde éclater de rire, essaya de répondre sérieusement et dit :

— Comment pouvez-vous croire que monsieur le prince de C*** boive à lui seul toute sa récolte?

— Ah! répondit Lenoir avec gravité, je pense bien que la princesse doit l'aider...

A ces mots, la joie des voisins devint si vive que l'Allemand cessa de parler du prince et de la princesse, de peur d'entendre des plaisanteries qui pour lui ressemblaient à des blasphèmes.

Tout à coup l'un des assistants braqua sa lorgnette sur la loge voisine de la princesse de C***.

— Quelle est cette belle blonde à l'air nonchalant et superbe? demanda-t-il.

— Celle-là, c'est la marquise Tutti-Campi, répondit un autre, surnommée la belle Lombarde.

— Est-ce que vous la connaissez? demanda le premier qui avait parlé.

— Moi? Point du tout. Je vois qu'elle est belle, je sais qu'elle est Lombarde; on dit qu'elle est de grande famille; elle ne parle à personne, elle ne va qu'aux Tuileries; personne ne la conduit, personne ne la ramène; une grande et puissante dame en est, dit-on, jalouse comme un tigre; un grand et puissant seigneur, un peu âgé déjà et mari de la puissante dame lui fait les doux yeux. La belle nonchalante vit seule en apparence comme un ermite. Voilà tout ce que je sais et tout ce qu'on sait, et, si j'en savais davantage, je me garderais bien d'en parler, ajouta le jeune homme qui, étant depuis trois ans maître des requêtes, aspirait au conseil d'Etat et faisait le mystérieux.

Au fond, il grillait d'envie de tout dire; car le propre du Français, c'est de vouloir connaître les secrets d'autrui, afin de les révéler au public, et quand il ignore les secrets du prochain, plutôt que de se taire, il raconte les siens propres.

Les voisins du maître des requêtes, n'étant pas moins curieux de savoir l'histoire de la belle Lombarde qu'il n'était heureux de la raconter, se rapprochèrent de lui et le pressèrent de parler.

Le bon garçon se taisait toujours, de peur de se compromettre. Un mot dit à l'Opéra devant sept ou huit personnes, répété et envenimé par l'une d'elles, a souvent plus d'importance pour ou contre l'avancement d'un fonctionnaire que les plus longs et les plus sérieux services administratifs, ou même que l'audience la plus longue dans le cabinet d'un ministre.

Il se taisait donc, mais mal, et sa langue piétinait sur place, comme un cheval de race qui s'impatiente d'être tenu en bride et qui voudrait prendre le galop.

Il en était au point où se trouva le chevalier de Riom, lorsqu'ayant obtenu pour la première fois de la margrave de B*** tout ce qu'une belle princesse peut donner à un joli garçon, il regarda sa montre et, voyant qu'il était deux heures du matin, se mit à battre avec impatience sur la vitre l'une des plus belles marches de son régiment.

— Qu'avez-vous, mon ami? demanda la belle margrave en le regardant de ses yeux noyés d'amour.

— J'ai, répondit le chevalier, qu'il me tarde de voir lever le soleil pour raconter mon bonheur à tout l'univers.

Le maître des requêtes était dans une situation analogue. Il avait appris le matin en déjeunant l'histoire de la marquise Tutti-Campi, surnommée la belle Lombarde, et il brûlait de la raconter, mais il craignait les suites de son indiscrétion.

Tout à coup, au moment où l'envie de parler l'emportait sur l'intérêt qu'il avait à se taire, l'Allemand aux cheveux jaunes, qui voulait se donner de l'importance et qui ne haïssait pas d'être connu pour regarder par le trou des serrures, prit la parole et dit :

— Messieurs, je connais bien la marquise Tutti-Campi... Et, ajouta-t-il en clignant finement des yeux, qui est-ce qui connaîtrait la marquise, si je ne la connaissais pas?

— Je parie, dit un des assistants entre haut et bas, je parie que ce gnôme aux cheveux jaunes aura joué pour quelqu'un le rôle de la Dariolette...

L'Allemand ne fit pas semblant d'avoir entendu et continua :

— Madame la marquise Tutti-Campi est la sixième fille du duc Antonio-Ignacio Serracapa, des fameux ducs Serracapa de Naples, dont la branche aînée est en Calabre, la cadette à Florence et la troisième à Milan.

Le père, n'ayant pas de dot à lui donner, voulait la faire entrer au couvent comme les cinq autres...

— Oh! quel assassinat! dit Lenoir; une si délicieuse blonde!

— Alors, reprit l'Allemand, la belle Vittoria, voyant qu'on allait l'enfermer pour toujours, leva son voile un matin, qu'on l'avait menée à la messe, et regarda le marquis Tutti-Campi, qui récitait le saint rosaire à deux pas d'elle, dans la cathédrale...

Le pauvre marquis Tutti-Campi, qui n'avait jamais été regardé comme cela, car il est plus laid qu'un singe, plus bossu qu'un chameau, et il avait quarante-deux ans ce jour-là, fit la demande en mariage.

Le vieux duc Antonio-Ignacio Serracapa, qui venait d'enterrer vivantes ses cinq premières filles, ne fut pas fâché de sauver celle-là.

Vittoria mit seulement pour condition au mariage que le marquis Tutti-Campi ne la contraindrait jamais en rien. L'autre, à moitié fou d'amour, lui accorda tout, et de plus, reconnu avoir reçu une dot de cinq cent mille écus, dont le vieux Serracapa n'avait jamais donné le premier centime. C'était ce que nous autres Allemands nous appelions autrefois son *morgengab*, — son présent du matin.

— Et après? demanda Lenoir, car tout ce qui s'est passé auparavant ne nous intéresse guère. C'est à présent qu'on veut savoir ce qu'elle fait.

— Eh bien, dit l'Allemand, heureux de voir qu'on l'écoutait avec curiosité, après deux ans de mariage, elle s'est dégoûtée de son bossu. Il s'est fâché, elle l'a malmené. Elle a demandé asile au vieux Serracapa. Elle a voyagé; elle a fait connaissance d'un homme d'État italien très-connu. L'autre, qui est un habile homme et qui connaît le faible des gens de Paris, a dit à madame la marquise de Tutti-Campi :

— Ma belle Vittoria, vous êtes jolie comme un ange, vous avez beaucoup d'esprit, toute sorte d'esprit : il ne faut pas laisser ces dons inutiles.

Une bonne Italienne comme vous se doit à sa patrie. Souvenez-vous de l'histoire de Judith et n'allez pas jusqu'au bout. Ne coupez pas le cou d'Holoferno... Si vous réussissez, vous aurez une place dans l'histoire d'Italie parmi les saints, les héros et les martyrs...

Et elle est venue.

— Et, demanda Lenoir, a-t-elle réussi?

— Nous verrons cela bientôt, répondit finement l'Allemand aux cheveux jaunes. Judith va souvent dans le palais d'Holoferno; mais la femme d'Holoferno n'est pas contente, et fera sans doute une scène à ce pauvre homme, si elle le voit pendant le spectacle tourner les yeux du côté de la belle marquise Tutti-Campi.

— De qui tenez-vous tout cela? demanda Lenoir, un peu jaloux du succès de l'Allemand aux cheveux jaunes, que tout le monde avait écouté avec la plus vive attention.

— De mes relations diplomatiques, répondit l'autre avec un air d'importance mystérieuse.

Au même instant, il vit entrer dans une loge du premier rang un seigneur entre deux âges, aux cheveux demi-gris, demi-blonds, à la fine moustache poivre et sel, relevée en coin des deux côtés, et qui ressemblait merveilleusement dans l'ensemble à Napoléon III.

Le nouveau venu, sans être précisément beau, avait dans tous les mouvements et la physionomie beaucoup de finesse, d'esprit, de grâce et d'élégance, et, dès qu'il parut, la moitié du public tourna sur lui ses lorgnettes.

— Ah! voilà le duc de***, s'écria l'Allemand aux cheveux jaunes; il faut que je lui parle tout de suite.

Et il s'élança dans la direction de la loge ducale.

Pour moi, j'allais suivre son exemple et m'élancer aussi. Ce n'est pas que j'eusse soif de voir un duc; mais la loge du général Buchamor venait de s'ouvrir, et, — derrière la majestueuse baronne de Korenberg, — donnant le bras au vieux général, Léa venait d'entrer.

Tout à coup, au moment même où je poussais la portière de velours pour sortir du corridor, un des jeunes gens qui étaient là s'écria :

— Tiens, voilà le vieux Buchamor avec la belle Léa.

Je fus retenu par un invincible désir de savoir ce qu'on dirait d'elle.

XX

— Léa? Léa?... Qu'est-ce que c'est que Léa? demanda quelqu'un. Est-ce une fille? une femme? une veuve?

— Rien de tout cela, répondit l'autre.

— Alors c'est donc une.....

— Encore moins. Léa, c'est Léa, c'est-à-dire une merveille qui n'a de nom dans aucune langue. Elle n'est pas fille, quoiqu'elle n'ait pas de mari à côté d'elle; bien moins encore est-elle veuve, car son mari se porte très-bien en temps ordinaire. C'est un grand et gros garçon, fort comme un Turc de l'ancien régime (à ce qu'on dit du moins, car je ne l'ai jamais vu)... Quant à être femme légitime, il n'y a aucun doute, le maire et le curé l'attestent; mais elle a quitté son mari sans qu'on sache pourquoi, et ce mari, qui l'aimait, dit-on, à la folie, n'a pas cherché à la retenir.

— Pas d'amant? reprit un autre d'un air de réflexion profonde.

— Alors, dit un troisième, elle est dévote?

— Ça, répliqua l'orateur, je n'en sais rien; demandez à Lenoir, qui la connaît bien.

Mon ami Lenoir sourit modestement.

— Je la connais, si l'on veut, dit-il, et, pour parler sans détour, je la connais sans la connaître.

Je crois que ma présence le retenait et lui bridait la langue; car, en temps ordinaire, il ne haïssait pas de médire des femmes.

— Eh bien! reprit un quatrième, fille, femme ou veuve, si j'étais empereur des Français...

Il y eut un murmure et presque une clameur.

— Kerbroeck, interrompit Lenoir, tâche de ne rien dire que de convenable et de conforme aux lois de ton pays, sinon à celles de la morale.

— Si j'étais empereur des Français, continua Kerbroeck avec force, je ne ferais rien que de légitime. Je ferais juger l'impératrice par de bons juges, bien solides au poste, bien pénétrés de leur devoir, comme il y en a plusieurs en France, je lui ferais couper la tête par ces bons juges, comme fit Henri VIII pour Anne de Boleyn.

— C'est très-bien, dit l'autre; mais reste le mari de Léa.

— Eh bien! les mêmes bons juges qui auraient condamné à mort l'impératrice condamneraient à la même peine le mari de Léa, et le lendemain je la conduirais à l'autel..... Par ce moyen, ajouta gravement Kerbroeck, j'éviterais le péché d'adultère et je donnerais le bon exemple à mes peuples.

Puis, changeant de ton :

— C'est qu'elle est ravissante, cette petite femme-là dit-il. La majestueuse baronne de Korenberg a l'air d'en être furieuse. On dirait qu'elle est l'ombre chargée de faire resplendir ce soleil.

En effet, tous les yeux se tournaient vers Léa.

— Oh! oh! dit un des jeunes gens, voilà que le duc de *** la regarde. Je parie qu'il se fera présenter au prochain entr'acte.

— Par qui présenter?

— Par le vieux général Buchamor.

— Qu'il ne s'y frotte pas, répliqua Lenoir. Le vieux Buchamor est aussi jaloux qu'un mari.

— C'est peut-être un mari, demanda l'autre; on le croirait, à voir l'air rageur de la baronne de Korenberg...

J'allais interrompre, mais Lenoir me fit signe de me taire et répondit :

— Léa est la pupille du vieux; c'est lui qui l'a mariée...

— Il l'a dotée peut-être aussi?...

— Il ne l'a pas dotée, car elle avait une très-belle dot; mais il la fera son héritière, et c'est ce qui fait enrager madame de Korenberg, qui comptait avoir au moins la plus forte part de la succession...

Tout à coup il se fit un certain bruit dans la salle, et un homme en grand uniforme de général prussien, couvert d'or et de décorations, entra majestueusement dans une loge, suivi de deux aides de camp presque aussi décorés que lui-même.

C'était l'Altesse Sérénissime, le héros de la fête.

Une quinzaine d'Allemands, répandus à l'orchestre, et dans l'amphithéâtre et munis de billets de faveur que par politesse on avait donnés au prince allemand pour qu'il les distribuât à ses amis, applaudirent de toute leur force. Le reste du public demeura froid comme glace; mais, quoique ennuyé de ces clameurs de commande, ne chuta point. La politesse est une vertu nationale et surtout parisienne. On regarda l'Altesse avec une certaine curiosité, voilà tout.

Lui, du reste, paraissait ravi d'être regardé. Confiné depuis quarante ans dans son duché, où il exerçait sans contrôle tous les droits souverains et régaliens, tous les pouvoirs civils, judiciaires, législatifs, militaires et autres, que la civilisation moderne a inventés, il s'ennuyait mortellement de ne trouver de contradiction nulle part. Quand il éternuait, tout le monde lui disait : Dieu vous bénisse! Quand il se promenait à pied, tout le monde criait : Que monseigneur est beau et bien fait! Quand il montait à cheval, on bramait : C'est un centaure!

Quand il daignait s'abaisser jusqu'à l'une de ses sujettes, la pauvre fille (ou femme) en était si terriblement honorée qu'elle ne savait comment témoigner sa joie; quand il commandait l'exercice à sa petite armée, c'était Charles XII de Suède ou le grand Frédéric (avec quelque chose de Napoléon Ier dans le regard); quand il parlait, c'était un puits de science ou d'éloquence ou de tout ce que vous voudrez; quand il musiquait ses opéras, tous les musicards de la principauté étaient dans l'enthousiasme.

Cela durait depuis l'enfance et charmait les oreilles de ce grand prince. Mais enfin pâté d'anguille finit par dégoûter et lasser l'appétit le plus robuste. L'enthousiasme de ses fidèles sujets ne lui suffit plus, il voulut être admiré de toute l'Europe et vint à Paris pour recevoir ses lettres de grande naturalisation musicale.

C'est ce qui valait aux Parisiens le plaisir de le contempler ce jour-là.

On ne lui fut pas trop sévère. On le trouva bel homme, un peu gros, un peu blond, un peu fade, semblable enfin à tous les gens de son pays; car le bon Dieu, étant un peu pressé vers la fin du sixième jour de la création, jeta tous les Allemands dans le même moule...

En somme, c'était un prince très-passable et même, à ce qu'on disait, pas méchant du tout.

Tout le monde était à son poste. On n'attendait plus pour commencer que l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice. J'allai donc prendre place dans la loge du général Buchamor.

Au moment d'entrer, je vis dans le corridor, l'œil appliqué à la vitre, l'Allemand aux cheveux jaunes de tout à l'heure.

Comme il me tournait le dos et paraissait tout absorbé dans sa contemplation, je fus tenté d'appliquer mon pied où vous savez; mais, en m'entendant venir, il se retourna brusquement et me salua de cet air obséquieux qui lui était familier.

— Eh bien! lui dis-je très-sèchement, que faites-vous là?

Je croyais qu'il regardait Léa, mais j'étais loin do compte.

— Ah! dit-il avec admiration, madame la baronne de Korenberg a de bien beaux diamants, mais celui-là est plus beau que tout; on en donnerait deux millions.

Et comme il vit que l'ouvreuse s'approchait pour mettre le passe-partout dans la serrure et me demander mon paletot, il s'écria d'un air d'admiration :

— Vous connaissez monsieur le comte Buchamor? Si vous vouliez me présenter?...

— Bien volontiers... un autre jour.

Et j'entrai.

Le général me tendit la main cordialement et me dit d'un air joyeux :

— Eh bien, Fontpertuis, vous vous êtes fait attendre!... Ces dames étaient indignées, je vous en avertis!

En effet, si madame de Korenberg me reçut assez bien, Léa parut mécontente de ce retard.

Pour m'excuser, je répondis :

— Général, j'étais en face de vous, à l'orchestre, dans ce groupe de jeunes gens que vous voyez là-bas, et j'écoutais l'éloge qu'on faisait de la beauté de ces dames.

— Bien répliqué, dit le général en riant. Fontpertuis, vous avez la langue bien pendue. Je ne m'étonne pas si les Lyonnais vous ont proclamé tribun du peuple... N'est-ce pas que Léa est belle aujourd'hui?

Et en effet, sur une toilette très-simple en apparence, mais au fond savamment et artistement combinée, l'agrafe en diamants que le général avait donnée le matin faisait admirablement ressortir la grâce et la beauté de Léa.

Je me récriai sur l'une et sur l'autre, et, pour faire plaisir au vieux Buchamor en rehaussant la valeur de son présent, je dis la rencontre que j'avais faite de l'Allemand aux cheveux jaunes et son cri d'admiration sur les deux millions auxquels il estimait le diamant.

Madame de Korenberg se contenait à peine; car, outre que le diamant de la Begum effaçait complétement par son éclat tous ceux qu'on pouvait voir dans la salle, et en particulier ceux de la baronne, elle l'avait, comme je l'ai appris plus tard, demandé souvent au vieux Buchamor, qui, très-généreux d'ailleurs en tout le reste, n'avait voulu donner l'agrafe à aucun prix, alléguant le souvenir de la Begum.

Et maintenant il le donnait à Léa!

Madame de Korenberg en était livide.

— Est-ce qu'on ne commencera pas bientôt l'ouverture? dit-elle d'une voix sifflante.

Au même instant, et comme si l'on n'avait attendu que ce signal, la porte de la loge impériale s'ouvrit; l'impératrice et Napoléon III entrèrent. Trente ou quarante voix dans la salle crièrent : « Vive l'empereur! »

Le mari et la femme saluèrent, — lui froidement, car il savait bien que ceux qui l'avaient acclamé étaient des hommes de la police apostés, suivant l'usage, dans la salle; — elle avec un sourire, parce qu'elle se croyait belle et admirée.

Quand ils furent assis, le chef d'orchestre donna le signal et commença l'ouverture de l'*Ondine au Neckar*.

Au même instant, le vieux Buchamor se pencha vers mon oreille et me dit :

— Venez avec moi pendant l'entr'acte. J'ai reçu de très-graves nouvelles, que je n'ai pas voulu dire à Léa

de peur de troubler son plaisir... J'aurai besoin de vos conseils.

Par un hasard singulier et qui me donna de l'inquiétude, Léa, se couvrant à demi de son éventail, me dit à son tour :

— Ramenez-moi après le spectacle jusqu'à ma porte, J'ai pris ce soir une grave résolution qui décidera de ma vie entière.

Quant à madame de Korenberg, elle feignit d'être tout entière à la musique du prince allemand, quoiqu'elle connût, je pense, les préoccupations de ses deux voisins aussi bien qu'eux-mêmes.

Voyant ce calme affecté, sous lequel couvait une tempête, je me mis à écouter l'ouverture de la pièce comme si je m'en étais soucié.

XXI

Ce fut d'abord un tumulte de cuivres, de violons et de tambours, où je ne distinguai rien. J'avais vu autrefois les petits enfants et les voisins hargneux donner un charivari aux vœufs et aux veuves qui se remariaient; j'avais entendu les poëles et les lèchefrites se heurter contre les grils, les pincettes, les pelles et les casseroles. J'avais entendu parler de l'enfer, où les diables s'amusent à pincer, écorcher, déchirer, couper, hacher, brûler les pauvres damnés, pendant que ceux-ci, condamnés à bouillir éternellement dans la grande marmite, répondent par des gémissements affreux aux cris de fureur de ceux qui les persécutent... Que l'auguste et sérénissime auteur de l'*Ondine du Neckar* me pardonne : je crus un instant, au vacarme qui remplit la salle, entendre un mélange de ces deux supplices.

En revanche, madame de Korenberg était dans l'extase. Elle entendait des voix inconnues, des poëmes étranges; elle voyait je ne sais quoi, des walkyries sans doute et le palais d'Odin.

Le vieux Buchamor se bouchait les oreilles et dépliait un journal avec bruit. Il s'enfonçait avec fureur dans la question d'Orient et ses annexes.

Léa souriait en me regardant de côté.

— C'est admirable ! s'écria tout à coup madame de Korenberg.

— Oui, répondit le général; on croit entendre une armée de chats qui miaulent sur les toits, à la poursuite des chattes... Pour moi, j'aimerais mieux trois cents tambours qui battraient la charge en même temps pendant vingt-quatre heures.

— Vous, général, vous êtes un barbare, répliqua la dame d'un ton de compassion dédaigneuse et amicale en même temps.

— Et toi, Léa? demanda Buchamor, qui cherchait un allié, que penses-tu de ce charivari?

— Je pense, répondit Léa, que, pour bien comprendre, il faudrait avoir étudié l'harmonie pendant sept ou huit ans...

— Alors, dit le général, il faut donc comprendre l'algèbre pour avoir le droit d'entendre cette musique-là? C'est donc de la musique savante?

— Extrêmement savante, mon cher tuteur, dit Léa en se penchant vers lui d'un air caressant pour l'avertir de ne pas irriter madame de Korenberg, dont toutes les opinions religieuses, philosophiques et sociales paraissaient heurtées par cette critique... Et, tenez, ajouta-t-elle, entendez cette petite flûte qui paraît venir du fond des bois.

En effet, il se fit comme un profond silence et la petite flûte se mit à soupirer.... Qu'est-ce qu'elle soupirait? Je n'en sais rien. L'amour probablement, car les yeux de madame de Korenberg se remplirent d'une douce langueur. Elle aussi, sans doute, soupirait au fond des bois avec la petite flûte.

Puis le vacarme recommença, plus terrible que jamais. Sans doute il y avait des hommes et des chiens; car, en cherchant bien le sens de ce que l'on entendait, on aurait pu, avec de la bonne volonté, distinguer des cris et des aboiements. Le tout se termina par un cri déchirant.

Puis l'orchestre fit une pause; puis le vacarme recommença jusqu'à ce que, tous les instruments de l'orchestre s'en mêlant et précipitant leur mouvement avec furie, l'auditoire, qui n'avait rien compris jusque-là, du moins je le suppose, ni entendu la plus petite mélodie, le plus petit air, le rhythme le plus obscur, commença à prévoir la fin de son supplice et se sentit soulagé.

On donna un dernier coup de collier, et tout fut terminé. La toile se leva; le chef d'orchestre, qui venait de faire pendant dix minutes de gestes de possédé, se tournant à droite, à gauche, derrière, secouant sa crinière rousse, lançant sur ses musiciens des regards étincelants et terribles, tira de sa poche un immense mouchoir bleu, qui ressemblait à un drapeau, et s'essuya le front.

A ce signal, les applaudissements éclatèrent de toutes parts. Chacun voulait paraître avoir compris, car à Paris on s'inquiète rarement de s'amuser ou de s'ennuyer. Ce qu'on veut, c'est avoir l'air de comprendre et pouvoir expliquer au voisin, qui de son côté ne vous écoute pas, mais explique et juge en même temps.

Je parle, bien entendu, de ces braves gens de l'*high-life* qui se croient bien supérieurs aux autres hommes, parce qu'ils ont plus d'argent et plus de loisir, et aussi parce qu'ils se lèvent et se couchent plus tard; car, pour la grande masse de la nation, elle aime ce qui est clair, ce qui l'émeut ou ce qui la fait rire; — en quoi elle a bien raison. On ne va pas au théâtre pour deviner des charades.

Enfin, la toile étant levée, le vrai spectacle commença.

Naturellement on était dans la forêt Noire. On aurait pu être aussi bien dans le Riezer Gebirge ou dans l'Erz-Gerbirge, car le Parisien n'est pas très-ferré sur la couleur locale; mais enfin Son Altesse Sérénissime avait mis la scène en Franconie.

De grands arbres, plus anciens que l'empereur Charlemagne, un fleuve (le Neckar sans doute) plus ancien encore que les arbres , des paysans, des paysannes, un chœur, une fête, un village; enfin tout ce qui compose un opéra.

Là-dessus recommença le vacarme dont nous n'avions eu qu'une faible idée pendant l'ouverture. C'était le chœur, les cris de joie, les coups de fusil, le tir à l'arc, les tambours, les saltimbanques et le reste. Dieux immortels ! c'est cela qu'on appelle de la musique, et qui a été inventé, dit-on, pour charmer nos sens ?

Il paraît que cela représentait une fête de village en Allemagne.

Je ne veux pas analyser la pièce, qui d'ailleurs était allemande au suprême degré. Vers la fin du premier acte, un chevalier, qui avait beaucoup bu sous les yeux des spectateurs et qui faisait sa cour à l'une des paysannes qu'on voyait sur la scène, s'endormit au pied d'un arbre. Une nymphe, une ondine, ou tout ce que vous voudrez, s'approcha de lui pendant son sommeil (c'est ce qu'annonçait la petite flûte que j'avais entendu soupirer pendant l'ouverture), lui ouvrit délicatement la poitrine avec son propre poignard, et s'enfuit, emportant son cœur.

Le chevalier, si endormi qu'il fût et appesanti par le vin du Rhin, s'éveilla, vit sa poitrine ouverte, son poignard sanglant sur l'herbe. Au même instant, les paysans revinrent. Celle qu'il aimait revint aussi, et, comme il ne la reconnut pas, elle poussa de grands cris de douleur auxquels répondirent ceux de tout le village.

C'est ce que le musicien sérénissime avait exprimé par des accents si déchirants qu'ils auraient donné la chair de poule à un tigre, suivant la belle expression du général Buchamor.

Enfin, et pour conclure, le chevalier sans cœur passait les deux autres actes à chercher son cœur, que l'ondine du Neckar avait emporté, et cela servait de prétexte à la plus odieuse, je veux dire à la plus ennuyeuse musique que jamais Paris eût entendue à l'Opéra.

Pour tout dire, c'était de la musique de prince souverain.

Quand on eut baissé la toile, le général Buchamor me fit signe de le suivre au foyer, et nous sortîmes, laissant à madame de Korenberg, qui, étant baronne, riche et bas bleu, avait des amis de toutes les espèces, la liberté de les recevoir.

L'air solennel du vieux général me causait une assez vive inquiétude. Je savais du reste qu'il n'était pas homme à s'émouvoir de peu de chose, et je commençai à craindre pour Léa.

Il m'amena dans un coin en tournant à demi le dos au public, afin de repousser plus aisément les curieux et les importuns, et me dit brusquement :

— J'ai reçu des nouvelles de Rochepont.

— Quelles nouvelles, général ?

— Les pires que je pusse attendre.

Ici je me sentis rougir comme si j'avais eu à me reprocher l'accident arrivé au pauvre marquis ; mais je fus bien étonné quand le général continua :

— Rochepont est furieux. Jusqu'ici j'avais réussi à lui faire prendre patience, j'avais promis que Léa finirait par se rendre à mes raisons ; mais Léa ne veut rien entendre... et lui ne veut plus attendre. Tenez, lisez, ce qu'il m'écrit :

« Château de Rochepont.

» Mon cher général,

» Il faut en finir. Je reconnais que vous avez fait » tout ce qu'il était possible pour éviter un scandale ; » mais ma femme le veut ; elle sera contente.

» Demain je vais à la foire de Châteauroux pour » quelques affaires dont je ne puis laisser le soin à » personne ; après-demain soir, je prendrai le train pour » Paris. Cette fois, de gré ou de force, j'emmènerai la » rebelle.

» Je sais ce qui la rend forte, elle croit que je n'oserai » jamais l'amener devant les tribunaux et braver le » scandale d'un procès en séparation. Elle se trompe... » Le scandale serait mille fois plus grand de la laisser » vivre seule à Paris.

» Vous connaissez le pays, cher général. Autour de » moi, tous les voisins (et surtout les voisines) m'acca- » blent de leur insolente pitié. *Où donc est madame la* » *marquise?... Ne verrons-nous pas bientôt cette chère* » *Léa?... Mais, grand Dieu! qu'est-ce qu'elle fait à Paris* » *sans vous?* A l'une de ces pies grièches impertinentes, » j'ai répondu devant son mari, qui n'a pas osé souffler : » *Mêlez-vous de vos affaires !*

» J'étais, comme vous pensez, d'une humeur massa- » crante, et pour un rien j'aurais coupé les oreilles à » quelqu'un. Cela se voyait sans doute dans mes yeux, » car les autres dames n'ont plus rien dit ce jour-là ; » mais comment arrêter les cancans lorsque je n'y suis » pas?

» Maintenant, on commence à se mettre sur les » portes quand je passe, et j'entends des chuchotte- » ments qui me donnent envie d'égorger toutes les » bonnes femmes du pays, avec leurs maris, leurs » frères, leurs cousins, leurs ascendants, leurs descen- » dants et tous leurs collatéraux.

« En deux mots, cela ne peut plus durer : il faut que » Léa revienne au château. Préparez-là, je vous prie, » mon cher général, vous, notre plus vieil ami, et dites- » lui bien que c'est ma volonté formelle et que rien ne » m'en fera démordre.

» Au revoir, cher général.

» Marquis DE ROCHEPONT. »

— Voilà, dit le vieux Buchamor la lettre que j'ai reçue ce matin. J'ai couru chez Léa, et je l'ai emmenée sous prétexte de promenade, mais pour la catéchiser un peu... Savez-vous ce qu'elle m'a répondu ?

— Quelle ne rentrerait jamais chez son mari.

— Elle vous l'a dit ?

— Non, mais je le devine.

Ici Buchamor me dit avec émotion :

— Elle a fait bien plus. Elle ma raconté ce qui s'était passé au château de Rochepont au moment de la mort du malheureux d'Aubepeyre.

— Ah ! Elle vous l'a confié, général ?

— Oui, pour la première fois, et elle m'a dit qu'elle vous en avait parlé aussi, mais à vous seul.

— Alors elle vous a dit que son mari, à la chasse, avait volontairement tiré sur monsieur Olivier d'Aubepeyre et l'avait tué ?

— Elle me l'a dit.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Comprenez-vous l'horreur qu'elle a conçue pour son mari ?

Buchamor me dit :

— Fontpertuis, vous êtes avocat, et d'une génération qui, pour avoir versé le sang bien souvent dans les guerres civiles, n'a pourtant pas vu comme moi des centaines de milliers d'hommes s'égorger en bataille rangée... Un homme tué vous fait peut-être quelque effet particulier ; à moi, cela n'en fait aucun.

Qu'on meure d'une balle ou d'un accès de fièvre, où voyez-vous la différence ?... A parler franchement, s'il y en avait une, elle serait en faveur de la balle ; car, de toutes les morts, la plus douce est celle qu'on n'attend pas. Quelqu'un a dit ça avant moi. — César, je crois, ou quelque autre. — Rochepont s'est vu déshonoré ou sur le point de l'être, car voyez-vous, Léa se dit blanche comme neige, mais il ne faut croire les femmes que sous bénéfice d'inventaire. Il s'est donc vu ou cru déshonoré, c'est la même chose pour un mari. Il a tué l'autre, c'est bien fait ; j'en aurais fait autant, je vous assure, et sans le moindre remords. On se défend comme on peut.

— Oui, mais si elle était innocente.

— Innocente ! dit Buchamor. Aucun homme ne va offrir son amour à une femme sans qu'elle l'ait bien voulu. Il y a des manières d'interroger, de répondre, qui sont comme les tranchées qu'on fait autour d'une place forte et les assauts de détail qu'on donne à la contrescarpe... Si la place est imprenable, cela se voit du premier mot ; si l'on discute les conditions de la capitulation, c'est qu'on veut capituler.

— Est-ce que vous croyez que Léa ?...

Buchamor se mit à rire.

— Qu'elle a capitulé? dit-il... Qu'est-ce qu'on sait jamais de ces choses-là ? Et surtout qu'est-ce qu'un vieux soldat comme moi, revenu des pompes et des vanités de ce monde, peut en savoir? Autrefois, dans ma jeunesse... mais cela n'est plus de mon âge... Je souhaite que Léa n'ait pas fait de folie, je l'espère même, — plutôt pour elle que pour son mari, qui a bien quelques torts ; — mais, quant à reprocher à Rochepont de s'être fait justice à lui-même, que Léa soit innocente ou non, peu importe, d'Aubepeyre était coupable, puisqu'il a désiré l'être. Qu'on l'enterre, et n'en parlons plus.

Telle était la morale concise de ce vieux brave.

— Enfin, lui dis-je, elle refuse de suivre monsieur de Rochepont ?

— Elle refuse, et je soupçonne quelqu'un d'avoir secrètement excité ce dernier, qui jusqu'ici s'en remet-

tait à moi du soin de ramener Léa. Je crains que ma pupille, qui malgré sa douceur est aussi entêtée qu'aucune autre femme, ne se bute contre la violence, qu'elle ne fasse quelque sottise éclatante qui sera suivie de la vengeance terrible du mari. Et comment empêcher tout cela? Vous, Fontpertuis, tout jeune que vous êtes, vous paraissez avoir quelque influence sur elle. Usez-en, mon cher ami, et tâchez de la ramener à la raison, car, pour moi, j'y perds mon latin. J'aime beaucoup Léa, c'est presque ma fille, et s'il ne fallait que donner sur-le-champ la moitié de ma fortune pour qu'elle fût heureuse, je la donnerais ce soir même; mais je ne puis pas donner tort à son mari, et lorsque j'entends madame de Korenberg lui parler de l'émancipation des femmes et du droit qu'elles ont de faire des sottises, je sens une envie furieuse de casser ma canne sur le dos de cette vieille gaupe...

Je regardai Buchamor avec étonnement. Il comprit le sens de ce regard et me dit :

— Mais ça, c'est une autre question. L'entr'acte va finir ; rentrons.

Alors je crus qu'il ignorait l'accident arrivé au marquis de Rochepont.

— Général, la marquise de Rochepont n'a plus rien à craindre de son mari ; elle est libre, elle est veuve.

Il secoua la tête et répondit :

— Ah! vous avez entendu parler de ce malheureux coup de fusil? Ce n'est rien. J'oubliais de vous en parler, tant la chose a peu d'importance. Le fusil a éclaté et le plomb a fait balle dans la cuisse ; mais il sera guéri dans trois semaines, le médecin me l'a écrit par son ordre. Nous avons donc trois semaines pour amener Léa à se réconcilier avec son mari.

— Mais, lui dis-je, est-ce qu'elle sait l'accident qui est arrivé à son mari?

— Elle ne le sait pas, et je n'ai pas voulu le lui dire, de peur que par respect pour les convenances elle refusât de venir avec moi à l'Opéra, et, ma foi! je suis un vieil égoïste. Puisque madame de Korenberg me conduisait malgré moi au supplice, je n'ai pas voulu y être traîné seul; j'ai entraîné Léa... Et maintenant, mon cher ami, rentrons ; le second acte doit être commencé.

Le rideau se levait en effet. On voyait un vieux château ; dans le vieux château, une vieille dame (qui pourtant ne manquait pas de voix, quoiqu'elle chevrotât un peu); de vieux domestiques, de fidèles vassaux attendant leur jeune maître, et tous ensemble recommençaient le vacarme, pendant que la vieille dame, qui était un soprano aigu, se démenait de toutes ses forces pour se faire entendre des assistants.

Puis le chevalier revenait, la poitrine ouverte et sanglante comme au premier acte, et je voyais mettre sur la scène par un grave Allemand la jolie romance qu'on chantait autrefois :

> J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage ;
> Vous passiez auprès, vous l'avez trouvé.
> Dites-moi comment finir cette affaire :
> Les procès sont longs, les juges vendus ;
> Vous avez deux cœurs, et je n'en ai plus.

En effet l'Ondine avait deux cœurs et faisait courir sur sa trace le désolé chevalier.

Puis il y eut un ballet. A propos de quoi, je ne sais : il faut qu'on ait toujours un ballet à l'Opéra ; c'est l'usage, c'est la tradition. Par hasard, celui-là n'étant pas de la composition de Son Altesse Sérénissime et servant au contraire à distraire un public ennuyé déjà de cette musique auguste, eut un véritable succès. L'Ondine, qui, pareille à Fenella, la muette de Portici, ne chantait pas, mais faisait des gestes et des pantomimes de toute espèce, sauva l'opéra du prince d'une chute honteuse ; car on aurait pu reprendre ce soir-là, en le changeant un peu, le mot de Scribe, et dire : *Dansez toujours. Tout ce qu'on danse n'est pas sifflé.*

Mais le ballet lui-même eut une fin, au grand regret des spectateurs de l'orchestre, qui, étant des mieux placés pour voir les maigres jambes du corps de ballet, s'ennuyaient un peu moins que les autres spectateurs. Aussitôt que la toile fut baissée, quarante ou cinquante de ces spectateurs privilégiés se levèrent à grand bruit, redemandèrent leurs paletots, se répandirent dans les corridors et informèrent leurs voisins que l'*Ondine du Neckar* était *un opéra infect* et qu'il n'y avait de passable sur la scène que les *pattes de derrière* de la petite *Chose*.

Ce terrible arrêt fut porté un quart d'heure après au Jockey-Club par un comte, et au club des Pommes-de-Terre par un vicomte. De là, il se répandit le lendemain dans tout l'univers.

Pour moi, sans m'inquiéter de donner mon avis sur la musique des princes souverains, je demeurai dans la loge pendant l'entr'acte et je laissai le vieux général Buchamor se promener seul au foyer, où d'ailleurs ne tardèrent pas à le rejoindre un assez grand nombre de sénateurs, de députés et de journalistes.

Quelques-uns, qui connaissaient madame de Korenberg, vinrent, sous prétexte de la saluer, mais en réalité pour faire leur cour à Léa, dont la beauté, rehaussée par son agrafe en diamants, était vraiment l'événement de la soirée.

Le premier qui se présenta fut le pauvre marquis de***, en ce temps-là l'un des plus grands personnages du second Empire et en même temps des plus médiocres. Il devait toute sa fortune au nom de son père, ancien militaire, mort aux îles, et qui de son vivant avait fait beaucoup de bruit en Europe. Sa mère était une belle étrangère à peu près inconnue, qui voyant ce militaire, alors dans tout l'éclat de sa réputation, n'avait cru pouvoir mieux faire que le prendre pour amant. De cet amour, où l'amant fut séduit plutôt que séducteur, car il était trop pressé pour faire des madrigaux et prenait les femmes à peu près comme les villes, naquit le marquis de***. Louis-Philippe et ses fils le prirent en affection. La révolution de 1848 ne nuisit pas à sa fortune, le coup d'Etat du 2 décembre la compléta. Il ne prit d'ailleurs aucune part à l'affaire, excepté pour en recueillir les fruits. Il était doux, poli, bien élevé, bête comme un pot, suivant l'expression un peu vive de ses amis, ne comprenait rien, quoiqu'il eût la manie de toucher à tout, mais ne faisait de mal à personne et se faisait du bien à lui-même.

Ce gentilhomme entra donc dans la loge et vint saluer madame la baronne de Korenberg, ou du moins le salut fut pour elle, car le regard et le sourire furent pour Léa.

Ce qui fut dit par le pauvre marquis de*** ne vaut guère la peine d'être répété. Il était en ce temps-là ministre des beaux-arts ou de je ne sais quoi de pareil, ayant été dans sa jeunesse cinquième ou sixième collaborateur d'un vaudeville en trois actes qui fut cruellement sifflé au Palais-Royal.

A ce signe, le gouvernement impérial avait reconnu sa vocation pour régler, diriger, dérégler, troubler, gouverner tout ce qui appartient au monde agité des lettres et des arts. Au fond, le marquis de*** était un aussi bon ministre qu'aucun de ses prédécesseurs ou de ses successeurs ; au moins, il n'avait de malveillance contre personne, et même, s'il n'avait tenu qu'à lui, l'on aurait couvert de croix et de pensions tous ceux qui tiennent une plume ou un pinceau. La prostérité lui saura gré de ses bonnes intentions.

Pour peindre d'un mot son esprit et son caractère, il suffira de dire que sa pensée favorite était celle-ci :

François Ier fut le premier restaurateur des lettres, Napoléon III en sera le second.

Il entendait restaurateur dans le sens de marchand d'omelettes, de matelottes et de gibelottes, car il devait à son origine étrangère le goût des calembours.

Si le calembour était mauvais, l'intention était bienveillante. Il ignorait seulement que le moyen le plus sûr et le plus économique de restaurer les gens de lettres, c'est de leur laisser écrire ce qui leur plaît. Si le public est content, il les restaurera lui-même; s'il est mécontent, pourquoi s'occuperait-on de les nourrir? Est-ce qu'on fait des pensions aux mauvais pâtissiers et aux charpentiers maladroits?

Tel qu'il était, c'était un bon homme, content de tout, car on l'avait fait ministre, membre du conseil privé, ambassadeur, et je ne sais quoi encore. Il ne quittait un traitement de deux ou trois cent mille francs que pour entrer dans un traitement de quatre ou cinq cent mille francs, ou pour vendre soit à l'Etat, soit à la ville de Paris, au prix de deux ou trois millions, une maison de deux ou trois cent mille francs.

Aussi était-il content de tout et n'enviait-il personne. De temps en temps, il entrait à l'Opéra, au foyer de la danse, et jamais le sultan Mahmoud, revenant au sérail après une expédition contre les Persans, les Russes ou les Tartares, ne reçut un accueil plus enthousiaste que ce bon marquis de***, surnommé *bête comme un pot*, dans ce lieu de délices où tant de belles personnes charmantes et court vêtues sont réunies aux frais de l'Etat.

Les jeunes demoiselles, qui comptent sur leurs grâces et leurs pirouettes pour souper le soir et s'en aller au bois de Boulogne le lendemain dans un *huit-ressorts*, ne le quittait pas de l'œil. L'une l'appelait *mon petit père*; l'autre, *mon gros bébé*; une troisième, *mon chien chéri;* une quatrième, *mon chat*; une cinquième, *mon loulou;* une sixième, *mon adoré;* une septième, je ne sais comment, ou peut-être le mot est si familier qu'on n'ose le redire.

Enfin toutes lui faisaient des compliments, chacune à sa manière.

On lui supposait un crédit extraordinaire, et il est vrai que le bon gentilhomme gouvernait en maître absolu les théâtres subventionnés par l'Etat et jouissait d'une grande influence sur les autres.

D'ailleurs il approchait du maître suprême, du grand manitou des Français, qui lui-même avait de nombreuses faiblesses, disait-on; et, pour ces pauvres filles, approcher du grand manitou, source de tout argent et de toute liste civile, c'était vraiment entrer dans l'antichambre du paradis. Le marquis de*** passait aux yeux de quelques-unes, — bien à tort du reste, — pour ouvrir la porte de ce paradis. Ses fonctions n'étaient pas de cet ordre-là, grâce au ciel. Il laissait, assure-t-on, ce soin à un autre gentilhomme, dont la réputation, depuis longtemps ébréchée, n'avait rien à perdre dans les cancans de la cour.

En le voyant entrer dans la loge, madame de Korenberg avait souri. C'était pour elle une vieille connaissance (ils s'étaient rencontrés en Orient, sur le Danube, en Egypte, un peu partout), et quoiqu'elle fît la républicaine austère, elle estimait surtout la société des gentilshommes, des banquiers et des gens en crédit. Or celui-là était gentilhomme au plus haut degré, car il était doublement bâtard et adultérin, et ne s'en cachait pas.

Il y avait donc entre ces deux personnages, le marquis de*** et madame de Korenberg, mille points de contact et affinités secrètes ou publiques.

— Ah! bonsoir, marquis, dit-elle en se dérangeant un peu, et lui montrant une chaise à côté de Léa, on vous voit rarement ici, et seulement les jours de représentation extraordinaire.

— A l'heure du devoir, interrompit Léa en riant.

— Il est vrai, dit le ministre, que cet opéra nous a coûté beaucoup de peine... Mais, ajouta-t-il avec un sourire diplomatique, ce sera un grand succès pour Son Altesse Sérénissime.

Je pris la parole :

— En effet, pour un Allemand...

Le ministre me regarda d'un air étonné et se tourna ensuite vers madame de Korenberg, comme s'il eût demandé mon nom.

La dame répondit à cette question muette par ces mots :

— Monsieur le marquis, monsieur Fontpertuis, avocat..., un ami particulier du général Buchamor.

Il fit un salut poli mais froid.

— En effet, dit-il, j'ai entendu parler de monsieur Fontpertuis ces jours-ci; il en a beaucoup été question dans les journaux républicains.

Je fis signe que c'était bien de moi qu'il s'agissait, et je regardai Léa à mon tour, comme si j'avais demandé le nom du ministre, quoique je le connusse parfaitement de vue.

— Monsieur Fontpertuis, monsieur le ministre des beaux-arts, dit Léa, qui comprit cette question muette et voulut rétablir l'équilibre.

Alors la conversation s'établit entre madame de Korenberg et le marquis *Bête-comme-un-pot*, qui ne démentit pas sa réputation. On parla de la musique allemande, de la poésie allemande, de la prose, de l'exégèse, de la science allemande, du *vergiss-mein-nicht*. On compara d'abord les deux musiques, — allemande et française, — et naturellement on donna, — ou du moins la baronne donna, — la supériorité à la première; puis on compara les deux nations, puis on parla de l'avenir de l'Allemagne, et là-dessus le marquis de*** fit entendre qu'il en savait mille fois plus qu'il ne voulait en dire. Il assura que la rive gauche du Rhin ne tenait qu'à un fil, — ce fut sa propre expression; — qu'aussitôt qu'un caporal français y planterait le drapeau tricolore, le drapeau de Napoléon, de Mayence à Strasbourg et à Cologne, tout le peuple prendrait les armes pour proclamer l'empereur des Français; qu'au reste il avait été ambassadeur en Prusse, et qu'il savait des choses que la réserve diplomatique l'obligeait de taire, mais qu'on ne tarderait pas à connaître certains mystères, qu'on avait sondé certain prince, qu'on prévoyait divers accidents...

— Alors, dit Léa, qui jusque-là s'était bornée à regarder la salle, alors c'est pour conquérir la rive gauche du Rhin que nous laissons l'*Ondine du Neckar* nous déchirer les oreilles.

— Ma chère Léa, répliqua madame de Korenberg offensée, vous ne serez donc jamais sérieuse?...

Je ne sais ce qu'aurait répondu Léa; mais le ministre des beaux-arts, qui n'avait écouté ni la demande ni la réponse, tant il était occupé du nœud de sa cravate, de se regarder de trois quarts dans la glace et d'observer les physionomies de Leurs Majestés Impériales, se leva tout à coup, comme s'il eût été saisi d'une inspiration divine, baisa d'un air pénétré la main de la baronne, porta à ses lèvres le bout des doigts de Léa, qui les retira sans affectation, me fit une légère inclinaison de tête à laquelle je répondis d'ailleurs de la même façon, et sortit précipitamment.

Comme il allait refermer la porte, il se heurta sur le seuil avec un petit homme, au nez gros et arrondi par le bout, qui venait présenter ses respects à la baronne.

C'était le célèbre critique auquel Léa avait eu affaire quelques jours auparavant.

Il la reconnut et elle le reconnut aussi. Cette reconnaissance ne parut faire plaisir ni à l'un ni à l'autre, et elle était imprévue des deux parts, car le critique était venu pour voir madame de Korenberg, et la vue de Léa ne lui rappelait rien que le désagréable souvenir de l'échec humiliant qu'il avait éprouvé.

Cependant il était trop tard pour reculer, et d'ailleurs j'avais refermé la porte derrière lui. Il fit donc bonne contenance, et comme la baronne le présentait à Léa, qui répondait assez froidement qu'elle avait eu le plaisir de le voir, il se hâta de répondre :

— En effet... en effet... j'ai déjà eu l'honneur...

Et de passer à un autre sujet de conversation.

— Vous avez rencontré tout à l'heure le marquis de***, demanda madame de Korenberg. Il paraissait bien pressé de nous quitter.

— Je crois, dit le critique, qu'il est question pour lui de quelque chose de considérable, la présidence du corps législatif ou du sénat sans doute, et, apercevant Sa Majesté dans sa loge, il n'a pas pu s'empêcher d'aller voir s'il a des chances sérieuses...

— C'est un bon homme, reprit madame de Korenberg.

— Oui, répliqua le critique, et il ne dépare pas le bel assemblage de capacités mûrissantes qui entourent le trône... Jamais on n'a vu rien de pareil en France. Ils ne savent, sauf une ou deux exceptions, ni parler, ni écrire, ni penser, ni garder en public une attitude convenable. L'un a été maréchal des logis et a conspiré; il ne sait ni *a* ni *b*, il n'a même pas l'esprit de se taire et de suivre sa consigne : on l'a fait duc et ministre. Un autre était avocat de troisième ordre au barreau de Paris et suivait pesamment sous Louis-Philippe la bannière d'Odilon Barrot : on le fait garde des sceaux pour prix d'avoir changé de parti trois fois. Bel exemple donné à la magistrature dont il devient le chef. Un autre, professeur sans auditoire d'une Faculté de province, auteur d'un livre lourd que personne ne lit, saint-simonien rénégat qui s'est fait catholique pour vivre, devient ministre de l'instruction publique, livre l'Université à des jésuites qui l'oppriment et à des goujats ignorants qui, sous le nom de proviseurs et de recteurs, ne sont que les premiers domestiques des évêques. Un autre...

— Ah! ah! dit madame de Korenberg en riant, prenez garde; les murs de la loge ont des oreilles, et si l'empereur savait...

— Oh! dit le petit homme exaspéré, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, que m'importe ? Je suis homme de lettres après tout, et de l'Académie française, et je ne crains personne... Je les connais bien, tous ces gens-là, et j'ai mesuré la haine qu'ils ont pour l'esprit, à commencer par le maître, celui que vous voyez là-bas, immobile et muet dans sa loge, qui tourne le dos au public, qui ne voit rien, ne regarde rien, n'entend rien, ne sent rien, et qui ressemble à une idole chinoise.

— C'est ainsi, interrompit la baronne en feignant l'indignation, que vous parlez de Napoléon III?... Vous avez donc renoncé au sénat?

Le petit homme reprit avec emportement :

— Le sénat! le sénat! Et qu'est-ce que cela me fait, leur sénat? Croiraient-ils me faire honneur en me coiffant d'un chapeau de sénateur? Si ce n'étaient les trente mille francs de rente qu'il donne et dont un homme de lettres a besoin pour vivre avec dignité, — *otium cum dignitate*, — est-ce que j'ai envie d'aller m'asseoir parmi cet amas de gens plus infirmes encore d'esprit que de corps, dont la plupart sont d'anciens colonels de gendarmerie, devenus impotents, de vieux conspirateurs sur le retour, des préfets ou conseillers d'Etat avachis par deux ou trois gouvernements, et des cardinaux qui feraient mieux de résider et d'administrer leurs diocèses. Tout cela ne fait-il pas une belle société pour un membre de l'Académie française?

Il s'interrompit, regarda un instant Napoléon III avec sa lorgnette, et tout à coup :

— Tenez, dit-il, je parie que vous ne savez pas pourquoi ce grand empereur, oui, celui-là même que vous voyez, a fait le 2 décembre... Dites un peu pour voir...

— Mais, dit madame de Korenberg, c'est pour être le maître, pour boire, manger et faire l'amour à sa fantaisie, sans être empêché par personne.

— Ça, dit l'académicien, c'est un de ses motifs, mais ce n'est pas le plus puissant.

— C'est, dit Léa, pour payer ses dettes et ne pas aller à Clichy.

— Vous n'y êtes pas encore, répliqua l'académicien; c'est pour ne pas aller à Clichy, je l'avoue, mais ce n'est pas pour payer ses dettes.

— Alors, reprit Léa, c'est pour ne pas les payer.

— Tout ça, dit l'académicien, c'est accessoire. Le vrai, le principal motif, c'est qu'il a toutes les passions d'un auteur sifflé. Il a pendant vingt ans écrit des livres que personne ne lisait; pour s'en venger, il s'est fait dictateur et ferme la bouche à tout le monde, afin de parler seul. L'Europe le prend pour un politique : ce n'est qu'un vieux Trissotin, qui se venge sur ses confrères du peu de succès de sa littérature.

— Et, dit madame de Korenberg, est-ce que ses ministres lui ressemblent?

— Ses ministres? ses ministres!... Eh! vous entendez bien ce qu'on dit de celui qui vient de sortir d'ici : *Bête comme un pot*. Eh bien! c'est l'un des plus instruits de la bande, et même il aimerait l'esprit s'il pouvait le connaître; mais les autres!...

Il souleva les épaules avec mépris, salua les dames et moi avec beaucoup de politesse et sortit en entendant les premiers coups d'archet qui annonçaient le quatrième acte.

Je ne crois pas qu'on se soucie beaucoup de connaître le dénoûment de l'*Ondine du Neckar*. Pour ma part, j'y fis à peine attention. Je crois que l'ondine fit échange de son cœur avec celui du chevalier, qu'il l'épousa, qu'ils furent très-heureux et qu'ils eurent beaucoup d'enfants, mais je n'en suis pas bien sûr.

Quant à la musique, elle tint dans le quatrième acte toutes les promesses qu'elle avait faites dans les trois actes précédents, c'est-à-dire qu'elle fut ennuyeuse et bruyante.

Le public ne siffla point, par politesse, et aussi parce qu'on siffle rarement à l'Opéra; mais il bâilla terriblement, ce qui est une manière de siffler, plus paisible que l'autre, mais non moins sensible au cœur d'un artiste.

Pour consoler l'altesse sérénissime, on la fit manger et boire aux Tuileries pendant trois semaines, et comme elle ne payait pas son écot, elle était fort contente. Un bon Allemand, même lorsqu'il est prince et qu'il a une grosse liste civile, aime à dîner pour rien. Ladrerie et goinfrerie sont les deux divinités de cette glorieuse et triomphante race.

Le spectable étant fini, les dames reprirent leurs châles, leurs chapeaux, leurs *sorties de bal*, et tous les menus objets qui font comme une seconde toilette par-dessus la première.

Pendant qu'on attendait sous le vestibule et qu'un valet de pied criait de toutes ses forces :

— La voiture et les gens de monsieur le général comte Buchamor!

Léa me prit le bras, le pressa doucement et dit au général, qui voulait la conduire en voiture jusque chez elle :

— Je vous remercie, mon ami; le temps est sec et beau. Monsieur Fontpertuis, qui demeure sur la rive gauche, s'offre à me reconduire et j'accepte. Il est agréable de marcher aujourd'hui.

Le vieux Buchamor n'insista pas. Il pensa sans doute que je profiterais de l'occasion pour donner de bons conseils à Léa, ou, s'il pensa autre chose, il n'en fit pas semblant.

Madame de Korenberg aurait insisté volontiers, peut-être par un esprit de taquinerie féminine; mais il l'arrêta net en disant :

— Ma chère, laissons aller ces jeunes gens. A leur âge, on aime à marcher.

Toute allusion à son âge mûr étant ce que la bonne dame redoutait et détestait le plus, elle lâcha prise et monta seule en voiture avec le général.

Pour moi, je partis avec Léa d'un pied léger, un peu ému d'avance des résolutions qu'elle avait prises et voulait m'annoncer, mais plein d'espérance et de confiance dans l'avenir.

XXI

Ce qui suivit ferait le chapitre le plus intéressant de mon histoire, si j'osais dire toute la vérité; mais, quoi! la vérité, comme l'a très-bien dit un profond philosophe, vient des brahmes, est faite pour les brahmes et ne doit être communiquée qu'aux brahmes.

C'est pourquoi je voilerai ce qu'il faut voiler. C'est aux brahmes de lever le voile si bon leur semble et de se souvenir que les idoles ne veulent pas être vues de trop près.

De la rue Le Peletier, où nous étions en sortant de l'Opéra, jusqu'au Louvre, le silence fut profond entre Léa et moi.

Je veux dire que nous parlions de choses insignifiantes et presque ennuyeuses, de la pièce que nous venions d'entendre, de la musique du prince allemand, qui était faite pour endormir les chrétiens et faire hurler les chiens, de ceux qui composaient l'auditoire, de Napoléon III à qui (j'ai regret de le dire, elle trouva une physionomie pensive et profonde); de l'impératrice, que (pour me venger), je trouvai plus belle que Vénus; du marquis de***, qui avait plus d'esprit qu'on ne croyait (ce fut l'appréciation de Léa), du critique Y***, à qui l'ambition trompée avait rendu la parole et faisait avouer des choses qui, trois ans plutôt, l'auraient conduit à Lambessa ou à Cayenne; de la princesse C***, folle Allemande, qui venait faire et dire mille sottises à Paris, et qui croyait se moquer des Parisiens, dont elle était le jouet; — enfin de tout ce qui ne nous intéressait pas.

Quand nous fûmes arrivés au Louvre, Léa commença la première à parler raison ou ce qu'elle appelait de ce nom.

— Vous savez, dit-elle, ce qui est arrivé aujourd'hui?

— Moi! non.

En répondant ainsi, je voulais la voir venir; car avec les femmes, comme dit le poëte grec Ménandre, qui sans doute les connaissait bien, — puisque tous les gens d'esprit de la Grèce et de Rome ont raconté qu'il était le plus grand poëte comique de l'antiquité, — avec les femmes on ne sait jamais de quoi on va parler, puisqu'on ne peut jamais savoir à quoi elles pensent.

De peur que ma réponse ne parût trop sèche et trop peu sincère, j'ajoutai :

— Est-ce que la Russie?...

Léa reprit avec une certaine vivacité :

— Est-ce que je m'occupe de la Russie?

A parler franchement, je ne m'occupais pas beaucoup plus de la Russie à ce moment que ma chère Léa; mais je voulais la pousser à bout, ayant appris par expérience que les femmes et les enfants disent tout dans la colère.

— C'est donc de l'Autriche?... En effet, on parle de rassemblements de troupes sur les frontières du royaume lombardo-vénitien, et cela pourrait bien amener...

Elle répliqua :

— Laissez-là les rassemblements de troupes de l'Autriche... Vous savez que mon mari va venir à Paris et m'enlever de vive force...

— Oh!

— Vous devez le savoir. Le général Buchamor vous a conduit au foyer d'un air préoccupé... On m'a dit qu'il voulait vous entretenir ce soir. C'est de cela qu'il vous a parlé, et non de l'Autriche et de la Russie, avouez-le...

J'avouai qu'il m'en avait dit quelque chose.

— Et vous, reprit Léa, vous, mon avocat et mon conseil en toute chose, qu'est-ce que vous en pensez?

Nous étions arrivés au pont des Arts... Je sentis que le moment était venu de s'expliquer. Sans dire un mot, je la conduisis vers le milieu du pont, je la fis asseoir sur un de ces bancs de bois qu'une sage administration a placés en ce lieu pour permettre aux philosophes et aux amoureux de prendre quelque repos en regardant couler la rivière aux rayons de la lune, et aux vagabonds de s'étendre et de passer la nuit quand la société refuse de leur donner un logement ou leur offre le violon pour demeure...

Aussitôt qu'elle fut assise, je m'assis à côté d'elle, et, lui prenant la main, ce qu'elle me laissa faire avec beaucoup de bonne grâce, je lui demandai d'abord qui l'avait informée des intentions de monsieur de Rochepont.

— Qu'importe? dit-elle, puisque je le sais.

— Alors ce n'est pas le vieux général Buchamor?

— Lui!... Il ne m'en aurait pas dit un mot... son rêve est de me réconcilier avec mon mari.

— Alors c'est madame de Korenberg?

— Peut-être, répliqua Léa; mais qu'importe? Etes-vous de concert avec le général pour me ramener malgré moi au château de Rochepont?

Je me hâtai de protester contre cette idée.

Au fond cependant, je ne sais quel instinct secret et profond de la conscience m'avertissait que j'aurais pu jouer un rôle plus convenable à ma profession.

Etais-je un avocat ou un amoureux? Devais-je séparer à jamais Léa de son mari ou la réconcilier avec lui? Devais-je écouter la raison ou la passion? J'aimais Léa, c'est vrai, mais cet amour, où pouvait-il me conduire?

A une liaison, courte peut-être et peu durable...; éternelle peut-être, mais en ce cas pesante pour nous tous les deux ; douce, charmante, délicieuse dans les premiers jours, mais bientôt orageuse, violente et pleine de tempêtes, comme le sont toutes celles que les lois n'ont pas consacrées... Pouvais-je, devais-je exposer Léa à un avenir qui, lorsque l'âge mûr aurait apporté ses tristes et inévitables réflexions, deviendrait certainement un enfer? Je me souvenais des réflexions du peintre, que j'avais cru misanthrope au premier abord, et qui n'était peut-être qu'un sage...

Et maintenant, ayant dans l'espace de quelques secondes entrevu tout cela, vous croyez que ma conclusion fut conforme aux prémisses et que je ne parlai plus à Léa que du devoir qui l'obligeait à rejoindre son mari au château de Rochepont?

Vous vous trompez. Au moment où je sentais la vertu et le devoir professionnel l'emporter, j'eus le malheur de regarder Léa.

Ah! si comme moi vous aviez pu la voir, plus belle que les anges du ciel, avec ses yeux mélancoliques penchés sur la rivière, et de là se relevant pour regarder l'horizon; si vous aviez pu voir les rayons de la lune se jouer dans ses cheveux bouclés, dont l'abondance et la souplesse soyeuse ne devaient rien à l'art du coiffeur, peut-être auriez-vous commis une folie pareille à la mienne? Peut-être auriez-vous mis un genou en terre, et au lieu de parler du marquis de Rochepont, du château de Rochepont et des devoirs d'une femme envers son mari, — peut-être, oui, peut-être auriez-vous dit comme moi à Léa ces mots délicieux, mais souvent si remplis de repentir et de regrets :

— Je vous aime!... Mon cœur, ma vie, mon âme, tout est à vous. Que faut-il que je fasse?

Léa, ma chère Léa, ne fut pas surprise. Elle s'y attendait, et peut-être n'avait parlé qu'afin de me faire parler à mon tour... Les anges ont de ces finesses.

Elle me dit avec une bonté charmante :

— Mon ami, relevez-vous; voici l'aveugle du pont des Arts qui nous regarde.

En effet, le bonhomme, qui jouait de la clarinette à l'extrémité du pont, n'entendant (ou ne voyant) plus passer personne, et guidé soit par l'instinct, soit par son

chien, soit par des yeux en meilleur état qu'il ne voulait l'avouer, s'avançait à pas lents vers nous et tâtonnait comme le général Bélisaire.

Mieux encore, il fredonnait un couplet alors très-fameux :

> Justinien, ce monstre odieux,
> Après m'être couvert de gloire,
> M'a fait arracher les deux yeux...
> Plaignez-moi, je n'y puis plus voir.

Quand il fut arrivé à deux pas de nous, il s'interrompit et d'une voix lamentable :

— Mon bon monsieur, ma bonne dame, faites la charité au pauvre aveugle qui n'y voit plus clair.

Pour m'en débarrasser, je lui donnai précipitamment la première monnaie qui se trouva sous ma main : c'était par hasard une pièce de cinq francs.

Il la serra précieusement dans sa poche, et pour me remercier, ajouta :

— Merci, mon bon monsieur; merci, ma bonne dame, et que Dieu bénisse vos amours!

Puis quand il fut à cinq ou six pas plus loin, il entonna à pleine voix ces trois vers dont les paroles et la musique lui appartenaient en propre, je crois:

> Que Dieu bénisse vos amours
> Et qu'il vous donne beaucoup d'enfants!
> Ran tan plan, ran tan plan.

En même temps il levait les mains, comme pour appeler sur nous la bénédiction du ciel, les arrondissait comme pour marquer l'étendue inexprimable de la famille qu'il nous souhaitait, et, aux mots de *ran tan plan, ran tan plan*, faisait le geste de battre sur le tambour une marche guerrière, comme si, de cette famille innombrable (venue de Léa et de moi), devait sortir une armée et qu'il ne fût plus question que de la conduire à la bataille.

— Allons-nous-en, dit Léa, cet homme me fait peur.

En réalité, l'homme n'avait rien d'effrayant, mais sa poésie un peu trop libre convenait si mal à l'heure solennelle où nous étions, que nous eûmes quelque peine à nous remettre.

Enfin, la lune aidant, dont la lumière pâle éclairait la Seine et une partie des quais, le bruit des voitures ayant cessé, car il était déjà une heure du matin, les sergents de ville allant deux par deux le long de la rivière, dans l'espérance de retirer de l'eau quelque pauvre diable à demi-noyé, l'aveugle étant parti, les passants étant rentrés, les bourgeois rangés s'étant mis au lit, les bourgeoises étant occupées à défaire leur toilette du soir et à mettre leurs cheveux dans le tiroir de la commode, — spectacle enchanteur pour un mari, — Léa, ma chère Léa, s'expliqua franchement avec moi.

Que les dames me pardonnent le sang-froid avec lequel je parle aujourd'hui de ces choses qui décidèrent alors de ma vie, et de cet amour dont je garderai le souvenir éternel! Qui offense l'une d'elles, je le sais, offense toutes les autres; mais que Dieu me préserve de les offenser!... Je me souviens, voilà tout.

Elle me dit donc qu'elle m'aimait.

Sur ce mot, pour arrêter ma joie trop expansive, elle ajouta :

— Comme un ami.

Et ces trois mots ressemblaient à une douche de glace venue du pôle arctique et tombant dans le cratère de l'Etna. Je commençai à craindre de m'être flatté trop tôt d'un vain espoir.

Elle ajouta, pour relever mon courage, que cette amitié, pour ceux qui savaient la comprendre, avait des charmes mille fois plus doux que l'amour même, car elle ne laissait ni regrets ni remords, et l'union des âmes était certainement, — est encore et sera toujours, — ce qu'il y a de plus doux, de plus beau, du plus pur et de plus sublime dans la nature.

Cet exorde étant terminé, elle dit encore qu'elle ne me défendait pas de l'aimer à ma manière, c'est-à-dire, je pense, d'être grossier, sensuel, et tout ce que la nature m'avait fait.

Puis elle me montra le ciel pur, où les étoiles brillaient du plus vif éclat et que la lune remplissait d'une lumière douce, il est vrai, mais si poétique...

On s'attend bien que je ne vais pas répéter ici le discours de Léa.

Ce qui en faisait le charme principal, outre le magnifique arrangement des mots, outre une voix douce, sonore et bien timbrée, qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme, c'était cet air inexprimable de plonger dans l'azur et dans l'éther qu'elle avait reçu de la nature et qui la mettait au-dessus de toutes les créatures terrestres.

Elle donnait aux mots les plus ordinaires un sens presque mystique, et me remplissait de tendresse et d'admiration avec des phrases qu'un avoué n'aurait pas reniées devant le tribunal de première instance. C'est le ton qui fait la musique, comme disait le père Crepowitch, auteur du traité célèbre sur l'*Art de jouer de la clarinette*

Elle me dit par exemple qu'elle était bien résolue à ne pas m'aimer, — du moins comme je l'entendais, — jusqu'à ce qu'elle eût conquis sa liberte complète.

Elle me dit qu'elle ne pardonnerait jamais à son mari ni les crimes que je connaissais déjà, ni celui qu'elle avait appris le jour même, c'est-à-dire la menace qu'il avait faite de l'emmener par force et au nom de la loi.

Elle dit que, si jamais cet homme cruel osait mettre sa menace à exécution, la Seine deviendrait son tombeau (à elle Léa).

Elle dit qu'en apprenant le matin même, par une lettre de madame de Korenberg, l'arrivée prochaine du marquis de Rochepont, elle avait fait serment, — dût-il lui en coûter la vie, — de mettre un fossé que rien ne pourrait combler entre elle et son mari, et que dans la journée elle avait écrit au directeur du théâtre*** qu'elle était prête à reprendre le rôle de la baronne d'Ange dans le *Demi-Monde*, et à débuter aussitôt qu'il le jugera convenable...

Ici je me récriai.

— Comment vous avez fait cela, lui dis-je, et sans me consulter?

Ce mot la fit rire.

— Sans vous consulter! répliqua-t-elle. Et pourquoi vous aurais-je consulté?

— Parce que je suis votre avocat, votre conseil, votre...

— Oui, et parce que vous m'avez déclaré tout à l'heure que vous m'aimerez éternellement... Voilà une belle raison, monsieur mon avocat, une raison qui vous ferait honneur devant les juges...

Je fus forcé de garder le silence, car le moment n'était pas favorable pour faire de la morale et pour prêcher contre le théâtre. Au profit de qui d'ailleurs pouvais-je faire cette morale?

C'est ce que Léa me fit comprendre un moment après lorsqu'elle me regarda tendrement et me dit:

— Ingrat! Si je refuse de retourner chez mon mari, est-ce à vous de vous en plaindre?

Cette courte phrase m'ouvrait, je dois l'avouer, de tels horizons de bonheur que je me gardai bien d'insister davantage et de la détourner du théâtre. Après tout, si elle se faisait comédienne, elle serait libre... On voit d'ici mes désirs et mes espérances.

Et alors j'approuvai tout ce qu'elle avait fait, et la lettre qu'elle avait écrite au directeur du théâtre ; quand elle vit que j'étais de si bonne composition, elle ne se montra pas trop cruelle, et j'eus la permission de me mettre à genoux devant elle, de l'adorer, de lui dire, de lui baiser les mains, de réciter les folies qui passent par la tête de tous les hommes sages lorsqu'ils sont en

présence d'un de ces petits êtres sans barbe, dont les fantaisies déréglées ont le funeste privilége d'induire notre malheureuse race en tentation d'abord et un peu plus tard en damnation.

Quand elle me vit au point où sans doute elle voulait me voir, elle reprit son grand air de déesse qui marche sur les nuages et m'ordonna de me lever, de lui donner le bras et de la reconduire rue de Grenelle-Saint-Germain, où la bonne Luce devait l'attendre, endormie sur sa chaise.

Pour la rassurer, je l'avertis que Luce n'était pas seule et qu'un de ses amis lui tenait compagnie en l'absence de sa maîtresse.

— Qui donc? demanda Léa étonnée.

— Charles, son ancien amant.

— Ah!

Léa me parut troublée, presque effrayée de cette nouvelle.

— Est-ce que vous craignez cet homme? lui dis-je.

Elle me répondit :

— C'est un espion de mon mari, c'est lui qui...

Ici elle s'interrompit. Je n'osai la questionner davantage.

Elle reprit :

— C'est Luce qui vous la dit?

— C'est Luce.

— Ah! la malheureuse fille! Je l'avais tant avertie de se défier de ce dangereux coquin...

— Pourquoi dangereux?...

Elle poussa un profond soupir.

— Rentrons vite, dit-elle. Aussi bien il est temps...

En effet, l'horloge de l'Institut marquait trois heures du matin.

Comme nous arrivions à la maison de la rue de Grenelle, je demandai à Léa la permission de l'accompagner dans la cour jusqu'à la porte de son appartement, qui était au rez-de-chaussée.

Elle y consentit, car elle craignait la présence de Charles et voulait le renvoyer s'il était resté dans la maison.

Mais je n'en eus pas la peine, car la bonne Luce arriva, demi-déshabillée et se frottant les yeux.

— Vous étiez seule? demanda Léa.

— Plaît-il, madame? répliqua Luce, qui ne manquait pas, non plus que ses pareilles, d'une certaine dose de finesse et qui voulait avant de répondre se donner le temps de la réflexion.

Je lui dis brusquement :

— Madame vous demande si vous étiez seule.

Luce, ayant recouvré ses esprits, répliqua :

— Mais oui, monsieur, je suis seule. Monsieur peut bien le voir d'ailleurs s'il veut chercher...

— Oui, mais étiez-vous seule ce soir?

— Ah! pauvre Dieu! monsieur, qu'est-ce que vous dites là? Dans un quartier ou l'on ne voit jamais personne...

— Enfin Charles est-il venu?

Mise au pied du mur, Luce finit par avouer que Charles était venu la voir et qu'il lui avait tenu compagnie jusqu'à minuit en l'absence de madame...

— Oh! jusqu'à minuit seulement. La portière pouvait bien le dire, puisqu'elle avait grogné en tirant le cordon et dit que dans les maisons comme il faut on ne recevait pas les gens si tard.

— Eh bien! dit Léa, il faut profiter de l'avis de la portière, ma bonne Luce. Je vous avais d'ailleurs bien défendu de revoir ce Charles ou du moins de le recevoir ici.

— Ah! madame, répliqua Luce, si vous saviez quelles nouvelles il m'a données de monsieur le marquis de Rochepont.

Sur ce mot, je crus nécessaire de prendre congé. Il était clair que Luce allait annoncer à sa maîtresse l'accident qui était arrivé au marquis. Quelle que fût l'impression de Léa, ma présence n'était pas nécessaire.

Je sortis donc.

Comme la porte cochère se refermait derrière moi, je vis un individu qui, blotti dans un coin, semblait surveiller ce qui se passait dans la maison. Pour m'en assurer, j'allai droit à lui; mais il prit la fuite et courut du côté de la Seine.

Je ne le poursuivis pas. Peut-être était-ce un pauvre diable de voleur qui attendait en silence le passage de quelque riche bourgeois, et qui, me voyant marcher sur lui, avait eu peur à son tour. Peut-être était-ce Charles, l'espion de monsieur de Rochepont!

Mais pourquoi se serait-il caché, lui qui, grâce à Luce, pouvait entrer à toute heure dans la maison?

Cette réflexion me rassura, car j'avais craint un instant pour Léa, et j'allai me coucher avec la certitude que j'étais aimé... et quelque chose de plus que la certitude. J'avais reçu à mots couverts la promesse que mon martyre aurait un jour sa récompense...

XXIII

Le lendemain et les jours suivants ne furent marqués par aucun événement particulier. J'aimais Léa, elle m'aimait, nous nous aimions... L'union des âmes, — que j'aurais voulu plus complète, car qu'est-ce qu'une âme qui n'a pas de corps? — me rendait pourtant plus heureux que je ne l'avais été de ma vie. Je désirais, j'attendais, j'espérais, et l'on me laissait désirer, attendre, espérer... Bien mieux, on m'y encourageait et, de temps en temps, on permettait quelque chose. J'étais réprimandé souvent avec sévérité, mais une sévérité douce, de celles qui ne désespèrent jamais.

En même temps on m'initiait aux mystères d'une religion nouvelle, celle que madame la baronne de Korenberg et ses pareilles ont essayé d'introduire en Europe, — où l'on a ri beaucoup de voir tourner en dogme ce qui n'était jusque-là qu'un énorme péché, — et qu'elles ont prêchées franchement aux Etats-Unis où le manque de femmes, dans les premiers temps de la colonisation, avait fait de cette ravissante moitié de l'espèce humaine quelque chose de saint, de sacré, de divin et d'impeccable.

J'appris, en suivant ce cours de théologie nouvelle, que dans l'amour libre l'homme seul est coupable, que la femme est toujours sainte, victime et martyre, que son devoir est d'aimer, que son droit est d'aimer, que l'homme est trop heureux de l'aider à remplir ce droit et ce devoir; que son devoir (à lui) c'est d'être fidèle aussi longtemps que sa fidélité peut plaire à celle qui en est l'objet, et de se retirer avec modestie aussitôt qu'il peut craindre d'ennuyer; que la raison, dont les premiers rayons commencent seulement à luire sur les peuples d'Occident, mettra bientôt ces vérités en évidence; que la nature même, le grand Pan, *natura naturans*, comme disait Spinosa, l'a voulu ainsi, et qu'on reconnaît principalement à ce signe les nations élues et les hommes de génie dont la trace sera marquée dans l'avenir.

Ces doctrines nouvelles, prêchées par Léa, me paraissaient comme l'annonce d'un nouvel Évangile. Venues en droite ligne de madame de Korenberg, et sans intermédiaire, elle m'auraient probablement fait rire aux éclats, car la plupart du temps, hélas! ce n'est pas le sermon qu'on écoute, c'est le prédicateur.

Mais enfin je m'en contentais ou, pour mieux dire, j'étais comme un homme qui écoute un drame ennuyeux, mais à qui l'on a promis que le dénouement serait intéressant. Dans les discours de Léa, je ne voyais que le dénouement probable, et ses vues sur l'affran-

chissement prochain des dames, sur l'amour libre et plusieurs autres belles choses qui en résultent, me laissaient assez indifférent.

Mais pourquoi répéter nos conversations et nos protestations d'amour? Celui qui a aimé les devinera, celui qui est moins heureux n'a pas besoin de les connaître. Qu'il me suffise de dire que ce temps-là, quoiqu'il ne fût pas sans nuages, a été le plus délicieux de ma vie.

Si ce n'était le bonheur parfait, c'en était du moins la plus parfaite image.

En même temps, Léa, tout à fait résolue à braver son mari et à faire ses débuts, avait repris ses relations avec le directeur du théâtre ***.

Ce brave homme, dont on annonçait la faillite assurée pour le mois suivant, s'agitait « des pieds et des mains, » comme il disait lui-même, pour éviter cette catastrophe terrible.

Il essayait pièces sur pièces, acteurs sur acteurs, décors sur décors. Il reprenait l'ancien répertoire, celui de Brunet, de Potier, de Lepeintre jeune; de Lepeintre aîné; celui d'Arnal, alors encore dans sa force. Il jouait les anciens vaudevilles, les nouveaux drames bourgeois, le gai, l'ennuyeux, le pédant, l'emphatique, le grotesque, tout ce qui pouvait le tirer d'affaire.

Quand il vit revenir Léa, son bonheur fut au comble. Cet ancien huissier rêvait d'être reçu dans le beau monde, dans le grand monde, et de parler sans cérémonie à une ancienne marquise. L'idée que madame de Rochepont, marquise ou vicomtesse depuis deux siècles par ses ancêtres et par ceux de son mari dont l'un, — le plus célèbre, — avait été colonel du régiment de Bourbonnais, et donna vigoureusement, avec la maison du Roy, à la bataille de Denain, — cette idée le faisait frémir d'aise... Quoiqu'il fût le plus avare des hommes, il aurait donné, — oui, je ne me trompe pas, — il aurait donné trois cent mille francs (à prendre sur ses créanciers) pour compter la marquise parmi « les artistes de son théâtre, » comme il disait en style noble.

Il eut cette joie à moins de frais.

Le fier Letranchant d'Escarbouillac, critique d'art et feuilletoniste célèbre, se chargea de renouer les anciennes négociations.

Aussitôt qu'il fut guéri, non pas tout à fait, mais assez pour se promener sur le boulevard avec un bras en écharpe, ce qui mettait en relief son courage invincible, il reprit l'œuvre commencée, et dans les journaux, au foyer des théâtres, au café, en public, en particulier, il annonça qu'il avait fait la découverte d'une femme de génie, de beauté idéale, et marquise, et qu'on ne pourrait être admis que par sa protection à contempler cette merveille le soir de la première représentation.

S'il gardait quelque rancune contre Léa qui l'avait dédaigné, contre moi qui l'avais supplanté, il n'y parut pas. Ce Gascon, tout pourfendeur et massacreur d'hommes qu'il était en apparence, avait au fond toute la finesse et tout l'esprit pratique de sa race. Il disait volontiers, comme le beau Bellegarde, grand-écuyer d'Henri IV, qui se savait aimé de la marquise de Verneuil et n'en profitait pas: *Après le roi, ce sera mon tour.*

Il me voyait en pied auprès de Léa; il n'essaya plus de lutter, son duel ayant mal réussi. En attendant, il cherchait à se rendre agréable, utile, nécessaire, sans affectation pourtant, attendant tout du temps, de la reconnaissance des services rendus, de la lassitude et sans doute aussi de l'occasion. (Après quinze ans, je puis parler avec sang-froid de tout cela.)

Il assistait quelquefois aux répétitions de Léa, donnait son avis s'il en était prié, mais froidement et comme par pur amour de l'art, faisait passer çà et là par son crédit (qui était grand, il faut le reconnaître) de petits entre-filets dans les journaux de théâtre, et promettait pour la première représentation de la reprise du *Demi-Monde* un succès des plus éclatants.

Elle arriva enfin, cette représentation si longtemps attendue.

C'était le 5 février 185.. Tout Paris y était. Tout Paris, vous savez ce qu'on entend par là? c'est-à-dire les gens riches ou influents de toute catégorie: les ministres, quelques députés, quelques sénateurs, beaucoup de banquiers, quelques jolies femmes et beaucoup d'autres pour qui la nature n'a pas fait de grands frais; un certain nombre de jolies filles dont le métier lucratif est de se montrer là comme à la foire; quatre ou cinq douzaines d'étrangers riches ou paraissant l'être, Russes, Polonais, Brésiliens, Valaques; un petit nombre d'Anglais, d'Italiens et d'Allemands, trois ou quatre Turcs; un Persan, mort aujourd'hui; un Tunisien et deux Egyptiens.

Cela, c'est tout Paris.

Je ne parle pas des auteurs dramatiques, des gens de lettres et des feuilletonistes, dont la place, pour la plupart, est à l'orchestre. Une demi-douzaine de ceux dont le journal fait loi occupent les premières loges — ceux qui sont mariés, avec leurs femmes, les autres, avec leurs amis des deux sexes. Ceux-là sont les vrais juges du camp. C'est pour eux, — les jours de première représentation, — que l'actrice principale a des sourires; c'est leur physionomie satisfaite ou renfrognée qui donne au public le signal des applaudissements ou des sifflets. Le visage est grave, la cravate est blanche, l'œil est plein de pensées... Un ou deux, forcés de venir avant d'avoir pris le café, semblent appesantis par la digestion... Dangereux accident. Un homme dont la digestion se fait en hiver dans un théâtre mal chauffé ou mal éclairé sera toujours sévère pour l'auteur, pour le théâtre, pour les acteurs et pour la pièce.

Et avec raison... car il n'est pas juste qu'un critique, homme savant, homme instruit, homme lettré, homme d'érudition et de capacité, comme le docteur Pancrace, homme qui parle tous les lundis à l'univers, homme qui professe la grande religion de l'art et des artistes, homme qui exerce un véritable sacerdoce et qui ne reconnaît pour ses maîtres (s'il les reconnaît) que le grand Aristophane, le merveilleux Shakespeare et le divin Molière, — il n'est pas juste, dis-je, que cet homme qu'on peut dire pontife, à voir de quelle manière il distribue l'encens aux dieux du théâtre et l'anathème aux impies, — non, il n'est pas juste, il serait même odieux et presque ridicule qu'il fût surpris pendant la cérémonie même par cette maladie si cruelle et pourtant si commune, qui, par un préjugé fâcheux, mais invincible, fait si peu d'honneur au malade; — et si, par la maladresse du directeur, il arrive que le pontife se refroidisse et soit saisi d'une fluxion, d'un rhumatisme ou d'une indigestion, il est trop juste et dans tous les cas inévitable qu'il se venge sur le dramaturge, premier auteur du crime, et sur le directeur du théâtre, son complice.

Mais ces réflexions paraîtront peut-être étrangères à mon histoire.

L'essentiel, c'est que tout Paris avait fait les plus grands préparatifs pour assister aux débuts de ma chère Léa.

Un jour de première représentation ou de reprise solennelle, ce qui est presque la même chose, il y a mille pièces particulières que les initiés seuls peuvent contempler et dont ils peuvent suivre les phases diverses pendant qu'on joue la grande.

Parmi les spectateurs, les uns viennent au théâtre pour leur plaisir, et pour qu'aucun feuilleton ne leur fasse d'avance l'analyse de la pièce, n'indique les péripéties diverses, le dénoûment, et ne marque les endroits où l'on devra rire, pleurer ou siffler.

Ceux-là, c'est le petit nombre.

D'autres viennent pour juger; leur métier, c'est de juger. Ils ne rient, ni ne pleurent, ni ne s'émeuvent, en aucune façon. Ils jugent: c'est leur sacerdoce, et aussit

après avoir jugé, ils vont répandre leur jugement partout où ils passent, et crier pour ou contre avec une vigueur admirable.

Ceux-là sont plus nombreux.

D'autres encore, se croyant les plus beaux et les mieux habillés parmi les mortels des deux sexes, viennent simplement pour se faire voir et servir de modèle à la race humaine.

Ceux-là sont plus nombreux encore.

Après eux, vient le peuple des braves gens qui ne savent où passer la soirée, de ceux qui se lassent de jouer aux dominos, de ceux qui veulent faire une surprise agréable à leurs femmes et à leurs filles, de ceux qui s'ennuient partout et qui ne peuvent pas s'ennuyer à la pièce nouvelle plus qu'ailleurs; de ceux qui, passant près du théâtre, sont surpris par la pluie et trouvent ce parapluie-là aussi commode qu'aucun autre; de ceux qui ne peuvent pas dormir avant minuit et demi; de ceux qui sont contents de rentrer tard dans une maison où tout le monde se couche de bonne heure, parce que cela réveille leur concierge et les venge des petites avanies que ce fonctionnaire hautain leur fait subir dans la journée; de ceux sur qui la vie pèse comme un plomb et qui ne savent comment en porter le poids; de ceux qui souffrent du foie, de la rate, du cœur ou du poumon; de ceux qui, n'ayant ni père, ni mère, ni grand-père, ni grand'mère, ni femme, ni enfant, ni servante, ni ami, ni ennemi, et ne pouvant causer avec personne, disputer avec personne ou s'accorder avec personne, sont forcés de chercher une distraction au premier endroit venu; de ceux...

La liste en serait si longue qu'il vaut mieux s'arrêter là.

Pendant que cette foule variée prenait place dans la salle, j'allai frapper à la porte de la loge où Léa s'habillait; mais je ne fus pas reçu, et il faut avouer que je l'avais bien mérité, car personne n'arriva jamais plus mal à propos.

Elle était en conférence avec l'habilleuse et le coiffeur; — autre sacerdoce que je ne connaissais pas encore et qui n'était pas moins respectable que celui de la critique.

Tout ce que put faire pour moi la voix chérie de Léa, ce fut de me crier à travers le trou de la serrure :

— Que faites-vous là?

Et comme en effet, je ne faisais rien de nécessaire ou même d'utile, je répondis avec embarras et modestie que je désirais tout simplement voir avant tout le monde un costume dont on parlait d'avance dans les coulisses et dans la salle, et dont le goût exquis ne pouvait manquer de rehausser encore une beauté...

— Eh bien! dit la voix adorée, restez dans la coulisse si vous voulez, vous me verrez au passage.

Cette concession, qui n'était pas énorme, fut pourtant la seule chose que je pus obtenir.

Comme je revenais sur mes pas, je me heurtai contre le comédien que j'avais vu chez le général Buchamor, et qu'on appelait Armand; il était chargé du rôle d'Olivier de Jalin, et, déjà tout habillé, descendait au foyer.

— Ah! dit-il en riant, vous voilà, Fontpertuis? Vous venez ici pour accompagner Léa?

J'avouai que sans cette occasion...

— Oui, oui, dit le comédien; je sais ce que c'est. Tout le monde le sait, on ne parle que de cela au foyer... Zerline est furieuse contre vous. Elle dit que Léa est une sotte, que, pour peu qu'elle eût voulu (elle, Zerline), vous seriez tombé à ses genoux (aux genoux de Zerline), que vous en aviez même fait le simulacre le soir où nous avons soupé chez le général Buchamor, mais qu'elle vous reçut de façon à vous ôter l'envie d'y revenir. Est-ce vrai?

Rien ne peut exprimer la douleur que j'éprouvai en voyant que Léa, ma chère, pure, admirable, inaltérable Léa, servait déjà de sujet pour les cancans de coulisses. Mais comment éviter ce malheur? — Ne vas pas à la pluie, dit le proverbe, si tu ne veux pas être mouillé.

Cependant, comme au fond il n'avait aucune envie d'offenser ni Léa ni moi, comme il ne faisait que répéter ce qui sans doute était le bruit des coulisses, je répondis d'un air indifférent que, pour Léa, je n'avais pas d'autre titre que d'être son ami et son avocat, choisi par elle et par le général Buchamor, son tuteur; que pour Zerline j'avais toujours eu l'admiration et la sympathie que personne ne pouvait refuser à son talent, à sa beauté, à sa grâce inimitable.....

J'allongeais mes phrases tout exprès, comme un avocat qui plaide, qui a perdu le fil de son argumentation, qui cherche à le retrouver, et qui voudrait enfourner le tribunal dans les ténèbres où il est plongé lui-même.

Le comédien ne s'y laissa pas prendre.

— Tout ça, dit-il, c'est des bêtises... Si vous êtes amoureux de Léa, ça ne regarde personne, excepté vous... Si vous êtes heureux, je vous en félicite, car elle est vraiment charmante, mais ça ne regarde encore qu'elle et vous..... Si vous voulez la quitter pour Zerline, qui est une bonne fille, pas cruelle du tout et qui ne déteste que ses camarades, lorsqu'elles ont du succès, vous êtes libre et personne ne s'y opposera, excepté le prince Chose, le duc Machin et le banquier Psitt, qui sont en titre auprès d'elle et forcés de partager, car elle a promis de mettre à la porte le premier des trois qui ferait le méchant... Enfin si vous n'êtes qu'un avocat qui vient voir sa cliente, plaider sa cause devant le public avant de plaider lui-même cette cause devant un tribunal plus sévère, venez avec moi... Allons!

Et me prenant par le bras, il me conduisit derrière la toile où déjà l'on dressait à grand renfort de marteaux et de clous le décor du premier acte.

Arrivé là, il mit l'œil au trou de la toile et me dit :

— La salle sera belle ce soir...

Je crois même qu'il ajouta :

— La salle sera bien meublée.

Car pour lui les spectateurs n'étaient que des meubles destinés à orner et remplir le salon où l'on allait jouer la pièce.

Puis, regardant une loge à droite, dans laquelle un gros homme à figure joyeuse, spirituelle et cynique, venait de s'installer :

— Tenez, dit-il, voilà notre maître à tous.

Je regardai à mon tour, et je reconnus le rédacteur en chef d'un petit journal dès ce temps-là très-fameux.

— Celui-là, dit le comédien, c'est l'homme de France qui a le plus d'esprit.

— Oh! oh!

— Oui, parce que c'est lui qui sait le mieux se servir de l'esprit des autres... Il est comme Louis XIV, qui n'avait ni esprit, ni génie, ni talent d'aucune sorte, pour la guerre, l'administration, les finances, la littérature, ou n'importe quoi, mais qui savait prendre à son service et employer chacun suivant sa spécialité : Condé, Turenne, Colbert, Racine, Bossuet, Louvois, et les autres... Celui-ci n'a pas d'esprit. Il sait lire la lettre moulée, voilà tout, et, je pense, mettre aussi l'orthographe... Hors de là, vous n'en tirerez rien... A peine serait-il bon à tenir un bureau d'omnibus. Mais il a du bon sens, l'esprit juste et le goût de tout ce qui amuse les oisifs... Il a sur tous les écrivains, sur Lamartine, sur Victor Hugo, sur Michelet, sur monsieur Thiers, sur les plus illustres enfin, un avantage éminent, prodigieux, épouvantable : il n'écrit pas, il n'écrira jamais ou, s'il écrit, c'est avec l'aide d'un secrétaire qui se charge de veiller sur les règles de la syntaxe et quelques autres menus détails.

— Alors c'est un homme d'affaires?

— Un homme d'affaires, vous l'avez dit. Mais qu'est-ce qui n'est pas une affaire en ce temps-ci? La vertu elle-même est une affaire...

— Oh! oh!

— Oui, oui, la vertu! Je sais bien ce que je dis. La vertu est une affaire, et des plus lucratives.

— Citez un exemple.

— J'en citerai deux : l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes.

Je me récriai.

— Vous allez voir, reprit le comédien. Vous avez connu de nom ou autrement le comte Constantin, qui est mort il y a cinq ans.

— Le philanthrope?

— Celui-là même... C'était, comme vous savez, le plus honnête homme du monde, le plus instruit, le plus vertueux, le plus éclairé, le plus bienfaisant, le plus faiseur de promesses, le plus ami des hommes âgés, des jeunes gens, des vieilles femmes, des jeunes femmes et des petits enfants des deux sexes, le plus fondateur de sociétés de toute espèce, dont il était président honoraire après avoir été président effectif, organisateur, statuficateur, et cœtera... Enfin, si jamais homme après Jésus-Christ a mérité d'être appelé bienfaiteur du genre humain, c'est bien celui-là... Vous en convenez, n'est-ce pas?

— J'en conviens.

— Or, reprit le comédien, quand ce grand homme est mort, il y a cinq ans, les sociétés dont il avait été le fondateur, l'organisateur, et dont il avait promis d'être le bienfaiteur après sa mort (car tout le monde le croyait pourvu d'une fortune immense), voulurent assister (par leurs délégués) à l'ouverture de son testament... Devinez ce qu'on découvrit.

— Qu'il ne possédait rien?

— Bien mieux... qu'il n'avait jamais rien possédé de sa vie, excepté l'art de fonder des sociétés de bienfaisance pour toutes les classes de la société et de s'en faire cent mille livres de rente...

— Par quel moyen?

— Mon ami, c'est le secret de la comédie, et je n'ai pas le temps de vous l'expliquer aujourd'hui... Celui-là, c'est un homme vertueux... Voulez-vous un autre exemple, celui d'une femme vertueuse?

— Je le veux.

— Eh bien! souvenez-vous de ce qui s'est passé il y a trois ans aux Etats-Unis... C'est un pays très-vaste, très-fertile, très-abondant en toutes choses; je n'ai que faire de vous l'apprendre, et la première statistique venue vous en dira autant que moi... De plus, c'est un pays où la vertu est dans son centre et sur son trône... Je parle d'une certaine vertu, la plus précieuse, la plus belle de toutes, celle qui fait que l'homme se met à genoux devant la femme... Enfin vous voyez d'ici ce que je veux dire.

— Je le vois.

— Or, continua le comédien, par diverses raisons politiques, religieuses, sociales, cette vertu, d'ailleurs si précieuse en tout pays, et, je dois l'avouer, si peu pratiquée par la belle Zerline et ses pareilles, était devenue pour les théâtres des grandes villes de l'Union, une chose rare, à ce qu'il paraît, et presque introuvable. J'en juge ainsi par le prix qu'on paraît y attacher là-bas... A dire vrai, ces braves gens ont d'autant plus de raison d'y tenir, qu'ils ne se connaissent guère en choses de théâtre, et qu'un homme qui passe le Niagara sur un câble suspendu d'une rive à l'autre, et qui fait une omelette à moitié chemin, les amuse mille fois plus que Molière ou Shakespeare...

N'ayant donc aucune notion, ni même aucune intelligence dramatique, insensibles à la musique, incapables de comprendre le chant, ils font le désespoir de tous les directeurs de théâtre. D'ailleurs que pourrait-on présenter à des gens d'écorce rude qui ne connaissent que les chiffres, l'argent, le jambon, le coton, le whisky, le brandy et leurs dérivés, pour qui la vie n'est qu'un moyen de gagner de l'argent et de le dépenser. Devinez ce qu'un directeur ayant à faire à de tels spectateurs a inventé.

— Il leur a montré des bêtes féroces.

— Cela d'abord. Oui, les lions, les tigres, les panthères, les éléphants et les boas constrictors ont duré quelques années. Mais quand le lion eut mangé son maître sous les yeux du public, quand le tigre eut étranglé le lion; quand la panthère, se glissant à travers deux barreaux de fer mal scellés, eut pris la fuite et se fut fait tuer en plein Broadway par un policeman intrépide; quand l'éléphant eut saisi son cornac par la ceinture, l'eut jeté à terre et écrasé sous ses pieds, aux applaudissements d'un public ému mais idolâtre; quand le boa constrictor, réveillé d'un long sommeil par la chaleur de la salle et se croyant en Sénégal, eut saisi le fils aîné du directeur de *Washington's Circus*, enfant de neuf ans, et lui eut brisé les reins sous les yeux des spectateurs en s'enroulant autour de sa ceinture (je reconnais que le directeur était très-contrarié, et même qu'avec l'aide de ses hommes il tua le boa, mais trop tard, car l'enfant était déjà broyé), il fallut enfin trouver autre chose. Devinez ce qu'on a trouvé.

— Une femme vertueuse.

— Mieux que cela, une jeune fille... trente-deux ans, pas davantage...; un grand corps osseux, de longues dents, un nez un peu plat, des yeux bleus qui ne disaient rien; un grand front plat, des mâchoires saillantes, un menton en relief et carré, une poitrine plate, une taille plate, une vraie planche enfin; avec cela, je dois le dire, une voix assez belle, un timbre de cristal, si vous voulez, mais sans passion, sans expression, et même sans intelligence... excepté de l'art de gagner de l'argent... Cet ensemble de grâces était né dans un pays du Nord, sous le pôle, à quelques lieues de la capitale des Esquimaux. Voilà ce que le directeur de *Washington's Circus* offrit, en guise de récréation, à ses concitoyens... Devinez ce qu'il leur dit pour les attirer.

— Qu'elle était un rossignol.

— Oui, d'abord.

— Qu'elle était belle.

— Cela aussi.

— Qu'elle était jeune.

Ici le comédien se mit à rire.

— Pas du tout... Elle avait trente-deux ans; il dit qu'elle en avait trente-neuf...

— Pourquoi?

— Oui, une jeune personnne de trente-neuf ans ne met pas en feu les imaginations du Midi; mais celles du Nord, mon cher ami, sont faites d'une autre essence. Si près du pôle Arctique, on a des idées bien différentes des nôtres. Une vertu rance et démodée, qui ferait rire les Parisiens rien qu'en se montrant sur le théâtre, car d'ailleurs elle serait respectable et respectée à la ville, ravit de joie et d'admiration les petits-fils de William Penn et des puritains de Cromwell. Enfin voici ce qu'inventa le directeur du *Washington's Circus*; je dis ce qu'il inventa, car, excepté lui, qui pouvait faire serment que le rossignol...

— N'avait jamais chanté?

— Justement. Il annonça pendant trois semaines, dans les quatre-vingts journaux les plus répandus des Etats-Unis, qu'il avait mis la main sur une chanteuse inimitable, sur un vrai rossignol, et il ajouta (c'est là qu'était la finesse), que cette chanteuse, âgée de trente-neuf ans et charmante (cela va sans dire), était aussi vertueuse que Jeanne d'Arc, mais aussi amoureuse que Juliette le fut de Roméo d'un grand nigaud de pasteur protestant, qui en effet la suivait en tous lieux et finit par l'épouser quand elle eut fait fortune.

— Est-ce qu'on peut empêcher un charlatan d'annoncer ses acteurs, un marchand de vanter sa marchandise?

— Très-bien; reprit le comédien; parfaitement bien! Et s'appuyant sur ce principe que le charlatan est maî-

tre d'annoncer comme il lui plaît sa marchandise, et que le devoir de la marchandise est de se parer conformément aux annonces du charlatan, la demoiselle de trente-deux ans s'est montrée partout, à New-York, à Boston, à Philadelphie, à Baltimore, à la Nouvelle-Orléans, souriant pour laisser voir ses dents longues, mais assez blanches, habillée d'une robe de pensionnaire qui s'appliquait le long des côtes, levant les yeux au ciel pour invoquer l'aide et le secours de l'Eternel au moment où elle allait chanter des chansons profanes, pensive comme une carpe qui considère un lapin, maigre comme la corne d'un rhinocéros, efflanquée comme un lévrier, idéale enfin, tellement idéale que les bons Yankees, n'ayant pas sans doute l'habitude de voir un tel prodige, se précipitèrent sur ses pas, dételèrent les chevaux de sa voiture pour s'y atteler eux-mêmes, poussèrent des cris de joie, firent des meetings, prononcèrent des milliers de discours, votèrent des milliers d'adresses, gravèrent des médailles et les vendirent par centaines de mille (avec la permission du rossignol), et même *(shoking! oh! shoking!)* achetèrent à prix d'or...

Ici le comédien s'arrêta, comme n'osant aller plus loin.

— Quoi donc? Que voulez-vous dire?... Sa vertu peut-être?

— Non, non; sa vertu était sans prix et tout à fait inestimable. Ce qu'on acheta (je parle d'une société par actions, qui fut fondée pour cet objet par quatre-vingt-trois actionnaires, ardents, comme d'ailleurs tous les actionnaires, à toucher leur dividende), ce qu'on acheta du rossignol, par l'intermédiaire de sa femme de chambre, ce fut sa garde-robe, ses peignoirs, ses pantoufles, ses chemises envoyées au blanchissage... Les actionnaires touchèrent leur dividende, la femme de chambre fit fortune, et, six mois plus tard, épousa le révérend Elijah Semei, — aujourd'hui ministre du saint Evangile à Lincoln's-Burg, dans le Massachussett... — Quant au rossignol, il est revenu en Europe, immaculé comme avant son départ, mais plus riche de trois millions de francs... Tant il est vrai que la vertu trouve toujours sa récompense.

— Enfin, dis-je au comédien, vous croyez que la vertu est une affaire.

— Je n'en sais rien. Je vois qu'on peut la vendre ou l'acheter comme tout le reste; mais je ne dis pas qu'on n'est vertueux que pour acheter ou vendre la vertu... Celle dont je viens de parler, par exemple, est une très-honnête femme, très-vertueuse femme, qui après avoir fait fortune, comme je vous l'ai dit, s'est mariée avec un bon garçon de dix ans plus jeune qu'elle et amoureux comme on l'est sous le pôle... Ils sont très-heureux, et tous les ans voient s'augmenter leur postérité... c'est tout ce que je voulais dire...

Le comédien regarda par le trou du rideau et me dit :

— Voici notre ami le plus redoutable, car vous savez qu'il y a des amis qu'on n'aimerait pas rencontrer au coin d'un bois.

Je regardai. C'était un assez beau Sicilien à barbe noire, avec collier et moustaches, qui venait de s'asseoir dans une grande loge du premier rang, et lorgnait toute la salle d'un air d'indifférence. Il paraissait connaître tout le monde et tout le monde le regardait; mais on le saluait peu, quoiqu'il fût visiblement un personnage.

— Qui est celui-là? demandai-je au comédien.

— Vous ne le connaissez pas? répliqua-t-il avec étonnement; il n'y a pourtant pas d'homme plus connu et plus redouté dans tous les théâtres.

J'expliquai que j'allai rarement au spectacle et seulement depuis un mois ou deux, que j'avais passé plusieurs années en exil, et que...

— Bien, bien! dit le comédien, alors vous ne connaissez pas Caramba, le plus fin feuilletoniste de France; Caramba, né à Palerme, venu de bonne heure à Paris, instruit et raffiné dans tous les arts de son pays, Caramba, qui se connaît en musique comme pas un, qui écrit en français comme un contemporain de Louis XIV et de Louis XV, qui parle comme nous parlons, vous et moi, mais beaucoup mieux; Caramba, qui a un timbre de voix admirable, qui a de l'esprit comme un diable, — non de celui qui fait des mots, des pointes et des calembours, mais de celui qui sert à se produire, à se pousser dans le monde, à pousser un ami, à larder un ennemi; Caramba enfin, le fameux Caramba...

Il s'arrêta un instant et reprit :

— Vous revenez donc, mon cher ami, des confins de la Chine?... Ne pas connaître Caramba, c'est impossible; demain du reste vous ferez connaissance, si vous n'avez pas eu la précaution de commencer aujourd'hui. Mais alors il vous en coûtera cher...

— Que voulez-vous dire?

— Que Caramba est l'homme le meilleur du monde, le plus sage, le plus habile, le plus doux, le plus fin, le plus disposé à obliger ses amis; mais Caramba aime les prévenances; il veut qu'on lui fasse des politesses, qu'on prévienne ses désirs...

— Et quels sont les désirs de Caramba?

— Mon Dieu! les plus simples qu'on puisse voir. Caramba a des goûts simples... Une supposition... Vous allez chez lui pour recommander le talent de Léa... Rien n'est plus naturel, n'est-ce pas? puisque vous êtes le meilleur ami de cette chère marquise. Eh bien! Caramba vous écoute attentivement et avec la sympathie la plus vive... Il vous explique ce qu'il pense du talent de votre noble amie; il vous indique les défauts, il fait valoir les qualités. Vous sortez ravi de cette entrevue, et si vous avez eu la précaution de laisser par négligence sur la table un ou deux billets de mille francs, vous aurez le plaisir de lire le lendemain, dans les deux ou trois journaux dont il dispose, le plus bel éloge, le plus savant, le plus inattaquable, le plus convaincu et le plus habile qu'on puisse faire de Léa.

— Et si j'oubliais de laisser les billets de banque dont vous parlez, qu'arriverait-il?

— Rien du tout d'abord. Au lieu de l'éloge fin et savant que je viens de dire, vous auriez une critique non moins fine, non moins savante, non moins aiguisée, mais venimeuse sous les apparences les plus modérées. Dans le premier cas, le nom de Léa deviendrait célèbre en Europe au bout de trois jours, et les directeurs des théâtres de Londres, de Pétersbourg et de New-York se la disputeraient à coups de guinées, de roubles et de dollars... Dans le second cas, elle serait enterrée pour jamais.

Il faut dire que, dans les deux cas, le fin Caramba n'aurait que très-peu outré la vérité, et que sa critique, toute vénalité à part, est l'une des plus justes, des plus vraies et des plus piquantes qu'on puisse voir. C'est justement cela qui le rend si redoutable pour les comédiens, — cela et les relations qu'il a dans tous les ministères... — Tenez, vous voyez Zerline; c'est une bonne fille, une très-belle fille, moins belle aujourd'hui qu'il y a cinq ans, mais suffisante encore pour charmer le sultan d'Ethiopie et une demi-douzaine de rois ou d'empereurs. Zerline a de l'esprit, de la gaieté; elle charme le public, elle est fine comme l'ambre; elle n'a d'ennemis que parmi ses camarades, et encore parmi ceux de l'autre sexe. Enfin voilà une femme riche, posée, couverte de diamants depuis les pieds jusqu'à la tête, applaudie dès qu'elle paraît en scène, recherchée par tous les auteurs de vaudevilles, de flons-flons et d'opérettes, et qui semble n'avoir rien à craindre de qui que ce soit : eh bien! Zerline tremble devant Caramba.

— Il y a peut-être des raisons secrètes...

— Rien du tout. Caramba, sans haïr les femmes, n'a aucun goût pour ou contre celle-là; il a du pain sur la planche, comme il le dit lui-même, lorsqu'on veut le

séduire par là... Il ne veut pas mêler l'amour avec les affaires; car il est froid, ce Palermitain, comme un habitant de la Poméranie... Je le connais, son pain sur la planche, ce n'est pas une femme légitime; c'est une fille d'esprit, médiocrement jolie, qu'il a trouvée parmi les figurantes, et qui l'a charmé par je ne sais quoi qu'on ne trouve qu'à Paris. Car, voyez-vous, mon cher Fontpertuis, en amour ce sont les gens d'esprit qui font les plus grandes sottises..... et plus ils ont d'esprit, plus leurs sottises sont grandes...

Comme le comédien allait développer cette thèse intéressante, je fis un geste d'indignation.

Il se mit à rire :

— Vous ne me croyez pas, Fontpertuis?... Lisez un peu l'histoire... Quel était le plus savant homme de l'antiquité?... Aristote, n'est-ce pas? Il a fait des traités sur la philosophie, sur l'histoire, sur l'économie politique, sur la politique, sur la métaphysique, sur la dialectique, sur mille choses enfin... Il a été le professeur, le précepteur, l'initiateur du plus grand roi de l'antiquité, Alexandre le Macédonien; il a eu tout le moyen âge pour disciple; les évêques, les archevêques, les cardinaux et les papes ne juraient que par lui; il était le plus savant naturaliste de son temps : eh bien! que faisait le grand Aristote en public, devant des milliers d'élèves venus des quatre points cardinaux pour recevoir ses leçons et, comme dit l'apôtre saint Jean, pour allumer leur bougie à la sienne?

Ici le comédien fit une pose, comme s'il avait attendu ma réponse.

— Eh bien! lui dis-je, il a épousé une femme méchante?

— Ça, dit-il, c'est trop commun; ça ne compterait pas.

— Ou une femme bossue?

— Moins encore.

— Ou rachitique?

— Vous n'y êtes pas!... Il n'épousa personne, mais il se mit un jour à quatre pattes au milieu de son école, et la belle Campaspe, sa maîtresse, s'assit sur son dos, et ce quadrupède d'une nouvelle espèce la promena tout autour du lycée, aux acclamations des assistants... Par Aristote, jugez des autres.

— Mais, dis-je, si Campaspe avait mis sa vertu à ce prix!

Le comédien éclata de rire.

— Vous, dit-il, je vois qui vous êtes, Fontpertuis. Vous enviez le sort d'Aristote, mais sans en avoir la science ou la sagesse.

Avant que j'eusse le temps de répondre, une voix fraîche et brillante se fit entendre dans la coulisse :

Un jour je vis la reine
Galoper dans la plaine
Avec acharnement...
Ell' cherchait son amant.

Ces quatre premiers vers furent suivis d'une brillante tyrolienne, qui montait jusqu'au plus haut des airs et redescendait ensuite en fusée comme un feu d'artifice.

Dix secondes après, la voix reprit :

Lors je lui dis : Ma reine,
Cascadez-vous souvent?
Répond, la bouche pleine
D'un fier ressentiment :
— Que me veux-tu, manant?

— Ça, dit le comédien, voix, paroles et musique, c'est de Zerline.

En effet, c'était la brillante Zerline, plus belle que jamais, en costume de bal (car elle ne jouait aucun rôle dans la pièce), et heureuse de faire voir ses diamants et sa toilette à ses camarades, et d'exciter leur jalousie.

En me voyant, Zerline s'arrêta et dit :

— Monsieur Fontpertuis, je vous souhaite bon courage. La salle est bien composée. Tous les critiques sont à leur poste, et Letranchant d'Escarbouillac leur a fait la leçon... Si Léa manque son entrée, ce sera sa faute... Qu'est-ce que vous regardez-là?

— Nous regardons, répondit le comédien, cette salle si bien composée... Leurs Majestés n'y sont pas?

— C'est justement pour cela, répliqua Zerline, que la salle est bien composée.

— Oh! Zerline!

— Mon Dieu! continua-t-elle en riant, pourquoi me gênerais-je avec eux? Est-ce qu'ils se gênent avec moi? Tenez, la semaine dernière, je devais jouer dans la *Belle Cléopâtre ou l'enfant de l'Académie*. Comme vous savez, c'est un de mes meilleurs rôles, un de ceux où j'ai le droit de montrer...

— Votre talent? dit le comédien pour venir à son aide, car elle paraissait avoir quelque peine à s'expliquer.

— Oui, comme vous dites, tout mon talent.

— Enfin, il s'agissait de danser le cancan devant un public idolâtre!...

— Idolâtre, si vous voulez... Le public aime ça; moi, je m'en moque. Qu'est-ce que ça me fait de danser ceci ou cela devant deux mille imbéciles!

— Ça vous a même valu... dit le comédien.

— Hein? Plaît-il? Qu'est-ce que tu vas dire, impertinent?

— Je veux dire que ça vous a valu beaucoup de succès.

— Beaucoup de succès, comme vous dites... Enfin j'allais jouer Cléopâtre, je venais de sortir de ma loge et je causais avec les camarades, lorsque je vois tout à coup un monsieur très-bien habillé, avec le grand cordon de la Légion d'honneur en sautoir, qui s'avance en glissant sur la pointe des pieds, comme fait Mérante dans le ballet de *Giselle*, et qui demande discrètement au pompier où il pourra me rencontrer. Voyant cette discrétion, intriguée d'ailleurs par le grand cordon de la Légion d'honneur et croyant avoir affaire pour le moins à un premier ministre ou à un prince souverain, héritier présomptif de quelque couronne, je fais deux pas de son côté et je lui dis :

— C'est Zerline que vous voulez voir? La voilà, mon prince. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? Là-dessus mon homme se retourne, car je l'avais pris de profil, me regarde bien en face, rassemble ses esprits et dit :

— Ah? mademoiselle, il y a plus d'une heure que je vous cherche. Je suis chargé d'une mission des plus importantes...

Au premier coup d'œil, j'avais reconnu l'homme : c'est celui que Sa Majesté emploie en ces occasions et que tout Paris connaît... Je crois deviner sa mission, je m'indigne.....

A ce point du récit de Zerline, le comédien se mit à rire franchement.

Mais Zerline :

— Oui, dit-elle, je m'indigne... J'aime qu'on fasse ses affaires soi-même, et je ne veux pas qu'un *pied-plat* (elle se servit d'un mot encore plus vigoureux) se mêle de ce qui ne le regarde pas... Au reste, je me trompais sur ses intentions. Voici ce qu'il avait à me raconter et que je le forçai d'expliquer devant tout le monde :

— Sa Majesté Impériale, dit cet ambassadeur, a entendu parler du grand succès que vous avez et du grand talent que vous déployez dans le rôle de Cléopâtre.

Je m'inclinai avec modestie.

— Ce n'est pas seulement votre beauté, continua l'ambassadeur...

Je m'inclinai de nouveau :

... Ni votre talent, qui excitent l'admiration et, je dois le dire, la curiosité de Sa Majesté.

— Oh! oh! interrompit le comédien, si ce n'est ni la beauté ni le talent, qu'est-ce que c'est donc?

— Ah! dit Zerline, c'est le *chic*. Il paraît que j'ai du

chic ; c'est ce que le grand cordon de la Légion d'honneur m'expliqua de son mieux ; il aurait même voulu être plus clair, mais je l'en empêchai. En deux mots, ce haut fonctionnaire, cet homme si bien habillé, ce seigneur (car on dit qu'il est très-riche et il porte un très-beau titre devant son nom), cet intermédiaire enfin, m'expliqua que Sa Majesté ayant entendu parler de la manière tout à fait gracieuse....

— Merveilleuse, interrompit le comédien.

— Admirable, si vous voulez, dont je dansais aux yeux du public, — Sa Majesté, dis-je, avait formé le projet, en l'absence de sa femme, retenue en Ecosse vers ce temps-là par une visite de famille, de jouir de ce spectacle unique...

— Ah ! s'écria le comédien en levant les mains et les yeux au ciel, comme je reconnais bien là cet amour des arts qui fut de tout temps l'apanage du génie et de la beauté ! Voilà pourquoi Pauline Borghèse, la propre sœur de Napoléon Ier, ôtait sa chemise devant le sculpteur Canova et posait en Vénus... Oh ! ces Bonaparte ! plus on les voit, plus on les admire. Il y a dans leur sang, dans leur race, dans leur génie, quelque chose qui est fait pour étonner le bourgeois, pour l'épater... Oui, je dis bien, pour l'épater... Enfin qu'est-ce qu'il venait te dire, ce seigneur décoré ?

Zerline reprit avec gravité :

— Ce qu'il venait me dire, le voici... Que Sa Majesté, lassée de gouverner la France et de faire l'admiration de l'Europe, serait très-heureuse si je voulais bien danser devant elle mon pas le plus risqué.

— Celui où tu lèves le pied plus haut que la tête ?

— Précisément celui-là, et comme par modestie je m'en défendais un peu, le seigneur décoré me dit :

— Mais non, mademoiselle, ne vous retenez pas ; allez de tout votre cœur et de toutes vos forces. Sa Majesté sera d'autant plus charmée que vous y mettrez moins de ménagement.

— Et, ajouta le comédien, il te disait tout cela en public ?

— Tellement en public, que nous étions plus de quinze à l'entendre.

— Qu'est-ce que tu as répondu ?

— Ma foi ! j'étais si confondue, que je me suis assise sur un banc, en criant : Quel gouvernement, mes petits agneaux ! quel gouvernement !

— Et tu as dansé le soir sans ménagement ?

— Oh ! sans ménagement, puisque ça faisait plaisir à Sa Majesté, au public et au gouvernement.

Comme Zerline en était là de son récit, on frappa les trois coups : la pièce allait commencer.

Au même instant, Léa, enfin habillée et prête pour la cérémonie, passa près de moi, appuya sa main sur mes lèvres et me dit à demi-voix :

— Priez Dieu que je réussisse, car votre sort en dépend...

Je voulus l'arrêter, faire des questions... Impossible. Le directeur, les acteurs, le régisseur, le pompier se jetèrent entre elle et moi.

D'ailleurs, il est trop clair que, la pièce étant commencée, Léa n'avait pas le temps de causer.

J'allai donc reprendre ma place dans un fauteuil d'orchestre pour la voir et l'admirer plus à loisir.

XXIV

J'ai hâte d'arriver à la fin de ce récit, car ce qui suivit est à la fois si délicieux, si terrible et si triste que j'en garderai éternellement le souvenir.

Quand Léa parut sur la scène, ce fut un cri d'admiration. Jamais je ne l'avais vue plus belle. Quoique le rôle qu'elle avait à remplir (celui de la baronne d'Ange) ne fût pas très-sympathique, le public entier se tourna de son côté et souhaita qu'elle réussît dans toutes ses entreprises... C'était une intrigante ? Bien. C'était une femme sans mœurs ? Très-bien. Une fille entretenue ? Encore mieux... Qu'importait à la foule qu'elle eût contre soi la vertu, le devoir, les conventions sociales et le reste ; ce qu'on voyait en elle, c'était Léa, ma chère Léa, ma belle Léa, mon incomparable Léa...

Si tout le monde n'était pas animé de ces sentiments, mes voisins du moins l'étaient autant que moi. Dès la fin du quatrième acte, l'un me dit :

— Ma foi ! c'est l'usage qu'à la fin de la comédie quelqu'un se marie, et ça fait que tout le monde s'en va content ; mais pour celle-ci, j'aime mieux qu'elle ne se marie pas. Il n'y a personne dans la pièce qui la vaille. Ce monsieur de Jalin est un ancien farceur, qui n'aime plus à rire et qui parle de vertu comme s'il s'y connaissait mal ; au fond, il se mêle de ce qui ne le regarde pas, et je voudrais qu'on lui cassât le nez. Monsieur de Nanjac, l'officier d'Afrique, est un nigaud furieux, qui tantôt l'aime et tantôt la déteste, et qui n'est pas digne de baiser sa pantoufle. Elle seule est charmante, elle a plus d'esprit que tous les autres ; et qu'elle est belle !

C'était vrai. Léa, en scène, était la beauté même, et pleine de grâce, d'aisance, d'aplomb, de sang-froid. On eût dit qu'elle n'avait fait autre chose de sa vie que monter sur les planches et déclamer en public.

Au reste, d'acte en acte, la salle s'échauffait et l'enthousiasme montait, comme le lait sur le feu. Au quatrième, elle fut rappelée et reparut pour recevoir les acclamations du public ; au cinquième, comme elle allait sortir de scène, je quittais ma place et je courus à sa loge pour la féliciter.

Elle était radieuse.

Jusque-là je ne l'avais vue que belle ; à ce moment, elle fut pour moi quelque chose de plus.

J'aurais voulu me jeter à ses pieds et baiser avec dévotion le bas de sa robe ; je l'aimais, je l'adorais, je me prosternais.

Elle, tranquillement, défaisait ses cheveux, ôtait l'épingle d'or qui les retenait par derrière, demandait son châle à l'habilleuse et semblait rêver à quelque chose.

Enfin, et tout à coup, elle se pencha vers moi et me dit :

— Etais-je belle ce soir ?

— Oh ! mille fois plus belle que les anges !

— Ai-je réussi ?

— N'avez-vous pas entendu les applaudissements et les cris de toute la salle ?

— M'aimes-tu ?

— Oh ! oui.

Et je tombai à genoux comme en extase. C'est la première fois qu'elle me tutoyait.

Elle ajouta précipitamment, car l'habilleuse et le pompier me regardaient sans trop d'étonnement, mais en riant un peu sous cape :

— Eh bien ! relève-toi et partons... Je te suis... La marquise de Rochepont est morte et bien morte... Je ne suis plus que Léa, et je t'aime !...

Et ce qui devait arriver arriva, comme dit une vieille chronique du quatorzième siècle. J'aimais, je fus aimé, je fus heureux, et comme Léa ne paraissait avoir ni regrets du passé ni craintes de l'avenir, comme je l'adorais, comme elle était ma vie, mon âme, mon cœur, ma raison, ou plutôt comme elle me tenait lieu de tout cela, je sentis se réaliser la définition célèbre de Victor Hugo :

Un homme et une femme qui se fondent en un ange.

Il est vrai que toutes les volontés de Léa étaient les miennes. Il est vrai qu'elle ne pensait, ne désirait, n'espérait ou ne craignait rien qui ne devînt aussitôt ma pensée, mon désir, mon espérance ou ma crainte. Il est vrai..

Mais pourquoi parler de cela? On n'est heureux qu'une fois dans la vie (quand on peut l'être, ce qui est rare), et le vrai bonheur est une ivresse qui dure pour les plus favorisés une année, pour d'autres, quelques mois, pour d'autres, quelques jours ou même quelques heures... Puis le sang-froid revient, le triste et morne sang-froid ; on commence à s'apercevoir de ce qu'on n'avait jamais vu soi-même, et qui frappait auparavant les yeux de tout le monde. La femme voit que l'homme est laid, triste, ennuyeux, sans cœur et sans esprit; l'homme voit que la femme est mal tournée, trop courte ou trop longue, ou trop large, ou trop épaisse, ou trop mince, qu'elle a peu d'esprit ou qu'elle est grognon, ou... que sais-je encore? Les deux sexes n'ont rien à se reprocher l'un à l'autre en ces occasions.

Mais, je fus assez heureux pour ne pas voir la fin de mon ivresse... Aussi longtemps que Léa fut à moi, je l'adorai et je n'eus jamais le moindre soupçon sur elle, ni le moindre doute sur sa beauté sans pareille, ni la moindre crainte qu'elle pût cesser de m'aimer... Ah! que ne suis-je encore dans cet état divin de l'âme d'où la réflexion est bannie et où l'amour règne seul, sans partage!

Mais, après trois semaines de bonheur parfait, un coup terrible qui me menaçait dans l'ombre depuis longtemps vint me frapper au moment où je m'y attendais le moins.

Avant tout, il faut dire ce qui amena la catastrophe.

XXV

Le succès de Léa retentissait en France et à l'étranger.

En ce temps-là, par hasard, il n'y avait rien qui pût occuper l'attention publique. Depuis le 2 décembre 1851, les journaux politiques ne parlaient plus sans la permission du gouvernement, et les plus hardis se bornaient à raconter les faits sans donner leur opinion.

Je dis : raconter les faits... Mais cela même leur était défendu la plupart du temps. Tout au plus quelque téméraire osait hasarder, mais bien bas, cette opinion que l'Angleterre, jouissait d'un gouvernement constitutionnel, ou la Suisse, pays libre, n'en étaient pas moins prospères. Çà et là, dans le *Journal des Débats*, et sous la signature de quelque vieil académicien, on lisait cette pensée hardie, que Néron, l'empereur romain, eut vraiment tort de tuer sa mère Agrippine et son précepteur Sénèque. Cela passait pour une mordante allusion à Napoléon III, fils d'ailleurs très-respectueux de la reine Hortense, et qui de son précepteur Vieillard avait fait un sénateur avec un traitement de trente mille francs de rentes. Ces puérilités, qui passionnaient cinq ou six douzaines de vieux académiciens et de vieilles marquises, ne produisaient aucun effet sur la nation française, dont les neuf dixièmes n'ont jamais entendu parler de Néron, de Sénèque et d'Agrippine.

Un silence profond régnait donc à Paris depuis longtemps; mais comme le peuple français habile à parler et à se battre (au dire de Jules César), ne pouvait plus s'occuper de politique, on se jetait sur le premier sujet venu afin de satisfaire ce besoin d'avoir une opinion quelconque qui est le propre de notre race.

A défaut de sujets plus sérieux, on racontait les histoires les plus étranges et les plus terribles ou les plus réjouissantes sur la nouvelle cour. Tantôt deux généraux s'étaient battus en duel et sans témoins dans les Tuileries; l'un des deux avait été percé d'un coup d'épée avant d'avoir tout à fait dégaîné... Tantôt... mais qu'importe? Ce n'est pas l'histoire de ce temps-là que je raconte, c'est celle Léa et la mienne.

Donc le succès de Léa retentit tout à coup comme une note de trombone ou de saxophone dans le silence universel.

La plupart des journaux, n'ayant pas d'autre pâtures se jetèrent sur celle-là.

Le petit journal le plus fameux de ce temps donna l'exemple. Pendant quinze jours il ne parla que de la beauté de Léa, de la noblesse de Léa, de la couleur des yeux de Léa, des ancêtres de Léa, et enfin il apprit à tous ses lecteurs que monsieur le marquis de Rochepont, gentilhomme fort riche et tout à fait dévoué à la monarchie des Bourbons de la branche aînée, s'était tiré un coup de fusil dans le cœur par désespoir de la résolution que Léa venait de prendre en entrant au théâtre...

Trois jours après, c'est-à-dire dans le numéro suivant, il rectifia son dire et annonça que le marquis de Rochepont avait en effet reçu deux ou trois chevrotines dans la cuisse, mais qu'il n'avait jamais eu l'intention de se suicider,— au contraire, et qu'il était probablement victime de quelque assassin.

Cela ne fut pas dit crûment, mais indiqué.

Or, qui pouvait avoir intérêt à faire tuer ou à tuer le marquis de Rochepont?

Là, suivant le journal, était le problème.

Et alors, pour éclaircir ce problème et préparer une solution claire et satisfaisante, on publiait une biographie complète du marquis et de la marquise de Rochepont, avec une notice historique sur les aïeux, en remontant jusqu'à la cinquième génération; puis on ajoutait une vue extérieure du château, le plan intérieur du même château, une description du grand escalier, sur lequel s'ouvraient,—bien en face l'une de l'autre,—les chambres du marquis et de la marquise... On cherchait à quel endroit l'assassin présumé avait dû se poster pour attendre sa victime...

Le troisième numéro ne fut pas moins intéressant que ceux qui l'avaient précédé, mais il disait tout le contraire.

De plus, et pour la satisfaction des lecteurs de faits divers, amateurs forcenés de rapts, d'adultères, de coups de poignard et d'empoisonnements, il annonçait qu'un de ses rédacteurs, le plus jeune, le plus fier, le plus beau, le plus actif, le plus fin, le plus intrépide, le plus dévoué au journal et au bonheur des abonnés, allait prendre le train express d'abord, puis des chevaux de poste, se rendre au château de Rochepont, interroger le blessé, les médecins, les paysans, la cuisinière, la gardeuse de dindons, la gardeuse de moutons, les quatre bouviers, le juge d'instruction de la ville voisine, plusieurs autres magistrats, le commissaire de police central, le commissaire cantonnal, le maire, son adjoint, le secrétaire de la mairie, le garde champêtre, le curé, le vicaire, deux religieuses de charité chargées de veiller au lit du blessé, six cents des plus proches voisins du marquis de Rochepont, et qu'alors il rendrait bon compte de tout aux abonnés et leur donnerait ainsi le moyen de se constituer en jury, si c'était leur fantaisie, et de juger sans appel le marquis, la marquise, les assassins présumés et n'importe qui...

Cet article fit sensation dans Paris, retentit en province, arriva jusqu'à Chateauroux, et enfin aux oreilles de monsieur de Rochepont.

Le fougueux et robuste gentilhomme gardait alors la chambre. Sa blessure, quoique très-grave, n'avait détruit aucun des organes essentiels à la vie. Il boitait un peu, mais très-peu, et cette boiterie même ne l'empêchait pas de vaquer à ses occupations ordinaires, c'est-à-dire de manger et boire comme un loup, de fouetter ses chiens, de crier dans sa maison, et même...

Mais cette dernière chose touchant de près au mur de la vie privée, construit il y a quelques années par le bon monsieur Guilloutet, je n'en dirai rien... Je repousserai même avec horreur le bruit qui courait que le joyeux marquis, vert-galant comme Henri IV, et bon

convive, ne dédaignait pas, en l'absence de la marquise, de trinquer avec sa cuisinière.

Après tout, aurais-je eu le droit de m'en scandaliser, moi qui venais de prendre sa place auprès de Léa?

C'était la faute du marquis de Rochepont. Je le savais bien. Léa me le répétait dix fois par jour. Je le croyais moi-même, et cependant, non, cependant je n'étais pas content. Les théories de madame la baronne de Korenberg sur l'amour libre, adoptées à mon profit par ma chère adorée Léa, ne mettaient pas ma conscience en repos. Que voulez-vous? J'étais né dans une famille bourgeoise, de parents respectables et respectés. Etait-ce atavisme ou influence des milieux.— comme on dit dans le patois scientifique du temps présent, — ce qui semble à la plupart des hommes une simple folie me faisait l'effet d'un crime, et je ne pouvais m'empêcher ni d'adorer Léa ni de la trouver criminelle.

On dit qu'en Espagne et en Italie, au siècle dernier, cette manière de penser n'était pas rare et qu'elle donnait à l'adultère un charme de plus... C'est possible. Peut-être les plus vertueux sont-ils sur cet article de l'avis de la belle duchesse de Lesdiguières, à qui l'un de ses amis disait :

— Aimez, si vous voulez, mais n'écrivez pas; la manie d'écrire vous perdra :

Et qui répondit fièrement :

— Où serait le plaisir, si je ne me perdais pas?

Les gens passionnés aiment le péril et le remords, et j'étais de ce nombre.

Enfin arriva le jour de l'expiation. Si elle s'était fait attendre assez longtemps, elle fut du moins complète.

A force de raconter l'histoire de Léa et du marquis de Rochepont, de la broder et de l'embellir tantôt avec son imagination, tantôt avec de faux renseignements, le journal qui semblait avoir pris à tâche d'avertir le marquis de son malheur (mais qui au fond ne s'occupait que d'exciter et de satisfaire la curiosité de ses abonnés), ce journal, dis-je, fut lu, distribué, commenté dans tout l'arrondissement de Châteauroux, et causa une émotion très-agréable à tous les habitants du pays.

On est toujours content, heureux et même un peu fier d'habiter un pays où il se passe quelque chose.

Le jour où l'Italien Orsini jeta ses bombes sur le passage de Napoléon III, j'ai vu des centaines de bourgeois — non certes des pires — qui se vantaient d'avoir assisté à l'épouvantable panique et au massacre de la foule innocente. Les uns étaient sur le boulevard au moment de l'explosion; d'autres étaient au coin de la rue Le Peletier; d'autres avaient fait le projet d'aller à l'Opéra ce jour-là, mais leurs femmes les avaient retenus; d'autres, — les plus favorisés, — s'étaient précipités au premier rang de la foule pour voir passer l'empereur, mais n'avaient pas réussi et s'étaient fait refouler par un garde municipal à cheval, qui même, — du fer de son cheval, — leur avait écrasé un cor; d'autres avaient eu le bonheur de passer dans la rue Drouot une demi-heure après l'explosion, et, sous la surveillance des sergents de ville, avaient pu contempler le champ de carnage encore couvert de morts et de blessés et le pavé souillé de sang... Enfin chacun essayait d'arracher une part de gloire à Orsini.

— L'homme est bête naturellement, disait un jour Sheridan.

— Heureusement, répliqua le joyeux chanoine Sydney Smith, la femme est plus bête encore.

Je reviens au marquis de Rechepont.

Dès qu'il eut appris par l'intermédiaire d'un ami (les amis sont faits pour cela et les voisins encore plus que les amis), dès qu'il eut appris, dis-je, les succès de Léa au théâtre, embouchés par les cent trompettes de la Renommée, ou, pour parler plus clairement, par cent feuilletons dramatiques de Paris et de la province, qui tous s'accordaient à vanter la beauté, le talent, la grâce, le génie, l'avenir de la ci-devant marquise, il fit atteler son tilbury, prit une paire de pistolets chargés, clopin, clopant courut à Châteauroux, entra dans le premier train qui filait vers Paris, et se présenta, vers six heures du soir, chez le vieux général Buchamor, qui s'attendait d'un jour à l'autre à cette visite, comme il me l'a dit plus tard.

— Où est Léa? demanda-t-il en entrant.

Buchamor répondit :

— Je ne l'ai pas vue depuis trois semaines.

En effet, comme le bonheur n'a pas besoin de témoins, Léa et moi nous avions cherché un logement à Passy, où loin des importuns et des curieux nous vivions dans cette solitude délicieuse qui fut le partage d'Ève et d'Adam.

Une seule personne eut notre secret et nous était trop dévouée pour le trahir (nous le croyions du moins), c'était Luce. Mais, comme je l'appris plus tard, elle l'avait révélé à Charles, qui en avait averti le marquis. Il s'en fallut de quelques minutes seulement qu'il ne nous surprît dans notre asile.

— Je vais, dit Rochepont furieux, les chercher au théâtre, où sans doute ils sont maintenant, elle et son amant. Venez-vous avec moi, général?

— Et quand vous les aurez trouvés? demanda le vieux Buchamor.

— Je les tuerai tous deux, s'écria le marquis de Rochepont : lui d'abord, elle ensuite...

— Pour lui, dit le général, je ne m'y oppose pas, ça le regarde; mais pour Léa, mon cher Rochepont, il faut y penser à deux fois. Je suis son tuteur, presque son père, responsable par conséquent de tout ce qui peut arriver; et vous comprenez...

(C'est le vieux Buchamor lui-même qui m'a raconté plus tard toute cette scène, et il ajoutait : — Sans vous vouloir aucun mal, mon cher Fontpertuis, je n'aurais pas été fâché qu'il vous arrivât quelque accident; car enfin, si Léa a fait des sottises, vous avez été son premier, son principal complice.)

Au reste monsieur de Rochepont promit assez facilement de se contenter d'une victime. La victime, bien entendu, c'était moi. Il demanda seulement au général de lui servir de témoin.

— Maintenant, reprit Buchamor, dînons tranquillement. Après dîner, nous sommes sûrs de les rencontrer l'un et l'autre au théâtre, et là vous ferez, mon cher ami, tout ce qu'il vous plaira de faire, excepté du bruit et du scandale. Je connais Fontpertuis; il vous prêtera le collet très-volontiers, étant de bonne race (son grand-père s'est fait tuer à Lutzen, à la tête d'un régiment de hussards de la garde); vous aurez le choix des armes. C'est bien le moins qu'on puisse demander dans votre position, et il en arrivera ce que Dieu voudra.

Rochepont consentit à tout; pourvu qu'on le mît en face de moi et qu'il pût me brûler la cervelle, il ne demandait rien de plus.

Un capitaine de cavalerie, son ancien camarade, fut choisi ou son second témoin, et tous trois s'en allèrent au théâtre avec l'intention formelle et la résolution bien arrêtée de me tuer, blesser ou estropier.

Pendant ce temps, sans aucune défiance, heureux comme un mari de deux jours, gai, joyeux, presque bavard, charmé de mon bonheur de la veille, pénétré de celui du jour, confiant dans celui du lendemain, je m'en allais doucement en fiacre avec ma chère Léa; je descendis, vers sept heures du soir, à la porte du théâtre; je lui donnai la main pour l'aider à descendre, je la conduisis à l'entrée des artistes, et une dernière fois j'entendis sa voix argentine, sa voix cristalline, sa voix pure, sa voix céleste me jeter cet adieu :

— Au prochain entr'acte, dans ma loge!...

En me retournant, au bout de trois pas, je me trouvai en face du général Buchamor et de deux autres messieurs, soigneusement boutonnés, que je ne connaissais pas.

Je saluai le général et je lui tendis la main avec cordialité.

Il la prit après quelque hésitation, la serra d'une façon significative, et me dit :

— Voici monsieur le marquis de Rochepont.

Je saluai machinalement, tant je fus étourdi de cette nouvelle; lui-même en fit autant, par un sentiment à peu près pareil ou plutôt par habitude d'homme bien élevé.

Buchamor reprit :

— Fontpertuis, vous devinez ce qui nous amène?

Je répondis avec un certain trouble :

— Non, général, mais...

— Eh bien ! venez avec nous dans un restaurant du boulevard ; nous demanderons un cabinet particulier et un souper, mais nous ne souperons pas, nous nous expliquerons sans bruit. Cela vaut mieux que de parler haut devant toute une salle de spectacle ou dans la rue. N'est-ce pas votre avis, Fontpertuis?

— Certainement, général, certainement.

— Et le vôtre aussi, Rochepont?

— Moi, répondit Rochepont, pourvu que je puisse brûler la cervelle à ce monsieur, tout le reste m'est égal.

— Patience, marquis, patience! interrompit Buchamor d'une voix grave ; chaque chose en son temps. La charrue ne doit pas marcher avant les bœufs. N'est-ce pas votre avis, Pancoupé?

Pancoupé, c'était le second témoin de Rochepont, le capitaine de cavalerie.

Il s'inclina en signe d'adhésion aux paroles de son général, et nous suivîmes Buchamor dans un restaurant où les garçons furent bien étonnés de voir que le général ne demandait que du vin de Champagne et des biscuits et s'enfermait avec nous pour causer plus librement.

Sans doute on nous prit pour des conspirateurs, mais la discrétion professionnelle empêcha tout commentaire. Après tout, pourvu qu'on boive, qu'on mange et qu'on paye, qu'importe au restaurateur ou à ses garçons?

Les raisons du combat furent expliquées en peu de mots ; elles n'étaient que trop évidentes. Les conditions furent réglées : un duel au pistolet, à mort ou du moins jusqu'à ce que l'un des deux combattants fût mis hors de combat. Rochepont, étant l'offensé, devait tirer le premier.

Le vieux Buchamor, voyant que j'étais de si bonne composition et craignant peut-être d'avoir quelque chose à se reprocher, essaya de retarder un peu.

— Vos témoins? dit-il.

Mais je l'interrompis.

— Mes témoins auront ordre d'accepter toutes vos conditions; monsieur de Rochepont est dans son droit.

— Mais, mille millions de bombes et de carabines! s'écria Buchamor, il faut se défendre, Fontpertuis.

Et je le vis tout prêt à prendre ma défense, plutôt que de me laisser égorger comme un agneau : ce fut sa propre expression.

Faut-il dire le fond, le double fond, le tréfond de ma pensée ?

Le voici :

Premièrement, j'avais envie de vivre, une envie sans égale ; car j'étais depuis trois semaines le plus heureux des hommes, par conséquent j'étais disposé à me défendre de mon mieux.

Secondement, je regardais le marquis de Rochepont avec ce remords intérieur qui dut saisir Troppmann lorsqu'on le mit en face des cadavres de ceux qu'il avait assassinés...

Après tout, quel tort avait-il envers moi?

Aucun.

Et quel tort n'avais-je pas envers lui?

De là un remords terrible.

J'aurais dû penser à cela plus tôt, n'est-ce pas?

Eh bien! oui, je l'avoue ; mais si cette pensée vint trop tard, elle n'en fut pas moins cruelle.

Enfin il fut convenu qu'on me donnerait jusqu'au lendemain, à midi, pour chercher des témoins, que nous irions au bois de Vincennes, et que l'affaire serait terminée avant deux heures ; car, ajouta sagement Pancoupé, j'ai une affaire importante, à trois heures, dans la rue Saint-Honoré.

Pendant qu'on réglait les conditions du combat, monsieur de Rochepont ne fut pas moins accommodant que moi, et ne parut préoccupé que d'une seule chose, — de la crainte que je voulusse éviter le duel. — Pour plus de sûreté, il m'aurait volontiers suivi jusqu'à chez moi ; mais le vieux Buchamor s'y opposa et dit qu'il répondait de moi corps pour corps.

A la fin, indigné de ce soupçon outrageant, je répliquai à Rochepont :

— Est-ce que vous me réserveriez le sort de monsieur Olivier d'Aubepeyre ?

Il pâlit, fronça les sourcils, serra les poings et répondit :

— Ce mot vous coûtera cher, monsieur, et vous ne vivrez pas assez pour le répéter... je vous le jure !

— Voyons, dit Pancoupé, nous ne sommes pas ici pour nous amuser, n'est-ce pas? Tout est bien fini, réglé, adjugé?... Alors je vous quitte. J'ai affaire dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville...

On le laissa donc partir, et Rochepont, seul avec le vieux Buchamor et moi, nous dit :

— Maintenant, je puis parler, nous voilà seul. Vous, général, vous avez droit de tout savoir ; vous êtes l'ami, le tuteur et presque le père de Léa... Vous, messieurs, vous avez le même droit, car je veux vous tuer demain, et vous n'aurez pas le temps de répéter mes confidences. Mais après tout je ne veux point que Léa me fasse passer, même à vos yeux, pour un assassin...

Il tira de son portefeuille un papier en forme de lettre, jauni et usé par le frottement, et le tendit au vieux Buchamor.

— Lisez, dit-il.

Le vieux répliqua :

— Lisez vous-même, Rochepont; je n'ai pas mes lunettes ou plutôt...

Et il avançait la main pour déchirer le papier, mais Rochepont le retira et me dit:

— Tenez, la coquine (c'est de Léa qu'il parlait) a dû vous raconter de moi mille mensonges et sans doute se donner pour une vertu sans tache ; lisez. Si par malheur je viens à être tué, je veux que vous sachiez à qui vous avez affaire. Ce sera ma vengeance.

Et je lus.

C'était un billet de Léa qu'elle avait adressé à monsieur d'Aubepeyre, et dans lequel, j'ai honte de le dire, je retrouvai toutes les ardeurs, toutes les félicités dont j'étais comblé moi-même depuis trois semaines. Elle l'avait aimé comme elle m'aimait, je n'en pouvais plus douter ; elle avait eu les mêmes tendresses.

— Vous avez bien lu, monsieur Fontpertuis ? dit Rochepont.

Je fis signe que j'avais lu.

Il remit le billet dans son portefeuille.

— Eh bien ! continua Rochepont, voilà ce qui a causé la mort d'Olivier d'Aubepeyre. Je me défiais déjà, je la faisais surveiller. Un matin, Charles, mon valet de chambre, me dit :

— Monsieur le marquis, pendant que vous étiez à Châteauroux, monsieur d'Aubepeyre est entré la nuit au château dans la chambre de madame.

Et il m'en donna des preuves que je ne puis pas dire.

Moi, furieux et ne voulant pas manquer ma vengeance, j'emmène Aubepeyre dans le bois, sous prétexte de chasser le sanglier ; je lui reproche sa perfidie, et avant qu'il ait le temps de se mettre en garde, je le tue. Oui,

je l'avoue, je l'ai tué. Eh bien! après? N'en auriez-vous pas fait autant, général?

Le vieux Buchamor garda le silence. Evidemment il approuvait la conduite de Rochepont, mais n'en disait rien par égard pour moi.

Le marquis se tourna vers moi et reprit :

— Vous, monsieur, vous serez plus heureux qu'Aubepeyre; vous êtes averti; vous pourrez vous défendre. D'ailleurs on ne recommence pas ce que j'ai fait ce jour-là.... Le papier que vous venez de voir, je l'ai pris dans la poche du gilet d'Aubepeyre après l'avoir tué à bout portant; il le portait sur son cœur, l'imbécile! Et Léa aujourd'hui va raconter à tout le monde, à vous, général, à vous, monsieur, que je suis un assassin, et qu'elle est innocente comme l'enfant qui vient de naître!...

Il éclata de rire en prononçant ces derniers mots, mais d'un rire plein de douleur et de colère.

Alors le vieux Buchamor lui dit :

— Je ne défends pas Léa. Elle est folle, comme d'ailleurs presque toutes les créatures de son sexe. Il y en a des milliers qui n'ont qu'une envie, c'est de tourner la tête aux gens et ne s'inquiètent pas de ce qui en arrivera. Qu'on se tue ou qu'on s'embrasse, ce n'est pas leur affaire. Mais enfin, vous, Rochepont, pourquoi, la connaissant comme vous la connaissez, êtes-vous assez fou pour courir après elle et assez furieux pour vouloir tuer Fontpertuis? De l'humeur dont elle est et dont je ne doute plus après ce que vous venez de nous montrer, il faut bien s'attendre qu'elle recommencera... Qui a bu boira, dit le proverbe. Après d'Aubepeyre, après Fontpertuis, il en viendra d'autres; car enfin une femme jolie ou laide, vieille ou jeune peut toujours faire des sottises... Comptez-vous garder à vue Léa ou tuer tout le monde?

Rochepont répliqua :

— Général, Aubepeyre a été le premier... Fontpertuis sera le second... S'il s'en présente un troisième, je le tuerai aussi, et ensuite un quatrième jusqu'à ce que j'aie cessé d'aimer Léa...

— Vous l'aimez? demanda le vieux Buchamor étonné, et mon étonnement, je l'avoue, surpassait encore le sien.

— Ah! dit Rochepont, je ne suis pas un raffiné, moi, ni un sentimental... Je ne veux pas que personne touche à Léa, voilà tout.

— Mais, reprit Buchamor, pourquoi avez-vous donné des sujets de plainte à Léa? Pourquoi vos servantes?...

— Mes servantes! répliqua Rochepont... Eh bien, après? De quel droit me défendrait-on, à moi qui suis jeune et qui ne me pique pas de vertu, ce qui était permis à de vieux et vertueux patriarches?

— Alors, dit le général, rendez à Léa sa liberté.

Sur ce mot, dix heures sonnèrent et le vieux Buchamor se leva :

— Mes amis, nous savons maintenant à quoi nous en tenir. Il est temps d'aller se coucher, chacun de son côté. Vous, Rochepont, à l'hôtel où vous êtes descendu; Fontpertuis, dans sa maison, et Léa, chez moi.

Rochepont voulut réclamer.

— Mon cher, continua le vieux Buchamor avec autorité, je ne veux pas que vous revoyiez Léa ce soir. Vous êtes jaloux, vous êtes furieux (je ne vous blâme pas, il y a vraiment de quoi); vous ne feriez que des sottises et peut-être quelque chose de pis. Prenez patience, croyez moi... Quand vous aurez tué Fontpertuis (si vous le tuez), vous serez un peu plus calme, et vous verrez mieux quel parti vous devez prendre... Si vous vouliez suivre mon conseil...

Ici Rochepont l'interrompit.

— Ah! général!...

Le vieux Buchamor leva les épaules.

— Vous voulez l'emmener, n'est-ce pas, et la confiner au fond du Berry? Eh bien! emmenez-la, faites-en tout ce qu'il vous plaira: je m'en lave les mains. Vous la détesterez, vous en serez détesté, vous serez horriblement malheureux l'un et l'autre; mais c'est votre affaire et non la mienne.

Puis, se tournant vers moi :

— Pour vous, Fontpertuis, si vous en réchappez, comme je l'espère et le désire; car, après tout, si l'on regarde l'histoire du pauvre d'Aubepeyre, votre cas, à vous, n'est pas pendable : que ceci vous serve de leçon... Ne courez plus après la femme d'autrui, c'est toujours une sotte chose... Si j'étais plus vertueux, je vous dirais que c'est une vilaine action. Les trois quarts du temps, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Si vous êtes tenté du diable, les filles de bonne volonté ne manquent pas dans la ville, et, même quand on les paye, elles coûtent moins cher que ces belles dames à qui l'on offre que des bouquets, mais qui vous prennent un trésor plus précieux que l'argent; je veux dire le temps et la vie... Adieu, mes amis; à demain, midi, porte de Saint-Mandé.

Nous nous séparâmes tous trois sur le boulevard, et il alla chercher Léa au théâtre.

XXVI

Rien ne peut donner une idée du désespoir où je tombai quand je me vis seul.

Tout mon bonheur s'écroulait à la fois. Quelle que fût l'issue du duel du lendemain, Léa était perdue pour moi. Si Rochepont était tué, oserais-je vivre auprès d'elle, oserait-elle aimer encore le meurtrier de son mari? Dans quel désert serions nous forcés de cacher ces funestes amours?...

Et cependant le mal était sans remède. Il fallait que l'un des deux fût tué, le mari ou l'amant, Rochepont ou moi. Je sentais bien que le marquis de Rochepont ne se battrait pas au premier sang, comme Letranchant d'Escarbouillac, par amour-propre, pour amuser la galerie, pour se faire une réputation d'homme terrible et doubler pendant quelques jours le tirage de son journal. Rochepont était jaloux et violent. Il voulait me tuer; il me tuerait à coup sûr, si je ne prenais les devants en le tuant moi-même... Fâcheuse perspective, car enfin un mari n'est pas un adversaire ordinaire. Tuer un homme à qui l'on a pris sa femme n'est pas facile : si la main ne tremble pas, la conscience n'est pas rassurée. N'a pas qui veut le cœur de don Juan.

De là des remords tardifs et inutiles; mais ces remords même étaient la moindre partie de mon supplice. A mon tour, je connaissais la triste, la sombre, l'amère jalousie.

Donc Léa (je n'en pouvais douter, ayant vu le billet écrit de sa main que Rochepont avait saisi sur d'Aubepeyre mourant), Léa, ma céleste Léa, avait aimé avant moi un autre que moi. Donc, elle avait eu pour d'Aubepeyre les mêmes bontés que pour moi! Cette divine créature l'avait aimé comme elle m'aimait, comme elle avait aimé peut-être Letranchant d'Escarbouillac et, qui sait? d'autres encore!

A cette horrible pensée, je me sentais plein de fureur et de mépris. J'aurais voulu poignarder Léa, poignarder Escarbouillac, me poignarder moi-même. Chose bizarre! Rochepont, le seul qui voulût me tuer, était aussi le seul contre lequel je n'eusse aucune haine. C'est qu'il était dans son droit, celui-là, et je pense aussi, c'est que son malheur était encore plus complet que le mien.

Au milieu de ces réflexions, j'arrivai à Passy, où Luce m'attendait et parut fort troublée en me voyant.

— Où est madame? demanda-t-elle d'abord.

Et, comme je ne répondis pas :

— Ah! monsieur, s'écria-t-elle, il est arrivé quelque malheur.. Je m'en doutais bien quand j'ai vu monsieur le marquis...

Je l'interrompis brusquement :

— Vous avez vu le marquis, Luce?... quel jour.

— Aujourd'hui.

— A quelle heure ?

— Cinq minutes après que monsieur et madame sont sortis pour aller au théâtre... Il est arrivé comme une bombe. Il croyait d'abord que madame était cachée dans la maison, et il a ouvert ou enfoncé toutes les portes et toutes les armoires. Il a fallu le laisser faire, tant il me faisait peur avec son pistolet... Moi, voyant ça, j'ai dit :

— Que cherchez-vous, monsieur le marquis.

Il m'a répondu en jurant comme un damné :

— Je cherche cette coquine et son amant ! Et si je les trouve !...

Là, il a fait le geste de tout tuer. Ah ! monsieur, c'était effrayant.

Alors j'ai dit pour le faire partir :

— Madame la marquise est au théâtre.

Sur ce mot, il est sorti, et moi, j'ai vite pris l'omnibus pour avertir madame de l'arrivée de monsieur le marquis.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle, monsieur ? Mais je ne l'ai pas vue ! Quand je suis entrée chez la concierge du théâtre, la vieille m'a dit : « Qu'est-ce que vous venez faire ici ? » Vous savez monsieur, les concierges, c'est toujours poli et bien élevé au fond, mais ça prend des airs d'autorité comme un sous-préfet et ça vous demande vos passe-ports comme un gendarme.

Alors j'ai répondu bien poliment :

— Laissez-moi passer, madame la concierge, c'est pour parler à madame. Une chose pressée.

Elle m'a dit :

— Madame ! Quelle madame ?... Elles sont là un tas de madames à qui un tas de gens veulent toujours dire des choses pressées. Voyons, est-ce un bouquet ? Est-ce une lettre ? Pour qui ?

— C'est madame Léa que je veux voir.

Alors elle s'est mise à crier :

— Ah ! je te reconnais maintenant ! C'est toi la femme de chambre ? Eh bien ! tu peux entrer, tu seras bien reçue !

Et elle a levé en l'air son balai.

Moi, d'abord, j'ai voulu me sauver, mais elle a fermé la porte de la loge en appelant son mari au secours. Le mari est arrivé, qui est un petit vieux tout ratatiné, méchant comme un cerf. Puis le beau-frère, qui est pompier et bel homme ; il a servi dans les carabiniers. Puis l'allumeur du gaz, un grand maigre, qui a le nez rouge comme un coquelicot. Puis tous les autres, et je crois qu'ils était plus de cinquante qui faisaient du bruit comme cinq cents. Tous me demandaient :

— Où est Léa ?

Et moi je répondais :

— Je ne sais pas : je venais pour le demander.

Enfin on est allé chercher un vieux monsieur, celui que les autres appelaient « le père Froment, » et tout le monde lui a expliqué à la fois que j'étais la femme de chambre de madame, et que je n'en savais pas plus qu'eux.

— Le vieux monsieur, continua Luce, m'a regardée longtemps, puis il s'est fourré dans le nez une pincée de tabac et il a dit :

— Toutes les femmes sont folles.

Alors une des dames qui étaient là s'est fâchée et lui a crié :

— Père Froment, ce que vous dites là est malhonnête !

Il a répondu :

— Malhonnête, c'est possible; mais pour vrai, c'est certain. Entendez-vous, Zerline ?

Et alors madame Zerline allait se fâcher, quand il a dit :

— Ce n'est pas tout ça... Qu'est-ce que cette fille vient chercher ici ?... Sa maîtresse... Eh bien ! elle est partie.

J'ai demandé :

— Avec qui, monsieur ? avec qui ?

Il a répondu :

— Avec qui ?... Qu'est-ce que ça me fait et à toi aussi ? Avec son mari, son amant, son beau-père, son beau-frère, sa belle-mère, le Grand-Turc ou le commissionnaire du coin... Elle est partie, voilà l'essentiel... Partie ! le jour de la plus forte recette que nous ayons faite depuis cinq ans !... six mille trois cent cinquante francs ! Ce serait à s'arracher les cheveux de désespoir, si l'on croyait qu'ils repousseront le lendemain... Avec ça le public s'impatiente. Il est venu pour voir Léa, il veut voir Léa, ce public, et il a raison, il a droit de voir Léa.

Alors j'ai entendu un grand bruit de pieds et de sifflets dans la salle. Un autre vieux monsieur, jaune comme un coing et, outre sa jaunisse, pâle comme un mort, est venu en courant. Il a dit :

— Père Froment, qu'est-ce que nous allons faire ?

L'autre a levé les épaules et répondu :

— C'est bien simple, monsieur le directeur. Il faut faire ce que je faisais au théâtre de la Rochebricon quand le public n'était pas content : il faut offrir de rendre l'argent.

Le monsieur jaune a crié :

— Rendre l'argent ? jamais de la vie !

— Plutôt mourir, n'est-ce pas ? a répliqué le père Froment.

Et, entre haut et bas, il a ajouté :

— Quel oison ! il ne comprendra jamais rien à rien !

Et ensuite :

— Qui est-ce qui vous parle de rendre l'argent ?

— Vous, a dit le monsieur jaune, qui voulez que je l'offre au public.

— Eh bien ! a repris le père Froment, à votre âge, vous ne savez donc pas la différence entre offrir une chose et la donner réellement ? Vous n'avez donc jamais offert à une dame de l'aimer éternellement ?

— Oh ! si, souvent, très-souvent, a répondu le vieux monsieur jaune d'un air malin qui lui allait comme une bague à un dindon. Madame Zerline, derrière lui, en éclatait de rire et lui faisait les cornes.

— Eh bien ! a dit le père Froment ; l'offre de rendre l'argent au public, c'est comme l'offre d'aimer éternellement la dame, c'est une politesse qu'on fait au public et à la dame ; et tous les deux savent bien à quoi s'en tenir.

Alors le vieux monsieur jaune a répondu :

— Si c'est comme ça... Mais vous m'en répondez, père Froment ?

L'autre a dit :

— J'en réponds si bien, que j'offre de vous acheter votre recette à moitié prix.

Voyant ça, le monsieur jaune a refusé de la vendre ; il a promis seulement une gratification de cinquante francs, si le père Froment réussissait.

Alors le père Froment est sorti en disant :

— Je vais faire l'annonce, faites lever le rideau.

Et tout le monde l'a suivi.

Le pompier qui était à côté de moi m'a dit :

— Mademoiselle Luce, vous n'avez jamais vu les coulisses, je parie ?

Moi, j'ai répondu :

— Non, monsieur le pompier.

Alors il a frisé sa moustache :

— C'est le moment de les voir. Si vous saviez comme c'est beau !

Moi, qui pensais toujours à madame, j'ai répondu :

— Non, monsieur le pompier, je n'ai pas le temps aujourd'hui ; ce sera pour une autre fois.

Il m'a répliqué :

— Mademoiselle Luce, qu'est-ce qui vous empêche ?

Alors j'ai dit :

— Il faut que je retrouve madame.

— Eh bien ! qu'il a dit, nous la chercherons ensemble.

Ça m'a décidée. Je l'ai suivi derrière la scène, où le

père Froment s'avançait en saluant trois fois les messieurs et les dames du parterre et des loges.

Ah! si vous aviez entendu, monsieur, le bruit qu'on faisait!... On aurait cru que toutes les bêtes de la création étaient enfermées dans une grande boîte et criaient ensemble pour en sortir... Puis, quand on a vu que le père Froment allait parler tout le monde a soufflé: Chut! chut!

Alors il a mis la main sur son cœur et il a dit... Attendez donc que je me rappelle ce qu'il a dit... Ah! voilà:

Il a dit qu'il avait l'honneur et le regret d'annoncer qu'un terrible accident venait de retarder et peut-être empêcherait l'entrée en scène de madame Léa; qu'on espérait que cet accident n'aurait pas de suite, et que madame Léa pourrait reprendre son rôle vers le troisième acte; qu'elle n'était pas encore bien remise des suites de son émotion, mais que les médecins répondaient de tout...

Là, le père Froment a été couvert d'applaudissements.

Il a fait signe qu'il avait encore quelque chose à dire; il a salué une quatrième fois pour annoncer que si le public le désirait, on rendrait l'argent.

Tout le monde a crié:

— Non! non!

Il a encore salué, et il a demandé l'indulgence du public pour une demoiselle qui s'offrait à remplacer madame Léa au pied levé, comme il disait. On a crié:

— Oui! oui! Bravo!

Et l'on a baissé la toile.

Alors le pompier m'a dit:

— Un malin, celui-là, le père Froment! et une fière platine! J'ai connu des colonels, des généraux, — mieux que ça, — des maréchaux de France commandant en chef des armées de cent mille hommes; eh bien! pour ce qui est de s'expliquer en public et d'entortiller tout le monde, il leur aurait damé le pion.... Ça, voyez-vous, mademoiselle Luce, c'est un don de la nature et de l'Être suprême, conséquemment et supérieurement à quiconque.

Là-dessus j'ai dit:

— Vous avez raison, monsieur le pompier.

Et j'ai voulu m'en aller à mes affaires. Il a voulu me retenir; je me suis sauvée, et me voilà.

On s'étonnera peut-être que j'aie écouté avec tant de patience le discours de Luce et le récit de ce qui s'était passé au théâtre en l'absence de Léa.

La vérité, c'est que j'écoutais à peine, tant j'étais troublé par la fuite de Léa, l'arrivée de son mari, et par ce duel à mort qui ne me laissait d'autre alternative que d'être tué, chose toujours désagréable au plus brave, ou, ce qui est pire encore, de tuer un homme à qui je venais de faire un tort irréparable.

Dans cette situation morale, la bonne Luce aurait pu parler longtemps sans être interrompue.

C'est elle-même qui s'étonna de mon silence et me demanda:

— Monsieur que faut-il faire!

Je répondis:

— Luce, il faut vous coucher; il est près de minuit. Demain nous aurons sans doute des nouvelles de madame.

Et je me retirai dans ma chambre, non pour dormir, je n'en avais guère envie, mais pour me livrer tout entier à mes réflexions.

XXVII

Le lendemain, de grand matin, je sortis pour chercher des témoins.

Le premier fut mon ami Lenoir, toujours prêt à me rendre service, à quelque heure que ce fut.

Quand j'eus raconté mon histoire et l'objet de ma visite:

— Ah! dit-il, le peintre te l'avait bien prédit.

Et comme je paraissai fort triste:

— Voyons, n'aie pas peur que je te fasse un sermon, ce n'est pas le moment; mais, quand tu seras hors d'affaire, apprête-toi à écouter ma harangue... Quel est ton second témoin?

— Je viens te prier de le chercher avec moi.

— Diable! pour un duel à mort, ce sera difficile. Avec la jurisprudence actuelle, qu'on vous applique comme on veut, quand on veut, et qui va depuis cinquante franc d'amende jusqu'à la peine de mort, les témoins deviennent rares dans les affaires sérieuses.

Il réfléchit un instant et s'écria tout à coup;

— J'ai ton homme?

— Qui?

— Saint-Tropez, parbleu! le fier Saint-Tropez, l'un des plus terribles guerriers du monde; Saint-Tropez, qui s'est mesuré avec tous les maîtres d'armes de Paris et tous les amateurs étrangers; Saint-Tropez, dont le jeu fin, serré, ardent, élégant, fougueux et plein de sang-froid tour à tour, fait l'admiration des connaisseurs; Saint-Tropez, Saint-Tropez enfin, qui ne s'est jamais battu que dans les salles d'armes, parce qu'il est comme le soldat gascon qu'on voulait mener sur le terrain et qui disait:

— Je ne veux pas me battre, mon lieutenant me l'a défendu; quand je me bats, je tue toujours mon homme.

Voilà quel est Saint-Tropez.

— Eh bien! dis-je, prenons Saint-Tropez.

Et sans perdre une minute, nous allâmes trouver ce guerrier redoutable.

Il demeurait dans un appartement de garçon de la rue de la Rochefoucauld, vivant noblement et sans rien faire, comme un vrai gentilhomme qu'il était, du chef de son père et de sa mère.

Au premier coup de sonnette, le valet de chambre ouvrit et nous pria d'attendre dans une pièce qui tenait à la fois du salon, du fumoir, de la salle d'armes et du cabinet de travail. Quelques meubles de chêne sculpté, imitant l'antique; une panoplie merveilleuse, où se mêlaient les armes de tous les pays, depuis l'arc et les flèches empoisonnées du sauvage jusqu'au révolver le plus perfectionné: un superbe divan turc, des pipes encore plus turques et surtout mieux ornées que le divan. Un buste en marbre de Zerline, décolletée et souriante, donné par l'original, disait une inscription placée au bas du piédestal; une table que couvraient quelques romans nouveaux et deux boîtes à cigares; enfin quelques fauteuils recouverts de tapisserie: voilà le mobilier de ce jeune seigneur.

Comme je regardais les armes avec attention, il entra.

C'était un bel homme, de trente-cinq ans environ et de magnifique encolure, fait pour charmer une reine, une impératrice, ou même une simple altesse royale. Sa moustache noire ressortait vigoureusement sur un teint pâle et mat. Il paraissait content de lui, des autres et de toute la nature. Du reste, peu d'esprit, et seulement ce qu'il fallait pour répéter les mots du voisin et se les approprier.

Après que Lenoir nous eut présentés l'un à l'autre, en exposant l'objet de notre visite, Saint-Tropez secoua la tête d'un air grave et dit:

— Diable! diable!

Et comme il vit que je craignais de le voir me refuser son ministère, il ajouta plus gravement encore:

— Saperlipopette! ce n'est pas un jeu d'enfant, cela!

Puis, craignant à son tour de ne pas me paraître à la hauteur des circonstances, il prit d'un air crâne et belliqueux:

— C'est égal, le vin est tiré, il faut le boire... Comment appelez-vous le mari?

— C'est le marquis de Rochepont.

— Marquis de Rochepont? Je crois connaître toute la

noblesse de France, et cependant je ne connais pas celui-là... Où donc perche-t-il?...

— En Berry, dit Lenoir.

— Ah! ah! c'est donc un Rochepont de Cardéran ou un Rochepont de Cardapoil?

— Je pense, répondit Lenoir, qui vit que je commençais à perdre patience, je pense que c'est un Cardéran, mais je ne mettrais pas ma main au feu que ce n'est pas un Cardapoil. Au reste...

— Oui, oui, c'est cela, reprit Saint-Tropez, nous lui demanderons son nom quand nous l'aurons couché dans la poussière... Et la dame? qu'est-elle devenue?

— La dame, c'est Léa.

— Qui? Léa? la célèbre Léa, celle qui a pris la fuite hier au soir?

— Précisément celle-là même.

Le gentilhomme Saint-Tropez se tourna de mon côté, et me dit avec une gravité qui m'aurait bien fait rire dans un autre moment:

— Mon compliment, monsieur Fontpertuis, mon compliment! Léa vaut bien que deux hommes d'honneur se coupent la gorge à cause d'elle... Comment! c'est Léa, et je n'en savais rien! Mais alors c'est vous qui êtes cause que la représentation du *Demi-Monde* a été manquée hier soir au théâtre ***, que le public a sifflé, que le père Froment a offert de rendre l'argent, que le public parisien, toujours bénévole, a refusé; qu'une petite fille assez mal vêtue, mais pas très-laide, est venue ânonner le rôle de la baronne d'Ange; que j'ai perdu ma soirée, car je n'étais venu au spectacle que pour voir cette beauté déjà célèbre, que j'ai laissé voir ma mauvaise humeur à la petite *Chose*, qui avait bien voulu me tenir compagnie; qu'elle m'a cherché querelle et appelé *muffe*, ce qui est son épithète favorite, que je l'ai plantée là pour lui donner une leçon de politesse; qu'elle a pleuré, crié, voulu m'égratigner; qu'ensuite elle s'est mise à rire et m'a menacé de me quitter pour un Anglais, qui depuis longtemps lui fait la cour à coup de guinées; que je l'ai envoyée promener, qu'elle y est allée sur-le-champ, et que finalement je suis veuf ou célibataire ce matin, contre mon habitude?...

Ici Saint-Tropez retroussa sa moustache.

Je lui fis mes excuses, comme je le devais, pour tous les accidents dont j'avais été cause et surtout pour le dernier, — espérant pourtant que la petite Chose ne serait pas trop longtemps cruelle et que je n'aurais pas à me reprocher le désunion de deux cœurs si bien unis.

— Pour ça, reprit Saint-Tropez, n'en ayez ni regret ni remords; elle m'ennuyait et je suis bien aise d'avoir trouvé l'occasion...

Il fit une pause et ajouta:

— Qu'est devenue Léa? L'avez-vous cachée? Son mari l'a-t-il enlevée, égorgée?

J'avouai que je n'en savais rien, mais que j'espérais que le général Buchamor la retrouverait et la protégerait contre la fureur de son mari.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Lenoir, allons déjeuner.

— Aussi bien, ajouta Saint-Tropez, les jolies femmes sont comme les pièces de vingt francs: elles trouvent toujours un propriétaire.

Quoique mon nouvel ami fût assez choquant dans ses discours, je ne jugeai pas à propos de le contredire; j'avais trop besoin de lui ce jour-là. Nous allâmes donc tous trois déjeuner sobrement, mais solidement, au restaurant de la porte de Saint-Mandé, afin d'être tout portés sur le lieu du combat.

XXXVIII

Je m'efforçai, à cause de Saint-Tropez, de garder un air libre et riant pendant le déjeuner; au fond cependant j'étais très-inquiet.

Qu'était devenue Léa? S'était-elle enfuie? Avait-elle quitté Paris? Avait-elle cherché un asile chez le vieux Buchamor? Avait-elle été surprise et rejointe par son mari?

Ce qui m'inquiétait le plus, c'est qu'en comparant l'heure où je l'avais quittée et celle de la représentation, je voyais trop bien qu'elle avait dû fuir presque aussitôt après la rencontre malheureuse que j'avais faite du vieux Buchamor et de Rochepont. Quelqu'un l'avait donc avertie de l'arrivée de son mari. Mais qui? Car assurément ce n'était pas Luce, dont le récit naïf et circonstancié prouvait assez l'innocence.

Au milieu de ces inquiétudes midi sonna. Nous sortîmes du restaurant en allumant un cigare, et nous vîmes le vieux Buchamor qui venait au-devant de nous avec le marquis de Rochepont et le capitaine Pancoupé, tous trois à cheval.

— Je connais à trois cents pas d'ici, dit Saint-Tropez après les saluts d'usage, une clairière excellente pour ce que nous voulons faire. J'y ai déjà conduit mon ami le comte Teodoro Bolognese, de Naples, celui qui fut tué si malheureusement en 1855 par d'Aubignac, alors lieutenant dans les guides. Ils se prirent de querelle, je ne sais comment, pour une petite fille dont ils avaient envie l'un et l'autre et qui leur donnait des espérances à tous deux. Je ne sais comment l'affaire s'enmancha. Il y eut des soufflets donnés. Par qui? à qui? Je ne me rappelle pas... Mais le lendemain d'Aubignac amena ce pauvre Teodoro sur le terrain et le perça d'un coup d'épée dans le cœur; l'autre tomba roide mort.

Lenoir, à qui ce récit semblait de mauvais augure pour moi-même, leva les épaules pour avertir Saint-Tropez d'interrompre là son histoire; mais Saint-Tropez, qui était en veine et qui se croyait narrateur achevé, ne tint aucun compte de ses signes et continua:

— Au reste, ce n'est pas ma faute; j'avais bien averti Teodoro. Je lui dis: Mon cher, je connais d'Aubignac; c'est un garçon froid et ferme, qui ne fera ni feinte ni rien, qui ne vous attaquera pas, qui vous laissera attaquer tant qu'il vous plaira, et qui tout à coup, quand vous serez bien lancé, tendra le fer et vous embrochera d'un coup. Faites bien attention, soyez toujours sur vos gardes, et, pour Dieu, ne précipitez rien... Ah! bah! c'est comme si j'avais parlé chinois à un Algonquin. Teodoro n'eut pas plutôt l'épée en main qu'il se lança sur d'Aubignac comme un taureau sur un toréador. L'autre, comme je l'avais prédit, tendit le fer... Le temps d'avaler un verre de vin, et le pauvre Teodoro fut flambé... C'était un grand et beau garçon qui méritait mieux; mais, que voulez-vous? son heure était venue.

Ici Saint-Tropez allait enfiler une autre histoire, mais le vieux Buchamor l'arrêta:

— Où est la clairière? demanda-t-il.

— Nous y sommes, répliqua Saint-Tropez.

En effet, nous étions arrivés.

Alors le général s'approcha de moi et me dit:

— Fontpertuis, où est Léa?

Je lui racontai qu'elle avait disparu. Cette nouvelle l'inquiéta autant que moi; il craignait qu'elle n'eût mis ses menaces à exécution et qu'elle ne se fût donné la mort.

— Hier soir, après vous avoir quittés, Rochepont et vous, me dit-il, je courus au théâtre. Tout le monde était en rumeur et demandait comme nous: Où est Léa? Je rentrai chez moi, espérant qu'elle serait venue me

demander un asile. Personne ne l'avait vue. J'allai chez madame de Korenberg, que je soupçonnais depuis longtemps d'encourager ses folies pour la brouiller avec son mari et surtout avec moi. Madame de Korenberg me jura qu'elle ne l'avait pas vue depuis trois semaines et me parut sincère...

Comme il en était là de son discours, et commençait à mesurer la distance de dix pas à laquelle il était convenu que nous serions placés, le marquis de Rochepont et moi, Lenoir s'écria tout à coup :

— Général ! général ! voici Frédéric, qui vient à cheval et au galop ; on dirait qu'il apporte des nouvelles.

Frédéric, c'était le valet de chambre du vieux Buchamor. Il tenait en effet deux lettres, l'une pour moi, l'autre pour son maître. Je reconnus l'écriture de ma chère Léa.

Je déchirai plutôt que je n'ouvris l'enveloppe et je me hâtai de lire.

Voici cette funeste lettre :

« Mon bien-aimé, quand tu recevras cette lettre,
» j'aurai cessé de vivre... Adieu, cher bien-aimé ; à toi,
» ma dernière pensée et mon dernier baiser.

» Ta Léa. »

A ces mots, il me sembla que je recevais au cœur un coup si violent qu'une balle aurait à peine fait une blessure plus cruelle.

— Eh bien ! qu'as-tu donc ? demanda Lenoir, qui me vit pâlir.

— Tiens, lis.

Et je lui tendis la lettre.

Il ne fut guère moins ému que moi. Cependant il n'oublia pas son devoir de témoin et s'écria :

— Messieurs, ce duel est inutile ; Léa est morte.

— Morte ! dit Rochepont, frappé de stupeur.

— Oui, morte en effet, répéta le vieux Buchamor. La lettre de Fontpertuis et la mienne sont ses derniers adieux. Voici ce qu'elle m'écrit :

« Je vous l'avais bien dit, mon vieil ami, que si
» monsieur de Rochepont essayait de se rapprocher de
» moi, je le fuirais jusque dans les bras de la mort...
» Vous n'avez pas voulu me croire, vous l'avez rappelé
» malgré moi ; qu'il soit content, je vais mourir...
»... Vous souvenez-vous, général, de ce poignard orné
» de pierreries qui perça le cœur de votre chère Begum
» et que je vous demandai un jour par forme de plaisan-
» terie... Vous me l'avez donné, croyant à une fantaisie
» de femme. Mon vieil ami, c'était pour moi la déli-
» vrance. Je ne vous reproche rien puisque je vous
» devrai le repos éternel. Adieu.

» Votre Léa. »

— Qui t'a remis ces lettres? demanda le vieux Buchamor à son valet de chambre.

— C'est madame la marquise elle-même, répliqua Frédéric, épouvanté lui-même des nouvelles qu'il avait apportées sans le savoir.

— Elle est donc venue chez moi ?

— Oui, monsieur, un quart d'heure après votre départ. Elle était très-pâle, avec des yeux brillants, comme si elle avait eu la fièvre. Elle est entrée dans le cabinet de travail de monsieur, comme elle en avait l'habitude ; elle a écrit ces deux lettres, et m'a dit de monter à cheval et de vous les apporter au galop, qu'il s'agissait d'empêcher mort d'homme. Puis, quand je suis sorti, j'ai entendu qu'elle poussait le verrou derrière moi.

Je suis revenu, j'ai frappé à la porte ; elle n'a pas répondu. J'ai entendu le bruit d'un corps qui tombait sur le plancher. J'ai voulu ouvrir : la porte, qui est en chêne, a résisté. J'ai appelé le concierge, la cuisinière et les autres domestiques : personne n'a osé enfoncer la porte. Alors je suis vite monté à cheval pour vous apporter ces lettres et vous avertir de ce qui était arrivé, et me voilà.

Pendant ce récit, le vieux Buchamor frappait du pied avec impatience ; enfin il se tourna vers Rochepont et lui dit brusquement :

— Vous voilà content, je suppose. Il n'y a plus rien à faire ici, allons-nous-en.

Mais Rochepont ne l'entendait pas ainsi.

— Non, général, répliqua-t-il, je ne m'en irai pas avant d'avoir eu satisfaction de ce Fontpertuis. Que Léa vive ou meure, je ne veux pas qu'il puisse lui survivre.

Buchamor fit un geste de colère.

— Vous le voulez ? reprit-il.

— Oui, je le veux.

— C'est votre avis aussi, Pancoupé ?

— C'est mon avis, dit Pancoupé, qui ne voulait pas sans doute avoir été dérangé inutilement.

— Moi, ajouta Saint-Tropez, qui était grand juge en matière de querelles d'honneur, je pense que monsieur le marquis de Rochepont est dans son droit et que nous ne pouvons pas lui refuser la réparation qu'il nous demande.

— Belle réparation ! dit Lenoir à demi-voix. L'honneur du marquis aurait là une belle reprise.

Mais en face des deux autres témoins, il n'osa pas soutenir plus hardiment son opinion pacifique.

Quant à moi, comme j'étais l'offenseur et non l'offensé, je me tins, ainsi que je devais le faire, à la disposition de mon adversaire.

— Eh bien ! s'écria le vieux Buchamor, puisque vous le voulez tous, puisque Rochepont veut du sang, puisque ces deux fous vont s'égorger pour une folle, qui même ne peut plus être à aucun d'eux, allez et faites vite. J'ai hâte d'enterrer l'un des deux pour aller retrouver ma pauvre chère Léa.

C'est avec ces paroles encourageantes qu'on nous mit, Rochepont et moi, en face l'un de l'autre, à dix pas de distance, et que le général donna le signale de faire feu.

Malheureusement Rochepont, étant l'offensé, avait le droit de tirer le premier, et mes témoins ne cherchèrent même pas à le lui disputer.

Il tira donc, et si juste que je reçus la balle au milieu de la poitrine, à un millimètre du cœur, comme le fit observer le savant chirurgien aux soins de qui je dus la vie.

Je tombai, sans avoir le temps de riposter, et je perdis connaissance presque aussitôt. Je ne vis donc pas ce qui se passa, mais Lenoir me l'a raconté.

Pendant qu'on me transportait dans le fiacre qui nous avait amenés, mes témoins et moi, Rochepont voulut remonter à cheval et prendre seul le chemin de Paris.

Le vieux Buchamor l'arrêta.

— Mon ami, lui dit-il, voici le second que vous tuez. Je vous engage à vous en tenir là. Après d'Aubepeyre, Fontpertuis... Encore si ça empêchait ou réparait quelque chose. Mais Léa, si elle vivait encore, recommencerait, c'est certain. Voudriez-vous la tuer à son tour ou couper la gorge à un troisième ?

— Moi ? répliqua Rochepont ; non, général. Vous avez raison : c'est assez de deux. Que Léa vive ou meure, je m'en soucie comme un poisson d'une pomme... Mais ça m'indignait de voir qu'elle me déshonorait devant tout Paris, et, ma foi ! je ne veux pas qu'on puisse rire de moi.

— Ça, dit Pancoupé, c'est raisonnable.

— C'est si raisonnable, reprit le vieux Buchamor, que je m'engage pour elle, si elle vit encore, à lui faire quitter votre nom. De votre côté, vous lui rendrez sa dot.

— Avec plaisir, dit Rochepont. Quand j'ai vu tout à l'heure tomber ce malheureux Fontpertuis, qui peut-être n'a pas dix minutes à vivre, je me suis dégoûté d'elle pour jamais et j'ai fait vœu de ne jamais la revoir. Quant à sa dot, vous savez, général, que je ne la gardais que pour obliger Léa à revenir au logis ; je la lui rendrai donc dès demain. Adieu, général. Je partirai

dans quelques jours pour Châteauroux. Merci du service que vous m'avez rendu ; merci, Pancoupé. A charge de revanche.

Et il s'éloigna.

— Il aurait mieux fait de prendre ce parti-là hier au soir, dit Buchamor.

En même temps il s'occupa, de concert avec mes deux témoins, de me faire transporter chez moi ; puis remontant à cheval, il courut au galop jusqu'à son hôtel pour savoir si Léa était morte ou vivante.

XXIX

Elle vivait par bonheur, comme je l'appris plus tard. Il est vrai pourtant qu'elle s'était frappée, comme elle l'avait annoncé, du poignard de la Begum, et, comme disait mon ami Lenoir, qui était un sceptique, le poignard et les pierreries n'avaient pas été pour peu de chose dans cette tragique résolution. Il y a des genres de mort dont une femme poétique ne voudrait à aucun prix, à cause des ridicules grimaces et convulsions dont ils sont accompagnés. Mais le poignard d'Hermione, de Monime ou de Juliette n'est pas sans charme pour les imaginations romanesques.

Est-ce la beauté du poignard qui décida Léa ? Est-ce l'impossibilité de vivre avec le marquis de Rochepont ? L'un et l'autre probablement, car, si j'en juge par ce qui suivit, l'amour y fut pour peu de chose.

Relevée par le vieux Buchamor, qui fit enfoncer la porte de son cabinet, où elle s'était enfermée, Léa fut déposée sur un lit, et le chirurgien, après avoir examiné a blessée, déclara que la blessure, bien que dangereuse à cause du sang perdu, n'était pas mortelle.

Léa reçut cette nouvelle avec indifférence et se laissa panser sans paraître se soucier de vivre ou de mourir. Le général voulut lui cacher le résultat du duel, craignant sans doute quelque émotion funeste à sa propre guérison ; mais elle en fut instruite dès le premier jour par madame de Korenberg et n'en parut pas trop émue. Dix jours plus tard, elle était sur pied et, dans le plus savant négligé du monde (au dire de Lenoir), elle recevait les visites de la moitié de Paris.

Car on juge bien que ce duel et ce suicide ne passèrent pas inaperçus.

Tous les journaux en parlèrent pendant une semaine. Un feuilletoniste illustre, lassé d'analyser des vaudevilles et de raconter aux abonnés que le *Chapeau de paille d'Italie* est un des chefs-d'œuvres de l'esprit humain, feignit de croire ue Léa était morte de sa blessure, afin d'avoir un prétexte pour écrire son oraison funèbre.

« ...Elle a été coupé dans sa fleur, disait-il, cette » divine Léa, *sicut flos succisus aratro*, et nous ne ver- » rons plus ces grâces, ces charmes, ces sourires, qui » rappelaient les nymphes courant, au fond des bois, sur » la trace de Diane chasseresse... Elle a voulu cueillir la » pomme de l'amour, comme la bergère Galaté...

» ... *Malo me Galatea petit, lasciva puella,*
» *Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.*

» Elle a jeté la pomme et elle s'est enfuie vers les sau- » les, mais c'est là que l'attendait le géant Polyphème.

» *Cui lumen ademptum*... Et voilà ce qui nous reste » d'elle, un souvenir, une larme, un deuil éternel ! »

Je passe sous silence une trentaine de récits différent qui coururent alors dans Paris, et qui contribuèrent à relever ma réputation.

Mon histoire touche à sa fin ou du moins ce que je veux en dire au public. Ce qui suivit mérite à peine d'être mentionné.

Cinq jours après mon duel, au moment où le chirurgien osait pour la première fois répondre de ma vie et prédisait une convalescence prochaine, on m'annonça la visite de Luce.

Lenoir, qui veillait au chevet de mon lit, essaya vainement de la renvoyer. Elle insista pour me voir, alléguant qu'elle devait partir le soir même. Je fis signe qu'on l'introduisît.

Rien ne peut exprimer l'étonnement dont je fut saisi en voyant la toilette de Luce : à peu de chose près, c'était celle de Léa, et, pour parler franchement, sa beauté un peu vulgaire était fort relevée par ce changement, car, comme dit le poëte Saadi, la sauce vaut souvent mieux que le poisson.

Elle vit cet étonnement, qu'elle prit pour de l'admiration, et rougit de plaisir,

— Comment ! Luce, c'est vous ? lui dis-je d'une voix faible.

Alors elle m'expliqua qu'elle allait se marier avec Charles, le valet de chambre, qu'elle était devenue une dame, que monsieur de Rochepont l'emmenait dans son château avec son mari, qu'elle occuperait la place de Léa, qu'elle aurait les clefs, et qu'elle serait désormais maîtresse et souveraine de tout. La condition de cette maîtrise nouvelle était sous-entendue. Après tout, qu'importait que Charles eût en ménage le sort de Ménélas ou de tant de rois et d'empereurs ?

Ayant raconté sa fortune nouvelle et ses grandeurs à venir, elle sortit. Je sais seulement qu'elle habite le château de Rochepont, qu'elle vit en parfaite intelligence avec le marquis, qu'elle a sept enfants qui hériteront de tout, que Charles partage la fortune de sa femme et n'est point jaloux.

Voulez-vous savoir la fin de mon histoire ? Elle vous étonnera peut-être.

Je n'ai jamais revu Léa. Aussitôt qu'elle put voyager, craignant sans doute un retour de tendresse de son mari, elle partit pour la Russie, s'engagea dans la troupe française, et obtint de grands succès à Pétersbourg. En 1867, fatiguée du rude climat du Nord, elle alla mais trop tard, au Caire, et mourut presque en arrivant.

Moi, je suis député à l'assemblée nationale, et vous avez dû lire quelques-uns de mes discours. La semaine dernière, j'ai voté l'amendement Wallon.

Le vieux général Buchamor est mort, le 15 mai 1872, en léguant son immense fortune au premier soldat français qui plantera le drapeau tricolore sur les remparts de Strasbourg ou de Metz ; si le soldat est tué, c'est le régiment qui héritera.

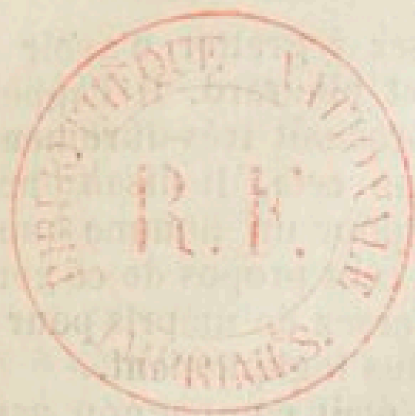
Madame de Korenberg, plus pédante et plus cynique aujourd'hui que jamais, a publié le mois dernier ses mémoires, où sont dépeints avec une grande précision le nez, le menton, les yeux et le cheveu de tous ceux qu'elle a honorés de ses faveurs depuis plus de quarante-cinq ans. Cette description, jointe à celle des charmes et des transports de la dame, a singulièrement réjoui les amateurs de gaudrioles.

Mon ami Lenoir n'a pas épousé la belle grosse madame Kronz, de Hambourg, mais la fille d'un épicier de la rue Montmartre. C'est une jeune femme assez jolie, très-douce, très-gaie, parfaitement vertueuse et qui n'aura jamais d'aventures éclatantes. Il est donc raisonnablement heureux.

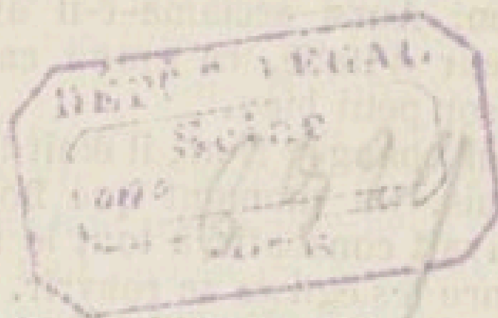
Zerline enfin est encore florissante et verte. Elle a fait, depuis le jour où je la vis pour la première fois, le bonheur de vingt-trois princes souverains ou héritiers présomptifs de couronnes diverses ; le dernier était sultan du Congo. Elle attend sans impatience le vingt-quatrième, qui sera peut-être un prince japonais.

FIN DE LÉA.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauc



LE PÈRE BRAFORT



PREMIÈRE PARTIE.

I

JEAN-BAPTISTE BRAFORT.

En essayant de reproduire ici la vie du digne concitoyen, qu'il y a peu de jours nous conduisions à sa dernière demeure, nous comprenons toutes les difficultés de notre tâche. Jean-Baptiste Brafort est le type le plus familier de cette génération d'hommes nés avec le siècle, qui ont participé à ses luttes et à ses épreuves. Si la plupart de ses contemporains l'ont déjà précédé dans la tombe, beaucoup lui survivent. Quoique son action dans la vie publique n'ait jamais été bien éclatante, il a laissé dans tous les partis quelques souvenirs. Impressionné diversement par les opinions de son époque, bien que toujours fidèle à son caractère; honoré des suffrages de ses concitoyens, distingué par le pouvoir, tantôt favorisé par la fortune et tantôt trahi par elle, sa vie, soit privée, soit publique, offre un résumé des instincts, des idées et des passions de la période de temps où il vécut, et peut-être sert-elle pour une part à l'expliquer.

Jean-Baptiste Brafort naquit en 1800, dans un village du Berry, où son père exerçait les fonctions de garde champêtre. L'héritage du sang et des traditions n'étant point indifférent, il sera bon de rappeler en quelques mots le passé de cette famille.

Ses souvenirs remontaient au bisaïeul de Jean-Baptiste, pauvre serf du comte de Vaux, qui le fit pendre pour avoir pris un lièvre au lacet. La veuve et les orphelins, réduits à la plus profonde misère, durent s'expatrier, le comte de Vaux naturellement leur en voulant fort de cette pendaison. Ils se réfugièrent sur les terres d'un autre seigneur, où ils périrent successivement, à différents âges, sans progéniture, sauf l'un d'eux, Jacques Brafort, qui vécut assez pour laisser un héritier de sa destinée.

Celui-ci fut recueilli par une vieille et pieuse châtelaine, qui s'était donné la tâche de gagner le ciel pour elle et les siens en palliant les misères qu'ils contribuaient à créer en ce bas monde. Elle l'éleva dans sa basse-cour, et quand il eut seize ans, elle lui donna la charge de hallebardier de monsieur le marquis de Labroie, son fils.

Jean Brafort se distingua dans cette fonction par les qualités qu'aiment les grands : l'empressement servile et l'obéissance passive. Fier de sa hallebarde, pour rien au monde il ne se fût exposé à la perdre, surtout quand, buvant et mangeant si bien au château, il voyait autour de lui, dans les années de famine qui précédèrent la Révolution, les paysans, ses frères, se tordre dans les convulsions de la faim sur l'herbe dont ils essayaient de se nourrir. C'est pourquoi il maudit de tout son cœur les insolentes prétentions de ce tiers-état qui menaçait la fortune de ses dignes maîtres. Une famille si bienfaisante? Et qui donc ferait l'aumône désormais?

Puis Jean avait l'âme honnête et tenait la propriété pour sacrée. Or, les chartes n'étaient-elles pas là, bien et dûment authentiques, et consacrant les droits qu'on disputait à ces bons seigneurs? N'avaient-elles pas été faites librement et signées des deux parties? Et tous ces droits, terres et priviléges, qu'ils résultâssent de dons ou d'acquêts ou d'héritages, n'étaient-ils pas le fruit de la conquête, du travail, de l'habileté ou du bon ménagement des membres de cette famille, et pouvait-on y porter la main, sans violer toutes les lois divines et humaines? Qu'on rendît aux serfs quelques libertés... cela se pouvait, puisque monsieur de Voltaire avait tant crié pour ces misères et que le roi le voulait bien. Ainsi, par exemple, la liberté de conscience et celle d'aller et venir, de se marier, de penser comme ils voudraient, et autres pareilles qui ne dérangent pas trop les choses établies; encore il restait à savoir s'ils en feraient

bon usage, car c'étaient des gens si pauvres et si idiots, qu'ils avaient besoin d'être conduits et ne pouvaient se passer de maîtres. Mais enfin, puisqu'ils en voulaient tant de la liberté, qu'on leur en donnât un peu, à condition qu'ils restassent respectueux et fissent leurs corvées. Mais toucher aux droits acquis!... jamais! Pour cela, c'était une infamie, un pillage, une œuvre de gueux et de scélérats!

Plus tard cependant, quand les bons seigneurs eurent pris la fuite, que les décrets se rendirent au nom de la nation, que la force fut bien décidément du côté révolutionnaire, et qu'on mit en vente les biens des émigrés, Jean se dit que puisque c'était ainsi, apparemment l'on avait raison. La maigre chère faite au château, dans les derniers mois, avait fort diminué d'ailleurs son respect pour l'antique famille des Labroie. Il acheta donc avec ses gages une dizaine d'hectares du domaine seigneurial, autour d'une maison de garde, et cela fait, il devint un des plus fougueux républicains de la commune, applaudit aux mesures les plus violentes, ne jura que par la Montagne, parla familièrement de couper la tête à tous ceux qui ne pensaient pas comme lui, et désormais dit autant de mal des nobles et des prêtres qu'il en avait dit du tiers-état.

Il baissa le ton sous le Directoire, et ses inquiétudes furent vives sur le sort de nos armées, en présence des victoires de la coalition. Aussi acclama-t-il avec enthousiasme le vainqueur d'Italie, ce grand capitaine, qui le confirmait dans son petit bien.

Dans tout cela, avait-il changé? Non; il était toujours du côté des droits acquis. Du moment que Bonaparte les respectait, Jean pouvait consentir à tout le reste; il vit donc sans répugnance les églises se rouvrir. Pour le consulat à vie, comme pour l'empire, il courut au vote avec enthousiasme; car l'homme du 18 brumaire et de Marengo personnifiait pour lui la grandeur, c'est-à-dire la force. Il fut au comble de ses vœux quand, au nom de l'empereur, on le nomma garde champêtre. Son petit bien, tout en prairie, ne l'occupait guère et ne pouvait le nourrir suffisamment, lui et les siens; et puis il représentait le pouvoir; il était une des fibrilles de ce savant appareil musculaire qui étreint la France de la tête aux pieds, œuvre du grand homme, profonde application de la mécanique à l'ordre social.

Jean Brafort eut deux fils : Jean-Baptiste et Jacques. Sa femme... elle s'appelait de son nom à lui, madame Brafort; elle était sa ménagère et la mère de ses enfants. On n'en pouvait dire autre chose, sinon que nul n'avait à s'en plaindre, quelques-uns peut-être à s'en louer; mais la reconnaissance est moins bruyante que la haine, puis la pauvre femme ne possédant rien qui fût à elle et dont elle ne dût répondre, y compris son temps et ses pas, ne pouvait guère obliger. Elle était habituellement silencieuse. On prenait peu garde à elle, et son fils Jacques, seul, peut-être, la connaissait bien.

Cet enfant, le plus jeune, aimait sa mère à ne pouvoir la quitter, et on les trouvait toujours ensemble, l'un suivant l'autre, même à l'âge où depuis longtemps les garçons en général ne songent qu'à se soustraire à la surveillance maternelle. Jacques était cependant assez turbulent; il faisait nombre de sottises avant même d'y avoir pensé; mais une gronderie de sa mère le mettait en larmes, et jamais il n'oubliait, malgré son étourderie, ce qui pouvait plaire à cette mère chérie et la soulager de son travail rude et incessant. Car elle avait non-seulement tout à faire dans la maison, mais bien souvent, son seigneur et maître la chargeait encore de quelque ouvrage du dehors, qui lui incombait à lui, d'après les lois ordinaires de la distribution du travail. Il arrivait même que cet admirateur du grand homme ne comptait pas toujours avec l'impossible. Quoi qu'il ordonnât cependant, il ne fallait pas répliquer. Pouvait-il se tromper, lui, chef de famille et garde champêtre? Il s'en fût aperçu d'ailleurs, que sa dignité ne lui eût pas permis d'en convenir, et qu'en tout état de cause, pour l'*ordre*, il fallait que sa femme fût battue. Le petit Jacques était malade à la suite de ces choses-là, heureusement peu fréquentes.

Jean Brafort ne pouvait assez regretter d'avoir un garçon de ce caractère câlin et pleurard. Il l'appelait *fille* d'un ton de mépris et reprochait très-durement à sa femme de l'avoir fait comme cela. Il disait encore que c'était une chose honteuse pour un homme que de s'attacher ainsi à un cotillon, et cent propos de ce genre, qui inspiraient à Jean-Baptiste assez de mépris pour son frère et pour sa mère encore plus logiquement.

Lui, Jean-Baptiste, l'aîné, il était compagnon assidu de son père et son factotum; ils causaient ensemble et Jean Brafort riait d'un rire à la fois satisfait et goguenard, lorsque parcourant sa commune avec son fils, il voyait « le petit drôle » régler le pas de ses petites jambes sur celles de son père, et, malgré sa fatigue, se redresser, fier et la tête haute, devant les maisons où ils passaient.

— C'est moi tout craché, disait-il quelquefois en contemplant Jean-Baptiste. Avec cette facilité d'imitation qu'ont presque tous les enfants, Jean-Baptiste en effet reproduisait à plaisir la démarche, les intonations, les expressions de son père, et parfois même, ce qui faisait rire, le même ton sentencieux et digne vis-à-vis des administrés. Comme Jean Brafort admirait l'empereur, Jean-Baptiste admirait son père, et dans ce temps-là, le sabre et la plaque de garde champêtre étaient à ses yeux le dernier terme des honneurs et de l'ambition.

Ces courses journalières, l'hiver, dans les bois, l'été, le long des prairies ou parmi les blés, et les courtes soirées dans la maisonnette, d'abord autour de la table où la mère posait le souper fumant; puis, dans un demi-rêve, près du feu, tandis que l'image du père, fumant sa pipe (une supériorité de plus aux yeux de son fils), et de temps en temps, la retirant majestueusement pour gourmander de sa grosse voix sa femme ou le petit Jacques, — et la mère allant et venant, lavant, rangeant sans relâche, puis s'asseyant enfin près de la lampe pour raccommoder, et la tête blonde et douce de Jacques, se penchant sur sa poitrine et parfois tressaillant aux éclats de voix du père. — Toutes ces images devenaient de plus en plus troubles et confuses, jusqu'au moment où le père disait :

— Allons, Jean-Baptiste, allons, tu dors! Va te coucher, mon garçon; tu as bien travaillé, toi. Nous recommencerons demain.

Tel fut, jour à jour, toute entière pour notre héros, cette vie des premières années, si profonde dans ses impressions et toujours si douce au souvenir, quelque insuffisante ou triste qu'en ait pu être la réalité.

Bien souvent depuis, lorsqu'il eut fait ses classes, Jean-Baptiste s'attendrit à ces souvenirs d'enfance et revit la petite maison, humble, mais jolie construction, où le château avait déposé l'empreinte de la civilisation : l'intérieur propre et clair, le buffet aux assiettes bleues et aux tasses à fleurs; les deux lits à la duchesse, dans l'un desquels il dormait près de son frère; dehors, le grand marronnier qui à l'automne leur pleuvait des jouets : les beaux marrons luisants, enfermés dans leur coque verte et piquante, d'où on les tirait avec précaution et ravissement comme un trésor.

Pour les premières notions morales, Jean-Baptiste les reçut, comme tout enfant nourri au giron familial de ses parents. Sa mère, qui parlait peu et qu'il écoutait encore moins, ne lui apprit guère que quelques prières. Elle était dévote, la pauvre femme; pourquoi ne l'eût-elle pas été? C'était, comme elle disait, une ***consolation***, et avec Jacques cela lui en faisait deux, qui n'étaient de trop. Quant au garde champêtre, il se moquait de « ces marmoteries, » mais il allait à la messe « pour le bon exemple. » Ce fut à peu près de son père seul que Jean-Baptiste reçut sa première éducation : tantôt par l'exem-

ple du *devoir*, lorsqu'en qualité de représentant de la loi, Jean Brafort se montrait inflexible pour les délinquants; tantôt par l'aimable gaieté qu'il montrait, le verre en main, et les plaisanteries un peu salées qu'il se plaisait à adresser aux fillettes, ou enfin par les aphorismes qu'il émettait souvent sur les choses de ce monde, en parcourant *sa* commune avec Jean-Baptiste, disciple attentif.

— Il faut pourtant que tu saches lire et écrire, dit-il un jour à l'enfant, quand celui-ci eut neuf ans. Notre glorieux empereur a dit : « Tout soldat qui sait lire et écrire a dans son sac un bâton de maréchal. » Ça n'est pas à dédaigner, hein! qu'en dis-tu? Si ça continue du même train, comme il nous reste encore à prendre l'Angleterre et la Russie, il est clair que tu partiras comme les autres. Hum!... Enfin, c'est beau de servir la gloire et l'empereur. Eh bien! faut que tu ailles à l'école. Je vas parler de toi au magister, et je ne serai pas fâché que tu reçoives des leçons d'un ancien noble; car j'espère que tu vas bien étudier pour leur prouver qu'on peut s'appeler Brafort et être aussi savant qu'eux.

— Et Jacques? dit la mère, quand elle entendit parler de ce projet.

— Jacques? répliqua le père d'une voix dure. Bah! une *fille* n'a pas besoin d'apprendre. Tu lui enseigneras la couture, ça sera bien assez bon pour lui, et, quand il ira à l'armée, on le mettra dans les tailleurs. Pour Jean-Baptiste, c'est un vrai gars, celui-là; il deviendra maréchal.

— Jacques n'est pas une fille, reprit la mère un peu tremblante du courage qu'elle déployait en ce moment par son insistance; il aura besoin, comme son frère, de savoir lire. En les envoyant tous deux, le maître nous fera une diminution.

Ce dernier argument toucha Jean Brafort, mais il affecta de ne pas s'y rendre. Cependant, huit jours après, il annonça que les deux frères iraient à l'école, parce que le maître l'avait demandé, et que ça ferait perdre à Jacques l'habitude de se pendre aux jupes de sa mère.

Le maître d'école était effectivement un ancien noble, déjà ruiné avant la Révolution, mais qui avait eu dans sa jeunesse une éducation assez complète et libérale, ses parents étant du parti des philosophes et de l'Encyclopédie. Il n'avait donc point émigré, s'était fait républicain et maître d'école, tenait comme son père, quoique plus faiblement, pour d'Alembert, Voltaire et Montesquieu, et possédait une bibliothèque remplie des ouvrages des XVIIe et XVIIIe siècles. Le village de Laforgue et quelques hameaux voisins lui envoyaient, sur une centaine d'enfants de huit à quinze ans, une douzaine d'élèves. C'était bien loin du plan républicain; mais l'empire avait coupé court à ces fantaisies, n'ayant pas besoin d'*idéologues*, mais de soldats. Puis, lorsqu'on avait au moins une chance sur deux d'être emporté par un boulet, cela ne valait vraiment pas la peine d'apprendre à lire. Ces douze élèves qui payaient, selon leur force, dix sous, vingt sous ou trente sous par mois, composaient le plus clair du revenu du maître d'école, à qui la commune fournissait à peine le logement. Les deux élèves de plus qu'offrait Jean Brafort furent donc très-bien venus, et l'ancien gentilhomme s'en chargea pour toute l'année, sauf le temps des foins, pour vingt sous par mois.

A l'école, Jean-Baptiste justifia les espérances et même la prédilection de son père. Les commencements toutefois furent difficiles; à ce petit garçon élevé jusque-là en plein air et dont l'attention ne s'était jamais dirigée que du côté où le désir l'appelait, ces caractères noirs à déchiffrer parurent autant d'instruments de torture; mais, excité par l'amour propre, par les ordres de son père et par un sentiment du devoir qui lui était naturel, il s'appliqua de toutes ses forces, et se signala du moins, dès le premier jour, par sa ponctualité, sa bonne tenue et son obéissance. Le maître tout d'abord le classa parmi les *bons*. Ce parti composait une minorité plus recommandable par la valeur que par le nombre. Ils étaient deux.

Le second n'était pas Jacques. Il avait pleuré d'aller à l'école, soit par ennui de quitter sa mère, soit par effroi de l'inconnu. Cette répugnance, qui n'était d'abord qu'un préjugé, devint, dès les premières leçons, une antipathie convaincue. Jacques, forcé de subir le joug, prit le parti que tous les enfants prennent en pareil cas; il protesta par la force d'inertie. Sous l'empire de la terreur que lui inspirait la planchette, autrement dit férule, — moyen suprême d'inculquer la science, qui se pratiquait encore sous l'empire, et plus tard, — il répétait d'une voix lamentable le *b*, *a*, *ba*, tout en songeant à sa maisonnette, à sa mère, à son oiseau, aux incidents du chemin, à tout ce qui riait ou chantait dans les haies, dans les bois et dans les prés; si bien que la chose se bornait à un exercice de larynx et n'avançait nullement son érudition. Un jour que le maître lui faisait dire *c*, *o*, *u*, *cou*, il répéta fort innocemment *coucou*, ce qui fit éclater de rire toute la classe et servit longtemps après de stimulant à des rires nouveaux. Ce fut alors que Jacques et la planchette firent connaissance l'un de l'autre, et que, retirant sa main, rouge et gonflée du coup, les yeux pleins de larmes, le cœur révolté, l'enfant sortit résolûment de l'école, et alla dire à sa mère qu'il n'y voulait plus retourner. C'est alors qu'il fallut voir se déployer la haute énergie du père Brafort. Il reconduisit le délinquant par l'oreille, de la prairie à l'école, pendant une demie-lieue de chemin, le jeta dans un coin, tout épuisé de sanglots et de colère, et s'en alla en disant au maître d'école : « Il faut enchaîner ce déserteur! » Et, malgré les larmes de sa mère, Jacques fut mis au pain et à l'eau pendant trois jours.

Tout cela rehaussait par comparaison les mérites de Jean-Baptiste qui, bien que plaignant son frère, car il n'était pas méchant, ne pouvait s'empêcher de savourer les triomphes de ce rôle d'enfant sage et plein d'espérance, dont il tenait l'emploi. Il lut ses lettres, et les syllabes de deux et trois lettres, au bout d'un mois.

C'était beau. Le système produit souvent des résultats beaucoup moindres. Dès la première année, Jean-Baptiste eu la croix de mérite, et le jour où l'instituteur, devant toute la classe, la lui attacha sur la poitrine, fut, — il nous l'a dit souvent, — le plus heureux de sa vie. Il revint chez lui le soir en traversant le village, les yeux baissés, mais le buste fièrement cambré sous sa croix, le cœur palpitant du bonheur de la montrer à son père. Même, il nous avouait plus tard avoir pris le plus long chemin, qui était la rue principale du village, et pendant ce récit, qu'il faisait en souriant, à chaque fois, les yeux du vieillard devenaient humides.

Jacques faisait l'école buissonnière. Il y avait longtemps que sa pauvre mère était venue en cachette prier le maître d'école de n'avertir qu'elle de ses méfaits. Le brave homme, qui avait lu d'Holbach et Rousseau, et qui n'avait pas la conscience bien tranquille sur ses procédés, lui accorda volontiers cette grâce.

— Laissons, dit-il, agir la nature. Six heures d'étude par jour pour un garçon de sept ans, c'est peut-être un peu trop. Il deviendra sage en grandissant.

Jean-Baptiste eut à ce propos son premier cas de conscience. La faiblesse de sa mère à l'égard de Jacques et cette dissimulation à l'égard du chef de famille lui paraissaient fort coupables. Devait-il avertir son père Il soumit la chose à son confesseur, qui lui conseilla l'abstention et semonça lui-même madame Brafort. Jacques vit un jour pleurer sa mère, et apprit qu'il était la cause de son chagrin. Alors il se pendit à son cou, sanglota, promit... et deux mois après eut le deuxième prix de lecture de la troisième classe.

— Eh bien! est-ce qu'il fera quelque chose, celui-là? dit le père tout étonné.

Jean-Baptiste avait le premier prix de lecture et celui de bonne conduite. Il conservait sa suprématie; mais, à partir de ce jour, l'inquiétude d'être dépassé par son frère lui fut un stimulant de plus.

Ce n'était guère la peine avec un irrégulier tel que Jacques. Dès qu'il sut lire, la lecture devint ses délices et la passion pour laquelle il négligea tout le reste. Il emprunta des livres à son maître, qui les lui laissa prendre sans trop de choix. Tragédies, histoires, épopées, Jacques dévorait tout, et son bonheur, le dimanche, était d'en lire à sa mère de longs passages, assis près d'elle dans un coin de la prairie, ou l'hiver près du feu, quand ils étaient seuls.

Pendant ce temps, Jean-Baptiste acquérait une bonne écriture, se cassait héroïquement la tête sur la grammaire, faisait ses quatre règles, tenait ses cahiers bien propres, était moniteur, et partageait régulièrement la croix de mérite avec son camarade de la minorité. Pourtant, comme la perfection n'est pas de ce monde, il faut avouer que hors de l'école, grâce à la mauvaise compagnie qui l'entourait, notre héros courait plus d'une escapade. Dans les champs ou dans les vergers voisins parfois, la rencontre de poires plus ou moins mûres ou d'un pommier rougissant, le rangèrent au nombre des coupables que leur père avait charge de punir. Heureusement le hasard, la prudence humaine ou la Providence, épargnèrent à Jean Brafort l'épreuve de Brutus, et à son fils une honte, un désespoir qu'il aurait eu peine à supporter. Ce ne furent là d'ailleurs que de passagères faiblesses, et qui étaient si peu dans les habitudes de ce caractère que, plus tard, à l'âge d'homme, au lieu d'en plaisanter comme d'autres, Brafort souffrait de se les entendre rappeler. Nous l'avons vu rougir et perdre contenance des plaisanteries d'un vieux camarade à ce sujet, tant il avait de respect ou pour mieux dire, de susceptibilité à l'égard de ce qui concerne la probité. Il n'admettait point en ceci de petits côtés ni de petites infractions, et s'y montrait d'un rigorisme absolu.

Mais quant aux rixes et querelles entre camarades, ou même à l'égard de certaines gens mal vus des autorités ou du public, Jean-Baptiste ne s'en faisait faute. Il n'était pas précisément courageux, mais il voulait l'être. Il n'eût pas été de son temps si le point d'honneur n'avait eu sur lui beaucoup d'empire. A cette époque, dans toute la France, on entendait parler que de batailles. Etre le plus fort et le plus vaillant constituait le mérite suprême. La population qui grandissait se modelait sur son aînée, et tout le monde se laissait griser par les bulletins au style héroïque qui apprenaient à la France ses victoires, en lui taisant de combien de sang elle avait diminué sa vie, de combien de vaincus s'était accru le nombre de ses ennemis. Bon gré, mal gré, moins assurément pour le plaisir que pour la gloire, absolument comme l'autre, la petite humanité guerroyait, s'assommait et se criblait de horions. Plus d'une fois, Jean-Baptiste rentra au logis avec des bosses à la tête ou les oreilles déchirées. La mère ne grondait bien fort que si les vêtements étaient en lambeaux. Le père se faisait raconter la lutte, épousait la querelle de son fils et disait :

— Une autre fois, tu t'arrangeras pour être le plus fort. Il ne faut jamais souffrir d'avoir le dessous. Tu dois te venger.

Jacques aussi se battait. Dans les guerres civiles, il est malaisé de rester neutre. Mais il s'attira quelquefois de véhéments reproches de son frère, pour n'avoir pas combattu dans les mêmes rangs.

— Tu avais tort, alléguait Jacques.

Sur cette réponse, Jean Brafort déclara que son fils cadet avait décidément le cœur mal placé et ne ferait amais un bon patriote.

— Les siens avant tout, le reste après. On n'a pas besoin de te dire cela à toi, ajouta-t-il en tirant paternellement les cheveux de son favori.

Lors de sa première communion, Jean-Baptiste fut exemplaire. D'abord il savait sur le bout du doigt son catéchisme ; dès que le curé appelait son nom, et il l'appelait le premier, Jean-Baptiste se levait d'un air docte, le buste et la tête en arrière, récitait de voix haute et ferme sans manquer d'un iota, et se rasseyait noblement au milieu du silence admiratif de ses condisciples. Il servait aussi la messe comme les enfants de chœur.

Mais, pour Jacques, le catéchisme l'ennuyait, et il le laissait bien voir, oubliant toujours de l'apprendre. Un jour néfaste, dans un accès de franchise, il mit le comble à la mauvaise réputation dont il jouissait déjà, en déclarant qu'il n'aimait pas le bon Dieu.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est méchant.

Sur cet horrible propos, Jacques fut déclaré indigne de la sainte table et renvoyé à l'année suivante pour sa conversion.

Beaucoup pensèrent qu'un exorcisme au préalable serait nécessaire. La pauvre mère elle-même ne sut que penser de son cher enfant, par la bouche duquel évidemment le diable avait parlé.

Vingt ans après, quand il était question de Jacques au pays, les dévotes de Laforgue rappelaient encore, en se signant, ce souvenir.

Et pourtant, disons-le tout de suite, si la première communion de Jean-Baptiste fut correcte, celle de Jacques, l'année d'après, fut des plus édifiantes. Par le fait seul de la grâce et des instructions du curé, l'exorcisme avait eu lieu. Ce fut avec une ferveur passionnée, timorée de scrupules, le visage couvert de larmes, et tout tremblant, que Jacques, l'ancien possédé, reçut « son Dieu. » Fière de son ange aux cheveux blonds, madame Brafort pleurait en l'embrassant.

— Drôle de garçon ! disait le père, tantôt le pis et tantôt le mieux, toujours blanc ou noir. Jean-Baptiste a plus de tenue ; il est né tout fait celui-là ; c'est déjà un homme.

Parmi la jeunesse de Laforgue, en effet, Jean-Baptiste comptait comme un personnage. A la distribution des prix, jour enivrant, point radieux vers lequel gravitaient ses efforts de toute l'année, il remportait régulièrement les prix d'écriture, de récitation, d'orthographe et de bonne conduite. Jacques eut une fois le prix d'histoire, une autre fois celui de géographie; et c'était sa faute, s'il n'en avait pas davantage, car son intelligence était prompte et vive, tandis que son frère aîné rachetait un peu de lenteur d'esprit par une application soutenue et, il faut le dire aussi, par une excellente mémoire.

A douze ans, Jean-Baptiste était un gros garçon, brun, yeux gris saillants, front rond, nez aquilin, bouche moyenne, l'air bon enfant, quoique un peu chargé de suffisance ; mais, quand l'homme se prend au sérieux, qui ne pardonnerait à l'enfant cette naïveté ? Né parmi les tuteurs de la société, moniteur de sa classe, pénétré des grands principes que lui avaient inculqués, au double point de vue spirituel et temporel, son père, d'un côté, son curé, de l'autre, sans compter le respect de la tradition classique puisé chez le maître d'école, Jean-Baptiste ne possédait-il pas déjà, par voie d'héritage, toutes les certitudes nécessaires, tout le principe du savoir? On serait satisfait à moins; Jean-Baptiste l'était. Son aptitude en ce monde était non pas de douter, mais de croire, et, — sauf quelques velléités passagères, plus tard, à l'époque où la fougue de la jeunesse défie toute stabilité, — il y resta fidèle.

Sa faconde ne cédait que devant un seul personnage, outre ses supérieurs, bien entendu, à l'égard desquels il fut toujours obéissant et respectueux. C'était Maximilien Reneux, le fils du notaire, qui pourtant avait deux ans

de moins que Jean-Baptiste; mais ces deux années étaient rachetées par bien des considérations : la belle maison du notaire, sur la grande place de Laforgue; les lunettes d'or du même monsieur Renoux, et la robe de soie de sa femme, et tout ce qu'il y avait dans cette maison de luxe prestigieux pour le fils du garde champêtre ; et les terres qui en dépendaient, et la collerette plissée de Maximilien, et son teint blanc, ses cheveux bouclés, et son regard fier, et ses manières distinguées, et son babil amusant et spirituel! Et même sa malignité, cette malignité qui faisait que Jean-Baptiste le quittait parfois en pleurant, mais revenait toujours le lendemain pour triompher, à force de soumission, de la rancune du coupable. Sans doute il y avait dans cet attachement quelque alliage. Il y avait le sentiment du garde champêtre, disant à monsieur Renoux: — Monsieur, mon fils est trop honoré d'être le camarade de monsieur Maximilien. Il y avait le bonheur de s'asseoir quelquefois le dimanche à la table fort bien servie des Renoux. Mais aussi quelque chose de l'attachement du chien pour le maître qui le rudoie et qu'il refuse pourtant d'abandonner en faveur d'un maître plus doux. Maximilien, qui abusait en tout temps de cette amitié, souvent la raillait, devant Jean-Baptiste lui-même, jusqu'aux limites de l'outrage. Il ne pouvait, lorsqu'il était seul, se passer de Jean-Baptiste; mais il le plantait là cyniquement, quand des amis de meilleur monde lui venaient du voisinage. Tout cela faisait souffrir le pauvre garçon, mais sans le rebuter jamais entièrement. Quand Maximilien partit pour le collège, Jean-Baptiste en fut malade, et, malgré la morgue et les airs du collégien de plus en plus accentués à chaque retour des vacances, le fils du garde champêtre le voyait toujours arriver avec bonheur et ne cessait point de l'idolâtrer.

Vers ce temps, c'est-à-dire quand Jean-Baptiste eut douze ans, le garde champêtre commença vaguement à penser qu'il pourrait bien avoir produit un grand homme, et qu'il fallait *pousser* un garçon si bien doué. Le sabre et la plaque dont il comptait un jour se défaire en faveur de son héritier ne lui semblèrent plus assez brillants, et, après avoir confié ses idées à sa femme, — pour le seul plaisir d'en parler tout haut, — il alla en entretenir le maître d'école. Celui-ci ne demandait pas mieux que de garder son élève; il affirma que Jean-Baptiste pourrait arriver à tout, et que pour cela il fallait seulement qu'il apprît le latin, le grec et la rhétorique.

Lorsque Jean-Baptiste fut informé de cette décision, il éprouva un tremblement religieux. Ses rêves jusqu'alors étaient restés doux et paisibles; l'imagination le tourmentait peu. L'idée de devenir maréchal de France lui avait bien passé par la tête comme à tout le monde, mais si tempérée par la chance beaucoup plus certaine de se faire casser la tête, qu'elle ne l'avait point enivré. Mais étudier le latin!!! c'était pénétrer dans le sanctuaire des choses supérieures, dans les rangs privilégiés.

Depuis ce jour, il cessa presque de jouer et devint le compagnon inséparable de son maître, dont il écoutait les dissertations un peu longues avec la même dévotion qu'autrefois les aphorismes paternels. A l'étude, les deux coudes appuyés sur la table, les deux mains dans ses cheveux, rouge à force d'attention, les yeux attachés sur sa grammaire, étudiant ses déclinaisons, son bonheur n'avait d'égal... que son supplice.

Pauvre chère humanité! si profondément sincère dans les mystifications qu'elle s'impose, éternellement naïve; toujours prête à se brûler, à se massacrer, à s'abêtir même pour l'idéal; chez qui la candeur est de même ordre que la bêtise, et dont l'enthousiasme confine à la duperie! Dans cet ensemble fluctuant d'extrêmes qui se touchent et de vérités qui se heurtent, la vérité vraie, la seule, n'est-elle pas la bonne foi des bonnes intentions?

Il faut rendre cette justice à Jean-Baptiste, qu'il faisait en tout ceci héroïquement violence à sa nature. Ce bon gros garçon était né surtout pour l'action matérielle. L'étude assidue ne lui offrait en elle-même aucun attrait ; physiquement, elle le fatiguait par défaut d'exercice; intellectuellement, elle l'obligeait à de grands efforts peu fructueux. Mais l'ambition, aiguillon impitoyable, faisait taire l'instinct. Sa grande mémoire l'aida puissamment d'ailleurs à vaincre les difficultés et lui donna confiance en lui-même. S'il ne comprenait pas toujours, du moins il savait par cœur. C'est tout ce qu'il fallait au maître d'école et à l'Université.

Cependant l'empire baissait comme, au bout d'un temps, baissent tous les empires. Il en était précisément à cette période où, après l'enthousiasme, l'autre face de la chose, — la duperie, — se laisse voir. Dans toutes les opérations de l'esprit, les Grecs et les Romains dominaient encore ; Tyrtée, Achille et Mars n'avaient guère moins aidé à nos guerres qu'à celles de Messène ou d'Ilion. Mais dans les opérations sociales, il en était autrement : on s'apercevait enfin que la gloire n'est pas la prospérité; que les hommes partaient tous et ne revenaient pas, que la charrue manquait de conducteurs; que la France, maîtresse de l'Europe, était appauvrie et dépeuplée. Il était grand temps que cela finît, et voilà pourtant que c'était à recommencer. L'Europe acculée revenait sur nous. On s'aperçut en même temps que l'on étouffait sous la pression impériale, et les mères enfin se refusèrent à élever des fils pour la boucherie. — On accuse la France d'inconstance... Amère ironie! Patiente à l'excès, au contraire, elle ne se révolte jamais que trop tard, lorsqu'un système a abusé d'elle jusqu'à l'insulte et jusqu'à l'épuisement.

Il n'y avait pas jusqu'à Jean Brafort qui ne se dît *in petto* qu'un peu de paix eût été bien nécessaire; mais il n'allait pas moins répétant qu'il fallait avoir confiance dans l'empereur, qui seul pouvait sauver la nation. Pourtant, — Jean-Baptiste venait de commencer le grec, — les alliés entrèrent en France. A cette nouvelle, bien qu'il n'eût alors que douze ans, Jacques s'éveilla de ses chères lectures et voulut courir aux frontières. On l'en empêcha. Jean-Baptiste lui démontra qu'il fallait céder au destin, et madame Brafort, qui n'était pas patriote, — on lui avait enseigné qu'une femme ne naît en ce monde que pour adorer Dieu, son mari et ses enfants, et pour ne s'occuper que du bien de son ménage, — madame Brafort serra ses fils dans ses bras en s'écriant : Ils ont un bon numéro!

C'était le sentiment général, justifié par tant de deuils. Napoléon tombait sous la haine des mères bien plus que sous l'effort des alliés. Concours fâcheux et dépourvu de patriotisme. Sans doute, il eût été plus noble à la France de se délivrer tout ensemble de ses ennemis et de son maître; mais, quand le citoyen est sans droit, où le patriotisme prendrait-il son point d'appui? Dans une république, la patrie se confond avec la famille, avec le foyer, avec tous les biens et bonheurs que l'on a reçus des siens ou que l'on s'est fait à soi-même ; l'amour de la patrie est presque l'amour de soi. Dans la la monarchie, au contraire, où la vie sociale n'est point l'œuvre du citoyen, mais d'une volonté lointaine, *étrangère*, la haine de l'étranger n'a plus que le sens d'une phrase officielle, et le patriotisme n'est qu'un point d'honneur. Ressort trop faible, qui ne peut suffire; puis la France était exsangue. Le petit Jacques lui-même, tout en soupirant, se résigna.

Ce fut difficile pour Jean Brafort. Perdre l'empereur, ce maître, ce fort, cet invincible, qui représentait si bien l'idéal de la force souveraine! Toutefois la défaite avait déjà fort diminué son prestige, puis on venait de subir son règne ; le travail de déification auquel on se livra depuis, n'était pas encore fait ; les Bourbons et l'éloignement n'avaient pas encore opéré la réaction qui se fit vers lui ; la France d'alors, enfin, n'était pas

la France lyrique, qui plus tard s'en affolla. Jean Brafort n'eut donc pas été inconsolable, même de ce chagrin-là. Mais il y avait bien autre chose : il y avait la maison et les dix hectares achetés sur le domaine des Labroie ; il y avait la place de garde champêtre, le droit acquis en un mot qui se trouvait menacé. Les Labroie allaient revenir avec les vieux rois et, qui sait ? le vieux régime ? Ils rentreraient dans leur château, lequel, vu les malheurs des temps, n'avait pas été vendu, non plus que le parc et une bonne partie des terres. Mais celles qui l'avaient été ? Mais la prairie surtout, cette prairie déjà si chère à son nouveau possesseur, la prairie attenante au parc, une enclave, un fleuron ! Jean Brafort en perdait la tête ; il se voyait ruiné, humilié, perdu. De quel œil les Labroie verraient-ils leur ancien valet en possession de leur bien ? Que faire ? Il fit comme tant d'autres ont fait depuis. Il se mit à fourbir sa plaque et la poignée de son sabre, pour aller trouver le nouveau maire, un vieux royaliste, qu'il avait offensé jadis.

— Voyez-vous, dit-il aux siens, d'un ton moins dogmatique pourtant qu'à l'ordinaire, il faut s'accommoder aux temps. Les choses sont ainsi, qu'y faire ? Je me ferais *casser*, que cela ne ferait de bien à personne, excepté à mon successeur. Or, charité bien ordonnée... Et même, sans vanité, je puis croire que mon devoir est de conserver à mon pays un bon serviteur.

Jean-Baptiste trouva tout cela fort juste, et, comme précisément il étudiait Horace, il se mit à réciter à son père le *Justum ac tenacem propositi virum*, qu'il expliqua.

— Comment donc, s'écria Jacques ; cela semble dire, au contraire, de ne pas céder.

Il s'agissait bien de parler français ? Jean Brafort fit sentir à son fils cadet le bout de sa semelle et serra l'aîné dans ses bras.

On conserva l'ancien garde champêtre, — provisoirement, — peut-être pour le plaisir de lui verser à petits coups le fiel amassé par une longue haine. Il faut dire aussi que les postulants manquaient. Le marquis de Labroie revint dans ses terres, et reçut les respects et les protestations de fidélité de l'ancien hallebardier de son père. Jean Brafort osa toucher quelques mots de *la prairie*, que d'autres, allégua-t-il, convoitaient et auraient achetée sans lui. Le marquis de Labroie revenait de l'émigration sans un ducat et n'avait pas encore sa part du *milliard*; aussi ne parla-t-il que vaguement de traiter. Sous ces deux glaives de la destitution et de l'expropriation suspendus sur sa tête, Jean Brafort demeura inquiet, respirant à peine, demi-mort. A partir de ce moment, quoique jeune encore, il baissa très-sensiblement.

II

PREMIÈRES AMOURS.

Elle était petite, *la prairie;* deux chambres au rez-de-chaussée, un seul étage mansardé ; au-devant, une petite cour verte, ouvrant par une barrière éclopée, entre deux murs d'aubépine, sur le chemin ; à droite, des étables ; à gauche, une grange, et, dans la cour, pour ombrage, un frêne et un marronnier.

De l'autre côté du chemin, s'étendaient les dix hectares de pré, d'un seul tenant, qui constituaient le petit domaine ; l'entrée du pré, en face de celle de la cour, flanquée chacune de deux grands peupliers de la Caroline, composent, vues des fenêtres, un cadre charmant. Les deux peupliers, de leurs feuilles tremblantes, émaillent le ciel du tableau ; tout au fond, aux limites de la prairie, des rangées de peupliers d'Italie jalonnent les contours d'un bois, et sur ces troncs, que le soleil peint en rose, et sur ces masses de verdure, la lumière et l'ombre varient leurs effets, suivant l'heure et la saison. Dans le feuillage des quatre grands peupliers voisins, l'air frémit sans cesse, en temps de calme semblable au murmure d'un ruisselet, agité au pétillement de la pluie. L'hiver, l'ouragan y siffle avec rage ; l'été, sur le midi, à l'heure où toute la nature halète, où la cigale chante dans les prés, c'est à peine s'ils se taisaient, et l'on peut, en prêtant l'oreille, les entendre chuchotter.

Après la fenaison, quand les deux vaches, la Rouge et Blanchette, prenaient possession de la prairie, de temps en temps on voyait un mufle bénin se poser sur la barre qui fermait l'entrée, et de là partait alors, à l'adresse des habitants de la maisonnette, un mugissement fraternel, ou bien c'étaient deux croupes fauves qui marquetaient au loin la verdure. Du chemin ou de la prairie, aux ondulations épaisses des peupliers, on pouvait suivre celles de la rivière, qui se repliait autour de l'habitation.

Sur tout cela, Jacques avait fait des vers. Heureusement, comme il ne les avait montrés à personne, personne n'en avait conclu qu'il dût pour cela faire un poëte, et lui-même n'y avait nullement pensé. Il avait choisi sa carrière et devait être agriculteur. Déjà il était à peu près le seul ouvrier de la maison. Tandis que le père faisait sa ronde et que Jean-Baptiste étudiait, c'était Jacques qui soignait les vaches, entrenait les haies, creusait les rigoles et cultivait le jardin, situé derrière la maison, à côté d'un verger où croissait l'herbe parmi les pommiers et les cerisiers. Ce jardin et ce verger n'étaient séparés du parc du château que par un mur écroulé en vingt endroits, et que bien souvent Jacques franchissait pour aller abriter, dans le demi-jour tamisé par les grands hêtres, ses lectures et ses rêveries. Là il avait passé des heures délicieuses en compagnie de Rousseau, du Tasse, de Virgile; mais, depuis le retour du marquis, il n'osait plus guère y pénétrer, et seulement parfois, de grand matin, à l'heure où les marquis dorment et où chantent déjà les fauvettes, il s'aventurait dans le parc. Il n'y était point un intrus ; car lui seul en l'absence du maître, avait consolé l'abandon de ces belles allées, ménagées par la main de l'homme et qui aiment à couvrir ses pas ; tous ces vieux hêtres et toutes ces belles mousses le connaissaient bien.

Une matinée de juin 1816, comme Jacques errait ainsi dans le parc, il entendit, au point de rencontre de deux allées, un frôlement semblable au passage d'un chevreuil, et tout à coup se vit en face d'une jeune fille vêtue, à la mode du temps, d'une robe étroite aux manches courtes et au corsage décolleté, qui laissait nu le cou, voilé seulement d'un clair fichu. De petits souliers, garnis de rubans en cothurnes, se montraient sous la jupe courte, et elle portait un chapeau de paille sur ses cheveux relevés et bouclés. Jacques ne vit pas du premier coup d'œil combien elle était jolie ; mais l'ensemble de grâce, d'élégance, de jeunesse et de beauté, le saisit, au point que l'embarras de la situation n'eut que sa seconde pensée. Il s'arrêta. La jeune fille s'arrêta aussi, d'abord effarouchée ; mais, en voyant le trouble d jeune garçon, elle sourit et attendit qu'il parlât.

Ce devait être mademoiselle de Labroie. Jacques sentit alors son indiscrétion et s'avoua qu'il était un grand coupable. Mais il ne fuirait pas lâchement ! Il s'avança vers la jeune fille et, le front rougissant, avouant sa faute, il s'excusa en promettant de ne plus franchir l'enceinte du parc.

— Oh ! mon Dieu, dit-elle d'un timbre de voix charmant, et d'un petit air entendu qui lui siéyait à ravir, si vous aimez tant ce parc, il n'y a pas grand mal, je pense, à ce que vous y veniez ainsi de bonne heure. Ce n'est pas moi qui vous trahirai. Mais au moins ce n'est pas pour les lapins, n'est-ce pas ?

— Oh! mademoiselle!

— Non, non, je vois bien que vous êtes honnête. Et puis vous avez un livre; les maraudeurs n'en ont pas. Oh! vous ne risquez guère, à cette heure-ci, de faire des rencontres. Il n'y a que moi quelquefois, et encore... Voici plus d'une semaine que je n'étais venue de ce côté. Savez-vous s'il y a des nids de merle?

— Il y en a un là-bas.

— Ah! quel bonheur! s'écria-t-elle en frappant dans ses mains. J'en voudrais tant élever! Est-ce que vous auriez la bonté de me le montrer?

— Je vous le dénicherai, mais d'abord il faut savoir si les petits sont éclos.

Ils se dirigèrent ensemble, avec autant de simplicité que s'ils avaient été des amis de plusieurs années, vers le point indiqué par Jacques. Cette jeune fille n'était après tout qu'une petite fille. A la mieux regarder, on voyait l'enfant se trahir en elle de toutes parts; mais elle était déjà très-grande, forte, et plus gracieuse qu'on ne l'est généralement à cet âge indécis de l'adolescence. Elle marchait près du jeune garçon, en bonne camarade; si c'était la fille du marquis, elle n'était pas fière vraiment.

Jacques monta dans l'arbre avec l'agilité d'un sylvain, plongea ses regards dans le nid, et tout aussitôt se laissa glisser le long du tronc, comme une allouette qui s'abat.

— Eh bien! il n'y a rien?

— Si, mais des œufs seulement.

— Combien?

— Quatre.

— Oh!... De quelle couleur?

— D'un bleu vert. Et, tenez, gros comme cela. Il faut attendre. Je remonterai dans huit jours.

— Que vous êtes bon!

— C'est moi, mademoiselle, qui vous remercie de ne pas me chasser de chez vous.

— De chez moi? Ce n'est pas chez moi. Pour qui me prenez-vous donc? Ah!...

Elle éclata d'un rire si joli, que la fauvette interrompit son chant pour l'écouter.

— Vous me prenez pour mademoiselle de Labroie?

— C'est vrai!

— Oh! comme cela est amusant! Vous ne l'avez donc jamais vue?

— Jamais.

— C'est juste; elle n'est qu'arrivée de pension. Oh! mais vous me faisiez beaucoup trop d'honneur. Je suis la fille de Benoît, le valet de chambre.

— Ah! dit Jacques avec un soupir de joie, que j'en suis content!

— Pourquoi cela?

— Parce que... Je vous reverrai... n'est-ce pas?

— Oh! oui; je viens souvent dans le parc le matin. J'aime à me lever de bonne heure. Puis vous m'avez promis le nid?... Je me nomme Noelly, et vous?

— Jacques Brafort. Nous demeurons là, tout près.

— Ah! vous êtes le fils du garde champêtre. Est-ce vrai que votre père a été...

Elle s'arrêta et rougit.

— Un républicain, dit Jacques; oui, je crois, mais il y a longtemps; il était surtout bonapartiste... Moi... je n'aime pas les royalistes, je vous en préviens.

— Ah! mon Dieu! mais nous sommes royalistes, nous, dit-elle en riant. Me donnerez-vous mon nid de merles malgré cela?

— Certainement. Je ne vous en veux pas à vous, nous sommes des enfants.

— Bien, dit-elle; vous avez du bon sens... quoique partisan de l'usurpateur.

Et là-dessus, avec une jolie révérence et un doux sourire, elle le quitta.

Jacques avait alors quatorze ans. Il n'avait guère lu que des œuvres littéraires, et il n'en est point qui ne fasse résonner plus ou moins la plus vibrante des cordes de la lyre, l'amour; mais, comme beaucoup d'autres enfants, Jacques n'imaginait point que la vie réelle pût ressembler à ce qui se passait dans ses livres. Son goût pour la lecture l'avait préservé des camaraderies malsaines. Aussi ne songea-t-il pas le moins du monde à devenir amoureux; mais cette scène matinale et la beauté de la jeune fille, surtout sa grâce et sa bonne humeur, le frappèrent profondément, et il éprouva le plus vif désir de la revoir.

Le lendemain, il était dans le parc à la même heure; il y retourna les jours suivants. Mais ce fut seulement au bout d'une semaine qu'enfin il la rencontra au pied de l'arbre qui portait le nid, selon le rendez-vous qu'il avait donné lui-même. Un battement de cœur le prit en la voyant; elle, souriante, l'accueillit en ami. Cette fois, les petits se trouvaient éclos, mais bien jeunes encore; il valait mieux attendre deux ou trois jours...

Ce délai consenti nécessita un nouveau rendez-vous, où Noelly enfin fut mise en possession du nid tant désiré. Elle l'emportait charmé, quand, se ravisant:

— Eh bien!... Comment, je les prends tous quatre! Et vous? Partageons.

Il résista vainement. Elle insista. Ils partagèrent donc les oiseaux. Il fallut bien ensuite se donner des nouvelles réciproques des nourrissons emplumés; Noelly avait d'ailleurs besoin de conseils que ne marchandait pas l'expérience de Jacques. Un matin, elle vint toute en larmes jusqu'au mur appeler son jeune ami; un des chiens du marquis avait tué les oiseaux. Elle sanglotait.

— Je vous donnerai les miens, Noelly! s'écria Jacques.

En effet, ce fut pour elle qu'il acheva de les élever. Le lien d'affection était formé, les prétextes désormais étaient inutiles; ils ne manquèrent pas cependant. Ils s'intéressaient d'avance aux mêmes choses à peu près, puis ce qui n'était pas commun le devint bientôt; il leur fut impossible d'éprouver isolément une joie, une préoccupation, un chagrin, et chacun d'eux garda ses impressions comme un dépôt, jusqu'au moment de les partager avec son ami. Les lectures de Jacques furent celles de Noelly; ils les faisaient ensemble, non pas à voix haute, mais en même temps, Noelly tenant le livre, Jacques, pour voir de plus près, penché sur elle et l'entourant de son bras. Noelly n'avait que treize ans et toute la simplicité de l'enfance; mais, par moments, des expressions de jeune fille, des lueurs dans le regard, des rougeurs, — elle ne savait pas pourquoi, non plus que son compagnon, — quelquefois des rêveries, pendant lesquelles, la tête renversée sur le tronc du hêtre qui ombrageait le banc, les regards noyés, elle gardait de longs silences. Jacques, lui, pendant ce temps, la regardait. Cela arrivait surtout après les lectures. Un jour elle tout à coup:

— C'est drôle, l'amour, n'est-ce pas?

Jacques ne put trouver de réponse.

— Est-ce que tu comprends pourquoi *il* veut se tuer?

— Mais parce qu'on s'oppose à leur mariage.

— Eh bien! s'il meurt, ils ne se marieront pas.

— C'est vrai. Pourtant je trouve cela beau.

— De mourir?

— Non, d'aimer tant.

— Oh! oui, dit-elle avec un singulier soupir.

Puis elle ajouta presque bas: — Tout à l'heure, j'avais envie de pleurer; et toi?

— Moi aussi, dit-il du même ton.

Et ils se quittèrent très-rêveurs.

Mais ces échappées de vue sur la vie, ces pressentiments n'avaient pas de suite. Leur imagination restait enfant. Ils vivaient au sein d'une aube charmante, et leurs impressions avaient toute la pureté, toute la fraîcheur de l'heure matinale qu'ils passaient sous les grands hêtres, dans le réseau tremblant où luttaient, comme dans leur esprit, la lumière et l'ombre. Cela dura des mois, puis des mois encore. Si quelque événement d'intérieur ou le caprice de leurs parents les empêchait

parfois de se rencontrer, ils en éprouvaient tant de privation et se revoyaient ensuite avec une telle joie, qu'ils ne purent s'empêcher de sentir qu'ils étaient deux à vivre d'une même destinée. Leur affection en devint plus avouée, plus exaltée, mais non pas plus éclairée sur sa nature et son but. Mais quoi? la passion, que l'expérience chez d'autres eût prévue et appelée, n'existait pas encore; ils n'avaient donc pas à la reconnaître. Comme la nature au printemps n'a que fleurs, parfums et poésies; de même leur amour adolescent.

Noelly etait fort peu surveillée; elle avait perdu sa mère. La femme de charge du château s'occupait un peu de sa toilette, un peu de lui enseigner les travaux d'aiguille. Son père lui donnait d'autres leçons, et il la trouvait depuis quelque temps si intelligente et si avancée, qu'il en était ravi.

C'était toujours assez près de la maison du garde champêtre que les enfants se rencontraient, de peur des gens du château. Sans en être jamais convenus, sans peut-être en avoir délibéré avec eux-mêmes, ils avaient gardé l'un et l'autre le plus profond secret sur leur amitié. De telles intuitions, plus profondes et plus sagaces que des résolutions méditées, sont le génie de l'enfance. De même leur voix restait contenue; point d'éclats, même dans leurs gaietés. Mais il arriva un matin que Jean-Baptiste vit son frère se glisser dans le parc et prit envie de le suivre. Sur ce terrain défendu naturellement, il s'avança doucement, sans appeler. Le son des voix le frappa; il s'arrêta, crut reconnaître la voix de son frère, approcha plus doucement encore, et vit la jolie compagne de Jacques. Les deux enfants, comme d'habitude, tenaient le même livre, et le bras de Jacques entourait la taille de Noelly.

Jean-Baptiste se retira, comme il était venu, furtivement, et grandement émerveillé. Quoi! Jacques avait une maîtresse, et lui, Jean-Baptiste, l'aîné, il n'en avait pas encore. Cela l'humilia beaucoup, et il se promit bien de ravir à l'étude le temps nécessaire pour faire une conquête à son tour.

Comme on le voit, l'imagination de Jean-Baptiste allait plus loin que celle de son frère, ou plutôt, c'est le contraire, elle se tenait plus près des réalités. Ce n'était pas en vain qu'il avait été mêlé de bonne heure aux conversations des hommes, et en particulier à celles de son père. A l'époque actuelle, peu de gens encore songent à respecter l'enfance; à cette époque-là, on n'y pensait pas du tout, surtout à la campagne, la plaisanterie grivoise servait, en guise d'esprit, d'assaisonnement à la causerie. Comme toujours, de toute aventure légère, les hommes riaient entre eux, sans compter les suppositions bénévoles, et Jean-Baptiste n'était qu'un gamin, qu'il avait déjà entendu sur tous les tons, y compris le ton sentencieux, que c'était l'affaire des hommes de tromper les femmes, et affaire à celles-ci de se défendre; qu'un enfant naturel n'avait à s'en prendre qu'à sa mère de son mauvais sort; qu'en de telles actions enfin, la honte était pour la femme, la gloire pour le séducteur.

Et ces choses, que Jacques avait à peine entendues, qu'il eût peut-être déclaré odieuses, s'il y avait réfléchi, Jean-Baptiste les tenait pour choses aussi vraies que l'Evangile; et cela, moins par égoïsme que par bonne foi. Car il était de ces natures éminemment réceptives, qui sont assurément de beaucoup les plus nombreuses, et chez lesquelles tout dépend des premières impressions reçues: natures candides, croyantes, qui tiennent à leurs convictions de toute la difficulté qu'elles auraient à s'en faire d'autres, et de tout leur goût pour la possession calme et tranquille des biens acquis. Si nous nous attachons ainsi à faire comprendre le fond de ce caractère, c'est qu'il a été mal compris et calomnié. La vérité en ce monde est relative. Qui donc en possède assez pour pouvoir dire : Là tout est mal, et, du côté de mon jugement, tout est bien. Brafort eut une éminente qualité, la première de toutes: il fut sincère.

Ce qui ne veut pas dire qu'il ne commit point de mauvaises actions, mais il les commit consciencieusement. N'est-ce pas le plus sûr éloge qu'on puisse faire des plus grands saints?

Jean-Baptiste donc, persuadé qu'il devait avoir une maîtresse, la chercha autour de lui; mais dans tout le pays il ne trouva point de conquête aussi enviable que Noelly; à moins que ce ne fût mademoiselle de Labroie. Mais le moyen d'y songer! Ce n'est pas que cette noble demoiselle n'eût quelquefois figuré dans les rêves ambitieux de notre héros; il sentait bien toutefois ne pouvoir l'y placer qu'à la fin, au couronnement, quand il serait arrivé à quelque haut poste; car c'était dans ce but décidé qu'il traduisait Horace et Hésiode. Mais tout cela ne s'opposait pas à d'aimables aventures, en attendant.

En cela le point d'honneur l'excitait plus que la jeunesse. La jeunesse, quoi qu'on en dise, dort aussi longtemps que dure l'innocence de la pensée. Les mœurs des eunes gens sont faites des discours et des exemples des hommes. Tout un recueil de chansons avait uni, dans la mémoire de Jean-Baptiste, les *lauriers de la gloire et les myrtes de l'amour*. La mythologie sévissait alors avec fureur. Un militaire devait, de toutes façons, être conquérant. Les mœurs impériales allaient d'accord avec les lois de l'empire : tout se faisait soldatesquement. A cette brutalité, les processions, les confessionnaux et les missions de la royauté restaurée, vinrent assurer la gangrène de l'hypocrisie; ce fut tout. Quoi! Jacques, ce garçon qui semblait n'entendre malice à rien, avait une maîtresse? La curiosité de Jean-Baptiste fut si vivement excitée, qu'il ne pût s'empêcher d'épier son frère et de s'approcher assez près pour entendre. Ce fut une autre surprise : Jacques et Noelly causaient en camarades et ne s'embrassaient point.

— Quel niais! se dit Jean-Baptiste, resaisissant aussitôt, non sans plaisir, toute la supériorité qu'il croyait avoir perdue.

Afin de voir un peu la mine qu'ils feraient, ayant opéré un détour, il se montra.

— Mon frère! murmura Jacques, stupéfait.

— Ton frère! dit Noelly. Ah! tant mieux que ce soit lui; mais ne le dis pas à d'autres.

Ne le dis pas... quoi? Jacques pourtant comprit.

La présence de Jean-Baptiste le choquait et l'attristait. Déjà il eût voulu pouvoir entourer sa Noelly d'un nuage et la dérober à tout œil profane. Cependant il dit à son frère en la montrant :

— C'est Noelly, mon amie.

— Comment! tu possèdes une pareille amie, et tu ne m'en as point parlé? s'écria Jean-Baptiste avec l'air de galanterie le plus fin qu'il pût trouver. Tu craignais des jaloux de ton bonheur. Je le conçois.

Noelly écoutait et regardait un peu étonnée.

— Cela nous fait grand plaisir, à Jacques et à moi, de vous voir, dit-elle... Mais j'ai peur, si on le savait, qu'on ne me retînt au château. Vous ne le direz point, n'est-ce pas?

— Je vous en donne ma parole d'honneur, mademoiselle, dit Jean-Baptiste. Trop heureux de vous obéir!

Il prit la main de Noelly et la baisa d'un assez bon air. La petite se mit à rire.

— Vous parlez comme dans les romans, dit-elle.

Déconcerté d'abord, Jean-Baptiste se remit.

— Il n'y a point dans les romans d'héroïne si belle que vous, répliqua-t-il.

Noelly se leva, demi-railleuse et demi-effarouchée.

— Oh! ne me dites pas de ces grands mots, voyons, je n'aime pas cela. Je ne suis pas une héroïne, moi, et je ne suis pas belle, n'est-ce pas, Jacques?

Elle semblait irritée et peinée tout ensemble. Jacques, éperdu, n'osa rien répondre à l'étrange question qu'elle lui adressait. Pourquoi? Précisément parce qu'il voyait en ce moment même qu'en effet elle était belle, adora-

blement belle, Noelly. Comment se faisait-il qu'il reconnût cette vérité pour la première fois? Ce n'est pas qu'il ne le sût déjà en lui-même, seulement il ne se l'était jamais dit. Et maintenant cela le bouleversait, il en avait le cœur serré d'un bonheur immense et d'une étrange douleur, et tout à coup il se sentit furieux contre Jean-Baptiste et s'avança sur lui en criant :

— Va-t-en !

Jean-Baptiste, qui riait de la question de Noelly à son frère, prit alors un air tragique et demanda de quel droit on le chassait.

— Jacques, dit Noelly, tu as tort de parler ainsi à ton frère.

— On se tutoie, dit Jean-Baptiste d'un air impertinent.

— Tais-toi ! s'écria Jacques, levant le bras avec menace.

Noelly se jeta dans les bras de son ami.

— Ne le frappes pas, je ne veux pas que tu le frappes; je ne te savais pas si méchant. Moi aussi, il me fâche et me fait de la peine; mais laisse-le, qu'il s'en aille.

— Mademoiselle, dit Jean-Baptiste, je me retire devant votre désir et non devant des menaces. Mon intention n'est point de troubler vos amours et je garderai votre secret.

Il partit en effet sur ces mots; presque aussitôt Noelly poussant un cri étouffé, s'arracha tremblante des bras de Jacques et prit en courant la route du château.

Seul, sur le banc où les avait surpris Jean-Baptiste, la tête dans ses mains, Jacques sentit, avec une ivresse mêlée d'indignation, que le plus profond sentiment de son âme venait d'être dévoilé par une main brutale. Cette grande révélation de l'amour l'inondait, l'éblouissait. Il se sentait surchargé tout à coup d'une vie immense, et, si jeune, à moins de seize ans, c'est à peine s'il pouvait croire à tant de puissance, à tant de bonheur !.. Un Dieu, comme disent les anciens, était en lui, et cette divinité qui le remplissait, il eût voulu pouvoir se prosterner devant elle. Ah ! mais c'était elle, Noelly, sa divinité, le but, le charme de tout son être ! Elle n'était plus là ! Elle s'était enfuie, blessée par un être impie. Car le mot sacré d'amour qu'elle et lui devaient seuls se faire entendre, venait d'être jeté entre eux comme un outrage. On était venu grossièrement avancer l'heure où d'eux-mêmes ils auraient senti qu'ils étaient amants et se le seraient avoué dans leur langue à eux, soupir, mot ou regard. On leur avait empoisonné les joies de l'aveu par la honte de l'insulte.

Aussi passait-il des souffrances du ressentiment aux ravissements de l'amour. Et puis il songeait que Noelly pleurerait peut-être. Elle souffrante, fâchée, mon Dieu !

De peur d'écraser Jean-Baptiste, il n'osa rentrer à la maison que longtemps après, et quand son frère le sourire aux lèvres, l'aborda, il lui tourna le dos brusquement, ce qui parut à Jean-Baptiste du plus mauvais caractère. Ne s'était-il pas conduit galamment?

A dater de ce jour, la mésintelligence qui, en raison de la différence de leurs caractères, avait toujours existé entre eux, s'accusa plus nettement. Jacques avait la rancune persistante des natures fortes et sensibles, et Jean-Baptiste, qui en qualité d'aîné revendiquait la confiance de son frère, commença à se plaindre amèrement de ne point la posséder.

Le lendemain, au rendez-vous habituel, Jacques ne trouva pas Noelly. Quelle journée ! quelle attente ! que de suppositions! de terreurs !.. Le jour suivant, elle n'y était pas encore. Il poussa dans le parc, en désespéré, plus loin qu'il n'osait le faire d'habitude, et la vit enfin, de loin, qui marchait d'un pas indécis en regardant du côté par lequel il devait venir. Quand il courut vers elle, tremblant de joie et de crainte, comment put-elle fuir?.. Il est vrai qu'elle n'alla pas loin, et qu'il l'atteignit bien vite. Mais alors ils n'osèrent plus se regarder qu'à la dérobée, et, se tenant la main, ils marchèrent côte à côte sans se parler.

— Tu ne m'aimes plus, Noelly? dit enfin Jacques, d'une voix brisée.

Elle rougit, ne put répondre, et se jeta dans ses bras en pleurant. Ce baiser fut leur aveu.

— Ah ! Noelly, ne me fuis plus, ne me fuis jamais, dit Jacques; je ne puis vivre sans toi !

— Ni moi sans toi, lui répondit-elle; mais... j'ai peur à présent... ce n'est plus comme autrefois.

— Peur ! Oh ! ma chère âme, pourquoi ?

— Mon Dieu, dit-elle en appuyant sa tête sur l'épaule de Jacques et fermant à demi les yeux, c'est vrai que nous nous aimons d'amour ?

— Vrai ! mille fois vrai ! s'écria-t-il, en l'étreignant sur son cœur. Nous serons mari et femme, et nous passerons ensemble toute notre vie.

— Oui, mais nous sommes trop jeunes pour nous marier, dit-elle après un silence; d'ici-là que dira-t-on?.. J'ai peur que ce soit mal, Jacques. J'ai entendu mépriser des femmes, parce qu'elles avaient un amant. Eh bien ! comme cela, moi, j'aurais donc un amant, et les hommes pourraient me parler et me regarder comme a fait l'autre jour ton frère.

Elle se reprit à pleurer à ce souvenir, et s'il n'eut pas de peine à la consoler, — car au fond le bonheur, dans cette jeune âme, était bien plus vif que la crainte, — cependant il ne put effacer entièrement la vague inquiétude qui l'obsédait. Elle disait :

— Vois-tu, j'ai quinze ans à peine, je n'ose demander conseil à personne et je n'ai plus ma mère.

Puis, à un autre moment :

— Si l'on venait à me mépriser, que ferais-tu?

— Je t'adorerais, moi.

— Tu aurais beau faire, va, cela te rendrait malheureux.

Plus éclairé qu'elle sur le sujet de ses craintes, Jacques, bien qu'enivré d'amour, fut assez consciencieux pour ne pas trop les combattre. Ils se rencontrèrent moins souvent et avec de plus grandes précautions. Sauf le désir de se voir sans cesse, qui ne pouvait être satisfait, ils étaient délicieusement heureux; sans le vouloir, à force de véritable amour et de pureté, ils ménageaient leur bonheur comme des avares, et, s'étant dit qu'ils ne pouvaient guère se marier qu'à vingt ans, ils attendaient. C'était long; mais ils s'aimaient tant.

Ils s'aimaient tant ! C'est le raisonnement contraire qui généralement a cours. Mais il n'en est pas plus juste. L'impatience de la possession, dont tant de femmes sont sottement fières, implique l'insuffisance des autres bonheurs; sans doute, cette impatience a droit de se produire à son heure, mais, trop prompte, ne révèle-t-elle pas cette sorte d'amour qui n'a point d'autre souci? Et si le développement de chaque chose en ce monde est proportionnel à sa durée, plus tard naît cette impatience, plus l'amour doit être jugé durable et profond. Tel était celui de ces enfants. Il s'accordait bien mal avec les traditions de l'Empire, continuées sur ce point sous la Restauration, et qui ne sont point, hélas ! effacées; mais il y a toujours çà et là des êtres qui vivent en dehors de leur époque, dans l'éternité du vrai.

Pour Jean-Baptiste, il se prit à courtiser une petite bergère dont le paturage avoisinait la prairie, et, comme sa grande qualité à lui était au contraire d'être tout à fait de son époque, il se montra si conquérant, que la petite, effrayée, demanda protection à ses parents. Ceux-ci prièrent le garde champêtre de garder son propre troupeau, et Jean-Baptiste fut semoncé paternellement... au point de vu du savoir faire et de la prudence.

La leçon lui profita; car deux mois plus tard, il était l'amant heureux d'une femme de Laforgue, qui avait un mari et cinq enfants. Évidemment ici Jean-Baptiste ne joua le rôle de séducteur que par pure bonne volonté. Il s'efforça de croire cependant qu'il avait fait oublier des devoirs; l'amour-propre, ses dix-huit ans et les poëte latins l'y aidèrent. Si peu rêveur soit-on, la jeunesse

demande quelques illusions et trouve des prétextes pour se passionner. Quant au garde champêtre, qui fit mine de ne rien voir, non par dignité paternelle, mais par décorum de fonctionnaire, il trouva que décidément son fils était un habile gaillard. A la bonne heure! cette fois, tout était dans l'ordre, et, quoi qu'il pût arriver, tout irait sans scandale ni embarras: le pavillon couvre la marchandise. Le code avait tout prévu. Ah! le grand homme était profond dans ses vues! Oui! la police! le bon ordre! chacun et chaque chose à sa place; tout étiqueté, réglé! Et puis, ma foi! la nature humaine s'arrangeant là-dessous, comme elle veut; chacun pour soi, et que les gens veillent à leur bien. L'ordre est Dieu et Napoléon est son prophète!

Pour la femme, c'était une abominable coquine évidemment. Ainsi pensait Jean Brafort; et pourtant il était loin de lui en vouloir, et croyait fermement qu'il fallait de ces femmes-là dans le monde pour la satisfaction des jeunes gens et la sécurité des pères de famille. Mais alors elles n'étaient donc pas à blâmer, car enfin les choses utiles... Ah! halte là! je vous prie. Et la morale? La morale!... Mot que le garde champêtre prononçait de sa grosse voix en roulant des yeux solennels. Que voulez-vous? Ce sont là les mystères de l'ordre, comme aussi de la logique de certains esprits. Faut-il dire que le mari de cette femme la battait assez fréquemment, et que lui-même n'était pas, au sujet des mœurs, sans reproche? Qu'importe? Cela ne pouvait servir d'excuse. Une femme n'a que ses devoirs. Ce mot très-naïf dans sa vérité, était un des aphorismes de Jean Brafort.

Toutefois, à part les satisfactions que le digne garde champêtre puisait dans la bonne conduite des siens, il ignorait les rendez-vous de Jacques et de Noelly, qui eussent pu le brouiller avec le château. Jean-Baptiste avait loyalement tenu sa parole d'être discret. A part ses satisfactions, Jean Brafort avait de grands soucis. Il sentait bien qu'il était mal vu; il avait souvent à subir des allusions à ses sentiments bonapartistes et des quolibets sur son ancienne ardeur révolutionnaire. S'il avait pris le parti de courber l'échine et de filer doux, ce n'était pas qu'il n'en souffrît point. Mais tout cela même semblait ne pouvoir durer longtemps. Un intrigant convoitait la place du garde champêtre et, familier du château, avait de grandes chances de l'obtenir. Sans la protection de monsieur Renoux, Jean Brafort eût été destitué depuis longtemps; mais, de plus en plus, il sentait grossir l'orage. Au milieu de ses inquiétudes, la santé robuste dont il avait joui jusqu'alors s'était profondément altérée. Une épidémie survenant dans le pays, il en fut une des premières victimes et mourut en peu de jours, ayant au moins conservé son sabre et sa plaque jusqu'à la mort.

Jean-Baptiste regretta vivement son père. Bien que maintenant il l'admirât moins, il l'aimait toujours. Par une association fatale cependant, la pensée de l'héritage lui vint au milieu de sa douleur, et, comme il était de nature à jouir vivement du plaisir de posséder et d'agir en son propre nom, comme un homme, il ne put faire autrement que d'en ressentir une impression agréable, qu'il chassa, mais qui persista bel et bien, son objet et sa cause étant fort réels. Cela jeta dans cette nature honnête un grand trouble. La douleur vraie qu'il éprouvait s'en augmenta, et lui-même n'y mit pas d'obstacle; car plus il pleurait et souffrait, moins il pouvait se traiter d'ingrat. Il se rendait tous les jours au cimetière et s'agenouillait sur la tombe; il y fit placer une belle pierre qu'il entoura de fleurs et d'immortelles, après y avoir planté un saule pleureur. L'épitaphe, latine, il va sans dire, doit faire penser aux étrangers érudits qui visitent le petit cimetière de Laforgue que le meilleur et non le moins illustre des Français repose sous cette pierre. Tout cela fit le plus grand honneur à Jean-Baptiste. On vanta son bon cœur et sa piété. Ce n'étaient pas ses amours qui pouvaient lui nuire; les Berrichons sont Français. Tout d'une voix, le conseil de famille, composé du maître d'école, de monsieur Renoux et des parents de la mère, convint d'émanciper cet honnête garçon, qui deviendrait ainsi le chef de la famille. Madame Brafort ne pouvait l'être; habituée au joug depuis vingt ans, elle semblait plus étonnée que chagrine de ne plus le sentir sur ses épaules. Elle ne savait en toutes choses que faire, et se bornait à prier pour son mari.

Jean-Baptiste fut donc émancipé, c'est-à-dire fait homme, libre de ses actes et de son bien. Grandi par là, au moins dans son opinion, de cent coudées, il vint un jour annoncer à sa mère et à son frère ses intentions, mûrement réfléchies, assura-t-il. Il était décidé a poursuivre ses études pour devenir homme de loi; par conséquent il fallait quitter Laforgue, où le maître d'école n'avait plus rien à lui enseigner, pour aller habiter la grande ville et suivre les cours d'un collége. Son digne maître, qui avait un ami dans l'université, promettait de lui faire obtenir de la grâce royale une demi-bourse. Malgré cet avantage, ce n'était pas sur le revenu de sa part du petit domaine que Jean-Baptiste pouvait aller vivre à Paris. Il fallait donc vendre la prairie...

Jacques jeta un cri, et la mère leva les deux mains au ciel.

— Je sens toute la dureté de ce sacrifice, dit Jean-Baptiste. Le bien que mon père a créé, la maison qu'il a habitée...

Il essuya une larme.

— Et nous, où veux-tu que nous vivions? demanda la mère. Grand Dieu! vendre notre maison! Et les vaches?

— Vous viendrez à Paris avec moi, reprit Jean-Baptiste. Pensez-vous que je veuille vous abandonner? Mon frère ne peut vivre de la moitié de ce petit bien, ni en être occupé suffisamment. Il fera choix d'un état et entrera en apprentissage. Sans doute, il est cruel de renoncer à des souvenirs aussi chers, mais il s'agit de notre avenir.

Madame Brafort pleura, elle n'avait guère autre chose à faire, son mari l'ayant épousée sans autre dot que quelques centaines de francs et un mobilier, et après l'achat de la prairie, qu'il avait fait à lui seul.

— Je consentirais à ce que voudra ma mère, dit Jacques. Il ne protesta pas autrement et devint rêveur. La raison en était que, cette année-là, aux approches de l'hiver, Noelly devait suivre à Paris la famille de Labroie.

Jean-Baptiste fit observer, un peu orgueilleusement, que son frère était sous puissance de tuteur, et du reste protesta de son désir de ne point forcer leur volonté, et de ses bons sentiments de fils et de frère. Mais il ne cessa de représenter la nécessité pour lui d'aller à la ville, tant et si bien que Jacques et sa mère se résignèrent: lui, désirant suivre sa fiancée; elle, n'ayant point l'habitude d'un autre parti. Pour Jean-Baptiste, il était possédé de ce besoin du nouveau et de l'inconnu qui est si puissant dans la jeunesse. Il avait rompu avec sa maîtresse, par l'influence de son confesseur, dans la recrudescence de piété causée par la mort de son père. Il voulait maintenant connaître le monde et interroger sa destinée. Les projets ambitieux de son père lui hantaient l'esprit. Mais il sentait bien qu'il fallait savoir ce qu'ils renfermaient de possible et d'illusoire. Déjà les difficultés de Perse et d'Horace lui avaient fait pressentir que la vie n'était pas une vision toute faite; l'Université lui imposait fort; les brillantes facultés de Maximilien l'épouvantaient. Si tous les jeunes gens du collége ressemblaient à celui-là?... Toutefois le désir d'arriver, de s'introduire dans les rangs de la classe lettrée et prépondérante, d'être enfin un *monsieur*, mot qui a tant de prestige sur l'esprit du paysan, ce désir, plus puissant que toute appréhention, le dominait. Il rêvait sans cesse de Paris, de fortune, de distinctions, et il lui échappa sur ce sujet, devant les Renoux, plus d'une naïveté dont ils s'amusèrent, impitoyables, comme tous les bourgeois, pour un

fils de paysan qui vise à être des leurs. Maximilien, qui étudiait dans une pension à Paris, écrivit à son ancien camarade une lettre où le persiflage se mêlait à l'amitié avec assez d'art pour que Jean-Baptiste s'en trouva heureux; car Maximilien semblait, en même temps, se réjouir de revoir son camarade et de lui apprendre mille jolies choses inconnues aux écoliers de province.

Comme on le prévoyait, monsieur de Labroie, qui avait reçu du milliard une fort belle indemnité, racheta la *prairie*. Ce ne furent que dix-huit mille francs à partager. Mais dans ce temps-là, des gens sobres et peu difficiles comme les Brafort pouvaient se loger et vivre à Paris pour peu d'argent. On se promit d'ébrécher le moins possible le capital, et l'on quitta en pleurant la *prairie* un jour d'octobre 1818. Le matin, dans le parc, Jacques et Noelly s'étaient fait des adieux pleins de tristesse, de passion et d'espérance. Noelly partait seulement deux semaines plus tard.

— Où, comment te verrai-je? demandait Jacques.

— Je ne puis le savoir encore, disait-elle; mais nous nous verrons, je te le promets.

Aussitôt installé, Jacques devait écrire leur adresse au maître d'école et Noelly se chargeait de la savoir. Ils n'avaient point de confident point de protecteur; ils ne pouvaient pas même échanger de lettres; mais ils se laissaient leur âme l'un à l'autre et le savaient bien.

III

DÉVOT ET CARBONARO.

La ville est pour le paysan la grande attraction, l'ensemble indéterminé des choses supérieures qui peuvent ravir les sens et l'esprit, le centre en un mot de cet idéal que toute créature cherche ailleurs qu'en sa demeure. Mais l'acclimatation de l'homme des champs à la ville n'en est pas moins difficile et douloureuse. Plus de cet air vif, embaumé des senteurs des prés, de la vigne ou du colza, qui a balancé l'épi, qui a frémi dans les peupliers ou gémi l'hiver dans les rameaux en froissant la feuille sèche des chênes; cet air si pur qu'il défie l'immondice, le roule et le lave dans ses flots. Plus de cet espace où l'on va, vient, du dehors au dedans, sans cesse, espace riant ou sévère, blanc de givre ou lumineux de soleil, mais élastique et sans bornes, si familier, là-bas plein de rêves et de mirages, pétri de liberté! Puis les commensaux de la cour et de la prairie, bonnes bêtes dont chacune a son nom; peuple facile qui donne, comme tous les autres, à son souverain, nourriture et vêtement, outre les plaisirs de l'empire; et sur la bonne terre, dont le sein a toujours, abondant ou non, quelques gouttes de lait, cette sécurité relative dont jouit l'enfant le plus pauvre dans le giron paternel.

Au lieu de tout cela, une chambre étroite, où l'on ne peut pas faire trois pas sans se heurter aux murs ou aux meubles, des meubles qu'on ne connaît pas; l'air de la rue, falsification odieuse faite de gaz, d'haleines et des miasmes du ruisseau. Autour de soi, en haut, en bas, derrière chacune des trop minces cloisons, des voisins inconnus, dont les voix, les chants parfois obscènes, et les criailleries troublent vos jours et vos nuits. De l'humanité, le bruit, la gêne, le tapage, ses coudes dans vos flancs, ses exhalaisons dans votre nez, ses cris dans vos oreilles, ses pieds sur vos pieds; mais de sourire, de parole amie, d'âme, point. Tous ces visages, fermés à votre aspect, ne vous disent qu'une chose : «Je ne vous connais point, je ne vous vois pas; il y a un mur infranchissable entre vous et moi.» Dans cette foule qui vous écrase, vous êtes seul pourtant et n'avez d'autre ami, d'autre recours, d'autre Providence que les pièces de votre bourse. A la vérité, elles vous suffisent; vous n'avez besoin d'autre nationalité, elles vous composent un droit que nul ne contestera; grâce à elles, vous êtes citoyen de ce lieu. Même, si elles abondent, elles vous en font roi; mais, baissent-elles, en revanche, vous diminuez avec elles; si elles deviennent rares, vous agonisez. Si elles manquent, il vous faut mourir. Il n'y a point ici d'autre titre, d'autre mot de passe. N'invoquez pas l'humanité, la pitié; dans le fracas de ce lieu, elles ne vous entendraient point. Elles y sont pourtant, comme y est toute chose; mais, poussées au hasard, comme des feuilles par un torrent, elles vous frôlent sans vous voir. Votre titre, votre humanité, c'était l'argent. Où est-il? Vous n'en avez plus? Soit. Le cas est prévu : on jouit ici d'un ordre admirable, la Morgue vous inscrira.

Les Brafort louèrent, dans la traditionnelle rue Saint-Jacques, deux chambres donnant sur un de ces puits sans eau qu'on appelle des cours. La mère était éperdue, abêtie, privée de sens. Quand, levant la tête, elle apercevait au haut de son puits un nuage bleu, elle se mettait à pleurer. Quand il s'agissait d'acheter les provisions, elle revenait éplorée, disant qu'on la volait, quelquefois ne rapportant rien. Jean-Baptiste essayait de la réconforter avec des périodes, Jacques l'accompagnait et l'aidait. Elle finit par se relever un peu; son chagrin se changea en une mélancolie muette, et ses fils crurent qu'elle s'habituait.

La demi-bourse de Jean-Baptiste n'arrivait point. Fatigué d'attente et de démarches, il entra comme externe au collége Henri IV; mais une rude épreuve l'y attendait. Il croyait avoir fait sa seconde, on le mit en quatrième; encore se trouva-t-il dans les derniers rangs, et parmi des condisciples plus jeunes que lui.

Depuis que la guerre avait cessé, les écoles s'étaient remplies; on avait devant soi maintenant les carrières paisibles qui exigent l'étude et le savoir, et les fils de familles nobles ou bourgeoises affluaient dans les colléges et y dominaient, car la plupart des petits boutiquiers dans ce temps-là se contentaient encore de l'école primaire.

Avec ses dix-huit ans passés, sa bonne grosse figure et sa gaucherie, Jean-Baptiste fit merveille... comme plastron, dans ce monde-là. Il s'y trouvait bien aussi quelques humbles, avec lesquels il eût pu faire cause commune; mais, selon les principes invariables de l'humaine nature, ces gens-là se fuyaient les uns les autres, et eussent rougi de leur mutuelle compagnie, préférant grossir la cour de tel ou tel petit personnage, qui les admettait à son service en qualité de souffre-douleur. Jean-Baptiste fit comme eux.

Il avait décidé son jeune frère à entrer dans une étude d'avoué pour les écritures, l'assurant qu'avec ses connaissances littéraires et un peu d'application, il trouverait là un avenir, — moins brillant sans doute que celui qui l'attendait, lui, Jean-Baptiste, — mais encore fort avantageux. Jacques s'était laissé persuader, non sans craindre que le but fût trop éloigné pour son impatience; car il ne songeait qu'à épouser Noelly dès ses vingt ans révolus, et plus tôt s'il était possible. Il ne resta pas plus de trois mois dans l'étude. Le ton du lieu, l'ennui et la fatigue d'une immobilité forcée, le dégoût enfin de ce travail, le chassèrent, et il annonça un jour à son frère qu'il allait entrer comme apprenti dans un atelier d'imprimerie.

Jean-Baptiste accueillit cette nouvelle avec une stupéfaction mêlée de colère.

— Et quoi! s'écria-t-il, quand tu pourrais t'élever, tu ne songes qu'à descendre! De bourgeois, devenir ouvrier! quelle bassesse de goûts!

— Si c'est une question d'orgueil, répliqua Jacques, je te dirai précisément que le mien ne s'arrange pas de cette chicane, et qu'une profession qui sert à répandre la pensée me paraît beaucoup plus noble. Depuis que je

suis dans cette étude, j'ai reconnu que lorsqu'on n'a pas de fortune, ce n'est qu'à force de temps, de patients services, et, qui pis est, le plus souvent, de servilités et de flatteries, qu'on peut arriver à la place de premier clerc, c'est-à-dire toujours dépendant, toujours pauvre, et par conséquent toujours méprisé par les gens de ce milieu, qui n'estiment que le luxe et la richesse. Et enfin, comme il faut, pour vivre avec eux, endosser certains habits, habiter certains logements, afficher certaines habitudes, il en résulte que le bourgeois de cette sorte est en réalité aussi pauvre et encore plus esclave que l'ouvrier. Je préfère vivre avec mes égaux et être libre.

— Nos égaux! répéta Jean-Baptiste avec une souffrance évidente; nous sommes tous égaux. Est-ce que je m'estime moins que le fils d'un duc et pair, moi, par exemple? Pas du tout.

— Ce serait se faire leur inférieur que de les vouloir imiter.

— Je ne les imite pas, dit Jean-Baptiste; seulement... je ne vois pas pourquoi je ne chercherais pas à me procurer les avantages qu'ils possèdent.

— Moi, j'aime mieux y renoncer.

— Pourquoi?

— Je ne puis pas bien te l'expliquer; mais je sens que je fais mieux. Si la fortune était pour tout le monde, à la bonne heure; mais, ma foi, comme sont les choses, j'aime autant être ouvrier.

— C'est un entêtement ridicule. Tu perds ton avenir.

— Je ne perds tout au plus que la place de premier clerc.

— Mon pauvre garçon!... Et en disant cela, Jean-Baptiste, si nouvel émancipé qu'il fût, eut trente ans de majesté. Mon pauvre garçon! Mais tu ne comprends rien aux choses de la vie. Premier clerc à trente ans, tu te maries et tu achètes une étude avec la dot de ta femme.

— A trente ans! Merci!...

— Un homme sage, dit Jean-Baptiste avec aplomb, ne doit pas se marier avant cet âge.

Et, avec un sourire fin, il ajouta : N'y a-t-il pas des moyens d'attendre?

— C'est infâme ce que tu dis là!

Mais Jean-Baptiste haussa les épaules et reprit avec un aplomb nouveau :

— Avec la dot de ta femme...

— Sais-tu d'abord si ma femme a une dot? cria Jacques exaspéré.

— Eh bien! vous fâchez-vous là dedans? demanda la mère, de la chambre à côté.

— Il est fou à lier, répondit Jean-Baptiste en haussant les épaules.

Et, suivant son frère, qui, sans plus l'écouter, passait dans la cambre voisine, il continua d'expliquer les avantages du plan bien connu qu'il avait adopté.

— Avec de l'instruction, un homme peut arriver à tout. L'instruction, c'est sa dot, avec laquelle il épouse une femme qui a de l'argent. Et c'est ainsi qu'un homme peut prétendre à tout.

Il en était si persuadé, ce bon Jean-Baptiste, et si content qu'il en fût ainsi!

— Qu'est-ce donc que tu appelles tout? s'écria Jacques. Moi, je veux aimer et être libre.

— Ah! si tu fais du roman...

— Enfin ne vous disputez pas, dit la mère, chacun son idée.

— Je suis le chef de famille, reprit Jean-Baptiste, et j'ai le devoir.....

Jacques se mit à rire impertinemment.

— Il n'y a ici de chef de famille que notre mère, et tu n'es le chef que de ta propre personne, mon cher.

Ceci froissa Jean-Baptiste dans ses prétentions; il répondit en ricanant :

— Bon aux têtes fêlées d'accepter la suprématie des femmes; quant à moi...

— Quant à toi, s'écria Jacques, ton sot orgueil te rend capable d'insulter ta mère...

Ils faillirent se battre; la mère éperdue les sépara. Pendant quelque temps, ils cessèrent de se parler; madame Brafort les réconcilia : mais cette fraternité d'occasion que leur avait faite la nature, si bizarre souvent à cet égard, avait besoin pour se maintenir d'un effort mutuel incessant. Nous n'avons rapporté la conversation précédente que pour mieux marquer la différence fondamentale de leurs caractères et de leurs idées. Jean-Baptiste, qui rêvait la fortune, et même la gloire volontiers, en voulait amèrement à son frère de goûts populaires qu'il trouvait absurdes et humiliants. Dirons-nous sa secrète pensée? Il allait jusqu'à s'inquiéter du tort que telle parenté pourrait lui faire un jour pour son établissement, et plus tard enfin comment recevoir dans ses salons son frère et la femme et les enfants de son frère?... C'est un des tours de la vanité que de causer aux hommes de réelles souffrances pour des chimères. On le voit, Jean-Baptiste visait très-haut... Mais qui ne fait ainsi? La première place n'est-elle pas le rêve de tous dans cette civilisation monarchico-égalitaire, bâclée par l'empire avec les débris de la République et du droit divin? N'est-ce pas là le grand stimulant de l'éducation? Et si tous les pères et tous les instituteurs l'acceptent et le pratiquent, peut-on exiger d'un garçon de dix-neuf ans qu'il soit supérieur au milieu dans lequel il vit, et qui lui crie par toutes ses voix et lui démontre par tous ses faits que telle n'est pas la loi? Jacques n'était pas ainsi, non; mais Jacques n'était qu'un rêveur, et la fortune le lui fit bien voir.

Depuis l'arrivée de Noelly à Paris, à la suite de la famille de Labroie, les deux amants avaient repris leurs entrevues, mais moins libres et moins fréquentes. Cependant les fonctions de femme de chambre de mademoiselle de Labroie donnaient à Noelly des occasions de sortir dont elle profitait. Mademoiselle de Labroie, qui, pour rien au monde, ne fût sortie seule, envoyait chaque jour cette enfant, plus jeune et plus jolie qu'elle, faire ses commissions. C'était le matin, chez une fruitière du quartier, qu'ils se rencontraient, et le dimanche à l'église. Ce n'était plus si beau que dans les grands hêtres, mais toujours très-doux! Jacques avait consulté Noelly sur son changement de carrière, et elle l'avait approuvé. Il est vrai qu'elle approuvait toutes les décisions de Jacques. L'état de compositeur, comme le disait Jean-Baptiste, manquait d'avenir; mais ce qu'il leur fallait, à eux, c'était un présent le plus tôt possible. En deux ans, travaillant avec rage comme il le faisait, Jacques pouvait arriver au maximum des journées. Ils se mariaient alors. D'autres vivent ainsi, disaient-ils; nous vivrons de même. L'essentiel pour eux était de se réunir.

Pendant ce temps, Jean-Baptiste arrivait à une conviction fâcheuse, qui bouleversa tous ses plans : c'est qu'il lui faudrait *piocher* pendant trois ou quatre ans encore, tout au moins, pour arriver à un diplôme de bachelier, grâce auquel (après l'avoir payé de tout son capital), il se trouverait propre... seulement à faire de nouvelles études. Il reconnut, — les conseils du professeur auquel l'avait recommandé le magister de Laforgue l'y aidèrent, — que, faute des dispositions spéciales et supérieures qui forcent la fortune quelquefois, faute d'un capital suffisant pour acheter une charge vénale, faute de protection pour suppléer à ces deux infériorités, il ne pouvait raisonnablement prétendre, en fait de professions libérales, qu'à celles de sous-maître dans un collége ou dans une pension. Ce n'était pas là son rêve. Il replia donc tristement ses pavillons de conquête, se disant en manière de consolation, qu'après tout il n'avait pas perdu son temps, puisqu'il avait acquis une certaine culture des belles-lettres et savait par cœur une bonne quantité de vers latins. Il est vrai qu'il met-

tait mal l'orthographe et continuait de parler le berrichon; mais on tenait encore moins à ces choses en ce temps-là qu'aujourd'hui. Pourvu qu'on sût le latin, étudier la langue maternelle paraissait tout à fait oiseux; c'était affaire, non du professeur, mais de la nourrice, et les exemples éclatants donnés par les maréchaux de l'empire avaient montré jusqu'à quel point il était facile de s'en passer.

Il faut bien le dire, une fois que ce parti douloureux eût été pris, Jean-Baptiste, débarrassé du thème et de la version, éprouva un soulagement consolateur. En somme, il n'était pas né pour les efforts de l'esprit. Il avait de la mémoire, de la bonne volonté; mais sa nature s'appliquait bien plus volontiers aux faits qu'aux abstractions. Cependant, à aucun prix, il ne fût rentré dans les rangs du peuple en acceptant comme son frère le travail manuel. Une carrière qui, tout en excitant l'espérance d'une grande fortune, n'exige ni efforts d'esprit ni fatigues de corps, et qui, pour ces excellentes raisons, est si encombrée, le commerce, s'offrait naturellement à son choix.

Il découvrit un petit commerçant quincaillier, marié, mais sans enfants, et qui, pour pouvoir céder son fonds plus tard avec plus de sécurité, cherchait un associé muni de quelques billets de banque. C'était l'affaire de Jean-Baptiste. Mettant de côté l'ambition d'égaler les ducs et pairs, il se livra résolûment à cette nouvelle carrière, passa toutes ses journées au magasin, prit le soir des leçons de comptabilité et s'initia aux affaires. Après tout, ce qu'il voulait obtenir par l'instruction, c'est-à-dire le succès, qu'était-ce au fond, sinon la grande, l'éternelle poursuite des hommes, la fortune et les honneurs? Ce qui revient à un seul terme, les honneurs suivant toujours la fortune. Eh bien! par le commerce, Jean-Baptiste pouvait arriver à la richesse plus largement que par tout autre moyen; les honneurs viendraient ensuite. Il reprit donc ses rêves, légèrement modifiés, et se sentit plus heureux, plus à sa place, plus maître de sa situation qu'il n'avait jamais été.

Il avait alors dix-neuf ans passés. La conscription l'attendait à vingt; mais, comme fils aîné de femme veuve, il n'avait point à s'en occuper.

Jean-Baptiste se livra donc tout entier aux affaires, et gagna promptement l'estime et l'amitié de son patron-associé, qui se plut à l'initier, par mille remarques et confidences, aux secrets et aux finesses du métier. Ce patron était un vieux petit homme à nez pointu, le chef couvert en tout temps d'un bonnet de laine gris à houppe, et dont la boutique, pour n'avoir qu'un vitrage étroit et fort simple, rue Saint-Dominique, n'était pas moins bien achalandée. Les magasins alors avaient peu de luxe extérieur; on ne recherchait pas encore les belles filles pour le comptoir, et l'on trouvait assez naturel que la quincaillière fût édentée, puisque apparemment elle n'avait pu conserver ses dents.

Un dimanche matin, comme le patron fermait les volets de sa boutique, aidé de son associé et du petit saute-ruisseau, Jean-Baptiste, dans l'ardeur de son zèle pour la vente, exprima le regret que l'ordonnance de police empêchât ainsi le commerçant de réaliser un septième de bénéfice.

— Bah! répondit le patron, ça ne gêne que le public, et ceux qui ont besoin de nos ustensiles ne s'en priveront pas pour cela. N'avez-vous pas remarqué déjà que le lundi est le meilleur jour de vente? — Voyez-vous, ajouta-t-il en élevant la voix pour se faire entendre du petit garçon, on ne perd jamais à faire son devoir vis-à-vis de la religion, surtout en ce temps-ci.

Ce dernier membre de phrase fut prononcé à demi-voix et accompagné d'un coup d'œil expressif. Un instant après, quand ils furent seuls, le vieux quincaillier demanda à Jean-Baptiste s'il n'allait point à la messe.

— Quelquefois, répondit l'ancien enfant de chœur de Laforgue, dont le collége et quelques chansons de Béranger avaient ébranlé la dévotion.

— Vous avez tort. Le vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin et plusieurs membres de la fabrique viennent acheter chez nous; nous avons également une communauté. Venez avec moi. Nous avons deux chaises près du chœur. Il faut que l'on vous y voie et même que vous soyez assidu.

La droiture de Jean-Baptiste hésita.

— Je ne voudrais pas cependant faire de l'hypocrisie, dit-il.

— Ce n'est pas de l'hypocrisie, répliqua le patron. Je ne suis pas dévot; mais j'aime l'ordre, parce que, pendant les agitations politiques, le commerce va toujours mal. J'ai vu bien des révolutions différentes, mais elles se ressemblent toutes en ceci : qu'on ne vend pas. Je ne vois donc pas à quoi elles servent. Or, pour quelle raison, je ne sais; mais l'Eglise est du même avis que moi. Elle est le parti conservateur par excellence; son idée et sans doute son intérêt est que rien ne bouge et ne change. On la voit toujours faire cause commune avec les rois et les princes, et par conséquent les gens d'ordre, qui veulent conserver leur bien, doivent la soutenir.

Ce raisonnement frappa beaucoup Jean-Baptiste. Il respectait, il vénérait l'ordre; aussi, à partir de ce jour, se rendit-il à l'église tous les dimanches avec son associé. La bonne tenue de ce jeune homme et son assiduité firent merveille. La jeunesse alors donnait peu dans les églises, hors les fils de nobles, bien entendu. Le vicaire vint à la boutique et s'y arrêta pour causer; il vint aussi quelques dévotes d'autour du chœur, et l'une d'elles fit entendre à Jean-Baptiste qu'elle se chargerait de lui trouver un bon parti, quelque perle d'innocence et de dévotion, embellie d'un bon sac d'écus. Un jour, à la procession, on lui mit un cierge dans la main. Des gens qu'il ne connaissait pas le saluaient, avec des regards tout humectés d'eau bénite; une de ses clientes enfin n'eut point de paix qu'elle ne l'eût enrôlé dans la confrérie de Saint-Joseph.

Tout cela creusait de plus en plus la séparation entre les deux frères et désolait Jacques, lui qui détestait de si bon cœur ceux qu'on appelait alors les *calotins*, la *prêtraille*, et qui portait dans sa poche, en guise de psautier, les chansons de Béranger.

La France aime les Frondes. Cette guerre d'escarmouches, irritante pour l'ennemi, brillante pour le soldat, ce tournoi de propos où l'avantage est si aisément pour l'opprimé, ce jeu d'écoliers triomphant du maître par la toute-puissance de l'esprit contre la force, la ravit au point qu'il lui fait oublier l'orgueil de se posséder elle-même, et qu'elle semble pardonner au despotisme en raison des plaisirs qu'il lui fournit. Jamais à aucune époque plus que sous la Restauration, cet esprit ne se montra mieux et ne sut mieux se satisfaire. Un roi impotent et gourmand ; des ridicules nobiliaires et cléricaux à pouffer de rire ; les *voltigeurs de Louis XIV* promenant les défroques en lambeaux de l'ancien régime; une charte boiteuse, mais qui gênait tant le pouvoir qu'on feignait de l'adorer; assez de persécutions pour que la passe d'armes fût vive, animée, sans trop de danger; un divertissement général enfin, où tout le monde se fit acteur ; un entrain de conspiration à remplir les places publiques de gens échangeant mystérieusement un mot d'ordre connu de tous ; la chanson devenue la consolation d'un peuple et les tables de sa foi politique, si le mot *foi* peut convenir à ce vague ensemble de regrets fourvoyés et d'aspirations confuses, où les noms tenaient la place des principes, où la liberté chantait Austerlitz et déifiait l'empereur. — A force de chanter toutefois, à force de jouer à la conspiration, le jeu devint tragique, et le sang de Berton, de Caron, des quatre sergents, rendit la lutte irréconciliable, au moins pour les combattants sérieux.

Jacques était de ceux-ci. Sa nature ardente s'était

promptement enflammée au contact d'esprits révolutionnaires, vers lesquels des affinités puissantes l'avaient porté. Il avait aussi converti Noelly à la foi républicaine, et ces deux jeunes âmes vivaient maintenant d'un double enthousiasme, s'adorant jusqu'à sacrifier leur amour à la patrie, enivrée d'une double ivresse, plus qu'heureux.

Pour Jean-Baptiste, il se confessait et communiait, non vraiment par hypocrisie, mais sous l'influence doucement accaparante du milieu où il se trouvait. Si ce n'est certaines intolérances qu'il avait entendu blâmer, il n'avait point de sérieuses objections contre le catholicisme, foi de son enfance. Il n'était pas, il est vrai, de nature à goûter ces « ravissements divins » dont on s'entretenait sans cesse autour de lui ; mais il n'était point insensible à d'autres douceurs, peut-être après tout les mêmes : regards onctueux, religieux soupirs, jolis doigts trempés d'eau bénite et câlineries pieuses ; tout cela, peu à peu, l'avait emmiellé à ne s'en plus pouvoir dépêtrer, et, sans trop de résistance, il s'y enfonçait de plus en plus. Tout cela charmait l'associé philosophe de Jean-Baptiste, car la boutique n'en allait que mieux.

Ce fut alors que le vicaire mit le comble à ses bontés en procurant une commande superbe : l'entreprise de toutes les ferrures d'une chapelle en construction, y compris des grilles en fer. Les deux associés y rêvèrent là un gros bénéfice, et monsieur le vicaire, avec un sourire paternel, assurait que c'était une affaire d'or, et qu'il n'avait pas eu peu de peine à ménager cette affaire pour ses amis.

Cependant une avance, promise verbalement, ne fut point donnée, tandis qu'au contraire les clauses écrites concernant les obligations des soumissionnaires durent être exécutées avec la dernière rigueur. Tout compte fait, après beaucoup de pourparlers, de chicanes, d'expertises, de voyages et de temps perdu, les deux commerçants constatèrent que, — sans doute très-dévotement et pour les seuls intérêts de l'Eglise, — ils avaient été induits en plus de mille de francs de perte. Encore se trouvaient-ils accusés de tiédeur religieuse et de trop d'attachement aux intérêts temporels, et, au lieu des sourires accoutumés ou des tendres : Cher monsieur Bavel ou cher monsieur Brafort, que leur dispensaient d'ordinaire leurs dévotes clientes, elles ne leur apportaient plus que des mines composées... de glace pilée dans une dose de formalisme.

Ce fait *éclaira* subitement la *religion* de Jean-Baptiste. Les arguments de Jacques ni ses railleries jusque-là ne l'avaient point ébranlé, mais des torts du vicaire et de ses paroissiennes, il résulta pour lui clairement que la religion était une absurdité et une jonglerie, démonstration peu logique, mais si victorieuse pour la plupart des esprits, qu'il faut admettre sa valeur de fait. Chacun a ses voies, et, comme dit l'Eglise, la grâce opère par tous les moyens. Presque en même temps, certaine aventure galante de sacristie, qui, bien qu'étouffée, se chuchotta dans le quartier, acheva la conversion de Jean-Baptiste. Il jura que les gens d'église étaient les plus insidieux de tous les fourbes, qu'il ne croyait pas un mot de tout ce qu'ils débitaient, qu'il rompait avec cette *boutique*. Il renchérit enfin sur tout ce que disait Jacques, cela pourtant à huis clos.

De ce changement d'humeur, il résulta un rapprochement entre les deux frères, et comme il faut bien s'unir à quelque groupe et s'attacher à quelque chose, peu à peu Jean-Baptiste fit la connaissance de plusieurs amis de Jacques, carbonari discrets et mystérieux, qui lui inspirèrent une haute considération. On lui prêta Voltaire, qu'il lut derrière son comptoir, en cachette, et qui aiguisa son indignation anticléricale. Peu à peu, il s'apprivoisa dans ce milieu, surtout lorsque, initié davantage au mouvement politique, il vit que toute la France en était. Un jour, il s'émerveilla d'apprendre que son frère voyait Manuel, un député, un homme connu, et même Lafayette. Ce dernier nom toutefois sonnai assez mal aux oreilles du commerçant; ma s, quand il apprit qu'on pouvait dire le *marquis* de Lafayette, il fut très-surpris d'abord, puis touché.

— Je vois, dit-il à son frère, que votre parti compte des hommes marquants et qu'il pourrait bien réussir.

— Nous serons vainqueurs demain, la France ne veut plus de ses oppresseurs !

Jacques disait cela tous les jours, et, bien que cette prophétie éprouvât quelque retard, Jean-Baptiste consentit enfin à se faire recevoir carbonaro. Il faut bien être jeune une fois dans sa vie.

Oui, Jean-Baptiste Brafort était lancé ; lancé, ma foi, dans les conspirations, dans les *ventes*, dans de gros petits mystères, où, justifiant le proverbe relatif aux poltrons, il se délecta. Jugez donc : on lui confiait à l'oreille des secrets ou quelque chose de semblable, qu'il devait confier à d'autres à son tour. On se rendait le soir, par des chemins détournés, avec l'illusion de croire qu'on était suivi par la police, en des lieux cachés, où l'on ne pénétrait que sur mot de passe, où l'on pesait les destinées de l'Etat, où se communiquaient les ordres et les avis de hauts personnages, et l'on échangeait entre affidés des signes mystérieux. N'y avait-il pas là de quoi ravir un homme dont rien encore n'avait affirmé l'importance ? Tous ces enfantillages, dont les chefs du parti amusaient leur vulgaire et le tenaient en haleine, grandissaient Brafort à ses propres yeux et lui procurèrent peut-être les plus vives émotions de sa vie. Les natures les plus prudentes ont encore le goût du danger, de l'aventure, et l'émotion pour elles n'en est que plus vive. On eût vu dans ce temps-là notre héros prendre des airs sombres et mystérieux, marcher avec précaution en regardant furtivement derrière lui, affecter vis-à-vis des profanes un silence profond, d'où tombaient çà et là des paroles énigmatiques, et promener son regard de haut sur les gens. Il était, sans s'en douter, de ceux qui marquaient la piste aux mouchards, et servit à l'un d'eux longtemps de proie facile. Plus d'une fois, la nuit, il rêva qu'on l'arrêtait et eut Marchangy pour cauchemar. Avec tout cela, il veillait soigneusement à ne pas se compromettre ; il voyait bien au fond qu'à force d'être partagé, le danger n'était pas grand ; mais il lui restait assez de peur pour qu'il pût se croire très-brave, et il se donnait le luxe innocent de rêver le martyre, bien sûr qu'il n'aurait pas lieu.

Cependant, au milieu de l'été de 1820, pendant l'orageuse discussion des chambres, au sujet de la loi du double vote, les choses devinrent plus graves, et des rixes auxquelles prirent part les jeunes gens des écoles et des ouvriers, Jacques en tête, ensanglantèrent Paris. Ce fut par hasard que Jean-Baptiste se trouva sur le chemin de l'émeute. Il vit le quartier désert, les maisons fermées ; il entendit le roulement sourd de l'artillerie sur les pavés, les coups de fusil, les cris révolutionnaires entrecoupés de cris de mort. Dans cette sinistre atmosphère, il se sentit, des pieds à la tête, étreint d'horreur ; il heurta du pied un cadavre aux joues blafardes, aux yeux sans regards, et rentra chez lui terrifié, malade, éperdu.

« Quoi ! c'était ainsi... Ah ! c'était cela !... On l'avait fait tremper dans de semblables choses, lui ! Mais il allait être arrêté, emprisonné, jugé, guillotiné peut-être. Grand Dieu ! Et son commerce? Perdu !... Mais c'était une chose odieuse, cela. Il n'avait consenti à rien de pareil, il était innocent de tout ; il avait juré sur le poignard, c'est vrai, haine aux rois... Oui, mais qu'est-ce que cela prouve ? On peut haïr sans tuer; les mots ne sont rien. Eh ! mon Dieu ! de haine, il n'en avait même pas. Au fond, qu'est-ce qu'il savait? Rien du tout. Le roi ne lui avait jamais paru un méchant homme. Ah ! maudits ceux qui l'avaient jeté dans ces complots ! Fous ! insensés ! barbares ! Il les reniait ; il ne les verrait jamais ; il le promettait à ses juges, en pleurant ; il se

mit à construire laborieusement sa défense... Les coups du fusil se rapprochaient.

« Des coups de fusil ! Ah çà ! mais ils ne finiront donc pas, ces gredins ! Ils veulent apparemment compromettre tout le monde. Faire de pareilles choses ! Brrr ! Comme si la parole se suffisait pas pour s'entendre. Non, jamais il n'aurait cru... il n'avait pas compris cela du tout... mais du tout... Ah ! s'il avait su !... »

La fusillade se rapprochant encore, il pensa qu'après tout peut-être l'insurrection pourrait triompher, et alors, ma foi ! c'est nous qui serions les maîtres ! Eh ! eh ! c'est nous qui nous ferions faire place alors par ces maréchaux, ces ducs, ces pairs ! Otez-vous de là, qu'on s'y mette. Lafayette serait au gouvernement, et ceux qui auraient travaillé à la délivrance de la patrie auraient droit à sa reconnaissance, parbleu !...

En apprenant que l'émeute était réprimée, il retomba dans toutes ses terreurs. Il ne put alors s'empêcher d'exprimer hautement son indignation, et certainement elle était sincère. Il en voulait vivement à ces maladroits, à ces furieux qui se soucient bien de compromettre les autres et de verser du sang. Le soir, tandis que sa mère inquiète attendait son second fils, un mystérieux émissaire vint avertir que Jacques était caché dans telle maison, où il attendait son frère.

— Blessé ! ajouta-t-il à l'oreille de Jean-Baptiste.

Celui-ci oublia ses craintes personnelles à cette confidence et courut au lieu fixé. La blessure de Jacques heureusement n'avait rien de sérieux. Quand Jean-Baptiste en fut convaincu, il éclata en reproches. Jacques le traita de rénégat. Ils se séparèrent fort irrités.

Le lendemain, ce fut bien autre chose. En entrant dans la boutique, Jean-Baptiste trouva son associé tout bouleversé d'inquiétude et de soupçons. On était venu faire chez lui une perquisition, et l'on s'était enquis des faits et gestes de Jean-Baptiste.

— Si je croyais que vous vous mêlez de complots contre l'Etat, je vous dénoncerais moi-même, s'écria monsieur Bavel, en homme qui ne plaisante pas avec la faillite.

Ce fut alors qu'abîmé de terreurs et de remords, Jean-Baptiste se fit à lui-même le serment de rester toujours inébranlablement fidèle à la cause de l'ordre, représentée, sous quelque nom que ce fût, à quelque titre et de n'importe quelle manière, par le gouvernement établi. Serment qui, pour être moins héroïque que celui d'Annibal, n'en fut pas moins scrupuleusement tenu.

Comme pour rendre l'impression plus ineffaçable, pendant quelque temps, autour de la boutique du quincaillier, on vit rôder, — malice peut-être du mouchard, ami de Jean-Baptiste, — des agents de police au regard soupçonneux. Scandale de quartier, que la paroisse, ennemie désormais des deux associés, ne manqua pas d'exploiter. Aucune dévote ne mit plus le pied dans la boutique. Monsieur Bavel, qui depuis longtemps n'allait plus à la messe qu'avec sa femme, était mécontent. Les choses allaient mal.

Il existait alors une telle confraternité entre les conspirateurs, qu'ils se protégeaient par la discrétion la plus inviolable, aussi bien que par le dévouement le plus actif. Sauf le cas d'arrestation en flagrant délit ou les trahisons de la police, on pouvait, après avoir pris les armes, reparaître chez soi tranquillement. Jacques, guéri au bout de dix jours, rentra à l'atelier en donnant une maladie pour motif de son absence. Il avait un certificat de médecin. On l'arrêta ; vingt témoignages prouvèrent son alibi ; il dut être relâché.

Il vint embrasser son frère, oubliant leur fâcherie, et il fut bien reçu, mais ne retrouva plus son complice. Avec tout le calme d'une résolution inébranlable, Jean-Baptiste lui déclara que ses goûts, ses intérêts, son respect de l'ordre, l'éloignaient désormais de complots qui avaient pour but de fomenter des révoltes et de mettre en danger la fortune et la vie des citoyens, que désormais il ne remettrait plus les pieds dans une *vente*.

Le jeune républicain épuisa vainement les arguments, l'emportement, les prières.

— Mais, malheureux ! s'écria-t-il enfin, si tu abandonnes notre cause, je ne puis répondre de ta vie !

Jean-Baptiste n'avait pas encore pensé à cela ; il frémit. Bien qu'exagérée, la chose ne manquait pas de fondement. On en était encore aux souvenirs antiques ; Harmodius et Aristogiton, Brutus et Cassius, figuraient fréquemment dans les discours ; mort aux traîtres ! était un des mots qui revenaient le plus fréquemment sur les lèvres des conjurés, et, comme toujours, le soupçon était une preuve de patriotisme dont on abusait. Heureusement, ainsi que l'avait si bien senti Jean-Baptiste pendant l'émeute, il y a encore plus loin des paroles à l'acte que de la coupe aux lèvres, et les mœurs de l'époque atténuaient grandement ces anachronismes. Jean-Baptiste toutefois était trop intéressé dans la question pour ne pas croire au danger. Ses tourments en furent au comble ; mais, s'il avait la prudence peu héroïque, cependant il n'était point lâche ; il n'essaya pas de louvoyer. Il avait fait son serment à l'ordre ; il résolut de le tenir.

Au milieu de ces perplexités, un autre coup vint l'accabler doublement : il perdit sa mère.

La pauvre femme n'avait jamais pu s'acclimater à Paris. Plus paisible dans son intérieur qu'elle n'avait jamais été, heureuse par l'affection de Jacques, par la confidence de ses amours, les rêves qu'ils faisaient ensemble et les tendres attentions de ce cher fils, elle n'avait pu dominer cependant le malaise que lui causait le milieu nouveau où elle se trouvait transplantée. Les bruits de la rue l'étourdissaient, la terrifiaient même. Elle avait mille saisissements sans cause raisonnable, ses habitudes rompues lui manquaient à un point que peuvent seuls connaître ces êtres peu cultivés dont les habitudes sont la vie ; elle ne put s'en refaire d'autres ; tout ce peuple de fournisseurs, âpre, gouailleur, trompeur et souvent brutal, contre lequel elle avait à défendre son petit pécule, lui causait une aversion et une crainte extrêmes ; elle avait peur des voitures dans la rue et des gamins qui la raillaient, à cause de sa coiffure berrichonne, que jamais elle n'avait voulu quitter. L'air enfin manquait à son sang de paysanne. Elle souffrit sans se plaindre et mourut presque subitement.

Cette mort livrait Jean-Baptiste à la conscription deux mois avant le tirage. La mauvaise chance depuis quelque temps le poursuivait. Il amena le numéro 3. Qu'allait il faire? Se racheter. Mais c'était retirer une forte somme —relativement — du petit apport fait à son associé, qui réclamait et menaçait de rompre le contrat. C'était rester, pour avoir à recommencer péniblement une autre carrière, avec un capital trop faible pour suffire à rien de sérieux. Mal vu de l'Eglise, soupçonné par les carborani, surveillé par le gouvernement, en mauvais termes avec son patron-associé, Jean-Baptiste préféra rompre avec tant d'ennuis et d'inquiétude, que son imagination d'ailleurs exagérait. Laissant aux soins de son associé la petite somme sept mille francs, qu'il avait engagée dans leur commerce, il résolut de « servir la patrie. » N'était-ce pas la carrière que son père avait autrefois désirée pour lui, et sur laquelle ils avaient bâti ensemble tant de rêves? Il est vrai que les temps avaient fort changé. Le métier n'offrait plus de dangers, mais encore moins d'avancement, surtout pour un roturier. Malgré cela, Jean-Baptiste fonda sur son instruction de grandes espérances ; il était impossible qu'il restât longtemps simple soldat ; son mérite et sa bonne tenue le feraient assurément distinguer ; la guerre enfin pouvait se déclarer. Il y avait sur ce point dans l'esprit de notre héros, une certaine confusion qu'il ne cherchait pas à éclaircir. Au fond, l'idée que les boucheries de l'empire n'étaient plus à craindre et qu'il ne s'agissait que de mener la vie de garnison, n'avait pas peu contri-

bué à le décider au service ; et cependant il n'en faisait pas moins entrer dans ses plans, pour les poétiser sans doute, les hasards et les bénéfices de la gloire. Il partit donc, réchauffant son courage à celui de toutes les épopées grecques, latines et françaises dont il avait été nourri, soutenu par la pensée qu'il ne pouvait guère agir autrement, et par cet esprit de la jeunesse qui rend légers tous les pas vers l'inconnu.

IV

SOLDAT.

En 1822, environ dix-huit mois après le départ de Jean-Baptiste, Jacques Brafort, un matin, entrait délibérément à l'hôtel des de Labroie, obtenait une audience de monsieur Lebel, le valet de chambre, et lui demandait la main de sa fille. Il fut carrément et nettement refusé. Le valet de chambre avait, comme ses maîtres, des principes. Il ne pouvait donner sa fille au fils d'un buveur de sang.

Monsieur Lebel s'emporta, Jacques n'était ni d'âge ni de caractère à temporiser. Il proposa un enlèvement à Noelly. Mais la jeune fille n'osa briser si vite un lien de famille qu'elle respectait sans beaucoup en sentir le charme, et elle exigea de son amant un peu de patience.

Le pauvre garçon commençait justement à n'en avoir plus. Seul à présent, n'ayant plus sa mère pour confidente et consolatrice, ne voyant Noelly que par échappées, rarement; découragé par les malheurs de son parti en même temps qu'aigri par le peu d'énergie des principaux chefs, nulle joie ne venait adoucir cette jeune ardeur qui se consumait elle-même, faute d'aliment. Il ne put s'empêcher, par besoin d'épanchement, d'écrire à son frère quelques mots de ses ennuis, et voici la réponse qu'il en reçut :

« Mon cher Jacques,

» J'apprends avec un sensible plaisir que tu es un vrai » modèle de fidélité. Ainsi donc, c'est encore mademoi» selle Noelly que tu aimes, et tu aspires même à devenir » son époux? Je ne t'en blâme pas précisément. Cepen» dant je t'avoue qu'une jeune personne avec laquelle » j'aurais eu des rendez-vous ne serait jamais ma femme, » Un honnête homme peut s'amuser çà et là dans sa » jeunesse, mais il ne doit donner son nom qu'à une » femme digne de le porter. J'aime à croire pourtant que » mademoiselle Noelly a conservé la couronne de l'inno» cence, car je pense qu'autrement tu ne songerais pas » à l'épouser; mais ce miracle doit être dû pour quelque » chose à ta propre candeur, et je ne saurais te dissimu» ler que de tels antécédents me chiffonnent un peu, » relativement aux garanties que tu dois chercher dans » le mariage. Le mariage, mon ami, est une chose » sérieuse, et c'est pourquoi nous ne devons pas nous y » laisser entraîner par de purs attraits de sentiments. » Le bon côté de l'affaire, c'est que le bonhomme de » père doit avoir pas mal économisé chez le marquis; » mais, s'il persiste à te refuser sa fille, je pense que tu » sauras en prendre galamment ton parti. Une maîtresse » est facile à retrouver. On croit toujours, quand on » aime, ne pouvoir cesser d'aimer; mais l'amour passe, » et heureusement les amours restent.

» Je ne te citerai pas ma propre résignation à ce sujet; » car, l'amour ne se faisant guère gratis, et mes moyens » m'imposant une économie rigoureuse, je n'ai eu, en » quittant Paris, à rompre aucune chaîne; ma position » de commerçant d'ailleurs m'interdisait les aventures » légères. Ici, le décorum n'étant pas le même, je cher» che à me rattraper un peu vis-à-vis des charmantes » Lyonnaises, toutefois sans préjudice du devoir et de la » discipline, qui sont mon premier souci. Je te dirai, » sans fausse modestie, que je suis un peu le modèle du » régiment. Ma conduite m'a gagné l'estime de mes » supérieurs, qui ont bientôt reconnu que je n'étais pas » un soldat comme les autres, non-seulement grâce à » mon langage et à mes manières, mais aussi par l'effet » d'une petite anecdote que voici:

» Nous étions en promenade aux environs de la ville, » quand nous rencontrâmes sur le chemin deux jeunes » grisettes assez jolies, qui se montrèrent fort embar» rassées d'être obligées de nous passer en revue ou » plutôt de l'être par nous. Comme tu le penses bien, » nous n'éprouvions pas le même embarras; nous venions » de nous débander; mais plusieurs d'entre nous mali» gnement firent la haie sur le passage de ces jeunes » beautés et leur rendirent les honneurs militaires, » tandis qu'elles, rougissantes, baissant les yeux, tout » émues, filaient devant nous à pas précipités. L'une » d'elle avait au bras un panier de pommes; en se » pressant ainsi, elle fit un faux pas, et une de ses pom» mes tomba. Je me précipitai pour la ramasser et la lui » rendis en disant : A la plus belle! — allusion que » probablement elle ne comprit pas, mais qui fit éclore » sur ses joues tous les rayons dont peut se colorer, en » ses plus beaux jours, l'épouse du vieux Tithon. — Je » revins à ma place après l'avoir saluée, et notre capitai» ne, le jeune vicomte de Flageolles, qui se trouvait là » tout proche, me dit : « Vous êtes galant, voltigeur. » » Ma mémoire alors m'inspira, et, faisant le salut » militaire, je lui répondis par ces vers de Virgile:

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri,

» ce qui lui fit faire un haut-le-corps, et il me dit en » me regardant des pieds à la tête : « Vous avez de » l'éducation? — Un peu, » lui répondis-je modestement. » Nous causâmes. Il me cita à son tour des vers d'Horace » qui sont à la mode, à cause du vieux roi, et, comme » c'était de ceux que nous traduisions au collége, je pus » lui donner la réplique heureusement. Nous allâmes » ensuite à l'ombre d'un hêtre, *sub tegmine fagi*, et là, » comme je lui avais dit franchement que je n'étais point » un noble ruiné ainsi qu'il l'avait supposé d'abord, mais » simplement le fils d'un petit fonctionnaire bourgeois,— » il était inutile de spécifier la fonction, — il ne me fit » point asseoir près de lui; mais, s'étant couché sur » l'herbe, il continua quelque temps de m'entretenir » avec bonté. Enfin il me congédia en me disant : « Je » suis bien aise que vous ayez de l'éducation, puisque » vous êtes en même temps soumis et raisonnable; » cela vous servira du moins à devenir promptement » sous-officier. »

» Le lendemain, j'étais nommé caporal. Depuis ce » temps-là, notre capitaine me parle quelquefois d'un » air poli, ce dont les autres ne sont pas mal jaloux. On » m'appelle le savant. Le capitaine a bien voulu me » prêter quelques livres, par exemple le *Génie du Christianisme*, qui est d'un style admirable et sublime, et » où il y a des choses bien profondes. Cependant je ne » puis oublier le tour infâme que m'a joué le vicaire de » X...; mais, à part cela, je ne fait point difficulté de » reconnaître que la religion a du bon et qu'elle est » nécessaire au moins pour les gens du bas peuple, » pour les femmes et pour les enfants. Nous figurons » ici dans toutes les cérémonies religieuses, nous portons » des cierges aux processions, et nous avons de vieux » soldats que cela enrage; mais je leur dis : « Qu'est-ce » que cela vous fait? Quand les supérieurs ordonnent, il » faut obéir. » Il me traitent de blanc-bec et me croient » très-royaliste. Après tout, il n'y a pas de mal; cela » détourne les soupçons; je tremble qu'on ne vienne à » découvrir ce dont je n'ose même pas te parler. Et

» pourtant c'est bien fini. J'ai vu ici plus d'un *signe* » auquel je n'ai pas répondu, feignant de ne pas com- » prendre. Crois-moi, mon cher frère, renonce aussi à » tout cela pour t'occuper sérieusement de ton avenir. » La France veut l'ordre et le repos. Je ne t'en dis pas » plus long sur ce chapitre, bien que ma lettre doive » t'arriver par occasion sûre, je tremble que ma corres- » pondance ne soit surveillée, comme ma personne l'était » à Paris. Soyons prudents.

» En somme, je ne me plains pas de mon sort et ne » regrette que de ne pouvoir travailler activement à » mon avenir. Mais pour laver mes folies, il me fallait » le baptême de la vie des camps. Elle est assez rude, » mais il y règne tant d'ordre et de régularité, qu'au » sortir des agitations politiques on peut y trouver un » certain charme. Je jouis de plus de paix que je n'en ai » goûté pendant les six derniers mois de mon séjour à » Paris; et si je ne puis, sans trop d'orgueil, m'attribuer » ce mot de Caton, qu'un homme juste luttant contre » l'adversité est un spectacle digne des dieux, je puis du » moins affirmer que le témoignage de ma conscience » me console des revers de la fortune.

» Ton frère affectionné,

» JEAN-BAPTISTE BRAFORT. »

Qu'on juge de l'effet de cette lettre sur Jacques. Son indignation et sa colère s'exhalèrent contre son frère en épithètes furibondes et lui-même se traita de lâche d'avoir pu exposer aux insultes de cette âme vile ses pures amours. Par égard pour la mémoire de leur mère, il se promit d'abord de ne répondre à Jean-Baptiste que par un dédaigneux silence; mais le besoin d'épancher son ressentiment le poussait, huit jours après, à lui écrire cette lettre, relativement modérée, où, si vif et si vrais que fussent les sentiments de Jacques, ils n'échappaient point dans l'expression à l'influence ambiante de madame de Krudener.

« Je n'accuse que moi d'avoir oublié que celui que » la nature m'a donné pour frère fut toujours étranger » à mes sentiments. Malheureux et désolé, je cherchais » un ami pour m'épancher dans son sein; au lieu de » consolation tu m'envoies l'insulte, et non-seulement » pour moi, ce qui ne serait rien, mais pour l'être qui » est l'objet de mon culte, et qui mérite les respects du » monde entier. Ah! si ton cœur n'est fait que pour » les honteux plaisirs, respecte au moins ce que tu ne » saurais comprendre; si tu te fais un jeu des plus doux » sentiments de la nature, n'adresse qu'à ceux qui te » ressemblent tes détestables avis. Pour moi, qui ai le » respect de mes serments et plus encore des liens les » plus sacrés et les plus puissants de la vie, je regarde » comme un lâche et un misérable l'homme qui peut » abandonner celle qui s'est fiée à sa foi et lui a sacrifié » sa pudeur, et qui pour comble de barbarie, peut » condamner à la misère et à l'opprobre, l'être innocent » qui lui doit la vie. Eh quoi! si une ombre de réflexion » pouvait se produire en vous, cruels! ne rougiriez-vous » pas de vous-mêmes? Quel voile assez épais peut » obscurcir vos yeux pour que des liens que la brute » elle-même respecte, au moins en ce qui concerne ses » petits, soient ici l'objet de votre risée, lorsqu'ils sont » ailleurs l'objet feint ou réels de vos respects?

» Mais je sais trop que je ne pourrai point convaincre » une âme déjà flétrie par d'abjectes satisfactions. Je te » déclare seulement que je mets haut ma gloire et mon » bonheur de n'avoir jamais effleuré d'une impure pen- » sée la chaste créature dont j'eusse à l'instant perdu » l'amour. Et pour en finir sur l'objet de cette lettre, le » seul qui m'ait fait prendre la plume, je te défends » désormais de parler d'elle et d'outrager son nom en le » prononçant.

» JACQUES. »

Sur quoi les deux frères furent brouillés pour la vingtième fois, mais plus sérieusement que jamais.

Aussi ce ne fut que par un ami commun à tous deux que Jean-Baptiste Brafort apprit l'enlèvement de Noelly par son frère. Mise en demeure d'épouser un commerçant du quartier, qu'avaient séduit sa jolie tournure et ses beaux yeux, ou d'entrer dans un couvent, Noelly, craignant d'être à jamais séparée de son amant, avait consenti à le suivre. Ils étaient partis pour l'Angleterre. Là, jugeant nécessaire de revêtir d'une bénédiction et de légaliser d'un paraphe ce grand amour qui vivait en eux depuis leur rencontre, ils étaient allés trouver un prêtre d'une secte quelconque, et mariés, du moins pour l'Angleterre, ils s'adoraient dans un humble cottage des faubourgs de Londres. Jacques, tout en s'efforçant d'apprendre l'anglais au plus vite, cherchait du travail.

Dans le cercle des de Labroie, cet audacieux enlèvement avait été porté au compte, déjà si chargé, de la révolution française, et le père de Noelly avait juré de ne jamais pardonner à sa fille et de léguer tout ce qu'il possédait à de pieuses maisons.

Jean-Baptiste, sur ces nouvelles, se dit en soupirant que son frère était décidément une fort mauvaise tête, qui finirait mal et lui imposerait un jour le cruel spectacle de ses malheurs et de sa misère; et il ne s'en proposa que plus fermement de suivre une marche tout opposée, et de se conformer en toutes choses aux lois de l'opinion. Il se livra même à cet égard aux réflexions les plus sages considérant la grande autorité que tous possèdent contre un seul. Il ne pouvait comprendre l'outrecuidance des gens qui s'avisaient de penser et d'agir autrement que tout le monde. Il oubliait en ceci que l'unité conscience ne s'additionne pas. Mais qu'importe? En réfléchissant là-dessus ou, si l'on veut, en se donnant la peine d'y penser il fit encore plus que ne font bien d'autres. On doit tenir compte de l'intention, et la moralité n'est pas dans le succès.

D'après ces pensées, il finit par trouver la discipline admirable et s'y donna avec une véritable ferveur, comme un croyant à son Dieu. Il eût fallu voir à quel point ses buffleteries étaient bien entretenues, ses habits brossés, et comme reluisaient son sabre et son fusil. L'horloge de la caserne eut bien de la peine à être aussi ponctuelle que lui. Ces vertus eurent pour récompense l'estime de ses chefs, le respect jaloux de ses camarades et de flatteuses distinctions. Il passa rapidement au grade de sergent et c'est en cette qualité qu'il partit pour l'Espagne, afin d'aller rétablir sur son trône le souverain légitime Ferdinand VII.

Nous l'avons déjà dit, lorsque Brafort s'était décidé à faire son temps de service, les prévisions guerrières n'étaient entrées dans ses plans qu'à un point de vue purement théorique et littéraire; aussi fut-il très-désagréablement ému quand son régiment fut désigné pour la Catalogne; mais, *esclave du devoir*, comme il disait, le sentiment du devoir lui vint en aide, et faisant main basse sur tout ce qu'il trouva de phrases à panache, de refrains guerriers et de mots ronflants, il s'en grisa de son mieux. Enfin il se battit comme les autres; l'odeur de la poudre aidant, il s'emporta même et faillit se faire hacher glorieusement,—ce dont il nous avoua un jour, dans un accès de bonhomie, avoir eu le frisson longtemps après. Mais enfin, c'est là tout autant qu'on puisse demander,—quoi qu'en disent les bulletins officiels,—à l'humaine nature.

Jean-Baptiste fut même sur le point de prendre goût à la gloire, en y mêlant les riantes images d'un avancement rapide et d'un traitement comfortable. Il était d'ailleurs persuadé, par les assurances de ses chefs, que c'était pour le bon ordre qu'il tuait les Espagnols, et afin de leur inculquer de meilleurs sentiments politiques. Aussi faisait-il son *devoir* en conscience. En ces mêmes lieux autrefois, toujours pour le bon motif, l'inquisition avait brûlé ce même peuple, et les officiers français

exprimaient en termes bien sentis à leurs soldats l'horreur qu'ils éprouvaient pour un fait aussi coupable. Jean-Baptiste, comme les autres, trouvait tout cela limpide et admirablement vu; sauf quelques vieux soldats, qui n'aimaient pas les Bourbons, le moral de l'armée, comme on dit, était excellent.

Il n'était pas du tout improbable que Jean-Baptiste n'arrivât, grâce à Horace, à franchir l'abîme que la Restauration avait creusé entre le corps des sous-officiers et les grades supérieurs. Il était du bois dont on avait fait tant de généraux et de maréchaux d'empire, et avait trop de ressources dans l'esprit pour ne pas arriver à un tel enthousiasme pour la gloire et la discipline qu'il en eût réprimé tout frisson nerveux, et se fût procuré cette ivresse de bataille, qui fait les actions d'éclat. Il avait la grande conception de l'ordre, les qualités négatives nécessaires, une bonne opinion de lui-même susceptible de s'étendre à souhait... Il était donc très-apte à faire un officier supérieur, voire même un général. Mais, comme il arrive quelquefois, ce furent les qualités mêmes qui devaient le faire réussir qui causèrent sa perte. La vie humaine d'à présent appartient davantage aux hasards des circonstances qu'au calcul des probabilités. C'est pourquoi une certaine élasticité de conscience est si utile à qui veut sûrement parvenir. Brafort ne l'eut pas; honneur à lui! Chaque être humain a son heure; la niaiserie est sublime parfois.

On connaît le culte de notre héros pour l'ordre, pour la discipline, qui en procède, et pour la consigne, qui résulte de toutes deux. Pendant un séjour que son régiment fit en Castille, aux environs de Madrid, Jean-Baptiste se trouva chargé de garder, avec une petite escouade, un château seulement habité par des femmes et qui s'était soumis sans résistance aux Français. Il accomplissait sa mission avec son zèle ordinaire, tout en se permettant, à part du service, de lancer quelques soupirs à l'adresse des brunes beautés commises à sa garde. Souvent, dans la journée, les officiers français venaient au château, où ils étaient courtoisement reçus et même quelquefois retenus à dîner. Le maréchal des logis lui-même, en l'absence de ses supérieurs, était l'objet de mille attentions aimables, dont il faisait, ma foi! le thème de ses rêveries, estimant qu'un garçon aussi bien tourné que lui valait tout au moins un colonel de quarante-cinq ans.

Un soir qu'il faisait sa ronde, occupé de ces douces pensées, tortillant sa moustache et fredonnant un de ces airs dont le refrain entrelace les myrtes de l'amour aux lauriers de la gloire, Brafort vit au milieu du crépuscule une forme opaque se glisser du côté le plus favorable à l'escalade du château.

— Qui vive? cria-t-il aussitôt

L'ombre au lieu de fuir s'approcha rapidement.

— Au large ou je fais feu!

— Chut! je suis ton colonel.

— Ah! c'est différent. Pardon, colonel! mais le mot d'ordre?

— Le mot d'ordre... Va-t-en au diable! Je ne le sais plus. Mais laisse-moi passer, je te l'ordonne.

— Mon colonel, j'entends bien que c'est votre voix; mais je peux me tromper. Et puis la consigne veut que personne ne passe sans mot d'ordre. Quand vous l'aurez dit, vous passerez. Je ne puis pas manquer à mon devoir.

— Mitraille et tempête! je suis ton supérieur et je te commande. Obéis!

— Mille pardons, colonel; mais je dois obéir avant tout à la discipline, qui est notre maîtresse à tous deux.

— Misérable imbécile! je te f... aux arrêts. Retire-toi!

— N'avancez pas d'une ligne! Ou je tire!

Au bruit des voix, les hommes de garde arrivèrent. Le colonel avait ses raisons pour n'être pas vu; il se retira, on devine dans quelle épouvantable colère. Le maréchal des logis ne fut pas mis aux arrêts; on le changea seulement de poste. Mais à dater de ce moment, la carrière du jeune sous-officier fut terminée, du moins quant à l'avancement; car, au point de vue des ennuis du service, des corvées sans profit et de toutes les tracasseries dont un supérieur militaire peut accabler son inférieur, Jean-Baptiste fut amplement pourvu.

— Mais enfin vous aviez reconnu la voix du colonel? disais-je plus tard à Brafort, lorsqu'il me racontait cette histoire.

— Assurément, j'étais bien persuadé que c'était lui quoiqu'il ne fut pas en uniforme, et même je voyais aux fenêtres du château une petite lumière qui en disait long; mais je ne devais laisser passer qui que ce fût, *qui que ce fût*, entendez-vous, sans mot d'ordre. Un soldat n'a que sa consigne. C'est à la lettre qu'il doit obéir, les instructions le portent. Sans cela, tantôt pour une raison, tantôt pour l'autre, les choses en viendraient au point qu'il n'y aurait plus de discipline. On n'interprète pas un ordre, on l'exécute.

— C'est... machinal...

— Machinal, soit; mais c'est comme cela. Ah! poursuivait-il avec une grimace de satisfaction en mettant les deux mains dans les poches de son pantalon et en arpentant son petit salon d'un pas plus ferme, c'est comme cela! Machinal, oui; mais c'est l'idéal du soldat. *Tot capita, tot sensus*, vous savez; l'anarchie est la perte des États, à plus forte raison, des armées. Je sais que cette aventure a brisé ma carrière, car j'étais en passe de devenir sous-lieutenant, et pourquoi pas général comme un autre, comme Bugeaud, par exemple, que j'ai connu? Eh bien! — et il redressait avec fierté son dos un peu courbé et sa tête blanchie, — je ne m'en repens pas, et ce serait à refaire que je recommencerais.

Fatigué de déboires, à la fin de 1824, après le retour d'Espagne, Brafort demanda un congé de six mois, qu'il obtint et qu'il alla passer à Paris. Il fit aussi un court séjour à Laforgue. Là il entendit parler encore de l'enlèvement de Noelly. Les de Labroie se trouvant alors au château, Brafort chercha vainement à voir le beau-père de Jacques; il ne put y arriver, et on l'assura que le vieillard serait inflexible; il avait même adopté un neveu qu'il destinait à le remplacer. Pour les jeunes époux, le bruit public était qu'ils vivaient misérablement en Angleterre, et que, signe évident de la colère céleste, ils avaient perdu leur premier enfant.

Chez monsieur Renoux, où Maximilien se trouvait en passage, Brafort avait été reçu en ami. Comme toujours, il admira la supériorité de son ancien camarade. Maximilien, qui mettait sur ses cartes: Maxime de Renoux, vêtu avec une élégance jusque-là inconnue à Laforgue, était alors étudiant en droit. Il parlait familièrement des grands personnages d'alors, et possédait le dernier mot de toutes choses à Paris et en Europe. Il eut la bonté de continuer à tutoyer Jean-Baptiste, qui lui répondait: monsieur, et le railla fort de sa conduite vis-à-vis du colonel, à qui, disait-il, Brafort eût dû plutôt faire la courte échelle.

— Et il t'aurait rendu cela, pauvre niais! ajoutait-il en frappant sur l'épaule de Jean-Baptiste. Ne faut-il pas s'entr'aider en ce monde? Et les petits ne sont-ils pas trop heureux quand ils peuvent passer avec les grands de ces marchés-là?

— Mais la consigne, murmurait Jean-Baptiste, qui n'osait insister plus haut, mais dont la conscience tenait bon.

— Allons, poursuivait Maxime, si jamais nous nous rencontrons en des circonstances pareilles, c'est moi qui me charge de ton avenir, et tu n'y verras que du feu, je te le promets.

Ce jeune esprit parlait en maître; il sentait sa destinée.

Il va sans dire que Jean-Baptiste alla visiter la Prairie

et qu'il y versa quelques larmes. Aucun de nous assurément ne peut revoir sans émotion, après plusieurs années écoulées, après la perte surtout d'êtres aimés, ce coin de terre qui pour nous fut la vraie patrie.

Brafort a laissé quelques pages, sorte de mémoires, où ce souvenir est retracé; mais l'emphase du temps, qui peut-être nous paraît guindée surtout parce qu'elle diffère du style actuel, ne nous permettrait pas de goûter le sentiment sincère qui, mêlé au souvenir des amplifications du collége, les inspira.

A Paris, Jean-Baptiste retrouva dans sa boutique monsieur Ravel, qui lui fit l'accueil le plus cordial. L'absence donne de l'intérêt aux personnes, comme le souvenir du charme aux faits, et cela pour les mêmes motifs. Puis le quincaillier avait fait un autre essai d'association qui lui avait encore plus mal réussi; ayant eu affaire à un fripon, il ne s'en était tiré qu'avec perte. Il eût été embarrassé de rendre à Jean-Baptiste ce qui lui appartenait; il promit donc de l'attendre et de lui céder la boutique à son retour, comme si rien n'eût été changé à leurs premières conventions.

Après deux autres années de service, Jean-Baptiste Brafort fut renvoyé dans ses foyers comme faisant partie de la réserve. On opérait alors volontiers des économies sur l'armée, et la Restauration, il faut lui rendre cette justice, malgré les attaques passionnées auxquelles elle était en butte, ne faisait pas du massacre des citoyens un moyen de gouvernement; les choses n'en étaient pas encore là. C'était la première fois, à bien prendre (à part la grande lutte révolutionnaire où tout fut surprise, improvisation), que le principe électif national et la royauté se trouvaient en présence. Jean-Baptiste vint donc reprendre sa place dans la boutique de la rue Saint-Dominique. Il n'y avait rien de changé dans sa vie; il n'y avait qu'un soldat de plus, et ce n'était pas chose en soi indifférente, car la vie militaire ajouta le trait précis à ce caractère, et y mit la touche distinctive qui en effaça toute indécision et le formula pour lui-même. Il rapporta du service, d'une manière plus décidée, l'observance rigoureuse des formes, le goût d'une régularité minutieuse, la passion dans les petites choses, et le culte de l'autorité. L'armée est la haute école de cet esprit, si utile aux monarchies, que tous les ans quatre-vingts à cent mille soldats libérés vont réinfuser dans la nation.

V

UNE MAITRESSE.

Jean-Baptiste avait été un écolier modèle, puis un soldat irréprochable; il fut un commerçant parfait. Sa tenue de comptes était admirable; on sentait l'amour de bien faire et la recherche de la perfection dans chaque plein et chaque délié de l'écriture. En 1827, à l'expiration du temps de service, le nom de Brafort remplaça celui de Ravel sur l'enseigne, et le nouveau quincaillier resta seul, avec un petit commis, au magasin.

Naturellement il songea à se marier. On lui proposa nombre de jeunes personnes du quartier, mais il n'était pas peu difficile. Sa théorie, que nous connaissons, et d'ailleurs conforme à l'usage, étant que la capacité de l'homme doit avoir, du côté de la femme, la richesse pour équivalent, il prétendait à une forte dot, et désirait de plus un bon caractère, une belle écriture, de l'arithmétique, des goûts modestes et de la beauté. Plus d'une fois son miroir lui servit d'encouragement à ses visées ambitieuses. Une figure assez agréable, embellie par la jeunesse et par la santé, une fort belle moustache, la prestance qu'il avait acquise au service et la solidité de son caractère, lui paraissaient des avantages suffisants pour autoriser quelques prétentions. Il fut pourtant refusé deux fois, et, dépité de cet insuccès, il se dit qu'après tout rien ne pressait et qu'il valait mieux attendre une bonne occasion. Cela décidé, il prit une maîtresse, et voici comment :

Un soir que Jean-Baptiste traversait le pont Neuf, il vit, penchée sur le parapet, une jeune fille dont la tournure le frappa; comme il était précisément à la recherche d'une aventure, il s'approcha d'elle et, la regardant de plus près, il s'aperçut qu'elle pleurait. Avec toute la délicatesse dont il était susceptible, il l'interrogea. D'abord elle refusa de répondre; mais comme il insistait, offrant ses services et protestant de son dévouement, elle finit par avouer avec des sanglots qu'abandonnée par son amant elle voulait mourir. Le voulait-elle réellement? elle y pensait du moins, car elle regardait d'un air d'effroi le flot noir qui roulait sous l'arche, et elle se trouvait si malheureuse!... Jean-Baptiste essaya de lui faire entendre discrètement combien la vie pouvait encore avoir de charmes pour elle, si elle avait le cœur assez sensible pour jouir du bonheur qu'elle pouvait donner. Il offrit son bras, obtint l'adresse de la jeune personne et la ramena chez elle en lui débitant, mêlé à beaucoup de galanteries, tout ce qu'il savait de bonnes raisons contre le suicide. Devenue plus confiante, elle laissa deviner qu'aux chagrins de l'abandon s'ajoutaient des embarras matériels. Son amant, un étudiant de province, était parti sans même acquitter le loyer de la chambre qu'ils avaient occupée ensemble, et le propriétaire menaçait de saisir les meubles. Elle gagnait si peu de son travail, qu'elle voyait bien ne pouvoir s'acquitter jamais, et cependant elle ne voulait point accepter des secours intéressés; elle dit cela en regardant Jean-Baptiste d'un petit air digne et résolu, et, l'ayant remercié, elle entra dans la maison, sans permettre qu'il la suivit.

A la lueur des reverbères, Jean-Baptiste cependant l'avait assez vue pour désirer beaucoup la revoir. De beaux yeux bleus, un front de vingt ans, une de ces bouches que l'on comparait alors à la rose, de la décence, de l'ingénuité, et le nom fort à la mode et poétique d'Atala. Jean-Baptiste, en rentrant chez lui, s'avoua qu'il était décidément « épris. »

Dès le lendemain, il se présentait chez l'ouvrière, muni de toutes sortes de bonnes raisons sur le vif intérêt et l'inquiétude qu'il éprouvait à son sujet. En le voyant, la jeune personne rougit et témoigna un tel trouble, que Jean-Baptiste s'estimait déjà vainqueur, lorsqu'elle le pria de sortir et de ne plus revenir chez elle.

— Et quoi! s'écria-t-il, tant de rigueur! qu'ai-je fait? Pourquoi cet arrêt?

Et jurant qu'après le récit touchant qu'elle lui avait fait de ses malheurs, il n'avait en vue que de lui rendre service, de lui procurer du travail, et de lui aider, par un léger prêt, à se tirer d'affaire, il finit par se jeter à ses genoux.

Atala se leva brusquement, alla ouvrir la fenêtre et fondit en larmes. Comme il la conjurait de lui dire le sujet de son chagrin.

— Vous êtes tous les mêmes, dit-elle, et je vois trop bien d'où vient votre compassion.

Jean-Baptiste s'écria qu'elle se trompait, et, pour le lui prouver, emporté par la situation aussi bien que par une émotion véritable, il offrit à Atala de l'obliger sans prendre le droit de la revoir. C'était grand, mais presque en même temps il se disait à lui-même qu'elle n'oserait être si peu reconnaissante.

La jeune fille, en effet, parut hésiter et s'en tira par un compromis.

— Nous nous reverrons, dit-elle, quand je pourrai m'acquitter envers vous.

— C'est-à-dire jamais, pensa Jean-Baptiste, qui balbutia une réponse et eut peine à cacher sa mortification.

Cependant il voulut s'exécuter et demanda le chiffre du loyer.

— Deux trimestres, quatre-vingts francs. Il n'en avait sur lui que cinquante et promit le reste pour le lendemain.

Ce point gagné était déjà quelque chose. Deux entrevues au lieu d'une peuvent facilement créer la nécessité d'une troisième; c'est ce qui arriva. Si Jean-Baptiste oublia la stricte délicatesse qui ordonne au bienfaiteur de ne point imposer sa présence, Atala pouvait-elle, une fois le service rendu, la lui rappeler? Puis il fut aimable et assez timide au commencement pour la rassurer. Il sut encore, à d'autres égards, rendre à la jeune fille des services de peu d'importance, mais qui prouvaient son bon cœur. Et vraiment, à part l'égoïste désir qui le poussait, Jean-Baptiste était un garçon excellent, qui se prêtait volontiers à goûter la joie d'obliger et se procurait de tout son pouvoir la satisfaction de plaire. Beaucoup le trouvaient aimable. Ses voyages l'avaient formé, et il parlait d'une foule de choses avec assurance; enfin il était amoureux, ce qui doue toujours un homme de qualités aimables, surtout de la plus précieuse de toutes, une immense bonne volonté.

Atala avait eu beau se défendre d'aimer encore, elle céda à tant d'excellentes raisons : la reconnaissance, l'amour, et, il faut aussi le dire, l'impossibilité où elle se trouvait de se suffire à elle-même, un chômage étant venu supprimer ses précaires ressources quotidiennes. En outre, elle était de ce caractère, la pauvre enfant, à ne savoir guère vivre seule. Expansive, aimante, elle sentait trop bien que cette nourriture matérielle, dont le gain absorbe tous les instants de l'ouvrière honnête, et qui doit être son seul but, sa seule ambition, n'est que la condition nécessaire d'une plus large vie. Jean-Baptiste l'appela son lierre; elle était en effet de ces femmes comme les chérissent les Brafort, douces, tendres, un peu languissantes, qui aiment à se donner un appui, et par leur aspect semblent le réclamer. Jean-Baptiste était fier de sa conquête. Ce n'était pas là une une maîtresse ordinaire : décente, modeste, sincère, et qui vraiment l'aimait.

Ils mirent donc réciproquement leur joie à se combler de tendresse, et cette liaison dura plusieurs mois sans autres nuages que parfois de soudaines tristesses, dont la jeune fille refusait de dire la cause. Peut-être eût-elle désiré que son amant insistât davantage pour la connaître; mais, par prudence, il n'en faisait rien et tournait la chose en plaisanterie, disant que les femmes avaient besoin de changer d'humeur, et même de pleurer de temps en temps pour se remettre les nerfs en état.

Un dimanche, comme il se rendait chez sa maîtresse, il fut abordé par un ami intime, Polydore Natan.

— Tu m'as demandé une femme; je te l'apporte, dit celui-ci. C'est toute ton affaire. Le père est manufacturier à Neuilly; il a quatre enfants, mais une fort jolie fortune. L'aînée, mademoiselle Eugénie, vient d'atteindre ses dix-huit ans; elle sort du couvent. Le père Leblanc, qui est veuf, désire la marier tout de suite; elle n'est pas mal du tout, elle pince de la guitare, et a remporté le prix de calcul. Trente mille francs de dot!

Jean-Baptiste, au premier choc, demeura rêveur. Il avait presque oublié près d'Atala ses projets matrimoniaux.

— Eh bien! reprit Polydore, ça ne te sourit pas? Je voudrais savoir ce qu'il te faut?

— Ça me va à merveille, dit Jean-Baptiste; seulement je pensais à quelqu'un...

— Atala? Ah! dame, elle doit s'y attendre un jour ou l'autre; à moins que tu ne veuilles pousser le sentiment avec elle jusqu'au *conjungo*.

— Te moques-tu de moi? s'écria Brafort d'un ton irrité. Me prends-tu pour un homme à plaisanter avec l'honneur?

— C'est pourquoi je te disais qu'elle doit prendre son parti; ces femmes-là savent bien d'avance qu'elles ne peuvent pas être épousées, et par conséquent...

— Parbleu! ce n'est pas moi qui passerais là-dessus. J'entends que la femme que je prendrai soit pure comme un lis. Il va sans dire que mademoiselle Eugénie.....

— Comment donc? Me prends-tu pour un faux ami? Je ne te proposerais pas une millionnaire, s'il y avait sur elle seulement l'ombre d'un soupçon. Je sais quelle est ta délicatesse, et je pense comme toi : un honnête homme doit être inflexible sur ces choses-là. Quand on connaît les femmes... suffit! Je te donne mademoiselle Leblanc pour une innocente de première qualité. Cela sort de son couvent; c'est peut-être un peu simple, mais d'une ingénuité...

Il ajouta quelques mots en baissant la voix, et tous deux rirent aux éclats.

— Eh bien, c'est entendu, reprit Polydore; je te présenterai.

— Quant à la famille, dit Brafort.....

— Honneur sans tache, probité scrupuleuse. Seulement, tu comprends, monsieur Leblanc, qui est veuf, a une gouvernante, une femme de trente ans, pas mal, ma foi! C'est pour cela qu'il ne peut garder sa fille chez lui, et sera d'autant plus accommodant.

— Diable! Cette gouvernante pourrait être dangereuse pour les intérêts des enfants.

— Tu ne connais pas Leblanc. Il traite bien cette femme naturellement, mais il faut qu'elle reste à sa place, et si elle voulait se mêler de ce qui ne la regarde pas, prendre le ton haut, faire l'intrigante, crac! à la porte. Ce serait vite fait. On en retrouve toujours d'autres. Leblanc pense que c'est plus commode qu'une femme légitime, et il a raison.

— C'est vrai; mais il y a les convenances, et puis on veut continuer sa race, que diable! on ne peut pas faire que des bâtards.

— Il est bien entendu que ce n'est pas pour toi que je dis cela. Leblanc est veuf et père de famille; c'est tout différent.

— D'autant mieux qu'avec de la fermeté on maintient une femme légitime tout comme une autre dans son devoir. Je serai bon avec ma femme, mais elle ne fera que ma volonté.

— Ah! ah! ce n'est pas ce que tu diras à mademoiselle Eugénie, galantin que tu es!

— Je me mettrai à ses pieds, parbleu! Il le faut bien. Les femmes ont droit à cela une fois dans leur vie. Ah! mon cher, tiens, c'est pourtant cruel d'être obligé de renoncer à la vie de garçon. Si ce n'était la créance du père Ravel... et qu'il me faut une femme au comptoir...

— Dame, réfléchis. Je suis ami des Leblanc, moi, et je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir mal marié la petite. Si tu tiens à ta maîtresse et que tu ailles la rejoindre après...

— Polydore! tu devais savoir que je suis un homme d'honneur.

— Eh bien! quoi? Ça empêche-t-il de tromper sa femme?

— Je ne dis pas; mais pas ainsi pourtant, de propos délibéré... Non, non, si je fais un serment au pied de l'autel; ce sera avec l'intention de le tenir, et je n'irai avec toi chez monsieur Leblanc qu'après avoir rompu avec Atala.

— A la bonne heure, c'est ce que j'ai dit à Leblanc : « Je ne vous dis pas qu'il soit resté sage, vous ne le voudriez pas; mais c'est un garçon qui a pris du plaisir comme il faut, pas davantage, et qui une fois marié restera chez lui. L'honnêteté même. » Et là-dessus monsieur Leblanc a dit : « Amenez-le moi. » Car, tu vois, je te dis tout.

— C'est bien, dit Brafort, flatté d'être pour ainsi dire accepté d'avance.

— Alors c'est convenu. Quel jour?

— Je... te le dirai.

— Ah! mon cher, pas de ça; il faut fixer, parce que, tu comprends, ton Atala en trouvera long à dire; ça lanternerait et tout ça ne serait pas convenable vis-à-vis des Leblanc. Nous sommes aujourd'hui dimanche. Veux-tu mercredi?

— Remettons à l'autre dimanche; monsieur Leblanc sera plus libre, et moi aussi.

— Ah! poltron, ce n'est pas cette raison-là...

— Tu verras, dit Brafort piqué, si je suis poltron... Il me faut cependant le temps de me retourner un peu.

— A dimanche donc! Et maintenant, va goûter les derniers plaisirs du célibat, et que les faveurs de Cupidon te soient douces.

Ils se séparèrent alors, et Jean-Baptiste pressa le pas pour se rendre chez Atala.

Elle l'attendait impatiemment, car l'heure était avancée; mais, tendre comme toujours, elle ne lui reprocha que très-doucement sa lenteur. Il répondit presque brutalement, car il éprouvait un embarras pénible; il était mécontent, vraiment mécontent, et c'était bien un peu la faute d'Atala s'il se trouvait dans une situation si désagréable, mille fois plus désagréable en ce moment qu'il n'avait pensé d'abord. Ces malheureuses filles ne savent guère les ennuis qu'elles causent en vous aimant bêtement comme elles font. On est homme, on a le cœur sensible. Pourquoi l'interrogeait-elle ainsi de son doux regard? Bah! des simagrées. Elle en a eu deux, elle en aura trois et davantage, voilà tout; elle se consolera cette fois comme l'autre...

Ils devaient aller passer la journée hors barrières, dans les champs qui s'étendaient alors au-dessus de la rue de Clichy, vers Monceau; ils dîneraient dans une guinguette. Atala, toute la semaine, avaient désiré du beau temps; or le ciel était magnifique. Mais il y avait des nuages sur le front de Jean-Baptiste, et la pauvre enfant eût de beaucoup préféré le ciel pluvieux et l'amour serein.

L'égoïsme humain a sur l'égoïsme bestial une supériorité incontesable, il est calculateur. Jean-Baptiste pensa bientôt à tirer parti de sa mauvaise humeur en y trouvant une occasion de brouille, mais la douceur d'Atala déjoua ce plan; elle se contenta de verser quelques larmes à la dérobée. Jean-Baptiste, en quittant Polydore, avait préparé un petit discours bien sage; il n'eut pas le courage de le prononcer et se dit : « Pourquoi ne pas profiter de ce dernier jour? Il sera toujours temps... »

Dès lors il fut d'autant plus aimable et plus tendre qu'il se disait : C'est la dernière fois! Pauvre Atala! elle redevint heureuse, et fut loin de penser que l'ardeur nouvelle de son amant n'était due qu'à sa trahison.

Dès le lendemain, en revanche, Brafort écrivait à sa maîtresse :

« Ma chère Atala,

» C'est une bien belle chose que l'amour, et il devrait » pouvoir durer toute la vie! Malheureusement, c'est » impossible; la raison nous rappelle à des devoirs que » nous voudrions oublier. Tu n'as jamais pu te faire » illusion sur la durée du lien qui nous unit. L'amour » seul l'a tressé, l'amour seul l'a rempli de ses charmes, » et il ne pouvait être que passager. Eh bien! l'heure » fatale a sonné! Les intérêts de mon commerce et de » ma considération m'obligent à briser en gémissant » une si aimable chaîne! Hélas! ne m'accable pas de » reproches; j'en souffre comme toi, et sois sûre que » je ne pourrai oublier de sitôt les attraits que tu » possèdes ni les plaisirs qu'ils m'ont fait goûter! Adieu! » Pardonne à ton infidèle amant en faveur de ses » regrets.

» JEAN-BAPTISTE. »

» *P. S.* Polydore, qui te remettra cette lettre, y join- » dra un témoignage de ma reconnaissance envers » toi, car je ne veux pas te laisser dans l'embarras. » Oublie-moi, puisqu'il le faut, le plus tôt que tu » pourras. »

Il attendit fort anxieux le retour de Polydore.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

— Ma foi, ç'a été dur; elle ne voulait pas croire d'abord, puis elle a dit : « C'est pourtant son écriture! c'est bien lui!.. » Et alors elle a crié, pleuré, invoqué le ciel, que sais-je? toutes les diableries des femmes. C'est égal, ma foi, c'est une jolie fille, et si je n'étais pas engagé... Ah! mais oui, avec ça elle m'a criblé d'injures... Alors j'ai posé l'argent sur la table et je suis sorti.

— Pauvre fille! elle m'aime bien, dit Jean-Baptiste, dont la vanité flattée ne laissait pas que de mêler une douceur à cet attendrissement.

Après le départ de Polydore, il restait plongé dans ses impressions, appuyé sur le comptoir, quand, voyant une ombre se profiler sur le jour de la porte, il leva les yeux et fut frappé de stupeur en reconnaissant Atala.

Il ne lui avait rien défendu plus sévèrement que de venir le trouver chez lui, mais il n'avait pu lui cacher son adresse. Elle était donc là, pâle et les traits altérés, avec une expression d'énergie et de désespoir qu'il ne lui connaissait pas encore; et cependant elle n'avait point abdiqué cette douce réserve qui était un de ses charmes, et qu'il n'était point rare de trouver en ces temps-là chez ces pauvres filles, quand la mode et le goût de leurs amants ne leur avaient point encore imposé le cynisme. Devant le commis qui s'avançait, elle dit comme eût fait une étrangère :

— Je voudrais seulement parler à monsieur Brafort.

Jean-Baptiste alors se leva, la salua gauchement, et sortit avec elle de la boutique. Le commis certainement dut être étonné. Quelles furent ses suppositions? C'est ce que se demandait Jean-Baptiste anxieusement en marchant à côté d'Atala sur le trottoir, et il étouffait de colère. Car elle avait contrevenu à ses ordres exprès, elle était venu jusque chez lui!.. Cette audace!.. Comment! il avait tout arrangé pour que la chose se passât sans bruit, sans éclat, décemment, et puis!.. Oh! mais les femmes!.. elles sont ainsi. Depuis assez longtemps cependant, on sait comment ces aventures-là finissent. Depuis qu'il en va ainsi dans le monde, elles savent de reste à quoi s'en tenir; elles sont averties. Mais non, c'est toujours à recommencer; elles feront toujours les étonnées et les pleurnicheuses. Qu'elles aillent au diable! Il avait le droit de se marier apparemment! Il avait avec lui la morale et les bons principes. Quelle effronterie! Non, ces femmes-là ne savent pas ce qu'elles sont; et c'est parce qu'il avait été poli, généreux, trop bon mille fois... Ah! mais elle apprendra maintenant!..

Il se tourna vers elle d'un air menaçant. Elle tressaillit.

— Mon Dieu! qu'ai-je fait? Je n'ai rien dit. Mais il faut pourtant que je te parle. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Que t'ai-je fait? qu'as-tu contre moi?

Des larmes alors lui coupant la parole débordèrent de ses yeux bleus et roulèrent sur ses joues. Ils étaient déjà loin de la boutique. Cependant d'un ton sourd, mais furieux, il dit :

— Des scènes! dans la rue!

Elle se tut, et ce fut Brafort qui reprit :

— J'ai fait pour vous ce que je devais, même plus. Combien d'autres quittent sans dire seulement adieu! Qu'avez-vous à réclamer? Qu'êtes-vous venue faire chez moi?

— Hier! hier! balbutia-t-elle en choquant ses mains tremblantes; hier encore tu m'as dit que tu m'aimais!

Brafort haussa les épaules.

— Eh bien! oui, sans doute, je l'ai dit, et c'était vrai; je te quittais avec regret, mais qu'y faire? Une liaison

comme celle-là ne peut pas durer toute la vie. Je t'aurais cru assez sage pour le comprendre et ne pas me faire de ces ennuis. Mais si tu crois que je vais me laisser mener comme ça, que je te permettrai de me compromettre et de me faire manquer un bon mariage...

— Un mariage!

Elle pâlit si fort qu'il fut obligé de la soutenir, et, voyant passer un fiacre, il l'appela. Mais Atala refusa d'y monter avant lui, craignant qu'il ne la quittât; elle répétait :

— Je veux encore te dire... Il faut que je te parle!

De guerre lasse, et pour ne pas faire d'esclandre, il monta; mais sa colère s'en accrut, et là, dans ce tête-à-tête si étroit, la malheureuse Atala eut à subir une de ces scènes d'injures et de violences brutales, que seules connaissent, outre leurs victimes, les âmes nées dans la religion du commandement.

Eh quoi! elle osait lui résister, elle, ce roseau, cette faiblesse; elle, cette réprouvée, cette abjecte créature, dont il avait bien pu faire son idole et son jouet, mais à condition de la briser dès qu'il n'en voudrait plus. Elle osait invoquer un droit, elle serve du bon plaisir! Avait-il à cette heure le moindre souvenir de l'avoir suivie, suppliée; d'avoir imploré son amour comme l'enfant implore le sein maternel, de l'avoir pressée dans ses bras, d'avoir confondu leurs vies? Non, sans doute! Peut-être! Qui le peut savoir? Il la foulait aux pieds maintenant; mais cela était dans l'ordre, cela ne se fait-il pas toujours ainsi? N'avait-il pas derrière lui toute la majesté sociale armée contre de telles malheureuses, et ne savait-il pas, mieux que personne, combien elle était coupable? Elle avait tous les torts; il n'en pouvait douter, puisque tel était l'avis de tout le monde, et elle osait, lui qui n'en avait aucun, le tourmenter et traverser d'honorables projets qu'il formait! Cette conduite était infâme!

Nombre d'honnêtes gens doivent comprendre, en cette circonstance, l'indignation de Brafort contre l'action de cette jeune fille, qui avait osé le poursuivre dans le domicile où il logeait son honorabilité, dont la stupide instance pouvait le compromettre. Ce n'était point une petite chose; car en quoi consistent la moralité et l'honneur, si ce n'est précisément dans les petites choses. Qu'est-ce pour un homme, que l'adultère? Une question de lieu. Qu'est-ce, de même, que la morale? Une affaire d'ordre et de décorum. Un homme qui loge sa maîtresse chez lui est un homme taré, un homme qui a des maîtresses en ville est un homme recommandable. Jean-Baptiste avait donc raison de se défendre et de s'indigner; en lui ôtant les apparences, on lui prenait tout.

Il n'était pas méchant malgré tout; car lorsqu'il vit la pauvre fille brisée, vaincue, écrasée, réduite à une sorte d'anéantissement, il s'apaisa et voulut bien même assurer qu'il regrettait d'avoir été forcé à lui dire des vérités dures; mais que malgré tout il conserverait d'elle un bon souvenir, si elle voulait être sage et comprendre la situation toute simple et fort habituelle où ils se trouvaient.

Elle se taisait, dans une prostration complète. Quand le fiacre s'arrêta, Brafort descendit et offrit la main à la jeune femme; mais elle semblait ne pas voir où elle était, et il fut obligé de lui dire en la conduisant dans l'allée :

— Eh bien! il faut rentrer chez vous maintenant.

Et quoiqu'il se fût promis de la laisser à sa porte, il vit bien qu'elle ne pourrait seule monter l'escalier. Ils montèrent donc ensemble, elle soutenue par lui, toujours silencieuse; mais sur le palier, comme il allait la quitter, elle le saisit par le bras.

— Je n'ai plus rien à vous dire en ce qui me regarde, Jean-Baptiste; mais c'est mon devoir de vous apprendre ce dont je suis sûre à présent : votre enfant vient de tressaillir en moi.

Brafort, sous ce coup, demeura d'abord comme foudroyé; puis il s'écria :

— Est-ce vrai?

A ce nouvel outrage, la jeune femme retrouva des larmes et des reproches, et Brafort se hâta de l'entraîner chez elle. Là une explication nouvelle eut lieu, moins emportée, mais où la malheureuse Atala dut abandonner toute espérance, et où l'être innocent qui s'agitait en elle reçut sans l'entendre son arrêt.

— Non, ma chère, dit-il; je suis franc, je ne te tromperai point. Il ne faut pas compter avec moi ni sur ces moyens-là ni sur d'autres. Désormais je veux vivre en homme sérieux, en homme considéré, en bon père de famille, et je dois rompre par conséquent avec toute folie de jeunesse. Eh! bien sûr, ce n'est pas moi qui élèverai des enfants naturels pour mettre le trouble dans mon ménage et nuire à mes enfants légitimes. Je t'enverrai cent francs de plus, voilà tout : c'est tout ce que je puis faire; tu sais que je ne suis pas riche. Et puis, je n'en veux plus entendre parler; et, si tu faisais la moindre tentative, je me plaindrais plutôt à la police, qui protège les honnêtes gens dans ces cas-là.

— C'est pourtant votre enfant, dit-elle, et vous savez que seule je ne pourrai l'empêcher de souffrir.

— C'est... reprit-il avec colère, c'est un enfant naturel, voilà tout... Vous savez bien où ces enfants-là se mettent, et vous ferez comme les autres, si vous voulez. Ne faisons pas de sensiblerie. C'est un malheur. Je n'y puis rien. Si vous saviez combien tout cela m'est pénible!... Ah! les femmes! les femmes!..

Il se prit la tête à deux mains, tourna par la chambre, et tout à coup ouvrant la porte :

— Adieu! dit-il d'un voix altérée. J'enverrai ce que j'ai dit. Adieu!

Il descendit l'escalier et se trouva dans la rue, les jambes tremblantes, fort ému.

— Suis-je bête! se dit-il, suis-je bête! ces choses-là arrivent à tout le monde. Il faut bien en prendre son parti.

Mais il eut beau faire, il rentra chez lui fort troublé et finit par s'accuser d'être trop sensible.

Brafort avait raison. Les cinquante mille pères, plus ou moins, qui jettent chaque année, soit dans les hospices de nos villes, soit dans les fosses d'aisance ou dans les allées des maisons, un pareil nombre d'enfants, ne s'en préoccupent généralement pas du tout.

Malgré la colère et la brutalité qu'il avait montrées, Brafort ne put s'empêcher de sentir la blessure faite par la rupture d'un lien autrefois si doux. Dès qu'il était seul ou inoccupé, il revoyait ces beaux yeux bleus si tendres, cette gracieuse et simple attitude, cette jolie, bonne et passive créature qui lui avait donné tant d'heures délicieuses, et parfois de tels souvenirs l'envahirent jusqu'à, — il ne l'eut jamais avoué, mais c'était ainsi, — jusqu'à certain picotement des paupières et plus au fond il éprouvait encore, bien confus mais persistant, un malaise qui ressemblait à ce que peut être un remords inavoué.

Au milieu de ces perplexités, il faut rendre à Brafort cette justice qui ne lui vint pas un seul instant l'idée d'abandonner le mariage projeté et d'épouser légalement cette jeune femme qui était déjà la mère de son enfant. Non, vraiment; et si quelqu'un lui eût conseillé pareil parti, c'est avec des yeux étincelants d'indignation qu'il eût demandé de quel droit on prétendait le déshonorer; car en ceci l'ambition de la richesse l'eût encore bien moins arrêté que l'*honneur*. Une femme qui avait pu croire à ses paroles d'amour, sans qu'un contrat dûment enregistré les eût confirmées, une femme qui avait cédé à ses prières, ne pouvait mériter que son mépris, et les caresses qu'elle avait reçues de lui l'avaient pour lui-même souillée à tout jamais.

Toutefois, cette propriété de souiller, que possédait cet honnête homme, n'était pas absolument inhérente à

lui, puisque les mêmes caresses, transportées à mademoiselle Eugénie Leblanc, devaient au contraire honorer celle-ci et en faire une femme digne de tous les respects. Tout ceci semble peu logique, au moins quand on envisage ce raisonnement si nouveau et comme pour la première fois; mais cela n'était jamais arrivé à Brafort, il l'avait reçu tout fait, ce raisonnement, dès son plus jeune âge, et c'est pour cela qu'il était incapable d'y rien changer.

D'ailleurs, il était de ces esprits qui n'éprouvent aucune difficulté à établir des différences énormes entre choses pareilles, pourvu qu'elles aient des vêtements différents. Il s'efforça donc de vaincre sa *faiblesse*, et, pour en finir avec toute préoccupation à ce sujet, il envoya Polydore chez Atala avec la somme promise, le priant de n'accepter aucune commission de la part de la délaissée, et de ne pas même rendre compte de son message. Polydore ayant vivement loué cette prudence et cette fermeté, cela remit Brafort en de meilleurs termes avec lui-même, et il tâcha de ne plus songer qu'à la solennelle entrevue qu'il devait avoir, sous peu de jours, avec mademoiselle Eugénie Leblanc.

Au jour dit, Jean-Baptiste, rasé de frais, vêtu d'un habit bleu à boutons d'or sur un gilet blanc, avec jabot de dentelle, se ganta étroitement, et partit avec Polydore pour Neuilly.

Eugénie Leblanc était une petite blonde grassouillette, dont la figure n'exprimait rien de particulier, rien que le sentiment de toute créature venue dans ce monde pour sourire en ses joies et pleurer en ses épreuves. Elle avait le regard doux, tranquille; les joues d'une pêche mûre, une bouche naïve et qui riait volontiers sur de jolies dents. Les grâces de la dot et de l'héritage, ajoutées à ce minois, la rendaient tout à fait charmante par le prestige puissant dont elles embellissent toutes choses. A cette époque et dans le petit commerce de Paris, trente mille francs étaient fort à considérer, — en attendant la mort de monsieur Leblanc, que son ami Polydore et son futur gendre Jean-Baptiste avaient fixée à vingt ans de là, tout au plus. — Jean-Baptiste n'eut donc pas de peine à conserver l'air de prétendant officiel, demi-réservé, demi-ravi, qu'en s'habillant il avait revêtu d'avance. Il fut empressé près de mademoiselle Eugénie. Sa manière d'agir envers les femmes, — manière d'ailleurs bien connue, — était de les étourdir de compliments et de les accabler de respects. Cela réussit encore. Il y joignit çà et là quelques soupirs. Eugénie, dont le goût à cet égard était peu formé, n'y fut pas insensible, et le lendemain elle avouait en rougissant à *son père* qu'elle trouvait monsieur Brafort *très-bien*. Jean-Baptiste avait plu en outre à toute la famille. Retenu à dîner, il avait débité au dessert tout un répertoire de jeux de mots et de calembours, qui avaient excité des rires unanimes; et une considération plus respectueuse se joignit à l'effet sympathique déjà produit, lorsqu'il donna un ou deux échantillons de son petit bagage de phrases latines.

— C'est un homme tout à fait distingué, dit monsieur Leblanc; je craindrais même qu'il ne fut trop instruit pour le bonheur d'Eugénie. Un commerçant n'a pas besoin d'idées comme cela.

Cependant le digne manufacturier se rassura sur ce point, d'après tous les renseignements qui lui furent donnés de la conduite soigneuse, rangée, et de la moralité exemplaire du jeune quincaillier. Jean-Baptiste ne fréquentait point le café; on le voyait, du matin au soir, à son magasin, sauf le dimanche; il faisait régulièrement ses payements; on ne pouvait lui reprocher aucune incartade. L'histoire d'Atala était restée inconnue; mais peu eût importé d'ailleurs à monsieur Leblanc, puisque tout s'était passé dans l'ordre habituel. La position pécuniaire de Jean-Baptiste, débiteur de monsieur Ravel pour les trois quarts au moins du magasin, n'éblouissait guère, il est vrai, monsieur Leblanc; mais il jugea que les qualités d'ordre et d'économie qui procurent la fortune et la conserve, peuvent valoir un capital, et assuraient suffisamment le bonheur de sa fille. Pressé d'ailleurs de la marier, il donna donc son consentement. Jean-Baptiste au comble de la joie, vint apporter à sa future un bouquet de fleurs symboliques entouré d'un compliment en vers, et le mariage fut fixé à trois semaines de là.

Ce laps de temps fut employé par la petite Eugénie à filer des rêves d'amour; et dès que Jean-Baptiste, qui s'était gêné pour Atala, eut contracté l'emprunt nécessaire pour les cadeaux à sa fiancée, lui-même ne manqua pas de se livrer aux émotions obligées de *son rôle*, avec d'autant plus de joie qu'il n'y avait plus là rien que de permis et de profitable. Il avait assez de littérature pour sentir tous les charmes d'une situation tant de fois décrite et analysée, et, non-seulement par convenance, mais pour sa propre satisfaction, il réédita plus d'un dithyrambe sur l'*ange* qu'il allait épouser, — il ne pouvait épouser qu'un ange, — et tressa un nombre infini de couronnes virginales sur l'autel du *premier saint amour*.

Sensibilité lettrée, rhétorique bourgeoise, hommage rendu à la vertu secrète et méconnue des sentiments vrais, vêtement du chiffre, draperie du mètre, écrin du gramme, pudeur des appétits, hypocrisie du ventre disant : Je suis le cœur, ta banalité suprême, tes bouffons soupirs, valent-ils mieux que le cynisme qui tend maintenant à te remplacer? Après tout, la bêtise contient de l'innocence; mais combien de gens d'esprit se livrent eux-mêmes à ces facéties.

Quelle que soit leur sincérité, on peut répondre au moins de celle de Jean-Baptiste, bien qu'elle tînt nécessairement un peu du rêve et beaucoup de la volonté. Tout cela flottait, avec les voiles blancs de la fiancée, au-dessus d'un lest de trente mille sacs bien pesés. Il eût fallu voir et entendre Brafort, à Neuilly, lorsqu'un sourire béat aux lèvres, il débitait sur les *joies pures* du mariage et ses devoirs, les paroles les mieux senties. Il ne connaissait pas son *ange*, c'est vrai, mais ne la recevait-il pas des *mains d'un père*, mains fort maculées, mais qui avaient su ramasser pour chacun de ses quatre enfants trente mille francs de dot. Ces choses-là prêtent toujours à la pompe des mots et au lyrisme des idées. Enfin, il est de rigueur que toute fiancée soit un composé de rayons et de ciel bleu, de candeur et de sublimité. Pendant ce temps, la petite Eugénie raffolait tout ensemble de son châle, de ses robes, de son prétendu et de ses bijoux. Tout se passait dans l'ordre le plus parfait.

Il en fut de même le jour des noces. Tandis que la mariée, dans son nuage de mousseline étoilé de fleurs d'oranger, les yeux baissés, comme il convient, offrait l'image de la virginité même, Jean-Baptiste assumait l'air amoureux et triomphant qu'exigeait son rôle. L'assistance touchée admirait. Le maire fit prêter aux époux le serment de s'aimer toujours, dans ces conditions de commandement et d'obéissance qui ont toujours enfanté la lutte et la haine dans l'humanité. Le prêtre leur transmit là-dessus la bénédiction de Dieu même, instant suprême où, selon l'usage, toutes les parentes et amies de la mariée portèrent leurs mouchoirs à leurs yeux. Ce que la sensibilité doit à la rhétorique et à l'imagination est incalculable. Sans leur précieux secours, on ne trouverait de poésie que dans le vrai, stérilité fâcheuse! La richesse, qui a droit à toutes les pompes, manquerait en général de celle-là, et que de noces se verraient dépourvues de larmes et même de fleurs d'oranger.

Dans ce temps là, on n'avait pas encore adopté la coutume anglaise du voyage; les époux restèrent donc pendent deux jours la proie de leurs invités, qui en firent le point de mire de leurs observations, et même — dans ce milieu — des plaisanteries les moins gazées. Mais Jean-Baptiste comprenait son rôle. Il ne s'agissait plus

maintenant de soupirer, il fut superbe à défier les propos. Et ma foi, dès le lendemain, il tutoyait rondement sa femme qui, si peu exigeante qu'elle fût, en rougit, et même en pleura secrètement. Enfin, tout se passa selon les us et coutumes du bon vieil esprit français, un peu plus naïf alors dans la forme qu'aujourd'hui.

Ce serait manquer au devoir d'un biographe consciencieux, si nous négligions ici de rapporter un épisode que Brafort nous a plus d'une fois raconté lui-même, à propos de sa confession. On sait que la confession est obligée pour le mariage à l'église.

Il y avait déjà près de dix ans que la piété de Jean-Baptiste avait été si subitement refoulée par un marché onéreux conclu avec l'église, à l'instigation d'un vicaire. Depuis ce temps, il avait cessé toute pratique et professait les opinions libérales du temps en matière de religion. C'est-à-dire que tout en déblatérant contre la superstition, il se piquait de rendre à l'église le respect dû aux puissances de ce monde: que traitant les dogmes d'inventions stupides, il n'en croyait pas moins à l'utilité du culte officiel, et eût regardé comme fou qui en eût demandé la suppression. Avec tout le reste de la France, il s'indignait lorsqu'un prêtre refusait d'arroser d'eau bénite le cercueil d'un hérétique ou d'un comédien, et l'enterrement civil lui semblait un déshonneur infligé *aux cendres* du mort. Il se moquait souvent de la crédulité des femmes; mais une femme sans culte lui eût fait horreur et il n'eût, à aucun prix, souffert chez la sienne pareille excentricité. Il déblatérait contre les prêtres et leurs *jongleries*, mais le *bon curé* de Béranger l'attendrissait jusqu'aux larmes. Il chantait, — pas trop haut, mais avec beaucoup d'enthousiasme, — le *Dieu des bonnes gens* et la *Sœur de charité*; mais, pour rien au monde, ayant des enfants à élever, il n'eût manqué de leur faire apprendre le catéchisme. On était alors en 1828. Combien sont-ils de nos jours ceux qui pourraient jeter la pierre à cet honnête homme?

Pour en revenir à la confession, ce fut pour Brafort une grande affaire.

« On m'indiqua, racontait-il, un prêtre, brave homme, religieux sans bigotisme, bienfaisant par bonté, zélé sans ambition, et accommodant par principe. J'allai le trouver. Ça m'ennuyait, je l'avoue. J'avais peur qu'il ne me fît mettre à genoux. J'entre, je salue; je vois un homme assis près d'une petite table. — Brafort ne faisait jamais grâce d'aucun détail. — Il avait une figure douce, le regard perçant, une soutane, etc. Je lui dis :

» — Monsieur, vous le savez, j'ai besoin d'un billet de confession.

» — Je veux bien vous le donner, me répondit-il; mais encore faut-il que vous vous confessiez de quelque chose.

» Je repris alors :

» — Monsieur, j'ai mené la vie de jeune homme et fait tout ce qu'on peut faire sans déshonneur. Voilà ma confession.

» Il me regarda en me disant :

» — Peut-être n'y a-t-il pas de quoi se vanter?

» Car en effet, j'avoue que je n'avais pas eu l'air bien pénitent en disant cela; et puis il me griffonna tout de suite ledit billet. Après il me fit un petit discours, plein d'excellentes choses, et dont je fus très-touché, puisque je lui dis en sortant :

» — Monsieur, c'est à vous que je confierai la conscience de madame Brafort.

» Il avait soixante ans, ce qui était une autre garantie; et, en effet, Eugénie, tant qu'il a vécu, n'a pas eu d'autre confesseur. »

VI

L'ÉPOUSE.

Il est temps de parler des théories conjugales de Brafort. On les devinera facilement, si l'on a bien compris déjà le fond de bonne foi, de ténacité innée et d'amour-propre naïf qui constitue ce caractère.

Bien que ses théories se rapprochassent beaucoup de celles du premier consul, Brafort n'allait pas toutefois, avec ce grand homme, jusqu'à rêver le retour aux mœurs patriarcales; il se contentait de trouver le code parfait.

Aux yeux de Brafort, l'infériorité de la femme était un dogme. Si, pour tout le reste de la nature, l'échelle des êtres se compose d'une espèce par échelon, il en établissait deux pour l'espèce humaine, plaçant la femme au degré inférieur, à peu près à égale distance du singe et de l'homme; ce qui ne l'empêchait nullement de donner des ailes d'ange à sa fiancée, et de placer dans les sphères célestes l'honneur de madame Brafort.

Dans ces conditions, il va de soi que,— de par la loi naturelle, aussi bien que de par le code,— le mariage doit être une monarchie. Brafort était trop sérieux pour ne pas s'être préparé par des réflexions profondes à l'exercice d'un tel pouvoir. Depuis sa rupture avec Atala jusqu'au jour de son mariage, il y avait en effet, à ses heures de loisir, pensé plus d'une fois. Cependant, quand nous disons: *réflexions* profondes, il est bien entendu qu'elles ne s'appliquaient pas au principe en lui-même, mais seulement à ses conséquences. C'est le mode de réflexion le plus habituel. Et puis, un souverain (né souverain, non point homme) s'avise-t-il jamais de mettre en doute le principe de son existence? Or, au point de vue du mariage, tout homme est né souverain. Tout homme naît participant de ce droit divin, que représente ici bas l'infaillibilité du pape et du monarque.

Brafort n'était pas homme à ne point sentir cela, et il en éprouva dans son âme, à la veille de son mariage, les saisissements et les joies qui doivent à son avénement agiter toute âme de prince. Qu'on n'allègue pas les différences ; en fait, il n'y en a point. Que fait en ceci le nombre? Chaque créature humaine n'est heureuse ou malheureuse que dans sa propre unité, et cette simple unité est tout pour elle ; de tout souverain à tout sujet, le rapport est le même et la conséquence pareille. Donc, si restreint que dût être le nombre de ses sujets, Brafort, aussi bien que Charlemagne et Napoléon, beaucoup plus que Louis-Philippe, devenait oint du Seigneur et chargé d'âmes. Il allait assumer la direction d'un ou de plusieurs êtres, absorber dans sa destinée d'autres destinées; il se prenait au sérieux, et faisait bien, car il avait à cela, nous le répétons, autant de droit qu'un pape sortant du conclave, ou qu'un dauphin au jour de son couronnement.

Et même, s'il avait eu plus de logique et de profondeur que n'en comportait sa nature, et que n'en comporte évidemment le tempérament intellectuel des hommes de notre temps, Brafort eût compris quelle relation intime, nécessaire, existe entre ces pouvoirs de pape et d'empereur et celui qu'il se reconnaissait à lui-même en tant que mâle et chef de famille. Il aurait reconnu que la raison d'ordre, fondée sur l'autorité nécessaire d'un seul, sur la hiérarchie religieuse, monarchique ou familiale, est la même à tous degrés; qu'attaquer un de ces pouvoirs est saper les autres du même coup, et, rougissant de l'illogisme de ses contemporains qui veulent, en détruisant l'autorité au sommet, la conserver à la base, il eût renoncé

à ces attaques frivoles contre l'autel et le trône où, aussi bien que d'autres, il se plaisait; et il fût rentré, avec une complète ferveur, dans le pacte si solidement construit, si étourdiment rompu, qui faisait de la double chaîne de l'obéissance et du commandement, le système moral du monde.

Car d'adopter le système contraire, c'est-à-dire de renoncer au dogme de sa suprématie naturelle, à lui, Brafort, comme homme, à l'égard de sa femme, l'idée ne lui en fût jamais venue. Dire à quel point il y tenait est difficile. Il y tenait, à la fois, comme on tient à sa fortune et aux dons plus personnels que la nature vous a départis; comme on tient à ce qui vous constitue une importance définie, accusée, à ce qui vous donne un titre, une valeur. En effet, sans ce brevet de royauté que lui conférait son sexe, et qui arrivait à porter ses effets surtout dans le mariage, qu'eût-il été par lui-même? Un goutte dans l'Océan, roulée parmi les autres, sans choix et sans distinction, une simple unité, un n'importe qui, dont ni le moindre diplôme ni le moindre bout de ruban n'attestaient la valeur spéciale.

Depuis la croix de mérite gagnée à la petite école de Laforgue, et qui avait allumé dans son âme le feu sacré de l'ambition, il n'en avait point eu d'autres. Or, beaucoup de natures se sentent comme inquiétées dans le sentiment de leur propre existence, lorsqu'elles ne se voient pas affirmées par des marques extérieures aux yeux d'autrui. Brafort éprouvait le besoin secret de ne pas douter de lui-même, et le consentement des faits et des hommes lui était nécessaire pour cela. Il était donc doucement chatouillé dans sa fierté, à l'idée de posséder une double personnalité en ce monde, de devoir à quelqu'un *sa protection*, d'être responsable pour deux, et d'avoir sous sa tutelle, en sa possession, un être marqué de son nom, et passible de ses décisions et de ses actes.

Comprenant donc toute la valeur de ce *sacerdoce* (c'est le mot qu'il employait), Brafort songea d'avance à en garantir l'exercice. Il n'ignorait pas qu'il existe chez la femme, en dépit des lois et des mœurs, une diabolique nature qui regimbe contre le joug et se traduit, ne pouvant employer la force, en toutes sortes de ruses, câlineries et détours. Il relut à ce sujet tous les bons auteurs et se promit d'y mettre bon ordre, fût-ce même au milieu de la lune de miel; car, avec tous les esprits forts de ce monde, il estimait qu'il faut prendre les choses dès le début, et mater son adversaire par des coups d'éclat.

Pendant ce temps, Eugénie envisageait la question d'un côté tout opposé. Elle avait pris au sérieux les adorations des fiançailles, elle rêvait ce rôle de favorite-reine que l'adulation des hommes présente à la femme. Comme toutes les jeunes filles, elle apportait dans le mariage beaucoup d'illusions, ne fût-ce que celles de son âge; une confiance naïve en la vie, en l'amour, même en son mari, bien qu'elle ne le connût point, et certaine confiance aussi dans le pouvoir de ses charmes. En un mot, elle aussi voulait régner. La terre entière est encore affolée de royauté, et chacun la fonde où il peut.

Naturellement un conflit devait s'ensuivre de ces deux prétentions opposées. Il y avait encore d'autres sources de malentendu. Si peu d'élévation et de délicatesse naturelle que possède une fille de dix-huit ans, élevée dans la famille, il faut reconnaître qu'elle apporte dans l'union conjugale, de tout autres instincts de ceux d'un homme de trente ans, initié à l'amour par des courtisanes et ballotté depuis le collége par la vie publique; tandis qu'autour d'elle tout a concouru à conserver l'innocence de la pensée; autour de lui, tout a conspiré pour la détruire et en effacer jusqu'au souvenir. Il y a dans la vie sociale, comme dans la vie terrestre, la face éclairée et la face obscure; seulement le côté de l'ombre dans la vie sociale est toujours le même, et ce Tartare de misère et d'infamie n'est pas le moins étendu ni le moins peuplé. *Elle* n'a vu que le jour; *il* a vécu dans cette ombre. Non-seulement douze à quinze ans d'âge les séparent, mais douze à quinze ans d'habitudes contraires. Pour chacun d'eux, les réalités ne sont pas les mêmes; les mots répondent à des idées différentes, ils vivent chacun dans un monde à part. Et c'était bien ainsi que l'entendait Brafort, et ce contraste lui semblait une chose admirable.

Ce ne fut pas l'avis d'Eugénie. Nous n'oserions rapporter les confidences que Brafort à ce sujet fit à ses amis; elles seraient loin d'ailleurs de nous faire comprendre une situation dont le fond sérieux lui échappait complétement. Si forte toutefois que soit la déception dans un jeune être, il ne peut renoncer à l'espérance, et se rattache, avec toutes les forces de conservation qu'il possède, à tout ce qu'il peut saisir. En dehors du mari qu'elle s'est donnée, quel bonheur, quel avenir, quel recours peut avoir une jeune femme? Aucun. Il faut donc, bon gré mal gré, espérer, croire, vivre en un mot, aimer si l'on peut, ou tout au moins être aimée. Eugénie reprit courage et, jetant à la mer quelques illusions, s'arma instinctivement pour la lutte.

Malheureusement pour elle, sa cause était perdue d'avance. Le mariage actuel est un combat entre deux éléments contraires, qui tendent mutuellement à s'absorber. Mais combat inégal, où la femme n'a pas seulement contre elle une personnalité rivale, mais le désavantage de l'âge, de l'expérience, de l'instruction, et de plus les lois, les mœurs, la société toute entière; en de pareilles conditions, il lui faut pour vaincre des facultés personnelles dix fois supérieures qu'Eugénie ne possédait pas. Ses qualités, comme ses défauts, la condamnaient également. Elle avait un fonds natif de bonne foi, de douceur et de tendresse. Elle manquait d'énergie et de personnalité. Elle était étrangère à la ruse, à l'hypocrisie. Ces dernières qualités pouvaient, en des conditions si favorables, se développer; mais pour le moment n'existaient pas.

La pauvre enfant n'imaginait que l'amour et ne comptait pas sur autre chose. Mais leur intimité ne pouvait être pour Brafort qu'un épisode galant de plus, qui seulement devait traîner toute la vie. Elle se croyait *la* femme et n'était qu'*une* femme. Assurément ce n'était pas l'amour tout sensuel et tout d'imagination que Jean-Baptiste éprouvait pour cette jolie fille, *placée* dans ses bras par monsieur Leblanc, qui pouvait changer ses idées et modifier ses plans. Elle pouvait lui plaire ou lui déplaire, lui rendre la vie agréable ou ennuyeuse, mais le toucher aux profondeurs de l'être, jamais; car ceci est la puissance particulière de l'amour, et l'épouse presque toujours l'a perdue d'avance.

Les coquetteries naïves d'Eugénie parurent à Brafort très-gentilles; mais, quand elle voulut en étendre la portée et les donner pour passe-port à ses volontés, ce fut alors que son mari, qui attendait cet instant, déploya toute sa fermeté.

C'était un dimanche soir. Les boutiquiers parisiens usaient alors très-peu de la promenade hors de Paris, que les chemins de fer ont depuis rendue facile. Ce jour-là, comme il avait plu, les deux époux avaient renoncé au dîner de famille, à Neuilly, chez monsieur Leblanc. Eugénie, vers le soir, émit le désir d'aller au spectacle; mais Brafort allégua qu'il avait des lettres à faire assez pressées.

— Vraiment! avait-elle dit du bout de deux jolies lèvres avancées en moue; tu les feras demain, voilà tout.

— C'est cela! Voilà bien les femmes! s'écria Brafort. *A demain les affaires*, n'est-ce pas? Tu sais ce qui arriva aux tyrans de Thèbes? Je ne ferai pas comme eux.

— Non, je n'en sais rien, dit-elle; mais, s'il leur est arrivé malheur, pour des tyrans, c'est bien fait. Je ne

m'occupe pas de ces gens-là. Je veux aller au spectacle ce soir.

— Ah ! tu veux? répéta Brafort en se redressant.

— Oui, monsieur, je veux. Pour cela, je suis un tyran et vous ne l'êtes pas.

— Je ne suis pas un tyran, répondit Brafort d'un air digne, parce que je ne veux pas l'être ; mais je ne suis pas non plus un Georges Dandin, et ce que j'ai dit est dit. Nous n'irons pas au spectacle ce soir.

— Vous êtes un méchant. Moi, je vous dis que nous irons. Je le veux !

Ces mots étaient dits avec la grâce d'un enfant qui se sent le droit d'être gâtée plutôt qu'obéie ; mais ils froissèrent vivement l'orgueil de Brafort. Il eut un froncement de sourcil olympien.

— Moi, je ne veux pas ! répliqua-t-il.

Et puis il s'assit, ferme et silencieux comme le destin. Eugénie fut émue ; mais elle affecta de ne point l'être, prit la chose en plaisanterie, et, persistant dans son projet, avança l'heure du dîner. A table, elle fut enjouée, rieuse, agaçante ; mais Brafort garda sa roideur.

— Est-ce que c'est un vrai cor dont on sonne sur le théâtre, quand ce pauvre Hernani va mourir au lieu d'embrasser sa femme ? Ce doit être bien curieux.

— Je n'en sais rien ; ça m'est fort égal. Je ne m'occupe pas des sottises de ces romantiques. Mettre sur la scène des choses pareilles, qu'on n'y avait jamais vues, c'est insensé... méprisable. Et puis, des pièces d'une immoralité !... Parlez-moi de la tragédie : *Phèdre*, *Rodogune*, à la bonne heure!

— En as-tu vu jouer de ces drames ?

— Jamais.

— Alors tu ne peux pas savoir, et tu es bien heureux que je t'y mène, petit homme. Allons, lève-toi et viens vite, que je fasse ta toilette.

Elle lui offrit le bras et la joue d'un air gentil. Il prit un air glacial.

— Je croyais t'avoir dit ma volonté à cet égard. Je m'étonne...

— Mais puisque je t'ai répondu, moi, que je le voulais tout de même.

Elle disait cela d'un petit ton résolu, qui voulait encore être riant ; mais des pleurs montaient à ses yeux.

— Fais-moi le plaisir, dit-il sèchement, d'aller me chercher de quoi écrire.

La jeune femme eut un mouvement d'indignation.

— Jean-Baptiste, c'est très-mal, ce que vous faites-là, c'est très-mal !

Et son regard se voilait de plus en plus.

— Voulez-vous m'obéir ? dit-il d'un ton de maître.

Eugénie frémit et hésita. Mais elle était trop jeune, et, d'ailleurs trop indécise en toutes choses, pour oser soutenir une telle lutte. Elle jeta presque les papiers et l'écritoire sur la table et s'enfuit en pleurant.

Jean-Baptiste restait maître du terrain. Fier de son triomphe et croyant l'action finie, il se félicitait de sa fermeté, quand, au bout de vingt minutes il vit rentrer Eugénie. Elle était habillée comme pour sortir, pimpante et charmante : robe de soie, chapeau de tulle, ses bijoux de jeune mariée, un air de bravoure et de saisissement à la fois, qui la rendait fort gentille, et elle dit, en passant devant lui, d'une voix étranglée et d'un ton fort précipité :

— Puisque tu ne veux pas me conduire au spectacle, je vais trouver ma cousine et son mari, qui seront plus complaisants...

Elle perdit tout à fait la voix sous le regard terrible de Brafort. Transporté de colère, il se leva et, saisissant le bras de sa femme avec un telle violence, qu'il lui fit jeter un cri de douleur, il l'entraîna dans la chambre, en ferma la porte à double tour, mit la clef dans sa poche et vint se placer les bras croisés devant elle. Tout cela n'était pas dans son programme ; il s'était promis de garder un majestueux sang-froid, le calme de la force. Mais quoi ? Quelle plus grande majesté peut avoir la force qu'en se déployant dans toute sa vigueur ? En pareille cause, l'éloquence du poignet dépasse assurément celle de la parole.

Humiliée, vaincue, affaissée sur une chaise, Eugénie pleurait. Devant cet aveu de la faiblesse féminine, Brafort se sentit grandi de cent coudées. Il voulut alors être magnanime.

— Mon enfant, dit-il, nous irons au spectacle dimanche prochain, si tu veux être douce et raisonnable. Pour aujourd'hui, c'est impossible, et cela surtout parce que tu as dit : *Je veux*. Il n'y a que moi qui doive commander ici : sache bien que tu n'obtiendras rien que par la prière, et règle-toi là-dessus.

Eugénie redoublant ses pleurs, il sortit. Plus tard, quand il rentra dans la chambre, elle boudait ; il n'en tint pas compte, et, comme elle persistait, il s'emporta et la terrifia de sa violence. Le lendemain, satisfait de sa campagne, il s'applaudissait en disant :

— Voilà une bonne leçon et qui profitera ! C'est ainsi qu'il faut mener les femmes. La mienne sait maintenant à qui elle a affaire, et nous n'en serons que meilleurs amis.

En effet, Eugénie était loin d'être une héroïne. Après les premiers moments de chagrin et de révolte, elle fit ce raisonnement :

— Que puis-je gagner à me mettre mal avec mon mari ? La loi est pour lui ; il me rendra malheureuse.

Elle subit donc le joug, ne le pouvant rompre. L'ordre régna dans le ménage, selon les vœux de Brafort, et il y pût goûter les joies d'un monarque ; celle de répandre autour de lui la contrainte et celle de voir ses ordres écoutés, sinon obéis.

Seulement cette *union*, d'ailleurs si mal préparée, devint comme tant d'autres un duel silencieux et sournois. Si peu élevé, si peu éclairé que soit l'être humain, il n'accepte jamais sans lutte son abaissement. Des siècles de servitudes ont passé sur l'humanité, sans que la servitude ait pu devenir pour elle une seconde nature, puisqu'elle lutte toujours, et peu à peu s'en relève. L'esprit résiste à la mort comme la chair. Soumise en apparence, Eugénie garda au fond de l'âme une sourde et presque haineuse protestation. Tous les rêves qu'en dépit de la vulgarité de ce mariage, sa jeunesse avait formés ; d'ardentes bonnes volontés confuses, mais sincères, tout l'épanouissement d'une âme ignorante sans doute, mais naïve et douce, tout cela, comme des fleurs de pêcher par une gelée subite, fut flétri. Elle avait compté d'être aimée ; elle s'était flattée, nous l'avons vu, — car, aux temps où nous sommes, l'union est le plus rare des soucis, — de régner par l'amour... elle ne se voyait que possédée. Esclave, la femme l'est doublement, ce qui veut dire cent fois plus.

Sans se dire ces choses bien nettement, Eugénie les sentit assez pour que son humeur en reçut une profonde atteinte. Comme un coup frappé dans un jeune arbre y change le cours de la séve et produit d'informes rugosités, ainsi tout ce qui en elle s'élançait droit et haut vers la lumière ; confiance, amour, gaieté, reflua subitement, s'arrêta, fermenta, et se traduisit en tristesse, en aigreur, en maussaderie. Brafort en souffrit. Il aimait, comme tout le monde, l'entrain et la bonne humeur, et volontiers il eût ordonné à Eugénie d'être gaie ; mais son pouvoir n'allait pas jusque-là et se heurtait sur ce point à l'insaisissable. Il tira de ce fait la conclusion que les femmes étaient naturellement aigres de caractère. C'était aussi fort que bien d'autres jugements.

Son autorité une fois reconnue, Brafort s'en donna à l'aise de réglementer et d'ordonner. Il prit à sa charge non-seulement l'ensemble de la communauté, mais le détail, et, s'étant réservé de donner son avis sur le choix des toilettes de sa femme, il finit par imprimer

à ces avis le caractère d'ordres. Eugénie ne dut jamais sortir seule. Un jour qu'elle demandait la raison de cet esclavage, et quand elle cesserait d'être ainsi gardée :

— Quand tu seras vieille, répondit-il.

Humiliée, irritée, Eugénie réagissait en dessous. A l'entendre parfois parler de son mari comme d'un étranger, on éprouvait un sentiment pénible. D'autres fois, en revanche, elle eût vivement relevé le moindre mot contre lui. Tout cela était plein d'anomalies. Sur un point, leur union était exemplaire: c'était au sujet de leurs intérêts. Seulement, comme tant d'autres ménagères, madame Brafort tint un peu large l'anse du panier... Il est si difficile de se résigner à n'avoir aucun moyen d'action personnelle ! Ces petites tromperies d'ailleurs ne nuisaient en rien à la satisfaction qu'éprouvait Brafort d'être le maître absolu dans son ménage, puisqu'il ne s'en doutait point.

Enfin, si Eugénie s'affaissa dans ses goûts, prit pour habituées de sottes commères, qui venaient causer dans la boutique en l'absence du mari ; si elle se plongea bientôt dans les commérages, les petits mystères et les petites ruses d'intérieur... ne faut-il pas vivre de quelque chose? et doit-on accuser de gloutonnerie un meurt-de-faim qui se jette sur des aliments grossiers ? Elle avait, il est vrai, comme le disait dédaigneusement Brafort, son royaume : un coin d'un mètre carré, meublé de marmites et de torchons, où elle allait parfois monarchiser à son tour, aux dépens d'une Marion de village.

On aurait tort de conclure de tout cela que Brafort n'aimât pas sa femme et n'eût pas l'intention de la rendre heureuse. Une telle accusation l'eût fort étonné. Pouvait-il être égoïste envers elle? N'avaient-ils pas un seul et même intérêt? N'étaient-ils pas une seule et même chair, une seule et même âme, se manifestant, il est vrai, par l'organe de son propre cerveau à lui? Mais c'était dans l'ordre et il ne faisait que se conformer à cet égard aux saines doctrines de son temps, qui sont encore, à quelques rajeunissements près, celles du nôtre. Il avait pour lui en ceci maints écrivains de mérite, sans compter le dominateur de l'époque, le grand Napoléon.

Dans la protection jalouse dont il entourait sa femme, il n'y avait pas que de la défiance, mais aussi de la tendresse, la crainte des embarras qui peuvent assaillir au dehors une jeune femme inexpérimentée et le soin jaloux d'écarter d'elle tout soupçon. A ce propos, Brafort ne manquait jamais de répéter,— suivant son goût prononcé pour les citations,— le mot de César, mot si malheureusement appliqué pourtant, qu'il eût mérité de ne point passer à l'état de vie légendaire. Enfin tout son système de gouvernement intérieur était dicté, nous le répétons, par un idéal et une conviction sincères. Il était attaché à sa femme comme à sa propriété la plus intime ; il ne voulait que son bien, et après tout il n'alla jamais jusqu'à la vouloir séparer de sa famille, afin de l'absorber en lui, comme la créature en Dieu, ainsi que l'ont proposé depuis des philosophes amis de la liberté.

VII

UNE EXCURSION DE BRAFORT DANS L'UTOPIE.

Un jour, au détour d'une rue, Brafort se trouva en face de son frère Jacques. Ils s'arrêtèrent en même temps, et, après une seconde d'hésitation, s'embrassèrent avec tendresse. Il y avait neuf ans qu'ils ne s'étaient vus, et en ce moment il ne leur restait qu'un souvenir, c'est qu'ils étaient frères. Immédiatement ils échangèrent de nombreuses questions :

— Tu as quitté l'Angleterre?

— Oui, le climat ne vaut rien pour Noelly, nous y avons perdu l'aîné de nos enfants. Et puis la France est la source où il faut revenir s'abreuver de vie, sous peine de mort.

— Eh quoi ! ce grand amour ne suffisait plus à tromper l'exil ?

Jacques fronça le sourcil.

— Ne touchons pas cette corde-là, Jean-Baptiste ; tu sais que nous ne pouvons nous entendre.

— Je ne veux point te fâcher ; je voulais dire seulement qu'une fois la lune de miel passée, on sent les sacrifices qu'on a faits. Le père de ta femme...

— Ne t'inquiète pas de cela. Nous sommes heureux. Seulement l'amour, si grand qu'il soit, ne peut remplacer l'air, et l'air nous manquait en Angleterre ; voilà tout. Je rentre chez moi. Veux-tu m'accompagner ? Noelly t'accueillera bien.

— Amené par toi, je ne doute pas...

Brafort fit un pas, et puis, d'un air d'inquiétude :

— Ah çà ! tu n'es plus dans les complots ?

— Non, dit simplement Jacques.

Il avait la figure pleine, épanouie, l'air joyeux. Son costume était comme autrefois celui d'un ouvrier. Tandis qu'ils marchaient côte à côte, Jean-Baptiste apprit à son frère son mariage, et s'étendit sur sa nouvelle position : grâce à la dot de sa femme, il avait augmenté du double le chiffre de ses affaires, préférant ne solder son prédécesseur que plus tard, comme celui-ci d'ailleurs, plein de confiance, y consentait. Il faisait maintenant pour trente à quarante mille francs d'affaires, et gagnait net de sept à huit mille francs chaque année. Or, comme il n'en dépensait que la moitié, comme ses affaires devaient toujours aller en croissant, il était sûr de se retirer à cinquante ans avec cent mille francs d'économies... tout au moins. Et là-dessus, mille détails où Brafort se plongeait avec complaisance.

— Ça te rend heureux? demanda Jacques.

— Je crois bien. Il me semble que tu dois trouver, toi aussi, que ça ne va pas trop mal. Après ça, ajouta-il, comme si une inquiétude lui eût traversé l'esprit, tu dois bien penser que ce n'est qu'à force d'économie...

— Et ta femme? dit Jacques. Tu ne m'en parle pas.

— Mais ce n'est pas que j'en sois mécontent. Je te l'ai dit : une jolie dot, une jolie figure, et dame... une honnêteté au-dessus de tout soupçon, un caractère... pas très-gai, mais souple ; c'est le principal. Je l'ai mise au pas ; c'est une chose faite. La voilà dressée aux affaires ; elle s'y entend, et je puis la laisser au magasin ; cela me donne plus de liberté. Enfin, mon cher, s'il faut tout te dire, un héritage en perspective.

Il se rengorgea. Son frère ne répliqua rien, et la conversation tomba. Arrivée rue Notre-Dame-des-Champs, Jacques poussa une petite porte ; elle s'ouvrit sur un long et étroit jardin, au fond duquel se trouvait une maisonnette. C'était un logement d'ouvrier, mais où rien de désagréable ne frappait la vue : ni guenilles, ni pots cassés, et qui se donnait, à force de propreté, l'air d'une villa en miniature.

Cette maisonnette se composait de deux chambres, pas plus, superposées au-dessus d'un petit perron. Les murs en bousillis, çà et là dégradés, étaient fraîchement habillés de plantes grimpantes. Les vitres claires brillaient au soleil ; derrière les fenêtres, de blancs rideaux, une pauvreté jolie.

Ils montèrent le perron ; la porte était ouverte, et dès le seuil Braford, embrassant la chambre d'un coup d'œil, remarqua l'extrême simplicité du mobilier : un buffet, une table carrée au milieu ; une petite table près de la fenêtre, chargée d'ouvrages de couture ; quelques chaises, un berceau ; le sol fait de carreaux rouges sans tapis. Une femme, assise près de la fenêtre, et tenant un enfant sur ses genoux, causait avec deux hommes

qu'à leurs gants, au chapeau qu'ils tenaient à la main, on reconnaissait pour des visiteurs.

— Voici Jacques! s'écria, d'un ton de voix frais et pur, la jeune femme, dont la vue éblouit Braford, qui eut peine à reconnaître dans cet épanouissement de beauté la fillette entrevue dix ans auparavant. Plus tard cependant, quand il l'examina attentivement, il revint sur son impression première en remarquant qu'elle n'avait pas les traits peut-être *réguliers;* seulement, de la voix, du front, des yeux, de tous les gestes de Noelly et de tout son être, lignes ou rayons, s'exhalait je ne sais quelle plénitude faite d'intelligence et de pureté.

Jacques serra la main de l'un des deux visiteurs, salua l'autre, et dit à sa femme en montrant Brafort:

— Noelly, voici mon frère.

— Ah! dit-elle, avec un léger mouvement de surprise, suivi d'un silence.

Mais presque aussitôt elle s'avança vers Jean-Baptiste et lui tendit la main.

En demandant à Noelly la permission de l'embrasser, Jean-Baptiste fut très-gauche; car cette pensée lui vint:

— Sont-ils valablement mariés?

Et il se demandait s'il serait convenable qu'Eugénie vît cette belle-sœur, enlevée à ses parents et mariée l'on ne savait où; son embarras fut heureusement couvert par l'exclamation d'un des visiteurs qui s'écriait:

— Eh! vraiment! ce cher Jean-Baptiste!

Brafort, fixant de gros yeux sur l'interrupteur, reconnut Maxime. Ils avaient depuis longtemps cessé de se voir, non par indifférence de la part de Brafort, mais parce qu'il avait à la fin senti que pour lui Maxime n'avait pas de temps en réserve. Malgré tout, malgré la blessure de cet abandon, ce brillant Maxime exerçait une telle fascination sur Brafort, que celui-ci en le revoyant, profondément ému, ne put que balbutier des commencements de phrases qui exprimaient à la fois son trouble et sa joie. Maxime reçut en bon prince tous ces témoignages. Il s'informa légèrement de la situation actuelle de son ami, accueillit par des exclamations la nouvelle de son mariage, et finit par lui reprocher vivement de l'avoir abandonné, lui, Maxime, un vieil ami! Un pareil reproche était bien fait pour embarrasser Brafort; aussi, convaincu d'être le coupable, ce fut lui qui s'excusa.

Avec l'aisance qui lui était naturelle, et prenant en ceci le rôle du maître de la maison, qui n'y songeait point, Maxime dit ensuite à Brafort, en lui montrant l'autre visiteur:

— Mon cher, un de nos concitoyens de Laforgue, le vicomte Charles de Labroie.

Pour le coup, Brafort tombait de surprise en surprise et ne se reconnaissait plus aux choses de ce monde. Le vicomte Charles de Labroie, le second fils de l'ancien marquis, un jeune homme si distingué, là, chez Jacques! chez Jacques! un simple ouvrier! chez le ravisseur de Noelly! Son air ébahi provoqua le rire de son frère.

— Tu n'y comprends rien, n'est-ce pas? Nous t'expliquerons tout cela. Mais d'abord embrasse mon fils.

Il présentait à Brafort un adorable petit blondin, de deux à trois ans, qui fixa sur son oncle un regard déjà sagace et se laissa embrasser.

— Il s'appelle Jean, lui aussi, dit Jacques.

— En vérité! s'écria Brafort, bien que ce soit en effet un de mes noms, tu aurais pu lui en choisir un plus distingué.

— Je n'en ai pas trouvé. C'est le nom favori du brave paysan français, mon ancêtre et mon frère; c'est celui de Jean Huss, apôtre et martyr de l'égalité; celui de Jeanne d'Arc, la sublime. Non, je n'en connais pas de plus distingué.

Ce langage, cette réunion hétérogène, faisaient à Brafort l'effet d'un rêve. Que devint-il quand il entendit son frère tutoyer le vicomte de Labroie, et celui-ci échanger avec la jeune femme les noms de Charles et de Noelly. Seul, Maxime semblait étranger. Il venait, en effet, pour la première fois, introduit par monsieur de Labroie, et seulement pour s'informer près de Jacques d'un détail d'imprimerie. Le renseignement donné, Jacques eut avec monsieur de Labroie une conversation où revinrent plusieurs fois les mots de *frères, réunion, doctrine,*

— Ah! le malheureux! il m'a trompé, se disait Brafort. Il y est encore dans les complots, et se peut-il qu'un vicomte, monsieur de Labroie, trempe dans de telles menées contre les autorités et l'ordre public.

Il pensait aussi que son frère allait de nouveau le compromettre, et que si une descente de police avait lieu pendant qu'il serait ici, lui, Jean-Baptiste Brafort, quincaillier, rue Saint-Dominique...

— Je suis toujours à peu près le même, tu vois, dit Jacques à son frère; seulement plus de complots, plus de violence; la sainte prédication de la vérité. Viens à nos séances, tu verras.

— Non, mon cher ami, répondit Brafort d'un ton solennel; autrefois, un moment, dans le feu de la jeunesse, j'ai partagé tes illusions; je ne les partage plus. Je suis commerçant, absorbé par mes intérêts; je vais être bientôt père de famille. J'aime l'ordre et... vous le mettez en péril...

— Pas du tout, monsieur, interrompit Charles de Labroie, nous combattons un ordre faux, pour y substituer l'ordre véritable, mais nos seules armes sont la parole et la puissance du beau et du bien.

— Tout se passe ouvertement; il n'y a pas le moindre danger. Nous sommes ici chez des apôtres, dit Maxime avec un sourire.

Cette parole vainquit la crédulité de Brafort, mais il répéta:

— Des apôtres! en regardant Jacques et le vicomte, car il n'imaginait point qu'on put évangéliser sans robe ou tout au moins sans rabat.

— Oui, reprit le vicomte; nous sommes les apôtres d'une religion nouvelle. L'Eglise a manqué à sa mission; nous la reprenons. Elle a béni la guerre, nous apportons la paix; elle n'a la fraternité qu'en paroles, nous la réalisons. L'Eglise a consacré l'asservissement de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, cette classe, nous l'affranchirons.

Brafort était ahuri. Noelly lui vint en aide en l'interrogeant sur sa femme et sur son commerce. Bientôt cependant il se leva pour partir, car il éprouvait un autre malaise, ne voulant point engager d'avance les rapports d'Eugénie et de Noelly, il se borna à dire en prenant congé:

— Nous nous reverrons. Je suis heureux...

Le reste lui demeura dans la gorge. Ce fut avec une satisfaction extrême qu'il vit Maxime sortir en même temps que lui. Dès qu'ils furent dans la rue:

— Voilà des choses bien extraordinaires? s'écria-t-il.

Maxime partit d'un éclat de rire.

— Mon cher, il y a une Providence. Tu es arrivé à pour me compléter le tableau. Hein! ce Labroie, c'est lui qui t'étonne le plus, n'est-ce pas? Etre riche (le père leur a laissé trois cent mille francs à chacun), noble (de grande noblesse)! pouvoir prétendre à la fille d'un duc et pair, à de hautes missions (car il est instruit, très-instruit, ce garçon-là)! et s'aller fourrer dans la tête de renverser les priviléges! En voilà de la bizarrerie humaine! Comment! diable! peut-il s'entendre avec lui-même?

— Vous le voyez quelquefois?

— Je l'étudie. Cette nature-là m'intrigue profondément. Je m'étais fait présenter chez le comte, son frère, qui a de l'influence, et j'ai rencontré là cet original, qui y prêchait, ma foi! le saint-simonisme avec la même aisance que chez Jacques. Il a fini par se brouiller pour cette raison avec sa belle-sœur. Moi, je ne le contrarie

pas, je l'écoute; il pense me convertir. Je suis allé aux séances, c'est curieux.

Vois-tu, mon cher, j'imagine que les épreuves de l'émigration que les parents ont subies, et qui sans doute ont vivement impressionné madame de Labroie, ont causé par contre-coup, un fort ébranlement dans le cerveau de ce fils des preux, et y ont tout mis hors des gonds. Il est de ces gens qui reprennent jusqu'aux choses contemporaines de notre mère Eve, pour les regarder à la loupe et les redresser.

— Ainsi, demanda Brafort avec un sourire de satisfaction, vous pensez comme moi que ce qu'ils appellent leur doctrine est une folie?

— Oui, quant aux possibilités d'exécution, bien que ce soit puissamment raisonné. Mais, à la manière dont est fait l'homme et dont il a fait le monde, des gens qui viennent restaurer le droit à la place du privilége, dire: de chacun selon sa capacité, à chacun selon ses œuvres; ces gens-là sont assurément de grands fous. A moins qu'ils ne comptent sur les siècles futurs; alors, à leur aise. Pour moi, qui n'ai besoin que de trente ans d'avenir à peu près, et avant tout de demain et d'aujourd'hui, je songe à bâtir ma maison avec les matériaux que j'ai sous la main: sottise des petits, vanité des grands. Que voulez-vous? je me sens profondément incapable de coucher à la belle étoile, même avec des *frères*, même avec des *sœurs*. — A propos, sais-tu que la femme de Jacques est bien jolie? Plus que jolie, ravissante. Et ta femme à toi? Il faudra pourtant que je la voie. Tu m'as invité à ton mariage, mon cher. Je voulais y aller, parole d'honneur. Mais ça m'a été impossible. Au revoir! Ah! mais dis-moi un peu ce qu'on pense dans vos boutiques de ce qui se passe?

— De la politique? Je ne m'en occupe pas du tout.

— Tu as tort. Il est toujours bon de savoir d'où vient le vent. Le vieux roi fait des bêtises à rallumer de ses cendres la révolution. Ah! si les rois étaient avisés!... Il y en a encore pour longtemps de la monarchie dans ce bon peuple de France! Le roi Charles X ne veut pas régner avec les bourgeois. Eh bien, les bourgeois régneront sans lui. Tu sais que je suis de l'opposition?

— Non, vraiment, je l'ignorais. Quoi! vous-même?

— Eh! mon cher, c'est ce que je te disais tout à l'heure; il faut savoir d'où vient le vent. Oui, j'écris de temps en temps au *Courrier français*. J'ai aussi plaidé avec éclat deux causes politiques. Ayez donc de la gloire! Au moins on le sait à Laforgue. Papa le dit. Allons, c'est entendu: la première fois que je passe rue Saint-Dominique, j'entre chez toi.

Et l'élégant Maxime, ayant appelé du geste un cocher qui passait, montait en voiture, quand Brafort le retint d'un air suppliant:

— Un conseil, Maxime, je vous prie.

— En deux mots.

— Vous savez que Jacques s'est marié en Angleterre?

— Il a été bien heureux là-bas, le scélérat!

— Ce mariage est-il valable en France?

— Je m'imagine qu'il ne s'en inquiète guère. Non, probablement. Pourquoi cela?

— C'est que, s'il en est ainsi, je ne puis vraiment permettre que ma femme voie une personne... dans une telle situation...

— Tudieu! tu es bien effarouchable à l'endroit des relations de madame Brafort! ne sois pas si puriste, mon cher. Tu blesserais Jacques vivement. Il ne faut jamais se faire d'ennemis sans un intérêt sérieux.

Sur cet aphorisme, le jeune de Renoux ferma la portière, laissant Brafort regagner seul sa demeure, en proie à de grandes perplexités.

Il les apaisa cependant en se promettant d'insister près de Jacques pour qu'il fît régulariser son mariage, et dès lors il crut pouvoir parler à sa femme de la rencontre qu'il avait faite de son frère, de Maxime et du vicomte de Labroie, à propos duquel il ne pouvait se lasser de répéter:

— Il y a des gens bien étonnants, ma parole d'honneur!

— Pour l'enfant, ajoutait-il, auquel ils ont donné, comme à plaisir, le nom le plus commun qu'on puisse trouver, tu t'arrangeras pour que notre héritier ne soit pas élevé comme ça, car il n'a pas cessé de remuer tout le temps que nous avons été là, tantôt grimpant sur les genoux du vicomte, sans cérémonie, tantôt sur les épaules de son père. Un enfant doit rester tranquille, surtout quand il y a du monde. J'ai voulu le prendre sur mes genoux, ne fût-ce que pour l'empêcher de tourner comme cela sans cesse autour de nous; il n'a pas voulu, et, sa mère l'ayant engagé doucement, sans le gronder, à venir à moi, il a répondu: Non, je ne veux pas! Tu penses peut-être qu'elle lui a donné le fouet? Pas du tout, elle n'a rien dit... Ouf! ma parole d'honneur, ça fait monter le feu au visage. Elever des enfants comme ça! non, non, ça n'est pas ainsi que je l'entends. Il faut que notre mioche obéisse militairement ou sinon... Ah! tu peux faire la moue. Je ne tiens pas compte des sensibleries, moi.

Brafort, il va sans dire, voulait un garçon. Il l'avait même nommé d'avance, et s'était décidé pour le nom d'Alfred, après avoir hésité longtemps entre ceux de René, d'Edgar et d'Arthur, qui étaient alors également à la mode en littérature. Obéissante à ses désirs, Eugénie mit au monde, au printemps de 1829, un garçon qu'elle eût bien voulu garder près d'elle et nourrir elle-même. Mais son mari en avait décidé autrement. Il voulait sa femme au comptoir; l'enfant fut donc envoyé en nourrice à la campagne. Au moins le devait-on visiter souvent; mais c'était loin, à dix lieues. Les soins du commerce et l'économie s'opposaient à ce voyage. Quelques mois après, un jour on reçut la triste nouvelle que l'enfant n'était plus. Ce fut une déception pour Brafort, et une vraie douleur pour Eugénie. Pendant les deux jours qu'elle avait gardé l'enfant près d'elle, déjà elle s'était sentie mère. Il avait lui, dans sa vie monotone, comme un rayon déjà éteint. Dans les bras maternels, il eût vécu, elle en était sûre; mais l'impitoyable entêtement de son mari lui avait refusé ce bonheur, ce droit sacré! Jamais elle ne put le lui pardonner, et ce fut un des souvenirs, concentrés en elle, qui parfois s'épanchaient en paroles amères.

Plus philosophe, Brafort pensa que ce n'était pas une perte difficile à réparer que celle d'un enfant de quelques mois, et bientôt madame Brafort redevint enceinte. On rêva cette fois d'avoir Maxime pour parrain, car il était enfin venu faire visite, et avait même accepté une invitation à dîner. Ces deux apparitions lui avaient suffi pour conquérir les sympathies de madame Brafort, presque à l'égal de celles du mari. Maxime, comme la plupart des ambitieux, acceptait facilement la faveur des femmes.

Pourquoi? Par calcul? Non; le calcul d'ailleurs n'y réussit pas de même. C'est qu'en réalité l'élément féminin le touchait fort. Les ambitieux sont pour la plupart des artistes. Quoi qu'on en dise, les femmes ne se trompent guère sur la sincérité d'un hommage; elles ne se trompent que sur la durée possible de cette sincérité. Maxime fut touché de la jeunesse et de la mélancolie de madame Brafort; il eut pour elle une galanterie mêlée de respect, à quoi elle n'était point habituée, et qui la toucha vivement. Elle fut également ravie de son aisance et de sa faconde. Maxime enfin accepta le filleul proposé; ce fut pour les époux une joie pleine d'orgueil.

Brafort ne réussit pas moins dans une autre négociation, celle qui avait pour but la légalisation du mariage de Jacques, et par conséquent la légitimation du petit Jean. Il prêta même en cette occasion la somme nécessaire car, dans les questions *d'honneur de la famille*, il n'hésitait pas. Les deux belles-sœurs purent donc se voir, sans que la délicatesse de madame Brafort en fût compro-

mise; mais, comme il n'y avait entre elles pas plus de sympathies réelles qu'entre les deux frères, et la fraternité de moins, ces relations furent froides et assez rares. Née dans la petite bourgeoisie, élevée dans un couvent, Eugénie avait naturellement les préjugés de sa classe et de son éducation. Autant que son mari, elle tenait à la fortune et aux usages. C'était le fond de l'entente conjugale. Noelly lui paraissait donc une extravagante, et puis il y avait une chose bien plus grave et qui désolait madame Brafort à un point!... Noelly, une femme pourtant qui avait de l'éducation, ne portait point chapeau, et venait voir sa belle-sœur en simple petit bonnet. N'était-ce pas une bizarrerie... car enfin elle l'avait porté autrefois. Sans avoir trop d'orgueil, on n'aime pourtant pas ces choses, surtout quand on est connu et bien vu, Dieu merci! dans son quartier. Et puis un petit chapeau coûte si peu! Madame Brafort avait poussé le désintéressement jusqu'à en offrir un à sa belle-sœur; mais Noelly en riant avait refusé, disant que, femme d'ouvrier, elle tenait à garder son rang. C'était donc de l'entêtement, une véritable petitesse, et madame Brafort ne le pouvait pardonner à Noelly.

Les deux frères se rencontraient plus souvent, et Jacques, dont le zèle pour la propagande saint-simonienne ne reculait devant aucune incompatibilité, engagea plusieurs fois Jean-Baptiste à le suivre aux séances qui se tenaient alors chez les chefs de la doctrine. Brafort éprouvait à ce sujet plus d'étonnement que de répulsion. Vouloir changer de fond en comble ce qui se faisait, ce qui s'était à peu près toujours fait depuis que le monde est monde, cela lui semblait bizarre jusqu'à la folie. Et qui prétendait cela? Des n'importe qui! des premiers venus! des gens dépourvus d'autorité, sans mission, sans mandat! un garçon comme Jacques, son propre frère, et bien d'autres comme cela. Et ces gens-là maniaient et remaniaient la société, comme un maçon ses moëllons; bouleversaient les conditions, plaçaient l'ouvrier sur le même rang que le savant: des choses absurdes! Changer les choses établies, d'abord cela ne se pouvait pas. Et si cela eût été possible, quel danger, bon Dieu! N'y avait-il pas là de quoi mettre sens dessus dessous toutes les boutiques de quincaillerie? Non, non, s'en tenir aux choses reçues est le plus sûr.

C'était par des arguments de cette force que Brafort écartait la discussion, où Jacques l'embarrassait fort; ou bien encore il s'en tirait en disant, d'un air supérieur, qu'il ne savait pas *rhétoriser*; mais que pour n'avoir pas de brillant dans l'esprit, il ne s'en croyait pas moins de bon sens, ce qui valait mieux. Et il frappait alors sur l'épaule de Jacques en l'appelant paternellement: « Mauvaise tête! » Jacques finissait par hausser les épaules et s'en aller.

Au fond cependant, de cet étonnement de Brafort, qui est celui du vulgaire à l'égard de toute nouveauté sérieuse, il y avait le sentiment de l'écueil où se brisa le saint-simonisme, et où les autres écoles socialistes qui le suivirent se brisèrent aussi. C'est que, on le sent vaguement ou explicitement, la société humaine n'est pas chose à tenir dans un moule, quel qu'il soit, tracé d'avance; que les lois de l'évolution sociale peuvent bien être analysées dans le passé, mais non pas déterminées dans l'avenir, d'une façon précise. Ainsi la grammaire puise ses règles dans les écrits qui les ont formées; mais elle s'efforcera toujours vainement d'empêcher la production de règles nouvelles, créées par un nouvel essor de l'esprit. Car une seule pensée, ni une seule époque, ne peuvent contenir tout l'avenir de l'humanité. En un mot, si les principes sont éternels, leurs conséquences sont toujours indéterminées, parce que nul génie ne peut être assez multiple et assez complet pour remplacer l'élaboration incessante de la vie humaine par les hommes eux-mêmes.

Ce fut donc une naïveté. Et ce mot n'est point une injure; car, à nos yeux, à part ses inévitables méprises, le socialisme est cette âme qu'on accuse le XIX[e] siècle de ne point avoir; qui, d'ici à trente ans, sera peut-être son œuvre, et sinon, aura été du moins sa recherche, son aspiration et par conséquent sa gloire. Ce fut une naïveté que cette foi aveugle en des devis complets, sortis, tout d'une pièce, d'un seul cerveau ou même d'un seul groupe. Chez ceux qui réclamèrent ces plans comme chez ceux qui les dressèrent, ce fut un reste d'habitudes monarchiques et religieuses, de vérités révélées et de constitutions octroyées. Aujourd'hui encore, à tout propos, on demande: Et les moyens? Les moyens ne se décident pas d'avance, ne s'inventent pas, ne se trouvent même pas; ils se produisent d'eux-mêmes, à mesure, quand le terrain est suffisamment fécondé: c'est-à-dire quand le principe est adopté par un nombre d'esprits suffisant pour le faire vivre. Les moyens ne sont pas théoriques; ils sont vivants, faits de chair et de volonté. Ce que croit l'homme, il le réalise toujours. L'action découle de la pensée comme le fleuve de sa source. Tout dépend donc du principe et du principe seul, et ses moyens sont en lui, comme le fruit dans la semence; nécessairement latents, jusqu'au jour où la terre la reçoit, où l'humanité s'en empare pour lui donner, suivant les forces connues ou secrètes dont elles disposent, dans une longue, active et insaisissable élaboration: vie, forme, couleur, puissance.

Si la mission de formuler et de vulgariser les principes appartient surtout aux individus; à l'humanité seule appartient leur application, et c'est là que gît toute cette différence entre la pratique et la théorie, que Brafort et les siens érigent en antagonisme, comme si, de la cause à la conséquence, l'antagonisme pouvait exister. Il faudrait dire seulement qu'une théorie devient nécessairement fausse, quand elle veut être trop complète; quand, au lieu de se borner à dégager le principe, le point de droit, la cause générale, elle s'efforce de prévoir l'action d'éléments qui ne sont point encore entrés en contact, d'expliquer une opération chimique sans l'avoir faite.

Un soir, en dépit de ses précédents refus, la curiosité poussa Brafort à pénétrer, sur les pas de son frère, dans une réunion saint-simonienne :

Au fond de la chambre, derrière une table, trois hommes étaient assis, que Jacques nomma: Bazard, Rodrigues, Enfantin. Bazard qui, placé entre les deux autres, présidait, se leva et prit la parole.

Il signala les douleurs et les désordres de la société moderne. Il montra les liens dénoués, brisés; la ruse ou la violence remplaçant partout le droit; la défiance et la haine empoisonnant les relations des hommes; ceux que la nature même oblige de se rapprocher et de s'unir, substituant au baiser la morsure. Les sciences morcelées et désunies, l'industrie frauduleuse et meurtrière, les arts languissants et corrupteurs, Il rappelait les hommes, au nom de leur commune destinée, à l'amour, à la paix, à l'ordre; les conviant à abandonner des voies par lesquelles ce globe est un lieu de trouble et de désespoir, quand il pourrait être un lieu de sagesse, de beauté et de bonheur.

Il y avait dans la voix et le geste de cet homme, une autorité qui frappa Brafort, et une éloquence de conviction dont il fut ému.

— Il y a bien quelque chose de vrai dans tout cela, dit-il à Jacques.

Alors un des assistants se leva pour répondre à Bazard. C'était une notabilité du parti révolutionnaire, Rey, de Grenoble.

— Vous faites, dit-il, une critique très-vraie de l'état de choses présent; vous repoussez, aussi bien que l'ordre ancien, théologique, monarchique, féodal, les institutions républicaines ou libérales qui l'ont remplacé et tendent à le remplacer; vous parlez avec dédain de l'impuissance des libéraux à rien fonder, et vous ne nous laissez entrevoir votre société future qu'à travers un

épais nuage. Ne pouvez-vous, ne voulez-vous pas nous dire clairement ce que vous voulez?

Bazard allait répondre, quand Rodrigues l'arrêta d'un geste, et, se levant, les bras croisés, avec une conviction et une force extraordinaires, il parla ainsi d'une voix vibrante:

— Vous désirez, messieurs, que nous vous disions clairement ce que nous prétendons. Je vais tâcher de vous satisfaire.

Nous voulons achever de détruire ce qui reste debout de l'autel et du trône, et, quand les débris en seront pulvérisés, reconstruire sur un plan tout nouveau le trône et l'autel (1).

Sur cette déclaration doublement audacieuse, et qui dévoilait si bien tout à la fois la force et la noblesse de la doctrine saint-simonienne, toute l'assemblée se leva dans une grande agitation. Les apostrophes, les exclamations se croisèrent, et l'on se sépara en tumulte.

Brafort lui-même était fort agité, et l'audace de Rodrigues avait complétement détruit l'effet de la critique faite par Bazard et de son chaleureux appel.

— Abattre pour reconstruire, murmurait-il. Ne faut-il pas être bien enragé? Qu'on laisse les choses comme elles sont.

Il retourna cependant à d'autres séances, entraîné par le vicomte de Labroie, dont le titre et les manières distinguées exerçaient sur lui beaucoup d'influence, et séduit aussi par la grande part faite à l'industrie et aux droits du capital. A cet âge, — Brafort avait trente ans, — l'imagination, les facultés intellectuelles, jusque-là bien plus atténuées que développées par l'instruction classique et la vie militaire, eussent volontiers pris l'essor, il avait aussi, comme tout le monde, ses plaintes à faire contre l'humanité; plus d'une chose assurément l'avait gêné, contrarié. Les reproches qu'il eût adressés à la société, étaient surtout, il est vrai, de pur détail; mais cela le rendait apte à admettre d'autres récriminations. Enfin Brafort était, disons-le, très-susceptible d'être touché par de bonnes raisons dites en bon langage, quand son intérêt ou un préjugé particulièrement adopté ne lui fermait pas l'oreille. C'était, au fond, une constitution de bonne trempe, créée saine et solide par la nature, et qui n'eût certes pas été plus rebelle à la vérité qu'à l'erreur, mais chez qui tout dépendait de la direction donnée. Le saint-simonisme d'ailleurs ne blessait nullement ses croyances autoritaires; là aussi l'ordre, la hiérarchie, étaient invoqués. Enfin, bien que la nature de Brafort ne pût guère s'élever jusqu'à l'enthousiasme, il était difficile de pénétrer dans cette atmosphère chauffée par l'ardente expansion d'âmes généreuses et passionnées, sans en ressentir un ébranlement. Un brin de vanité, que n'exclut point le titre de réformateur, se mêlait à tout cela. Brafort donc un moment fut vivement ébranlé. Jacque palpitait d'espoir. La conversion de ce frère, si différent de lui l'eût rendu heureux. Mais tout échoua, — dans cette navigation pleine d'écueile, — le jour où Brafort entendit proclamer l'égalité de la femme, et vit des femmes assister aux assemblées.

— Non! je n'admettrai jamais cela! s'écria-t-il en se levant brusquement.

Les discoureurs, très-occupés, n'y prirent pas garde; mais l'un des adeptes, O..., esprit plus fin qu'enthousiaste, qui faisait partie du groupe saint-simonien plutôt en amateur qu'en croyant, et qui avait toujours l'œil et l'oreille à l'affût des pittoresques détails, qui d'ailleurs ne manquaient jamais à ces séances, O..., suivit jusqu'à la porte Brafort, qui se retirait.

— Pourquoi donc, mon cher monsieur? lui demanda-t-il.

— Parce que c'est trop fort, et que décidément vous ne respectez rien. Je ne dis pas qu'il n'y ait rien de bon dans vos idées. Faire participer les industriels au gouvernement, mettre dans le bon ordre plus de justice: tout cela est bien. Mais l'égalité des femmes! bon Dieu! Qu'y a-t-il de plus fou? Car enfin, si la femme est notre égale, elle refusera d'obéir.

— C'est probable, répondit O...

— Et vous accepteriez cela, vous, monsieur? Que devient alors l'autorité du mari, l'ordre du ménage? Ce sont là des idées bien pernicieuses et qui, si elles étaient admises, empêcheraient tout homme raisonnable de se marier; car enfin on sent sa valeur: se mettre à la merci de caprices de femmes!... Allons donc! Et songez, je vous prie, jusqu'où cela peut aller.

— Jusqu'où? demanda O..., qui voulait voir venir son interlocuteur.

— Jusqu'où, monsieur? Jusqu'à la licence la plus effrénée; car, si les femmes peuvent faire ce qu'elles veulent, qui les empêchera, je vous prie, d'avoir des amants?

— Cela me paraît difficile, quant à moi, dit O... Mais, parmi nous, les uns comptent pour cela sur l'influence des prêtres; les autres, sur la dignité des femmes elles-mêmes,

— Folle confiance? rêveries! s'écria Brafort en levant les mains au ciel. Et vous prétendez connaître la nature humaine? Mais, en vérité, monsieur, quel est celui d'entre nous qui, pouvant goûter à son gré certains plaisirs...

— Je vous avouerai, dit O... en souriant, qu'un grand nombre pensent comme vous.

— Ainsi vous supprimez la famille?

— Nous la réformons.

Et l'adepte du saint-simonisme, rappelant les *désordres* de l'*ordre* actuel, exposa les idées de l'école.

— Vous direz ce qu'il vous plaira, interrompit Brafort. Les choses vont plus sûrement comme elles sont. Je ne nie pas qu'il n'y ait des excès, mais pourvu qu'il n'y en ait pas chez moi... Mettre l'anarchie dans mon ménage, non point! Je veux bien la liberté, mais à condition d'être le maître dans ma maison. Emanciper les hommes, à la bonne heure! mais les femmes? ça n'a pas le sens commun. Et cela m'étonne, monsieur, de la part d'une école qui a su conserver et sanctifier la hiérarchie.

Cette explosion de naïf égoïsme fit sourire O... Et se penchant d'un air confidentiel vers Brafort:

— Votre observation est juste, dit-il, et vous êtes un homme trop éclairé pour que je ne vous dise pas là-dessus toute ma pensée. Voyez-vous, au fond, et quoi qu'on en dise, le partage que fait notre école entre l'homme et la femme, de l'esprit et de la chair, me paraît destructeur en soi de l'égalité proclamée. On aura beau, voyez-vous, déclarer égaux l'esprit et la matière, ce ne sera pas accepté aisément, et je ne jurerais point, ajouta-t-il en souriant finement, que nos frères eux-mêmes, dans leur intérieur, ne soient portés à établir entre les deux termes une grande différence.

— A la bonne heure! s'écria Brafort en riant. Parbleu! se réserver le rôle de l'esprit dans la famille, en effet, cela est clair. C'est aussi ce que je fais...

— Et nul ne peut douter à ce sujet de vos droits, répliqua O... d'un ton sarcastique.

Malgré cette concession, Brafort, à partir de ce jour, ne voulut plus entendre parler du saint-simonisme. Il déclara à son frère que vouloir la femme libre était un danger social et une absurdité; qu'il fallait de l'ordre avant tout, et que sans un chef la famille ne pouvait exister.

En outre, ses intérêts ne lui laissaient guère le temps de s'occuper d'idées. Son commerce, grâce à la dot de sa femme, avait pris un développement rapide. Que la bonne chance continuât, que rien ne vînt déranger ses plans, le bon emploi de ses capitaux, l'ordre et l'économie qu'il avait établis dans sa maison, et il était sûr,

(1) Nous tenons tous ces détails d'un saint-simonien présent à cette séance.

au bout de vingt années passées derrière son comptoir, de pouvoir jouir d'une jolie fortune. Il était heureux de cet avenir. On le voyait souvent se frotter les mains. Il faisait et refaisait ses comptes, calculait sur le rendement d'une bonne journée, le rendement de semaines, de mois, d'années semblables; puis, posant la plume et tombant dans une sorte de vision, il bâtissait sa propriété future, l'embellissait à cœur joie; recevait ses voisins, donnait à dîner, se pavanait en calèche avec sa femme magnifiquement habillée, commandait à des domestiques nombreux et soumis, et voyait familièrement le préfet du département. Toutes ses rêveries le mettaient en fort belle humeur, et, au sortir de son château, il embrassait sa femme en disant : « Quand je serai riche, tu auras ceci, cela. » Mais, dame! il en était un peu fier d'avance; il parlait en maître, en homme plein de sa valeur. Et il fallait que tout le monde fît son devoir; pour un clou hors de sa place, il s'emportait. Heureusement il *revenait vite*, comme il le disait lui-même, pourvu qu'on ne lui répliquât pas; car il était bon diable, et ne demandait qu'une chose, c'est qu'on reconnût son autorité. Même il aimait à faire le bourru bienfaisant, et parfois, après une journée de vente exceptionnelle, il disait tout à coup à sa femme : « Va t'habiller, je te mène à la comédie. » En le priant beaucoup, Eugénie était sûre d'obtenir à peu près ce qu'elle voulait. Il ne la quittait guère que le soir pour aller au café voisin, et lui donnait le bras le dimanche pour la conduire aux Champs-Elysées. On trouvait madame Brafort très-heureuse d'avoir un mari si convenable et si rangé.

Brafort attendait son héritier, le futur Maximilien Brafort, le filleul de monsieur Maxime de Renoux, qui déjà vivait dans les rêves paternels, et, porté par son père à la fortune, poussé aux honneurs par son parrain, devait achever l'élévation et l'illustration de la famille. Tout ce que Brafort n'avait pu faire et se sentait incapable de faire, ce garçon-là le ferait. Il serait beau, spirituel, disert, élégant, instruit, plein de faconde et de belles manières, comme Maxime. Il parcourrait avec éclat la carrière administrative, car il serait fonctionnaire, et devait réaliser cette ambition qui avait été le rêve de jeunesse de Brafort : être investi d'une autorité, représenter le gouvernement.

Le jour de cette heureuse naissance arriva. Madame Brafort fut saisie des atroces douleurs de l'enfantement, et Brafort qui, toujours conforme à ses principes, n'entendait pas se mêler des affaires des femmes, s'enfuit au café pour y attendre la nouvelle du fait accompli. Quelques heures après, on vint le chercher; il courut, palpitant d'une joie qu'il cherchait à dissimuler sous un air indifférent, prit des mains de la sage-femme l'enfant, déjà vêtu de ses langes, et le salua du nom de Maximilien.

— Si vous tenez à ce nom, il faut dire Maximilie, observa la sage-femme; vous avez une fille.

Un effroyable juron fut la réponse de Brafort; il jeta l'enfant aux bras de la sage-femme et sortit en tirant brusquement la porte après lui. Eugénie fondit en larmes et eut, le soir même, une fièvre inquiétante. La sage-femme parla sévèrement et avertit le médecin, qui sermonna vivement Brafort, et celui-ci enfin se décida à venir embrasser sa femme, non sans effort, car décidément il lui en voulait. Eugénie ne s'y trompa pas, et reçut froidement ce froid baiser.

— Tu as raison, va, dit-elle, sous l'empire de la fièvre, avec plus de hardiesse qu'elle n'en avait d'ordinaire. Les filles ne sont pas assez heureuses pour qu'on désire en avoir. Mais, puisque vous le savez si bien, pourquoi n'arrangez-vous pas les choses autrement?

Polydore Naton s'efforça de consoler son ami par d'aimables plaisanteries, et lui chanta la chanson de Béranger : *Faites des filles, nous les aimons.* Mais il ne réussit qu'à irriter le chagrin de Brafort.

— Ces gentillesses-là ne sont bonnes à dire que lorsqu'on a des garçons, cria-t-il tout en colère.

Polydore trouva cela profond et se tut.

Tant à cause de l'état de sa femme que par un secret mouvement de conscience, Brafort n'osa révoquer sa promesse de garder l'enfant à la maison; mais combien il la regretta. Les dérangements qu'il eût supportés de bon cœur pour un garçon lui paraissaient maintenant intolérables, et il menaçait d'aller coucher à l'hôtel toutes les fois que les cris de la petite troublaient son sommeil. Au fond, par un préjugé qu'ont beaucoup d'hommes, non-seulement il était fâché d'avoir une fille, mais il s'en trouvait personnellement humilié. Il alla piteusement annoncer à Maxime sa déception, et offrit de lui rendre sa parole; mais Maxime se mit à rire :

— Pourquoi donc, mon cher, pas du tout. Moi, j'ai un faible pour les femmes et je ne serai pas fâché d'avoir une filleule. Et puis ma commère (c'était la sœur d'Eugénie), est fort gentille. Le beau malheur! Tu n'as pas une dynastie à fonder. Nous pousserons ton gendre, voilà tout.

Cette influence de Maxime, toujours puissante, réconforta un peu Brafort. En l'honneur du parrain, le baptême fut beau. Mais ensuite Brafort affecta de ne point s'occuper de sa fille, sauf pour maugréer contre ses cris et l'embarras qu'elle causait dans la maison. Et, quand il voyait les amies de sa femme entourer l'enfant, vraiment mignonne et qui venait bien, et s'émerveiller de sa grâce et de ses sourires, il haussait les épaules, prenait en pitié de telles sottises, et soutenait, que ces prétendus sourires n'étaient,— il appuyait sur ces mots en savant, — que des *rictus* nerveux.

Toutefois, malgré cet apparent mépris pour sa fille, il n'en pensait pas moins à lui amasser une dot, et cela doublait pour lui la nécessité de faire fortune, car il ne renonçait pas à l'espérance d'avoir un héritier mâle. Il se prit dès lors à rêver de ces spéculations heureuses, grâce auxquelles le temps et le travail cessent d'être nécessaires au succès, et dont l'avait écarté jusqu'alors une prudente timidité. Cependant, depuis trois ans qu'il tenait boutique, ses petites opérations avaient constamment réussi; il faisait largement honneur à ses échéances, et encaissait de bons bénéfices chaque mois. Le magasin s'était complété, la clientèle s'était augmentée, et l'on disait de Brafort : Il est chanceux. Lui-même, fréquemment complimenté sur son habileté, quoique d'abord un peu étonné de ces éloges, avait fini par les accepter; car, bien qu'il ne se rappelât aucune combinaison extraordinaire issue de son cerveau, il y avait pourtant un fait certain, c'est qu'il réussissait où d'autres languissaient ou échouaient, et il fallait bien que cela fût dû à quelque vertu particulière, que sa modestie l'empêchait de voir. Il prit donc une grande confiance en lui-même ou en son étoile, et, comme une boutique vint à vaquer à côté de la sienne, il la loua et la meubla du fonds d'un de ses confrères, tombé en faillite; un pauvre homme, celui-là, et que Brafort méprisait profondément, lui qui, sur ce fond de faillite, devait net gagner vingt mille francs.

De plus, Brafort joignit à son commerce la corderie et la coutellerie fine; enfin il s'aboucha avec une maison de Belgique pour la commission dans Paris. Toutes ces opérations étaient nettes, les échéances prudemment calculées et les bénéfices certains. Obligé d'emprunter, Brafort n'eut qu'à choisir entre plusieurs caisses; aussi disait-il avec fierté :

— J'ai du crédit, et ma réputation vaut de l'or.

VIII

JUILLET.

Au milieu de toutes ces préoccupations, Brafort ne trouvait plus le temps de lire les journaux et avait parfaitement abandonné le souci des affaires publiques. Il professait même, — car il a toujours aimé à formuler en aphorismes ses goûts et ses habitudes, — qu'un bon commerçant doit se renfermer dans *sa partie* et n'a pas besoin de politique.

— Chacun son métier, ajoutait-il; les vaches seront mieux gardées.

Par une étouffante après-midi de juillet, le 26, il prit une voiture pour se rendre chez son notaire, où il devait signer un traité concernant un emprunt de cinquante mille francs. Il trouva l'étude presque abandonnée; le patron était absent, et deux ou trois clercs, au lieu de travailler, causaient d'un air agité. L'un d'eux répondit à Brafort, d'un ton distrait, qu'il était impossible de traiter aucune affaire, et qu'il voulût bien repasser. Brafort se plaignit, se fâcha même, et n'obtint en réponse que des quolibets qu'il ne comprit pas. S'en revenant à pied, il remarqua une agitation inaccoutumée : des gens qui semblaient surexcités couraient çà et là, d'autres s'abordaient d'un air sombre ou d'un visage effaré. Brafort s'approcha d'un passant de bonne mine qui, à la manière dont il observait, semblait au fait, et lui adressant la parole :

— Qu'y a-t-il donc, monsieur? Serait ce un incendie ou bien...

— Précisément, monsieur, répondit l'inconnu; vous avez deviné, c'est un incendie. Le roi lui-même a daigné fournir le brandon et les gens que vous voyez là courir sont occupés à souffler dessus.

Brafort demeura tout ébahi, ne comprenant rien à cette explication bizarre. Comme il se trouvait à peu de distance du *Courrier français*, dont Maxime depuis quelque temps était devenu l'un des rédacteurs assidus, il imagina de s'y rendre; mais, dès les premiers pas qu'il fit dans la rue, il vit, au milieu d'un groupe arrêté sur le trottoir, Maxime qui parlait fort vivement :

— Etre ou ne pas être, s'écriait-il, voilà la question qui nous est posée, et c'est à nous de la résoudre pour ou contre nous. Quant à moi, qui n'aime pas plus qu'un autre à me compromettre, je suis bien décidé à jouer le tout pour le tout.

— La force est contre nous, dit un des interlocuteurs de Maxime.

— Il faut la mettre pour nous, soulever le peuple...

— Y pensez-vous?

— Parbleu! ce n'est pas dangereux comme vous le croyez. N'avez-vous jamais vu de lions fouettés par leur dompteurs? Si le peuple est une bête féroce, c'est précisément pour cela qu'il se laisse museler, parce que, de même que les lions, il ignore sa force et ne sait pas diriger sa volonté.

— Soit, mais une fois la muselière ôtée...

— On la lui remettra quand il sera temps.

— Si l'on peut.

— Rien de plus facile. Une ou deux bonnes lois et, au besoin, des canons... La force morale, quoi qu'on en pense, est tout en ce monde; tant que le peuple sera ignorant, il sera gouvernable et gouverné.

— Vous oubliez 93.

— 93 eut des chefs nobles et bourgeois. Mais la noblesse n'est plus, et il s'agit, non de conquérir nos priviléges, mais de les défendre aujourd'hui contre le roi, par le peuple; demain, s'il le faut, contre le peuple, par un autre roi.

A ce moment, les regards de Maxime tombèrent sur Brafort, qui se tenait à quelques pas, bouche béante. Il s'approcha de lui.

— Eh bien! tu sais, Jean-Baptiste, on veut nous ramener à l'ancien régime.

— Quoi? Pas possible? balbutia Brafort.

— Parfaitement. Le roi Charles X n'est-il pas le frère de Louis XVI et le petit-fils de Louis XV? Les nobles ne rêvent que cela. Ils veulent nous remettre sous le bâton. Aujourd'hui c'est la suppression de la presse et de la tribune, demain ce serait le rétablissement du droit d'aînesse et de la corvée. La liberté détruite, le commerce anéanti...

— Le commerce! dit Brafort éperdu.

— Nous défendrons nos droits, reprit Maxime avec un geste théâtral. Que tous les bons citoyens s'arment. Il y va du salut de la France!

— Se révolter contre le gouvernement! murmura Brafort avec épouvante.

— Il a violé la charte; l'ordre et la légalité sont de notre côté.

Après avoir dit ces mots, soit que, devant la mine éperdue de Brafort, Maxime craignit de perdre ses paroles, soit qu'il jugeât le moment précieux, il tourna ses talons et, rejoignant ses amis, il s'éloigna avec eux.

Une révolution! La tête tournait à Brafort. Se pouvait-il que le gouvernement, ce tuteur de la société, cette clef de voûte de l'ordre social, fût, ainsi que venait de le dire Maxime, une cause de désordre, un violateur des lois? Cette idée monstrueuse avait bien de la peine à se loger dans la tête du fils du garde champêtre, à pénétrer dans les convictions de l'ancien maréchal des logis. Il avait été carbonaro, c'est vrai, mais sans jamais avoir bien su pourquoi. Pour son excursion au saint-simonisme, ce n'était qu'une flânerie, et les deux choses étaient dues à la mauvaise influence de Jacques. Brafort n'en était revenu que plus détaché des velléités de changement, que plus défiant de ce qu'il appelait dédaigneusement les *théories*. Toutefois la parole de Maxime était un oracle pour lui; aussi finit-il par incliner de ce côté, se disant qu'il fallait pourtant combattre l'insolence des nobles, que le roi sans doute était égaré par eux. La chambre supprimée!.. Etait-ce assez grave!.. Et la presse, donc!

Tout cela cependant lui passait un peu sur la tête, à lui Brafort, et regardait surtout ces messieurs de la haute bourgeoise, écrivains et députés. Mais aussi Maxime avait dit que ce n'était qu'un commencement, qu'on voulait revenir à l'ancien régime... « Ah! pour cela, non, Brafort ne voulait pas le souffrir. Ce serait beau que les nobles en revinssent à tout posséder. Non, non! sacrebleu! Il a encore son fusil d'ordonnance, et... »

Arrivé en face de son magasin, Brafort fut saisi d'une pensée terrible : il n'avait pas conclu son emprunt! Ce délai pouvait tout perdre. Et ces affaires commencées, qui demandaient l'activité ordinaire des transactions, c'est-à-dire la sécurité publique pour réussir, pour ne pas changer toutes ces espérances... en ruines!.. Brafort se sentit défaillir; il entra chez lui et se jeta sur une chaise, tout pâle...

— Qu'y a-t-il? demanda Eugénie.

— Il y a... ne m'en parle pas. Ces gens-là sont fous, plus que fous.... des brigands, des scélérats!

— Eh! qui donc, bon Dieu?

— Qui? Le roi tout le premier, les nobles, les députés, tout le monde... Maxime lui-même! Dieu lui pardonne. Oui, ce sont tous des fous, des forcenés qui veulent ma ruine.

— Tais-toi, pour l'amour de Dieu! s'écria Eugénie. Heureusement il n'y a personne ici.

— Personne, hélas! Oui, sans doute. Qu'as-tu vendu aujourd'hui?

— Presque rien. Il n'est pas venu d'acheteurs, je ne sais pourquoi.

— Voilà! voilà! s'écria Brafort en levant les mains au ciel, voilà déjà le résultat de toutes ces belles choses! Je le savais bien. Malédiction sur ceux qui trament de pareilles folies! Et qu'est-ce que ça me fait à moi la chartre, les députés, la presse et le reste. Fariboles que tout cela! Est-ce la charte qui me fait vendre mes fers? Non, mais elle m'empêchera... Faut-il qu'il y ait des gens qui s'amusent à faire dépendre les choses sérieuses de toutes ces idées en l'air! Quest-ce que je veux, moi? Faire mes affaires. Eh bien, n'est-ce pas honnête et légitime? Qui est-ce qui a le droit de m'en empêcher? Mais non; on ne peut pas laisser la paix aux honnêtes gens, et il faut que ceux qui n'ont rien à faire, les beaux parleurs, les braillards, les mauvaises têtes, aidés par les sans-le-sou et les va-nu-pieds, viennent tout brouiller, mettre des bâtons dans les roues, arrêter la vente et le crédit! Mais c'est criminel, cela! Mais ces gens-là mériteraient les galères! Ah! le grand Napoléon avait bien raison! Il ne voulait pas d'idéologues. Si j'étais le gouvernement, moi, je les chasserais tous; je ne voudrais plus dans l'Etat que des commerçants. Il n'y a qu'eux pour constituer une société bien ordonnée et où rien ne bouge. Je me moque pas mal de la charte, moi; je veux gagner de l'argent, établir mes enfants convenablement, me faire dans mes vieux jours une douce existence. Qu'est-ce qu'on peut vouloir de plus, je vous le demande?... Ah!.. les fous! les misérables! les assassins!..

Il frappait des poings, il pleurait, il ne se connaissait plus. Sa femme, terrifiée, l'entraîna dans l'arrière-boutique, et vint à bout de le calmer en lui faisant craindre de se compromettre par de si imprudentes paroles, qui enveloppaient dans la même réprobation et l'opposition et le pouvoir. En effet, dans ce moment-là, Brafort n'était ni pour l'un ni pour l'autre; il n'était que pour sa boutique. Ses tendances bourgeoises l'eussent poussé du côté de l'opposition, dans cette partie qui mettait en jeu, comme l'avait très-bien compris Maxime, les intérêts de la classe moyenne, financière et lettrée, contre l'ancienne aristocratie. Mais, en se faisant commerçant, Brafort avait porté tous ses désirs, toute son activité, vers un but unique: gagner de l'argent, et tout ce qui le détournait de ce but lui devenait ennemi. Que voulez-vous? le monde n'est pas peuplé de héros. Et encore, héroïque pourquoi? Brafort ne l'eût pas su. Il faut certainement compter au nombre des causes les plus influentes de l'histoire politique moderne, l'ardeur subite pour le commerce et l'extension immodérée de la classe des commerçants.

Le lendemain, 27 juillet 1830, après une nuit d'inquiétudes, Brafort, muni d'un pistolet sous sa redingote, parcourut Paris. Il y régnait une agitation plus sourde et plus sinistre que la veille; la nouvelle s'était répandue, la colère avait monté. On sentait dans l'air des odeurs de poudre et sur les visages, dans un trouble immense, l'indignation et l'inquiétude luttaient. On rencontrait à chaque pas des rassemblements; des ouvriers passaient en courant, chargés des journaux interdits, qu'ils allaient porter dans les cafés ou qu'ils distribuaient aux passants; des jeunes gens, montés sur des bornes, lisaient à la foule groupée autour d'eux la protestation des journalistes; on entendait retentir les cris de: Vive la Charte! et çà et là, quelques cris de: Vive l'empereur! Des bandes d'ouvriers imprimeurs, congédiés la veille, erraient, sombres, mécontents, cherchant d'où partirait le signal. Pas une figure calme.

Tourmenté par ces craintes, Brafort voulut aller de nouveau faire une tentative chez son notaire; il s'engagea dans la rue de Richelieu et s'arrêta comme les autres à un rassemblement formé devant une porte cochère, ouverte sur une vaste cour. Des deux côtés de cette porte, il y avait des gendarmes à cheval; dans la cour, deux longues rangées d'hommes qui semblaient être des ouvriers, et entre lesquels se tenait un personnage de haute taille, d'aspect rude et puissant, et dont la physionomie respirait en ce moment une énergie toute particulière. Au fond, des ateliers fermés. Dans les groupes, on disait: — C'est l'imprimerie du *Temps*. On veut saisir les presses; ils résistent. Bravo! — Le grand là-bas, au milieu, c'est monsieur Baude. Ah! voici le commissaire! Monsieur Baude va lui parler. Ecoutez.

« C'est en vertu des ordonnances, monsieur, que vous venez briser nos presses, » dit la voix forte et solennelle du journaliste. « Eh bien! c'est au nom de la loi que je vous somme de les respecter. » (1).

Des bravos éclatent. Le commissaire envoie requérir un serrurier; mais à cet homme, déjà ébranlé par les dispositions évidentes de la foule, monsieur Baude, le code en main, lit l'article qui punit des travaux forcés le vol avec effraction. Le serrurier se retire, aux acclamations des assistants. Un autre est appelé, et cette étrange lutte se continue...

Pauvre Brafort! il ne pouvait s'empêcher d'être ému et s'irritait de l'être; il s'enfuit.

Mais il emportait au cœur une atteinte importune, et se sentait agité malgré lui de bouillonnements généreux. En dehors des hallucinations de l'intérêt, quelle âme humaine est insensible à cette lutte sublime et qui semble, hélas! éternelle, du droit contre la force? Qui fera sentir à quelle pauvreté se réduit celui qui n'a pour but que la richesse?

L'étude du notaire était fermée. Brafort revenait par la rue Saint-Honoré, pensif et la tête baissée, quand, au lieu de l'espace vide où il pensait porter ses pas, quelque chose de haut, de sombre, lui barre le passage. Il lève les yeux, effaré; le cri de « Qui vive? » retentit à ses oreilles; c'est une barricade. Il recule, mais on lui crie: Passez, citoyen! Et l'un des insurgés, souriant, lui tend la main pour l'aider à franchir l'obstacle.

— Que faites-vous? dit Brafort. Mes amis, pas de révolution! Laissons agir la chambre, elle sait mieux que nous...

Des rires lui répondent.

— Taisez-vous donc, farceur. Vous ne savez pas que nos députés ont la colique? Ils n'ont pas encore pu lâcher une parole depuis hier. Ça viendra, quand nous nous serons battus.

— Ah! les casse-cous! les fous! les enragés! s'écriait Brafort en lui-même, en s'éloignant à grands pas. On en viendra bien sûr à piller les boutiques. Ah! le roi est bien coupable! Mais encore eût-il mieux valu céder que de s'exposer à de tels périls.

Rentré chez lui, il ferma son magasin, le barricada, et s'efforça de rassurer sa femme éplorée:

— Tout cela ne peut pas durer; le roi a de bonnes troupes; il fera tout rentrer dans l'ordre... Car enfin il n'est pas permis de troubler ainsi la tranquillité. On peut bien s'entendre sans coups de fusil. Ah! si j'étais encore soldat! C'est moi qui leur montrerais le bon chemin à la pointe de la baïonnette!

Dans la soirée, le bruit de la fusillade se fit entendre. Brafort passa une nuit terrible. Il voyait tous ses plans bouleversés, détruits, ses échéances protestées. Il voyait succéder sous ses yeux, aux éblouissantes visions de la fortune, les hideux aspects de la ruine et, ce qui était pour lui encore plus amer, les hontes de la faillite. Incapable de rester couché, il allait et venait dans sa chambre, aux pâles clartés de cette nuit d'été, ouvrait la fenêtre, tendait l'oreille, et, sursautant à chaque bruit, s'écriait qu'il n'était, lui, ni pour le roi Charles X ni pour la chambre; qu'il ne voulait que la paix, et

(1) Louis Blanc. — *Histoire de dix ans.*

pour l'obtenir qu'il tuerait plutôt tout le monde. Eugénie pleurait, et l'enfant, agité par le trouble de sa mère, criait.

Brafort, qui nommait la révolution de Juillet l'époque de sa ruine, a souvent raconté cette nuit d'angoisses, et lui donnait volontiers des traits épiques. En effet, quel que soit l'objet de la passion, elle soulève toujours dans l'âme humaine, à telle ou telle octave, ces orages, ces révoltes, ces gémissements dont l'humanité compose le spectacle qu'elle s'offre éternellement à elle-même. Et quelle *Enéide* ou quelle *Iliade* toucherait le cœur des Brafort autant qu'une épopée de douleurs commerciales? Jean-Baptiste n'entendait jamais raconter pareil désastre sans s'écrier : *Non ignara mali...* A quoi il ajoutait immédiatement, pour le vulgaire : Qui ne sait compatir, etc.

Le lendemain, 28, le canon gronda, la bataille révolutionnaire emplit de sang les rues et l'atmosphère d'héroïsme. Pour un vague espoir de liberté, le peuple donnait sa vie, tandis que, effrayés, plus que satisfaits de cette alliance, les chefs de la bourgeoisie, pour la plupart, hésitaient encore et attendaient l'événement. Brafort, comme eux, rêva de pillage, d'assignats, de guillotine, et, saisissant son fusil, malgré les pleurs de sa femme, il sortit, mais sans parti pris et pour savoir seulement ce qui se passait.

Il vit d'admirables traits d'audace et de dévouement, le drapeau tricolore flottant, la troupe hésitante. Une foule ivre d'enthousiasme le roula dans ses flots et faillit l'entraîner à la bataille; mais, se souvenant d'avoir été soldat sous le drapeau blanc, et se rappelant son respect pour l'ordre établi, il s'arracha à ces excitations et rentra chez lui, plein d'appréhensions et de tristesse. Il avait vu des femmes se mêler au mouvement, distribuer des balles et des cartouches, et jeter des pavés sur les soldats. Des femmes!...

— Je te tuerais! disait-il à Eugénie, tout tremblant encore d'indignation, si tu étais capable d'en faire autant.

Eugénie n'avait garde. Elle avait arrangé dans la cave une cachette, où elle avait porté la caisse, des provisions et une couchette pour l'enfant. Elle tremblait au moindre bruit, priait, gémissait. En entendant pousser dans la rue le cri : Vive la République! elle tomba à genoux, les bras au ciel.

— Nous allons tous être guillotinés! s'écria-t-elle.

Car on lui avait soigneusement appris au couvent à confondre ces deux choses. Brafort lui-même n'en savait guère plus. Dans le jour blafard de cette boutique, solidement barricadée, les terreurs de sa femme l'énervaient. Le soir, aussi bien qu'elle, il se crut perdu, quand il entendit un grand coup frappé à sa porte. Il saisit son fusil en demandant :

— Qui va là?

— Moi! répondit la voix franche et joyeuse de Jacques.

Dans la boutique, l'air et le jour entrèrent avec lui. Il avait un fusil en bandoulière, les vêtements en désordre, la figure illuminée.

— Pourquoi vous barricader ainsi? Il n'y a rien à craindre : la troupe fraternise avec le peuple. Demain nous sommes vainqueurs. Ah! quel bonheur! Enfin les voici revenus, les grands jours de la liberté!

— La liberté, demanda Brafort d'un ton dogmatique et sévère, laquelle?

— Il n'y en a qu'une, la vraie, celle qui est pour tous.

— La liberté coiffée du bonnet rouge? Non! non! il y a encore des honnêtes gens, et nous ne souffrirons pas...

— Avec ou sans bonnet, mon vieux, ne te fâche point. Le bonnet, va, ne fait rien à l'affaire. Ne montre donc pas comme ça les dents à la joie du peuple. Tout va bien. J'étais venu pour vous rassurer et vous demander en passant un morceau de pain. Je n'ai pas mangé depuis hier.

Eugénie le servit. Il mangea rapidement; une joie immense le transfigurait, et des paroles ardentes s'exhalaient de ses lèvres.

— Oui, la sainte liberté, l'épanouissement de ce monde, la sève joyeuse et pleine! Il n'y a plus de roi en France. Le vieux passé de mensonge et de servitude est mort!

— La liberté pour tous, dit sentencieusement Brafort, est un rêve impossible. C'est l'anarchie.

— Malheureux, tais-toi, tu blasphèmes! Et de quel droit retirer à aucun de nos frères la sainte mamelle nourricière? Qui donc, à moins d'avoir perdu la raison, peut s'effrayer d'être libre?

— Ce n'est pas ma liberté que je crains, dit Brafort; mais celle des autres.

Jacques sauta en l'air.

— Bravo! bien trouvé! Oui, c'est cela! Voilà bien le fond de nos monarchies. Ah! malheureux! que me rappelles-tu? Mon ivresse m'a-t-elle trompé? n'y a-t-il pas des élans qui sauvent et qui renouvellent le monde?

— Tu vis comme toujours dans tes illusions, reprit Brafort. Vous êtes une poignée de généreux insensés, qui vous nourrissez de rêves et croyez pouvoir changer l'humanité. L'humanité ne change pas. Vous ne ferez que nous livrer aux hasards de l'anarchie, des mauvaises passions, aux saturnales révolutionnaires. Comme les hommes de 89, vous périrez dans l'incendie que vous aurez vous-mêmes allumé. La révolution, comme Saturne...

— Nous échouerions encore, s'écria Jacques avec des regards étincelants, que notre sacrifice ne serait pas vain. Car nous aurions donné une édition de plus de cet Evangile en action, le plus grand de tous les livres, et que, à force de le voir imprimer en lettres de sang, les hommes finiront par comprendre. Nous serions l'affiche sans cesse déchirée qui revient sans cesse placarder aux murs son appel. Mais laisse-moi; je ne veux pas de tes doutes. Tu nies la lumière et la chaleur dans Paris en feu. Je te plains de rester à part de ce grand élan!

Il partait quand son frère l'arrêta pour lui demander si l'on ne songeait point à l'empire... Le duc de Reischtadt...

— Ceux qui savent mourir pour la liberté, répondit Jacques impétueusement, ne cherchent pas de maîtres; ils abandonnent ce soin à ceux qui se cachent aujourd'hui, et qui sortiront demain pour s'emparer de notre victoire.

Jacques s'arrêta, son regard devint sombre et fixe, et sur le seuil, immobile, il oubliait de partir.

— Ah! murmurait-il avec une expression navrée en portant la main à son front, je les avais oubliés! Oui, mais ils se retrouveront; oui, demain... Et alors, nous qui donnons aujourd'hui tout le sang de nos veines et tout l'espoir de nos âmes... Oh! ce serait horrible!

Il baissait la tête, et toute cette illumination de force, d'espoir, de confiance, qui, lorsqu'il était entré, transfigurait son visage, avait disparu. Le contact de son frère, en lui montrant tout un côté oublié de l'humanité, l'arrachait brutalement au rêve héroïque qu'en ce moment même il essayait de forger au feu de la bataille. Mais bientôt un éclair jaillit de ses yeux; son visage exprima une résolution nouvelle, quoique plus sombre, et, sans ajouter un mot, il s'élança dans la rue et disparut.

— Pauvre tête! s'écria Brafort après son départ. Pauvre tête! répéta-t-il encore en assujettissant les barres et les verrous qui fermaient la boutique à l'intérieur. Hélas! dit-il en revenant, c'est à de vaines théories qu'on sacrifie l'avenir de cette enfant.

Ce fut la première marque d'intérêt que Brafort

donna à sa fille, et cette parole mêla quelque douceur pour Eugénie aux angoisses de cette journée.

Après la victoire, le soir du 29, Brafort fut un des premiers à s'offrir à l'autorité « pour maintenir l'ordre et la conservation des propriétées, » qui n'étaient nulle part menacées. Le peuple, il est vrai, avait brisé des statues aux Tuileries, avait déchiré les oripeaux, et s'était assis sur le trône, licence odieuse! Cela ne pouvait durer. Cependant comme on avait craint davantage, on glorifia la probité de ce peuple par des louanges où l'étonnement mêlait quelque insulte. Plus d'un beau trait fut célébré qui mit des larmes dans l'œil de Brafort. Des va-nu-pieds, des artisans noirs de poudre avaient porté à la préfecture des objets précieux, des sacs d'argent. A la bonne heure! ce peuple, maître de tout, ne touchait à rien. Il ne savait pas seulement mourir, il savait vivre.

On répétait aussi avec attendrissement le mot vrai ou faux d'un homme du peuple: L'égalité devant la loi, bien; mais l'égalité de fortune, c'est impossible (1)!

Qui donc le répéta plus que Brafort! Il eût voulu connaître cet homme pour le presser sur son cœur, et honorer en lui un bon sens si admirable! Du moment que l'ordre établi était du moins respecté dans les choses sociales, que l'on n'attaquait pas le cœur du système; que chacun pouvait, comme auparavant, faire ses affaires et augmenter son bien, ma foi, tant pis pour le roi et à bas les Polignac! Tout était bien. On criait même: « Vive le peuple! » car c'était le moins qu'on lui fît des politesses, lui à qui l'on devait tout et qui ne demandait rien.

Toutefois Brafort ne respira largement que lorsqu'il lut l'arrêté de la commission municipale, portant que les députés présents à Paris ont dû se réunir pour remédier aux graves dangers qui menacent la sûreté des personnes et des propriétés, une commission a été nommée pour veiller aux intérêts de tous, en l'absence de toute organisation régulière.

Ah! Une organisation régulière, des gens honorables, distingués, à la bonne heure! Brafort, de ce moment, rentra chez lui, posa son fusil et se plongea dans ses calculs. On venait de rendre un décret qui retardait de dix jours les échéances; mais après?

Hélas! non-seulement l'emprunt n'était plus possible, mais on n'achetait plus. Pas un chaland depuis ces journées terribles. Les ménagères, qui toutes, en passant, d'ordinaire jetaient un coup d'œil d'envie sur les articles de ménage étalés à la devanture, et souvent entraient marchander, maintenant, mornes, inquiètes, filaient leur chemin, sans regarder à droite ni à gauche; et ni les artisans, menuisiers, serruriers, jardiniers, qui faisaient chez Brafort leurs provisions, ni les dames et les messieurs, qu'intéressaient les frais articles de coutellerie et les ustensiles coûteux, ne se montraient plus. On mangeait encore, il le fallait bien; mais on ne travaillait pas, on n'achetait pas. Les grandes maisons du quartier Saint-Germain qui restaient encore habitées, se vidaient chaque jour. Les ouvriers étaient sans travail, partant sans pain; le commerce était aux abois.

D'où venait cela? Quoi! De ce que Charles X (un vieil imbécile, entre nous) était parti? Mais on n'en voulait plus, on le méprisait! On l'avait chassé! Et le peuple français se réjouissait de la victoire. Non ce ne pouvait être le départ de Charles X.

Pourtant les gens sages disaient d'un air profond que sans un roi, les affaires ne pourraient reprendre. Et Brafort était de ceux-là. Sur quoi se fondait cet avis? Quel rapport pouvait-il y avoir entre ce roi et toutes ces affaires de particuliers? Ce sont les génies de l'air et des eaux qui font tourner la roue des usines et des moulins; ce sont les maçons qui bâtissent et les forgerons qui forgent, les mineurs qui creusent et les agriculteurs qui fécondent la terre; mais un roi? Mettrait-il de l'or dans les coffres? Non, il en prendrait. Que signifie donc ce mystère? Brafort ne le savait point; mais il n'en était pas moins persuadé qu'il fallait un roi.

Aussi n'est-il pas besoin de dire avec quel transport, il accueillit la nomination du duc d'Orléans au poste de roi de la bourgeoisie française. Il embrassa pour la première fois sa petite et se jeta dans les bras de sa femme en criant:

— Nous sommes sauvés!

Il illumina. On n'entendit plus sortir de sa bouche que le mot fameux: « Une charte sera désormais une vérité, » et l'éloge d'un prince, qui se déclarant exempt d'ambition et faisant violence à ses sentiments par dévouement pour la nation, « jurait de ne gouverner que par les lois et selon les lois, et de n'agir en toutes choses que dans la seule vue de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du peuple français. » Était-il rien de plus touchant? N'y avait-il pas là de quoi pleurer de tendresse? Et Brafort en pleurait vraiment, — tandis que d'autres larmes, rares et brûlantes celles-là, rougissaient les yeux de son frère, morne et désespéré, cloué sur son lit par une blessure, hélas! inutile. — Mais qu'importaient ces incorrigibles? On s'occupait bien de cela! Il s'agissait du grand Lafayette, du grand Laffitte et de Béranger, d'honnêtes gens assurément, et qui, plus instruits que Brafort et sachant ce que c'est qu'une antinomie, pensaient comme lui pourtant à l'égard des rois; tous les trois répondant du *prince patriote*, dont on vantait la bonhomie, la simplicité, les vertus privées et bourgeoises, l'économie, l'amour de l'ordre, de la liberté, de la paix! Et puis, n'avait-on pas le drapeau tricolore? C'était une conquête cela! Et la chambre votait des choses libérales, dont le roi se montrait ravi; on inventait la fiction constitutionnelle, on déclarait Louis-Philippe et ses descendants rois de France à *perpétuité*! C'étaient des mamours à l'infini. Les fictions, les déclarations, les congratulations et les compromis pleuvaient. La bourgeoisie était en liesse, Brafort était ivre.

Songez donc! le roi voulait *un trône entouré d'institutions républicaines*: fictions de plus en plus profondes, où s'abîmait Brafort dans une admiration extatique.

— Enfin! s'écria-t-il, d'une voix altérée par l'émotion, nous avons un roi honnête homme! L'ordre est à jamais fondé! L'hydre des révolutions est étouffée! etc., etc.

Ce fut avec enthousiasme que Brafort s'enrôla dans la garde nationale, autre fiction qui portait au comble son délire. Car ses anciens services militaires lui valurent le grade de lieutenant et la joie inexprimable de porter un uniforme et de traîner dans les fêtes publiques un beau sabre inoffensif. Avec quelle fierté il regardait la colonne, tout en promettant à l'Europe une paix éternelle!

Il avait besoin d'aussi grandes satisfactions pour tempérer un peu ses inquiétudes financières et l'entretenir d'espérances. Mais, en dépit de l'intrônisation de Louis-Philippe, le commerce ne reprenait point, le crédit ne se relevait pas. D'autres capitaux que ceux d'Eugénie avaient pris le chemin des caves et s'obstinaient à y demeurer. L'or et l'argent, ces habitants nés des cavernes, tendent toujours à se renfouir au moindre bruit. Les ateliers fermés se rouvraient lentement et ne recevaient alors même que le dixième ou le huitième de leurs ouvriers, dont le salaire tombait de quatre ou cinq francs à vingt-cinq ou trente sous par jour (1). Des maisons de banque s'évanouissaient ou faisaient semblant, les faillites se succédaient, les protêts jonchaient la place. La banque de France restreignait ses escomptes. On parlait de guerre; mais la guerre, bien qu'elle soit amoureuse du fer, n'avait que faire des honnêtes ferrailles de Brafort, créées au point de vue du ménage et de la civilisation.

Ainsi, parce qu'un gouvernement détesté, coupable, était renversé, la vie sociale se trouvait comme suspendue!

(1) Louis Blanc. — *Histoire de dix ans.*

(1) Louis Blanc. — *Histoire de dix ans.*

Quels fils secrets avait donc emporté, dans sa main débile, ce vieux roi, débris d'un passé mort? Quoi! l'activité de la France, délivrée et rajeunie, dépendait de cet homme au cerveau étroit, aux pas tremblants? Ces héros populaires, brillants d'enthousiasme, de force et de jeunesse, qui viennent de briser le trône, auraient besoin pour vivre de ce vieillard? Et cependant, lorsqu'après avoir déposé les armes et lavé les traces sanglantes du combat, il avait reprit le chemin de l'atelier... plus d'ouvrage! Pourquoi? — On ne sait, mais c'est ainsi. — De sorte que là, en pleine vigueur, en pleine expansion des forces et des facultés de l'être, sous le soleil splendide et sur le sol couvert de fruits et de fleurs, ils se trouvent réduits à l'impuissance et dévorés par la faim. Ils manquent de nourriture, de vêtements, d'abri. Ils savent créer ces choses; la terre n'a point changé, sa fécondité est la même; rien n'a été retranché de l'ensemble des richesses humaines: et cependant ces hommes ne peuvent ni se bâtir un toit, ni produire leurs aliments, ni tisser les étoffes dont ils ont besoin!

Encore une fois, d'où vient cette situation étrange? — On répond: La confiance n'est pas rétablie, le crédit manque. C'est tout. L'ennemi est invisible et insaisissable, mais ses coups n'en sont que plus sûrs et plus mortels. Il y a des gens toutefois qui disent savoir le fin mot de l'affaire, et voici ce qu'ils révèlent: Les choses sont telles, parce qu'elles sont ainsi. Vous souffrez et mourez selon des lois régulières et sages. Il n'y a rien à faire à cela.

Lois mystérieuses, à part les simples lumières du jour et de l'esprit. Mais quel est donc le chaînon secret qui les unit à toutes les vieilles causes, ou plutôt à la cause générale de tout despotisme? Toujours étrangères aux nobles ivresses, pour elles, la liberté n'a point de crédit, l'Egalité fait la baisse, et la Fraternité ne représente pas un sou; un peuple libre est un bandit qu'elles garrottent et condamnent à mourir de faim. En juillet 1830, bien qu'adoucies par une royauté nouvelle, cependant, le duc d'Orléans, jurant la Charte, ne pouvait à leurs yeux valoir Charles X la violant. Ce fut plus tard seulement, quand Louis-Philippe corrompit les âmes et trahit la liberté, que les faveurs de ces lois honnêtes lui revinrent et qu'elles le vengèrent à son tour sur ses vainqueurs. Admirable et sacré mystère que ce gouvernement occulte des choses de l'esprit par des lois irresponsables, inconnues du vulgaire, insaisissables, et qui défient les coups de feu de l'émeute, aussi bien que les décrets des républiques; pouvoir dont la royauté même n'est plus que l'agent et le plastron; saint des saints dont l'obscurité fait le prestige, et que Brafort, l'adorant sans le comprendre, tout écrasé de ses coups, eût encore défendu, les armes à la main.

Car Jean-Baptiste Brafort, qui ne l'avait pas mérité, fut une des victimes de cette paralysie subite infligée au corps social après toute révolution dans le sens de la liberté. Il ne put obtenir l'emprunt sur lequel il avait compté, il ne put satisfaire à ses échéances; la faillite d'une maison de banque lui fit perdre vingt mille francs; ses traites lui revinrent protestées; grâce enfin d'une part à ses débiteurs, et de l'autre à ses créanciers, il se vit perdu. Son beau-père, très-gêné lui-même, ne put lui venir en aide; puis, s'il faut tout dire, ce digne monsieur Leblanc, si fort jusque-là avec ses gouvernantes, en avait à la fin trouvé une qui vengeait les autres, le menant haut la main et rondement. Cette habile personne, après avoir protesté de sa tendresse pour Eugénie et de sa compassion pour le malheur du jeune ménage, prouva clairement à monsieur Leblanc que c'était le plus grand tort qu'il pût faire à sa fille que de se ruiner pour elle et de se mettre hors d'état de lui être utile un jour... plus tard. Brafort ne trouva donc nul appui de ce côté. Le dernier coup lui fut porté par monsieur Ravel, son ancien associé, que la peur des révolutions faisait fuir en province, et qui exigea tout l'échu de sa créance. Il fallut donc, après des efforts désespérés, se résigner à une liquidation que l'état général des affaires rendait exceptionnellement désastreuse, et cette liquidation accomplie, il resta: d'un côté, la dot de madame Brafort, garantie par son contrat; de l'autre, une dette presque égale, et qui entraînait la faillite, si madame Brafort usait de ses droits.

Notre héros a ses faiblesses. Qui n'en a pas? Mais ce moment de la vie les rachète peut-être. Il nous montre aussi que toute la conduite d'un homme dépend de sa conception du juste, plus ou moins étendue, plus ou moins vraie. Si Brafort profita dans le cours de sa vie, du bénéfice de maints avantages légaux, que des consciences plus éclairées déclarent illicites, c'est qu'il ne les jugea point tels. A ses yeux d'ailleurs, admettre que le législateur pût se tromper fut toujours une hérésie. Il y a toujours, presque toujours un droit dans le fait; mais, pour Brafort, le fait, c'était le droit même. Le fait et la loi, deux vérités consacrées l'une par l'autre, faisaient un dogme. C'est l'opinion de bien des gens; il y en a beaucoup moins qui, dans la contradiction des faits, ayant à choisir, prononcent à leur désavantage en faveur du droit d'autrui. Brafort eut cet héroïsme. Depuis des années, il avait tourné toutes ses aspirations vers la poursuite de la fortune; il y avait employé toutes ses forces et subordonné tous ses sentiments. A force d'en rêver, il avait déjà vécu de ses espérances; elles lui étaient chères, comme nous le sont nos plus intimes créations, œuvres, enfants, rêves. Avec la dot de sa femme, il pouvait recommencer un nouvel établissement et, par un labeur nouveau, réédifier le plan détruit. Il ne vit qu'une chose, c'est qu'il allait manquer à ses engagements, ruiner ceux qui s'étaient fiés à sa signature; il vit son nom sur la liste des faillis... Son désespoir fut immense. Dans ses idées sur l'honneur de la famille et la responsabilité absolue du chef, sa femme et sa fille faisaient partie de lui-même et ne pouvaient loyalement séparer leurs intérêts du sien. Obligé pourtant, par son contrat, de tenir compte des droits et de la volonté d'Eugénie, lui si fier de son rôle de maître, si jaloux de sa dignité, il se mit aux pieds de sa femme pour obtenir qu'elle abandonnât sa dot et consommât ainsi leur ruine entière.

Eugénie consentit. Elle était habituée déjà à plier sous l'ascendant de son mari; en outre, cette humilité inaccoutumée la toucha profondément. Elle eut peur aussi d'un suicide. Brafort avait murmuré: « Je ne survivrai pas à mon honneur. »

Cette décision courageuse acheva de brouiller madame Brafort avec son père; mais à l'union de rencontre et de convention de ces deux époux, elle donna le lien que crée toujours une commune épreuve noblement supportée. A partir de ce moment, ils s'estimèrent; Jean-Baptiste garda toujours une profonde reconnaissance à sa femme du sacrifice qu'elle lui avait fait. S'il ne composa pas plus qu'auparavant avec l'exercice du pouvoir marital, c'est qu'un sacerdoce ne se résigne point; mais du moins ce souvenir réprima bien des impatiences, bien des rudesses, et valut plus tard à madame Brafort la satisfaction de beaucoup de ses fantaisies.

IX

DÉFENSEUR DE L'ORDRE.

Brafort et sa femme allèrent se loger à un quatrième, rue des Ursulines, dans un petit logement composé d'une seule chambre et d'un cabinet, et Brafort se mit à chercher un emploi. Il ne leur restait pour tout bien que cinq à six mille francs. Ce n'était pas assez pour

entreprendre un nouveau commerce. Il fallait *une place;* on chercha *des protecteurs.*

Il y avait bien Maxime ; mais, depuis la révolution de Juillet, Maxime était devenu un personnage très-important et très-occupé, chef de division au ministère de l'intérieur. Brafort essaya de le voir et, n'y pouvant réussir, lui écrivit. La réponse de Maxime se fit longtemps attendre; quand elle arriva enfin, Jean-Baptiste, qui l'ouvrit avec émotion, après l'avoir lue, en eut froid au cœur. Maxime était fort touché de la situation de ce cher Jean-Baptiste et promettait d'y songer ; puis il parlait de ses travaux, de ses soucis, de ses embarras, des difficultés de toutes sortes qu'il avait à surmonter, et il n'y avait plus que cela dans toute la lettre, courte d'ailleurs, mais qui en débordait, si bien que l'on ne pouvait s'empêcher d'être oppressé du fardeau sous lequel pliait ce jeune homme, si occupé de servir la France, de rétablir l'ordre, de sauver l'Etat; il n'existait plus, il ne se connaissait plus. Il tâcherait certainement d'aller voir ses amis et de causer avec eux de ce qu'il serait possible de faire en leur faveur; mais quand? il ne pouvait le savoir. En attendant, il embrassait sa filleule.

— Voilà un mot plein de cœur, dit Jean-Baptiste, réagissant contre la déception instinctive qu'il avait subie.

Et il attendit. Les jours, les semaines cependant s'écoulèrent; Maxime ne vint pas. Ce fut ensuite le tour des mois. La petite réserve diminuait sans cesse, et Brafort se désespérait.

Ce n'était pas Jacques qui aurait pu leur venir en aide. Pendant la maladie causée par sa blessure, ils avaient vécu du travail de Noelly et des secours de leur ami de Labroie. Ensuite, les imprimeries, comme toutes les autres industries, n'occupant plus que peu d'ouvriers, Jacques n'avait pas trouvé d'ouvrage. Çà et là, il gagnait une journée de terrassier ou un salaire de commissionnaire. Son frère lui conseillait de faire une pétition au gouvernement pour être employé dans un service public, en qualité de combattant de Juillet; mais Jacques avait haussé les épaules avec un sourire amer. Le train des choses politiques l'irritait profondément. Il disait le peuple joué, trahi. Moins que jamais, les deux frères pouvaient s'entendre et ils se voyaient rarement.

Que de lettres et placets sur papier ministre, avec de belles majuscules moulées, pleines de longues phrases humbles, flatteuses et pathétiques, écrivit ce bon Brafort! Mais, s'il ne répugnait pas à solliciter, il était trop timide pour y mettre de l'insistance, et se laissait éconduire où un autre, soit par faconde, soit par importunité, se fût imposé.

Ils épuisèrent, une à une, ainsi, beaucoup d'espérances, fondées tour à tour sur la protection de tel ou tel : tantôt certaine amie de pension d'Eugénie, mariée à un fonctionnaire; tantôt un arrière-cousin en belle position, quelque vieille connaissance depuis longtemps abandonnée, ou même quelque important, rencontré par hasard, aux hâbleries duquel on croyait par besoin de croire. L'attente anxieuse, cruelle, haletante, et de moins en moins vivifiée par l'espoir, les épuisait. Souvent Eugénie pleurait en embrassant sa fille, la petite Maximilie, qui, elle, protégée par le robuste insouci de l'enfance, croissait, fraîche et gentille au sein de ces tristesses, et dont le sourire tour à tour consolait ou rendait plus poignantes les angoisses de ses parents.

De plus en plus, cet intérieur devint triste. Aussi longtemps qu'Eugénie avait espéré de meilleurs jours, elle avait eu du courage; mais, perdant la patience avec l'espoir, elle devenait morose, acariâtre. Avant de le lui reprocher trop vivement, il faut considérer quelle était la vie de cette jeune femme, élevée jusque-là dans une oisiveté relative. Elle avait tout à faire : le soin du ménage, celui de l'enfant, et la cuisine, et les commissions, et le raccommodage des vêtements, et même une grande part du blanchissage et du repassage : tout cela se pressant, réclamant à la fois, s'entrecoupant ou se succédant sans trève. Rien de plus fatigant pour le corps et pour l'esprit que ce travail de tous les instants, où des combinaisons savantes pour assurer à chaque chose son ordre et son rang ne sont pas moins nécessaires qu'en des administrations plus hautes. Dans celle-ci, au rebours des autres, la besogne se trouvait de beaucoup supérieure au nombre des employés, puisqu'il n'y en avait pas d'autre qu'Eugénie; car Brafort, élevé dans cette idée que les travaux du ménage sont œuvres serviles, réservées aux femmes, se gardait bien de toucher à rien, et restait tranquillement assis, en face de sa femme, rouge, haletante, ahurie, qui allait, venait, sans repos, frottant ou rangeant d'un bras, portant l'enfant de l'autre, courant au dehors chercher les choses nécessaires, arrivant inquiète à l'odeur d'un plat brûlé, que la dignité de Brafort lui avait interdit de surveiller; levée dès le jour et ne se couchant qu'à minuit, les yeux rougis par les raccommodages faits à une maigre lumière, et surtout aussi par des pleurs. Oui, car Eugénie se trouvait malheureuse et, malgré ses préjugés à elle-même, voyant que son mari la laissait succomber sous le fardeau, sans la vouloir secourir, elle ne pouvait s'empêcher d'en concevoir contre lui une irritation profonde.

Que voulez-vous? Jean-Baptiste Brafort, qui savait son histoire, voulait pouvoir dire comme François Ier : « Tout est perdu, fors l'honneur. » Et c'était pour cela qu'il sacrifiait héroïquement la santé de sa femme, inflexible et superbe dans sa dignité d'homme. Depuis le commencement du monde, la femme, en sa qualité d'être faible, doit servir l'homme; ce n'est pas Brafort qui eût imaginé de changer cela. Il avait donc de bons motifs, et Eugénie avait tort de lui en vouloir. Le monde est plein de malentendus, et les gens de bonnes intentions, bien plus qu'on ne pense. Il faut dire que Brafort s'occupait un peu de l'enfant, non pour la soigner, mais pour l'amuser; car il s'était rappelé Henri IV jouant au cheval. Etait-ce donc sa faute, si l'histoire ne nous donne que des rois à imiter.

C'est pour cette même raison qu'il ne fallait pas que le mécontentement d'Eugénie se traduisît en paroles trop vives, ou en marques d'humeur trop évidentes; car Brafort, s'inspirant en ces moments-là de l'orgueil de la toute-puissance dont Louis XIV est l'expression la plus achevée, châtiait par des ordres nouveaux l'esclave révoltée :

— Apporte-moi mes pantoufles! disait-il d'un ton bref et d'un front olympien. Ou encore : — Mes souliers ne sont pas assez luisants. Recommence!

Frémissante d'indignation, Eugénie était sur le point de résister; mais, le sachant capable d'aller jusqu'à des brutalités plus grandes encore, elle obéissait en le détestant. Elle éprouvait même en de tels moments un désir ardent de se venger, sans imaginer pourtant aucun moyen. Elle sentait seulement, d'une manière instinctive et sans la formuler nettement, cette vérité, que tout esclave a le droit de tromper son maître.

Comme au fond cependant elle était bonne âme, assez oublieuse et facilement vacillante, elle se disait à d'autres heures qu'après tout, son mari ne s'enivrait point, dépensait peu au dehors, enfin qu'il y avait des femmes plus malheureuses qu'elle. Ces réflexions, l'amour commun de l'enfant et la nécessité, maintenaient leur communauté dans un état à peu près supportable d'hostilité contenue ou de paix armée. Plus que jamais cependant, ils sentaient l'insuffisance du lien qui les unissait, et les douleurs d'un divorce réel dans une apparente union. L'amour conjugal et le bonheur du foyer sont plus nécessaires aux pauvres qu'aux riches : ceux-là n'ont pas même la consolation de pouvoir se fuir, et l'étroitesse de leur vie ne leur épargne aucune occasion

d'ajouter à toutes leurs peines l'irritation d'incessants conflits.

A force de fatigues et d'ennuis, Eugénie tomba malade. Comme on ne pouvait prendre de domestique, il fallut bien pourtant que Brafort mît la main aux choses du ménage et s'occupât de l'enfant. Il le fit donc, mais avec quelle gaucherie! si grande en vérité qu'on ne pouvait s'empêcher de la soupçonner d'être volontaire. Eugénie même, — ce n'est jamais de la part des siens qu'il faut attendre de l'indulgence, — Eugénie semblait n'avoir aucun doute à cet égard. Il ne savait rien, il ne voyait rien, pas même ce qui lui crevait les yeux, et il disait tout le temps :

— Est-ce que je fais attention à ces choses-là, moi? Est-ce que je sais à quoi ça sert? Ça ne me connaît pas. Ce sont tes affaires.

En déshabillant Maximilie, noua-t-il exprès les galons? Toujours est-il que pour les trancher, il alla chercher son sabre, ce qui fit pousser à la petite des hurlements de terreur. Aux plaintes et aux gémissements de la malade, il répondit :

— Suis-je fait pour déshabiller des marmots?

Si nous ne cherchons pas, comme on voit, à dissimuler les imperfections de notre héros, nous rappellerons du moins à ce propos que les plus grands caractères ont leurs faiblesses, et que peut-être, en cherchant bien, en trouverait-on de pareilles chez de beaux esprits.

Malgré tout, pendant cette période d'inaction forcée, Brafort passant de longues heures dans son intérieur, grâce à l'exemple d'Henri IV, la nature agit sur Brafort; et la petite Maximilie, si mal accueillie à sa naissance, eut bientôt pris le cœur de son père. Elle était, il est vrai, profondément ignorante de son crime lorsqu'elle adressait à son père son sourire naïf, ou sollicitait de monter sur ses genoux, ou prenait la main pour essayer des pas chancelants. Elle lui ressemblait, disait-on, et il ne pouvait s'empêcher d'être flatté de sa grâce et de son intelligence. Il en vint, sans vouloir l'avouer, à raffoler d'elle, et la petite Maximilie, formant déjà le dessin pervers de ne point se conformer à sa destinée de femme, prit le commandement de son père et de la maison. Il ne fallait pas toutefois que Brafort s'en aperçut, car alors, au nom des principes, il lui donnait le fouet sans miséricorde.

Pendant tout l'hiver de 1830 à 1831, la vie de Brafort se passa à chercher des protecteurs, à rédiger des suppliques et à les porter lui-même, à promener sa fille et à regarder par la fenêtre. Il n'en était pas plus heureux; et tandis que l'excès de travail écrasait et désespérait Eugénie, son oisiveté, à lui, le rongeait. Il eut, pour le distraire un peu, une haine :

En face de sa fenêtre, de l'autre côté de la rue, se trouvait une autre fenêtre, de mansarde également, ornée, les jours où il faisait beau, d'un rosier et d'une tête blonde de petit garçon, auxquels venait se joindre, de temps en temps, une figure de femme, aux traits purs et agréables, mais empreints de mélancolie.

Il sembla tout de suite à Brafort que cette figure ne lui était pas inconnue, et, à force de chercher, il se rappela : c'était dans les réunions saint-simoniennes, aux dernières séances qu'il avait suivies, — les dernières, bien assurément, car il avait été vivement choqué de voir des femmes à ces réunions, et plus encore d'y entendre proclamer la doctrine insensée de leur émancipation. C'était à dater de ce moment qu'il n'avait plus douté que le saint-simonisme ne fût une utopie folle et méprisable. — Oui! oui! c'était elle! c'était bien elle! Ah! ah! elle n'était pas fortunée, paraissait-il, bien qu'une femme de cette sorte dût avoir des ressources... Hum!... L'enfant, on le voyait bien, mais le mari?

Ses préventions ainsi éveillées, Brafort se livra aux suppositions les plus désobligeantes à l'égard de ses voisins, dont il observait les faits et gestes avec la curiosité d'un désœuvré. Ces suppositions naturellement, ou il les gardait dans sa barbe ou elles n'allaient qu'à l'oreille d'Eugénie, et la fenêtre d'en face n'en entendait rien; cependant, à côté du langage qui frappe l'oreille, il en est un autre moins précis, mais plus subtil, qui frappe le regard; en sorte que l'enfant ne fut pas longtemps à sentir que cet homme qu'il voyait là journellement l'observer d'une mine renfrognée, d'une moue dédaigneuse et d'un regard méprisant, lui était ennemi. La bienveillance n'attire pas toujours la bienveillance; mais il est sans exemple dans l'humaine espèce, que l'hostilité ne se soit point empressée de répondre à l'hostilité. Un jour donc le blondin, se trouvant à sa fenêtre en face de Brafort, d'un mouvement spontané, en le regardant, lui tira la langue.

Il est difficile de peindre l'indignation que ressentit Brafort d'un pareil outrage. Un bambin! oser se permettre!... à son égard, à lui, Jean-Baptiste Brafort, ancien négociant, garde national et père de famille! Il montra le poing à l'enfant d'un air furibond et avec des yeux flamboyants de colère. Si c'eût été dans la rue, le petit bonhomme eût assurément détalé; mais à cinquante pieds du pavé, à travers l'espace, la colère impuissante de son voisin lui parut grotesque et le fit éclater de rire. Bien plus, il fit les cornes à Brafort. Celui-ci n'y put tenir, ferma la fenêtre avec violence, et descendit quatre à quatre les escaliers.

Où allait-il? Se plaindre à la mère, au concierge, au commissaire? que sais-je? Il était furieux et par conséquent insensé. Il ne se plaignit toutefois qu'à la concierge et apprit d'elle le nom des objets de sa haine : Madame Dériblac et son fils Georges.

— Une dame bien comme il faut, quoiqu'elle ne soit pas riche, dit la bonne femme qui, en matière de consolation pour Brafort, ajouta :

— Voyez-vous, les enfants, ça aime à rire. Faut pas y faire attention.

Peut-être les lecteurs d'aujourd'hui s'étonneront-ils de rencontrer dans une loge une telle douceur de principes; il faut dire qu'en 1831 régnaient encore, dans la rue des Ursulines, certaines mœurs patriarcales, et que l'on pouvait y élever des enfants et même y avoir un chien.

Un peu déconcerté, Brafort remonta chez lui et se contenta, comme il va de soi, de faire peser sur les siens la colère qui l'étouffait. Mais ce fut le point de départ d'une guerre furieuse, acharnée, quoique sourde, entre lui et le petit Georges. Elle tourna tout au désavantage de Brafort et à la distraction de l'enfant qui, avec la légèreté de son âge, y mettait bien plus de gaieté que de malice, et dont la dignité resta neutre, tandis que celle de Brafort indignée, exaspérée, lui fit ressentir toutes les fureurs et toutes les tortures de l'amour-propre blessé.

Le voisinage de Georges lui devint un supplice. Il en vint à ne plus se mettre à la fenêtre sans un battement de cœur, de crainte d'une grimace ou d'un pied de nez, ne pouvant prendre son parti de n'avoir pas le plus haut et le dernier mot avec ce misérable *petit drôle*, comme il disait. Dédain affecté, car Brafort avait bien réellement accepté ce *petit drôle* pour adversaire, par conséquent pour égal; et tous les coups de son ennemi lui portaient au cœur. Pour pouvoir humer l'air en paix, il épia les sorties de Georges. Bien volontiers, serait-il descendu à sa suite pour le « calotter, » mais il craignait de se compromettre.

Ne pouvant « calotter » l'enfant, Brafort imagina d'insulter la mère. Il affecta de la regarder insolemment, fit sa toilette à la fenêtre, plaça, en regard du joli rosier, des vases qui n'étaient rien moins que des vases de fleurs... Madame Dériblac vit cela sans doute, mais elle ne le vit qu'une fois; son regard, fixé, — toujours avec la même expression mélancolique, tantôt en bas dans la

rue, tantôt sur le ciel ou les arbres d'un jardin voisin,— ne rencontra plus Brafort ni l'inconvenante fenêtre. Un jour qu'elle surprit Georges clouant au volet la caricature gigantesque de Brafort, ornée d'oreilles d'âne, elle gronda l'enfant et lui fit retirer le fusain. Cela n'empêchait pas Brafort de déclarer qu'un pareil enfant, élevé par une pareille femme, ne pouvait être qu'un petit serpent qu'il eût fallu écraser dans l'œuf.

Un jour que Brafort se promenait dans la grande allée de l'Observatoire, sous les marronniers dont la majesté tranquille était loin,— alors que l'éclat de rire de Strasbourg n'avait pas encore retenti, — de prévoir les dévastations impériales, il s'aperçut que la tête d'un des petits marronniers plantés le long de la pépinière s'agitait d'une façon insolite, comme si, dans un accès de générosité, le jeune arbre avait voulu se dépouiller de ses fruits, pour en gratifier cinq ou six petites têtes blondes ou brunettes qui, rangées autour de l'arbre, fondaient, avec des cris de joie, sur chaque beau marron tombant sur le sol.

Brafort, connaissant l'axiome : Pas d'effet sans cause, devina aisément, au milieu de l'arbre, un perturbateur de l'ordre public, et s'approcha. Effectivement, dès qu'il fut au pied du marronnier, deux jambes minces, vêtues de bas chinés, et surmontées d'un pantalon court, lui apparurent. C'était évidemment un de ces bandits qui vivent dans l'ignorance préméditée du code, des règlements, des clôtures et des actes notariés, et s'imaginent volontiers que les marrons, tous les marrons de la terre, sont en ce monde pour le seul bonheur des enfants. Prétention impertinente et que Brafort ne pouvait souffrir, lui qui estimait qu'un enfant ne doit avoir absolument aucun avis personnel, et que son rôle unique est d'accepter et mettre en pratique les sages leçons que lui inculquent les auteurs de ses jours. Il leva donc la tête vers le délinquant et, d'une voix terrible :

— Veux-tu te dépêcher de descendre, petit polisson !

— Est-ce que ça vous regarde, vous? répondit une petite voix au timbre clair et railleur. Allons, vous autres, dépêchez-vous, il est temps !

Et l'arbre reçut une secousse nouvelle qui donna lieu à une pluie nouvelle de marrons ; après quoi, l'auteur de cette infraction pendable à la police des jardins entoura de ses jambes le tronc du marronnier, et serait arrivé par terre en moins d'une demi-minute, si une rude et large main ne l'eût retenu au milieu de cette descente. Brafort et son prisonnier s'envisagèrent. Dieux justes ! c'était le bandit, l'ennemi de la fenêtre, Georges Dériblac ? Brafort en eut un tel saisissement à la fois de joie et de rage, qu'il faillit le lâcher.

— Tiens ! c'est lui ! s'écria l'enfant, conservant dans cette position critique son audace et son ton railleur. C't'aventure ! Mon bon, j'n'avais jamais vu ta balle de si près. Tu n'es pas beau ! Ah ça ! tu vas me lâcher, dis donc, ajouta-t-il d'un air menaçant et en lançant à Brafort un coup de poing qui, pour être donné par un bras de sept ou huit ans, n'en eut pas moins été rude.

Mais Brafort l'esquiva et, maintenant d'une seule main les deux jambes de son captif, il lui saisit de l'autre une oreille. Son cœur bondissait de joie, il triomphait enfin.

L'humanité, tout le prouve, en général du moins, ne naît pas héroïque. En face de ce conflit, la petite troupe amie des marrons avait fui, laissant son brave chef aux mains d'un géant. Une ou deux petites filles seulement, bien avisées, avaient couru avertir la mère de Georges du péril où était son fils, et juste au moment où Brafort saisissait l'oreille du petit garçon qui, se voyant hors d'état de résister, appelait à l'aide une femme vêtue de noir, imposante, et pâle d'indignation, se dressait en tiers dans ce débat et s'écriait :

— Laissez mon enfant, ne le touchez pas !

Ces mots étaient prononcés d'une intonation puissante, si puissante qu'elle détendit les muscles de Brafort, comme eut pu le faire la main d'un hercule; Georges sentant la serre de son ennemi se relâcher, se dégagea entièrement et sauta par terre. Ils se trouvèrent donc tous trois en présence: le petit garçon irrité de sa défaite, la mère indignée, et Brafort déconcerté un instant, mais qui venait de reprendre toute sa morgue et tout son aplomb. Aussi, quand madame Dériblac lui demanda de quel droit il portait la main sur son fils, répondit-il d'un ton superbe:

— Du droit, madame, de tout ami de l'ordre public, et qui entend le défendre contre les polissons et dévastateurs ! Votre fils est un garçon fort mal élevé...

— Serait-ce pour cela, monsieur, que vous croiriez devoir lui donner des leçons de brutalité et d'impertinence? Ni l'éducation que reçoit mon fils, ni les escapades qu'il peut commettre, ne vous concernent en quoi que ce soit. Vous n'êtes pas gardien du Luxembourg.

Les promeneurs s'amassaient autour d'eux. Cette femme, l'insolente créature ! ne semblait-elle pas avoir sur Brafort l'avantage des manières, du raisonnement et de la parole? Il en devint cramoisi, jusqu'aux cheveux, et s'écria qu'il était citoyen, que l'ordre le concernait, et qu'il saurait mettre à la raison les femmes effrontées aussi bien que les gamins. Quelques voix murmurèrent. Madame Dériblac reprit :

— Comme vous n'êtes pas le gardien, vous n'avez à jouer ici d'autre rôle que celui d'insulteur et de dénonciateur. A votre aise ! ajouta-t-elle avec un geste de mépris, et, emmenant son enfant, elle tourna le dos à Brafort.

Quelques assistants dirent qu'elle avait tort, qu'elle aurait dû gronder son enfant ; d'autres blâmèrent Brafort, et lui, furieux, outré de se voir tenir tête par une femme, et quelle femme ! une rêveuse d'émancipation, oublieuse de la modestie de son sexe, s'emporta jusqu'à la suivre en continuant de déblatérer contre elle, et en assurant qu'elle ne ferait jamais de son fils qu'un mauvais sujet. Madame Dériblac ne retourna point la tête; mais Georges, moins patient, ou plutôt moins dédaigneux, d'un air de conviction profonde et l'insulte amère, lança l'épithète de vieux sot !

Brafort avait une canne à la main. Il la leva et faillit courir sur l'enfant ; mais une voix se fit entendre près de lui :

— Modérez-vous ! monsieur, modérez-vous ! Le bon droit ne suffit plus au temps où nous sommes. Ah ! si c'était encore sous le grand Napoléon ! Les pékins n'avaient pas alors la parole si haut, et surtout pareille espèce. Je vous aurais envoyé ça coucher en prison.

Celui qui parlait ainsi était un vieillard mince et raide, enveloppé d'une longue redingote, cravaté d'un haut col, et portant le ruban rouge à la boutonnière.

— Oui, reprit-il, voici les mœurs de la jeunesse actuelle ! Ah ! ah ! ah !...

— Monsieur, répliqua Brafort en le saluant, c'est une véritable honte. Si j'étais le gouvernement, j'ôterais à cette femme l'éducation de son fils dans les vingt-quatre heures. Est-ce qu'une femme d'ailleurs peut élever un garçon? Ah! monsieur, il y a bien des lois à faire pour que tout soit à sa place dans la société.

— Monsieur, j'ai eu l'honneur de servir sous le grand Napoléon. Je suis colonel. (Brafort salua de nouveau). Ah ! j'en ai taloché dans le temps de la marmaille, et il n'eut pas fallu que les mères vinssent me chanter la moindre raison là-dessus. La jeunesse doit être menée militairement, oui, monsieur; et il n'y a pas d'autre moyen d'avoir des citoyens bien disciplinés.

— Monsieur, c'est précisément ce que j'ai toujours pensé. Vous me comblez de joie d'entrer ainsi dans mes sentiments. Oui, la jeunesse doit être élevé dans le respect de tout et surtout de l'âge. Un enfant qui se permet de répliquer à un homme, devrait être fouetté

en pleine rue; et une femme, capable comme celle-ci de tenir tête à un homme en public, je vous l'enverrais à Saint-Lazare sans hésiter. Quand j'étais petit, et bien que je fusse raisonnable, mon père, qui m'aimait beaucoup, me donnait le fouet pour un oui ou pour un non. Je lui en sais gré; car c'est ainsi qu'on forme les enfants à l'obéissance, tandis que maintenant un morveux croit avoir des droits et se mêle de raisonner. Où allons-nous?

— Nous allons à l'abîme! dit le vieillard d'une voix caverneuse. Du temps de l'antiquité, c'étaient les vieillards qui régnaient dans les conseils. A présent, l'on peut être député à trente ans, et ce sont les avocats qui nous mènent.

Ils continuèrent ainsi pendant une grande heure et se quittèrent enchantés l'un de l'autre. Le lendemain, ils se retrouvèrent et prirent l'habitude de se rencontrer. De communs souvenirs militaires et la conformité de leurs idées les lièrent d'une amitié quelque peu hautaine et protectrice de la part du vieux colonel, respectueuse du côté de Brafort. Celui-ci trouvait bien que le colonel allait un peu loin en considérant les hommes de trente ans comme des échappés de nourrice; il ne partageait pas non plus le mépris du vieux militaire pour la monarchie bourgeoise; mais le rang et l'âge de son interlocuteur lui inspiraient trop de déférence pour qu'il osât le contredire. Cette déférence gagna promptement le cœur du colonel, qui avait besoin d'un auditeur bénévole; il fut bientôt au courant des affaires de Brafort, et, désireux tout ensemble de lui être utile et de lui prouver ses hautes relations, il obtint pour lui près du ministre de la guerre une chaude recommandation.

Le récit de cette entrevue de Brafort avec le ministre nous a été fait vingt fois.

Son Excellence était un homme de petite taille (Brafort, qui n'avait jamais vu le ministre, en fut étonné); mais il avait un grand air assurément. Il était enveloppé d'une robe de chambre à ramages, chaussé de pantoufles brodées... Il se balançait dans son fauteuil et tournait entre ses doigts un couteau à papier... Son front était chauve, ses cheveux grisonnants, etc., etc. Se tournant vers Brafort, qui le saluait jusqu'à terre, il se prit à sourire et dit:

— Eh bien, monsieur, que me voulez-vous?

Brafort était fort ému de se trouver en présence d'un si grand homme; il avouait s'être embrouillé dans une phrase, qu'il avait pourtant soigneusement préparée, où il parlait des rigueurs de la fortune, de tout bien perdu fors l'honneur, et du désir qu'il éprouvait de se vouer désormais au service d'un gouvernement tutélaire qui...

Le ministre, heureusement, dut s'apercevoir assez peu de cet embarras; car, ayant pris les lettres et certificats que Brafort lui apportait, il se mit à les parcourir sans écouter. Ensuite il arrêta sur le solliciteur un regard... perçant, le regard enfin d'un homme supérieur, et dit:

— C'est bien, monsieur; vous êtes un ancien soldat, un homme d'ordre. Que désirez-vous?

— Etre utile au gouvernement dont vous êtes, monseigneur, une des lumières et...

Brafort s'arrêta interdit en voyant le ministre hausser les épaules.

— Je demande de quoi vous êtes capable?

Brafort mit en avant ses études classiques; mais le ministre l'interrompit de nouveau:

— Nous regorgeons d'employés. Vous avez fait la guerre d'Espagne?

— Oui, monseigneur.

— Une des erreurs du gouvernement déchu.

— Ah! monseigneur! Ce n'est pas moi... J'en avais le pressentiment.

Le ministre sourit:

— J'en suis persuadé mais votre devoir était d'obéir. Eh bien, monsieur, l'on verra à vous employer. Le roi a besoin de serviteurs énergiques et dévoués. Déjà de nouvelles factions s'agitent. Or, vous le savez, l'ordre est la condition suprême de l'existence des sociétés. Le devoir du gouvernement est donc de réprimer les mouvements subversifs et les aspirations insensées. Il compte pour l'aider dans cette noble entreprise sur le concours de tous les hommes sérieux et honnêtes, qui sentent les dangers de la licence et qui veulent la prospérité de l'Etat et des affaires dans la paix.

Ce petit discours débité, Son Excellence fit un geste qui indiquait la fin de l'audience. Profondément ému de la confiance que lui témoignait un aussi grand personnage, Brafort protesta de son dévouement et de sa reconnaissance. Puis il sortit à reculons, butta contre la porte, et se perdit dans les corridors. Enfin il trouva la cour, la traversa presque sans toucher terre, et arriva chez lui encore tout étourdi.

— Eh bien? demanda Eugénie, saisie d'espérance, en le voyant se jeter sur une chaise, de l'air d'un homme à qui il vient d'arriver de grandes choses.

— Il y a que... je vais être nommé... je ne sais quoi...

— Comment?

— Non, je ne sais; le ministre ne m'a pas dit, mais certainement à un poste honorable, et peut-être important. Le gouvernement a besoin de moi! Son Excellence a daigné me faire des confidences... Suffit! cela ne regarde que lui et moi. Il a vu qui j'étais. Je lui ai dit qu'il pouvait compter sur moi. J'étais chaudement recommandé, tout va bien!

Il exaltait de joie, et pendant huit jours se creusa la tête pour deviner à quel poste la confiance du ministre l'appellerait. Brafort fit comme nous faisons tous en pareil cas: de suppositions en suppositions, il extravagua. Pourquoi pas surveillant de quelque fort, de quelque place d'armes, ou comptable de quelque administration, ou intendant d'un château royal? Après avoir bâti nombre de châteaux en Espagne, les deux époux firent plus réellement des emplettes dont ils s'étaient privés jusque-là. Maximilie eut une belle poupée, apportée par son père, et à propos de laquelle Eugénie ne gronda que pour la forme. Enfin arriva une lettre au cachet ministériel. Brafort l'ouvrit en tremblant, lut, pâlit, se frotta les yeux et laissa tomber ses mains sur ses genoux, tandis que la lettre glissait par terre. Eugénie la ramassa, mais il la lui arracha des mains, la mit dans sa poche, et se mit à se promener de long en large, les mains derrière le dos, abîmé dans de majestueuses réflexions, observé d'un œil inquiet par sa femme. Elle sut enfin la vérité; ni administration, ni château royal; Brafort était nommé maréchal des logis dans la garde municipale, aux appointements de mille quatre cents francs par an.

Quelques jours auparavant, saisis de craintes en présence de la faible somme qui leur restait, ils eussent accepté cela comme un secours; mais après le rêve qu'ils avaient fait, le réveil fut dur. Toutefois Brafort, que le colonel d'ailleurs sermonna, prit le parti d'accepter.

— Après tout, dit-il à Eugénie, c'est une plus fonction que tu ne crois. On défend la société; on assure l'ordre. Le ministre me connaît, je suis instruit; j'aurai de l'avancement.

— C'est bien la peine d'avoir appris le latin, dit Eugénie.

— Sois tranquille. Le latin, il est vrai, ne sert à rien par lui-même; mais il sert à montrer qu'on a fait ses classes, et ça ne me nuira pas. Et pourquoi ne pourrais-je pas arriver à être colonel, moi aussi? Je ne demande qu'à me distinguer; le gouvernement saura bien vite qu'il peut compter sur moi. Enfin, le ministre désire que j'accepte, je l'ai bien vu, et c'est ce qui me décide.

Au nombre des obligations de Brafort, était celle d'habiter la caserne, rue Mouffetard. Et malheureusement comme il n'y avait, en ce moment aucun logement

de famille vacant, il devait rester séparé, pendant quelque temps, de sa femme et de sa fille. Ce fut ce qui le chagrina davantage. Ses idées sur les femmes et le mariage lui faisaient craindre vivement les conséquences d'une telle séparation. Il était bien entendu que madame Brafort ne pouvait être que la vertu même; mais... quand on a lu tous les contes grivois dont la littérature française est enrichie, et qu'on a trompé soi-même un ou deux maris, il est difficile en pareil cas de ne point connaître l'inquiétude, surtout quand l'amour conjugal ne s'affirme guère que par la contradiction. Que faire cependant quand l'avenir prochain se montre sous la forme d'une bourse vide et de besoins nombreux?

Malgré tout cela, quand Brafort eut pris son parti, il ne laissa pas de trouver de grands charmes dans sa fonction. Un bel uniforme! un grand sabre! et gardien de l'ordre! et quelques hommes à commander! Au fond, sauf la modicité des appointements, c'était tout à fait sa vocation, et il se sentit relevé de cent coudées. Maintenant il pouvait tirer impunément l'oreille du petit Georges s'il le rencontrait, et traiter de haut les gens: il représentait l'autorité!

Il devint superbe de majesté, magnifique, immense. Partout où son service le plaça, que ce fût au théâtre, dans la rue, dans les bals officiels, ou bien dans le plus haut exercice de ses fonctions, c'est-à-dire empoignant un coupable, il ajouta, par sa belle tenue, soit à la solennité de la fête ou du monument, soit au prestige de la justice. Il trouva dans l'accomplissement de ses devoirs des joies profondes. Le commandement et l'obéissance étant pour lui les deux faces corrélatives de l'ordre social, entre ses supérieurs qu'il servait aveuglément, dont il méritait la faveur et obtenait les éloges, et le troupeau vulgaire des individualités sans mandat qu'il régentait, ses satisfactions étaient complètes, sa vie était pleine. En toute occasion où il avait à déployer son autorité, il en savourait le plaisir au fond et à la surface, d'ensemble et jusque dans les plus minces détails. Toujours solennel, parfois terrible, il savait cependant être bon, à la manière des grands, avec générosité, de haut, daignant se courber; il permettait débonnairement à Maximilie de toucher la poignée de son grand sabre, et lui disait d'une grosse voix, en souriant dans sa barbe:

— C'est pour punir les méchants!

Implacable en effet envers les malfaiteurs (tout prévenu en était un à ses yeux), le front de Brafort, son air, toute son attitude, reproduisait pour eux, en caractères différents, l'inscription que met Dante à la porte de l'enfer. C'est qu'il sentait toute l'importance de son rôle. Ne procédait-il pas dans l'ordre céleste, de Némésis et de Jehovah, comme, dans l'ordre terrestre, du pouvoir royal? Comme il n'y a point deux natures dans l'humanité, pour que des hommes soient investis du droit d'en conduire d'autres, il leur faut en effet une grâce surnaturelle, cette délégation divine dont les lettres et patentes se retrouvent à l'origine de toutes les sociétés. Or, à quelque degré que cette délégation soit transmise, elle sépare toujours profondément l'être élu de celui qu'il est appelé à conduire; et c'est ce qui explique bien naturellement ces façons hautaines et ces procédés sommaires dont nous avons en ce siècle assez peu de bon sens pour nous fâcher. Brafort se respectait donc profondément. A l'égard de toute personne du vulgaire, il était rogue jusque dans ses politesses, et, lorsqu'il voulait être tout à fait aimable, il se montrait paternel. En revanche, auprès de ses chefs et de tout membre de l'autorité, il était humble, respectueux, obséquieux même, et cependant sans bassesse, parce qu'il agissait ainsi par conviction, non par intérêt.

Son zèle n'était point affecté, mais ardent et infatigable; il était vraiment propre à de grandes choses, et il eût pu tout aussi bien occuper de hauts emplois, qui n'eussent exigé que les saines traditions et de l'énergie. Surveillant, empoignant, soutenant partout de son mieux l'ordre et le gouvernement, il lui arriva même, si on doit l'en croire, de dépister un complot, découverte qui eût dû faire sa fortune, mais dont tout l'honneur et les bénéfices, — jusqu'à son dernier jour, il s'en plaignit amèrement, — lui furent arrachés par ses supérieurs.

Ses satisfactions restèrent donc purement morales, toutes de conscience, et, bien qu'elles le rendissent heureux, il n'en éprouvait pas moins le vif regret de penser que Maximilie n'aurait pas de dot, le traitement de garde municipal ne se prêtant nullement aux économies. Eugénie ne s'en tourmentait pas moins, et d'ailleurs ne pouvait se résigner à cette vie de travail sans trêve et de privations. Elle prit un grand parti, qu'elle roulait en elle-même depuis longtemps: c'était d'aller voir Maxime.

L'abandon de celui-ci avait été pour Brafort une vive douleur, et il avait toujours refusé de s'adresser à lui de nouveau, malgré les incitations de sa femme; car il ne pouvait consentir à arracher par importunité ce qu'il eût voulu ne devoir qu'à l'affection. S'il est une âme humaine qui n'eût jamais une délicatesse, c'est que jamais elle n'aime.

Pour Eugénie, elle n'avait pas les mêmes motifs, et elle en avait d'autres pour conserver de Maxime un très-agréable souvenir. Ce beau jeune homme, si élégant, si séduisant et si distingué, avait bien voulu s'apercevoir qu'elle avait vingt ans, un jolie figure et de la tristesse; et il l'avait témoigné par des attentions, des regards, des riens... mais qui avaient profondément touché la jeune femme, si peu habituée à des égards délicats. Aussi ne pouvait-elle se résoudre à condamner Maxime, ni renoncer à ce rêve qu'elle avait fait de lui devoir leur salut et l'avenir de Maximilie.

Un jour donc du printemps de 1832, elle mit une robe de soie et un châle de crêpe de Chine, restes de ses anciens atours, se coiffa d'un chapeau frais et coquet, économisé depuis deux mois sur les achats du ménage, confia sa fille à une voisine, prit l'omnibus, descendit aux abords de la rue Saint-Honoré, où habitait Maxime, et se dirigea d'un pas fébrile vers la demeure du jeune chef de division, qu'elle s'était fait indiquer exactement.

Il était environ midi; mais madame Brafort pensait bien que c'était l'heure la plus favorable pour trouver chez lui un homme du monde. Elle avait tout prévu, et portait dans sa bourse le reste de ses économies secrètes, une pièce de dix francs, qu'elle remit au valet de chambre, en le priant d'une voix tremblante d'annoncer à son maître qu'une dame désirait beaucoup lui parler.

Ce que femme veut, Dieu le veut, proverbe assez vrai, parce que la volonté d'une femme, ayant à renverser plus d'obstacles, n'arrive au grand jour de l'acte, que déjà fortement trempée par la résistance ou naturellement pourvue d'une robuste constitution.

— Une jeune femme, monsieur, dit le valet; elle est jolie et paraît émue. Ce n'est aucune des femmes que voit monsieur.

— Bon, une solliciteuse, dit Maxime en haussant les épaules. Cependant, comme les solliciteuses excitaient son intérêt ou sa curiosité beaucoup plus que les solliciteurs, il fit prier l'inconnue de l'attendre et acheva de s'habiller.

Pendant ce temps, Eugénie cherchait à se remettre et cherchait les phrases qu'elle allait dire. C'était la première fois qu'elle osait agir par elle-même et se présenter seule, et puis Maxime l'avait toujours fort intimidée. Les élégances du petit parloir où elle se trouvait étaient loin de la rassurer, et la pénétrait d'une crainte respectueuse; son éducation et son caractère la rendait très-propre à subir ce prestige qu'a le luxe des grands pour la multitude, et elle s'avouait avec découragement qu'il était bien simple qu'un homme de tant de valeur et qui

possédait de si belles choses, eût oublié les humble Brafort.

En voyant entrer Maxime, plus majestueux qu'auparavant, et aussi beau garçon que jamais, Eugénie se leva, toute rougissante, et ne put trouver un mot. Au premier abord, Maxime ne l'avait pas reconnue; mais, au second coup d'œil, il fit une exclamation :

— Et quoi ! c'est vous, chère madame!

Et il lui prit les mains et les serra dans les siennes.

— Et ce cher Brafort? et ma filleule? Ah! quel coupable je suis! si vous saviez!...

Cependant, tout en s'avouant coupable avec autant d'aisance que s'il ne l'eût pas été, il s'assit près d'Eugénie, sur la causeuse, et, en lui parlant un peu du bout des lèvres, il attachait sur elle un regard qui, pour être investigateur, n'en était pas moins caressant. Toutes les femmes lui inspirait tant d'intérêt! Et puis il trouvait madame Brafort considérablement embellie. En effet, bien qu'elle eût conservé l'éclat de vie et l'admirable fraîcheur de ses vingt ans, le chagrin l'avait idéalisée et pâlie; sa taille, assouplie par le travail, s'était à la fois dégagée des lourdeurs de la maternité et des empâtements de l'oisiveté bourgeoise. Enfin la petite pensionnaire, mal déniaisée par le mariage, avait acquis ce charme indéfinissable que donne l'épreuve, et qui fait l'être complet, parce qu'il a compris et souffert; une sensitivité vibrante, une grâce rêveuse, donnaient aux lignes de son corps je ne sais quelle volupté, à ses yeux plus de feux, en même temps que plus de langueur, à son teint plus de transparences et des colorations plus changeantes. Dans la jeunesse, la souffrance même a sa floraison.

Les hommes *qui aiment les femmes* ont pour elles un grand prestige: c'est l'impression même qu'ils éprouvent et qu'elles sentent sincère, — qui l'est en effet tant qu'elle dure.—Sous le regard de Maxime, après en avoir saisi le sens, Eugénie baissait les yeux, plus troublée que jamais, confuse, mais par-dessus tout heureuse; car elle ne désirait rien aussi vivement que de paraître aimable aux yeux d'un tel juge. Elle n'avait encore pu lui répondre que par des paroles entrecoupées.

— Que vous êtes bonne, chère madame, de ne pas m'avoir oublié! Comment puis-je vous expliquer... Hélas! je ne m'appartiens plus... les affaires publiques... Et pourtant je songeais souvent à vous. Mais vous ne me croirez pas... me croirez-vous?...

Il reprit sa main et attacha sur elle son regard fascinateur. Elle balbutia qu'elle serait heureuse de le croire, que son mari...

— Ah! ce cher Brafort. Eh bien, qu'est-il devenu? Que fait-il? Je ne le vois plus. Il a sans doute une occupation ?

— Depuis cinq mois, il est garde municipal, répondit Eugénie.

Maxime fit un soubresaut.

— Garde municipal! quelle idée! Mais c'est impossible! Quoi! vous en étiez réduits à... Ah! mais il fallait venir me trouver plus tôt, mais cela n'a pas le sens commun!

— Mon mari vous avait écrit...

— Sans doute, mais qu'est-ce qu'une lettre? On revient à la charge, on parle soi-même, on dit ce qui en est. Moi, ne le voyant pas, j'ai dû croire qu'il était casé. Ainsi vous pensiez... Mais, en vérité, on ne se conduit pas ainsi avec ses amis. C'est tout bonnement absurde!

Evidemment, ce sont eux qui avaient eu tort. Eugénie le sentit et baissa la tête.

— Non, vraiment Brafort... je ne lui pardonnerai jamais cela; car vous avez souffert de sa susceptibilité, de sa folie, chère madame. Vous avez pâli, vous êtes devenue... cent fois plus charmante! vrai! Mais on voit en vous non pas les traces, oh! non, l'impression de la fatigue; ces doux yeux ont versé des larmes! Oh! mais je suis indigné!...

Il se pencha sur la main de madame Brafort et la baisa, puis il releva sur elle des regards si doux !....

C'est à elle qu'il parlait ainsi, lui, ce charmeur, ce héros d'élégance et d'esprit, monsieur Maxime, à elle comme à une femme aimée, en vérité! Eugénie se vit incapable de cacher son trouble; elle balbutia, rougit en s'entendant balbutier, pâlit en se sentant rougir, et se tut, presque suffoquée.

— Vous du moins, reprit-il, vous avez eu confiance en moi; vous êtes venue! Oh! merci, merci! chère... madame!

De nouveau, il couvrit de ses baisers la main de la jeune femme. Celle-ci, folle d'un tel rêve, éperdue tout à la fois de joie, d'orgueil, de remords, voulut se lever et, doucement retenue par lui, fondit en larmes en s'écriant :

— C'est pour Maximilie que je suis venue!

Maxime se retira d'un pouce.

— Ah! oui, dit-il en passant la main dans ses cheveux et d'un air rêveur, Maximilie! Elle doit être fort intéressante à présent?

— Elle marche, elle court, elle babille; c'est un petit ange! Ah! si vous la voyiez!... Mais, hélas! quel avenir! sans fortune! ma pauvre enfant!

Et les larmes d'Eugénie recommencèrent.

— Ne vous désolez pas ainsi. Voyons, je suis là, moi! Je vous promets que nous changerons votre sort. Voyons, ne pleurez pas! enfant que vous êtes... Oh! pleurer ainsi. Je ne puis pas souffrir de voir pleurer une femme, moi. Calmez-vous. Je ferai pour vous tout ce qu'il faudra. Voyons, ne pleurez plus, chère amie.

Il passa le bras autour de la taille de la jeune femme et, comme on console un enfant, il posa les lèvres sur son front. Si Eugénie eût été capable de dominer la situation, d'un mot railleur et digne, accompagné d'un sourire, elle eût remis à sa place l'ami de son mari, et donné à cette scène une interprétation acceptable; son trouble et sa frayeur lui donnèrent au contraire le pire caractère qu'elle pût avoir. Elle se leva, comme pour fuir, en murmurant:

— Ah! monsieur Maxime!

Maxime lui-même eut pitié de l'émoi de la jeune femme; se levant aussi, du geste, il la retint à sa place et fit quelques tours dans la chambre. En tournant le dos à Eugénie, il eut un sourire railleur pour son propre entraînement, et haussa les épaules.

Maxime se livrait parfois à des combinaisons ardentes; à de longs débats de conscience, jamais. Ces angoisses, ces scrupules, ces inquiétudes que connaissent les esprits timorés, lui étaient complétement étrangers. Dans une situation morale difficile, il se tirait d'affaire à l'égard de lui-même, soit par une banalité philosophique, soit par un bon mot humoristique, suivant son secret désir. Au fond, la secrète mesure de sa conduite, c'était l'opinion; non pas qu'il la respectât; il en tenait compte, voilà tout. Sa conduite à l'égard de madame Brafort n'avait eu rien de prémédité; elle était le résultat de son humeur du matin, de ce tête-à-tête imprévu, de la petite surprise agréable qu'il avait eue en trouvant madame Brafort plus jolie, partant plus intéressante qu'auparavant.

Ces deux pensées se choquèrent en lui : — Ah bah! vais-je donc trahir ce bon Brafort? — Et puis : — Pauvre petite femme! elle mérite bien d'être un peu désennuyée! — Et d'autres idées corollaires de ces deux-là, qui amenèrent le sourire sur ses lèvres. Mais, tout compte fait, il avait bien autre chose à faire. Il jeta du coin de l'œil un regard sur la jeune femme, qui, ployée sur la causeuse, frémissante, rêveuse, était vraiment charmante ainsi. — Allons! il l'obligerait certainement sans retour; il faut être vertueux, quand on n'a pas le temps de ne pas l'être.

Il revint souriant vers madame Brafort.

Elle, tremblante encore et toute confuse, en le voyant se rapprocher d'elle, se leva. Elle voulait partir; elle le voulait fermement, bien vite; ce boudoir l'étouffait, et Maxime lui faisait peur. Mais auparavant, il lui fallai

dire un dernier mot, s'expliquer un peu. D'un ton précipité, d'une voix altérée :

— Vous trouvez sans doute ma démarche bien hardie, monsieur Maxime, d'autant mieux que je suis venue sans en parler à mon mari ; mais notre position est si précaire et si dure... et quand je songe à ma fille... vous comprenez.

Maxime regardait Eugénie en souriant doucement :

— Certainement, dit-il, je vous comprends; vous avez bien fait, chère madame, et je vais beaucoup songer à vous.

Cette phrase à double entente, de l'air et du ton dont elle fut prononcée, évidemment signifiait : A vous seule.

Elle reprit en rougissant :

— Oui, si vous pouviez procurer à mon mari une place un peu plus lucrative...

— Je le ferai dès la première occasion, croyez-le bien; et puis j'irai voir Brafort, lui faire des reproches. Qu'il vienne aussi me voir. On n'abandonne pas ainsi ses amis.

— Que vous êtes bon! dit Eugénie. Merci mille fois.

Et elle se retira en lui faisant une révérence un peu gauche, mais qui accusa sous son châle une cambrure parfaite. Il la suivit des yeux en disant :

— Et quand vous aurez des ordres à me donner, chère madame, à cette heure, j'y suis toujours.

Il l'accompagna jusqu'à la porte du second, salua, et lui baisa encore la main en protestant de son dévouement, et en la chargeant d'embrasser pour lui sa filleule.

Eugénie se trouva dans la rue, la tête étourdie, le cœur agité, confuse, étonnée, indécise.

— Il est bon, très-bon, se dit-elle enfin; nous avons eu tort de douter de lui.

Ce fut comme une déclaration officielle qu'elle se fit à elle-même, et sous laquelle elle abrita les souvenirs de cette entrevue, et mille pensées plus furtives qu'elle écartait, mais qui revenaient malgré elle l'obséder et l'émouvoir. Il était bon, soit; mais il était aussi bien séduisant, on ne saurait le nier, et à quoi bon? Il ferait un jour le bonheur d'une femme. Peut-être avait-il une maîtresse! Assurément l'amour d'un tel homme devait offrir des délices incomparables. Comme il lui avait parlé! Comme il l'avait regardée! Oh! ce n'est pas que... mais...

A Dieu ne plaise qu'on puisse croire que la vertu de madame Brafort ait le moins du monde fléchi dans cette affaire. Non, certes. Pour de simples pensées, il ne faut pas être rigoureux. Celui qui a dit que la société serait impossible si les cœurs des hommes étaient transparents, a dit une vérité sûre. Entre la pensée qui se parle et celle qui s'agite au for intérieur, il y a un abîme; l'appareil vocal est un alambic. Un chroniqueur qui userait complétement du pouvoir qu'il possède de connaître et de raconter les secrètes pensées serait déclaré choquant. Nous ne relevons ici des pensées de madame Brafort que les plus inévitables; on le reconnaîtra, si l'on veut bien n'y pas mettre de pruderie. Les rêves d'amour, naturels à l'être humain, à la femme surtout, dans l'état actuel des choses, pour être interrompus par le mariage, n'en sont pas supprimés; et tant que le mariage, au lieu de les satisfaire, ne fera que les décevoir, il n'en existeront qu'avec plus de force en dehors de lui, contre lui; ils seront ses ennemis, au lieu d'être ses auxiliaires.

Eugénie était une si honnête femme qu'elle eut même un instant la pensée de parler à son mari de son entrevue avec Maxime; mais ensuite elle pensa qu'il ne pourrait lui pardonner cette audace, d'avoir fait pareille démarche sans le consulter. Ce fut donc la faute de Brafort lui-même s'il ne fut pas du secret.

De même, et malgré son ardent désir d'activer les bonnes dispositions de Maxime, elle ne retourna point chez lui, comme il l'y avait invitée. Ce fut Maxime lui-même qui vint quelques jours après. Il apportait l'offre d'une place et des bonbons à Maximilie. Il fut amical, charmant. Il exprima le regret de ne pas trouver Brafort, qui naturellement était de service. L'étroitesse et la pauvreté du logement l'affligèrent; son regard le dit, ce regard si éloquent et si doux! Bien heureusement, il se trouvait qu'on allait sortir et que la petite avait de la toilette, — la mère aussi; — Maxime resta près d'une heure. Une heure! un tel homme, dont le temps était si précieux! Et il n'eut pas l'air de s'ennuyer. Il amusa la petite et la trouva charmante, et il fit causer Eugénie comme jamais elle n'avait causé de sa vie, car elle-même ignorait qu'elle pût s'exprimer si facilement, et elle ne le pouvait ainsi réellement qu'avec lui, car il s'intéressait à des choses dont les autres n'avaient nul souci. Elle était le soir toute heureuse. Brafort vint, et elle se mit à lui raconter la visite de Maxime, à peu près dans tous ses détails, et avec une intarissable abondance. Il écoutait, regrettant de n'avoir pas été là, faisant encore le bourru à la surface, mais profondément touché du retour de son idole.

— Enfin, dit-elle, il croit pouvoir t'assurer une place. Il faut que tu dises si elle te convient, et il fera les démarches; mais elle te convient, j'en suis sûre, puisque ce serait une place de trois mille francs.

— Laquelle? demanda Brafort.

— Quelque chose comme caissier, administrateur, que sais-je? d'un nouveau chemin de fer très-curieux, qu'ils vont faire à Saint-Germain.

Brafort se leva d'un bond qui faillit défoncer le plafond de la mansarde.

— Le chemin de fer de Saint-Germain! cria-t-il. Est-ce Dieu possible? Serait-il venu se moquer de nous?

— Quelle idée! s'écria Eugénie indignée. Et pourquoi pas le chemin de fer de Saint-Germain?

— Une chose fantastique! une idée creuse! une billevesée! Faire marcher des voitures sans chevaux! Cela s'est-il jamais vu? ça se comprend-il? Un conte à dormir debout, enfin des bêtises, une chose qui n'a pas le sens commun et dont tout le monde fait des gorges chaudes. Et c'est cela que Maxime vient me proposer? Voilà qui est dur!

Il était rouge et désespéré. Eugénie se hâta de dire :

— Eh bien, tout le monde a peut-être tort, car monsieur Maxime, — il n'est pas capable de nous faire une mauvaise plaisanterie; ce serait bien mal à toi de le croire, — monsieur Maxime a mis là-dedans de l'argent, beaucoup d'argent; il est, m'a-t-il dit, actionnaire, et il assure que ce sera une belle chose, une très-belle chose!

— Je serais trop malheureux de croire qu'il y a mis de la mauvaise volonté; mais j'avoue qu'avec tout son esprit, je ne puis comprendre qu'il ait pu donné là-dedans. Mets-toi bien dans l'idée, Eugénie, que ce chemin de fer est une chose jugée par tous les gens de bon sens, et encore mieux par des savants, des hommes célèbres, qui ont déclaré que c'était une vraie folie, quoi! Va parler de ça à monsieur Thiers. Ça ne peut pas marcher, on l'a prouvé par des chiffres. Si ça pouvait marcher, ça serait un casse-cou, et le gouvernement serait responsable des malheurs... Mais ça ne peut pas marcher, c'est prouvé. Les voyageurs seront obligés de s'atteler pour aider à monter les pentes, et ces chaudières qui coûtent un prix fou, elles ne pourront servir peut-être qu'à faire de la soupe aux armées.

— Monsieur Maxime dit que ça va très-bien en Angleterre.

— En Angleterre, ce n'est pas une raison. La France et l'Angleterre ont un génie tout différent. Ah! ça vient d'Angleterre? Eh bien, c'est pour cela que je m'en défie encore plus. Ça serait joli, si j'allais donner ma démission pour une chose pareille. Non, non; je suis gardien de l'ordre; c'est un sacerdoce, et Maxime devrait s'imaginer que je ne vais pas quitter une fonction aussi

honorable pour son misérable casse-cou. Il y aura toujours des gendarmes, tandis qu'il n'y aura jamais de chemins de fer.

Après avoir lancé cette prophétie, Brafort appuya la tête sur ses mains et resta silencieux quelques instants; car il avait besoin de se remettre de son émotion et de sa surprise, et il ne pouvait comprendre comment un homme aussi intelligent que Maxime avait pu *donner là-dedans*, comme il disait. C'était la première fois que Brafort s'avisait de croire que Maxime pouvait se tromper, que dis-je? qu'il en était sûr. Et pourtant, après l'étonnement et la déception que tout d'abord il éprouva, d'où vient qu'il prit un air triomphant et sembla tout joyeux de l'aventure? C'est que la personnalité reprend volontiers ses droits et que pour la première fois de sa vie, Brafort venait de se découvrir une supériorité sur Maxime.

— Ah! ah! vois-tu, dit-il à sa femme, ce n'est pas tout que d'être homme d'esprit; le bon sens vaut bien aussi quelque chose. Ce pauvre garçon (c'était Maxime qu'il osait appeler ainsi)! ce pauvre garçon! qui va mettre son argent à de pareilles niaiseries. Que ne m'a-t-il demandé conseil. Voilà ce que valent en affaires les esprits brillants.

Mais il n'eut pas le plaisir de faire partager son triomphe à Eugénie; elle répondit d'une façon maussade, et comme si, en attaquant les esprits brillants, on l'eût elle-même attaquée. Il n'en était rien pourtant: c'est qu'elle ne pouvait admettre que Maxime eût tort, et que Brafort eût raison, et elle regrettait amèrement la place manquée et les trois mille francs d'appointements. Elle fut obligée d'aller porter à Maxime la réponse de Brafort. Maxime eut la bonté de ne point se fâcher, et promit de chercher meilleure occasion; il vint même deux ou trois fois communiquer à madame Brafort quelques espérances... Mais trouver une bonne place était chose si difficile! De tous les points de la France, des milliers de pétitionnaires accablaient le gouvernement de Juillet de leur enthousiasme intéressé. C'était un grand embarras pour une royauté qui ne voulait se brouiller avec personne. A voir l'abondance des solliciteurs et des placets, il semblait que tous les habitants du royaume aspirassent à être fonctionnaires. C'eût été une garantie de stabilité, mais un danger de famine. Brafort en attendant, continua donc de porter ses buffleteries. Il s'y résigna facilement, il les aimait.

X

SAINT-MERRI.

Il y avait deux ans moins un mois que la nouvelle monarchie gouvernait l'État, et ce frein qu'avait mis la bourgeoisie à l'élan révolutionnaire de juillet l'avait en effet modéré si bien, que déjà la France, abdiquant tout pouvoir moral, comme tout avantage matériel, se traînait à la remorque des vieux cabinets absolutistes, et, pour fléchir leurs dédains et conjurer leurs soupçons, leur avait livré successivement tous ses alliés naturels en Europe: l'Italie, la Belgique, la Pologne. Celle-ci venait de tomber sanglante sous le fer des Césars, et sur son tombeau, le ministre de S. M. française Louis-Philippe Ier, célébrait la victoire de l'ordre.

En revanche, hautaine et violente à l'intérieur, l'autorité sacrée, sur les barricades, prenait de plus en plus des poses de droit divin, à tel point qu'enfin la partie éclairée de la bourgeoisie protestait hautement contre le système. La question sociale venait de se poser à Lyon dans le sang, et son drapeau, bien qu'abattu, restait avec sa formule profonde et terrible: *Vivre en travaillant ou mourir en combattant.* Grenoble s'était soulevée contre la brutalité soldatesque; le choléra avait décimé Paris, et la duchesse de Berri avait décimé la Vendée. La monarchie travaillait à refaire en France des républicains, et ceux-ci, braves, actifs, indignés, frustrés en juillet de leurs espérances, ne rêvaient qu'une lutte nouvelle, dans laquelle cette fois ils comptaient bien ne plus se laisser escamoter la victoire. L'ébranlement révolutionnaire enfin existait encore dans Paris. La tribune législative retentissait de débats irritants, parfois d'une violence extrême. Les sociétés populaires tenaient encore leurs tumultueuses séances et travaillaient l'opinion des masses.

Brafort avait accordé sa confiance avec trop d'enthousiasme au roi nouveau, pour consentir facilement à la reprendre. N'ayant ni les soupçons ni les rancunes des républicains, mais tout au contraire imbu de cette merveilleuse croyance que la parole des rois et des gens en places contient plus de sagesse et de vérité que celle des simples et honnêtes gens, il goûtait à merveille les excellentes raisons,— toujours excellentes,— des ministres de Sa Majesté. La seule chose qui le troublât, c'était d'entendre les orateurs de l'opposition émettre aussi d'excellents arguments tous contraires, et qui même parfois le remuaient malgré lui; car enfin il n'avait pas tout à fait oublié que sous Louis XVIII et Charles X, l'aspect de la colonne et les souvenirs de l'empire faisaient palpiter son cœur, et qu'il avait alors lancé plus d'un défi à cette sainte-alliance dont Louis-Philippe exécutait les ordres encore plus que Charles X. Aussi prit-il le parti de ne lire jamais que le *Moniteur*, et seulement les discours des ministres. De cette manière, il n'était point ébranlé dans ses convictions. N'y allait-il pas de son devoir, puisqu'il était désormais un des soutiens officiels de la monarchie.

Peut-être, au premier abord, est-il difficile de comprendre les motifs de l'attachement de Brafort pour la dynastie nouvelle, dont l'avénement l'avait ruiné. Il aimait d'autant plus les d'Orléans qu'il avait eu plus de peur de la République; et ce n'était pas à eux qu'il attribuait son malheur, mais à la Révolution, qui les avait instaurés. Distinction sage, qu'en d'autres cas cependant il n'eût pas faite; car, si c'eût été la République qui eût remplacé les Bourbons, c'était bien à elle qu'il eût imputé sa ruine. Mais, comme c'était un prince qui régnait, Brafort ne pouvait s'en prendre qu'à la révolution des trois jours.

Le général Lamarque venait de mourir, et le 5 juin était fixé pour ses funérailles. Depuis cette mort, dans Paris inquiet, d'étranges préparatifs avaient lieu. Il s'agissait d'un convoi, et l'on disposait tout comme pour une bataille. Une sourde agitation régnait parmi la population; du côté du gouvernement, allées et venues conseils mystérieux, ordres donnés aux troupes et à la garde municipale de se tenir prêtes. A l'attitude seule de Brafort qui, après avoir reçu les instructions de son capitaine, traversa tout Paris la veille au soir, comment les Parisiens ne comprirent-ils pas la folie de leurs criminels desseins et la répression vigoureuse qu'ils devaient attendre d'une autorité suprême et tutélaire?

Dès le matin du 5 juin, des Champs-Élysées à la Bastille, Paris fut couvert de soldats. La garde municipale occupait le quartier du Panthéon et celui du Jardin des Plantes. C'est à ce dernier qu'était Brafort, majestueux sous les armes, sévère, immuable, au dedans cependant, rempli d'inquiétude, pour l'ordre, pour la sécurité de sa famille, et pénétré de colère contre ces *esprits incorrigibles* que possède la triste passion du bouleversement de la société. N'ayant rien de mieux à faire, il réfléchissait, et l'objet de ses réflexions était précisément cette passion subversive qu'il ne pouvait comprendre. Car enfin, se disait-il, avec assez de raison, chaque passion humaine a son but particulier, saisissable, et poursuit une satisfaction précise; tandis que le désordre, en tant

que désordre, en quoi peut-il satisfaire les gens aupoint qu'ils risquent leur sécurité, leurs biens et leur vie, seulement en vue de l'obtenir? Plus il y pensait, moins il pouvait se rendre compte d'une telle singularité; mais il ne doutait point pour cela de son existence; car le commandant la leur avait affirmée le matin même, dans une entraînante allocution.

L'heure fixée pour le départ de la maison mortuaire était passée, et déjà sans doute le cortége devait approcher de la Bastille; autour du Jardin des Plantes, régnait un silence profond, que troublait à peine une vague et sourde rumeur venant de l'autre côté du fleuve, quand les gardes municipaux virent s'avancer une troupe d'une dizaine d'ouvriers, dont la figure éclairée des mêmes ueurs, le pas emporté d'un même élan, témoignaient d'un même but et d'une même pensée. Où se rendaient-ils avec cette flamme dans les yeux, si allègres et si forts qu'à peine ils touchaient la terre? D'instinct, les gardes reconnaissent l'ennemi et se portent à sa rencontre.

— Laissez-nous passer! De quel droit nous barrez-vous ainsi le passage? s'écrient impétueusement les ouvriers. La rue n'appartient-elle plus aux citoyens? Qui vous a vendu Paris?

Au premier rang de ceux qui parlaient ainsi, Brafort avait reconnu Jacques.

Toujours lui, dans tout désordre! Allaient-ils donc se trouver l'un en face de l'autre, dans la mêlée? D'un geste, Brafort attira son frère à quelques pas:

— Malheureux! où vas-tu? Quelle rage te possède? Que t'a fait la France? Que t'a fait le roi?

Jacques haussa les épaules, croisa les bras et un grand rire se répandit de ses lèvres sur toute sa figure, en l'illuminant à la manière sinistre d'un coup de soleil sur un ciel d'orage.

— Et toi, que t'a fait le bon sens pour que tu te sois voué à la cause de nos exploiteurs, pour nier la misère du peuple qui te crève les yeux? Que fais-tu de toi-même pour te laisser ainsi confisquer par d'autres de ton plein gré? Ton roi, je ne l'attaque pas, je me défends. Je me défends contre lui, bandit qui me vole chaque jour mon argent, ma volonté, mon intelligence et mon honneur. Tout ce qu'il a de plus que sa part, ce roi qui tient tant de place, il me le prend. Il a vingt-cinq millions, et je n'ai pas toujours vingt-cinq sous. Il a cent bibliothèques, et nous n'avons pas un livre. Si je veux marcher, le voilà qui dit: On ne passe pas! Si je veux parler, il ose dire à ma pensée: Tu n'iras pas plus loin! Si je veux aimer, il m'ôte le bonheur de ceux que j'aime; non-seulement, grâce à lui, ma femme et mon fils partagent ma misère, mais, si je veux au dehors me réchauffer à quelque rayon d'espoir, de liberté, de haute envie, il est là qui souffle dessus et l'éteint. Non, non, cela dure depuis trop longtemps! Il faut que cela finisse, par moi ou par lui. Laisse-moi, ou cherche à gagner les récompenses de ton maître, en égorgeant aujourd'hui quelqu'un de tes frères, un autre ou moi, peu importe.

— Jacques, tu es fou! s'écria Brafort.

— Parce que je suis arrivé à voir les choses autrement qu'avec l'œil de l'habitude et que votre aveuglement me fait pitié. Mais voyons qu'est-elle donc cette idole humaine à qui vous sacrifiiez la sainte république, la chose de tous? Ne vois-tu pas qu'il n'est, cet oisif, que le premier mendiant du royaume? Qui fait sa richesse? Vos aumônes. Qui fait sa puissance? Votre abdication. Et c'est pourtant sur ce neutre que vous comptez, imbéciles, pour vous *sauver*. Vous sauver! de quoi? Quel danger social peut-il exister autre que celui d'être privé de sa liberté, de ses biens, de son honneur? Et vous lui donnez tout cela! C'est vous qui êtes fous! De peur d'être égorgés, vous ouvrez au loup! Par crainte de je ne sais quels périls imaginaires, vous vous jetez dans l'abîme! Pour n'être pas mouillés, vous allez dans l'eau! Croyez-vous donc l'investir, cet homme, de toute l'intelligence et de toute la volonté que vous déposez à ses pieds? Hélas! elles y restent. Les lobes de son cerveau n'en contiennent pas un atome de plus de matière grise. Vous vous êtes amoindris sans l'augmenter. L'unité que vous poursuivez, la force que vous rêvez consiste à réduire la capacité d'une nation à la capacité d'un seul homme, et, tout le reste, des millions! décapités! Ah! jamais aucun instrument de mort, ni l'épée des Césars, ni les bûchers de l'Eglise, ni la peste et l'inondation, ni rien de tout ce qui désola l'humanité, ne saurait se comparer à la monarchie, ce fléau exterminateur des âmes, qui réduit le genre humain tout entier à quelques cerveaux sans équilibre.

Ahuri par cette véhémente apostrophe et presque aveuglé par les éclairs qui partaient des yeux de Jacques, Brafort cherchait une réponse, quand, du côté du pont d'Austerlitz, des coups de fusil retentirent. Jacques bondit vers ses camarades:

— Voici l'heure! cria-t-il d'une voix de clairon. Vive la République!

Et tous ensemble, repoussant avec une impétuosité irrésistible les gardes municipaux, s'élancèrent dans la direction de l'émeute, aux cris frénétiques de Vive la République! Deux ou trois gardes municipaux tirèrent après eux des coups de fusil mal dirigés. La plupart, après cette apparition, restèrent sombres et pensifs.

Ce n'était pas Brafort qui l'était le moins. Les paroles de son frère et l'enthousiasme qui le transfigurait l'avaient malgré lui vivement ému, au point qu'il se sentait assailli de doutes étranges, et ne voyait plus son devoir si clairement qu'il l'avait fait jusque-là. Un instant, les hiérarchies sociales, si bien rangées dans sa tête, s'enchevêtrèrent et, quittant leur ordre habituel, lui parurent pouvoir se fondre sous une loi commune, dans une heureuse harmonie, et il se demanda si vraiment, en effet, le roi... Mais un regard jeté sur ses buffleteries et celles de ses compagnons, le ramena bien vite au sentiment des sages réalités. Il se redressa, mit la main sur la poignée de son sabre, et ressaisit l'air crâne et convaincu de tout bon militaire pénétré de sa consigne. Cependant un malaise, une inquiétude lui resta jusqu'au moment où le lieutenant passa devant eux.

— Allons, mes enfants, leur dit ce brave officier, il paraît que ces brigands de républicains veulent encore essayer de tout mettre sans dessus dessous. Mais nous apprendrons à ces furieux quel cas fait la France de leurs misérables utopies.

Des *utopies*! c'étaient des utopies! Brafort l'avait presque deviné. Et maintenant qu'il avait le mot de la chose, il respirait plus à l'aise, il était content. Des utopies! Parbleu! n'est-il pas odieux, en effet, de mettre tout *sans dessus dessous* pour des utopies? Brafort, de ce moment repris son assiette; il retroussa ses moustaches, et, jugeant, d'après l'usage, que le meilleur moyen de confondre les utopies était de sabrer les utopistes, il se sentit saisi de cette colère sacrée qui fait les héros.

Elle fut à son comble, quand on apprit dans les rangs qu'un homme vêtu de noir (1), à figure sinistre, avait arboré le drapeau rouge, surmonté d'un bonnet phrygien.

— A bas 93! cria. Nous nevoulons pas de la-t-on guillotine! A bas la République! Vive le roi!

Cette première évocation du spectre rouge, — l'intervention, on le voit, ne date pas de 1852, mais de vingt ans plus tôt, — il n'y a rien de nouveau sous le soleil des monarchies, — eut, dit-on, sur le sort de cette journée une grande influence. La conscience des peuples est encore faite d'habitudes, et vingt siècles d'orgies impériales et monarchiques, vingt siècles d'exactions, de pillages, d'empoisonnements, de massacres, de débauches, de roue, de gibet, d'écartèlements, d'échafauds, se trouvent plus légers dans la balance que trois ans de

(1) Louis Blanc. — *Histoire de dix ans.*

représailles révolutionnaires. On juge le droit sur sa propre mesure, bien. Mais encore faut-il reconnaître que nous sommes forcément de notre temps, même quand nous protestons contre lui : la jeune révolution avait été si mal élevée par sa marâtre, la monarchie ! Et puis, quatre-vingts ans d'expiation, n'est-ce point assez ?

Ce n'est rien toutefois pour qui décrète l'éternité des supplices. Aussi l'exploitation de la légende révolutionnaire durera-t-elle tant que l'éducation publique n'échappera aux mains du clergé que pour tomber dans celle de la royauté. Brafort, comme tous ses contemporains, l'avait entendu raconter par sa mère avec des soupirs et des signes de croix. Il avait vu son père, ancien terroriste, courbant la tête sous les souvenirs de son passé, se rendre à la messe dévotement; et dans tous les livres d'histoire mis entre ses mains à l'école et au collége, n'avait-il pas vu que les hommes de cette époque avaient pour habitude journalière de se baigner dans le sang? Marat ne lui avait-il pas été présenté sous forme de bête apocalyptique? Robespierre, avec la queue et les griffes de Satan, et de tous les autres *sans-culottes*, aux bras nus et rouges par état, les avait-il jamais vus faire autre chose que brandir des sabres et vociférer? Tout cela mêlé à l'apothéose du vertueux Louis XVI et du martyre des prêtres fidèles. Car c'étaient l'Empire et l'Eglise qui s'étaient chargés d'élever les fils des républicains. Voilà pourquoi, dans sa conscience d'honnête homme, Brafort ne voulait pas de la République et pourquoi ce jour-là, 5 juin 1832, les fils des vainqueurs de la Bastille juraient de se faire tuer pour la royauté. Tandis que, d'autre part, des hommes humains, généreux, assumant bravement la responsabilité d'une tradition qu'ils n'eussent à aucun prix continuée, ne voyaient autre chose à faire qu'à tirer au sort des balles les destinées de leur foi.

La fusillade augmentait et à chaque instant éclatait sur des points nouveaux; Paris s'embrâsait. L'oreille tendue, le cœur serré, Brafort et ses compagnons en étaient arrivés à ce degré d'inquiétude où l'on brûle d'affronter le danger pour ne plus l'attendre, quand ils virent s'avancer vers eux une troupe nombreuse et confuse entourant le catafalque arraché aux soldats de l'escorte, et le conduisant au Panthéon. Au milieu de ces cris, de ce tumulte, de ces chants guerriers, de ces espoirs, de ces haines, de tant de passion, de tels flots de vie, cette chose de mort, ainsi disputée et ballottée, gardait son silence énigmatique et sa morne passivité. Lamarque, dans un tel jour, ne saisissait point son épée, il ne faisait plus entendre ces éloquentes, ces vibrantes paroles qui coulaient de ses lèvres aux grands jours, il se taisait; au fond de son catafalque que pénétraient des cris révolutionnaires et le chant de la *Marseillaise*, rien ne s'agitait; rien n'est donc capable de ressusciter les morts.

Les deux troupes s'attaquèrent avec fureur. En dépit de leur courage, les gardes municipaux furent contraints de reculer, et ils auraient dû céder le passage, sans deux escadrons de cuirassiers qui arrivèrent au galop, chargèrent la foule, la dispersèrent, et restèrent maîtres du convoi. Mais l'émeute éclatait avec un ensemble qui dès l'abord présagea une révolution. Une partie de la garde nationale en était, et aussi, disait-on, le général Lafayette, qu'on portait en triomphe, et de l'Ecole polytechnique, ceux du moins qui avaient pu forcer la porte ou franchir les murs, On désarmait les postes, on construisait des barricades, on attaquait les casernes, on s'emparait d'une poudrière et d'une fabrique de fusils; enfin la troupe, vivement abjurée de se joindre aux insurgés, hésitait.

Le soir, les deux tiers de Paris étaient au pouvoir de l'insurrection et la terreur régnait aux Tuileries. Mais, d'une part, un grand nombre de gens du peuple, se rappelant les souffrances qu'avait entraînées pour eux le mouvement de 1830, et ne pouvant se rappeler aucun avantage qu'ils en eussent reçu, restaient neutres; tandis que les chefs parlementaires, dont la décision eût entraîné celle des troupes et d'une partie considérable de la bourgeoisie, spéculant sur les probabilités, au lieu de consulter leur conscience, hésitaient et tremblaient de se prononcer contre le futur vainqueur. L'instant de la décision passa. Des environs de Paris, de nouvelles troupes et des gardes nationales affluèrent; les peureux se rallièrent, et dès lors tout ce qui était indécis, lâche ou neutre; se trouva par le fait contre la Révolution, pour le pouvoir. Les courages fléchirent.

Quant à Jacques, sans se livrer à d'autres calculs, puisqu'on se battait pour la République, il se battait, sûr, ainsi qu'il l'avait dit à son frère en 1830, de réafficher, du moins en lettres de sang, l'Evangile nouveau, trahi des rois, incompris des peuples. Il était de ceux qui se fortifiaient au cloître Saint-Merri, mais déjà la partie était perdue; les heroïques seuls la soutinrent, et le combat désormais inégal mais acharné, se prolongea dans la nuit.

Le lendemain, comme la ville au matin s'éveillait de ce cauchemar, madame Brafort entendit frapper à sa porte; elle croyait ouvrir à son mari, mais c'était Noelly, qui tenait son fils dans ses bras.

La jeune femme était d'une pâleur livide; mais dans son regard brûlait une flamme qui semblait l'expression d'une force indomptable.

— Ma sœur, dit-elle en entrant, voulez-vous me garder Jean aujourd'hui ? Je n'ose emporter cet enfant avec moi, au milieu des balles, et ne puis le laisser seul.

— Des balles! répéta Eugénie avec terreur. Est-ce qu'on se bat près d'ici?

— Non, pas ici, bien loin, là-bas, rue Saint-Martin. Voulez-vous me garder Jean?

— Sans doute. Mettez-le sur mon lit, car il dort encore, ce pauvre petit. Et pourquoi l'avez-vous levé si matin ? Où allez-vous?

— Je vais trouver Jacques.

— Vous savez où il est?

— Oui, rue Saint-Martin.

— Est-ce qu'il se bat? grand Dieu ! Ah! que les hommes sont fous ! Je vous plains, ma chère. Mais comment pouvez-vous aller où on se bat? C'est très-imprudent; songez donc une balle pourrait vous atteindre et....

— Oh! je n'ai pas peur, dit doucement Nœlly. Ne vous inquiétez pas; Jacques y est, je vous l'ai dit. Je vais le chercher, et je tâcherai... de revenir avec lui.

Elle avait posé sur le lit son fils endormi et l'enveloppait d'un regard profond, avide, comme pour l'emporter dans son âme. Elle se pencha sur lui, l'embrassa convulsivement, et sortit si vite, qu'Eugénie, désirant de nouvelles explications et voulant essayer de la retenir, courut inutilement sur le palier, et ne put en se penchant sur la rampe, qu'apercevoir un pan flottant de sa robe, tout en bas, dans le corridor.

Eugénie rentra chez elle très-déconcertée. Elle trouvait sa belle-sœur toujours extraordinaire et vraiment trop prompte. Y pensait-elle de s'aller fourrer en pareille bagarre? brrr!... quand on était si heureux de se trouver à l'abri dans sa maison! Certes, elle était elle-même, Eugénie, inquiète de son mari, mais ce n'était pas une raison... Ce serait bien triste s'il venait à leur manquer. Seule, avec sa petite fille, que deviendrait-elle?... Heureusement Maximilie avait un protecteur... Pensée bien douce!... Mais qu'allait-elle faire, grand Dieu! de ce petit garçon, et on le lui laissait tout le jour, car elle avait déjà bien assez de peine?... Et s'il arrivait malheur aux parents! C'est cela!... grand Dieu ! quelle affaire!

Pendant ce monologue de madame Brafort, Noelly filait sur les trottoirs à la manière d'une flèche qui saurait son chemin. De là, des Ursulines au pont Saint-Michel, les rues qu'elle traversa avaient à peu de choses près, leur physionomie accoutumée. Sauf quelques

gardes nationaux fatigués et blêmes, qui rentraient chez eux; sauf de mornes figures qui glissaient le long des murs, portant sur leurs visages les signes de la douleur et de la défaite, sauf quelque traînée de sang sur le pavé, le son lointain du tocsin et, dans le regard des plus indifférents, une vague inquiétude; sauf ces témoignages épars et peu accusés, les gens s'occupaient, comme à l'ordinaire, de la satisfaction de leurs besoins journaliers et se hâtaient de reprendre leurs affaires interrompues. L'homme jusqu'ici vit surtout de pain.

Mais, sur le bord de la Seine, à mesure qu'avançait Noelly, les traces du combat devenaient plus flagrantes ou plutôt la lutte durait encore. Non loin de la Grève, Noelly rencontra une troupe de gardes nationaux et de soldats qui accablaient de coups et d'insultes de malheureux prisonniers. Il semblait que tout sentiment de crainte personnelle eût abandonné la jeune femme; elle osa se mêler à ces lâches vainqueurs pour envisager les prisonniers, mais bientôt, se dégageant, poursuivie d'insultes qu'elle n'entendit pas elle reprit du même pas son chemin.

Elle arriva ainsi, en tournant les points occupés par les troupes, dans la rue Aubry-le-Boucher, qu'elle descendit jusqu'au bout, évitant çà et là des flaques de sang où son pied se fût trempé. A l'entrée de la rue Saint-Martin, elle s'arrêta et se mit à regarder avec angoisse le spectacle saisissant et inusité qui s'offrait à elle.

A droite et à gauche, deux hauts remparts, solidement construits de meubles, de voitures et de pavés, fermaient la rue; derrière chacun d'eux, on voyait à différentes hauteurs, des hommes armés, les uns assis dans des attitudes diverses, d'autres sur le qui-vive, l'oreille au guet, l'œil ardent, l'arme prête à faire feu, et qui observaient cette arrivante inconnue avec un mélange de défiance, de surprise et de curiosité. Aux fenêtres d'une maison, numéro 50, qui fait face à la rue Aubry-le-Boucher, se montraient des combattants au visage noirci; puis à droite, la rue Saint-Merri s'allongeait silencieuse, les maisons fermées, le pavé désert. Quelques bruits sourds passaient dans un silence épais et sinistre. La vieille église, étrange témoin, dominait le tableau de sa masse noire et mélancolique, au-dessus de laquelle des nuages blancs passaient lentement sur le ciel bleu, tout lumineux de soleil levant.

Une minute s'écoula, pendant laquelle Noelly chercha du regard parmi ces hommes, Jacques, dont elle avait un message et qu'elle savait trouver là. Un des insurgés s'approchait d'elle pour lui demander le motif de sa présence, quand, à une exclamation partie d'une des fenêtres, elle répondit par un cri. Jacques, un moment après, la serrait dans ses bras.

— C'est sa femme ou sa maîtresse, dit un des insurgés. Et ils s'éloignèrent.

C'était son amante, et Jacques, suffoqué de joie, ne pouvait parler; car il croyait ne plus la revoir. Après un long embrassement, il releva la tête, et tout pâle, sans pouvoir tirer de sa gorge autre chose qu'un son rauque, il repoussa Noelly du côté de la rue Aubry-le-Boucher. Elle résista, ils se regardèrent, et alors ce fut elle qui le conduisit, à pas lents, résistant encore, mais vaincu, vers la maison d'où ils venaient de sortir. Au bas de l'escalier toutefois, par un violent effort, Jacques retrouva la parole et son énergie :

— Non! non! s'écria-t-il; non! c'est assez de moi seul. Va rejoindre notre enfant.

— Ce n'est pas en moi que sera sa vie, dit-elle en secouant la tête doucement, tandis que moi, tu le sais, la mienne est en toi.

— Hélas! Noelly, tu veux donc mourir? L'espoir s'écoule avec les heures. Au lieu de se soulever, Paris s'apaise; nous restons seuls.

— Eh bien! dit la jeune femme, qui posa le pied sur la première marche,

— Noelly! et Jean?.....

— Ne me brise pas! Si tu meurs, que puis-je pour lui? J'ai écrit à Charles..... Non, Jacques, ne pense pas que maintenant je puisse te quitter. Seulement pourquoi, si vous n'espérez plus vaincre, si le peuple vous abandonne, pourquoi restez-vous ici? Viens, nous pourrons peut-être échapper..... S'ils te prennent, eh bien! ce sera la prison, sans doute... pour nous deux. Viens!...

— Je ne suis pas seul ici, dit-il gravement, et je n'agirai pas seul; d'ailleurs...

Une décharge lui coupa la parole. Il monta précipitamment, suivi de Noelly, et trouva ses compagnons occupés à riposter à l'attaque d'un bataillon venu du bas de la rue. Dans la chambre où ils étaient entrés, se trouvaient seulement une dizaine d'hommes qui n'étaient pas tous armés; ceux-ci chargeait les armes ou préparaient des moellons pour jeter par les fenêtres, au cas où l'ennemi franchirait le premier rempart. Au milieu d'eux il vit un enfant de douze ans, dont la tête était entourée de linges sanglants. Blessé depuis la veille, on n'avait pu le décider à se retirer (1).

Après une fusillade très-vive de la part des troupes, mesurée du côté des assiégés, qui, pour épargner leurs munitions, ne tiraient qu'à coup sûr, les soldats montèrent à l'assaut de la barricade et la franchirent en la jonchant de morts. Déjà les combattants de la rue s'étaient retranchés dans les maisons d'où leur feu continuait de cribler les assaillants et d'où pleuvaient par les fenêtres des pavés qui renversaient et écrasaient les soldats. Ne pouvant se maintenir dans ce dangereux espace, la troupe ne fit que passer, franchit l'autre barricade et disparut.

Alors les insurgés reprirent possession de la rue, relevèrent les blessés, soldats ou républicains, et les transportèrent au rez-de-chaussée de la maison du numéro 50, où ils avaient établi leur ambulance. Là, joignant ses soins à ceux de Noelly, se trouvait une autre femme que l'amour aussi avait attirée dans ce lieu terrible. Plus loin, dans une maison voisine, la femme d'un armurier dont les insurgés avaient enlevé le magasin, mue par le seul élan de l'humanité, consacrait également ses soins aux blessés.

Les heures de la journée s'écoulèrent dans ces alternatives de chaudes attaques et de lugubres repos. Les uns morts, les autres hors de combat, le nombre de ces héros diminuait sans cesse. Les munitions aussi devenaient rares; le papier manquant, ils firent des bourres de leurs chemises déchirées, et, demi-nus, affamées, sanglants, tous attendaient la mort sans vouloir se rendre.

Ils avaient tenu conseil. Il était devenu évident que partout ailleurs l'insurrection était étouffée, que le peuple les abandonnait, que la partie enfin était perdue. Il ne s'agissait donc plus que de se livrer ou de mourir. Mais quelle humanité, quels égards pouvaient-ils attendre d'un pouvoir égoïste et sans foi, qui avait à se venger sur eux de sa peur? Affirmer hautement leur foi par un dévouement suprême, n'était-ce pas grand? Et n'était-ce pas mille fois préférable aux outrages des geôliers et du bourreau? Tous, d'un élan, acclamèrent leur mort dans le cri de : « Vive la République! » puis ils reprirent tranquillement leurs armes, souriants, allègres, ne laissant percer sur leur visage aucune émotion nouvelle, si ce n'est dans l'œil, parfois une vague rêverie de l'inconnu. Ceux qui étaient pères, seuls, et cette jeune mère, qui se trouvait là, souffraient dans les liens vivants qui les attachaient à ce monde. Une fois encore, Jacques adjura sa femme de partir. Elle fut quelque temps sans répondre, pâle et torturée; puis elle dit :

— Je resterai!

Il n'insista plus. D'ailleurs la retraite avait mille périls, si grands qu'elle y eût succombé sans doute. Des troupes furieuses, soldats, gardes municipaux et gardes natio-

(1) Louis Blanc. — *Histoire de dix ans.*

aux, cernaient de toutes parts ce dernier asile de la révolte. Ne pouvant le réduire avec des hommes, on recourut au canon; la barricade nord fut éboulée et dispersée. De la rue Aubry-le-Boucher, une autre pièce de canon braquée foudroya la maison d'en face, dont les insurgés avaient fait leur quartier général; en même temps, de tous les côtés à la fois, des bataillons s'avançaient contre cette poignée de héros.

Ce fut alors que le brave Jeanne et quelques autres percèrent, par une sortie audacieuse, les rangs des soldats et s'échappèrent, mais pour être saisis plus tard ; tandis que le reste des insurgés, réfugiés dans la maison, numéro 50, se préparaient à s'y défendre en désespérés. Dès lors, plus que jamais, ce fut un combat acharné, où l'exaltation de la lutte mêla aux inspirations de l'héroïsme les rages de la défaite. Portes, escaliers, corridors, tout fut disputé, conquis pas à pas. Noelly n'avait par quitté son mari. Debout, derrière lui, pâle, mais impassible, elle chargeait un fusil, tandis qu'il déchargeait l'autre; car maintenant, vu le petit nombre de combattants, les armes ne manquaient plus.

La lutte arrivait à son terme; le terrain se resserrait sous les pas des républicains. Le rez-de-chaussée, le premier étage, étaient au pouvoir des assaillants; l'escalier du second est conquis marche à marche. Dans une chambre située au bout d'un long corridor, et dont ils avaient fortifié la porte par un rempart de pavés, Jacques et deux ou trois autres avec Noelly tenaient encore. Bientôt les coups de feu des assaillants pratiquèrent dans cette porte des jours nombreux. Ce devinrent alors pour les insurgés des sortes de meurtrières par où leurs coups, presqu'à bout portant, jonchèrent de cadavres l'étroit corridor; longtemps ainsi, trois ou quatre hommes, une femme et quelques mourants tinrent en échec une troupe entière. Cette lutte héroïque et folle, soutenue contre toute espérance, une tension de forces aussi prolongée, presque surhumaine, tout cela en vint à une sorte d'ivresse, de délire. Un de ceux qui gisaient dans cette chambre, au milieu d'une mare de sang, ouvrant les yeux et voyant ces ouvertures béantes de la porte, se souleva, ramassa le pistolet tombé près de lui, en vérifia l'amorce, et se traînant sur le ventre avec une expression de fureur que seule animait sa figure livide et cadavéreuse, alla décharger son coup sur les assaillants, puis expira. Noelly vit cela et frémit. Les vapeurs de sang qui couvraient ses yeux se dissipèrent, et elle s'arrêta de charger.

— Hé bien? dit Jacques, tendant la main.

— Jacques! dit-elle.

Il la regarda et fut effrayé de l'expression de son visage.

Elle reprit :

— Nous avons affirmé le droit; nous avons fourni aux hommes un exemple de plus du dévouement à l'idée; mais à présent, Jacques, nous ne faisons plus que tuer. Arrêtons-nous.

— Jamais! s'écria-t-il en chargeant lui-même son fusil, tandis que les autres tiraient sans relâche.

— Oh! Jacques, dit-elle, je suis sûre que je vois bien. Notre héroïsme devient de la fureur, nous mourons pour l'humanité et nous nous plaisons à tuer des hommes!... A présent, notre tâche est accomplie; nous n'avons plus qu'à mourir. Et moi, je veux mourir en ayant au cœur l'amour de l'humanité! Je veux mourir en t'aimant, ô mon Jacques! Encore une minute, encore un regard de cet amour qui a fait ma vie! Oh! Jacques, je suis heureuse de ne pas vivre sans toi!

Jacques avait jeté son fusil; il entoura Noelly de ses bras : leurs regards se pénétrèrent, et leurs visages resplendirent d'un sublime éclat. La porte cédait.

— Jacques, dit-elle, en ce moment je revois les grands hêtres sous lesquels nous nous sommes aimés. Que c'était beau! Que c'est bon de mourir ensemble! Enveloppe-moi bien de tes bras, et que le souffle de nos âmes aille vers notre enfant!

Un flot d'hommes teints de sang, ivres de fureur, fit irruption dans la chambre. Jacques et Noelly, renversés, furent criblés de coups, et vingt baïonnettes s'acharnèrent sur leurs cadavres. Du rez-de-chaussée jusqu'aux combles de l'héroïque maison, le carnage régna, et le soir on célébra aux Tuileries le triomphe de l'ordre.

DEUXIÈME PARTIE.

I

REVUE RÉTROSPECTIVE.

Au sortir de la ville manufacturière de R..., sur la route départementale qui conduit à Lille, on rencontre une maison de campagne d'un style douteux, genre Louis XV; les fenêtres sont surchargées de sculptures et d'ornements, les toits pointus sont bleus d'ardoises; deux maigres pavillons flanquent un corps de logis étroit. Au-dessus de la porte principale se voit ou du moins se voyait alors, c'est-à-dire vers la fin de l'été de 1847, un large écusson portant, en guise de blason, le chiffre J.-B. B. entouré de cette devise : *Fortunarum artifex mearum*. En regardant par la grille en fer, ornée de fleurons dorés, qui ouvrait sur la cour sablée, les yeux étaient frappés tout d'abord par des stores d'un vert criard qui remplissaient les fenêtres d'oiseaux exotiques et de fantastiques feuillages; puis au delà des caisses d'orangers, de lauriers, de grenadiers, de cactus, qui entouraient la maison, et, derrière un premier plant de massifs, on apercevait une tour à créneaux, toute neuve et symétriquement ébréchée. Enfin, en suivant la route, le long de la grille qui domine le mur d'appui, on pouvait reconnaître successivement, à différentes profondeurs dans les massifs, toutes les splendeurs du parc : tantôt une pagode chinoise, près d'un châlet; tantôt un pont rocailleux; là-bas un lac trois fois aussi long que le bateau fixé sur les bords et habité par des cygnes. On voyait passer des paons, un chevreuil; on entrevoyait volières, grottes, fontaines, cascades, statues, tout ce que peut renfermer Hyde-Park, et peut-être quelque chose de plus, condensé dans une étendue de cinq hectares à peu près.

A cinq heures sonnantes, un groom, qui se tient près de la grille, se hâte de l'ouvrir, en entendant un bruit de roues, et un léger tilbury, attelé d'un joli cheval, entre aussitôt, court sur le sable en traçant une double courbe, et s'arrête devant le perron. De ce tilbury descend un homme d'un comfortable embonpoint, dont la boutonnière est ornée de la rosette rouge, et que ces quinze ans écoulés n'ont pas changé au point qu'on ne puisse encore le reconnaître. C'est Brafort lui-même, notre ami Brâfort, plus cossu, plus ample, et avec des airs de propriétaire si pleins, si carrés, si convaincus, qu'il n'y a pas à en douter, c'est bien lui qui est le possesseur de cette maison, le maître de ce serviteur bien appris, qui tient, casquette en main, la bride du cheval, et le père de cette jeune fille qui paraît souriante sur le perron.

— A la bonne heure! petit père ne se fait pas attendre aujourd'hui.

— Est-ce que je me fais jamais attendre, moi? riposte Brafort en embrassant la jeune fille. Heure militaire toujours! Ce n'est pas comme toi, quand tu es à ta toilette, Maximilie.

— Oh! voilà que mon père m'aborde avec des reproches.

— Des reproches? non, ma fille. N'est-ce pas l'état des femmes de plaire et de se faire belle? Je ne t'engage qu'à une chose, c'est de continuer. De quoi te plains-tu?

Passant le bras autour de la jeune fille, il l'entraîne dans la maison : — elle, caressante et folâtre, lui, paterne et souriant, — jusqu'à un petit salon où se trouve enfoncée, dans une ganache moelleuse, madame Brafort. Celle-ci, qui, sous les influences combinées de l'âge, de l'aisance, de l'oisiveté, a fort engraissé, conserve encore l'éclat de teint et, sauf un peu de lourdeur, toute la beauté qu'on peut avoir à trente-six ans. Toutefois cette fraîcheur aimable et cet embonpoint rassurant ne semblent point avoir dissipé la mélancolie aigre-douce qui autrefois, dans la rue Saint-Dominique et la rue des Ursulines, était le trait le plus accusé de la personnalité de madame Brafort; elle a des airs langoureux, pleins d'arrière-pensées. A l'arrivée de son mari, qui semble l'arracher à une profonde rêverie, elle se soulève lentement et mime un sourire convenu, plein d'indifférence. Brafort, au contraire, semble plein de rondeur, de bonhomie. Il adore sa fille; il a même pour sa femme quelques mots de taquinerie, mais qui ne parviennent pas à tirer celle-ci d'une sorte de torpeur maussade où elle semble se complaire. Evidemment c'est un homme assez content de la vie que Brafort. Je le crois bien. Tout reluit autour de lui d'or et d'élégance : meubles, tentures et tableaux; les glaces qui encombrent le petit salon lui renvoient jusqu'à cinq fois et l'épanouissement de sa propre face, de son ventre et de son thorax, et l'opulente beauté de madame Brafort, dont le corsage de soie mordoré, bordé de dentelles, encadre une gorge éblouissante, et la forme gracieuse et pure de Maximilie, ses dix-sept ans vêtus de mousseline rose, ses cheveux dorés aux boucles charmantes, son sourire, où se fondent la grâce, l'innocence, et cette joie naïve d'être au monde qu'ont les enfants. De plus, à cette heure où s'achève la préparation du dîner, des parfums délicieux remplissent le corridor, et, trouvant ouverte la porte du petit salon, viennent chatouiller le goût par l'odorat. Sous les fenêtres, s'épanouissent des corbeilles de fleurs, et l'œil se perd dans la profondeur des massifs.

— Où sont Johann et Georges? demande Brafort.

— Au jardin, répond Maximilie.

Bien simple phrase, qu'elle semble pourtant ne pas prononcer sans émotion, car elle baisse légèrement ses paupières et le timbre de sa voix s'altère un peu.

Entre un domestique en habit noir et en cravate blanche.

— Madame est servie!

Brafort se lève et offre le bras à sa femme.

Quoi! vraiment, tant de luxe et de cérémonie chez nos vieux amis Brafort? L'ancien garde municipal et sa femme ne vont-ils pas rire en se regardant? Ils n'ont garde! Ces choses-là, qui pour d'autres sont par habitude à la fois nécessaires et indifférentes, leur sont à eux plus précieuses que nécessaires; ils y attachent une grande importance et y prennent un plaisir de tous les jours. Et tenez, Brafort a déjà mis à la porte deux braves garçons, trop champêtres, qui ne pouvaient s'habituer ni à se tenir la tête nue en sa présence, ni à lui parler comme s'il s'agissait d'un autre : « Monsieur veut-il? — Je me permets d'observer à monsieur... » Dame! c'est la consigne du grand monde, et Brafort en est toujours pour la consigne. Il est vrai de dire que celle-là lui est un peu moins connue que l'autre, qu'il s'applique à l'apprendre avec moins de succès que d'ardeur, et que parfois on sourit secrètement autour de lui, aux dîners de la préfecture ou chez la mairesse de R... Mais cela n'empêche pas qu'il ne soit des notables du département, qu'il ne dispose de toute la prépondérance que possèdent seuls, depuis la déchéance des boyards russes et celle des planteurs du Sud, les fabricants et chefs d'industrie de tous pays, qu'il ne soit revêtu de toute l'importance que possèdent, en dépit d'eux-mêmes, ceux qui tiennent entre leurs mains la vie, la volonté, l'état de plusieurs centaines de leurs semblables, et se trouvent, par cette influence ainsi que par leur richesse, un sujet de plaisir ou d'intérêt pour d'autres. Brafort possédait une des fabriques les plus importantes de R... C'est de là que viennent sa fortune, son surcroît d'importance et son bonheur.

Comme ils arrivaient dans le corridor, suivis de Maximilie, deux jeunes gens qui rentraient par la porte du jardin se pressèrent à leur rencontre, et l'un d'eux offrit son bras à mademoiselle Brafort. Les joues de la jeune fille prirent à ce moment une nuance de rose un peu plus vif, une de ces nuances si fugitives que les pères ne les voient jamais.

— Cousine, je suis volé, dit l'autre jeune homme d'un ton de belle humeur.

Brafort se retourna en clignant de l'œil et vit Maximilie lancer à son cousin, avec un sourire malin, un geste si provoquant que le jeune homme put saisir au vol la main mutine, dont il baisa le bout des doigts. Sur cela, Brafort eut un pincement des lèvres et prit l'air méditatif.

La table était servie avec un grand luxe de vaisselle, d'argenterie, de cristaux, et une abondance assez délicate. Brafort, envers de son maître d'hôtel, était superbe; il représentait. Entre ces cinq personnes la conversation était inégale, comme le serait une partie de paume entre joueurs de différente force et de différente agilité. Vigoureusement lancée par les deux jeunes gens, elle rebondissait aux mains de Maximilie et, mollement reçue par sa mère, passait à Brafort, qui l'abattait d'un seul coup. Heureusement la verve de la jeunesse est inépuisable, et bientôt un regard, une saillie, le plus léger incident, relevaient l'entretien et souvent provoquaient le rire.

Ce n'est pas que les deux jeunes gens déjà nommés, Johann et Georges, eussent rien de frivole; peut-être étaient-ils au contraire, à l'occasion, d'autant plus gais et plus jeunes qu'ils étaient plus sérieux d'esprit et de caractère. Ils étaient du même âge, à peu près de même taille, c'est-à-dire de beaux grands garçons de vingt-deux ans. Là s'arrêtait cependant la ressemblance. Georges avait des traits énergiques et passionnés, le regard vif, la parole vibrante, et semblait tirer d'une source inépuisable de foi, de jeunesse et de vigueur, des jugements appuyés par une instruction solide. Le visage de Johann, plus fin, plus régulier, plus doux que celui de son ami, avait une expression pensive et réfléchie, qui devait, sans beaucoup d'efforts, dégénérer en tristesse; mais cette disposition, il semblait la secouer volontiers. Pour ceux qui avaient connu le père et la mère de ce jeune homme, il les rappelait, chose assez étonnante, presque également tous les deux, suivant les diverses expressions de son visage, comme s'ils s'étaient fondus en lui, sans cesser de rester distincts. C'est celui-ci qui appelait Maximilie ma cousine, car Johann n'était autre que Jean, le fils de Jacques et de Noelly.

Le soir du 6 juin 1832, Brafort faisait partie du poste de garde municipale qui donna dans l'attaque de la barricade Saint-Merri, il fut de ceux qui forcèrent la maison où s'étaient retranchés les insurgés et qui, exaspérés par l'âpreté du combat, les massacrèrent. Le hasard le porta sur un autre point que celui où combattait Jacques; il n'entra que plus tard dans cette cham-

bre funèbre, reconnut son frère et sa belle-sœur, et fut subitement dégrisé de sa fureur par une douleur profonde. Quand aucun préjugé n'y faisait obstacle, Brafort avait du cœur. Oubliant jusqu'à la crainte de se compromettre, il releva ces corps inanimés, se chargea du convoi, réunit leur tombe à celle de sa mère, et répondit aux récriminations d'Eugénie sur la charge nouvelle que leur imposait le petit Jean en déclarant qu'il n'abandonnerait point le fils de son frère.

Ce fut le premier élan. Vinrent ensuite les réflexions, et nous devons ajouter que les observations d'Eugénie bientôt après furent mieux comprises, et que Brafort essaya de se débarrasser de son neveu, ou du moins de se faire indemniser de ses soins, en écrivant au père de Noelly; mais l'entêté bonhomme n'avait pas même répondu, et le petit ménage du maréchal des logis avait dû continuer, bon gré, mal gré, mais plutôt mal gré, à nourrir une bouche de plus.

Cependant, ce malheur même leur valut un avantage qui fut en même temps pour Brafort une joie immense : il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur pour sa belle conduite dans l'affaire de Saint-Merri. S'était-il conduit mieux qu'un autre? Maxime reçut à bon droit les remercîments d'Eugénie. Elle eût pourtant préféré de l'avancement, c'est-à-dire plus que la modeste pension de légionnaire. Aux yeux de Brafort, au contraire, la fortune même eût à peine valu cette distinction, qu'il avait rêvée sans l'espérer, et qui le grandissait à ses propres yeux. Elle devint pour lui désormais une source constante de joie et de fierté. Il était né pour elle. Ses émotions d'enfant au sujet de la croix de mérite, lorsqu'il traversait jadis le village de Laforgue, en l'étalant sur sa poitrine gonflée d'orgueil, étaient comme un présage de cette prédestination. Et maintenant encore lorsqu'il sortit pour la première fois dans la rue avec sa croix, il eut peine à cacher l'excès de son émotion, et à garder ce calme modeste, et ces regards contenus qui siéent à un homme orné d'un enseigne, celle du mérite même.

A l'époque où il perdit ses parents, Jean avait huit ans. On ne le vit point pleurer, — peut-être se cachait-il pour cela, — mais une stupeur profonde, où l'enfance mêlait son naïf étonnement de la douleur, et un morne désespoir le saisirent. Il mangeait à peine, il ne jouait pas, et pendant plus d'un an la fièvre le pâlit et le dévora. Le changement si brusque de traitement et d'éducation qu'il subissait concourait à rendre cette impression plus cruelle et plus profonde. Eugénie n'était pas méchante, mais ne savait pas être juste; elle s'emportait, punissait selon son caprice, imposait à tout propos le silence et l'immobilité, si funestes à l'enfance; et gênée et surmenée comme elle l'était par les soins et les soucis matériels, elle se laissait aller à exiger de l'enfant plus d'aide que normalement à son âge il n'en devait donner. Nature profondément sensible, et dont toute l'énergie était concentrée au cœur, Jean aurait succombé sans Maximilie; mais la petite fille, plus jeune que lui de cinq ans, et qui souffrait comme tout enfant d'être seule, s'attacha spontanément à lui, se fit protéger et gâter par ce frère aîné, le nourrit des caresses dont il manquait, enfin le sauva. Sans elle, ce pauvre enfant se serait senti de trop sur la terre et s'en serait allé; les petits bras de sa cousine, si souvent tendus vers lui, le retinrent. Quand ils pouvaient passer ensemble deux heures au Luxembourg, tandis que madame Brafort, après les y avoir conduits, retournait à son ménage ou faisait des commissions, ils étaient heureux. Jean portait dans ses bras Maximilie, la défendait, l'amusait, et elle, l'appelant son bon petit Zan, lui donnait sur ses joues pâles, privées de baisers maternels, tantôt des tapes mignonnes et tantôt de gros baisers.

Charles de Labroie n'avait-il donc pas reçu le dernier billet de Noelly, qui lui recommandait son enfant? Il ne l'avait reçu qu'au moment où on venait l'arrêter. Sa part dans l'émeute cependant avait été presque nulle : homme de paix et de pensée, il répugnait à verser le sang. Mais l'instruction prouva qu'il avait connu le complot, et il fut condamné à deux ans de prison. Il écrivit à Brafort pour lui déclarer l'intention de se charger de Jean aussitôt après sa libération. Cette proposition de la part d'un homme compromis avait été reçue dédaigneusement par Brafort, et il avait répondu de façon évasive, se réservant d'accepter ou de refuser plus tard, suivant ses convenances. En attendant, il se fit nommer tuteur de son neveu. Ajoutons tout de suite que lorsque *la fortune lui eut souri*, comme il le disait, il repoussa grossièrement les offres d'un homme presque ruiné, d'un homme à moitié fou, prétendait-il, ami du désordre, et qui eût poussé Jean dans la voie fatale où ses parents s'étaient égarés. Brafort se chargea donc entièrement de l'éducation de son neveu, se promettant d'en faire un homme sage et *positif*, car il ne doutait nullement, ce bon Brafort, que la pâte humaine ne fût chose pétrissable au gré du sculpteur, et que l'on ne pût faire des hommes vertueux comme on fait des dieux de marbre. Le tout est de savoir s'y prendre, disait-il, et d'employer les bons moyens. C'étaient les moyens antiques : le fouet, les verges, une rigoureuse discipline et une inflexible fermeté. Il fallait enfin *rompre le caractère* de l'enfant et, cette grande œuvre faite, lui inculquer de bonnes habitudes, lui enseigner de bons préceptes. Les principes religieux aussi étaient utiles dans l'enfance. Plus tard, à l'âge de raison, il ferait comme tout le monde et mettrait cela de côté. Ce système profond, qui régnait alors et qui règne encore, paraissait admirable à Brafort, et même, bien que le caractère de son élève et tous les résultats obtenus y donnassent un continuel démenti, il ne cessa point d'y avoir foi.

Sur un point cependant il céda, mais par cœur, non par conviction. La première fois qu'il voulut fouetter le petit Jean, l'enfant se réfugia derrière une chaise et, tout disposé à se défendre, pâle, nerveux, imposant dans sa faiblesse, il s'écria :

— Papa ne m'a jamais frappé!

Il ressemblait tant à son père en ce moment, que la verge tomba des mains de Brafort et qu'il se contenta de dire avec menace :

— Ah! petit drôle! si tu étais mon fils!...

Toutefois, il faut l'avouer, il regretta cette concession; sa conscience en était inquiète. Le petit Jean n'annonçait point, à vrai dire, de mauvais penchants; mais ce qui effrayait Brafort et l'irritait, c'était précisément ce caractère qui ne se brisait point, certaines fiertés invincibles et des résistances que l'oncle et la tante, pénétrés de leurs bienfaits à l'égard de l'orphelin, n'hésitaient point à qualifier d'ingratitude et de perversité.

— Ce garçon-là se croit le droit d'avoir une volonté! s'écriait Brafort avec indignation.

Il devenait chaque jour plus évident que le caractère de Jean n'était point rompu. Or, à qui veut rompre et briser, il faut des armes. Brafort méditait donc l'achat d'une cravache, et se proposait d'en venir aux grands moyens, quand la fortune vint changer le cours de ses préoccupations, et le décider à mettre Jean au collége.

Voici comment la chose arriva :

Un soir, par un incident imprévu, Brafort, qui devait ne rentrer qu'après minuit, se trouva relevé de son service et revint avant dix heures à la caserne, que sa famille habitait maintenant. Pensant que sa femme était couchée, il mit doucement la clef dans la serrure, entra de même avec précaution, franchit légèrement l'antichambre, qui servait de cuisine et où dormait le petit Jean, et arriva sur le seuil de la pièce principale..., où il resta pétrifié; car voici le spectacle qui s'offrit à ses yeux et qui, l'on en conviendra, excuse bien la méprise, si inconvenante fût-elle, que Brafort commit pendant un instant :

Maxime se trouvait assis auprès d'Eugénie, fort près; leurs mains étaient confondues, leurs genoux semblaient se toucher, et Eugénie, qui tournait le dos à la porte, levait la tête vers Maxime dans une attitude qui pouvait à bon droit passer pour celle d'une amante heureuse et ravie.

La demi-minute qui s'écoula fut terrible pour Brafort. Quand un fait bouleverse toutes nos croyances, le choc est si rude et si douloureux de la situation nouvelle à l'ancienne, la distance est si grande, l'abîme si profond, qu'il se produit comme un renversement de tout l'être, et dans ce désordre, la réflexion s'arrête, la volonté suffoquée se tait. Brafort était encore sous l'empire de cette commotion, et par conséquent muet, immobile, quant à son tour Maxime l'aperçut...

Il y eut un léger mouvement dans son regard, quelque chose..., puis il se pencha vers Eugénie en couvrant ses traits d'un sourire, et murmura une phrase que Brafort n'entendit point. La stupéfaction le cédant enfin à la rage, Brafort s'élançait contre les perfides, quand retentirent ces mots, prononcés par Maxime du ton le plus naturel et le plus calme :

— Voici ce cher ami; vous n'aurez pas à attendre jusqu'à demain pour lui annoncer la bonne nouvelle.

Et Maxime se leva et s'élança vers Brafort, la main tendue, grande ouverte, l'œil brillant, le sourire aux lèvres, masquant Eugénie, qui restait assise.

Brafort chancela, il était comme ivre. La tête égarée, mais subissant comme toujours l'ascendant de Maxime, il balbutia d'un ton rauque :

— Hein ! Qu'est-ce que ça veut dire? Quoi?...

Puis il porta la main à sa gorge, étouffant.

— Ça veut dire, reprit Maxime, du même ton souriant et dégagé, que cette chère madame Brafort ne sait comment me remercier d'une offre que je viens te faire.

— Ah! c'est cela? murmura Brafort, qui se sentit subitement déchargé.

—Qu'est-ce que tu veux que ce soit? répliqua Maxime, d'un ton bon enfant.

Brafort baissa les yeux, il rougissait de lui-même.

— Oui, mon cher, reprit Maxime, qui, lui saisissant les deux bras, le tint à sa place, il s'agit d'une affaire excellente et dont j'ai obtenu la permission de charger qui je voudrais. Tu comprends si je me suis empressé... Un achat de harnais pour l'armée... Toi qui as fait du commerce, tu t'entendras à merveille... Trois pour cent de commission sur un crédit de sept cent mille francs. Tu pars pour l'Allemagne, les cuirs de... Tu sais... Oui, c'est là que tu trouveras le mieux. Tu te fais donner là-bas, bien entendu, un pot-de-vin soigné; puis tu reviens, et, ma foi ! tu reprends les affaires, et je t'intéresse dans une société que je m'occupe de fonder en ce moment et qui promet des gains... fabuleux. Ça te va-t-il, hein? Ah! mon cher! il y a longtemps que j'attendais cette occasion, va! car je souffrais tant de te voir dans une condition !...

Il lui secoua les poignets à les rompre; puis il s'essuya les yeux, — ou le front, — et regarda Brafort.

Celui-ci était partagé entre le bonheur et la confusion. Brisé par tant d'émotions successives, il sentit ses jambes trembler et se jeta sur une chaise. Alors, seulement il vit Eugénie; elle était toute pâle et semblait saisie.

— Eh quoi ! lui dit en riant Maxime, vous vous taisez maintenant? Vous étiez si expansive tout à l'heure! Ah! mes amis, vraiment, en voyant votre bonheur, je suis trop payé !...

— A présent, balbutia-t-elle, que Brafort peut lui-même...

— Dieu! que les femmes sont nerveuses! reprit Maxime en riant toujours. Et pourtant, continua-t-il d'un ton pénétré, j'ai compris à la chaleur de vos remercîments, chère madame, combien vous aviez eu à souffrir de cette vie étroite où tout pèse sur vous. Tant de soins; deux enfants, et un adopté encore Tenez, c'est sublime, votre conduite. Ah! enfin tout est bien qui finit bien. Il faudra dès demain chercher un autre logement.

Ils causèrent alors de l'affaire. Brafort ne demandait qu'à s'en charger, et, tout confus d'un instant de soupçon, il ne savait comment témoigner sa reconnaissance à Maxime. Il trouva pourtant plus d'une objection : d'abord il s'effrayait d'avoir à donner sa démission, et s'étonnait d'autre part que le ministre n'exigeât aucune responsabilité financière.

— Ne suis-je pas ton répondant, mon cher? dit Maxime. Du ministre à moi et de moi à toi, la chose se passe entre amis. Quant à ta démission, tu serais fou d'hésiter. Tout dépend, vois-tu, d'un capital en ce monde. Avec le capital, tout est possible; sans lui, rien. Tu arriverais à être colonel, ce qui est bien difficile, pour ne pas dire impossible, à un simple maréchal des logis, que tu ne cesserais point de mener une vie misérable, parce que tes appointements seraient toujours au-dessous de tes besoins, et que tu n'aurais jamais la faculté d'économiser le moindre petit fonds à mettre en affaires, et ça n'empêcherait pas ma filleule de coiffer sainte Catherine. Ah mais! je n'entends pas cela. Tandis que dans cette affaire tu gagnes vingt et un mille francs de commission, tu te fais payer un pot-de-vin triple, voilà quatre-vingt mille francs qui en dix ans te font millionnaire. Je te le répète, le tout est d'avoir un capital en sa possession. Qui n'a rien n'aura jamais rien; qui a quelque chose peut prétendre à tout.

— A tout? répéta Brafort. Millionnaire! murmura-t-il ensuite, et les mirages de la richesse passèrent sous ses yeux enivrés.

Toutefois sa conscience d'honnête homme intervint.

— Mais le pot-de-vin, Maxime, est-ce bien loyal?

Maxime éclata de rire, et, posant ses deux mains sur les épaules de Brafort et le contemplant :

— Tu es magnifique! sur ma parole, tu es antique! Ah! quel brave homme tu fais, va! Mais, mon pauvre garçon, tu ne peux pourtant pas aller vivre en Arcadie. Il faut s'accommoder au temps où l'on est. Un pot-de-vin! Eh! mon cher, qui n'en reçoit? Mais tout n'est que pot-de-vin à l'heure où nous sommes. Sais-tu ce que font les autres? Ils prennent dix fois, vingt fois ce que tu prendras! Voilà pourquoi nous cherchons d'honnêtes gens, et pourquoi la France sera trop heureuse d'avoir affaire à un agent tel que toi. Mais pourtant ne faut-il pas pousser le scrupule jusqu'à la niaiserie. Vingt et un mille francs seulement, tu comprends que ça ne vaudrait pas la peine de se déranger.

— Cependant, objecta Brafort, un peu ébranlé, prélever sa part sur un marché dont on se charge en conscience...

— Tu ne prélèves pas sur le marché, entendons-nous, mais sur le vendeur. Tu reçois une prime d'un industriel pour préférer sa maison à celle d'un autre, voilà tout.

— Mon cher Maxime, permettez, c'est vous qui ignorez. J'ai fait du commerce et je puis vous dire qu'en pareil cas, ce que donne le vendeur à l'intermédiaire est pris nécessairement sur la qualité de la marchandise ou sur son prix; car, vous comprenez qu'on ne saurait...

Maxime prit les deux mains de son interlocuteur.

— Mon ami, il n'y a qu'une chose à dire à tout ça, car raisonner serait inutile: c'est reçu, ça se fait, ça s'est toujours fait, ça se fera toujours; la chose est passée en usage et par conséquent...

— Si c'est vraiment *reçu*, dit Brafort...

— Eh! mon pauvre garçon, le ministre même aurait pitié de toi si tu agissais autrement. Tu ne comprends vraiment rien aux choses de ce monde. Est-ce qu'il n'y a pas en tout et pour tout l'officiel et le privé? le dessus et le dessous? ce qu'on dit et ce qu'on fait? ce ce qui est avoué et ce qu'on tolère? Quand tu étais

quincaillier, ton prix ne variait-il pas selon le client que tu servais? Est-ce que tu te serais permis de vendre à une élégante comme à la fruitière du coin, à un étranger comme à un compatriote? Est-ce qu'il n'y a pas en toute fonction, depuis la cuisinière, qui fait le marché, jusqu'au fournisseur d'armée, le chapitre des profits secrets? le tour du bâton? Une chose n'est dans la langue que lorsqu'elle est dans les mœurs; donc acceptée, connue, convenue, pour ainsi dire, donc permise. Tout le monde sait cela, excepté toi. Un petit enfant qui joue au bouchon te le dirait: ce qui gagne, c'est partout l'habileté. L'habileté est un droit. Pourquoi pas? le talent en est bien un. Si tu fais un bon marché, il est juste que tu en profites, et, tiens, dis-moi, je te prie, pourquoi, — sauf peut-être quelques benêts de républicains, — tous les gens qui passent aux affaires, tous ceux qui ont manié les choses de l'Etat, sont-ils devenus riches, de pauvres qu'ils étaient devant? — Qui songe à s'en étonner? Personne. On s'étonnerait du contraire, ce serait choquant. Eh bien! ce n'est pas toi pourtant qui prétendrais que des pairs, des ministres, des diplomates, des hommes officiels ne sont pas des gens estimables? Hein! qu'en dis-tu?

— Non, assurément, dit Brafort.

Et nul n'était plus incapable que lui d'une pareille pensée, cela parut en effet le convaincre. Toutefois, au bout d'une minute, il ajouta:

— Cependant, la cuisinière...

— Oh! reprit Maxime, la cuisinière, c'est bien différent. La cuisinière, qui est une personne inférieure, n'a pas le droit de voler ses maîtres, auxquels elle doit obéir; mais des hommes distingués, maîtres et tuteurs de la société, ont le droit d'en agir à leur discrétion à l'égard d'elle. A chacun selon sa capacité. Tu ne rêves pas, je pense, la république? Eh bien! l'inégalité des conditions crée nécessairement, forcément, l'inégalité de la morale. Les philosophes, qui ne sont que de plats géomètres, ont appelé les conquérants des voleurs. Cependant qui les prend pour tels? Le monde a-t-il cessé de les adorer? Non, il a trop de bon sens pour ne pas comprendre que la morale change avec les conditions. Le vol est puni, la conquête reste admirée. Il faut, pour que l'ordre règne dans la société, que l'on ne s'y arrache pas des mains les objets utiles. Mais ce serait décréter l'immobilité, ce serait éteindre le génie, que d'interdire aux gens habiles les moyens intelligents d'acquérir le rang et l'éclat nécessaires à l'emploi de leurs talents.

— Sans doute, dit Brafort, à condition bien entendu, qu'ils ne prennent pas ce qui est aux autres.

Maxime haussa les épaules.

— Et qu'est-ce qui n'est pas aux autres? dit-il avec impatience. Puise-t-on aux cavernes des génies de la montagne quand on s'enrichit? Va-t-on féconder des îles désertes? Sur ma parole, le lieu commun est l'étoffe même de l'esprit humain! Mon cher, il y a deux sortes de gens en ce monde: ceux qui produisent et ceux qui possèdent. Les premiers, consacrés au pénible enfantement de la richesse, vivent ou languissent à l'aide d'un certain nombre de sous par jour; les autres jouissent de la somme des richesses acquises, en s'en disputant les parts. Le commerce, en majorité, et surtout la spéculation, qui ne produisent pas, que sont-ils en réalité, sinon des moyens plus ou moins autorisés, de faire passer dans sa poche ce qui est dans celle d'autrui? Tu ne veux, n'est-ce pas, ni bêcher, ni pousser le rabot, ni tirer l'alène. Tu veux être riche? Eh bien, mon bon, sauf deux ou trois professions libérales que tu ne peux pas remplir, il ne s'agit dès lors que de pots-de-vin, et, crois-moi, quand on en prend, on ne saurait trop prendre.

Là-dessus Maxime quitta le ménage Brafort, laissant l'honnête garde municipal si préoccupé de toutes les idées qu'on venait de faire miroiter à ses yeux, et du choix qu'il avait à faire, qu'il fut longtemps à se souvenir de la première impression, pourtant si vive, que lui avait causée le spectacle de sa femme et de son ami, si près l'un de l'autre. Tout s'expliquait maintenant d'ailleurs. Et puis il eut à soigner une violente attaque de nerfs d'Eugénie, à qui décidément la joie faisait mal. Elle craignait aussi, dit-elle, que son mari ne refusât une aussi bonne occasion. Brafort la rassura. Au fond, il n'hésitait guère. L'avis de Maxime, qu'il eût pris pour conseil d'honneur aussi bien que pour oracle dans les choses d'esprit; l'ardent désir de sa femme et le sien propre, cette ambition de la richesse que tout enfant du siècle suce avec le lait, enfin l'assurance que les pots-de-vin étaient chose reçue... Maxime, en le quittant, lui avait donné rendez-vous chez lui deux jours après. Tout fut conclu dans cette entrevue. Brafort, qui se reprochait vivement les soupçons qu'il avait eus, dans un transport de reconnaissance, les avoua, tout confus. Maxime se mit à rire.

— Allons donc, mon cher, ces choses-là arrivent à tout le monde, mais à nous...

Le lendemain Brafort donna sa démission et, peu de jours après, partit pour l'Allemagne. Il y resta près d'un mois...

Au retour, il trouva Eugénie installée dans un joli petit appartement, rue de Lille. Elle en avait obtenu l'autorisation, à la prière de Maxime, qui voulait voir *sa filleule* heureuse et bien mise. Maximilie, en effet, portait maintenant de petites robes blanches qui lui séyaient à ravir, et la jeune mère ne déparait point sa fille. Mise avec grâce, le teint frais et reposé, ayant une bonne sous ses ordres, Eugénie déployait des grâces toutes nouvelles, et ce qui était encore plus nouveau, une charmante humeur, et cette gaieté qui est presque de l'esprit. Elle avait déjà fait des connaissances, et l'on eut de petites soirées où parut quelquefois Maxime. Toutefois, Brafort n'entendait pas *manger son argent*. Il avait bel et bien rapporté quatre-vingt mille francs, et maintenant regrettait presque de n'avoir pas eu davantage; l'appétit vient en mangeant. Mais quatre-vingt mille francs, ce n'était pas assez pour rester oisif, et, comme Brafort, ainsi que l'avait remarqué Maxime, ne voulait ni bêcher la terre ni manier l'outil de l'artisan, il fallait donc ou qu'il prît un nouveau commerce ou qu'il fît, suivant l'expression vulgaire, travailler son argent. Maxime, consulté, jugea qu'il n'y avait pas à hésiter.

— Le commerce, dit-il, j'entends la boutiquerie, n'est que la petite spéculation; la grande seule fait les fortunes rapides et considérables. Combien te faut-il?

Brafort hésita et finit par répondre:

— Dame! le plus possible.

— Je m'y attendais. Et quand cela?

— Mais le plus tôt.

Maxime, comme à l'ordinaire, se mit à rire:

— Excellents principes! Eh bien! j'ai une affaire en vue, que je ne puis faire seul, un achat de maisons un peu vieilles, mais situées près du Louvre, dans un beau quartier. C'est une affaire de trois cent cinquante mille francs. Nous payerons une part comptant. Tu donneras un tiers, je ferai le reste, et naturellement je serai propriétaire dans la mesure de cet apport; mais ce sera entre nous une clause secrète et tu seras seul en nom. L'opinion publique est ridicule; elle interdit aux hommes politiques de faire des affaires, comme s'ils devaient mourir de faim en servant l'Etat.

Brafort fut de cet avis, et s'irrita contre l'opinion publique. Il acheta les maisons, au nombre de trois. Quand il s'en vit propriétaire en règle, bien qu'il ne le fût en réalité que pour un tiers, il fut pris d'une joie qui l'enivra. Lui, propriétaire! Bonheur inespéré! orgueil et délices! Il se regardait avec respect; il marchait dans la rue, cambré, la tête haute. Il remplissait le trottoir!

Cependant tout a ses ombres. Les grandes passions,

en même temps que leurs ivresses ont leurs douleurs. Les maisons n'étaient pas chères, les baux donnaient quinze pour cent du prix d'achat ; mais, comme l'avait remarqué Maxime, elles étaient vieilles, et cette propriété, mon Dieu ! cette propriété si chère avait quelque chose, hélas ! de précaire et de chancelant. Aux yeux de Brafort, la propriété a les attributs divins ; elle est ou devrait être éternelle.

Avant d'acheter, il avait tout visité, de la cave au grenier, soigneusement. Il savait ses maisons par cœur, et maintenant la moindre dégradation lui faisait mal. Comme il n'avait d'ailleurs rien à faire, il s'y rendait chaque jour, causait avec les concierges et faisait des visites aux locataires. Là, il recueillait toujours quelque sujet de colère et de désespoir. Le papier du troisième du numéro 20 recevait constamment de nouvelles égratignures. C'étaient des gens négligents, que Brafort avait en horreur. Celle-ci avait des chats ; celui-là fumait, ce qui noircissait les plafonds. Ces autres avaient des enfants en nombre plus ou moins ridicule. Et enfin tous ses gens-là se permettaient d'agir à leur guise, comme s'ils avaient été chez eux. On consentait à les loger, moyennant un prix raisonnable ; mais s'il avaient le droit d'usage, avaient-ils celui d'usure ? Un de ces messieurs était si gros qu'il faisait gémir l'escalier, gémissements qui retentissaient dans l'âme de Brafort ; et vraiment, en voyant ces gens aller et venir ainsi du haut en bas, sans la moindre gêne, et fermer les portes quelquefois très-fort et parler haut, il trouvait qu'ils avaient bien peu de conscience, car c'était son pavé, son bois, ses rampes, ses plafonds et ses planchers, qu'ils usaient ainsi sans précaution. Les bonnes descendaient avec des paniers et frôlaient le mur. Un gravier, direz-vous, c'est peu de chose ; mais après tout, une maison ne se compose que de ça, et à la longue... Limer une maison, cela revient en somme à limer les pièces d'or. C'est donc un vol ; et cependant on ne pouvait rien contre ces gens-là, du moins en justice, car, pour les agacer et leur rendre la vie dure, il s'en acquittait consciencieusement.

D'un autre côté, Brafort, qui, nous le savons, avait des penchants dogmatiques, se disait que la fonction de propriétaire impliquait des devoirs sérieux, une responsabilité morale. Un peu plus, il se fût cru chargé d'âmes. Toujours est-il qu'il s'informait soigneusement des mœurs de ses locataires. Une dame qui vivait seule, et qui recevait chez elle plus de visiteurs que de visiteuses, reçut de lui son congé. Quelques locataires, chez lesquels il fit des scènes ou qu'il ennuya, le mirent à la porte et donnèrent congé. Pour d'autres dont les termes étaient en retard, il les rendait martyrs de ses exigences, tout en se croyant généreux. Ainsi était-il en train de dépeupler ses immeubles ; il rêvait une ligue de propriétaires qui ferait refleurir dans la société l'économie, l'ordre et les bonnes mœurs, quand un jour Maxime lui dit :

— Eh bien, mon cher, nos maisons vont sauter prochainement.

Brafort fit un bond.

— Que diable ! n'aie pas l'air si effaré. Il ne s'agit pas d'une mine de poudre ; mais simplement du tracé définitivement arrêté de cette belle rue qu'on veut mener en ligne droite de la Concorde à la Bastille, et qui s'appellera la rue de Rivoli. Eh bien, j'ai vu le plan ; nous serons expropriés.

— Expropriés !... Je n'entends pas ça, moi. Mais comment ? C'est une infamie, c'est une violation de la propriété ! Ces choses-là ne se passent pas en pleine civilisation. Je réclamerai, je...

— Pour Dieu, mon cher Brafort, ne crie pas de la sorte. Nous serons indemnisés.

— Je ne veux pas d'indemnité, moi ! Je veux mon bien. Ma propriété est à moi, c'est une chose sacrée ! Ne suis-je pas libre ! C'est une indignité ! Le gouvernement n'a pas le droit.

— Brafort je ne te reconnais plus. Ton langage est tout à fait révolutionnaire.

— Est-il possible ? murmura le digne homme, s'apaisant un peu. Cependant, Maxime, nos maisons...

— Seront payées deux fois leur valeur, soupira monsieur de Renoux en se penchant vers son ami.

— Hein ! vous croyez ?... vraiment ?

— C'est à peu près certain, et pour ma part je m'en réjouis. Tu as pris trop tôt pour elles des entrailles de père. Tes affections, mon cher, ne sont pas assez abstraites. C'est à la valeur de l'objet qu'on doit s'attacher et non à l'objet lui-même. *Sursum corda* !

— Si nous sommes bien payés, reprit Brafort, et pourtant j'avoue que ça me fait quelque chose... Oui, et c'est ce qui prouve, ajouta-t-il d'un air profond, que le sentiment de la propriété...

— Garde ce saint respect, mais applique-le à d'autres immeubles ou plutôt au principe lui-même. L'homme, dit l'Ecriture, ne doit pas s'attacher à ce qui passe, mais à ce qui est incorruptible et que les vers ne mangent point. Or, ce bien-là, mon cher, très-évidemment, c'est l'or.

Brafort se résigna, et bientôt porta toutes ses vues sur le chiffre de l'indemnité. On eut sans doute à cœur de le consoler, car ce chiffre fut magnifique. Les vieilles maisons, achetées trois cent cinquante mille francs, et que Brafort avait fait recrépir à neuf pour la circonstance, se trouvèrent estimées cinq cent mille francs.

— Mon cher, elles avaient beaucoup prospéré entre nos mains, dit sérieusement Maxime.

Dans cette opération, Brafort se trouva bénéficier pour son tiers de cinquante mille francs. Il resta persuadé que Maxime avait un flair excellent en affaires, et lui demanda bientôt ses conseils pour quelque autre transaction.

Maxime le fit quelque temps attendre, puis un jour l'envoya chercher,

— Mon cher, lui dit-il, il s'agit d'une société dont je vais être à peu près le fondateur. Tu pourrais prendre pour cinquante mille francs d'actions ; je t'en ferai donner pour soixante mille, et tu serais du conseil de surveillance.

— Du conseil de surveillance ! répéta Brafort, flatté de cet honneur, et qu'est-ce que cette société ?

Maxime eut un mouvement d'épaule d'une adorable négligence.

— Une société pour l'exploitation de carrières à Meung. Il y a beaucoup à faire.

— La pierre est belle ? demanda Brafort.

— Je n'en sais rien, répondit Maxime du même air insouciant.

— Comment ?

— Je n'ai pas eu le temps d'y aller voir.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez intéressé dans l'entreprise ?

— C'est-à-dire qu'on m'y intéresse. Je me suis engagé à obtenir une commande du ministère pour la construction d'une préfecture et de deux casernes, aux environs, et j'ai dans la tête un coup meilleur. Il n'y a pas là de route ; j'en ferai décider une, allant de la préfecture à une ville voisine, et passant, bien entendu, par notre carrière. Ça fera un crochet, mais bah !... Tiens, à ce propos, ajouta Maxime en posant sa main sur le genou de Brafort, j'ai une idée : tu devrais aller à ma place là-bas, tu verrais les terrains qui constituent la carrière, et tu achèterais, en mon et au tien, par tiers, si tu veux, une certaine étendue de terrains environnants, pouvant être soupçonnés de contenir de la pierre. Nous les revendons ensuite à la société.

— Pourquoi ne pas acheter ces terrains de suite en son nom ? demanda Brafort.

— Ah ça ! mon cher, s'écria Maxime, en jetant son

bout de cigare, tu ne comprendras jamais rien aux affaires, ma parole d'honneur. Eh bien ! voici la situation : les propriétaires (ils sont deux) de la susdite carrière et un sieur Brotin, agent d'affaires ou soi-disant tel, sont venus me trouver. Ils ont là des hectares par centaines à exploiter; il faut des fonds pour cela. Moyen d'en avoir, le crédit. Ce crédit, moi je puis le donner et je le donne. J'aurai la commande de l'Etat, j'aurai la route, j'aurai le concours de la presse financière ; c'est-à-dire enfin que je représente dans l'affaire le principal apport, la vitalité de l'œuvre. Aussi ai-je reçu pour ma part deux mille actions sur cinquante mille émises à deux cent cinquante francs. Franchement ce n'est pas assez; aussi ne serais-je pas fâché d'augmenter un peu mes bénéfices. Eh bien ! veux-tu faire ce petit voyage?

Brafort partit pour les carrières, les examina, prit nombre d'informations, et finalement écrivit à Maxime que les carrières, évaluées, suivant l'emission des titres, à douze millions cinq cent mille francs, n'en valaient pas le dixième ; qu'il n'y avait dans tout le pays d'autres terrains de même nature que quelques hectares, situés à une assez grande distance des premières carrières et au fond de chemins perdus; qu'il pouvait les avoir au prix de trente mille francs, mais qu'il valait cent fois mieux abandonner toute l'affaire. On les avait trompés, et il se désespérait ; car il avait pris avant son départ pour vingt-cinq mille francs d'actions.

Il reçut cette réponse de Maxime.

« Tu es à cent lieues, mon cher, de soupçonner l'importance que peut avoir une propriété industrielle bien exploitée. Achète les terrains et dépêche-toi ; nos actions priment de quinze francs. »

Brafort, abasourdi, mais à l'égard de Maxime toujours docile, acheta, revint à Paris, et constata le succès des actions. Il en acheta alors deux cents autres au pair, et entra dans ses fonctions de membre du conseil de surveillance. Ce fut en cette qualité qu'il ratifia l'acte d'achat par la société, au prix de trois cent mille francs, de nouveaux terrains appartenant à monsieur Maxime de Renoux, président, et à monsieur Jean-Baptiste Brafort, membre du conseil. Il n'y eut pas de contestations entre les parties. Ces mêmes terrains, achetés trois cent mille francs par monsieur Brafort, du conseil de surveillance, avaient coûté trente mille francs à monsieur Brafort, simple particulier. Si inféodé que fût Jean-Baptiste aux décisions de son ami, il eut pourtant des scrupules; mais ils cédèrent devant l'affirmation de Maxime, — affirmation d'ailleurs appuyée de preuves, — que les grands financiers agissaient ainsi. Bientôt après, toujours pour imiter les grands financiers, Maxime et Brafort vendirent leurs actions à vingt francs de prime et se retirèrent de la compagnie. Et ce qui prouve qu'en effet, suivant le dire de Brafort, Maxime avait en affaires un flair excellent, c'est que la compagnie fit faillite un an après. Les actionnaires furent ruinés, et ne surent jamais bien pourquoi. Brafort s'en doutait à peine ; mais ce qu'il savait très-bien et qui obscurcissait tout le reste, c'est qu'après ces diverses opérations, il se trouvait à la tête de deux cent cinquante mille francs.

C'est alors qu'il prit le parti de se faire chef d'industrie, bien que Maxime, à qui il convenait comme agent, eût continué volontiers de le guider dans la grande spéculation. On n'a pas su les motifs de cette détermination de Brafort ; nous ne pouvons que les deviner par la connaissance intime que nous avons de son esprit et de son caractère.

Il était, nous l'avons vu par l'exemple de sa liquidation commerciale, d'une probité scrupuleuse ; seulement cette probité n'était susceptible de s'exercer que dans des limites convenues. En d'autres termes, il tenait à faire son devoir ; mais ce devoir ne lui était révélé que par l'opinion commune. Jusqu'alors ces deux termes : la conscience de Brafort et la morale régnante, avaient vécu, comme ils étaient nés, en parfaite intelligence. Mais il n'en fut pas tout à fait de même dans cette atmosphère tropicale de la haute finance, où le principe de l'exploitation, poussé à ses conséquences extrêmes, s'épanouit en fruits d'un tel éclat que l'on ne peut guère se méprendre sur leur nature. Il n'y eut pas divorce toutefois, mais seulement tiraillements, inquiétudes ; car, d'autre part, le patronage de Maxime et l'exemple illustre des P..., des M..., des Z..., et des R... étaient de ces prestiges devant lesquels l'intelligence de Brafort devait longtemps hésiter et se confondre.

Soupçonner que des hommes si riches, si considérés, des hommes dont le nom passe en proverbe et fait l'admiration des badauds : des hommes qui peuvent être comptés parmi les gloires nationales, puisque leur nom est sur toutes les lèvres ; des hommes qui vont à la cour et qui portent sur leur poitrine toutes les décorations de l'Europe... Ah ! allons donc ! Nier la lumière du soleil, possible encore; mais le respect dû à de telles gens !...

Pour les croire coupables d'escroquerie, ces grands hommes, il eût fallu douter du principe hiérarchique lui-même et admettre que l'ordre social favorise le haut banditisme. Brafort pouvait-il même soupçonner cela ?

Au nombre de ces motifs d'aveuglement, n'oublions pas la joie de cet homme, si longtemps pauvre, en se voyant enfin déjà riche et en possession de l'instrument nécessaire à la conquête d'une grande fortune. Cependant ce fut, n'en doutons pas, un malaise secret et persistant qui le chassa des autres régions financières ; il voulut être manufacturier, « préférant, dit-il, les choses palpables aux choses fictives. »

— Il me semble, objecta Maxime avec son ironique sourire, que les choses fictives deviennent assez palpables en nos mains ; toute la différence est que tu gagneras moins dans l'industrie. Mais prélever de l'argent ici ou là, c'est la même chose.

Maxime avait raison : en dehors de la production directe et du service nécessaire, le gain légitime n'existe pas. Mais, depuis que l'industrie règne, on est tellement habitué à voir le patron s'enrichir où l'ouvrier vit à peine, que c'est chose toute simple et où la conscience des Brafort se sent à l'aise. Au reste, loin d'appuyer sur les objections, Maxime, au contraire, se mit tout à coup à seconder l'idée de Brafort, mais secrètement, sans doute pour ne pas déplaire à Eugénie, qui ne voulait pas entendre parler de quitter Paris. Ce fut même Maxime qui, par un de ses amis, découvrit une affaire avantageuse à R... et la fit proposer à Brafort. C'était une filature fort négligée par suite de l'incurie et des embarras du propriétaire, établissement à refaire et que Brafort acquit à bon marché. Il y fit de grandes améliorations, se procura en Angleterre un contre-maître habile, visita les différents centres de cette industrie, et mit à s'instruire des pratiques du métier une ardeur patiente.

Ils s'établirent donc à R... malgré le désespoir d'Eugénie. Elle ne voulait pas quitter Paris, alléguant qu'elle y était née, que sa famille y vivait... L'amour de la famille n'avait jamais coûté si peu de visites et tant de larmes. Depuis le retour de fortune des Brafort, les Leblanc s'étaient rapprochés; mais Eugénie, la veille encore, leur gardait rancune, et n'allait pas à Neuilly trois fois en six mois. Son chagrin alla pourtant jusqu'à la rendre malade, et Brafort resta convaincu plus que jamais que la femme est par nature un être déraisonnable, fantasque, incapable d'établir de justes rapports entre la valeur d'un objet et le sentiment qu'elle y attache. Il usa donc avec une fermeté consciencieuse de ses droits, et entraîna à sa suite l'épouse éplorée. Pour lui, s'il donna quelques regrets à *la capitale*, son seul chagrin fut de quitter Maxime, cet ami qui lui avait toujours été si précieux, et que maintenant il regardait encore comme son bienfaiteur. Il n'avait pas manqué de

lui faire promettre de venir souvent à R..., mais les affaires de l'Etat... Bref, Maxime n'y alla pas, et la triste Eugénie n'eut pas même la consolation de recevoir par lui les nouvelles orales de ce Paris tant aimé.

Déjà, plusieurs mois avant leur départ pour la province, ils avaient mis Jean au collége. C'est un malheur pour l'enfant qui a sa mère, ce fut pour l'orphelin un soulagement. L'humeur de sa tante, ses caprices, ses injustices, le faisaient beaucoup souffrir. Eugénie n'était pas une méchante femme, elle s'attendrissait en parlant de l'orphelin et protestait qu'elle voulait lui servir de mère; mais la générosité de cette adoption, elle n'était pas sans en sentir le prix et la portait en compte à son neveu. Celui-ci malheureusement ignorait encore l'arithmétique: il aurait eu pour ses parents adoptifs l'affection filiale, un peu égoïste, il va sans dire, de l'enfant, qui ne peut donner plus que ne le permet son âge; mais avant de savoir ce qu'était la reconnaissance, il s'entendit appeler ingrat. Pendant longtemps, il n'avait pas deviné pourquoi le bruit que faisait Maximilie et le bruit qu'il faisait lui-même n'avaient pas le même son aux oreilles de madame Brafort; il ne s'était pas douté qu'il n'eût point le droit d'avoir des défauts comme un autre enfant, et ce ne fut qu'à force d'entendre Eugénie assurer qu'elle ne faisait entre lui et sa fille aucune différence, qu'il finit par comprendre combien il en existait.

Nous ne nous étendrons pas sur la générosité de cette adoption des époux Brafort; elle a été célébrée sur tant de tons dans leur entourage, que c'est un des faits qui ont le moins besoin d'être remis en lumière. On ne parlait guère de Brafort sans ajouter ce beau trait de bienfaisance à sa figure d'homme honnête et considéré; sous ce rapport, la dette de l'orphelin a été payée par l'estime publique. Elle eût pu l'être par la joie même d'élever un enfant aussi bien doué que Jean; mais ce malheureux livre de doit et avoir, ouvert à l'article Reconnaissance, et que l'ancien quincaillier et sa femme ne manquèrent jamais de tenir en partie double, gâta l'affection heureuse et sincère qui sans cela eût pu s'établir entre l'enfant et ses parents adoptifs. Il y avait aussi, du côté de Jean, une amertume entretenue par des souvenirs bien chers et tout différents; l'absolutisme de son oncle exaltait son imagination, irritait ses nerfs, l'exaspérait. Quand un lien d'amour mutuel, pris aux entrailles de l'être, n'adoucit pas les dissensions de famille, et n'en efface pas le souvenir, elles arrivent à l'état de crises terribles, souvent funestes.

Dans cette geôle de l'enfance appelée collége, malgré tout, Jean respira; il avait au moins du calme. La règle le meurtrissait bien, mais elle n'avait pas l'air de le faire exprès; elle n'avait ni la voix aigre de sa tante, ni le ton lourd et solennel de son oncle: elle était la même pour tous. Il regretta Maximilie; mais il connut bientôt l'amitié plus complète d'un enfant de son âge, externe au même collége, et nommé Georges d'Eriblac. C'était un joli garçon aux cheveux bouclés, dont les yeux brillaient de malice et dont les joues fines et roses semblaient toutes parfumées de soins et de baisers maternels. Tandis que Jean respirait la mélancolie, Georges exhalait ce bonheur de l'enfance, qui est expansion, gaieté, pétulance. Toujours simplement vêtu, il l'était cependant avec un goût qui révélait des poëmes de tendresse intime.

Cet enfant, qui joignait à beaucoup d'étourderie un cœur d'une adorable générosité, fut attiré par la tristesse de Jean; de lui-même, il alla trouver dans un coin ce petit camarade sombre et lui porter cette lumière dont lui, l'enfant heureux, rayonnait. Jean répondit passionnément à cet appel, et l'amitié commencée à neuf ans ne fit que s'accroître, avec l'âge et l'intelligence, par le charme d'une intimité de plus en plus profonde. Après le départ de la famille Brafort pour R..., la mère de Georges devint la Providence de Jean. Elle obtint du proviseur de le faire sortir, de temps en temps, le jeudi; l'orphelin eut sa part des gâteries de Georges. A R..., on l'oubliait toute l'année, sauf aux trimestres, qui le rappelaient assez peu agréablement; seulement, aux grandes vacances, Brafort venait chercher son neveu. Grâce à de longues promenades dans la campagne, à la lecture, à l'étude, à Maximilie, qui protégeait son cousin, grâce encore aux soins que prenait Jean d'éviter les occasions de conflit, ces deux mois se passaient sans trop d'encombre. Occupé de ses affaires et de ses plaisirs et recevant fréquemment du monde, Brafort avait peu le temps de songer à son neveu; cependant il était rare que leur contact fortuit n'aboutît à quelque dissentiment, ce qui faisait dire à Brafort:

— Cet enfant-là est une tête de fer et un ingrat, la discipline du collége ne l'a point *rompu*.

Il l'accusait encore d'être sournois. Contre cet homme, son parent et son tuteur, qui disposait de lui souverainement, Jean n'avait guère qu'un refuge: la résistance intime et silencieuse. Cela irritait Brafort. Voici un exemple entre autres de l'hostilité de leurs vues. On se rappelle que le jour où Jacques avait présenté son fils à Brafort, celui-ci avait trouvé le nom de Jean trop vulgaire. Quand Brafort eut des rentes et reçut *du monde*, ce nom devint tout à fait choquant. Le moyen âge alors était à la mode, et Brafort déjà rêvait sa tour à créneaux. Il imposa donc à son neveu le nom de Johann, sans s'arrêter à la répugnance marquée de l'enfant; Jean tenait au nom choisi par son père, et que la voix chérie de sa mère autrefois rendait si beau. Il dut subir le changement décrété: mais, toutes les fois qu'il fut appelé lui-même à se nommer, il dit Jean, et ne signa jamais autrement ses lettres.

— C'est de l'entêtement et de l'insolence, déclarait Brafort.

Entre eux existait ce malentendu, si fréquent dans nos mœurs encore monarchiques, entre le bienfaiteur et l'obligé. Aux yeux de Brafort, la reconnaissance consistait en l'abdication pleine et entière de la personnalité. Jean, de son côté, souffrait de recevoir les secours de son oncle et ne lui en savait pas gré; car il se regardait comme enlevé par lui à son tuteur véritable, Charles de Labroie.

Celui-ci, à sa sortie de prison, avait réclamé le fils de Jacques, Brafort avait répondu par un refus rogue, et n'avait pas même permis que monsieur de Labroie vît l'enfant; car ce républicain dévoué à ses croyances jusqu'à la ruine, jusqu'à la prison, jusqu'à la mort, ne pouvait être qu'un loup dans la bergerie de l'éducation de Jean. Monsieur de Labroie insista, vint à R..., et montra le billet, testament de Noelly, écrit quelques heures avant sa mort, et par lequel elle léguait son fils à son ami. Brafort eut une magnifique réponse:

— Monsieur, ce billet n'est pas légal. Mon frère existait encore, et ma belle-sœur, qui n'a jamais été veuve, puisqu'elle est morte en même temps que son mari, n'a pas eu le droit de disposer de son fils.

Charles de Labroie sortit sans ajouter un seul mot. A partir de ce moment, loin d'éprouver aucun scrupule à nouer des relations secrètes avec Jean, il s'en fit un devoir. Il rêvait encore aux moyens, quand un jour il vit entrer le petit Georges, porteur d'une lettre de son ami.

Soit par les indiscrétions de Maximilie, soit par des paroles échappées à son oncle et à sa tante, qui, selon l'habitude de beaucoup de gens, vivaient persuadés que les enfants n'ont pas d'oreilles, Jean savait les circonstances de la mort de ses parents, la délégation de sa mère, et les démarches infructueuses de Charles de Labroie. Il se rappelait cet ami avec la tendresse passionnée qui lui inspiraient tous les souvenirs du foyer maternel. Il avait voulu le revoir, et avait mis en campagne pour cet objet l'activité et la perspicacité de Georges.

Dès lors, Charles de Labroie et Jean s'étaient vus de temps en temps, les jours de sortie, et une correspondance active s'était établie entre eux. Les croyances et les idées de monsieur de Labroie trouvèrent dans les aspirations de Jean un terrain tout préparé, et ce fut avec passion et religion tout ensemble que l'enfant se précipita dans cette voie, que lui avait tracée le martyre de ses parents.

Les premières années de collége de Jean n'avaient pas été brillantes. Rebuté par la sécheresse de l'enseignement, habitué déjà à se renfermer en lui-même et à remplacer la réalité par le rêve, il étudiait nonchalamment et n'obtint pas un succès. Mais un discours que lui fit son oncle à ce sujet changea tout de face. Le discours précité se résumait en trois points principaux, conforme sur ce point aux grands principes oratoires.

1° Tu es mon neveu, donc tu dois être intelligent, et tu as pour devoir d'être le premier ;

2° Tu es élevé par mes bienfaits ;

3° Donc, en n'étant pas le premier, tu fais acte de l'ingratitude la plus noire.

Jean sentit la justesse de ce raisonnement, et tout d'abord hésita entre deux partis : quitter la maison de son oncle pour celle de Charles de Labroie, ou bien partir pour un pays inconnu, où il gagnerait son pain à la sueur de son front. Cependant il n'avait que douze ans à peine ; il était maigre, fluet, et le premier mouvement de tout chef d'emploi devait être de le refuser sur sa mine. D'autre part, son ami, qui était pauvre, ne pouvait le recevoir, au mépris de la loi et de son tuteur. Jean courba sous la nécessité son front rougissant ; mais, à partir de ce jour, il se prit à lutter avec acharnement contre les aridités de l'étude, et, comme il était en effet très-intelligent, parce que ou quoique neveu de Brafort, il fit dès lors de grands progrès, et ce qui était l'essentiel pour ses parents, il eut *des prix*. On commença dès lors à l'estimer un peu ; sa tante fut moins sèche pour lui ; son oncle déclara qu'il ne regretterait ni ses soins ni son argent, si ce garçon-là voulait faire honneur à la famille, et Maximilie, qui avait quelque peu subi les préventions de son père et de sa mère à l'égard de son cousin, fut enchantée de ses succès.

Cette petite fille, quoique très-gâtée et pourvue d'abondants caprices, était aimante, et le montrait quelquefois par des élans de cœur très-intermittents, mais généreux, pour lesquels Jean lui voua une sincère tendresse. Malgré la différence d'âge qui les séparait, ils se lièrent de plus en plus d'une amitié fraternelle ; à cette époque de l'adolescence, où le sentiment s'éveille et s'épanche avec tant de naïveté, Maximilie fut très-expansive pour son cousin ; il est vrai que dans l'absence, elle ne lui écrivait guère, n'aimant point à écrire ; mais elle lui brodait des pantoufles, lui peignait des porte-monnaie ou lui tricotait des bourses, et, quand les vacances avaient ramené Jean à R..., on la voyait le chercher sans cesse, se pendre à son bras, le taquiner, le consulter en mille choses, le combler de naïves caresses et babiller avec lui.

Était-ce l'affection un peu curieuse d'une sœur pour le frère plus âgé qu'elle et différent d'éducation et d'habitudes, affection par laquelle la jeune fille semble préluder à une autre étude, à un autre amour ? ou bien était-ce l'amour lui-même ? Brafort ne s'arrêta qu'à cette dernière supposition et en fut très-effrayé. Quand il n'était encore que garde municipal, il avait dit à sa femme à l'égard de Jean :

— Nous lui donnerons un bon état, et il sera le protecteur, pourquoi pas le mari ? de Maximilie.

Mais les choses avaient bien changé ! Brafort maintenant rêvait pour sa fille un parti riche et brillant. Aussi ne recula-t-il pas devant la pensée de rompre le touchant accord de ces deux enfants, et d'étonner leur innocence par des précautions blessantes. Maximilie protesta bruyamment, mais vainement. Jean rassentit avec amertume l'affront fait à sa fierté.

A cette époque cependant (il approchait de sa vingtième année), adouci par la philosophie indulgente et supérieure du vicomte de Labroie, il commençait à comprendre l'écrasante bonne foi de son oncle, et ne portait plus ses jugements à l'extrême comme autrefois. Il s'attacha donc à être prudent à l'égard de sa cousine, sans cesser d'être affectueux, et souvent c'était avec une douceur fraternelle, qui siéyait étrangement à sa jeunesse, qu'il grondait lui-même et restreignait la vivacité mutine et provoquante de Maximilie. Cela n'empêcha pas que Brafort ne continuât d'observer leurs rapports avec inquiétude.

Jean et son fidèle ami Georges, après avoir passé ensemble leur baccalauréat, étaient entrés ensemble à l'École centrale, d'où ils venaient de sortir l'un et l'autre, en cette année 1847, avec le diplôme d'ingénieur civil. Brafort informé des attentions que madame Dériblac avait eues pour Jean, et de l'étroite amitié des deux camarades, avait invité Georges à venir passer les vacances à R..... On recevait, à cette époque de l'année, beaucoup de monde chez Brafort, et un jeune homme de plus ou de moins ne comptait pas. Nous n'oserions assurer que l'apostrophe du nom de d'Eriblac ne fût pour quelque chose dans l'invitation. D'ailleurs la gaieté, l'entrain, la belle tournure de Georges plurent à tout le monde. Madame Brafort elle-même eut pour lui des attentions marquées. Il était aimable, doux autant que pétulant, poli et prévenant près des femmes, sans galanterie. Ce garçon-là était gâté par la nature. Il n'y eut que Maximilie qui sembla peu s'occuper de lui ; en revanche, elle se plut à combler son cousin plus que jamais d'agaceries.

— Heureusement, ils n'ont plus de tête-à-tête, se dit Brafort, que la présence de Georges rassurait, tant cette préoccupation dont il était saisi à l'égard de Jean écartait toutes les autres.

Il recommanda à sa femme de suivre partout Maximilie, et madame Brafort se conformant à cette recommandation avec une docilité exemplaire et rare, il en résulta que ces quatre personnages ne se quittèrent point, et que soit dans le parc, soit à la promenade, à cheval ou en voiture, du matin au soir, une intimité charmante s'établit ; cependant cette intimité resta toujours assez contenue entre Georges et Maximilie. Celle-ci jasait plutôt avec son cousin : tandis que la mère prenait volontiers le bras de Georges et entamait avec lui des conversations confidentielles et poétiques, où elle parlait à ce jeune homme de ses rêves de jeune fille, et même de son mariage, tout cela en soupirant.

Eugénie avait cessé depuis longtemps de pleurer la ville de Paris ; on ne saurait toujours verser des larmes. Une crise de chagrin seulement l'avait reprise, à l'occasion du mariage de Maxime, qui épousait la fille d'un pair, et la raison de ce chagrin, celle du moins que madame Brafort alléguait à son mari, c'est qu'elle n'avait point été invitée, et que c'était mal d'un ancien ami.

Peu à peu, madame Brafort avait contracté des liaisons assez étroites avec des dames de la ville ; elle avait fini par s'intéresser vivement aux nouvelles locales, elle s'était enfin habituée au séjour de R... Elle était loin d'être insensible aux jouissances du luxe et de la toilette. Elle était heureuse de voir sa fille assurée d'un *bel avenir*. Dans les premiers temps de sa fortune, en songeant aux fatigues et aux privations passées, elle éprouvait la joie du noyé qui s'éveille sur le rivage. Mais, s'il existe des biens négatifs, le premier de tous est la richesse, lorsqu'elle n'est pas jointe à l'indépendance. Quand le luxe qui l'entourait eut perdu pour elle ses premières saveurs, madame Brafort se trouva seule en face de jours longs et vides. Elle était incapable d'élever sa fille, qui bientôt lui fut enlevée pour le couvent. Elle ne savait pas s'occuper l'esprit. Petites ou grandes

choses, tout se faisait par les ordres de Brafort dans la maison. Il ne restait donc à Eugénie qu'une existence purement végétative. Elle pouvait y joindre, il est vrai, la fonction officielle de toute épouse bien née, adorer son mari; c'était l'idéal, mais... le moyen?...

Etait-ce pour ces motifs, — qu'elle s'en rendit compte ou les éprouvât seulement, — que madame Brafort était retombée, depuis son départ de Paris, dans une langueur chagrine et mélancolique, aigre même parfois? Cela nous paraît probable. Tout être, homme ou plante, qui souffre dans son développement, se couvre de rugosités ou de mousse, et se renfrogne. Brafort eût désiré chez sa femme un peu plus d'entrain et de gaieté; car, bon homme et bon vivant, il trouvait le sourire agréable à voir.

— N'as-tu pas tout ce qu'il te faut? disait-il quelquefois à Eugénie. Que te manque-t-il? Je t'ai fait bâtir une maison superbe; tu as les toilettes les plus éclatantes de R..., des serviteurs, une table excellente; tout ce que tu demandes, je te l'accorde... pourvu que ce soit raisonnable!... Je ne suis pas méchant, moi; je ne veux qu'une chose, c'est que tout aille pour le mieux et que tout le monde soit content.

Il le voulait au point que tout devait passer par ses ordres et sous ses yeux, qu'il réglait tout, surveillait tout, décidait de tout. En principe, il y avait bien certaines choses dont il ne s'occupait pas, le menu des repas, les détails de la toilette; mais, comme il exerçait là-dessus un droit de critique rétropectif, cela revenait à peu près au même.

En somme, fraîche et replète à plaisir, comme ces volatiles qu'on prive de mouvement en les gorgeant de nourriture, Eugénie étouffait au-dedans; ses soupirs avaient quelque chose de l'asthme. Dépourvue d'énergie pour lutter, elle en avait pour souffrir. Assez intelligente pour s'ennuyer, elle ne l'était pas assez pour se créer des ressources. Elle adorait sa fille et n'avait su lui inspirer aucune confiance; elle était inutile enfin, et le sentait sans se l'avouer. Seule, elle pleurait quelquefois, que ce fût d'ennui ou de souvenir. Ne disposant de rien sans contrôle, elle aurait trouvé des difficultés à faire le bien; mais il est juste de dire qu'elle n'y pensait pas. Quelques amis riaient de sa mélancolie, l'estimant heureuse. Mais la pire des souffrances ne serait-elle point de n'avoir ni joies ni malheurs?

Maximilie avait alors dix-sept ans. Rose de figure, blonde de cheveux, des yeux noirs; un peu maigrelette, mais jolie, et surtout charmante par un mélange de candeur et de hardiesse qui lui seyait à ravir. Comment l'éducation que lui avait donné son père n'avait-elle pas éteint cette spontanéité? Car on pense bien que le programme de Brafort, tout tracé à angles droits, s'il se fût réalisé, eût fait de Maximilie une poupée modèle. Heureusement, — pour cette fois, — entre notre idéal et sa réalisation se produisent toujours de grandes différences. Maximilie fut donc un exemple de plus des malices de la nature à l'égard des programmes d'éducation. La tendresse de Brafort pour sa fille l'aveugla dans cette affaire et lui suggéra de grands compromis. Il n'en fit pas toutefois sur le chapitre des révérences et civilités puériles; jamais! Chaque année, au jour de sa fête, Maximilie lui récita un compliment en vers en lui offrant un *ouvrage de ses mains*, sorti pour la plus grande part de celles de sa mère. Elle eut, dès cinq ans, la mémoire ornée de fables et de tirades. Elle dut se tenir droite et silencieuce *devant le monde*. Sur tous ces points, Brafort était inflexible, et la petite savait bien qu'il n'y avait pas à plaisanter; mais ensuite il ne demandait pas mieux que d'être bon prince et de se faire prier et câliner. Quand Maximilie grimpait sur ses genoux ou plus tard venait s'y asseoir en l'appelant petit père :

— Allons, disait-il, je parie que tu as quelque chose à me demander. Là! tu es bien femme! Allons! sois âline et rusée, c'est ton métier.

De tels enseignements auraient pu fausser un autre caractère; mais Maximiliie tenait de son père une énergie native, un peu brutale, que l'éducation et la volonté ne purent qu'adoucir. Enfant, elle avait parfois des colères, pendant lesquelles elle se roulait à terre et mordait ceux qui l'approchaient. Son père, en la frappant dans ces moments, faillit la tuer. L'immobilité à laquelle on la condamnait souvent était une cause de ces crises. Vive, active, exubérante de vie, il lui eût fallu beaucoup d'exercice en plein air, un travail du corps, une gymnastique. Au lieu de satisfaire ce besoin, on lui mit sans cesse sous les yeux ce modèle de la jeune fille douce, modeste, passive, aux yeux baissés, vaporeuse et sensitive, qui était l'idéal de Brafort. Elle ne le réalisa pas, mais ce lui fût un frein souvent douloureux. Brafort vit bien plus tard que son but n'était pas atteint; mais, comme sa fille ne lui en parut pas moins charmante, il s'en consola.

Dès que Maximilie avait eu dix ans, il l'avait mise au couvent, à Lille, chez les dames du sacré-cœur. Il avait un peu hésité en faveur d'une pension laïque; mais tous les notables et les meilleures familles du pays mettaient leurs filles au Sacré-Cœur; ce fut la raison déterminante. Et puis il s'était permis de consulter là-dessus madame la préfète de Lille, et elle lui avait dit :

— Comment pouvez-vous, monsieur Brafort, méconnaître l'excellence d'une religion qui s'associe aux plus douces émotions de notre berceau et répand ses consolations sur notre tombe.

Brafort avait été fort touché de si belles paroles et avait trouvé cela concluant. Il disait :

— Je ne m'oppose pas à la religion, la religion est utile; seulement je n'aime pas la béguinerie.

Mais, ayant causé avec *ces dames*, il les trouva *très-bien, très-raisonnable*; ce qui ne l'empêchait pas de dire à sa fille, les jours de sortie!

— Eh bien! tes béguines, te font-elles dire beaucoup de chapelets?

Ou de lui faire une scène terrible un jour que le bulletin de Maximilie portait : Insoumission et manque de respect. Car elle devait considérer ces dames comme remplaçant son père et sa mère; par conséquent les croire infaillibles, et les honorer et leur obéir aveuglément.

A l'époque de la première communion de sa fille, Brafort fut touchant et superbe. Il fallait le voir, se faisant bonhomme, écouter la petite lui dire tous ses exercices de dévotion, ayant soin toutefois qu'on le vît, à part lui, sourire. Il embrassait alors Maximilie en lui disant : Tu es un petit ange! Et il s'en allait en fredonnant un refrain grivois ou antichrétien par compensation, Le jour de la cérémonie, il fut très-ému? il l'avouait lui-même, il avait était empoigné. Les chants, la foule, un sermon très-littéraire et très-éloquent, l'orgue, l'encens, toutes ces blanches jeunes filles en mousseline et voilées..... Maximilie avait sous sa robe un transparent de satin blanc; son voile était garni de point d'Angleterre, et elle avait pour compagne la fille de monsieur de Lavireu, un noble de vieille roche, qui faisait de l'industrie et s'était établi fabricant à R... Les larmes en vinrent aux yeux de Brafort, ce dont Eugénie ne manqua pas d'instruire madame la préfète, dans le salon, après la cérémonie.

— Que voulez-vous? dit Brafort, cela vous rappelle des souvenirs... Ah! la religion est assurément une fort belle chose, très-puissante sur les âmes. Je n'en condamne que l'excès. Je ne sais pas si monsieur de Lavireu a demandé le nom de la compagne de sa fille, mais j'ai voulu le savoir. Je tiens à cela; c'est un lien touchant. Ah! l'égalité chrétienne, la fraternité!...

Malheureusement, M. de Lavireu, comme tant d'autres, n'usait de l'égalité chrétienne qu'à l'église, et malgré quelques avances assez maladroites, Maximilie ne devint pas l'amie de sa compagne de première communion.

Brafort trouva cela ridicule et petit. Mais il interdit à sa fille toute intimité avec une de ses camarades qu'elle aimait beaucoup, fille d'une couturière de Lille.

— Car, dit-il, je ne nie pas qu'elle ne soit fort bien, mais tu ne peux pas te créer de ces liaisons. Quand nous recevons la fille du préfet et la petite-fille du général, tu ne pourrais pas inviter cette petite et cela lui serait une humiliation. C'est fâcheux; mais il y a de ces délicatesses, de ces convenances, qu'il faut respecter.

Quand Maximilie sortit du couvent, à dix-sept ans; elle savait broder en chenille; elle pouvait peindre des fleurs avec l'aide d'un maître; elle jouait quelques sonates et chantait la romance d'une voix juste et fraîche, mais sans méthode et sans goût. Elle connaissait entre autres les principes essentiels de la toilette et se piquait de suivre les modes nouvelles. Pour tout le reste, elle avait appris l'histoire de France de Le Ragois; mais, à la vérité, elle ne la savait guère, excepté la chronologie poétique qui la résume élégamment et dont on ornait la mémoire de toutes les élèves :

Les Francs pour premier roi choisirent Pharamond,
Il règne sur ce prince un silence profond.

Maximilie avait encore étudié l'histoire ecclésiastique; elle savait par cœur tous les miracles qui prouvent la vérité de la religion, les visions de Marie Alacoque, etc.; beaucoup d'histoire sainte, un peu de calcul et très-peu de géographie. On lui avait enseigné que les hérétiques et les protestants étaient fils du diable; elle en vit pourtant à la table de son père, et il ne parut pas qu'elle se fît effort pour les traiter avec considération. Elle avait pris au couvent le petit habit de la sainte Vierge, c'est-à-dire le scapulaire, talisman de pureté, qui doit sans intermédiaire entourer le sein; mais, quand il fut nécessaire d'aller au bal et de montrer ses jolies épaules, elle dut se résigner à le quitter. Elle avait bien formé le projet d'avoir ses pauvres, mais elle n'eut pas le temps : la toilette, les visites, et des leçons de chant et de piano qu'elle prenait encore occupaient sa journée entière. Dans sa chambre, dont son père s'était plu à faire une merveille d'élégance pour le pays, Maximilie avait, à côté de sa psyché, un prie-Dieu garni de velours. Elle n'en abusa pas, bien qu'au couvent elle eût été saisie d'accès de dévotion, qui avaient fort effrayé son père.

— Plutôt que de voir ma fille religieuse, s'écriait-il, j'irais, le sabre à la main, l'arracher de cette jésuiterie. Je veux qu'elle ait de la religion, mais ni plus ni moins qu'il ne faut.

Ce sage désir s'accomplit. A partir du retour de Maximilie dans la maison paternelle, sa dévotion s'évapora doucement chaque jour, et il n'en resta bientôt plus que *ce qu'il fallait* à une demoiselle bien élevée, faite pour la vie du monde et non pour la vie claustrale. Elle remplissait exactement ses devoirs *religieux* et se rendait à la messe tous les dimanches avec sa mère, à moins pourtant qu'il ne fît mauvais temps; et là, tout en suivant *ses heures*, elle trouvait moyen de voir en détail toutes les toilettes. Elle était enfin ce que sont, à peu d'exceptions près, tous ces jeunes esprits nourris de contradictions, qui, n'étant pas assez forts ni assez ardents pour élaborer eux-mêmes leurs croyances, vivent d'inconséquences avec assez de résignation. Elle était encore d'ailleurs à l'âge où l'être s'ignore lui-même et hésite, ébloui au seuil de la vie, comme un jeune oiseau sur le bord du nid. A défaut de certitudes, elle se nourrissait de rêves et flottait dans cette attente où se sont placée toute jeune fille pour qui l'avenir se résume dans *un inconnu*. Tour à tour capricieuse et raisonnable, égoïte et bonne, vive et rêveuse, douce et passionnée, elle semblait essayer ses ailes et interroger les horizons; un peu inquiète, mais bien plus curieuse. Charmante ainsi d'ailleurs, elle attirait comme une énigme et retenait comme une âme où tout indécise qu'elle fût encore, on sentait des forces inconnues s'agiter.

II

BAPTISTINE.

Pendant cette revue des événements et des caractères à laquelle nous venons de nous livrer, nos personnages sont restés à table. Les mets sont fins et nombreux. Brafort boit sec et mange abondamment, et madame Brafort, malgré sa mélancolie, semble prendre un assez vif intérêt à ce détail de l'existence. Tous deux justifient à merveille leur embonpoint. Quant aux trois jeunes gens, ils participent au repas avec le même entrain et au fond la même insouciance qu'ils apporteraient à une autre occupation. Ils sont à l'âge où le plaisir suprême, celui qui crée tous les autres en les dominant toujours, sujet dont tout objet n'est que le prétexte, c'est la jeunesse. Au travers des coups de dents, s'échappent des paroles vives, animées. On cause des incidents de la journée, de riens qui les font beaucoup rire, on ne sait trop pourquoi, ni quelles réticences contiennent ces sourires des lèvres et des regards, ces flammes qui de toutes parts s'épanchent. Autour de la table ronde, en ce petit comité peu habituel (car souvent des convives attendus ou inattendus dînent chez le manufacturier), Georges est à la droite de madame Brafort et Jean à sa gauche; Maximilie se trouve placée entre son père et Georges. Elle cause beaucoup avec son voisin, et ils sont les deux plus gais; mais c'est à Jean surtout que s'adressent leurs regards et leurs paroles en passant par-dessus Brafort.

Brafort ne peut suivre la conversation des enfants, trop agile pour lui; mais de temps en temps, il l'interromp d'un ton péremptoire et profond qui impose silence, et c'est pour déclarer par exemple qu'il ne peut faire un bon repas sans huîtres, et qu'il attend avec impatience les mois qui ont des *r*.

— Oh! s'écrie Maximilie, ces mois-là nous amènent l'hiver. Je préfère le mois d'août sans huîtres. Il est si beau!

Et ses regards pleins de soleil se portent furtivement sur Georges et s'abaissent aussitôt.

— Tu oublies que l'hiver est la saison des bals, dit son père, et que tu es engagée d'avance à la préfecture, chez monsieur de Reder.

— Oh! ce n'est pas si pressé.

— Alors c'est que tu as changé d'idée, car tu t'en faisais une fête.

— Vous préférez vraiment la campagne au monde, mademoiselle? demande Georges avec intérêt.

Maximilie rougit et semble un moment ne savoir que répondre à cette grave interrogation sur ses sentiments. Elle dit enfin :

— Oh! je m'en faisais une fête, c'est vrai; mais à présent je n'y pense plus.

— Voilà bien la légèreté des femmes! dit Brafort. A propos, poursuit-il, j'ai reçu aujourd'hui une réponse de monsieur de Reder. Tu sais, dit-il à sa femme, que je l'engageais à nous faire l'honneur de venir, avec ses dames passer la journée à la campagne. Eh bien! sa lettre est fort aimable; il me dit que la chose n'est pas impossible; qu'il en parlera à madame de Reder, et que si ses occupations lui permettent.

Madame Brafort parut très-émue et très-flattée.

— Mon Dieu! dit-elle, je voudrais du moins le savoir longtemps d'avance, parce que...

— Bah! il ne faut pas te mettre sens dessus dessous. Ce sont des gens très-simples, qui n'ont pas de morgue

du tout, et remplis de vertus privées. C'est comme le roi et sa famille. Ils vivent tout uniment en bons bourgeois. Monsieur de Reder ne manque pas de me prier de vous offrir ses civilités respectueuses.

Madame Brafort s'inclina.

— Il faut que vous sachiez, reprit Brafort, que l'autorité ne serait pas fâchée de me voir nommé maire à R... Monsieur de Reder me l'a laissé voir. Ils savent que je suis un homme d'ordre, dévoué au gouvernement. Toutes les fois que nous parlons politique, nous nous accordons complétement. Aussi, monsieur de Reder et le procureur général me disaient l'autre jour à Lille : « monsieur Brafort, il nous faudrait des hommes comme vous à la tête de toutes les municipalités. » J'avoue que cela m'a fait plaisir. On est toujours heureux d'être compris.

— Et apprécié, dit madame Brafort, qui aimait de son mari ce qui pouvait rejaillir sur elle et flatter sa vanité.

— Et apprécié, répéta Brafort, satisfait de la réplique. Oui, je tiens à honneur, en présence des attaques passionnées de l'esprit de désordre et d'opposition, *de me ranger autour* de ceux qui représentent l'élément conservateur, autour de l'homme éminent en qui cet élément se personnifie.

Il entreprit l'éloge de monsieur Guizot.

Les trois jeunes gens gardaient le silence, Maximilie boudeuse, les deux autres sérieux et évidemment hostiles.

— Enfin, termina Brafort, quoique j'aie déjà bien assez de besogne et de tracas, j'ai répondu que j'étais au service de la patrie, et qu'elle pouvait toujours compter sur moi. Je sais d'ailleurs que cela ferait plaisir à beaucoup de gens. On doit se dévouer quand on se sent utile. Les hommes bien pensants ne sont pas toujours nombreux, et il faut bien que le char de l'Etat soit conduit par des *automédons* capables et sûrs.

Il reprit l'éloge de monsieur Guizot.

— Moi, je trouve qu'il a un défaut, dit Maximilie, que la politique excédait.

— Lequel?

— C'est toujours le même; on n'entend parler que de lui.

— Ah! voilà bien les femmes! s'écria Brafort. Elles ne veulent que changement. On est las d'entendre appeler Aristide le Juste.

— Père, dit Maximilie, ce n'est pas bien étonnant que les femmes ne s'entendent pas à la politique, puisqu'elles ne doivent pas s'en occuper.

— Elles ont pour leur part les plaisirs, les ris et les grâces, et nous le labeur, dit Brafort.

— Combien de femmes autour de nous, s'écria Jean, n'ont que labeur et aucun plaisir!

Excepté Georges, cette observation parut étonner tout le monde et l'on eut peine à comprendre.

— Ah! dit Brafort, tu veux parler des ouvrières? Mon cher, quand on dit les femmes, cela signifie les femmes comme il faut; les autres n'existent pas; et au reste, si les ouvrières sont femmes, elles ne le sont pas longtemps. J'en ai vu qui à seize ans sont de vrais boutons de roses, et qui, dès vingt à vingt-cinq ans, ne sont plus que des laidrons. Les traits s'étirent, les yeux s'éteignent, la taille s'avachit; ça n'a plus de sexe.

— Quelle peut être la cause d'une vieillesse aussi précoce, reprit Jean d'une voix grave, sinon la misère?

— La misère! dit Brafort avec impatience; c'est plutôt le manque de soin. Aussitôt mariées, elles se laissent aller.....

— Elles ont des enfants et continuent le travail, c'est-à-dire font un travail double. Pas d'hygiène, aucun bien-être; pour compenser ce double épuisement de forces, rien que des privations; et vous vous étonnez!...

— Eh! s'écria Brafort d'un ton irrité, qu'est-ce qu'on peut faire à cela? Puis il y a beaucoup d'exagération. Que les ouvriers soient économes et laborieux, ils s'enrichiront; le champ est libre pour tout le monde. Moi aussi, je n'ai pas toujours été riche; je suis fils de mes œuvres et n'en rougit pas. Qu'ils fassent de même. Le travail est tout.

— Monsieur, dit Georges, vos ouvriers travaillent de six heures du matin à dix heures du soir. Dans les fabriques du nord de la France, c'est l'usage. La journée de travail, non compris les heures de repas, n'a pas *moins de quatorze heures et souvent seize*. C'est là une somme de travail énorme et certainement trop forte. Cependant ils ne deviennent pas riches pour cela.

— Est-ce ma faute à moi si les ouvriers ne sont pas économes?

— Admettez-vous qu'une famille puisse faire des économies sur un salaire de quinze à dix-huit francs par semaine?

— Pourquoi pas? Tout dépend des habitudes; ces gens-là ont extrêmement peu de besoins, et...

— Ils ont pourtant, monsieur, les besoins communs à l'espèce humaine : manger, se loger et se vêtir, sans parler des besoins moraux et intellectuels, entièrement sacrifiés. Or, la famille ne fût-elle que de quatre personnes, il est évident...

— Mon cher monsieur, vous parlez de cela en jeune homme, c'est-à-dire que vous n'y entendez rien; vous oubliez le salaire de la femme, celui des enfants. Dame, tout le monde doit travailler; on est sur terre pour cela. Un ouvrier laborieux et rangé peut toujours faire ses affaires; je ne dis pas mettre ses enfants au collége, mais enfin...

— Eh bien! cela est fâcheux; il devrait pouvoir les y mettre; mais enfin, pour poser la question dans ses termes les plus nets...

Maximilie, pendant tout ce dialogue, semblait mal à l'aise, et lançait à Georges des regards suppliants qu'il ne voyait pas.

— ... Je vous demanderai si tous les ouvriers pourraient devenir patrons.

— Voilà une question étrange, répondit Brafort. Vous me forcez de vous dire que ce serait une absurdité matérielle.

— Eh bien! monsieur, la question est tranchée par cela même; non, pour la classe ouvrière, la possibilité de vaincre la misère n'est pas une possibilité normale, régulière, mais arbitraire et accidentelle. Oui, c'est un fait indéniable : dans le système actuel de répartition de la richesse, ce n'est pas le travail qui donne la richesse ni l'aisance même; c'est le hasard, ou bien...

— Oh! monsieur Georges, ne vous fâchez pas avec papa

Sous ces mots soufflés à son oreille, le jeune homme s'arrêta court, et Maximilie, qui s'était penchée devant lui pour atteindre la salière, se rassit toute émue, et, tournant son visage rose du côté de la fenêtre, parut contempler attentivement les branches flottantes d'un rosier grimpant.

— Le hasard! s'écria Brafort avec une indignation extrême. Le hasard! En vérité, monsieur, vous devriez attendre de connaître un peu la vie. Le hasard! Ainsi, quand un père de famille, après quarante-sept ans (Brafort y comprenait les mois de nourrice, car il avait justement cet âge), après quarante-sept ans consacrés au travail, a ramassé, de ses propres mains, une fortune à ses enfants, quand il a payé de tant de peines, de soucis et de probité, monsieur, le rang honorable et la considération dont il jouit, vous faites l'honneur de tout cela au hasard! Voilà qui est insensé, jeune homme. Ah! vous croyez au hasard?... Et la Providence! monsieur, n'y croyez-vous pas?

Brafort, dans ce trait final, qui fut un éclair de son génie, rayonna de majesté. Lui-même se sentit superbe et ne fut pas étonné du silence de Georges, qui semblait ému et rêveur, et qu'il jugea terrassé par une réponse

ussi péremptoire et aussi logique. Madame Brafort, rès-admiratrice de l'esprit de Georges, toujours prompt la réplique, jeta sur son jeune hôte un regard étonné; uis, comme on avait fini de dîner, elle se leva et tout e monde avec elle.

Devant le silence, et probablement l'embarras du jeune omme, Brafort devint généreux.

— Allons, dit-il avec bonhomie, je vois que vous n'a-iez pas réfléchi. C'est le défaut de la jeunesse; défaut lein de charme d'ailleurs, et que regrettent malgré tout eux qui jouissent des précieux avantages d'une plus rande maturité de jugement.

Georges, toujours muet, offrit son bras à madame rafort; Maximilie s'échappa dans le jardin. Jean, mé-ontent du silence de son ami, releva le débat avec son ncle, et, tous deux discourant, ils descendirent le per-on et se dirigèrent du côté de la route, vers la grille l'entrée.

— En admettant, disait Jean, que la fortune soit tou-ours acquise par le travail, vous ne pouvez soutenir que e travail soit toujours récompensé par la fortune, car ous nieriez l'évidence. De ces millions de travailleurs ue la nécessité courbe, de l'aube à la nuit, sur la tâche, ombien arrivent seulement à l'aisance? Un sur mille eut-être! Quand ce serait un sur cent, votre loi n'est as celle de l'équité.

— Parbleu! dit Brafort d'un air suffisant, le travail 'est pas tout. Il faut encore l'intelligence, la capacité.

— Sont-ce des gens bien intelligents que messieurs ordin, Sarault, Macarie, les plus riches fabricants de ...? Ne trouverait-on pas parmi leurs ouvriers un grand ombre d'hommes cent fois mieux doués? Lire, écrire, ompter, entasser, voilà toute leur science; pour out le reste, ce sont des crétins. Non, la naissance, la osition, le hasard, voilà ce qui détermine encore, resque aussi absolument qu'autrefois, le sort des êtres umains. Aux uns, les bienfaits de l'éducation, la vie acile, assurée, les joies de famille, le bien-être et le oisir, l'idéal... Aux autres, au plus grand nombre, aux ourrisseurs de la nation, aux vrais producteurs de la ichesse, la misère et l'atrophie!

Brafort haussa les épaules comme pour dire : C'est insi, qu'y peut-on faire? Et, comme les vapeurs de la ligestion et le besoin d'une sieste agréable l'occupaient lavantage que les rêveries de son neveu, il entra dans n bosquet de pampres et de clématites qui fermait le out de l'allée, et se laissa tomber en soufflant sur un anc, qui en gémit. Quelques dernières fleurs de cléma-ite embaumaient l'air, et le reste de la plante s'ébou-iffait en floconneuses chevelures autour du berceau et e long de la grille, qu'elle masquait. Jean s'assit près le son oncle et poursuivit avec chaleur :

— Un pareil état de choses devrait-il être souffert, levrait-il être accepté? Tous les esprits ne devraient-ils as se tendre vers la recherche d'un état meilleur, jus-u'à ce que la loi de justice fût reconnue et appliquée?

— Bah! dit Brafort, tout ça, c'est des utopies comme n en fera toujours, mais comme on n'en réalisera ja-nais. Il y a, vois-tu, la pratique et la théorie, qui ne eeuvent pas s'accorder. On se plaît aux théories, quand n est jeune; mais, quand il faut agir sérieusement, on rend les choses comme elles sont, comme elles ont oujours été, et comme elles seront toujours.

— Non, non! s'écria Jean; la loi des choses ne peut être l'injustice. Le mal n'est pas éternel. S'il en était ainsi, la vie serait abjecte, et tout être digne la devrait quitter en la repoussant du pied. Non, la justice, le bonheur, la fraternité ne sont pas des mots; ils sont là, sous notre main, vérités magnifiques, éternelles, prêtes à former, sous le souffle de l'esprit, l'harmonie sociale. Ah! tenez, hier encore, en traversant vos ateliers, mon cœur brûlait de cette certitude. Je voyais par la pensée tous ces fronts abattus se relever, ces yeux éteints bril-ler d'intelligence, et ces joues hâves et ces poitrines étroites resplendir de force et de santé; je voyais ces pauvres femmes, à présent les pires victimes de ce qu'on appelle si étrangement l'ordre social, elles doublement écrasées, doublement flétries, frappées de tous côtés à la fois, esclaves du maître, esclaves de l'esclave; je les voyais s'épanouir un jour dans une liberté respectée, pures, intelligentes, heureuses. Je voyais partout le tra-vail joyeux et vivifiant succéder au travail meurtrier, car aucun être humain ne naît pour la misère ni pour l'esclavage. Tout être humain, la femme aussi bien que l'homme, l'ouvrier comme le bourgeois et le pay-san, naît pour le bonheur dans la liberté.

Brafort s'était croisé les bras, avait jeté la tête en ar-rière, et considérait son neveu d'un air de pitié indul-gente. Un rire volontairement prolongé fut d'abord sa réponse; puis, d'un ton paterne, il traita Jean de rê-veur, de fou, d'utopiste, et objecta les vices de l'ou-vrier.

— Eh bien! soit, reprit Jean; mais pourquoi ces vices? Vous semblez croire qu'ils justifient le système? Ils sont au contraire sa condamnation; car il n'y a pas là deux races, vous le savez bien. L'ouvrier, le bourgeois, sont également des hommes; tout dépend donc de la condi-tion, et dès lors il est évident qu'il la faut changer. N'avez-vous pas vu de ces beaux enfants, échappés à la loi d'hérédité, qui atrophie l'enfant par le père, se faner et se déformer peu à peu sous l'empire d'un travail sans réparation et sans relâche? Qu'ils ne travaillent qu'à l'âge adulte, que jusque-là ils soient largement ins-truits, que chaque travailleur ait à son foyer le bien-être et des heures de loisir où il puisse retremper cha-que jour son esprit dans l'étude et la participation à la vie publique, et l'on verrait, dans ces conditions nou-velles, combien les travailleurs arriveraient à dépasser les oisifs en santé morale, comme en santé physique et peut-être intellectuelle... Ces accusations...

Il s'arrêta en voyant son oncle se précipiter sur la pa-roi du bosquet formée par la grille, en écartant vive-ment une touffe de clématites et de pampres, que Jean lui-même, sans beaucoup y prendre garde, venait de voir s'agiter. Les feuillages écartés découvrirent une femme appuyée contre la grille et qui se rejeta en ar-rière, mais sans trop de confusion. On l'eût dit plutôt absorbée par ce qu'elle venait d'entendre; jetant à l'in-térieur du bosquet un long regard, qui s'arrêta sur Jean, elle sembla bien plus occupée de compléter son indis-crétion que de l'excuser.

Cette femme portait les vêtements de l'ouvrière : aussi Brafort lui cria-t-il, sans plus de politesse et d'un ton de maître :

— Que fais-tu là?

Elle balbutia quelques mots qu'ils n'entendirent pas, et s'éloigna en marchant sur la route.

— Pardieu! s'écria Brafort, je ne permettrai pas qu'on m'espionne ainsi.

Et il courut vers la porte d'entrée, afin de poursuivre l'indiscrète, qui du reste avait pris, de l'autre côté de la grille, la même direction. Ils se rencontrèrent au seuil.

— Eh bien!... s'écria Brafort.

Était-ce l'audace tranquille de la délinquante, qui se présentait ainsi d'elle-même ou sa beauté peu com-mune? Toujours est-il que la parole expira sur les lè-vres du propriétaire irrité. Cette femme ou plutôt cette jeune fille, — car elle était mince et délicate, et parais-sait fort jeune au premier coup d'œil, — avait des yeux admirables de profondeur et d'éclat, qu'une paupière aux longs cils souvent abaissés rendaient mystérieux et doux. Sous des cheveux blonds, qu'enfermait à peine un petit bonnet ruché, un front de madone. Le nez long, délicat; la lèvre mince et triste sur de belles petites dents sans tache; sur sa joue déjà flétrie, le rose de la jeunesse luttait contre d'envahissantes pâleurs. On de-vinait dans cette créature si jeune toute une odyssée

déjà longue, tout un poëme de douleurs. Sa taille avait dix-huit ans à peine, son regard en avait trente. Elle tendit une lettre à Brafort en lui disant :

— C'est monsieur Briguet qui vous envoie ça. Il a dit que c'était pressé.

La lettre donnée, le regard de l'ouvrière se fixa sur Jean, qui avait suivi son oncle, et, s'abritant sous une paupière battante de timidité, y revint sans cesse. Il y avait dans ce regard l'expression d'une joie naïve, lumineuse, d'une sorte de ravissement. Pendant ce temps, elle-même était regardée par Brafort, dont la physionomie témoigna d'une satisfaction de connaisseur.

— Oh! oh! c'est pressé! dit-il d'une voix ironique, mais où n'existait plus de colère, et c'est pour cela que tu t'arrêtais là-bas à nous écouter?

Elle balbutia :

— J'étais fatiguée, je me reposais.

Et rougit.

— Allons, tu es une curieuse! Qui es-tu? où travailles-tu?

— Au bobinage, atelier 2.

— Chez moi?

— Oui, monsieur, depuis un mois.

— Ah! ah! je ne t'avais pas encore vue, et... ma foi! c'était dommage.

Les yeux de Brafort pétillaient en disant cela. Il reprit :

— Comment t'appelles-tu?

— Baptistine.

— Baptistine, tout court?

— Oui, dit-elle d'un ton un peu rauque.

— Ah! ah! s'écria Brafort en ricanant, un père qui a oublié de se faire inscrire. Il n'en manque pas comme cela.

Enfin il ouvrit la lettre, et sa physionomie s'assombrit tout à coup.

— Eh bien! qu'ils y viennent, s'écria-t-il avec menace. Nous verrons qui sera le plus fort. Ah! c'est comme cela?

Et, paraissant alors avoir oublié Baptistine, son neveu et le reste de la terre, il s'éloigna dans la direction de la maison, les sourcils froncés et la lettre ouverte dans ses mains.

Jean avait remarqué l'insistance du regard de la jeune fille et son expression. Il devina que ses paroles du bosquet avaient été entendues; ainsi les généreux désirs dont brûlait son cœur pour les travailleurs ses frères, une des plus déshéritées d'entre eux, cette pauvre fille qui passait, les avait recueillies, et du regard lui disait : Merci! Jean fut profondément ému.

Ne voulant pas la quitter si vite et ne sachant comment lui parler, il hésitait; mais, enhardie par l'expression toute fraternelle du visage de Jean et voyant Brafort déjà loin, ce fut elle-même qui prit la parole :

— Je sais bien, dit-elle, ce qu'il y a sur la lettre de monsieur Briguet, et qui ennuie le maître comme ça. Les ouvriers veulent se mettre en grève.

— Ah! dit Jean.

Et son cœur bondit sous un élan, comme un guerrier d'autrefois, à l'idée de la bataille; puis un frémissement le prit, et ces pensées se choquèrent dans son cerveau :

— Oui, résister, revendiquer la répartition équitable, prendre pour drapeau le droit, c'est bien; mais... comment, par quels moyens soutenir la lutte, eux dénués de tout, de pain comme de savoir, de force comme d'habileté. — Il réunit sous un regard la maison de son oncle, pleine de richesses, de provisions, de superfluités, la caisse du fabricant remplie de billets et d'or, et la pauvre demeure, le bouge humide, sombre, malsain, où vit la famille de l'ouvrier; la huche vide, à remplir chaque jour; l'âtre sans bois, le vieux tiroir où s'entassent plus de guenilles que de sous, la cruche d'huile petite et presque épuisée, et l'enfant blême et morne, dont l'œil atone semble demander pourquoi la vie appelle des enfants auxquels elle ne peut donner ni air, ni soleil, ni santé, ni joie nourricière? Il entrevit les difficultés, les malentendus, les haines, les martyres qui doivent précéder cette dernière fusion, la plus douloureuse de l'humanité, entre la caste héritière et la caste misérable; mais, jeune et croyant, sous le doux regard de cette fille du peuple qui se fiait spontanément à lui, ces prévisions funestes se dissipèrent, et, tout tremblant, il tendit la main à Baptistine en disant :

— Eh bien! mes vœux seront avec vous! Ah! que je voudrais pouvoir vous aider!...

La jeune fille serra légèrement la main de Jean; elle semblait toute stupéfaite.

— Oh! dit-elle, je ne croyais pas que ce fût possible qu'il y eût des gens comme vous. Dites-moi votre nom.

— Jean Brafort, dit-il.

— Jean! répéta-t-elle. Vous n'avez jamais été ouvrier, vous?

— Non, mais mon père l'était, et il est mort en combattant pour la liberté du peuple.

Le visage de Baptistine s'éclaira d'une joie pleine d'étonnement.

— Alors, dit-elle, vous êtes ouvrier de cœur, bien que riche; c'est très-beau cela!

— Je suis pauvre comme vous, Baptistine; mon oncle m'a recueilli orphelin et m'a élevé.

Elle joignit les mains en répétant : Orphelin! orphelin! et en le regardant avec une pitié si tendre, qu'il sentit en ce moment comme effacés tant de chagrins solitaires et tant d'affronts essuyés, tant de larmes amères, versées en appelant sa mère vainement. Et sous ce tendre regard de femme, où quelque maternité se mêle toujours, il ressentit au cœur une commotion âpre et douce, qu'il n'avait jamais éprouvée.

Puis il adressa quelques questions à Baptistine sur la grève; elle ne savait rien.

— Voyez-vous, dit-elle, les ouvriers ne disent rien aux femmes.

— Pourquoi cela? dit Jean vivement; ne partagez-vous pas les mêmes épreuves? N'avez-vous pas consenti...

— Oh! l'on ne nous a rien demandé. S'ils cessent de travailler, il faudra bien nous arrêter, nous aussi, parce que nous ne pouvons pas travailler sans eux; mais ils ne s'occupent pas de nous.

Jean porta la main à son front. Ce pauvre enfant jusque-là n'avait guère que rêvé; le contact du réel lui faisait mal. Il croyait à l'amour et à la justice, et découvrait cette loi d'égoïsme et non d'amour en vertu de laquelle chaque droit qui se lève ne voit que lui-même et foule aux pieds le droit qui le suit, lui qui décompose le dogme si simple et si pur de la liberté humaine en une série de revendications successives, dont la dernière seule sera complétement juste, parce qu'elle ne trouvera au-dessous d'elle aucun esclavage à sanctionner.

— Oh! c'est mal, dit-il douloureusement. Cela est mal!

— Oui. reprit la jeune fille, vous pensez aux femmes, vous!

Elle rougit, non pas de pudeur, mais d'émotion, en attachant sur lui un regard clair, enthousiaste et reconnaissant; puis elle ajouta :

— Vous êtes le premier que j'aie entendu parler comme cela.

Jean fit un pas vers elle et, lui serrant affectueusement la main :

— Je suis sûr, lui dit-il, que vous avez déjà beaucoup souffert?

Elle baissa les yeux, une ombre s'étendit sur son visage et elle parut vouloir répondre; mais elle fit seulement un profond soupir, et bientôt après, relevant ses paupières humides, elle dit à Jean ce seul mot :

— Merci!

Puis elle s'éloigna rapidement.

Jean resta longtemps immobile et rêveur à la même place; puis, se retournant lentement, il s'enfonça à petits pas, la tête penchée, dans les allées solitaires, qu'emplissaient les ombres du soir. Il était vivement ému de cette entrevue et surtout d'être entré en relation, pour la première fois, avec des êtres et des choses dont il se préoccupait avec passion déjà depuis des années. A cette époque, les idées socialistes agitaient puissamment les esprits ardents et généreux, et cependant n'excitaient encore chez les autres ni inquiétude ni haine; car elles semblaient appartenir, pour longtemps du moins, au domaine paisible de la théorie, non pas pour Jean toutefois, une de ces consciences rares pour lesquelles croire est agir.

Aussi chaste que sincère, le souvenir de sa conversation avec l'ouvrière et l'image vibrante à ses yeux de cette belle fille agitaient délicieusement son cœur, sans troubler son imagination. Il éprouvait seulement un ardent désir de lui venir en aide, à elle comme à tous ceux qui souffraient avec elle, et il s'épuisait en projets que déconcertaient amèrement le sentiment de son impuissance et la certitude que son oncle n'écouterait ni ses prières ni ses conseils au sujet de la crise qui se préparait.

Quelques minutes après le départ de Baptistine, le tilbury du maître franchissait de nouveau la grille et filait au grand trot sur la route de R.... La nuit tombait, mais on distinguait encore les objets à quelque distance. A mi-chemin, le tilbury dépassa une femme qui suivait à pied la route, et aussitôt il s'arrêta. Derrière lui, s'arrêtait au même instant la voyageuse inquiète; mais de la voiture partit une voix impérieuse, qui pourtant daignait mêler à son commandement quelque douceur indulgente :

— Eh bien! ne voyez-vous pas que je vous attends? Venez donc!

Elle approcha.

— Ah! ah! la belle enfant, c'est comme cela qu'on file, sans savoir s'il y a une réponse. Monte, j'ai à te parler.

— Mais..., dit-elle.

— Pas de mais; monte vite.

Elle obéit. Le cheval reprit le petit trot, mené d'une seule main, car le bras gauche du conducteur venait d'enlacer la taille de la jeune fille.

— Oh! monsieur! dit-elle.

Un gros rire lui répondit.

— Allons! allons! tu es trop jolie pour être pimbêche. C'est singulier! je ne t'avais pas encore vue, mignonne. Est-ce un tour de ce c.... de contre-maître? Hein! dis? Je lui revaudrais cela.

— Non, il ne m'a rien dit. Il est avec Joséphine, et moi, je ne veux pas... Ah! laissez-moi! dit-elle en se défendant contre des baisers.

Mais lui, toujours riant, ne tenait aucun compte de sa résistance.

— Laissez-moi, répéta-t-elle en le repoussant si fort cette fois que la main qui tenait les rênes fut violemment ébranlée.

Le cheval fit un écart. Un épouvantable juron terrifia la pauvre fille.

— Petite mijaurée! veux-tu que nous nous fâchions? (Il arrêta le cheval) Tiens, nous voici aux premières maisons. Descends. Mais n'oublie pas de venir me trouver demain, dans mon cabinet, à deux heures.

Il l'embrassa de nouveau, puis la laissa descendre. Quelques minutes après, Brafort entrait dans R..., où l'appelaient le souci de recueillir de nouveaux renseignements au sujet de la grève annoncée et le désir de s'entendre avec les autres patrons.

III

UNE GRÈVE.

Des hommes qu'unit le même intérêt ont rarement de la peine à s'entendre, surtout quand il s'agit de cet intérêt menacé; aussi le seul moyen d'établir la paix dans le monde serait-il assurément de dégager l'intérêt commun de la foule parasite des intérêts opposés, comme on dégage un monument des lierres qui le disjoignent et l'ébranlent.

Les patrons de la ville de R..., réunis ce soir-là sous l'émotion des menaces de grève qui venaient de se produire, déclarèrent d'un commun accord qu'il n'existait aucune bonne raison pour augmenter le salaire des ouvriers et que ce qui leur avait suffi jusque-là devait leur suffire encore. Les plus calmes déplorèrent la stupidité de ces gens qui se privaient ainsi volontairement d'un gain nécessaire; les plus irrités flétrirent la conduite de ces fauteurs de désordre dont l'entêtement suspendait les bénéfices des patrons, et demandèrent qu'on les fit rentrer par force dans le devoir. Les premiers, reprenant la parole, représentèrent que jusqu'alors des bruits alarmants seuls s'étaient produits, qu'aucune réclamation ni suspension de travail n'avaient eu lieu, qu'il fallait attendre en se tenant prêts. Le lendemain était jour de paye. C'est ce qu'attendaient sans doute les ouvriers; on verrait alors. En tout cas, ils jurèrent tous de ne point céder, et Brafort, qui se montrait un des plus ardents, fut choisi avec quatre autres pour former le conseil chargé de l'affaire commune, et de rallier à la résistance les fabricants absents de la réunion.

Au nombre de ceux-ci se trouvait un homme riche et distingué, propriétaire d'une des plus belles terres du département, monsieur de Lavireu, père de cette compagne de couvent et de première communion qui, malgré le désir des Brafort, n'était pas devenue l'amie de Maximilie. Monsieur de Lavireu, bien qu'il fît partie du conseil des prud'hommes et du conseil d'arrondissement, et qu'il fût toujours poli pour ses collègues, se tenait à part et voyait peu les gens de R.... On sait quel est le prix de certaines intimités dans les petites villes. Précisément à cause de leurs dédains comme aussi de leur noblesse et de leurs richesses, on ne parlait à R... que des Lavireu. Brafort n'avait rien perdu de son respect pour les sommités sociales; il obtint de ses collègues, non sans peine, d'être chargé d'aller soumettre l'affaire à monsieur de Lavireu, et partit dès le lendemain, après déjeuner, pour la campagne du noble industriel, située à peu de distance de la sienne.

Monsieur de Lavireu était l'idéal actuel de Brafort. La tour crénelée du petit parc n'était que l'imitation d'une vraie ruine, reste de l'antique demeure des Lavireu, et cette copie n'était pas la seule; car, tout chez Brafort, de loin ou de près, plus ou moins heureusement, s'était modelé sur ce qu'il savait des habitudes et du luxe de son voisin. C'était donc une grande joie, pour l'ancien petit quincaillier, que de pouvoir traiter une fois d'égal à égal, au nom d'intérêts communs, avec un tel personnage. Comme la voiture de Brafort pénétrait dans la première cour, il aperçut de loin monsieur de Lavireu, familièrement accoudé près d'un interlocuteur sur le perron du château. Ce que disaient ces deux personnes, Brafort ne pouvait l'entendre; mais le voici :

— Mon cher Casimir, vous avez trop emprunté pour pouvoir emprunter encore. Vous ne trouverez pas un homme raisonnable, moi compris, qui consente à recevoir de vous le moindre billet. Il est temps, grand

temps de vous ranger et de faire une fin; mariez-vous.

A ce mot, l'interlocuteur de monsieur de Lavireu releva la tête et haussa légèrement les épaules. C'était un grand garçon de tournure lâche et molle, mais doué de manières assez impertinentes pour qu'on lui trouvât « grand air. » Sa figure avait de la beauté, mais déjà fanée. Ses joues étaient hâves, son front chauve; ses dents gâtées se cachaient sous une barbe épaisse. Admirablement bien mis, la recherche de ses vêtements contrastait avec la mise très-simple de monsieur de Lavireu. Tout dans la pose de cet homme, ses gestes, son langage, avait quelque chose de voulu, de façonné, d'original à froid; c'était le dandy, passé par le romantisme, qu'on appelait *lion* alors.

— Par ma foi, cousin, dit-il en penchant la tête et en agitant légèrement sa badine, vous me la bâillez belle. Mariez-vous, c'est tôt dit. Voilà deux jeunes beautés, mademoiselle de Valdoiseau et Julia d'Avis, que leurs pères m'ont refusées.

— Je le crois bien... Vous ne choisissez pas mal ! Ces demoiselles sont à la fois nobles, jeunes, belles et riches, et doivent trouver mieux que vous. Mon cher, il faut être raisonnable. Il ne vous reste dans la noblesse que le parti des veuves mûres qui regrettent leurs maux passés, ou, dans la bourgeoisie, celui des jeunes héritières affolées d'une couronne sur un mouchoir.

— Triste! ou choquant, par la mordieu! Mon cousin de Lavireu, vous êtes barbare! Quel est ce bonhomme!

— Le père d'une fille à marier.

Monsieur de Lavireu fit quelques pas au-devant de son hôte, et, en retrouvant son cousin sur le perron, il les présenta l'un à l'autre, disant à Brafort :

— Mon parent, monsieur Casimir de Labroie...

— De Labroie? répéta Brafort avec une surprise pleine d'émotion.

— Aurais-je, monsieur, l'honneur insigne d'être connu de vous? demanda Casimir, d'un air qui méritait vingt soufflets.

— Non, monsieur, répondit Brafort, s'épuisant en salutations; de nom seulement...

— Ah! Ma famille alors?

Brafort se sentait embarrassé. Avouer Laforgue, c'était déclarer son humble origine, et, devant d'aussi nobles personnages, il s'en trouvait humilié. Il se rejeta sur Charles de Labroie.

— Un mien cousin, dit monsieur Casimir. Et dédaigneusement il ajouta ce mot : Tête faible qui ne nous fait pas honneur.

Pendant cet échange de paroles, monsieur de Lavireu conduisait Brafort dans un salon, où Casimir les suivit. Tandis que Brafort avalait un verre de sirop, monsieur de Labroie se pencha à l'oreille de son cousin :

— La petite est-elle jolie?

— Oui.

— Combien?

— Plus de cent mille, je pense, et... beaucoup d'avenir.

Casimir se leva et gracieusement servit à Brafort un second verre. Puis il écouta la conversation des deux fabricants, en étudiant la physionomie de celui qu'à première vue il avait appelé « ce bonhomme. »

Brafort demandait à monsieur de Lavireu son avis sur la grève qui, selon toutes les informations des contre-maîtres, devait éclater le lendemain. Et même, avant de connaître cet avis, il semblait le redouter et plaidait la résistance, car il craignait, ainsi que les autres fabricants, la philanthropie bien connue de monsieur de Lavireu. Mais la réponse de celui-ci fut aussi satisfaisante que nette.

— Mon principe, dit-il, est que de telles demandes, faites de cette façon, ne doivent jamais être accordées : ce serait un précédent funeste. Céder sous une pression pareille, ce serait reconnaître aux ouvriers le droit de nous imposer des conditions, tandis que c'est à nous seuls d'en faire. Ils ne manqueraient pas d'abuser de ce moyen, s'il leur avait une fois réussi. Nous tenons les rênes; il faut les garder. Cela ne souffre pas de composition.

— C'est tout à fait mon avis, dit Brafort en se rengorgeant. Moi, je dis comme vous : il faut toujours défendre ses droits. Notre rôle est de commander; nous devons être à sa hauteur et ne point céder à l'insolence de ces gens-là. J'aimerais mieux leur donner, — c'est une supposition, — cinquante centimes d'augmentation dans un mois, et de mon plein gré, que deux liards aujourd'hui. Du reste, ils sont assez payés pour l'ouvrage qu'ils font; ils ont bien vécu jusqu'alors ainsi.

— Non, monsieur; ils ne sont pas assez payés, dit monsieur de Lavireu; car, il faut bien le reconnaître, ils ont tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Mais j'aimerais mieux, — et cette affaire me sera une occasion d'insister là-dessus au conseil, — j'aimerais mieux améliorer leur sort par des fondations, comme de petites pensions de retraite, des hôpitaux, le médecin, des remèdes et des secours, plutôt que d'augmenter leur salaire. D'abord ils en feraient un mauvais usage, et puis ils nous savent gré de ces choses; tandis que leur salaire, fût-il doublé, leur paraît un droit pur et simple. Grâce à ces moyens-là, nous sommes leurs bienfaiteurs; nous les tenons, les uns par l'espérance, les autres par la reconnaissance; au lieu des relations sèches et toujours un peu tendues de maître à ouvrier, c'est une maîtrise patriarcale, un gouvernement paternel. C'est le plus solide. La féodalité durerait encore, si elle avait été comprise de cette façon, qui est son esprit véritable. On l'a méconnu, les nobles tous les premiers, je l'avoue.

— Ah! sans doute, dit Brafort d'un air rêveur, dans ces conditions-là, je ne dis pas... Après tout, reprit-il, qu'allons-nous faire? La prudence ordonne de mander des troupes; il peut y avoir du désordre, et d'ailleurs la loi punit la coalition.

— Attendez au moins qu'elle soit formée. Mais, croyez-moi, il vaut mieux essayer de la douceur. J'irai ce soir à la fabrique; ma voix a de l'influence sur mes ouvriers, et j'espère que ceux-ci resteront dans l'ordre. A chacun de vous, messieurs, d'en faire autant.

Brafort objecta que *cette race* était si bête et si obstinée qu'on ne pouvait lui faire entendre raison... Cependant il ne voulait point contrarier son hôte et promit d'essayer aussi tout d'abord de la douceur.

On se promena ensuite dans les jardins, et monsieur de Labroie eut pour Brafort des attentions qui pénétrèrent celui-ci de reconnaissance. Il fut plus heureux encore lorsque le *lion* lui demanda une place dans son tilbury pour aller à R...

Tout le long du chemin, ils s'efforcèrent, avec un égal empressement, de s'être agréables l'un à l'autre, et se séparèrent avec de vives congratulations. Le cœur de Brafort débordait de joie; monsieur de Labroie lui avait promis sa visite.

La fabrique de toiles devant laquelle s'arrêta le cabriolet de Brafort était une des plus grandes et des plus belles de R...; Brafort l'avait fait rebâtir et l'avait beaucoup augmenté. L'ordre, idéal du maître, y régnait dans toute sa sévérité. La cour était nue, propre, sablée; rien n'y traînait, non plus que dans les corridors, et dans les vastes salles où travaillaient à chaque métier plusieurs êtres doués de pensées et de paroles, on n'entendait que la voix du fer, qui retentissait en sons égaux pendant des heures entières; on n'apercevait que les mouvements, toujours les mêmes, des machines, que guidait, d'un mouvement aussi machinal une main silencieuse, autre outil, dont une mémoire humaine était le moteur. Un surveillant allait et venait dans chaque salle; mais le représentant le plus redouté, le plus mystérieux de la pensée du maître, était une large

et longue pancarte enfermée dans un cadre noir, et pendue aux murs de chaque salle à une hauteur où la vue ne pouvait guère déchiffrer que les caractères du titre : *Règlement*.

Chaque fabrique a le sien, sorte de code rédigé sans contrôle par le patron, constitution octroyée par le bon plaisir du souverain, sans Corps législatif ni conseil d'Etat, comme au beau temps des révélateurs inspirés de Dieu. Et probablement cette grâce divine, si méconnue de nos jours, s'est réfugiée dans les villes manufacturières; car là, dans chaque patron, se trouve l'étoffe d'un législateur.

On juge si Brafort avait profité d'une occasion aussi belle d'édicter des lois. De tout R..., son règlement était le plus long, le plus minutieux, le plus sévère, le plus surchargé de prescriptions. La mémoire de ses employés n'y pouvait suffire, et c'est pourquoi ils y suppléaient souvent, de leur propre initiative, par des décrets impromptus, plus ou moins heureux. Cependant nul n'était censé ignorer le règlement, non plus que le code, bien qu'il ne fût communiqué à personne, et qu'aucun des ouvriers ne fût en état de le lire, non-seulement à cause de la position élevée qu'il occupait sur les murs, mais parce que la lecture était inconnue à la grande majorité de ces pauvres gens (1).

Le travail devait commencer à cinq heures et demie du matin, c'est-à-dire à cinq heures trente minutes, pas une de plus, pas une de moins. Qui arrivait à cinq heures vingt-neuf, attendait, et, à cinq heures trente et une, trouvait la porte fermée, si le flot d'ouvriers amassé au seuil de l'usine avait déjà fini de s'écouler. Et, comme cette porte ne se rouvrait qu'à huit heures et demie, pour le repas d'une demi-heure qu'on laissait prendre aux travailleurs, c'était pour le retardataire la perte d'un quart de journée, augmentée d'une amende de cinquante centimes. En outre, s'il s'agissait d'un de ces ouvriers dont le travail comporte des aides, la perte de travail de ces aides devait être payée par lui.

Etait frappé d'une amende de vingt-cinq centimes tout ouvrier qui laissait traîner le moindre objet, et celui qui osait, avant que l'heure de la sortie eût sonné, passer le peigne dans ses cheveux ou épousseter ses habits, et celui qui se trouvait sans permission à une autre place que celle où son travail l'appelait, et celui dont le métier n'était pas parfaitement propre, et celui qui touchait à un bec de gaz, etc., etc.

Etaient punis d'amendes de cinquante centimes à deux francs et trois francs, tout possesseur d'une pipe mal éteinte, tout porteur d'allumettes chimiques, tout ouvrier resté après l'heure dans l'atelier, ceux qui osaient *répondre* aux employés, ou fréquenter, hors de l'atelier un café ou une gargote mis en interdit par le patron; tout ouvrier surpris dans un moment d'inaction, toute parole inutile, tout fredon intempestif, tout... Mais suivre ce règlement dans tous ses détails serait impossible et même *schocking;* car le génie de Brafort, une fois sur la pente de la réglementation, devait tout embrasser, tout prévoir. Et, en effet, il avait pénétré partout, n'avait reculé devant aucun sanctuaire; il avait poursuivi, dans tous les lieux et recoins, l'irrégularité, le désordre, la fantaisie; il avait terrassé la liberté jusqu'au fond de ses plus inviolables retraites, et, le règlement à la main, avait dit à la nature même : Tu n'iras pas plus loin!

C'était une œuvre admirable; mais l'esprit humain est pervers, et, après tant d'autres réglementations et législations qui n'ont pu contenir ce Protée, le règlement de Brafort n'obtenait guère plus de succès. Sans doute, on le subissait, — car pour être libre de marchander les conditions du travail, il faut pouvoir se passer de travail, et, pour l'ouvrier, refuser le travail, c'est refuser de vivre. Mais on le détestait, on l'enfreignait toutes les fois qu'on espérait pouvoir le faire impunément, et c'était entre Brafort et ses ouvriers une guerre sourde, incessante, cruelle pour tous, pour le patron, que toute désobéissance irritait jusqu'à la fureur; pour les ouvriers, auxquels des amendes multipliées enlevaient souvent une forte partie de leur salaire. Ces amendes, Brafort les cédait au contre-maître et aux surveillants, dont elles devaient stimuler le zèle, et cette mesure aggravait l'antagonisme en substituant à la justice l'intérêt. C'était donc surtout parmi les ouvriers de Brafort que le mécontentement était le plus vif, et la suppression du règlement était pour eux la première réforme à obtenir.

Il en était ainsi d'ailleurs plus ou moins dans presque toutes les usines régies par ces codes arbitraires; mais la révolte portait plus haut. L'égalité devant la loi, si haut proclamée, n'existe pas pour les ouvriers, elle n'existe pas, non-seulement par la force des choses, qui met l'affamé sous la dépendance de celui qui possède le pain, mais aussi par le fait de la loi même qui régit spécialement leurs rapports. Au conseil des prud'hommes, institués comme tribunal des contestations entre ouvriers et patrons, les patrons étaient assurés de la majorité, puisqu'en cas de partage la voix du président, toujours un patron, est prépondérante. De plus, cette soi-disant justice est coûteuse, et le danger de la réclamer est si grand pour l'ouvrier, que les abus de pouvoir nécessairement restent impunis. Ainsi le salaire, outre les amendes, se trouve encore diminué par des retenues, sur la qualité de l'ouvrage, faites arbitrairement par les employés. Quelques faits de ce genre tout à fait criants avaient amené les ouvriers de R... à se communiquer leurs ressentiments. Un ouvrier de Paris, arrivé depuis quelque temps dans la petite ville, les avait excités à la résistance, et tous ces opprimés, qui individuellement n'osaient élever la voix, avaient résolu de réclamer tous ensemble aussitôt après la paye : 1° L'abrogation des règlements divers par un règlement uniforme, délibéré par un conseil des prud'hommes et accepté par les ouvriers; 2° le droit pour l'ouvrier d'assister à la vérification de son travail; 3° une augmentation d'un centime par heure. On a vu que leurs projets avaient transpiré et que les patrons, prévenus, étaient sur leurs gardes.

Ce jour même où Brafort revenait de chez monsieur de Lavireu, en tête à tête avec monsieur de Labroie, était le jour de la paye et par conséquent celui de l'explosion attendue. Il était environ deux heures, quand Brafort entra dans sa fabrique et se rendit à son cabinet. C'était un petit salon précédé d'une antichambre et moelleusement garni de tapis, d'un divan, de portes matelassées. Une cheminée *prussienne*, garnie de marbre, supportait quelques livres et des cigares. Des registres garnissaient une grande table couverte d'un tapis vert. Un secrétaire, un dressoir avec une cave à liqueurs, des fauteuils, complétaient l'ameublement. De grands rideaux verts s'ouvraient sur de petits rideaux blancs fixés aux fenêtres. C'était là que Brafort recevait ses amis ou ses égaux. Pour les ouvriers, auxquels d'ailleurs il parlait rarement lui-même, il passait dans l'antichambre.

Ce jour-là Brafort appela son contre-maître, et, après lui avoir appris négligemment que le cousin de monsieur de Lavireu, monsieur de Labroie, était un aimable et charmant garçon, il s'informa des projets de grève. On lui dit qu'ils persistaient; les ouvriers étaient sombres; il y avait des meneurs.

Ce sujet épuisé, Brafort tira sa montre; il était plus de deux heures.

— Y a-t-il quelqu'un dans l'antichambre? demanda-t-il.

Le contre-maître s'empressa de voir. Il n'y avait personne.

— J'avais un mot à dire à cette petite ouvrière que

(1) Ces détails sont tirés de renseignements précis.

vous m'avez envoyé hier soir, et je lui avais donné rendez-vous... il me semble...

Le contre-maître eut un sourire odieux, à peine dissimulé.

— Je vais vous l'envoyer, dit-il, et il sortit.

L'abord fut brusque. Jamais sultan dédaigné ne se montra plus courroucé, plus rogue.

— Je vous avais dit hier de venir à deux heures. Pourquoi n'êtes-vous pas venue?

— Je... travaillais, balbutia-t-elle.

— Allons donc! vous êtes une petite sournoise; vous savez bien... car ce n'est pas certainement la première fois... tu es trop jolie...

Et puis il devint plus doux, mêlant les prières aux menaces, et... ce n'était pas sans doute en effet la première fois; car la pauvre enfant se contenta de pleurer.

Brafort éclatait ce jour-là de bonne humeur. Il revisait, avec son contre-maître et son comptable, les comptes de ses ouvriers, et de temps en temps il se renversait sur son fauteuil, le cigare à la bouche et lançant une bouffée, souriait vaguement, tantôt au souvenir de Baptistine, tantôt à celui du cousin de monsieur de Lavireu. Il allait recevoir dans sa maison un de Labroie, un vrai celui-là, pénétré des bons principes, un noble sérieux, lui, Jean-Baptiste Brafort, le fils d'un ancien serviteur de cette famille, lui, le petit paysan d'autrefois, dont le regard timide et respectueux osait à peine franchir la grille du château. C'est en de tels moments que, mesurant la distance parcourue, Brafort concevait de son mérite la plus haute opinion et jouissait vraiment de sa fortune. C'est alors qu'il prenait au sérieux plus que jamais cette devise : *Fils de mes œuvres*, que dans la première fièvre de son orgueil, il a fait inscrire, en guise de blason, au fronton de sa demeure, et qui déjà commençait à le gêner fort.

En effet, à chaque hauteur, l'horizon varie. Ce qui était beau, grand, inespéré, pour le ci-devant garde municipal, n'allait plus à la taille de monsieur Brafort, négociant, propriétaire, et collègue de monsieur de Lavireu. Que dirait le noble rejeton des Labroie, en examinant cette devise par trop plébéienne? Car cela sent l'homme de rien d'avoir travaillé! Le comble du mérite et surtout de la distinction, c'est d'être l'enfant gâté de la fortune, d'avoir été couché sur des dentelles en naissant, d'avoir tout reçu, d'ignorer l'effort et la fatigue.

Après tout, le dédain qu'avait Brafort pour ses ouvriers, il était assez naturel que les nobles l'eussent vis-à-vis des travailleurs parvenus, et... Brafort s'embrouillait dans ces réflexions, devenues pénibles.

— Voici le compte de Brassard, dit un commis.

— C'est point dommage de le renvoyer, dit le contre-maître. Ce b.... là est, de tous mes ouvriers, le plus habile et le plus rangé.

— Il n'en est que plus coupable, dit sentencieusement le patron. Les ouvriers intelligents on n'en peut rien faire, et ils sont un danger pour l'atelier. Non-seulement je renvoie Brassard, mais je le signalerai aux autres patrons. Il faut nous débarrasser de lui.

— Chavret a perdu six journées, reprit le commis.

— Oh! celui-là, dit le contre-maître, un ivrogne; quatre enfants sur la paille, et un compte énorme au cabaret. Celui-là nous reviendra des premiers aussitôt que ses camarades ne lui payeront plus à boire.

— Vous avez raison, dit Brafort, et comme il ne manque pas de Chavret....

Ils se mirent à rire.

— Oui, oui, ça apprendra à monsieur Brassard à connaître les hommes. Ah! ah! ces gens-là s'imaginent mener le monde avec de belles paroles! Ils verront bien!

Après avoir revu tous les comptes, Brafort se leva pour partir. La paye commençait dans la cour de la fabrique, où piaffait le cheval du maître et où les ouvriers faisaient queue devant le guichet. Quand Brafort parut, nombre de voix chuchotèrent: Le voilà! le voilà! Toutes les têtes se tournèrent, et trois ouvriers qui se tenaient sur le flanc du groupe marchèrent à la rencontre du fabricant. Le pas de celui-ci devint plus rapide, et le rouge lui monta au front; il n'avait pas prévu une lutte directe et, la voyant approcher, il lui en prenait à la fois peur et colère. Les ouvriers, pressant le pas également, atteignirent Brafort comme il arrivait à sa voiture, et l'un deux, se plaçant devant lui, dit après un léger salut:

— Monsieur, nous avons à vous parler.

— Je suis pressé, répondit Brafort avec hauteur. Parlez au contre-maître.

— C'est à vous que nous avons affaire, reprit l'ouvrier; le contre-maître nous renverrait à vous. Il vaut donc mieux que vous nous entendiez tout de suite.

— Je vous ai dit que j'étais pressé. Je ne suis pas à vos ordres.

— Une fois n'est pas coutume. Nous sommes si souvent aux vôtres! répliqua Brassard; car c'était lui, et lui seul pouvait être l'auteur de cette réponse audacieuse. Les deux qui l'accompagnaient, des plus plus forts et des plus hardis pourtant, le suivaient plutôt et cherchaient dans ses gestes leur direction.

Pendant ce temps, de la masse des ouvriers qui faisaient queue derrière les bureaux, plusieurs s'étaient détachés et venaient un à un écouter ce que disaient les meneurs au maître. Le groupe autour de Brafort s'épaississait à vue d'œil, et bientôt ce fut la foule entière. Ils se disaient les uns aux autres : « Nous les avons chargés de parler pour nous, il faut écouter. »

Brafort, on le sait, avait pour idéal la majesté olympienne. Plus la foule devenait ou lui paraissait menaçante, plus il crut de son devoir d'élever son courage à la hauteur de ses craintes. Il avait été militaire et savait confondre l'obstination avec l'honneur. S'efforçant donc d'écarter ceux qui s'opposaient à son passage, la poitrine cambrée, la tête haute, il se rapprocha de sa voiture. De violents murmures s'élevèrent.

— Il ne veut pas nous écouter. Sommes-nous des chiens pour lui?

Le contre-maître accourait.

— Monsieur, dit-il à Brafort, il vaudrait mieux les entendre. Nous avons tous intérêt à ce que ça ne dure pas longtemps. Donnez-leur quelques bonnes paroles. On verra plus tard.

Cet homme avait de l'influence sur Brafort. Celui-ci peut-être au fond ne demandait qu'un prétexte pour se radoucir. Il se rappela d'ailleurs à ce moment les instructions de monsieur de Lavireu, et prenant la parole d'un ton haut et solennel.

— Voici monsieur le contre-maître qui me prie de vous écouter, et qui désire ne pas prendre la responsabilité de cette affaire. J'y consens, à sa considération. Parlez!

Ceux qui pressaient Brafort, à ces mots, s'écartèrent, et il put monter dans sa voiture, où il s'assit les bras croisés, dominant la foule. Alors le jeune ouvrier qui avait déjà parlé, Brassard, s'avança et, croisant les bras de même, il regarda Brafort en face avec une audace où se mêlait un fond contenu de colère et de mépris. C'était un garçon de moyenne taille, au front large, aux yeux vifs, aux traits aussi doux qu'intelligents.

— Qui êtes-vous? demanda brusquement Brafort.

— Leur délégué, dit-il en étendant le bras vers ceux qui l'entouraient.

Les ouvriers répondirent:

— Oui! oui! nous l'avons chargé de parler pour nous.

— Eh bien! de leur part et de la mienne, reprit l'ouvrier, je vous dis ceci: Nous sommes las de notre

misère et des humiliations que vous nous faites subir; nous travaillons depuis le point du jour jusqu'à dix heures du soir, sans pouvoir gagner autre chose que le pain nécessaire à la vie de nos familles, mal nourries, mal vêtues; logés dans des trous malsains et obscurs, où nous grelottons l'hiver, où nous étouffons l'été; aucun des biens de la vie n'est fait pour nous; tout ce qui est grand, bon et beau, nous reste étranger. On parle des progrès de l'humanité: nous ne sommes pas apparemment de l'humanité, car ces progrès passent au-dessus de nous et ne nous touchent point! Nous restons ignorants et soumis comme des bêtes de somme, et les bœufs de vos fermes et les chevaux de vos écuries, qui travaillent moins que nous, sont mieux soignés. Qu'avons-nous fait pour mériter une telle vie? Nous sommes des travailleurs, et ceux qui jouissent du fruit du travail, ce sont les oisifs. Est-ce juste?

— Non! non! crièrent quelques-uns, et la masse alors tout d'une seule voix cria :

— Non! non! ça n'est pas juste! ça n'est pas juste!

— Mes amis..., dit Brafort.

Mais l'ouvrier reprit d'une voix forte :

— Vous qui vous appelez le maître et qui à vous seul recevez plus que nous tous ensemble, que faites-vous? Vous venez ici passer tous les jours trois ou quatre heures, vous faites quelques chiffres, vous écrivez quelques lettres, vous donnez quelques ordres, et puis vous partez. C'est bien peu de chose. Et pour cela vous êtes logé, nourri, vêtu richement; vous vivez de la grande vie, de la vie du monde entier, et votre femme est belle et heureuse, et vos enfants ne meurent point de misère, ils sont instruits et heureux. Est-ce juste?

— Non! non! s'écria la foule de nouveau.

Brafort, qui était rouge et fort animé, se leva tout debout dans sa voiture, et forçant sa voix :

— Vous oubliez volontairement, cria-t-il, que c'est moi qui ai créé cette usine où vous trouvez votre subsistance, et qui représente un capital considérable, que c'est sur moi que reposent tous les soucis, toute la responsabilité...

— Croyez-moi, maître, reprit l'ouvrier d'une voix ironique; vos soucis ne valent pas les nôtres. Il en coûte moins de soigner et d'empiler des pièces d'or que de se tuer de travail, sans pouvoir joindre les deux bouts, en voyant ses enfants périr de misère ou se corrompre dans l'ignorance. Vous parlez des droits de votre argent. L'argent vaut donc plus que l'homme? L'argent ne travaille pas, sans nous il ne servirait à rien.

— C'est vrai! c'est vrai! s'écrièrent les ouvriers qui, les yeux fixés sur Brassard, l'oreille tendue et les lèvres entr'ouvertes, comme pour se nourrir de sa parole, semblaient en retour l'animer de leur souffle haletant.

— Messieurs! dit Brafort.

— Attendez, s'écria l'ouvrier d'une voix vibrante, je n'ai pas fini. Je veux vous dire ceci encore : On prétend que, depuis la révolution de 89, tous les hommes sont libres et égaux; ce n'est pas vrai! un homme libre peut faire tout ce qui lui plaît, quand ça ne nuit pas aux autres; un homme libre n'obéit qu'à des lois qu'il a consenties et reconnues justes. Or, vous avez établi dans vos ateliers un règlement étroit, injuste et tracassier, qui nous lie comme des forçats. Nous sommes les esclaves de vos caprices. Les amendes que vous imposez à tout propos nous enlèvent notre pain. Vos surveillants nous insultent, nous rançonnent et nous volent, et il nous faut subir tout cela sans réclamer, car ils sont nos seuls juges, et leur bon plaisir fait notre loi. Ce n'est pas tout; si nous sommes de vrais esclaves dans vos ateliers, au dehors nous ne nous appartenons pas davantage. Vous prétendez régler nos pensées, nos opinions, nos lectures. Vous avez chassé Thiélan, parce qu'il était cabétiste. 89 a détruit les anciens seigneurs; mais vous avez pris leur place, et nous sommes vos serfs, puisque vous disposez de nos vies, de nos libertés, de tout; et cela est si vrai, que le plus infâme de tous ces droits d'autrefois, vous l'exercez encore. Nos sœurs, nos femmes, nos filles, sont comme nous à votre merci; vous leur vendez à un prix honteux le droit de vivre, et toutes les fois qu'il se trouve dans vos ateliers une ouvrière jeune et belle, un jour, appelée près du maître, on la voit revenir le front baissé!...

La voix du jeune orateur s'éteignit comme dans un spasme, et de toutes les poitrines sortit un hurlement rauque, furieux, qui se dissipa ensuite en cris divers, en exclamations farouches. Autour de la foule des hommes, s'était formé un cordon de femmes qui écoutaient, inquiètes et curieuses. Aux dernières paroles de Brassard, il y eut aussi parmi elles un grand mouvement; quelques-unes baissèrent les yeux, d'autres sanglotèrent, d'autres poussèrent des cris insultants.

Brafort vit des poings menaçants se tendre vers lui et la haine animer tous les regards. Il était cramoisi de colère, d'humiliation, de peur. Un instant il serra le manche de sa cravache en hésitant s'il ne lancerait pas son cheval à travers la foule; mais une pareille fuite avait ses dangers et n'était pas d'ailleurs conforme à la dignité dont Brafort tenait à faire preuve en toute circonstance. Il reprit donc la parole.

— Je serais dans mon droit en refusant de répondre à des attaques dont la forme est aussi inconvenante que le fond est erroné et calomnieux, et où je reconnais l'influence de ces fausses théories par lesquelles on cherche à pousser les travailleurs dans une voie funeste. Ouvriers! on vous trompe, le capital n'est pas votre ennemi. Voyez partout où il ne porte pas sa féconde influence, voyez le pauvre manquant de travail et dont les bras se lèvent en vain pour en implorer. Cet or que vous enviez au riche, il ne le possède que pour le répandre sur le pauvre; le riche n'acquiert que pour consommer et c'est par cet échange fécond... et bienfaisant que... l'abondance... comme une pluie... féconde...

Il s'embrouillait un peu dans son éloquence. Brassard lui vint en aide.

— Citoyens, dit-il, monsieur Brafort assure que le pauvre ne saurait vivre sans le riche. Je lui demanderai, moi, ce que ferait le riche sans le pauvre, disons le travailleur. Qui donc sans nous ferait aller les machines de notre honorable patron? Qui cultiverait ces grands domaines que leurs propriétaires ont trop à faire de parcourir seulement? Qui préparerait leurs bons dîners? Qui ajusterait leurs belles étoffes? Qui bâtirait leurs maisons spacieuses et ferait mûrir les fruits succulents de leurs jardins. Mes amis, répondez vous-mêmes, sans les pauvres, que serait le riche, réduit à ses seules forces? Répondez!

— Parbleu! dit une voix narquoise, ça serait un pauvre.

— Et maintenant que feraient les pauvres s'il n'y avait pas de riches?

Un cri famélique répondit; un cri où toutes les avidités s'aiguisaient de toutes les misères, où le désir hurlait sur le ton de la douleur.

Brassard se chargea de formuler la réponse :

— Les pauvres travailleraient et feraient tout seuls de la richesse; et s'ils ne font pas ainsi maintenant, c'est que le riche est là qui détient les biens de la terre et n'en donne au pauvre, en échange de son travail, que la part absolument nécessaire pour ne pas le laisser mourir de faim, c'est-à-dire pour que son bétail humain lui soit conservé. Donc le pauvre aurait à bénir la disparition du riche, tandis que sans le pauvre le riche aussitôt cesse d'exister. Voilà, mes amis, la valeur de cette rengaine qui nous représente les travailleurs nourris des bienfaits du riche, tandis que c'est lui qui reçoit tout du pauvre et n'existe que par lui!

— Ouvriers! s'écria Brafort, n'écoutez pas ces folles utopies qui ne triomphent que par le renversement de tout ce qui est. Sachez qu'il n'y a point d'état social

possible sans le respect des droits acquis, et que vous, plus que tous les autres, vous devez respecter la fortune, car sa source est le travail.

— Encore un mensonge! s'écria Brassard.

— Cet homme est fou! dit Brafort, chez qui l'étonnement de voir nier pareil axiome dépassa la colère.

Brassard lui jeta un coup d'œil de mépris et se tournant vers ses camarades :

— Voilà bien longtemps, dit-il, que nous nous laissons dire de pareilles sottises. Quoi! c'est à vous qui, de père en fils, consacrez toutes les heures de vos jours et une partie de vos nuits à ne pas gagner le nécessaire, c'est à vous que des oisifs viennent effrontément dire que le travail est la source de la fortune? Et vous ne répliquez pas! Eh bien, je vous dis, moi, que tous tant que nous sommes, ignorants et savants, c'est la sottise et le manque de réflexion qui nous mènent. Eh! là bas! toi, Pierre Gentil, le plus brave et le plus rude à la besogne de nous tous, qu'as-tu fait dans toute ta vie déjà longue, et qu'a fait ton père? Tu as travaillé, vous avez travaillé tous deux, sans même vous permettre, tant vous êtes sages et rangés, une petit noce le dimanche. Où donc est ta fortune? Pierre Gentil? Et toi, Vigneron, qui as fait de même? et tant d'autres qui êtes là? Comment, vous venez vous laisser dire ça, que la richesse est le fruit du travail! Sacrebleu! un petit enfant en rirait. Non, non, ce n'est pas ça! La vrai vérité, c'est qu'on devient riche par d'autres moyens que le travail. Lesquels? Le diable le sait, nous ne le savons pas nous autres. Ce que tout le monde sait seulement, c'est qu'on peut devenir riche quand on a déjà quelque bien et qu'on trouve encore un moyen quelconque de prélever une part sur autrui. Mais le travail sérieux, honnête, personnel, quotidien, enrichir?... Jamais!

— Le travail acquis... s'écria Brafort...

— Tue le travail vivant! interrompit Brassard, et c'est contre ça que nous protestons. Au reste, voici ce que nous voulons vous demander : suppression du réglement, les déchets sur les pièces, constatés en présence de l'ouvrier et un centime de plus par heure, sans quoi nous refusons de continuer le travail.

Il s'avança et remit un papier à Brafort, qui le prit dédaigneusement.

— C'est tout? demanda-t-il de même.

— C'est tout... pour le moment. Que répondez-vous?

— Que je ne subis aucune pression et que je ne cède jamais à l'insolence!

Et Brafort, avec un geste vraiment antique, déchirant le papier, en jeta les morceaux sur la foule. Puis il fouetta son cheval. Mais les ouvriers furieux, les uns tirant sur les roues, les autres se jetant à la tête du cheval, l'arrêtèrent. Vigneroux monta sur le marchepied, porta le poing sous le menton de Brafort et le renversa sur les coussins. Un autre, nommé Robert, s'écria : Il faut le rosser! Et d'autres voix, que Brafort ne put reconnaître, crièrent : Il nous a insultés; à l'eau! à l'eau! Mais bientôt la voix de Brassard domina tout ce tumulte.

— Camarades! pas de violences; laissez-le aller!

Et, parlant aux plus exaltés, tantôt par quelques mots dits à l'oreille, tantôt à voix haute, il parvint promptement à dégager Brafort, qui, voyant la foule s'écarter, se hâta de prendre le galop, poursuivi par des huées et des exclamations ironiques. Il courut ainsi quelque temps. Le sang lui battait aux oreilles et la colère l'étouffait; il allait sortir de R..., quand une inspiration de haine lui vint. Il retourna sur ses pas et se rendit chez le commissaire, où il dénonça la coalition, chargea vigoureusement Brassard comme chef et instigateur, Vigneroux et Robert comme coupables de violence sur sa personne. Déjà l'autorité était en alarmes; des scènes moins violentes avaient lieu dans les autres ateliers, mais partout la grève se déclarait.

— Pour le coup, monsieur, c'est très-mal! dit Maximilie, quand le tilbury ce soir-là, entra dans la cour; il y a une grande heure qu'on vous attend?

Et elle descendit légèrement le perron au-devant du baiser paternel.

Mais, en voyant son père, très-rouge et très-animé, passer près d'elle, sans presque la voir, elle fut saisie de crainte, et des larmes vinrent à ses yeux. Car non-seulement elle aimait son père, mais depuis quelque temps elle était d'une sensibilité extrême, un peu fébrile, et qu'elle n'avait point eue jusque-là. Madame Brafort et les deux jeunes gens se trouvaient déjà dans la salle à manger, où Maximilie suivit son père.

— Tu arrives bien tard! dit Eugénie.

— J'aurais pu ne pas arriver du tout, répondit Brafort, qui se laissa tomber, à sa place à table; ce n'est pas la faute des amis de Jean si je suis ici.

— De mes amis? répéta le jeune homme étonné.

— Oui, monsieur, de ces gens dont vous soutenez les prétendus droits, et qui sont des misérables capables des plus grandes atrocités, le rebut de l'espèce humaine, la lie sociale, et l'effroi des honnêtes gens!

Il peignit alors, avec des couleurs très-exagérées, mais telles que ses propres sentiments les lui fournissaient, la scène, les discours de Brassard librement traduits, l'attaque, les insultes..

Maximilie pleurait, et madame Brafort, sans la moindre altération de visage, poussait les exclamations convenables en pareil cas dans la bouche d'une fidèle épouse. Les deux jeunes gens gardaient un silence pénible.

— Voilà! s'écria Brafort en terminant, voilà où nous mènent ces prétendus réformateurs, ces nouveaux Messies que le monde attend pour une nouvelle création. Ils proclament carrément la négation de tout droit, le mépris des engagements, des lois, de tout ce qui est sacré! Ils attentent à la liberté des transactions, à la sécurité des citoyens. Mais il y a encore des lois heureusement, et ces braves gens en vont entendre parler.

Jean, étourdi de tout ce que rapportait son oncle, crut devoir se justifier.

— Ai-je donc, mon oncle, préconisé l'injure et des violences coupables? Si ces gens vont trop loin, songez que la misère les aigrit et que l'ignorance...

— Que personne ici ne les excuse, monsieur; les misérables ont failli m'assassiner!

— Oh! les méchants! je les hais! dit Maximilie en essuyant son visage pâli.

Georges la regarda avec émotion.

— Puis-je vous demander, monsieur, demanda-t-il à Brafort, quelles sont les conclusions de la grève; ce qu'elle réclame?

— Ma ruine, monsieur, répondit le manufacturier d'un ton lamentable.

Il daigna cependant bientôt après fournir une explication plus précise et parla de la demande d'abolition du règlement.

— C'est-à-dire, ajouta-t-il, l'anarchie!

Et, ce mot redoublant sa colère, il prononça une violente diatribe contre les idées subversives et contre Brassard.

— Peut-être se contenteraient-ils à moins? hasarda Georges.

Le visage enflammé de Brafort et le doux visage anxieux de Maximilie se tournèrent en même temps vers le jeune homme.

— Moi, monsieur! céder à ces canailles, ne fût-ce que d'une misère, jamais! Je ne ferai pas cette lâcheté.

— Si c'était une lâcheté, monsieur, dit froidement et sévèrement Georges, je ne vous l'aurais pas conseillée.

En parlant ainsi, Georges se redressa légèrement et sa main, soulevée pour le geste dont il appuya sa phrase, se posa sur ses genoux. Il sentit alors par-dessous la table une petite main se poser sur la sienne, une main qui, par son toucher doux comme l'effleurement d'un baiser, par

un tremblement aussi expressif que des paroles, disait éloquemment : Vous ne craignez pas d'offenser mon père; vous oubliez donc que je vous aime?

Il regarda Maximilie, et la vit pâle, anxieuse, l'haleine suspendue; leurs yeux se rencontrèrent; quelque chose d'aigu comme un trait et de lumineux comme une flamme passa des prunelles de la jeune fille dans le cœur de Georges. Il baissa la tête, et ce fut à peine s'il entendit la réponse mi-bourrue, mi-adoucie de Brafort, qui pouvait passer pour une excuse :

— J'en suis persuadé, monsieur; mais nous ne pensons pas de même.

La main de Georges suivit la petite main qui se retirait, la saisit et la serra d'une étreinte folle, sans réflexion, sans prudence, au risque d'être observé; presque même sans volonté, car il ne se retrouva en possession de lui-même qu'un instant après, comme serait un homme enlevé dans l'air par quelque force imprévue, et qui se remet sur ses pieds tout étourdi. D'un coup d'œil rapide, Georges interrogea les figures qui l'entouraient. Brafort avait repris le sujet de la grève; Jean paraissait triste et songeur; seule, madame Brafort attachait sur Georges un regard étrange. Le dîner s'acheva sous le monologue persistant du maître de la maison, à qui les autres convives, tour à tour, assez difficilement, donnèrent la réplique. Brafort, au sortir de table, se retira dans son cabinet. Madame Brafort et Maximilie, à peine au salon, le quittèrent l'une après l'autre, et les deux jeunes gens se rendirent ensemble au jardin.

Ils marchèrent quelque temps côte à côte, sans se parler, pensifs tous les deux; puis ce fut Jean qui rompit le silence.

— Est-ce donc une chose fatale, dit-il, que le sentiment du juste soit toujours altéré par la passion, et que la justice elle-même, cette paix éternelle, ne se puisse établir que par la guerre? Ceux que mon oncle appelle mes amis et qui sont mes frères, pourquoi me faut-il, tout en embrassant leur cause, répudier leurs actes? N'y a-t-il donc rien en ce monde qu'on puisse, de toute son âme, aimer et approuver pleinement?

— Ne me demande ce soir aucun jugement, dit son ami; je te ferais la réponse d'un homme ivre. Défie-toi seulement des récits de ton oncle et ne prends pas Brassard et ces autres pauvres diables pour tels absolument qu'il te les a peints. Voilà tout ce que je puis penser de raisonnable là-dessus en ce moment, et encore ceci : je veux partir.

— Partir! s'écria Jean. Et pourquoi?

— Parce qu'ici, mon ami, je me sens devenir fou, et que je puis y décider mon malheur et celui d'une autre. J'aime ta cousine et j'ose craindre d'en être aimé.

Jean jeta un cri de joie et serra son ami dans ses bras.

— Quel bonheur? quoi! vous vous aimez? Oh! combien je chéris encore plus ma petite cousine! Oui, c'est une bonne et charmante enfant! Vous serez heureux! Et moi donc! Oh! quelle bonne idée, Georges! Et tu veux partir? Mais tu es fou!

—Pas tant que toi, Jean, éternel rêveur! Moi, je comprends la vie et je connais mieux les hommes, tu le sais. Ton oncle, plus qu'aucun autre, est gouverné par les opinions toutes faites qui ont cours. C'est l'égoïsme le plus naïf et la vanité la plus robuste que j'ai jamais rencontrés. De toutes les qualités que je puis posséder, une seule est capable de toucher son âme, celle qui précisément n'est rien moins qu'une goutte d'encre, un petit point allongé sur le papier, l'apostrophe qui précède mon nom. Ton oncle est ce qu'on appelle un homme positif. Si j'avais avec l'apostrophe une fortune seulement moyenne ou quelque place du gouvernement, il me donnerait sa fille; mais, tel que je suis, il me soupçonnera simplement d'envier la dot de Maximilie et m'écartera avec dédain. Je te l'avoue, si j'aime cette charmante fille assez pour me résigner à ce beau-père, je ne me sens pas la force de m'exposer aux insultes de monsieur Brafort.

— Tu crois aimer, dit Jean, et tu gardes tant d'orgueil?

— Ta cousine a dix-sept ans, c'est une enfant. Ai-je le droit de lui demander un serment, de l'engager? Non, hélas! pas plus que de compter sur ses sentiments d'aujourd'hui, qui peut-être demain auront changé. Aussi, je le répète, le seul parti raisonnable et loyal que j'aie à prendre, c'est de partir.

—Tu te prétendais ivre et déraisonnable tout à l'heure, s'écria Jean, et moi, qui ne suis point amoureux, ta raison me confond et me fait douter de ton amour. Eh quoi! tu ne crains pas de briser par ton départ ce jeune cœur qui t'aime, de donner à cette enfant, qui croyait en toi, le droit de douter déjà de l'amour?

— J'ai compté sur toi pour lui expliquer mon départ.

— L'expliquer! Il m'est trop difficile de le comprendre, dit Jean.

Ils gardèrent quelque temps le silence, puis Georges s'écria :

— J'avais besoin d'être aidé; j'en avais besoin, Jean, crois-le bien; et c'est ainsi...

— Ce n'est pas à moi, dit Jean doucement, qu'il faut demander des forces contre la tendresse. Contre l'égoïsme, contre l'injustice, oui; mais combattre l'amour... étouffer des choses vraies et vivantes sous des choses qui ne le sont pas! Ah! tu le sais bien, Georges, je ne puis t'aider en cela. Et surtout quand ton union avec ma cousine, cette chère enfant qui, seule de sa famille a su m'aimer, quand cette union avec toi, mon meilleur ami, me comblerait de joie!

C'était en effet un bien mauvais conseiller que Jean. Loin de se douter que la force dont Georges avait fait preuve tout d'abord était le dernier effort d'une raison qui sombre et ne demande au fond qu'à céder; il lui en voulait presque de ses combats. Il aimait tendrement sa cousine, et la voyait avec des yeux paternels, qui ne le cèdent guère à ceux d'un amant. Il parla d'elle en termes dont se délectait la passion de Georges, et il fit un plan d'après lequel tout devint facile. Georges avait des protecteurs, hommes puissants et distingués, vieux amis de son père au saint-simonisme, et qui disposaient de grands services publics : il en obtenait un poste lucratif et brillant. Alors il demandait la main de Maximilie, et de deux choses l'une : ou elle lui était accordée immédiatement ou Brafort faisait des difficultés. En ce dernier cas, la fillette usait de son influence, priait, pleurait, et refusait tout autre parti, jusqu'au moment où sa persistance triomphât de la résistance paternelle. Jean ne doutait pas du concours de madame Brafort, elle soutiendrait sa fille dans cette épreuve; elles causeraient ensemble de l'absent.

Jean était si convaincu de la vérité de ces choses, qu'apercevant au bout de l'allée, près du petit lac, la robe rose de la jeune fille, il dit à Georges :

— Ne veux-tu pas lui parler? Après ce qui s'est passé ce soir entre vous, son cœur appelle. Interroge-toi solennellement, ami, et si tu sens qu'en effet c'est d'un profond, d'un sérieux amour que tu l'aimes, va le lui dire, et, trop heureux d'aimer, ne doute pas des forces de l'amour.

En parlant ainsi, les yeux de Jean brillaient d'émotion, et tous ses traits exprimaient la sensibilité exaltée qui faisait le fond de cette nature douce et calme à la surface. Georges respectait autant qu'il l'aimait ce chaste jeune homme, dont il connaissait la vie depuis l'enfance. Il lui sembla que Jean venait de consacrer leur amour. Il lui serra la main vivement et le quitta, d'un pas rapide, pour joindre Maximilie.

A mesure toutefois qu'il approchait des lieux où il pensait trouver la jeune fille, les battements du cœur de

Georges se précipitaient et son pas se ralentissait. Arrivé sur la rive du petit lac, autour duquel s'étendait une haie de saules, d'aulnes et de tamarins, il vit Maximilie au bord de l'eau. Elle était immobile et se tenait la tête penchée sur sa poitrine; à ses pieds, le cygne qu'elle aimait à nourrir de sa main regardait, surpris, cette main paresseuse qui tenait le pain sans l'émietter, et, par les vifs balancements de son cou, le bel oiseau s'efforçait d'indiquer à la distraite ce qu'elle devait faire. Ce jour-là, le soleil s'était couché dans un ciel de pourpre, et le crépuscule était plein de vapeurs roses qui ombraient délicieusement le front de la jeune fille, son cou penché et les contours onduleux de sa taille. Georges s'arrêta. Ce joli tableau, le fond du lac fuyant derrière les saules, et les guirlandes flexibles du tamarin réfléchies dans l'eau, toute cette poésie des choses où l'homme retrouve de son âme ou la répand; tout cela saisit Georges d'un trouble plus vif, d'un charme plus grand, et d'une étrange mélancolie, au fond de laquelle revint la pensée que, dans sa profonde honnêteté, Georges avait exprimée à son ami : Ai-je le droit de troubler la vie de cette enfant?

Mais à qui rêvait-elle ainsi? N'était-ce pas à lui? Et déjà ne lui avait-elle pas, sans qu'il l'eût imploré, donné son amour? Il eut alors vers elle un élan immense de cœur, dont on eût dit qu'elle recevait l'impulsion, car aussitôt elle releva les yeux, le vit, et un léger cri lui échappa. En même temps, le pain glissait de sa main dans l'eau, où le cygne s'en saisit, sans plus s'occuper de tant de façons inusitées.

En poésie, les rêves des jeunes filles ne sont que fleurs et azur; en réalité, ils sont beaucoup plus hardis qu'elles-mêmes. Nées, — elles le savent très-bien, car tout le leur dit, — pour l'amour, elles n'ont guère d'autre objet de rêverie. Et comment n'en serait-il pas ainsi? Il n'y a de secret que ce qui n'existe pas; quoi qu'on fasse, la pensée s'exhale du fait comme le parfum de la fleur. Dans les recommandations de sa mère, dans le sourire de son père, dans les regards de tous, par les réserves mêmes de son éducation, de sa liberté, par tout ce qui l'entoure, paroles ou réticences, faits ou pensées, la jeune fille soupçonne bientôt, puis constate que toute son existence n'a qu'un but: le mariage. Et ce mot, heureusement la plupart le traduisent par celui d'amour. Ne voient-elles pas bien que ce n'est pas pour elles-mêmes qu'on les élève? Les grands horizons, ouverts devant les pas de leurs frères, leur sont interdits; des barrières leur ferment la vie, et le court sentier qu'elles suivent s'arrête, à seize ou vingt ans, devant un but mystérieux. Lequel? Est-il bien difficile à deviner? Que cherche-t-on à développer en elles? La grâce et les séductions : chanter, danser, jouer d'un instrument, broder, de la langue ou des mains, des choses gracieuses; être poétiques à tout prix, plaire avant tout, valoir s'il se peut. Plaire, à qui donc? A quelqu'un assurément. Elles n'en peuvent douter, et rêvant presque dès l'enfance de cet inconnu, puisque l'inconnu se résume tout entier pour elles en un être humain.

Car elles n'ont point d'autre destinée, car il est à la fois le terme et le développement de leur existence; car sans lui, mises en dehors de la famille et presque de la vie sociale, elles seraient réduites à une vie purement végétative, dépourvue d'intérêt comme d'utilité. Le jeune homme peut rêver du navire sur lequel il fendra les mers, de ses épaulettes ou de sa toge, de ses travaux comme industriel ou comme savant, de ses succès, de ses gains futurs; la jeune fille ne peut rêver que de son amant.

Ainsi fait-elle; mais sans l'avouer, Dieu l'en garde. La réserve obligée à laquelle on l'a façonnée dès l'enfance lui a composé deux existences, l'une intérieure, l'autre extérieure. Car il faut bien que la nature s'y retrouve et, mutilée par ici, rebourgeonne par là. Moins la jeune fille agit, plus elle rêve. Un abîme sépare ces deux existences, qui se prolongent parallèlement, sans se confondre jamais.

Voilà pourquoi Maximilie, qui, à ce moment même, imaginait Georges à ses genoux, poussa un cri en le voyant et resta confuse et tremblante. Lui, trop sincère pour n'être pas timide, s'approcha en rougissant et balbutia une de ces sottises que l'amour, au moins aussi sourd qu'aveugle, heureusement sait pardonner.

— Je vous dérange, mademoiselle?

Inévitablement elle répondit:

— Non, monsieur.

C'était de quoi éclater de rire. Ils gardèrent cependant le sérieux le plus solennel, et ils avaient raison; sous cette niaiserie des mots, dans leur cœur éclatait un hymne sans paroles, admirable, et dans cette rencontre leur destinée se jouait.

Les grands sentiments sont indivisibles, à force de simplicité; une seule parole, un seul cri les résume : je t'aime! Ce mot les remplissait; ils n'en pouvaient trouver d'autres. Mais le dire, ils n'osaient pas.

Leur silence toutefois, en se prolongeant, devenait aussi clair que la parole même, et le sentiment des convenances, que l'éducation implante au cœur de toute jeune fille, pouvait difficilement supporter cette situation. Aussi fut-ce Maximilie qui le rompit la première, par une de ces dissimulations enfantines habituelles aux femmes.

— Où donc est Jean? demanda-t-elle d'une voix oppressée.

Désirait-elle vraiment la présence de son cousin? Peut-être, car son émotion ressemblait à de la peur; sous son corsage un peu serré, son cœur battait à coups précipités, et sur son joli cou nu, qui légèrement se gonflait, un étrange bijou, que les femmes portaient dans ce temps-là, un *saint-esprit* d'or, au bout de son ruban noir, agitait ses ailes amoureuses et allongeait son bec audacieux. Elle fit quelques pas, et alla tomber toute rose sur un banc qui était proche, au-dessous d'un tamarin.

Mais la question qu'elle avait faite, ces simples mots : «Où est Jean?» avaient cruellement déconcerté Georges. Il était sur le point de parler; cette audace lui venait, à ce moment même, par la certitude d'être déjà compris, et voilà que dans ce tête-à-tête sacré, Maximilie appelait un tiers, le plus cher des amis sans doute; mais qu'importe? Le charme était rompu! Sous cette impression pénible, le jeune homme resta muet encore un instant, puis il répondit machinalement que Jean était dans le parc. Ils étaient, quant à eux, maintenant à cent lieues de la question.

Georges cependant suivit la jeune fille, et lui demanda la permission de s'asseoir près d'elle d'un ton si ému qu'elle osa le regarder et, en le voyant aussi troublé qu'elle-même, se rassura un peu.

— Quelle belle soirée! dit-elle.

— Oh ! très-belle, répondit-il, et il ajouta : Comme tous ces soirs depuis...

Il y eut un silence.

— Vous aimez la campagne? demanda Maximilie, fidèle à l'hypocrisie de ses traditions.

— Oui, beaucoup.

— Cependant quand vous serez ingénieur?

— Je puis très-bien habiter la campagne.

— Ah! vraiment.

Nouveau silence.

Le cygne, qui avait fini son pain, les regardait. Ils parlèrent du cygne, puis des lacs, puis de l'Ecosse, puis de Walter Scott, et ils n'oubliaient qu'une chose, c'était de rentrer; car le crépuscule devenait la nuit. Le cygne s'était allé coucher. Tout à coup ils entendirent le bruit d'un passage rapide à travers les massifs voisins, et Jean, un instant après, se trouva près d'eux.

— Mon oncle vient de ce côté, dit-il en manière d'in-

troduction, ce qui était bien net après une conversation si peu claire.

Georges et Maximilie n'y parurent pas faire attention, et l'on parla des étoiles qui se montraient. En voyant arriver son cousin, Maximilie s'était levée, puis rassise; elle se trouvait maintenant placée entre eux, et de l'allée on pouvait la distinguer dans l'ombre, à côté de Jean; tandis que Georges, dont les vêtements étaient sombres, placé de l'autre côté, disparaissait entièrement dans les teintes brunes du feuillage.

— Johann! cria de l'allée une voix impérieuse.

— Je suis ici, mon oncle, répondit Jean, et il se leva.

— C'est parce que je vous vois que je vous appelle, reprit la voix mécontente de Brafort, qui entre ses dents grommela pendant le temps que Jean mit à se rendre près de lui :

— Toujours ensemble! et seuls encore!

Puis il dit brusquement à son neveu :

— J'ai à te parler, et il l'entraîna, lui parlant en effet du projet qu'il avait formé d'attacher Jean, en qualité d'ingénieur, à sa fabrique, où il sentait le besoin d'introduire de grandes améliorations. Mais il fallait que ce fût, bien entendu, avec une *responsabilité*, et, comme Jean n'en *avait aucune*, il fallait qu'il se mariât, et Brafort, se chargeant jusqu'au bout du bonheur de son neveu, se faisait fort de lui trouver, d'ici à quelques mois, une dot convenable...

Tandis que Jean déclinait doucement ces propositions, que Brafort, soupçonneux, le pressait d'admonestations, et s'évertuait à le séparer de sa fille dans le présent comme dans l'avenir. Georges et Maximilie, restés seuls, s'expliquaient enfin. Honteux de sa timidité, qui lui avait fait perdre la première occasion ménagée par son ami, Georges résolut de ne point laisser échapper la seconde, que lui ménageait le père lui-même, et lorsqu'après le départ de Jean la jeunefille se leva aussi, il osa saisir sa main et la retenir près de lui.

On entendait encore les pas et les voix de Brafort et de Jean qui s'éloignaient. Ce fut tout bas que Maximilie tremblante demanda :

— Que me voulez-vous, monsieur Georges?

Du même ton, il la supplia de l'écouter. Elle se rassit.

— Maximilie, dit-il si ému que sa voix éclata malgré lui.

— Oh! prenez garde! dit vivement la jeune fille; il ne faut pas que mon père sache...

— Que je vous aime!... murmura-t-il en s'agenouillant devant elle.

Elle voila ses yeux de sa main, toute éperdue: mais l'autre main resta dans celle de Georges, et, quoique frémissante, ne chercha point à se retirer.

— Maximilie, dit-il, il faut qu'en ce moment nous ayons un entretien sérieux et décisif pour toute notre vie, pour la mienne du moins. Tout à l'heure je voulais partir, c'est Jean qui m'a retenu.

— Partir! interrompit-elle. Vous vouliez partir! Oh! pourquoi? Mais vous ne m'aimez donc pas?

Et toute l'émotion qu'elle éprouvait s'épancha en un flot de larmes douces et pures comme la rosée qui tombait.

Georges eut peine à ne la point serrer dans ses bras; mais il s'était promis de la laisser libre non-seulement dans sa foi, mais dans sa pudeur, et Georges avait la religion de la loyauté.

— Ah! chère... lui dit-il, je vous aime... mille fois trop peut-être... car vous êtes bien jeune, Maximilie, et je ne suis pas sans doute le gendre que désire votre père. A cause de cela, s'il ne se fût agi que de moi, je serais parti, malgré Jean, malgré moi-même; mais... j'ai cru, mille fois bonne et chère Maximilie, j'ai pu craindre de vous causer une douleur, de vous laisser le souvenir amer d'une ingratitude, et voilà pourquoi j'ai voulu vous parler ce soir et vous dire que mon rêve d'amour, mon espoir, ma joie profonde, seraient de vous avoir pour femme. Je vais joindre mes efforts à ceux de ma mère, — la meilleure et la plus divine des mères, Maximilie, — pour obtenir une position qui satisfasse votre père. Alors seulement je reviendrai. Sera-ce dans six mois, dans un an, dans deux ou trois... je ne sais, hélas! mais je vous jure que mon amour restera le même, et que vous pouvez compter sur moi aussi longtemps qu'il vous plaira de m'attendre. Quant à vous, Maximilie, je ne vous demande aucune promesse. A dix-sept ans, et sous l'influence de parents qu'on aime, il est téméraire de s'engager. Donc, si votre père vous présentait un parti qui flattât mieux votre orgueil, ou si vous ressentiez pour un autre ce que vous croyez maintenant éprouver pour moi.

— Oh! monsieur Georges, dit-elle vivement, vous me traitez en enfant : c'est bien mal. Et puis un enfant même ne peut-il savoir aimer? Demandez à Johann si je suis changeante. Oh! croyez en moi! Si vous saviez? murmura-t-elle avec un geste vif et charmant, oh! si vous saviez?...

Elle s'arrêta confuse, puis se leva, et, tandis qu'il la suppliait d'achever, elle restait, le front penché, cachant sa rougeur dans l'ombre.

— Vous le savez très-bien, balbutia-t-elle.

— Mais j'ai besoin de l'entendre, lui dit-il avec passion.

Elle hésita un instant; puis, murmurant : « Demain !» elle lui serra la main doucement et s'enfuit.

Lui resta encore quelque temps dans cette ombre qui l'avait touché et qui s'épaississait autour de lui sans pouvoir lui rien cacher des détails de ce lieu béni et de la scène qui venait de s'y passer. Tout cela flamboyait dans son souvenir; tout en lui n'était que joie et lumière. Il éprouvait des transports de reconnaissance pour Maximilie, il se sentait fièrement heureux de s'être donné sans exiger de serment. Cependant il croyait do toute son âme à l'amour de cette enfant, à leur avenir. Ce n'était plus ce jeune homme sage et réfléchi qui tout à l'heure démontrait à Jean la folie, les dangers, les travers inévitables d'un tel amour; il ne doutait plus du succès. Qui donc pouvait résister aux prières de Maximilie? Elle aimait. L'amour, c'est la force; il le sentait bien en lui. Et maintenant il brûlait d'agir; il eût voulu s'élancer à l'instant même dans cette voie qu'il devait frayer afin de revenir plus promptement à elle et de ne plus la quitter. Il sortit brusquement de sa retraite, suivit presque en courant l'allée, et rencontrant son ami près de la maison, se jeta dans ses bras en s'écriant :

— Je pars demain!

— Elle ne t'aime pas? dit Jean avec surprise et douleur.

— Elle m'aime! Je suis bien heureux, et si je brûle de partir, c'est pour avancer le jour de notre union.

Georges cependant ne voulut point annoncer son départ, sans avoir prévenu Maximilie, et, comme elle trouva cet empressement détestable et demanda quelques jours, il se laissa aller au charme de lui obéir et de l'adorer. C'était une belle et noble nature que celle de Georges : autant son intelligence était vive, autant son cœur était passionné. Fils d'un père qui avait consacré sa vie aux idées, d'une mère dont la droite raison n'était égalée que par sa bonté, il avait reçu pour héritage naturel l'amour des grandes choses, des sentiments chevaleresques, le besoin de se dévouer. L'amour de sa mère et l'amitié de Jean, dont il sentait tout le prix, pourtant lui laissaient au cœur une vague inquiétude, un vide que Maximilie combla; il savourait maintenant cette plénitude, et son âme débordait de joie et d'adorations.

Jean n'était guère moins heureux. Chaste comme une jeune fille et confiant en son ami, il protégea cet amour de tout son pouvoir, et couvrit à distance les tête-à-tête

de sa cousine et de Georges. La chose était facile, Brafort étant absent presque tout le jour et madame Brafort plus rêveuse et plus solitaire que jamais. Quand elle avait envoyé Maximilie étudier son piano ou travailler dans sa chambre, elle ne s'occupait guère de l'exécution de ses ordres et ne s'apercevait pas même que le piano restait muet. Jean, un de ceux à qui la réalité crève en vain les yeux et qui ne savent juger que d'après eux-mêmes, eût volontiers mis sa tante dans le secret; mais la fillette, plus sagace, clairvoyance ou instinct, s'y opposa.

En dehors de ces entrevues dérobées, explosions enthousiastes d'aveux, de serments, les deux amants se voyaient presque sans cesse, et, tout en feignant de ne s'occuper que des autres, ne parlaient, ne souriaient, n'agissaient que l'un pour l'autre et trouvaient le moyen de tenir ensemble une conversation éternelle. Pleins d'enivrantes exagérations qui leur paraissaient les plus simples des réalités, ils se sentaient sublimes et en étaient reconnaissants l'un à l'autre. Nourri jusque là de vulgarités, l'esprit de Maximilie, enlacé à celui de Georges, prenait un rapide essor. Un peu haletante, mais enivrée, elle l'interrogeait, s'efforçait de le comprendre, aspirait à vivre de sa vie. Que de nouveau pour elle dans la pensée déjà si sérieuse et si forte de ses deux amis, pour elle, pauvre enfant pétrie avec soin des préjugés du vieux monde. Parfois éblouie, parfois inquiète, elle s'émerveillait et s'effrayait tour à tour. Trop courtes, trop peu suivies, insuffisantes nécessairement pour l'esprit, ces communications, au point de vue du sentiment, furent profondes et créèrent un lien qui devait rester indissoluble.

Maximilie cependant était bien toujours l'enfant gâtée, ignorant l'effort, ne cédant qu'à son désir, et s'attribuant volontiers les avantages de la faiblesse. Aussi ne voulait-elle pas entendre parler du départ de Georges et cependant ce départ était chaque jour plus impérieusement commandé par la prudence, les convenances même. Mais quand les yeux de la jeune fille s'emplissaient de larmes, quand elle disait du ton héroïque et passionné qui la rendait si belle :

— Je ne crains rien, si ce n'est de ne plus vous voir.

Georges pouvait-il ne pas trouver qu'elle avait raison?

Heureusement Georges avait sa mère pour confidente. Il en reçu une lettre pressante, qui, au nom de sa propre délicatesse et des droits de l'hospitalité, le rappelait. Dès le soir même, il brûla ses vaisseaux en annonçant à madame Brafort son départ pour le lendemain. Eugénie, d'une voix émue, exprima des regrets pâlis; elle était pâle et se prétendit souffrante; mais, comme disait Brafort, les femmes ont toujours quelque chose à crier. Pour lui, la seule contrariété que lui causa ce départ, ce fut de penser que, privé de la société de son ami, Johann aurait de plus fréquentes occasions d'intimité avec sa cousine; mais il se promit d'y mettre ordre, de quelque manière que ce fût.

IV

LA DAME ET L'ENFANT AUX MARRONS.

Quinze jours s'étaient passés, et la grève durait encore mais on pouvait en prévoir déjà la fin prochaine. Selon les errements passés, présents et encore futurs qui assimilent au forçat en rupture de banc, l'ouvrier en grève, un bataillon avait été caserné à R..., et, sous la menace de ces baïonnettes luisantes et de ces fusils, les femmes épouvantées et ces pauvres hommes encore peu conscients de leur droit se sentaient vaincus d'avance, Brassard, Vigneroux, Robert, et quelques autres avaient été mis en prison. A cette époque, la grève était un crime puni par la loi et contre lequel on instruisait.

Les ressources résultant de la paye faite le soir même de la grève avaient été promptement épuisées, et voici pourquoi :

Autour de l'usine, outre la population ouvrière et le personnel dirigeant, existe un troisième élément, celui des fournisseurs de tout ordre; l'élément nécessaire assurément, surtout dans les conditions de travail qui interdisent aux femmes les soins du ménage, mais qui, sous l'empire de la loi économique actuelle, achève par son exploitation la misère de l'ouvrier. Que l'on s'entende ou non sur les moyens proposés, un fait existe, incontestable : c'est que, dans les conditions actuelles, le crédit, ce prétendu bienfait, cette prétendue source de prospérité publique, est une sorte de *lasso* qui saisit celui sur lequel il tombe, le traîne, et le plus souvent ne l'abandonne qu'à l'état de cadavre. Le *crédit* entretient dans l'oisiveté ou dans une activité improductive la classe des prêteurs; rarement il sauve celui qui emprunte. Ainsi l'ouvrier des fabriques, obligé de recourir au crédit des fournisseurs, est mal nourri, mal vêtu, pour un prix plus élevé que celui auquel se vendent au comptant les mêmes objets de qualité supérieure. Exagérée de la sorte au-dessus des possiblités du salaire, la dette s'accroît sans cesse et devient inextinguible; sa seule garantie, le salaire, est saisi d'avance par le fournisseur entre les mains du patron, et dès lors, entre ces deux forces unies qui s'entendent pour le broyer, le travailleur a perdu toute indépendance, tout usage de sa volonté, de son droit. Contraint de tout subir sans murmurer, rivé à l'usine par sa double dette envers le patron et le fournisseur, ce n'est plus un être humain, c'est une chose, c'est un rouage. La paye, qu'il ne reçoit ordinairement qu'au bout du mois, est réduite par les retenues à un chiffre dérisoire et le force à vivre de nouvelles avances jusqu'au mois suivant. Dans une situation pareille, la grève n'est qu'un acte de désespoir, semblable à celui du cétacé qui fuit, le harpon au ventre, ou de l'oiseau qui fatigue son aile contre les mailles du filet. D'avance le résultat est certain : ni le patron ni le fournisseur n'en doute. En même temps que l'usine, se ferment la gargotte, l'épicerie, les magasins de mercerie et de confection ; le gréviste et sa famille restent seuls entre quatre murailles, bien étroites, presques vides, et ces murailles même ne sont point à eux ; l'impitoyable créance y pénètre encore, y surprend les pleurs des enfants, les reproches des femmes, le dénûment, les craintes, accroît les hésitations, les presse, menace de jeter ces malheureux, nus, pantelants, au froid de la place publique, et les ramène affaiblis par la faim et par la peur, sous l'insupportable joug.

Telle est, hors les cas exceptionnels, l'histoire de toutes les grèves. Telle fut celle dont nous parlons. Privés de leurs chefs, abandonnés à tous les énervements d'une misère qui devenait chaque jour plus douloureuse et plus menaçante, inquiets, ignorants, indécis, esclaves de la faim, voyant bien la partie trop inégale, au bout de ces quinze jours, un à un, les ouvriers reprirent l'ouvrage aux conditions premières, et quelques ateliers rentrèrent en activité. Celui de Brafort, encore désert, devait probablement se repeupler le dernier, à cause de la sévérité particulière et des minuties vexatoires du règlement imaginé par son directeur. Quelques ouvriers célibataires avaient quitté le pays pour aller chercher fortune ailleurs, et c'était là le seul résultat économique de la grève, la diminution de l'offre pouvant influer sur le taux du salaire. Mais les patrons ne doutaient point que cette perte ne fût comblée par de nouveaux arrivants. Sachant bien que la misère est la condition sociale de plus grand nombre ailleurs qu'à R..., et se fiant aux sages lois d'équilibre ordonnancées par le Créateur, ils attendaient que le vide fait dans leurs fabriques attirât le trop plein de quelque autre lieu, et que tout allât

comme auparavant dans le meilleur des ordres de choses possibles. Seulement Brassard et les autres, mais surtout Brassard, ce terrible orateur qui savait traduire en principes et en arguments les besoins des prolétaires, celui-là devait payer pour le dommage fait aux revenus des patrons et recevoir une leçon qui lui ôtât l'envie de recommencer. On instruisit donc ardemment l'affaire, et en attendant, selon les étranges procédés de cette institution d'ordre extrêmement relatif qui ose usurper le nom même de la *justice*, les accusés habitèrent les prisons de Lille.

Depuis le commencement de la grève, Jean éprouvait un désir ardent de voir Brassard. Absorbé jusque-là par ses études, il n'avait pu que rêver de ces frères déshérités, auxquels, dans le secret de son cœur, il avait voué son indépendance future et ses forces d'homme: s'échappant un jour, il courut à Lille, formula sa demande, et sous un prétexte, obtint de pouvoir visiter le prisonnier. En entrant dans la cellule, plein d'émotion, il s'excusa, sollicitant la permission de Brassard lui-même...

— Votre nom? demanda l'ouvrier?

— Jean Brafort.

— Le fils de mon accusateur?

— Non, son neveu; mais avant tout votre frère.

Malgré l'impression favorable que lui causait la douce et noble figure de ce visiteur, Brassard attacha sur lui un regard défiant.

— Mon frère? dites-vous; au nom de quel dogme?

— Au nom de l'égalité, qui est la justice.

Brassard tendit brusquement sa main et serra celle de Jean de toutes ses forces.

— Voilà le mot de passe, le langage d'un homme! s'écria-t-il; c'est bon! Je vous connais; vous êtes mon frère, puisque vous parlez ainsi. Et comment l'êtes-vous devenu, vous qui êtes nés parmi nos ennemis?

Jean lui raconta la vie et la mort de ses parents, leçon ineffaçable, qu'avaient secondée son horreur innée de l'injuste, la solitude de son enfance, qui l'avait porté à la réflexion, les enseignements de son ami. La brune et rude figure de Brassard exprimait une vive émotion.

— Bien ça! Vous êtes né peuple; mais vous pouviez passer aux bourgeois, et vous ne l'avez pas fait; ça me rapatrie avec notre espèce; autrement, voyez-vous, j'en étais las.

Il se plaignit amèrement des ouvriers qui abandonnaient la grève, « des persécutions dont il était l'objet depuis qu'il avait commencé d'élever la voix pour le droit et la vérité; » signalé de toutes parts, traqué, poursuivi, accablé de condamnations successives.

— Et cependant c'est plus fort de moi, voyez-vous, quand je vois cette race moutonnière tendre docilement le cou au boucher, il faut que je lui crie ce qu'elle devrait faire.

Il peignit à grands traits, avec une émotion communicative, les souffrances des prolétaires; avec une énergie sombre et haineuse, les exigences, l'insensibilité, le despotisme odieux ou fantasque des patrons. Sur le terrain des principes, ils causèrent ou plutôt s'épanchèrent dans la joie d'un échange facile. Mais l'âme tendre de Jean fut oppressée par la haine ardente que révélaient toutes les paroles de Brassard, haine qui confondait les hommes et les choses et se promettait la vengeance. Pour lui, élevé parmi ceux que l'ouvrier nommait ses ennemis, il avait pu démêler combien d'irréflexion, de bonne foi aveugle entraient dans ces actes qualifiés de crimes; quels nuages épais les préjugés et le plus fort des préjugés, l'habitude, répandaient sur les yeux de ces privilégiés, myopes, comme d'ailleurs la plupart des êtres humains, par droit de naissance et d'éducation. Il essaya de faire comprendre ces choses à son nouvel ami, mais ne put qu'entrevoir quels indéchiffrables malentendus créent entre les hommes les inégalités de situation, d'intérêt, d'éducation, d'habitudes, et quelle différence immense existe entre les deux faces du même acte, suivant qu'on le cause ou qu'on en reçoit l'effet. Il en fut saisi d'effroi et de tristesse; mais sa sympathie et son admiration n'en restèrent pas moins acquises à ce noble et généreux lutteur qui, presque sans armes, au prix d'efforts surhumains et de malheurs assurés, combattait pour la grande cause. Il se promit de le secourir de tout son pouvoir dans l'épreuve actuelle, et ils se séparèrent, le cœur plein réciproquement du sentiment délicieux d'une amitié nouvelle.

Parmi les passions, celle de la justice est peut-être la moins commune, et pourtant il n'en est pas dont les jouissances soient plus profondes. Car c'est dans l'intensité du sentiment, bien plus que dans le fait simple de la joie ou de la souffrance, que l'être humain trouve non le but, sans cesse reculé, mais l'essor, qui est la loi et par conséquent son bien suprême. Agité de prévisions pénibles, le cœur chargé des misères et des égoïsmes de ce monde, impuissant et pauvre, Jean, au sortir de cette prison, n'en éprouvait pas moins une ivresse plus haute, mais analogue à celle de l'amant qui vient de se fiancer à celle qu'il aime. Ne venait-il pas de faire alliance avec l'objet de sa passion à lui, les déshérités? Il commençait enfin sa vie d'homme, et il marchait la tête haute vers les épreuves à venir, avec le joyeux orgueil de la force honnête. Que ferait-il? Il n'en savait rien encore; mais il voulait bien faire, et d'avance était sûr que l'action ne manquerait pas à sa volonté.

Le souvenir de Brassard lui rendit plus vif celui de Baptistine, et il eut dans sa candeur une sorte de remords de n'avoir pas cherché à la revoir. Dès le lendemain, il se rendit à l'atelier de son oncle pour y demander l'adresse de cette jeune fille, mais il apprit qu'elle s'y trouvait elle-même, en compagnie de cinq ou six autres ouvrières, auxquelles on avait pu donner quelque ouvrage en attendant la reprise des travaux. Avec ou sans raison, la malignité publique remarquait que ces ouvrières étaient toutes plus ou moins jolies, sauf une ou deux pauvres veuves qui avaient obtenu cette faveur à cause d'une extrême misère.

C'était dans une pièce qui précédait le grand atelier que ces femmes étaient rassemblées, et l'on entendait leurs voix animées, qu'on eût dit emportées du même mouvement que leurs doigts agiles. A l'entrée de Jean, leur babillage s'arrêta, et elles se mirent à le considérer avec cette curiosité peu bienveillante et souvent railleuse qui anime si facilement les groupes. Une seule baissa des yeux brillant d'une douce surprise : c'était Baptistine. Un moment hésitante, elle s'avança bientôt au-devant du jeune homme.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? lui demanda-t-elle d'un son de voix si doux qu'il en était presque tendre.

Sous ces regards demi-curieux, demi-malveillants, attachés sur lui, et devant l'émotion, explicable pour lui seul, de la belle fille, Jean sentit le besoin de quelque prudence. Il répondit :

— Je viens pour examiner les machines. J'aurai besoin d'un peu d'aide. Voulez-vous venir avec moi?

Baptistine se dirigea du côté de l'atelier, et il la suivit; à peine eurent-ils quitté la chambre, que du groupe des ouvrières s'élevèrent des ricanements.

— Avez-vous vu comme elle court au-devant des jeunes messieurs? Est-elle intrigante? C'est pas assez de l'oncle, il lui faut encore le neveu! Comme s'il ne pouvait pas voir les machines tout seul. En v'là une de raison!

Et elles se livrèrent à d'interminables gloses et commentaires, herbes folles, productions naturelles de ces esprits incultes, champs abandonnés que rien de fructueux n'ensemence.

Jean et Baptistine, marchant côte à côte en silence, étaient arrivés au fond de l'atelier. Jean avait cette timidité particulière aux natures sensibles et profondes; venu tout simplement pour parler à l'ouvrière, il n'osait le lui dire, il trouvait maintenant sa démarche un peu

insolite et cependant, trop franc pour jouer un rôle vis-à-vis d'elle sur le prétexte qu'il avait pris, il ne s'occupait nullement des machines et se sentait embarrassé. Pour la jeune fille, elle se tenait près de lui dans une attitude humble et douce, et quand elle relevait sur Jean ses grands yeux, on y voyait une expression d'attendrissement et de joie timide. Lorsque, à moins de retourner sur leurs pas, ils n'eurent plus d'espace devant eux, Jean s'appuya contre une des machines inactives, et elle s'arrêta de même à côté de lui.

— Je vois avec plaisir, lui dit-il, que vous avec quelque ouvrage. En ce moment, c'est malheureusement un privilége. Vous êtes sans doute une des meilleures ouvrières?

Baptistine rougit et baissa les yeux.

— Oh! dit-elle, il faut bien vivre!

Et ces mots furent suivis d'un long soupir.

Jean attribua cette tristesse à une sorte de honte qu'elle éprouvait d'être plus favorisée que ses compagnes. Ils parlèrent de la grève.

— Ça va finir, dit Baptistine; la semaine prochaine, ils vont tous rentrer.

— Sans conditions?

— Puisque les patrons ne veulent pas.

— Ce n'aura été dès lors qu'un mal inutile, que des misères de plus.

— Oui, ils auraient mieux fait de rester tranquilles.

— Eh quoi! vous condamnez la résistance? Mais peuvent-ils se soumettre à tout? S'abandonner?

— Je ne dis pas, seulement vous voyez ce qui arrive. Et ça ne peut pas être autrement. La grève fait du tort aux patrons, en ce qu'ils sont un peu moins riches; mais tout de même ils ne manquent de rien, tandis que l'ouvrier, lui, ça le tue!

— Ah? s'écria le jeune homme avec un geste de douleur.

Une expression poignante passa sur ses traits; il baissa le front et se tut. Mais au travers de ce silence et de cette immobilité se devinait un grand tumulte intérieur, une protestation ardente. La jeune fille le regardait ainsi absorbé dans cette douleur dont elle devinait la cause; elle le regardait avec une sorte d'adoration naïve et pieuse qui prit en se prolongeant un caractère presque extatique, si bien que Jean, levant les yeux tout à coup et la voyant ainsi comme prosternée devant lui, d'expression, sinon d'attitude, s'écria surpris :

— Qu'est-ce? Que voulez-vous?

Elle tressaillit et devint confuse. Il se remit lui-même et dit :

— Je croyais que vous me demandiez quelque chose.

— Non, dit-elle, je sais à quoi vous pensez; j'aurais seulement voulu vous entendre.

— Vous savez à quoi je pense, Baptistine?

— Oui, depuis l'autre jour, je vous connais. Vous souffrez du mal des autres, vous. Vous ne ressemblez à aucun autre que j'aie jamais vu.

Elle joignit les mains; sa voix tremblait et ses yeux étaient pleins de larmes.

— Heureusement, dit Jean, je ne suis pas le seul à penser ainsi; mais ils sont rares, en effet, ceux qui se préoccupent de justice. Les mots que vous m'avez dits tout à l'heure : « La grève fait tort au patron, elle tue l'ouvrier, » m'ont fait sentir plus fortement la pesanteur de cette chaîne dont tant de gens prétentent nier l'existence. Je regardais l'histoire, ce spectacle désolant de l'homme toujours opprimé par l'homme, et je comparais les temps. L'esclave participait à l'abondance du maître; il était nourri, logé, ménagé comme une valeur. L'ouvrier, en échange de sa misère, a-t-il du moins la possession de son âme? Non, hélas! la misère est de toutes les chaînes la plus sûre et la plus hypocrite, puisqu'elle se cache sous le vêtement de la liberté. L'esclave d'aujourd'hui ne craint plus les verges, mais la mort les remplace.

En achevant ces mots, le jeune homme frémit, et le même frémissement sembla parcourir le corps de Baptistine, qui, toute vibrante, tenait les yeux attachés sur lui.

— Vous connaissez tout ce qui s'est passé dans le monde autrefois? demanda-t-elle d'une voix entrecoupée.

— Généralement, oui.

— Nous ne savons rien, nous. Ah! que je voudrais étudier!

Elle dit cela d'une ardeur si sérieuse et avec un tel regard, que Jean en fut saisi. Il s'écria :

— Je vous prêterai des livres.

Mais la jeune fille baissa les yeux tristement :

— Je ne sais pas lire.

— Pauvre!... pauvre enfant! murmura-t-il.

Et ne sachant comment lui témoigner la tendre et respectueuse pitié qui en ce moment lui remplit le cœur, il prit la petite main rude et rouge de l'ouvrière et, s'inclinant, y posa les lèvres. Quand il releva la tête, leurs regards se confondirent, et ils demeurèrent un instant sans se parler. Qui les eût vus aurait cru sûrement à une scène d'amour : ils n'y pensaient pas. Cette marque de respect était la première que Baptistine eût reçue. Deux larmes coulèrent sur ses joues, et un tremblement nerveux la saisit. Jean pensa qu'il devait partir; mais il voulait revoir Baptistine, lui être utile, et il le lui dit simplement en lui demandant où ils pourraient se rencontrer. Elle parut indécise.

— Oh! dit-elle, pas où je loge, c'est trop vilain. Ici?... non plus à cause des autres... Mon Dieu!... C'est que je suis toute seule, voyez-vous; et je n'ai pas même... Tenez, le dimanche, quelquefois, je vais sur la route, après trois heures, à côté de chez votre oncle... Mais s'il nous rencontrait! s'écria-t-elle avec terreur.

Quand ils rentrèrent dans le premier atelier, sous les regards ironiques, effrontés, moqueurs qui les saisirent dès le seuil, Jean, si candide fût-il, rougit et sentit amèrement la crainte de compromettre cette pauvre fille. Il revint chez son oncle en songeant à cette misère, à ces facultés enfouies, à cette nature élevée, enthousiaste, si cruellement étouffée, et il se sentait un besoin ardent de l'aider à prendre quelque essor, à goûter un peu de bonheur. Au travers de ce désir, la pensée que de bas soupçons s'attachaient à leur jeunesse, à leur enthousiasme même, l'importunait péniblement. Et cependant, malgré la douleur que lui causaient ces douleurs humaines, qu'il découvrait chaque jour plus vastes et plus profondes, et dont la misère de cette jeune fille n'était qu'une bien faible part, une joie pure, intime, secrète, l'animait, le rendait plus léger, plus fort et donnait à sa démarche de l'alacrité. Jamais encore, malgré tout, il ne s'était senti au cœur tant d'émotion vive et tant d'espoir.

Il eut bientôt formé un plan qui, en écartant les interprétations fâcheuses, lui permettrait d'être utile à Baptistine et à quelques-unes de ses compagnes. C'était de fonder chez son oncle même une classe d'adultes pour les ouvrières, dont Maximilie serait la directrice et lui professeur-adjoint. Il ne doutait pas de la bonne volonté de sa cousine, et se hâta, dès qu'ils furent seuls, de lui peindre l'ignorance de ces pauvres filles, leur désir de savoir. Il organisait l'école à grands traits, quand ses regards tombèrent sur le visage adorablement étonné, doucement railleur de Maximilie.

— Bon Dieu! s'écria-t-elle en riant, Johann, quelles idées étranges tu as toujours! Comment! tu veux me faire maîtresse d'école, moi! de ces ouvrières? Ce serait bien drôle!

— Et pourquoi?

— Dame! je ne sais pas, moi; mais je t'assure que ça paraîtrait bien étonnant.

— Pourquoi? répéta-t-il.

— Parce que... ça ne se fait pas. Que ne vont-elles tout bonnement à l'école primaire?

Jean alors dut expliquer à cette jeune fille, qui gaspillait en chiffons des milliers de francs, qu'une pièce de cinq francs par mois, de trois francs même, pouvait constituer une barrière infranchissible entre la science et le pauvre. Il essaya de lui faire comprendre la valeur de leçons intelligentes et bien données, s'efforça de lui faire sentir qu'elle devait à ces sœurs malheureuses plus que de l'argent... Il ne vit point disparaître du visage de Maximilie cette expression de surprise et de répugnances qui s'y était marquée dès l'abord.

— Mais, mon cher ami, objectait la gentille enfant, à quoi bon apprendre quelque chose à ces pauvres filles ? Cela ne peut leur servir à rien. Dans cette classe-là, on n'a pas besoin d'instruction.

Maximilie en ceci était logique ou du moins fidèle à toute son éducation. Et ce n'était point de sa faute, en vérité, si elle trouvait son cousin bizarre. Elle eût pu le trouver inconvenant. Elle avait reçu l'instruction au même titre qu'elle lui avait été donnée, comme une convenance de situation. Elle ne faisait que répéter en ceci la pensée de son père, de sa mère, de ses institutrices même, et comme, de cette instruction superficielle et sans but, toute application, toute utilité avait été soigneusement extraite, la jeune fille ne pouvait en effet la considérer que comme une pure formalité de bonne compagnie. A ce point de vue, non-seulement elle ne voyait pas qu'il fût utile d'instruire des ouvrières, mais cela devait lui paraître une choquante excentricité. Jean put mesurer en cette occasion tout ce que renferme d'ignorance et d'irréflexion l'égoïsme des femmes heureuses. Désespérant de vaincre par ses propres arguments. Il invoqua l'autorité de Georges.

Quoi ! vraiment? lui aussi, Georges eût désiré cela ? Elle n'hésita plus.

En face de cette conversion subite, c'eût été l'occasion, pour un moraliste de nos jours, de s'écrier: La femme n'est qu'amour ! Cela prouvait simplement qu'en l'absence d'une conviction raisonnée, dont la société actuelle refuse les éléments à la femme aussi bien qu'au peuple, c'est l'amour seul, foi aveugle, qui peut agir.

Mais il fallait encore la permission de monsieur et madame Brafort. Maximilie la demanda, de son ton mutin, plus curieuse qu'inquiète de la réponse. Du côté de madame Brafort, ce fut une surprise glacée. Quoi ! Mademoiselle Brafort se mêler à ces ouvrières ? Y pensait-on ? Ce n'était pas convenable. Même objection encore : ces femmes-là n'avaient pas besoin de savoir lire.

Assurément Eugénie avait complétement oublié le cinquième étage de la rue des Ursulines ou la caserne de la rue Mouffetard, quand, épouse du garde municipal, elle grimpait haletante les escaliers, chargée des provisions du ménage, d'un paquet de linge ou d'un seau d'eau. Y avait-il donc si loin alors de madame Brafort à *ces ouvrières* ? et l'avenir de Maximilie n'était-il pas alors le travail ?

Mais c'étaient là de ces souvenirs qu'on met à la porte dans ce triage naïf que fait l'homme des éléments de sa propre vie. Confiant ceux-ci, anéantissant ceux-là, Jean-Baptiste Brafort, disons-le, n'avait pas été tout à fait ingrat à l'égard de ses buffleteries. Non, il se rappelait toujours de quel *sacerdoce* elles l'avaient investi, et combien son cœur avait battu, sous ses nobles lanières ; aussi les conservait-il soigneusement au fond d'une armoire. Mais, il faut l'avouer, ce pieux souvenir n'était pas exempt de faiblesse : l'armoire servait de cachette autant que d'asile, et il avait été soigneusement interdit aux deux enfants, dans les premiers temps, de parler du grand sabre et du bonnet à poil de papa.

L'homme est ainsi fait que dans la fortune, il oublie ses abaissements passés, et que dans l'abaissement, il ne se souvient que de sa fortune.

La réponse d'Eugénie à la proposition de Jean, fut donc à la fois négative et dédaigneuse ; celle de Brafort fut un cri d'horreur. — Quoi donc ! des rapports entre sa fille, sa fille à lui, et ces... ces filles qui... qui étaient aussi à lui, et précisément pour cela !... Quelle profanation ! Il en bondit au plafond, et jamais on n'eut pu croire que la chasteté avait de tels ressorts dans cet homme ; car c'était de son respect pour la chasteté que venait surtout son indignation. Comment ! sa fille, une perle d'innocence, — elle ne pouvait être autrement, — et ces drôlesses, que mieux que personne il connaissait bien ! Il n'exprima ces pensées qu'avec réticence ; mais, fixant sur son neveu des yeux flamboyants, il déclara qu'une pareille idée ne pouvait être sortie que d'un cerveau fêlé par les théories. Ah ! les théories ! Depuis la grève, elles en voyaient de rudes chaque jour ! C'en était à conclure que l'action provenait assurément d'une autre source que la conception intellectuelle, puisque cette invention maudite, la théorie, ne pouvait aboutir qu'à des non-sens, puisque ces deux choses, la pratique et la théorie, se trouvaient, au moins dans les discours de Brafort, en antagonisme constant ! Il n'était pas le seul d'ailleurs.

C'était une conviction générale parmi les manufacturiers de R..., comme chez les bourgeois de bien d'autres lieux, que la théorie et la pratique étaient deux principes opposés, comme l'eau et le feu, l'Ormuzd et l'Ahriman des choses de ce monde : Ahriman la théorie, Ormuzd la pratique, la bonne et commode pratique, lit ouaté de la routine, où l'on dort si bien, quand on a su s'y bien arranger.

Il fallut donc que Jean renonçât à son projet, et ce ne fut pas sans tristesse ; il revoyait toujours l'œil ardent et rêveur de Baptistine s'écriant : Je voudrais savoir !... Ne pourrait-il donc l'aider, cette pauvre enfant, à remonter du fond de l'abîme vers les hauteurs où la poussait son instinct ? Il s'affligeait à ce sujet de l'insouciance de Maximilie. Certes, elle n'y avait pas mis de mauvaise volonté et le faisait bien valoir ; mais au fond, elle ne semblait pas fâchée de rester quitte d'un tel souci, avec le bénéfice des bonnes intentions.

— Quand elle sera la femme de Georges, se disait Jean, il lui fera mieux que moi comprendre et aimer la vérité.

En attendant, il supportait avec une indulgence paternelle, tristement toutefois, ces défauts que l'éducation et l'entourage avaient donnés à sa cousine, cette frivolité, cette coquetterie, qu'il s'étonnait de lui voir encore, après qu'elle s'était engagée avec son ami. Aux yeux de Jean, la femme de Georges avait pour obligation d'être parfaite ; mais il aimait trop Maximilie pour ne pas croire qu'elle pouvait le devenir. Dès qu'ils étaient seuls ensemble, ils mettaient à parler de Georges un empressement égal, et l'expression du visage de la jeune fille, sa rougeur, son émotion, montraient assez qu'elle aimait éperdûment, sincèrement, le jeune et bel exilé. Mais, en même temps, comment pouvait-elle recevoir avec tant d'intérêt, de bonne grâce, les hommages d'autres jeunes gens, et surtout de ce monsieur de Labroie, lion impertinent et fané, qui, depuis sa première visite, régnait véritablement dans la maison, tant Brafort avait pour lui d'empressement obséquieux ; madame Brafort, d'attention et de prévenances, et Maximilie d'amabilité ? On l'appelait *monsieur le baron* ; il venait dîner deux fois par semaine, et chantait avec Maximilie des duos d'amour.

— Toutes ces demoiselles en font autant, répondait-elle souriante aux observations de son cousin.

— Quoi ! ce mot : je t'aime, que tu n'as pas dit à Georges, peut-être tu le dis à ce monsieur.

— Je le lui chante, répliquait-elle en riant.

— Mais il te fait la cour, mon enfant, il me semble, et je ne serais pas surpris qu'il te demandât en mariage.

— Tu crois ? Oh ! que je le voudrais ! Songe donc un baron !

— Petite folle, et si ton père l'acceptait...

— Georges aussi est noble, dit-elle en hochant sa tête blonde avec orgueil.

— Que t'importe? L'aimerais-tu moins, s'il portait un autre nom?

— Je l'aimerais autant; mais je suis bien aise qu'il soit noble, et je voudrais qu'il fût comte, marquis, duc, afin d'être supérieur en tout à monsieur de Labroie.

— Enfant! Mais à ta place je découragerais ce baron; car, si ton père...

— Bah! je dirais à papa que je ne l'aime pas, voilà tout.

Et Maximilie paraissait si insoucieuse des suites d'un pareil incident que Jean, lui aussi, se rassurait.

Bientôt ces espérances furent exaltées par une excellente nouvelle: Georges venait d'être nommé ingénieur en chef du chemin de fer de Lyon-Méditerranée. C'était une place de dix mille francs. Il le devait à l'un des administrateurs de la compagnie, ancien ami de son père. Ivre de joie, Georges annonçait son prochain retour à R..., où il voulait solliciter lui-même la main de Maximilie et préparer la démarche officielle de sa mère.

Il vint, fut reçu cordialement par Brafort et, sur l'annonce de sa position, avec une considération toute nouvelle. Après un rapide, mais délicieux tête-à-tête des deux amants, Georges risqua sa demande. Brafort parut embarrassé, indécis; il remercia de l'honneur..., protesta de ses sympathies pour Georges, exprima gauchement le regret qu'il n'eût pas avec sa place une fortune toute faite, et finalement déclara que sa fille était bien jeune et qu'il ne pouvait encore... Enfin un refus poli. Ce fut vainement que Georges insista. Au travers des réticences de Brafort, il lui sembla démêler des visées secrètes, encore incertaines. Désespéré, au sortir de cet entretien, le jeune amant, sous prétexte d'aller prendre congé de madame Brafort, courut près d'elle dans le fol espoir de trouver en elle un appui. Aux premiers mots de sa confidence, Eugénie se trouva mal. Georges appela. Maximilie, qui faisait semblant d'étudier son piano dans la pièce voisine, accourut.

— Votre père a refusé, lui jeta Georges, tout pâle.

Elle poussa un cri, lui laissa sa mère entre les bras, et courut trouver son père, qu'elle rencontra dans le corridor.

— Papa, s'écria-t-elle, j'aime monsieur Georges d'Eriblac, et je mourrai de chagrin, si je ne suis pas sa femme.

Brafort faillit suffoquer.

— Mademoiselle, dit-il avec majesté, montez à votre chambre, et restez-y jusqu'à ce que je vous permette d'en descendre.

Et comme elle n'obéissait pas à cet ordre, pleurant, suppliant, répétant qu'elle aimait Georges et ne serait jamais la femme d'aucun autre, son père, enflammé de colère, la prit par le bras, lui fit monter l'escalier, et la renferma dans sa chambre, dont il prit la clef. Quand il redescendit, Eugénie reprenait ses sens. La présence des domestiques empêcha Brafort d'éclater en reproches à l'égard de Georges, et presque aussitôt, le jeune homme au désespoir dut partir.

On devinerait difficilement peut-être la cause de la pâmoison de madame Brafort, si elle-même ne s'était hâtée de l'expliquer à son mari, dès que, — après avoir versé d'abondantes larmes, — elle fut en état de parler. C'était un saisissement causé par l'affection maternelle, à l'idée que sa fille pouvait déjà se séparer d'elle et porter ailleurs sa tendresse. L'âme des femmes inoccupées a de ces violences de sentiment bien respectables! Eugénie cependant resta fidèle à ses habitudes de rêverie solitaire et à son rôle effacé, pendant toute la crise dont cet épisode ne fut que le début. On la vit pleurer silencieusement, elle eut même la fièvre et garda la chambre; mais on ne la vit point embrasser sa fille et rechercher ses confidences, ni s'efforcer de la consoler ou de la ramener à d'autres résolutions. Elle sentait sans doute son peu d'influence; les enfants, — individus ou nations, — se rangent toujours instinctivement du côté de la force, et Maximilie accordait bien à sa mère son affection, mais sa confiance nullement. Favorite de son père, elle avait même beaucoup contribué, sans y penser, à abaisser de plus en plus le rôle de sa mère, et c'était elle qui, dans la plupart des cas, gouvernait par délégation, selon la logique des monarchies, comme tout favori de roi.

Madame Brafort, quel que fût son motif, laissa donc aux prises ces deux pouvoirs, sans essayer de s'entremettre dans leurs discussions. Jean fit de même dans l'intérêt des deux amants, car il savait bien qu'en plaidant leur cause il l'eût perdue. Il obtint même de Georges qu'il retournât immédiatement à Paris. C'était Maximilie qui devait soutenir la lutte, elle seule pouvait le faire avec avantage. Elle y était résolue, et put, grâce à l'entremise de Jean, envoyer à Georges les assurances répétées d'un amour éternel.

Il s'agissait maintenant de savoir qui l'emporterait de cette enfant gâtée, mais jusque-là soumise, ou de ce père, aussi pénétré que le fut oncques patriarche, du sentiment de son droit absolu. Maximilie pour elle avait l'amour; mais Brafort avait la foi, et, l'histoire de toutes les religions l'atteste, le dogme est l'adversaire presque toujours triomphant du sentiment. Maximilie, grâce à la tendresse que son père avait pour elle, pouvait, il est vrai, le faire souffrir, et, sentant cela comme tous les enfants, elle n'avait garde d'y vouloir manquer; mais Brafort d'autre part, avait son héroïsme, et une fois déjà il avait montré qu'il pouvait tout sacrifier pour l'honneur. Or, comme père, son honneur était de ne point céder; comme industriel et comme parvenu, son désir, son orgueil, étaient de marier sa fille à un millionnaire titré.

L'un et l'autre s'engagèrent dans la lutte résolûment, avec une tension d'autant plus ardente qu'au fond tous deux la redoutaient. Maximilie se confina volontairement dans la chambre où son père l'avait renfermée, refusa sa liberté, renvoya les aliments qu'on lui fit porter, et ne répondit aux reproches, aux menaces et aux objurgations de son père que par la déclaration répétée de son amour éternel pour Georges. Brafort fut sublime:

— Et moi, je t'ordonne de ne plus l'aimer!

— Tu ne peux rien sur mon cœur, répondit-elle.

Rien n'irrite le despotisme plus qu'un tel défi, qui touche le point vulnérable. C'est alors qu'il frappe, furieux, le corps palpable et sensible, espérant atteindre la flamme secrète qui brûle dans ses profondeurs. Tout despote contient un brutal. Maximilie sentit la main paternelle, si douce auparavant, la briser et la meurtrir. Il s'ensuivit une scène d'une violence extrême, où furent échangées des paroles cruelles.

— Je la tuerais! s'écria Brafort en s'enfuyant, et l'enfant demeura brisée, aveuglée de larmes, suffoquée de sanglots, se disant, ce qu'on dit si facilement quand on est jeune, qu'elle voulait mourir.

Comme un autre terrain, l'instinct humain fournit, selon la semence, telle ou telle végétation. La dépendance y produit la ruse, comme ailleurs de l'humidité naît la moisissure. On accuse la femme d'être rusée; elle ne saurait ne pas l'être; mais, à moins de dispositions spéciales cependant, les ruses de la jeune fille sont naïves comme elle, et aussi peu expérimentées. Maximilie à l'ordinaire savait à merveille, par ses caresses et ses boutades, dérider le front de son père, lui arracher un consentement, réaliser, ébaucher du moins cet idéal de domination par la grâce et par l'attrait, offert à la femme. Dans l'amour et dans la confiance, cela lui était facile, et, à l'égard de l'autorité paternelle, au fond si tendre, presque naturel; mais, quand elle se vit si rudement frappée dans son amour, dans sa personnalité, elle n'éprouva plus que ressentiment, indignation, et n'imagina rien, dans l'exaltation de ses sentiments, que de l'emporter de haute lutte.

C'était faire fausse route absolument, vu le caractère

de son père. Il ne se fût jamais permis d'humilier son autorité, l'eût-il désiré ardemment, aussi longtemps qu'il l'eût vue bravée.

Cette lutte âpre et cruelle se prolongea donc pendant plusieurs jours sans issue. La nature heureusement en fournit une : la jeune fille tomba malade. Le médecin exagéra le danger, par habitude, sans se douter de la bonne action qu'il commettait, et Brafort put sans honte et sans faiblesse venir s'asseoir au chevet de sa fille, la veiller et la soigner, disputant ce rôle à la nerveuse et dolente Eugénie. Cela ne put durer longtemps sans que le père et la fille se trouvassent pleurant dans les bras l'un de l'autre. La situation était sauvée : Maximilie ne tarda pas à se rétablir.

Maintenant elle pouvait combattre par ses moyens ordinaires, les seuls admis dans le royaume, caresses, pleurs discrets, douces insinuations, pression lente, mais continue. Brafort avait au fond toute la tendresse d'un bon père, et il avait racheté, par de vifs remords intérieurs, sa violence envers sa fille. Il ne fût jamais excusé, mais son bonheur d'être pardonné fut profond.

Tout cela pourtant n'allait point jusqu'à vouloir Georges pour gendre, et il interrogea même sa fille « adroitement » au sujet des assiduités de monsieur de Labroie, qui venait ou envoyait prendre tous les jours des nouvelles de mademoiselle Brafort. La réponse énergique et dédaigneuse de Maximilie sembla sur ce point anéantir tout espoir, et d'ailleurs monsieur de Labroie n'avait pas jusque-là formulé ses intentions, et l'on pouvait hésiter à croire que le descendant d'une si grande maison voulût épouser la petite-fille d'un garde champêtre, ancien hallebardier d'un de ses cousins.

Une autre considération augmenta les chances heureuses des deux amants. Si les intentions de monsieur de Labroie étaient douteuses, celles de madame Brafort ne l'étaient pas. Dans une de ces conversations avec sa femme où Brafort daignait s'épancher quelquefois, Eugénie se prononça vivement contre Georges d'Eriblac. Pourquoi? — Il ne lui plaisait pas. C'est tout ce qu'elle put alléguer d'un ton ému, avec des joues empourprées par la vivacité de son impression. Caprice de femme! Et c'était de ces choses que Brafort aimait à dominer de son omnipotence. Sans doute, il n'aurait pas choisi un prétendant par le seul motif qu'il ne plaisait pas à sa femme; mais la perspective d'un conflit de ce genre, où il eût triomphé par les droits que la loi donne au père seul, ne lui eût certes pas déplu, et, toujours par suite de ce sentiment secret, l'appui de madame Brafort n'aurait pu être que défavorable. Enfin, n'éprouvons-nous pas tous, plus ou moins, le besoin de réagir contre le jugement d'autrui? Brafort ne put s'empêcher, en y réfléchissant, de trouver que sa femme était injuste pour Georges. N'était-ce pas un beau garçon, bien bâti, robuste, franc d'allures, aimable et gai? N'avait-il pas à son nom cette particule, objet à la fois de courroux et d'envie pour la vanité bourgeoise? N'était-il pas le protégé d'un grand personnage et par conséquent riche d'avenir? Maximilie fit si bien valoir ces deux derniers points, qu'après huit jours de maladie et huit jours de convalescence, la situation avait fort changé.

La fillette n'eut garde de se rétablir trop tôt; elle eut même le courage, pour conserver l'intéressante pâleur qui touchait son père, de résister aux sollicitations de son estomac et de comprimer la vie qui reprenait en elle son essor avec la fougue de dix-huit printemps. Enfin, après bien des soupirs, des larmes versées à propos, des mots étouffés et même quelques pâmoisons (rien de plus dangereux pour le mari que l'éducation donnée par de tels pères), le grand mot fut lâché :

— Je ne suis pas un père barbare, et s'il m'est prouvé que tu ne peux être heureuse qu'avec monsieur d'Eriblac....

Le reste de la phrase fut étouffée de baisers. Le moyen de reprendre ensuite ce demi-consentement? Un mois environ après son départ, Georges reçut de son ami une lettre qui le rappelait et qui invitait madame d'Eriblac à venir faire la demande officielle.

Il était bien heureux, Jean, d'un tel succès; mais précédemment que de tristesses l'avaient accablé. D'abord Brassard et ses compagnons avaient été condamnés à plusieurs mois de prison, condamnés pour avoir défendu leur propre droit, sans aucune sérieuse violence, condamnés par haine et non par justice. D'un autre côté, maintenant que Brafort était amplement rassuré sur les sentiments réciproques de sa fille et de son neveu, il désirait plus que jamais garder Jean dans son usine pour y diriger de grandes améliorations; mais il prétendait en même temps faire du jeune homme l'agent de son impérieuse domination sur les ouvriers, le vice-roi de sa monarchie, l'engager enfin dans des conditions morales inacceptables pour lui. De là des discussions irritantes, des scènes emportées, des reproches odieux. Jean eût désiré, de tout son pouvoir, être utile à son oncle : son orgueil, encore plus que son cœur, en avait besoin; mais, sans prétendre changer les décisions du fabricant, il ne pouvait s'en rendre solidaire, et accepter ce rôle d'*alter ego* que, suivant Brafort, tout neveu bien né devait naturellement remplir.

Toutefois, dans l'accord et la joie qui succédèrent au consentement accordé, ces dissidences furent suspendues. Maximilie rayonnait de bonheur et témoignait à son père une ardente reconnaissance; Brafort, touché de cette joie, de ces caresses, laissait peu à peu s'évaporer ses derniers regrets, et, avec cette facilité qu'a l'esprit humain de trouver divers avantages en des conditions diverses, il pensait à part lui qu'un mariage d'amour n'apporte point de difficultés au contrat, qu'il pourrait par conséquent ne donner à sa fille qu'une faible dot et tenir le jeune ménage dans la dépendance de ses largesses. Ainsi la vanité ne cédait qu'au profit de l'avarice.

C'est de nos défauts surtout que le mot est vrai : Rien ne se perd.

En réponse à la lettre de Jean, ce fut Georges qui vint lui-même. Il délirait de joie, et son effusion déconcerta l'accueil un peu rogue de Brafort; tandis qu'Eugénie, en recevant de lui le nom de mère, ne put retenir de nouvelles larmes. Cependant elle paraissait résignée au mariage de sa fille et accablait celle-ci de tendresses mêlées à de longs soupirs.

— Monsieur, dit Brafort,—et cette fois Georges, vivement ému, le trouva solennel pour tout de bon,—monsieur, j'ai un reproche sérieux à vous faire : vous deviez, avant de parler à ma fille, vous assurer de mes propres intentions; cependant je sais ce qu'il faut pardonner à la jeunesse, et ma fille a gagné votre cause. J'avoue que j'avais rêvé pour elle un parti plus avantageux sous le rapport de la fortune; mais, d'après tout ce que je sais de vous depuis votre liaison avec mon neveu, vous êtes un garçon de talent et d'avenir; vous avez un nom, des protections. Enfin j'espère que vous tiendrez à honneur de justifier ma confiance. J'ai fait une fortune rapide, monsieur; je suis fils de mes œuvres et je n'en rougis pas. Je veux que ma fille soit heureuse et riche; je continuerai de travailler pour elle. Vous, vous serez chargé de son bonheur.

Cette dernière phrase avait été *trouvée* d'avance; le tout fut débité avec un mélange de bonhomie et de majesté qui émut Brafort lui-même.

Qui eût pu douter du bonheur de Maximilie et de la sincérité de Georges à l'accent dont il déclare qu'il acceptait cette tâche?

— Et maintenant, reprit Brafort en redoublant de solennité, vous avez pu autrefois, je le vois bien, avoir des entretiens avec ma fille en dehors de notre surveillance; l'intimité de la campagne a pu permettre cette imprudence, quand je ne me doutais nullement de vos intentions. Mais à présent, monsieur, que vous êtes le

fiancé de Maximilie, je pense que vous comprendrez que vous ne devez avoir aucune conversation ensemble que sous mes yeux ou ceux de madame Brafort.

Georges resta interdit.

— Je pensais, monsieur, qu'au contraire... un pareil titre m'autorisait...

— Allons donc! monsieur, allons donc! Et les convenances? Quand j'ai mené à l'autel madame Brafort, je ne lui avais jamais parlé que devant son père, et encore si peu que je connaissais à peine le son de sa voix. C'est ainsi, monsieur, qu'on respecte l'honneur de sa fiancée; vous aurez assez le temps de causer quand vous serez mariés.

Ce n'était pas le moment d'une discussion : Georges s'inclina. Heureusement ils avaient eu déjà le temps de s'entendre, et les beaux yeux humides et rayonnants de Maximilie, d'un seul regard, en disaient bien long. Puis Brafort n'était pas toujours là, et madame Brafort, quand ils jouaient devant elle ce jeu timide et charmant des amoureux surveillés, paroles entrecoupées, réticences comprises, regards voilés, serrements de mains furtifs, poussait parfois l'indulgence jusqu'à se lever et sortir; et alors Georges, dont les idées sur ce point étaient précisément opposées à celles de son futur beau-père, et qui, fort de ses droits de fiancé, abdiquait sa loyale réserve des premiers temps, Georges laissait éclater sa passion en paroles ardentes, en baisers brûlants. N'était-elle pas à lui deux fois, cette charmante fille qu'il adorait, et pour lui avoir donné son cœur et pour avoir triomphé de la volonté contraire de ses parents?

Ce temps fut court d'ailleurs; Georges n'avait précédé sa mère que de trois ou quatre jours. Cette mère, sans doute aussi naïve que son fils, ignorait combien l'empressement nuit vis-à-vis de certains calculs. Brafort, qui, dans son rêve de faire Maximilie baronne de Labroie, s'était demandé avec inquiétude si deux cent mille francs de dot seraient bien à la hauteur d'une telle alliance, du premier coup, avait pour Georges réduit ce chiffre à cent mille. En apprenant avec quelle promptitude madame d'Eriblac suivait son fils, il se dit que ces gens-là ne demandaient qu'à conclure, et retrancha dix mille francs. Finalement, il convint avec lui-même que quatre-vingt mille francs suffiraient.

Le jour fixé pour l'arrivée de madame d'Eriblac, Georges et Jean l'allèrent chercher à la gare. On l'attendait dans le grand salon, où le feu avait été allumé, car on entrait en novembre, et, pour cette solennité, les housses avaient été enlevées, ainsi que les gazes de la pendule et des vases; les fleurs de la serre s'épanouissaient sur la cheminée et dans la jardinière. Maximilie, gracieusement parée, demi-rose d'amour et demi-pâle d'émotion, attendait, le cœur palpitant, cette nouvelle maman que Georges déjà lui avait fait aimer. Madame Brafort, épanouie de fraîcheur et d'embonpoint, soupirait sous ses dentelles; Braford, en habit, le ruban rouge à la boutonnière et les mains derrière le dos, allait et venait, passant toutes choses en revue et regardant la pendule fréquemment. Enfin, le roulement de la voiture se fit entendre, la grille s'ouvrit, et Brafort courut recevoir la visiteuse au bas du perron.

Il vit descendre une femme vêtue de noir, dont un voile cachait en partie les traits, et qui, le saluant, lui dit d'un ton noble et simple :

— Vous savez déjà, monsieur, que je suis heureuse de pouvoir vous serrer la main.

Brafort s'embrouilla dans sa réponse; la voix, l'air et la tournure de cette femme lui causaient une impression étrange, et remuaient il ne savait plus quels souvenirs. Il l'introduisit dans le salon et lui présenta sa femme et sa fille. Madame d'Eriblac demanda tendrement à Maximilie la permission de l'embrasser; puis on fit asseoir la visiteuse dans un fauteuil, au coin du feu. Le jour des deux fenêtres tombait sur son visage; elle avait relevé son voile, et Brafort, placé en face d'elle, la considérait d'un air étrangement agité.

On parla de Paris, de R..., du Midi et du Nord, avec cette sorte de pudeur qui fait que nous n'abordons les questions qui nous touchent le plus que par une pente insensible ou une transition accidentelle; on se taisait encore sur le grand objet de la préoccupation générale. En examinant la future belle-mère de sa fille, madame Brafort se disait : « C'est une femme distinguée, » et, dans ce cœur ulcéré déjà, une amertume jalouse entrait en lutte avec la vanité satisfaite.

Depuis un moment, Brafort, muet, rouge, les yeux roulants, semblait étouffer. Etait-ce l'émotion ou la chaleur?

— Madame, s'écria-t-il tout à coup, vous ressemblez étrangement à une personne que j'ai... rencontrée dans ma vie... Tu sais, Eugénie, rue des Ursulines. Je me demandais... Oh!... c'est étonnant.

Il soupira bruyamment, comme s'il venait de monter une côte, et rougit encore davantage en attendant la réponse de madame d'Eriblac.

— C'est vrai, dit à son tour Eugénie; je me rappelle à présent.

— Nous avons en effet habité rue des Ursulines, répondit madame d'Eriblac d'un ton calme et indifférent. C'était en... 1831, je pense. Mon fils avait alors huit ans à peu près... peu de temps après la mort de mon mari, ajouta-t-elle en soupirant.

— La mansarde, s'écria Georges, où nous avions en face de nous ce bonhomme ridicule à qui je causais des rages si bouffonnes par mes espiègleries d'écolier.

Il se tourna en riant vers Maximilie, qui, toute prête à trouver l'histoire charmante, lui souriait, quand ils virent se dresser devant eux Brafort, blême, les yeux injectés de sang, formidable et menaçant, comme serait une masse près de vous écraser.

Instinctivement, madame d'Eriblac poussa un cri étouffé.

— C'est donc vous cet indigne petit drôle, qui vous appeliez alors Georges Vanier! cria Brafort d'une voix terrible. Ainsi, vous preniez un faux nom pour me tromper.

— Père! gémit d'une voix faible Maximilie, qui, foudroyée, porta la main à son cœur.

— C'est aussi mon nom, monsieur, et nous ne portions alors que celui-là parce que... Recevez, monsieur, mes excuses...

— Ah!... je suis bien aise de vous retrouver, ah! ah!... mon petit monsieur! rira bien qui rira le dernier maintenant... Ah! ah!...

— Monsieur, s'écria madame d'Eriblac en se levant très-émue, vous ne pouvez attacher à ces enfantillages aucune importance... Georges était alors un enfant, il est maintenant un homme, et son respect pour vous...

Elle attachait sur cet homme qui tenait le bonheur de son fils un regard suppliant, et forçait ses lèvres à un sourire que démentait sa pâleur.

— Ah! vous croyez, mugit Brafort, vous croyez que je donnerai ma fille au fils d'une saint-simonienne, à un polisson dressé par vous à insulter les honnêtes gens, à piller les propriétés publiques, et certainement infatué des théories... Non! non! ma fille n'aura jamais pour belle-mère une femme qu'on a rencontrée dans des assemblées d'utopistes. Et vous, monsieur Georges Vanier, le bonhomme ridicule a bien l'honneur de vous saluer.

Madame Brafort, pétrifiée, gardait un silence pénible; Georges était atterré. Un cri déchirant se fit entendre, et Maximilie, qui se levait, les mains étendues vers son père, tomba évanouie dans les bras de Jean. Seule, madame d'Eriblac luttait pour son fils avec le dévouement passionné d'une mère.

— Vous pouvez, monsieur, prendre des informations sur ma conduite, dit-elle avec douceur; elle a toujours

été sans reproches. J'allais à ces réunions avec mon mari; vous ne pouvez me faire un crime d'avoir eu des croyances sincères et qui depuis d'ailleurs se sont modifiées... Ah! c'est vrai, monsieur, Georges était un garçon bien turbulent autrefois, et je l'ai grondé beaucoup de ses folies, surtout en cette occasion-là... Mais on ne peut juger un homme sur ses étourderies d'enfant; et maintenant, monsieur, vous le savez, c'est un garçon distingué, plein d'honneur, et que tout le monde estime, on a dû vous le dire. Ah! monsieur Brafort, regardez-le, vous êtes bien vengé! Vous lui avez fait beaucoup de mal, lui qui maintenant vous aime, vous honore...

— Oui! monsieur, je suis désespéré! dit Georges en s'adressant à Brafort, et veuillez accepter, je vous en supplie...

— Désespéré? je le crois, monsieur, je le crois, répéta Brafort, pour des amateurs de *théories* sociales, c'était une jolie dot; oui, vous devez être désespéré. Mais nous sommes des gens trop pratiques pour vous, monsieur, et ma fille n'aura pas l'honneur d'enrichir des gens de votre sorte. Ah! ah! ah! Une belle affaire! la femme et l'enfant aux marrons! Dans quel guet-apens j'étais tombé, et comme je bénis la Providence!

Les paroles qui pour d'honnêtes gens closent tout débat venaient d'être prononcées. Le fils et la mère se regardèrent douloureusement, et, du même mouvement, se dirigèrent vers la porte. En passant près du groupe que formaient Maximilie, toujours évanouie, Jean et madame Brafort, ils saluèrent légèrement celle-ci, tendirent la main à Jean, et appuyèrent sur la jeune fille un regard navré, déchirant comme un adieu.

— C'est impossible! s'écria Jean, c'est impossible! Ne partez pas, mon oncle ne peut vouloir sacrifier ainsi...

Il abandonna Maximilie pour aller se jeter à genoux devant son oncle.

— Ne voyez-vous pas votre fille? Vous la tuez, vous brisez ici deux vies, vous nous désespérez tous! Vous souffrirez vous-même... Et pourquoi? Est-il digne de vous? Pour des motifs aussi misérables!... Oh! rappelez-les, rappelez-les, je vous en conjure.

Il parla plus longtemps, invoquant, avec des accents pleins de force et de vérité, l'amour, la jeunesse, la douleur de ces deux êtres sacrifiés à un misérable orgueil; il vit même un instant dans l'œil de son oncle le trouble de l'hésitation et de l'attendrissement; mais Georges et madame d'Eriblac étaient sortis. En voyant sa fille rouvrir les yeux, Brafort se mit à pleurer: réaction d'une trop vive colère.

— Ma petite, lui dit-il, nous venons d'échapper à un grand danger. Tu as failli épouser l'insulteur de ton père!

Mais la jeune fille referma les yeux en écartant son père de la main. Alors il se remit à marcher dans le salon, se répandant en lamentations sur le malheur dont ils avaient failli être victimes, sur le danger de se fixer aux amitiés d'un jeune fou au cerveau plein d'extravagances, et jurant qu'il préférerait donner pour belle-mère à sa fille une prostituée plutôt qu'une femme qui allait, dans des assemblées d'hommes, se livrer à des théories insensées.

On emporta Maximilie dans sa chambre, où madame Brafort lui donna ses soins; tandis que Jean courait sur les pas de ses amis et que Brafort allait refroidir ses sens dans le jardin. Au bout d'une heure de tours et de détours dans les allées, il se sentit en effet plus calme et finit par se féliciter complétement de ce qui s'était passé.

— Car je m'étais laissé entraîner à une sottise, se dit-il, et je l'échappe belle, grâce à Dieu! Moi, m'allier aux perturbateurs de l'ordre public, à des fauteurs d'idées!... Bah! la petite se consolera. Nous attendrons un peu; je doublerai ma fortune et je la marierai à un pair de France.

Puis il pensa que, voulant un gendre conservateur, le meilleur moyen était d'allier la richesse à un grand nom, car ces choses et ces opinions se tiennent par un accord naturel, et croissent d'intensité en rapport à peu près égal, heureux effet des harmonies de ce monde. Il réfléchit que, ce projet de mariage n'ayant pas encore transpiré, la rupture n'aurait par conséquent aucun fâcheux effet dans le monde. Il se réjouit de sa prudence et termina ce soliloque en convenant qu'il eût bien mieux fait de ne pas se rendre aux instances de sa fille et de suivre son premier mouvement. Il avait toujours incliné à penser que ce premier mouvement était supérieur chez lui en sagesse et en prévisions secrètes à celui des autres. Il n'en douta plus, et se promit de toujours le suivre désormais.

V

UN BRILLANT MARIAGE.

Il est une force qui brise toutes les résistances et qui apaise toutes les douleurs, c'est l'impossible. A quoi bon gémir devant ce sourd? que sert d'attaquer cet invincible? L'humanité a supporté sans murmure, pendant des siècles, certains maux qui tout à coup lui sont devenus insupportables. C'est que les clartés de l'espérance, à la manière dont les rayons du soleil décomposent et putréfient avant de créer, en pénétrant ces douleurs, les ont éveillées et surexcitées en chassant la résignation stupide. Tandis qu'au contraire, lorsque des peines que notre imagination d'avance nous eût représentées comme pires que la mort et inacceptables, si elles viennent à nous frapper sans permettre aucun recours, alors le sentiment de notre impuissance éteint nos protestations et nos révoltes. Du moment où la vie persiste, il faut qu'elle se reprenne à d'autres appuis. Toute violente explosion de douleur contient de l'étonnement, un refus de croire. Toute résistance, un espoir.

Aussi la douleur de Maximilie prit-elle, dès les premiers jours, le caractère d'un désespoir morne. Elle connaissait trop bien son père pour croire qu'il pût jamais pardonner à Georges et à sa mère; elle ne le demanda pas, et ne protesta que par ses larmes. Pâle, brisée, foudroyée dans l'exaltation de son bonheur, elle ne put, quoique sans maladie, se lever de son lit les premiers jours, tantôt noyée de pleurs silencieux, tantôt cédant au sommeil et gémissant sous l'étreinte de rêves affreux. Sa mère, en pleurant avec elle, et Jean, frappé du même coup, seuls, lui faisaient du bien. Elle n'accueillait son père que par un pénible silence, et lui, honteux au fond et inquiet, mais toujours en apparence calme et rogue, disait: « C'est une crise inévitable, et qui passera. »

Il fallait qu'il en fût ainsi, effectivement, soit par l'apaisement, soit par la destruction; mais peut-on mourir à dix-huit ans? Les forces de Maximilie se rétablirent peu à peu, le sang revint à ses joues; l'œuvre de vie, qui, dans ce jeune corps, en était à ses efforts les plus vigoureux, à son action la plus parfaite, reprit sa marche interrompue; mais la tristesse persista, muette, profonde, et résista aux distractions qui furent imposées à la jeune fille. Elle aimait Georges. Pendant ce peu de temps qu'ils s'étaient cru l'un à l'autre pour toujours, les expansions, les caresses de son amant, qui lui avaient fait entrevoir dans la passion de nouvelles étendues, l'avaient encore plus intimement et plus ardemment liée à lui. Elle l'aimait et se sentait veuve. La vie, jusque-là si douce à ses lèvres, lui semblait maintenant sans lui une chose amère; la lumière lui semblait voilée. Parfois un mot imprévu, quelque événement comique, arrachait un sourire à sa jeune spontanéité; mais plus souvent, à propos de rien, elle fondait en larmes. Peu à peu

ces crises cessèrent, et elle tomba dans une sorte de langueur et de triste résignation qui inquiéta vivement son père. En brisant le cœur de cette chère enfant, il n'avait point prétendu renoncer au charme de sa douce humeur et de sa vivacité. Il ne concevait pas que ce chagrin durât si longtemps, et soupçonnait un entêtement là-dessous; et de peur que Jean ne parlât à Maximilie de son ami, il surveillait tous leurs entretiens. Désormais, Jean partait maintenant avec son oncle pour la fabrique, en revenait avec lui, et retournait encore à R... dans la soirée, car ils avaient fini par conclure une convention. Le jeune ingénieur consacrait ses soins à l'outillage, à son perfectionnement et à son emploi, mais ne s'occupait en rien du règlement intérieur et personnel; il recevait de son oncle le logement, la nourriture, la faible somme nécessaire à son vêtement, et, récompense pour lui la plus précieuse, la permission d'ouvrir des cours du soir pour les ouvrières et les ouvriers.

Toutefois que de luttes, ce droit obtenu, pour en régler l'emploi! Tout d'abord, Jean s'était heurté aux principes de chasteté qui avaient pour organe son oncle et l'opinion de la ville manufacturière. Mêler dans cette école les hommes et les femmes, ô promiscuité! En vain Jean avait-il observé que ce n'est pas la rencontre, d'ailleurs nécessaire et inévitable, des deux moitiés de l'humanité, qui produit les mauvaises mœurs; mais cet abaissement de l'esprit, ce non-développement du sens moral, qui résultent de la misère et de l'ignorance; que la communication des hommes et des femmes ne pouvant ni ne devant être empêchée, c'est à l'école qu'elle offre le plus d'avantages et de garanties. Brafort se voila la face; l'opinion publique représentée par les gens bien pensants de R..., se souleva, et Jean dut trancher la difficulté en faisant deux cours au lieu d'un.

Ainsi la chose parut acceptable, mais absurde. On eût trouvé tout simple que ce jeune homme cherchât des distractions parmi les ouvrières; il était ridicule qu'il les instruisît. Qu'est-ce que ces filles-là avaient besoin d'étudier? Brafort, quant à lui, estimait la chose également insolite et funeste pour les deux sexes, et déclarait dogmatiquement que l'instruction détourne l'ouvrier de son état, et le rend paresseux et raisonneur. Il n'avait cédé là-dessus que parce qu'il avait besoin des services de son neveu, dont il n'avait pu vaincre sur ce point l'entêtement; les services d'un autre ingénieur lui eussent coûté le double. Après tout, cette toquade aurait peu de résultats, si, comme il était probable, Jean ne passait à R... qu'une année.

Tout d'abord, en effet, le jeune professeur eut peu d'élèves; la tentative paraissait presque aussi étrange aux ouvriers qu'aux patrons. Baptistine et deux compagnes qu'elle amena formèrent pendant quinze jours tout le personnel du cours féminin, et de l'autre part, cinq ou six garçons. Mais bientôt ces écoliers parlèrent avec tant d'admiration du professeur, et témoignèrent si vite des résultats de l'enseignement, qu'on afflua aux cours par curiosité, qu'on y resta par plaisir. C'est que Jean n'était pas un professeur ordinaire; il n'enseignait pas, comme les autres, la lettre, mais la vie même. Montrant sans cesse le but, l'utilité de la science, il donnait du charme à sa poursuite. Chaque soir, il faisait une courte lecture, suivie d'une conversation familière, où chacun donnait son mot et où des idées morales s'échangeaient. Il était si bon, si simple, si doux; on sentait si bien que la source de ses paroles était son âme, et une âme pleine de foi, d'amour et de dévouement, que tous ses écoliers bientôt l'adorèrent. L'amour du peuple pour ceux qui l'aiment est profond; car il se voit si rarement aimé, lui, le bâtard d'une société marâtre. Jean était un apôtre, ils en firent presque un dieu.

Pour Baptistine, il semblait que sa propre vie fût suspendue lorsqu'elle se trouvait en présence de Jean. Elle suivait, absorbée, tous ses mouvements, s'imprégnait de toutes ses paroles, et cependant ses grands yeux se baissaient aussitôt qu'ils rencontraient ceux du jeune homme. Ses progrès furent étonnants. Elle sut à peu près lire en quinze jours, et, depuis ce moment, consacra une partie de ses nuits à lire les livres que Jean lui prêtait. Il admirait en elle cette ardeur de volonté, cette force intelligente, et lui vouait une estime de plus en plus confiante et tendre. A la fabrique, jamais ils ne se rencontraient sans échanger un mot ou un regard amical; mais ils n'avaient point d'autres entrevues. On disait pourtant à R... que Baptistine était amoureuse du jeune Brafort, et, à ce propos, on ajoutait, au sujet de l'oncle, mille quolibets qui excitaient le rire dans les ateliers.

Inquiet de la santé de sa fille, et surtout fatigué de sa mélancolie et de sa langueur, Brafort consulta les médecins de R.... puis ceux de Lille. Il parlait même d'emmener Maximilie à Paris; mais la presque unanimité des consultations le persuada. Ces maladies, dont les médecins ne peuvent trouver la cause au bout d'une sonde, ni classer dans aucune variété connue, leur sont très-désagréables, et généralement ils les envoient promener au plus loin possible. Comme c'était l'hiver et qu'on ne pouvait aller aux eaux, les docteurs, d'un ton mystérieux et capable, déclarèrent : « Il faut la marier. »

Cette sentence parut merveilleuse à Brafort, et il s'étonna de n'y avoir pas pensé lui-même. Réduire aux proportions d'une crise purement physique cette efflorescence de tout l'être dans une tendre et poétique exaltation; de cette enfant au cœur brisé, faire une Laïs inquiète, à ses yeux, ce fut profond. Que d'éducateurs flétrissent par leur contact l'être qu'ils sont chargés d'élever! La jeunesse a une sainteté trop peu comprise et trop peu respectée, celle de l'ignorance, et une poésie, inhérente à elle, qui ennoblit tout.

Donc il fallait un mari à cette jeune fille, qui regrettait son amant; Brafort se livrait en bon père à cette recherche, quand justement, à cette époque, revint de Paris chez son parent monsieur de Lavireu, le baron Ernest de Labroie, qui, muni du consentement de sa famille, demanda la main de mademoiselle Brafort. Quel coup du ciel! Au moment où Brafort, pressé par les circonstances, désespérait de réaliser son rêve d'une alliance noble et brillante, le gendre qu'il avait envié, sans oser l'espérer, se présentait. Il en faillit suffoquer de joie, il eut peine à ne pas laisser éclater sa reconnaissance.

Ainsi donc il allait marier sa fille à un des Labroie; lui, le vassal, devenait pair du seigneur! Les rêves de jeunesse les plus fantastiques de Brafort se trouvaient par là réalisés.

On se rappelle qu'autrefois, lorsqu'enfant, il bâtissait de ces châteaux en Espagne où les fées mettaient la main, il s'était vu, riche et célèbre, devenir l'époux de la demoiselle du château; mais ce rêve était resté relégué dans son cerveau au compartiment des chimères. C'était comme ces contes du moyen âge, protestation vague de l'instinct d'égalité, où le pauvre serf se vengeait de sa misère et de son abaissement par de hautes fortunes légendaires. Brafort n'avait point touché sa chimère; mais la réaliser dans la personne de sa fille, c'était encore assez pour combler son ambition au delà même de son espérance. Il savait bien pouvoir compter, grâce à une forte dot, sur une noble alliance; mais un de Labroie!... Il ne l'eût pas donné pour vingt Montmorency. Les impressions reçues à l'âge où la maison paternelle est la patrie, où le village est le monde, laissent toujours dans l'esprit des évaluations exagérées. Brafort eût maintenant refusé sa fille à tout pair de France, et peut-être au fils du roi. Devenir parent des de Labroie, lui, Brafort, il y avait là pour lui toute une épopée. C'était toucher du front l'idéal.

Nos temps offrent cette situation singulière, de géné-

rations, toutes monarchistes, affolées d'égalité, qu'elles n'entendent que sous forme de conquête et de privilége. Chacun se sent né pour être prince comme un autre; voilà tout.

Brafort se sentait l'égal de tous ceux qui étaient au-dessus de lui, mais les prétentions de ses inférieurs lui étaient insupportables.

Il ne prit guère que pour la forme des renseignements au sujet d'Ernest de Labroie.

— Monsieur, dit-il à monsieur de Lavireu, qui fut l'ambassadeur de cette alliance, le nom de monsieur de Labroie et le titre de votre parent le recommandent assez...

— N'importe, monsieur, répondit monsieur de Lavireu : la prudence paternelle exige...

Et il dut insister pour faire accepter à Brafort l'adresse du notaire de la famille et de quelques notabilités du pays. Monsieur de Lavireu trouvait tout simple de se faire l'intermédiaire de cette union entre une jeune fille honnête et naïve et un homme vieilli et ruiné par la débauche; mais, par un scrupule égoïste où il prétendait retrancher sa loyauté, il affectait de ne point prendre la responsabilité de l'affaire. Il s'en revint tout riant de l'empressement de Brafort, et méprisant la roture plus que jamais.

— Vous voilà engagé d'honneur et d'humanité, dit-il à Ernest de Labroie; si vous retiriez votre parole, le bonhomme en ferait une maladie.

Brafort avait réservé le consentement de sa fille, mais si faiblement, que monsieur de Lavireu n'y attacha que le sens d'une simple formalité. Seul, avec son propre désir, en effet, l'on croit tout possible; mais, au moment de parler à Maximilie, Brafort se trouva plus embarrassé.

Jusque-là son orgueil l'avait empêché de faire des avances à sa fille; sa vanité s'y résolut. Ce fut sans trop de peine d'ailleurs; les enfantines et charmantes caresses de Maximilie lui manquaient depuis longtemps. Elle fut touché de ces avances. Peu habituée à souffrir, elle en était déjà bien lasse, la pauvre enfant; puis elle aimait son père, malgré le mal qu'il lui avait fait. Elle sanglota; ils échangèrent de longs et convulsifs embrassements : cela détendit les nerfs de la jeune fille et entama sa réserve. En dépit de sa blessure, de sa tristesse, malgré tout, l'intimité du foyer se rétablit.

Monsieur de Labroie vint assidûment; il fut prévenant, aimable. Pour ce *lion* parisien, éblouir une petite provinciale était chose facile. Maximilie fut bientôt persuadée que le baron Ernest de Labroie était un homme distingué, remarquable même. Il racontait modestement et négligemment ses succès dans les salons et dans les cours étrangères; il avait signé dans la *Gazette de France* quelques articles décisifs, très-remarqués; il eût été du conseil d'Etat sans ses convictions légitimistes. Quand Brafort le pressait un peu là-dessus, il se contentait d'observer avec un sourire, que le comte de Chambord, tout le premier, trahissait la cause en n'ayant pas d'héritier. Les perfections déployées ou révélées par le baron pendant la journée étaient commentées et amplifiées le soir par Brafort. Tout cela fut accepté par Maximilie, d'autant plus facilement qu'elle n'y attachait d'abord aucune importance.

Mais quand, une quinzaine de jours après, Brafort, pressé par monsieur de Labroie, vint proposer à sa fille ce mariage, elle se récria, pleura, et déclara qu'elle ne se marierait jamais.

Brafort traita cette résolution d'impossible et de chimérique. L'avenir d'une femme est le mariage, et, dans sa tendresse de père, il voulait assurer à sa fille cet avenir dans les meilleures conditions possibles. Or, quelle occasion plus heureuse et plus brillante s'offrirait jamais? Le baron de Labroie était un homme d'une haute capacité, fait pour arriver à tout; par son mariage avec lui, Maximilie atteignait du premier coup au sommet social. Elle faisait la joie de ses parents et se consolait, par une aussi digne alliance, d'avoir mal placé son cœur. Pouvait-elle n'être pas touchée de se voir recherchée par un homme aussi distingué, qui se mésalliait par amour pour elle? Brafort traita longuement tous ces thèmes, y revint sans cesse, ordonna, pria, fit agir tour à tour la crainte et l'affection, et se retira irrité de n'avoir pu obtenir que des pleurs mêlés de dénégations.

Au bout de quelques jours d'une froideur nouvelle entre le père et la fille, force fut à Brafort d'employer l'influence de sa femme. D'elle-même déjà Eugénie avait parlé. Ce mariage plaisait à sa vanité, et les amabilités de monsieur de Labroie l'avaient gagnée. Eugénie personnellement, nous l'avons dit, n'avait sur sa fille d'autre influence que celle qui résultait d'une tendresse filiale assez tranquille; mais, femme, elle devait, mieux que Brafort, toucher les points faibles et douloureux de la situation de Maximilie.

— Ne jamais se marier! Est-ce que cela pouvait être sérieux? Qu'est-ce qu'une vieille demoiselle? Un objet de moquerie. Une femme n'a d'état, d'honneur et d'importance qu'en se mariant. Jamais Brafort n'accepterait de ne pas voir sa fille mariée. Ce seraient des persécutions sans fin, auxquelles il faudrait céder. Ne valait-il pas mieux céder tout de suite! On serait tranquille après. Et puis, qui sait plus tard quel autre mari le père se mettrait en tête? On aurait laissé échapper un si beau parti, un homme charmant, pour un choix sans doute beaucoup moins bon. Avec monsieur de Labroie, la vie serait pour Maximilie une distraction continuelle; elle passerait l'hiver à Paris. Ce serait une grande dame; des toilettes magnifiques, des diamants, des spectacles, enfin tout ce qu'avait inutilement désiré madame Brafort, qui soupirait en y pensant, et ne dédaignait pas encore de goûter, au rang de mère de famille, de tels plaisirs dont elle ne pouvait plus être l'héroïne. Et puis monsieur de Labroie paraissait si bon! C'était un homme si comme il faut, si plein d'attentions et d'égards! Sa femme ne pouvait manquer d'être heureuse, et finirait certainement par l'aimer. On a des enfants, une vie bien posée. Mais ne point se marier, mieux eût valu entrer au couvent; c'était, de tous les partis, le plus triste et le plus absurde, on peut même dire impossible, et Maximilie ne pouvait s'y résoudre sérieusement.

Tous ces arguments une fois donnés, madame Brafort les reprit jour à jour, les développant en détail et les répétant sans cesse. A cela se joignirent les adjurations, tantôt suppliantes et tantôt véhémentes, d'un père qui, bien qu'il n'eût que quarante-huit ans, suppliait sa fille de ne point *empoisonner sa vieillesse* par une obstination coupable; enfin les séductions de monsieur de Labroie, qui, devinant la situation, y remplit son rôle. Toutes ces obsessions énervaient sans relâche cette pauvre enfant, épuisée déjà par une longue souffrance, et, en la voyant chanceler, chacun redoublait d'efforts.

S'il est quelque chose d'imperturbable en ce monde, c'est l'assurance des gens qui veulent faire le bonheur des autres malgré eux. On hésite quelquefois pour soi, jamais pour les autres.

La seule personne qui eût pu défendre Maximilie et relever son courage, c'était Jean. Brafort l'avait envoyé en Angleterre, et ne s'occupait que d'y prolonger son séjour.

Pendant qu'à la villa Brafort les mérites de monsieur de Labroie, affirmés ainsi chaque jour, devenaient de plus en plus irrécusables, les renseignements arrivèrent; à peine Brafort se souvenait-il de les avoir demandés. Il les parcourut rapidement. La lettre du notaire avait des tons ambigus, qui eussent fait réfléchir un lecteur plus impartial. Ce notaire s'étendait longuement sur les qualités de la famille, touchait seulement en passant

Ernest de Labroie, le traitant assez lestement de garçon aimable et gai, et, sans plus d'explications, fixait la valeur du domaine que monsieur de Labroie avait hérité de son père à cinq cent mille francs. Les autres notables disaient en d'autres termes à peu près la même chose. Un seul avouait que la jeunesse du baron n'avait pas été sans orages, mais ajoutait finement que c'était une garantie de sagesse, et la plus sûre, puisque le plus vigoureux coursier s'apaise quand il a jeté son feu. Tous protestaient d'ailleurs que monsieur de Labroie était un homme *très-honorable.*

Cette assurance, qui en termes officiels signifie simplement que l'on n'a été condamné ni pour assassinat ni pour vol, satisfit complétement Brafort. En lisant le passage relatif aux folies de jeunesse, qu'il traduisit : folies amoureuses, il sourit d'un air capable et égrillard; c'était tout simple, et même pour le mieux. Sa fille n'était-elle pas un ange? Contraste suprême et délicieux!

Si Brafort ne se fût trop respecté pour ne point demander ses renseignements à d'autres qu'aux gens les plus considérables du pays, amis ou commensaux des Labroie, gens toujours peu soucieux de se compromettre pour un inconnu; s'il eût pris la peine de faire un voyage et d'interroger le menu peuple, il eût appris facilement que le domaine du baron, dont la valeur intrinsèque montait en effet à près de cinq cent mille francs, comme l'avait dit le notaire, n'en était pas moins grevé d'hypothèques. Pressé quelque peu, le paysan aurait ajouté d'un ton narquois que le jeune seigneur actuel avait certainement hérité du goût de ses pères pour les jolies femmes, roturières ou nobles; mais que pourtant il leur préférait encore les charmes de la dame de trèfle. Il est vrai que sur ces révélations, l'attachement de Brafort pour les biens monnayés ou monnables de ce monde se fût trouvé en lutte violente avec son goût pour la gloire des titres et son fétichisme pour la maison de Labroie, alternative cruelle qu'il évita. On sait d'ailleurs que, de tous les marchés, celui qui se conclut avec le plus de hâte et le moins de précaution, c'est un mariage; et il paraît qu'il n'en saurait être autrement, car madame Brafort, qui avait entendu dire à sa grand'mère : Le mariage est une loterie! le répétait en soupirant à l'occasion du mariage de sa fille, et s'en tenait là. Elle n'avait d'ailleurs pas à faire autre chose, et puis réfléchir la fatiguait.

Pour Maximilie, toute son éducation l'avait également détournée d'une telle habitude. Elle n'avait à son service aucun argument pour répondre aux questions tirées de la vie réelle et de la sagesse du monde qu'on lui opposait. Elle n'avait que son amour, mais cet amour était désormais sans espérance...

D'après les traditions encore en vigueur, tout personnage, pour être digne d'intérêt, est tenu d'être héroïque, ce qu'exprime naïvement le nom de héros ou d'héroïne, appliqué au principal acteur. Cependant, de plus en plus, la foule envahit la scène, et les grands héros tragiques, drapés dans la loge de l'alexandrin, n'ont plus guère de spectateurs. Pourquoi? C'est qu'ils n'ont plus de semblables. On aime à se retrouver dans un autre, à revoir des situations qu'on a connues, des sentiments qu'on a éprouvés, la foule surtout, qui vit par le sentiment plus que par l'esprit. Il est donc juste de prêter à la faiblesse, même au calcul d'autrui, la sympathie qu'on s'accorde en pareil cas à soi-même, et bien que la femme, et particulièrement la jeune fille, aient eu jusqu'ici, pour obligation spéciale, en leur qualité d'êtres faibles, de pratiquer le devoir absolu et de n'agir que par des motifs sublimes et éthérés, il est juste de considérer que Maximilie, après tout, n'était pétrie que du limon humain, que nulle autre fée que sa mère, et nul autre génie que son père, n'avaient présidé à sa naissance, et que son éducation avait eu surtout pour objet de lui inspirer le sens élevé du luxe et la vénération de l'usage.

Les observations de sa mère la saisirent par leur vive réalité. Maximilie pouvait-elle espérer jamais d'être la femme de Georges? Non. En pareil cas, pour être fidèle à la déclaration consacrée: « Je t'aime plus que ma vie, » tout amant, toute amante devrait mourir. Maximilie, comme beaucoup d'autres, vivait. Puisque la privation de cet amour ne la tuait pas, c'est qu'il n'était apparemment pas, il fallait bien en convenir, sa vie même. Et d'ailleurs, en y réfléchissant un peu, sans parti pris de lyrisme, on reconnaîtra que l'amour comme toute autre passion, étant une des expansions de notre désir ardent du bonheur, est subordonné à l'amour de nous-mêmes. Sauf toutefois le dévoûment absolu, qui est rare, et où l'exaltation, selon sa nature, dépasse le but; sans l'amour de Georges, Maximilie n'espérait plus être heureuse; mais le désir du bonheur n'en persistait pas moins chez elle: c'est même pour cela qu'elle souffrait. Et si jeune, et jusque-là si heureuse, la souffrance à raison de sa nouveauté, l'épouvantait d'autant plus, et lui paraissait d'autant plus insupportable. Elle n'espérait plus être heureuse; mais elle désirait souffrir le moins possible. Elle se sentit donc ébranlée.

Depuis que, par l'effet de la volonté de son père, le malheur avait frappé Maximilie, la maison paternelle avait perdu à ses yeux son charme bienfaisant; il lui semblait presque une prison, surtout quand elle la considérait au point de vue d'y demeurer toute sa vie. Si dorlotée qu'elle soit dans la famille, toute jeune fille rêve son essor, comme tout oiseau veut sortir du nid. C'est la loi universelle d'initiative, qui du moins ne trompe pas l'oiseau. Ces lieux où était né son amour, ce bord du lac où elle avait reçu l'amour de Georges, tant de souvenirs qui se rapportaient à lui, et qui effaçaient tous les autres, irritaient sa douleur. La présence de son père, qu'elle aimait pourtant, lui était devenue pénible; elle n'osait encore lui résister, mais elle n'avait plus de joie à lui obéir. Comme à tout malade enfin, changer de lieu lui semblait un bien. Chez elle au moins, elle serait maîtresse, elle aurait quelque chose à faire. Monsieur de Labroie paraissait très-bon, elle était trop jeune pour savoir que tout être qui veut plaire se revêt instinctivement du charme de la bonté. Elle se dit: rester vieille fille, en effet, c'est ridicule, donc impossible. Et puis, elle sentait bien que son père, qui la voulait marier, ne lui laisserait point de repos qu'elle ne le fût. Ne valait-il pas mieux alors, puisque ce mariage plaisait tant à ses parents...

Elle se dit tout cela, puis fondit en larmes, en se jurant à elle-même qu'elle ne pouvait pas, qu'elle aimait Georges et voulait lui rester fidèle. Mais elle avait considéré le premier parti comme le plus sage: c'était beaucoup. Au sortir de chaque entretien avec ses parents, elle se trouvait plus rapprochée de leur volonté. La sienne par habitude, était faible, indécise. Elle réfléchit enfin, sous les ordres de plus en plus impérieux de son père, et Brafort put aller, plein d'un vif émoi, porter à monsieur de Labroie ce consentement arraché.

Disons-le, cet émoi était tout joyeux et ne provenait d'aucun scrupule. Les pères comme Brafort sont infaillibles. Non; il avait engagé sa parole, l'idée que sa fille pût lui résister le révoltait, et maintenant il triomphai du triomphe de l'autorité paternelle.

Les préparatifs du mariage se firent en hâte. Le fiancé partit pour Paris, contracta un nouvel emprunt, et rapporta une corbeille magnifique. La pauvre Maximilie, qui aimait ces beaux colifichets et qui eût été si heureuse de les recevoir des mains de Georges, les contemplait avec une admiration mêlée de la plus poignante amertume. Entre messieurs de Labroie, de Lavireu et Brafort, les clauses du contract furent arrêtées, et la dot de Maximilie fixée à deux cent mille francs. C'était à peu près tout ce que possédait Brafort de valeurs liquides. Le reste se composait de la fabrique et de la villa, qui valaient environ trois fois autant. Il se dit en lui-même qu'après le départ de sa fille, il diminuerait un peu la

dépense, et mettrait de côté chaque année une bonne part de gains pour arriver le plus tôt possible au million qu'il convoitait. Il fut coulant au contrat, car il se trouvait confus de ne point donner à sa fille une dot au moins égale à la fortune de son gendre.

— Comme il l'aime! disait-il à sa femme. Cinq cent mille francs de terres, une si grande famille, et se contenter d'une petite bourgeoise avec une dot de deux cent mille francs.

Et il lui venait aux yeux une larme d'admiration.

Jean reçut à Londres, comme un coup de foudre, la nouvelle de ce mariage. Il revint à toute vapeur, plein de projets exaltés, espérant pouvoir le rompre. Mais il ne put même voir seule un instant sa cousine, autour de laquelle le père, la mère et le fiancé, montaient une garde sévère. Irrité de ces obstacles, il allait écrire à Maximilie ou lui parler devant ses parents, quand il la rencontra par hasard, un matin, dans le corridor.

— J'avais cru que tu aimais Georges, lui dit-il d'un ton sévère.

Elle joignit les mains, voulut parler et fondit en larmes.

— Dis-lui, s'écria-t-elle enfin, dis-lui... que je suis bien malheureuse!

— Tu en es mille fois plus coupable! Envers celui que tu as trahis, envers celui que tu épouses et que tu trahis également, envers toi-même... Ah! je te croyais plus de cœur!

— Mon père l'a exigé, dit-elle. Tu sais que sa volonté... ma mère aussi... Ma vie était un enfer. Dis à Georges qu'il me pardonne, et que je l'aimerai toujours.

— Et tu ne sens pas, s'écria Jean, que tu commets un sacrilége? Si tes parents te poussent à abdiquer toute pudeur et toute loyauté, n'y a-t-il donc rien en toi qui proteste?

Elle rougit, parut éperdue, et ses regards qui interrogeaient, et ses lèvres qui s'agitaient pour des sons qu'elle n'osait former, révélèrent à Jean l'émoi de cette demi-ignorance qui voile aux jeunes filles, en pareil cas, l'étendue des obligations qu'elles contractent.

— O mon Dieu! dit-elle, ô mon Dieu! que faire?

— Sois vraie, sois courageuse! s'écria-t-il avec force; dis hautement que tu ne peux commettre un parjure.

— C'est impossible! dit Maximilie en posant les mains sur son front pâle. Trois jours avant! Un tel scandale!... Oh! non, c'est impossible!

— Que t'importe le monde ici, folle enfant? Sauve-toi, sauve ton honneur; je te soutiendrai!

— Mon père te chassera, et moi je resterai seule à supporter sa colère. Oh! si j'étais à cent lieues d'ici!

— Eh bien! soit! s'écria-t-il; fuyons ensemble, puisque tu n'as pas le courage d'affronter... Oui, tout, plutôt que de t'abandonner à ce crime, à cette honte et à ce malheur!

Un instant Maximilie hésita, puis ses larmes redoublèrent.

— C'est impossible! Que dirait-on?

Et sur ce mot, qui est le dernier du cœur de toute femme élevée dans les bons principes, elle s'enfuit.

Si animé qu'il fût à la sauver, Jean comprit que toute insistance était vaine. La religion qu'on inspire aux femmes dès le berceau, et dont l'autre même n'est qu'un précepte, la loi suprême de l'opinion, avait prononcé.

Jean dut se résigner; mais il en fut malade, ce qui lui servit à ne pas assister à la cérémonie. Cette belle et chaste nature se soulevait de dégoût et se torturait de désespoir à l'idée d'une telle union, accomplie par un être qui lui était cher. On l'entendit gémir dans son lit, on vit ses yeux rouges. Il n'en fallut pas davantage pour que le bruit courût qu'il était amoureux de sa cousine et désespéré pour ce motif. L'opinion est le plus sceptique des philosophes; elle n'admet pas de mobiles désintéressés.

Mais, à part cet aliment donné à la malignité publique, le chagrin de Jean et sa protestation passèrent bien inaperçus dans l'éclat des fêtes de ce mariage. Aucune joie n'est plus bruyante et plus expansive que celle de la vanité. Les ouvriers de la fabrique eurent ordre de dresser des arcs de triomphe, les ouvrières présentèrent des bouquets et des compliments, et tous eurent un bouquet ce jour-là; les pauvres même de R... eurent du pain. Et toute la grasse bourgeoisie en grand costume fût de la fête, et toute la petite bourgeoisie creva de dépit de n'y pas être invitée; et toutes les autorités administratives et gouvernementales y assistèrent, et ce fut un luxe sans précédent à R.... On y vit plus d'équipages qu'au passage du préfet ou de l'archevêque, et Brafort, ivre de joie, de solennité, d'importance, réalisa ce jour-là,— ce qui est rarement donné à tout homme, — son rêve.

Madame Brafort, il faut lui rendre cette justice, fut beaucoup moins rayonnante. Elle versa des larmes dans l'église et au départ de sa fille. Mais on ne sut jamais, —et l'historien même de cette véridique histoire l'ignore absolument,— si ce fut pour obéir à l'usage invariable imposé aux mères en pareille circonstance ou par véritable sensibilité.

Le baron et la baronne de Labroie, munis de la bénédiction de Brafort, partirent le soir même selon l'usage aristocratique, pour la terre du baron, située dans le Nivernais.

Il n'y en eut pas moins un lendemain de noces, et monsieur Maxime de Renoux fut le héros de ce second jour. Car, à force de prières, on avait obtenu de ce haut personnage qu'il assista à la noce de sa filleule. Il parla politique au dessert, et tout le monde fut ébloui de son éloquence, en même temps qu'effrayé de son audace. Car il déclarait nettement, carrément, que *certaines* réformes étaient nécessaires, et que l'aveuglement du *trône* compromettait sa stabilité.

— Le vrai politique, dit-il, ne violente pas les esprits, ne force pas les événements; il les conduit.

— Cependant et les principes? dit Brafort.

Maxime, en le regardant, eut un sourire intraduisible.

— Mon bon, lui dit-il, les hommes de principes... comme vous sont le soutien naturel des gouvernements. Espérons que vous sauverez celui-là.

Il faut dire ici que monsieur de Renoux venait de donner avec éclat sa démission, et que tous les journaux en avaient parlé.

— O Maxime! reprit Brafort d'un air attendri, auriez-vous dû l'abandonner?

— Pourquoi pas? s'il court à sa perte et que je ne puisse l'empêcher. Les capacités ont le droit d'être représentées.

— Mais je me rappelle... dit Brafort naïvement, et il s'arrêta.

— Que je les ai combattues, dit Maxime, achevant la phrase sans s'émouvoir. Sans doute: le moment alors n'était pas venu, l'opinion publique ne s'agitait pas en leur faveur; la réclamation n'offrait aucun de ces caractères d'opportunité qui recommandent les questions aux hommes d'État. Aujourd'hui, c'est différent; cette réforme est évidemment voulue, elle est mûre. Il est insensé de la refuser.

— Mais, monsieur, s'écria monsieur de Lavireu, avec un pareil système il n'y a ni vrai, ni faux, ni droit, ni devoir. Quoi! garder tout ce qu'on peut retenir, ne céder que ce qu'on ne peut défendre: est-ce une morale? est-ce une politique? Où va-t-on avec cela?

— Où va le monde, monsieur, c'est-à-dire à la démocratie. Ne m'en veuillez pas, j'en suis aussi fâché que vous. Oui, mais avec cela *on dure*... et l'on peut *durer* longtemps, car la route est longue encore, et comme on tient les rênes du coursier... Tandis qu'avec l'autre système, monsieur, c'est beaucoup plus court. Vous avez connu, Charles X: on tombe.

Voyant monsieur de Lavireu s'échauffer, il brisa sur la politique et revint aux sujets légers; il les traita avec non moins de grâce qu'il mettait aux autres de profondeur. Brafort ébahi retrouvait en l'écoutant la sincère admiration de sa jeunesse; et pourtant l'élégant Maxime devenait chauve et gras, et, sans la ceinture qui serrait ses flancs et le guindait un peu, on eût reconnu qu'il prenait du ventre. Sa jeune et fort jolie femme, disait-on, bien qu'invitée, n'était pas venue. Parente des princes de la Tour-Chimay, elle était trop fière sans doute, assurait madame Brafort, pour les honorer de sa présence. Était-ce pour cette raison que madame Brafort était froide avec Maxime, comme le lui reprochait son mari?

Maxime partit le surlendemain. La fête n'était plus qu'un souvenir, souvenir, il est vrai, plein de gloire, et les deux époux se retrouvaient seuls dans leur campagne couverte de neige. Une nouvelle année allait commencer, et cette fois le 1er janvier s'écoula sans les baisers et les cadeaux de l'enfant chérie. On reçut d'elle une lettre assez prompte, mais courte, sans affection, et d'où s'exhalait comme une impression de sombre tristesse. Était-ce dans les mots? Non, la lettre ne disait rien, rien surtout des sentiments de Maximilie.... Le papier, surmonté d'un beau tortil, ne respirait que la violette, et pourtant cette lettre serra le cœur des parents. Puis la maison était devenue tout à coup si grande et si froide!

Une grande compensation toutefois vint à Brafort, qui avait toujours ambitionné les honneurs administratifs: il fut nommé maire de R.... N'était-il pas maintenant au comble de ses souhaits? Sa fille était baronne, et il était maire! L'ambition cependant est comme l'horizon: ses limites reculent sans cesse. Brafort se mit à rêver la députation.

VI

L'INCESTE.

Jean avait reprit ses cours d'adultes chaque soir. Après le chagrin mortel qui l'avait frappé, de cette jeune sœur enlevée à son affection, presque à son estime, et de ce coup porté à son ami, c'était la consolation la plus efficace pour lui que ces communications avec des pauvres, qu'il pouvait, de ce côté-là du moins, enrichir. Les liens d'amitié déjà formés entre eux et lui s'étaient renoués avec joie du côté des ouvriers, avec transport du côté de Jean, dont toutes les émotions étaient profondes. Pendant les trois semaines de l'absence du professeur, les écoliers, obéissant à ses recommandations, n'avaient pas perdu leur temps; il s'étaient enseignés réciproquement le peu qu'ils savaient ou du moins l'avaient répété ensemble, et des progrès s'en étaient suivis. Baptistine surtout s'était distinguée: ses condisciples avaient beaucoup avancé, grâce à ses leçons, et elle-même désormais lisait avec une facilité, une sûreté étonnantes. Elle était triste pourtant, et ne reçut pas les félicitations de Jean avec la joie qu'il s'attendait à voir éclater sur son visage. Qu'avait-elle? Jean se le demanda bien souvent; car il s'intéressait vivement à elle, et ce pâle et beau visage venait souvent au travers de ses pensées, en détourner le cours; mais il n'osait interroger Baptistine à ce sujet, et d'ailleurs ils ne se voyaient jamais que pendant la classe.

Un soir, qu'après le cours fait aux ouvriers,— le cours pour les femmes avait lieu le premier,— il retournait seul et à pied, comme d'habitude, à la campagne de son oncle, il vit, dans les rues désertes de la petite ville, une forme de femme, enveloppée d'une mante noire, glisser devant lui. Le froid était vif, la nuit claire et belle; la lune éclairait, beaucoup mieux que des réverbères trop espacés, la rue étroite, bordée de pauvres maisons, la plupart éteintes, à côté desquelles çà et là se dressait, noir sur le ciel gris, un squelette d'arbre fruitier. Au bruit des pas de Jean qui résonnaient sur le sol, la femme se retourna, sa marche se ralentit, et Jean arriva bientôt près d'elle. A la seule grâce de son mouvement lorsqu'elle tourna vers lui son visage, il reconnut Baptistine.

— C'est encore une longue route que vous avez à faire par un pareil temps, dit-elle, et si tard! Oh! mais vous n'avez point à craindre de mauvaises rencontres.

— Pourquoi? demanda-t-il.

— Parce que *le monde vous aiment* (1).

— On est trop bon pour moi, répondit le jeune homme. Je donne bien moins que je n'ai reçu. Le trésor des connaissances humaines n'appartient-il pas à tous et ne devrait-il pas être également partagé? Mais vous, Baptistine, c'est vous surtout qui pourriez craindre d'être seule dehors à cette heure.

— C'est vous qui en êtes la cause, monsieur Jean.

— Comment cela?

— Depuis que je vous connais, moi aussi je voudrais être bonne. Je viens de visiter une malade où j'ai passé la nuit dernière, et, comme elle est mieux, je rentre chez moi.

— Ah! s'écria Jean, c'est bien cela! Merci pour elle et pour moi, Baptistine!

Et spontanément, il tendit la main, attendant celle de la jeune fille. La petite main sortit de dessous la cape et resta dans la main de Jean.

— Si j'ai bien fait, dit alors Baptistine d'une voix émue, j'en suis bien récompensée, puisque je vous trouve seul un moment; j'avais besoin de vous dire....

Elle s'arrêta.

— Quoi? demanda Jean.

— Oh!... c'est que je n'ose plus... à présent. J'avais pourtant cela sur le cœur.... j'aurais tant voulu vous consoler....

— Me consoler! De quelle peine, ma chère enfant?

— Est-ce que.... vous n'avez pas eu tout dernièrement une grande peine? Du moins on l'a dit.

— Oui, répondit Jean, pensant à Maximilie... En effet, mais comment sait-on?...

— Alors c'est vrai? dit Baptistine.

Et, retirant sa main, elle se mit à pleurer.

Ces pleurs semblèrent étranges au jeune homme; il soupçonna quelque malentendu, et pressa la jeune fille de questions, afin de savoir si réellement elle connaissait la cause de son chagrin, au sujet de Georges et de sa cousine, ce qu'il ne pouvait croire. Mais une timidité invincible semblait paralyser la voix de Baptistine. Deux fois, elle essaya de parler, et deux fois sa voix s'éteignit dans un sanglot. Inquiet de tant d'émotion, voulant en savoir la cause, Jean réitéra sa prière avec plus d'instance. Baptistine sembla faire un héroïque effort.

— Eh bien! dit-elle rapidement et toute éperdue, en posant sur son front ses deux mains tremblantes, on dit que vous étiez amoureux de votre cousine et que vous êtes bien malheureux....

Sur ces mots, sa voix s'éteignit dans une sorte de gémissement, et elle voulut fuir; mais Jean la retint par un mouvement dont lui-même ne fut pas maître, et, la rapprochant de lui et, la regardant avec une expression exaltée, que la déclaration ne comportait point.

— Ce n'est pas vrai, s'écria-t-il, ce n'est pas vrai! Je n'ai jamais été amoureux de ma cousine.

Baptistine ferma les yeux. A la lueur de la lune, sur

(1) Le monde, en langage de pays, veut dire les gens, tout le monde; c'est le *peole* anglais qui se comprend de même au pluriel.

›n visage entouré des plis du capuchon noir, Jean crut voir pâlir, et, craignant qu'elle ne se trouvât mal, il ıssa le bras autour d'elle. Tout à coup il vit les yeux › Baptistine se rouvrir et fut ébloui de rayons. A ce oment, le temps et le lieu disparurent; s'il faisait jour ı s'il faisait nuit, où il se trouvait, il ne le sut point . ne chercha pas de longtemps à le savoir. Il se ıppelait seulement que Baptistine, après lui avoir dit ınsoir d'une voix douce et d'un accent inexprimable, était éloignée. Et maintenant il se retrouvait tout ıfiévré sur la route, ne sentant de lui-même que son eur, qui battait très-fort, et sa pensée.

C'était la première fois que Jean subissait l'influence un regard de femme. Jusqu'alors il n'avait jamais ıssenti près d'elles qu'une douce et chaste fraternité. ais aussi n'en avait-il guère connu que d'heureuses, et ›tte âme si noble et si tendre ne devait se donner tout ıtière sans doute que dans le milieu qui l'attirait le lus fortement, celui des pauvres et des méprisés. Quand eut repris assez de calme pour considérer la situation, se trouva doublement heureux. Il aimait Baptistine ; il en était aimé. C'était bien. Sa vie se déroulait evait lui, toute conforme à ses principes. Il vivrait auvre, courageux, utile; ses frères malheureux 'auraient pas à suspecter sous son luxe une arrière-ensée à l'égard de leur misère, et rien n'entacherait ı sincérité de son dévouement et de son amour pour ux. Elle l'aimait! Ah! tout le cœur du jeune homme › fondait de reconnaissance! Combien il la trouvait onne, confiante, généreuse! Elle avait deviné combien . serait fier, lui, de cet amour que tant d'autres à sa lace auraient dédaigné... ou flétri. Et puis elle venait e lui rendre ce droit de cité parmi les humbles qui lui tait cher et que lui avait enlevé la vaniteuse bien-ıisance de l'oncle Brafort. Il rentrait avec elle dans sa raie famille, au vieux foyer nu et vide, mais sacré. Ion qu'il regrettât l'instruction qu'il avait reçue; il en tait heureux au contraire pour lui et ses frères, qu'il aurait éclairer et mieux défendre. Il ne regrettait que es différences iniques établies entre les hommes, et, 'élevant non-seulement au-dessus d'elles, mais cou-rant d'une mansuétude suprême toutes ces erreurs de 'esprit qui, plus volontaires, seraient des crimes, il mbrassait l'humanité tout entière d'un amour plus mmense et plus ardent.

Peu de jours après, un matin de janvier, tandis qu'au lehors tombait la neige, que dans l'atelier de Brafort les oues tournaient, les courroies glissaient, les métiers ›attaient, que tout le monde était à son poste, depuis le naître et ses employés jusqu'au petit ouvrier de huit ans]ui noue les fils de ses doigts rougis, dans le cabinet du ›atron régnait une chaleur douce, ouatée d'un demi-our mystérieux. Par la fenêtre, en face de la porte natelassée, un soleil trouble essayait bien de jeter]uelques rayons au travers des vitres doublées de petits rideaux de mousseline; mais, devant la seconde fenêtre, es grands rideaux de damas vert étaient soigneusement irés, et toute cette partie de la pièce, plus sombre, semblait en même temps plus comfortable. Un grand feu brûlait dans la cheminée, mirant ses flammes dans le vernis des meubles et dans l'acier de la caisse. Près de la cheminée, au fond, sur le divan, dans une attitude pleine de désinvolture, Brafort se tenait près d'une jeune femme, à demi-couchée sur les coussins, et qui y cachait son visage. Sur celui du manufacturier, s'étalait un sourire de faune. Il se leva, se rajusta devant une glace, fit entendre une sorte de toux prolongée qui ressemblait à un ricanement, et se rapprocha de la jeune femme en fixant sur elle un regard lascif.

Ce n'était point cependant un doux abandon que révélait la pose de cette femme; c'était plutôt un abattement profond, celui de la douleur même, d'une douleur sans voix, sans regard, sans protestation, parce qu'elle est sans espoir. Elle semblait tombée, plus qu'affaissée, tombée comme on l'est au fond d'une honte, au fond d'un abîme, inerte, ne se soutenant d'aucun soin, d'aucun effort, et n'allant point jusqu'à terre, seulement parce que les coussins se trouvaient là. Brafort se rassit près d'elle, jeta sur elle un nouveau sourire, et, la touchant, lui dit:

— Est-ce que tu dors?

Elle tressaillit, se releva en l'écartant de sa main, et montra son visage. C'était Baptistine. Elle avait les yeux rouges, le regard fixe, et paraissait inconsciente du désordre de son corsage, qui, demi-ouvert, laissait voir une gorge éblouissante de finesse et de blancheur.

— Tu deviens gaie comme un enterrement, reprit-il avec un geste plus que familier.

— Laissez-moi! laissez-moi! dit-elle; je ne veux plus être votre maîtresse, je vous l'ai dit.

— Alors tu veux quitter R..., car tu ne trouveras d'ouvrage nulle part ailleurs, je te le jure.

Elle ne répondit pas d'abord, puis murmura sourde-ment:

— Cela vaudrait mieux, oui, cela vaudrait mieux, si je pouvais.

— Je te le répète, s'écria-t-il en colère, si tu as quel-que galant, il en apprendra de belles sur ton compte, et, si c'est pour lui que tu m'abandonnes, je te réponds qu'il ne courra pas après toi. Allons, sois gentille; ne suis-je pas bon pour toi, petite sotte? Je ne suis vrai-ment que trop bon? C'est à toi que je fais donner les meilleures pièces, tu as eu de l'ouvrage pendant la grève. Tu en auras tant que tu voudras.

Il plongea la main dans son gousset, et en tira une pièce de cinq francs qu'il fit tomber, en lutinant, dans la gorge de Baptistine. Elle la retira vivement, la laissa rouler par terre, et s'empressa, en dépit de lui, de rattacher son corsage. Dans ce débat, deux grandes lettres tracées en coton rouge sur le coin de la chemise, attirèrent les regards de Brafort, J. B. Cela le frappa, car c'était son propre chiffre; il fit une aimable plai-santerie là-dessus, et demanda:

— Que veut dire ce J?

— Jeanne-Baptistine, répondit-elle. C'est le nom que m'a donné, en me jetant à l'hospice, la malheureuse qui m'a passé son malheur.

Brafort ne répondit pas. Elle rattacha sa robe, puis son fichu, se leva et marchait vers la porte, quand il cria tout à coup:

— Ton âge, dis-moi! Quel âge as-tu?

Elle se retourna, et le vit debout, très-rouge, et les yeux inquiets.

— Vous le savez bien, dit-elle; j'ai dix-neuf ans.

— La date, la date? c'est la date juste qu'il me faut!

Elle soupira en prononçant comme avec regret:

— 10 septembre 1829.

Brafort poussa un cri sourd, et tomba sur le divan en voilant son front de ses mains.

Ce cri fut entendu de Baptistine au moment où elle franchissait le seuil, mais ne l'arrêta pas; car elle n'était point l'amante de cet homme. Il resta seul.

Quelques minutes après, quand Brafort ôta ses mains de son visage, à le voir ainsi marbré, hagard, défiguré, on l'eût cru malade ou fou. Il se leva, marcha dans son cabinet à pas convulsifs, s'arrêta, poursuivit sa route, chancela, se prit la tête à deux mains; puis, comme saisi de folie, la frappa contre le mur, et alors, étourdi, glissant par terre, il martela le sol de ses poings en gémissant. Honteux de ce transport et craignant d'être entendu, il se releva, marcha lentement vers le divan, et, au moment de s'y asseoir, tout à coup recula comme devant une vision horrible, et enfin alla tomber, à l'autre bout de la pièce, dans un fauteuil.

— Oh! non, non! dit-il enfin, non, c'est impossible! Je ne puis pas être criminel à ce point-là; non! Comment donc? moi! mais je suis un honnête homme,

et le ciel ne serait pas juste de m'avoir infligé cet épouvantable...

Tout geignant et sanglotant, la lèvre pendante et les yeux gonflés, il s'agenouilla en s'appuyant sur le bras de son fauteuil, joignit les mains et murmura :

— Mon Dieu! faites que ce malheur ne soit pas arrivé, mon Dieu!... Je suis un pécheur, je le reconnais; mais je n'ai point commis de crime ; mon Dieu, faites que cet affreux soupçon ne soit pas une vérité!

Et, tout soufflant et suant, il se remit sur ses pieds, se rassit dans son fauteuil, et crut, comme il l'avait lu dans beaucoup de livres, qu'il se sentait plus calme après avoir prié. Alors il songea qu'il devait faire quelque chose pour l'église et fit vœu de reconstruire l'autel de la Vierge, qui laissait beaucoup à désirer. Ce n'est pas qu'il fût sûr du tout que la Vierge... mon Dieu, non; mais dans l'embarras on s'en prend à ce qu'on peut.

— Un hasard étrange, se dit-il ensuite, voilà tout! Combien sont nés pendant ce mois-là.

Cependant ce nom lui revenait comme un battement de marteau dans la cervelle: Jeanne-Baptistine!... Et cette date lui grinçait aux deux oreilles à la fois: 10 septembre 1829. Oui, c'était bien quatre mois et demi après le jour où Atala lui avait dit: Ton enfant vient de s'agiter en moi, Jeanne-Baptistine!

Un instant, les superstitions de sa jeunesse vinrent l'halluciner, et, jetant les yeux sur le divan, il crut y voir glisser une forme hideuse et entendre un rire satanique. S'il n'est pour les incestueux, pour qui donc l'enfer? Il sentit qu'il devenait fou, prit son chapeau, sortit à grands pas de la fabrique, et se mit à marcher, tête nue, par un froid glacial dans la campagne.

Il savait bien après tout, cet homme, qu'il avait semé dans le monde, au hasard de ses grossiers désirs, plus d'une orpheline ou d'un orphelin. Il savait que la plupart des enfants trouvés deviennent des voleurs ou des bandits; il savait de reste ce que devient une fille sans père ni mère, et qui ne possède au monde que son travail et sa jeunesse. Il savait et ne savait pas; car le préjugé a d'étranges ténèbres. De tels maux et de telles misères ne comptaient pas à ses yeux, puisqu'ils faisaient partie, suivant lui, de l'ordre inévitable des choses; mais que ces faits, si bien préparés pour l'inceste, l'eussent amené, voilà, voilà où était le crime, le malheur, le désespoir, ce qui l'eût rendu pour lui-même le plus méprisable des êtres, et dont le doute seul le poussait presque à devenir fou. Quand il rentra chez lui, l'altération de ses traits effraya sa femme. Il se mit au lit, mais n'eut que des rêves et des cauchemars sans sommeil, presque le délire. Il sentit qu'un tel état ne pouvait se prolonger sans aboutir à une maladie ou pis encore, et résolu de découvrir à tout prix l'enfant d'Atala, prétextant des affaires pressantes, il partit pour Paris le lendemain.

Son premier soin fut de demander à Maxime l'adresse d'un policier capable de *filer* une piste, non pas à travers les rues, mais, ce qui était plus sérieux, à travers vingt ans. Maxime réfléchit quelque temps, prévint Brafort que cela lui coûterait cher, et donna l'adresse. Puis, désirant savoir de quoi il s'agissait, il questionna son ami, dont l'agitation ne lui avait pas échappé. Ce ne fut pas sans peine que Brafort se décida à le satisfaire; mais que pouvait-il refuser aux instances de Maxime? Il en vint donc, après mille réticences inintelligibles et tout suant de honte, à lâcher l'épouvantable confession. Elle n'était pas achevée, que Maxime partait d'un éclat de rire.

— Eh quoi! mon cher, tu te permettrais de marcher sur les brisées d'Œdipe, roi de Thèbes? Ce serait antique et royal.

Cramoisi d'indignation, et pour la première fois outré contre Maxime, Brafort se leva :

— Je pensais, dit-il, trouver dans votre pitié quelque appui; mais vous ne savez que railler mes cruelles angoisses...

Maxime, tout surpris de voir son humble vassal regimber pour la première fois, se hâta de l'apaiser.

— Mon ami, lui dit-il, c'est parce que je suis bien persuadé que ce malheur n'est qu'une chimère de ton imagination que je puis plaisanter ainsi.

Et lui serrant la main, il ajouta d'un ton pénétré :

— Tu calomnies la Providence ; elle ne peut se jouer si cruellement d'un aussi parfait honnête homme que toi.

Brafort ne vit pas le coup d'œil oblique dont ces paroles furent accompagnées, et la gaieté folle qu'il inspirait à son excellent ami; il fut touché, attendri, et partit, un peu reconforté par ce billet à vue tiré sur la Providence et contre-signé par Maxime.

L'adresse qu'il avait reçue portait: Cabinet d'affaires de monsieur Bâtard, rue Saint-Lazare, n°... Il fut reçu par un monsieur parfaitement mis, de manières froides et polies, dont le nez long supportait des lunettes d'or. Brafort ayant expliqué l'objet de sa demande, monsieur Bâtard froidement inscrivit l'adresse donnée: mademoiselle Atala Varot, rue de l'Estrapade, 25, ouvrière, 1829. Puis, relevant la tête.

— C'est difficile! Une ouvrière, ça peut disparaître sans que personne s'en aperçoive et ait intérêt à le constater. Cependant... je suis venu à bout de choses plus ardues; revenez dans huit jours.

— Ma position, monsieur, m'oblige de vous recommander le plus grand secret, dit Brafort.

Monsieur Bâtard se redressa.

— Monsieur, ma maison est une maison de confiance, la maison même de la discrétion, monsieur. J'ai entre les mains les secrets de neuf cents familles des plus honorables de Paris; je suis le gardien, monsieur, de la sécurité domestique. J'ai sauvé la réputation d'un nombre infini de femmes, de jeunes filles, et l'honneur de bien des maris. J'ai ici plusieurs antichambres, monsieur, et aucune des personnes qui viennent me consulter n'est exposée à de fâcheuses rencontres. Madame votre femme peut-être va vous succéder ici; elle peut venir me charger, monsieur, de savoir vos faits et gestes, et elle les saura, monsieur, moins la démarche que vous faites en ce moment; car les secrets que l'on me confie, monsieur, sont les seuls, — je dis les seuls, — qui soient à l'abri de mes révélations; de même, monsieur, si vous désirez savoir ce que fait madame en votre absence, vous le saurez. Je sers tout le monde, monsieur, et je ne trahis personne; vous pouvez compter sur moi.

Brafort, épouvanté, salua bas et sortit.

Ces huit jours lui parurent interminables. En vain chercha-t-il à s'étourdir; s'il y parvenait un instant, le doute qui le torturait revenait tout à coup, plus lancinant, plus cruel, interrompre le sourire commencé sur ses lèvres, arrêter sa parole ou détourner ses yeux de l'objet qui les avait fixés un moment. Honteux de la confidence qu'il avait faite à Maxime et, malgré ses excuses, redoutant sa raillerie, il ne put se décider à retourner chez lui. Les affaires qu'il avait données comme prétexte à son départ n'existaient point; il n'avait d'autre ressource que la curiosité, le plaisir, et se trouvait incapable de les ressentir. Il erra dans Paris comme une âme en peine. Le théâtre ne put le distraire. Dans cet étalage de mauvaises mœurs, qui fait le fond du répertoire, Brafort trouvait mille allusions à son triste cas. Malgré son respect pour les classiques, il ne mit pas le pied à la tragédie, où l'inceste joue souvent un rôle. Il eût pu retourner à R..., mais ne le voulut pas. Ces lieux, « théâtre de son crime, » lui faisaient horreur. Cependant sa solitude dans Paris le laissait livré tout entier à sa cruelle pensée; elle en vint à l'halluciner. Il se crut regardé avec mépris dans la rue. Lisait-on sa honte sur son front? Et il marcha sombre,

le chapeau enfoncé sur les yeux, jetant autour de lui des regards défiants, arrivant ainsi, en effet, à attirer les regards et de plus en plus troublé. Il marchait à la folie.

Hors de lui, épuisé de tourments et d'insomnie, un soir, dans un café du Palais-Royal, il chercha la force ou l'oubli, dans les liqueurs et se grisa. Puis il sortit, un peu trébuchant. Autour de lui, Paris flamboyait; les voitures, courant avec leurs lumières, lui semblaient des monstres fantastiques; l'ivresse, comme un voile sur ses yeux, décomposait les rayons et faisait, pour lui, danser les objets dans un brouillard lumineux. L'air froid lui serrait les tempes; ses oreilles bourdonnaient, sa pensée s'était endormie, et il chantonnait.

Il traversa la cour du Louvre, suivit le quai et s'engagea sur le pont Neuf. Mais peu à peu le froid le dégrisait et en même temps il se sentait dans les jambes une lassitude extrême; il s'assit dans un des demi-cercles, sur le banc de pierre, et appuya sur le parapet son front brûlant.

Mais, à mesure que les vapeurs de l'ivresse se dissipaient, le démon intérieur se réveillait, et Brafort sentait de plus en plus profondément sa morsure. Alors il s'attendrit sur lui-même, se dit qu'il était bien malheureux, et se prit à pleurer. Quoi! se voir frappé d'une telle honte et d'un tel malheur, lui, un homme honorable, considérable! même, pouvait-on dire, un de ces industriels de qui dépendent la fortune et la prospérité de la France, honoré des fonctions administratives, élu de sa ville, et beau-père d'un grand seigneur! Lui! devenu un de ces coupables que poursuivait l'antique Némésis, odieux à lui-même, chargé d'un de ces forfaits épouvantables qui passent en légende pour l'effroi de l'humanité! Séducteur et amant de sa propre fille!

Il sanglotait et accusait la fatalité comme eût fait un Œdipe ou un Atrée. Car, encore une fois, ce n'était pas d'avoir abandonné son enfant qu'il s'accusait; ce n'était pas de l'avoir jetée sans appui dans la vie, et vouée d'avance à l'outrage et au déshonneur; ce n'était pas d'avoir abusé de la misère de jeunes créatures pour les flétrir; il n'accusait que ce hasard qui avait amené dans ses bras sa propre fille, et c'est ce hasard seul qui faisait de lui un criminel.

Que veut-on? N'avait-il pas été élevé comme le sont encore les générations actuelles, dans les doctrines de la grâce, du péché originel, des répartitions monarchiques et providentielles, de l'arbitraire à toutes doses? et il était de ces champs fertiles où la semence ne tombe pas en vain. Tous d'ailleurs, ne gardons-nous pas plus ou moins, le pli de nos impressions premières? Qui serait tenté de le nier, qu'il contemple le gâchis de ce siècle, fruit superbe de l'éducation antique appliquée au développement des principes nouveaux.

Dans sa douloureuse exaltation, Brafort en arrivait à des imprécations sur le ton d'Oreste, quand il entendit un bruit léger derrière lui. Quelles que fussent ses préoccupations, comme il avait avec la réalité des attaches profondes, il y rentrait toujours facilement. Devenu attentif, il sentit le frôlement d'une main qui se glissait dans sa poche; il saisit cette main vivement, et, subitement remis par la secousse en possession de toutes ses forces et de toutes ses facultés, il lutta contre le voleur, et le collant contre le parapet, le réduisit à demeurer immobile.

Pendant la lutte, des jurons énergiques échappés à l'agresseur prouvaient qu'il avait compté sur une proie facile.

— Eh! le b....., pas si ivrogne qu'il a l'air!

Se voyant maîtrisé, il garda le silence quelque temps; puis tout à coup une voix grêle et lamentable, qu'on eût dit une voix de rechange, se fit entendre:

— Eh! mon bon monsieur, c'est la première fois! La misère, voyez-vous: j'ai pas mangé depuis deux jours. Donnez-moi un petit sou et lâchez-moi.

A la lumière tremblante du bec de gaz voisin, Brafort considéra son voleur. C'était un garçon petit, rachitique, presque bossu, à qui l'on eût donné pour la taille quatorze ou quinze ans, et dont le visage flétri, rusé, diabolique, en accusait trente. Il était vêtu d'habits sordides et feignait de larmoyer.

Brafort, oubliant sa propre criminalité, assuma l'air austère d'un juge:

— Effronté voleur! vous ne méritez aucune pitié. N'avez-vous pas de honte de voler au lieu de travailler?

— Eh! mon bon m'sieur, je suis pas feigniant, allez; mais le travail, ça rapporte rien. J'ai trois p'tits enfants!... hin! hin! hin!

— Tout ça, ce sont des mensonges; je vais vous conduire au poste.

— Quéque vous voulez qu'y z'y fasse le poste? Y n'y peut rien. Pis que j'vous dis que c'est la misère!

— La prison t'apprendra...

— De vrai qu'on s'y instruit; mais j'aime mieux le grand air tout d'même. Voyons, lâchez-moi.

Et il essaya de se dégager, mais en vain. Alors il redoubla ses supplications, qui finirent par attendrir Brafort.

— Voyons, dis-moi la vérité; qui est-tu?

— Je m'appelle Jean-Baptiste.

Brafort eut un mouvement de dégoût en face d'un tel homonyme, et répéta:

— Jean-Baptiste qui?

— Jean-Baptiste tout court, parbleu! Mon père était un particulier qui a eu peur de payer des mois de nourrice, et ma mère, la pauvre femme, est déjà vieille, et son métier n'va plus.

— Quel âge as-tu?

— Bientôt vingt ans; mais j'ai pas peur de la conscription, moi. J'sis pas assez ben fait pour me faire tuer; j'reste pour faire des enfants à la patrie.

— Ton état?

— Dame j'fais un peu de tout à l'occasion. Voulez-vous me donner de l'ouvrage? T'nez, m'sieur, faites une bonne action. Aidez moi à me retirer de la misère. J'demande pas mieux, allez, que d'être honnête homme. C'est si beau l'honnêteté! Donnez-moi de l'ouvrage, m'sieur, et le bon Dieu vous bénira!

Brafort était encore sous le coup d'un attendrissement combiné d'ivresse et de chagrin; il se dit qu'il ne devait pas repousser une telle prière. Ayant donc adressé à son prisonnier un sermon pathétique, sur les avantages de la bonne voie et du droit chemin, il le lâcha et lui donna son adresse, en lui recommandant de venir le trouver le lendemain. Maxime était au conseil d'administration d'une société de patronage, et peut-être Brafort pourrait-il, par son entremise, retirer du vice le malheureux que la Providence peut-être...

Il songeait ainsi en s'en allant, et heureusement sans tourner la tête, car il eût vu l'espoir de sa charité se livrer derrière lui au pied de nez le plus triomphant que puissent exécuter de concert les bras et les jambes d'un voyou parisien.

Le lendemain était le jour fixé pour les révélations de l'agent d'affaires. Brafort y courut. Le protecteur des familles, toujours solennel, prit en le voyant un petit cahier.

— Voici, monsieur, le résultat de nos recherches: La personne indiquée sous le nom d'Atala Varot, dentelière, qui habitait, en 1829, rue de Lille, se retrouve un an après sur les registres de la Pitié, avec cette mention: Anémie, lait tari, excès de travail.

— Et l'enfant? demanda Brafort.

— L'enfant? Il existait un enfant, puisqu'il est question de lait tari; mais vous n'avez pas parlé de l'enfant, et ceci nécessiterait une autre recherche.

— Je pensais...

— Elle sort, au bout d'un mois, un peu rétablie; mais nous la retrouvons sur les mêmes registres, trois mois

après. Rechute. Maintenant, monsieur, deux ans s'écoulent pendant lesquels nous ne pouvons dire ce que devient Atala Varot. Vous concevez, après tant d'années, qu'il ne s'agit plus de se renseigner chez les concierges ou dans le voisinage, surtout pour une personne de si mince valeur. Nous n'avons donc plus d'autres ressources que les tableaux de recensement. En 1832, le nom d'Atala Varot, sans profession, âgée de vingt-cinq ans, s'y trouve accolé à celui d'un peintre de décors, domicilié rue Vavin. Il s'agit évidemment d'un ménage concubinaire.

— Et l'enfant? demanda Brafort.

— Il n'y a pas d'enfant ou, s'il y en a un, il n'habite pas sous le même toit. Je vous l'ai déjà dit, c'est une recherche à part. Nous passons au second recensement, cinq ans après : Atala Varot, piqueuse de bottines, vingt-sept ans, chez Bonifas Pincras, cordonnier, rue de Vaugirard. Troisième recensement : Atala Varot, vingt-neuf ans, balayeuse de rues, partageant le domicile de Samuel Crammer, balayeur. Quatrième recensement : Atala Varot, trente ans, maison de toléance, n°..., boulevard de la Villette.

— Trente ans! s'écria Brafort, ce n'est pas cela; elle doit en avoir plus de quarante.

— Ne faites pas attention à cela, monsieur; c'est un fait général qu'à chaque recensement, de cinq en cinq ans, les femmes n'ont vieilli que de deux années; — tout au plus, — quand elles n'ont pas rajeuni. — Voilà, et maintenant nous nous sommes assurés de l'existence de la personne en question à la dernière adresse indiquée. Vous pouvez la voir, si vous le désirez, dès ce soir.

— Une maison de tolérance! exclama Brafort.

— Je vous aurais dit cela d'avance, monsieur, si vous m'aviez précisé le caractère, l'âge, les moyens de la personne. Cette expérience nous guide beaucoup dans nos recherches. Il n'y a qu'un certain nombre de voies ouvertes à la femme hors mariage. Si elle a du talent, joint à de l'habileté, c'est la fortune et une belle retraite pour la vieillesse. Le talent sans prudence conduit à fortune d'abord, à l'hôpital ensuite. Sans talent, mais avec de l'habileté, fortune sûre, provenant le plus souvent d'héritage capté. Enfin, pour les femmes comme celle-ci, les plus nombreuses, qui n'ont que la jeunesse et peu de ressources dans l'esprit, les péripéties de l'existence ne diffèrent que par le nom de leurs associés. Cela descend infailliblement, avec l'âge, du fils de famille ou du jeune commis, au balayeur ou au chiffonnier, jusqu'à la maison numérotée. Voici, monsieur, votre note. Je suis toujours à votre disposition. Désirez-vous qu'un de mes agents vous accompagne ce soir boulevard de la Villette?

Brafort accepta l'offre, paya la somme ronde qui lui était demandée, et sortit. Il se sentait la tête malade et le cœur brouillé, sans savoir trop pourquoi. Il revoyait dans son souvenir cette Atala, autrefois si bonne et si belle, et ne pouvait sans doute s'empêcher de la plaindre, si méprisable qu'elle fût, ce qui prouve combien il était bon.

De retour à son hôtel, il reçut la visite de son voleur de la veille, qui, soumis et repentant, écouta d'un air pénétré de nouvelles admonestations, manifesta la plus grande joie de pouvoir espérer un asile et du travail, et toucha profondément le cœur de Brafort par la vivacité de sa reconnaissance et les dispositions excellentes qu'il manifesta. Pendant cette conversation et au beau milieu d'une période, un grattement se fit entendre à la porte.

— Entrez, dit Brafort après avoir achevé sa phrase.

Mais la porte ne s'ouvrit pas et rien plus ne bougea.

— C'est rien, dit avec assurance le jeune drôle, c'est seulement qu'on a marché là haut.

Bientôt après, Brafort le congédia, en lui donnant rendez-vous à trois jours de là, et en lui remettant un peu d'argent et force nouvelles exhortations. Le jeune homme s'essuya les yeux, baisa les mains de Brafort et laissa celui-ci fort touché.

— Il n'est vraiment pas si difficile de ramener au bien ces malheureux, se disait le digne manufacturier; il pensait aussi tout bas qu'apparemment, sans s'en douter jusque-là, il avait une éloquence de missionnaire.

Puis il retomba dans l'idée qui l'absorbait, et la fièvre le prit dans l'attente de l'arrêt qu'il devait entendre le soir même. A l'heure convenue, l'agent vint le prendre; ils montèrent dans une voiture et se dirigèrent vers la Villette. Chemin faisant, un malaise saisit Brafort à l'idée de se faire reconnaître d'une maîtresse abandonnée, d'une pareille créature, mère d'un enfant à lui, et il lui vint des sentiments de prudence que son anxiété l'avait empêché jusque-là de concevoir. Il pria donc l'agent de ne révéler ni son nom ni son adresse, et de lui montrer simplement Atala Varot, sans donner à penser à cette femme qu'elle fût l'objet d'une recherche préméditée. Ils descendirent aux abords de la maison, renvoyèrent le cocher et se promenèrent sur les trottoirs. Çà et là quelques malheureuses allaient et venaient, effrontées et provocantes; l'agent les regardait sous le nez et passait. Plus loin, sous les arbres du boulevard, une femme vint de leur côté, la jupe relevée, la jambe tendue, et les frôla du coude en riant; rire plein de notes fausses toutefois, et, sous cette attitude, un affaissement qui se trahissait par l'effort.

— C'est elle! murmura l'agent à l'oreille de Brafort, et il s'éloigna.

Voyant s'arrêter l'homme qui restait seul, la malheureuse vint se pendre à son bras.

Après quelques propos, elle voulut l'entraîner à la maison; mais Brafort prétexta le besoin de prendre l'air quelque temps encore, et comme ce soir-là, par la douceur de sa température, était de ceux qui font penser au printemps, il la fit asseoir sur un banc, près d'un reverbère. Il la regardait en cherchant dans ses souvenirs, et la retrouvait peu à peu comme on retrouve un palais dans une ruine. Elle était affreusement peinte; ses beaux cheveux d'autrefois, si blonds, étaient noirs, hélas! maintenant, d'un noir rougi. C'étaient encore les mêmes traits, mais dépourvus de ce qui leur donnait tant de charme. La douce flamme de cet œil bleu, qui l'avait soufflée? Cette bouche, autrefois si tendre et si vraie, qui lui avait imprimé ce pli d'amertume et de fausseté? Pureté, douceur, tendresse, tous ces rayonnements avaient disparu. Cette créature, autrefois animée du feu que les hommes appellent divin ou sacré, joie, beauté, chaleur, force, parfum, véritable vie des mondes, n'était plus qu'une chair. Qui avait commis ce meurtre des meurtres, qui avait tué cette âme?

Et cependant, quand Brafort fit à cette femme des questions directes sur elle-même, elle parut agitée et le regarda fixement. Embarrassé de son rôle vis-à-vis d'elle et ne sachant plus quel prétexte donner à ses questions, Brafort, inspiré par la conversion qu'il se flattait d'avoir faite le matin même, se posa en moraliste et en philanthrope. Représentant à cette femme l'infamie de sa condition, il l'engagea vivement à en sortir, lui offrit de l'aider à entrer dans un couvent, et demanda en échange sa confiance et son histoire. Un ricanement s'échappa des lèvres flétries de la prostituée.

— Vous croyez que c'est par goût que j'ai pris ce métier-là? C'est une idée. Et bien sûr vous en êtes tout indigné, vous? Pas vrai?

Elle eut en disant ce *vous* un accent qui troubla Brafort. Il reprit :

— Vous avez été mère, peut-être?

— Tu crois? répondit-elle avec un strident éclat de rire.

Il eut peur sans savoir pourquoi, car enfin nul ne

pouvait rien lui dire. Aux côtés de cette femme, il était dans son droit d'homme à qui la loi ne reproche rien. Mais, comme il lui fallait à tout prix arracher le secret terrible qu'il était venu chercher là, il poursuivit :

— Dites-moi la vérité ; je veux vous venir en aide.

— Tu me fais perdre mon temps, qui n'est pas à moi.

Brafort tira dix francs de sa poche, les mit entre les mains de la prostituée, et dit :

— Je vous en promets dix autres, si vous répondez franchement à mes questions.

Elle sourit de nouveau d'une manière étrange.

— Que voulez-vous savoir ?

— Votre vie... afin de vous décider, si je puis, à racheter vos désordres.

— Seriez-vous devenu prêtre ? Eh bien ! interrogez-moi.

— Comment êtes-vous arrivée ?... Je vous ai déjà demandé si vous aviez été mère ?

— Oui.

— Ah !... Combien d'enfants ?

— Un seul,

— Un ! cria-t-il, un ! Garçon ou fille ?

Et il attendit, la gorge serrée.

— Un garçon, dit-elle.

Un cri que la prudence comprima rendit un son rauque dans la poitrine de Brafort. Il faillit suffoquer. La montagne qui l'étouffait s'enleva comme par enchantement, et il se trouva si léger qu'il se crut lancé dans le vide et que la tête lui tourna. Atala le regardait fixement. Au bout d'un instant, un peu remis, Brafort éprouva le besoin de s'assurer plus positivement qu'il était bien délivré de l'horrible cauchemar qui le torturait depuis dix jours.

— Ainsi vous avez un fils ? de quel âge ?

— Dix-neuf ans passés, du mois de septembre 1829, un bel enfant de naissance, mais vous êtes venu bien tard pour l'élever.

Et d'un brusque mouvement, elle enleva le chapeau que Brafort tenait enfoncé sur ses yeux, et le regardant, tout effaré qu'il était de ce geste et de ces paroles, elle dit en ricanant :

— Vous avez joliment changé ; mais pourtant je vous remets bien, allez, et tout de suite j'ai reconnu votre voix.

Il voulut nier et, dans son trouble, ne songeant qu'à fuir, il essaya de reprendre son chapeau. Mais elle refusa de le lui rendre, et, de peur d'esclandre, il attendit. D'ailleurs il était si bouleversé par toutes ces secousses qu'il sentait ses jambes fléchir ; il se rassit.

— Et vous aussi, dit-elle, vous m'avez donc reconnue ? Ah !... Il y a longtemps... et, pendant tout ce temps, je vous ai maudit, tenez ; oui, c'est vous, le plus de tous, qui avez été mon bourreau !

Il se taisait. Elle reprit :

— Oui, je vous aimais. Pourquoi ça ? Je n'en sais plus rien ; mais enfin je vous aimais. Et vous m'avez si brutalement laissée là, enceinte... l'enfant et moi. Je n'avais jamais été méchante ; eh bien, vous m'avez mis la haine dans le cœur. Oui, j'ai bien souffert. Ah ! que j'ai pleuré ! J'avais comme du vitriol dans le sein. Mon fils était beau pourtant, le pauvret ; il ne demandait qu'à vivre ; il était assez fort, mais il criait toujours. C'est qu'il était nerveux, me dit le médecin, et il dit aussi que c'était parce que j'avais eu trop de chagrin. Alors l'enfant a toujours été vif et colère comme ça, mais...

Brafort fit un mouvement ; elle le saisit par la manche, et sa maigre main sembla de fer.

— Eh bien ! vous vous êtes donc souvenu de nous apparemment ; vous êtes venu le chercher ? ou bien est-ce par hasard ?... Mais vous seriez trop sans cœur, si, maintenant que vous savez où il est, vous refusiez de l'aider un peu, le pauvre enfant. Il n'a que moi, et je suis bien lasse ! Moi, j'ai tant eu de mal ! ah !... Et lui donc !... vous ne le trouverez peut-être pas bien grand ni bien fort, mais... ce n'est pas sa faute ni la mienne. Oh ! il a été bien baisé, bien choyé, bien dorlotté... mais pendant six mois seulement. Après... il a fallu le mettre aux Enfants-Assistés, puisque je ne pouvais plus... Je l'ai repris, je le voulais garder, moi ; mais les hommes... ils veulent bien faire des enfants ; mais les élever, non pas. Aussi, pour avoir la paix, il a m'a fallu le placer, le pauvre petit !... Oh ! les cœurs durs, voyez-vous, il y en a tant ! Il a été traité durement, battu... jamais on ne pourrait croire comme on rend les enfants martyrs en ce monde !... Il était bon autrefois... On l'a fait devenir méchant, — méchant, c'est trop dire ; je sais qu'il n'est pas méchant, moi qui le connais bien... Je vous jure au contraire que c'est un bon enfant, un peu rude seulement et diable... mais c'est qu'il a tant d'esprit. Et puis, malgré tout, il m'aime, et quelquefois il m'embrasse d'un cœur... Tenez, si vous voulez rendre le petit heureux, je vous pardonnerai tout... je vous aimerai !... Oh ! de loin, soyez tranquille ! Je sais... Le temps d'autrefois est mort, pour moi comme pour vous. Je ne demande rien, que de voir l'enfant quelquefois... et quand même vous exigeriez...

Elle se mit à se tordre les bras et à crier. Sous le déchirement de sa passion maternelle, sa figure, inerte et flétrie l'instant d'avant, était devenue tragique, empreinte d'une sombre grandeur. De ses yeux rougis, qu'on eût dits prêts à verser des pleurs de sang, s'épanchèrent des larmes corrosives, qui glissèrent lentement le long de ses joues plâtrées et vermillonnées en les sillonnant de raies étranges.

Si Brafort n'eût été travaillé en sens divers par ses impressions, il eût pu nommer attendrissement les tiraillements nerveux que lui faisaient éprouver la voix et les paroles d'Atala ; mais il ne pouvait s'empêcher de ressentir, au point de vue de sa considération, un grand malaise de telles accointances et de telle paternité ; d'autre part, et par dessus tout, il ressentait la joie d'être délivré de son crime. Cependant il sentit la nécessité de prendre un parti prudent en cette détestable affaire.

— Ecoutez, dit-il à Atala, vous savez que, pour rien au monde, je ne consentirai à me compromettre pour d'anciennes folies de jeunesse que tous les honnêtes gens répudient. Je ne vous dois rien légalement, ni à vous ni à votre fils ; vous ne pouvez absolument rien exiger de moi. Cependant je consens à m'occuper, par intermédiaire, du sort de ce garçon, s'il veut travailler, être sage, rangé, et se rendre digne de ma sollicitude ; mais à une condition expresse, c'est qu'il ne saura point que je suis son père. Si vous commettez cette indiscrétion, je lui retire immédiatement tout appui, car j'ai une famille et ne puis permettre, à aucun prix, qu'on y porte le trouble et l'inquiétude. Ce sont là des choses sacrées... que vous ne pouvez comprendre, mais que vous devez respecter.

Ayant dit ces paroles d'un ton solennel et pénétré, Brafort, se leva, se redressa, souffla longuement, et se sentit de nouveau content de lui-même, sûr de sa voie, le même Brafort enfin qu'auparavant. Débarrassé du poids énorme qui menaçait de l'entraîner dans la foule ignoble des criminels et des maudits de ce monde, il reprenait sa place au premier rang avec l'empressement d'un liége qui revient sur l'eau. La fatalité, en le respectant avait fait son devoir, et il rentrait dans la vie qui lui était propre, celle d'un homme posé, considéré, rectiligne, fait pour donner des leçons et n'en pouvant recevoir, juge et non accusé ; d'un homme si imprégné de la sagesse de ce monde, qu'il en suivait naturellement les lois, et que sa conviction et sa conscience étaient identiques. Et l'on conviendra qu'un tel homme, en parlant à cette prostituée, en promettant

des bontés au fils de cette créature, faisait là un de ces actes rares et touchants de condescendance qui siéent aux hommes supérieurs. Il le sentait bien et son ton le disait parfaitement, lorsqu'il ajouta en tirant son portefeuille :

— Donnez-moi l'adresse de ce garçon.

Atala le regarda, comme si elle ne comprenait point, et lorsqu'il répéta : son adresse? elle répondit :

— Il n'en a pas!

— Il n'en a pas! s'écria Brafort, mais alors... c'est donc un vagabond? un vaurien?

Il remit son portefeuille dans sa poche avec un grand geste d'indignation et fit un pas...

Mais Atala se précipita vers lui, les mains jointes.

— Ne l'abandonnez pas! Oh! ne l'abandonnez pas! Ce n'est pas ma faute!... ni la sienne!... Il a été si malheureux!... Donnez-moi votre adresse, vous, je vous l'enverrai.

— Jamais! s'écria le commerçant avec dignité. Jamais ni vous ni lui ne pouvez avoir mon adresse. Je sais trop ce que je dois... J'ai la vôtre... cela suffit.

Et, comme elle cherchait à le retenir, il lui échappa et se mit à courir vers une station de voitures de place qui se trouvait à quelque cent pas. Elle courut après lui l'appelant avec des exclamations entrecoupées, et gagnant sur lui ; car le digne manufacturier, gêné par son ventre, courait fort mal. Ils arrivèrent ainsi presque en même temps à la station, Mais, au moment où Brafort se jetait sur le premier fiacre en regardant derrière lui, Atala se tapit derrière une colonne, le laissa monter, prit le numéro de la voiture, monta dans une autre et le suivit jusqu'à son hôtel.

Brafort arrivait assez effaré chez lui. Un autre saisissement l'y attendait. Sa malle se trouvait au milieu de la chambre, des vêtements traînaient sur le parquet. Au premier coup d'œil, l'idée d'un vol le saisit. Il voulut ouvrir sa malle, elle était forcée; deux mille francs avaient disparus.

Peut-être, à la suite de tant d'autres émotions, un vol, de même importance relative, eût-il laissé un pauvre insensible; mais chaque faculté a des instincts de conservation en rapport avec sa puissance active. Brafort fut bouleversé : il cria, mit l'hôtel sens dessus dessous. Les garçons interrogés déclarèrent qu'il n'était venu personne, excepté l'un de ces jeunes gens que monsieur avait reçus le matin. Ce jeune homme avait la clef de monsieur et venait chercher ses gants. Des dénégations de Brafort et des affirmations des gens de l'hôtel, il résulta que le jeune drôle en voie de conversion, reçu le matin par Brafort, était monté, en compagnie d'un camarade que Brafort n'avait pas vu, et qui sans doute, pendant la conversation à l'intérieur de la chambre, avait pris l'empreinte de la serrure; que le soir, le même drôle, dix minutes après la sortie de Brafort, était arrivé dans l'hôtel en courant, tenant à la main une clef en tout point semblable à celle que Brafort avait emportée, et avait monté quatre à quatre l'escalier, en disant que monsieur avait oublié ses gants. Il avait bien un peu tardé à descendre, mais pas assez toutefois pour éveiller les soupçons.

Brafort courut chez le commissaire. Au regret d'avoir perdu son argent, se joignit un vif dépit d'avoir été joué par ce drôle et d'avoir si mal placé ses bienfaits et son éloquence. Chemin faisant, avec cette promptitude de généralisation qui constitue la logique de beaucoup d'esprit, il se promit de ne plus croire désormais au repentir d'aucun coupable ni à la moralité d'aucun pauvre. Au bureau de police, il donna le signalement du malfaiteur avec la plus grande précision, induisit, supposa, enfin instruisit l'affaire avec le zèle et l'habileté que déploirait un magistrat dans sa propre cause.

Cette aventure l'obligeait de rester quelques jours de plus à Paris; mais il avait le cœur si léger désormais qu'il ne fût pas fâché de s'amuser un peu avant de reprendre sa tâche ordinaire. Il alla voir Maxime, lui dit en riant que la fille se trouvait changée en garçon, visita quelques connaissances bien posées et quelques objets curieux, et passa les nuits au spectacle et au bal de l'Opéra. Il s'était fait prêter de l'argent par Maxime, et réservait sur ses plaisirs cinq cents francs qu'il voulait déposer, la veille de son départ, entre les mains de monsieur Bâtard, l'agent d'affaires, à l'intention du fils d'Atala et pour l'aider *à se faire un sort.*

Un matin il reçut avis que son voleur était pris, et l'invitation de passer au parquet à telle heure pour la confrontation. Il en fut tout réjoui ; ses indications et ses promesses avaient réussi, car il avait déposé cent francs de prime pour l'agent qui opérerait cette capture, et il avait presque regretté à cette occasion de ne pouvoir réendosser les buffleteries; car maintenant qu'il se savait, sans aucun doute possible, un honnête homme, il reprenait contre le crime et les criminels,— gibier de chasse profondément étranger à l'espèce des honnêtes gens, — toute son indépendance et toute son ardeur.

Brafort était au parquet à l'heure indiquée, et dès qu'il vit le jeune drôle qui, les mains enchaînées, baissait la tête, il s'écria : C'est lui ! En vain le malfaiteur voulut nier; que pouvaient ses dénégations contre la parole d'un homme d'honneur, d'un homme tel que monsieur Brafort, grand manufacturier, maire de R..., chevalier de la Légion d'honneur? Les dépositions des deux garçons de l'hôtel achevèrent d'établir de façon surabondante la culpabilité du jeune malfaiteur, et l'un des agents qui le gardaient dit à Brafort d'un air aimable :

— Allez, son affaire est sûre; lui en voilà pour quinze bonnes années !

Le prisonnier entendit ces mots, jeta sur Brafort un regard louche, et secoua ses menottes avec désespoir.

— Jeune homme, lui dit Brafort, je vous avais offert le moyen de mener une vie honnête par le travail. Vous ne l'avez pas voulu; vous avez indignement abusé de la bonté et de la confiance d'un honnête homme. Vous serez puni, et vous l'avez mérité!

En méditant sur cette perversité, il revint chez lui. Une femme voilée l'attendait au seuil de l'hôtel. Elle s'approcha. C'était Atala.

— Il faut que je vous parle, dit-elle, absolument.

— Retirez-vous, imprudente! répondit-il sourdement, ou je vais de ce pas à la police.

— Mon fils, votre fils est en prison, reprit Atala. Deux mots seulement, je vous en supplie. C'est dans cet hôtel...

Brafort se sentit frappé d'un grand coup; saisi de stupeur, il fit monter Atala dans sa chambre, et là, tout blême, il demanda :

— Comment s'appelle votre fils?

— Comme vous, répondit-elle, Jean-Baptiste. O mon pauvre enfant!

Brafort tomba sur son siége et frappa la tête de ses mains !

— Oh ! s'écria-t-il... un voleur!...

— Que voulez-vous? dit-elle; rien en ce monde pour lui, tout aux autres! Le pauvre enfant, il a tant souffert! Moi, je n'ai jamais volé; mais, en le voyant manquer, j'avais des rages pourtant, et je me disais : Ceux qui ont tout à eux seuls, et qui rient, dansent et jouissent en face de nos misères, ne sont-ce pas eux, les voleurs? Malgré tout, ma main se retirait d'elle-même des choses qui étaient à d'autres. C'est que mon père et ma mère m'avaient élevée honnêtement, tandis que lui je n'ai jamais pu l'embrasser qu'à la dérobée, et il a eu tant de mal! il a été si aigri, si malheureux!... Oh! dites-moi si vous pourriez le sauver!

— C'est impossible!

— Impossible! Non, cela ne peut pas être impossible. Il est si jeune! Il n'a pas vingt ans! Il faut parler aux juges. Songez donc : on pourrait le condamner à dix

ans, quinze ans de travaux forcés, lui prendre toute sa jeunesse. Là, sans liberté, sans air, presque sans lumière, et durement traité, lui qui aime tant à courir... où il veut. Mon Dieu! il n'a que la liberté : ce serait infâme pourtant de la lui prendre! Oh! je vous en prie, je mourrais sans le revoir! C'est mon fils. J'irais bien le réclamer, moi... mais... hélas! ils me jetteraient dehors avec mépris. Si bas qu'il soit, je lui ferais encore tort, tandis que vous... vous pourriez le protéger, le sauver! Comment ne le voudriez-vous pas? car enfin vous êtes son père!

Brafort se leva.

— Etes-vous folle? Pensez-vous que j'irai me déshonorer en avouant un pareil fils! Moi! non, non! J'en rougis de honte, et je le renie. Ce misérable n'est pas mon fils!

— Il l'est, je vous le jure, il l'est! Voyez son âge... Vous savez bien... vous ne pouvez pas en douter. C'est votre devoir de le sauver.

Elle se traînait à genoux.

— Malheureuse! vous ignorez... Tenez, c'est cette malle qu'il a brisée. Il eût été capable de m'assassiner. Arrière! vous et lui, vous n'êtes que la lie de la société. Laissez-moi, j'ai horreur de vous!

— Ah! c'est toi qu'il a volé : tant mieux! tant mieux! Tu lui devais assez pour cela... Bon! le petit n'est point voleur! Ah! vraiment!... Eh bien! quand même il t'aurait assassiné. Qu'est-ce que tu as fait! toi? Ne lui as-tu pas donné la vie? N'est-ce pas bien pis? La vie pour souffrir; pour être méprisé, pauvre, misérable, affamé, battu; pour grelotter dans l'ombre et le froid, à côté du soleil des autres, pour n'avoir dans le cœur plus rien que du fiel! Oh! assassiner est plus honnête. Ah! nous te faisons horreur à toi! A qui la faute? Ne m'avais-tu pas promis le bonheur, l'amour; et puis qu'as-tu fait? Tu m'as jetée dans la boue. Eh bien! le petit t'aurait tué, qu'il aurait bien fait; tous les pères tels que toi devraient être volés et assassinés par les malheureux qu'ils ont mis au monde!

Elle s'était relevée, et, furieuse, épouvantable, elle marchait sur lui, forte de sa haine. Elle était comme l'animal acculé dans sa tanière et qui, fort ou faible, n'a plus autre chose à faire que mordre et déchirer. Que pouvait craindre une pareille femme, tombée au dernier degré de l'abaissement et du malheur? quelle punition pouvait la frapper? quel bien restait-il à lui ravir?

Brafort le sentit; il eut peur. Appeler, c'était se déshonorer lui-même. Il se fit d'une chaise un bouclier, recula jusqu'à la porte, l'ouvrit, la referma, s'enfuit, et erra dans Paris toute la journée. Il avait signé sa déposition au greffe et annoncé son départ. Le soir, il rentra furtivement à l'hôtel, fit sa malle en toute hâte, et se fit conduire à la gare du Nord, où il prit l'express pour Lille.

Il ne respira qu'en rase campagne. Brrrr! quels dangers! Quelle folie à lui d'avoir, sur de ridicules soupçons, remué cette vase infecte, où sa considération pouvait s'engloutir.

Au milieu de ces pensées, il éprouvait un sentiment âcre et pénible à songer que dans cette vase, dans cette lie sociale, comme il disait, s'agitait un être qui avait en lui son principe et ses attaches. Bah!... si l'on voulait chercher. Nous sommes tous, comme on dit, fils d'Adam. Mais ce qui sépare les hommes et fait la race véritable, se dit-il en se rassurant, c'est la conduite, la moralité, les principes!

Il en conclut qu'il se devait à lui-même, à la morale et à sa famille, de n'avoir aucun rapport désormais avec cette ignoble femme et avec son fils. Tout au plus pourrait-il le faire recommander au directeur de la maison pénitentiaire où il serait enfermé. Après tout, ce drôle serait là logé, nourri, vêtu; c'était un asile. Quant à la prostituée, un homme d'honneur pouvait-il salir sa pensée de la préoccupation d'une telle créature?

Ces sages réflexions faites, Brafort se sentit plus tranquille. A mesure qu'il approchait de Lille, il se sentait rentrer en possession de son véritable état d'homme important, respectable et considéré, et, malgré de si tristes aventures, il revenait débarrassé d'un grand poids. En même temps, grâce à l'épouvante qu'il avait eue, il se sentait désormais de la répugnance pour Baptistine. En revoyant ses *penates*, il se dit avec attendrissement que le bonheur pur et vrai ne résidait point ailleurs que dans la famille. Malheureusement il retrouva Eugénie plus triste et plus acariâtre que jamais. Le départ de sa fille ôtait désormais toute consolation et tout objet à cette vie monotone et vide. Maximilie au moins était-elle heureuse? De loin en loin, ses parents recevaient d'elle une lettre courte et contrainte. Toutefois cette lettre était signée baronne de Labroie, et cela les reconfortait beaucoup.

VII

CATASTROPHE DE FÉVRIER.

Une grande joie, nous l'avons dit, avait été donnée à Brafort. Il était maire de R... C'était un surcroît de travail, mais si doux! Un amant qui soutient entre ses bras une femme adorée se plaint-il d'en sentir le poids? Brafort pouvait-il maudire des paperasses qui reproduisaient incessamment ces mots délicieux et solennels « Nous, maire de R..., signé Brafort. » Et puis, comme dans toute fonction d'ordre supérieur, n'y avait-il pas là un homme entendu, patient, obscur et utile, pour épargner à son chef le plus gros de la besogne? Le secrétaire de la mairie avait presque toutes les charges, et Brafort seul jouissait des honneurs et des plaisirs de l'emploi. Il présidait, — et avec quelle dignité! — le conseil municipal; constatait les contraventions, sermonnait les délinquants, *rendait des arrêtés* obligatoires pour les habitants de la ville, qu'il n'était pas éloigné de considérer comme ses sujets, surveillait les débiteurs, protégeait les mœurs, maintenait l'ordre, recevait les rapports du garde champêtre et du commissaire de police, donnait des dîners officiels... et traitait avec le préfet comme font entre eux gens de même race, comme un duc régnant vis-à-vis d'un empereur.

Est-il nécessaire d'ajouter que la politique du règne avait un soutien dévoué dans Brafort? Monsieur Guizot était son Dieu. Cette solennité dans la petitesse, cet orgueil dans la vanité, cette audace de front sur cette faiblesse d'âme, et ce pédantisme dans la corruption, chatouillaient son âme. Toute cette draperie l'éblouissait. Il tâchait de se rendre digne de servir sous les ordres de ce grand homme, et se montrait, à son imitation, aussi rogue envers du troupeau des administrés que servile à l'égard des hauts fonctionnaires chargés de le tondre et de le conduire. L'agitation des banquets dont Lille en particulier fut le théâtre lui semblait un crime contre la majesté royale et l'ordre social, et il affectait de la mépriser, bien qu'elle l'irritât profondément. Brafort était d'ailleurs persuadé du triomphe de l'ordre sur les *passions aveugles et ennemies*, et s'associait de cœur à tous les votes de la majorité contre l'opposition.

Mais, dans ces débats ardents qui enfiévraient le pays, force était à Brafort de chercher des interlocuteurs en dehors de sa famille. Les différences ridicules d'opinions qui existaient entre lui et son neveu, et qui déjà plusieurs fois s'étaient accusées par des discussions violentes, avaient fait prendre à Jean la résolution de garder le silence devant son oncle sur tous les points importants; et leurs conversation n'étaient plus que

ce simple échange de paroles qu'exigent au même foyer les relations matérielles. Brafort s'en plaignait; il avait rêvé naturellement de trouver en son neveu un reflet de lui-même, un auditeur complaisant qui pût lui fournir la réplique et l'approuver, ou du moins ne controverser que juste assez pour alimenter la causerie; aussi le mutisme de Jean et ses opinions, qui en étaient cause, étaient-ils, aux yeux de l'oncle, une preuve amère de l'ingratitude de son neveu. Il en souffrait. La solitude morale que produit infailliblement l'égoïsme est en effet une des plus grandes tortures de l'homme. Cette réplique qui lui manquait, Brafort allait parfois jusqu'à la demander à Eugénie. C'était contrevenir à la loi sacrée qui défend aux femmes de s'occuper de politique; mais quel homme est toujours parfaitement conséquent avec lui-même? Et puis l'infraction n'avait pas de conséquences graves : Eugénie, en pareil cas, ne répondant que par des locutions d'une indifférence glaçante ou par des bâillements décisifs. Brafort s'emportait alors contre la frivolité des femmes, en y joignant des imprécations contre la présomption des jeunes gens. Il vivait peu chez lui et donnait souvent à dîner.

Celui pourtant qui souffrait le plus de cette réserve, c'était Jean. Ce n'était point une de ces natures qui se délectent dans leur fierté et se nourrissent volontiers de joies solitaires. A côté de la recherche intime et ardente du vrai, et correspondant à elle, un besoin d'expansion, plus ardent encore, existait en lui; la joie d'acquérir n'existait pour lui qu'inséparable du bonheur de donner. Mais, ces susceptibilités étant aussi vives que ses sentiments étaient profonds, il redoutait des luttes inutiles, où, sans être même entendues, ses croyances les plus chères seraient insultées. Puis maintenant sa rêverie avait pris une forme vivante, unique, avec laquelle, dans le secret de son cœur, il s'entretenait délicieusement. C'était l'image de Baptistine.

Depuis leur rencontre fortuite dans les rues de R... ils ne s'étaient vus, comme à l'ordinaire, qu'à la classe du soir, où forcément leurs rappports étaient restés les mêmes. Les mêmes extérieurement, mais pour eux quelle différence! Ces actes habituels, ces mots insignifiants recouvraient chaque soir un poëme d'émotions intimes; lorsqu'ils s'adressaient la paroie, c'était avec des inflexions dont seuls ils percevaient la tendresse; leurs mains parfois s'effleuraient... par hasard, et ils gardaient un long silence plein de trouble, pendant lequel ils entendaient battre leurs cœurs. Une communication constante s'était établie entre eux par l'électricité du regard, et, si peu que cela eût été pour d'autres, pour eux ce bonheur de se voir, de s'entendre, de s'effleurer chaque soir quand le *maître* se penchait sur le cahier de l'*élève*; ce bonheur leur suffisait au point de leur sembler presque foudroyant, et ils auraient eu presque peur d'en obtenir davantage.

Quelquefois cependant Jean ralentit le pas ou allongea son chemin dans l'espoir de rencontrer une seconde fois Baptistine; mais la pensée de cette rencontre lui causait tant d'émotion, qu'aussi longtemps qu'il en gardait l'espérance, il la redoutait, et n'éprouvait de regret qu'après un certain soulagement. Ensuite, il est vrai, il se disait avec amertume que Baptistine évidemment ne cherchait pas à le voir; qu'elle l'évitait même, que peut-être elle ne l'aimait pas, qu'il s'était trompé; il se livrait à l'inquiétude, à l'angoisse; mais le lendemain, quand le regard de la jeune fille rencontrait le sien et se baissait, mais seulement après lui avoir versé l'amour, la certitude même, dans un rayon de lumière, il se sentait embrasé de foi, de bonheur, et ne doutait plus.

Oui, Baptistine l'aimait; mais alors pourquoi était-elle si triste? Car un accablement évident luttait en elle avec les joies de l'amour. On eût dit une fleur battue d'un vent âpre à l'heure où elle va s'épanouir. Pourquoi cette tristesse? Jean eût voulu le savoir; mais ce n'était pas dans la classe qu'il pouvait s'en expliquer avec Baptistine, et, quant à l'aller trouver chez elle, dans l'humble réduit qu'elle habitait au milieu de vingt autres logements à peine séparés par des cloisons, sorte d'alvéole dans une ruche, c'eût été vouloir éveiller contre elle tout un essaim de propos; c'eût été lui manquer de respect et la compromettre, et l'amour et la timidité s'unissaient victorieusement pour interdire à Jean une pareille démarche.

Il laissait donc les jours s'écouler. A côté de ces émotions, d'autres l'agitaient encore puissamment. Les débats de la chambre le passionnaient comme son oncle, mais en sens inverse. Ces révélations accumulées d'une corruption des consciences érigée en système de gouvernement, les récriminations, les protestations, les menaces, tout cela retentissait en lui sans aucune atténuation et déchaînait toutes ses énergies. Il n'en constatait pas moins l'oubli, à ces *surfaces* qui se disent les *hauteurs* de la pensée, des droits, des intérêts, de l'existence même des masses populaires, et de la morale la plus simple et la plus profonde, celle des rapports de justice et d'égalité entre tous les êtres humains. Dans sa conscience si pure et si développée, il put sentir même, derrière les élans apparents de secrets calculs, d'autres ténèbres dans ces clartés et sous les feintes générosités d'autres égoïsmes. Il mesurait la distance qui séparait la réalité de son grand rêve de justice et d'amour, et soupçonnait entre eux un abîme.

Un soir, Brafort, entrant dans la chambre de Jean, le trouva plongé dans une rêverie profonde. Il était assis, tenant à la main un journal qu'il ne lisait plus, et sous l'ombre de son front penché, de grosses larmes coulaient sur ses joues. Brafort n'était pas sans affection pour son neveu. Inquiet de ce chagrin, il en demanda la cause. Jean ne pouvait refuser à l'amitié de son oncle cette explication, ni lui substituer un mensonge. Il avoua donc sans détour, mais non sans effort, que ces larmes lui étaient arrachées par le spectacle de l'état moral du monde.

— Hein? s'écria Brafort, étourdi.

Jean répéta son affirmation en d'autres termes.

— Tu te moques de moi? s'écria Brafort.

— Eh quoi! mon oncle, vous ne pouvez admettre...

— Je n'admets pas qu'on pleure de ces choses-là; non, parbleu! ce n'est pas dans la nature. On ne m'en fait pas accroire par de telles fariboles, et tu aurais pu mentir avec plus d'esprit.

— Vous ai-je donné le droit de douter de ma parole? dit Jean en rougissant. Eh quoi? vous ne sauriez comprendre que les plus grands intérêts de la vie puissent causer autant d'émotion que les intérêts secondaires? Vous serez bouleversé par le spectacle d'un meurtre. Ne puis-je être navré par la contemplation de tant d'agonies causées par la misère, et de tant d'œuvres de violence et d'injustice? Vous avez souffert du départ de votre fille; je pleure sur tant d'enfants venus en ce monde pour y vivre, comme les autres, de lait et de baisers, et qui meurent faute d'en avoir; sur tant de filles perdues, sur tant d'hommes dévorés par la boucherie guerrière, sur tant de hontes et tant de douleurs. Ne voyez-vous pas que la souffrance et le mal sont la règle, hélas! dans la vie humaine.

— Ta! ta! ta! Quand ça serait vrai, que diable, veux-tu faire à cela? demanda Brafort.

— Parfois mon cœur se soulève, répondit Jean, et je voudrais courir le monde en prêchant la justice, l'amour, la fraternité.

— Tu fais bien de t'arrêter, mon garçon, car tu n'irais, à coup sûr, pas plus loin que Charenton. Mais écoute, mon pauvre Jean, il faut que tu aies lu des choses absurdes, qui, dans la pauvre tête que tes parents t'ont donnée, ont produit l'effet de l'huile sur le feu. Tu me parais être sur une triste pente, et je vois qu'il faut que je te lance dans ce monde dont tu parles sans le connaître. Tu sauras alors que tout y est fondé sur le droit, s

le travail, sur l'économie et sur la capacité, par conséquent sur la justice. Comment ai-je fait mon chemin, moi? Ce qui te manque, vois-tu, c'est de l'ambition; aies-en, ça te sauvera. Ma foi! tu es plus fou que je ne pensais. Je me disais : Les jeunes gens aiment à déclamer, ça les amuse; Jean a cette manie, mais elle passera. Mais, en vérité, quand je te vois prendre pareils rêvasseries au grand sérieux, jusqu'à... ma foi! ça me semble grave, ça m'inquiète pour tout de bon. Tout ça c'est bon dans les livres; mais il faut prendre la vie plus simplement, diable! Il faut sortir de ces folies, mon garçon; elles ne sont pas saines, et ça pourrait finir mal!

Ayant ainsi, quelque temps encore, admonesté son neveu, Brafort lui souhaita le bonsoir et revint très-soucieux près de sa femme.

— Croirais-tu, lui dit-il, que la raison de Jean me cause de grandes inquiétudes? Ne l'ai-je pas trouvé tout à l'heure pleurant sur ce qu'il dit que le monde va mal?

— Ce n'est pas possible? dit Eugénie, qui s'arrêta de mettre ses papillotes et prit un air ahuri.

— C'est comme je te le dis. Moi aussi d'abord je ne pouvais pas le croire; mais ensuite j'ai bien vu qu'il disait la vérité.

— Est-ce qu'il est fou?

— Ma foi! j'en ai peur.

— Car enfin cela n'est pas naturel. S'il avait eu quelque ennui, à la bonne heure. Tu ne lui as rien dit de désagréable?

— Rien du tout. C'est un songe-creux; il se monte la tête avec ces diables de théories. Mais, malgré ça, prendre ses imaginations au sérieux à ce point-là, ça me parais grave. Autre chose est la vie, autre chose la philosophie et les idées.

— Assurément, répéta Eugénie d'un ton convaincu, cela n'est pas naturel.

Et les deux époux s'endormirent dans cet accord.

A dater de ce jour, Brafort, sérieusement inquiet de son neveu, s'occupa de lui trouver un emploi qui le fît vivre dans le monde et l'arrachât à ses chimères. Une fonction du gouvernement lui sembla le meilleur frein contre la rêverie, et le meilleur stimulant pour l'ambition, en même temps qu'une bonne école d'optimisme. Il en écrivit donc à Paris, et en attendant ne perdit pas une occasion d'agir, par de sages maximes, sur le cerveau malade de Jean. C'est ainsi qu'il ne cessait d'appuyer en toute occasion sur la différence radicale qui existe entre la pratique et la théorie; qu'il se répandit en sages considérations sur l'arrangement providentiel et profond des choses de ce monde, où chacun reçoit la laine selon le froid, où les conditions les plus élevées et les plus brillantes sont les plus sujettes à déchoir et les plus hantées de soucis, tandis que sous l'humble chaume...

Il se procura les *Compensations* d'Azais, et en fit le sujet de ses études et de ses conversations. Poussé à bout de patience, Jean lui demandait:

— Mon oncle, consentiriez-vous à éprouver, sous l'habit d'un de vos tisseurs, cette égalité compensée?

Brafort, un peu interloqué d'abord, alléguait que ses idées étaient bien différentes de celles de ces hommes, ainsi que ses aptitudes; qu'il ne prétendait pas que le classement pût se faire indifféremment, et il insinuait avec modestie qu'aux gens supérieurs les postes principaux vont de droit. Il parlait aussi de la nécessité des hiérarchies, des impossibilités naturelles de l'égalité, etc..., etc.

Un coup de foudre l'interrompit : la Révolution! le grand ministre renversé, la monarchie bourgeoise par terre, et ce mot fantastique, terrible, fulgurant : la République! Au cri d'enthousiasme poussé par Jean, répondit le cri de désespoir de Brafort. Il n'y pouvait croire; non, cela n'était pas possible. La République! c'est-à-dire le sang, l'orgie, le pillage, le bonnet rouge, l'échafaud! D'autres Robespierre et d'autres Danton! Les clubs!... les têtes promenées au bout d'une pique! la Terreur! Non, la France ne pouvait souffrir le retour de ces saturnales. Il fallait marcher sur Paris, rétablir le roi, noyer dans le sang des coupables... Et plutôt que de voir recommencer les excès révolutionnaires, il mettrait tout à feu et sang!

Brafort résumait ainsi ses sentiments devant Eugénie, mourante de peur, quand, un domestique entrant, il s'arrêta. L'ardeur n'exclut pas toujours la prudence. Un observateur en eût tiré pour les destins de Paris un bon augure. Le fait est que Brafort, quoique maire, et si prompt d'ordinaire à prendre des arrêtés, ne bougea pas. Il tendait l'oreille aux bruits, et attendait,

En ces temps, même pour les convaincus tels que Brafort, c'est du dehors que vient l'impulsion, et c'est le fait qui dicte ses ordres à la conscience. Sans un petit groupe d'imitateurs, qui lance le cri, la parole, ou qui fait l'action, on verrait des millions de gens, l'oreille à terre, écouter leur propre silence, et attendre, inquiets, le signal qui doit sortir de leurs bouches, mais que nul ne croit pouvoir donner le premier. On l'a reçu si longtemps.

Brafort convoqua pourtant le conseil municipal. Mais cette séance n'offrit de mémorable que le tableau que nous venons d'esquisser. Il y eut des velléités belliqueuses, d'autres libérales; mais la plupart des discours furent embrouillés, oscillants; on ne conclut pas : le préfet n'avait pas parlé. Brafort, disons-le à sa gloire, fut le seul qui se compromit : il venait de lire les proclamations du gouvernement provisoire et ne se connaissait plus. Le peuple maître, encensé! Tout citoyen, magistrat? La liberté, l'égalité, la fraternité; le peuple devenu « devise et mot d'ordre. » Mais c'était l'anarchie; le gouvernement de la populace, le renversement de toute sage autorité. Monsieur de Lavireu lui fit observer en souriant que le peuple « devise et mot d'ordre, » ça ne tirait pas à conséquence, que depuis des siècles les devises ne servaient qu'à envelopper.... autre chose.

— Ne sentez-vous pas, ajouta-t-il, qu'il faut calmer les masses soulevées? Ce gouvernement, jusqu'ici, me paraît sage et rend des services à l'ordre. Il ne faut pas l'entraver.

La résignation souriante, un peu narquoise, de ce noble, calma quelque peu, en les étonnant, les bourgeois effrayés. On attendit encore. Les décrets se succédaient alors avec les heures. La convocation prochaine d'une assemblée nationale rassura sur les craintes d'anarchie causées par la dissolution des anciens pouvoirs. Mais, quand arriva le décret par lequel le gouvernement provisoire s'engageait à garantir du travail à tous les citoyens, et *rendait* aux ouvriers le million de la liste civile, alors se fut le spectre du socialisme qui se dressa devant les yeux des fabricants épouvantés. Brafort en fut hors de lui. Quoi l'*utopie*, la *chimère*, surgissaient de leur *néant* et venaient prendre la forme et l'autorité du fait! L'ouvrier, cet outil, qu'ils méprisaient, allait devenir le favori du régime nouveau!...

Toujours prompt et sanguin, Brafort parla d'émigrer, de vendre... mais, en de pareils temps, c'était sa ruine. Il se prit aux cheveux. Eugénie, le voyant tourner au cramoisi, s'effraya, commanda un bain de pieds et lui fit avaler de l'eau des carmes. Puis, en bonne et prévoyante épouse, elle courut au-devant du journal qu'on apportait et s'en empara.

— Mon journal! cria Brafort; je veux tout savoir. Ont-ils décrété le pillage?

Il fallut le lui remettre. D'une main tremblante à la fois de peur et de colère, il le déplia.

— Quoi! Qu'est cela? Comment donc?... Des généraux, des maréchaux de France qui adhèrent à la république! Est-ce possible?

Brafort se frotta les yeux.

— A moins que ces adhésions n'aient été arrachées

par la torture... En vérité, voici monsieur de Rothschild, monsieur Fould, messieurs Périer, Odier, Delessert, tous les grands banquiers qui souscrivent pour les blessés de Paris, les agents de change qui suivent... Est-ce la terreur qui?... Mais... la chambre de commerce s'empresse *de s'associer au mouvement de glorieuse régénération nationale*, etc., et, ma foi! des ducs, des anciens ministres, une procession, un défilé, une cohue!... Les académies, le conseil d'Etat!... La cour des comptes reçue par monsieur Louis Blanc! La cour de cassation acclamant la république par la bouche sincère de son procureur général, monsieur Dupin! L'ordre des avocats, conduit par son bâtonnier Baroche, qui proteste en termes enthousiastes de ses sentiments républicains! Le maréchal Bugeaud!... lui! lui-même!... et jusqu'à Maxime de Renoux qui ni manquait point. Ah ça!... décidément ce n'était pas terrible du tout, Monsieur de Lavireu n'avait pas eu tort de sourire. — Pièce à grand spectacle, et plein d'intérêt! députations, drapeaux, acclamations, embrassement général..... oui, général; car voici l'Eglise, bannière en tête et goupillon à la main, qui vient bénir la République, en déclarant que cette forme de gouvernement a toujours été son aspiration la plus chère, et qu'elle ne désire que l'entourer de ses bras et la presser sur son cœur... Et le grand rabbin, et les protestants et les dames du sacré-cœur!... Mais alors, si tout le monde en est... si tout le monde est content, mais, à la bonne heure! C'est évidemment qu'il n'y a rien de changé en France; il n'y a qu'un mot de plus, et dès lors... — Brafort sentit l'attendrissement le gagner aussi. — Ah! par exemple, pourtant, ce sont les préfets... les pauvres préfets. Ce digne monsieur de Reder, qui précisément, peu de jours auparavant, écrivait à Brafort, en sa qualité de maire de R..., une circulaire si bien sentie sur « la fermeté nécessaire contre les passions coupables et subversives, et la nécessité de modérer les excès de la liberté par l'action tutélaire d'un pouvoir sage, paternel, et *qui ne respire que* que pour le maintien de l'ordre et le bonheur de la France, » etc., etc.

Juste à ce moment, arrive une circulaire nouvelle, marquée du cachet préfectoral. Brafort l'ouvre avec émotion, pensant y trouver le nom du successeur de monsieur de Reder, et comment en douter, lorsqu'il voit à la première page :

« Au nom du peuple français,

» Un gouvernement corrompu, qui n'a pas reculé devant le massacre du peuple pour la conservation de l'exploitation inique et honteuse qu'il faisait peser sur la France, vient de tomber dans le sang qu'il a répandu. La France rentre en possession de son droit, et préside seule désormais à ses glorieuses destinées. Des citoyens courageux, inspirés par leur patriotisme, ont pris en main la défense de l'ordre et la proclamation de principes libérateurs. La France, convoquée dans ses comices... »

Il y en avait comme cela deux pages, à la fin desquelles on lisait :

« Vous voudrez donc bien, monsieur le maire, faire procéder dans votre commune, avec toute la solennité possible, à la proclamation de la République une et indivisible, et vous vous efforcerez de pénétrer tous les citoyens de l'enthousiasme et du dévouement qui vous même, j'en suis certain, vous animent, et que tous doivent déployer pour le triomphe de la sainte cause populaire. Vive le peuple! à bas les tyrans! »

C'était la même signature, le même préfet, le même monsieur de Reder... Brafort se frotta les yeux de nouveau; mais le doute n'était pas possible. Oui, ce préfet, si dévoué jadis, — il y avait huit jours, — à l'ordre monarchique de monsieur Guizot, n'en était que plus dévoué présentement à l'ordre républicain... Ma foi! si c'est ainsi...

Un grand sourire ouvrit jusqu'aux deux oreilles la bouche de Brafort, il sortit de son bain tout ragaillardi, sentit en lui, — comme si la circulaire du préfet eût eu quelque chose de la vertu des langues de feu lancées autrefois par le Saint-Esprit, — une chaleur, une alacrité soudaine; et vraiment sa langue se délia, miracle nouveau, jusqu'à crier « Vive la République! » dans les rues de R... Et le conseil municipal se réunit de nouveau, et toutes les autorités de la ville furent convoquées, sans oublier, surtout sans oublier le clergé. Et le lendemain fut planté; sur la grande place de R..., un beau peuplier, sur les racines duquel le curé, les vicaires et les sacritains, psalmodiant en procession, jetèrent de l'eau bénite.— Et qui en mourut bientôt, hélas! — Et Brafort, à cette occasion, fit un beau discours, un discours touchant, où, s'emparant d'une phrase qu'avaient apportée déjà tous les journaux, il déclarait que s'il n'était pas un républicain de la veille, il était du moins, converti par la grâce révolutionnaire, un républicain du lendemain. Il recommanda chaleureusement à ses concitoyens l'ordre, ce boulevard des républiques aussi bien que des monarchies; le travail, condition de l'ordre et de la prospérité; la modération, le sacrifice, vertus également évangéliques et républicaines. Il cita des traits célèbres d'abnégation, de pauvreté noble et fière; il appuya sur le mépris des richesses, fit apparaître ce sage, Bias, qui portait tout avec lui, et répéta les paroles de Jésus : « Faites-vous des trésors qui ne craignent point la rouille et les voleurs. » Puis il termina par une effusion de fraternité, qui arracha des larmes à beaucoup de gens :

— Oui, désormais tous les rangs, toutes les classes, allaient se confondre dans une magnifique union! L'homme du peuple et l'homme d'Etat, le soldat et l'ouvrier, le prêtre et le paysan, le magistrat et le justiciable, l'administrateur et l'administré, le riche et le pauvre, n'auraient plus qu'un même cœur et qu'une même âme, et travailleraient ensemble au bien de l'Etat, chacun au poste que lui aurait confié la Providence et la volonté du peuple, et ne reconnaissant plus d'autres maîtres que la loi, sa conscience et Dieu!

Des bravos enthousiastes couvrirent cette dernière phrase, que Brafort en la relisant, trouva lui-même un peu révolutionnaire; mais il l'avait ajoutée pour ne pas rester en arrière de l'enthousiasme du curé, du juge de paix et du procureur du roi, — pardon, de la République, — enthousiasme qui dépassait toutes les bornes. Honnête et modéré, Brafort tenait à ne rien dire qui ne fût dans sa pensée; mais il y a toujours dans la vie d'un peuple ou d'un homme des heures de fièvre qui activent l'idée et surexcitent la parole. Après tout, il réfléchit que, la loi et Dieu n'ayant jamais pu régner par eux-mêmes, la nécessité d'une hiérarchie n'en subsistait pas moins, et quant au titre de républicain du lendemain, qu'au courant du flot il venait de prendre, ne devait-il pas se sentir rassuré en pensant que messieurs Dupin, Baroche, Sebastiani, Bugeaud et *tutti quanti*, le portaient également. On s'était fait autrefois une différente idée de la chose, voilà tout; mais il ne s'agissait que de s'entendre : du moment où tout le monde se trouvait républicain, on pouvait l'être comme tout le monde. On ne voyait, en effet, de toutes parts, que républicains nouveaux, tous plus étonnants les uns que les autres : c'était une conversion générale. Tous ces gens paraissaient charmés, heureux, comme le doivent être des illuminés de la grâce, et il en était même qui, néophytes ardents, dépassaient de beaucoup les républicains de la veille.

Tremblaient-ils dans leur peau ou avaient-ils eu quelque vision de Damas? c'est ce qu'ignorait Brafort, qui, malgré tout, au fond était rempli de malaise. Toute cette fantasmagorie des vaincus félicitant les vainqueurs et les couvrant de guirlandes, l'étourdissait un peu. Sa lenteur d'esprit et sa bonne foi combinées n'avaient pas encore bien saisi le mot de l'énigme. Ce n'est pas qu'il ne trouvât tout cela très-beau : nous savons

son goût pour le contraste, pour la conciliation des extrêmes et la fusion des incompatibles. Non, les larmes souvent lui en venaient aux yeux; mais cela ne pouvait effacer le fond incurable de défiance qui existait en lui contre le nom seul de république. Et puis, tant de choses offusquantes avaient lieu! Les ouvriers de R... n'étaient-ils pas sens dessus dessous? N'avaient-ils pas quitté l'atelier? Ne se promenaient-ils pas avec des drapeaux, des vivats? Tout cela était-il de l'ordre? Fameuse opinion politique, celle de ces gens-là! *Ça* aimait à faire du bruit, à trouver des prétextes pour ne pas travailler, et voilà tout. Il est certain que cela devait sembler choquant à un homme qui se faisait une si large idée des devoirs du pauvre qu'il en oubliait ses droits. Monsieur le maire lança une proclamation où il engageait chaque *citoyen* à reprendre le travail, *seule base d'une société bien ordonnée.*

— Il est clair, se disait Brafort en se promenant dans son parc, les mains dans ses poches, que tout le monde ne peut pas être oisif.

Et plus il réfléchissait à la question sociale, plus il trouvait que tout était bien et que les choses ne peuvent pas être différemment.

Il avait d'ailleurs ses soucis particuliers. On pouvait prévoir une perturbation dans les affaires. Certains effets en circulation devenaient douteux. La commande allait sûrement se ralentir. Ce n'était donc pas le moment de faire de achats. Il contremanda quelques ordres déjà donnés, et fit doucement filer en Angleterre les capitaux destinés à ces marchés. Tout cela le contrariait fort, il va sans dire. Ces mesures entraînaient la suppression prochaine d'un certain nombre de métiers, c'est-à-dire du plus clair de ses bénéfices, et qui sait si, la crise se prolongeant, il ne serait pas forcé de fermer son atelier? Beau moyen de faire des économies et de réparer la brèche faite à son avoir par la dot de madame la baronne de Labroie! N'avait-il pas le droit d'être agacé par ces cris et ces promenades ouvrières? Ces gens-là s'occupaient bien de ces embarras! Ça ne vit qu'au jour le jour et n'a point souci du lendemain!

La baronne de Labroie!... Un nouveau bain de pieds fut nécessaire, quand Brafort lut le décret qui abolissait les titres nobiliaires. Toutes ses colères le reprirent; il fut vexé, irrité profondément. N'était-ce pas abominable, odieux? car enfin cela constituait une atteinte véritable à la propriété, à celle de son gendre, à celle de sa fille, à la sienne même. Il en jouissait de ce titre, il l'avait payé; il en avait presque doublé la dot. C'était une mesure insensée, démagogique, un attentat à la propriété, à la liberté. Brafort voulait bien être républicain, mais à condition que tous les droits seraient respectés, tous les droits *acquis*, bien entendu.

Au bout d'une dizaine de jours, quand Brafort fut bien persuadé que l'on n'égorgerait pas à Paris, il lui prit un violent désir d'aller voir d'un peu près l'état des choses et de recourir aux conseils et aux explications de Maxime, resté son oracle en toute situation grave. L'abandon fait par ce fin politique de la monarchie d'Orléans, quelques mois avant sa chute, cet abandon que lui avait d'abord reproché Brafort, prouvait maintenant combien le tact de Maxime était sûr et son jugement infaillible. Parti le 5 mars, Brafort arriva à Paris pour lire dans tous les journaux la proclamation du suffrage universel.

Il ne prit que le temps de boire un verre d'eau et courut essoufflé chez son ami. Il était de bonne heure; Maxime était seul, travaillant avec son secrétaire. Bien que monsieur de Renoux n'occupât pour le moment aucun emploi il n'en habitait pas moins un des plus beaux hôtels de Paris et son luxe était considérable. Ce n'était pas le petit héritage du notaire de Laforgue qui en faisait les frais; mais monsieur de Renoux n'avait-il pas *servi l'État*? N'était-il pas un homme éminent? A ceux qui eussent osé demander compte de cette grande fortune, Brafort indigné eût répondu que Maxime l'avait noblement acquise *par son travail*. Il y a fagots et fagots en ce monde. Ceux de monsieur de Renoux s'étaient bien vendus.

Rien qu'en apercevant Brafort, Maxime se prit à sourire. Il se leva lentement, lui donna une poignée de main, et s'assit au coin du feu, en face de la ganache où le fabricant se laissa tomber en gémissant. Puis Maxime prit les pincettes, de l'air le plus bonhomme et le plus paisible, en demandant :

— Eh bien! que dit-on à R...?

— Hélas! répondit Brafort en soufflant entre chaque phrase, plus par émotion que par manque d'haleine, on fait à R... ce qu'on fait ailleurs. On singe Paris; drapeaux, processions, cris, hurlements!... J'en ai les oreilles cassées. Où fuir? où trouver l'ordre et la paix? Où allons-nous?

— Mais nulle part, mon cher; nous restons où nous sommes. Ce sont les imaginations qui trottent, voilà tout.

— Comment? quand la populace nous déborde; quand le dernier des ignorants ou des misérables va nous imposer sa volonté; quand le mérite, le génie, l'expérience, la probité, sont dépouillés de leur légitime influence et condamnés à être noyés dans la foule; qu'on met dans la même balance l'homme d'Etat et l'ouvrier, celui qui jouit de la considération de ses semblables et le premier venu, celui qui possède et celui qui n'a rien!

— Que voulez-vous, Brafort? Nous sommes tous frères, et nous avons la République, il ne faut pas l'oublier; j'espère cependant que vous aussi vous êtes devenu républicain.

— Moi? s'écria Brafort en se levant, jamais, jamais! D'abord, je l'ai dit, c'est vrai, comme tout le monde; mais, à présent que je vois comment vont les choses et que nous n'avons pas un gouvernement sérieux, un gouvernement fort, mais seulement une démagogie, je refuse de prêter les mains plus longtemps à ce qui se passe, et je donne ma démission.

— Vous auriez tort, Brafort, vous auriez tort! Quand on est comme vous un homme nécessaire, on se doit à son pays... Et comment vont madame Brafort et notre petite baronne?

— Osez-vous l'appeler ainsi? observa Brafort avec amertume.

— Ah! ah! le décret. Bah! qu'elle serre son titre dans son armoire; la mode en reviendra.

— Ainsi, mon ami, entre nous, vous ne désespérez pas de la France?

— Il ne faut jamais désespérer.

— Mais le crédit, l'industrie...

— Ah! ah! c'est vous qui venez me le demander? Vous êtes un mauvais plaisant, Brafort. Est-ce que j'ai des ateliers, moi? Ça dépend de vous. Faites des commandes, achetez, filez, tissez...

— Vous en parlez à votre aise. Des commandes! On ne m'en fait plus, à moi.

— Fort bien, mais vous allez jeter l'ouvrier sur la place publique; c'est là le danger. L'oracle que vous demandez est entre vos mains.

— On ne peut pourtant pas se ruiner...

— Dame! l'ouvrier, de son côté, dit : On ne peut pourtant pas mourir de faim.

Brafort se leva vivement, en proie à une agitation extrême.

— Seriez-vous devenu socialiste, Maxime? demanda-t-il d'une voix étranglée.

Maxime répondit par un grand éclat de rire.

— Malthusien, mon cher! Mais je n'en suis que mieux homme politique et sais qu'il y a danger de rompre la corde, à la trop serrer. Ces cordes-là devraient même rester invisibles et impersonnelles, et l'économie politique, elle qui maintenant combat le

socialisme, a commis la première faute, la plus grave, celle de les montrer. Tout monopole matériel ou intellectuel, qu'il s'appelle Eglise ou capital, a besoin pour sa sécurité d'une ombre tutélaire.

Maxime, sérieux, se rejeta dans son fauteuil et sembla rêver. En face de lui, Brafort, qui jugeait ses paroles profondes, prit un air analogue en cherchant à les comprendre, et ils se taisaient, quand arriva un second visiteur, puis un troisième, puis un autre, et bientôt vingt personnes se trouvèrent réunies. Chacune d'elles en entrant parlait du décret sur le suffrage, grande nouvelle du jour. Il y avait là un général, quelques diplomates, des chefs de diverses administrations, des magistrats, d'anciens députés, des serviteurs pour la plupart du régime déchu, ce qu'on pouvait naïvement appeler des *noms :* tous mécontents, fort inquiets, et critiquant avec amertume les actes du gouvernement provisoire et l'état des choses. Resserré dans un coin, Brafort, vivement intéressé, prêtait l'oreille et s'associait aux sentiments exprimés; de temps en temps, au milieu de ce concert d'âpres récriminations, Maxime jetait un mot vif, humoristique, énigmatique parfois.

— Vous, s'écria brusquement le général, vous riez de tout; mais je voudrais bien savoir ce que vous ferez le jour où messieurs Caussidière et Sobrier organiseront la confiscation et le pillage.

— Allons donc! Ce jour-là, mon cher général, je compte sur vous; et cependant voulez-vous me permettre de vous dire ce que je pense? Les Français, malgré leur réputation, — que vous avez augmentée, — ne sont pas braves.

— Vous plaisantez : s'il ne s'agissait que de balayer...

— Je parle du courage civil. Depuis le 24, je vois, j'écoute, j'apprécie... et je reste convaincu, mais complétement, que le danger n'existe que dans vos imaginations, qu'il n'y en a pas le moindre, que tout marche à souhait; que la situation est restée la même, sauf quelques harmonies lamartiniennes de plus et en moins les d'Orléans; qu'il s'agit enfin tout bonnement d'une fête parisienne, avec barricades, fusils, pétards, bannières, promenades, torches et lampions, et que tout cela finira en temps convenable, surtout si vous n'y apportez pas d'entraves, si vous n'y faites aucune objection. Le gouvernement provisoire, que vous combattez à tort, que je soutiendrai quant à moi de tout mon pouvoir, prend la peine extrême de s'interposer comme bouclier entre le peuple et vous; il conserve tout, défend tout, respecte tout; il dépense au service du *statu quo* la somme d'énergie nécessaire pour fonder un monde. Il peut tout et ne fait rien. Maître de l'action, il rédige des proclamations en beau style. Ayant dans ses mains la glaise dont le sculpteur fait un dieu, il en façonne la cuvette dans laquelle il remettra les clefs de l'Etat à l'assemblée de notables que lui prépare la province. Quel coup ont-ils porté aux institutions de la monarchie? Aucun, sauf la dissolution de la chambre des pairs; ce qui après tout n'est pas grand'chose. Ils ont conservé jusqu'aux employés de l'ancien pouvoir. D'autre part, qu'ont-ils accordé au peuple? Des éloges! Et hors cela, rien, pas même l'abolition de l'octroi. En revanche, c'est au peuple, comme auparavant, qu'on demande tous les sacrifices. C'est sa misère qui fait crédit à notre opulence. L'égalité, il l'attend et l'attendra longtemps; mais notre liberté a-t-elle cessé d'être respectée? En somme, d'une révolution qui a suscité, vous savez quelles terreurs, et vous avez pressenti quelles espérances, de ce nom magique et terrible de République, dont nous fûmes tous, au premier moment, terrifiés, qu'est-il sorti? qu'est-il advenu? Rien! Et cela, nous le devons au gouvernement provisoire, à lui seul, à ces hommes issus de l'acclamation populaire, et qui, malgré leur propre volonté, sont des nôtres, et ne peuvent agir contre nous; au gouvernement provisoire, composé d'illustres et honnêtes bourgeois, qui flattent nos hommages, que touchent nos alarmes, et qui se pique et se chatouille d'être grand et généreux avec nous. Pas d'ingratitude, messieurs, et que notre concours dévoué lui soit acquis!

— Après tout, qu'aurait-il pu faire? demanda un avocat.

— Quoi? ce que vous craigniez, parbleu! reprit Maxime. Il pouvait réaliser toutes nos terreurs, précisément parce que nous les concevions, qu'elles contenaient un acquiescement tacite, quoique rechigné, aux mesures révolutionnaires, et en garantissaient presque le succès. Il pouvait, à la faveur du premier moment, dire au peuple : Tu veux l'égalité! elle n'existe pas, mais nous allons te la faire, ou du moins la préparer largement, et alors proclamer la nécessité d'un gouvernement transitoire entre la République et la monarchie, pendant au moins une année, changer de fond en comble l'assiette de l'impôt, le rendre progressif; déclarer la monarchie responsable de la dette créée par elle et en poursuivre sur ses biens le recouvrement; vendre les diamants de la couronne et, au lieu de les conserver pieusement... pour des besoins futurs. Licencier l'armée, distribuer des armes aux citoyens; abolir le budget des cultes; décréter l'instruction gratuite, laïque et obligatoire; tripler les écoles et le traitement des instituteurs et appeler à cette tâche tous les républicains lettrés sans travail; répandre l'instruction; la faire pratique et civique, professionnelle dans les villes et rurale dans les campagnes; fonder un journal républicain par département, gratuitement distribué aux pauvres chaque dimanche; tranformer les landes et les biens communaux en associations agricoles avec adjonction d'une usine adaptée aux besoins locaux; racheter les chemins de fer par voie d'amortissement, si les compagnies se déclarent incapables de continuer leurs travaux; achat sur expertise et payement à termes éloignés, non pas par l'Etat, mais par la commune, de toute fabrique fermée par son propriétaire; création d'une banque par canton; emprunt national, avec affichage dans chaque commune du nom des souscripteurs; simplification, épuration ou abolition de toutes les administrations monarchiques; suppression des gros traitements, appropriation des parcs et châteaux royaux à l'agriculture, à l'industrie, à des asiles d'invalides ou de vieillards. Mise à l'étude de l'abolition graduelle de la propriété financière; enrôlement volontaire d'une armée colonisatrice pour l'Algérie; la police des villes confiée à tour de rôle aux citoyens indemnisés pour ce service; toutes ces mesures assurant, — sans confiscation ni violences personnelles, — la subsistance du peuple, son éducation, son affranchissement, son élévation et notre ruine. Voilà, messieurs, ce que pouvait faire, et n'a pas fait et ne fera pas, ce gouvernement provisoire, composé d'illustres bourgeois, qui, bien qu'issus de l'acclamation populaire, sont des nôtres. Les mesures que je viens de vous énumérer, messiuers, nous arrachaient à jamais l'empire, car elles arrachaient le peuple à son ignorance et à sa misère. Le peuple mis en possession de ses droits, éclairé sur ses intérêts par le fait même, cela, messieurs, c'est pour nous plus, beaucoup plus que la confiscation, que la ruine. Les confiscations violentes se recouvrent presque toujours. C'est plus, beaucoup plus, que l'échafaud; car le sang est l'engrais par excellence, et tout ce qui est coupé reverdit avec une puissance nouvelle. C'eût été nous tuer sans armes, sans arrêts, sans haine, sans éclat, sans même nous nommer, sans avoir l'air de nous connaître. C'eût été la mort sans phrases pour nous et pour notre race; le néant dans l'égalité, cette égalité à laquelle répugnent tous nos instincts et que repoussent toutes nos habitudes, tous nos goûts, toutes nos ambitions. L'égalité, c'est-à-dire l'effacement de tout orgueil et de toute supériorité, de toute grâce, de

toute finesse, de toute élégance ; la destruction de cette fleur merveilleuse de la civilisation, dont la corolle pure, les fines pétales et l'énivrant parfum ont besoin d'être alimentés de sueurs d'esclaves, et de respirer une atmosphère d'oisiveté. Oui, comme l'a dit un des nôtres (1), « il faut qu'il y ait des gens de loisir, savants, bien élevés, délicats, vertueux, en lesquels et par lesquels les autres jouissent et goûtent l'idéal .. L'humanité est une échelle mystérieuse, une série de résultantes... On supprime l'humanité, si l'on n'admet pas que des classes entières doivent vivre de la gloire et de la jouissance des autres. »

— Eh bien ! messieurs, ce gouvernement honnête, qui se révolterait assurément contre les paroles que je cite, n'en suit pas moins l'inspiration. Il nous sauve de sa popularité ; il recule pour longtemps l'heure fatale que nous pouvons craindre. Entrant à pleines voiles dans le système que toute aristocratie, toute monarchie même, sera desormais forcée d'adopter, il donne la sanction de la souveraineté populaire à l'ordre hiérarchique, renouvelle dans les eaux du baptême égalitaire notre légitimité contestée, et sacre d'un nouveau chrème notre pouvoir chancelant.

— Messieurs, il faut le reconnaître, nous l'avons déclarée en 1830, le droit divin n'existe plus. Le droit humain n'existe pas encore. De 1830 à 1848, la société s'est passé de principes. Cela pouvait-il durer? Non ; car la masse des hommes éprouve le besoin de rapporter ses actions à une règle généralement acceptée. Il fallait donc un principe nouveau, et, comme il n'y en a que deux, on est revenu à celui de la souveraineté du peuple, proclamée en 89 et 91. Logiquement, ce principe conclut à l'égalité absolue ; mais l'homme heureusement est rarement logique, et les masses populaires, dans l'état d'imbécillité où elles végètent, le sont encore moins où n'arrivent à l'être qu'après de longs détours. Voilà, pourquoi l'état des choses étant ce qu'il est, entre ces deux principes extrêmes du droit divin abattu et de la souveraineté du peuple proclamée, entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore, ce qui s'ouvre, messieurs, c'est précisément notre règne, à nous, celui des hiérarchies de naissance, de talent et de fortune, associées dans une étroite union, union juste et nécesssaire, dont Louis-Philippe a méconnu la légitimité, payant cette erreur de sa chute. Oui, l'adjonction des capacités était nécessaire ; oui, elle était juste, et, qui plus est, commandée par la plus simple prudence, par l'intérêt même du système.

En effet, que demandent les capacités quand elles se trouvent privées de ce marchepied facile de la naissance, et de ce lustre que donne la fortune ? Elle demandent naturellement la fortune et les honneurs. Qu'on les leur accorde, elles deviennent immédiatement les plus fermes soutiens du système ; qu'on les leur refuse, elles agiteront l'Etat. Un ministère Odilon Barrot, Malleville, nommé à propos, eût donné dix ans de plus à la monarchie, sans préjudice de combinaisons nouvelles. Mais Louis-Philippe crut que l'aristocratie d'argent pouvait suffire au soutien d'un trône ; il se trompa lourdement, c'était méconnaître et calomnier la nature humaine. L'esprit doit avoir sa part au gouvernement du monde ; les masses les plus ignorantes ont besoin de le voir luire comme un fanal au haut des mâts du vaisseau, et de jouir de l'éclat qu'il répand sur elles. Et remarquez, messieurs, comme cette triple alliance répond à tous les besoins et les satisfait. Tandis que l'aristocratie de naissance représente l'élément conservateur, — le passé, — tandis que l'aristocratie d'argent, représente l'élément matériel, solide, — le présent ; — l'aristocratie d'intelligence est le progrès, l'avenir, et donne satisfaction à cet élément impérieux de l'esprit humain, que tous les gouvernements font la faute de méconnaître et de combattre : l'aspiration, le besoin d'aller en avant.

— Mais c'est dangereux! s'écria le général.

Cette exclamation, qui provoqua une pause de l'orateur, fut suivie dans l'auditoire de murmures divers, où cependant l'approbation dominait sur l'ensemble de l'improvisation de Maxime.

— C'est dangereux ! avait répété Brafort.

— Non, messieurs, reprit Maxime ; ce qui est dangereux, c'est précisément l'obstination à ne point se servir dans une mesure convenable, de cet élément, qui doit être la soupape de sûreté de la machine gouvernementale. Au commencement de ce siècle, un grand homme, Napoléon, a dit à ses soldats : « Chacun de vous a dans son sac le bâton de maréchal de France ! » Messieurs, tout le salut des temps où nous sommes est dans le système que résume cette phrase.

Entendez-vous : *chaque soldat!* c'est-à-dire que chacun peut l'être et que tous ne le peuvent pas. Combinaison profonde : ceci n'est autre chose que la hiérarchie assise sur le consentement général, avec l'illusion de tous pour garantie ; c'est le droit de quelques-uns personnellement, soutenu par la masse comme son propre droit ; c'est la justice donnée pour soutien à l'inégalité ; c'est l'espérance, qui ne coûte rien, devenue monnaie sociale fiduciaire, et non-seulement empêchant ce bon peuple de crier, mais le nourrissant des plus doux rêves.

Oui, combinaison profonde ! et qui révèle une étrange connaissance du cœur humain. La première place offerte à tous ! Qui donc s'en croira indigne ? qui n'en fera son rêve, et par conséquent ne soutiendra tout ordre de choses doublé de cette espérance ? Tous donc étant appelés, ce qui n'empêche que le petit nombre seul soit élu, le désenchantement ne venant que tard, à l'âge où l'homme cesse d'être une force active, on reporte sur ses enfants son ambition. Un tel système a donc pour lui toute la partie vive et active de la nation, la seule dangereuse au pouvoir, et le peuple devient ainsi ce qu'il doit être : un réservoir d'énergie, où les hautes classes renouvellent, de temps à autre, leurs forces épuisées par une sorte de sélection naturelle et légitime. Ce système règne depuis l'empire, mais il n'a jamais été bien compris ; les regrets du système de droit divin plus net et plus vigoureux, mais moins élastique, d'ailleurs impossibles désormais, l'ont combattu. C'est un tort. Nous n'avons point d'autre planche de salut.

Vous avez vu, dans les fêtes publiques, ce mât chargé au sommet d'objets de valeurs diverses, le long duquel grimpent et souvent retombent des concurrents acharnés. Ceux qui tombent, accueillis par les huées de la foule, n'élèvent aucune plainte et courent se cacher ; tandis que le vainqueur, salué de hourras, savoure son butin et son triomphe. Ce mât de cocagne, messieurs, est l'image fidèle de l'idéal social offert au peuple ; c'est l'image de l'idéal social tout entier, si l'on y ajoute la classe dirigeante, chargée de dresser le mât et d'y suspendre les récompenses.

— Fort bien, dit un magistrat ; mais l'homme du peuple arrivé, c'est l'ennemi dans la place.

— Erreur ! erreur complète ! s'écria Maxime. L'homme du peuple capable, enlevé aux rangs du peuple par les honneurs et la fortune, est une force de plus et un ennemi de moins : pauvre et méconnu, il nous combattrait ; riche, puissant, il est des nôtres. Tout parvenu a tant de soins à consacrer au rachat de son origine, qu'il ne peut faire autrement que de l'oublier, ne serait-ce que pour obliger les autres à en faire autant.

— C'est la règle générale, observa un diplomate, bien qu'elle puisse offrir par hasard quelques exceptions. Mais, ce qu'il y a de déplorable, c'est du sein des classes privilégiées que sortent le plus souvent ces

(1) Renan, *Revue des Deux-Mondes* du 1er novembre 1869. Anachronisme de mots seulement.

criards impolitiques, ces don Quichotte de revendications politiques ou sociales.

— Bah! dit Maxime, vous savez ce qu'en tout temps ont fait des Gracchus. C'est par le peuple même qu'on les abat, et c'est lui qui les déchire. Non, tant que peuple il y a, c'est-à-dire tant que la masse reste ignorante et pauvre, la domination est facile aux gouvernants, et non-seulement malgré le suffrage universel, mais surtout avec lui.

On se récria.

— Je vais vous le démontrer. Si la révolution actuelle se fût bornée à appeler au scrutin tous gens quelque peu lettrés, sans aucune autre classification que cette capacité moyenne, qui s'allie généralement à une certaine indépendance de caractère et à certaine aptitude pour la réflexion, cette sorte de peuple intelligent, dépourvu d'un intérêt matériel commun, trop nombreux et trop fluctuant pour former une caste aristocratique, eût tout bonnement emboîté le pas du progrès continu et eût abouti fort vite aux institutions démocratiques les plus radicales, à l'instruction générale intégrale, c'est-à-dire à l'anarchie; en un mot, à l'égalité. Ces naïfs, trop cultivés à la fois et pas assez raffinés, n'eussent rien compris à la nécessité de classes supérieures, agents du raffinement social. Au lieu de cela, qu'avons-nous? Des troupeaux investis du droit illusoire de nommer leurs pasteurs, pasteurs qu'ils ne peuvent ni contrôler, ni juger, ni même connaître. Des électeurs dépourvus de toute notion politique, de toute capacité intellectuelle, dévots et monarchistes par tradition, et comprenant si peu leur puissance que le vote n'est pour eux qu'une corvée de plus. En un mot, l'imbécillité roulant, couvrant, noyant dans ses flots épais, innombrables, sourds, les intelligences éparses.

— Et vous vous effrayez, messieurs? continua Maxime, et j'ai besoin de vous rassurer sur les conséquences du suffrage universel en des conditions pareilles? Mais consultez donc le sourire de mon illustre ami, là-bas, monsieur le marquis de Saint-Aufred, et demandez-lui pourquoi depuis si longtemps les légitimistes réclament le vote populaire? C'est qu'il n'est autre chose que le gouvernement des grandes influences territoriales et sacerdotales, et que par le moyen d'une sorte de légitimité matérielle et populaire, il arrive infailliblement à la vraie légitimité, celle des élus de la naissance, du talent et de la fortune.

Eh bien! messieurs, devant des événements de cette gravité, ces trois aristocraties, jusqu'ici trop souvent divisées entres elles, n'ont qu'une chose à faire, s'unir. Et voyez comme cette alliance répond à tous les besoins, à son harmonie! Tandis que l'aristocratie de naissance représente l'élément conservateur, le passé; tandis que l'aristocratie d'argent représente l'élément matériel, solide, le présent, l'aristocratie d'intelligence est l'avenir, le progrès. Divisées, elles périssent sous les coups de l'égalité populaire; unies, elles deviennent invincibles. Car toutes les forces vivantes, actives, sont entre leurs mains; car il n'y a plus hors d'elles qu'imbécillité, misère, abjection. Oh! messieurs, cette alliance est si nécessaire qu'elle se produira; on verra, sous le même étendard, marcher ensemble, à l'encontre de la canaille, les Montmorency et les Turcaret, aidés des parvenus de la science et du génie; on les verra voter unanimement contre ce néant, contre cet abîme égalitaire, qui engloutirait tout privilége, toute supériorité légitime; mais il ne faut pas que ce soit trop tard! Il faut dès aujourd'hui, comme un vaisseau en péril, jeter quelques ballots à la mer, sacrifier chacun quelque chose. Vous, marquis, le fils de saint Louis, qui d'ailleurs doit remonter au ciel avec toute sa race; vous, orléanistes, vos regrets; vous, bonapartistes, vos aigles et vos légendes; vous surtout, libéraux, votre irréligion. L'Eglise, en ce siècle, ne peut plus espérer son antique souveraineté; elle ne peut plus être qu'une utile alliée, et ses intérêts, conformes aux nôtres, nous garantissent l'exécution du traité. La France vaut bien une messe.

De vifs applaudissements suivirent ces paroles.

Brafort seul s'écria:

— Le fantôme du socialisme...

— N'est qu'un fantôme, réplique Maxime en riant. Avec le suffrage universel, appuyés d'un côté sur l'Eglise et de l'autre sur l'armée, ayant au centre cette formidable puissance du capital, nous sommes invincibles.

Je vous le répète, messieurs, vos terreurs sont vaines. La monarchie n'est rien, l'aristocratie est tout, et il y en a pour longtemps encore dans le monde. Nos mœurs, nos idées, nos usages, sont hiérarchiques. La famille, premier moule de l'état social, qu'est-elle autre chose qu'une monarchie, dont chaque homme adulte est le chef et le soldat? Et l'on proclame des républiques! Soit, laissons au peuple, grand enfant, ce mot qui l'enchante. Est-il plus difficile de gouverner au nom d'un peuple qu'au nom d'un roi? Non, au contraire. Tout le monde, en France, aime à commander et croit à la nécessité d'obéir. Louis-Philippe est tombé, mais nos pouvoirs sont restés debout. Nous avons toujours les clefs des usines et des greniers, et le sol et l'industrie, la justice, l'administration, demain la législature. La France, comme hier, est entre nos mains. Nous sommes les mêmes qu'auparavant.

Toutefois, si nous devons être sans crainte, il n'est pas dit que nous ne devions pas nous servir de certaines accusations, de certaines peurs, afin de confondre nos ennemis sous la réprobation publique. Ce n'est jusqu'ici que parmi le peuple des villes, et encore en fort petit nombre, que les idées destructives de l'ordre social se sont répandues. Les millions de paysans qui forment le gros de la nation, crétins, laborieux et misérables, ne vivent au monde que d'une ambition, celle d'acquérir la chaumière, le jardinet, le lopin de terre, qui les fait citoyens du sol, les enracine, et les empêche d'errer sous le vent de la misère, comme la feuille morte, à la bise d'hiver.

Allez dire à ces gens-là qu'on menace la propriété, que les paresseux de la ville prétendent partager leurs récoltes et leurs biens: immédiatement le socialisme succombe sous d'épouvantables huées, et vous tenez les villes exigentes sous le coup d'une jacquerie toujours prête à les écraser.

Je me résume en quelques mots, qui, selon moi, doivent être notre mot d'ordre, le socialisme comme épouvantail, et le triage des capacités comme moyen, union à tout prix, religion quand même.

Maxime avait débité ce discours debout, au coin de la cheminée, sur laquelle il s'appuyait dans une attitude pleine d'élégance, la tête légèrement rejetée en arrière, le geste rare mais incisif, la bouche mordante et fine, l'œil brillant. Puis il s'établit mollement dans son fauteuil, sans émotion, sans fatigue, avec la désinvolture d'un homme sûr de lui-même, et il promena les yeux sur son auditoire. Plusieurs se levèrent et vinrent lui serrer la main en lui adressant de vives félicitations. Quelques hommes d'Etat ne révélèrent leur admiration que par des murmures jaloux; mais le gros de l'assistance était charmé, ceux mêmes qui s'étaient montrés d'abord les plus effrayés paraissaient les plus contents.

— Tout ce plan, dit l'un d'eux, est admirable. Déjà les instincts du parti conservateur ont commencé de l'exécuter; mais il est bon de l'approfondir.

— Mon cher, s'écria Brafort en secouant vigoureusement la main de Maxime, vous êtes un homme de génie; vous êtes l'homme de la situation, et c'est à vous d'entrer des premiers à l'assemblée nationale.

— Ce n'est pas ce discours-là que j'y prononcerais, dit Maxime en riant.

— Non, dit un ancien député; c'est un discours ministre au conseil privé.

— Messieurs, reprit Maxime, à partir de demain, nous

tous ici présents, nous devons solliciter le mandat de représentant du peuple ; il s'agit du salut de l'Etat.

— Le peuple a des préjugés contre nous, dit un vieux général connu par ses victoires à l'intérieur.

— Le peuple, mon cher général, quelque illustre que vous soyez, ne vous connaît pas ; le peuple des campagnes ne sait pas plus votre histoire qu'il ne sait la sienne.

— Mais les mauvais journaux...

— Il ne sait pas lire ou ne lit pas ; et puis le mot est trouvé, il fera fortune : républicain du lendemain. Vous l'êtes, nous le sommes tous. Donnez un peu, promettez beaucoup, faites des cadeaux aux églises, arrosez de libations l'autel populaire. Toute la bourgeoisie fonctionnaire et propriétaire sera pour vous. C'est une franc-maçonnerie instinctive ; on sent les barbares aux portes, et tout le monde courra au scrutin comme on court aux armes.

— Messieurs, dit quelqu'un, je sais de bonne source que trois membres de la famille Bonaparte vont se présenter aux élections.

Maxime fit entendre un hum ! plein de réticences et devint rêveur.

Un premier président prit la parole :

— N'oublions pas, messieurs, dit-il, un allié considérable et éminemment utile : les femmes sont aristocrates par éducation, et dévotes par habitude. Elles sont à nous, mais encore faudra-t-il rendre leur concours plus actif en le demandant.

— Messieurs, s'écria Maxime en sortant de sa rêverie, à la croisade ! à la croisade du savoir contre l'ignorance, de l'élégance contre la grossièreté, du beau contre le laid, du raffiné contre le vulgaire, des nobles loisirs contre le travail abrutissant de la civilisation ; en un mot contre la barbarie. Mais dans cette navigation nouvelle que nous allons entreprendre sur une mer nouvelle, voulez-vous me permettre de vous signaler un écueil que j'entrevois ?

On l'écouta...

— C'est celui qu'ont rencontré toutes les républiques fondées sur la souveraineté fictive d'un peuple imbécile et misérable : la dictature !

Il y eut un court silence.

— Ce serait une monarchie nouvelle, voilà tout, dit le général.

— Absolue ! reprit Maxime. Or, la glorieuse tradition de la bourgeoisie, depuis les parlements et 89, est d'abaisser la monarchie au profit de son propre règne. Ai-je besoin, messieurs, de vous rappeler cette adoration de la liberté.

— Bravo ! bravo ! murmura-t-on.

— Oui, oui, certainement !

— Pas de monarchie autre que constitutionnelle ! dirent quelques-uns.

— Ma foi ! dit le général avec un geste expressif, un commandement ferme...

— *Omnia serviliter pro dominatione et gratificatione*, murmura Maxime de manière à n'être entendu que de son voisin. Il rencontra le regard et le sourire du marquis de Saint-Aufide.

— Non, reprit-il, la capacité de commander doit éloigner de nous la honte d'obéir ; nous pourrions de nouveau prendre un monarque pour allié, mais non pour maître. Ceux mêmes d'entre nous qui acceptent la monarchie absolue la veulent légitime, et repousseraient avec horreur celle d'un parvenu par la grâce populaire, qui, pouvant se passer de nous, forcé de paraître s'appuyer sur les intérêts du peuple, serait non-seulement fatal à notre domination, mais menaçant pour notre sécurité.

— Allons donc, dit un magistrat ; la souveraineté du peuple ne peut pas faire un roi, c'est abdiquer.

— Eh monsieur, s'écria Maxime, est-il question de logique avec des gens qui ne savent pas lire ? qui pour idées morales et politiques, n'ont pas le catéchisme et la tradition ; pour tout horizon, leur clocher ? des gens qui vivent en dehors du monde pensant et que rien ne groupe et ne relie ? Un tel peuple, songez-y bien, n'est comme peuple qu'une fiction ; c'est un être de raison qui n'existe pas encore, s'il doit exister jamais ; c'est un Dieu nouveau qui, pour rendre les oracles, a besoin de prêtres comme tout autre dieu. Eh bien ! soyons ces prêtres et gardons-nous des messies.

— Un dictateur élu par le peuple, reprit le magistrat, ne pourrait accomplir les volontés du peuple qu'en détruisant son premier pouvoir.

— Et le nôtre, ajouta Maxime. Mais vous raisonnez toujours logiquement, et nous sommes dans un gâchis où nous seuls pouvons mettre un peu d'ordre et de clarté ; mais, si nous n'y parvenons, le danger d'une dictature est imminent, un nom, une légende suffisent. Et alors ce serait une chose terrible ; car le gouvernement, toujours si fort en France, était du moins jusqu'ici responsable devant l'opinion. Cette fois, il serait irresponsable.

— Irresponsable et pourquoi ? demanda-t-on.

— Pourquoi ? vous le demandez ? Mais, messieurs, qui constitue l'opinion publique, celle qui voit, sait, apprécie ? Le petit nombre. Et qui désormais décide ! Le grand. Voilà en deux mots la situation.

Un silence pénible suivit ces paroles. Ces hommes se sentaient sous le coup d'une force inconnue.

— Eh bien ! messieurs, je vous le répète, prenons garde. Demain il se pourrait qu'il n'existât plus en France ni honneur, ni justice, ni sécurité, ni droit des gens, rien qu'une volonté sans frein et sans foi, capable de tout et pouvant tout. Confiscation, exil, transportation, égorgements, avec ou sans tribunaux, tout cela deviendrait possible et facile. Qui donc entendrait nos cris ? Le peuple ? Il est sourd. L'opinion ? Elle est désormais réduite à l'impuissance. Ah ! ce pays légal qui fit notre force et notre gloire n'existe plus. Que le premier *grec* sans fortune et sans préjugés trouve moyen de voler le trône, il pourra dès lors, à son gré, retourner nos poches, piller la Banque, biseauter les cartes... et se faire sacrer à Notre-Dame. La révolution du mépris n'est plus possible. On pourrait aller, ce qui du moins ne s'est pas encore vu, jusqu'à se passer de formes. On pourrait désormais impunément rire au nez de tous les civilisés, mentir à l'Europe, insulter en face le bon sens et la vérité. Qu'importe ? Ce bon peuple qui bêche, laboure e vote, ne le saurait pas. Et s'il le savait, il rirait plutôt de voir vexer son bourgeois. Messieurs, prenons garde !

— Serions-nous donc intéressés à éclairer le peuple ? demanda quelqu'un d'un ton demi-plaisant.

— Non, messieurs, s'écria Brafort ; nous devons seulement prêcher au peuple le respect de l'ordre et l'amour du travail. Il faut que le peuple travaille, et c'est pourquoi il ne devrait pas voter. A Athènes et à Sparte...

— Brafort, dit Maxime, je vous le répète, le suffrage restreint, éclairé, eût promptement amené de terribles inventaires et tout mis en question ; le suffrage du paysan nous sauve, mais c'est à condition que nous saurons nous entendre pour le diriger. Donc, encore une fois, pas de divisions ! De l'activité, de l'audace et du sang-froid ! Nous voici, comme aux temps antiques, à la merci de l'aveugle Destin ; mais aujourd'hui ce dieu réside moins haut, et nous pouvons nous-mêmes nous charger de remplir son urne.

On rit, on applaudit ; puis des conversations particulières s'établirent, et enfin la réunion se dissipa.

— Monsieur de Renoux vise au rôle de chef de parti, dit un ancien membre du centre gauche.

— Il a de grands talents et est fort ambitieux, répondit-on.

— Messieurs, dit le général, on aura beau faire, il faut toujours un chef ; seulement, ce n'est pas un habit noir...

Brafort, le dernier, prit congé de Maxime avec un

enthousiasme pieux. Il retournait à R... dès le lendemain pour y préparer son élection.

— A merveille! lui dit Maxime. Beaucoup de représentants comme toi, mon cher, et la France est sauvée!

Avant de quitter Paris, toutefois, Brafort ne put s'empêcher de passer au greffe pour avoir des nouvelles du jeune voleur Jean-Baptiste Varot.

— Dix ans de réclusion, dit le greffier.

Un léger frémissement parcourut les nerfs de Brafort. Alléguant la jeunesse du coupable et le regret d'être cause... il déposa une somme pour le condamné.

— Oh! vous êtes trop bon, monsieur, de le plaindre, dit le greffier; c'est un franc vaurien. Ce n'est pas sa première sottise, et dans dix ans il sortira complétement gangrené. Ces enfants-là, ça naît pour le bagne.

Brafort baissa les yeux et prit congé du greffier, qui le reconduisit jusqu'à la dernière porte en le saluant profondément avec tout le respect dû à tant de philanthropie.

VIII

L'INFANTICIDE.

Pendant l'absence de Brafort et sous l'influence des événements, l'atelier aussi se trouvait révolutionné. Plus de cette discipline si correcte, de cet ordre si merveilleux, grâce auxquels, à la même seconde, tous les métiers se mettaient à battre et semblaient battre tout seuls, tant le silence de toute voix humaine était profond, tant complète l'absence de tout mouvement spontané, individuel.

Maintenant des paroles s'échangeaient d'un métier à l'autre; souvent se jetaient des cris, des paroles. Au bruit des machines, se joignaient des fredons patriotiques. On arrivait parfois de deux à trois minutes en retard et l'on refusait de payer l'amende; on discutait les jugements des employés sur la valeur du travail. On s'assemblait dans un cabaret de la ville pour faire une pétition au gouvernement provisoire, demandant une augmentation de cinquante centimes par jour et la suppression des règlements arbitraires. On avait parlé de *rosser* le contremaître, et l'on parcourait les rues, le soir, en chantant la *Marseillaise* et les *Girondins*.

Brafort ne pouvait qu'être profondément révolté de tels scandales. Pendant les premiers jours, la peur avait comprimé chez lui l'indignation; mais, au 10 mars, on commençait à être fort rassuré sur les intentions du gouvernement républicain; la manifestation des bonnets à poil se préparait à Paris, et Brafort, depuis que Maxime lui avait montré la véritable situation, se sentait le maître comme auparavant. Il n'hésita donc pas, en face du désordre, à suivre l'inspiration de son caractère et à frapper un coup vigoureux.

On nota les *mauvaises têtes* et, à la fin de la semaine, on les congédia. C'était d'ailleurs nécessaire: l'atelier ne recevant plus de commandes, il fallut bien diminuer le travail. A la nouvelle de ce décret, Jean courut près de son oncle.

— Vous ôtez le pain à vingt familles?

— Ça ne me regarde pas. Suis-je chargé de les nourrir? Qu'ils cherchent d'autre travail.

— Vous savez bien qu'il n'y en a pas.

— J'en suis fâché, ce n'est pas mon affaire: je ne puis pas me ruiner pour ces gens-là.

— Ils vous ont bien enrichi! s'écria Jean indigné.

— Monsieur, s'écria l'oncle en fureur, il y a longtemps que vos détestables doctrines me révoltent et me chagrinent: ayez au moins la pudeur de ne pas les afficher devant moi.

Les ouvriers chassés de chez Brafort, réunis à ceux d'autres manufactures également renvoyés, firent du bruit dans la ville, et l'agitation, se propageant dans les ateliers, s'y traduisit par des actes d'insubordination. Le lundi matin, Brafort parut sur le seuil de l'atelier principal, où en ce moment même quelques conversations avaient lieu. Il était droit, majestueux, superbe, et son intention était de paraître froid et calme comme le destin; mais une émotion colérique empourprait sa face, et un léger tremblement réfrigéra l'assistance, les voix tombèrent aussitôt.

— Ouvriers! s'écria Brafort, il se passe ici des faits regrettables. La discipline est ébranlée. Je ne le souffrirai pas. La République n'est pas venue pour établir le désordre, mais pour confirmer chacun dans son devoir. Faites le vôtre; je ferai le mien. Les temps sont difficiles, le crédit est ébranlé. Il serait peut-être plus prudent à moi de fermer mon atelier; mais je prends ici votre intérêt en considération plus que le mien, et je veux bien continuer de produire, malgré la réduction du marché. Mais j'exige en retour la soumission, l'ordre et la discipline, qui ont toujours régné ici, qui doivent y régner toujours, qui y régneront désormais, à moins que vous ne m'obligiez, par votre insubordination, à fermer sur-le-champ.

Il se tut un instant, promena sur ses humbles sujets un regard ferme, sur lequel tous les yeux se baissèrent, et reprit:

— Ce matin tout le monde, excepté Colin, Marchais et Baraud, est arrivé en retard de trois, quatre ou cinq minutes. Je félicite Colin, Marchais et Baraud de leur ponctualité. C'est en remplissant avant tout ses devoirs que l'ouvrier se rend digne de quelque amélioration à son sort. Tout le reste de l'atelier est soumis à l'amende de dix centimes pour cinq minutes de retard.

Il appuya de nouveau ces paroles d'un regard de maître et sortit.

Après son départ, il y eut bien quelques rumeurs, des murmures, mais les injonctions des employés en triomphèrent aussitôt; chacun sentait que toute parole malsonnante serait punie d'un renvoi; or, il fallait vivre, Brafort, triomphant, marchait cambré dans sa force.

— Il faut de la vigueur, disait-il à tous propos.

Ce petit succès lui persuada tout à fait qu'il devait avoir le talent inné de gouverner, que les hommes comme lui étaient nécessaires, et il s'occupa de préparer sa candidature en méditant sa profession de foi.

Il avait dominé ses ouvriers; il voulut triompher aussi de son neveu, dont les déplorables principes lui semblaient une offense aux siens propres, et qui le gênait et le contrariait surtout par cet enseignement de chaque soir qu'il faisait aux ouvriers. Décidément Brafort avait eu grand tort de souffrir cela.

L'ébranlement de la révolution produisait dans la tête du manufacturier un mouvement qui lui éclaircissait bien des choses. Les faits désormais se classaient pour lui en deux sortes bien distinctes: ceux qui tendaient à conserver l'*ordre*, c'est-à-dire le *statu quo*, et ceux qui tentaient à le détruire. Les situations graves imposent leur logique à tous les esprits. Des choses qui jusque-là avaient paru à Brafort indifférentes ou de peu d'importance prirent à ses yeux le caractère générique qui les rangeait soit dans un camp, soit dans l'autre. Au premier rang des choses hostiles, était l'instruction du peuple.

Non pourtant, je vous assure, que Brafort se fût élevé à la hauteur de l'esprit politique résumé par cette formule: Abrutir pour régner. Non, il était trop honnête et trop convaincu pour cela; il ne conspirait pas contre les droits du peuple; le respect du droit fut toujours une de ses principales vertus. Il se disait que le peuple, étant né pour travailler, n'avait pas le temps d'étudier, et que cela ne pouvait que lui donner des idées au-dessus de sa condition, lui faire sentir davantage son malheureux sort, lui remplir la tête de prétentions

chimériques, insensées, et le rendre paresseux et insoumis. C'est par la même raison qu'il ne comprenait pas le droit politique associé à la misère, et en cela il avait raison beaucoup plus qu'il ne pensait.

En vain Jean s'efforça de lui faire comprendre non-seulement qu'on n'avait pas le droit de faire d'un homme un outil, mais que cet outil même gagne à être perfectionné ; que l'intelligence est toujours féconde, que l'esprit actif rend la main plus prompte, qu'élever l'ouvrier, c'est améliorer le travail.

Brafort haussa les épaules.

— Tout ça sont des *idées*

Le mot *idées* commençait à devenir pour lui aussi inépuisable que celui de *théories*.

— Pour travailler, il faut y être forcé; un homme instruit ne peut pas vouloir rester ouvrier. Or, tout le monde ne peut pourtant pas être avoué ou notaire. L'égalité est une chimère.

— C'est l'avenir de l'humanité, dit Jean, et il esquissa en quelques lignes de feu le monde de ses rêves.

— Ah! ah! ah! disait en ricanant Brafort, pauvre fou! Pauvre fou! répétait-il paternellement en haussant les épaules.

Et il fit cette réflexion profonde:

— Mais, si nous étions tous égaux, on ne pourrait plus se distinguer. Une société ne peut vivre sans hommes supérieurs, son plus bel apanage.

Il parla longtemps, dans ce style, des devoirs réciproques du riche et du pauvre, du mécanisme intelligent, grâce auquel le luxe produit le travail, et de l'accord touchant de la bienfaisance et de l'indigence. Il débitait tout cela d'une voix tonnante et d'un visage enflammé; tandis que Jean, pâle et contenu, l'écoutait en pressant de la main son front chargé de tristesse.

Il va sans dire qu'ils ne purent s'accorder et que Jean continua ses leçons.

Mais Brafort n'avait point oublié les inquiétudes que lui causait la raison de son neveu, et l'utilité de se lancer dans le monde pour réformer ses idées. Il avait agi dans ce sens, et un matin, après réception du courrier, il vint trouver Jean, une lettre à la main.

— Ecoute, lui dit-il brusquement, le commerce n'allant plus, je ne puis continuer les améliorations que je voulais faire dans mon outillage. Tu ne m'es donc plus utile, et, d'un autre côté, l'air des ateliers ne te vaut rien. Tu as besoin de te frotter à la vie, de te former au contact des gens capables, et de perdre ces idées fausses que n'ont point les gens du monde. J'ai écrit à monsieur Maxime de Renoux qu'il voulût bien s'occuper de te placer quelque part, et il me répond aujourd'hui même qu'il a besoin d'un secrétaire. Il te sait honnête, instruit; il t'accepte, et j'en suis heureux pour toi. Entre ses mains...

— Il m'est impossible d'accepter, mon oncle.

— Impossible! s'écria Brafort avec une surprise sous laquelle sourdait une colère, impossible! et pourquoi, s'il vous plaît? Ce n'est pas là, je le sais bien, une carrière déterminée; mais ton diplôme peut attendre longtemps l'occasion de s'exercer, et chez Maxime, tu trouveras la source et l'occasion. D'abord tu pourrais y rencontrer un beau mariage, et puis, quand tu auras passé une année ou deux sous son égide, qu'il t'aura formé, il te procurera quelque poste avantageux. Vois-tu, il vaut mieux être fonctionnaire qu'ingénieur civil: c'est une position plus sûre et plus tranquille. On dépend de ses supérieurs, c'est vrai; mais on commande au public; et, pourvu que l'on soit bien avec ceux-là, on peut se moquer de l'autre: on est sûr d'avoir toujours raison, on est inviolable. Moi, si je n'étais pas fabricant, et si je n'espérais pas être député, je voudrais être fonctionnaire.

— Mais ce n'est pas mon avis, mon oncle. Vous voulez faire de moi un membre de la classe gouvernante et riche, je ne puis l'être. J'avais accepté avec joie d'employer à votre service l'instruction que vous m'avez procuré; mais, si je ne vous suis plus utile, je reprends ma liberté.

— Votre liberté! monsieur; n'ai-je plus de droit sur vous? Je vous ai élevé comme un père...

— Et je vous aiderais et vous défendrais comme un fils; mais, en échange de vos soins, vous ne pouvez prétendre confisquer mon âme et ma vie.

— Confisquer! monsieur, ce n'est pas moi qui songe à confisquer. Voilà bien l'effet de vos ignobles théories: des droits! toujours des droits, et pas de devoirs. Ainsi vous croyez qu'après vous avoir fait ce que vous êtes, ce n'est pas à moi de diriger votre avenir? Mais voilà! maintenant que vous croyez n'avoir plus besoin de moi, vous me mettez de côté. Vous n'êtes qu'un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein; j'ai voulu vous élever pour l'honneur et les bons principes, et vous me faites rougir de mes bienfaits. J'aurais mieux fait de vous laisser à la charité publique...

— Vous oubliez que vous m'avez enlevé à la tendresse d'un ami...

— D'un repris de justice, vous voulez dire.

— La colère vous rend insensé, monsieur; je ne vous répondrai plus.

Et Jean, toujours contenu, mais tremblant d'indignation, voulut sortit. Brafort se jeta au-devant de lui.

— Vous ne sortirez pas, monsieur, de ce toit, où vous avez été abrité, choyé, nourri, et que vous voulez sans doute déshonorer, sans me dire où vous voulez aller et ce que vous pensez faire.

— Je me propose d'entrer comme dessinateur dan quelque atelier; or, si, dans l'état actuel des affaires, je ne puis trouver cette place, j'aurai recours à Georges, qui m'occupera dans sa compagnie, ne fût-ce qu'en qualité d'homme d'équipe.

— Admirable?... Après?

— Après j'épouserai une ouvrière et je vivrai dans les rangs de mes frères du peuple, pour les instruire et pour souffrir avec eux.

— Et si je vous faisais enfermer aux Petites-Maisons? s'écria ou plutôt rugit Brafort en se croisant les bras devant son neveu, et en le foudroyant du regard.

— Vous ne pourriez...

— Tu crois! Eh bien! moi, je te le déclare, malheureux! j'y crois à ta folie! Et qui donc, sans être fou, peut refuser la fortune, la considération, les honneurs, le luxe, le bien-être, le pouvoir, tout ce qu'envient les hommes, pour choisir la dépendance et la pauvreté? Mais tu ne vois, tu ne sens donc rien? Tu es fou, te dis-je.

— Vous vous trompez, dit Jean tristement; je suis plus ambitieux que vous, mais nous ne pouvons nous comprendre.

Et il sortit, laissant Brafort partagé entre la colère et un étonnement si profond, qu'il ne pouvait, aux questions de son intelligence en détresse, répondre que par cette phrase vingt fois répétée:

— Il est fou! Ce misérable-là est absolument fou!

Jean ne pouvait, après une telle scène, rester dans la maison de son oncle. Il fit ses préparatifs de départ.

Dans cette maison luxueuse où nul ne songeait à lui procurer le plus grand des luxes, l'indépendance, il était si pauvre qu'il n'avait pas de quoi prendre le train pour Paris. Il se hâta d'écrire à Georges et à Charles de Labroie, et alla mettre sa montre en gage. Mais un soin plus cher le tourmentait. S'il devait laisser à R... l'espoir le plus doux de sa vie, l'être adoré sur lequel se concentraient tous les rêves, toutes les poésies, toutes les ardeurs de son âme, s'il lui fallait partir seul, au moins voulait-il emporter une promesse, laisser un serment avec son adieu. Sans le froissement douloureux qu'il éprouvait de sa rupture avec son oncle, Jean, à cette heure où se dénouaient les liens qui l'attachaient à la classe riche, et en se voyant au seuil de cette vie humble

et pauvre à laquelle il aspirait, comme un exilé au retour de sa patrie, n'eût ressenti qu'enthousiasme et enivrement. Cette nature, bien d'autres que Brafort la trouveront folle et chimérique. Il en est de telles, cependant, rares, mais réelles, dont fut le Christ, dit-on, et qui, à notre époque tourmentée, d'une transformation plus radicale, plus profonde, sont plus complètes, parce qu'elles joignent à l'amour des humbles et des petits, la ferme revendication de leur droit.

Cette vie d'ailleurs, que Jean n'eût pas moins acceptée, si elle eût été solitaire et dépourvue de joies personnelles, la pensée de Baptistine l'illuminait pour lui. C'était comme ces lucarnes de pauvres demeures, que le soleil transforme en vitres d'or. Quand il voyait marcher dans sa mansarde future cette figure pure et charmante, il se jugeait cent fois trop riche et trop heureux. Il se sentait aimé. Toutefois, n'osant trop y croire, il frémissait d'espérance dans l'attente de la certitude. Il lui fallait s'expliquer avec elle avant son départ.

A l'atelier, c'était impossible; il fallait donc l'aller voir chez elle, au risque des observations méchantes. Mais c'était la première visite et ce serait un adieu.

Ayant attendu l'heure à laquelle Baptistine devait être rentrée chez elle, Jean se dirigea vers la *courée* où elle habitait.

Ces *courées* sont des sortes de *cités*, contenant chacune quarante à cinquante logements, rangés autour d'une cour humide et souvent infecte. Jean se fit indiquer le numéro de Baptistine et entra. Des odeurs de guenilles et de bouillitures infâmes empestaient l'air, et les escaliers et les corridors étaient d'une malpropreté répugnante. Un de ces poëtes qui ne voient l'idéal que dans les fleurs, les parfums et le poli des surfaces eût pris la fuite; mais Jean passait au milieu de ces choses, comme il l'avait fait ailleurs, au milieu des laideurs moins superficielles, tristement, et son idéal au cœur. Celle qu'il allait chercher dans ce bouge ne lui était ni moins chère ni moins sacrée, car il avait vu luire dans son regard le rayon incorruptible qui élève l'être au-dessus du sort. Il s'arrêta, le cœur tremblant, près de la porte, hésita quelque temps et frappa.

La porte s'ouvrit; le joli visage de Baptistine parut, penché sur l'entre-bâillement, et soudain à peine se croisait le rayon de leurs regards, qu'elle se rejeta en arrière en poussant un léger cri.

— Ah! c'est vous?

Et la porte, qu'une main tremblante ne retenait plus, s'ouvrit toute seule sur ses gonds fléchis, et Baptistine demeura debout au milieu de la chambre, éperdue, tandis qu'il restait, lui, tout hésitant, sur le seuil.

Au milieu de la chambre est assez mal dire. Cette chambre n'était qu'une étroite cellule, dont un des côtés était occupé par un lit de sangle, l'autre par un petit buffet-armoire. La porte en s'ouvrant frôlait ces deux meubles, et il n'y avait passage entre eux que pour une seule personne jusqu'à la fenêtre, dont l'embrasure était occupée par une petite table. Une chaise à la tête du lit, au-dessous d'un miroir; une autre au bout du buffet, sous une image de saint Jean-Baptiste; c'était là tout, et Baptistine avait bien fait de se reculer, car Jean n'aurait pu entrer sans cela.

— Entrez! lui dit-elle de sa voix douce, entrez monsieur Jean. Oh! j'étais si loin de m'attendre à vous voir!

Et quand il eut refermé la porte, et qu'il se trouva engagé dans le passage entre l'armoire et le lit, elle avança un peu la chaise au-dessous de saint Jean-Baptiste, prit place elle-même sur la seconde, et ils se trouvèrent ainsi en face l'un de l'autre, tout proches, dans le plus étroit des tête-à-tête. Cette considération toutefois n'était plus rien dans le trouble de Baptistine, il ne s'y mêlait aucune inquiétude; c'était le bonheur, un bonheur plein de ravissement, de timidité, mais ingénu, et que révélaient un regard brillant, un souffle précipité, des lèvres entr'ouvertes par un doux sourire.

Jean regardait cette logette si insuffisante, cette pauvreté propre et soignée, et se sentait profondément attendri. Jamais Baptistine ne lui avait paru si touchante. Ah! combien il l'adorait mieux ainsi, dans cette petite robe d'indienne, sous ce bonnet coquet à force d'être simple, avec cette figure si belle, dont la jeune pâleur témoignait déjà d'un passé d'épreuves courageusement supportées! Oui, mieux cent fois que s'il l'eût vue sous des vêtements de soie, dans cette arrogance de beauté, d'épanouissement, de bonheur de ces enfants gâtées, qui oublient si gracieusement le martyre de leurs humbles sœurs. Il gardait le silence, mais ses yeux parlaient; ceux de Baptistine se baissèrent, et ils rougirent tous les deux.

Il fallait parler cependant, car Jean ne s'était muni d'aucun prétexte; il est vrai que pour l'accueillir, Baptistine n'en avait point demandé. Mais il le voulait bien, parler, il lui fallait cette explication immédiate; seulement la voix mourait dans sa gorge, au moment de prononcer les paroles qui allaient dévoiler son cœur. Il n'était pas seul à ressentir cette pudeur qui accompagne tout sentiment vrai... En face de lui, la pauvre enfant, elle aussi, frémissait du même émoi chaste et doux, et, oubliant tout le reste, se sentait vierge dans l'attente du premier aveu d'un premier amour.

— Je vais partir, dit-il avec effort, demain...

— Partir! ô mon Dieu! s'écria-t-elle... Mais vous reviendrez... n'est-ce pas?...

Elle attacha sur lui ses deux grands yeux, pleins d'une expression anxieuse, et tendit instinctivement les mains comme pour le retenir. A ce mouvement, l'élan du jeune homme emporta sa timidité. Il saisit les deux mains de Baptistine, et se penchant ardemment vers elle:

— Oh! oui, je reviendrai; je reviendrai vous chercher, si vous m'aimez et si vous voulez être ma femme.

Elle jeta un cri sur ce mot, et devint tremblante et toute pâle; ses mains échappèrent à celles de Jean et se joignirent, ses regards un moment semblèrent égarés.

— Votre femme! dit-elle, moi! votre femme!

— Ah! s'écria-t-il, vous ne m'aimez pas?

Elle ne lui jeta qu'un regard, mais si éloquent, si beau, qu'il n'eût pas besoin d'autre réponse.

— Eh bien! dit-il, si vous m'aimiez...

— Ah! soupira la pauvre fille, j'avais pensé quelquefois que vous m'aimiez, et j'en étais... trop heureuse; mais, moi, devenir votre femme? oh! jamais?

— Vous ne croyez donc pas sérieusement à mon amour? Baptistine.

— Oh! si; mais... je ne pensais pas... j'étais heureuse, voilà tout. Je me disais: Je sais bien que c'est un rêve et que cela passera; mais j'avais peur de me réveiller. Oh! Jean, vous si bon! car aucun ne vous ressemble sur terre! vous voulez bien m'aimer, vous!...

Il répondit par ces adorations passionnées où l'amour et le sentiment religieux se confondent. Elle écoutait avec une étrange expression de ravissement, de surprise et d'épouvante. Puis elle mit la main sur la bouche de Jean:

— De grâce, ne me parlez pas ainsi à moi! à moi si... pauvre et... si malheureuse! C'est moi qui voudrais me mettre à genoux devant vous et vous adorer! Ah!... s'il m'était permis seulement de vous voir sans cesse et de vous servir!... Je n'ai pas rêvé d'autre bonheur.

— Et moi, s'écria-t-il, je vous en supplie, pas de ces humilités, Baptistine! Sachez bien que votre pauvreté, vos vertus, vos souffrances, vous rendent mille fois plus chère et plus précieuse à mes yeux.

Elle frémit, baissa la tête, et puis elle passa les mains sur son front, devenu plus pâle encore.

— Oh! oui, murmura-t-elle, il fallait se réveiller!

Et elle regarda Jean avec résolution, comme si elle allait parler; mais, en rencontrant son regard chargé d'amour, le courage lui manqua.

— Vous partez demain, dit-elle d'une voix faible, demain!

Et, sans presque plus rien dire, lui abandonnant ses mains qu'il couvrait de baisers, elle le regarda, l'écouta aussi longtemps qu'il voulut rester près d'elle. De temps en temps seulement, elle laissait tomber une parole d'amour, profonde, qui le ravissait. Ils restèrent ainsi longtemps, sans le savoir, jusqu'au moment où un bruit violent se fit entendre à côté. C'était le voisin qui rentrait, et, pris de vin, se heurtait aux meubles. En même temps l'heure sonna à l'horloge voisine, onze heures. Jean aussitôt se leva et s'excusa d'un ton respectueux en prononçant douloureusement le mot d'adieu; son regard, attaché sur Baptistine, implorait un adieu plus tendre.

— Oui, dit-elle, répondant à cette muette prière, oh! oui!

Et, jetant elle-même ses bras autour du cou de Jean, elle baisa son front, ses cheveux, et l'inonda de ses larmes. Fou de bonheur et d'espoir, il répétait:

— Au revoir! à bientôt! ô chère aimée! à toujours!

Il partit enfin, et la pauvre fille, quand il eut refermé la porte et qu'elle n'entendit plus le bruit de ses pas, tomba sur son lit, folle de douleur.

Jean quitta R..., le lendemain, sans avoir revu Baptistine. Il écrivit à son oncle pour prendre congé de lui une lettre affectueuse et triste. Sa tante, à laquelle il présenta ses adieux, crut devoir lui marquer son mécontentement par beaucoup de sécheresse et n'essaya pas de le retenir. Il avait écrit à Maximilie.

Tout meurtri encore des insultes et des froids adieux de cette famille, qui était la sienne selon le sang, Jean, au sortir du wagon, se trouva dans les bras d'un vrai parent, Charles de Labroie, Georges était alors absent de Paris. Après d'ardentes causeries sur les événements, — on était à la fin de mars, — le jeune homme dès le lendemain se mit à chercher du travail. Il avait le cœur plein d'enthousiasme, et les tristes prévisions de son ami n'avaient pu éteindre cet ardent foyer d'espoir qu'alimentaient en lui l'amour et la jeunesse. Il souriait aux blouses républicaines, il saluait avec ivresse la devise d'un ordre nouveau, et toute fenêtre de mansarde ornée de liserons et de pots de fleurs agitait son cœur de l'impatience de réaliser son doux rêve.

Le soir, en rentrant chez son ami, Jean reçut une lettre de cette écriture qu'il avait lui-même formée et connaissait bien. Plein de bonheur, il courut se renfermer pour la lire et l'ouvrit avidement.

« O Jean! vous aimez la pauvreté, vous ne la connaissez » pas. Quand vous saurez ce que c'est que la pauvreté » d'une fille du peuple, vous la plaindrez encore, mais » vous ne l'aimerez plus.

» J'ai bien des pardons à vous demander de vous avoir » laissé me parler hier soir comme vous l'avez fait. Cela » me causait un si grand bonheur mêlé d'une grande » tristesse, mais encore plus de bonheur. Il faut me » le pardonner. Dans toute ma vie, je n'ai eu que cette » heure, et c'est fini. Le cœur m'a manqué pour vous » dire... que vous ne deviez pas m'aimer.

» Hélas! qu'ai-je fait à Dieu pour avoir été déjà si misé- » rable? Etre dépouillée de tout en ce monde, même du » droit d'aimer! Ah! pourtant je vous aimerai, Jean; on » ne peut m'ôter cela, je vous aimerai toute ma vie, » si vous le permettez encore. Mon Dieu! je sens que je » vous fais mal, et vous ne comprenez pas encore... car » vous êtes ainsi, vous, si pur; vous allez dans la vie » comme dans les chemins, la tête haute, sans voir la » boue sous vos pieds. Vous êtes si bon que vous vous » dites: Voilà des malheureux, ce sont mes frères, je les » aime. Voilà une pauvre fille que je veux aimer comme » une autre; pauvreté n'est pas vice. Mais c'est là que » vous vous trompez bien, Jean; la pauvreté, c'est plus » sérieux que cela, voyez-vous, plus cent fois qu'on » ne veut le dire; c'est bien le vice, en effet, oui, la » honte, la mort de tout! Non, vous ne pouvez com- » prendre, vous, ce que c'est que de n'avoir aucune » éducation, d'être abandonnée à la tyrannie d'êtres » brutaux et odieux, de voir autour de soi la débauche » une habitude... A douze ans!... Oh! je sens votre » mépris sur moi! Par pitié!... Sans doute j'aurais dû » mourir, mais j'étais si petite et si faible que j'ai voulu » vivre... je ne sais par pourquoi.

» Depuis que je vous connais, j'ai beaucoup changé. » Auparavant, je ne sais trop ce que j'étais. Quelquefois » je pleurais amèrement, d'autrefois je riais comme les » autres. Oui, nous rions, étant ce que nous sommes; il » faut que ce soit une chose bien forte que la jeunesse? » Mais ce soir, quand je m'arrêtai derrière la grille, près » des clématites, pour en respirer le parfum, et que » je vous entendis demander la justice pour l'ouvrière... » je ne puis vous dire ce que j'éprouvai... Je n'avais pas » cru jusque-là que notre enfer pût changer, et j'avais » la résignation du bœuf qui regarde l'aiguillon et la » charrue de son air triste et stupide. En ce moment-là, » j'eus comme la vision d'un autre monde, et mon » cœur s'élança, comme s'il voulait sortir de moi-même.

» Et ensuite je vous vis, je vous parlai. Vous me pa- » raissiez un être d'une autre nature. Vous et les choses » que vous disiez, dès que j'étais seule, j'en rêvais. » Mais ce n'était qu'un rêve, ma vie du dehors était » la même; j'étais comme une prisonnière dont l'esprit » voyage.

» Nous ne changeons pas d'un coup; et depuis si » longtemps, depuis toujours, hélas; je vivais cour- » bée...

» Ah! je sens bien aujourd'hui que j'aurais dû me » laisser chasser par votre oncle, mourir de faim, s'ils » m'y avaient condamnée... Oh! si j'avais su mourir!... » Aujourd'hui je ne vous causerais pas cette douleur... » Moi! vous faire souffrir!

» Eh bien! malgré cela... c'est mal, oui, car c'est » égoïste; mais je ne dois pas, je ne veux pas me faire » meilleure devant vous, non, je ne voudrais pas être » morte sans que vous m'ayiez aimée.

» Ah! pardonnez-moi, Jean! pardonnez-moi de ne » vous avoir pas dit tout de suite... d'avoir goûté le » bonheur de votre amour pendant cette soirée; ne » m'en veuillez pas, et ne me retirez pas cela, qui est » tout pour moi. Ne soyez pas offensé non plus si je » continue, moi, de vous aimer; et surtout soyez bien » sûr que mon amour pour vous ne ressemble pas... » Oh! moi! je voudrais vous voir, vous entendre, vous » servir, vous adorer sans cesse. Rien de ce que d'au- » tres... Oh! Jean, ce que je vous donne est bien à vous » seul. Hélas! comprenez-vous bien que je n'ai jamais » aimé, que ma vie est resté vierge, que mon cœur est » demeuré mien!

» Nous ne pouvons plus nous revoir, nous ne nous » reverrons plus! Ah! devant vous, je mourrais de » honte; mais je vous aimerai toute ma vie, et je vous » demande cette grâce, Jean, de me le permettre encore, » si vous n'avez pas trop horreur de moi.

» BAPTISTINE »

Dans cette lettre, Jean tout d'abord ne vit, ne sentit qu'une chose, la révélation qu'elle lui apportait. Comme un choc est d'autant plus rude qu'il vient de plus haut, lui, ce pauvre rêveur, ce croyant à outrance, qui ne marchait au travers de la vie réelle qu'enveloppé de ses rêves comme d'un nuage, qui, sur les traits purs de cette enfant et dans son beau regard, n'avait lu que l'idéal, lui qui ne soupçonnait rien, qui ne supposait pas, qui prenait les choses pour conformes à leur apparence, lui qui, par sa force propre de création, du beau faisait le sublime, il fut écrasé de ce coup. Tout autre eût pu apprécier la lettre de Baptistine, plaindre cette pauvre enfant, l'aimer encore; tout autre que lui

pouvait être indulgent, équitable, attendri. Lui ne pouvait être que désespéré; car, en dépit de tant d'excuses, de tant de souffrances et d'une si touchante douleur, son idole n'en était pas moins brisée, son amour flétri. Il avait rêvé, pressenti des sublimités inconnues; ses élans n'avaient pas de bornes, et tout à coup l'étoile qu'il avait choisie pour l'adorer, se détachant des cieux, tombait dans la boue. Son idéal n'existait plus. Jean se sentait mourir, car ce n'était point chez lui une exigence de convention, mais un besoin de son être. Cette pureté de la femme aimée qu'il n'eût pas même songé à demander, tant il y croyait, il n'y tenait, lui, ni par vanité, ni par préjugé, ni par sottise; ce n'était point l'amour factice, hypocrite d'une vertu dont on se joue : c'était sa nature même, qui réclamait l'air des cîmes, où il était né, dont il n'était jamais descendu.

Après un long étourdissement, il se leva, sortit, erra, s'assit dans la campagne, et pleura sans pouvoir être soulagé. Il ne se retrouvait plus lui-même; ainsi diminué de son amour, lui qui autrefois se sentait des ailes, à peine pouvait-il soulever ses membres collés à la terre. La vie lui semblait ténébreuse et découronnée.

Cet excès de souffrance dura plusieurs jours, excluant presque la réflexion, lui rendant par conséquent toute décision impossible, lui en laissant à peine sentir le besoin. Ce pauvre et pur enfant se voyait plongé dans des fanges où il se débattait avec horreur, vainement, car son cœur y était pris. Pour la première fois, il se voyait face à face avec les pourritures sociales, dont il avait jusque-là détourné sa vue, et leur contact le rendait malade à mourir, sa douleur était de toutes, celle qui appartient le moins à l'égoïsme : il souffrait son mal dans le mal de l'humanité.

Lorsqu'il put s'entretenir avec son ami, celui-ci le ramena plus près du réel et le lui fit mieux comprendre : c'était une nature héroïque, simple aussi, Charles de Labroie, mais il vivait depuis cinquante ans. La vie sociale peut fortifier les faibles, elle diminue sûrement les forts. Dans cette communion inégale, ceux-ci perdent ce que gagnent les autres. L'indulgence est une vertu, mais pour excuser, il faut connaître et comprendre; l'ignorance du mal est plus haute. Charles de Labroie avait sondé cet égout social où la dépravation vient d'en haut s'accoupler avec la misère, la souille, la féconde et la multiplie. Il en dévoila les horreurs aux yeux de Jean épouvanté, lui montra l'enfance, nourrie de ces miasmes, habituée à ces spectacles, et forcée de choisir, si faible et si indécise encore, entre la honte et la mort. Il justifia enfin Baptistine, mais à quel prix! D'ailleurs il se borna à éclairer les faits; il s'efforça d'adoucir la douleur de Jean par sa tendresse et ne lui conseilla rien. Mais, en toute question, la préoccupation dominante de Jean était le devoir. Il le chercha. Devait-il abandonner cette enfant pour son malheur? Elle l'aimait; lui-même ne l'aimait-il pas encore? Ah! ce n'était plus le même amour, si haut, si fier, et si pur! Mais il se sentait ému d'une ardente pitié, d'une tendresse profonde. Le lien entre elle et lui n'était pas rompu, il entraînait Jean après elle; seulement ils changeaient de sphère, hélas!

Brisé de sa chute, il éprouvait le besoin de se relever par quelque effort; le sublime lui échappant, il prit l'héroïsme. Eh bien! il vivrait sur la terre, il serait grand encore à force d'amour.

Cette résolution, une fois accueillie, le pénétra de plus en plus : il sentit comme un amour nouveau se refaire en lui, moins élevé, plus triste, mais peut-être plus tendre encore. Il se rattacha par le dévouement à ce monde que tout à l'heure il eût voulu fuir avec dégoût. Huit jours, plus remplis que certaines vies, s'étaient écoulés dans ces angoisses. Pendant ce temps, pas un mot n'était allé adoucir la douleur de cette malheureuse enfant, qui devait compter au moins sur un peu d'estime et de gratitude; huit jours de froid silence avaient achevé d'écraser ce cœur meurtri, l'avaient empoisonné d'amertume.

L'activité de Jean se réveilla sous cette pensée. Il résuma dans une heure toutes ses répugnances et tous ses élans, les fit se mesurer dans une dernière bataille et, la victoire acquise au sentiment le plus généreux, il partit immédiatement pour R...

L'aube s'éveillait à peine quand il arriva. Les ateliers n'étaient pas ouverts encore, mais l'heure était proche. Il se hâta pour trouver Baptistine, et, n'osant monter à sa chambre, il alla se poster sur la route de l'atelier, dans un sentier par lequel elle passait le plus souvent et qui longeait les jardins entre deux haies. De là il dominait l'autre route. Plusieurs passèrent : elle ne venait point. Elle était malade peut-être. Les oiseaux chantaient dans le jardinet, la haie toute verte bourgeonnait déjà; les hautes cheminées des usines qui se détachaient inertes sur le ciel, tout à coup s'animèrent et vomirent la fumée noire. Baptistine était malade sûrement, puisqu'elle ne venait pas. Le cœur plein de trouble, il se décidait à se rendre chez elle, quand le son d'une marche discrète le fit tressaillir. C'était elle; elle marchait la tête baissée, lentement, comme une personne profondément lasse. A cinq ou six pas de Jean, elle leva les yeux, fit un cri étouffé, chancela et tomba sur ses genoux.

Des mots peuvent-ils rendre le mélange d'adoration, de douleur, de ravissement, qu'exprima ce doux visage, quand elle releva la tête vers Jean? Il en fut saisi. Des larmes vinrent à ses yeux, et Baptistine sentit trembler autour de sa taille le bras qui la soutenait.

— Oh! merci, lui dit-elle, d'être venu, que je puisse vous voir encore une fois.

— Je suis venu, dit-il, pour vous arracher à cette vie et vous la faire oublier. Suivez-moi aujourd'hui même, Baptistine; j'ai besoin de vous protéger, en attendant notre union.

La jeune fille joignit les mains. Un flot de cette lumière qui vient de l'être même fit resplendir ses traits et remplit son regard d'extase; elle murmura :

— O Jean! est-ce possible?

Mais, tout à coup, son expression changea, une pâleur mortelle s'étendit sur son visage, et elle dit sourdement :

— Non! non! ce n'est pas possible!

— Si, dit-il.

Et à ce moment, voyant la maison voisine s'ouvrir, il entraîna Baptistine au bout du sentier. De l'autre côté du chemin, se trouvait un bois de frênes. Jaloux d'échapper à ces regards curieux qui froissent et troublent les émotions sincères, Jean soutenant la jeune fille, entra dans ce bois, et ne s'arrêta que lorsque les feuillages naissants et les troncs entre-croisés, lui eussent caché le chemin. Alors il regarda sa compagne, et, la voyant toujours pâle et toujours tremblante, il la pressa doucement contre son cœur.

— Ecoute, lui dit-il, je ne puis te le cacher, j'ai horriblement souffert; mais j'ai triomphé de cet égoïsme. J'ai senti, et je sens surtout en ce moment, que ma liberté n'a le droit de rien reprocher à ton esclavage, que c'est bien plutôt à ma fortune à courber le front devant la tienne. La raison humaine est insensée, elle prend les choses à rebours. Ce sont les dépouillés qu'elle punit, c'est aux créanciers qu'elle demande des comptes; ceux dont elle devrait implorer le pardon sont ceux qu'elle juge et condamne. Je ne suis pas de ces fous. Plus favorisé que toi, moi qui ai gardé sans outrage ma liberté, ma fierté, biens les plus chers, j'irais t'accuser de ce qu'on te les a ravis. Non! va! je te plains, je t'aime, et mon bonheur se sent coupable vis-à-vis de ton malheur. Pauvre enfant! dès ta naissance, jetée dans les fanges de ce monde, et si rudement meurtrie, tu t'es relevée cependant, et tu aspires et tu montes... Moi, né de deux héros, instruit par un noble ami, j'éprouve déjà la fatigue et me sens presque descendre. C'est toi qui dans ton essor m'aideras. Tu es pure d'essence, et moi de hasard. Tu vaux mieux que moi, Bap-

tistine. Relève tes yeux, et regarde-moi comme tout à l'heure, pleine de confiance et de joie. Que tu es belle! oh! ne sois pas triste ainsi!

Elle appuya sa tête sur l'épaule de Jean, qui la pressait contre lui. Son petit bonnet se détacha, ses cheveux ruisselèrent. Il les prit dans sa main et y appliqua ses lèvres. Bientôt Jean les sentit humides; elle pleurait.

— Pourquoi, pourquoi pleures-tu? lui dit-il. Et, malgré lui pourtant, un frémissement le parcourut; l'affreuse pensée leur était commune. Combien de fois viendrait-elle ainsi glacer leurs baisers?

— Oh! parle-moi, dit-il, parle-moi; tes larmes silencieuses me font mal.

— Tu veux encore de moi pour ta femme? dit Baptistine. Il me semble que je rêve. Tu n'as donc rien des autres hommes, toi, Jean? Oh! je voudrais t'adorer! Je ne connais pas Dieu, mais il ne peut être plus grand, ni si bon que toi. Il punit, lui; tu pardonnes! Mais, hélas! il y a des choses que tu ne peux pardonner!

— Tout, dit-il; mais je t'en supplie, laissons d'odieux souvenirs. Notre vie commence; nous sommes nés d'hier, ensemble, dans notre amour, et nous y vivrons désormais, confiants, purs, heureux. Notre amour à nous, le seul, est celui qui purifie et qui crée, celui qui du bonheur fait naître le devoir! Au fond de ses pures tendresses, lui seul trouve la vie; il naît du rayonnement de deux âmes et s'accomplit dans un berceau. C'est lui, le ministre des saintes destinées, le créateur, le Dieu. Les mauvais rêves de la nuit, qu'en sait-il? que lui importe, à lui, le jour?

Baptistine se redressa et regarda son amant en l'écartant d'elle; il y avait de l'égarement dans ses yeux; sous ses cheveux épars, elle semblait plus pâle.

— Oui, dit-elle, oui, cela devrait être ainsi. Ce serait juste. C'est ainsi que tu aurais fait la vie, toi; mais non pas, Dieu! Oh! lui, ça ne lui fait rien : le rayon, la boue, l'ignoble comme le beau, la haine comme l'amour, tout cela crée... mêlant ce qui se trouve... Aux brigands comme aux purs, mêmes droits. C'est une honte!... c'est pis, c'est infâme!... Le bourreau ne ferait pas tant. Ces choses-là sont épouvantables. Oh! Jean, je voudrais aller t'aimer dans une autre monde; celui-ci me fait horreur.

Jean l'écoutait avec stupeur; il ne l'avait jamais vue ainsi, la malédiction aux lèvres et la fureur dans les yeux, elle si douce.

— Calme-toi! lui dit-il en la rapprochant de lui; ne pense plus au passé, l'avenir est à nous!

— Quel avenir? demanda Baptistine. Horrible avenir, jamais! Te rendre malheureux, moi, élever sous tes yeux ma honte et la voir grandir! Tu as beau être un ange, tu le hairais comme je le hais, car c'est l'outrage qui s'est fait vivant pour me ronger les entrailles, pour me voler tout bonheur, toute espérance. Oh! oui, je le hais; Quand je t'écoute et me laisse enlever au ciel par toi, il est là qui s'agite et me rappelle à mon infamie. Quand tu me rapproches de ton sein, toi, la vie de mon âme, il s'élance pour te repousser, lui, l'étranger, le voleur, le fruit maudit de ce monstre, le fils de ton oncle, Jean!... Qu'en dis-tu? Est-ce là le bonheur que tu attends? Ah! tu rêvais un berceau? Oui, il y en a un, et c'est un serpent qui vient s'y coucher. Ah! la belle union! le bel amour, n'est-ce pas?... Ah! voilà que tu recules. A la bonne heure!... Tu es homme enfin! Va, laisse-moi, pars! C'était impossible! Merci de ta pitié! Tu ne peux me donner plus.

Jean sous l'horrible révélation, s'était en effet reculé, il se sentait vaincu. Obligé de lutter contre d'importunes images, ébranlé déjà dans son amour, ce coup fut mortel. Ce n'était donc plus seulement le passé qui lui était enlevé, mais l'avenir, tout enfin! Un coup d'œil qu'il jeta sur Baptistine lui rendit visible le secret qu'elle venait de révéler, et sous ce même coup d'œil, à ses yeux, l'amante disparut. Une innocente compassion, — il y en avait déjà trop dans cet amour, — mêlée de colère et de la douleur de cette nouvelle chute, remplit l'âme de Jean, mais ce fut tout. Ne trouvant plus d'élan, il resta muet; le regard qu'ils échangèrent fut sinistre. Un froid leur glaça le cœur.

Ce fut Baptistine qui la première eut le courage de conclure, tandis que Jean, sans voix et sans force, gisait écrasé sous les ruines de son amour; elle, calme à force d'exaltation, l'œil tout enfoncé, brillant d'un feu sombre, dominait la situation et semblait douée pour l'apprécier d'un sens nouveau supérieur.

— Va, dit-elle, je ne t'en veux pas. Tu as fait tout ce que la force humaine peut faire. Je t'aime trop pour ne pas rompre moi-même notre lien, car je me mépriserais de t'imposer ma misère. Va, nous ne pouvons plus que nous faire souffrir.

— Hélas, répondit-il, tu me vois accablé. Je ne me sens plus moi-même, et ne me retrouve plus. Je sens seulement que plus tu es malheureuse, moins je puis t'abandonner.

— Ne comprends-tu pas, répliqua-t-elle, avec une une expression terrible, que ta pitié ne peut me soulager? Non, Jean, ajouta-t-elle avec plus de douceur: nous ne pouvons plus... Pour toi, pour moi, va, pars tout de suite; nous nous reverrons plus tard.

— Crois du moins que jamais le besoin de te revoir et de te savoir moins malheureuse ne s'éteindra en moi; promets-moi de m'appeler quand tu auras besoin de mon dévouement... Me le promets-tu?... Puisque tu le veux, je pars; mais reviendrai.

— Oui, dit-elle amèrement, oui, sans doute. Adieu! Jean!

— Au revoir, dit-il et il lui baisa la main; puis revenant.

— Baptistine, est-ce bien vrai que tu désires que je parte? et ne puis-je t'être utile, moi, ton seul ami?

— Non, répondit-elle.

— Et tu ne médites aucun acte de désespoir, dis? Tu me le jures?

Elle secoua la tête.

— Eh bien donc, au revoir!

Et il partit, se guidant à peine, la vue trouble, le cœur vide, la tête étourdie, et, comme il l'avait dit, ne se reconnaissait plus. La foi, l'enthousiasme, qui étaient sa nature même, semblaient éteints en lui; le jour lui semblait faux, la vie morte. Il ne s'indignait pas, il ne pleurait pas; il n'avait jamais tant souffert.

Mais elle, elle qui avait pressé le départ de Jean, quand elle se vit seule... toute force aussitôt lui manqua : elle fléchit, se laissa tomber sur le sol humide, et, se sentant maintenant abandonnée de la terre entière, l'amertume la remplit, l'inonda, la couvrit de ses flots comme un océan. Alors elle oublia qu'elle-même avait compris, déclaré que leur union n'était pas possible, qu'elle-même avait eu pitié de Jean et qu'elle l'adorait; et elle l'accusa. Il n'était donc pas plus juste et plus fort qu'un autre, lui qui d'un hasard, — comme les autres, — faisait un crime? Ce fait de la conception n'existait pas, il l'aimait encore et ce malheur de plus, il la rejetait; il ne l'aimait plus déjà, lui qui tout à l'heure... Oh! n avoir plus que sa pitié! Avoir pu être aimée de lui et ne l'être plus! Avoir touché la porte de ce paradis et s'en voir à jamais chassée!... Et dans son âme se déchaîna cet orage de la douleur humaine qui, non content d'ébranler de ses secousses toutes choses de ce monde, va chercher ses témoins et porter ses cris dans l'immensité de l'inconnu.

Des heures s'écoulèrent; brisée, elle avait fini par s'affaisser dans une morne immobilité, quant un soubresaut de l'enfant lui fit jeter un cri de rage. Se relevant brusquement, elle quitta le bois et courut dans la campagne, éplorée, échevelée, folle. Tout à coup d'âpres douleurs la saisirent. Elle s'arrêta, se tordit les mains, se roula par terre et jeta des cris. A

ces déchirantes douleurs, se joignit une fièvre ardente; la soif la dévorait.

Baptistine n'avait rien mangé depuis le matin; l'épuisement et la douleur s'unissaient pour lui causer une sorte d'ivresse. Elle se trouvait alors sur un versant de prairies, au bas duquel brillait entre les arbres la nappe argentée d'un étang. Un ardent soleil dardait ses rayons d'en haut, s'inclinant déjà vers l'occident. La douleur dévore jusqu'au temps lui-même. Cet étang fascina les yeux de la malheureuse que brûlaient et la fièvre et la soif, et elle y tendit ses pas. Mais, terrassée de souffrance à certains moments, ce ne fut que de halte en halte qu'elle s'y traîna.

Comme elle arrivait au bord, avant d'avoir pu descendre la berge, de nouveau elle se sentit terrassée; des cris plus aigus lui échappèrent, auxquels bientôt après se joignirent des cris plus faibles. L'être, hélas! maudit, qu'elle portait dans son sein venait de s'en échapper.

Baptistine était retombée sans mouvement sur la terre, et on l'eût dit morte. Aux plaintes de l'enfant cependant, elle ouvrit des yeux hagards, souleva la tête, vit ou sentit la petite créature, et machinalement l'enveloppa de ses vêtements et de ses bras. Puis, de nouveau, elle se laissa aller de son long sur l'herbe et ne bougea plus.

Cette journée d'angoisses allait finir. Les eaux calmes de l'étang réfléchissaient les feux roses du soleil couchant. Le martinet passait entre les roseaux d'un vol rapide; une brise embaumée de violettes agitait doucement l'air; les nénuphars se fermaient; les oiseaux amoureux se poursuivaient en criant dans les rameaux; de toutes parts, à cette heure de transition entre le jour et la nuit, c'était l'agitation de la vie diurne se préparant au repos. Peu à peu tout s'éteignit: les feux, les cris, les bruits, les souffles, et tout reposa sous le ciel étoilé, dans un silence plein toutefois de battements sourds et d'insaisissables haleines, dans une ombre douce, éclairée par la limpide surface de l'étang. On n'entendit plus, de temps à autre, que le cri du chathuant, quelque vagissement plaintif de l'enfant ou le passage d'une belette dans les broussailles. Toujours étendue sans mouvement, Baptistine dormait du sommeil stupéfiant que la nature impose après une excessive dépense de forces. Au petit jour seulement, elle ouvrit les yeux, porta la main à sa tête et gémit douloureusement. Elle avait le corps tout roidi de froid, la tête lourde à ne la pouvoir soulever et comme brisée; son visage était violacé, ses yeux brillants de fièvre. Pendant quelque temps, elle s'agita en de vains efforts, puis elle se dressa sur un bras, et, défigurée, à la fois livide et rouge, déchirée, sanglante, elle jeta autour d'elle des yeux hagards.

En se voyant dans ce lieu désert, la malheureuse sembla surprise d'abord, puis épouvantée, et murmura des paroles confuses. A ce moment, la plainte de l'enfant s'éleva; elle tressaillit, et porta sur lui des yeux étonnés, fixes, qui bientôt devinrent égarés.

Tout à coup, elle poussa un cri d'horreur, se dressa tout à fait sur son séant, et donna les signes d'une agitation extrême:

— Lui! lui! c'est lui encore! Toujours là! tout petit maintenant. Ah! le bourreau! croit-il... croit-il que je vais l'aimer?... Ainsi? Non, non! ses lèvres odieuses ne toucheront plus mon sein; non, non!... Ah!... c'est toi... partout... Mais tu es donc le démon? Attends, attends! Non, tu ne me toucheras plus!

Elle saisit l'enfant, le brandit, et le lança comme une pierre dans l'étang. Puis elle demeura stupide, les yeux attachés sur cette eau qui venait de se refermer, et sur les cercles qui allaient s'élargissant. Soudain, tressaillant et passant la main sur son front:

— Dieu! ô mon Dieu! qu'ai-je fait? qu'est-ce cela? N'était-ce pas un enfant? N'a-t-il pas crié?...

Elle voulut se lever, mais elle retomba et prit sa tête à deux mains.

— Ah! cette montagne... pèse tant. Sans cela, j'aurais des ailes et j'irais retrouver Jean. Mais l'enfant ne sait pas nager. Oh! ma pauvre tête! Si c'était lui pourtant, le monstre! Je puis bien le tuer; il m'a fait assez de mal. Mais voilà, ce n'est peut-être pas lui...

Elle essaya encore de se lever et y parvint en s'accrochant à des branches. Le son d'une voix humaine la fit tressaillir:

— Eh! la demoiselle, qu'est-ce que vous faites-là, dites donc?

C'était un paysan, la bêche sur l'épaule, qui suivait le sentier le long de l'étang.

— On dirait ben que vous avez fait un mauvais coup, dà, ajouta-t-il d'un ton soupçonneux en voyant l'état de Baptistine.

Et après avoir cherché des yeux:

— Où est votre enfant? demanda-t-il.

— Moi, oh! je n'en ai pas, répondit-elle toujours en délire, c'est celui de cet homme apparemment.

Et, tendant la main dans la direction de l'étang, elle dit:

— Il est là!

— Saperdienne! vous avez fait là un beau coup, misérable fille; vous voulez donc aller sur l'échafaud?

— L'échafaud! non, c'est horrible! Et puis Jean serait trop malheureux; je vais plutôt aller le chercher.

Et elle se précipitait dans l'étang, quand il la retint à bras-le-corps en appelant au secours. D'autres journaliers qui venaient derrière lui, se rendant à la ferme prochaine, accoururent. On porta Baptistine à la ferme et on repêcha le corps de l'enfant.

L'instruction commença et l'autopsie de l'enfant eut lieu; il était né à sept mois, mais viable, et avait péri noyé. Le crime était évident.

Cet événement causa dans R... un grand trouble. Une naissance illégitime, cela n'avait rien de nouveau; mais un infanticide flagrant!... Eût-on cru cela de Baptistine, si intelligente et si douce? elle s'était fait aimer. A l'hospice où elle fut transportée et où, pendant quinze jours, elle fut en danger de mort, elle reçut de nombreuses visites que la curiosité n'attira pas seule.

Brafort ne fut pas le moins ému, non tant pour l'enfant qui pouvait être le sien; mais qui le savait? le doute est un oreiller commode, et les auteurs de telles paternités ne manquent jamais, en pareil cas, de s'y reposer; — non tant pour l'enfant, car il y en a toujours trop de ceux-là, mais surtout par la crainte que son nom fut prononcé en pareille affaire: au moment surtout où il sollicitait le mandat de représentant, cela eût été fâcheux. Et en outre il se sentait révolté d'avoir eu des bontés pour une créature capable d'un pareil crime. Ah! tenez, cette race ouvrière le dégoûtait véritablement de plus en plus, et il se sentait plus raffermi que jamais par de tels exemples, dans l'idée qu'il fallait à la société une tutelle ferme et sévère, celle naturellement des gens qui s'étaient élevés, par leur propre mérite, au-dessus de la populace. Il fit même à ce propos de sages réflexions sur le danger de commettre sa dignité avec des femmes de cet ordre, et forma des résolutions tout à l'avantage du lien conjugal. Comme il est heureux que la famille légitime compte seule dans la vie d'un homme! Autrement il se verrait d'honnêtes gens tristement apparentés; filles publiques, repris de justice, infanticides... Ouf! Brafort en frémissait. Et vraiment sa délicatesse eut beaucoup à souffrir de tout cela.

Mais, d'autre part, le soin des affaires publiques et celui de son élection l'absorbèrent. Il avait repris vis-à-vis du gouvernement provisoire toute la sécurité des grenouilles à l'égard du roi Soliveau, et s'était fait à R... un des chefs de la réaction contre le commissaire du gouvernement, ami du ministre de l'intérieur.

Contre ce ministre de l'intérieur, et ses commissaires et ses circulaires, l'animosité de Brafort était sans égale et sans trêve, — comme sans danger ; — car elles ne soulevèrent tant d'indignation et d'attaques, ces circulaires mémorables, que parce qu'elles n'étaient, hélas ! que des intentions, intentions coupables qui visaient à changer l'ordre établi. Heureusement l'assemblée nationale, choisie parmi les notables du pays, allait promptement tout remettre en ordre et restaurer ce gouvernement fait des *capacités* de tout genre, qui allait enfin tout à son aise, et sans être gêné par aucun roi, faire les affaires... de la nation.

Dès son retour de Paris, Brafort avait rédigé et fait imprimer une profession de foi qui maintenant couvrait les murs de la ville de R..., et qu'en sa qualité de maire, il avait fait afficher par tous les gardes champêtres dans toutes les communes rurales. Tout porte à croire que c'est à Brafort que remonte, de ce fait, la création des fonctions politiques des gardes champêtres, qui depuis ont porté si haut la gloire de cet estimable corps. Peut-être un souvenir filial n'y fut-il pas étranger. Voici la profession de foi précitée :

Citoyens, habitants du département du Nord, travailleurs.

« Je ne suis pas, vous le savez, un républicain de la veille ; mais, après les grands événements qui viennent de s'accomplir et où la m in de la Providence est si visiblement empreinte, il est évident pour tous que la République est désormais le seul gouvernement qui puisse faire le bonheur et la prospérité de la nation. Je l'accepte donc sans arrière-pensée. Je suis un républicain du lendemain.

» C'est parce que j'accepte sincèrement la République, citoyens, que je serai l'ennemi de tout ce qui pourrait la souiller et la perdre, et que je combattrai tous ceux qui voudraient la rendre injuste et oppressive. Dans les circonstances graves où nous nous trouvons, le premier devoir de tous les hommes éclairés et indépendants est de se vouer au service du pays. Je sollicite donc vos suffrages, citoyens, et j'ose assurer que si vous m'en jugez digne, je saurai les mériter. Si j'entre à l'Assemblée nationale, ce sera pour y travailler énergiquement à la fondation régulière d'un gouvernement fort, en combinant dans une sage mesure les institutions de l'ordre avec celles de la liberté. Ce sera pour m'opposer, fût-ce au péril de ma vie, à ces passions coupables et à ces doctrines subversives qui sont la négation de l'ordre social. Les bases inébranlables de la société sont la religion, la famille et la propriété, que je ne souffrirai jamais que le monstre de l'anarchie mette en péril. Mon drapeau est celui de tous les honnêtes gens. Je veux la modération dans les idées, la fermeté dans l'action, enfin le respect de tous les droits ; l'ordre, la justice, la liberté et la sécurité pour tous !

» Travailleurs, je suis un des vôtres. Né dans le peuple, fils de mes propres œuvres, élevé à l'aisance par le travail, je m'honore d'avoir autrefois porté les sabots du paysan et la blouse de l'ouvrier. Je suis un enfant du peuple. Tous les travailleurs ont mes sympathies, ils sont de ma famille, et leurs intérêts me sont sacrés.

» Habitants du département, je vis depuis longtemps parmi vous, et déjà vos suffrages m'ont honoré d'un flatteur hommage ; mes fonctions de maire m'ont initié aux secrets de l'administration, et mon état de fabricant m'a fait connaître à fond les besoins du commerce et de l'industrie. Je connais donc tous vos intérêts ; ils sont les miens, et je saurai les soutenir.

» Citoyens, il n'y a plus de partis ! La République est une mère qui appelle à elle tous ses enfants. Tous, tant que nous sommes, nobles, bourgeois, paysans, ouvriers, ats, groupés sous la même bannière, unissons-nous dans un fraternel embrassement ! Sur l'autel de la patrie, que la blouse de l'ouvrier marche sans honte à côté du manteau ducal, et que la lance du défenseur de la patrie fraternise avec l'aune du commerçant et la bêche du cultivateur... Spectacle admirable et touchant, que s'efforceraient en vain de troubler des excitations perverses ? Non, ce n'est pas dans notre belle France, dans cette patrie de l'honneur, que les appétits bas et les passions cupides pourront jamais triompher. Le peuple a déjà montré que son désintéressement égale sa grandeur. C'est qu'il a bien compris que les premières conditions de la prospérité publique sont la paix, l'ordre et le travail, et que les fondements de la République sont les bases essentielles de la société. Serrons-nous donc tous autour de l'étendard de la religion, de la famille et de la propriété, et crions tous ensemble : Vive la République ! »

Ce factum, achevé après une longue élaboration, avait été communiqué par Brafort à monsieur de Lavireu, chez lequel, depuis le mariage de Maximilie, Brafort et sa femme avaient leurs entrées, non sans orgueil. Monsieur de Lavireu, en supprimant de trop longs développements, avaient enlevé quelques expressions peu françaises et une citation latine. S'il y laissa la crainte de voir *ébranlées* les bases *inébranlables* de la de la société, c'est que cette terreur et cette conviction occupaient alors ensemble *tous les bons esprits*. Si la blouse de l'ouvrier marcha, etc., c'est que Brafort inséra après coup cette image, qu'il trouva belle et hardie. Plus d'un électeur fut de cet avis.

Brafort et monsieur de Lavireu faisaient partie de la liste modérée, comme on disait alors ; car tout le monde était républicain, aucun groupe n'eût accepté d'autre titre. Monsieur de Lavireu l'était plus que personne, et son élection était assurée. Tous les pauvres étaient à lui. Sa fortune (il avait de trente à quarante mille francs de revenu), moyennant sept à huit cents francs d'aumônes annuelles, était considérée comme un bienfait public. Au décret qui instituait le suffrage universel, le gentilhomme s'était frotté les mains et s'était empressé d'acclamer la République. Le peuple disait de lui : C'est le premier des hommes de bien. Et qui l'eût attaqué se fût fait honnir.

Sa profession de foi lancée, Brafort s'occupa activement de son élection et s'y absorba si bien, qu'il arriva à ne plus séparer ses intérêts de ceux de la France. Il se multiplia en visites aux électeurs influents, chefs d'ateliers, notaires, curés et vicaires, magistrats, propriétaires et gros paysans. Avec ceux-ci même, il daigna trinquer et promit de faire hausser le prix du bétail et des céréales. Il distribua une infinité de pourboires et quelques cadeaux délicats et bien placés. Il fit à ses ouvriers la remise de toutes leurs amendes et promit une fête le jour de son élection. Il promit aussi des églises, des ponts, des routes, des embranchements de chemins de fer, et se chargea d'obtenir une centaine de bourses, deux ou trois cents places diverses, deux concessions importantes, et trois autorisations de nouvelles maisons religieuses. Quelques poëtes le chargèrent de faire imprimer leurs manuscrits ; plusieurs mamans, de marier leurs filles. Il se chargea d'être le correspondant de quatre-vingt-trois jeunes fils de famille qui allaient achever leurs études à Paris. Il fit venir deux confessionnaux en bois sculpté, et cinq ou six toiles médiocres qu'il paya fort cher et jugea très-belles. Il donna de grands dîners qui n'en furent pas moins excellents, et un bal superbe que vint embellir la jeune baronne de Labroie. Tout cela coûtait gros, et par moments, Brafort effrayé, regrettait presque de s'être engagé en pareille affaire. Mais l'ambition qui l'avait mordu au cœur le resaisissait bientôt, et idée d'être le représentant de son pays, lui, Brafort, l'enivrait et le poussait à de nouveaux sacrifices. Il comblerait

tout cela plus tard, et son traitement d'ailleurs l'y aiderait.

Une autre dépense à laquelle il se livrait, c'était une affabilité générale qui succédait sans transition à sa morgue habituelle. Aussi disait-il à chacun un mot aimable, lourd ou léger, peu importe, la bonne intention y était. Ainsi adressait-il aux mères et aux jeunes filles de galants compliments, caressait-il les enfants, flattait-il les chiens. Aux hommes du peuple, il parlait de *certaines* réformes nécessaires, les interrogeait sur leurs besoins et promettait de s'en occuper, — assez vaguement, il est vrai ; — mais le mystère sied bien aux méditations des hommes supérieurs.

Obligé par son rôle de candidat d'émettre des opinions politiques et de prononcer des sortes de petits discours, Brafort en avait d'abord éprouvé quelque embarras, puis il avait fini par s'acclimater dans cette phraséologie particulière ; si bien qu'au bout d'une quinzaine, il débitait avec facilité des considérations à perte de vue sur l'état des choses, où revenaient incessamment ces formules : prospérité dans la paix, ordre dans la liberté, républicain de la veille et républicain du lendemain ; religion, famille, propriété ; satisfaction de tous les intérêts, heureuse harmonie. Cette heureuse harmonie était pourtant un pêle-mêle de choses tout étonnées de se rencontrer. C'était le mariage, tant célébré depuis, de l'autorité avec la liberté, c'était le respect de la religion et la liberté de penser, l'extension du commerce et l'accroissement des tarifs, l'armée présidant à la paix, la magistrature à la justice, l'administration à l'égalité, et la Providence planant sur tout cela. Au retour des excursions électorales, Brafort se trouvait de plus en plus enchanté de lui-même et disait à sa femme naïvement :

— C'est singulier, jusqu'à présent, je pouvais dire mon mot comme tout autre ; mais enfin je n'étais pas orateur. Eh bien ! tout dépend de l'habitude, l'éloquence comme le reste. Maintenant je puis parler sur les questions politiques aussi longtemps qu'on voudra. Les mots, ce qui est l'essentiel, m'arrivent avec abondance. Je ne désespère pas de faire à la Chambre un petit discours. Tu verras.

Le 23 avril approchait, et, de plus en plus absorbé dans la pensée de son élection, Brafort oubliait tout autre soin. Un jour qu'il se rendait à Douai, toujours pour le même motif, Maximilie voulut l'accompagner. Elle désirait voir une amie, fille d'un conseiller à la cour, et comme elle nouvellement mariée. Ils partirent donc ensemble, Brafort heureux d'avoir sa fille avec lui comme autrefois ; la jeune femme nonchalante et un peu rêveuse, comme elle l'était depuis son mariage. Etait-ce du chagrin? était-ce du bonheur ? Quoi qu'il en fût, cela lui allait bien comme toute chose, et le père ne pouvait s'empêcher de l'admirer, élégante et gracieuse, à demi-ployée sur les coussins. C'était une véritable grande dame vraiment, et sa fille à lui ! Il avait raison, la beauté a toujours des grâces seigneuriales, et toute femme à dix-huit ans ne peut-être moins que baronne. Ils causèrent à bâtons rompus.

C'était la première fois depuis longtemps qu'ils avaient un si long tête-à-tête, et Brafort crut devoir en profiter pour s'assurer un peu du bonheur de Maximilie.

— Eh bien ! petite, es-tu contente du mari qu'on t'a donné?

La jeune femme rougit, se rejeta au fond de la voiture, et balbutia une phrase évasive. Devant cet émoi, rafort se crut autorisé à faire entendre un rire goguenard ; mais, comme il la pressait davantage, elle fondit en larmes.

Surpris ou plutôt mécontent, il demanda le motif de ce chagrin.

Oh ! mais, elle ne savait pas ; rien du tout elle avait seulement les nerfs un peu malades.

Il ne la pressa pas davantage et se contenta de hausser les épaules en disant :

— Voilà bien les femmes ! C'est gentil, mais cela n'a pas le sens commun.

A Douai, où ils devaient passer deux jours, Maximilie logea chez son amie. Le père de celle-ci, le vieux conseiller, vint le soir. On parla de la cour d'assises, alors en exercice dans la ville, et le magistrat raconta un fait assez singulier qui venait de se passer à propos de l'affaire pendante, un infanticide. L'accusée, malgré son forfait, était intéressante.

— Horreur ! s'écria la jeune maîtresse de la maison, madame Hélier. Une créature capable de tuer son enfant peut-elle exciter le moindre intérêt ?

Sentence qui fut aussitôt confirmée par Maximilie.

— Mesdames, dit le conseiller, vous avez raison au point de vue des principes; mais cela n'empêche,— le diable défend les siens,— que la jeune fille n'ait des yeux à perdre les âmes, et un air touchant qui séduit, quoi qu'on en ait. Mais voici le roman : elle semblait résignée et ne se défendait pas; on lui avait nommé un avocat d'office, quand se présente un jeune homme, venant, dit-on, de Paris, qui n'est point avocat, et qui cependant, après une entrevue avec l'accusée, s'est fait inscrire pour la défendre.

— Cela est permis? demanda Brafort.

— Oui, l'accusée peut choisir qui lui plaît pour sa défense, même en dehors du barreau, et le président, à moins de circonstances particulières, autorise toujours cette demande. Vous pensez que maintenant on se livre à toutes sortes de suppositions à l'égard du jeune homme. Serait-ce l'amant? En pareil cas, l'amant se cache. Ce n'est pas le frère; on ne m'a pas dit son nom; mais on assure que c'est un jeune homme comme il faut, et l'accusée n'est qu'une ouvrière. Il y a là-dessous un mystère qui excite fort les imaginations, et les belles curieuses de notre ville se donnent rendez-vous demain à l'audience.

— Eh mais, nous voulons y aller aussi, s'écria madame Hélier.

— Certainement, dit Maximilie.

Il fut convenu que le conseiller assurerait des places à ces dames et à Brafort. Celui-ci fut embarrassé. L'idée de Baptistine, qu'il avait complétement oubliée, lui revint alors. Cette accusée si intéressante, si c'était elle ! Qu'était-elle devenue? Morte à l'hospice ou traînée à la cour d'assises? Il ne savait, il avait été si occupé. Cependant il n'osa refuser, et puis, quand ce serait vraiment Baptistine, qu'importe? Il ne courait aucun risque, pas même, perdu dans la foule, celui d'être reconnu par l'accusée. Enfin c'était un spectacle, et il les aimait. Ils se trouvèrent donc ensemble le lendemain. Brafort, les deux jeunes femmes et le conseiller, dans la salle des assises, à la place la plus honorable, c'est-à-dire derrière le président, et faisant en quelque sorte partie du tribunal.

Brafort n'avait pas prévu ce détail et faillit perdre contenance quand l'accusée fut amenée devant lui. C'était en effet Baptistine, abattue, décolorée, mais, comme l'avait dit le magistrat, profondément touchante. Chose étrange! ce malheur, qui était un crime, l'avait idéalisée. Elle semblait une victime et non point une coupable. Ses grands yeux rêveurs habitaient un autre monde, et quand, interrogée, elle les portait sur le tribunal, on eût dit qu'elle les abaissait. Décente et digne dans son attitude, on l'aurait crue indifférente à son sort; mais par moment une flamme animait son regard, une émotion presque pieuse se peignait sur sa figure, quand elle se penchait pour parler à quelqu'un assis derrière elle. C'était probablement son défenseur, que le dos énorme d'un huissier dérobait à la vue de Maximilie et de son père.

Tous les témoins avaient été entendus. Le procureur général se leva. C'était un gros homme à double men-

ton, au teint fleuri, que sa robe ni même son accent lamentable ne réussissaient pas à rendre tragique, et qui ne semblait pas né pour être sévère; un bon vivant dont l'œil seul avait quelque chose de carnassier, mais qui devait se plaire infiniment plus aux œuvres gaies qu'aux lugubres. Tout à l'heure, en causant avec un avocat, il laissait éclater sur ses traits un sourire jovial; mais au moment de prendre la parole, il se recueillit, parut faire un effort d'abstraction pour entrer dans son rôle de Némésis, fronça les sourcils, agita les bras, et, se levant sur le bout des pieds, subitement accru d'un pouce de majesté, et sinon sévère, du moins gracieux, il parla ainsi :

« Messieurs,

» Dans notre carrière déjà si longue et souvent bien douloureuse, il nous a été donné de constater des forfaits de tout genre et de toute criminalité. Plus d'une fois, notre cœur a été navré par le spectacle de perversités précoces ou de ces égarements insensés qui dégradent la majesté de la vieillesse. Nous avons eu à poursuivre ces honteuses avidités qui ne reculent devant aucun subterfuge, devant aucune infamie, pour satisfaire leur soif de gains illimités. Nous avons dû trop souvent appeler la vengeance de Dieu et des hommes sur d'horribles assassinats, où la férocité humaine semble en lutte avec celle de la brute même et la dépasse; nous avons, hélas! avec horreur, avec épouvante, envisagé de nos yeux des parricides; nous avons vu l'humanité, renonçant à ses destinées célestes et providentielles, pratiquer le mal sous toutes ses formes. Mais jamais, jamais rien n'a pu arracher à nos sentiments révoltés un cri plus douloureux, produire sur notre raison éperdue un trouble aussi cruel que ce crime, qui, plus qu'aucun autre, outrage la nature; qui soulève, en même temps que toutes les répulsions de notre âme, toutes les fibres de notre chair, crime odieux, barbare, infâme, inexplicable, inhumain, monstrueux... l'in-fan-ti-ci-de!... »

Et le magistrat se rejeta sur son siége, essoufflé de cette période, à la fin de laquelle il avait artistement suspendu sa respiration. Cependant ce n'était pas encore le moment des grands effets. Il reprit donc aussitôt son discours et analysa, en les aggravant par mille inductions, tous les détails de l'accusation. Il finit ainsi :

« De plus en plus, de tels crimes, de tels scandales abondent. Où allons-nous? L'immoralité devient effrayante dans ces bas-fonds de la société qu'empoisonnent des doctrines coupables. De plus en plus, on voit la jeune fille, ce lis de pureté, suivant l'idéal chrétien, perdre la sainte pudeur qui fait son plus grand charme.

» L'amour effréné de la parure les entraîne; au lieu de se rendre avec une mise modeste dans les églises, où elles entendraient la divine parole de Celui qui fut la chasteté même, et choisit pour son lot en ce monde la pauvreté, elles vont, ornées de rubans que le travail n'a point payés, le corsage entr'ouvert et le regard effronté, se mêler aux hommes dans les bals et dans les cafés, entendre de grossiers propos, supporter des libertés plus grossières encore. Dès lors, la femme n'existe plus dépouillée de sa modestie, de sa pudeur, est-ce encore la femme? Non, c'est déjà un monstre. Ce boulevard sacré qui la garde une fois abattu, tout passera par la brèche, tout, jusqu'à la maternité! Au lieu de chercher dans le dévouement maternel une atténuation à sa faute, dans la crainte des soins et des embarras qui vont suivre de honteux plaisirs, cette mère... ah! ne prostituons pas ce nom sacré! cette créature, dis-je, rebelle même à l'instinct des plus humbles animaux, donne la mort à l'être infortuné qui avait reçu d'elle sa vie. Horreur et renversement des termes! Epouvantable confusion d'idées: la mère devient le bourreau! »

Cette fois, la pause fut plus longue, et le magistrat s'arrêta pour laisser respirer l'auditoire. Quelques femmes pleuraient, un murmure grondant parmi la foule semblait l'arrêt de mort de la coupable; même quelques assistants et assistantes, pleins d'indignation et de colère, prononçaient tout haut cet arrêt.

« Messieurs, il est temps d'arrêter de tels forfaits. La société humaine, qu'ils outragent, doit les châtier par des peines exemplaires. Mais surtout qu'elle s'efforce d'arrêter le courant qui emporte les masses vers l'oubli de tout devoir. A l'heure où nous sommes, la société chancelle sur sa base. Tous les liens sont relâchés; toutes les notions du droit et de la justice, les conditions les plus essentielles de l'ordre, sont niées. Ah! messieurs, c'est que l'irréligion gangrène ces masses populaires, que la piété seule peut consoler et guider. Le peuple n'a plus de Dieu. Ah! rappelons-lui sans cesse qu'au delà de cette terre sont les seuls vrais biens, que le meilleur lot lui est échu dans cette pauvreté qui, supportée sans haine et sans révolte, conduirait tout droit au ciel. Apprenons-lui, par notre propre exemple, à chercher la consolation au pied des autels du Dieu de miséricorde. Mais la justice humaine doit être sévère; elle doit protéger la société en frappant les coupables et en terrifiant ceux qui seraient disposés à les imiter. C'est à elle de venger la nature qu'on outrage, et la sévérité de ses punitions doit être mesurée à l'horreur du crime. »

A peine le magistrat avait-il fini de parler que des applaudissements étouffés se firent entendre. On répétait de toutes parts : « C'est beau! c'est admirable! quelle éloquence! » Et des mains gantées agitaient en éventails des mouchoirs élégants, et des poitrines parfumées laissaient échapper de longs soupirs.

Tout ce public sentait bien qu'en effet la société avait besoin d'être protégée, et que cet oubli du devoir, chez les masses pauvres, était bien inquiétant. Et puis, une mère qui tue son enfant, quoi de plus odieux? Toutes les femmes présentes en avaient au cœur l'horreur et la colère. Tuer un bébé, cette chose adorable que l'on entoure de tant d'amour, de tant de dentelles et de tant de soins!...

Le défenseur de l'accusée a la parole.

Il se leva, et Maximilie ne put retenir un cri étouffé, tandis que Brafort devint écarlate; c'était Jean.

Jean lui-même, plus pâle qu'à l'ordinaire, les yeux plus profonds, le front plus large, les cheveux plus noirs, Jean, sur qui semblaient avoir passé dix ans de souffrances, et qui, lui si timide autrefois, contemplait cette cour et cette foule d'un regard superbe. Il s'avança de deux pas vers les juges, croisa les bras, et, sans exorde, sans cet adoucissement préalable de la voix et cet art dont monsieur le procureur général venait de donner l'exemple, laissant éclater à la fois son sentiment et sa voix, il s'écria :

« Il y a un crime, cela est vrai! Oui, les lois naturelles et les lois de la conscience ont été violées. Mais le coupable n'est pas ici. »

— Père, murmura Maximilie, comme tu es pâle! Veux-tu que nous sortions?

Oui, Brafort l'eût bien voulu; mais cela n'était pas possible sans déranger un épais cordon de spectateurs qui se pressaient, le cou tendu, haletants, autour du spectacle de ce drame. N'être pas là! Brafort eût donné beaucoup pour ce bonheur. Mais sortir, attirer les regards, causer un tumulte! Il n'osa pas même bouger un muscle, et son regard seul imposa silence à Maximilie.

« Tout à l'heure, en écoutant ces froids appels à la vengeance contre une pauvre femme, sortie de son lit d'hospice il y a huit jours, je me demandais, comme en rêve, à quel âge nous sommes, dans quelle humanité,

sur quelle terre? L'anthropologie serait-elle assez peu connue de vous pour que vous ignoriez, messieurs, qu'un des termes de la cause, le plus important, manque au débat. Je vais vous apprendre son existence; les lois de la nature ont été plus violées que vous ne semblez le croire? La nature, à côté de l'enfant qui naît et de la femme qui enfante, a mis l'époux et le père, protecteur naturel de cette faiblesse et de ce danger. Nous avons ici l'enfant, la femme; où est l'homme?

» Il manque à ce drame un personnage important. Sur le bord d'un étang, la nuit, nous voyons une pauvre femme seule, sans secours, en proie à ces épouvantables douleurs qui troublent la raison et triomphent de toute énergie; puis un enfant nu, sans secours également; la mère, en cette situation, ne peut être protectrice; elle, ivre de souffrance, épuisée de forces, la tête égarée, le flanc déchiré; elle-même demande secours, au même titre que l'enfant. Et ce secours, la nature le donne. Ce qu'on nomme prévoyance de la nature, c'est-à-dire la condition nécessaire de la vie, de la conservation de l'espèce, la loi fatale qui, en passant des régions de l'instinct à celles de la liberté humaine, prend le nom de devoir; cette loi demande ou plutôt donne la présence du père, défenseur naturel de l'œuvre de vie dont il est le coopérateur, du père, dont la validité reste intacte, précisément à cause de cette nécessité, de ce devoir. Mais, tandis que l'animal sauvage, fidèle à la loi, soigne et défend sa femelle et ses petits, l'homme, le civilisé du dix-neuvième siècle, se sert de sa liberté pour descendre plus bas que l'instinct, se prévaut de sa force pour être lâche, et emploie sa validité à fuir le devoir qu'elle lui impose.

» Eh bien! en présence de cette lâcheté, de cette désertion, de ce crime, qu'avez-vous à faire, vous qui vous intitulez les représentants de la justice? Vous avez à demander compte à cet homme de ceux que la nature lui a donnés en garde, et dont il est responsable envers la société.

» Or, que faites-vous? Quoi! vous vous écartez pour laisser passer le déserteur, et vous venez juger la victime?

» Cette femme est en danger de mort, la douleur l'a terrassée, la fièvre s'empare de son cerveau, et vous venez juger son délire! Mais vous qui vous posez en juges, vous ignorez donc l'humanité? Ne savez-vous point ce que font de nous la douleur et la maladie? N'avez-vous jamais senti dans la fièvre la raison vous échapper? Etes-vous des dieux ignorants de nos conditions humaines? Quoi! l'être est toujours semblable à lui-même, toujours responsable? Il n'a point de défaillances, dans la maladie comme dans la santé, sa raison est la même? Attachez donc un tribunal correctionnel à chaque hôpital, si vous venez juger la maladie et demander compte de ses actes à une malheureuse, abandonnée au sein de la crise la plus fatale, hallucinée de fièvre et folle de douleur!

» Vous l'avez interrogée avec insulte, colère et mépris; elle s'est tue. Moi, son ami, qui la connaissais et qui l'estimais, je suis venu lui dire : « Expliquez-moi ce qui s'est passé, car je ne puis le comprendre. » Et frémissante, et pleurant, avec des gestes d'horreur, et la voix à chaque parole entrecoupée, elle m'a dit le secret que vos savantes inductions n'ont point percé, que vos objurgations n'ont point obtenu. Elle m'a dit ceci, écoutez :

» — Je n'étais plus moi-même, et pourtant je me rappelle. Il me semblait avoir dans la tête des ailes de moulin qui la battait à grands coups. Je voyais le ciel et les arbres se balancer, et l'idée me passa que c'était la fin du monde. Alors la figure de l'enfant frappa mes yeux; il ressemblait tant à son père qu'il me fit horreur. Il me parut comme un démon venu pour me tourmenter, et alors je ne crois pas que j'aie voulu le tuer; j'avais plutôt l'idée de me défendre... Mais je ne puis rien expliquer, puisque moi-même je ne comprends pas. J'étais folle, et souvent depuis, je demande où j'étais, moi, ma raison et mon cœur, pendant ce temps-là. »

» Comprenez-vous maintenant? »

L'assemblée frémissait, mais le procureur général se leva et dit :

— C'est une explication habile, mais connue. Le crime plaide la folie quand il ne peut nier.

Jean tourna vers le procureur général sa figure inspirée et ses yeux étincelants.

« Et vous, quel étrange besoin avez-vous de la trouver coupable? Que faisons-nous ici? Jouons-nous une comédie où les rôles sont tracés d'avance? ou cherchons-nous en conscience une vérité dont la vie de l'un de nous est l'enjeu? Comprenez-vous, je le demande encore, ce mot révélateur du vrai crime? *Il ressemblait tellement à son père que j'en eus horreur!* Ah! le voici, l'attentat contre la nature! Et c'est ici, messieurs, que la société chancelle. Apportez vos phrases, maintenant; elles peuvent servir. L'irréligion, l'impiété, les voici! Le plus sacré des mystères est profané; on a soufflé sur l'âme de la vie!

» Je disais tout à l'heure : voici la mère et l'enfant; où donc est le père? — Il n'y en avait pas? Et maintenant voici l'enfant. Où donc est la mère? — Il n'y en a pas. Il n'y a qu'une malheureuse à qui le fruit de ses entrailles violées fait horreur. Cet enfant naissait orphelin; il n'était qu'un accident, le produit d'un acte infâme. C'était une de ces naissances qui travaillent sans cesse et si puissamment à rapprocher l'espèce humaine de sa première animalité. Il n'y avait pas de maternité. Pourquoi? — Parce qu'il n'y avait pas eu d'amour.

» Là-dessus, n'est-ce pas, vous allez déclarer cette femme infâme. Pas tant de hâte, juges et tuteurs de la société. Vous accusez les *bas-fonds*, dites-vous, c'est-à-dire le peuple, et une immoralité croissante. Etes-vous bien sûr que ce soit d'en bas que vienne l'immoralité? On dit vos instructions juridiques subtiles et savantes. Eh bien! ici, je vous le déclare, vous avez mal vu ou peut-être mal cherché. Je vais vous dire l'histoire de Baptistine, elle me l'a permis. Je dirai tout, tout ce qui est vrai, car la vérité me brûle le sein, et il faut enfin que de vraies indignations parlent.

» Née, elle aussi, de la violation des lois de l'amour, enfant trouvée, seule dès l'enfance, et meurtrie par la misère, entrée à l'atelier avant dix ans, entourée de propos grossiers, un soir, à douze ans, retenue par un contre-maître et terrifiée des menaces de cet homme, qui représentait pour elle l'autorité... à douze ans, elle fut sa victime. — Dites-moi, monsieur le procureur général, où cette enfant avait-elle connu la chasteté, cette sainte pudeur, que vous l'accusiez tout à l'heure d'avoir dépouillée, avait-elle eu même le temps de naître? flétrie dès l'enfance! femme avant la puberté! la débauche pour compagne de jeux! le germe détruit avant l'heure de sa naissance!

» Eh bien! cependant, par une sorte de miracle, il se retrouva. Le fait n'est pas tout, et l'esprit a ses secrets. Je l'ai connue jeune fille, avant son dernier malheur, et tous les témoins l'ont connue de même. Elle avait un front pur, une tenue modeste, elle vivait digne et simple entre toutes. Malgré sa honte et comme à côté, le caractère de sa beauté était doux et chaste; car c'était celui de son âme qui l'emportait sur le sort. Et regardez-là, n'est-elle pas la même encore? Vous avez parlé de rubans. Pourquoi dire ce que vous n'avez pas vu? Prenez garde, il y a de l'assassinat aussi dans les phrases. Vous tenez le rôle de magistrat, et vous apportez ici des effets littéraires pris en dehors de la vérité. Ceci n'est pas de la justice. Non, vous qui parlez tant de la société, vous devriez la connaître; vous devriez savoir ici, à ceux pas

des ateliers où ces hontes se passent, vous devriez savoir que ce n'est ni pour de l'argent, ni pour des rubans, ni pour le plaisir, que se donne, parce qu'elle ne peut se refuser, la fille pauvre, la malheureuse ouvrière. Ces choses-là, messieurs, se font avec plus d'économie. L'honneur d'une femme, la vie d'un enfant,— car ces hommes sont les vrais auteurs de l'infanticide,— cela coûte à quelques-uns bien peu de chose; mais, aux maîtres de l'atelier, cela ne coûte rien. Cela s'échange avec du travail, avec le simple droit de ne pas mourir de faim. »

Il y eut quelques rumeurs, et le président avertit le défenseur de ne pas se livrer à de *vaines déclamations*. Jean secoua sa tête énergique et, attachant sur la cour un regard ferme, il répliqua :

— Je dis la vérité, vous le savez tous.

Mais un plaidoyer si insolite, si dépourvu de formes, commençait à inquiéter sérieusement la cour et l'auditoire. Des apostrophes s'élevèrent, et le président engagea de nouveau le défenseur *à se renfermer dans la question.*

Brafort, tout défait, respirait à peine, ne remuait pas un muscle; seulement, il ressentait contre son neveu une indignation profonde. Ne fallait-il pas que ce garçon eût perdu tout sentiment d'honneur et de convenance pour se donner ainsi en spectacle, et faire de grandes phrases sur des choses après tout assez simples et si communes... et qui touchaient de si près à la considération d'un parent? Et la colère le faisait trembler. Il se disait : Que faire? Enfermer un pareil fou serait chose urgente. La loi, comme chef de famille, lui en donnait les moyens...

La voix de Jean s'élevant de nouveau malgré les murmures, Brafort imposa silence à ses réflexions pour écouter, avec une ardeur égale à son malaise, le front couvert de sueur, les yeux hors de la tête, et la figure tour à tour pâle, rouge ou verte, ce plaidoyer scandaleux, et il ne comprenait pas que les juges manquassent ainsi à tous leurs devoirs en le laissant retentir sous ces voûtes classiques et cicéroniennes. Maximilie, vivement émue, étonnée, agitée, pleurait en se retenant de crier.

« Encore une fois, je le demande à vos consciences à tous, où est le coupable? Est-ce bien cette malheureuse à qui l'honneur est ravi avant qu'elle est pu connaître ce qu'est l'honneur, et qui depuis, grâce à sa beauté, se voit imposer, au seuil de chaque atelier, de la part de chaque fabricant, ce choix infâme entre la mort et la honte?

» Est-ce bien cette pauvre fille qui, saturée de dégoût, brisée dans un amour vrai, qu'elle conçoit et qu'elle inspire (car elle a une âme, cette chose, ce jouet, cette chair humaine), voit avec horreur, dans l'être sorti de ses flancs, l'image de l'homme qui l'a flétrie et perdue? Cette femme n'est pas mère, cet enfant n'est pas le sien, car sa volonté s'est refusée à le concevoir. C'est le fils du bourreau, de l'ennemi; c'est le crime et la douleur; c'est l'intrus, l'étranger, le viol insolent, infâme, incarné de vive force en elle. Et quand, abandonnée de tous, à l'heure où l'humanité, la nature, l'amour appellent, exigent les secours les plus pressants, les plus chaudes tendresses; quand, malade, hallucinée, dans le délire de la fièvre, elle repousse loin d'elle le spectre de sa honte et de son malheur, vous la condamneriez, vous? Elle serait frappée deux fois, cette victime!...C'est impossible! vous n'oseriez pas? non, vous ne l'oserez pas! Car ce qui est ici dans la conscience de tous, à l'état de pensée secrète, je vais, moi, le dire tout haut : L'auteur du crime n'est pas sur le banc des accusés; il est là dans cette salle, peut-être à côté des bancs où vous siégez. Le crime pour lequel vous traînez ici cette femme, tous ou presque tous, public, juges, jurés, c'est vous qui l'avez commis! »

Ce fut un tumulte inexprimable. Plusieurs membres du jury se levèrent en s'écriant; le président annonça qu'il retirait la parole au défenseur, et le procureur général prenait des conclusions contre lui, comme ayant insulté la cour. Cependant l'avocat nommé d'office pour défendre Baptistine intervint. Il demanda l'indulgence de la cour, fit entendre que des raisons toutes particulières, une vive émotion, égaraient la parole du jeune défenseur improvisé, ignorant des convenances judiciaires, et enfin, après avoir parlé quelque temps à Jean, il lui fit rendre la parole pour s'expliquer et s'excuser.

« Je n'ai voulu, messieurs, vous devez le comprendre, accuser ni insulter personne en particulier; je me suis soulevé contre cette criante injustice ou, si vous voulez, cet étrange aveuglement qui se prend aux effets en négligeant les causes. J'ai demandé de quel droit on poursuit le meurtre de l'enfant par la femme, lorsqu'en face du meurtre de la femme par l'homme, on reste indifférent. Il n'y a pas deux justices deux humanités; il n'y en a qu'une. Pourquoi donc en faites-vous deux? La loi naturelle, qui est la justice, veut l'union indissoluble de l'homme, de la femme et de l'enfant; le coupable est celui qui l'a violé, puisque de cette violation découlent nécessairement le crime et la mort; hélas! et où s'en va le plus pur de notre sève; car la débauche est la plaie hideuse par où s'échappent corrompus les sucs viteaux de l'humanité. C'est dans l'amour que le germe humain devait recevoir la vie; on la lui pétrit d'égoïsme et d'impureté.

» Je vous le dis, je le dis sincèrement, car je vois ces choses par la pensée aussi clairement que je vous vois de mes yeux, vous qui m'entourez : nous sommes encore dans la barbarie. Toute votre science consiste à happer au passage le fait visible, comme un chien de chasse, le gibier: mais vous êtes sans foi, sans boussole, sans principe! Vous vous acharnez sur la femme, sachant bien que c'est l'homme qui a fait le mal. Vous frappez les effets tombés sous la main des causes; vous achevez les vaincus. Au lieu d'étudier la vie, vous étudiez les Latins; vous endormez vos consciences aux refrains de la rhétorique, et si quelqu'un, ouvrant les yeux, dit ce qu'il voit, vous vous écriez qu'il sort de la question et qu'il insulte la cour.

» Eh bien! non, je le répète, je ne veux point insulter, je cherche à éclairer vos consciences, et j'accuse le préjugé, l'erreur, l'inepte habitude où nous sommes plongés; et s'il faut, pour vous désarmer, m'accuser moi-même, je le ferai. Oh! oui, car, moi aussi, je suis bien coupable. »

Ici la voix de Jean s'altéra; une rougeur passa sur son visage, laissant après elle une pâleur livide, et il dut s'arrêter un instant. L'assistance, penchée sur lui, attendait anxieusement ce qu'il allait dire.

« Il m'en coûte d'ouvrir ici mon cœur; mais, quand j'accuse, je dois être juste. Puisque je parle de vérité, je dois tout dire. Eh bien! vous l'avez déjà compris peut-être... je l'aimais. Ne soupçonnant point ces infamies, ignorant l'étendue de la honteuse exploitation de la femme, du faible et du pauvre, je voulais unir ma vie à la sienne. Je la croyais pure. Elle, cette accusée que vous avez cru pouvoir insulter, ce fut elle qui me détrompa. Foudroyé d'abord par cette révélation, je me relevai et, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je me dis: Ce n'est pas elle qui est coupable. Et je retournai donc près d'elle, et, pour la seconde fois, je lui demandais d'être ma femme; pour la seconde fois elle fut plus forte que son cœur, et, m'apprenant l'existence de cet enfant, elle me fit comprendre que le passé, devenu par lui vivant se dresserait sans cesse entre nous. Elle me dit: Pars, c'est impossible! Et moi, lâche! je m'enfuis, la laissant mourante. Mon courage fut moins grand que son malheur. Devant cet abîme de violence et d'impiété, dont la na-

ture elle-même se faisait complice, j'eus peur, moi aussi, j'ai participé à cette injustice qui charge la victime de l'expiation méritée par le bourreau. Moi aussi, moi aussi, j'ai fait ma part de sa douleur et de son délire. »

Un gémissement lui coupa la voix, et il tomba sur son siège en couvrant son visage de ses mains, dans un mouvement de douleur si violent et si vrai, qu'une grande partie des spectateurs éclatèrent eux-mêmes en sanglots. Le président voulut alors donner la réplique au procureur général; mais Jean se releva, priant qu'on le laissât ajouter quelques mots encore.

— Parlez! parlez! cria-t-on de l'auditoire.

Il reprit:

« Et maintenant, comme j'ai dévoilé devant tous ma conscience, que chacun interroge la sienne. Vous, vous tous, hommes qui m'entendez, vous qui vous posez en juges de l'infanticide, en est-il beaucoup parmi vous qui n'aient jamais brisé le sacré faisceau formé par la nature même? Qui n'ait jamais oublié que lorsque naît un enfant, c'est l'absence du père qui fait l'infanticide, que l'époux déserteur est un double meurtrier? Cette fois, monsieur le procureur général, ce ne sont pas là des phrases. Il y a dans cette assemblée plus d'un criminel. En ces temps de vie *facile*, comme on dit, bien *dure*, hélas! pour la femme abandonnée et pour l'orphelin, ce forfait que l'on flétrissait tout à l'heure de tant d'épithètes accumulées, combien peuvent assurer ne l'avoir pas commis? Soyez donc sincères, et, au lieu d'accuser cette martyre, coupable seulement d'un accès de fièvre, juges, auditoire, cessez de changer les rôles, car c'est à vous de prendre place sur le banc des accusés, et de demander pardon à cette femme, qui représente ici vos victimes. »

C'était de plus en plus inconvenant, le président avertit de nouveau l'orateur que la parole lui était retirée; Jean se récria.

Mais la sonnette étouffa sa voix et un gendarme lui mit la main sur l'épaule.

Le président, troublé, résuma rapidement les débats. Il parla de déclamations empruntées à des doctrines ennemies de l'ordre social, de la nécessité de maintenir cet ordre sacré; il parla aussi de la famille. Enfin les jurés se retirèrent dans la chambre des délibérations, et Brafort, profitant du mouvement, s'échappa; arrivé dans la salle d'attente, il se trouva mal. Quelques spectateurs, qui faisaient queue à la porte de la salle d'audience, s'empressèrent autour de lui.

— Pauvre monsieur! dit une femme, c'est la chaleur ou peut-être l'émotion... Un crime si horrible!

Brafort se fit reconduire à l'hôtel, où bientôt le vieux juge lui amena Maximilie toute en pleurs.

— Oh! père! dit-elle quand ils furent seuls, sais-tu ce qu'a fait Jean? Quand les jurés ont été partis, il a demandé à parler à l'accusée, et là, se mettant à ses genoux, il lui a dit qu'il se repentait de l'avoir abandonnée, qu'il l'honorerait, quand même les autres la mépriseraient, qu'il se regardait comme lié à elle, quelle que fût la décision de ses juges, et lui a demandé si elle était libre de le suivre...

— Ce misérable déshonore notre famille! s'écria Brafort; il est fou!

— Quel dommage, dit la jeune femme; il a un cœur si généreux!

Cette réflexion, toute timide qu'elle fût, irrita Brafort, et Maximilie eut bien de la peine à le calmer, tant son indignation était vive. Il voulait quitter Douai immédiatement; ce fut à peine si madame de Labroie obtint de faire auparavant ses adieux à son amie. Ce fut là qu'ils apprirent l'arrêt de la cour: Baptistine était condamnée à cinq ans de réclusion.

— Son défenseur lui a fait du tort, dit pertinemment le vieux juge; l'absoudre eût semblé acquiescer aux divagations agressives de cet énergumène, échappé de la *sociale*. Ah! monsieur, les temps deviennent graves pour les honnêtes gens!

— Ils se défendront énergiquement, s'écria Brafort, qui depuis l'audience n'avait cessé d'être écarlate et bouillant de fièvre; et si Paris persiste à se faire le nid de cette espèce-là, eh bien! c'est à la province d'écraser Paris et de gouverner la France!

Ces paroles, qui m'ont été affirmées, m'autorisent à décerner à Brafort la priorité de cette idée, qui eut bientôt et depuis un si grand succès.

Peut-être quelques âmes naïves s'étonneront-elles de voir Brafort prendre le rôle irrité dans cette affaire; on pourrait les renvoyer au proverbe si profond: « Tu te fâches, donc tu as tort. » Mais nous avons trop connu Brafort pour n'être pas à même d'analyser plus particulièrement ses impressions en cette circonstance. Assurément, il sentait son tort, et c'est ce qui donnait tant de passion à sa colère; mais il n'en croyait pas moins cette colère juste et légitime. Eh! sans doute, il eût mieux valu que les patrons fussent moins galants pour leurs ouvrières; mais, ces femmes-là étant toutes plus ou moins dépravées, il était ridicule de venir défendre leur pudeur et de crier tant pour des peccadilles. Il était surtout abominable de tirer parti de tels inconvénients, inhérents à la nature humaine, dans le but d'ébranler la société, d'arracher le gouvernement aux mains des gens comme il faut, et de le donner à la canaille.

La question ainsi posée, — et Brafort ne souffrait pas qu'elle le fût autrement, — la résistance à outrance, par tous les moyens, n'était-elle pas obligée? Parlemente-t-on avec des brigands, avec des fous? Les socialistes étaient l'un ou l'autre, et ceci posé, sans ambages, puisqu'ils ne consentaient pas à se taire ou à se laisser enfermer, il ne restait plus qu'à tirer dessus.

Cette logique, soufflée par les feuilles réactionnaires, commençait à se répandre. Brafort était abonné de l'*Assemblée nationale*.

On peut se demander d'où vient, à de tels gens, cette conviction si entière, que les maux dont ils ne souffrent pas sont inguérissables? Pourquoi ils préfèrent accuser la nature humaine plutôt que l'ordre social. Et ce parti pris semble, aux yeux de leurs adversaires, dénoter une perversité voulue, un machiavelisme complet. Mais l'esprit humain n'est logique qu'en dehors de la passion, et, sans prétendre innocenter tout le monde, il faut reconnaître que l'intérêt personnel, une fois investi d'arguments qui le servent et lui plaisent, s'en pénètre, s'en revêt, et arrive à se déguiser si bien qu'il ne se voit plus lui-même, surtout dans ses intérieurs peu éclairés dont le propriétaire n'a jamais visité les coins et recoins. Le mot d'ordre de nos luttes civiles devrait être: Mort à l'erreur! Indulgence aux hommes!

Malgré tout cependant, malgré toutes les bonnes raisons qu'avait Brafort d'être mécontent.... de son neveu, il garda de cette séance de cour d'assises un malaise intérieur, un trouble extrême. Cela dura jusqu'à l'élection du 23 avril. A partir de ce moment, d'autres impressions l'absorbèrent: il était représentant du peuple.

IX

JUIN.

Dire l'émotion qu'éprouva Brafort de son élection serait difficile. Un intime étonnement s'y mêlait aux ivresses de l'orgueil. C'était lui! c'était bien lui qui se trouvait ainsi porté au premier rang? car, en république, tout pouvoir s'efface devant celui de l'élu du peuple. Il ne faudrait pas s'y méprendre toutefois, Brafort ne mit pas

en doute un seul instant que cette distinction ne fût l'effet naturel de son mérite, et c'était de là précisément que venait sa secrète surprise; car jusque-là, il s'était cru moins de valeur; il n'avait pas espéré sérieusement pouvoir arriver si haut. Mais ce ne fut que l'impression du premier moment. Il mit l'erreur sur le compte de sa modestie, se pénétra rapidement de sa nouvelle importance, et songea aux obligations qu'elle lui imposait.

Il n'était pas à cet égard sans inquiétude; sans doute investi désormais du devoir et du droit de se prononcer, il se préoccupait de la solution de ces grandes questions, de ces ardus problèmes, posés depuis le 24 février, sous le nom de questions sociales? — Non, ce n'était pas là ce qui inquiétait Brafort. Il savait là-dessus parfaitement à quoi s'en tenir et n'y souffrait pas de discussion : le socialisme était une folie... coupable, et des exploiteurs de la crédulité populaire avaient seuls pu mettre en avant l'idée que le travail de l'intelligence, autrement dit les droits acquis du capital, — car les deux peuvent se confondre, — n'avaient pas droit à une rémunération supérieure à celle du simple labeur matériel. N'était-ce pas la suprématie naturelle et légitime de l'idée sur le fait, de l'âme sur le corps? L'inégalité d'ailleurs était confirmée par la nécessité même; car voici le raisonnement de Brafort : La société ne peut pas marcher sans travailleurs. Or, si tout le monde était à son aise, personne ne voudrait travailler. Il faut donc qu'il y ait des pauvres dans toute société bien ordonnée. Assis sur ce raisonnement, Brafort demeurait impénétrable à tout doute, à toute hésitation, comme à tout remords. Il avait pour lui la Genèse, tout le passé, la paresse humaine. Tous ceux à qui ces autorités suffisent comprendront l'inébranlable bonne foi de Brafort.

Ajoutons qu'avec un nombre de gens plus considérable, très-considérable en vérité, car les conceptions se comptent, il n'écoutait un argument contraire qu'à la manière dont on observe un ennemi, en cherchant à le prendre en défaut et à le tourner; aussi incapable d'ailleurs de s'en pénétrer que l'est une éponge imbibée de prendre plus d'eau.

Il s'en suivait de tout cela que quant à la question sociale, rien n'était plus simple : faire justice des théories, rétablir les droits de la pratique et du bon sens, relever les saines doctrines, et venger sur d'infâmes détracteurs la propriété, la justice et la vérité outragée. Voilà l'œuvre que Brafort avait à cœur d'accomplir, et pour laquelle il se sentait fier d'avoir obtenu la confiance du peuple.

Mais il y avait une autre partie du devoir d'un député qui lui semblait autrement difficile et sérieuse, à l'égard de laquelle il doutait péniblement de ses forces : c'était la nécessité de faire des discours. Tout le monde sait bien en France que c'est là le plus important pour un homme chargé des affaires publiques. Le bon paysan là-dessus règle son estime; il faut entendre avec quel dédain il parle du député qui ne parle point, et quelle admiration il professe pour ce genre de capacité qui consiste à ne point fermer la bouche des heures durant. Brafort était justement du même avis, mais son élocution était naturellement assez peu facile, et malgré l'usage qu'il avait acquis peu à peu et la gymnastique électorale à laquelle il venait de se livrer, il ne pouvait s'empêcher d'être fortement ému, en pensant que désormais c'était à la France entière, bien plus, à toute l'Europe, et, que dis-je? à tout l'univers, que ses paroles allaient s'adresser. C'était là l'inquiétude secrète qui tempérait l'aplomb de son succès, — ce qui peut-être d'ailleurs n'était pas un mal. — Résolu cependant à remplir son devoir en ceci comme en tout le reste, Brafort se proposa de prendre des leçons d'éloquence. A Paris, où tout s'enseigne, on devait enseigner cela, Maxime pourrait fournir les indications nécessaires. Dès son arrivée à Paris, Brafort courut à l'hôtel Renoux.

Maxime avait été nommé député par deux départements : celui qui s'honorait de lui avoir donné naissance et celui où se trouvaient ses propriétés. A tout seigneur, tout honneur. Le suffrage universel semblait avoir été institué pour mettre en action ce proverbe.

Il y avait un groupe nombreux chez Maxime, désigné déjà comme un des chefs probables de l'assemblée, et l'on y discutait le programme du nombreux parti qui devait se distinguer par l'âpreté de ses répressions, blâmant aigrement les mesures prises par le gouvernement provisoire, les points engagés déjà, les *espérances folles* données au peuple, et la commission du Luxembourg, proposaient des mesures réactionnaires nettes et promptes, et mettaient même en question la forme du gouvernement. Le cœur de Brafort palpita de sympathie : il donna son avis dans le même sens. Mais Maxime, après les avoir écoutés longtemps, de son air fin et méditatif, prit la parole :

— Tout ceci n'est pas politique, messieurs, permettez-moi de vous le dire. Si vous voulez un soulèvement de Paris, c'est ainsi qu'il faut procéder.

— Ne peut-on transférer le siége du gouvernement à Bourges? s'écria l'un des plus animés. Il est temps de s'affranchir de la tyrannie de Paris; le règne de cette capitale insensée et furibonde vient de cesser à l'avénement du suffrage universel. Paris est désormais l'esclave de la province, et, s'il l'ignore, on le lui fera bien voir.

— Eh! reprit Maxime, quand il est facile de vaincre sans bataille, pourquoi la chercher! Le pouvoir n'est-il pas entre nos mains? le peuple, humble et docile, a-t-il nommé d'autres que ses maîtres? N'est-ce pas nous-mêmes qui avons dicté ses choix; que demandez-vous de plus? On ne conquiert pas ce qu'on possède. Il ne s'agit donc pas, messieurs, d'entrer en guerre, mais d'exercer le commandement qu'on nous a remis.

Il s'étendit sur les avantages de cette habileté discrète et paisible qui sait marcher à son but sans soulever des orages publics, et qui l'atteint ainsi bien plus sûrement.

— Le peuple, messieurs, est un enfant; en le brusquant, on le fâche; avec des mots on en obtient tout. La première chose que nous avons à faire est de proclamer la république... Ne protestez pas, ce n'est qu'un mot; mais un mot pour lequel le peuple a donné son sang. La proclamer d'ailleurs, comprenez-le bien, c'est proclamer notre règne. Les rois, vous l'avez vu, ne sont pas faciles à conduire, et finissent toujours par compromettre l'ordre bien imprudemment. Il est toujours plus sûr de gérer soi-même. Toutes les républiques, j'entends celles qui ont duré, n'ont été que des oligarchies ayant l'immense avantage de satisfaire, par des formes démocratiques, l'imagination populaire.

— Fort bien, observa l'un des nouveaux élus; mais ce peuple-ci est exigeant et n'y va pas de main morte. Des mots, dites-vous? Ses mots qu'il acclame, ce sont des faits : égalité de tous les citoyens, liberté individuelle, droit de réunion, liberté de la presse, responsabilité des fonctionnaires, abolition des impôts indirects, etc., etc. Si c'est là de l'oligarchie...

— Ah! messieurs, dit Maxime, que vous connaissez peu le peuple et l'art de régner! Il n'y a cependant qu'à accorder toutes ces choses, non-seulement sans rechigner, mais avec empressement...

— Et d'aller planter nos choux, si les démagogues le permettent. Merci.

— Pas du tout : et de rester bel et bien souverains et directeurs de l'Etat par la double influence de la richesse et de la capacité. L'égalité des citoyens! mais certainement, n'est-elle pas depuis longtemps décrétée? On la confirmera et reconfirmera, qu'importe, tant qu'elle restera modifiée par ces *légères* inégalités de fortune et d'éducation qui constituent une caste privilégiée aussi réelle qu'insaisissable, et qui opposent à l'action du pauvre et de l'illettré des obstacles aussi latents qu'invincibles. Quoi! vous qui possédez le capital, vous

craignez l'égalité? Vous n'avez donc, messieurs, jamais compris la situation, au milieu de notre société, de l'homme qui ne possède pas? vous n'avez pas vu comment sont frappés d'impuissance tous les désirs, toutes les tentations? Que s'il a une pensée, il ne peut l'écrire; un projet, il ne peut l'exécuter! Qu'aujourd'hui, comme au temps des Auguste et des Louis XIV, il faut des Mécènes, et mieux, bien pis, des banquiers; vous ne savez donc pas qu'en cette société égalitaire, si cet homme pauvre est frappé d'une injustice, il n'en pourra poursuivre le redressement; que toujours et partout il faut qu'il cède et se taise, heureux s'il peut, au jour le jour, substanter sa vie, malgré toutes les dîmes qui frappent encore et toujours le seul travail. Messieurs, dans de telles conditions, l'égalité n'est qu'un mot, et ce mot, fait pour charmer l'oreille populaire, ne doit pas effrayer des esprits sérieux.

Voyons les autres points : La nation est souveraine, tous les pouvoirs émanent du peuple. Sans doute! sans doute! Voilà des phrases qu'il faut proclamer dans tous les discours et qui devraient flamboyer au front de tous les édifices, dans toutes les illuminations et sur toutes les banderoles. Eh ! oui, la nation est souveraine, seulement la nation est obligée de confier ses pouvoirs à des mandataires, et, c'est, en vérité, messieurs, bien dur pour vous! La liberté individuelle est sacrée! Nous écrirons cela en tête de la constitution, sous le titre de droits antérieurs et supérieurs. La liberté, c'est la loi suprême ; mais après cela vous sentez bien... Ah! mais le peuple est honnête et ne veut pas de bandits ; il faudra donc bien stipuler *que le juge d'instruction, en cas de délit, pourra ordonner l'arrestation préventive*. Ai-je besoin de vous démontrer comment ce petit article sauve tout?

Le peuple est pour les idéalités, les déclarations de principes; naïvement il croit tout compris et s'en contente. D'ailleurs il ne saisit pas du tout encore où gît la racine de son propre droit, le principe du droit nouveau, et sacrifie volontiers, selon l'esprit du passé, l'individu à l'ensemble. Eh bien! tout est là! « Une maille arrachée emporta tout l'ouvrage. » Messieurs, ne marchandons pas avec les goûts du peuple. Donnons-lui la règle, et gardons l'exception.

Nous acclamerons le droit de réunion, saint comme la liberté du peuple! On comprendra seulement qu'il doive être *réglementé* par une loi *qui en règle l'exercice*. Le droit d'association sera placé sous la sauvegarde de la constitution. Ah ! constitution, ma mie, vous en répondrez sur votre tête ! La constitution accepte, mais en faisant observer que les associations contraires à la sûreté de l'Etat pourront être dissoutes. Comment donc? Ah! je le crois bien! Parbleu ! le peuple tient beaucoup à la sûreté de l'Etat, il applaudit, et un député de la montagne (car nous aurons une montagne, messieurs, je l'espère bien), un député, dis-je, de la montagne, se lèvera pour observer que celles-là *seules* devront l'être.

Discussion pour et contre ce mot, garantie profonde assurément, et longs discours, qui passionnent la nation et tiennent l'Europe en suspens. Après quoi, le mot *seules* est accepté aux applaudissements de la démocratie, et la phrase, ainsi sculptée pour l'ornement des archives de la niaiserie politique, des assemblées et des peuples : les associations contraires à la sûreté de l'Etat pourront seules être dissoutes.

La liberté de la presse sera absolue?

Comment donc? Absolue, comme Dieu! Mais qui donc voudrait tolérer des attaques infâmes, contre les vérités sacro-saintes qui sont le fondement de tout ordre, contre la famille, la propriété, la religion, les lois, les personnes et les choses? contre la liberté même!... Oui, messieurs, est-ce vous? — Non pas. — Ni moi! — Ni moi! *Tous les honnêtes gens* protestent. C'est à qui protestera. On vote donc avec enthousiasme, et aux applaudissements des tribunes, que les excès *indignes de toute société civilisée* seront réprimés. Comment? La chose est bien simple. Tout journal devra déposer un cautionnement destiné à répondre des amendes qu'il pourrait encourir. Il ne faut pas d'impunité. Et de plus, comme il n'y a pas de droit sans devoir, la presse, ce grand pouvoir, ne devrait-elle pas concourir aux charges publiques, dans la mesure de ses forces? Un timbre sur chaque numéro sera donc établi, et d'ailleurs, en échange, l'Etat, dans une généreuse sollicitude pour les droits de la pensée, consent à abaisser la taxe du port bien au-dessous du taux des lettres. Que voulez-vous de mieux? La responsabilité de l'imprimeur? — Oui, car elle parfait l'œuvre. Sur ce point, je le confesse, le gouvernement provisoire, en affranchissant la presse, a eu le tort grave de détruire les dépenses nécessaires à tout pouvoir moins naïf. Nous les rétablirons, mais nous ne pourrons le faire, messieurs, songez-y bien, qu'en criant sur les toits que la presse est libre, libre absolument!

Eh! oui, tous , tous les fonctionnaires, tous les directeurs de l'Etat seront responsables! Seulement il va sans dire qu'une nation ne peut laisser insulter ceux qu'elle a commis à la garde de ses libertés et de ses lois. La dignité de la nation, messieurs!... (Vifs applaudissements.) Il va sans dire qu'il ne peut dépendre du premier venu de faire descendre sur la sellette des accusés ces magistrats publics, ces hommes honorables qui protégent l'ordre, les mœurs, la sécurité publique, et d'entraver à tout propos leur action. Les fonctionnaires seront donc responsables, seulement il faudra pour les poursuivre en obtenir l'autorisation.

De qui? D'eux-mêmes, parbleu! ou de ceux qui les font agir, ce qui revient à la même difficulté; mais on gazera la chose quelque peu. Autre exemple : le domicile est inviolable. Ajoutez : aucune visite domiciliaire ne peut avoir lieu que dans les cas prévus par la loi et selon les formes qu'elle prescrit. Ce sous-paragraphe n'a l'air de rien, personne n'y fait attention. Le principe, le beau principe étalé au premier rang suffit à la foule ; le reste n'est que grimoire légal, et le citoyen français se respecte trop pour entrer dans l'examen des lois qui le régissent : c'est affaire d'avocats et de procureurs!

De même, nul ne pourra être arrêté et détenu, hors le cas de flagrant délit, qu'en vertu d'un mandat judiciaire. Garanties expresses, comme vous le voyez, qui ne vous empêcheront nullement d'empoigner dans la rue qui vous plaira, pourvu qu'il y ait attroupement; car, à la première occasion venue, il faudra faire une loi contre les attroupements.

On a aboli la peine de mort en matière politique; mais qui empêche de la rétablir en considérant le combattant comme un assassin, dès qu'il a donné la mort et que sa cause n'a pas triomphé? En politique, voyez-vous, c'est l'interprétation qui sauve, c'est la restriction qui est tout. La passion, la peur, l'irréflexion des masses, font le reste. Ah! messieurs, vous vous défiez du peuple, vous êtes bien ingrats!

Ces conseils de Maxime rétablirent la confiance, et dès le premier jour groupèrent autour de lui un parti nombreux, qui se fit un devoir de le consulter et de le suivre. Brafort, il va sans dire, fut au nombre des plus fidèles. Il tint cependant à honneur d'être plus qu'un chiffre dans cette cohorte, et, comme nous l'avons dit, voulant s'affirmer par ce qu'il considérait être comme le premier devoir d'un député, il alla trouver un monsieur Verbaut, renommé comme professeur de déclamation et d'éloquence.

Monsieur Verbaut avait blanchi sous le harnais. Après avoir regardé Brafort avec attention :

— Monsieur, lui dit-il, le secret de l'art oratoire est, comme en beaucoup d'autres choses, celui de Danton : de l'audace! de l'audace! Et je ne dis pas que cela suffise à produire les chaînes d'or avec lesquelles Mercure enchaînait ses auditeurs; mais cela néanmoins met en relief toutes les ressources de celui qui parle, et prend

sur le bon public cette autorité, ce pouvoir stupéfiant que possède la suffisance. D'ailleurs le commun des hommes s'occupe beaucoup moins du fond des choses que de la forme, et, comme peu de gens sont capables de parler longtemps de suite sans s'arrêter, ce point semble déjà le principal. Pour faire un civet, prenez un lièvre : les paroles de même sont l'étoffe nécessaire du discours; l'idée ne vient qu'en second, et même il n'en faut pas trop, cela fatigue l'auditeur et ne le touche point. Du feu, de la conviction ou son apparence; l'organe, le geste, de la passion, s'il se peut, et, s'il ne se peut, des chiffres. Ils en imposent toujours, et on ne les vérifie jamais. Voilà, monsieur, à peu près les secrets de l'éloquence. Maintenant, donnez la trame, nous verrons ensuite à l'orner. Vous allez donc, monsieur, commencer à parler sur n'importe quoi, n'importe comment, sans vous interrompre : c'est l'essentiel, et, si malgré vos efforts, il se produit un intervalle entre vos paroles, si le mot se fait attendre, il faudra le remplacer par un petit *ron, ron,* ou *hum, hum,* qui bouche en quelque sorte les trous du discours. Les plus grands orateurs usent de ce procédé, qui de plus a l'avantage de ne pas lâcher l'attention de l'auditeur, de même que certaines gens retiennent leur interlocuteur par le bouton de son habit. Et maintenant, allez, monsieur, je vous écoute.

— Mais, dit Brafort....

— Allez, vous dis-je!

— Mais, monsieur, sur quoi?

— Sur tout ce que vous voudrez. Si vous avez une pensée, dites-là; sinon paraphrasez celle des autres. C'est le plus ordinaire, et peu de gens s'y connaissent. Parlez.

L'émotion de Brafort était extrême. Ainsi pressé toutefois, il se lança :

— Messieurs!...

— Allez! il ne faut pas rester là.

— Messieurs!... La situation est grave : la société est ébranlée jusque dans ses fondements. L'Etat chancelle, et si une main ferme... non, je me trompe, si le patriotisme des représentants de la nation, si la sagesse des bons citoyens, si... Hum! hum!

— Courage!

— ..... Si la Providence, qui dirige avec une complaisance toute particulière les destinées de notre pays, si... hum! hum! hum! hum!

— Assez de hum, que diable! Fouettez la muse.

— O muse de la patrie! daigne inspirer ma voix, prête-moi tes accents pour convaincre mes concitoyens, que..... hum! hum!.... Messieurs, je ne suis pas un républicain de la veille, mais du lendemain. Il faut que la république, ainsi que la lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle avait faites, car..... hum! *Timeo Danaos et dona ferantes.....* hum!..... *Verba volant, scripta manent..... Infandum, regina, jubes..... To be or not to be, that is the question.....*

— Mais pas du tout, ce n'est pas la question, que diable! Dites quelque chose : vous ne débitez que des scies.

— Vous m'avez dit de parler, donc je dis ce qui me vient à l'idée. Ces choses-là se répètent partout. Et puis, un discours convenable doit durer au moins trois heures. Comment voulez-vous que je parle pendant trois heures, si je ne cite pas?

— C'est vrai; cependant, pour que les rengaînes et les scies fassent bien dans le discours, il faut du moins qu'elles viennent avec une apparence d'à-propos.

Un peu piqué, Brafort rassembla ses forces et s'écria d'un ton plein d'éclat :

— Ah! messieurs, l'hydre de l'anarchie s'apprête à nous dévorer. Voyez-vous reluire ses yeux sinistres. *Qœurens leo quem devoret.* Le monstre de l'irreligion lui prête son appui, et le pâle sophisme ronge les bases de cet ordre social, antique et vénéré, dont les flots impuissants des révolutions ont jusqu'ici vainement battu le pied de leurs vagues sinistres. Serrons-nous, messieurs, serrons-nous autour de la bannière... hum!... triomphante de l'ordre, de la religion, de la famille et de la propriété. Qu'on en voie toujours les plis ombrager nos fronts, afin que l'olivier de la paix... hum!... hum!... croisse dans un terrain propice, et que ses fruits bienfaisants...

— Vous abusez de l'image.

— Eh! je fais ce que je peux... Et puis comment voulez-vous que je parle pendant trois heures, si je ne fais pas d'images? Dire les choses comme elles sont, tout simplement, il y en aurait pour un quart d'heure, et ce ne serait pas solennel. Quand on parle à la France et à l'Europe...

— C'est assez juste. Il faudrait cependant adopter un sujet quelconque.

— Eh bien! je prends les dangers de l'ordre social.

— A merveille; alors précisez.

— Je précise. Messieurs, comment la société pourrait-elle se soutenir quand les deux plus fortes colonnes de son temple sont chaque jour ébranlées avec une fureur croissante; quand le prêtre et le soldat, ces deux missionnaires, ces deux combattants, qui ont porté jusqu'aux extrémités du monde la gloire du nom français, sont tous les jours en butte aux traits acharnés d'une presse sans frein et sans pudeur, d'une presse impie autant qu'anarchique. Le prêtre, messieurs, ce soldat de la foi qui...

— Je vous arrête.... Avec un peu de mémoire, vous en avez sur le prêtre pour dix minutes sans broncher; autant pour le soldat, cela fait vingt. C'est autant d'épargné, sans nuire à la leçon.

— Donc, messieurs, ici la parole qui fonde, là l'épée qui défend; ici le combat du bras, là celui de la pensée, la vaillance de l'âme et l'intrépidité des nerfs; l'Evangile et le clairon, le sac et le missel, l'homme qui tue et celui qui sauve; la semence de vie et le coup de mort, la force et la faiblesse forte; l'homme de Dieu et l'homme de la patrie; le conquérant de la terre et le conquérant du ciel, le terrible et le pacifique, la soutane et le plumet, le froc et le frac, le... hum! hum! hum!...

— Que diable! en voilà assez; vous abusez du contraste.

— Comment voulez-vous que je parle pendant trois heures, si je ne fais pas de contraste?

— C'est juste. Allez.

— Ces deux forces donc, messieurs, que j'ai nommées les colonnes du temple social, sont en effet les deux grands appuis de l'ordre. Le prêtre, c'est l'ordre des âmes; avec lui point d'écart, point de théories, point de prétentions coupables, point de ces doctrines insensées qui troublent l'Etat, point de ces discordes qui entravent les plans de la sagesse des automédons du char gouvernemental, point de ces inquiétudes blâmables qui portent les gens à se mêler des affaires publiques, non; mais un calme solennel, une uniformité admirable, une immobilité sublime, et cet océan tumultueux de l'esprit humain changé en un lac tranquille, que ne ride aucun souffle, et sur lequel vogue, ou plutôt glisse majestueusement, toutes voiles déployées, le grand vaisseau de la foi.

— Fort bien! Après ces passages soignés, on s'arrête un peu pour laisser le temps d'applaudir; l'orateur a toujours quelques amis qui donnent le signal.

— Le soldat, c'est l'ordre matériel imposé aux corps comme aux âmes. Grâce à lui, ces esprits pervers qui échappent à la sainte influence du prêtre, et repoussent la loi comme la religion, sont maintenus dans le devoir. Ainsi, vous le voyez, messieurs, ces deux grandes institutions, qui suivent l'homme du berceau à la tombe, le possèdent tout entier; à elles deux, elles sont tout, contiennent tout, répondent de tout, et plus rien ne bouge dans la société sauvée. Ah! messieurs, n'hésitons donc

pas à les défendre, ces institutions antiques et sacrées; n'hésitons pas à les fortifier, et comprenons bien qu'avec elles tout est sauf, que sans elles tout est perdu. Autrefois on comptait sur la royauté; la royauté tombe, messieurs, on l'a bien vu. Mais la royauté peut passer; si l'armée reste, si l'autel subsiste, il n'y aura rien de changé dans le monde, il n'y aura qu'une liste civile de moins.

— Pas mal, pas mal!

— Messieurs, reprit Brafort, enivré de son succès, sachons donc conserver les grandes choses que nos pères nous ont léguées, et défions-nous de ce funeste esprit de changement qui agite la société actuelle. L'harmonie, messieurs, c'est le repos, c'est le sage accord de tous les incompatibles, la fusion de tous les extrêmes; c'est le mélange du blanc, du bleu, du rouge et du noir, dans un gris superbe; c'est le résumé et, si j'ose parler ainsi, le ragoût de toutes les substances; c'est le juste milieu où tout vient se fondre, se transformer et s'éteindre. Le juste milieu, ce n'est ni le grave ni l'aigu, ni le doux, ni le terrible, ni... la colère ni l'indulgence, ni... l'affirmation ni la négation, ni... le blanc ni le noir, ni... la faiblesse ni la terreur, ni... la liberté ni l'esclavage, ni le trop ni le pas assez, ni la démagogie ni la monarchie, ni... l'excès ni la privation, ni la licence ni le despotisme, ni le haut ni le bas, ni l'énorme ni le petit, ni...

— En voilà, parbleu! bien assez, dit monsieur Verbaut.

— Comment voulez-vous que je parle pendant trois heures, si je ne fais pas d'énumération?

— C'est juste, allez.

— Enfin, messieurs, c'est la réunion de toutes ces choses dans une modération parfaite, également éloignée... de tout. Et combien cette vertu nous serait précieuse dans ces temps orageux, où des théories barbares menacent d'engloutir notre civilisation. C'est elle qui serait notre pilote à travers les récifs conjurés contre nous.

— Votre style a des incorrections que relèveront les journaux démagogiques: les récifs ne se conjurent pas.

— Vous avez raison. Je dirai donc... hum!... à travers les récifs semés sur nos pas.

— Mais les récifs ne se trouvent que dans la mer, et...

— Eh! monsieur, si vous m'interrompez sans cesse, comment voulez-vous que je parle sans m'arrêter? Je ne suis pas un écrivain, moi; je suis un homme de bon sens, un homme pratique, et vraiment ces petites choses-là ne sont rien. Que disais-je?...

— Vous disiez: Attachons-nous...

— Ah! oui, attachons-nous... alors... apparemment au char de l'Etat. Ah! vous allez me dire que nous sommes dans la mer..., disons au vaisseau. Mon Dieu! cela m'est égal à moi: le vaisseau de l'Etat, le char de l'Etat, c'est exactement au fond la même chose; les hommes sérieux ne s'attachent qu'à l'idée. Je continue. Le moyen terme, n'est-ce pas celui où tout se rencontre? Et quoi de plus beau que la rencontre de tous les intérêts? Aller à gauche, c'est abandonner la droite; aller à droite, c'est délaisser la gauche. Je passerai donc au milieu; et sur le point qui nous occupe, je déclare voter pour une sage conciliation des intérêts opposés, à condition toutefois que la décision ne pourra affecter aucun droit acquis. Je me résume: entre deux extrêmes, entre deux pôles, entre deux selles, entre deux partis, c'est toujours le juste milieu qu'il faut choisir.

— Attendez. Vous devez savoir répondre aux interruptions; on en fera. Je suis en ce moment un de vos honorables confrères, et je vous crie:

— Il faut pourtant choisir entre Dieu et le diable, entre le juste et l'injuste, entre le bien et le mal.

— Messieurs...

— Ne vous déconcertez pas; en de tels moments, quand on est embarrassé, on s'en prend à sa conscience et à celle de la Chambre, qui répond toujours par des applaudissements.

— Ah! messieurs, une question aussi étrange me laisse muet d'indignation. Entre le bien et le mal, on me demande si j'hésite, et est-ce bien dans une telle enceinte qu'une pareille question peut être adressée à l'un d'entre nous? (Avec force). C'est à la conscience de tous ceux qui m'entendent que je la renvoie.

— Bien! très-bien! s'écria monsieur Verbaut. (Tonnerre d'applaudissements). Vous pouvez appuyer sur l'effet, c'est cliché d'avance.

— Brafort (avec une force nouvelle). Et je suis fier d'être ici l'interprète des sentiments de toute la Chambre!

— Bravo! bravo! (Oui, tous! tous!) Vous pouvez recommencer cela toutes les fois que vous voudrez, soit avec *la gloire de nos armes ou l'honneur de* TOUS *les Français* sans exception, ou le désintéressement de *tous* vos confrères, quand même vous les auriez un moment auparavant accusés de tripotages ou de concussions. Ces effets-là sont sûrs, et l'on peut toujours au besoin en relever son discours. Monsieur, votre heure est passée, et je suis obligé de vous quitter pour ma classe de déclamation. Vous avez, monsieur, beaucoup à faire: la voix, le geste, le débit... Nous en reparlerons plus tard. Lisez chaque jour un discours parlementaire. Du reste, vous avez l'inspiration, le genre; mais je crains que la correction littéraire... Vous pourriez figurer avec avantage dans des comices, concours, distributions de prix en province, où l'on n'attaque guère les autorités; mais les journaux de Paris, monsieur...

— Ah! oui, dit Brafort en soupirant, c'est l'opposition qui fait tout le mal.

— Aussi, monsieur, je crois que vous ferez bien d'écrire vos discours, ou mieux encore de les faire écrire. Avez-vous de la mémoire?

— Oui.

— Parfait alors. Faites ce que je vous dis, avec un secrétaire lettré, et tout ira bien.

Brafort fut un peu humilié de ce conseil. Il finit toutefois par s'y rendre, en regrettant que ses occupations ne lui permissent pas de revoir la syntaxe et de cultiver ses dispositions pour une éloquence parlementaire plus spontanée. Grâce à sa mémoire véritablement excellente, à son secrétaire et aux leçons de débit et de geste de monsieur Verbaut, il remplit convenablement son rôle. On disait en parlant de lui: C'est un homme sérieux. C'était son avis à lui-même, et, sans qu'il ouvrît la bouche, son air inspirait aux autres la même opinion, tant les convictions profondes s'imposent.

Sans l'irritation très-âpre et vraiment très-douloureuse que lui causaient le socialisme et les socialistes, Brafort, dans l'exercice de ses fonctions de député, eût joui d'un parfait bonheur. Quand il pouvait oublier sa haine contre ces misérables et leurs infâmes doctrines, c'est dans tout l'épanouissement de son âme qu'il figurait aux dîners officiels et dans les cortéges, qu'il coudoyait les célébrités de la France et de l'Europe, et disait: Nous, hommes d'Etat! Il se sentait le cœur plus gros dans la poitrine, il s'élargissait. Et quelle ardeur au travail! par devoir assurément; mais aussi quand, dans les bureaux de la Chambre, il tenait littéralement entre ses mains les destins, la fortune de ses concitoyens, de tout un pays, quelle noble tâche! et comme il se sentait auguste, lui, Brafort! Ah! c'étaient de douces, de grandes, de pures émotions...

Il en était profondément attendri et se montrait vraiment plein de condescendance et de bonté pour les gens respectueux qui l'approchaient, et qui attendaient de lui le salut de la France et quelques petites faveurs.

Mais, par exemple, quand il lisait ces journaux odieux: la *Réforme*, la *Commune de Paris*, etc.; quand son journal, l'*Assemblée nationale*, lui apportait, avec des

commentaires envenimés, les motions des clubs ; quand, par la voix de Pierre Leroux, de Considérant, — de Proudhon, ô ciel !— les détestables doctrines se produisaient à la tribune même de l'Assemblée ; quand Charles de Labroie, lui aussi représentant, venait à coudoyer son collègue, alors s'éveillait dans Brafort toute la gamme des sentiments qui vont de l'indignation à la haine, et qui parfois l'exaltaient jusqu'au transport. Il n'était pas le seul, comme on sait. Jamais convictions ne furent plus passionnées qu'à cette époque, parce qu'elles étaient tout particulièrement personnelles. Songez donc : Le communisme ! mais c'étaient la chair et le sang même de Brafort, sa vie et son âme, que le monstre s'apprêtait à dévorer. En d'autres termes, tous les soins, tous les désirs, toutes les joies dont s'était composée jusque-là cette existence, qui, de même que la plante croît en haut vers le soleil, avait gravité vers un seul but : le foyer de splendeur et de richesse qui flambe au sommet social. C'était sa fortune bâtie pierre à pierre, sa villa et la devise fière qui l'ornait, les merveilles enfantines de son parc, depuis la tour à créneaux jusqu'au cygne du lac, et la livrée de ses valets et leur obséquieuse humilité, et ses roasbeefs, et ses vins fins et ses sucreries, et son rôle d'amphitryon et sa royauté industrielle, et l'oisiveté dorée, et la beauté de sa fille et de sa femme, et non-seulement tout ce qui faisait son plaisir et son orgueil, mais ce qui le faisait lui-même, sa valeur, sa signification, sa propre personne enfin ! Question de vie et de mort ! . . . .

Nous n'avons pas ici à passer en revue tous les actes de Brafort. Ils furent sincères, comme une défense désespérée contre un assassin, contre la mort.

. . . .

Brafort s'éleva par la colère jusqu'à l'intrépidité. Dans cette belle et mémorable séance du 23 juin, il parla plusieurs minutes sans préparation et sans embarras, dans toute la vigueur de sa passion. Il déclara qu'il voulait mourir pour la défense de l'ordre, de la propriété et de la famille ; il flétrit ces buveurs de sang, ces fauteurs de pillage, ces communistes infâmes, qui n'aspiraient qu'au vol, qu'à l'anarchie, qu'à l'incendie, cette écume de la société qui ne pouvait triompher que par la désorganisation sociale.

A ce moment, Charles de Labroie entrait à la Chambre, pâle d'une course à travers Paris ; il courut à la tribune, et, montant les marches, rencontra Brafort qui les descendait. Brafort était dans une disposition qui ne comportait plus rien de parlementaire. Il repoussa son collègue en s'écriant qu'il fallait expulser de la Chambre les mal pensants. Cet incident, couvert d'ailleurs par le tumulte, n'eut pas de suite. Moins logique et moins sincère que le député du Nord, la Chambre ne soutint pas la motion, mais elle étouffa de ses clameurs la voix du socialiste. Pourtant le soir, dans le bureau dont Brafort et lui faisaient partie, Charles de Labroie obtint un peu de silence de ses collègues enroués. En réponse à des cris de sang, il se leva, calme à force d'émotion, impassible à force de révolte :

« Messieurs, leur dit-il, le débat est à huis clos. A quoi bon dès lors ces indignations et ces cris ? Tous honnêtes, oui, messieurs, tous ! tous ! et tous désintéressés. Le salut de la patrie, la famille, la religion, le droit sacré de la propriété, les intérêts de la morale et de la vertu, une révolte sacrilége, des hordes barbares !... Tout cela est au *Moniteur*. Mais en ce moment vous êtes entre vous ; laissez-moi donc vous dire deux mots de vérité.

. . . . . Vous commencez la guerre sociale. Eh bien ! prenez garde ! un abîme que rien ne comblera plus va se creuser entre le peuple et vous. . . . . Votre règne va finir, vous allez avoir un maître. Un nom fatal à la liberté, mais fatal à la vôtre comme à celle du peuple, est déjà sur les lèvres de ce peuple que vous avez refusé d'éclairer et d'émanciper. Vous étiez, vous pouviez longtemps encore être chefs ; vous n'allez plus être que les cariatides du second palais impérial. Vous rugirez en vain alors, vous appellerez en vain à votre aide ce peuple que vous pouviez facilement satisfaire par des mesures progressives, salutaires à tous, mais qu'en ce moment vous désintéressez de la République. Ce peuple contemplera d'un œil satisfait votre défaite, et préfèrera se perdre avec vous plutôt que de vous défendre. Il serait temps encore... Une nuit du 4 août vous sauverait mieux qu'une nuit de massacre...

— Une nuit du 4 août n'a plus de raison d'être, s'écria Brafort. Il n'y a plus de priviléges, tous sont appelés...

— ..... Et peu sont élus, répondit Charles de Labroie. Et ceci, vous ne le voyez pas, est contraire au droit nouveau. Depuis la révolution de 89, il n'y a pas de droit où il n'y a pas d'égalité ; l'essence du droit est d'être commun, réalisable pour tous. . . . . . .

Monsieur de Renoux, prenant la parole, dit en souriant :

— Mais c'est ainsi... en principe.

— Vous êtes trop intelligent, monsieur, répondit sévèrement Charles de Labroie, pour confondre les œuvres du hasard ou de la fraude avec celles de la justice.

— Ma foi ! reprit l'aimable homme d'Etat, la question est ardue, et plus d'un s'y embrouillera. Quelque bonne opinion que vous vouliez bien avoir de moi, je ne me sens pas de force à extirper de ce monde la fraude et le hasard, et bien d'autres choses encore. Et puis l'appétit vient en mangeant, et si l'on permet à votre peuple d'ouvrir les mâchoires, je sais bien qui, en fin de compte, il croquera. Quand on ne peut pas dénouer les nœuds, on les coupe ; quand on ne peut pas résoudre les questions, on les retarde. Après une bonne victoire, nous aurons la paix pour vingt ans... et, après vingt ans, le déluge, si nous ne pouvons recommencer.

En même temps, il sortit. Peu d'instants après, Charles de Labroie quitta les bureaux pour se rendre aux barricades, aux cris de Brafort, qui demandait son arrestation.

On le sait, le plan du général Cavaignac avait été de laisser l'insurrection s'étendre et se fortifier sans obstacle, afin de pouvoir mieux l'écraser toute entière. La moitié de Paris, toute la ville populaire, s'était couverte de barricades. Les chefs s'étaient improvisés. . . . .

Inquiet depuis quatre mois, de plus en plus agité, surexcité par les nouvelles, par l'inquiétude, par les cris des journaux, les emportements des siens, l'atmosphère sinistre et lourde qui enveloppait Paris, Brafort n'y tint plus. Après avoir, le 24, voté l'état de siége, il quitta l'Assemblée, prit son fusil et se joignit à un peloton de la garde nationale qui marchait vers la place du Panthéon, occupée par les insurgés, et l'un des centres principaux de l'insurrection.

Chemin faisant, Brafort éprouvait certainement ce malaise que ressent tout être vivant, à l'idée de la destruction ; mais sa colère n'en était que plus violente. Il grommelait mille terribles menaces, brandissait son sabre, rappelait tout haut qu'il avait été soldat et faisait dire autour de lui : « En voilà un de déterminé ! » Tous ces hommes d'ailleurs semblaient furieux. Les soldats furent plus humains, étant plus calmes.

. . . .

Ils arrivèrent ; le canon grondait, la rue Soufflot était pleine de fumée et d'odeur de poudre. Les boulets écornaient çà et là la façade du Panthéon, puis, frappant avec un retentissement effroyable les portes de bronze, ils les enfoncèrent ; et bientôt les insurgés, retranchés dans le monument, derrière les colonnes et jusque dans les étages supérieurs, durent l'évacuer. Alors les troupes se précipitèrent, enlevèrent les derniers postes et poursuivirent les fuyards. Un gros d'insurgés fut enveloppé :

— Pas de quartier ! cria-t-on.

— Pas de quartier! répéta Brafort. . . . .

Il y avait des barricades tout près, rue de l'Estrapade, rue Contrescarpe, rue Fourcy. Ce fut rue de l'Estrapade que Brafort, emporté par sa course ou plutôt par sa chasse après quelques insurgés, s'arrêta. Il était en face d'une barricade où les fuyards se précipitèrent. . . .

L'homme, résumé de l'univers, se replonge parfois dans la bête avec l'horreur en plus de la pensée, qu'il ne peut jamais complétement étourdir. Brafort était ivre de sang; ses oreilles tintaient. Un reste de prudence le retenait à distance de la barricade; mais, brûlant de la renverser, il hurlait d'une voix rauque: « En avant! en avant! » et couchait en joue le tas de pavés encore muet, et qu'on eût pu croire désert sans les canons de fusil qui se montrait au sommet. Tout à coup se dressèrent quelques têtes énergiques et sombres; le feu mortel brilla, et deux gardes nationaux tombèrent près de Brafort, qui poussa un rugissement. Il avait reconnu un de ces insurgés: c'était Brassard, son ouvrier d'autrefois, Brassard l'insolent, le rebelle, le corrupteur de la sainte obéissance, une de ces vipères maudites que Brafort avait juré d'écraser et contre lesquelles sa rage était convulsive. . . . .

Un nouveau mouvement se produit. Brassard allait sans doute reparaître. Brafort épaule son fusil et le tient prêt, immobile, dominant, à force de haine, le tremblement de sa rage. Oh! le voilà, le voilà! Non, ce n'est pas lui!... Jean! quoi? Jean lui-même, avec ces bandits!... Ah! le misérable!... Le doigt impatient pressait la détente, une crispation de colère la fit partir, et Jean tomba en arrière, les bras étendus...

La fusillade, la fumée, puis des ténèbres rouges et de folles oscillations, comme si le monde aussi roulait à la renverse. Brafort sentit qu'il allait tomber; son instinct le tira hors de la foule et il se trouva, — il ne sut comment — sur les marches du Panthéon, près d'un cadavre qui gisait la tête en bas, les cheveux épars, la bouche tordue, les dents hideuses. En face, le soleil, comme si ces choses lui étaient égales, resplendissait dans les nuages et flambait dans les vitres de l'Ecole de droit. De ces ruissellements de lumières, les yeux éblouis de Brafort tombaient sur un tas de morts, à peu de distance, d'où s'élevait une vapeur. Chose étrange, peu à peu cette vapeur prit une forme humaine et vint en flottant vers Brafort: c'était Jacques. Il avait le regard fixe, un regard qui perçait Jean-Baptiste comme une épée; et, s'approchant toujours, d'une voix qui pénétrait la mœlle des os, il dit: Frère, qu'as-tu fait de mon fils? Puis, de son doigt tendu, il toucha le cœur de Brafort et Brafort se sentit mourir.

En ouvrant les yeux, il se vit sur son lit, dans sa chambre; sa femme était debout, un flacon à la main; un homme debout aussi le regardait d'un œil attentif; plus près, à son chevet, il devina sa fille, dont les lèvres se posaient sur son front. Un instant, ses idées flottèrent, puis le souvenir terrible le saisit et il s'écria:

— Jean! où est Jean? Est-il mort? Il est touché? Je l'ai vu tomber!

Un cri répondit à ses paroles, et Maximilie se leva toute pâle.

— O mon Dieu! que dit-il? Il rêve, n'est-ce pas? demanda-t-elle au médecin... Il rêve?

— C'est du délire, dit madame Brafort.

Le médecin fit le geste du silence, prit le bras du malade, et dit bientôt:

— Pas une blessure! De la fièvre, c'est l'impression des événements, voilà tout.

Maximilie, pleine d'agitation, tournait sur elle-même dans la chambre. Elle fit un pas vers le lit, les lèvres entr'ouvertes, puis elle s'arrêta, et bientôt, comme animée d'une résolution subite, elle sortit. Quelques nstants après, accompagnée d'un valet de chambre, elle quittait l'hôtel.

C'était dans la rue Cuvier, au cinquième étage, qu'était l'appartement de Charles de Labroie, composé de deux chambres qu'il habitait avec Jean.

Maximilie avait conservé des relations avec son cousin; ils s'écrivaient, et même deux ou trois fois, échappant à la surveillance des siens, elle était venue passer une heure au jardin des Plantes, où Jean l'attendait. Là, dans la plus solitaire allée, au courant d'une causerie intime et fraternelle, plus d'une fois la jeune femme avait pleuré. Jean pourtant se refusait à laisser sortir de ses lèvres le nom de Georges, et, sans même demander la cause de ses larmes, il y avait répondu par des paroles de douce tendresse, mêlées de conseils austères. Elle, en regardant les joues pâles de son cousin et ses yeux qui se creusaient, lui disait: « Toi aussi, Jean, tu souffres! »

Elle n'osait lui parler de Baptistine et il ne l'eût pas voulu; car il sentait sur ce point, dans l'esprit de la jeune femme, des préventions qui l'eussent blessé. Non-seulement Jean souffrait du sort affreux de celle qu'il avait aimée, mais cet être si pur avait des remords. Il détournait alors l'entretien de lui-même et parlait à Maximilie de ses efforts pour la grande cause de l'égalité; de ses espérances ou plutôt, hélas! de ses désirs, car ses espérances était bien combattues, bien flétries par tout ce qui se passait. Jean occupait un petit emploi de préparateur de chimie, qui lui laissait assez de loisir; et ce loisir, il l'employait à répandre sa parole, son âme, sa science partout où il le pouvait. D'abord il voulait être simplement ouvrier, mais il avait reconnu que c'était se laisser prendre tout son temps et toute sa force, au seul bénéfice de ce qu'il voulait combattre.

En se rappelant leurs entretiens, combien il regrettait les violences des partis et n'attendait rien que d'une meilleure intelligence de la vérité. Maximilie, tandis qu'elle franchissait avec peine et non sans terreur les obstacles de la route, se rassurait un peu. Non, Jean qui avait l'horreur du sang et le mépris de la force n'avait pas participé à cet horrible combat.

Ainsi partagée entre le doute et l'espoir, la jeune femme se dirigeait tremblante, mais ardente de cœur, dans ce quartier soulevé, dont elle n'eût pas osé s'approcher en tout autre état d'esprit. Obligée même de rassurer les craintes du serviteur, qui la suivait à regret, plusieurs fois, elle dut, pour obtenir le passage, invoquer le nom déjà connu et chéri de Jean Brafort ou celui de Charles de Labroie. Après de longs détours, épuisée de marches et de frayeurs, elle arriva enfin rue Cuvier. Là, devant la porte, toute saisie, elle s'arrêta, se disant tout à coup, après cette course si longue et si périlleuse, que son cousin pouvait, devait être absent, aussi bien que monsieur de Labroie, qu'elle était folle d'être venue se heurter contre une porte close. Elle avait si peur de la réponse qu'on allait lui faire, qu'elle éprouvait le besoin de croire qu'elle n'en pouvait recevoir.

Enfin, avec plus de résolution qu'il ne lui en avait fallu jusque-là, elle entra et jeta à la concierge le nom de Jean Brafort.

— Eh! dit la femme avec un sanglot, le pauvre jeune homme! on vient de le rapporter et...

Maximilie poussa un cri et se précipita dans l'escalier; une espérance encore la portait. Elle entra. La première chambre était vide et en désordre. Madame de Labroie y laissa le domestique, pénétra dans la seconde et vit sur le lit Jean étendu, la figure livide, la poitrine sanglante. Un nouveau cri de douleur lui échappa; elle se jeta sur le lit, prit la main de Jean, et la sentant froide... comme la mort, elle glissa sur ses genoux et faillit s'évanouir.

— Il est mort, madame! dit une voix sévère et douloureuse, qui bouleversa, sous une impression nouvelle, tout le cœur de la jeune femme.

Eperdue, presque folle de saisissement, elle leva les yeux: Georges!

Oh! c'en était trop à la fois. Elle fléchit plus bas encore; il la crut évanouie et se baissa pour la secourir;

mais avec roideur et comme avec répugnance. Un mouvement et un gémissement de Maximilie lui ayant appris qu'il se trompait, il se redressa et reprit son attitude au chevet du lit, debout, l'œil fixé sur le cadavre de son ami.

De longs moments s'écoulèrent; enfin Maximilie se releva; elle se pencha sur le lit de Jean et approcha son visage de celui du mort :

— Oh! murmura-t-elle, peut-être n'est-il pas mort? Je ne puis pas le croire. Jean ! ô Jean ! est-ce possible ? Un médecin l'a-t-il dit ? Non ! je ne puis pas croire qu'il soit mort.

— Il l'est depuis plusieurs heures, dit Georges. Madame, il faut savoir en ce monde renoncer à l'espérance.

— Un médecin !... répéta-t-elle.

— Un médecin a été mandé, madame. Ma douleur a fait comme la vôtre, elle ne voulait pas croire. Il a bien fallu....

La voix mourut dans sa gorge, il y eut un silence; puis Maximilie, suffoquée, se traîna vers la fenêtre qui était ouverte, et tomba dans un fauteuil. Là, incapable de maîtriser plus longtemps sa douleur, elle éclata en gémissements, en sanglots, en cris déchirants :

— Jean ! ô Jean.... répétait-elle, de cet accent de révolte et d'étonnement qui est celui de la douleur dans la jeunesse.

Tout en elle protestait : ses beaux yeux, d'où les larmes ruisselaient sur ses joues veloutées, et ses bras arrondis levés vers le ciel, et ses mains jointes, et ses cheveux blonds, où jouait un reste de lumière et tout cet ensemble de sa jeune beauté. Pouvait-il être mort, en effet, ce compagnon d'enfance à peine entré comme elle dans la vie ? N'était-ce pas un malheur criant, contre nature ? Etait-ce possible ? comme elle disait.

— Oh ! Jean !

Elle le revoyait dans le cours déjà fermé de sa vie, toujours si bon frère aîné, si sage et si doux ! confident chaste et tendre de ses amours de jeune fille et de ses douleurs de femme. Ah ! elle avait donc tout perdu en ce monde, tout ce qu'elle aimait, car Jean était mort, et celui qui était là !...

Il ne put résister à l'explosion de cette douleur si désespérée et s'approcha d'elle en lui offrant un verre d'eau. Alors ils se virent et ne purent s'empêcher de se regarder encore. Il y avait si longtemps qu'ils ne s'étaient vus!... Ah ! si pâle! si malheureux! mais toujours debout et fier, hélas! fier jusqu'au dédain ! C'était bien lui, toujours lui qu'elle avait nommé : Mon Georges! à qui elle s'était donnée par mille élans de son âme, qu'elle aimait toujours, elle le sentait au milieu de ces déchirements, avec une force invincible. Si bien qu'oubliant toutes les conventions dont elle vivait depuis sa naissance, elle s'écria :

— Georges ! Ah ! vous me méprisez, je le sens, et vous faites bien! Je devais... L'amour est la vérité de ce monde. *Il* le disait *lui*, et je le sais à présent, trop tard !...

Elle joignit fortement les mains en les élevant vers lui, puis les laissa retomber sur ses genoux avec l'abattement du désespoir. Idéalisée de douleur et de regret, sa figure était sublime. Georges en fut bouleversé. Mais son ressentiment avait été si âpre, sa douleur si amère, qu'il ne put pardonner si tôt.

— Ah! vous croyez maintenant, dit-il, vous qui m'avez fait douter.

— Vous ne pouvez me pardonner! s'écriait-elle, je le sais, et moi aussi je me déteste et me hais ! Ah ! si je pouvais le remplacer là sur cette couche de mort, oh ! oui, je le ferais, moi, que la mort autrefois effrayait tant! Car, toute jeune que je suis, je sens ma vie morte avec votre amour, Georges. Ah! si vous saviez!... si vous saviez combien je suis malheureuse!

Tout tremblant, il répéta :

— Vous êtes malheureuse ?

— Hélas ! je l'ai toujours été. Mais à présent je n'ai plus même l'illusion de me croire aimée... ni la consolation de pouvoir honorer mon mari....

— Votre mari ! s'écria-t-il avec fureur. Qui vous a permis de parler de cet homme ? Vous n'avez donc pas de honte ! vous êtes assez dépourvue de cœur et d'honneur pour ne pas sentir qu'un second serment est un parjure, et qu'après l'échange de nos âmes, votre prétendu mariage fut un adultère ?

— Je le sais, dit-elle en baissant le front, je l'ai appris; je le sais... Mais alors, je ne savais pas!

— Vous comprenez bien tard, répliqua-t-il d'un ton âpre, blessant, furieux.

Maximilie releva la tête, une rougeur fugitive colora ses joues.

— Ah ! vous êtes sévère, dit-elle. Je n'avais que dix-sept ans, — je suis bien plus jeune que vous, Georges, — et j'ignorais tant de choses !... Hélas ! on nous engage avant que la réflexion ait pu naître en nous ; sans instruction, sans expérience, avant l'âge, on nous demande de tout comprendre ; il faudrait tout deviner. Les hommes sont injustes et insensés pour les femmes. Ah! vous m'écrasez! Mais, Georges, pensez-y, j'ai dix-huit ans à peine, et l'on a déjà perdu ma vie, et je suis malheureuse à jamais!

Elle joignit les mains, se tordit les bras, se leva, et revint près du lit de mort, où elle se mit à genoux.

— Oh ! Jean, mon ami, mon frère, toi si bon et si doux, je vais partir, ne plus te revoir ! jamais !... Il faut que je parte... Il me faut laisser ici tout ce que j'aime et retourner à ce que je hais !... Ne dois-je pas toujours être forte contre mon cœur?... Ah ! quel fardeau l'on nous donne à porter, mon Dieu ! Jean !... ô Jean! que je voudrais mourir avec toi !...

Inondée de larmes, étouffée de sanglots, elle s'affaissa sur la couche mortuaire. Tout à coup, elle se sentit soulevée, étreinte entre des bras passionnés. Elle était sur le sein de Georges.

— Eh bien ! puisque tu m'aimes toujours, je te reprends, nous allons quitter la France, fuir ceux qui t'ont opprimée; nous allons être à nous, seuls, loin de tous. N'est-ce pas, Maximilie ? Ne renie pas une seconde fois ton amour. C'est moi, celui que tu aimes, qui suis ton époux. C'est la vraie loi, tu le sens maintenant. Cet homme n'est qu'un voleur et qu'un étranger! Ah ! je te pardonne et je t'aime... plus que jamais ! Nous avons tant souffert, ma pauvre adorée. Seuls à présent, puisque Jean n'est plus, nous devons bien nous aimer. Ma mère viendra près de nous, elle aussi t'aimera; elle comprend tout, ma mère! Ah ! Maximilie, Maximilie ! je n'espérais plus te retrouver ! C'est à Jean que je te dois. Il m'a vu trop souffrir. Il t'a appelée... Oh ! chère, dis-moi vite que tu ne me quitteras plus.

Il baisa son front ardemment; elle ne pouvait ni le repousser ni lui répondre. Ses larmes avaient cessé de couler; agitée d'un tremblement nerveux, elle regardait Georges comme en extase. Il la posa doucement par terre, en face du cadavre, et lui dit :

— Agenouillons-nous devant lui, c'est lui qui nous bénira. Je sais qu'il l'eût fait, Maximilie, et s'il pouvait nous parler encore...

Ils s'agenouillèrent en fixant les yeux sur la figure de leur ami, inerte et pâle, mais douce, jusque dans la mort; et, tout brûlants de douleur et de passion, ils semblaient ne pouvoir comprendre que ce cœur autrefois si vibrant et si chaud fût déjà glacé. Toutefois cette vue s'empara de leurs pensées.

— Georges, dit Maximilie; cette fille qu'il a aimée doit apprendre sa mort, il doit être pleuré par elle.

— Je lui écrirai, dit le jeune homme, et s'il a laissé pour elle quelque lettre, je la porterai moi-même.

— Oh ! cria-t-elle en se relevant dans un nouvel élan de douleur, l'avoir tué, lui, Jean ! Quel est le monstre qui l'a tué?

— Il n'avait pas même d'armes; il n'était allé sans

doute que pour apaiser l'horrible lutte... Il est tombé près d'un ouvrier de ses amis, Brassard, qui, le chargeant sur son dos, l'a en courant apporté ici. Moi qui venais inquiet... J'ai épuisé tous les soins... Mort sur le coup! Maximilie, reprit-il, après un silence, il faut décider ici, devant lui, de notre vie; bientôt peut-être nous ne serons plus seuls. J'ai à garder et à protéger la dépouille de notre ami; mais, quand elle sera rendue à la terre, je suis libre et je t'appartiens. Donne-moi ta parole de me suivre. Nous quitterons cette France inondée de sang, qui semble redevenue barbare; nous irons en Suisse, où tu voudras. Je gagnerai notre vie. Tu ne seras plus que riche d'amour, je vivrai pour toi. L'amitié, hélas! est morte. Il n'y a plus que l'amour au monde; ne le repousse pas, car de quoi vivrions-nous maintenant?

— Oh! murmura la jeune femme (ces mots effleuraient à peine ses lèvres, comme si elle se parlait à elle-même), abandonner mon père! ma mère!... et le monde?...

— Tout, dit-il avec passion, et je te le rendrai, va!

— Mon Dieu! répétait-elle, mon Dieu!...

L'hésitation, l'anxiété, se peignaient sur son visage; mais des lueurs, roses comme l'aube ou comme l'espoir, s'y montraient... Georges attendait, le cœur battant d'espérance. Mais tout à coup Maximilie fit un cri, et cacha dans ses mains son visage devenu tout pâle.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, pouvais-je oublier... C'est impossible!... Ah! je suis condamnée!

— Jamais! s'écria-t-il, jamais! Quelle est cette pensée qui t'arrache à moi? Cela est faux, je te jure; cela est faux!

— Ne me demandez pas, dit-elle; je ne pourrais... Ah! ceux que la nature m'avait donnés pour guide ont perdu ma vie, ils m'ont jetée dans un gouffre dont j'ignorais la profondeur, et maintenant je suis esclave à jamais. Oh! Georges, pardonnez-moi, je suis si malheureuse, ne m'accusez pas!

Elle parlait d'une voix déchirante et suppliante; elle était visiblement tombée de l'espoir dans l'abattement, et, couvrant son front de ses mains comme pour voiler une confusion douloureuse, toute son attitude implorait la résignation de son amant.

Elle ne put l'obtenir. Trop vivement déçu, la colère le saisit, et, cette amertume nouvelle renouvelant toutes ses douleurs amassées, il éclata en paroles cruelles, en reproches insultants, jusqu'à l'accuser de se jouer de lui par coquetterie, sans pitié. Prosternée contre le lit mortuaire, Maximilie ne répondait que par des sanglots; elle étendit la main comme pour chercher un appui, et ne rencontrant que la main glacée, poussa un gémissement. Georges eut enfin honte de lui-même.

— Ah! dit-il, pardon, madame; pardon, mon ami. Eh quoi! je voulais encore être heureux!

Il s'assit alors, mit sa tête dans ses mains et ne bougea plus. Bientôt après, la jeune femme se releva, baisa le front du mort, et d'une voix brisée:

— Jean, tu avais raison, dit-elle; les hommes, des choses sacrées, ont fait des choses impies. Adieu, toi qui valais mieux que nous tous!

Elle s'arrêta devant Georges pendant une seconde:

— Georges, dit-elle, je vous aimerai toujours et je serai toujours malheureuse.

Puis elle s'enfuit, et lorsqu'il voulut la suivre et lui parler, déjà la porte s'était refermée.

X

GRANDEUR ET DÉCADENCE.

La scission s'était faite, aussi flagrante, aussi évidente qu'un fait. La limite entre les deux camps avait été marquée par cette chose ineffaçable, le sang. L'homme sans *acquis*, le pauvre avait été, de par la raison des baïonnettes, rejeté tout sanglant dans son gouffre de misère, d'où il s'était permis de vouloir sortir, et les vainqueurs s'occupaient à en sceller l'ouverture, tout indignés encore d'une telle audace, et bien persuadés de leur droit, puisque tout le terrain en dehors leur appartenait.

On put voir en ce temps-là que de l'état sauvage à l'état actuel de propriété, la distance n'est que d'une étape. A la fusillade du combat, succéda la fusillade après le combat; les guerriers se firent assassins; on se rua sur les vaincus à coups de calomnie, en même temps qu'à coups de feu. On les traita officiellement de « forcenés armés pour le massacre et le pillage, de » nouveaux barbares sous les coups desquels la famille, » la religion, la liberté, la patrie, la civilisation tout » entière était menacée de périr » (1). Avec tant de hâte, qu'ils oublièrent de se concerter, l'Assemblée nationale forgea dès le lendemain la loi de transportation, tandis que le général de Cavaignac convoquait les conseils de guerre. La liberté de réunion fut suspendue, la liberté de la presse fut suspendue, la liberté individuelle fut suspendue, l'humanité fut suspendue. La peur est une frénésie (2).

Dans cette commotion, qui arracha tous les masques et remit chacun à sa place, Brafort se trouva comme les autres débarrassé de l'attirail d'emprunt dont l'avait affublé la République. Le flot de février l'avait soulevé un instant; le flot de juin le rapporta au rivage, tel que Dieu et la monarchie l'avaient fait, libre de ses mouvements et sur son terrain. Il était fait pour régner, parbleu! comme l'est tout homme né sujet, et il régna par la violence et par la terreur, lui neuf centième, moins ceux de ses collègues qu'il aida à proscrire; il vota les transportations en masses; il fit, dans la joie de son cœur, le procès de cette république dont l'avénement lui avait causé tant d'insomnies; il fit paraître à sa barre le gouvernement provisoire qui l'avait agité de tant d'inquiétudes; il exécuta, lui, juge et partie, le socialisme, et soutint Quentin Bauchart.

Dans la joie de son cœur. Hélas! le cœur de Brafort ne pouvait plus éprouver de joies que violentes et funestes, depuis le jour où, dans l'ivresse de sa rage, il avait frappé le fils de son frère. Un jour viendra où tout meurtrier sera, pour lui-même comme pour les autres, un fratricide; mais, pour Brafort (comme pour la plupart encore d'entre nous), tous les meurtres qu'il avait commis avant celui-là n'étaient rien, et celui-là seul était un crime. En réalité pourtant, c'était de tous le moins volontaire; une contraction des nerfs en mouvement, l'entraînement du coureur lancé, qui, sans pouvoir s'arrêter, écrase ce qui se rencontre sous ses pas. Mais Brafort ne chercha point de circonstances atténuantes, et, quand il fut certain de la mort de son neveu, il se sentit moralement condamné. Sa conscience en reçut une atteinte profonde et qui réagit sur

(1) Proclamation de la commission d'enquête. (Daniel Sterne, *Histoire de la révolution de 1848.*)

(2) Ce vertige de la peur, auquel les esprits les plus fermes et les âmes les plus nobles s'abandonnaient sans réserve et sans honte. (*Idem*).

le cerveau. Cet homme avait besoin de se croire un honnête homme, et jusque-là il s'était cru tel. L'idée de son crime le dévora nuit et jour. Il devint irritable à l'extrême, soupçonneux, fantasque, insensé parfois ; toutes ses facultés s'exaspérèrent. Il voulut garder son secret ; mais, dans ses rêves agités, dans ses délires, dans ses cauchemars, plus d'une fois ce secret s'échappa de ses propres lèvres. A partir de ce moment, le malheur commença pour Brafort.

Il arrive ainsi, dans certaines vies, qu'une série croissante de prospérités est suivie d'une série ininterrompue de désastres. L'homme, en pareil cas, accuse le sort, la Providence ou la société. Il s'en prend à des forces inconnues, ne voyant pas, dans le peu de connaissance qu'il a de lui-même, comment il a préparé, par sa propre action, les événements qu'il subit. Chacun porte en soi ses revers enveloppés dans ses triomphes. Ceux-ci, le plus souvent, ont créé ceux-là. Comme les défauts sont l'excès des qualités, les mêmes forces qui ont élevé l'homme l'abattent. C'est ainsi que l'esprit de domination, grâce auquel Brafort était devenu, en ce monde monarchique, un despote heureux et un vainqueur sans pitié, le poussa à la violence qui empoisonna la fin de sa vie ; c'est ainsi que son ambition sans bornes, après les satisfactions de sa richesse, visant l'orgueil du nom et des titres, lui avait fait prendre pour gendre un viveur qui le ruina.

Moins de deux ans après ce mariage, la dot de Maximilie n'existait plus, et les créanciers de monsieur de Labroie, las d'attendre, faisaient vendre aux enchères le domaine seigneurial. Brafort l'eût acheté, s'il l'avait pu ; mais son séjour à Paris comme législateur, et les préoccupations de toutes sortes qui l'agitaient, lui avaient fait négliger les affaires de sa fabrique. Il avait fait des pertes considérables sur certains marchés ; en outre, le travail était loin de produire ce qu'il produisait sous la surveillance du maître, et enfin le commerce, en ces temps troublés, languissait. Pourtant, afin de ne pas rester au-dessous des hauts personnages qu'il fréquentait, Brafort menait à Paris le train d'un quasi-millionnaire. En apprenant la faillite de son gendre, il sentit crouler sa propre fortune. Un moyen de salut lui restait : donner sa démission (il s'était fait réélire à l'Assemblée législative), retourner à R..., et se remettre à la tâche qui déjà l'avait enrichi. Mais, pour un homme *qui avait tenu dans ses mains les destinées de l'Etat*, qui recevait dans son salon de *hauts personnages*, qui disait aux princes Bonaparte : « Mon cher collègue ; » qui donnait des poignées de main à monsieur Odilon Barrot et à monsieur Thiers ; pour un tel homme, redevenir simple fabricant, c'était descendre, et, comme tous les parvenus, Brafort avait la rage de grimper. Il ne put se résoudre à cet abaissement, à cet affront. Et puis, son dévouement n'était-il pas utile à la France ? Il resta donc, fit l'impossible pour diminuer ses dépenses, et, au lieu de vraies réformes, rogna, lima, *tondit sur des œufs*, se mit en colère vingt fois le jour, changea de domestiques toutes les semaines, fit de son intérieur un enfer, se rendit très-malheureux et très-ridicule, et ne remédia nullement au mal.

Cependant il obtint une recette particulière pour son gendre. La France devait bien cela au nom des Labroie et à ses propres services à lui, Brafort. Il eut le chagrin à cette occasion de se séparer de sa fille et de sa petite-fille, une gentille enfant d'un an, dont il raffolait déjà sans vouloir en convenir. Maximilie suivit son mari en province, du même air triste dont elle vivait à Paris, près de lui. On trouvait dans le monde que cette mélancolie lui séyait fort bien, et quelques jeunes gens aimables, sachant que monsieur de Labroie négligeait sa femme pour des maîtresses, avaient essayé de la consoler ; mais Maximilie était restée invincible sans effort. Sa nouvelle séparation d'avec Georges, la mort de Jean, et le secret fatal de cette mort, qu'elle avait surpris pendant la maladie de son père, l'aversion que de plus en plus son mari lui inspirait, tous ces malheurs avaient frappé la pauvre enfant jusqu'à lui enlever toute la vivacité, tout l'essor de sa jeunesse. Elle ne trouvait de joie que dans sa maternité, et cependant, en embrassant sa fille, quelquefois des larmes amères coulaient sur ses joues.

La République était morte en juin, mais les vainqueurs aussi avaient succombé dans leur victoire, qui fit l'empire bien plus sûrement que le coup d'Etat de 1851. L'empire ne fut fait quoi qu'on ait dit, à Paris surtout, ni d'acclamation ni de terreur ; il le fut de la haine, du mépris du peuple et de son découragement. Pendant le pâle interrègne qui le prépara, Brafort, comme la plupart de ses collègues de la majorité, ne comprit, ne prévit rien ; les progrès de l'idée républicaine en province l'épouvantaient seuls, la peur du socialisme l'aveuglait, et le spectre rouge était son ombre. Il fit la loi du 31 mai en toute sincérité de cœur et donna aux déclarations du prince-président la plus entière confiance. Le coup d'Etat, en le surprenant, l'irrita. Il sentit bien que c'était sa déchéance. Puis la chose froissait ses idées d'honnêteté. Dans le pêle-mêle de ses préjugés, bons et mauvais, ce brave homme croyait aux serments. Il signa chez monsieur Odilon Barrot la protestation contre « l'attentat » ; il fut un de ceux qui accompagnèrent monsieur Daru au palais de l'Assemblée et, que bouscula le 42e de ligne. Il tint séance à la mairie du dixième arrondissement, sous la présidence de monsieur Benoist-d'Azy, parlementa solennellement avec l'officier chargé de faire évacuer la salle, se soumit à la consigne et demanda avec enthousiasme à être emmené à Mazas. On le dédaigna : il resta plein de colère.

Mais après le plébiscite, il réfléchit : après tout, le pouvoir de décembre était un pouvoir fort. C'est ainsi, on le sait, que Brafort comprenait le pouvoir ; acclamer celui-là ne coûtait donc rien à ses principes. Et puis son traitement de représentant suspendu, sa fabrique obérée, son gendre toujours endetté, il se voyait presque réduit à la pauvreté. Maxime était ministre. Brafort se dit alors, avec tant d'autres, qu'il était toujours honorable de servir la France, et même qu'une place de préfet lui siérait bien. Il écrivit au prince-président et fit passer sa demande par les mains de monsieur de Renoux. Elle fut accueillie et on l'envoya dans le midi de la France, à C...

Ce lui fut un renouveau d'importance et de fierté. Madame Brafort, également fort affligée de la perte de sa fortune, se ranima et recommença de pompeuses toilettes. Ne fallait-il pas trôner à C... ? N'était-on pas les représentants du pouvoir ? Brafort fut superbe dans ce rôle ; malheureusement il le prit trop au sérieux. La terreur régnait, aussi bête, aussi insensée que possible ; il trouva moyen de l'outrer. Il empoigna, proscrivit, fusilla. Il se fit empereur de son département avant que Louis Bonaparte se fût fait empereur de France. Tant que la chose n'eut lieu que contre les républicains ou contre des gens inoffensifs soupçonnés de l'être, il ne risqua rien. Mais un jour, dans l'ivresse de son despotisme, il s'attaqua à un Rothschild du pays, haut baron terrien et financier, qui boudait, il est vrai, le futur empire, mais par pure coquetterie. Huit jours après, Brafort était révoqué de ses fonctions.

Il courut à Paris se plaindre à Maxime ; mais, si jadis monsieur de Renoux avait servi Brafort en se servant de lui, s'il était capable même de l'obliger sans qu'il lui en coûtât rien, il n'entendait pas se compromettre pour un maladroit. Désormais il jugeait Brafort inutile. Aussi le reçut-il avec une froideur hautaine et ne songea-t-il qu'à se débarrasser de lui, s'il se pouvait, pour jamais.

— Les principes ! criait Brafort.

Monsieur de Renoux haussa les épaules :

— Il ne s'agit pas de cela.

— Comment ! balbutia Brafort stupéfait. Et de quoi donc ?

— De ce que vous ne pouvez être : habile. Mon cher, croyez-moi, retournez à l'industrie ; c'était votre vocation.

Brafort se leva, tremblant de colère et tout cramoisi :

— Merci, monseigneur, je vais...

Mais Son Excellence lui coupa la parole par un petit geste affable qui le congédiait.

Brafort faillit avoir dans l'antichambre une attaque d'apoplexie. Il aimait Maxime. Cette cruelle blessure ne guérit jamais.

Retourner à ses métiers, lui qui avait porté l'habit brodé du souverain départemental, qui avait régné par procuration ! retourner disgrâcié, presque pauvre, dans une ville qu'il avait considérée comme son apanage, non, jamais ! Il préféra vendre sa fabrique, ce qu'il voulait faire depuis longtemps, mais sans trouver acquéreur à prix convenable. Cependant elle était presque ruinée, tant l'ouvrage avait passé aux mains des concurrents. Il n'en eut pas cent mille francs nets.

Désespéré, mais non abattu, Brafort songeait à se relever par des opérations financières, quand un nouveau coup vint l'accabler. Son gendre, dont la place ne rapportait guère que douze à quinze mille francs, et qui, pour ses chevaux, ses maîtresses et son lansquenet, en dépensait à peu près le double, se trouva, le jour d'une visite de l'inspecteur, avoir en caisse trente mille francs de déficit. Il fut destitué. Pour prévenir un éclat et le déshonneur de son gendre, Brafort paya.

Comment vivre désormais ? Il resta deux ans à chercher une place, qu'il persistait à vouloir éminente. Pendant ce temps, sa fille et son gendre vivaient à ses frais. La ruine totale approchait. Il essaya en vain de se faire élire de nouveau. L'empire, qu'il avait servi avec tant de zèle, ne l'accepta pas ; l'opposition, si faible qu'elle fût, avait beau jeu contre lui. C'était un homme usé, dont il n'y avait plus rien à faire, et qu'amis et ennemis s'accordaient à mépriser. Ce pauvre Brafort, lui, s'obstinait à ne pas comprendre ; il s'était cru quelque chose. Il regretta pourtant vaguement d'avoir vendu sa fabrique, mais sans percevoir nettement comment, grâce au suffrage universel, il lui avait dû toute sa valeur.

Après des dégoûts et des déceptions sans nombre, pressé par la misère, qui s'avançait à grands pas, il accepta la fonction de chef de gare dans une petite ville des environs de Paris, à Poissy.

C'est là que beaucoup d'entre nous l'ont connu, toujours important et majestueux, boutonné dans son uniforme, le buste cambré, la tête haute, le geste dominateur, jetant partout l'œil du maître, et ne parlant au public, aussi bien qu'à ses employés, que sur le ton du pédagogue. Au moment de l'arrivée, sur le quai ou près des salles d'attente, à l'ouverture des portes, quand, se promenant de long en large, le bras derrière le dos comme le grand Napoléon, il surveillait la foule, qui se pressait et se bousculait, et que parfois, d'une voix forte et d'un geste impérieux, il avertissait les étourdis ou les délinquants, on eût dit un berger gardant son troupeau ou quelque pasteur des peuples. Et c'était là justement sa pensée.

Quel beau dédain il avait pour le simple voyageur, la foule, le *vulgum pecus !* S'il eût occupé ces fonctions dès l'origine des chemins de fer, j'aurais cru pouvoir affirmer qu'il avait servi de modèle à toute l'espèce, du chef au contrôleur. Mais du moins fut-il la personnification la plus parfaite de cet esprit d'autorité qui anime tout homme investi d'un mandat, depuis le sergent de ville jusqu'au ministre, et du chef de cuisine au chef de l'Etat ; de cet esprit, — qui s'est vulgarisé naturellement en un siècle de démocratie, — grâce auquel tout homme chargé d'une fonction se sent immédiatement investi par délégation de l'autorité divine et supérieure à la plèbe des administrés. Non, certes, Moïse, descendant du Sinaï, ne pouvait avoir l'air plus oracle que Brafort, disant à quelque infortuné réclamant : Votre demande est inadmissible. Ou bien : Il est défendu aux voyageurs ! Ou citant quelque article du règlement élaboré par la haute sagesse de la compagnie.

On sentait bien tout de suite, en l'écoutant qu'il s'agissait de raisons majeures, sacrées, et que si elles restaient secrètes, leur obscurité ne nuisait en rien à leur profondeur ; on reconnaissait enfin la majesté de la loi, la grandeur de la consigne, et l'on n'avait qu'à se taire devant cet homme,— qui d'ailleurs ne vous eût pas écouté,— devant cet homme, vivante image des arrêts de la destinée, qu'un pouvoir tutélaire élabore dans les arcanes de ses hautes contemplations.

La phrase est de Brafort ; mais, au demeurant, comme homme privé, — c'était une des distinctions qu'il aimait à faire, conjointement avec celles de la théorie et de la pratique, de la forme et du fond, de l'esprit et de la matière, etc. ; — comme homme privé, donc il aimait à être bon, et se piquait même d'être aimable. Quand nous l'allions voir, dans le jardin de la gare, aux heures où son service ne le réclamait pas, il causait volontiers, beaucoup même, et nous racontait ses grands jours, ses splendeurs évanouies. C'est là que son esprit, fuyant l'humble situation présente, s'était cantonné et vivait par le souvenir. Il parlait souvent avec amertume de l'ingratitude de la France pour les hommes qui l'ont servie ; il rêvait une restauration, la sienne, soit comme préfet, soit comme député, et, dans les deux cas, comme millionnaire ; il était enfin, comme tous les princes dépossédés, plein d'illusions personnelles et de regrets. Ce qu'il avait de plus, c'était un remords ; mais de cela il ne parlait à personne, et ceux des siens qui avaient surpris son secret pouvaient seuls comprendre pourquoi par moments un nuage sombre couvrait son front, pourquoi sa voix devenait brusque, saccadée, pourquoi il se levait tout à coup et marchait d'un pas fébrile, effaré.

Ces préoccupations, tout absorbantes qu'elles fussent, n'affectaient en rien cependant la régularité de son service. Il était toujours le même, aimant l'ordre à l'excès et l'imposait à tous, comme la première des lois divines et humaines. Aucune gare n'était mieux tenue que celle qu'il dirigeait ; tout lavé, frotté, ciré, chaque chose à sa place. Une trace de poussière laissée par un plumeau négligent le mettait en fureur. Fût-ce pour un quart d'heure, les colis devaient être rangés dans un certain ordre, et il ne souffrait même qu'avec peine le désordre inévitable des arrivées et des départs. Il serait téméraire d'affirmer qu'il se soit jamais bien rendu compte de ce fait ; que les gares sont précisément des lieux de passage et d'encombrement.

Je vous laisse à penser de quel air, dans ces moments-là, il recevait les observations qu'imaginaient de faire certains voyageurs audacieux. Ce n'étaient pas les gens du pays qui se fussent permis cela, mais quelques passants, qui naïvement prenaient cet homme pour chargé de veiller à leurs intérêts et à leurs besoins, mais qui dans ces occasions se retiraient jugés et exécutés, en pleine foule, par la voix tonnante de Brafort. Il avait ses flatteurs ; on le craignait. Après tout, il s'était bien fait là un véritable petit royaume, et ne s'y fût pas mal trouvé, sans le regret des grandeurs passées et sans les chagrins cruels qui l'avaient frappé.

Le plus grand de tous peut-être, — si ce n'était la mort de Jean, — celui qu'il appelait la honte de sa vieillesse, eut lieu pendant la seconde année de son séjour à Poissy. Brafort n'avait plus de fille, et pourtant Maximilie vivait encore ; mais son père eût préféré, disait-il, qu'elle fût morte.

C'était pour se rapprocher d'elle que Brafort avec sollicité la gare de Poissy, où monsieur de Labroie avait été nommé juge de paix. Sa fâcheuse affaire ayant été étouffée, et un homme comme lui ne pouvant rester sans ressources, il avait obtenu cette fonction, que lors

de sa création, la rhétorique ministérielle avait présentée comme devant être l'Arcadie de la justice et des gens de bien, et qui a reçu depuis la destination touchante de servir d'asile aux invalides et aux fruits secs de la bourgeoisie. Ernest de Labroie était donc l'arbitre de la probité et des bonnes mœurs dans la petite ville dont son beau-père gouvernait la gare.

La France n'était pas suffisamment reconnaissante, je le veux bien ; mais enfin elle n'était pas non plus tout à fait ingrate, comme le prétendait Brafort, puisque ces deux hommes se trouvaient toujours en possession de fonctions publiques. Seulement, quel sort indigne, il est vrai, d'un de Labroie, et d'un homme qui avait sauvé la France, pour un neuf-centième, avant Louis-Napoléon.

Les viveurs ne se corrigent pas. Monsieur de Labroie avait continué de désoler sa femme et sa famille. Conserver sa place lui importait peu ; il la méprisait trop pour cela. Il s'était fait détester de ses administrés ; mais en revanche, il était au mieux avec ses administrées. Très-aimable et très-serviable pour elles, c'était sur sa femme légitime, comme il est juste, que toute sa mauvaise humeur retombait. C'est lui qui accablait de reproches Maximilie ; car, tout seul, il se serait bien tiré d'affaire, ne fût-ce qu'en épousant une nouvelle dot ; mais avec un ménage... Il continuait de jouer, et, gagnant ou perdant avec une impassibilité apparente, il réservait de terribles scènes pour sa maison. La vie de Maximilie était un martyre, elle devint bientôt une honte.

A bout de patience et d'expédients, le baron, dont les grands sentiments et l'extrême délicatesse ne pouvaient se résigner aux vulgarités de la pauvreté, prit le parti de se faire entretenir par une vieille et riche coquette de la petite ville. Maximilie dut recevoir cette femme chez elle et vivre aussi de ses dons ; la mesure de son dégoût fut comblée.

Elle avait alors vingt-cinq à vingt-six ans. A cet âge, la résignation est encore inconnue, et puis se résigner à vivre de honte, à quel âge est-ce une vertu ?

Un jour, elle reçut de Paris une lettre dont la seule écriture la fit pâlir. L'ayant ouverte, elle lut :

« Une personne qui vous connaît quelque peu sort » de chez moi. Est-il vrai que vous soyez la plus mal» heureuse des femmes ? Aucun de ceux qui vous » entourent ne peut vous être un soutien. Vous étiez » la sœur de Jean. Avez-vous besoin de moi ?

» GEORGES. »

Ah ! oui, cela était vrai : elle était la plus malheureuse des femmes, sans nul soutien ! Sa mère ne savait pas même adoucir ses peines ; son père, qui du reste détestait monsieur de Labroie, n'en conseillait pas moins à sa fille la résignation, première vertu des femmes. N'ayant d'ailleurs aucune influence sur son gendre, qui malgré tout, avec ses façons de gentilhomme, lui imposait toujours, il ne pouvait rien pour Maximilie. Oui, elle était bien seule, sa fille !... Quelles craintes lui inspirait l'avenir de cette enfant ! Oh ! jamais elle n'avait eu que deux cœurs à elle en ce monde ; l'un mort, l'autre dont elle était séparée à jamais, malgré elle et malgré lui, malgré l'amour, malgré la vérité même !

Ah ! si elle avait besoin de lui ! A-t-on besoin de la vie quand on se meurt ? A-t-on soif de noblesse et de sincérité quand la fange vous roule dans ses flots horribles ? Cette épreuve était trop forte. Elle hésita pour la forme, par une inconsciente hypocrisie d'habitude ; et puis, se disant que Georges serait trop blessé de son silence et qu'elle lui avait fait assez de mal, elle prit la plume, et, s'étant proposé d'abord de n'écrire que quelques lignes, emportée bientôt par le torrent de ses impressions, de ses douleurs, si longtemps inédites, elle remplit six pages de ses confidences désolées, à travers lesquelles perçait en chaque ligne le cri d'un regret désespéré. Et puis, elle demandait qu'on ne lui répondît pas.

Cette correspondance devint de plus en plus passionnée. Un nouvel amour, dont l'ancien n'était que l'aube, grandit avec une vigueur foudroyante sur tant de ruines, de souvenirs, de douleurs, de déceptions, d'élans contenus, amassés déjà dans ces jeunes cœurs. Georges eût respecté la femme heureuse ; mais c'était de toute son indignation en même temps que de sa tendresse qu'il sapait ce lien honteux et suppliait Maximilie de s'arracher à un sort infâme. Elle n'hésitait, ne pouvait hésiter que pour sa fille et pour ses parents ; mais Georges acceptait tout, l'enfant, dont c'était le salut moral peut-être ; il quittait la France, préparait tout pour une fuite lointaine.

Il venait d'accepter secrètement la direction d'une entreprise en Amérique, annonçait son départ pour la Russie, et restait caché dans Paris. Maximilie avait enfin consenti. Entre une vie pure, à leurs yeux du moins, et sa vie de honte ; entre le bonheur et le malheur, elle avait choisi ; le jour, l'heure étaient fixés. Mais, longtemps combattus, toutes les croyances, tous les scrupules à la fois vrais et faux, que lui avait inculqués son éducation se réveillèrent au dernier moment. Elle se demanda si elle avait le droit d'enlever une fille à son père, si misérable qu'il fût ; d'infliger à son père, à sa mère un si grand chagrin ; au nom de son enfant, une honte nouvelle. L'heure s'approchait. Elle perdit la tête. Sentant bien que si elle n'était retenue par aucune force, par une impossibilité matérielle, elle irait à Georges, qui l'attendait à quelques minutes de sa demeure, elle courut à la gare, prendre un billet pour Paris. Elle arriva en retard d'une demi-minute. On sait que les guichets ferment cinq minutes avant le départ du train : ainsi le porte le règlement. La cinquante-neuvième seconde était écoulée, et Brafort posait la main sur la trappe, quand il vit sa fille qui accourait. Stricte et rigoureux comme toujours, il ne ferma pas moins et peut-être même un peu plus vite, car il aimait ces choses héroïques.

— Père, dit Maximilie en frappant au guichet, père !

Nulle réponse. Elle entra dans le cabinet du chef de gare.

— Père, un billet pour Paris, vite ! Je te prie.

— C'est trop tard.

— Mais tu peux bien, si tu veux...

— Bien sûr, dit un homme d'équipe qui se trouvait là, nous ne partons que dans cinq minutes.

Brafort lui lança un regard terrible.

— C'est ainsi que vous comprenez votre service, vous autres, misérables flatteurs et intrigants sans conscience. Apprenez que, quant à moi, aucune considération d'intérêt ni de famille ne peut me faire manquer au règlement !

Et il se dressait sur la pointe des pieds, et sa majesté semblait grandir avec lui. L'homme d'équipe sortit terrifié, sûr d'être disgracié ou peut-être renvoyé sous peu.

Et Maximilie répéta doucement, après son départ :

— Je t'en prie, c'est pressé... père...

— Je ne suis pas ici ton père ; je suis le chef de gare, et je ne fais de faveurs à personne. Cinq minutes avant le départ du train, la distribution cesse. Il n'y avait plus que quatre minutes et trente-cinq secondes quant tu es arrivée. Tant pis pour toi.

— Hélas ! murmura-t-elle, toute pâle et chancelante, c'est donc toi qui ne veux pas... père !... Ah !... tu regretteras...

Elle fondit en larmes.

Brafort haussa les épaules et tourna le dos en disant :

— Sur ma parole, les femmes sont folles !

Puis, faisant quelques pas dans son cabinet, il revint :

— Votre place n'est pas ici. Je vois ma fille à la maison, mais il n'y a dans ce cabinet que le chef de gare.

Maximilie attacha sur lui un long regard, puis baissa la tête, et, sortant, s'en revint à petits pas, sentant que son sort était décidé. Une demi-heure après, elle partait avec Georges, et son père ne la revit plus.

Monsieur de Labroie accepta gaiement son sort, mais Brafort fut écrasé de ce dernier coup. Ce n'était pas seulement la perte de sa fille, c'était le déshonneur !

Il vieillit, de plus en plus irrité, malade, de tant d'espérances trompées et déplorant la décadence de l'humanité. Sa seule consolation était d'admirer le pouvoir fort qui maîtrisait en France les mauvaises passions. Mais, quand l'hydre de l'anarchie releva la tête, quand s'ouvrirent les réunions publiques, quand retentirent les procès de l'internationale, quand le monstre du communisme prouva qu'il n'était pas mort en rééditant ses détestables doctrines, dont le *Constitutionnel* et le *Pays* se firent, à l'usage de la province, les éditeurs infidèles et empressés, quand enfin les élections de 69 désavouèrent la politique de l'Empire, que la licence régna dans la presse, et qu'on recommença d'attaquer les personnes les plus augustes et les choses les plus sacrées, alors Brafort fut violemment agité. Quoi donc ? ce n'était pas fini ! Il n'y aurait donc pas de repos pour les honnêtes gens en ce monde? Mais c'était épouvantable cela ! Tous ses souvenirs, à cette occasion, ressuscités, le surexcitaient, et le plus cruel de tous, hélas ! le dévorait. Mais sa colère n'en était que plus ardente ; il devint irritable à l'excès, on n'osait plus lui parler. Il faisait régulièrement chaque soir une tempête à la maison. A l'égard des voyageurs, de ceux-là surtout à qui il trouvait un air de démocratie, il eut de telles excentricités de commandement et d'impertinence, que la compagnie dut lui adresser des observations. Il y avait certains chapeaux pointus et certains gilets qui le mettaient en fureur. Haut en couleur, le sang porté à la tête, il dut suivre un traitement préventif contre l'apoplexie. Comme autrefois, son grand, son dernier argument était son fusil, et dans ses accès de colère, il le prenait et le fourbissait avec rage.

Pauvre Brafort ! avec quelle passion il plaida pour le plébiscite ! Et quel était son triomphe en proclamant le nouveau chiffre par lequel s'affermissaient, une fois de plus, les affinités de la monarchie et de l'ignorance ! La guerre le surprit comme tout le monde, mais il se rétablit promptement dans sa foi en la haute sagessse de l'empereur, et, sans être payé pour cela, cria de toute sa voix : A Berlin ! Et je vous jure qu'il se sentait insulté, oui ! et que monsieur Benedetti lui paraissait un grand diplomate, et monsieur de Gramont un vrai Français.

Pauvre Brafort ! Et quand tout croula, jusqu'à cet honneur de la France, qui pour lui était une religion, quand tout l'édifice impérial s'effondra de pourriture, entraînant la ruine de la patrie, alors il y eut aussi en lui un ébranlement immense et fatal. Atteint dans son dernier fort, dans la foi de toute sa vie, il désespéra presque de sa religion : l'ordre et l'autorité, son dieu. Ce magnifique système hiérarchique, dont l'empereur est la clef de voûte, et Dieu l'architecte, il aboutissait à la honte et à la ruine du pays, et prouvait son impuissance en même temps que sa bassesse ! La monarchie, née de la parole divine en même temps que le monde, s'affaissait, non sous la main de ses ennemis, mais par l'effet de sa propre corruption ; et tout le monde proclamait sa mort et la république. La république ! La proscrite, l'ennemie, la maudite ! Ce cri d'autrefois régnait maintenant ou du moins signait les ordres, paradait au front des monuments, flottait dans les banderolles, se criait sur les toits, — et dans les clubs, ô Dieu ! — marquait enfin de sa griffe satanique la légalité !

Il est vrai que tout cela n'était pas nouveau. Brafort avait déjà vu pareille chose, et avait su vite à quoi s'en tenir. Mais cette fois l'ennemi était aux portes. Brafort étouffa ses ennuis et reprit son vieux sabre ; il fut un de ces vieillards qui s'enrolèrent héroïquement dans les rangs de la garde nationale, car il était venu s'enfermer dans Paris.

Là il soutint Trochu, comme il avait soutenu Louis-Napoléon, et ce Jules Favre même, autrefois tant honni, étant le gouvernement, conquit sa confiance. Et pourquoi la lui aurait-il refusée ? Nous ne voulons pas ici retracer l'histoire d'événements si récents et si terribles, mais notre devoir est de signaler la part qu'y prit notre héros.

Si ce ne fut pas Brafort qui inventa la fameuse formule : Pas de mouvements politiques devant l'ennemi ! — car on l'entendit retentir après Sedan en faveur de l'empereur, et encore le 4 septembre, place de la Concorde, — il l'adopta du moins avec cet amour profond qu'il eut toujours pour les clichés et pour les mots d'ordre, et il ne se passa point de jour, pendant ce long siége, qu'il ne la fît retentir en tous lieux. Il eut voulu cependant, de très-bonne foi, marcher à l'ennemi, et ne pouvait faire autrement que de reconnaître, comme tout le monde, que tous les efforts du gouvernement se bornaient à paralyser les forces nationales. On l'entendit même, — tant en de telles crises les plus forts caractères sont ébranlés, — on l'entendit blâmer amèrement certaines étonnantes impérities, que d'autres traitaient de trahisons. Mais à quoi pensez-vous qu'il conclût à la fin de sa philippique ? — Au maintien, toujours et quand même, de ce gouvernement qui ne combattait pas les Prussiens. — Et pour quelle raison, s'il vous plaît ? — A cause des Prussiens, parbleu !

Il ne sortit pas de là, cinq mois durant. Si cette logique a de quoi surprendre, il faut se rappeler qu'elle fut celle de plusieurs centaines de mille avec lui, et même de la plupart des organes de la presse, lumières de l'époque. Que voulez-vous ? Il faut bien laisser aux siècles à venir quelques beaux exemples des pétrifications mentales opérées par les moules de l'éducation classique et religieuse. On est fils de la consigne et de la lettre ou on ne l'est pas. Qui eût douté de la sincérité de Brafort n'avait qu'à entendre l'accent indigné avec lequel il traitait de *Prussiens* ceux qui voulaient se battre, et par conséquent substituer au gouvernement de l'inertie un gouvernement d'action. Ah ! s'il fallait être stoïque et immobile devant l'ennemi, au moins pouvait-il tourner sa rage, et il n'y manqua pas, vers ces fauteurs de désordre, ces rouges odieux, ces misérables qui ne savaient pas soumettre leurs folles théories à la haute sagesse gouvernementale, et attendre les événements qu'elle préparait.

. . . .

Brafort n'y était plus. Un moment il faillit être révolutionnaire, et prit son fusil à l'appel de Brunel et de Piazza ; puis sa fureur se changea en une douleur éperdue, sans voix, sans larmes, et, rentrant chez lui, il eut une attaque d'apoplexie.

A partir de ce jour, ce fut un homme fini. Lui qui jugeait les larmes indignes d'un homme, il ne pouvait entendre sans pleurer la moindre allusion aux malheurs de la patrie. Et de quoi pouvait-on parler ?

La conclusion de la paix fut un nouveau déchirement pour ce cœur français, qui, s'il manquait des inspirations nouvelles, avait du moins les vertus de ses préjugés. Cependant il venait de saisir une planche dans son naufrage, et recommençait à croire en monsieur Thiers. L'explosion de la commune le fit bondir. Ah ! c'en était trop ; oui, c'en était trop.

Il se trouvait encore dans Paris, n'ayant pu reprendre ses fonctions, et toujours un peu malade. Ce qu'il y souffrit de rages contenues et de terreurs chimériques est indicible. Il trouva moyen de savoir ce qui s'y passait par ce qu'on en disait à Versailles. Chaque matin, il s'attendait à être arrêté et couchait avec ses pistolets. Il sortait rarement et toujours déguisé ; s'il ne vit fusiller

ni maltraiter personne, s'il passa les ponts sans voir aucun garde national s'amuser par passe-temps à jeter des enfants dans la Seine, il fut persuadé qu'il devait cela à une chance toute particulière. On ne vint pas non plus prendre son argent, et il disait :

— J'ai vraiment un bonheur extraordinaire, quand de telles horreurs se passent partout ailleurs.

Il ne les avait pas vues, mais il n'en était pas moins sûr.

Aussi, quand les troupes de l'ordre furent entrées, sa vengeance fut-elle terrible. Il avait eu si grand peur ! Et puis, jamais la société avait-elle été si près de sa chute ! Ah ! l'on n'avait pas suffisamment écrasé en juin cette race de vipères ; il fallait cette fois une justice terrible, et qui pût servir d'exemple pour des siècles. Il y avait dans Paris cent mille bandits, — donc quatre-vingt dix-neuf mille étrangers, à ce qu'affirmaient la *Patrie* et la *Liberté*, — qui empêchaient les honnêtes gens de dormir. Eh bien ! la chose faite, on serait tranquille.

Eugénie, devenue dévote, aiguisait sa haine ; mais, quant à Brafort, ce n'était pas pour les prêtres et pour les églises qu'il haïssait la commune, car il leur en voulait toujours pour l'inquisition et la Saint-Barthélemy.

Dans son uniforme de garde national, orné d'un brassard tricolore, il se rua au massacre. . . . .

Il avait déjà sérieusement maçonné le soupirail de sa cave. Mais tant de soins, tant d'efforts, tant d'excitations, devaient avoir une suite fatale ; il se coucha le 28 au soir, atteint d'une pleurésie. La vigueur de sa constitution sembla d'abord triompher de sa maladie, il entra même en convalescence ; mais il ne fit que languir.

Sa vie dura trop longtemps, puisque avant de mourir, il eut le chagrin d'assister à un nouveau réveil de l'esprit d'opposition et d'anarchie. Après la vigoureuse répression qui lui semblait devoir fermer à jamais la bouche à l'idée maudite, il lut les protestations de l'internationale en divers pays, auxquelles se joignirent celles de plusieurs journaux de province. Le monstre vivait encore, et les bons journaux parlaient sans cesse de nouveaux complots, tandis que le mécontentement contre le gouvernement de l'ordre allait croissant, et que cette France, autrefois si docile, qui, vingt-deux ans auparavant, avait servi si bien la réaction monarchique; semblait maintenant beaucoup moins effarouchée en face d'excès monarchiques mille fois plus grands ; elle faisait même des élections républicaines, et, par l'organe de ses jurys, accablait de soufflets et de démentis ses sauveurs.

Brafort désespéra du monde de ses rêves, de cette société majestueusement immobile et sagement hiérarchique, où l'ordre fondé sur des institutions immuables et la haute sagesse d'un gouvernement tutélaire, où l'esprit d'obéissance et de discipline, fortement inculqué aux enfants dès le bas âge, rendraient impossible à jamais le désordre et l'anarchie. Oui, Brafort en vint à douter de l'*ultima ratio* et de toute sa philosophie du canon, de la geôle, de la *main ferme*, et même des hautes providences, qui semblaient, en se succédant, rivaliser d'incapacité et de lâcheté.

Quoi donc ! c'était toujours à recommencer? La lutte serait éternelle ? ou bien, c'en était donc fait de l'autorité en ce monde ?

Tout ce qui avait été pour lui jusqu'alors la réalité, la certitude, vacillait, et tout ce qu'il avait considéré comme insensé, bizarre, monstrueux, coupable, semblait s'agiter dans l'enfantement d'une création nouvelle. Il comprit vaguement qu'il se préparait des choses contre lesquelles il ne pouvait rien et auxquelles il ne pouvait rien entendre. Cette conception autoritaire, âme du vieux monde, qui, malgré les incohérences de l'époque de transition où il était né, dominait en lui, se sentit frappée à mort. Il pressentit sa fin et ne regretta pas de mourir. De plus en plus, il s'affaissa dans une tristesse profonde; sa faiblesse augmenta sans cesse, et une fièvre l'emporta.

Je le visitai la veille de sa mort. Epuisé, souffrant, il était toujours le même. Il me dit.

— Monsieur, la société est bien malade. Tout s'en va!... Vous savez que l'internationale a décidé que tous les enfants devront être marqués de rouge, et enlevés à leurs parents dès le jour de leur naissance ? Elle vient aussi d'armer les bandes carlistes en Espagne. Ah ! ah ! mais c'est égal, monsieur, nous tenons encore la famille, qui est le cœur de la société ; nous tenons l'armée, qui est son bras, et l'on verra bien...

Un accès de toux lui coupa la parole, et il demanda un mouchoir. Une fille, qu'il avait à son service depuis deux ans, — c'était la seule qui fût restée si longtemps dans la maison, — Claudine, s'empressa de lui en apporter un. Il lui jeta un coup d'œil terrible.

— Vous ne faites jamais que des bêtises ! C'est le numéro dix, et je n'ai pas eu le numéro neuf.

Il fallut que madame Brafort lui assurât que le numéro neuf avait été employé pour un bandage et le lui montrât.

— Jamais d'ordre ! répétait-il.

Il s'éteignit le lendemain, muni des sacrements de l'Eglise.

Dans ses dernières années, il était devenu d'une tyrannie extrême pour les petites choses. Sa femme et Claudine osaient à peine ouvrir la bouche devant lui, et en recevaient à chaque instant des injures les plus violentes, quelquefois même pis. Cependant Claudine, qui était bonne fille, pleurait en revenant de l'enterrement.

— Quoi donc? lui dit-on. Il vous faisait la vie si dure !

— Que voulez-vous ? répondit-elle. Ce n'est pas qu'au fond il fût méchant. *C'était son idée comme ça.*

Cette oraison funèbre de Claudine le peint mieux que les discours prononcés sur sa tombe. Non, Brafort n'était pas méchant, et ce fut en toute conscience s'il fit du mal quelquefois. *C'était son idée.* Il était sincère, actif, plein de probité, de courage, bon, généreux à sa manière. Il eût pu soutenir d'autres causes, suivre d'autres voies, avec la même énergie. Tout dépendit pour lui du temps où il naquit et de l'éducation qu'il reçut.

Délivrée de son tyran, madame Brafort ne se comprend plus ; elle avait pris l'habitude du joug au point qu'elle en sent maintenant le vide sur ses épaules. Elle se laisse guider par Claudine, et vit d'une pension que lui fait son gendre ; car elle vient d'assister au mariage légal de Maximilie et de Georges. Depuis longtemps monsieur de Labroie est mort, usé de débauches. Mais Brafort avait toujours impitoyablement refusé son consentement au second mariage de sa fille. Aucune des lettres que lui écrivit Maximilie n'avait pu l'attendrir ni aucune excuse le toucher.

Si on lui objectait les torts de monsieur de Labroie, il répondait qu'une femme a pour devoir de respecter et d'aimer son mari, quoi qu'il fasse. Tuteur de sa petite-fille, l'ignorance seule du lieu précis où vivaient les deux amants et les difficultés de la recherche, l'avaient empêché d'aller arracher cette enfant des bras de sa mère, qu'il disait indigne de l'élever. Il avait défendu qu'on lui parlât de Maximilie ni des autres enfants qu'elle avait eus. Sa fille, répétait-il, était morte ; il ne lui restait plus qu'un enfant, sa petite-fille, qu'on lui avait enlevée et qu'il se plaisait à nommer, malgré les désastres attachés pour lui à ce nom : mademoiselle de Labroie. En ceci, comme sur bien d'autres points, il fut martyre de ses convictions. Zélateur du principe d'autorité, si méconnu en ce siècle, il fut irritable parce qu'il eut beaucoup à souffrir. Ce principe, de sa nature, est d'une susceptibilité extrême ; à le nier seulement, on le tue. Un simple mot : Non ! formule magique, suffit à l'anéantir. Ils sont passés les temps où les couvents, les

gibets et les bastilles lui servaient de preuves irréfragables. Tout cela dure encore, mais si contesté !... Ce n'est qu'à mesurer la hauteur de son origine divine, comme on sait, et l'étendue sans limites de ses droits, qu'on peut comprendre, en ces temps de négation insolente, les douleurs de cœur de ceux qui sont restés fidèles à son culte. Brafort, que les partisans des idées nouvelles traiteront assurément de despote, peut à bien des égards, je le répète, être considéré comme un martyre de sa foi.

Mort à soixante-douze ans, la vie ne pouvait plus lui fournir que des amertumes. Sa génération morale est loin d'être éteinte, mais elle semble près de ne plus régner, ou plutôt sans doute va-t-elle revêtir de nouvelles formes? Pour nous, dans cette histoire fidèle, notre but à été de montrer, sous son vrai jour, un caractère souvent méconnu dans les tristes mêlées de ce temps, de l'expliquer peut-être, et de lui restituer au moins son principal trait : la bonne foi.

FIN DU PÈRE BRAFORT.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

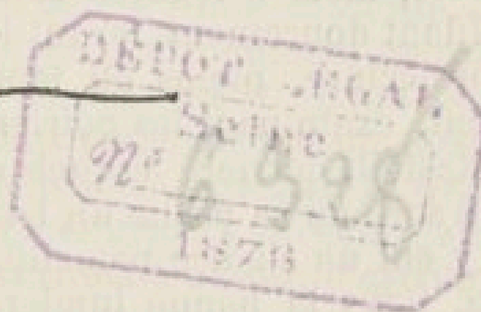
DEUXIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

Emile Zola.

LA CONQUÊTE DE PLASSANS



I

Désirée battit des mains. C'était une enfant de quatorze ans, forte pour son âge, et qui avait un rire de petite fille de cinq ans.

— Maman, maman! cria-t-elle, vois ma poupée!

Elle avait pris à sa mère un chiffon, dont elle travaillait depuis un quart d'heure à faire une poupée en la roulant et en l'étranglant par un bout, à l'aide d'un brin de fil. Marthe leva les yeux du bas qu'elle raccommodait avec des délicatesses de broderie. Elle sourit à Désirée.

— C'est un poupon, ça! dit-elle. Tiens, fais une poupée avec cette indienne. Tu sais, il faut qu'elle ait une jupe, comme une dame.

Elle lui donna une rognure qu'elle trouva dans sa table à ouvrage; puis elle se remit à son bas soigneusement. Elles étaient toutes deux assises à un bout de l'étroite terrasse, la fille sur un tabouret, aux pieds de la mère. Le soleil couchant, un soleil de septembre, chaud encore, les baignait d'une lumière tranquille; tandis que devant elles le jardin, déjà dans une ombre grise, s'endormait. Pas un bruit au dehors ne montait de ce coin désert de la ville.

Cependant elles travaillèrent dix grandes minutes en silence. Désirée se donnait une peine infinie pour faire une jupe à sa poupée. Par moments, Marthe levait la tête, regardait l'enfant avec une tendresse un peu triste. Comme elle la voyait très-embarrassée :

— Attends, reprit-elle; je vais lui mettre les bras, moi.

Elle prenait la poupée, lorsque deux grands garçons de dix-sept et dix-huit ans descendirent le perron. Ils vinrent embrasser Marthe.

— Ne nous gronde pas, maman, dit gaiement Octave. C'est moi qui ai mené Serge à la musique... Il y avait un monde sur le cours Sauvaire!

— Je vous ai cru retenus au collége, murmura la mère; sans cela, j'aurais été bien inquiète.

Mais Désirée, sans plus songer à la poupée, s'était jetée dans les bras de Serge en lui criant :

— J'ai un oiseau qui s'est envolé, le bleu, celui dont tu m'avais fait cadeau.

Elle avait une grosse envie de pleurer. Sa mère, qui croyait ce chagrin oublié, eut beau lui montrer la poupée. Elle tenait le bras de son frère, elle répétait en l'entraînant vers le jardin :

— Viens voir.

Serge, avec son air timide de fille et sa douceur complaisante, la suivit en cherchant à la consoler. Elle le conduisit devant une petite serre qui était à gauche de la terrasse, et devant laquelle se trouvait une cage posée sur un pied. Là elle lui expliqua que l'oiseau s'était sauvé au moment où elle avait ouvert la porte pour l'empêcher de se battre avec un autre.

— Pardi! ce n'est pas étonnant, cria Octave, qui s'était assis sur la rampe de la terrasse; elle est toujours à les toucher, elle regarde comment ils sont faits et ce qu'ils ont dans le gosier pour chanter. L'autre jour, elle les a promené toute une après-midi dans ses poches, afin qu'ils aient bien chaud.

— Octave!... dit Marthe d'un ton de reproche; ne la tourmente pas, la pauvre enfant.

Désirée n'avait pas entendu. Elle racontait à Serge, avec de longs détails, de quelle façon l'oiseau s'était envolé.

— Vois-tu, il a glissé comme ça, et il m'a semblé qu'il voulait entrer dans ma manche. Puis j'ai senti qu'il tapait contre ma joue. Alors je me suis tournée; j'ai vu qu'il allait se poser à côté, sur le grand poirier de monsieur Rastoil. De là, il a sauté sur le prunier, au fond. Moi, j'ai crié, tu comprends, et j'ai cru qu'il revenait, parce qu'il a repassé sur ma tête. Mais il est entré dans les grands arbres de la sous-préfecture, où je ne l'ai plus vu, non, plus du tout.

Des larmes parurent au bord de ses yeux.

— Il reviendra peut-être, hasarda Serge.

— Tu crois?... J'ai envie de mettre les autres dans une boîte et de laisser la cage ouverte toute la nuit.

Octave ne put s'empêcher de rire, mais Marthe rappela Désirée.

— Viens donc voir! viens donc voir!

Et elle lui présenta la poupée. La poupée était superbe; elle avait une jupe roide, une tête formée d'un tampon d'étoffe, des bras faits d'une lisière roulée et cousue aux épaules. Le visage de Désirée s'éclaira d'une joie subite. Elle se rassit sur le tabouret, ne pensant plus à l'oiseau, baisant la poupée, la berçant dans sa main avec une puérilité de gamine.

Serge était venu s'accouder près de son frère; Marthe avait repris son bas.

— Alors, demanda-t-elle, la musique a joué?

— Elle joue tous les jeudis, répondit Octave. Tu as tort, maman, de ne pas venir. Toute la ville est là; les demoiselles Rastoil, madame de Condamin; madame Paloque, la femme et la fille du maire... Pourquoi ne viens-tu pas?

Marthe ne leva pas les yeux; elle murmura en achevant une reprise :

— Vous savez bien, mes enfants, que je n'aime pas sortir. Je suis si tranquille ici! Puis il faut que quelqu'un reste avec Désirée.

Octave ouvrait les lèvres, mais il regarda sa sœur et se tut. Il demeura là, sifflant doucement, levant les yeux sur les arbres de la préfecture, pleins du tapage des pierrots qui se couchaient, examinant les poiriers et les pruniers de monsieur Rastoil, derrière lesquels descendait le soleil. Serge avait sorti de sa poche un livre qu'il lisait attentivement. Il y eut un silence recueilli, chaud d'une tendresse muette, dans la bonne lumière jaune qui pâlissait peu à peu sur la terrasse. Marthe, couvant du regard ses trois enfants, au milieu de cette paix du soir, tirait de grandes aiguillées régulières.

— Tout le monde est donc en retard aujourd'hui? reprit-elle au bout d'un instant. Il est près de six heures, et votre père ne rentre pas... Je crois qu'il est allé du côté des Rulettes.

— Ah bien! dit Octave, ce n'est pas étonnant alors... Les paysans des Rulettes ne le lâchent plus quand ils le tiennent... Est-ce que c'est pour un achat de vin?

— Je l'ignore, répondit Marthe; vous savez qu'il n'aime pas à parler de ses affaires.

Un silence se fit de nouveau. Dans la salle à manger, dont la fenêtre était grande ouverte sur la terrasse, la vieille Rose, depuis un moment, mettait le couvert avec des bruits irrités de vaisselle et d'argenterie. Elle paraissait de fort méchante humeur, bousculant les meubles, grommelant des paroles entrecoupées; puis elle alla se planter à la porte de la rue, allongeant le cou, regardant au loin la place de la sous-préfecture. Après quelques minutes d'attente, elle vint sur le perron et cria :

— Alors monsieur Mouret ne rentrera pas dîner?

— Si, Rose; attendez, répondit Marthe paisiblement.

— C'est que tout brûle. Il n'y a pas de bon sens; quand monsieur fait de ces tours-là, il devrait bien prévenir... Moi, ça m'est égal, après tout. Le dîner ne sera pas mangeable.

— Tu crois, Rose? dit derrière elle une voix tranquille. Nous le mangerons tout de même, ton dîner.

C'était Mouret qui rentrait. Rose se tourna, regarda son maître en face, comme sur le point d'éclater; mais, devant le calme absolu de ce visage, où perçait une pointe de goguenarderie bourgeoise, elle ne trouva pas une parole, elle s'en alla. Mouret descendit sur la terrasse, où il piétina, sans s'asseoir. Il se contenta de donner, du bout des doigts, une petite tape sur la joue de Désirée, qui lui sourit. Marthe avait levé les yeux; puis, après avoir regardé son mari, elle s'était mise à ranger son ouvrage dans sa table.

— Vous n'êtes pas fatigué? demanda Octave, qui regardait les souliers de son père, blancs de poussière.

— Si, un peu, répondit Mouret, sans parler autrement de la longue course qu'il venait de faire à pied.

Mais il aperçut au fond du jardin une bêche et un rateau que les enfants avaient dû oublier là.

— Pourquoi ne rentre-t-on pas les outils? s'écria-t-il. Je l'ai dit cent fois. S'il venait à pleuvoir, ils seraient rouillés.

Il ne se fâcha pas davantage. Il descendit dans le jardin, alla lui-même chercher la bêche et le rateau, qu'il revint accrocher soigneusement au fond de la petite serre. En remontant sur la terrasse, il furetait des yeux dans tous les coins des allées et des plates-bandes pour voir si chaque chose était bien en ordre.

— Tu apprends tes leçons, toi? demanda-t-il en passant à côté de Serge, qui n'avait pas quitté son livre.

— Non, mon père, répondit l'enfant. C'est un livre que l'abbé Bourrette m'a prêté, la relation des *Missions en Chine*.

Mouret s'arrêta net devant sa femme.

— A propos, reprit-il, il n'est venu personne?

— Non, personne, mon ami, dit Marthe d'un air surpris.

Il allait continuer, mais il parut se raviser; il piétina encore un instant, sans rien dire, et s'avançant vers le perron :

— Eh bien! Rose, et ce dîner qui brûlait?

— Pardi! cria du fond du corridor la voix furieuse de la cuisinière, il n'y a plus rien de prêt maintenant; tout est froid. Vous attendrez, monsieur.

Mouret eut un rire silencieux; il cligna l'œil gauche en regardant sa femme et ses enfants. La colère de Rose semblait l'amuser beaucoup; puis il s'absorba dans le spectacle des arbres fruitiers de son voisin.

— C'est surprenant, murmura-t-il, monsieur Rastoil a des poires magnifiques, cette année.

Marthe, inquiète depuis un instant, semblait avoir une question sur les lèvres; elle se décida, elle dit timidement :

— Est-ce que tu attendais quelqu'un aujourd'hui, mon ami?

— Oui et non, répondit-il en se mettant à marcher de long en large.

— Tu as loué le second étage peut-être?

— J'ai loué, en effet.

Et comme un silence embarrassé se faisait, il continua de sa voix paisible :

— Ce matin, avant de partir pour les Rulettes, je suis monté chez l'abbé Bourrette; il a été très-pressant, et, ma foi; j'ai conclu... Je sais bien que cela te contrarie. Seulement songe un peu, tu n'es pas raisonnable, ma bonne. Ce second étage ne nous servait à rien; il se délabrait. Les fruits que nous conservions dans les chambres entretenaient là une humidité qui décollait les papiers... Pendant que j'y songe, n'oublie pas de faire enlever les fruits dès demain : notre locataire peut arriver d'un moment à l'autre.

— Nous étions pourtant si à l'aise, seuls dans notre maison! laissa échapper Marthe à demi-voix.

— Bah! reprit Mouret, un prêtre, ce n'est pas bien gênant. Il vivra chez lui, et nous chez nous. Ces robes noires, ça se cache pour avaler un verre d'eau... Tu sais si je les aime, moi! Des fainéants, la plupart... Eh bien! ce qui m'a décidé à louer, c'est que justement j'ai trouvé un prêtre. Il n'y a rien à craindre pour l'argent avec eux, et on ne les entend pas même mettre leur clef dans la serrure.

Marthe restait désolée. Elle regardait autour d'elle, la maison heureuse, baignant dans l'adieu du soleil le jardin, où l'ombre devenait plus grise; elle regardait ses enfants, son bonheur endormi qui tenait là, dans ce coin étroit, et il semblait, à voir son anxiété, qu'elle craignît de perdre cette paix, qu'elle redoutât de laisser pénétrer l'inconnu chez elle.

— Et sais-tu quel est ce prêtre? reprit-elle.

— Non, mais l'abbé Bourette a loué en son nom, cela suffit. L'abbé Bourette est un brave homme... Je sais que

notre locataire s'appelle Faujas, l'abbé Faujas, et qu'il vient du diocèse de Besançon. Il n'aura pas pu s'entendre avec son curé; on l'aura nommé vicaire ici, à Saint-Saturnin. Peut-être qu'il connaît notre évêque, monseigneur Rousselot. Enfin ce ne sont pas nos affaires, tu comprends... Moi, dans tout ceci, je me fie à l'abbé Bourrette.

Cependant Marthe ne se rassurait pas. Elle tenait tête à son mari, ce qui lui arrivait rarement.

— Tu as raison, dit-elle après un court silence, l'abbé est un digne homme. Seulement je me souviens que lorsqu'il est venu pour visiter l'appartement, il m'a dit ne pas connaître la personne au nom de laquelle il était chargé de louer. C'est une de ces commissions comme on s'en donne entre prêtres, d'une ville à une autre..... Il me semble que tu aurais pu écrire à Besançon, te renseigner, savoir enfin qui tu vas introduire chez toi.

Mouret ne voulait point se fâcher; il eut un rire de complaisance en reprenant :

— Ce n'est pas le diable peut-être... Te voilà toute tremblante. Je ne te savais pas si superstitieuse que ça. Tu ne crois pas au moins que les prêtres portent malheur, comme on dit. Ils ne portent pas bonheur non plus, c'est vrai. Ils sont comme les autres hommes... Eh bien! tu verras, lorsque cet abbé sera là, si sa soutane me fait peur!

— Non, je ne suis pas superstitieuse, tu le sais, murmura Marthe. J'ai comme un gros chagrin, voilà tout.

Il se planta devant elle en l'interrompant d'un geste brusque.

— C'est assez, n'est-ce pas? dit-il. J'ai loué, n'en parlons plus.

Et il ajouta du ton railleur d'un bourgeois qui croit avoir conclu une bonne affaire :

— Le plus clair, c'est que j'ai loué cent cinquante francs et que ce sont cent cinquante francs de plus qui entreront chaque année dans la maison.

Marthe avait baissé la tête, ne protestant plus que par un balancement vague des mains, fermant doucement les yeux, comme pour ne pas laisser tomber les larmes dont ses paupières étaient toutes gonflées. Elle jeta un regard furtif sur ses enfants, qui, pendant l'explication qu'elle venait d'avoir avec leur père, n'avaient pas paru entendre, habitués sans doute à ces sortes de scènes où se complaisait la verve moqueuse de Mouret.

— Si vous voulez manger maintenant, vous pouvez venir, dit Rose de sa voix maussade, en s'avançant sur le perron.

— C'est cela. Les enfants, à la soupe! cria gaiement Mouret, sans paraître garder la moindre méchante humeur.

La famille se leva. Alors Désirée, qui avait gardé sa gravité de pauvre innocente, eut comme un réveil de douleur en voyant tout le monde se remuer. Elle se jeta au cou de son père en balbutiant :

— Papa, j'ai un oiseau qui s'est envolé.

— Un oiseau, ma chérie. Nous le rattraperons.

Et il la caressait, il se faisait très-câlin ; mais il fallu qu'il allât, lui aussi, voir la cage et qu'il écoutât de quelle façon l'oiseau s'était envolé. Quand il ramena l'enfant, Marthe et ses deux fils se trouvaient déjà dans la salle à manger. Le soleil couchant, qui entrait par la fenêtre, rendait toutes gaies les assiettes de porcelaine et la nappe blanche. La pièce était tiède, recueillie, avec l'enfoncement verdâtre du jardin, et la béatitude de cette table servie dans cette retraite bourgeoise respirait une telle sécurité, que Marthe s'assit, calmée et souriante.

Comme elle ôtait le couvercle de la soupière, un bruit se fit dans le corridor. Rose, effarée, accourut en disant :

— Monsieur l'abbé Faujas est là.

II

Mouret fit un geste de surprise et de contrariété. Il n'attendait réellement son locataire que le surlendemain, au plus tôt. Il se leva vivement, lorsque l'abbé Faujas parut à la porte, dans le corridor. C'était un homme grand et fort, une face carrée, aux traits larges, au teint terreux. Derrière lui, dans l'ombre, se tenait une femme âgée qui lui ressemblait étonnamment, plus petite, l'air plus rude. En voyant cette table mise et ces gens qui prenaient déjà leurs cuillers, ils eurent tous les deux un mouvement d'hésitation; ils reculèrent discrètement, sans se retirer, et la haute figure noire du prêtre faisait une tache de deuil sur la gaieté du mur blanchi à la chaux.

— Nous vous demandons pardon de vous déranger, dit-il à Mouret. Nous venons de chez monsieur l'abbé Bourrette ; il a dû vous prévenir....

— Mais pas du tout! s'écria Mouret. L'abbé n'en fait jamais d'autres; il a toujours l'air de descendre du paradis... Ce matin encore, monsieur, il m'affirmait que vous ne seriez pas ici avant deux jours... Enfin il va falloir vous installer tout de même.

L'abbé Faujas s'excusa. Il avait une voix souple et grave, d'une grande douceur dans la chute des phrases. Vraiment il était désolé d'arriver à un pareil moment. Quant il eut exprimé ses regrets, sans bavardage, en dix paroles nettement choisies et d'une grande politesse, il se tourna pour payer le commissionnaire qui avait apporté la malle. Ses grosses mains bien faites tirèrent d'un pli de sa soutane une bourse dont on n'aperçut que les anneaux d'acier; il fouilla un instant, palpant du bout des doigts, avec précaution, la tête baissée. Puis, sans qu'on ait vu la pièce de monnaie, le commissionnaire s'en alla, et lui reprit de sa voix polie :

— Je vous en prie, monsieur, remettez-vous à table... Votre domestique nous indiquera l'appartement. Elle m'aidera à monter ceci.

Il se baissait déjà pour prendre une poignee de la malle. C'était une petite malle de bois, garantie par des coins et des bandes de tôle; elle paraissait avoir été réparée, sur un des flancs, à l'aide d'une traverse de sapin. Mouret resta surpris et chercha des yeux les autres bagages du prêtre ; mais il n'aperçut qu'un grand panier que la dame âgée tenait à deux mains, dans ses jupes, s'entêtant, malgré la fatigue, à ne pas le poser à terre. Sous le couvercle soulevé, parmi des paquets de linge, passaient le coin d'un peigne enveloppé dans du papier et le cou d'un litre mal bouché.

— Non, non, laissez cela, dit Mouret en poussant légèrement la malle du pied. Elle ne doit pas être lourde; Rose la montera bien toute seule.

Il n'eut sans doute pas conscience du secret dédain qui perçait dans ses paroles. La dame âgée le regarda fixement de ses yeux noirs ; puis elle revint à la salle à manger, à la table servie, qu'elle examinait depuis qu'elle était là. Elle passait d'un objet à l'autre, les lèvres pincées. Elle n'avait pas prononcé une parole. Cependant l'abbé Faujas consentit à laisser la malle. Il s'était remis debout, et, dans la poussière jaune du soleil qui entrait par la porte du jardin, sa soutane râpée semblait toute rouge; des reprises en brodaient les bords; elle était très-propre, mais si mince, si lamentable, que Marthe, restée assise jusque-là avec une sorte de réserve inquiète, se leva à son tour. L'abbé, qui n'avait jeté sur elle qu'un coup d'œil rapide, aussitôt détourné, la vit quitter sa chaise, bien qu'il ne parût nullement la regarder.

— Je vous en prie, répéta-t-il, ne vous dérangez pas ; nous serions désolés de troubler votre dîner.

— Eh bien! c'est cela, dit Mouret qui avait faim. Rose va vous conduire. Demandez-lui tout ce dont vous aurez besoin... Installez-vous, installez-vous à votre aise.

L'abbé Faujas, après avoir salué, se dirigeait déjà vers l'escalier, lorsque Marthe s'approcha de son mari, en murmurant :

— Mais, mon ami, tu ne songes pas...

— Quoi donc? demanda-t-il, voyant qu'elle hésitait.

— Les fruits, tu sais bien ?

— Ah ! diantre! c'est vrai, il y a des fruits, dit-il d'un ton consterné.

Et, comme l'abbé Faujas revenait et l'interrogeait du regard :

— Je suis vraiment bien contrarié, monsieur, reprit-il. Le père Bourrette est sûrement un digne homme, seulement il est fâcheux que vous l'ayez chargé de votre affaire... Il n'a pas pour deux liards de tête... Si nous avions su, nous aurions tout préparé. Au lieu que nous voilà maintenant avec un déménagement à faire. Vous comprenez, nous utilisions les chambres. Il y a là haut, sur le plancher, toute notre récolte de fruits, des figues, des pommes, du raisin...

Le prêtre l'écoutait avec une surprise que sa grande politesse ne réussissait plus à cacher.

— Oh! mais ça ne sera pas long, continua Mouret. En dix minutes, si vous voulez bien prendre la peine d'attendre, Rose va débarrasser vos chambres.

Une vive inquiétude grandissait sur le visage terreux de l'abbé.

— Le logement est meublé, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Du tout, il n'y a pas un meuble; nous ne l'avons jamais habité.

Alors le prêtre perdit son calme; une lueur passa dans ses yeux gris, et il s'écria avec une violence contenue :

— Comment? mais j'avais formellement recommandé dans ma lettre de louer un logement meublé. Je ne pouvais pas apporter des meubles dans ma malle, bien sûr.

— Hein! qu'est-ce que je disais? cria Mouret d'un ton plus haut. Ce Bourrette est incroyable... Il est venu, monsieur, et il a vu certainement les pommes, puisqu'il en a même pris une dans la main, en déclarant qu'il avait rarement admiré une aussi belle pomme. Il a dit que tout lui semblait très-bien, que c'était ça qu'il fallait et qu'il louait.

L'abbé Faujas n'écoutait plus; tout un flot de colère était monté à ses joues. Il se tourna, il balbutia, d'une voix anxieuse :

— Mère, vous entendez; il n'y a pas de meubles.

La vieille dame, serrée dans son mince châle noir, venait de visiter le rez-de-chaussée, à petits pas furtifs, sans lâcher son panier. Elle s'était avancée jusqu'à la porte de la cuisine, en avait inspecté les quatre murs; puis, revenant sur le perron, elle avait lentement d'un regard pris possession du jardin. Mais la salle à manger surtout l'intéressait; elle se tenait de nouveau debout, en face de la table servie, regardant fumer la soupe, lorsque son fils lui répéta :

— Entendez-vous, mère, il va falloir aller à l'hôtel.

Elle leva la tête, sans répondre; mais toute sa face refusait de quitter cette maison, dont elle connaissait déjà les moindres coins. Elle eut un imperceptible haussement d'épaules, les yeux vagues, allant de la cuisine au jardin et du jardin à la salle à manger.

Mouret cependant s'impatientait. Voyant que ni la mère ni le fils ne paraissaient décidés à quitter la place, il reprit :

— C'est que nous n'avons pas de lits malheureusement... Il y a bien un lit de sangle au grenier, et madame, à la rigueur, pourrait s'en accommoder jusqu'à demain; seulement je ne vois pas trop sur quoi coucherait monsieur l'abbé.

Alors madame Faujas ouvrit enfin les lèvres; elle dit d'une voix brève, au timbre un peu rauque :

— Mon fils prendra le lit de sangle... Moi, je n'ai besoin que d'un matelas par terre, dans un coin.

L'abbé approuva cet arrangement d'un signe de tête. Mouret allait se récrier, chercher autre chose; mais, devant l'air satisfait de ses nouveaux locataires, il se tut et se contenta d'échanger avec sa femme un regard d'étonnement.

— Demain il fera jour, dit-il avec sa pointe de moquerie bourgeoise; vous pourrez vous meubler comme vous l'entendrez. Rose va monter enlever les fruits et faire les lits. Si vous voulez attendre un instant sur la terrasse... Allons, donnez deux chaises, mes enfants.

Les enfants, depuis l'arrivée du prêtre et de sa mère, étaient demeurés tranquillement assis devant la table. Ils les examinaient curieusement. L'abbé n'avait pas semblé les apercevoir; mais madame Faujas s'était arrêtée un instant à chacun d'eux, les dévisageant, comme pour pénétrer d'un coup dans ces jeunes têtes. En entendant les paroles de leur père, ils s'empressèrent tous trois et sortirent des chaises.

La vieille dame ne s'assit pas. Comme Mouret se tournait, ne l'apercevant plus, il la vit plantée devant une des fenêtres entrebâillées du salon; elle allongeait le cou, elle achevait son inspection, avec l'aisance tranquille d'une personne qui visite une propriété à vendre. Au moment où Rose soulevait la petite malle, elle rentra dans le vestibule en disant simplement :

— Je monte l'aider.

Elle monta derrière la domestique. Le prêtre ne tourna pas même la tête: il souriait aux trois enfants, restés debout devant lui. Il avait une expression de grande douceur, quand il voulait, malgré la dureté du front et les plis rudes de la bouche.

— C'est toute votre famille, madame? demanda-t-il à Marthe, qui s'était approchée.

— Oui, monsieur, répondit-elle, gênée par le regard clair qu'il avait fixé sur elle.

Mais il regarda de nouveau les enfants; il continua :

— Voilà deux grands garçons qui seront bientôt des hommes... Vous avez fini vos études, mon ami?

Il s'adressait à Serge. Mouret coupa la parole à l'enfant.

— Celui-là a fini, bien qu'il soit le cadet. Quand je dis qu'il a fini, je veux dire qu'il est bachelier, car il est rentré au collége pour faire une année de philosophie : c'est le savant de la famille... L'autre, l'aîné, ce grand dadais, ne vaut pas grand'chose, allez. Il s'est déjà fait refuser deux fois au baccalauréat, et vaurien avec cela, toujours le nez en l'air, toujours polissonnant.

Octave écoutait ces reproches en souriant, tandis que Serge avait baissé la tête sous les éloges. Faujas parut un instant encore les étudier en silence; puis, passant à Désirée, retrouvant son air tendre :

— Mademoiselle, demanda-t-il, me permettrez-vous d'être votre ami?

Elle ne répondit pas; elle vint, presque effrayée, se cacher le visage contre l'épaule de sa mère. Celle-ci, au lieu de lui dégager la face, la serra davantage en lui passant un bras à la taille.

— Excusez-là, dit-elle avec quelque tristesse; elle n'a pas la tête forte, elle est restée petite fille... c'est une innocente... Nous ne la tourmentons pas pour apprendre. Elle a quatorze ans, et elle ne sait encore qu'aimer les bêtes.

Désirée, sous les caresses de sa mère, s'était rassurée; elle avait tourné la tête, elle souriait. Puis, d'un air hardi :

— Je veux bien que vous soyez mon ami... Seulement vous ne faites jamais de mal aux mouches, dites ?

Et comme tout le monde s'égayait autour d'elle :

— Octave les écrase, les mouches, continua-t-elle gravement. C'est très-mal.

L'abbé Faujas s'était assis. Il semblait très-las. Il

s'abandonna un moment à la paix tiède de la terrasse, promenant ses regards ralentis sur le jardin et sur les arbres des propriétés voisines. Ce grand calme, ce coin désert de petite ville, lui causaient une sorte de surprise. Son visage se tacha de plaques sombres, et, quand il revint à cette famille heureuse groupée devant lui, à ce père, à cette mère et à ces enfants, qui poussaient là dans le bien-être, loin de toutes les secousses, il fit un geste de malaise.

— On est très-bien ici, murmura-t-il.

Puis il garda le silence, comme absorbé et perdu. Il eut un léger sursaut, lorsque Mouret lui dit avec un rire :

— Si vous le permettez, maintenant, monsieur, nous allons nous mettre à table.

Et, sur un regard de sa femme :

— Vous devriez faire comme nous, accepter une assiette de soupe. Cela vous éviterait d'aller dîner à l'hôtel... Ne vous gênez pas, je vous en prie.

— Je vous remercie mille fois, nous n'avons besoin de rien, répondit l'abbé d'un ton d'extrême politesse qui n'admettait pas une seconde invitation.

Alors les Mouret retournèrent dans la salle à manger, où il s'attablèrent. Marthe servit la soupe, et il y eut bientôt un tapage réjouissant de cuillers. Les enfants jasaient, Désirée eut des rires clairs en écoutant une histoire que son père racontait, enchanté d'être à table. L'étroite pièce était ainsi pleine de la joie de ces braves gens, qui mangeaient. Cependant l'abbé Faujas, qu'ils avaient oublié, restait assis sur la terrasse, immobile, en face du soleil couchant. Il ne tournait pas la tête; il semblait ne pas entendre, ne pas vouloir entendre. Comme le soleil allait disparaître, il se découvrit, étouffant sans doute. Marthe, placée devant la fenêtre, aperçut sa grosse tête nue, aux cheveux courts, grisonnants déjà vers les tempes. Une dernière lueur rouge alluma ce crane rude de soldat, où la tonsure était comme la cicatrice d'un coup de massue; puis la lueur s'éteignit, et le prêtre, entrant dans l'ombre, ne fut plus qu'un profil noir dans la cendre grise du crépuscule.

Ne voulant par appeler Rose, Marthe alla chercher elle-même une lampe et servit le premier plat. Comme elle revenait de la cuisine, elle rencontra, au pied de l'escalier une femme qu'elle ne reconnut pas d'abord. C'était madame Faujas. Elle avait retiré son châle et mis un bonnet de linge; elle ressemblait à une servante, avec sa robe de cotonnade, serrée au corsage par un fichu jaune, noué derrière la taille; et, les poignets nus, encore toute soufflante de la besogne qu'elle venait de faire, elle tapait ses gros souliers lacés sur le dallage du corridor.

— Voilà qui est fait, n'est-ce pas, madame? lui dit Marthe en souriant.

— Oh! une misère, répondit-elle; en deux coups de poings, l'affaire a été arrangée.

Elle descendit le perron, et on l'entendit qui radoucissait sa voix en murmurant;

— Ovide, mon enfant, veux-tu monter? Tout est prêt là-haut.

Elle dut toucher son fils à l'épaule pour le tirer de sa rêverie. L'air fraîchissait. Il frissonna, et la suivit sans parler. Comme il passait devant la porte de la salle à manger, toute blanche de la clarté vive de la lampe et toute bruyante du bavardage des enfants, il allongea la tête et dit de sa voix souple :

— Permettez-moi de vous remercier encore et de nous excuser de tout ce dérangement... Nous sommes confus...

— Mais non, mais non, cria Mouret; c'est nous autres qui sommes désolés de n'avoir pas mieux à vous offrir pour cette nuit.

Le prêtre salua, et Marthe rencontra de nouveau ce regard clair, ce regard d'aigle qui l'avait émotionnée. Il semblait qu'au fond de l'œil, d'un gris morne d'ordinaire, une flamme passa brusquement, comme ces lampes qu'on promènent derrière les façades endormies des maisons.

— Il a l'air de ne pas avoir froid aux yeux, le curé, dit railleusement Mouret, quand la mère et le fils ne furent plus là.

— Je les crois peu heureux, murmura Marthe.

— Pour ça, il n'apporte certainement pas le Pérou dans sa malle... Elle est lourde, sa malle! Je l'aurais soulevée avec mon petit doigt.

Mais il fut interrompu dans son bavardage par Rose, qui venait de descendre l'escalier en courant, afin de raconter les choses surprenantes qu'elle avait vues.

— Ah! bien, dit-elle en se plantant devant la table où mangeaient ses maîtres, en voilà une gaillarde! Cette dame a au moins soixante-cinq ans, et ça ne paraît guère, allez! Elle vous bouscule, elle travaille comme un cheval.

— Elle t'a aidée à déménager les fruits? demanda curieusement Mouret.

— Je crois bien, monsieur. Elle emportait les fruits comme ça, dans son tablier; des charges à tout casser. Je me disais: « Bien sûr, la robe va y rester. » Mais pas du tout; c'est de l'étoffe solide, de l'étoffe comme j'en porte moi-même. Nous avons dû faire plus de dix voyages. Moi, j'avais les bras rompus. Elle bougonnait, disant que ça ne marchait pas. Je crois que je l'ai entendu jurer, sauf votre respect.

Mouret semblait s'amuser beaucoup.

— Et les lits? reprit-il.

— Les lits, c'est elle qui les a fait... Il faut la voir retourner un matelas. Ça ne pèse pas lourd, je vous en réponds; elle le prend par un bout et le jette en l'air comme une plume... Avec ça, très-soigneuse. Elle a bordé le lit de sangle, ainsi qu'un dodo d'enfant. Elle aurait eu à coucher l'enfant Jésus, qu'elle n'aurait pas tiré les draps avec plus de dévotion... Vous savez que des quatre couvertures, elle en a mis trois sur le lit de sangle. C'est comme des oreillers: elle n'en a pas voulu pour elle, son fils a les deux

— Alors elle va coucher par terre?

— Dans un coin, comme un chien. Elle a jeté un matelas sur le plancher de l'autre chambre en disant qu'elle allait dormir là mieux que dans le paradis. Jamais je n'ai pu la décider à s'arranger plus proprement. Elle prétend qu'elle n'a jamais froid et que sa tête est trop dure pour craindre le carreau... Je leur ai donné de l'eau et du sucre, comme madame me l'avait recommandé, et voilà... N'importe, ce sont de drôles de gens.

Rose retourna à la cuisine et acheva de servir le dîner, Les Mouret, ce soir-là, firent traîner le repas. Ils causèrent longuement des nouveaux locataires. Dans leur vie d'une régularité d'horloge, l'arrivée de ces deux personnes étrangères était un gros événement. Ils en parlaient comme d'une catastrophe, avec ces minuties de détails qui aident à tuer les longues soirées de province. Mouret, particulièrement, se plaisait aux commérages de petite ville. Au désert, les coudes sur la table, dans la tiédeur de la salle à manger, il répéta pour la dixième fois, de l'air satisfait d'un homme heureux:

— Ce n'est pas un beau cadeau que Besançon fait à Plassans... Avez-vous le derrière de sa soutane, quand il s'est tourné?... Ah bien! ça m'étonnerait beaucoup si les dévotes couraient après celui-là. Il est trop rapé; les dévotes aiment les jolis curés.

— Sa voix a de la douceur, dit Marthe, qui était indulgente.

— Pas lorsqu'il est en colère, toujours, reprit Mouret. Vous ne l'avez donc pas entendu se fâcher, quand il a su que l'appartement n'était pas meublé? C'est un rude homme? il ne doit pas flâner dans les confessionnaux, allez! Je suis bien curieux de savoir comment il va se

meubler demain. Pourvu qu'il me paye au moins. Tant pis, je m'adresserai à l'abbé Bourette; je ne connais que lui.

On était peu dévot dans la famille. Les enfants eux-mêmes se moquèrent de l'abbé et de sa mère. Octave imita la vieille dame, lorsqu'elle allongeait le cou pour voir au fond des pièces, ce qui fit rire Désirée.

Serge, plus grave, défendit « ces pauvres gens. » D'ordinaire, à dix heures précises, lorsqu'il ne faisait pas sa partie de piquet, Mouret prenait un bougeoir et allait se coucher; mais, ce soir-là, il était onze heures qu'il tenait encore bon contre le sommeil. Désirée avait fini par s'endormir, la tête sur les genoux de Marthe. Les deux garçons étaient montés dans leur chambre. Mouret bavardait toujours, seul en face de sa femme.

— Quel âge lui donnes-tu? demanda-t-il brusquement.

— A qui? dit Marthe, qui commençait, elle aussi à s'assoupir.

— A l'abbé, parbleu! Hein? entre quarante et quarante-cinq ans, n'est-ce pas? C'est un beau gaillard. Si ce n'est pas dommage que ça porte la soutane! Il aurait fait un fameux carabinier.

Puis, au bout d'un silence, parlant seul, continuant à voix haute des réflexions qui le rendaient tout songeur:

— Ils sont arrivés par le train de six heures trois quarts, et ils n'ont eu que le temps de passer chez l'abbé Bourrette et de venir ici... Je parie qu'ils n'ont pas dîné. C'est clair. Nous les aurions bien vu sortir pour aller à l'hôtel... Ah! par exemple, ça me ferait plaisir de savoir où ils ont pu manger.

Rose, depuis un instant, rôdait dans la salle à manger, attendant que ses maîtres allâssent se coucher pour fermer les portes et les fenêtres.

— Moi, je le sais où ils ont mangé, dit-elle.

Et comme Mouret se tournait vivement:

— Oui, j'étais remontée pour voir s'ils ne manquaient de rien. N'entendant pas de bruit, je n'ai point osé frapper; j'ai regardé par la serrure.

— Mais c'est mal, très-mal, interrompit Marthe sévèrement. Vous savez bien, Rose, que je n'aime point cela.

— Laisse donc, laisse donc! s'écria Mouret, qui, dans d'autres circonstances, se serait emporté contre la curieuse. Vous avez regardé par la serrure...

— Oui, monsieur, c'était pour le bien.

— Évidemment... Qu'est-ce qu'ils faisaient?

— Eh bien? donc, monsieur, ils mangeaient... Je les ai vu qui mangeaient sur le coin du lit de sangle. La vieille avait étalé une serviette. Chaque fois qu'ils se servaient du vin, ils recouchaient le litre contre l'oreiller.

— Mais que mangeaient-ils?

— Je ne sais pas au juste, monsieur. Ça m'a paru être un reste de pâté, dans un journal. Ils avaient aussi des pommes, des petites pommes de rien du tout.

— Et ils causaient, n'est-ce pas? Vous avez entendu ce qu'ils disaient?

— Non, monsieur; ils ne causaient pas... Je suis restée un bon quart d'heure à les regarder. Ils ne disaient rien, pas ça, tenez! Ils mangeaient, ils mangeaient!

Marthe s'était levée, réveillant Désirée, faisant mine de monter; la curiosité de son mari la blessait. Celui-ci se décida enfin à se lever également; tandis que la vieille Rose, qui était dévote, continuait d'une voix plus basse:

— Le pauvre cher homme devait avoir joliment faim... Sa mère lui passait les plus gros morceaux et le regardait avaler avec un plaisir... Enfin il va dormir dans des draps bien blancs. A moins que l'odeur des fruits ne l'incommode. C'est que ça ne sent pas bon dans la chambre; vous savez, cette odeur aigre des poires et des pommes... Et pas un meuble, rien que le lit dans un coin. Moi, j'aurais peur, je garderais la lumière toute la nuit... Ah! c'est un saint pour sûr, monsieur, cet homme-là.

Mouret avait pris son bougeoir. Il resta un instant debout devant Rose, résumant la soirée dans ce mot de bourgeois tiré de ses idées accoutumées:

— C'est extraordinaire!

Puis il rejoignit sa femme au pied de l'escalier. Elle était couchée et elle dormait déjà, qu'il écoutait encore les bruits légers qui venaient de l'étage supérieur. La chambre de l'abbé était juste au-dessus de la sienne. Il l'entendit ouvrir doucement la fenêtre ce qui l'intrigua beaucoup. Il leva la tête de l'oreiller, luttant désespérément contre le sommeil, voulant savoir combien de temps le prêtre resterait à la fenêtre. Mais le sommeil fut le plus fort; Mouret ronflait à poings fermés, avant d'avoir pu saisir de nouveau le sourd grincement de l'espagnolette.

En haut, à la fenêtre, l'abbé Faujas, tête nue, regardait la nuit noire. Il demeura longtemps là, heureux d'être seul, s'absorbant dans ses pensées qui lui mettaient tant de dureté au front. Sous lui, il sentait le sommeil tranquille de cette maison où il était depuis quelques heures, l'haleine pure des enfants, le souffle honnête de Marthe, la respiration grosse et régulière de Mouret. Et il y avait un mépris dans le redressement de son cou nu de lutteur, tandis qu'il levait la tête comme pour voir au loin, jusqu'au fond de la petite ville endormie. Les grands arbres du jardin de la sous-préfecture faisaient une masse sombre, les poiriers de monsieur Rastoil allongeaient des membres maigres et tordus; puis ce n'était plus qu'une mer de ténèbres, un néant, dont pas un bruit ne montait. La ville avait une innocence de fille au berceau.

L'abbé Faujas tendit les bras d'un air de défi ironique, comme s'il voulait prendre Plassans et l'étouffer d'un effort contre sa poitrine robuste. Il murmura:

— Et ces imbéciles qui souriaient ce soir en me voyant traverser leurs rues!

III

Le lendemain, Mouret passa la matinée à épier son nouveau locataire. Cet espionnage allait emplir les heures vides qu'il passait au logis à tatillonner, à ranger les objets qui traînaient, à chercher des querelles à sa femme et à ses enfants, pour se moquer d'eux. Désormais il aurait une occupation, un amusement, qui le tirerait de sa vie de tous les jours. Il n'aimait pas les curés, comme il le disait, et le premier qui tombait dans son existence l'intéressait à un point extraordinaire. Ce prêtre apportait chez lui une odeur mystérieuse, un inconnu presque inquiétant. Bien qu'il fît l'esprit fort, qu'il se déclarât voltairien, il avait en face de l'abbé tout un étonnement et un frisson de bourgeois, où perçait une pointe de curiosité gaillarde.

Pas un bruit ne venait du second étage. Mouret écouta attentivement dans l'escalier, il se hasarda même à monter au grenier; il ralentit le pas en longeant le corridor, et un frôlement de pantoufles qu'il crut entendre derrière la porte l'émotionna extrêmement. N'ayant rien pu surprendre de net, il descendit au jardin, se promena sous la tonnelle du fond, levant les yeux, cherchant à voir par les fenêtres ce qui se passait dans les pièces: il n'aperçut pas même l'ombre de l'abbé. Madame Faujas, qui n'avait sans doute point de rideaux, avait tendu, en attendant, des draps de lit derrière les vitres.

Au déjeuner, Mouret, parut très-vexé.

— Est-ce qu'ils sont morts là-haut? dit-il en coupant du pain aux enfants. Tu ne les as pas entendus remuer, toi, Marthe?

— Non, mon ami; je n'ai pas fait attention.

Rose cria de la cuisine :

— Il y a beau temps qu'ils ne sont plus là; s'ils courent toujours, ils sont loin.

Mouret appela la cuisinière et la questionna minutieusement.

— Ils sont sortis, monsieur : la mère d'abord, le curé ensuite. Je ne les aurais pas vus, tant ils marchent doucement, si leurs ombres n'avaient passé sur le carreau de ma cuisine, quand ils ont ouvert la porte..... J'ai regardé dans la rue, pour voir ; mais ils avaient filé, je vous en réponds.

— C'est bien surprenant... Mais où étais-je donc?

— Je crois que monsieur était au fond du jardin à voir les raisins de la tonnelle.

Cela acheva de mettre Mouret d'une exécrable humeur. Il déblatéra contre les prêtres : c'étaient tous des cachotiers; ils étaient dans un tas de manigances, auxquelles le diable ne reconnaîtrait rien; ils affectaient une pruderie ridicule, à ce point que personne n'avait jamais vu un prêtre se débarbouiller. Il finit par se repentir d'avoir loué à cet abbé qu'il ne connaissait pas.

— C'est ta faute aussi, dit-il à sa femme en se levant de table.

Marthe allait protester, lui rappeler leur discussion de la veille; mais elle leva les yeux, le regarda et ne dit rien. Lui cependant ne se décidait pas à sortir, comme il en avait l'habitude. Il allait et venait, de la salle à manger au jardin, furetant, prétendant que tout traînait et que la maison était au pillage; puis il se fâcha contre Serge et Octave, qui, disait-il, étaient partis, une demi-heure trop tôt, pour le collége.

— Est-ce que papa ne sort pas? demanda Désirée à l'oreille de sa mère. Il va bien nous ennuyer s'il reste.

Marthe la fit taire. Mouret parla enfin d'une affaire qu'il devait terminer dans la journée. Il n'avait pas un moment, il ne pouvait pas même se reposer un jour chez lui lorsqu'il en éprouvait le besoin. Il s'attarda encore, et partit, désolé de ne pas demeurer là aux aguets.

Le soir, quand il rentra, il avait toute une fièvre de curiosité.

— Et l'abbé? demanda-t-il avant même d'ôter son chapeau.

Marthe travaillait à sa place ordinaire sur la terrasse.

— L'abbé? répéta-t-elle avec quelque surprise. Ah! oui, l'abbé... Je ne l'ai pas vu, je crois qu'il s'est installé. Rose m'a dit qu'on avait apporté des meubles.

— Voilà ce que je craignais, s'écria Mouret. J'aurais voulu être là ; car enfin les meubles sont ma garantie... Je savais bien que tu ne bougerais pas de ta chaise. Tu es une pauvre tête, ma bonne... Rose! Rose!

Et lorsque la cuisinière fut là.

— On a apporté des meubles pour les gens du second?

— Oui, monsieur, dans une petite carriole. J'ai reconnu la carriole de Bergasse, vous savez, le revendeur du marché. Allez, il n'y en avait pas lourd. Madame Faujas suivait, et en montant la rue Balande, elle a donné un coup de main à l'homme qui poussait.

— Vous avez vu les meubles au moins, vous les avez comptés?

— Certainement, monsieur; je m'étais mise sur la porte. Ils ont tous passé devant moi, ce qui même n'a pas paru faire plaisir à madame Faujas. Attendez... On a monté un lit de fer, puis une commode, deux tables, quatre chaises... Ma foi, c'est tout... Et des meubles pas neufs. Je n'en donnerais pas trente écus.

— Mais il fallait avertir madame; nous ne pouvons pas louer dans des conditions pareilles... Je vais de ce pas aller m'expliquer avec l'abbé Bourrette.

Il se fâchait, il sortait, lorsque Marthe réussit à l'arrêter net, en disant :

— Ecoute donc, j'oubliais... Ils ont payé six mois à l'avance.

— Ah! ils ont payé! balbutia-t-il d'un ton presque fâché.

— Oui, c'est la vieille dame qui est descendue et qui m'a remis ceci.

Elle fouilla dans sa table à ouvrage et elle donna à son mari soixante-quinze francs en pièces de cent sous, enveloppés soigneusement dans un morceau de journal. Mouret compta l'argent en murmurant.

— S'ils payent, ils sont bien libres... N'importe, ce sont de drôles de gens. Tout le monde ne peut pas être riche, c'est sûr, seulement ce n'est pas une raison, quand on n'a pas le sou, pour se donner ainsi des allures suspectes.

— Je voulais te dire aussi, reprit Marthe en le voyant calmé : la vieille dame m'a demandé si nous étions disposés à lui céder le lit de sangle; je lui ai répondu que nous n'en faisions rien, qu'elle pouvait le garder tant qu'elle voudrait.

— Tu as bien fait, il faut les obliger... Moi je l'ai dit, ce qui me contrarie avec ces diables de curés, c'est qu'on ne sait jamais ce qu'ils pensent ni ce qu'ils font. A part cela, il y a souvent des hommes très-honorables parmi eux.

L'argent paraissait l'avoir consolé. Il plaisanta, tourmenta Serge sur la relation des *Missions en Chine*, qu'il lisait dans ce moment. Pendant le dîner, il affecta de ne plus s'occuper des gens du second. Mais Octave ayant raconté qu'il avait vu l'abbé Faujas sortir de l'évêché, Mouret ne put se tenir davantage, et, au dessert, il reprit la conversation de la veille. Puis il eut quelque honte. Il était d'esprit fin sous son épaisseur de commerçant retiré ; il avait surtout un grand bon sens, une droiture de jugement qui lui faisait le plus souvent trouver le mot juste au milieu des commérages de la province.

— Après tout, dit-il en allant se coucher, ce n'est pas bien de mettre son nez dans les affaires des autres... L'abbé peut faire ce qu'il lui plaît. C'est ennuyeux de toujours causer de ces gens; moi, je m'en lave les mains, maintenant.

Huit jours se passèrent. Mouret avait repris ses occupations habituelles; il rôdait dans la maison, discutait avec les enfants, passait ses après-midi au dehors à conclure pour le plaisir des affaires dont il ne parlait jamais, et mangeait et dormait en homme pour qui l'existence est une pente douce, sans secousses ni surprises d'aucune sorte. Le logis semblait mort de nouveau. Marthe était à sa place accoutumée, sur la terrasse, devant la petite table à ouvrage. Désirée jouait à son côté. Les deux garçons ramenaient aux mêmes heures la même turbulence, et Rose, la cuisinière, se fâchait et grondait contre tout le monde, tandis que le jardin et la salle à manger gardaient leur paix endormie.

— Ce n'est pas pour dire, répétait Mouret tous les soirs, à sa femme, mais tu vois bien que tu te trompais en croyant que cela dérangerait notre existence, de louer le second. Nous sommes plus tranquilles qu'auparavant, la maison est plus petite et plus heureuse.

Et il levait parfois les yeux vers les fenêtres du second étage, que madame Faujas, dès le second jour, avait garnies de gros rideaux de coton. Pas un pli de ces rideaux ne bougeait. Ils avaient un air béat, une de ces pudeurs de sacristie, rigides et froides. Derrière eux, semblaient s'épaissir un silence et une immobilité de cloître. De loin en loin, les fenêtres étaient entr'ouvertes, laissant voir, entre les blancheurs des rideaux, l'ombre des hauts plafonds. Mais Mouret avait beau se mettre aux aguets, jamais il n'apercevait la main qui ouvrait et qui fermait; il n'entendait même pas le grincement de l'espagnolette. Aucun bruit humain ne venait de l'appartement.

Au bout de la première semaine, Mouret n'avait pas encore revu l'abbé Faujas. Cet homme qui vivait à côté de lui, sans qu'il put seulement apercevoir son

ombre, finissait par lui donner une sorte d'inquiétude nerveuse. Malgré les efforts qu'il faisait pour paraître indifférent, il retomba dans ses interrogations, il commença une enquête.

— Tu ne le vois donc pas, toi? demanda-t-il à sa femme.

— J'ai cru l'apercevoir hier, quand il est rentré; mais je ne suis pas bien sûre... Sa mère porte toujours une robe noire; c'était peut-être elle.

Et comme il la pressait de questions, elle lui dit ce qu'elle savait.

— Rose assure qu'il sort tous les jours; il reste même longtemps dehors. Quant à la mère, elle est réglée comme une horloge; elle descend la matin, à sept heures, pour faire ses provisions. Elle a un grand panier toujours fermé, dans lequel elle doit tout apporter : le charbon, le pain, le vin, la nourriture, car on ne voit jamais aucun fournisseur venir chez eux... Ils sont très-polis d'ailleurs. Rose dit qu'ils la saluent lorsqu'ils la rencontrent. Mais le plus souvent, elle ne les entend seulement pas descendre l'escalier.

— Ils doivent faire une drôle de cuisine là-haut, murmura Mouret, auquel ces renseignements n'apprenaient rien.

Un autre soir, Octave ayant dit qu'il avait vu l'abbé Faujas entrer à Saint-Saturnin, son père lui demanda quelle tournure il avait, comment les passants le regardaient, ce qu'il devait aller faire à l'église.

— Ah! vous êtes trop curieux, s'écria le jeune homme en riant... Il n'était pas beau au soleil, avec sa soutane toute rouge, voilà ce que je sais. J'ai même remarqué qu'il marchait le long des maisons, dans le filet d'ombre, où la soutane semblait plus noire. Allez, il n'a pas l'air fier, il baisse la tête, il trotte vite... Il y a deux filles qui se sont mises à rire, quand il a traversé la place. Lui, a levé la tête et les a regardées avec beaucoup de douceur, n'est-ce pas, Serge?

Serge raconta à son tour que plusieurs fois, en rentrant du collége, il avait accompagné de loin l'abbé Faujas, qui revenait de Saint-Saturnin. Il traversait les rues sans parler à personne; il semblait ne pas connaître âme qui vive, et avoir quelque honte de la sourde moquerie qu'il sentait autour de lui.

— Mais on cause donc de lui dans la ville? demanda Mouret, au comble de l'intérêt.

— Moi, personne ne m'a parlé de l'abbé, répondit Octave.

— Si, reprit Serge, on cause de lui. Le neveu de l'abbé Bourrette m'a dit qu'il n'était pas très-bien vu à l'église; on n'aime pas ces prêtres qui viennent de loin. Puis il a l'air si malheureux... Quand on sera habitué à le voir, on le laissera tranquille, ce pauvre homme. Dans les premiers temps, il faut bien qu'on sache.

Alors Marthe recommanda aux deux jeunes gens de ne pas répondre si on les interrogeait au dehors sur le compte de l'abbé.

— Ah! ils peuvent répondre, s'écria Mouret. Ce n'est bien sûr pas ce que nous savons sur lui qui le compromettra.

A partir de ce moment, avec la meilleure foi du monde et sans songer à mal, il fit de ses enfants des espions qu'il attacha aux talons de l'abbé. Octave et Serge durent lui répéter tout ce qui se disait dans la ville, et suivre le prêtre quand ils le rencontraient. Mais cette source de renseignements fut vite tarie. La sourde rumeur occasionnée par la venue d'un vicaire étranger au diocèse s'était apaisée : la ville semblait avoir fait grâce « au pauvre homme, » à cette soutane râpée et humble qui se glissait dans l'ombre de ses ruelles; elle ne gardait pour lui qu'un grand dédain. D'autre part, le prêtre se rendait directement à la cathédrale, et en revenait, en passant toujours par les mêmes rues. Octave disait en riant qu'il choisissait et qu'il comptait les pavés.

A la maison, Mouret voulut utiliser Désirée, qui ne sortait jamais. Il l'emmenait, le soir, au fond du jardin, et l'écoutait bavarder sur ce qu'elle avait fait, sur ce qu'elle avait vu, dans la journée; il tâchait de la mettre sur le chapitre des gens du second. Elle ouvrait de grands yeux, elle ne se souvenait plus qu'il y avait du monde au second étage.

— Ecoute, lui dit-il un jour, demain, quand la fenêtre sera ouverte, tu jetteras ta balle dans la chambre et tu monteras la demander.

Le lendemain, elle jeta sa balle et courut vers l'escalier; mais elle n'était pas au perron que la balle, renvoyée par une main invisible, vint rebondir sur la terrasse. Son père, qui avait compté sur la gentillesse de l'enfant pour renouer des relations rompues dès le premier jour, désespéra alors de la partie; il se heurtait évidemment à une volonté bien nette prise par l'abbé et sa mère de se tenir barricadés chez eux. Cette lutte ne faisait que rendre sa curiosité plus ardente. Il en vint à commérer dans les coins avec la cuisinière, au vif déplaisir de Marthe, qui lui fit des reproches sur son peu de dignité; mais il s'emporta, il mentit, et, comme il se sentait dans son tort, il ne causa plus des Faujas avec Rose qu'en cachette.

Un matin, Rose lui fit signe de la suivre dans sa cuisine.

— Ah bien! monsieur, dit-elle en fermant la porte, il y a plus d'une heure que je vous guette descendre de votre chambre.

— Est-ce que tu as appris quelque chose?

— Vous allez voir... Hier soir, j'ai causé plus d'une heure avec madame Faujas.

Mouret eut un tressaillement de joie. Il s'assit sur une chaise dépaillée de la cuisine, au milieu des torchons et des épluchures de la veille.

— Dis vite, dis vite, murmura-t-il.

— Donc, reprit la cuisinière, j'étais sur la porte de la rue à dire bonsoir à la bonne de monsieur Rastoil, lorsque madame Faujas est descendue pour vider un seau d'eau sale dans le ruisseau. Au lieu de remonter tout de suite sans tourner la tête, comme elle fait d'habitude, elle est restée là un instant à me regarder. Alors j'ai cru comprendre qu'elle voulait causer, et je lui ai dit qu'il avait fait beau dans la journée, que le vin serait bon... Elle répondait : « Oui, oui, » sans se presser, de la voix indifférente d'une femme qui n'a pas de terre et que ces choses-là n'intéressent pas. Mais elle avait posé son seau; elle ne s'en allait pas; elle s'était même adossée contre le mur, à côté de moi...

— Enfin qu'est-ce qu'elle t'a conté? demanda Mouret, que l'impatience torturait.

— Vous comprenez, je n'ai pas été assez bête pour l'interroger; elle aurait filé... Sans en avoir l'air, je l'ai mise sur les choses qui pouvaient la toucher. Comme le curé de Saint-Saturnin, ce brave monsieur Compan, est venu à passer, je lui ai dit qu'il était bien malade, qu'il n'en avait pas pour longtemps, et que ce serait une grande perte, qu'on le remplacerait difficilement à la cathédrale. Elle était devenue tout oreilles, je vous assure. Elle m'a même demandé quelle maladie avait monsieur Compan. Puis, de fil en aiguille, je lui ai parlé de notre évêque. C'est un bien brave homme que monseigneur Rousselot. Elle ne savait pas quel âge il a. Je lui ai dit qu'il a soixante ans, et qu'il est bien douillet, lui aussi, qu'il se laisse un peu mener par le bout du nez. On cause assez de monsieur Fenil, le grand vicaire, qui fait tout ce qu'il veut à l'évêché... Elle était prise la vieille; elle serait restée là avec moi dans la rue jusqu'au lendemain matin.

Mouret eut un geste désespéré.

— Dans tout cela, s'écria-t-il, je vois que tu causais toute seule... Mais elle, elle, que t'a-t-elle dit?

— Attendez donc, laissez-moi achever, continua Rose

tranquillement. J'arrivais à mon but... Pour l'inviter à se confier, j'ai fini par lui parler de nous. Vous entendez? J'ai dit que vous étiez monsieur François Mouret un ancien négociant de Marseille, qui, en quinze ans, a su gagner une fortune dans le commerce des vins, des huiles et des amandes. J'ai même ajouté que vous aviez préféré venir manger vos rentes à Plassans, une ville tranquille, où demeurent les parents de votre femme, et que, pour ne pas vous ennuyer, vous vous occupiez encore à acheter des vins aux paysans. Je n'ai rien passé; j'ai trouvé moyen de lui apprendre que madame était votre cousine, que vous aviez quarante ans et elle trente-sept, que vous faisiez très-bon ménage; que vous viviez à l'écart d'ailleurs, et que ce n'était pas vous autres qu'on rencontrait souvent sur le cours Sauvaire. Enfin toute votre histoire... Elle a paru très-intéressée. Elle répondait toujours : « Oui, oui, » sans se presser. Quand je m'arrêtais, elle faisait un signe de tête, comme ça, pour me dire qu'elle entendait et que je pouvais continuer... Et, jusqu'à la nuit tombée, nous avons causé ainsi, en bonnes amies, le dos contre le mur.

Mouret s'était levé, pris de colère.

— Comment! s'écria-t-il, c'est tout!... Elle vous a fait bavarder pendant une heure, et elle ne vous a rien dit!

— Elle m'a dit, lorsqu'il a fait nuit : « Voilà l'air qui devient frais. » Et elle a repris son seau, elle est remontée...

— Tenez, vous n'êtes qu'une bête! Cette vieille-là en vendrait dix de votre espèce. Ah bien! ils doivent rire, maintenant qu'ils savent sur nous tout ce qu'ils voulaient savoir sans doute... Entendez-vous, Rose, vous n'êtes qu'une bête!

La vieille cuisinière n'était pas patiente; elle se mit à marcher violemment, bousculant les poêlons et les casseroles, roulant et jetant les torchons.

— Vous savez, monsieur, bégayait-elle, si c'est pour me dire des gros mots que vous êtes venu dans ma cuisine, ce n'était pas la peine. Vous pouvez vous en aller... Moi, ce que j'en ai fait, c'était uniquement pour vous contenter. Si madame nous trouvait là ensemble, à faire ce que nous faisons, elle me gronderait, et elle aurait raison, parce que ce n'est pas bien... Après tout, je ne pouvais pas lui arracher les paroles des lèvres, à cette dame, et je m'y suis prise comme tout le monde s'y prend. J'ai causé, j'ai dit vos affaires. Tant pis pour vous si elle n'a pas dit les siennes; allez les lui demander, si ça vous tient tant au cœur. Peut-être que vous ne serez pas si bête que moi, monsieur...

Elle avait élevé la voix. Mouret crut prudent de s'échapper, en refermant la porte de la cuisine, pour que sa femme n'entendît pas. Mais Rose rouvrit la porte derrière son dos, et lui cria dans le vestibule :

— Vous savez, je ne m'occupe plus de rien; vous chargerez qui vous voudrez de vos vilaines commissions.

Mouret était battu. Il garda quelque aigreur de sa défaite. Par rancune, il se plut à dire que ces gens du second étage étaient des gens très-insignifiants. Peu à peu, il répandit par ses connaissances une opinion qui devint celle de toute la ville. L'abbé Faujas fut regardé comme un prêtre de peu de moyens, sans ambition aucune, tout à fait en dehors des intrigues du diocèse; on le crut honteux de sa pauvreté, acceptant les mauvaises besognes de la cathédrale, s'effaçant le plus possible dans l'ombre où il semblait se plaire. Une seule curiosité resta, celle de savoir pourquoi il était venu de Besançon à Plassans; des histoires délicates circulaient. Mais les suppositions parurent hasardées. Mouret lui-même, qui avait espionné ses locataires par agrément, comme il aurait joué aux cartes ou aux boules, commençait à oublier qu'il logeait un prêtre chez lui, lorsqu'un événement vint de nouveau occuper sa vie.

Une après-midi, comme il rentrait, il aperçut devant lui l'abbé Faujas, qui montait la rue Balande. Il ralentit le pas, il l'examina à loisir. Depuis un mois que le prêtre logeait dans sa maison, c'était la première fois qu'il le tenait ainsi en plein jour. L'abbé avait toujours sa vieille soutane; il marchait lentement, son tricorne à la main, la tête nue, malgré le vent qui était vif. La rue, dont la montée est fort roide, restait déserte, avec ses grandes maisons nues, aux persiennes closes, et Mouret, qui hâtait le pas, finissait par marcher sur la pointe des pieds, de peur que le prêtre ne l'entendît et ne se sauvât. Mais, comme ils approchaient tous deux de la maison de monsieur Rastoil, un groupe de personnes, parmi lesquelles se trouvaient deux prêtres, débouchèrent de la place de la Sous-Préfecture et entrèrent dans cette maison. L'abbé Faujas avait fait un léger détour pour éviter ces messieurs. Il regarda la porte se fermer; puis, s'arrêtant brusquement, il se tourna vers son propriétaire, qui arrivait sur lui.

— Ah! que je suis heureux de vous rencontrer ainsi, dit-il avec sa grande politesse. Je me serais permis de vous déranger ce soir... Le jour de la dernière pluie, il s'est produit, dans le plafond de ma chambre, des infiltrations que je désire vous montrer.

Mouret se tenait planté devant lui, balbutiant, disant qu'il était à sa disposition. Et comme ils rentraient ensemble, il finit par lui demander à quelle heure il pourrait se présenter et voir le plafond.

— Mais tout de suite, je vous prie, répondit l'abbé, à moins que cela ne vous gêne par trop.

Mouret monta derrière lui, suffoqué, tandis que Rose, sur le seuil de la cuisine, les suivait des yeux de marche en marche, stupide d'étonnement.

IV

Arrivé au second étage, Mouret était plus ému qu'un écolier qui va entrer pour la première fois dans la chambre d'une femme. La satisfaction inespérée d'un désir longtemps contenu, l'espoir de voir des choses tout à fait extraordinaires, lui coupaient la respiration. Cependant l'abbé Faujas, cachant la clef entre ses gros doigts, l'avait glissée dans la serrure, sans qu'on entendît le bruit du fer. La porte tourna comme sur des gonds de velours, et l'abbé, reculant, invita silencieusement Mouret à entrer.

Les rideaux de coton pendus aux deux fenêtres étaient si épais, que la chambre avait une pâleur crayeuse, un demi-jour de cellule murée. Cette chambre était immense, haute de plafond, avec un papier déteint et propre, d'un jaune effacé. Mouret se hasarda, marchant à petits pas sur le carreau, net comme une glace, et dont il lui semblait sentir le froid sous la semelle de ses souliers. Il tourna sournoisement les yeux, examina le lit de fer, sans rideaux, aux draps si bien tendus qu'on eût dit un banc de pierre blanche posé dans un coin; puis il aperçut la commode, perdue à l'autre bout de la pièce, et une petite table au milieu, avec deux chaises, une devant chaque fenêtre. C'était tout. Pas un papier sur la table, pas un objet sur la commode, pas un vêtement aux murs : le bois nu, le marbre nu, le mur nu. Au-dessus de la commode, un grand christ de bois noir coupait seul d'un croix sombre cette nudité grise.

— Tenez, monsieur, venez par ici, dit l'abbé; c'est dans ce coin que s'est produite une tache au plafond.

Mais Mouret ne se pressait pas, il jouissait. Bien qu'il ne vît pas les choses singulières qu'il s'était vaguement promis de voir, la chambre avait pour lui, esprit fort, une odeur particulière. Elle sentait le prêtre, pensait-il; elle sentait un homme autrement fait que les autres, qui souffle sa bougie pour changer de chemise, qui ne laisse

traîner ni ses caleçons ni ses rasoirs. Ce qui le contrariait, c'était de ne rien trouver d'oublié sur les meubles ni dans les coins qui pût lui donner matière à réflexion et à hypothèses. La pièce était, comme ce diable d'homme, muette, froide, polie, impénétrable, et sa vive surprise fut de ne pas y éprouver, ainsi qu'il s'y attendait, une impression de misère; au contraire, elle lui produisait un effet qu'il avait ressenti autrefois, un jour qu'il était entré dans le salon très-richement meublé d'un préfet de Marseille. Le grand christ semblait l'emplir de ses bras noirs.

Il fallut pourtant qu'il se décidât à s'approcher de l'encoignure où l'abbé Faujas l'appelait.

— Vous voyez la tache, n'est-ce pas? reprit celui-ci. Elle s'est un peu effacée depuis hier.

Mouret se haussait sur les pieds, clignait les yeux, sans rien voir. Alors le prêtre tira les rideaux, et l'autre finit par apercevoir une légère teinte de rouille.

— Ce n'est pas bien grave, murmura-t-il.

— Sans doute, mais j'ai cru devoir vous prévenir... L'infiltration a dû avoir lieu au bord du toit.

— Oui, vous avez raison, au bord du toit.

Mouret ne répondait plus; il regardait la chambre, éclairée par la lumière crue du plein jour. Elle était moins solennelle, mais elle gardait son silence absolu. Décidément pas un grain de poussière n'y contait la vie de l'abbé.

— D'ailleurs, continuait ce dernier, nous pourrions peut-être voir par la fenêtre... Attendez.

Et il voulut ouvrir la fenêtre. Mais Mouret s'écria qu'il n'entendait pas le déranger davantage, que c'était une misère, que les ouvriers sauraient bien trouver le trou.

— Vous ne me dérangez nullement, je vous assure, dit l'abbé en insistant d'une façon aimable. Je sais que les propriétaires aiment à se rendre compte... Je vous en prie, examinez tout en détail... La maison est à vous.

Il sourit même en prononçant cette dernière phrase, ce qui lui arrivait rarement; puis, quand Mouret se fut penché avec lui sur la barre d'appui, levant tous deux les yeux vers la gouttière, il entra dans des explications d'architecte, disant comment la tache avait pu se produire.

— Voyez-vous, je crois à un léger affaissement des tuiles, peut-être même y en a-t-il une de brisée; à moins que ce ne soit cette lézarde que vous apercevez là, le long de la corniche, qui ne se prolonge dans le mur de soutènement.

— Oui, c'est bien possible, répondit Mouret. Je vous avoue, monsieur l'abbé, que je n'y entends rien. Le maçon verra.

Alors le prêtre ne causa plus réparations. Il resta là tranquillement, regardant les jardins au-dessous de lui. Mouret, accoudé à son côté, n'osa se retirer par politesse, et il fut tout à fait gagné lorsque son locataire lui dit de sa voix douce, au bout d'un silence :

— Vous avez un joli jardin, monsieur.

— Oh! bien ordinaire, répondit-il. Il y avait quelques beaux arbres que j'ai dû faire couper, car rien ne poussait à leur ombre. Que voulez-vous? il faut songer à l'utile. Ce coin nous suffit, nous avons des légumes pour toute la saison.

L'abbé s'étonna, se fit donner des détails. Le jardin était un de ces vieux jardins de province, entourés de tonnelles, divisés en quatre carrés réguliers par de grands buis. Au milieu se trouvait un étroit bassin sans eau. Un seul carré était réservé aux fleurs. Dans les trois autres, plantés à leurs angles d'arbres fruitiers, poussaient des choux magnifiques, des salades superbes. Les allées, sablées de jaunes, étaient tenues bourgeoisement.

— C'est un petit paradis, répétait l'abbé Faujas.

— Il y a bien des inconvénients, allez, dit Mouret, plaidant contre la vive satisfaction qu'il éprouvait à entendre si bien parler de sa propriété. Par exemple, vous avez dû remarquer que nous sommes ici sur une côte. Les maisons et les jardins sont étagés. Ainsi le mien est plus bas que celui de la sous-préfecture, et celui de monsieur Rastoil, mon voisin, est aussi plus bas que le mien. Souvent les eaux de pluie font des dégâts. Puis, ce qui est encore moins agréable, les gens de la sous-préfecture voient chez moi, d'autant plus qu'ils ont établi cette terrasse qui domine mon mur. Il est vrai que je vois chez monsieur Rastoil, un pauvre dédommagement, je vous assure, car je ne m'occupe jamais de ce que font les autres.

Le prêtre semblait écouter par complaisance, hochant la tête, n'adressant aucune question. Il suivait des yeux les explications que son propriétaire lui donnait de la main.

— Tenez, il y a encore un ennui, continua ce dernier en montrant la ruelle qui longeait le fond du jardin. Vous voyez ce petit chemin pris entre deux murailles? Eh bien! c'est l'impasse des Chevilottes, qui aboutit à une porte charetière ouvrant sur les terrains de la sous-préfecture. Toutes les propriétés voisines ont une petite porte de sortie sur l'impasse, et c'est sans cesse des allées et venues mystérieuses... Moi qui ai des enfants, j'ai fait condamner ma porte avec deux bons clous.

Il cligna les yeux en regardant l'abbé, espérant peut-être que celui-ci allait lui demander quelles étaient ces allées et venues mystérieuses. Mais l'abbé ne broncha pas; il examina l'impasse des Chevilottes sans plus de curiosité et paisiblement ramena ses regards dans le jardin des Mouret. En bas, au bord de la terrasse, à sa place ordinaire, Marthe ourlait des serviettes; elle avait d'abord brusquement levé la tête en entendant les voix; puis, étonnée ne reconnaître son mari et le prêtre à une fenêtre du second étage, elle s'était remise au travail; elle semblait ne plus les entendre, ne plus savoir qu'ils étaient là. Mouret avait pourtant haussé le ton par une sorte de vantardise inconsciente, heureux de montrer qu'il venait enfin de pénétrer dans cet appartement obstinément fermé. Et le prêtre par instants arrêtait ses yeux tranquilles sur elle, sur cette femme dont il ne voyait que la nuque baissée, avec la masse noire du chignon.

Il y eut un silence. L'abbé Faujas ne semblait toujours pas disposé à quitter la fenêtre. Il examinait maitenant les plates-bandes du voisin de son air indifférent. Le jardin de monsieur Rastoil était disposé à l'anglaise, avec de petites allées, de petites pelouses et de petites corbeilles. Au fond, il y avait une rotonde d'arbres occupée par une table et des chaises rustiques.

— Monsieur Rastoil est fort riche, reprit Mouret, qui avait suivi la direction des yeux de l'abbé. Son jardin lui coûte bon; la cascade que vous ne voyez pas, là-bas, derrière les arbres, lui est revenue à plus de trois cents francs. Et pas un légume, rien que des fleurs. Un moment, les dames avaient même parlé de faire couper les arbres fruitiers, c'eût été un véritable meurtre, car les poiriers sont superbes. Bah! il a raison d'arranger son jardin à sa convenance. Quand on a les moyens!

Et comme l'abbé se taisait toujours :

— Vous connaissez monsieur Rastoil, n'est-ce pas? continua-t-il en se tournant vers lui. Vous avez dû le voir de vos fenêtres. Tous les matins, il se promène sous ses arbres, de huit à neuf heures. Un gros homme, un peu court, chauve, sans barbe, la tête ronde comme une boule. Il a atteint la soixantaine dans les premiers jours d'août, je crois. Voilà près de vingt ans qu'il est président de notre tribunal civil. On le dit bonhomme. Moi, je ne le fréquente pas. Bonjour, bonsoir, et c'est tout.

Il s'arrêta en voyant plusieurs personnes descendre le perron de la maison voisine et se diriger vers la rotonde.

— Eh! mais, dit-il en baissant la voix, c'est mardi aujourd'hui... On dîne chez les Rastoil.

L'abbé n'avait pu retenir un léger mouvement. Il s'était penché pour mieux voir. Deux prêtres, qui marchaient aux côtés de deux grandes filles, paraissaient particulièrement l'intéresser.

— Vous savez qui sont ces messieurs? demanda Mouret.

Et, sur un geste vague de Faujas :

— Ils venaient de traverser la rue Balande au moment où nous nous sommes rencontrés... Le grand, le jeune celui qui est entre les deux demoiselles Rastoil, est l'abbé Surin, le secrétaire de notre évêque. Un garçon bien aimable, dit-on. L'été, je le vois qui joue au volant avec ces demoiselles... Le vieux, celui qui vient un peu en arrière, est un de nos grands vicaires, monsieur l'abbé Fenil. C'est lui qui dirige le séminaire. Un terrible homme, plat et pointu comme un sabre. Je regrette qu'il ne se tourne pas; vous verriez ses yeux... C'est surprenant que vous ne connaissiez pas ces messieurs.

— Je sors peu, répondit l'abbé; je ne fréquente personne dans la ville.

— Et vous avez tort! Vous devez vous ennuyer souvent..... Ah! monsieur l'abbé, il faut vous rendre une justice : vous n'êtes pas curieux. Comment! depuis un mois que vous êtes ici, vous ne savez seulement pas que monsieur Rastoil donne à dîner tous les mardis. Mais ça crève les yeux, de cette fenêtre!

Mouret eut un léger rire. Il se moquait de l'abbé.

Puis Mouret, d'un ton de voix confidentiel :

— Vous voyez, ce grand vieillard qui accompagne madame Rastoil; oui, le maigre, celui qui porte un chapeau à larges bords. Eh bien! c'est monsieur de Bourdeu, l'ancien préfet de la Drôme, ce préfet que la révolution de 48 a mis à pied. Encore un que vous ne connaissez pas, je parie?... Et monsieur Maffre, le juge de paix? Il arrive le dernier, avec monsieur Rastoil. Monsieur Maffre est à gauche, ce monsieur tout blanc, avec de gros yeux à fleur de tête. Que diable! pour celui-là vous n'êtes pas pardonnable. Il est chanoine honoraire de Saint-Saturnin... Entre nous, on l'accuse d'avoir tué sa femme par sa dureté et son avarice.

Il s'arrêta, regarda l'abbé en face, et lui dit avec une brusquerie goguenarde :

— Je vous demande pardon, mais je ne suis pas dévot, monsieur l'abbé.

L'abbé fit de nouveau un geste vague de la main, ce geste qui répondait à tout et qui le dispensait de s'expliquer plus nettement.

— Non, je ne suis pas dévot, répéta complaisamment Mouret. Il faut laisser tout le monde libre, n'est-ce pas?... Chez les Rastoil, on pratique. Vous avez dû voir la mère et les filles à Saint-Saturnin. Elles sont vos paroissiennes... Ces pauvres demoiselles, elles me font de la peine, vraiment. L'aînée, Angéline, a bien vingt-six ans; l'autre, Aurélie, doit en avoir vingt-quatre. Et pas belles avec ça; toutes jaunes, l'air maussade. Le pis est qu'il faut marier la vieille d'abord. Elles finiront par trouver, à cause de la dot... Quant à la mère, cette petite femme grasse qui marche avec une douceur de mouton, elle en a fait voir de rudes à ce pauvre Rastoil.

Il cligna l'œil gauche, tic qui lui était habituel, quand il faisait une plaisanterie un peu risquée. L'abbé avait baissé les paupières, attendant la suite; puis, l'autre se taisant, il les rouvrit et regarda la société d'à côté s'installer sous les arbres, autour de la table ronde.

Mouret reprit ses explications.

— Ils vont rester là jusqu'au dîner, à prendre le frais, c'est tous les mardis la même chose... Cet abbé Surin a beaucoup de succès. Vous avez remarqué comme il a avancé des chaises aux dames. Le voilà qui rit aux éclats avec mademoiselle Aurélie... Ah! le grand vicaire nous a aperçus. Hein! quels yeux! Il ne m'aime guère, parce que j'ai eu une contestation avec un de ses parents... Mais où donc est l'abbé Bourrette! Nous ne l'avons pas vu, n'est-ce pas? C'est bien surprenant. Il ne manque pas un des mardis de monsieur Rastoil. Il faut qu'il soit indisposé... Vous le connaissez celui-là. Et quel digne homme! La bête du bon Dieu.

Mais l'abbé Faujas n'écoutait plus. Son regard se croisait à tout instant avec celui de l'abbé Fenil. Il ne détournait pas la tête, il soutenait l'examen du vicaire avec une froideur parfaite. Il s'était installé avec plus de carrure sur la barre d'appui, et ses yeux semblaient être devenus plus grands.

— Voilà la jeunesse, dit encore Mouret en voyant arriver trois jeunes gens. Le plus âgé est le fils Rastoil, monsieur Séverin; il vient d'être reçu avocat. Les deux autres sont les enfants du juge de paix. Ma foi! je ne me souviens plus de leurs noms, mais je sais qu'ils sont encore au collége... Tiens, pourquoi donc mes deux polissons ne sont-ils pas rentrés?

A ce moment, Octave et Serge parurent justement sur la terrasse. Ils s'adossèrent à la rampe, taquinant Désirée, qui venait de s'asseoir auprès de sa mère. Les enfants avaient vu leur père au second étage, et baissaient la voix, riant à rires étouffés.

— Toute ma petite famille, murmura Mouret avec complaisance. Nous restons chez nous, nous autres, et nous ne recevons personne. Notre jardin, c'est un paradis fermé où je défie bien le diable de venir nous tenter.

Il riait en disant cela, parce qu'au fond de lui il continuait à s'amuser aux dépens de l'abbé. Celui-ci avait lentement ramené les yeux sur le groupe que formait juste au-dessous de la fenêtre la famille de son propriétaire. Il s'y arrêta un instant, considéra le vieux jardin aux carrés de légumes entourés de grands buis puis il regarda encore les étroites pelouses, les allées jaunes et prétentieuses de monsieur Rastoil; et, comme s'il eût voulu lever un plan des lieux, il passa ensuite au jardin de la sous-préfecture. Là il n'y avait qu'une large pelouse centrale, un tapis d'herbe aux ondulations molles; des arbustes à feuillage persistant formaient des massifs; de hauts marronniers très-touffus changeaient en parc ce bout de terrain étranglé entre les maisons voisines.

Cependant l'abbé Faujas regardait avec affectation sous les marronniers, et comme Mouret, tout à ses enfants et à sa femme, paraissait l'oublier, il se décida à murmurer :

— C'est très-gai, ces jardins... Il y a aussi du monde dans celui de gauche.

Mouret leva les yeux.

— Comme toutes les après-midi, dit-il tranquillement: ce sont les intimes de monsieur Péqueur des Saulaies, notre sous-préfet... L'été, ils se réunissent également le soir. Il y a un très-beau bassin à gauche, et il fait très-frais sous les arbres... Ah! monsieur de Condamin est de retour. Ce beau vieillard, l'air conservé, fort de teint, là-bas, à droite; c'est notre conservateur des eaux et forêts, un gaillard qu'on rencontre toujours à cheval, ganté, les culottes collantes, et menteur avec ça! Il n'est pas du pays; il a épousé dernièrement une toute jeune femme... Enfin ce ne sont pas mes affaires, heureusement.

Il baissa de nouveau la tête, en entendant Désirée, qui jouait avec Serge, rire de son rire de gamine. Mais l'abbé, dont le visage se colorait légèrement, le ramena d'un mot :

— Est-ce le sous-préfet, demanda-t-il, le gros monsieur en cravate blanche?

Cette question amusa Mouret extrêmement.

— Ah! non, répondit-il en riant. On voit bien que vous ne connaissez pas monsieur Péqueur des Saulaies. Il n'a pas quarante ans. Il est grand, joli garçon, très-distingué... Ce gros monsieur est le docteur Porquier, le médecin qui soigne toute la société de Plassans. Un homme heureux, je vous assure. Il n'a qu'un chagrin, son fils Guillaume... Maintenant! vous voyez les deux

personnes qui sont assises sur le banc, devant le bassin, et qui nous tournent le dos. C'est monsieur Paloque, le juge, et sa femme. Le ménage le plus laid du pays. On ne sait lequel est le plus abominable de la femme ou du mari. Heureusement qu'ils n'ont pas d'enfants.

Et Mouret se mit à rire plus haut. Il s'échauffait, se démenait en frappant de la main la barre d'appui. Sa gaieté devint si bruyante que l'abbé l'interrogea du regard.

— Non, reprit Mouret en montrant d'un double mouvement de tête le jardin de monsieur Rastoil et le jardin de la sous-préfecture, je ne puis regarder ces deux sociétés, sans que cela me fasse faire du bon sens... Vous ne vous occupez pas de politique, monsieur l'abbé, autrement je vous ferais bien rire... Imaginez-vous qu'à tort ou à raison, je passe pour un républicain. Je cours beaucoup les campagnes à cause de mes affaires ; je suis l'ami des paysans ; il a même été question de moi pour le conseil général ; enfin mon nom est connu... Eh bien ! j'ai là, à droite, monsieur Rastoil, la fine fleur de la légitimité, et là, à gauche, chez le sous-prefet, les gros bonnets de l'empire. Hein ! est-ce assez drôle ? mon pauvre vieux jardin si tranquille, mon petit coin de bonheur, entre ces deux camps ennemis. J'ai toujours peur qu'il ne se jettent des pierres par-dessus mes murs... Vous comprenez, beaucoup de leurs pierres tomberaient dans mon jardin.

Cette plaisanterie acheva d'enchanter Mouret. Il se rapprocha de l'abbé, de l'air d'une commère qui va en dire long, et il poursuivit à voix plus basse :

— Vous ne connaissez pas Plassans, c'est dommage ; car Plassans est très-curieux, au point de vue politique. Le coup d'Etat a réussi ici, parce que la ville est conservatrice ; mais avant tout elle est légitimiste, profondément légitimiste. Si bien que dès le lendemain de l'Empire, elle a voulu dicter ses conditions, et, comme on ne l'a pas écoutée, elle s'est fâchée, elle est passée à l'opposition. Oui, monsieur l'abbé, à l'opposition. L'année dernière, nous avons nommé député le marquis de Lagrifoul, un vieux gentilhomme d'une intelligence médiocre, mais dont l'élection a joliment embêté la sous-préfecture. Et regardez, le voilà, monsieur Péqueur des Saulaires; il est avec le maire, monsieur Delangre.

L'abbé regarda vivement. Le sous-préfet, très-brun, souriait sous ses moustaches cirées ; il était d'une correction irréprochable, son allure tenait du bel officier et du diplomate aimable. A côté de lui, le maire s'expliquait avec toute une fièvre de gestes et de paroles. Il paraissait petit, les épaules carrées; le masque fouillé, tournant au polichinelle. Il devait parler trop.

— Monsieur Péqueur des Saulaies, continua Mouret a failli en tomber malade. Il croyait l'élection du candidat officiel assurée... Je me suis bien amusé. Le soir de l'élection, le jardin de la sous-préfecture est resté noir et sinistre comme un cimetière ; tandis que chez monsieur Rastoil, il y avait des bougies sous les arbres, et des rires, et tout un vacarme de triomphe. Vous comprenez, sur la rue, on ne laisse rien voir ; au contraire, dans les jardins, on ne se gêne pas, on se déboutonne... Allez, j'assiste à de singulières choses, sans rien dire.

Il se tut un instant, comme ne voulant pas en conter davantage ; mais la démangeaison de parler fut trop forte.

— Maintenant, reprit-il, je me demande ce qu'ils vont faire, à la sous-préfecture. Jamais plus leur candidat ne passera. Ils ne connaissent pas le pays, ils ne sont pas de force. On m'a assuré que monsieur Péqueur des Saulaies devait avoir une préfecture, si l'élection avait bien marché. Va-t-en voir s'ils viennent, Jean ! Le voilà sous-préfet pour longtemps... Hein ! que vont ils inventer pour jeter par terre le marquis; car ils inventeront quelque chose, ils tâcheront, d'une façon ou d'une autre, de faire a conquête de Plassans... Et, si je vous racontais l'histoire de ces gens-là, vous seriez bien surpris, je vous en réponds. Je ne parle pas de la femme de monsieur Péqueur des Saulaies ; on ne la voit jamais, elle est toujours dans sa famille. Mais madame Rastoil, par exemple, anciennement, avec monsieur Delangre...

Il avait levé les yeux sur l'abbé, qu'il ne regardait plus depuis un instant. La vue du visage du prêtre, attentif, les yeux luisants, les oreilles comme élargies, l'arrêta net. Toute sa prudence de bourgeois paisible se réveilla; il sentit qu'il venait d'en dire beaucoup trop, et il murmura d'une voix fâchée.

— Après tout, je ne sais rien. On répète tant de choses ridicules... Je demande seulement qu'on me laisse vivre tranquille chez moi.

Il aurait bien voulu quitter la fenêtre, mais il n'osait pas ; il ne savait comment s'en aller, après avoir bavardé d'une façon si intime. Il commençait à soupçonner que si l'un des deux s'était moqué de l'autre, il n'avait certainement pas joué le beau rôle, et cela le rendait furieux contre lui-même. L'abbé, avec un grand calme, jetait des regards à droite et à gauche, dans les deux jardins. Il ne fit pas la moindre tentative pour encourager Mouret à continuer. Celui-ci, qui souhaitait avec impatience que sa femme ou un de ses enfants eût la bonne idée de l'appeler, fut soulagé, lorsqu'il vit Rose paraître sur le perron. Elle leva la tête, et, l'apercevant:

— Eh bien! monsieur, cria-t-elle, ce n'est donc pas pour aujourd'hui?... Il y a un quart d'heure que la soupe est sur la table.

— Bien ! Rose, je descends, répondit-il.

Il quitta la fenêtre, s'excusant. La froideur de la chambre, qu'il avait oubliée derrière son dos, acheva de le troubler. Elle lui parut être un grand confessionnal avec son terrible christ noir, qui devait avoir tout entendu. Il ne savait plus trouver la porte, et, comme l'abbé Faujas prenait congé de lui, en lui faisant un court salut silencieux, il ne put supporter cette chute brusque de la conversation, il revint, levant les yeux vers le plafond.

— Alors, dit-il, c'est bien dans cette encoignure-là ?

— Quoi donc? demanda l'abbé très-surpris.

— La tache dont vous m'avez parlé.

Le prêtre ne put cacher un sourire. De nouveau, il s'efforça de faire voir la tache à Mouret.

— Oh ! je l'aperçois très bien maintenant, dit celui-ci. C'est convenu ; dès demain, je vous ferai venir les ouvriers.

Il sortit enfin de la chambre, et il était encore sur le palier, que la porte s'était refermée derrière lui sans bruit. Le silence de l'escalier l'irrita profondément. Il descendit en murmurant :

— Ce diable d'homme ! il ne demande rien et on lui dit tout.

V

Le lendemain, la vieille madame Rougon, la mère de Marthe, vint rendre visite aux Mouret. C'était là tout un gros événement, car il y avait un peu de brouille entre le gendre et les parents de sa femme, surtout depuis l'élection du marquis de Lagrifoul, que ceux-ci l'accusaient d'avoir fait réussir par son influence dans les campagnes. Sa mère, « cette noiraude de Félicité, » comme on la nommait, était restée, à soixante-six ans, d'une maigreur et d'une vivacité de jeune fille. Elle ne portait plus que des robes de soie, très-chargées de volants, et qu'affectionnait particulièrement le jaune et le marron.

Ce jour-là, quand elle se présenta, Désirée, jouait au fond du jardin, Octave et Serge venaient de partir pour le collège. Il n'y avait que Marthe et Mouret dans la salle à manger.

— Tiens! dit ce dernier, très-surpris, c'est ta mère... Qu'est-ce qu'elle nous veut donc? Il n'y a pas un mois qu'elle est venue... Encore quelque manigance, c'est sûr.

Les Rougon, dont il avait été le commis avant son mariage, lorsque leur étroite boutique du vieux quartier sentait la faillite, étaient le sujet de ses éternelles défiances et de ses éternelles plaisanteries. Ils lui rendaient d'ailleurs une solide et profonde rancune, détestant surtout en lui le commerçant qui avait fait promptement de bonnes affaires. Quand leur gendre disait: « Moi, je ne dois ma fortune qu'à mon travail, » ils pinçaient les lèvres, ils comprenaient parfaitement qu'il les accusait d'avoir gagné la leur dans des trafics inavouables. Félicité, malgré sa belle maison de la place de la sous-préfecture, enviait sourdement le petit logis tranquille des Mouret, avec la jalousie féroce d'une ancienne marchande qui ne doit pas son aisance à ses économies de comptoir.

Félicité baisa Marthe au front, comme si celle-ci avait toujours eu seize ans. Elle tendit ensuite la main à Mouret. Tous deux causaient d'ordinaire sur un ton aigre-doux de moquerie.

— Eh bien! lui demanda-t-elle en souriant, les gendarmes ne sont donc pas encore venus vous chercher, révolutionnaire?

— Mais non, pas encore, répondit-il en riant également. Ils attendent pour ça que votre mari leur donne des ordres.

— Ah! c'est très-joli ce que vous dites-là, répliqua Félicité, dont les yeux flambèrent.

Marthe adressa un regard suppliant à Mouret; il venait d'aller vraiment trop loin. Mais il était lancé, il reprit:

— Véritablement nous ne songeons à rien; nous vous recevons là, dans la salle à manger. Passons au salon, je vous en prie.

C'était une de ses plaisanteries habituelles. Il affectait les grands airs de Félicité, quand elle venait chez lui. Marthe eut beau dire qu'on était bien là, il fallut qu'elle et sa mère le suivissent dans le salon. Et il s'y donna beaucoup de peine, ouvrant les volets, poussant des fauteuils. Le salon, où l'on n'entrait jamais et dont les fenêtres restaient le plus souvent fermées, était une grande pièce abandonnée, dans laquelle traînait un meuble à housses blanches, jaunies par l'humidité du jardin.

— C'est insupportable, murmura Mouret en essuyant la poussière d'une petite console; cette Rose laisse tout à l'abandon.

Et, se tournant vers sa belle-mère, d'une voix où l'ironie perçait:

— Vous nous excusez de vous recevoir ainsi dans notre pauvre demeure... Tout le monde ne peut pas être riche.

Félicité suffoquait. Elle regarda un instant Mouret fixement, près d'éclater; puis, faisant effort, elle baissa lentement les paupières, et, quand elle les releva, elle dit d'une voix aimable:

— Je viens de souhaiter le bonjour à madame de Condamin, et je suis entrée pour savoir comment va la petite famille... Les enfants se portent bien, n'est-ce pas? et vous aussi, mon cher Mouret?

— Oui, tout le monde se porte à merveille, répondit-il, étonné de cette grande amabilité.

Mais la vieille dame ne lui laissa pas le temps de remettre la conversation sur un ton hostile. Elle questionna affectueusement Marthe sur une foule de riens, elle se fit bonne grand'maman, grondant son gendre de ne pas lui envoyer plus souvent « les petits et la petite. » Elle était si heureuse de les voir!

— Ah! vous savez, dit-elle enfin négligemment, voici novembre; je vais reprendre mon jour, le jeudi, comme les autres saisons... Je compte sur toi, n'est-ce pas? ma chère Marthe... Et vous, Mouret, ne vous verra-t-on pas quelquefois, nous bouderez-vous toujours?

Mouret, que le caquetage attendri de sa belle-mère finissait par troubler, resta court sur la riposte. Il ne s'attendait pas à ce coup, il ne trouva rien de méchant et se contenta de répondre.

— Vous savez bien que je ne puis pas aller chez vous... Vous recevez un tas de personnages qui seraient enchantés de m'être désagréables. Puis je ne veux pas me fourrer dans la politique.

— Mais vous vous trompez, répliqua Félicité: vous vous trompez, entendez-vous, Mouret! Ne dirait-on pas que mon salon est un club? C'est ce que je n'ai pas voulu, et vous me faites de la peine en répétant une chose pareille. Toute la ville sait que je tâche de rendre ma maison aimable, que c'est en femme du monde que je reçois. Si l'on cause politique chez moi, c'est dans les coins, je vous assure. Ah bien! la politique, elle m'a assez ennuyée autrefois... Pourquoi dites-vous cela?

— Vous recevez toute la bande de la sous-préfecture, murmura Mouret d'un air maussade.

— La bande de la sous-préfecture? répéta-t-elle; la bande de la sous-préfecture... Sans doute, je reçois ces messieurs. Je ne crois pourtant pas qu'on rencontre souvent chez moi monsieur Péqueur des Saulaies cet hiver; mon mari lui a dit son fait, à propos des dernières élections. Il s'est laissé jouer comme un niais. Quant à ses amis, ce sont des hommes charmants. Monsieur Delangre et monsieur de Condamin sont très-aimables, ce brave Paloque est la bonté même, et vous n'avez rien à dire, je pense, contre le docteur Porquier.

Mouret haussa les épaules.

— D'ailleurs, continua-t-elle en appuyant ironiquement sur ses paroles, je reçois aussi la bande de monsieur Rastoil, le digne monsieur Maffre et notre savant ami monsieur de Bourdeu, l'ancien préfet.. Vous voyez bien que nous ne sommes pas exclusifs, les hommes de toutes les opinions sont accueillis chez nous. Mais comprenez donc que je n'aurais pas quatre chats, si je choisissais mes invités dans un parti! Puis nous aimons l'esprit partout où il se trouve; nous avons la prétention d'avoir à nos soirées tout ce que Plassans renferme de personnes distinguées... Mon salon est un terrain neutre; retenez bien cela, Mouret; oui, un terrain neutre, c'est le mot propre.

Elle s'était animée en parlant. Toutes les fois qu'on la mettait sur ce sujet, elle finissait par se fâcher. Son salon était sa grande gloire; comme elle le disait, elle voulait y trôner en femme du monde et non en chef de parti. Il est vrai que les intimes prétendaient qu'elle obéissait à une tactique de conciliation, conseillée par son fils Eugène, le ministre, et qu'elle était chargée, à Plassans, de personnifier les douceurs et les amabilités de l'empire.

— Vous direz ce que vous voudrez, mâcha sourdement Mouret, votre Maffre est un calotin, votre Bourdeu un imbécile, et les autres sont des gredins, pour la plupart. Voilà ce que je pense... Je vous remercie de votre invitation, mais ça me dérangerait trop. J'ai l'habitude de me coucher de bonne heure. Je reste chez moi.

Félicité se leva, tourna le dos à Mouret, et dit à sa fille:

— Je compte toujours sur toi, n'est-ce pas, ma chérie?

— Certainement, répondit Marthe, qui voulait adoucir le refus brutal de son mari.

La vieille dame s'en allait, lorsqu'elle parut se raviser. Elle demanda à embrasser Désirée, qu'elle avait aperçue dans le jardin. Elle ne voulut pas même qu'on appelât l'enfant; elle descendit sur la terrasse, encore toute mouillée d'une légère pluie tombée le matin. Là elle fut pleine de caresses pour sa petite-fille, qui restait un peu effarouchée devant elle; puis, levant la tête comme par hasard et apercevant les rideaux du second, elle s'écria:

— Tiens! vous avez loué?... Ah! oui, je me souviens, à un prêtre, je crois. J'ai entendu parler de ça... Quel homme est-ce, ce prêtre?

Mouret la regarda fixement. Il eut comme un rapide soupçon, il pensa qu'elle était venue uniquement pour l'abbé Faujas.

— Ma foi, dit-il sans la quitter des yeux, je n'en sais rien... Mais vous allez peut-être pouvoir me donner des renseignements, vous?

— Moi? s'écria-t-elle d'un grand air de surprise. Eh! je ne l'ai jamais vu... Attendez, je sais qu'il est vicaire à Saint-Saturnin; c'est le père Bourette qui m'a dit çà. Et tenez, cela me fait penser que je devrais l'inviter à mes jeudis. Je reçois déjà le directeur du grand séminaire et le secrétaire de monseigneur.

Puis, se tournant vers Marthe:

— Tu ne sais pas, quand tu verras ton locataire, tu devrais le sonder de façon à me dire si une invitation lui serait agréable.

— Nous ne le voyons presque pas, se hâta de répondre Mouret. Il entre et il sort sans ouvrir la bouche... Puis ce ne sont pas mes affaires.

Et il continait à la regarder d'un air défiant. Certainement elle en savait plus long sur l'abbé Faujas qu'elle ne voulait en conter. D'ailleurs elle ne bronchait pas sous l'examen attentif de son gendre.

— Ça m'est égal après tout, reprit-elle avec une aisance parfaite. Si c'est un homme convenable, je trouverai toujours une manière de l'inviter... Au revoir, mes enfants.

Elle remontait le perron, lorsqu'un grand vieillard se montra sur le seuil du vestibule. Il avait un paletot et un pantalon de drap bleu très-propres, avec une casquette de fourrure rabattue sur les yeux. Il tenait un fouet à la main.

— Eh! c'est l'oncle Macquart! cria Mouret en jetant un coup d'œil curieux sur sa belle-mère.

Félicité avait fait un geste de vive contrariété. Macquart, frère bâtard de Rougon, était rentré en France, grâce à celui-ci, après s'être compromis dans le soulèvement des campagnes en 1851. Depuis son retour de Piémont, il menait une vie de bourgeois gras et renté. Il avait acheté, on ne savait avec quel argent, une petite maison située au village des Tulettes, à trois lieues de Plassans. Peu à peu il s'était nippé; il avait même fini par faire l'emplette d'une carriole et d'un cheval, et l'on ne rencontrait plus que lui sur les routes et dans les villages, fumant sa pipe, buvant le soleil, ricanant d'un air de loup rangé. Les ennemis des Rougon disaient tout bas que les deux frères avaient commis quelque mauvais coup ensemble, et que Pierre Rougon entretenait Antoine Macquart.

— Bonjour, l'oncle, répétait Mouret avec affectation, vous venez donc nous faire une petite visite?

— Mais, oui, répondit Macquart d'un ton bon enfant. Tu sais, chaque fois que je passe à Plassans... Ah! par exemple, Félicité, si je m'attendais à vous trouver, ici! J'étais venu pour voir Rougon, j'avais quelque chose à lui dire...

— Il était à la maison, n'est-ce pas? interrompit-elle avec une vivacité inquiète. C'est bien, c'est bien, Macquart!

— Oui, il était à la maison, continua tranquillement l'oncle; je l'ai vu, et nous avons causé. C'est un bon enfant, Rougon.

Il eût un léger rire, et, tandis que Félicité piétinait d'anxiété, il reprit de sa voix traînante, si étrangement brisée qu'il semblait toujours se moquer du monde:

— Mouret, mon garçon, je t'ai apporté deux lapins; ls sont là dans un panier. Je les ai donnés à Rose... J'en avais aussi deux pour Rougon; vous les trouverez chez vous, Félicité, et vous m'en direz des nouvelles. Ah! les gredins, sont-ils gras! Je les ai engraissés pour vous... Que voulez-vous, mes enfants? moi, ça me fait plaisir de faire des cadeaux.

Félicité était toute pâle, les lèvres serrées, tandis que Mouret continuait à la regarder avec un rire en dessous. Elle aurait bien voulu se retirer; mais elle craignait les bavardages, si elle laissait Macquart derrière elle.

— Merci, l'oncle, dit Mouret. La dernière fois vos prunes étaient joliment bonnes... Vous boirez bien un coup?

— Mais ça n'est pas de refus.

Et, quand Rose lui eut apporté un verre de vin, il s'assit sur la rampe de la terrasse; il but le verre avec lenteur, en faisant claquer sa langue et en regardant le vin au jour.

— Ça vient du quartier de Saint-Eutrope, ce vin là, murmura t-il. Ce n'est pas moi qu'on tromperait. Je connais drôlement le pays.

Il branlait la tête, ricanant...

Alors brusquement Mouret lui demanda, avec une intention particulière dans la voix:

— Et aux Tulettes, comment va-t-on?

Il leva les yeux, regarda tout le monde; puis, faisant une dernière fois claquer la langue et posant le verre à côté de lui, sur la pierre, il répondit négligemment:

— Pas mal... J'ai eu de ses nouvelles avant-hier; elle se porte toujours la même chose.

Félicité avait tourné la tête; il y eut un silence. Mouret venait de mettre le doigt sur une des plaies vives de la famille. La personne dont il parlait, sans la nommer c'était l'aïeule, la mère de Rougon et de Macquart, enfermée depuis plusieurs années comme folle à la maison des aliénés des Tulettes. La petite propriété de Macquart était voisine, et il semblait que Rougon eût posté là le vieux drôle pour veiller sur l'aïeule.

— Il se fait tard, finit par dire ce dernier en se levant; il faut que je sois rentré avant la nuit... Dis donc, Mouret, mon garçon, je compte sur toi pour un de ces jours. Tu m'avais bien promis de venir.

— J'irai, l'oncle, j'irai.

— Ce n'est pas ça, je veux que tout le monde vienne! entends-tu? tout le monde... Je m'ennuie là-bas tout seul; je vous ferai la cuisine.

Et, se tournant vers Félicité:

— Dites à Rougon que je compte aussi sur lui et sur vous. Ce n'est pas parce que la vieille mère est là, à côté, que ça doit vous empêcher de venir; alors il n'y aurait plus moyen de se distraire... Je vous dis qu'elle va bien, qu'on la soigne bien. Vous pouvez vous fier à moi... Vous goûterez d'un petit vin que j'ai trouvé sur un coteau de la Seille et dont vous me direz des nouvelles.

Tout en parlant, il se dirigeait vers la porte, et Félicité le suivait de si près qu'elle semblait le pousser dehors. Mouret, Marthe et Désirée l'accompagnèrent jusqu'à la rue; l'enfant aimait l'oncle qui apportait toujours de bonnes choses dans sa carriole. Macquart détacha le cheval, dont il avait noué les guides à une persienne, et il donnait une dernière poignée de main à son neveu, lorsque l'abbé Faujas, qui rentrait, passa au milieu du groupe avec un léger salut. On eût dit une ombre noire filant sans bruit. Félicité se tourna lestement et le poursuivit du regard jusque dans l'escalier, n'ayant pas eu le temps de le dévisager; mais Macquart, muet de surprise, hochait la tête, murmurant:

— Comment, mon garçon, tu loges des curés chez toi maintenant? Et il a un singulier œil cet homme. Prends garde: les soutanes, ça porte malheur.

Il s'assit sur le banc de la carriole, siffla doucement et descendit la rue Balande, au petit trot de son cheval. La carriole bondissait sur le pavé pointu; puis le dos rond de Macquart, avec sa casquette de fourrure, disparurent au coude de la rue Taravelle. Quand Mouret se retourna, il entendit sa belle-mère qui disait à Marthe:

— J'aimerais mieux que ce fût toi, pour que l'invita-

tion parût moins solennelle. Si tu trouvais moyen de lui en parler, tu me ferais plaisir.

Elle se tut, se sentant surprise. Alors elle embrassa Désirée avec effusion et elle partit enfin, en jetant un dernier coup d'œil, pour s'assurer que Macquart n'allait pas revenir derrière elle bavarder sur son compte.

— Tu sais que je te défends absolument de te mêler des affaires de ta mère, dit Mouret à sa femme, en rentrant; elle est toujours dans un tas d'histoires où personne ne voit goutte. Que, diable! peut-elle vouloir faire de l'abbé? Elle ne l'inviterait pas pour ses beaux yeux, si elle n'avait point un intérêt caché. Ce curé-là n'est pas venu pour rien de Besançon à Plassans. Il y a quelque manigance là-dessous.

Marthe s'était remise à cet éternel raccommodage du linge de la famille qui lui prenait des journées entières. Il tourna un instant encore autour d'elle en murmurant:

— Ils m'amusent, le vieux Macquart et ta mère. Ah! pour ça, ils se détestent ferme! Tu as vu comme elle suffoquait de le sentir ici. On dirait qu'elle a toujours peur de lui entendre raconter des choses qu'on ne doit pas savoir. Ce n'est pas l'embarras, il en raconterait de drôles... Mais ce n'est pas moi qu'on prendra chez lui. J'ai juré de ne pas me fourrer dans ce gâchis... Vois-tu, mon père avait raison de dire que la famille de ma mère, ces Rougon et ces Macquart, ne valaient pas la corde pour les pendre. J'ai de leur sang comme toi, ça ne peut pas te blesser que je te dise cela. Je le dis parce que c'est vrai. Ils ont fait fortune aujourd'hui, mais ça ne les a pas décrottés, au contraire.

Il mâcha encore quelques paroles, et finit pas aller faire un tour sur le cours Sauvaire, où il rencontrait des amis avec lesquels il causait du temps, des récoltes, des événements de la veille. Une grosse commission d'amandes, dont il se chargea le lendemain, le tint pendant plus d'une semaine en allées et venues continuelles, ce qui lui fit presque oublier l'abbé Faujas. D'ailleurs, l'abbé commençait à l'ennuyer; il ne causait pas assez, il était trop cachottier; avec lui, on restait toujours dupe, on disait tout, et il ne disait rien. Il l'évita à deux reprises, croyant comprendre que l'autre le cherchait uniquement pour apprendre la fin des histoires sur la bande de la sous-préfecture et la bande de monsieur Rastoil. Rose lui ayant raconté que madame Faujas avait essayé de la faire causer, il s'était promis de ne plus ouvrir les lèvres. C'était un autre amusement qui occupait ses heures vides. Maintenant, quand il regardait les rideaux si bien fermés du second étage, il grommelait:

— Cache-toi, va, mon bon... Je sais que tu me guettes, derrière tes rideaux; ça ne t'avance toujours pas à grand'chose. Si c'est par moi que tu comptes connaître les voisins, tu peux bien barricader tes fenêtres et ne jamais mettre le nez dehors.

Cette pensée que l'abbé Faujas était à l'affût le réjouit extrêmement. Il se donna beaucoup de peine pour ne pas tomber dans quelque piége. Mais, un soir, comme il rentrait, il aperçut à cinquante pas devant lui, l'abbé Bourrette et l'abbé Faujas arrêtés devant la porte de monsieur Rastoil. Il se cacha dans l'encoignure d'une maison. Les deux prêtres le tinrent là un grand quart d'heure. Ils causaient vivement, se séparaient, puis revenaient. Mouret crut comprendre que l'abbé Bourrette suppliait l'abbé Faujas de l'accompagner chez le président. Celui-ci s'excusait, finissait par refuser avec quelque impatience. C'était un mardi, un jour de dîner. Enfin les prêtres se séparèrent, Bourrette entra chez monsieur Rastoil, et Faujas se coula chez lui, de son allure humble et souple. Mouret resta songeur. En effet, pourquoi l'abbé n'allait-il pas chez monsieur Rastoil? Tout Saint-Saturnin y dînait, l'abbé Fenil, l'abbé Surin et les autres. Il n'y avait pas une robe noire à Plassans qui n'eût pris le frais dans le jardin, devant la cascade. Ce refus du nouveau vicaire était une chose vraiment extraordinaire et qui devait encore cacher un mystère]

Lorsque Mouret fut rentré, il alla vite au fond de son jardin et examina les fenêtres du second étage. Au bout d'un instant, il vit remuer le rideau de la deuxième fenêtre, à droite. Pour sûr, l'abbé Faujas était là à espionner ce qui se passait chez monsieur Rastoil. A certains mouvements du rideau, Mouret crut comprendre qu'il regardait également du côté de la sous-préfecture.

— Mais alors pourquoi n'a-t-il pas accompagné l'abbé Bourrette, pensa-t-il au comble de l'étonnement. L'abbé est bavard, il lui aurait tout conté... Ce diable d'homme est bien surprenant.

Il s'étonnait beaucoup aussi de ne pas voir revenir sa belle-mère. Il la connaissait assez pour être certain que si elle voulait avoir l'abbé chez elle, elle l'y ferait venir quand même.

Le lendemain, un mercredi, comme il sortait, Rose lui apprit que l'abbé Bourrette était chez les gens du second depuis une heure au moins. Alors il rentra, fureta dans la salle à manger, et, comme Marthe lui demandait ce qu'il cherchait ainsi, il devint furieux; il parla d'un papier sans lequel il ne pouvait sortir. Il monta voir s'il ne l'avait pas laissé au premier. Puis, lorsque après une longue attente derrière la porte de sa chambre, il crut surprendre, au second étage, un remuement de chaises, il descendit lentement; il s'arrêta un instant dans le vestibule, pour donner à l'abbé Bourrette le temps de le rejoindre.

— Tiens? vous voilà, monsieur l'abbé? Quelle heureuse rencontre!... Vous retournez à Saint-Saturnin? Cela tombe à merveille. Je vais de ce côté. Nous vous accompagnerons, si cela ne vous dérange pas.

L'abbé Bourrette répondit qu'il serait enchanté, et tous deux montèrent lentement la rue Balande, en se dirigeant vers la place de la sous-préfecture. L'abbé était un gros homme, au bon visage naïf, avec de grands yeux bleus d'enfant. Sa large ceinture de soie, fortemen tendue, lui dessinait un ventre d'une rondeur douce et luisante, et il marchait, la tête un peu en arrière, les bras trop courts, les jambes déjà lourdes.

— Eh bien! dit Mouret sans chercher de transition, vous venez de voir cet excellent monsieur Faujas... J'ai à vous remercier, vous m'avez trouvé là un locataire comme il y en a peu.

— Oui, oui, murmura le prêtre; c'est un digne homme.

— Oh! pas le moindre bruit. Nous ne nous apercevons pas même qu'il y a un étranger chez nous, et très-poli, très-bien élevé, avec cela... Vous ne savez pas, on m'a affirmé que c'était un esprit supérieur, un cadeau qu'on avait voulu faire au diocèse.

Et, comme ils se trouvaient au milieu de la place de la sous-préfecture, Mouret s'arrêta net, regardant fixement l'abbé Bourrette.

— Ah! vraiment, se contenta de répondre celui-ci, d'un air étonné.

— On me l'a affirmé... Notre évêque aurait des vues sur lui pour plus tard. En attendant, le nouveau vicaire se tiendrait dans l'ombre, pour ne pas exciter des jalousies.

L'abbé Bourrette avait repris sa marche, tournant le coin de la rue de la Banne. Il dit tranquillement:

— Vous me surprenez beaucoup... Faujas est un homme simple, il a même trop d'humilité. Ainsi, à l'église, il se charge des petites besognes que nous abandonnons aux prêtres habitués d'ordinaire. C'est un saint, mais ce n'est pas un garçon habile. Je l'ai à peine entrevu chez monseigneur. Dès le premier jour, il a été en froid avec l'abbé Fenil. Je lui avais pourtant expliqué qu'il fallait devenir l'ami du grand vicaire, si l'on voulait être bien reçu à l'évêché. Il n'a pas compris, il est de jugement un peu étroit, je le crains. Tenez, c'est comme ses continuelles visites à l'abbé Compan,

notre pauvre curé, qui a pris le lit depuis quinze jours, et que nous allons sûrement perdre. Eh bien ! elles sont hors de raison, elles lui feront un tort immense. Compan n'a jamais pu s'entendre avec Fenil, tout le monde sait cela ; il faut vraiment arriver de Besançon pour ignorer une chose qui est connue du diocèse entier.

Il s'animait : il s'arrêta à son tour à l'entrée de la rue Canquoise, et, se plantant devant Mouret :

— Non, mon cher monsieur, on vous à trompé, Faujas est innocent comme l'enfant qui vient de naître... Moi, je n'ai pas d'ambition, n'est-ce pas ? Et Dieu sait si j'aime Compan, un cœur d'or. Ça n'empêche pas que je vais lui serrer la main en cachette. Lui-même me l'a dit : « Bourrette, je n'en ai plus pour longtemps, mon vieil ami ; si tu veux être curé après moi, tâche qu'on ne te voie pas trop souvent sonner à ma porte. Viens la nuit et frappe trois coups, ma sœur t'ouvrira. » Maintenant j'attends la nuit, vous comprenez... C'est inutile de déranger sa vie. On a déjà tant de chagrins !

La voix s'était attendrie. Il joignit les deux mains sur son ventre et reprit sa marche, ému d'un égoïsme naïf qui le faisait pleurer sur lui-même, tandis qu'il murmurait :

— Ce pauvre Compan, ce pauvre Compan...

Mouret restait perplexe. L'abbé Faujas finissait par lui échapper tout à fait.

— On m'avait pourtant donné des détails bien précis, essaya de dire encore Mouret. Ainsi il était question de lui trouver une grande situation.

— Eh ! non, je vous assure que non, s'écria le prêtre. Faujas n'a pas d'avenir... Un autre fait : Vous savez que je dîne tous les mardis chez monsieur le président. L'autre semaine, il m'avait prié instamment de lui amener Faujas. Il voulait le connaître, le juger sans doute... Eh bien ! vous ne devineriez jamais ce que Faujas a fait. Il a refusé l'invitation, mon cher monsieur, il a refusé carrément. J'ai eu beau lui dire qu'il allait se rendre l'existence impossible à Plassans, qu'il achevait de se brouiller avec Fenil et l'évêché en faisant une pareille impolitesse à monsieur Rastoil ; il s'est entêté, il n'a rien voulu entendre... Je crois même, Dieu me pardonne ! qu'il m'a dit, dans un moment de colère, qu'il n'avait pas besoin de s'engager en acceptant un dîner de la sorte.

L'abbé Bourrette se mit à rire. Il était arrivé devant Saint-Saturnin ; il retint un instant Mouret à la petite porte de l'église.

— C'est un enfant, un grand enfant, continua-t-il. Je vous demande un peu, croire qu'un dîner de monsieur Rastoil pouvait le compromettre !... Aussi votre belle-mère, la bonne madame Rougon, m'ayant chargé hier d'une invitation pour Faujas, ne lui avais-je pas caché que je craignais fort d'être mal reçu.

Mouret dressa l'oreille.

— Ah ! ma belle-mère vous avait chargé d'une invitation?

— Oui, elle était venue hier à la sacristie... Comme je tiens à lui être agréable, je lui avais promis d'aller voir aujourd'hui ce diable d'homme. Moi, j'étais certain qu'il refuserait.

— Et il a refusé?

— Non, j'ai été bien surpris, il a accepté.

Mouret ouvrit la bouche, puis la referma. Le prêtre clignait les yeux d'un air extrêmement satisfait.

— Il faut confesser que j'ai été bien habile... Il y avait plus d'une heure que j'expliquais à Faujas la situation de madame votre belle-mère. Il hochait la tête, ne se décidait pas, parlait de son amour de la retraite... Enfin j'étais à bout, lorsque je me suis souvenu d'une recommandation de cette chère dame. Elle m'avait prié d'insister sur le caractère de son salon, qui est, comme toute la ville le sait, un terrain neutre... C'est alors qu'il a semblé faire un effort et qu'il a consenti. Il a formellement promis pour demain. Je vais écrire deux lignes à l'excellente madame Rougon pour lui annoncer notre victoire.

Il resta encore là un moment, se parlant à lui-même, roulant ses gros yeux bleus.

— Monsieur Rastoil sera bien vexé, mais ce n'est pas ma faute... Au revoir, cher monsieur Mouret, bien au revoir ; tous mes compliments chez vous.

Et il entra dans l'église, en laissant retomber doucement derrière lui la double porte rembourrée. Mouret regarda cette porte avec un léger haussement d'épaules.

— Encore un bavard, grommela-t-il ; encore un de ces hommes qui ne vous laissent pas placer dix paroles, et qui parlent toujours pour ne rien dire... Ah ! le Faujas va demain chez la Noiraude ; c'est bien fâcheux que je sois brouillé avec cet imbécile de Rougon.

Puis il courut toute l'après-midi pour ses affaires. Le soir, en se couchant, il demanda négligemment à sa femme :

— Est-ce que tu vas chez ta mère demain soir?

— Non, répondit Marthe ; j'ai trop de choses à terminer. J'irai sans doute jeudi prochain.

Il n'insista pas. Mais, avant de souffler la bougie :

— Tu as tort de ne pas sortir plus souvent, reprit-il. Va donc chez ta mère demain soir ; tu t'amuseras un peu. Moi, je garderai les enfants.

Marthe le regarda, étonnée. D'ordinaire, il la tenait au logis, ayant besoin d'elle pour mille petits services, grognant quand elle s'absentait pendant une heure.

— J'irai, si tu le désires, dit-elle.

Il souffla la bougie, il mit la tête sur l'oreiller en murmurant :

— C'est cela, et tu nous raconteras la soirée ; ça amusera les enfants.

VI

Le lendemain soir, vers neuf heures, l'abbé Bourrette vint prendre l'abbé Faujas ; il lui avait promis d'être son introducteur, de le présenter dans le salon des Rougon. Comme il le trouva prêt, debout au milieu de sa grande chambre nue, mettant des gants noirs blanchis au bout de chaque doigt, il le regarda avec une légère grimace, et, d'une voix timide :

— Est-ce que vous n'avez pas une autre soutane ? demanda-t-il.

— Non, répondit tranquillement l'abbé Faujas ; celle-ci est encore convenable, je crois.

— Sans doute, sans doute, balbutia le vieux prêtre. Il fait un froid très-vif. Vous ne mettez rien sur vos épaules? Alors partons.

On était aux premières gelées. L'abbé Bourrette, chaudement enveloppé dans une douillette de soie, s'essouffla à suivre l'abbé Faujas, qui n'avait sur ses épaules que sa mince soutane usée, et qui marchait à pas allongés et réguliers. Ils s'arrêtèrent au coin de la place de la Sous-Préfecture et de la rue de la Banne, devant une maison toute de pierres blanches, une des belles bâtisses de la ville neuve, avec des rosaces sculptées à chaque étage. Un domestique en habit bleu et en cravate blanche les reçut dans le vestibule ; il sourit à l'abbé Bourrette en lui enlevant la douillette et parut très-surpris à la vue de l'autre abbé, de ce grand diable taillé à coups de hache, sorti sans manteau par un froid pareil. Le salon était au premier étage.

L'abbé Faujas entra, la tête haute, avec une aisance grave ; tandis que l'abbé Bourrette, toujours très-ému lorsqu'il venait chez les Rougon, bien qu'il ne manquât pas une de leurs soirées, rougissait et se tirait d'affaire en s'échappant dans une pièce voisine ; lui, traversa lentement tout le salon pour aller saluer la maîtresse

de la maison, qu'il avait devinée au milieu d'un groupe de cinq ou six dames. Il dut se présenter lui-même et il le fit en trois paroles. Félicité s'était levée vivement. Elle l'examinait des pieds à la tête, d'un œil prompt, revenant au visage, lui fouillant les yeux de son regard de fouine, tout en murmurant avec un sourire :

— Je suis charmée, monsieur l'abbé, je suis vraiment charmée...

Cependant le passage du prêtre au milieu du salon avait causé un étonnement. Une jeune femme ayant levé brusquement la tête, eut même un geste contenu de terreur en apercevant cette masse noire devant elle. L'impression fut défavorable : il était trop grand, trop carré des épaules; il avait la face trop dure et les mains trop grosses. Sous la lumière crue du lustre et des lampes, sa soutane apparut si lamentable, que les dames eurent une sorte de honte à voir un abbé si mal vêtu. Elles ramenèrent leurs éventails, elles se remirent à chuchotter en affectant de tourner le dos. Les hommes avaient échangé des coups d'œil avec une moue significative.

Félicité sentit le peu de bienveillance de cet accueil. Elle en sembla irritée; elle resta debout au milieu du salon, haussant le ton, forçant ses invités à entendre les compliments qu'elle adressait à l'abbé Faujas.

— Ce cher Bourrette, disait-elle avec des cajoleries dans la voix, m'a conté le mal qu'il avait eu à vous décider... Je vous en garde rancune, monsieur. Vous n'avez pas le droit de vous dérober ainsi au monde.

Le prêtre s'inclinait sans répondre. La vieille dame continua en riant, avec une intention particulière dans certains mots :

— Je vous connais plus que vous ne croyez, malgré vos soins à nous cacher vos vertus. On m'a parlé de vous; vous êtes un saint, et je veux être votre amie... Nous causerons de tout ceci, n'est-ce pas? car maintenant vous êtes des nôtres.

L'abbé Faujas la regarda fixement, comme s'il avait reconnu dans la façon dont elle manœuvrait son éventail quelque signe maçonnique. Il parut surpris et inquet, et répondit en baissant la voix :

— Madame, je suis à votre entière disposition.

— C'est bien ainsi que je l'entends, reprit-elle en riant plus haut. Vous verrez que nous voulons ici le bien de tout le monde... Mais, venez, je vous présenterai à monsieur Rougon.

Elle traversa le salon, dérangea plusieurs personnes pour ouvrir un chemin à l'abbé Faujas, lui donna une importance qui acheva de mettre contre lui toutes les personnes présentes. Dans les pièces voisines, des tables de whist étaient dressées. Elle alla droit à son mari, qui jouait avec la mine grave et recueillie d'un diplomate. Il fit un geste d'impatience, lorsqu'elle se pencha à son oreille; mais, dès qu'elle lui eût dit quelques mots, il se leva avec vivacité.

— Très-bien! très-bien! murmura-t-il.

Et, après s'être excusé auprès de ses partenaires, il vint serrer la main de l'abbé Faujas. Rougon était alors un gros homme blême de soixante-dix ans; il avait pris une mine solennelle de millionnaire et d'homme en place. On trouvait généralement, à Plassans, qu'il avait une belle tête, une tête blanche et muette de personnage politique. Il échangea avec le prêtre quelques politesses et reprit sa place à la table de jeu; Félicité, toujours souriant, venait de rentrer dans le salon.

Quand l'abbé Faujas fut enfin seul, il ne parut pas embarrassé le moins du monde. Il resta un instant debout, à regarder les joueurs; en réalité il examinait les tentures, le tapis, le meuble. C'était un petit salon couleur bois avec trois corps de bibliothèque en poirier noirci, ornés de baguettes de cuivre, qui occupaient les trois grands panneaux de la pièce. On eût dit le cabinet d'un magistrat. Le prêtre, qui tenait sans doute à faire une inspection complète, traversa de nouveau le grand salon. Il était vert, très-sérieux également, mais plus chargé de dorures, tenant à la fois de la gravité administrative d'un ministère et du luxe tapageur d'un grand restaurant. De l'autre côté, se trouvait encore une sorte de boudoir, où Félicité recevait dans la journée. Il était paille, avec un meuble brodé de ramages violets, et les fauteuils, les pouffs, les canapés, s'y trouvaient si serrés les uns contre les autres, qu'on pouvait à peine y circuler.

L'abbé Faujas s'assit au coin de la cheminée et fit mine de se chauffer les pieds. Il était placé de façon à voir par une porte grande ouverte une bonne moitié du salon vert. D'ailleurs il n'y avait dans la pièce que quatre ou cinq personnes, et il put s'oublier là un instant, les yeux fixés sur les bûches qui flambaient. L'accueil si gracieux de madame Rougon le préoccupait; il fermait les yeux à demi, perdu dans un problème dont la solution lui échappait. Au bout de quelques minutes, dans sa rêverie, il entendit derrière lui un bruit de voix; son fauteuil, à dossier énorme, le cachait entièrement, et il baissa les paupières davantage. Il écouta, comme ensommeillé par la forte chaleur ou feu.

— Je suis allé une seule fois chez eux dans ce temps-là, continuait une voix grasse; ils demeuraient en face, de l'autre côté de la rue de la Banne. Vous deviez être à Paris, car tout Plassans a connu le salon jaune des Rougon à cette époque : un salon lamentable, avec du papier citron à quinze sous le rouleau et un meuble recouvert de velours d'Utrecht, dont les fauteuils boîtaient... Regardez-là donc maintenant, cette noiraude, en satin marron, là-bas sur ce pouff. Voyez comme elle tend la main au petit Delangre. Ma parole! elle va la lui donner à baiser.

Une voix plus jeune ricana en murmurant :

— Ils ont dû joliment voler pour avoir un si beau salon vert, car vous savez que c'est le plus beau salon de la ville.

— La dame, reprit l'autre, a toujours eu la passion de recevoir. Quand elle n'avait pas le sou, elle buvait de l'eau, pour offrir le soir des verres de limonade à ses invités... Oh! je les connais sur le bout du doigt, les Rougon; je les ai suivis. Ce sont des gens très-forts. Ils avaient une rage d'appétits à jouer du couteau au coin d'un bois. Le coup d'État les a aidés à satisfaire un rêve de jouissances qui les torturait depuis quarante ans. Aussi quelle gloutonnerie, quelle indigestion de bonnes choses!... Tenez, cette maison qu'ils habitent aujourd'hui appartenait alors à un monsieur Peirotte, receveur particulier, qui fut tué à l'affaire de Sainte-Roure, lors de l'insurrection de 51. Oui, ma foi! ils ont eu toutes les chances : une balle égarée les a débarrassés de cet homme gênant, dont ils ont hérité. Eh bien! entre la maison et la charge du receveur, Félicité aurait certainement choisi la maison. Elle la couvait des yeux depuis près de dix ans, prise d'une envie furieuse de femme grosse, se rendant malade à regarder les rideaux riches qui pendaient derrière les glaces des fenêtres. C'étaient ses Tuileries, à elle, selon le mot qui courut à Plassans après le 2 décembre.

— Mais où ont-ils pris l'argent pour acheter la maison?

— Ah! ceci, mon brave, c'est la bouteille à l'encre... Leur fils Eugène, celui qui a fait à Paris une fortune politique si étonnante, député, ministre, conseiller familier des Tuileries, obtint facilement une recette particulière et la croix pour son père, qui avait joué ici une bien jolie farce. Quant à la maison, elle aura été payée à l'aide d'arrangements. Ils auront emprunté à quelque banquier... En tous cas, aujourd'hui ils sont riches, ils tripotent, ils rattrapent le temps perdu. J'imagine que leur fils est resté en correspondance avec eux et qu'il les guide de Paris, car ils n'ont pas encore commis une seule bêtise.

La voix se tut, et reprit presque aussitôt avec un rire étouffé :

— Non, je ris malgré moi, lorsque je lui vois faire ses mines de duchesse, à cette sacrée cigale de Félicité... Je me rappelle toujours le salon jaune, avec son tapis usé, ses consoles sales, la mousseline de son petit lustre couverte de chiures de mouches... La voilà qui reçoit les demoiselles Rastoil à présent. Hein! comme elle manœuvre la queue de sa robe... Cette vieille-là, mon brave, crèvera un soir de triomphe au milieu de son salon vert.

L'abbé Faujas avait roulé doucement la tête, de façon à voir ce qui se passait dans le grand salon. Il y aperçut madame Rougon, vraiment superbe, au milieu du cercle d'hommes et de femmes qui l'entourait; elle semblait grandir sur ses pieds de naine, et courber toutes les échines autour d'elle, d'un regard de reine victorieuse. Par instants, une courte pâmoison faisait battre ses paupières dans les reflets d'or du plafond et la douceur grave des tentures.

— Ah! voici votre père, dit la voix grasse; voici ce bon docteur qui entre... C'est bien surprenant que le docteur ne vous ait pas raconté ces choses. Il en sait plus long que moi.

— Eh! mon père a peur que je ne le compromette, reprit l'autre gaiement. Vous savez qu'il m'a maudit, en jurant que je lui ferais perdre sa clientèle... Je vous demande pardon, j'aperçois les fils Maffre et je vais leur serrer la main.

Il y eut un bruit de chaises, et l'abbé Faujas vit un grand jeune homme, au visage déjà fatigué, se lever derrière lui et traverser le petit salon. L'autre personnage, celui qui accommodait si allégrement les Rougon, se leva également. Une dame qui passait se laissa dire par lui des choses fort douces; elle riait, elle l'appelait « ce cher monsieur de Condamin, » et le prêtre reconnut le bel homme de soixante ans que Mouret lui avait montré dans le jardin de la sous-préfecture. Il vint s'asseoir à l'autre coin de la cheminée. Là il fut tout surpris d'apercevoir l'abbé Faujas, que le dossier du fauteuil lui avait caché; mais il ne se déconcerta nullement, il sourit, et avec un aplomb d'homme aimable :

— Monsieur l'abbé, dit-il, je crois que nous venons de nous confesser sans le vouloir... C'est un gros péché, n'est-ce pas, que de médire du prochain? Heureusement que vous étiez là pour nous absoudre.

L'abbé, si maître qu'il fût de son visage, ne put s'empêcher de rougir légèrement; il entendait à merveille que monsieur de Condamin, lui reprochait d'avoir retenu son souffle pour écouter; mais celui-ci n'était pas homme à tenir rancune à un curieux, au contraire. Il fut ravi de cette pointe de complicité qu'il venait de mettre entre le prêtre et lui. Cela l'autorisait à causer librement, à tuer la soirée en racontant l'histoire scandaleuse des personnes qui étaient là. C'était son meilleur régal. Cet abbé nouvellement arrivé à Plassans lui semblait un excellent auditeur; d'autant plus qu'il avait une vilaine mine, une mine d'homme bon à tout entendre, et qu'il portait une soutane vraiment trop usée pour que les confidences qu'on se permettrait avec lui pussent tirer à conséquence.

Au bout d'un quart d'heure, monsieur de Condamin s'était mis tout à fait à l'aise. Il expliquait Plassans à l'abbé Faujas avec sa grande politesse d'homme du monde.

— Vous êtes étranger parmi nous, monsieur l'abbé, disait-il, et tout ceci peut vous devenir utile. Je serais enchanté, si je vous étais bon à quelque chose.... Plassans est une petite ville où l'on s'accommode un trou à la longue. Moi, je suis des environs de Dijon. Eh bien! lorsqu'on m'a nommé ici conservateur des eaux et forêts, je détestais le pays, je m'y ennuyais à mourir. C'était à la veille de l'empire. Après 51 surtout, la province n'a rien eu de gai, je vous assure. Dans ce département, les habitants avaient une peur de chien. La vue d'un gendarme les auraient fait rentrer sous terre .. Cela s'est calmé peu à peu, ils ont repris leur train-train habituel, et, ma foi, j'ai fini par me résigner. Je vis au dehors, je fais de longues promenades à cheval, je me suis créé quelques relations...

Il baissa la voix et continua d'un ton confidentiel :

— Si vous m'en croyez, monsieur l'abbé, vous serez prudent. Vous ne vous imaginez pas dans quel guêpier j'ai failli tomber... Plassans est divisé en trois quartiers absolument distincts : le vieux quartier, où vous n'aurez que des consolations et des aumônes à porter; le quartier Saint-Marc, habité par la noblesse du pays, un lieu d'ennui et de rancune dont vous ne sauriez trop vous méfier; et la ville neuve, le quartier qui se bâtit en ce moment encore autour de la sous-préfecture, le seul possible, le seul convenable. Moi, j'avais commis la sottise de descendre dans le quartier Saint-Marc, où je pensais que mon nom et mes habitudes devaient m'appeler. Ah! bien oui, je n'ai trouvé que des douairières sèches comme des échalas et des marquis conservés sur de la paille. Tout ce monde pleure le temps où Berthe filait. Pas la moindre réunion, pas un bout de fête; une conspiration sourde contre l'heureuse paix dans laquelle nous vivons... J'ai manqué me compromettre, ma parole d'honneur. Péqueur s'est moqué de moi... Monsieur Péqueur des Saulaies, notre sous-préfet, vous le connaissez?... Alors j'ai passé le cours Sauvaire, et j'ai pris un appartement là, sur la place. Voyez-vous, à Plassans, le peuple n'existe pas, la noblesse est indécrottable; il n'y a de tolérable que quelques parvenus, des gens charmants qui comprennent l'époque, et qui font beaucoup de frais pour les hommes en place. Notre petit monde de fonctionnaire est très-heureux. Nous vivons entre nous, à notre guise, sans nous soucier des habitants, comme si nous avions planté notre tente en pays conquis.

Il eut un rire de satisfaction et se tut, s'allongeant davantage, présentant ses semelles à la flamme; puis il prit un verre de punch sur le plateau d'un domestique qui passait, but lentement, tout en continuant à regarder l'abbé Faujas du coin de l'œil. Celui-ci sentit que la politesse exigeait qu'il trouvât une phrase.

— Cette maison paraît fort agréable, dit-il en se tournant à demi vers le salon vert, où les conversations s'animaient.

— Oui, oui, répondit monsieur de Condamin, qui s'arrêtait de temps à autre pour avaler une petite gorgée de punch; les Rougon nous font oublier Paris. On ne se croirait jamais à Plassans ici. C'est le seul salon où l'on s'amuse, parce que c'est le seul où toutes les opinions se coudoient... Péqueur a également des réunions fort aimables. Ça doit leur coûter bon, aux Rougon, et ils ne touchent pas de frais de bureau comme Péqueur; mais ils ont mieux que ça, ils ont les poches des contribuables.

Cette plaisanterie l'enchanta. Il posa sur la cheminée le verre vide qu'il tenait à la main, et se rapprochant, se penchant :

— Ce qu'il y a d'amusant, ce sont les comédies continuelles qui se jouent. Si vous connaissiez les personnages!... Vous voyez madame Rastoil là-bas, au milieu de ses deux filles, cette dame de quarante-cinq ans environ, celle qui a cette tête de brebis bêlante... Eh bien! avez-vous remarqué le battement de ses paupières, lorsque monsieur Delangre est venu s'asseoir en face d'elle? ce monsieur qui a l'air d'un polichinelle, ici, à gauche... Ils se sont connus intimement, il y a quelques dix ans. On dit qu'une des deux filles est de lui, mais on ne sait plus bien laquelle. Vous ne trouvez pas que l'aînée, Angéline, lui ressemble? Il fera bien d'aider Rastoil à la marier, car la pauvre fille jaunit comme un coing. Le plus drôle est que Delangre, vers la même époque, a eu de petits ennuis avec sa femme? On raconte que sa fille Louise est d'un peintre que tout Plassans connaît.

L'abbé Faujas avait cru devoir prendre une mine grav

pour recevoir de pareilles confidences; il fermait complétement les paupières, il semblait ne plus entendre, ne plus être là. Monsieur de Condamin reprit, comme pour se justifier.

— Si je me permets de parler ainsi de Delangre, c'est que je le connais beaucoup. Il est diantrement fort, ce diable d'homme! Je crois que son père était maçon. Il y a une quinzaine d'années, il plaidait les petits procès dont les autres avocats ne voulaient pas. Madame Rastoil l'a positivement tiré de la misère; elle lui envoyait jusqu'à du bois l'hiver, pour qu'il eût bien chaud. C'est par elle qu'il a gagné ses premières causes. Remarquez que Delangre avait alors l'habileté de n'avoir aucune opinion politique. Aussi, en 52, lorsqu'on a cherché un maire, a-t-on immédiatement songé à lui; il n'y avait que lui pour accepter une situation ambiguë et pour n'effrayer aucun des trois quartiers de la ville. Depuis ce temps, tout lui a réussi; il a le plus bel avenir. Le malheur est qu'il ne s'entend guère avec Péqueur; ils discutent toujours ensemble sur des bêtises.

Il s'arrêta en voyant entrer le grand jeune homme avec lequel il causait un instant auparavant.

— Monsieur Guillaume Porquier, dit-il en le présentant à l'abbé, le fils du docteur Porquier.

Puis, ayant invité Guillaume à s'asseoir à côté de lui, il lui demanda en ricanant :

— Eh bien! qu'avez-vous vu de beau là, à côté?

— Rien assurément, répondit le jeune homme d'un ton plaisant. J'ai vu les Paloque; madame Rougon tâche toujours de les mettre derrière un rideau, pour éviter des malheurs. Une femme grosse qui les a aperçus un jour, sur le cours, a failli avorter... Paloque ne quitte pas des yeux le président Rastoil, espérant sans doute le tuer d'une peur rentrée. Vous savez que ce monstre de Paloque compte mourir président

Tous deux s'égayèrent. La laideur du Paloque était un sujet d'éternelles moqueries dans le petit monde des fonctionnaires. Puis le fils Porquier continua en baissant la voix.

— J'ai vu aussi monsieur de Bourdeu... Ne trouvez-vous pas que le personnage a encore maigri depuis l'élection du marquis de Lagrifoul? Jamais Bourdeu ne se consolera de n'être plus préfet; il a mis sa rancune d'orléaniste au service des légitimistes, dans l'espoir que cela le mènerait droit à la chambre, où il regagnerait d'une façon ou d'une autre la préfecture tant regrettée... Aussi est-il horriblement blessé de ce qu'on lui a préféré le marquis, un sot, un âne bâté, qui ne sait pas trois mots de politique; tandis que lui, Bourdeu, est très-fort, tout à fait fort.

— Il est assommant Bourdeu, avec sa redingote boutonnée et son chapeau plat de doctrinaire, dit monsieur de Condamin en haussant les épaules. Si on les laissait aller, ces gens-là feraient de la France une Sorbonne d'avocats et de diplomates, et l'on s'ennuierait ferme, je vous assure... Ah! je voulais vous dire, Guillaume; on m'a parlé de vous, il paraît que vous menez une jolie vie.

— Moi! s'écria le jeune homme en riant.

— Vous-même, mon brave; et remarquez que je tiens les choses de votre père. Il est désolé; il vous accuse de jouer, de passer la nuit au cercle et ailleurs... Est-il vrai que vous ayez découvert un café borgne, derrière les prisons, où vous allez, avec toute une bande de chenapans, faire un train d'enfer. On m'a même raconté...

Monsieur de Condamin, voyant entrer deux dames, continua tout bas, à l'oreille de Guilaume, qui faisait des signes affirmatifs en pouffant de rire. Celui-ci, pour ajouter sans doute quelques détails, se pencha à son tour, et tous deux, se rapprochant, les yeux allumés, se régalèrent longtemps de cette anecdote, qu'on ne pouvait risquer devant les dames.

Cependant l'abbé Faujas était resté là, il n'écoutait plus; il suivait les mouvements de monsieur Delangre, qui s'agitait fort dans le salon vert, prodiguant les amabilités, parlant trop. Ce spectacle l'absorbait au point qu'il ne vit point l'abbé Bourrette lui faisant signe de quitter la cheminée. Il fallut que l'abbé vînt le toucher au bras et le prier de le suivre. Il le mena jusque dans la pièce où l'on jouait, avec les précautions d'un homme qui a quelque chose de délicat à dire.

— Mon ami, murmura-t-il, quand ils furent seuls dans un coin, vous êtes excusable, parce que c'est la première fois que vous venez ici; mais je dois vous avertir que vous vous êtes compromis beaucoup en causant si longtemps avec les personnes que vous quittez.

Et comme l'abbé Faujas le regardait avec surprise :

— Ces personnes ne sont pas bien vues... Certes, je n'entends pas les juger, je ne veux entrer dans aucune médisance. Par amitié pour vous, je vous avertis. Vous comprenez que je ne puis insister sur un pareil sujet.

Il voulait s'éloigner, mais l'autre le retint en lui disant vivement :

— Vous m'inquiétez, cher monsieur Bourrette; expliquez-vous, je vous en prie. Il me semble que, sans médire, vous pouvez me fournir quelques éclaircissements.

— Eh bien! reprit le vieux prêtre après une hésitation, le jeune homme, le fils de monsieur Porquier, fait la désolation de son honorable père, et donne les plus mauvais exemples à la jeunesse studieuse de Plassans. Il n'a fait que des dettes à Paris et met ici la ville sens dessus dessous... Quant à monsieur de Condamin...

Il s'arrêta de nouveau, embarrassé par les choses énormes qu'il avait à raconter, et, baissant les paupières :

— Monsieur de Condamin est leste de paroles, et je crains qu'il n'ait pas de sens moral. Il ne ménage personne, il scandalise toutes les âmes honnêtes... Enfin, je ne sais trop comment vous apprendre cela, il aurait fait, dit-on, un mariage peu honorable. Vous voyez cette jeune femme qui n'a pas trente ans, celle qui est si entourée. Eh bien! il nous l'a ramenée un jour, à Plassans, on ne sait trop d'où, et, dès le lendemain de son arrivée, elle était toute-puissante ici. C'est elle qui a fait décorer son mari et le docteur Porquier. Elle a des amis à Paris... Je vous en prie, ne répétez point ces choses. Madame de Condamin est très-aimable et très-charitable; je vais quelquefois chez elle, je serais désolé qu'elle me crût son ennemi. Si elle a des fautes à se faire pardonner, notre devoir, n'est-ce pas? est de l'aider à revenir au bien... Quant au mari, entre nous, c'est un vilain homme. Soyez froid avec lui.

L'abbé Faujas regardait le digne Bourrette dans les yeux; il venait de remarquer que madame Rougon suivait de loin leur entretien, d'un air préoccupé.

— Est-ce que ce n'est pas madame Rougon qui vous a prié de me donner un bon avis? demanda-t-il brusquement au vieux prêtre.

— Tiens! comment savez-vous cela? s'écria celui-ci, très-étonné. Elle m'avait prié de ne pas parler d'elle; mais, puisque vous avez deviné... C'est une bonne personne, qui serait bien chagrine de voir un prêtre faire mauvaise figure chez elle; elle est malheureusement forcée de recevoir toutes sortes de gens.

L'abbé Faujas remercia et promit d'être plus prudent. Les joueurs autour d'eux, n'avaient pas levé la tête. Il rentra dans le grand salon, et là se sentit de nouveau dans un milieu hostile, il constata même plus de froideur et plus de mépris muet. Les jupes s'écartaient sur son passage, comme s'il avait dû les salir; les habits noirs se détournaient avec de légers ricanements. Lui, garda une sérénité superbe. Ayant cru entendre prononcer avec affectation le mot de Besançon dans le coin de la pièce où trônait madame de Condamin, il marcha droit au groupe formé autour d'elle; mais, à son

approche, la conversation tomba net, et tous les yeux le dévisagèrent, luisant d'une curiosité méchante. On parlait sûrement de lui, on racontait quelque vilaine histoire. Alors, comme il se tenait debout, derrière les demoiselles Rastoil, qui ne l'avaient point aperçu, il entendit la plus jeune demander à l'autre :

— Qu'a-t-il donc fait à Besançon, ce prêtre dont tout le monde parle?

— Je ne sais pas trop, répondit l'aînée. Je crois qu'il a failli étrangler son curé dans une querelle; papa a dit aussi qu'il s'était compromis en se mêlant d'une grande affaire industrielle qui a mal tourné.

— Mais il est là, n'est-ce pas? dans le petit salon... On vient de le voir causer bas et rire avec monsieur de Condamin.

— Alors, s'il rit avec monsieur de Condamin, on a raison de se méfier de lui.

Ce bavardage des deux demoiselles mit une sueur aux tempes de l'abbé Faujas. Il ne sourcilla pas; sa bouche s'amincit, ses joues prirent une teinte terreuse. Maintenant il entendait le salon entier parler du curé qu'il avait étranglé, et des affaires véreuses dans lesquelles on prétendait qu'il s'était trouvé compromis. En face de lui, monsieur Delangre et le docteur Porquier restaient graves et sévères; monsieur de Bourdeu avait une moue de dédain en causant bas avec une dame; monsieur Maffre, le juge de paix, le regardait en dessous, dévotement, le flairant de loin, avant de se décider à mordre; et, à l'autre bout de la pièce, le ménage Paloque, les deux monstres, allongeaient leurs visages couturés par le fiel, où s'allumait la joie mauvaise de toutes les cruautés colportées à voix basse. L'abbé Faujas recula lentement, en voyant madame Rastoil, debout à quelques pas, revenir avec précipitation et s'asseoir entre ses deux filles, comme pour les mettre sous son aile et les protéger de son contact. Il s'accouda au piano, qu'il trouva derrière lui, et demeura là, le front haut, la face dure et muette comme une face de pierre. Décidément il y avait complot, on le traitait en paria.

Dans son immobilité, le prêtre, dont les regards fouillaient le salon, sous ses paupières à demi-closes, eut un geste aussitôt réprimé. Il venait d'apercevoir, derrière une véritable barricade de jupes, l'abbé Fenil, allongé dans un fauteuil et souriant discrètement. Leurs yeux s'étant rencontrés, ils se regardèrent pendant quelques secondes, de l'air terrible et froid de deux duellistes engageant un combat à mort. Puis il se fit un bruit d'étoffe, et le grand vicaire disparut de nouveau derrière les volants et les dentelles des dames qui l'entouraient.

Cependant Félicité avait manœuvré habilement pour s'approcher du piano; elle y installa l'aînée des demoiselles Rastoil, qui chantait agréablement la romance, et, lorsqu'elle put parler sans être entendue, attirant l'abbé Faujas dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Qu'avez-vous donc fait à l'abbé Fenil? lui demanda-t-elle brusquement.

Ils continuèrent à voix basse. Le prêtre d'abord avait feint la surprise; mais, lorsque madame Rougon eut murmuré quelques paroles qu'elle accompagnait de haussements d'épaules, il parut se livrer, il causa. Ils souriaient tous les deux, semblaient échanger des politesses, tandis que l'éclat de leurs yeux démentait cette banalité jouée. Le piano se tut, et il fallut que l'aînée des demoiselles Rastoil chantât la *Colombe du soldat*, qui avait alors un grand succès.

— Votre début est tout à fait malheureux, murmurait Félicité; vous vous êtes rendu impossible, et je vous conseille de ne pas revenir ici de quelque temps... Il faut vous faire aimer, entendez-vous? Les coups de force vous perdraient..

L'abbé Faujas restait songeur.

— Vous dites que ces vilaines histoires ont dû être racontées par l'abbé Fenil? demanda-t-il.

— Oh! il est trop fin pour se mettre ainsi en avant, il aura soufflé ces choses dans l'oreille de ses pénitentes. Je ne sais s'il vous a deviné, mais il a peur de vous, cela est certain; il va vous combattre par toutes les armes imaginables... Le pis est qu'il confesse les personnes le plus comme il faut de la ville; c'est lui qui a fait nommer le marquis de Lagrifoul.

— J'ai eu tort de venir à cette soirée, laissa échapper le prêtre.

Félicité pinça les lèvres en reprenant vivement :

— Vous avez eu tort de vous compromettre avec un homme tel que ce Condamin. Moi, j'ai fait pour le mieux. Lorsque la personne que vous savez m'a écrit de Paris, j'ai cru vous être utile en vous invitant. Je m'imaginais que vous sauriez vous faire ici des amis. C'était un premier pas. Mais au lieu de chercher à plaire, vous fâchez tout le monde contre vous. Tant pis! Vous comprenez, je m'en la lave les mains. Tenez, excusez ma franchise, je trouve que vous tournez le dos au succès. Vous n'avez commis que des fautes : en allant vous loger chez mon gendre, en vous claquemurant chez vous, en portant une soutane qui fait la joie des gamins dans les rues.

L'abbé Faujas ne put retenir un geste d'impatience. Il allait s'excuser, donner des raisons; puis il se contenta de répondre :

— J'ai agi comme il était bon de le faire... Aujourd'hui la situation change. Seulement ne m'aidez pas, cela gâterait tout. Regardez le visage de ce Fenil, là-bas; il ne nous quitte pas des yeux... Si j'avais besoin de votre secours, je viendrais à vous.

— Oui, cette tactique est prudente, dit la vieille dame. Je sais d'ailleurs que je ne puis vous être d'aucune utilité. Ne rentrez dans ce salon que triomphant... Un dernier mot, cher monsieur. La personne de Paris tient beaucoup à votre succès, et c'est pourquoi je m'intéresse à vous. Eh bien! croyez-moi, ne vous faites pas terrible; soyez aimable, plaisez aux femmes. Retenez bien ceci, plaisez aux femmes, si vous vous voulez que Plassans soit à vous.

L'aînée des demoiselles Rastoil achevait sa romance en plaquant un dernier accord. On applaudit discrètement. Madame Rougon avait quitté l'abbé Faujas pour féliciter la chanteuse. Elle se tint ensuite au milieu du salon, donnant des poignées de main aux invités qui commençaient à se retirer. Il était onze heures. L'abbé fut très-contrarié lorsqu'il s'aperçut que le digne Bourrette avait profité de la musique pour disparaître. Il comptait s'en aller avec lui, ce qui devait lui ménager une sortie convenable. Maintenant, s'il partait seul, c'était un échec absolu; on raconterait le lendemain dans la ville qu'on l'avait jeté à la porte. Il se réfugia de nouveau dans l'embrasure d'une fenêtre, épiant une occasion, cherchant un moyen de faire une retraite honorable.

Cependant le salon se vidait, il n'y avait plus que quelques dames. Alors il remarqua une personne fort simplement mise et qu'il crut reconnaître. C'était madame Mouret, rajeunie par des bandeaux légèrement ondulés. Elle le surprit beaucoup par son tranquille visage, où deux grands yeux noirs semblaient dormir. Il ne l'avait pas aperçue de la soirée; elle était sans doute restée dans son coin, sans bouger, contrariée de perdre ainsi le temps, les mains sur les genoux, à ne rien faire. Comme il l'examinait, elle se leva pour prendre congé de sa mère.

Celle-ci goûtait une de ces joies les plus aiguës à voir le beau monde de Plassans s'en aller avec des révérences et la remercier de son punch, de son salon vert, des heures agréables qu'il venait de passer chez elle, et elle pensait qu'autrefois le beau monde lui marchait sur la chair, selon sa rude expression, tandis que, à cette

heure, les plus riches ne trouvaient pas de sourires assez tendres pour cette chère madame Rougon.

— Ah! madame, murmurait le juge de paix Maffre, on oublie ici la marche des heures.

— Vous seule savez recevoir dans ce pays de loups, chuchotait la jolie madame de Condamin.

— Nous vous attendons à dîner demain, disait monsieur Delangre; mais à la fortune du pot, nous ne faisons pas de façons comme vous.

Marthe dut traverser cette ovation pour arriver près de sa mère. Elle l'embrassait, et se retirait lorsque Félicité la retînt, cherchant quelqu'un des yeux autour d'elle. Puis ayant aperçu l'abbé Faujas :

— Monsieur l'abbé, dit-elle en riant, êtes-vous un homme galant?

L'abbé s'inclina.

— Alors ayez donc l'obligeance d'accompagner ma fille, vous qui demeurez dans la maison; cela ne vous dérangera pas, et il y a un bout de ruelle noire qui n'est vraiment pas rassurant.

Marthe, de son air paisible, assurait qu'elle n'était pas une petite fille et qu'elle n'avait pas peur; mais, comme sa mère insistait, disant qu'elle serait plus tranquille, elle accepta les bons soins de l'abbé; elle ne voulait sans doute pas le désobliger. Et, comme le prêtre s'en allait avec elle, Félicité, qui les avait accompagnés jusqu'au palier, lui répéta à l'oreille avec un sourire :

— Rappelez-vous ce que j'ai dit... Plaisez aux femmes, si voulez que Plassans soit à vous.

VII

Le soir même, Mouret, qui ne dormait pas, pressa Marthe de questions, voulant connaître les événements de la soirée. Mais elle répondit que tout s'était passé comme à l'habitude, qu'elle n'avait rien remarqué d'extraordinaire. Elle ajouta simplement que l'abbé Faujas l'avait accompagnée, en causant avec elle de choses insignifiantes. Mouret fut très-contrarié de ce qu'il appelait « l'indolence » de sa femme.

— On pourrait bien s'assassiner chez ta mère, dit-il en enfonçant la tête dans l'oreiller d'un air furieux; ce n'est certainement pas toi qui m'en apporterait la nouvelle.

Le lendemain, lorsqu'il rentra pour le dîner, il cria à Marthe, du plus loin qu'il l'aperçut :

— Je le savais bien, tu as des yeux pour ne pas voir, ma bonne... Ah! que je te reconnais là! Rester la soirée entière dans un salon, et ne pas seulement te douter de ce qu'on a dit et fait autour de toi!... Mais toute la ville en cause, entends-tu? Je n'ai pu faire un pas sans rencontrer quelqu'un qui m'en parlât.

— De quoi donc, mon ami? demanda Marthe étonnée.

— Du beau succès de l'abbé Faujas, pardieu! On a failli le mettre à la porte du salon vert.

— Mais non, je t'assure; je n'ai rien vu de semblable.

— Eh! je te l'ai dit, tu ne vois rien... Sais-tu ce qu'il a fait à Besançon, l'abbé? Il a étranglé un curé ou il a commis des faux. On ne peut pas affirmer au juste... N'importe, il paraît qu'on l'a joliment arrangé. Il était vert. C'est un homme fini.

Marthe avait baissé la tête, laissant son mari triompher de l'échec du prêtre. Mouret était enchanté.

— Je garde ma première idée, continua-t-il; ta mère doit manigancer quelque chose avec lui. On m'a raconté qu'elle s'était montrée très-aimable. C'est elle, n'est-ce pas, qui a prié l'abbé de t'accompagner? Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela?

Elle haussa doucement les épaules, sans répondre.

— Tu es étonnante vraiment! s'écria-t-il. Tous ces détails-là ont beaucoup d'importance... Ainsi madame Paloque, que je viens de rencontrer, m'a dit qu'elle était restée avec plusieurs dames pour voir comment l'abbé sortirait. Ta mère s'est servie de toi pour protéger la retraite du calotin. Tu ne comprends donc pas!.. Voyons, tâche de te souvenir, que t'a-t-il dit en te ramenant ici?

Il s'était assis devant sa femme et la tenait sous l'interrogation aiguë de ses petits yeux.

— Mon Dieu, répondit-elle patiemment, il m'a dit des choses sans importance, des choses comme tout le monde peut en dire... Il a parlé du froid, qui était très-vif, de la tranquillité de la ville pendant la nuit; puis, je crois, de l'agréable soirée qu'il venait de passer.

— Ah! le tartufe?... Et il ne t'a pas questionné sur ta mère, snr les gens qu'elle reçoit.

— Non. D'ailleurs le chemin n'est pas long de la rue Banne ici; nous n'avons pas mis trois minutes. Il marchait à côté de moi, sans me donner le bras, et il faisait de si grands pas que j'étais presque forcée de courir... Moi, je ne sais ce qu'on a à s'acharner ainsi après lui. Il n'a pas l'air heureux. Il grelottait, le pauvre homme, dans sa vieille soutane.

Mouret n'était pas méchant.

— Ça, c'est vrai, murmura-t-il; il ne doit pas avoir chaud depuis qu'il gèle.

— Puis, continua Marthe, nous n'avons pas à nous plaindre de lui : il paye exactement, il ne fait pas de tapage... Où trouverais-tu un aussi bon locataire?

— Nulle part, je le sais... Ce que j'en disais tout à l'heure, c'était pour te montrer combien peu tu fais attention, quand tu vas quelque part. Autrement je connais trop la clique que ta mère reçoit pour m'arrêter à ce qui sort du fameux salon vert. Toujours des cancans, des menteries, des histoires bonnes à faire battre les montagnes. L'abbé n'a sans doute étranglé personne et il n'a peut-être jamais signé un billet... Je le disais tout à l'heure à madame Paloque : « Avant de déshabiller les autres, on ferait bien de laver son propre linge sale. » Tant mieux, si elle a pris cela pour elle!

Mouret mentait, il n'avait pas dit cela à madame Paloque. Mais la douceur de Marthe lui faisait quelque honte de la joie qu'il venait de témoigner, au sujet des malheurs de l'abbé. Les jours suivants, il se mit nettement du côté du prêtre. Il rencontra successivement plusieurs personnages qu'il détestait, monsieur de Bourdeu, monsieur Delangre, le docteur Porquier, et, pour ne pas dire comme eux, pour les contrarier et les étonner, il leur fit un magnifique éloge de l'abbé Faujas. C'était, à l'entendre, un homme tout à fait remarquable, d'un grand courage et d'une grande simplicité dans la pauvreté. Il fallait qu'il y eût vraiment des gens bien méchants pour le poursuivre comme on le faisait. Et il glissait des allusions sur les personnes qui recevaient les Rougon, un tas d'hypocrites, de cafards, de sots vaniteux, qui craignaient l'éclat de la véritable vertu. Au bout de quelque temps, il avait fait absolument sienne la querelle de l'abbé; il se servait de lui pour assommer la bande de monsieur Rastoil et la bande de la sous-préfecture.

— Si cela n'est pas pitoyable! disait-il parfois à sa femme, oubliant que Marthe avait entendu un autre langage dans sa bouche, voir des gens qui ont volé leur fortune on ne sait où, s'acharner ainsi après un pauvre homme qui n'a pas seulement vingt francs pour s'acheter une charretée de bois! Et ils cherchent de vilaines histoires sur son compte, eux dont la vie a scandalisé Plassans. Ils en inventent, ils se moquent de sa soutane, ils le mettent dans leurs commérages. Non, vois-tu, ces choses-là me révoltent. Moi, que diable! je puis me porter garant pour lui. Je sais ce qu'il fait, je sais comment il est, puisqu'il habite chez moi. Aussi je ne leur mâche pas la vérité, je les traite comme ils le méritent, lorsque je les rencontre... Et je ne m'en tiendrai pas là.

Je veux que l'abbé devienne mon ami. Je veux le promener à mon bras sur le cours, pour montrer que je ne crains pas d'être vu avec lui, tout honnête homme et tout riche que je suis... D'abord je te recommande d'être très-aimable pour ces pauvres gens.

Marthe souriait discrètement; elle était heureuse des bonnes dispositions de son mari à l'égard de leurs locataires. Rose reçut l'ordre de se montrer complaisante pour la mère de l'abbé. Le matin, quand il pleuvait, elle pouvait s'offrir pour faire les commissions de madame Faujas; mais celle-ci refusa toujours l'aide de la cuisinière. Cependant elle n'avait plus la raideur muette des premiers temps, elle saluait Rose chaque fois qu'elle passait; elle échangeait même quelques paroles avec elle. Un matin, ayant rencontré Marthe, qui descendait du grenier où l'on conservait les fruits, elle avait causé un instant et s'était même humanisée jusqu'à accepter deux superbes poires. Ce furent ces deux poires qui devinrent l'occasion d'une liaison plus étroite.

L'abbé Faujas, de son côté, ne filait plus si rapidement le long de la rampe. Le frôlement de sa soutane sur les marches avertissait Mouret, qui, presque chaque jour maintenant, se trouvait au bas de l'escalier, heureux de faire, comme il le disait, un bout de chemin avec lui. Il l'avait remercié du petit service rendu à sa femme, tout en le questionnant habilement pour savoir s'il retournerait chez les Rougon. L'abbé s'était mis à sourire; il avouait sans embarras ne pas être fait pour le monde. Mouret fut charmé; il s'imagina entrer pour quelque chose dans la détermination de son locataire, il rêva de l'enlever complétement au salon vert et de le garder pour lui. Aussi, le soir où Marthe lui raconta que madame Faujas avait accepté deux poires, vit-il là une heureuse circonstance qui allait faciliter ses projets.

— Est-ce que réellement ils n'allument pas de feu au second, par le froid qu'il fait? demanda-t-il devant Rose.

— Dame! monsieur, répondit la cuisinière, qui comprit que la question s'adressait à elle, ça serait difficile, puisque je n'ai jamais vu apporter le moindre fagot. A moins qu'ils ne brûlent leurs quatre chaises ou que madame Faujas ne monte du bois dans son panier.

— Vous avez tort de rire, Rose, dit Marthe. Ces malheureux doivent grelotter dans ces grandes chambres.

— Je crois bien, reprit Mouret; il y a eu dix degrés la nuit dernière, et l'on craint pour les oliviers. Notre pot à eau gelé en haut... Ici la pièce est petite; on a chaud tout de suite.

En effet, la salle à manger était soigneusement garnie de bourrelets, de façon que pas un souffle d'air ne passait par les fentes des portes et des fenêtres. Un grand poêle de faïence entretenait là une chaleur de baignoire. L'hiver, les enfants lisaient ou jouaient autour de la table; tandis que Mouret, pour attendre l'heure du coucher, forçait sa femme à faire un piquet, ce qui était un véritable supplice pour elle. Longtemps elle avait refusé de toucher aux cartes, disant qu'elle ne savait aucun jeu; mais il lui avait appris le piquet, et dès lors elle s'était résignée.

— Tu ne sais pas, continua-t-il, il faut inviter l'abbé Faujas et sa mère à venir passer la soirée ici. Comme cela, ils se chaufferont au moins pendant deux ou trois heures, et ça nous fera une compagnie, nous nous ennuierons moins... Invite-les, toi. Ils n'oseront pas refuser.

Le lendemain, Marthe, ayant rencontré madame Faujas dans le vestibule, fit l'invitation. La vieille dame parut touchée et accepta sur-le-champ, au nom de son fils, sans le moindre embarras.

— C'est bien étonnant qu'elle n'ait pas fait de grimaces, dit Mouret. Je croyais qu'il aurait fallu les prier davantage. L'abbé commence à comprendre qu'il a tort de vivre en loup.

Le soir, Mouret voulut que la table fut desservie de bonne heure. Il avait sorti une bouteille de vin cuit et fait acheter une assiettée de petits gâteaux. Bien qu'il ne fût pas large, il tenait à montrer qu'il n'y avait pas que les Rougon qui sussent faire les choses. Les gens du second descendirent vers huit heures. L'abbé Faujas avait une soutane neuve. Cela surprit Mouret si fort, qu'il se troubla et ne put que balbutier quelques mots en réponse aux compliments du prêtre, qui le remerciait de son aimable invitation.

— Vraiment, monsieur l'abbé; tout l'honneur est pour nous... Voyons, mes enfants, donnez donc des chaises.

On s'assit autour de la table. Il faisait trop chaud, Mouret ayant bourré le poêle outre mesure, pour prouver qu'il ne regardait pas à une bûche de plus. L'abbé Faujas se montra très-doux; il caressa Désirée, interrogea Serge et Octave sur leurs études. Marthe, qui tricottait ses bas, levait par instant les yeux, étonnée des inflexions souples de cette voix étrangère, qu'elle n'était pas habituée à entendre dans la paix lourde de la salle à manger. Elle regardait en face le visage fort du prêtre, ses traits carrés; puis elle baissait de nouveau la tête, sans chercher à cacher l'intérêt qu'elle prenait à cet homme si robuste et si tendre, qu'elle savait très-pauvre. Mouret maladroitement dévorait la soutane neuve du regard; il ne put s'empêcher de dire avec un rire sournois :

— Monsieur l'abbé, vous avez eu tort de faire toilette pour venir ici. Nous sommes sans façon, vous le savez bien.

Marthe rougit; mais le prêtre raconta gaiement qu'il avait acheté cette soutane dans la journée et qu'il l'avait gardée pour faire plaisir à sa mère, qui le trouvait plus beau qu'un roi, ainsi vêtu de neuf.

— N'est-ce pas, mère ?

Madame Faujas fit un signe affirmatif, sans quitter son fils des yeux. Elle s'était assise en face de lui, elle le regardait sous la clarté crue de la lampe, d'un air d'extase.

Puis on causa de toutes sortes de choses. Il semblait que l'abbé Faujas eût perdu sa froideur triste. Il restait grave, mais d'une gravité obligeante et pleine de bonhomie. Il écouta Mouret, lui répondit sur les sujets les plus insignifiants, parut s'intéresser à ses commérages. Celui-ci en était venu à lui expliquer la façon dont il vivait :

— Ainsi, finit-il par dire, nous passons la soirée comme vous le voyez là; jamais plus d'embarras. Nous n'invitons personne, parce qu'on est toujours mieux en famille, et nous montons nous coucher vers dix heures. Chaque soir, je fais un piquet avec ma femme. C'est une vieille habitude, j'aurais de la peine à m'endormir autrement.

— Mais nous ne voulons pas vous déranger, s'écria l'abbé Faujas. Je vous prie en grâce de ne pas vous gêner pour nous.

— Non, non, que diable! je ne suis pas un maniaque; je n'en mourrai pas pour une fois.

Le prêtre insista, et, voyant que Marthe se défendait avec plus de vivacité encore que son mari, il se tourna vers sa mère, qui restait silencieuse, les deux mains croisées devant elle.

— Mère, lui dit-il, faites donc un piquet avec monsieur Mouret.

Elle le regarda attentivement dans les yeux. Mouret continuait à s'agiter, refusant, déclarant qu'il ne voulait pas troubler la soirée; mais, quand le prêtre lui eût dit que sa mère était d'une jolie force, il faiblit, il murmura :

— Vraiment ?... Alors, si madame le veut absolument, si cela ne contrarie personne...

— Allons, mère, faites une partie, répéta l'abbé Faujas d'une voix plus nette,

Elle le regarda de nouveau, et, avec sa soumission de servante :

— Certainement, répondit-elle, ça me fera plaisir... Seulement il faut que je change de place.

— Pardieu! ce n'est pas difficile, reprit Mouret enchanté! Vous allez changer de place avec votre fils... Monsieur l'abbé, ayez donc l'obligeance de vous mettre à côté de ma femme; madame va s'asseoir là, à côté de moi.. Vous voyez, c'est parfait maintenant.

Le prêtre, qui s'était d'abord assis en face de Marthe, de l'autre côté de la table, se trouva ainsi poussé auprès d'elle. Ils furent même comme isolés à un bout, Mouret et madame Faujas ayant rapproché leurs chaises pour engager la lutte. Octave et Serge venaient de monter dans leur chambre. Désirée, comme à son habitude, dormait sur la table. Quand dix heures sonnèrent, Mouret, qui avait perdu une première partie, ne voulut absolument pas aller se coucher; il exigea une revanche. Madame Faujas consulta son fils d'un regard; puis, de son air tranquille, elle se mit à battre les cartes. Cependant l'abbé échangeait à peine quelques mots avec Marthe. Il semblait gêné, ignorant la langue que l'on parle aux femmes; toute sa rudesse et tout son dédain cherchaient à se faire aimables, à se fondre dans une causerie facile et enjouée. Il n'y réussit guère, ce premier soir, parlant de choses indifférentes, du ménage, du prix des vivres à Plassans, des soucis que les enfants causent. Marthe répondait obligeamment, levant de temps à autre son regard clair, donnant à la conversation un peu de sa lenteur sage.

Il était près de onze heures, lorsque Mouret jeta ses cartes avec quelque dépit.

— Allons, j'ai encore perdu, dit-il. Je n'ai pas eu une belle carte de la soirée. Demain j'aurai peut-être plus de chance... A demain, n'est-ce pas, madame?

Et comme l'abbé Faujas s'excusait en disant qu'ils ne voulaient pas abuser, qu'ils ne pouvaient les déranger ainsi chaque soir :

— Mais vous ne nous dérangez pas, s'écria-t-il; vous nous faites plaisir... D'ailleurs, que diable! Je perds; madame ne peut me refuser une partie.

Quand ils eurent acceptés et qu'ils furent remontés, Mouret bougonna, se défendit d'avoir perdu. Il était furieux.

— La vieille est moins forte que moi, j'en suis sûr, dit-il à sa femme. Seulement elle à des yeux! C'est à croire qu'elle triche, ma parole d'honneur!... Demain il faudra voir.

Dès lors, chaque jour, régulièrement, les Faujas descendirent passer la soirée avec les Mouret. Il s'était engagé une bataille formidable entre la vieille dame et son propriétaire; elle semblait se jouer de lui, le laisser gagner juste assez souvent pour ne pas le décourager et ne pas froisser son amour-propre. Il avait une rage sourde, d'autant plus qu'il se piquait de jouer fort joliment le piquet; il rêvait de la battre pendant des semaines entières, sans lui laisser prendre une partie. Elle gardait son sang-froid merveilleux; son visage carré de paysanne restait absolument muet, ses grosses mains abattaient les cartes avec une force et une régularité de machine. Dès huit heures, ils s'asseyaient tous deux à leur bout de table, s'enfonçant dans le jeu, ne bougeant plus.

A l'autre bout, aux deux côtés du poêle, l'abbé Faujas et Marthe étaient comme seuls. L'abbé avait un mépris d'homme et de prêtre pour la femme; il devait l'écarter, ainsi qu'un obstacle ridicule, indigne des forts. Malgré lui, ce mépris perçait souvent dans une parole plus rude, dans un sourire dédaigneux, qu'il ne pouvait retenir. Et Marthe alors, prise d'une anxiété étrange, levait les yeux avec une de ces peurs brusques qui font regarder derrière soi si quelque ennemi caché ne va pas lever le bras. Lui la rassurait d'une parole douce. Il arrivait souvent qu'elle se mettait à rire avec lui; puis, tout d'un coup, en apercevant sa soutane, elle s'arrêtait embarrassée, étonnée de parler ainsi avec un homme qui n'était pas comme les autres. Tous deux, à la vérité, paraissaient se craindre et se détester. L'intimité fut longue à s'établir entre eux.

Jamais l'abbé Faujas n'interrogea nettement Marthe sur son mari, ses enfants, sa maison. Peu à peu, il n'en pénétra pas moins dans les plus minces détails de leur histoire et de leur existence actuelle. Chaque soir pendant que Mouret et madame Faujas se battaient rageusement, il apprenait quelque fait nouveau. Une fois, il fit la remarque que les deux époux se ressemblaient étonnamment.

— Oui, répondit Marthe avec un sourire; quand nous avions vingt ans, on nous prenait pour le frère et la sœur. C'est même un peu ce qui a décidé notre mariage: on plaisantait, on nous mettait toujours à côté l'un de l'autre, on nous disait que nous ferions un joli couple. La ressemblance était si frappante, que le digne monsieur Compan, qui pourtant nous connaissait, hésitait à nous marier.

— Mais vous êtes cousin et cousine? demanda le prêtre.

— En effet, dit-elle en rougissant légèrement, mon mari est un Macquart, et moi je suis une Rougon.

Elle se tut un instant, gênée, devinant que le prêtre connaissait l'histoire de sa famille, célèbre à Plassans. Les Macquart étaient une branche bâtarde et collatérale des Rougon.

— Le plus singulier, reprit-elle pour cacher son embarras, c'est que nous ressemblons tous les deux à notre grand'mère. La mère de mon mari lui a transmis cette ressemblance, tandis que chez moi, elle s'est reproduite à distance. On dirait qu'elle a sauté par-dessus mon père; car vous avez vu mon père, n'est-ce pas, monsieur l'abbé et il n'a pas du tout la même figure que moi?

Alors l'abbé cita un exemple semblable dans sa famille. Il avait une sœur qui était, paraissait-il, le vivant portrait du grand-père de sa mère. La ressemblance, dans ce cas, avait sauté deux générations, et le plus curieux, c'était que sa sœur rappelait en tout le bonhomme par son caractère, les habitudes, jusqu'aux gestes et au son de la voix.

— C'est comme moi, dit Marthe, j'entendais dire, quand j'étais petite: « C'est tante Dide tout craché. » La pauvre femme est aujourd'hui aux Tulettes; elle n'avait jamais eu la tête bien forte... Avec l'âge, je suis devenue tout à fait calme, je me suis mieux portée; mais, je me souviens, à vingt ans, je n'étais guère solide, j'avais des vertiges, des idées baroques. Tenez, je ris encore, quand je pense quelle étrange gamine je faisais.

— Et votre mari?

— Oh! lui tient de son père, un ouvrier chapelier, une nature sage et méthodique... Nous nous ressemblions tout à fait de visage; mais, pour le dedans, c'était autre chose... A la longue, nous sommes devenus tout à fait semblables. Nous étions si tranquille dans nos magasins de Marseille! J'ai passé là quinze années qui m'ont appris à être heureuse dans ma maison, au milieu de mes enfants.

L'abbé Faujas, chaque fois qu'il la mettait sur ce sujet, sentait une légère amertume dans sa voix. Elle était certainement heureuse, comme elle le disait; mais i croyait deviner d'anciens combats dans cette nature nerveuse, apaisée aux approches de la quarantaine. Et il s'imaginait ce drame, cette femme et ce mari, frère e sœur de visage, et que toutes leurs connaissances jugeaient faits l'un pour l'autre; tandis que le levain de la bâtardise, la querelle des sangs mêlés et toujours révoltés, irritaient l'antagonisme de leurs tempéraments différents; puis il s'expliquait les détentes fatales d'une vie réglée, l'usure des caractères par les soucis quotidiens du commerce, l'assoupissement de ces deux êtres dans cette fortune gagnée en quinze années et mangée modestement au fond d'un quartier désert de petite

ville. Aujourd'hui, bien qu'ils fussent encore jeunes tous les deux, il ne semblait plus y avoir en eux que des cendres. L'abbé essaya habilement de savoir si Marthe était résignée. Il la trouvait très-raisonnable.

— Non, disait-elle, je me plais chez moi ; mes enfants me suffisent. Je n'ai jamais été très-gaie. Je m'ennuyais un peu, voilà tout; il m'aurait fallu une occupation d'esprit que je n'ai pas trouvée... Mais à quoi bon ? Je me serais peut-être cassé la tête. Je ne pouvais pas seulement lire un roman sans avoir des migraines affreuses; pendant trois nuits, tous les personnages me dansaient dans la cervelles... Il n'y a que la couture qui ne m'a jamais fatiguée. Je reste chez moi pour éviter tous ces bruits du dehors, ces commérages et ces niaiseries qui me fatiguent.

Elle s'arrêtait parfois, regardait Désirée endormie sur la table, souriant dans son sommeil de son sourire d'innocente.

— Pauvre enfant ! murmurait-elle, elle ne peut pas même coudre, elle a des vertiges tout de suite... elle n'aime que les bêtes. Quand elle va passer un mois chez sa nourrice, elle vit dans la basse-cour, et elle me revient les joues roses, toute bien portante.

Et elle reparlait souvent des Tulettes avec une peur sourde de la folie. L'abbé Faujas sentit ainsi un étrange effarement au fond de cette maison si bourgeoise et si paisible. Marthe aimait certainement son mari d'une bonne amitié; seulement il entrait dans son affection une crainte des plaisanteries de Mouret, de ses taquineries continuelles. Elle était aussi blessée de son égoïsme, de l'abandon où il la laissait ; elle lui gardait une vague rancune de la paix qu'il avait faite autour d'elle, de ce bonheur dont elle se disait heureuse. D'ailleurs, elle était inconsciente, elle avouait ces choses sans en avoir elle-même la sensation nette. Quand elle parlait de son mari, elle répétait:

— Il est très-bon pour nous... Vous devez l'entendre crier quelquefois; c'est qu'il aime l'ordre en toutes choses, voyez-vous, jusqu'à en être ridicule souvent; il se fâche pour un pot de fleur dérangé dans le jardin, pour un jouet qui traîne sur le parquet... Autrement il a bien raison de n'en faire qu'à sa tête. Je sais qu'on lui en veut, parce qu'il a amassé quelque argent, et qu'il continue à faire de temps à autre de bons coups, tout en se moquant des bavardages... On le plaisante aussi à cause de moi. On dit qu'il est avare, qu'il me tient à la maison, qu'il me refuse jusqu'à des bottines. Ce n'est pas vrai. Je suis absolument libre. Sans doute, il préfère me trouver ici, quand il rentre, au lieu de me savoir toujours par les rues, à me promener ou à rendre des visites. D'ailleurs il connaît mes goûts. Qu'irais-je chercher au dehors? Je mène la même vie depuis le premier jour de mon mariage ; c'est moi qui l'ai voulu ainsi, et je n'ai pas à m'en plaindre.

Lorsqu'elle défendait Mouret contre les bavardages de Plassans, elle mettait dans ses paroles une vivacité soudaine, comme si elle avait eu le besoin de le défendre également contre des accusations vagues qui montaient d'elle-même; et elle revenait avec une inquiétude nerveuse à cette vie du dehors. Elle semblait se réfugier dans l'étroite salle à manger, dans le vieux jardin aux grands buis, prise de la peur de l'inconnu, doutant de ses forces et redoutant quelque catastrophe affreuse. Puis elle souriait de cette épouvante d'enfant, elle haussait les épaules, se remettait lentement à tricoter son bas ou à raccommoder quelque vieille chemise, et l'abbé Faujas n'avait plus devant lui qu'une bourgeoise froide, au teint reposé, aux yeux pâles, qui mettait dans la maison une odeur de linge frais et de bouquet cueilli à l'ombre.

Deux mois se passèrent ainsi. L'abbé Faujas et sa mère étaient entrés dans les habitudes des Mouret. Le soir, chacun avait sa place marquée autour de la table; la lampe était à la même place, les mêmes mots des joueurs tombaient dans les mêmes silences, et les mêmes paroles adoucies du prêtre et de Marthe. Mouret, lorsque madame Faujas ne l'avait pas trop brutalement battu, trouvait ses locataires « des gens très comme il faut. »

Toute sa curiosité de bourgeois inoccupé s'était calmée dans le souci des parties de la soirée; il n'épiait plus l'abbé, disant que maintenant il le connaissait bien et qu'il le tenait pour un brave homme.

— Eh ! laissez-moi donc tranquille! criait-il à ceux qui attaquaient l'abbé Faujas devant lui ; je le sais sur le bout du doigt. Vous faites un tas d'histoires à tort et à travers, vous allez chercher midi à quatorze heures, lorsqu'il est si aisé d'expliquer les choses simplement... Que diable! je le connais mieux que vous peut-être. Il me fait l'amitié de venir passer toutes ses soirées avec nous. Ah! ce n'est pas un homme qui se prodigue, et je comprends qu'on lui en veuille et qu'on l'accuse de fierté.

Mouret jouissait d'être le seul dans Plassans qui pût se vanter de connaître l'abbé Faujas; il abusait même un peu de cet avantage. Chaque fois qu'il rencontrait madame Rougon, il triomphait, il lui donnait à entendre qu'il lui avait volé son invité. Celle-ci se contentait de sourire finement avec ses intimes. Mouret poussait les confidences plus loin : il murmurait que ces diables de prêtres ne peuvent rien faire de la même façon que les autres hommes, et il racontait alors des petits détails, la façon dont l'abbé buvait, dont il parlait aux femmes, dont il tenait ses genoux écartés sans jamais croiser les jambes; légères anecdotes où il mettait son effarement inquiet de libre-penseur en face de cette mystérieuse soutane tombant jusqu'aux talons de son hôte.

Les soirées se succédant, on était arrivé aux premiers jours de février. Dans leur tête-à-tête, il semblait que l'abbé Faujas évitât soigneusement de causer religion avec Marthe. Elle lui avait dit une fois, presque gaiement :

— Non, monsieur l'abbé, je ne suis pas dévote, je ne vais pas souvent à l'église... Que voulez-vous? A Marseille, j'étais toujours très-occupée, et maintenant j'ai la paresse de sortir; puis, je dois vous l'avouer, je n'ai pas été élevée dans des idées religieuses. Ma mère disait que le bon Dieu venait chez nous.

Le prêtre s'était incliné sans répondre, voulant sans doute entendre par là qu'il préferait ne pas causer de ces choses en de telles circonstances. Cependant un soir il traça le tableau du secours inespéré que les âmes souffrantes trouvent dans la religion. Il était question d'une pauvre femme que des revers de toute sorte venaient de conduire au suicide.

— Elle a eu tort de désespérer, dit le prêtre de sa voix profonde. Elle ignorait sans doute les consolations de la prière. J'en ai vu souvent venir à nous, pleurantes, brisées, et elles s'en allaient avec une résignation, vainement cherchée ailleurs, une joie de vivre. C'est qu'elles s'étaient agenouillées, qu'elles avaient goûté le bonheur de s'humilier dans un coin perdu de l'église ; et elles revenaient, elles oubliaient tout, elles étaient à Dieu.

Marthe avait écouté d'un air rêveur ces paroles, dont les derniers mots s'alanguirent sur un ton de félicité extra-humaine.

— Oui, ce doit être un bonheur, murmura-t-elle comme se parlant à elle-même; j'y ai songé parfois, mais j'ai toujours eu peur.

L'abbé ne touchait que très-rarement à de tels sujets; au contraire, il parlait souvent charité. Marthe était très-bonne; les larmes montaient à ses yeux au récit de la moindre infortune. Lui paraissait se plaire à la voir ainsi frissonnante de pitié; il avait chaque soir quelque nouvelle histoire touchante, il la brisait d'une compassion continue qui la faisait s'abandonner. Elle laissait tomber son ouvrage, joignait les mains, la face toute douloureuse, le regardant pendant qu'il entrait dans des détails navrants sur les gens qui meurent de

faim et sur ceux que la misère pousse aux méchantes actions. Alors elle lui appartenait, elle balbutiait des apitoyements étouffés; il aurait fait d'elle ce qu'il aurait voulu. Et souvent, à l'autre bout de la salle, une querelle éclatait, entre Mouret et madame Faujas, sur un quatorze de rois annoncé trop tard ou sur une carte reprise dans un écart.

Ce fut vers le milieu de février qu'une déplorable aventure vint consterner Plassans. On découvrit qu'une bande de toutes jeunes filles, presque des enfants, avaient glissé à la débauche en galopinant dans les rues; et l'affaire n'était pas seulement entre gamins du même âge, on disait que des personnages bien posés allaient se trouver compromis. Pendant huit jours, Marthe fut très-frappée de cette histoire, qui faisait un bruit énorme; elle connaissait une des malheureuses, une blondine qu'elle avait souvent caressée et qui était la nièce de sa cuisinière Rose; elle ne pouvait plus penser à cette chère petite, disait-elle, sans avoir un frisson par tout le corps.

— Il est fâcheux, lui dit un soir l'abbé Faujas, qu'il n'y ait pas à Plassans une maison pieuse, sur le modèle de celle qui existe à Besançon.

Et, pressé de questions par Marthe, il lui dit ce qu'était cette maison pieuse. Il s'agissait d'une sorte de crèche pour les filles d'ouvriers, pour celles qui ont de huit à quinze ans, et que les parents sont obligés de laisser seules au logis en se rendant à leur ouvrage. On les occupait, dans la journée, à des travaux de couture et de lingerie, puis, le soir, on les rendait aux parents, lorsque ceux-ci rentraient chez eux. De cette façon, les pauvres enfants grandissaient loin du vice, au milieu des meilleurs exemples. Marthe trouva l'idée généreuse, et peu à peu elle en fut envahie au point qu'elle ne parlait plus que de la nécessité de créer à Plassans une maison semblable.

— On la placerait sous le patronage de la Vierge, insinuait l'abbé Faujas. Mais que de difficultés à vaincre! Vous ne savez pas les peines que coûte la moindre bonne œuvre. Il faudrait, pour conduire à bien une telle œuvre, un cœur maternel, chaud et tout dévoué.

Marthe baissait la tête, regardait Désirée endormie à son côté, sentait des larmes au bord de ses paupières; elle s'informait des démarches à faire, des frais d'établissement, des dépenses annuelles.

— Voulez-vous m'aider? demanda-t-elle un soir brusquement au prêtre.

L'abbé Faujas gravement lui prit la main et la garda dans la sienne, en murmurant qu'elle avait une des plus belles âmes qu'il eût encore rencontrées. Il acceptait, mais il comptait absolument sur elle; lui pouvait bien peu. C'était elle qui trouverait dans la ville des dames pour former un comité, qui réunirait les souscriptions, qui se chargerait, en un mot, des détails si délicats et si laborieux d'un appel à la charité publique. Et il lui donna un rendez-vous dès le lendemain, à Saint-Saturnin, pour la mettre en rapport avec l'architecte du diocèse, qui pourrait, beaucoup mieux que lui, la renseigner sur les dépenses.

Ce soir-là, en se couchant, Mouret était fort gai. Il n'avait pas laissé prendre une partie à madame Faujas.

— Tu as l'air tout heureux, ma bonne, dit-il à sa femme. Hein! tu as vu comme je lui ai flanqué la quinte par terre! Elle en était retournée, la vieille!

Et, comme Marthe sortait d'une armoire une robe de soie, il lui demanda avec surprise si elle comptait sortir le lendemain. Il n'avait rien entendu en bas.

— Oui, répondit-elle, j'ai des courses; j'ai un rendez-vous à l'église avec l'abbé Faujas pour des choses que je te dirai.

Il resta planté devant elle, stupéfait, la regardant pour voir si elle ne se moquait pas de lui. Puis sans se fâcher, de son air goguenard :

— Tiens, tiens, murmura-t-il, je n'avais pas vu ça. Voilà que tu te donnes dans la calotte maintenant.

VIII

Marthe, le lendemain, alla d'abord chez sa mère. Elle lui expliqua la bonne œuvre dont elle rêvait, et comme Félicité hochait la tête en souriant, elle se fâcha presque; elle lui fit entendre qu'elle avait peu de charité.

— C'est une idée de l'abbé Faujas, ça, dit brusquement la vieille dame.

— En effet, murmura Marthe, très-étonnée; nous en avons longuement causé ensemble. Comment le savez-vous?

Madame Rougon eut un léger haussement d'épaules, sans répondre plus nettement. Elle reprit avec vivacité :

— Eh bien, ma chérie, tu as raison! il faut t'occuper, et ce que tu as trouvé là est très-bien. Ça me chagrine vraiment de te voir toujours enfermée dans cette maison retirée, qui sent la mort. Seulement ne compte pas sur moi, je ne veux être pour rien dans ton affaire. On dirait que c'est moi qui fais tout, que nous nous sommes entendues pour imposer nos idées à la ville. Je désire, au contraire, que tu aies tout le bénéfice de ta bonne pensée. Je t'aiderai de mes conseils, si tu y consens, mais pas davantage.

— J'avais pourtant compté sur vous pour faire partie du comité fondateur, dit Marthe que la pensée d'être seule dans une si grosse aventure effrayait un peu.

— Non, non, ma présence gâterait les choses, je t'assure. Dis au contraire bien haut que je ne puis être du comité, que je t'ai refusé, en prétextant des occupations. Laisse entendre même que je n'ai pas foi dans ton projet.... Cela décidera ces dames, tu verras. Elles seront enchantées d'être d'une belle œuvre dont je ne serais pas. Vois madame Rastoil, madame de Condamin, madame Delangre; vois également madame Paloque, mais la dernière; elle sera flattée, et te servira plus que toutes les autres... Et si tu te trouvais embarrassée, viens me consulter.

Elle reconduisit sa fille jusque sur l'escalier, et là, la regardant en face avec son sourire pointu de vieille :

— Il se porte bien, ce cher abbé; demanda-t-elle.

— Très-bien, répondit Marthe tranquillement. Je vais à Saint-Saturnin, où j'ai rendez-vous avec lui et avec l'architecte du diocèse.

Marthe et le prêtre avaient pensé que les choses étaient encore trop en l'air pour déranger l'architecte. Ils comptaient se ménager simplement une rencontre avec ce dernier, qui se rendait chaque jour à Saint-Saturnin, où l'on réparait une chapelle en ce moment. Ils pourraient le consulter comme par hasard. Marthe traversa l'église et aperçut au fond l'abbé Faujas et monsieur Lieutaud, causant sur un échafaudage, d'où ils se hâtèrent de descendre. Une des épaules de l'abbé était toute blanche de plâtre; il s'intéressait aux travaux.

A cette heure de l'après-midi, il n'y avait pas une dévote, la nef et les bas-côtés étaient déserts, encombrés d'une débandade de chaises que deux bedeaux rangeaient bruyamment. Des maçons s'appelaient du haut des échelles, et l'on entendait des bruits de truelles grattant les murs. Saint-Saturnin n'avait rien de religieux, si bien que Marthe ne s'était pas même signée et qu'elle s'assit devant la chapelle en réparation, entre l'abbé Faujas et monsieur Lieutaud, comme elle l'aurait fait dans le cabinet de travail de celui-ci, si elle était allée prendre son avis chez lui.

L'entretien dura une bonne demi-heure. L'architecte se montra très-complaisant; son opinion fut qu'il ne fallait pas bâtir un local pour l'œuvre de la Vierge, ainsi que l'abbé appelait l'établissement projeté. Cela revien-

drait bien trop cher. Il était préférable d'acheter une bâtisse toute faite, qu'on approprierait aux besoins de l'œuvre. Et il indiqua même, dans le faubourg, un ancien pensionnat, où s'était ensuite établi un marchand de fourrages, et qui était à vendre. Avec quelques milliers de francs, il se faisait fort de transformer complétement cette ruine; il promettait même des merveilles, une entrée élégante, de vastes salles, une cour plantée d'arbres. Peu à peu, Marthe et le prêtre avaient élevé la voix, ils discutaient les détails sous la voûte sonore de la nef, tandis que monsieur Lieutaud, du bout de sa canne, égratignait les dalles pour leur donner une idée de la façade.

— Alors, c'est convenu, monsieur, dit Marthe en prenant congé de l'architecte; vous ferez un petit devis, de façon que nous sachions à quoi nous en tenir... Et veuillez nous garder le secret, n'est-ce pas?

L'abbé Faujas voulut l'accompagner jusqu'à la petite porte de l'église. Comme ils passaient ensemble devant le maître-autel et qu'elle continuait à s'entretenir vivement avec lui, elle fut toute surprise de ne plus le trouver à son côté; elle le chercha et l'aperçut, plié en deux, en face de la grande croix et des grands chandeliers, cachés dans leurs étuis de mousseline. Ce prêtre, qui s'inclinait ainsi, couvert de plâtre, lui causa une singulière sensation. Elle se rappela où elle était, regardant autour d'elle d'un air inquiet, étouffant le bruit de ses pas, et ce fut ainsi qu'elle sortit de Saint-Saturnin, sans ajouter une parole, suivie par l'abbé, devenu très-grave, qui lui tendit silencieusement son doigt mouillé d'eau bénite, elle se signa, toute troublée. La double porte rembourrée retomba derrière elle doucement, avec un soupir étouffé.

De là, Marthe alla chez madame de Condamin. Elle était heureuse de marcher au grand air dans les rues, quelques courses qui lui restaient à faire lui semblaient une partie de plaisir. Madame de Condamin la reçut avec des étonnements d'amitié. Cette chère madame Mouret venait si rarement! Puis, quand elle sut de quoi il s'agissait, elle se déclara enchantée, prête à tous les dévouements. Elle était vêtue d'une délicieuse robe mauve à nœuds de ruban gris-perle, dans un boudoir, où elle jouait à la Parisienne exilée en province.

— Que vous avez bien fait de compter sur moi, dit-elle en serrant les mains de Marthe. Ces pauvres filles, qui leur viendra donc en aide, si ce n'est nous autres, qu'on accuse de leur donner le mauvais exemple du luxe... Puis c'est affreux de penser que l'enfance est exposée à toutes ces vilaines choses. J'en ai été malade... Disposez absolument de moi.

Et quand Marthe lui eût appris que sa mère ne pouvait faire partie du comité, elle redoubla encore de bon vouloir.

— C'est bien fâcheux qu'elle ait tant d'occupations; reprit-elle avec une pointe d'ironie; elle nous aurait été d'un grand secours... Mais que voulez-vous? Nous ferons ce que nous pourrons. J'ai quelques amis. J'irai voir monseigneur; je remuerai ciel et terre, s'il le faut... Nous réussirons, je vous le promets.

Elle ne voulut écouter aucun détail d'aménagement ni de dépense. On trouverait toujours l'argent nécessaire. Elle entendait que l'œuvre fît honneur au comité, et que tout y fût beau et confortable. Elle ajouta en riant qu'elle perdrait la tête au milieu des chiffres, qu'elle se chargeait particulièrement des premières démarches, de la conduite générale du projet. Cette chère madame Mouret n'était pas habituée à solliciter; elle l'accompagnerait dans ses courses, elle pourrait même lui en épargner plusieurs. Au bout d'un quart d'heure, l'œuvre fut sa chose propre, et c'était elle qui donnait des instructions à Marthe. Celle-ci allait se retirer, lorsque monsieur de Condamin entra; elle resta, fort gênée, n'osant plus parler de l'objet de sa visite, devant le conservateur des eaux et forêts, qui était, disait-on, compromis dans l'affaire de ces pauvres filles, dont la honte occupait la ville.

Ce fut madame de Condamin qui expliqua la grande idée à son mari, et celui-ci se montra parfait de tranquillité et de bons sentiments. Il trouva la chose excessivement morale.

— C'est une idée qui ne pouvait venir qu'à une mère, dit-il gravement, sans qu'il fût possible de deviner s'il ne se moquait pas; Plassans vous devra de bonnes mœurs, madame.

— Je vous avoue que j'ai simplement ramassé l'idée, répondit Marthe, gênée par ces éloges, elle m'a été inspirée et développée tout au long par une personne que j'estime beaucoup.

— Quelle personne? demanda curieusement madame de Condamin.

— Monsieur l'abbé Faujas.

Et Marthe, avec une grande simplicité, dit tout le bien qu'elle pensait du prêtre. Elle ne fit d'ailleurs aucune allusion aux mauvais bruits qui avaient couru; elle le donna comme un homme digne de tous les respects, auquel elle était heureuse d'ouvrir sa maison. C'était lui qui, le premier, avait eu la généreuse pensée de l'œuvre de la Vierge. Il lui avait bien recommandé de ne pas le nommer, mais elle devait lui rendre ce qui lui était dû. Elle demanda seulement le secret sur sa confidence. Madame de Condamin écoutait en faisant de petits signes de tête.

— Je l'ai toujours dit, s'écria-t-elle, l'abbé Faujas est un prêtre très-distingué... Si vous saviez comme il y a de méchantes gens? Mais depuis qu'on a appris que vous le recevez, on n'ose plus parler. Cela a coupé court à toutes les mauvaises suppositions..... Alors, vous dites que l'idée est de lui? Il faudra le décider à se mettre en avant. Jusque-là il est entendu que nous serons discrètes..... Je vous assure, je l'ai toujours aimé et défendu, ce prêtre...

— J'ai causé avec lui et il m'a semblé tout à fait bon enfant, interrompit le conservateur des eaux et forêts.

Mais sa femme le fit taire d'un geste; elle le traitait en valet souvent. Dans le mariage louche que l'on reprochait à monsieur de Condamin, il était arrivé que lui seul portait la honte; la jeune femme, qu'il avait amenée on ne savait d'où, s'était fait pardonner et aimer de toute la ville par une bonne grâce et une beauté aimable, auxquelles les provinciaux sont plus sensibles qu'on ne le pense. Il comprit qu'il était de trop dans cet entretien vertueux et qu'on le congédiait.

— Je vous laisse avec le bon Dieu, dit-il d'un air légèrement ironique. Je vais fumer un cigare... Octavie, n'oublie pas de t'habiller de bonne heure; nous allons à la sous-préfecture ce soir.

Quand il ne fut plus là, les deux femmes causèrent encore un instant, revenant sur ce qu'elles avaient déjà dit, s'apitoyant sur les pauvres jeunes filles qui tournent mal et s'excitant de plus en plus à les mettre à l'abri de toutes les séductions. Madame de Condamin parlait très-éloquemment contre la débauche.

— Eh bien! c'est convenu, dit-elle en serrant une dernière fois la main de Marthe, je suis à vous au premier appel... Si vous allez voir madame Rastoil et madame Delangre, dites-leur que je me charge de tout; elles n'auront qu'à nous apporter leurs noms... Mon idée est bonne, n'est-ce pas? Nous n'aurons pas à nous en écarter d'une ligne... Mes compliments à l'abbé Faujas.

Marthe se rendit immédiatement chez madame Delangre, puis chez madame Rastoil. Elle les trouva polies, mais plus froides que madame de Condamin. Toutes deux discutèrent le côté pécunière du projet; il faudrait beaucoup d'argent, jamais la charité publique ne fournirait les sommes nécessaires, et l'on risquait d'aboutir à quelque dénouement ridicule. Marthe les rassura,

leur donna quelques chiffres. Alors elles voulurent savoir quelles dames avaient déjà consenti à faire partie du comité. Le nom de madame de Condamin les laissa muettes. Puis, quand elles surent que madame Rougon s'était excusée, elles se firent plus aimables.

Madame Delangre avait reçu Marthe dans le cabinet de son mari. C'était une petite femme pâle, d'une douceur de servante, dont les débordements étaient restés légendaires à Plassans.

— Mon Dieu, murmura-t-elle enfin, je ne demande pas mieux. Ce serait une école de vertu pour la jeunesse ouvrière. On sauverait bien de faibles âmes. Je ne puis refuser, car je sens que je vous serai très-utile par mon mari, que sa situation de maire met en continuel rapport avec tous les gens influents. Seulement je vous demande jusqu'à demain pour vous donner une réponse définitive. Notre situation nous engage à beaucoup de prudence, et je veux consulter monsieur Delangre.

Chez madame Rastoil, Marthe trouva une femme tout aussi molle, très-prude, cherchant des mots purs pour parler des malheureuses qui oublient leurs devoirs. Elle était grasse, celle-ci, et elle brodait une aube très-riche, entre ses deux filles. Elle les avait fait sortir dès les premiers mots.

— Je vous remercie d'avoir songé à moi, dit-elle; mais vraiment je suis bien embarrassée. Je fais partie déjà de plusieurs comités, je ne sais si j'aurais le temps... J'avais eu la même pensée que vous; mais mon projet était plus large, plus complet peut-être. Il y a un grand mois que je me promets d'en aller parler à monseigneur... Enfin nous pourrons unir nos efforts. Je vous dirai ma façon de voir. Je crois que vous êtes dans l'erreur sur beaucoup de points... Puisqu'il le faut, je me dévouerai encore. Monsieur Rastoil me le disait hier : « Vraiment, vous n'êtes plus à vos affaires, vous êtes toute à celles des autres. »

Marthe, malgré son bon cœur, la regardait curieusement en songeant à son ancienne liaison avec monsieur Delangre, dont on faisait encore des gorges chaudes dans les cafés du cours Sauvaire. La femme du maire et la femme du président avaient accueilli le nom de l'abbé Faujas avec une grande circonspection, madame Rastoil surtout. Marthe s'était même un peu piquée de cette méfiance, au sujet d'une personne qu'elle recevait et dont elle répondait; aussi avait-elle insisté sur les belles qualités de l'abbé, ce qui avait obligé les deux femmes à convenir du mérite de ce prêtre, vivant dans la retraite et soutenant sa mère.

En sortant de chez madame Rastoil, Marthe n'eut qu'à traverser la chaussée pour se rendre chez madame Paloque, qui demeurait de l'autre côté de la rue Balande. Il était sept heures; mais elle désirait se débarrasser de cette dernière course, quitte à faire attendre Mouret et à être grondée par lui. Les Paloque allaient se mettre à table, dans une petite salle à manger froide, où se sentait la gêne de province, une gêne propre soigneusement cachée. Madame Paloque se hâta de couvrir la soupe qu'elle allait servir, contrariée d'être ainsi trouvée à table. Elle fut très-polie, presque humble, inquiète au fond d'une visite qu'elle n'attendait guère. Son mari, le juge, resta devant son assiette vide, les mains sur les genoux.

— Des petites coquines! s'écria-t-il, lorsque Marthe eut parlé des filles du vieux quartier. J'ai eu de jolis détails aujourd'hui, au palais. Ce sont elles qui ont provoqué à la débauche des gens très-honorables... Vous avez grand tort, madame, de vous intéresser à cette vermine-là.

— D'ailleurs, dit à son tour madame Paloque, j'ai grand'peur de ne vous être d'aucune utilité. Je ne connais personne. Mon mari se ferait plutôt couper une main que de solliciter la moindre chose. Nous nous sommes mis à l'écart, par dégoût de toutes les injustices que nous avons vues, et nous vivons modestement ici, bien heureux qu'on nous oublie... Tenez, on offrirait de l'avancement à mon mari, qu'il refuserait maintenant. N'est-ce pas, mon ami?

Le juge branla la tête d'un air d'assentiment. Tous deux échangeaient un mince sourire, et Marthe resta embarrassée en face de ces deux affreux visages, couturés et livides de bile, qui s'entendaient si bien dans cette comédie d'une résignation menteuse. Elle se rappela heureusement les conseils de sa mère.

— J'avais cependant compté sur vous, dit-elle en se faisant très-aimable. Nous aurons toutes ces dames, madame Delangre, madame Rastoil, madame de Condamin; mais entre nous ces dames ne donneront guère que leurs noms. J'aurais voulu trouver une personne très-respectable, très-dévouée, qui prît la chose plus à cœur, et j'avais pensé que vous voudriez bien être cette personne... Songez quelle reconnaissance Plassans nous devra, si nous menons à bien un tel projet!

— Certainement, certainement, murmura madame Paloque, ravie de ces bonnes paroles.

— Puis vous avez tort de vous croire sans aucun pouvoir. On sait que monsieur Paloque est très-bien vu à la sous-préfecture et qu'on lui réserve la succession de monsieur Rastoil. Ne vous défendez pas; vos mérites sont connus, vous avez beau vous cacher. Et tenez, voilà une excellente occasion pour madame Paloque de sortir un peu de l'ombre où elle se tient, de faire voir quelle femme de tête et de cœur il y a en elle.

Le juge s'agitait beaucoup. Il regardait sa femme de ses yeux clignotants.

— Madame Paloque n'a pas refusé, dit-il.

— Non, sans doute, reprit celle-ci. Puisque vous avez véritablement besoin de moi, cela suffit. Je vais peut-être commettre encore une bêtise, me donner bien du mal, pour ne jamais en être récompensée. Demandez à monsieur Paloque tout le bien que nous avons fait sans rien dire, et vous voyez où cela nous a menés... N'importe, on ne peut pas se changer, n'est-ce pas? Nous serons des dupes jusqu'à la fin... Comptez sur moi, chère madame.

Les Paloque se levèrent, et Marthe pris congé d'eux, en les remerciant de leur dévouement. Comme elle restait un instant sur le palier pour retirer le volant de sa robe pris entre la rampe et les marches, elle les entendit causer vivement derrière la porte.

— Ils viennent te chercher, parce qu'ils ont besoin de toi, disait le juge d'une voix aigre. Tu seras leur bête de somme.

— Parbleu! répondait sa femme, mais si tu crois qu'ils ne payeront pas ça avec le reste!

Lorsque Marthe rentra enfin chez elle, il était près de huit heures. Mouret l'attendait depuis une grande demi-heure pour se mettre à table. Elle redoutait quelque scène affreuse. Mais lorsqu'elle fut déshabillée et qu'elle descendit, elle trouva son mari assis à califourchon sur une chaise retournée et jouant tranquillement la retraite du bout des doigts sur la nappe. Il fut terrible de moquerie et de taquineries de toutes sortes.

— Moi, dit-il, je croyais que tu coucherais dans un confessionnal cette nuit... Maintenant que tu vas à l'église, il faudra m'avertir, pour que je soupe dehors, quand tu seras invitée par les curés.

Pendant tout le dîner, il trouva des plaisanteries de ce goût. Marthe souffrait beaucoup plus que s'il l'avait querellée. A deux ou trois reprises, elle l'implora du regard, elle le supplia de la laisser tranquille. Cela ne fit que fouetter sa verve, et elle finit par baisser la tête, par feindre de ne pas entendre. Octave et Désirée riaient. Serge se taisait, prenant le parti de sa mère. Au dessert, Rose vint dire toute effarée, que monsieur Delangre était là et qu'il demandait à parler à madame.

— Ah! tu es aussi avec les autorités? dit Mouret de son air goguenard.

Marthe alla recevoir le maire au salon. Celui-ci, très-

aimable, presque galant, lui dit qu'il n'avait pas voulu attendre le lendemain pour la féliciter de son idée généreuse. Madame Delangre était un peu timide; elle avait eu tort de ne pas accepter sur-le-champ, et il venait répondre en son nom qu'elle serait très-flattée de faire partie du comité des dames patronesses de l'œuvre de la Vierge. Quant à lui, il entendait contribuer le plus possible à la réussite d'un projet si utile et si moral.

Marthe le reconduisit jusqu'à la porte de la rue, et là, pendant que Rose levait la lampe pour éclairer le trottoir:

— Dites à monsieur l'abbé Faujas que je serais très-heureux de causer avec lui, s'il voulait prendre la peine de passer chez moi. Puisqu'il a vu un établissement de ce genre à Besançon, il pourrait me donner des renseignements précieux. Je veux que la ville paye au moins le local. Au revoir, chère dame, et tous mes compliments à monsieur Mouret, que je ne veux pas déranger.

A huit heures, quand l'abbé Faujas descendit avec sa mère, Mouret se contenta de lui dire en riant :

— Vous m'avez donc pris ma femme aujourd'hui? Ne me la gâtez pas trop au moins, n'en faites pas une sainte.

Puis il s'enfonça dans les cartes; il avait à prendre sur madame Faujas une terrible revanche, grossie par trois jours de perte. Marthe fut libre de raconter ses démarches au prêtre. La journée était excellente, tout marchait à souhait, et elle avait une joie d'enfant encore toute vibrante de cette après-midi passée hors de chez elle. L'abbé lui fit répéter certains détails; il promit d'aller chez monsieur Delangre, bien qu'il eût préféré rester complétement dans l'ombre.

— Vous avez eu tort de me nommer tout de suite, lui dit-il rudement, en la voyant si émue, si abandonnée devant lui. Je vous avais bien recommandé d'attendre pour parler de moi... Mais vous êtes comme toutes les femmes, et les meilleures causes se gâtent dans vos mains.

Elle le regarda, surprise de cette sortie brutale, reculant, éprouvant cette sensation d'épouvante qu'elle ressentait parfois encore en face de sa soutane. Il lui semblait que des mains de fer se posaient sur ses épaules et la pliaient. Pour tout prêtre, la femme c'est l'ennemie. Mais, lorsqu'il la vit révoltée sous cette correction trop sévère, il se radoucit en murmurant:

— Je ne pense qu'au succès de votre noble projet... J'ai peur d'en compromettre le succès, si je m'en occupe. Vous savez qu'on ne m'aime pas dans la ville.

Marthe, en voyant son humilité, l'assura qu'il se trompait, que toutes ces dames avaient parlé de lui dans les meilleurs termes. On savait qu'il soutenait sa mère et qu'il menait une vie retirée, digne de tous les éloges. Puis, jusqu'à onze heures, ils causèrent du grand projet, revenant sur les moindres détails. Ce fut une soirée charmante.

Mouret avait saisi quelques mots entre deux coups de carte.

— Alors, dit-il, lorsqu'on alla se coucher, vous supprimez le vice à vous deux... C'est une belle invention.

Trois jours plus tard, le comité des dames patronesses se trouvait constitué; ces dames avaient nommé Marthe présidente, et celle-ci, sur les recommandations de sa mère, qu'elle consultait en secret, s'était empressée de désigner madame Paloque comme secrétaire et trésorière. Toutes deux se donnaient beaucoup de mal, rédigeant des circulaires, s'occupant de mille détails intérieurs. Pendant ce temps, madame de Condamin allait de la sous-préfecture à l'évêché et de l'évêché chez les personnages influents, expliquant avec sa bonne grâce « l'heureux projet qu'elle avait conçu, » promenant des toilettes adorables, récoltant des aumônes et des promesses d'appui; madame Rastoil dévotement racontait aux prêtres, qu'elle recevait le mardi, comment lui était venue la pensée de sauver du vice tant de malheureuses enfants, et se contentait de charger l'abbé Bourrette de faire des démarches auprès des sœurs de Saint-Joseph, pour obtenir qu'elles voulussent bien desservir l'établissement projeté; madame Delangre faisait au petit monde des fonctionnaires la confidence que la ville devrait cet établissement à son mari, qui avait déjà offert au comité une salle de la mairie pour qu'il pût s'y réunir et s'y concerter à l'aise. Plassans était tout remué par ce vacarme pieux et moral. Bientôt il n'y fut plus question que de l'œuvre de la Vierge. Il y eut alors une explosion d'éloges, les intimes de chaque dame patronnesse se mettant de la partie et chaque cercle travaillant au succès de l'entreprise. Des listes de souscription, qui coururent dans les trois quartiers, furent couvertes en une semaine. Comme la *Gazette de Plassans* publiait ces listes, avec le chiffre des versements, l'amour propre s'éveilla, les familles les plus en vue rivalisèrent entre elles de générosité.

Cependant, au milieu du tapage, le nom de l'abbé Faujas revenait souvent. Bien que chaque dame patronnesse réclamât l'idée première comme sienne et que mille versions courussent à ce sujet, on croyait savoir que l'abbé avait apporté cette idée fameuse de Besançon. Monsieur Delangre le déclara nettement au conseil municipal, dans la séance où fut voté l'achat de l'immeuble désigné par l'architecte du diocèse comme très-propre à l'installation de l'œuvre de la Vierge. La veille, le maire avait eue avec le prêtre un très-long entretien, et ils s'étaient séparés en échangeant de grandes poignées de main. Le secrétaire de la mairie les avait même entendus se traiter de « cher monsieur. » Cela opéra une révolution en faveur de l'abbé. Il eut dès lors des partisans qui le défendirent contre les attaques de ses ennemis. Quand on rappelait les vilaines histoires qui avaient couru, il se trouvait toujours là quelqu'un pour répondre :

— Ce sont des mensonges... Madame Mouret le reçoit et madame Mouret est une honnête femme... Il y a des prêtres à Plassans qui le détestent et qui ne le valent pas, entendez-vous?

Les Mouret étaient devenus l'honorabilité de l'abbé Faujas. Patronné par Marthe, désigné comme le promoteur d'une bonne œuvre dont il refusait modestement la paternité. Il n'avait plus dans les rues cette allure humble qui lui faisait raser les murs. Il étalait sa soutane neuve au soleil, marchait au milieu de la chaussée, et déjà, de la rue Balande à Saint-Saturnin, il devait répondre à un grand nombre de coups de chapeau. Un dimanche, madame de Condamin l'avait arrêté, à la sortie des vêpres, sur la place de l'évêché, et s'était entretenue avec lui pendant une bonne demi heure.

— Eh bien! monsieur l'abbé, lui disait Mouret en riant, vous voilà en odeur de sainteté maintenant... Et dire que j'étais le seul à vous défendre, il n'y a pas six mois!... Cependant, à votre place, je me méfierais. Vous avez toujours l'évêché contre vous. Je ne sais pas ce que vous leur avez fait, mais ils vous en veulent terriblement... L'abbé Fenil doit vous arranger le mardi, chez notre voisin Rastoil!

Le prêtre haussait légèrement les épaules. Il n'ignorait pas que l'hostilité qu'il rencontrait encore venait du clergé. L'abbé Fenil tenait monseigneur Rousselot tremblant sous la rudesse de sa volonté. Vers la fin du mois de mars, comme le grand-vicaire alla faire un petit voyage, l'abbé Faujas parut profiter de cette absence pour rendre plusieurs visites à l'évêque. L'abbé Surin, le secrétaire particulier, racontait que « ce diable d'homme » restait enfermé pendant des heures entières avec monseigneur, et que celui-ci était d'une humeur atroce après ces longs entretiens. Lorsque l'abbé Fenil revint, l'abbé Faujas cessa ses visites et sembla de nouveau s'effacer devant lui. Mais l'évêque resta inquiet; il fut évident que quelque catastrophe

s'était produite dans son bien-être de prélat insouciant. A un dîner qu'il donna à son clergé, il fut particulièrement aimable pour l'abbé Faujas, qui n'était pourtant toujours qu'un humble vicaire de Saint-Saturnin. Les lèvres minces de l'abbé Fenil se pinçaient davantage; ses pénitentes lui donnaient des colères contenues en lui trouvant mauvaise mine, et en lui demandant obligeamment des nouvelles de sa santé.

Alors, l'abbé Faujas entra en pleine sérénité. Il continuait sa vie sévère; seulement il prenait une aisance aimable. Ce fut un mardi soir qu'il triompha définitivement. Il était chez lui, à une fenêtre, jouissant des premières tiédeurs du printemps, lorsque la société de monsieur Péqueur des Saulaies descendit au jardin et le salua de loin; il y avait là madame de Condamin, qui poussa la familiarité jusqu'à agiter son mouchoir. Mais, au même moment, de l'autre côté, la société de monsieur Rastoil s'asseyait devant la cascade, sur des siéges rustiques. Monsieur Delangre, appuyé à la terrasse de la sous-préfecture, guettait ce qui se passait chez le juge, par-dessus le jardin des Mouret, grâce à la pente des terrains.

— Vous verrez qu'ils ne daigneront pas même l'apercevoir, murmura-t-il.

Il se trompait. L'abbé Fenil, ayant tourné la tête comme par hasard, leva son chapeau; alors tous les prêtres qui étaient là en firent autant, et l'abbé Faujas rendit le salut. Puis, après avoir lentement promené, son regard à droite et à gauche sur les deux sociétés, il quitta la fenêtre et ferma ses rideaux blancs d'une discrétion religieuse.

IX

Le mois d'avril fut très-doux. Le soir, après le dîner, les enfants quittaient la salle à manger pour aller jouer dans le jardin. Comme on étouffait au fond de l'étroite pièce, Marthe et le prêtre finirent, eux aussi, par descendre sur la terrasse. Ils s'asseyaient à quelques pas de la fenêtre, grande ouverte, en dehors du rayon cru dont la lampe rayait les allées et les grands buis, et ils parlaient, dans la nuit tombante, des mille soins de l'œuvre de la Vierge. Cette continuelle préoccupation de charité mettait dans leur causerie une douceur de plus. En face d'eux, entre les énormes poiriers de monsieur Rastoil et les marronniers noirs de la sous-préfecture, un large morceau de ciel montait. Les enfants couraient sous les tonnelles, à l'autre bout du jardin; tandis que de courtes querelles, dans la salle à manger, haussaient brusquement les voix de Mouret et de madame Faujas, restés seuls et s'acharnant au jeu.

Et parfois Marthe, attendrie, pénétrée d'une langueur qui ralentissait les paroles sur ses lèvres, s'arrêtait en voyant la fusée d'or de quelque étoile filante; elle souriait, la tête un peu renversée, regardant le ciel.

— Encore une âme du purgatoire qui entre au paradis, murmurait-elle.

Puis, le prêtre restant silencieux, elle ajoutait :

— Ce sont de charmantes croyances, toutes ces naïvetés... On devrait rester petite fille, monsieur l'abbé.

Maintenant, le soir, elle ne raccommodait plus le linge de la famille. Il aurait fallu allumer une lampe sur la terrasse, et elle préférait cette ombre, au fond de laquelle elle se trouvait bien. D'ailleurs elle sortait presque tous les jours, ce qui la fatiguait beaucoup. Après le dîner, elle n'avait même pas le courage de prendre une aiguille; elle s'abandonnait à cette lassitude heureuse des soirées tièdes, dans le jardin. Il fallut que Rose se mît à raccomoder le linge, Mouret s'étant plaint que toutes ses chaussettes étaient percées.

A la vérité, Marthe était très-occupée. Outre les séances du comité, qu'elle présidait, elle avait des soucis de toutes sortes, des visites à faire, des surveillances à exercer. Elle se déchargeait sur madame Paloque des écritures, des menus soins; mais elle éprouvait une telle fièvre de voir enfin l'œuvre fonctionner, qu'elle allait au faubourg jusqu'à trois fois par semaine pour s'assurer du zèle des ouvriers. Comme les choses lui semblaient marcher toujours trop lentement, elle accourait à Saint-Saturnin, en quête de l'architecte, le grondant, le suppliant de ne pas abandonner ses hommes, jalouse même des travaux qu'il exécutait là, et, trouvant que la réparation de la chapelle avançait beaucoup plus vite que les travaux du faubourg. Monsieur Lieutaud souriait en lui affirmant que tout serait terminé à l'époque convenue.

L'abbé Faujas trouvait, lui aussi, que rien ne marchait, et il la poussait à ne pas laisser une minute de répit à l'architecte, qui prenait les choses vraiment trop à l'aise. Cela redoublait les impatiences de Marthe.

— Ne vous lassez pas, disait le prêtre. S'il est nécessaire, venez toutes les après-midi à Saint-Saturnin. Je serai là; je parlerai également à monsieur Lieutaud, s'il le faut.

Alors Marthe se rendit tous les jours à Saint-Saturnin. Elle y entrait, la tête pleine de chiffres, préoccupée de murs à abattre et à reconstruire. Le froid de l'église la calmait un peu; elle prenait de l'eau bénite, se signait machinalement, pour faire comme tout le monde. Cependant les bedeaux finissaient par la connaître et la saluaient; elle-même se familiarisait avec les différentes chapelles, la sacristie, où elle allait parfois chercher l'abbé Faujas, les grands corridors et les petites cours du cloître, qu'on lui faisait traverser. Au bout d'un mois, Saint-Saturnin n'avait plus un coin qu'elle ignorât. A trois ou quatre reprises, elle dut attendre l'architecte; elle s'était assise, dans une chapelle écartée, se reposant de sa course trop rapide, repassant au fond de sa mémoire les mille recommandations qu'elle se promettait de faire à monsieur Lieutaud; puis ce grand silence frissonnant qui l'enveloppait, cette ombre religieuse des vitraux, l'avaient jetée dans une sorte de rêverie vague et très-douce. Elle commençait à aimer les hautes voûtes, la nudité solennelle des murs, des autels garnis de leurs housses, des chaises rangées régulièrement à la file. C'était, dès que la double porte rembourrée retombait mollement derrière elle, comme une sensation de repos suprême, d'oubli des tracasseries du monde, d'anéantissement de tout son être dans la paix de la terre.

— C'est à Saint-Saturnin qu'il fait bon! laissa-t-elle échapper un soir devant son mari après une chaude journée d'orage.

— Veux-tu que nous allions y coucher? dit Mouret en riant.

Marthe fut blessée. Cette pensée du bien-être purement physique qu'elle éprouvait dans l'église la choqua comme une chose inconvenante. Elle n'alla plus à Saint-Saturnin qu'avec un léger trouble, s'efforçant de rester indifférente, d'entrer là de même qu'elle entrait dans les grandes salles de la mairie, et malgré elle remuée jusqu'aux entrailles par un frisson. Elle en souffrait, elle revenait volontiers à cette souffrance.

L'abbé Faujas semblait ne pas s'apercevoir du lent éveil qui l'animait chaque jour davantage. Il restait pour elle un homme affairé, obligeant, laissant le ciel de côté. Jamais le prêtre ne perçait. Parfois pourtant elle le dérangeait d'un enterrement; il venait en surplis, causait un instant entre deux piliers, apportant avec lui une vague odeur d'encens et de cire. C'était souvent pour un mémoire de maçon, une exigence de menuisier; il indiquait des chiffres précis, et il s'en allait accompagner son mort, tandis qu'elle demeurait là, s'attardait dans la nef vide, où un bedeau éteignait les cierges. Quand l'abbé Faujas traversait l'église avec elle et s'inclinait en

passant devant le maître-autel, elle avait pris l'habitude de s'incliner de même, d'abord par simple convenance; puis ce salut était devenu machinal, et elle saluait, même lorsqu'elle se trouvait seule. Jusque-là, cette révérence et le signe de croix qu'elle faisait à l'entrée et à la sortie étaient toute sa dévotion. Deux ou trois fois, elle vint sans savoir, des jours de grande cérémonie; mais, en entendant le bruit des orgues, en voyant l'église pleine, elle s'était sauvée, prise de peur, n'osant franchir la porte.

— Eh bien! lui demandait souvent Mouret avec son ricanement, à quand ta première communion?

Il continuait à la cribler de ses plaisanteries. Elle ne répondait jamais; elle arrêtait sur lui des yeux fixes où une flamme courte s'allumait, lorsqu'il allait trop loin. Peu à peu, il devint plus amer, il n'eut plus le cœur à se moquer. Puis, au bout d'un mois, il se fâcha.

— Est-ce qu'il y a du bon sens à se fourrer avec la prêtraille? grondait-il, les jours où il ne trouvait pas son dîner prêt. Tu es toujours dehors maintenant, on ne peut pas te garder une heure à la maison... Ça me serait encore égal, si tout n'en souffrait pas ici. Mais je n'ai plus de linge raccommodé, la table n'est seulement pas mise à sept heures, on ne peut plus venir à bout de Rose, la maison est au pillage.

Et il ramassait un torchon qui traînait, servait une bouteille de vin oubliée, essuyait la poussière des meubles du bout des doigts, fouettant sa colère de plus en plus, criant :

— Je n'ai plus qu'à prendre un balai, n'est-ce pas, et à passer un tablier de cuisine? Tu tolérerais cela, ma parole d'honneur! tu me laisserais faire le ménage sans seulement t'en apercevoir. Sais-tu que j'ai passé deux heures ce matin à mettre cette armoire en ordre? Non, ma bonne : ça ne peut pas continuer ainsi. Il faut que tu t'occupes de ta maison, tu entends!

D'autre fois, la querelle éclatait à propos des enfants. Mouret, en rentrant, avait trouvé Désirée « faite comme un petit cochon, » toute seule dans le jardin, à plat ventre, devant un trou de fourmis, pour voir ce que les fourmis faisaient dans la terre.

— C'est bien heureux que tu ne couches pas dehors! criait Mouret à sa femme dès qu'il l'apercevait. Viens donc voir ta fille. Je n'ai pas voulu qu'elle changeât de robe pour que tu jouisses de ce beau spectacle.

La petite pleurait à chaudes larmes pendant que son père la tournait dans tous les sens.

— Hein! est-elle jolie?... Voilà comment s'arrangent les enfants quand on les laisse seuls. Ce n'est pas sa faute, à cette innocente. Tu ne voulais pas la quitter cinq minutes, tu disais qu'elle mettrait le feu... Oui, elle mettra le feu, tout brûlera, et ce sera bien fait.

Puis, quand Rose avait emmené Désirée, il continuait pendant des heures :

— Tu comprends, ma bonne; tu vis pour les enfants des autres maintenant. Tu ne peux plus prendre soin des tiens. Ça s'explique... Ah! tu es bien bête! t'éreinter pour un tas de gueuses qui se moque de toi et qui ont des rendez-vous dans tous les coins des remparts! Va donc te promener un soir du côté du Mail, tu les verras avec leur jupon sur la tête, ces coquines que tu mets sous la protection de la Vierge...

Il reprenait haleine, il répétait avec une irritation croissante :

— Veille au moins sur Désirée avant d'aller ramasser des filles dans le ruisseau. Elle a des trous comme le poing dans sa robe, et, un de ces jours, nous la ramasserons avec quelque membre cassé dans le jardin. Je ne te parle pas d'Octave ni de Serge, bien que j'aimerais te savoir à la maison lorsqu'ils rentrent du collége. Ils ont des inventions diaboliques. Hier ils ont fendu deux dalles de la terrasse en tirant des pétards... Je te dis que, si tu ne te tiens pas un peu plus chez toi, nous trouverons la maison par terre un de ces jours.

Marthe s'excusait en quelques paroles. Elle avait dû sortir; madame Rastoil ou madame Delangre l'attendait, et, le lendemain, quelque nouveau soin l'appelait au dehors. Mouret, avec son bon sens bavard et taquin, disait vrai : la maison tournait mal. Ce coin tranquille et propre, où le soleil se couchait si heureusement, devenait criard, abandonné, empli de la débandade des enfants, des méchantes humeurs du père, des lassitudes indifférentes de la mère; à table, le soir, tout ce monde mangeait mal et se querellait. Rose, disait Mouret, n'en faisait qu'à sa tête. D'ailleurs la cuisinière donnait raison à madame.

Les choses allèrent à ce point que Mouret, ayant rencontré sa belle-mère, se plaignit amèrement de Marthe, bien qu'il détestât la vieille dame et qu'il sentit le plaisir qu'il lui faisait en lui racontant les ennuis de son ménage.

— Vous m'étonnez beaucoup, dit Félicité, avec un sourire qu'elle tâcha de réprimer. Marthe paraissait vous craindre; je la trouvais même trop faible et trop obéissante. Une femme ne doit pas trembler devant son mari.

— Eh oui! s'écria Mouret désespéré. Pour éviter une querelle, elle serait rentrée sous terre. Un seul regard suffisait; elle faisait tout ce que je voulais... Maintenant, pas du tout; j'ai beau crier, elle n'en agit pas moins à sa guise. Elle ne répond pas, c'est vrai; elle ne me tient pas tête, mais ça viendra... J'aimerais mieux qu'elle se fâchât, au lieu de m'écouter sans rien dire et de se moquer de moi.

Félicité répondit hypocritement :

— Si vous voulez, je parlerai à Marthe. Mais cela pourrait la blesser. Ces sortes de choses doivent rester entre mari et femme... Je ne suis pas inquiète : vous saurez bien retrouver cette paix dont vous étiez si fier.

Mouret hochait la tête, les yeux à terre; et, comme se parlant à lui-même :

— Non, non, je me connais; je crie, mais ça n'avance à rien. Je suis faible comme un enfant au fond... On croit que j'ai toujours conduit ma femme à la baguette, et l'on a tort. Si elle a souvent fait ce que j'ai voulu, c'était parce qu'elle s'en moquait, que cela lui était indifférent de faire une chose ou une autre. Elle a l'air très-doux, voyez-vous, et elle est très-entêtée. J'avais cru sentir cela souvent. Aujourd'hui je vois que je ne m'étais pas trompé... Enfin je tâcherai de la bien prendre.

Puis, relevant la tête :

— J'aurais mieux fait de ne pas vous raconter tout ça; n'en parlez à personne, n'est-ce pas?

Le lendemain, Marthe étant allée voir sa mère, celle-ci prit un air pincé en lui disant :

— Tu as tort, ma fille, de te mal conduire à l'égard de ton mari... Je l'ai vu hier, il est exaspéré. Je sais bien qu'il a beaucoup de ridicules, mais ce n'est pas une raison pour délaisser ton ménage.

Marthe regarda fixement sa mère.

— Ah! il se plaint de moi, dit-elle d'une voix brève. Il devrait se taire au moins; moi, je ne me plains pas de lui.

Et elle parla d'autre chose; mais madame Rougon la ramena à son mari, en lui demandant des nouvelles de l'abbé Faujas.

— Dis-moi, peut-être que Mouret ne l'aime guère, l'abbé, et qu'il te boude à cause de lui?

Marthe resta toute surprise.

— Quelle idée! murmura-t-elle. Pourquoi voulez-vous que mon mari n'aime pas l'abbé Faujas? Du moins, il ne m'a jamais rien dit qui puisse me faire supposer cela. Il ne vous a rien dit non plus, n'est-ce pas?.. Non, vous vous trompez. Il irait les chercher dans leur chambre, si la mère ne descendait pas à faire sa partie.

En effet, Mouret n'ouvrait pas la bouche sur l'abbé Faujas. Il le plaisantait un peu rudement parfois. Il le

mêlait aux taquineries dont il torturait sa femme, à propos de la religion. Mais c'était tout; il l'accueillait fort bien chaque soir, sans paraître l'accuser le moins du monde du trouble apporté dans la maison. Marthe rit même un matin qu'il lui cria en se faisant la barbe :

— Dis-donc, ma bonne, si tu vas jamais à confesse, prend donc l'abbé pour directeur. Tes péchés resteront entre nous au moins.

L'abbé Faujas confessait les mardis et les vendredis. Ces jours-là, Marthe évitait de se rendre à Saint-Saturnin, elle disait qu'elle ne voulait pas le déranger; mais elle obéissait plus encore à cette sorte de pudeur effrayée qui la gênait, lorsqu'elle le trouvait en surplis, apportant dans la mousseline les odeurs discrètes de la sacristie. Un vendredi, elle alla avec madame de Condamin voir où en étaient les travaux de l'œuvre de la Vierge. Des ouvriers travaillaient à la façade. Madame de Condamin se récria en la trouvant mesquine, sans caractère; il aurait fallu deux légères colonnes avec une ogive, quelque chose de jeune et de religieux à la fois, un bout d'architecture qui fît honneur au comité des dames patronnesses. Marthe, hésitante, peu à peu ébranlée, finit par trouver que ce serait bien pauvre en effet, et, comme l'autre la poussait, elle promit de parler le jour même à monsieur Lieutaud. Avant de rentrer, pour tenir parole, elle passa par la cathédrale. Il était quatre heures, l'architecte venait de partir. Quand elle demanda l'abbé Faujas, un sacristain lui répondit qu'il confessait dans la chapelle de sainte Aurélie. Alors seulement elle se souvint du jour, elle balbutia qu'elle ne pouvait attendre. Mais en se retirant, lorsqu'elle passa devant la chapelle de sainte Aurélie, elle pensa que l'abbé l'avait peut-être vue. La vérité était qu'elle se sentait prise d'une faiblesse singulière. Elle s'assit en dehors de la chapelle, contre la grille. Elle resta là.

Le ciel était gris, l'église s'emplissait d'un lent crépuscule. Dans les bas côtés déjà noirs, luisaient l'étoile d'une veilleuse, le pied doré d'un chandelier, la robe d'argent d'une vierge; et, enfilant la grande nef, un rayon pâle se mourait sur le chêne poli des bancs et des stalles. Marthe n'avait point encore éprouvé là un tel abandon d'elle-même; ses jambes lui semblaient comme cassées; ses mains étaient si lourdes qu'elle les joignait sur ses genoux pour ne pas avoir la peine de les porter. Et elle se laissait aller à un sommeil, dans lequel elle continuait de voir et d'entendre, mais d'une façon très-douce; les légers bruits qui roulaient sous la voûte, la chute d'une chaise, le pas attardé d'une dévote, l'attendrissaient, prenaient une sonorité musicale qui la charmait jusqu'au cœur; les derniers reflets du jour, les ombres, montant le long des piliers comme des housses de serge, prenaient pour elle des délicatesses de soie changeante, tout un évanouissement exquis qui la gagnait et au fond duquel elle sentait son être se fondre et mourir. Puis tout s'éteignit autour d'elle. Elle fut parfaitement heureuse dans quelque chose d'innommé.

Le bruit d'une voix la tira de cette extase.

— Je suis bien fâché, disait l'abbé Faujas. Je vous avais aperçue, mais je ne pouvais quitter...

Alors elle parut s'éveiller en sursaut. Elle le regarda. Il était en surplis, debout, dans le jour mourant. Sa dernière pénitente venait de partir, et l'église vide s'enfonçait plus solennelle et plus sombre.

— Vous aviez à me parler? demanda-t-il.

Elle fit un effort, chercha à se souvenir.

— Oui, murmura-t-elle, je ne sais plus... Ah! c'est la façade que madame de Condamin trouve trop mesquine. Il faudrait deux colonnes, au lieu de cette porte plate qui ne dit rien. On mettrait une ogive avec des vitraux. Ce serait très-joli! Vous comprenez, n'est-ce pas?

Il la contemplait d'un air profond, les mains nouées sur son surplis, la dominant, baissant vers elle sa face grave; et elle, toujours assise, n'ayant pas la force de se mettre debout, balbutiait davantage, comme surprise dans un sommeil de sa volonté qu'elle ne pouvait secouer.

— Ce serait encore de la dépense, c'est vrai... On pourrait se contenter de colonnes en pierre tendre, avec une simple moulure... Nous en parlerons au maître maçon, si vous voulez; il nous dira les prix. Seulement il serait bon de lui régler auparavant son dernier mémoire. C'est deux mille cent et quelques francs, je crois. Nous avons les fonds. Madame Paloque me l'a dit ce matin... Tout cela peut s'arranger, monsieur l'abbé.

Elle avait baissé la tête, comme oppressée par le regard qu'elle sentait sur elle. Quand elle la releva et qu'elle rencontra les yeux du prêtre, elle joignit les mains avec le geste d'un enfant qui demande grâce, elle éclata en sanglots. Le prêtre la laissa pleurer, toujours debout et muet; et elle alors tomba à genoux devant lui, pleurant dans ses mains fermées, dont elle se couvrait le visage.

— Je vous en prie, relevez-vous, dit doucement l'abbé Faujas; c'est devant Dieu que vous vous agenouillerez.

Il l'aida à se relever, il s'assit à côté d'elle, puis, à voix basse, ils causèrent longuement. La nuit était tout à fait venue, les veilleuses piquaient de leurs pointes d'or les profondeurs noires de l'église. Seul, le murmure de leurs voix mettait un frisson devant la chapelle de sainte Aurélie. On entendait la parole abondante du prêtre couler longuement et sans arrêt, après chaque réponse faible et brisée de Marthe. Quand ils se levèrent enfin, il parut refuser une grâce qu'elle réclamait avec instance, et, la menant du côté de la porte, élevant le ton :

— Non, je ne puis, je vous assure, dit-il; il est préférable que vous preniez l'abbé Bourrette.

— J'aurais pourtant grand besoin de vos conseils, murmura Marthe suppliante. Il me semble qu'avec vous tout me deviendrait facile.

— Vous vous trompez, reprit-il d'une voix presque rude. J'ai peur au contraire que ma direction ne vous soit mauvaise dans les commencements. L'abbé Bourrette est le prêtre qu'il vous faut, croyez-moi... Plus tard, je vous donnerai peut-être une autre réponse.

Marthe obéit. Le lendemain, les dévotes de Saint-Saturnin furent grandement surprises en voyant madame Mouret venir s'agenouiller devant le confessionnal de l'abbé Bourrette. Deux jours après, il n'était bruit dans Plassans que de cette conversion. Le nom de l'abbé Faujas fut prononcé avec de fins sourires, par certaines gens; mais, en somme, l'impression fut excellente et toute au profit de l'abbé. Madame Rastoil complimenta madame Mouret en plein comité; madame Delangre voulut voir là une première bénédiction de Dieu, récompensant les dames patronnesses de leur bonne œuvre, en touchant le cœur de la seule d'entre elles qui ne pratiquât pas; tandis que madame de Condamin dit à Marthe en la prenant à l'écart :

— Allez, ma chère, vous avez eu raison; cela est nécessaire pour une femme. Puis vraiment, dès qu'on sort un peu, il faut bien aller à l'église.

On s'étonna seulement du choix de l'abbé Bourrette. Le digne homme ne confessait guère que les jeunes filles. Ces dames le trouvaient « si peu amusant. » Au jeudi des Rougon, comme Marthe n'était pas encore arrivée, on en causa dans un coin du salon vert, et ce fut madame Paloque qui, de sa langue de vipère, trouva le dernier mot de ces commérages.

— L'abbé Faujas a bien fait de ne pas la garder pour lui, dit-elle avec une moue qui la rendit plus affreuse; l'abbé Bourrette sauve tout et n'a rien de choquant.

Quand Marthe arriva ce jour-là, sa mère alla à sa rencontre et mit quelque affectation à l'embrasser tendrement devant le monde. Elle s'était elle-même réconciliée avec Dieu, au lendemain du coup d'Etat. Il lui sembla que l'abbé Faujas pouvait se hasarder désormais dans le salon vert, et elle chargea sa fille de le lui ame-

ner le jeudi suivant, qui était le dernier de la saison; mais l'abbé se fit excuser en parlant de ses occupations, de son amour de la solitude. Elle crut comprendre qu'il se ménageait une entrée triomphante pour l'hiver suivant. D'ailleurs les succès de l'abbé grandissaient. Dans les premiers mois, il n'avait eu pour pénitentes que les dévotes du marché aux herbes qui se tient derrière la cathédrale, des marchandes de salades, dont il écoutait tranquillement le patois, sans toujours les comprendre; tandis que maintenant, surtout depuis le bruit occasionné par l'œuvre de la Vierge, il voyait, les mardis et les vendredis, tout un cercle de bourgeoises en robes de soie agenouillées autour de son confessionnal. Lorsque Marthe eut naïvement raconté qu'il n'avait pas voulu d'elle, madame de Condamin fit un coup de tête; elle quitta son directeur, le premier vicaire de Saint-Saturnin, que cet abandon désespéra, et passa bruyamment à l'abbé Faujas. Un tel éclat posa définitivement ce dernier dans la société de Plassans.

Mouret apprit que sa femme allait à confesse, il lui dit simplement :

— Tu fais donc quelque chose de mal à présent, que tu éprouves le besoin de raconter tes affaires à une soutane?

D'ailleurs, au milieu de toute cette agitation pieuse, il parut s'isoler, se renfermer davantage dans ses habitudes et dans sa vie étroite. Sa femme lui avait reproché de s'être plaint.

— Tu as raison, j'ai eu tort, avait-il répondu. Il ne faut pas faire plaisir aux autres, en leur racontant ses ennuis. Je jurerais que ta mère a dû être bien contente de voir que je souffrais... Mais je te promets de ne pas lui donner cette joie une seconde fois. J'ai réfléchi. La maison peut bien me tomber sur la tête, du diable si je pleurniche devant quelqu'un!

Et depuis ce moment, en effet, il avait eu le respect de son ménage, ne querellant sa femme devant personne, se donnant comme autrefois pour le plus heureux des hommes. Cet effort de bon sens lui coûta peu, il entrait dans le calcul constant de son bien-être. Il exagéra même son rôle de bourgeois méthodique, satisfait de vivre. Marthe ne sentait ses impatiences qu'à ses piétinements plus vifs; il la respectait des semaines entières, criblant ses enfants et Rose de ses moqueries; criant contre eux, du matin au soir, pour les moindres peccadilles. S'il la blessait, c'était le plus souvent par des méchancetés qu'elle seule pouvait comprendre. Au demeurant, il restait bon homme.

Il n'était qu'économe, il devint avare.

— Il n'y a pas de bon sens, grondait-il, à dépenser de l'argent comme nous le faisons. Je parie que tu donnes tout à tes petites gueuses. C'est bien assez déjà de perdre ton temps. Ecoute, ma bonne, je te remettrai cent francs par mois pour la nourriture. Si tu veux faire absolument des aumônes à des filles qui ne le méritent pas, tu prendras l'argent sur ta toilette.

Il tint bon, et, le mois suivant, refusa une paire de bottines à Marthe, sous prétexte que cela dérangerait ses comptes et qu'il l'avait prévenue. Un soir pourtant sa femme le trouva pleurant à chaudes larmes dans leur chambre à coucher. Toute sa bonté s'émut; elle le prit entre ses bras, le supplia de lui confier son chagrin. Mais lui se dégagea brutalement, dit qu'il ne pleurait pas, qu'il avait la migraine, et que c'était cela qui lui donnait les yeux rouges.

— Est-ce que tu crois, cria-t-il, que je suis une bête comme toi, pour sangloter?

Elle fut blessée, et il affecta le lendemain une grande gaieté. Puis, à quelques jours de là, après le dîner, comme l'abbé Faujas et sa mère étaient descendus, il refusa de faire sa partie de piquet. Il n'avait pas la tête au jeu, disait-il. Les jours suivants, il trouva d'autres prétextes, si bien que les parties cessèrent. Tout le monde descendait sur la terrasse, Mouret s'asseyait en face de sa femme et de l'abbé, causant, cherchant les occasions de prendre la parole et de la garder le plus longtemps possible; tandis que madame Faujas, à quelques pas, se tenait dans l'ombre, muette, immobile, les mains sur les genoux, pareille à une de ces figures légendaires gardant un trésor avec la fidélité rogue d'une chienne accroupie.

— Hein! la belle soirée, disait Mouret chaque soir. Il fait meilleur ici que dans la salle à manger. Vous aviez bien raison de venir prendre le frais... Tiens! une étoile filante? avez-vous vu, monsieur l'abbé? Je me suis laissé dire que c'est saint Pierre qui allume sa pipe là haut.

Il riait. Marthe restait grave, gênée par les plaisanteries dont il gâtait le large ciel qui s'étendait devant elle, entre les poiriers de monsieur Rastoil et les marronniers de la sous-préfecture. Il affectait parfois d'ignorer qu'elle pratiquait maintenant; il prenait l'abbé à partie, en lui déclarant qu'il comptait sur lui pour faire le salut de toute la maison. D'autres fois il ne commençait pas une phrase sans dire sur un ton de bonne humeur : « A présent que ma femme va à confesse... » Puis, lorsqu'il était las de cet éternel sujet, il écoutait ce qu'on disait dans les jardins voisins; il reconnaissait les voix légères qui s'élevaient, portées par l'air tranquille de la nuit, pendant que les derniers bruits de Plassans s'éteignaient au loin.

— Ça, murmurait-il, l'oreille tendue du côté de la sous-préfecture, ce sont les voix de monsieur de Condamin et du docteur Porquier. Ils doivent se moquer des Paloque... Avez-vous entendu le fausset de monsieur Delangre, qui a dit : « Mesdames, vous devriez rentrer; l'air devient frais. » Vous ne trouvez pas qu'il a toujours l'air d'avoir avalé un mirliton, le petit Delangre?

Puis il se tournait du côté du jardin des Rastoil.

— Il n'y a personne chez eux, reprenait-il; je n'entends rien... Ah! si, les grandes dindes de filles sont devant la cascade. On dirait que l'aîné mâche des cailloux en parlant. Tous les soirs, elles en ont une bonne heure à jaboter. Si elles se confient les déclarations qu'on leur fait, ça ne doit pourtant pas être long... Eh! ils y sont tous. Voilà l'abbé Surin, qui a une voix de flûte, et l'abbé Fénil, qui pourrait servir de crécelle, le vendredi saint. Dans ce jardin, ils s'entassent quelquefois une vingtaine, et ils ne remuent seulement pas un doigt. Je crois qu'ils se mettent là pour écouter ce que nous disons.

A tous ces bavardages, l'abbé Faujas et Marthe répondaient par de courtes phrases lorsqu'il les interrogeait directement. D'ordinaire, le visage levé, les yeux perdus, ils étaient ensemble ailleurs, plus loin, plus haut. Un soir, Mouret s'endormit. Alors, lentement ils se mirent à causer; ils baissaient la voix de plus en plus, ils approchaient leurs têtes, et, à quelques pas, madame Faujas, les mains sur les genoux, les oreilles et les yeux ouverts, sans entendre, sans voir, semblait les garder.

X

L'été se passa. L'abbé Faujas ne semblait nullement pressé de tirer les bénéfices de sa popularité naissante. Il continua à s'enfermer chez les Mouret, heureux de la solitude du jardin, où il avait fini par descendre même dans la journée. Il lisait son bréviaire sous la tonnelle du fond, marchant lentement, la tête baissée, tout le long du mur de clôture. Parfois il fermait le livre, il ralentissait encore le pas, comme absorbé dans une rêverie profonde; et Mouret, qui l'épiait, finissait par être pris d'une impatience sourde à voir, pendant des heures, cette figure noire aller et venir derrière ses arbres fruitiers.

— On n'est plus chez soi, murmurait-il. Je ne puis lever

les yeux maintenant sans apercevoir cette soutane... Il est comme les corbeaux, ce gaillard-là, il a un œil rond qui semble guetter et attendre quelque chose. Je ne me fie pas à ces grands airs de désintéressement.

Vers les premiers jours de septembre seulement, le local de l'œuvre de la Vierge fut prêt. Les travaux s'éternisent en province, et les dames patronnesses, à deux reprises, avaient bouleversé les plans de monsieur Lieutaud par des idées à elles. Lorsque le comité prit possession de l'établissement, ces dames récompensèrent l'architecte de sa complaisance par les éloges les plus aimables. Tout leur parut convenable : vastes salles, dégagements excellents et permettant une surveillance active; cour plantée d'arbres, ornée de deux petites fontaines. Madame de Condamin fut charmée de la façade, une de ses idées. Au-dessus de la porte, sur une plaque de marbre noir, les mots : *Œuvre de la Vierge*, étaient gravés en lettres d'or.

L'inauguration donna lieu à une fête très-touchante. L'évêque en personne, avec le chapitre, vint installer les sœurs de Saint-Joseph, qui étaient autorisées à desservir l'établissement. On avait réuni une cinquantaine de filles de huit à quinze ans, ramassées dans les rues du vieux quartier. Les parents, pour les faire admettre, avaient eu simplement à justifier de leur indigence et à prouver que leurs occupations les forçaient à s'absenter de chez eux la journée entière. Monsieur Delangre prononça un discours très-applaudi; il expliqua longuement et en style noble cette crèche d'un nouveau genre; il l'appela l'école des bonnes mœurs et du travail, où de jeunes et intéressantes créatures devaient échapper aux tentations mauvaises de l'abandon dans lequel des parents laborieux étaient obligés de les laisser. On remarqua beaucoup, vers la fin du discours, une délicate allusion au véritable auteur de l'œuvre, à l'abbé Faujas. Il était là, mêlé aux autres prêtres, et il parut ne pas comprendre; il resta immobile, avec sa belle face grave, lorsque tous les yeux se tournèrent vers lui. Marthe avait rougi et baissé les paupières sur l'estrade où elle siégeait au milieu des dames patronnesses.

Quand la cérémonie fut terminée, l'évêque voulut visiter la maison dans ses moindres détails. Malgré la mauvaise humeur évidente de l'abbé Fenil, il fit appeler l'abbé Faujas, dont les grands yeux noirs ne l'avaient pas quitté un seul instant, et le pria de vouloir bien l'accompagner, en ajoutant tout haut avec un sourire, qu'il ne pouvait certainement mieux choisir un guide mieux renseigné. Le mot courut parmi les assistants qui se retiraient; le soir, tout Plassans commentait l'attitude de monseigneur.

Le comité des dames patronnesses s'était réservé une salle dans la maison. Elles y offrirent une collation à l'évêque, qui accepta un biscuit et deux doigts de malaga, en trouvant le moyen d'être aimable pour chacune d'elles. Cela termina heureusement cette fête pieuse; car il y avait eu, avant et pendant la cérémonie, des froissements d'amour-propre entre ces dames, que les louanges délicates de monseigneur Rousselot remirent en belle humeur. Lorsqu'elles se retrouvèrent seules, elles déclarèrent que tout s'était très-bien passé; elles ne tarissaient pas sur la bonne grâce du prélat. Seule, madame Paloque resta blême et anguleuse. L'évêque, dans sa distribution de compliments, l'avait oubliée.

— Tu avais raison, dit-elle rageusement à son mari lorsqu'elle rentra, j'ai été le chien dans leurs bêtises... Une belle idée que de mettre ensemble ces gamines corrompues!.. Enfin je leur ai donné tout mon temps, et ce grand innocent d'évêque qui tremble devant son clergé, n'a pas seulement trouvé un merci pour moi... Comme si madame de Condamin avait fait quelque chose! Elle est bien trop occupée à montrer ses toilettes, cette ancienne... Nous savons ce que nous savons, n'est-ce pas ? et l'on finira par nous faire raconter des histoires que tout le monde ne trouvera pas drôles. Nous n'avons rien à cacher nous autres.. Et madame Delangre et madame Rastoil! ce serait facile de les forcer à rougir jusqu'au blanc des yeux. Est-ce qu'elles ont seulement bougé de leurs salons? est-ce qu'elles ont pris la moitié de la peine que j'ai eue? Et cette madame Mouret, qui avait l'air de mener la barque, et qui n'était occupé qu'à se pendre à la soutane de son abbé Faujas? Encore une hypocrite, celle-là, qui va nous en faire voir de belles... Eh bien! toutes, toutes ont eu un mot charmant; moi, rien. Je suis le chien... ça ne peut pas durer, vois-tu, Paloque; le chien finira par mordre.

A partir de ce jour, madame Paloque se montra beaucoup moins complaisante, elle ne tint plus les écritures que très-irrégulièrement, elle refusa les besognes qui lui déplaisaient, à ce point que les dames patronnesses parlèrent de prendre un employé. Marthe conta ces ennuis à l'abbé Faujas, auquel elle demanda s'il n'avait pas un bon sujet à lui recommander.

— Ne cherchez personne, lui répondit-il; j'aurai peut-être quelqu'un... Laissez-moi deux ou trois jours.

Depuis quelque temps, l'abbé Faujas recevait des lettres fréquentes, timbrées de Besançon. Elles étaient toutes de la même écriture, une grosse écriture laide. Rose, qui les lui montait, prétendait qu'il se fâchait, rien qu'à voir les enveloppes.

— Sa figure devient toute chose, disait-elle. Bien sûr qu'il n'aime guère la personne qui lui écrit si souvent.

L'ancienne curiosité de Mouret se réveilla un instant, à propos de cette correspondance. Un jour, il monta lui-même une des lettres, avec un aimable sourire, en s'excusant, en disant que Rose n'était pas là. L'abbé se méfiait sans doute, car il fit l'homme enchanté, comme s'il avait attendu cette lettre impatiemment. Mais Mouret ne se laissa pas prendre à cette comédie; il resta sur le palier, collant son oreille contre la serrure.

— Encore de ta sœur, n'est-ce pas? disait la voix rude de madame Faujas. Qu'a-t-elle donc à te poursuivre comme ça?

Il y eut un silence; puis un papier fut froissé violemment, et la voix de l'abbé gronda.

— Parbleu! toujours la même chanson. Elle veut venir nous retrouver et nous amener son mari pour qu'on le lui place. Elle croit que nous nageons dans l'or... J'ai peur qu'ils ne fassent un coup de tête, qu'ils ne nous tombent ici un beau matin.

— Non, non, nous n'avons pas besoin d'eux, entends-tu, Ovide? reprit la voix de la mère. Ils ne t'ont jamais aimé, ils ont toujours été jaloux de toi... Trouche est un garnement et Olympe une sans-cœur. Tu verrais qu'ils voudraient tout le profit pour eux. Ils te compromettraient, ils te dérangeraient dans tes affaires.

Mouret entendait mal, très-ému par la vilaine action qu'il commettait. Il crut qu'on touchait à la porte, il se sauva. D'ailleurs il n'eut garde de se vanter de cette expédition.

Ce fut quelques jours plus tard, en sa présence, sur la terrasse, que l'abbé Faujas rendit une réponse définitive à Marthe.

— J'ai un employé à vous proposer, dit-il de son grand air tranquille; c'est un de mes parents, mon beau-frère, qui va arriver de Besançon dans quelques jours.

Mouret tendit l'oreille, Marthe parut charmée.

— Ah! tant mieux! s'écria-t-elle. J'étais bien embarrassée pour faire un bon choix. Vous comprenez, il faut un homme d'une moralité parfaite, avec toutes ces jeunes filles... Mais du moment qu'il s'agit d'un de vos parents...

— Oui, reprit le prêtre. Ma sœur avait un petit commerce de lingerie, à Besançon; elle a dû liquider pour des raisons de santé, et maintenant elle désire nous rejoindre, les médecins lui ayant ordonné l'air du Midi... Ma mère est bien heureuse.

— Sans doute, dit Marthe. Vous ne vous étiez peut-être jamais quittés, cela va vous paraître bon de vous

retrouver en famille... Et vous ne savez pas ce qu'il faut faire? Il y a deux chambres dont vous ne vous servez pas, en haut. Pourquoi votre sœur et son mari ne logeraient-ils pas là?... Ils n'ont point d'enfants?

— Non, ils ne sont que tous les deux... J'avais en effet pensé un instant à leur donner ces deux chambres; seulement j'ai eu peur de vous contrarier en introduisant tout ce monde chez vous.

— Mais nullement, je vous assure; vous êtes des gens paisibles...

Elle s'arrêta. Mouret tirait violemment un coin de sa robe; il ne voulait pas de la famille de l'abbé dans sa maison, il se rappelait la belle façon dont madame Faujas traitait sa fille et son gendre.

— Les chambres sont bien petites, dit-il à son tour; monsieur l'abbé serait gêné... Il vaudrait mieux, pour tout le monde, que la sœur de monsieur l'abbé louât à côté; il y a justement un logement libre dans la maison des Paloque, en face.

La conversation tomba net. Le prêtre ne répondit rien, regarda en l'air. Marthe le crut blessé et souffrit beaucoup de la brutalité de son mari. Aussi, au bout d'un instant, ne put-elle supporter davantage ce silence embarrassé.

— C'est convenu, reprit-elle, sans chercher à renouer plus habilement la conversation; Rose aidera votre mère à nettoyer les deux chambres... Mon mari ne songeait qu'à vos commodités personnelles; mais, du moment que vous le désirez, ce n'est pas nous qui vous empêcherons de disposer de l'appartement à votre guise.

Quand Mouret fut seul avec sa femme, il s'emporta.

— Je ne te comprends pas vraiment. Lorsque j'ai loué à l'abbé, tu boudais, tu ne voulais pas laisser entrer un chat chez toi; et maintenant l'abbé t'amènerait toute sa famille, toute la séquelle, jusqu'aux arrière-petits-cousins, que tu lui dirais merci... Je t'ai pourtant assez tirée par la robe. Tu ne le sentais donc pas? C'était bien clair; je ne voulais pas de ces gens... ce ne sont pas d'honnêtes gens.

— Comment peux-tu le savoir? s'écria Marthe, que l'injustice irritait. Qui te l'a dit?

— Eh! l'abbé Faujas lui-même... Oui, je l'ai entendu un jour, il causait avec sa mère.

Elle le regarda fixement. Alors il rougit un peu, il balbutia:

— Enfin, je le sais, cela suffit... La sœur est une sans cœur et le mari un garnement. Tu as beau prendre tes airs de reine offensée; ce sont leurs propres paroles, je n'invente rien. Tu comprends, je n'ai pas besoin de cette clique chez moi. La vieille était la première à ne pas vouloir entendre parler de sa fille. Maintenant l'abbé dit autrement. J'ignore ce qui a pu le retourner. Quelque nouvelle cachotterie de sa part. Il doit avoir besoin d'eux. Moi, ça ne me regarde pas. Je ne veux pas de ces gens-là, voilà tout.

Marthe haussa les épaules et le laissa crier. Il donna ordre à Rose de ne pas nettoyer les chambres, mais Rose n'obéissait plus qu'à madame. Pendant cinq jours, sa colère s'usa en paroles amères, en récriminations terribles. Quand l'abbé Faujas était là, il se contentait de bouder, il n'osait l'attaquer en face. Puis, comme toujours, il se fit une raison. Il ne trouva plus que des moqueries contre ces gens qui allaient venir. Il serra davantage les cordons de sa bourse, s'isola encore, s'enfonça tout à fait dans le cercle étroit et personnel où il tournait. Quand les Trouche se présentèrent, un soir d'octobre, il murmura simplement:

— Diable! ils ne sentent pas bon, et ils ont de fichues mines.

L'abbé Faujas parut peu désireux de laisser voir sa sœur et son beau-frère, le jour de leur arrivée. La mère s'était postée sur le seuil de la porte, et, dès qu'elle les perçut débouchant de la place de la sous-préfecture, elle guetta, jetant des coups d'œil inquiets derrière elle, dans le corridor et dans la cuisine. Mais elle joua de malheur. Comme les Trouche entraient, Marthe, qui allait sortir, monta du jardin, suivie des enfants.

— Ah! voilà toute la famille, dit-elle avec un sourire obligeant.

Madame Faujas, si maîtresse d'elle-même d'ordinaire, se troubla légèrement, balbutiant un mot de réponse, et, pendant quelques minutes, on resta là, face à face, au milieu du vestibule, à s'examiner. Mouret avait prestement enjambé les marches du perron; Rose était plantée sur le seuil de sa cuisine.

— Vous devez être bien heureuse? reprit Marthe en s'adressant à madame Faujas.

Puis, ayant conscience de l'embarras qui tenait tout le monde muet, voulant se montrer aimable pour les nouveaux venus, elle se tourna vers Trouche en ajoutant:

— Vous êtes arrivés par le train de cinq heures, n'est-ce pas?... Et combien y a-t-il de Besançon ici?

— Dix-sept heures de chemin de fer, répondit Trouche, en montrant sa bouche vide de dents. En troisième, je vous réponds que c'est roide... On a le ventre rudement secoué.

Il se mit à rire avec un singulier bruit de mâchoires. Madame Faujas lui jeta un coup d'œil terrible. Alors machinalement il tâcha de remettre un bouton crevé de sa redingote graisseuse, ramenant sur ses cuisses, sans doute pour cacher des taches, deux cartons à chapeaux qu'il portait, l'un vert, l'autre jaune. Son cou rougeâtre avait un gloussement continu, sous un lambeau de cravate noire tordue et ne laissant passer qu'un bout de chemise sale. Sa face, toute couturée, suant le vice, était comme allumée par deux petits yeux noirs, qui roulaient sans cesse sur les gens, sur les choses, de l'air de convoitise et d'effarement d'un voleur étudiant la maison où il reviendra la nuit faire un coup.

Mouret crut que Trouche regardait les serrures.

— C'est qu'il a des yeux à prendre des empreintes, ce gaillard-là, pensa-t-il.

Cependant Olympe comprit que son mari venait de faire une bêtise. C'était une grande femme mince, blonde, fanée, à la figure plate et ingrate. Elle portait une petite caisse de bois blanc et un gros paquet noué dans une nappe.

— Nous avions emporté des oreillers, dit-elle en montrant d'un regard le gros paquet. On n'est pas mal en troisième, avec des oreillers. On est aussi bien qu'en première... Dame! c'est une fière économie, et on a beau avoir de l'argent, c'est inutile de le jeter par les fenêtres, n'est-ce pas, madame?

— Certainement, répondit Marthe, un peu surprise des personnages.

Olympe s'avança, se mit en pleine lumière, et, d'un ton engageant, entra en conversation.

— C'est comme les habits; moi, je mets tout ce que j'ai de plus mauvais, quand je pars en voyage. J'ai dit à Honoré: « Va, ta vieille redingote est bien assez bonne. » Il a aussi son pantalon de travail, un pantalon qui est las de traîner... Vous voyez, j'ai choisi ma plus vilaine robe; elle a même des trous, je crois. Ce châle me vient de maman; je repassais dessus, à la maison. Et mon bonnet donc! un vieux bonnet dont je ne me servais plus que pour aller au lavoir... Tout ça, c'est encore trop bon pour la poussière, n'est-ce pas, madame?

— Certainement, certainement, répéta Marthe, qui tâchait de sourire.

A ce moment, une voix irritée se fit entendre au haut de l'escalier, jetant cette brève exclamation:

— Eh bien? mère?

Mouret leva la tête et aperçut l'abbé Faujas, appuyé à la rampe du second étage, le visage terrible, se penchant, au risque de tomber, pour mieux voir ce qui se passait

dans le vestibule. Il avait entendu le bruit des voix, et il devait être là depuis un instant à s'impatienter.

— Eh bien ! mère ? cria-t-il de nouveau.

— Oui, oui, nous montons, répondit madame Faujas, que l'accent furieux de son fils parut faire trembler.

Et, se tournant vers les Trouche :

— Allons, mes enfants, il faut monter... Laissons madame aller à ses affaires.

Mais les Trouche semblèrent ne pas entendre. Ils étaient bien dans le vestibule ; ils regardaient autour d'eux d'un air ravi, comme si on leur eût fait cadeau de la maison.

— C'est très-gentil, très-gentil, murmura Olympe, n'est-ce pas, Honoré ? D'après les lettres d'Ovide, nous ne pensions pas que cela fût si gentil. Je te le disais : « Il faut aller là-bas, nous serons mieux, je me porterai mieux... » Hein ! j'avais raison.

— Oui, oui, on doit être très à son aise, dit Trouche entre ses dents... Et le jardin est assez grand, je crois.

Puis, s'adressant à Mouret :

— Monsieur, est-ce que vous permettez à vos locataires de se promener dans le jardin ?

Mouret n'eut pas le temps de répondre. L'abbé Faujas, qui était descendu, cria d'une voix tonnante :

— Eh bien ! Trouche ? eh bien ! Olympe ?

Ils se tournèrent, et, quand ils le virent debout sur une marche, formidable de colère, ils se firent tout petits, ils le suivirent en baissant l'échine. Lui monta devant eux, sans ajouter une parole, sans même paraître s'apercevoir que les Mouret étaient là, qui regardaient ce singulier défilé. Madame Faujas, pour arranger les choses, sourit à Marthe en fermant le cortége. Mais, quand celle-ci fut sortie, et que Mouret et Rose se trouvèrent seuls, ils restèrent encore un instant dans le vestibule. En haut, au second étage, les portes claquaient avec violence. Il y eut des éclats de voix, puis un silence de mort régna.

— Est-ce qu'il les a mis au cachot ? dit Mouret en riant. N'importe, c'est une drôle de famille.

Dès le lendemain, Trouche, habillé convenablement, tout en noir, rasé, ses rares cheveux ramenés soigneusement sur ses tempes, fut présenté par l'abbé Faujas à Marthe et aux dames patronnesses. Il avait quarante-cinq ans, possédait une fort belle écriture, et disait avoir tenu longtemps les livres dans une maison de commerce. Ces dames l'installèrent immédiatement dans ses fonctions. Il devait représenter le comité, s'occuper des détails matériels, de dix à quatre heures, dans un bureau qui se trouvait au premier étage de l'œuvre de la Vierge. Ses appointements étaient de quinze cents francs.

— Tu avais tort de t'inquiéter, dit Marthe à son mari au bout de quelques jours. Ils sont très-tranquilles, ces braves gens.

En effet, les Trouche ne faisaient pas plus de bruit que les Faujas. A deux ou trois reprises, Rose prétendait bien avoir entendu des querelles entre la mère et la fille, mais aussitôt la voix grave de l'abbé s'élevait et mettait la paix : il n'y avait plus qu'un grondement sourd qui s'éteignait. Trouche régulièrement, partait à dix heures moins un quart et rentrait à quatre heures un quart ; le soir, il ne sortait jamais. Olympe parfois allait faire les commissions avec madame Faujas ; mais Rose disait qu'elle ne l'avait pas encore vue une seule fois descendre seule. Le prêtre devait les plier sous sa forte main et les traiter en gens qu'on suspecte et qu'on tient sous clef.

La fenêtre de la chambre où les Trouche couchaient donnait sur le jardin ; elle était la dernière, à droite, en face des arbres de la sous-préfecture. De grands rideaux de calicot rouge, bordés d'une bande jaune, pendaient derrière les vitres, tranchant sur la façade, à côté des rideaux blancs et discrets du prêtre. Un soir, comme l'abbé Faujas et sa mère étaient sur la terrasse en compagnie des Mouret, une petite toux involontaire se fit entendre. L'abbé leva vivement la tête, d'un air irrité, et, dans la nuit claire, il aperçut les ombres d'Olympe et de son mari qui se penchaient, accoudés et immobiles. Il demeura un instant, les yeux en l'air, coupant la conversation qu'il avait avec Marthe. Les Trouche disparurent : on entendit le grincement étouffé de l'espagnolette.

— Mère, dit le prêtre, tu devrais monter ; j'ai peur que tu ne prennes mal.

Madame Faujas souhaita le bonsoir à la compagnie et se retira. Marthe reprit l'entretien en demandant de sa voix obligeante :

— Est-ce que votre sœur est plus malade ? Il y a huit jours que je ne l'ai vue.

— Oui, elle a grand besoin de repos, répondit sèchement le prêtre.

Mais elle insista par bonté.

— Elle se renferme trop, l'air lui ferait du bien... Ces soirées d'octobre sont encore tièdes... Pourquoi ne descend-elle jamais au jardin ? Elle n'y a pas mis les pieds. Vous savez pourtant que le jardin est à votre entière disposition.

Il s'excusa en mâchant de sourdes paroles ; tandis que Mouret, pour l'embarrasser davantage, se faisait plus aimable que sa femme.

— Eh ! c'est ce que je disais ce matin ; la sœur de monsieur l'abbé pourrait bien venir coudre au soleil, l'après-midi, au lieu de rester claquemurée en haut. On croirait qu'elle n'ose pas même paraître à la fenêtre. Est-ce que nous lui faisons peur, par hasard ? Nous ne sommes pourtant pas si terribles que cela... C'est comme monsieur Trouche, il monte l'escalier quatre à quatre. Dites-leur donc de venir de temps à autre, passer une soirée avec nous. Ils doivent s'ennuyer à périr, tout seuls, dans leur chambre.

L'abbé, ce soir-là, n'était pas d'humeur à tolérer les moqueries de son propriétaire. Il le regarda en face, et très-carrément :

— Je vous remercie, mais il est peu probable qu'ils acceptent. Ils sont las le soir et ils se couchent. D'ailleurs, c'est ce qu'ils ont de mieux à faire.

— A leur aise, mon cher monsieur, répondit Mouret, piqué du ton rude de l'abbé,

Et quand il fut seul avec Marthe :

— Ah ça ! est ce qu'il croit qu'il me fera prendre des vessies pour des lanternes, l'abbé ! C'est bien clair, il tremble que les gueux qu'il a recueillis chez lui ne lui jouent quelque mauvais tour... Tu as vu ce soir comme il a fait le pion, lorsqu'ils les a aperçus à la fenêtre ; ils étaient là à nous espionner. Tout cela finira mal.

Marthe vivait dans une grande douceur. Elle n'entendait plus les criailleries de Mouret. Les approches de la foi étaient pour elle une jouissance exquise ; elle glissait à la dévotion, lentement, sans secousses ; elle s'y berçait et s'y endormait. L'abbé Faujas évitait toujours de lui parler de Dieu ; il restait son ami, ne la charmait que par sa gravité et cette vague odeur d'encens qui se dégageait de sa soutane. A deux ou trois reprises, seule avec lui, elle avait de nouveau éclaté en sanglots nerveux, sans savoir pourquoi, ayant du bonheur à pleurer ainsi ; et lui s'était contenté de lui prendre les mains, sans prononcer une parole, la calmant de son regard tranquille et puissant. Quand elle voulait lui parler de ses tristesses sans cause, de ses secrètes joies, de ses besoins d'être guidée, il la faisait taire en souriant ; il disait que ces choses ne le regardait point, qu'il fallait en parler à l'abbé Bourrette. Alors elle gardait tout en elle, elle demeurait frissonnante, et il prenait une hauteur plus grande, il se mettait hors de sa portée, comme un dieu aux pieds duquel elle finissait par agenouiller son âme.

Les grosses occupations de Marthe étaient les messes et les exercices religieux auxquels elle assistait. Elle se trouvait bien dans la vaste nef de Saint-Saturnin, elle y goûtait plus parfaitement ce repos tout physique qu'elle cherchait. Quand elle était là, elle oubliait tout ; c'était

comme une fenêtre immense ouverte sur une autre vie, une vie large, infinie, pleine d'une émotion qui l'emplissait et lui suffisait. Mais elle avait encore peur de l'église; elle y venait avec une pudeur inquiète, une honte qui instinctivement lui faisait jeter un regard derrière elle, lorsqu'elle poussait la porte, pour voir si personne n'était là à la regarder entrer. Puis elle s'abandonnait, et tout s'attendrissait, jusqu'à cette voix grasse de l'abbé Bourrette qui, après l'avoir confessée, la tenait parfois agenouillée encore quelques minutes, à lui parler des dîners de madame Rastoil ou de la dernière soirée des Rougon.

Marthe souvent rentrait accablée, la religion la brisait. Rose était devenue toute-puissante au logis. Elle bousculait Mouret, le grondait, parce qu'il salissait trop de linge, le faisait manger quand le dîner était prêt. Elle entreprit même de travailler à son salut.

— Madame a bien raison de vivre en chrétienne, lui disait-elle. Vous serez damné vous, monsieur, et ce sera bien fait, parce qu'au fond vous n'êtes pas bon; non, vous n'êtes pas bon!... Vous devriez la conduire à la messe, dimanche prochain.

Mouret haussait les épaules. Il laissait les choses aller, se mettant lui-même au ménage, donnant un coup de balai quand la salle à manger lui paraissait trop sale. Les enfants l'inquiétaient davantage. Pendant les vacances, la mère n'étant presque jamais là, Désirée et Octave, qui avait encore échoué aux examens du baccalauréat, bouleversèrent la maison; Serge fut souffrant, garda le lit, resta des journées entières à lire dans sa chambre. Il était devenu le préféré de l'abbé Faujas, qui lui prêtait des livres. Mouret passa deux mois abominables, ne sachant comment guider ce petit monde; Octave particulièrement le rendait fou. Il ne voulut pas attendre la rentrée, il décida que l'enfant ne retournerait pas au collége et qu'on le placerait dans une maison de commerce de Marseille.

— Puisque tu ne veux plus veiller sur eux, dit-il à Marthe, il faut bien que je les case quelque part... Moi je suis à bout, je préfère les flanquer à la porte. Tant pis, si tu en souffre!... D'abord Octave est insupportable. Jamais il ne sera bachelier. Il vaut mieux lui apprendre tout de suite à gagner sa vie que de le laisser flâner avec un tas de gueux. On ne rencontre que lui dans la ville.

Marthe fut très-émue; elle s'éveilla comme d'un rêve en apprenant qu'un de ses enfants allait se séparer d'elle. Pendant huit jours, elle obtint que le départ serait différé. Elle resta même à la maison, elle reprit sa vie active d'autrefois. Puis elle s'allanguit de nouveau, et le jour où Octave l'embrassa en lui apprenant qu'il partait le soir pour Marseille, elle fut sans force, elle se contenta de lui donner de bons conseils.

Mouret, quand il revint du chemin de fer, avait le cœur gros. Il chercha sa femme, la trouva dans le jardin, sous une tonnelle, où elle pleurait, et là se soulagea.

— En voilà un de moins, cria-t-il. Ça doit te faire plaisir. Tu pourras rôder dans les églises à ton aise... Va, sois tranquille, les deux autres ne resteront pas longtemps. Je garde Serge, parce qu'il est très-doux et que je le trouve un peu jeune pour aller faire son droit; mais, s'il te gêne, tu le diras, et je t'en débarrasserais aussi.... Quant à Désirée, elle ira chez sa nourrice.

Marthe continuait à pleurer silencieusement.

— Que veux-tu? on ne peut pas être dehors et chez soi. Tu as choisi le dehors, et tes enfants ne sont plus rien pour toi, c'est logique... D'ailleurs maintenant, n'est-ce pas? il faut faire de la place pour tout ce monde qui vit dans notre maison. Elle n'est plus assez grande, notre maison, ce sera heureux, si l'on ne nous met pas à la porte nous-même.

Il avait levé la tête; il examinait les fenêtres du second étage. Puis, baissant la voix:

— Ne pleure donc pas comme une bête, on te regarde. Tu n'aperçois pas cette paire d'yeux entre les rideaux rouges? Ce sont les yeux de la sœur de l'abbé, je les connais bien. On est sûr de les trouver là pendant toute la journée. Vois-tu, l'abbé est peut-être un brave homme, et n'ai pas peur de lui; mais ces Trouche, je les sens accroupis derrière leurs rideaux comme des loups à l'affût. Je parie que si l'abbé ne les empêchait pas, ils descendraient la nuit par la fenêtre pour me voler mes poires. Essuie tes yeux, ma bonne; sois sûre qu'ils se régalent de nos querelles. Ce n'est pas une raison, parce qu'ils sont la cause du départ de l'enfant, pour leur montrer le mal que ce départ nous fait à tous les deux.

Sa voix s'attendrissait, il était près lui-même de sangloter. Marthe, navrée, touchée au cœur par ces dernières paroles, allait se jeter dans ses bras. Mais ils eurent peur d'être vus, ils sentirent comme un obstacle entre eux, et ils se séparèrent; tandis que les yeux d'Olympe luisaient toujours entre les deux rideaux rouges.

XI

Un matin, l'abbé Bourrette arriva, la face bouleversée. Il aperçut Marthe sur le perron et vint lui serrer les mains en balbutiant:

— Ce pauvre Compan, c'est fini, il se meurt... je vais monter, il faut que je voie Faujas tout de suite.

Et quand Marthe lui eût montré le prêtre, qui, selon son habitude, se promenait au fond du jardin, en lisant son bréviaire, il courut à lui, fléchissant sur ses jambes courtes. Il voulut parler, lui apprendre la fâcheuse nouvelle; mais la douleur l'étrangla, et il ne put que se jeter à son cou, la gorge pleine de sanglots.

— Eh bien! qu'ont-ils donc, les deux abbés? demanda Mouret, qui se hâta de sortir de la salle à manger.

— Il paraît que le curé de Saint-Saturnin est à la mort, répondit Marthe très-émue.

Mouret fit une moue de surprise. Il rentra en murmurant:

— Bah! ce brave Bourrette se consolera demain, lorsqu'on le nommera curé en remplacement de l'autre... Il compte sur la place; il me l'a dit.

Cependant l'abbé Faujas s'était dégagé de l'étreinte du vieux prêtre. Il reçut la mauvaise nouvelle avec gravité et ferma posément son bréviaire.

— Compan veut vous voir, bégayait l'abbé Bourrette; il ne passera pas la matinée... Ah! c'était un ami bien cher. Nous avions fait nos études ensemble... Il veut vous dire adieu, il m'a répété toute la nuit que vous seul aviez du courage dans le diocèse. Depuis plus d'un an qu'il languissait, pas un prêtre de Plassans n'osait aller lui serrer la main. Et vous qui le connaissiez à peine, vous lui donniez toutes les semaines une après-midi. Il pleurait tout à l'heure en parlant de vous... Il faut nous hâter, mon ami.

L'abbé Faujas monta un instant à son appartement, pendant que l'abbé Bourette piétinait d'impatience et de désespoir dans le vestibule; enfin, au bout d'un quart d'heure, tous deux partirent. Le vieux prêtre s'essuyait le front, roulait sur le pavé, en laissant échapper des phrases décousues.

— Il serait mort sans une prière, comme un chien, si sa sœur n'était venue me prévenir hier soir, vers onze heures. Elle a bien fait, la chère demoiselle... Il ne voulait compromettre aucun de nous, il n'aurait pas même reçu les derniers sacrements... Oui, mon ami, il était en train de mourir dans un coin, seul, abandonné, lui qui a eu une si belle intelligence et qui n'a vécu que pour le bien.

Il se tut; puis, au bout d'un silence, d'une voix changée:

— Croyez-vous que Fenil me pardonne ça? Non, ja-

mais, n'est-ce pas? Lorsque Compan m'a vu arriver avec les saintes huiles, il ne voulait pas, il me criait de m'en aller. Eh bien, c'est fait. Je ne serai jamais curé. J'aime mieux ça, et ne pas avoir laissé mourir Compan comme un chien. Il y avait trente ans qu'il était en guerre avec Fenil. Quand il s'est mis au lit, il me l'a dit : « Allons, c'est Fenil qui l'emporte; maintenant que je suis par terre, il va m'assommer. » Ah! ce pauvre Compan, lui que j'ai vu si fier et si énergique à Saint-Saturnin! Le petit Eusèbe, l'enfant de chœur que j'ai emmené pour sonner le viatique, est resté tout embarrassé lorsqu'il a vu où nous allions, et il regardait derrière lui à chaque coup de sonnette, comme s'il avait craint que Fenil pût l'entendre.

L'abbé Faujas, marchant vite, la tête basse, l'air préoccupé, continuait à garder le silence; il semblait ne pas entendre son compagnon.

— Monseigneur est-il prévenu? demanda-t-il brusquement.

Mais l'abbé Bourrette, à son tour, paraissait songeur. Il ne répondit pas; puis, en arrivant devant la porte de l'abbé Compan, il murmura :

— Dites-lui que nous venons de rencontrer Fenil et qu'il nous a salués. Cela lui fera plaisir... Il croira que je suis curé.

Ils montèrent silencieusement. La sœur du moribond vint leur ouvrir. En voyant les deux prêtres, elle éclata en sanglots, balbutiant au milieu de ses larmes :

— Tout est fini. Il vient de passer entre mes bras... J'étais seule. Il a regardé autour de lui en mourant, il a murmuré : « J'ai donc la peste qu'on m'a abandonné... » Ah! messieurs, il est mort avec des larmes plein les yeux.

Ils entrèrent dans la petite chambre, où le curé Compan, la tête sur un oreiller, paraissait dormir. Ses yeux étaient restés ouverts, et cette face blanche, profondément triste, pleurait encore; des larmes roulaient le long des joues. Alors, l'abbé Bourrette tomba à genoux, le front contre les couvertures qui pendaient, sanglotant et priant. L'abbé Faujas, resta un moment debout, regardant le pauvre mort; puis il s'agenouilla, fit une courte prière et sortit discrètement. L'abbé Bourrette et la sœur du défunt, perdus dans leur douleur, ne l'entendirent même pas refermer la porte.

L'abbé Faujas alla droit à l'évêché. Dans l'antichambre de monseigneur Rousselot, il rencontra l'abbé Surin, chargé de papiers.

— Est-ce que vous désirez parler à monseigneur? lui demanda le secrétaire avec son éternel sourire. Vous tomberiez mal. Monseigneur et tellement occupé qu'il a fait condamner sa porte.

— C'est pour une affaire très-pressante, dit tranquillement l'abbé Faujas. On pourrait toujours le prévenir, lui faire savoir que je suis là. J'attendrai, s'il le faut.

— Je crains que ce ne soit inutile. Monseigneur a plusieurs personnes avec lui. Revenez demain, cela vaudra mieux.

Mais l'abbé prenait une chaise et s'installait, lorsque l'évêque ouvrit la porte de son cabinet. Il parut très-contrarié en apercevant le visiteur, qu'il feignit d'abord de ne pas reconnaître.

— Mon enfant, dit-il à Surin, quand vous aurez classé ces papiers, vous reviendrez tout de suite; j'ai une lettre à vous dicter.

Puis se tournant vers le prêtre, qui se tenait respectueusement debout :

— Ah! c'est vous, monsieur Faujas? J'ai bien du plaisir à vous voir... Vous avez quelque chose à me dire peut-être? Entrez, entrez dans mon cabinet; vous ne me dérangez jamais.

Le cabinet de monseigneur Rousselot était une vaste pièce, un peu sombre, où un grand feu de bois brûlait continuellement, été comme hiver. Le tapis, les rideaux, très-épais, étouffaient l'air, et il semblait qu'on entrât dans une eau tiède. L'évêque vivait là, frileusement, dans un fauteuil, en douairière retirée du monde, ayant horreur du bruit, se déchargeant sur l'abbé Fenil du soin de son diocèse. Il adorait les littératures anciennes; on racontait qu'il traduisait Horace en secret; les petits vers de l'anthologie grecque l'enthousiasmaient également, et il lui échappait des citations scabreuses qu'il goûtait avec une naïveté de lettré insensible aux pudeurs du vulgaire.

— Vous voyez, je n'ai personne, dit-il en s'installant devant le feu; mais je suis un peu souffrant, et j'avais fait défendre ma porte. Vous pouvez parler, je me mets à votre disposition.

Il y avait, dans son amabilité ordinaire, une vague inquiétude et une sorte de soumission résignée. Quant l'abbé Faujas lui eût appris la mort du curé Compan, il se leva, effaré, irrité :

— Comment! s'écria-t-il, mon brave Compan est mort, et je n'ai pu lui dire adieu!... Personne ne m'a averti!... Ah! tenez, mon ami, vous aviez raison, lorsque vous me faisiez entendre que je n'étais plus le maître ici; on abuse de ma bonté.

— Monseigneur, dit l'abbé Faujas, sait combien je lui suis dévoué; je n'attends qu'un signe de lui.

L'évêque hocha la tête en murmurant :

— Oui, oui, je me rappelle ce que vous m'avez offert; vous êtes un excellent cœur. Seulement, quel vacarme si je rompais avec Fenil! J'aurais les oreilles cassées pendant huit jours. Et pourtant, si j'étais bien sûr que vous me débarrassiez d'un coup du personnage, si je n'avais pas peur qu'au bout d'une semaine il revînt et vous mît le pied sur la gorge...

L'abbé Faujas ne put réprimer un sourire. Des larmes montèrent aux yeux de l'évêque.

— J'ai peur, c'est vrai, reprit-il en se laissant tomber de nouveau dans son fauteuil; j'en suis à ce point. C'est ce malheureux qui a tué Compan et qui m'a fait cacher son agonie pour que je ne puisse aller lui fermer les yeux; il a des inventions terribles. Mais, voyez-vous, j'aime mieux vivre en paix. Fenil est très-actif, il me rend de grands services dans le diocèse. Quant je ne serai plus là, les choses s'arrangeront peut-être plus sagement.

Il se calmait, il retrouva sa douceur et son sourire en murmurant :

— D'ailleurs tout va bien en ce moment, je ne vois aucune difficulté... On peut attendre.

L'abbé Faujas s'assit, et tranquillement :

— Sans doute... Pourtant il va falloir que vous nommiez un curé à Saint-Saturnin, en remplacement de monsieur l'abbé Compan.

Monseigneur Rousselot porta les mains à ses tempes, d'un air désespéré.

— Mon Dieu! vous avez raison, balbutia-t-il. Je ne pensais plus à cela... Le brave Compan ne sait pas dans quel souci il me met en mourant si brusquement, sans que je sois prévenu. Je vous avais promis la place, n'est-ce pas?

L'abbé s'inclina.

— Eh bien! mon ami, vous allez me sauver; vous me laisserez reprendre ma parole. Vous savez combien Fenil vous déteste; le succès de l'œuvre de la Vierge l'a rendu tout à fait furieux; il jure qu'il vous empêchera de conquérir Plassans. Vous voyez que je vous parle à cœur ouvert. Or, ces jours derniers, comme on parlait de la cure de Saint-Saturnin, j'ai prononcé votre nom. Fenil est entré dans une colère affreuse, et j'ai dû jurer que je donnerais la cure à un de ses protégés, l'abbé Chardon, que vous connaissez, un homme très-digne d'ailleurs. Mon ami, faites cela pour moi, renoncez à cette idée. Je vous donnerai tel dédommagement qu'il vous plaira.

Le prêtre resta grave, et, après un silence, comme s'il s'était consulté :

— Vous n'ignorez pas, monseigneur, dit-il, que je n'ai aucune ambition personnelle; je désire vivre dans la retraite, et ce serait pour moi une grande joie de renoncer à cette cure. Seulement, je ne suis pas mon maître, je tiens à satisfaire les protecteurs qui s'intéressent à moi... Pour vous-même, monseigneur, réfléchissez avant de prendre une détermination que vous pourriez regretter plus tard.

Bien que l'abbé Faujas eût parlé très-humblement, l'évêque sentit la menace cachée que contenaient ces paroles. Il se leva, fit quelques pas, en proie à une perplexité pleine d'angoisse. Puis, levant les mains :

— Allons, voilà du tourment pour longtemps... J'aurais voulu éviter toutes ces explications ; mais, puisque vous insistez, il faut parler franchement... Eh bien! cher monsieur, l'abbé Fenil vous reproche beaucoup de choses. Comme je crois vous l'avoir déjà dit. Il a dû écrire à Besançon et apprendre les fâcheuses histoires que vous savez... Certes, vous m'avez expliqué tout cela et je connais vos mérites, votre vie de repentir et de retraite ; mais, que voulez-vous? le grand vicaire a des armes contre vous, il en use terriblement. Souvent je ne sais comment vous défendre... Quand le ministre m'a prié de vous accepter dans mon diocèse, je ne lui ai pas caché que votre situation serait difficile. Il s'est montré plus pressant, il m'a dit que cela vous regardait, et j'ai fini par consentir. Seulement il ne faut pas aujourd'hui me demander l'impossible.

L'abbé Faujas n'avait pas baissé la tête; il la releva même, il regarda l'évêque en face en disant de sa voix brève :

— Vous m'avez donné votre parole.

— Certainement, certainement... Le pauvre Compan baissait tous les jours, vous êtes venu me confier certaines choses, et j'ai promis. Je ne le nie pas... Ecoutez, je veux vous tout dire, pour que vous ne puissiez m'accuser de tourner comme une girouette. Vous prétendiez que le ministre désirait vivement votre nomination à la cure de Saint-Saturnin. Eh bien ! j'ai écrit, je me suis informé, un de mes amis est allé au ministère. On lui a presque ri au nez, on lui a dit qu'on ne vous connaissait même pas. Le ministre se défend absolument d'être votre protecteur, entendez-vous? Si vous le souhaitez je vais vous faire lire une lettre où il se montre bien sévère à votre égard.

L'évêque tendait le bras pour fouiller dans un tiroir ; mais l'abbé Faujas s'était mis debout, et, sans le quitter des yeux, avec un sourire où perçait une pointe d'ironie et de pitié :

— Ah! monseigneur, monseigneur, murmura-t-il.

Puis, au bout d'un silence, comme ne voulant pas s'expliquer davantage :

— Je vous rends votre parole, monseigneur, reprit-il. Croyez que dans tout ceci, je travaillais plus encore pour vous que pour moi. Plus tard, quand il ne sera plus temps, vous vous souviendrez de mes avertissements.

Il se dirigeait vers la porte ; mais l'évêque le retint, le ramena, en murmurant d'un air inquiet :

— Voyons, que voulez-vous dire? Expliquez-vous, cher monsieur Faujas. Je sais bien qu'on me boude à Paris depuis l'élection du marquis de Lagrifoul. On me connaît peu vraiment, si l'on s'imagine que j'ai trempé là-dedans ; je ne sors pas de ce cabinet deux fois par mois. Alors, vous croyez qu'on m'accuse d'avoir fait nommer le marquis?

— Oui, je le crains, dit nettement le prêtre.

— Eh ! c'est absurde. Je n'ai jamais mis le nez dans la politique, je vis avec mes chers livres. C'est Fenil qui a tout fait. Je lui ai dit vingt fois qu'il finirait par me causer des embarras avec Paris.

Il s'arrêta, rougit légèrement d'avoir laissé échapper ces dernières paroles. L'abbé Faujas s'assit de nouveau devant lui, et d'une voix émue :

— Monseigneur, vous venez de condamner votre grand-vicaire... Je ne vous ai point dit autre chose. Ne continuez pas à faire cause commune avec lui ou il vous causera des soucis très-graves. J'ai des amis à Paris, quoique vous puissiez croire. Je sais que l'élection du marquis de Lagrifoul a fortement indisposé le gouvernement contre vous. A tort ou à raison, on vous croit la cause unique du mouvement d'opposition qui se manifeste à Plassans, et le ministre, pour des motifs particuliers, tient absolument à y obtenir la majorité. Si, aux élections prochaines, le candidat légitimiste passait encore, ce serait extrêmement fâcheux et je craindrais pour votre tranquillité.

— Mais c'est abominable ! s'écria le malheureux évêque en s'agitant dans son fauteuil ; je ne puis pas empêcher le candidat légitimiste de passer, moi! Est-ce que j'ai la moindre influence, est-ce que je me suis jamais mêlé de ces choses?... Ah ! tenez; il y a des jours où j'ai envie d'aller m'enfermer au fond d'un couvent. J'emporterais ma bibliothèque, je vivrais bien tranquille. C'est Fenil qui devrait être évêque à ma place. Si j'écoutais Fenil, je me mettrais tout à fait en travers du gouvernement, je n'écouterais que Rome, et j'enverrais promener Paris. Mais ce n'est pas mon tempérament, je veux mourir tranquille... Alors vous dites que le ministre est furieux contre moi?

Le prêtre ne répondit pas; deux plis qui se creusaient aux coins de sa bouche donnaient à sa face un mépris muet.

— Mon Dieu, continua l'évêque, si je pensais lui être agréable en vous nommant curé de Saint-Saturnin, je tâcherais d'arranger cela... Seulement, je vous assure, vous vous trompez ; vous êtes peu en odeur de sainteté au ministère.

L'abbé Faujas eut un geste brusque, et, se livrant dans une courte impatience :

— Monseigneur, dit-il avec vivacité, vous avez bien raison de dire que vous êtes ignorant en politique. Comment voulez-vous que Paris protége ouvertement un pauvre diable comme moi, qui est arrivé à Plassans avec une soutane percée et sur lequel courent des infamies? Quand on envoie un homme perdu à un poste dangereux, on lui dit : « Tâche de réussir, et nous te reconnaîtrons, nous te laisserons tailler ta part ; jusque-là tu ne seras qu'un misérable, que nous renierons pour qu'il ne nous compromette pas. »

Et il sourit amèrement en ajoutant :

— Aidez-moi à réussir, monseigneur, et vous verrez que je suis aimé au ministère.

Puis, comme l'évêque, surpris de cette figure d'aventurier énergique qui venait de se dresser devant lui, continuait à le regarder d'un air, sans trouver une parole, il redevint souple et caressant, murmurant :

— Ce sont des suppositions, je veux dire que j'ai beaucoup à me faire pardonner. Mes amis attendent, pour vous remercier, que ma situation soit complétement assise.

Monseigneur Rousselot resta silencieux un instant encore. C'était une nature timide, mais très-fine, ayant appris le vice humain dans les livres. Il avait conscience de sa grande faiblesse, il en était même un peu honteux ; mais il se consolait, en jugeant les hommes pour ce qu'ils valaient, et en se disant que s'il voulait, il serait le maître. Dans sa vie d'épicurien lettré, il y avait par instants une profonde moquerie des ambitieux qui l'entouraient en se disputant les lambeaux de son pouvoir.

— Allons, dit-il en souriant, vous êtes un homme tenace, cher monsieur Faujas, et, puisque je vous ai fait une promesse, je la tiendrai... Il y a six mois, je l'avoue, j'aurais eu peur de soulever tout Plassans contre vous et moi ; mais vous avez su vous faire aimer, les dames de la ville me parlent souvent de vous avec de grands éloges... En vous donnant la cure de Saint-Saturnin, je paye la dette de l'œuvre de la Vierge.

L'évêque avait retrouvé son amabilité enjouée, ses manières exquises de prélat charmant. L'abbé Surin, à ce moment, passa sa jolie tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Non, mon enfant, dit l'évêque, je ne vous dicterai pas cette lettre... Je n'ai plus besoin de vous ; vous pouvez vous retirer.

— Monsieur l'abbé Fenil est là, murmura le jeune prêtre.

— Ah! bien, qu'il attende.

Monseigneur Rousselot avait eu un léger tressaillement; mais il fit un geste de décision presque plaisant en regardant l'abbé Faujas d'un air d'intelligence.

— Tenez, sortez par ici, lui dit-il en ouvrant une porte cachée sous une portière.

Puis il l'arrêta sur le seuil, et, continuant à le regarder en riant :

— Fenil va être furieux... Vous me promettez de me défendre contre lui, s'il crie trop fort. Je vous le mets sur les bras, je vous avertis, et je compte bien aussi que vous ne laisserez pas recommencer le marquis de Lagrifoul... Dame! c'est sur vous que je m'appuie maintenant, cher monsieur Faujas.

Il le salua du bout de sa main blanche et rentra nonchalamment dans la tiédeur de son cabinet. L'abbé était resté courbé, surpris de l'aisance toute féminine avec laquelle monseigneur Rousselot changeait de maître et se livrait au plus fort. Une véritable admiration remplaçait la pitié qu'il avait un moment éprouvée ; il sentait que l'évêque venait de se moquer de lui, comme il avait dû se moquer de l'abbé Fenil, en regardant le combat douloureux des passions, du fauteuil moelleux où il traduisait Horace.

Le jeudi suivant, vers dix heures, au moment où la belle société de Plassans s'écrasait dans le salon vert des Rougon, l'abbé Faujas parut sur le seuil, il était superbe, grand, rose, vêtu d'une soutane fine qui luisait comme un satin. Il resta grave avec un léger sourire, à peine un pli aimable des lèvres, tout juste ce qu'il fallait pour éclairer sa face austère d'un rayon de bonhomie.

— Ah ! c'est ce cher curé ! cria gaiement madame de Condamin.

Mais la maîtresse de la maison se précipita; elle prit dans ses deux mains une des mains de l'abbé, et l'amenant au milieu du salon, le cajolant du regard, avec un doux balancement de tête :

— Quelle surprise ! quelle bonne surprise ! répéta-t-elle. Voilà un siècle qu'on ne vous avait vu. Il faut donc que le bonheur tombe chez vous pour que vous vous souveniez de vos amis ?

Lui, saluait avec aisance. Autour de lui, c'était une ovation flatteuse, un chuchotement de femmes ravies. Madame Delangre et madame Rastoil n'attendirent pas qu'il vînt les saluer et s'avancèrent pour le complimenter de sa nomination, qui était officielle depuis le matin. Le maire, le juge de paix, jusqu'à monsieur de Bourdeu et à monsieur Paloque lui donnèrent des poignées de main vigoureuses.

— Hein ! quel gaillard ! murmura monsieur de Condamin à l'oreille du docteur Porquier ; il ira loin. Je l'ai flairé dès le premier jour... Vous savez qu'ils mentent comme des arracheurs de dents, la vieille Rougon et lui, avec leurs simagrées. Je l'ai vu se glisser ici plus de dix fois à la nuit tombante. Ils doivent tremper dans de jolies histoires, tous les deux !

Mais le docteur Porquier eut une peur atroce que monsieur de Condamin ne le compromît; il se hâta de le quitter et vint, comme les autres, serrer la main de l'abbé Faujas, bien qu'il ne lui eût jamais adressé la parole.

Cette entrée triomphale fut le grand événement de la soirée. L'abbé s'était assis, et un triple cercle de jupes l'entourait. Il causa avec une charmante bonhomie, parla de toutes choses, évitant soigneusement de répondre aux allusions. Félicité l'ayant questionné directement, il se contenta de dire qu'il n'habiterait pas la cure, qu'il préférait garder le logement où il vivait si tranquille depuis près de trois ans. Marthe était là, parmi les dames, très réservée, ainsi qu'à son ordinaire. Elle avait simplement souri à l'abbé, le regardant de loin, un peu pâle, l'air las et inquiet. Mais, lorsqu'il eut fait connaître son intention de ne pas quitter la rue Balande, elle rougit beaucoup, et se leva pour passer dans le petit salon, comme suffoquée par la chaleur. Madame Paloque, auprès de laquelle monsieur de Condamin était allé s'asseoir, ricana et lui dit assez haut pour être entendue :

— C'est propre, n'est-ce pas?... Elle devrait au moins ne pas lui donner des rendez-vous ici, puisqu'ils ont toute la journée chez eux.

Seul, monsieur de Condamin se mit à rire. Les autres personnes prirent un air froid. Madame Paloque comprit qu'elle venait de se faire du tort et essaya de tourner la chose en plaisanterie. Cependant, dans les coins, on causait de l'abbé Fenil. La grande curiosité était de savoir s'il allait venir. Monsieur de Bourdeu, un des amis du grand-vicaire, raconta doctement qu'il était souffrant. La nouvelle de cette indisposition fut accueillie par des sourires discrets. Tout le monde était au courant de la révolution qui avait eu lieu à l'évêché. L'abbé Surin donnait à ces dames des détails très curieux sur l'horrible scène survenue entre monseigneur et le grand-vicaire; monseigneur était resté victorieux. Le grand-vicaire faisait raconter qu'une attaque de goutte le clouait chez lui; mais ce n'était pas là un dénoûment, et l'abbé Surin ajoutait que « l'on en verrait bien d'autres. » Cela se répétait à l'oreille, avec de petites exclamations, des hochements de tête, des moues de surprise et de doute. Pour l'instant du moins, c'était l'abbé Faujas qui l'emportait, et les belles dévotes se chauffaient doucement à ce soleil levant.

Vers le milieu de la soirée, l'abbé Bourrette entra. Les conversations se turent, on le regarda curieusement. Personne n'ignorait que, la veille encore, il comptait sur la cure de Saint-Saturnin ; il avait suppléé l'abbé Compan pendant sa longue maladie, la place était à lui. Il resta un instant sur le seuil, sans remarquer le mouvement que son arrivée produisait, un peu essoufflé, les paupières battantes. Puis, ayant aperçu l'abbé Faujas, il se précipita, lui serra les deux mains avec effusion en s'écriant :

— Ah ! mon bon ami, laissez-moi vous féliciter... Je viens de chez vous, où j'ai appris par votre mère que vous étiez ici... Je suis bien heureux de vous rencontrer.

L'abbé Faujas s'était levé, gêné, malgré son grand sangfroid, surpris par ces tendresses qu'il n'attendait point.

— Oui, murmura-t-il, j'ai dû accepter, malgré mon peu de mérite... J'avais d'abord refusé, citant à monseigneur des prêtres plus dignes, vous citant vous-même...

L'abbé Bourrette cligna les yeux et, l'emmenant à l'écart, baissant la voix :

— Monseigneur m'a tout conté... Il paraît que Fenil ne voulait absolument pas entendre parler de moi. Il aurait mis le feu au diocèse si j'avais été nommé : ce sont ses propres paroles. Mon crime est d'avoir fermé les yeux à ce pauvre Compan... Et il exigeait, comme vous le savez, la nomination de l'abbé Chardon, un homme pieux sans doute, mais d'une insuffisance notoire ; le grand vicaire comptait régner sous son nom à Saint-Saturnin... C'est alors que monseigneur vous a donné la place pour lui échapper et lui faire pièce. Cela me venge. Je suis enchanté, mon cher ami... Est-ce que vous connaissiez l'histoire ?

— Non, pas dans les détails.

— Eh bien ! les choses se sont passées ainsi, je vous l'affirme. Je tiens les faits de la bouche même de

monseigneur ; et, entre nous, il m'a laissé entrevoir un beau dédommagement. Le second grand-vicaire de monseigneur, l'abbé Vial, a depuis longtemps le désir d'aller se fixer à Rome ; la place serait libre, vous entendez. Enfin silence sur tout ceci. Je ne donnerais pas ma journée pour beaucoup d'argent.

Et il continuait à serrer les mains de l'abbé Faujas, tandis que sa large face jubilait d'aise. Autour d'eux, les dames se regardaient d'un air étonné, avec des sourires. Mais la joie du bonhomme était si franche, qu'elle finit par se communiquer à tout le salon vert, où l'ovation faite au nouveau curé prit un caractère plus intime et plus attendri. Les jupes se rapprochèrent; on parla des orgues de la cathédrale, qui avaient besoin d'être réparées, et madame de Condamin promit un reposoir superbe pour la procession de la prochaine Fête-Dieu L'abbé Bourrette prenait sa part du triomphe, lorsque madame Paloque, allongeant sa face de monstre, lui toucha l'épaule en lui murmurant à l'oreille:

— Alors, monsieur l'abbé, demain vous ne confesserez pas dans la chapelle Saint-Michel ?

Le prêtre, depuis qu'il suppléait l'abbé Compan, avait pris le confessionnal de la chapelle Saint-Michel, le plus grand, le plus commode de l'église, et qui était réservé particulièrement au curé. Il ne comprit pas d'abord; il cligna les yeux en regardant madame Paloque.

— Je vous demande, reprit-elle, si vous reprendrez demain votre ancien confessionnal, dans la chapelle des Saints-Anges.

Il devint un peu pâle et garda le silence un instant encore; il baissait les yeux sur le tapis, éprouvant une légère douleur à la nuque, comme s'il venait d'être frappé par derrière. Puis, sentant que madame Paloque restait là à le dévisager :

— Certainement, balbutia-t-il, je reprends mon ancien confessionnal... Venez à la chapelle des Saints-Anges, la dernière à gauche, du côté du cloître... Elle est très-humide. Couvrez-vous bien, chère dame, couvrez-vous bien.

Il avait des larmes au bord des paupières. Il s'était pris de tendresse pour le beau confessionnal de la chapelle Saint-Michel, où le soleil entrait, l'après-midi, juste à l'heure de la confession. Jusque-là il n'avait éprouvé aucun regret à remettre la cathédrale aux mains de l'abbé Faujas; mais ce petit fait, ce déménagement d'une chapelle à une autre, lui parut horriblement pénible; il lui sembla que le but de toute sa vie était manqué. Madame Paloque fit remarquer à voix haute qu'il était devenu triste tout d'un coup; mais lui se défendit, essaya de sourire encore. Il quitta le salon de bonne heure.

L'abbé Faujas resta un des derniers. Rougon était venu le complimenter, causant gravement avec lui aux deux coins d'un canapé ; ils parlaient de la nécessité des sentiments religieux dans un état sagement administré, et chaque dame qui se retirait avait une poignée de main pour le maître de la maison et une révérence pour le prêtre.

— Monsieur l'abbé, dit gracieusement Félicité, vous savez que vous êtes le cavalier de ma fille.

Il se leva. Marthe l'attendait près de la porte, et ils partirent tous les deux, accompagnés jusque sur le palier par les personnes qui se trouvaient encore là. La nuit était très-noire. Dans la rue, ils furent comme aveuglés par l'obscurité. Ils traversèrent la place de la sous-préfecture sans prononcer une parole; mais, dans la rue de la Banne, devant la maison, Marthe lui toucha le bras, au moment où il allait mettre la clef dans la serrure.

— Je suis bien heureuse du bonheur qui vous arrive, lui dit-elle d'une voix très-émue. Vous avez compris, n'est-ce pas, que je voulais attendre d'être seule avec vous pour vous dire cela?... J'ai une prière à vous adresser : faites-moi la grâce que vous m'avez refusée jusqu'à présent. Je vous le jure, l'abbé Bourrette ne m'entend pas. Vous seul pouvez me diriger et me sauver.

Il l'écarta d'un geste, et, lorsqu'il eut ouvert la porte et allumé la petite lampe que Rose laissait au bas de l'escalier, il monta en lui disant sévèrement :

— Vous m'aviez promis d'être raisonnable... Je songerai à ce que vous demandez. Nous en causerons quand vous serez plus calme.

Elle lui aurait baisé les mains. Elle n'entra chez elle que lorsqu'elle eut entendu l'abbé refermer sa porte, à l'étage supérieur. Et, pendant qu'elle se déshabillait et qu'elle se couchait, elle n'écouta pas Mouret, à moitié endormi, qui lui racontait longuement les cancans qui couraient la ville ; il était allé à son cercle, le cercle du Commerce, où il mettait rarement les pieds.

— L'abbé Faujas a roulé l'abbé Bourrette, répétait-il pour la deuxième fois en tournant lentement la tête sur l'oreiller. Cet abbé Bourrette, quel pauvre homme ! N'importe, c'est amusant de voir les calotins se manger entre eux. L'autre jour, tu te souviens, lorsqu'ils s'embrassaient, au fond du jardin, est-ce qu'on n'aurait pas dit deux frères? Ah ! bien, oui, ils se volent jusqu'à leurs dévotes... Pourquoi ne réponds-tu pas, ma bonne? Tu crois que ce n'est pas vrai?... Non; tu dors, n'est-ce pas? Alors, bonsoir, à demain.

Il se rendormit en mâchant des lambeaux de phrases. Marthe, les yeux grands ouverts, regardait en l'air, suivant au profond, éclairé par la veilleuse, le frôlement des pantoufles de l'abbé Faujas, qui se mettait au lit.

XII

Quand l'été revint, l'abbé et sa mère descendirent de nouveau chaque soir prendre le frais sur la terrasse. Mouret devenait morose, il refusait les parties de piquet que la vieille dame lui offrait parfois ; il restait là, à se dandiner sur une chaise. Comme il bâillait, sans même chercher à cacher son ennui, Marthe lui disait :

— Mon ami, pourquoi ne vas-tu pas à ton cercle?

Il y allait plus souvent qu'autrefois. Quand il entrait, il retrouvait sa femme et l'abbé à la même place, sur la terrasse; tandis que madame Faujas, à quelques pas, avait toujours son attitude de gardienne muette et aveugle.

Dans la ville, lorsqu'on parlait à Mouret du nouveau curé, il continuait à en faire le plus grand éloge. C'était décidément un homme supérieur. En trois ans et demi, il avait déjà fait un joli chemin, et, certes, il ne s'arrêterait pas là. Lui, Mouret, n'avait jamais douté de ses belles facultés.

— Je vous le disais bien, répétait-il d'un air bonhomme aux personnes qu'il rencontrait ; mais j'étais seul à le défendre alors, tandis qu'à présent vous voulez tous l'avoir inventé.

Jamais madame Paloque ne put tirer de lui un mot d'aigreur, malgré la méchanceté qu'elle mettait à lui demander des nouvelles de sa femme au beau milieu d'une phrase sur l'abbé Faujas. La vieille madame Rougon ne réussissait pas mieux à lire les chagrins secrets qu'elle croyait devenir sous sa bonhomie ; elle le dévisageait en souriant finement, lui tendait des piéges; mais ce bavard incorrigible, par la langue duquel toute la ville passait, était maintenant pris d'une pudeur, lorsqu'il s'agissait des choses de son ménage.

— Ton mari a donc fini par être raisonnable ? demanda un jour Félicité à sa fille. Il te laisse libre.

Marthe la regarda d'un air de suprise.

— J'ai toujours été libre, dit-elle.

— Chère enfant, tu ne veux pas l'accuser... Tu m'avais dit qu'il voyait l'abbé Faujas d'un mauvais œil.

— Mais non, je vous assure. C'est vous, au contraire, qui vous vous étiez imaginé cela... Mon mari est au mieux avec monsieur l'abbé Faujas, ils n'ont aucune raison pour être mal ensemble.

Marthe s'étonnait de la résistance que tout le monde mettait à vouloir que son mari et l'abbé ne fussent pas bons amis. Souvent, au comité de l'œuvre de la Vierge, ces dames lui posaient des questions qui l'embarrassaient et l'impatientaient. La vérité était qu'elle se trouvait très-heureuse, très-calme ; jamais la maison de la rue Balande ne lui avait paru plus tiède, et pour elle les personnes qui l'entouraient devaient goûter là un bonheur parfait. L'abbé Faujas lui ayant laissé entendre qu'il se chargerait de sa conscience lorsqu'il jugerait que l'abbé Bourrette deviendrait insuffisant, elle vivait dans cette espérance, avec des joies naïves de première communiante à laquelle on a promis des images de sainteté, si elle est sage. Elle croyait par instants redevenir enfant ; elle avait des fraîcheurs de sensation, des puérilités de désir, qui l'attendrissaient. Au printemps, Mouret, qui taillait ses grands buis, la surprit, les yeux baignés de larmes, sous la tonnelle du fond, au milieu des jeunes pousses, dans l'air chaud.

— Qu'as-tu donc, ma bonne? lui demanda-t-il avec inquiétude.

— Rien, je t'assure, lui dit-elle en souriant. Je suis contente, bien contente.

Il haussa les épaules et se remit à donner de délicats coups de ciseaux pour bien égaliser la ligne des buis; il mettait un grand amour-propre chaque année à avoir les buis les plus corrects du quartier. Marthe, qui avait essuyé ses yeux, pleura de nouveau, à grosses larmes chaudes, serrée à la gorge, touchée jusqu'au cœur par l'odeur de toute cette verdure coupée. Elle avait alors quarante ans, et c'était sa jeunesse qui pleurait.

Cependant l'abbé Faujas, depuis qu'il était curé de Saint-Saturnin, avait une dignité douce, qui semblait le grandir encore. Il portait son bréviaire et son chapeau magistralement. A la cathédrale, il s'était relevé par des coups de force qui lui assurèrent le respect du clergé. L'abbé Fenil, vaincu de nouveau sur deux ou trois questions de détail, paraissait se recueillir et laisser la place libre à son adversaire. Mais celui-ci ne commettait pas la sottise de triompher brutalement. Il avait une fierté à lui, d'une souplesse et d'une humilité surprenantes. Il sentait parfaitement que Plassans était loin de lui appartenir. Ainsi, il s'arrêtait parfois dans la rue pour serrer la main à monsieur Delangre, il échangeait simplement de courts saluts avec monsieur de Bourdeu, monsieur Maffre et les autres invités du président Rastoil. Toute une partie de la société de la ville gardait à son égard une grande méfiance. On l'accusait d'avoir des opinions politiques fort louches. Il fallait qu'il s'expliquât, qu'il se déclarât pour un parti. Mais lui souriait, disait qu'il était du parti des honnêtes gens, ce qui le dispensait de répondre plus nettement. D'ailleurs, il ne montrait aucune hâte, il continuait de rester à l'écart, attendant que les portes s'ouvrissent d'elles-mêmes.

— Non, mon ami, plus tard, nous verrons, disait-il à l'abbé Bourrette, qui le pressait de faire une visite à monsieur Rastoil.

Et l'on sut qu'il avait refusé deux invitations à dîner à la sous-préfecture. Il ne fréquentait toujours que les Mouret. Il restait là comme en observation, entre les deux camps ennemis. Le mardi, lorsque les deux sociétés étaient réunies dans les jardins, à droite et à gauche, il se mettait à la fenêtre, regardait le soleil se coucher au loin, derrière les forêts de la Seille; puis, avant de se retirer, il baissait les yeux, il répondait d'une façon également aimable aux saluts qu'il recevait de la société de monsieur Rastoil et de la société de la sous-préfecture. C'étaient là tous les rapports qu'il eût encore avec les voisins.

Un mardi pourtant, il descendit au jardin. Le jardin de Mouret lui appartenait maintenant. Il ne se contentait plus de se réserver la tonnelle du fond, aux heures de son bréviaire : toutes les allées, toutes les plates-bandes étaient à lui, sa soutane tachait de noir toutes les verdures. Ce mardi-là, il fit le tour, salua monsieur Maffre et madame Rastoil, qu'il aperçut en contre-bas, et vint passer sous la terrasse de la sous-préfecture, où se trouvaient accoudés monsieur de Condamin et le docteur Porquier. Ces messieurs le saluèrent. Il remontait l'allée lorsque le docteur l'appela.

— Monsieur l'abbé, un mot, je vous prie?

Et il lui demanda à quelle heure il pourrait le voir le lendemain. C'était la première fois qu'une des deux sociétés adressait ainsi la parole au prêtre d'un jardin à l'autre. Le docteur était dans un grand souci : son garnement de fils venait d'être surpris, avec une bande d'autres vauriens, dans une maison suspecte, derrière les prisons, et le pis était qu'on accusait Guillaume d'être le chef de la bande et d'avoir corrompu les fils Maffre, beaucoup plus jeunes que lui.

— Bah! dit monsieur de Condamin avec son rire sceptique, il faut bien que jeunesse se passe. Voilà une belle affaire! Toute la ville est en révolution, parce que ces jeunes gens jouaient au baccarat et qu'on a trouvé une dame avec eux.

Le docteur se montra très-choqué.

— Je veux vous demander conseil, dit-il en s'adressant au prêtre. Monsieur Maffre est venu comme un furieux chez moi; il m'a fait les plus sanglants reproches en criant que c'est ma faute, que j'ai mal élevé mon fils. Ma position est vraiment bien pénible. On devrait pourtant mieux me connaître. J'ai soixante ans de vie sans tache derrière moi.

Et il continua à gémir, disant les sacrifices qu'il avait fait pour son fils, parlant de sa clientèle, qu'il craignait de perdre, avec des larmes dans les yeux. L'abbé Faujas, debout au milieu de l'allée, levait la tête, écoutait gravement.

— Je ne demande pas mieux que de vous être utile, dit-il avec obligeance. Je verrai monsieur Maffre, je lui ferai comprendre qu'une juste indignation l'a emportée trop loin; je vais même le prier de m'accorder rendez-vous pour demain. Il est là, à côté.

Il traversa le jardin, se pencha vers monsieur Maffre, qui, en effet, était toujours là, en compagnie de madame Rastoil. Mais, quand le juge de paix sut que le curé désirait avoir un entretien avec lui, il ne voulut pas qu'il se dérangeât, il se mit à sa disposition et lui dit qu'il aurait l'honneur de lui rendre visite le lendemain.

— Ah! monsieur le curé, ajouta madame Rastoil, mes compliments pour votre prône de dimanche. Toutes ces dames étaient bien émues, je vous assure.

Il salua, et, traversant de nouveau le jardin, il vint rassurer le docteur Porquier, en lui annonçant que rendez-vous était pris et qu'il se chargeait d'arranger les choses. Puis, lentement, il se promena jusqu'à la nuit dans les allées, entendant les rires des deux sociétés, à droite et à gauche, mais ne se mêlant plus aux conversations.

Le lendemain, lorsque monsieur Maffre se présenta, l'abbé Faujas surveillait les travaux des deux ouvriers qui réparaient le bassin. Il avait témoigné le désir de voir le jet d'eau marcher; ce bassin sans eau était triste, disait-il. Mouret ne voulait pas, prétendait qu'il pouvait arriver des accidents; mais Marthe avait arrangé les choses, en décidant qu'on entourerait le bassin d'un grillage.

— Monsieur le curé, cria Rose, il y a là monsieur le juge de paix qui vous demande.

L'abbé Faujas se hâta. Il voulait faire monter monsieur

Maffre au second, à son appartement; mais Rose avait déjà ouvert la porte du salon.

—Entrez donc, disait-elle. Est-ce que vous n'êtes pas chez vous ici? Il est inutile de faire monter deux étages à monsieur le juge de paix... Seulement, si vous m'aviez prévenu ce matin, j'aurais épousseté le salon.

Comme elle refermait la porte sur eux après avoir ouvert les volets, Mouret l'appela dans la salle à manger, et, à demi-voix :

— C'est ça, Rose, tu lui donneras mon dîner, ce soir, à ton curé, et, s'il n'a pas assez de couvertures; en haut, tu l'apporteras dans mon lit, n'est-ce pas?

La cuisinière échangea un regard d'intelligence avec Marthe, qui travaillait devant la fenêtre en attendant que le soleil ait quitté la terrasse. Puis, haussant les épaules :

— Tenez, monsieur, murmurait-elle, vous n'avez jamais eu bon cœur.

Et elle s'en alla. Marthe continua à travailler sans lever la tête. Depuis quelques jours, elle s'était remise au travail avec une sorte de fièvre; elle brodait une nappe d'autel, c'était un cadeau pour la cathédrale. Ces dames voulaient donner un autel tout entier : madame Rastoil et madame Delangre s'étaient chargées des candelabres, madame de Condamin faisait venir de Paris un superbe christ d'argent.

Cependant, dans le salon, l'abbé Faujas adressait de douces remontrances à monsieur Maffre, en lui disant que le docteur Porquier était un homme religieux, d'une grande honorabilité et qu'il souffrait le premier de la déplorable conduite de son fils. Le juge de paix l'écoutait béatement; sa face épaisse et déprimée, ses gros yeux à fleur de tête, prenaient un air d'extase à certains mots pieux que le prêtre prononçait d'une façon plus pénétrante. Il convint qu'il s'était montré un peu vif, et il dit être prêt à toutes les excuses, du moment que monsieur le curé pensait qu'il avait péché.

— Et vos fils? demanda l'abbé; il faudra me les envoyer, je leur parlerai.

Monsieur Maffre secoua la tête avec un léger ricanement.

— N'ayez pas peur, monsieur le curé : les gredins ne recommenceront pas... Il y a trois jours qu'ils sont enfermés dans leur chambre, au pain et à l'eau. Voyez-vous, quand j'ai appris l'affaire, si j'avais eu un bâton, je leur aurais cassé sur l'échine.

L'abbé le regarda en se souvenant que Mouret l'accusait d'avoir tué sa femme par sa dureté et son avarice; puis, avec un geste de protestation :

— Non, non, dit-il; ce n'est pas ainsi qu'il faut prendre les jeunes gens. Votre aîné, Ambroise, a une vingtaine d'années, et le cadet va sur dix-huit ans, n'est-ce pas? Songez que ce ne sont plus des bambins; il faut leur tolérer quelques amusements.

Le juge de paix restait muet de surprise.

— Alors vous les laisseriez fumer, vous leur permettriez d'aller au café? murmura-t-il.

— Sans doute, reprit le prêtre en souriant. Je vous répète que les jeunes gens doivent pouvoir se réunir pour causer ensemble, fumer des cigarettes, jouer même une partie de billard ou d'échecs... Ils se permettront tout, si vous ne leur tolérez rien. Seulement vous devez bien penser que je ne les enverrais pas dans tous les cafés. Je voudrais pour eux un établissement particulier, un cercle, comme j'en ai vu dans plusieurs villes.

Et il développa tout un plan. Monsieur Maffre, peu à peu, comprenait et hochait la tête en disant :

— Parfait, parfait... Ce serait le digne pendant de l'œuvre de la Vierge. Ah! monsieur le curé, il faut mettre à exécution un si beau projet.

— Eh bien, conclut le prêtre en le reconduisant jusque dans la rue, puisque l'idée vous semble bonne, dites-en un mot à vos amis. Je verrai monsieur Delangre, lui en parlerai également... et dimanche, après les vêpres, nous pourrions nous réunir à la cathédrale et prendre une décision.

Le dimanche, monsieur Maffre amena monsieur Rastoil. Ils trouvèrent l'abbé Faujas et monsieur Delangre dans une petite pièce attenante à la sacristie. Ces messieurs se montraient très-enthousiastes. En principe, la création d'un cercle de jeunes gens fut résolue; seulement on batailla quelque temps sur le nom que ce cercle porterait. Monsieur Maffre voulait absolument qu'on le nommât le cercle de Jésus.

— Eh! non, finit par s'écrier le prêtre impatienté; vous n'aurez personne, et l'on se moquera des rares adhérents. Comprenez donc qu'il ne s'agit pas de mettre quand même la religion dans l'affaire; au contraire, je compte bien laisser la religion à la porte. Nous voulons distraire honnêtement la jeunesse, la gagner à notre cause, et rien de plus.

Le juge de paix et le président se regardaient d'un air si étonné et si anxieux, que monsieur Delangre dut baisser le nez pour cacher un sourire. Il tira sournoisement la soutane de l'abbé. Celui-ci, se calmant, reprit avec plus de douceur :

— J'imagine que vous ne doutez pas de moi, messieurs. Laissez-moi, je vous en prie, la conduite de cette affaire. Je propose de choisir un nom tout simple, par exemple celui-ci : le cercle de la Jeunesse, qui dit bien ce qu'il veut dire.

Monsieur Rastoil et monsieur Maffre s'inclinèrent, bien que cela leur parût un peu fade. Ils parlèrent ensuite de nommer monsieur le curé président d'un comité provisoire.

— Je crois, murmura monsieur Delangre en jetant un coup d'œil à l'abbé Faujas, que cela n'entre pas dans les idées de monsieur le curé.

— Sans doute, je refuse, dit l'abbé en haussant légèrement les épaules; ma soutane effrayerait les timides, les tièdes. Nous n'aurions que les jeunes gens pieux, et ce n'est pas pour ceux-là que nous ouvrons le cercle. Nous désirons ramener à nous les égarés : en un mot, faire des disciples, n'est-ce pas?

— Evidemment, répondirent le juge de paix et le président.

— Eh bien! il est préférable que nous nous tenions dans l'ombre, moi surtout. Voici ce que je vous propose. Monsieur Lucien, le fils de monsieur Delangre, et monsieur Séverin, le fils de monsieur Rastoil, vont seuls se mettre en avant. Ce seront eux qui auront eu l'idée du cercle et qui le fonderont. Envoyez-les moi demain, je m'entendrai tout au long avec eux. J'ai déjà un local en vue et un projet de statuts tout prêt... Quant à vos deux fils, monsieur Maffre, ils seront naturellement inscrits en tête de la liste des adhérents.

Le président parut flatté du rôle destiné à son fils, et les choses furent ainsi convenues, malgré la résistance du juge de paix, qui avait espéré tirer quelque gloire de la fondation du cercle. Dès le lendemain, Séverin Rastoil et Lucien Delangle se mirent en rapport avec l'abbé Faujas. Séverin était un grand jeune homme de vingt-cinq ans, le crâne mal fait, la cervelle obtuse, qui venait d'être reçu avocat, grâce à la position occupée par son père, et dont celui-ci rêvait anxieusement de faire un substitut, désespérant de lui voir se faire une clientèle. Lucien, au contraire, petit de taille, l'œil vif et la tête futée, plaidait avec l'aplomb d'un vieux praticien, bien que plus jeune d'une année; la *Gazette de Plassans* l'annonçait comme une lumière future du barreau. Ce fut surtout à ce dernier que l'abbé donna les instructions les plus minutieuses; le fils du président faisait les courses, crevait d'impatience. En trois semaines, le cercle de la Jeunesse fut créé et installé.

Il y avait alors sous l'église des Minimes, située au bout du cours Sauvaire, de vastes offices et un ancien réfectoire du couvent dont on ne se servait plus. C'était là le local que l'abbé Faujas avait en vue. Le clergé de la

paroisse le céda très-volontiers. Alors, un matin, le comité provisoire du cercle de la Jeunesse mit les ouvriers dans ces sortes de caves, et les bourgeois de Plassans restèrent stupéfaits en constatant qu'on installait un café sous l'église. Dès le cinquième jour, le doute ne fut plus permis. Il s'agissait bel et bien d'un café. On apportait des divans, des tables de marbre, des chaises, deux billards, trois caisses de vaisselle et de verrerie. Une porte fut percée, à l'extrémité du bâtiment, le plus loin possible du portail des Minimes; des grands rideaux rouges, des rideaux de restaurant pendaient derrière les vitres, et il fallait descendre huit marches pour pénétrer dans le cercle. Là se trouvait d'abord une grande salle; puis, à droite, s'ouvraient une salle plus étroite et un salon de lecture; enfin, dans une pièce carrée, au fond, on avait placé les deux billards. Ils étaient juste sous le maître autel.

— Ah! mes pauvres petits, dit un jour Guillaume Porquier aux fils Maffre, qu'il rencontra sur le cours, on va donc vous faire servir la messe maintenant entre deux parties de bezigue.

Ambroise et Alphonse le supplièrent de ne plus leur parler en plein jour, parce que leur père les avait menacés de les engager dans la marine, s'ils le fréquentaient encore. La vérité était que, le premier étonnement passé, le cercle de la Jeunesse avait un grand succès. Monseigneur Rousselot en avait accepté la présidence honoraire; il y vint même un soir, en compagnie de son secrétaire, l'abbé Surin; ils y burent chacun un verre de sirop de groseille, dans le petit salon; et l'on garda avec respect, sur un dressoir, le verre dont s'était servi monseigneur. On raconte encore cette anecdote avec émotion à Plassans. Cela détermina l'adhésion de tous les jeunes gens de la société. Il devint très-mauvais genre de ne pas faire partie du cercle de la Jeunesse.

Cependant Guillaume Porquier rôdait autour du cercle avec des rires de jeune loup rêvant d'entrer dans la bergerie. Les fils Maffre, malgré la peur affreuse qu'ils avaient de leur père, adoraient ce grand garçon éhonté, qui leur racontait des histoires de Paris et leur ménageait des parties fines dans les campagnes des environs. Aussi finirent-ils par lui donner un rendez-vous chaque mercredi et chaque samedi, à neuf heures, sur un banc de la promenade du Mail. Ils s'échappaient du cercle, bavardaient jusqu'à onze heures, cachés dans l'ombre noire des platanes. Guillaume revenait avec insistance aux soirées qu'ils passaient sous l'église des Minimes.

— Vous êtes encore bons, vous autres, disait-il, de vous laisser mener par le bout du nez... C'est le bedeau, n'est-ce pas, qui vous sert des verres d'eau sucrée, comme s'il vous donnait la communion?

— Mais non, tu te trompes, je t'assure, affirmait Ambroise. On se croirait absolument dans un des cafés du Cours, le café de France, ou le café des Voyageurs... On boit de la bière, du punch, du madère, ce qu'on veut enfin, tout ce qu'on boit ailleurs.

Guillaume continuait à ricaner.

— N'importe, murmurait-il; moi, je ne voudrais pas boire de toutes leurs saletés; j'aurais trop peur qu'ils n'eussent mis dedans quelque drogue pour me faire aller à confesse. Je parie que vous jouez la consommation à la main chaude ou à pigeon-vole?

Les fils Maffre riaient beaucoup de ces plaisanteries. Ils le détrompaient pourtant, lui racontaient que les cartes elles-mêmes étaient permises. Ça ne sentait pas du tout l'église. Et l'on était très-bien, les divans étaient bons, il y avait des glaces partout.

— Voyons, reprenait Guillaume, vous ne me ferez pas croire qu'on n'entend pas les orgues lorsqu'il y a une cérémonie, le soir, aux Minimes. J'avalerais mon café de travers, rien que de savoir qu'on baptise, qu'on marie et qu'on enterre au-dessus de mon verre.

— Ça, c'est un peu vrai, disait Alphonse; l'autre jour, pendant que je faisais une partie de billard avec Séverin, dans la journée, nous avons parfaitement entendu qu'on enterrait quelqu'un. C'était la petite du boucher qui est au coin de la rue de la Banne. Ce Séverin est bête comme tout; il croyait me faire peur en me racontant que l'enterrement allait me tomber sur la tête.

— Ah! bien, il est joli, votre cercle! s'écriait Guillaume. Je n'y mettrais pas les pieds pour tout l'or du monde. Autant vaut-il prendre son café dans une sacristie.

Guillaume se trouvait très-blessé de ne pas faire partie du cercle de la Jeunesse. Son père lui avait défendu de se présenter, craignant qu'il ne fût pas admis. Mais l'irritation qu'il éprouvait devint trop forte; il lança une demande sans avertir personne. Cela fit toute une grosse affaire. La commission chargée de se prononcer sur les admissions comptait alors les fils Maffre parmi ses membres. Lucien Delangre était président, et Séverin Rastoil, secrétaire. L'embarras de ces jeunes gens fût terrible. Ils n'osaient appuyer la demande, et, d'autre part, ils ne voulaient pas être désagréables au docteur Porquier, cet homme si digne, si bien cravaté, et qui avait l'absolue confiance des dames de la société. Ambroise et Alphonse conjurèrent Guillaume de ne pas pousser les choses plus loin, en lui donnant à entendre qu'il n'avait aucune chance.

— Laissez donc! leur répondit-il; vous êtes des lâches, tous les deux... Est-ce que vous croyez que je tiens à entrer dans votre confrérie? C'est une farce que je fais. Je veux voir si vous aurez le courage de voter contre moi. Je rirai bien, le jour où ces cagots me fermeront la porte au nez. Quant à vous, mes petits, vous pourrez aller vous amuser où vous voudrez; je ne vous reparlerai de la vie.

Les fils Maffre, consternés, supplièrent Lucien Delangre d'arranger les choses de façon à éviter un éclat. Lucien soumit la difficulté à son conseiller ordinaire, l'abbé Faujas, pour lequel il s'était pris d'une admiration de disciple. L'abbé, toutes les après-midi, de cinq à six heures, venait au cercle de la Jeunesse. Il traversait la grande salle d'un air affable, saluant, s'arrêtant parfois, debout devant une table, à causer quelques minutes avec un groupe de jeunes gens. Jamais il n'acceptait rien, pas même un verre d'eau pure. Puis il entrait dans le salon de lecture, s'asseyait devant la grande table couverte d'un tapis vert, et lisait attentivement tous les journaux que recevait le cercle, les feuilles légitimistes et religieuses de Paris et des départements voisins. Parfois il prenait une note rapide, sur un petit carnet; puis il se retirait discrètement, souriant aux habitués, leur donnant des poignées de main. Certains jours pourtant, il demeurait plus longtemps, s'intéressait à une partie d'échecs, parlait avec gaieté de toutes choses. Les jeunes gens, qui l'aimaient beaucoup, disaient de lui :

— Quand il cause, on ne croirait jamais que c'est un prêtre.

Lorsque le fils du maire lui eût parlé de l'embarras où la demande de Guillaume mettait la commission, l'abbé Faujas promit de s'interposer. En effet, dès le lendemain, il vit le docteur Porquier, lui conta l'affaire. Le docteur fut atterré. Son fils voulait donc le faire mourir de chagrin en déshonorant ses cheveux blancs. Et que résoudre à cette heure? Si la demande était retirée, la honte n'en serait pas moins grande. Le prêtre lui conseilla d'exiler Guillaume, pendant deux ou trois mois, dans une propriété qu'il possédait à quelques lieues : lui se chargeait du reste. Le dénoûment fut des plus simples. Dès que Guillaume fut parti, la commission mit la demande de côté en déclarant que rien ne pressait et qu'une décision serait prise ultérieurement.

Le docteur Porquier apprit cette solution par Lucien Delangre, une après-midi, comme il se trouvait dans le jardin de la sous-préfecture. Il courut à la terrasse. C'é-

tait l'heure du bréviaire de l'abbé Faujas; il était là, sous la tonnelle des Mouret.

— Ah ! monsieur le curé, que de remercîments! dit le docteur en se penchant. Je serais bien heureux de vous serrer la main.

— C'est un peu haut, répondit le prêtre en regardant le mur avec un sourire.

Mais le docteur Porquier était un homme plein d'effusion, que les obstacles ne décourageaient pas.

— Attendez, s'écria-t-il. Si vous le permettez, monsieur le curé, je vais faire le tour.

Et il disparut. L'abbé, toujours souriant, se dirigea lentement vers la petite porte qui s'ouvrait sur l'impasse des Chevillottes. Le docteur donnait déjà contre le bois de petits coups discrets.

— C'est que cette porte est condamnée, murmura le prêtre... Il y a un des clous qui est cassé. Si l'on avait un outil, ça ne serait pas difficile d'enlever l'autre.

Il regarda autour de lui, aperçut une bêche, et, d'un léger effort, ouvrit la porte, dont il avait tiré les verroux. Puis il sortit dans l'impasse des Chevillottes, où le docteur Porquier l'accabla de bonnes paroles. Comme ils se promenaient en causant le long de l'impasse, monsieur Maffre, qui se trouvait justement dans le jardin de monsieur Rastoil, entendit le bruit de leurs voix, et ouvrit de son côté la petite porte cachée derrière la cascade. Ces messieurs rirent de se trouver, ainsi tous les trois, dans cette ruelle déserte, et quand le juge de paix et le docteur prirent congé de l'abbé, ils entrèrent un instant dans le jardin des Mouret, ne dépassant pas la tonnelle, par discrétion, regardant curieusement les carrés de légumes, faisant un groupe noir au fond des verdures.

Cependant Mouret, qui mettait des tuteurs à des pieds de tomates, les aperçut en levant la tête. Il resta muet de surprise.

— Eh bien ! les voilà chez moi maintenant, murmura-t-il. Il ne manque plus que le curé amène ici les deux bandes!

Monsieur Maffre et le docteur Porquier se retirèrent, sans même le saluer. L'abbé Faujas poussa les verroux.

XIII

Serge avait alors dix-neuf ans, il occupait, au second étage, une petite chambre, en face de l'appartement du prêtre, où il vivait presque cloîtré, lisant beaucoup.

— Il faudra que je jette tes bouquins au feu, lui disait Mouret avec colère. Tu verras que tu finiras par te mettre au lit.

En effet, le jeune homme était maladif et d'un tempérament si nerveux, qu'il avait, à la moindre imprudence, des indispositions de fille, des bobos qui le retenaient dans sa chambre pendant deux ou trois jours. Rose le noyait alors de tisane, et lorsque Mouret montait pour le secouer un peu, comme il le disait, si la cuisinière était là, elle mettait son maître à la porte en lui criant :

— Laissez-le donc tranquille, ce mignon ! vous voyez bien que vous le tuez avec vos brutalités... Allez, il ne tient guère de vous, il est tout le portrait de sa mère. Vous ne les comprendrez jamais, ni l'un ni l'autre.

Serge souriait doucement; son père, en le voyant si délicat, hésitait, depuis sa sortie du collége, à l'envoyer faire son droit à Paris. Il ne voulait pas entendre parler d'une Faculté de province ; il prétendait que Paris était nécessaire à un garçon qui voulait aller loin, et, à son avis, Serge était destiné à aller loin. Il mettait en lui une grande ambition, disant que de plus bêtes, — ses cousins Rougon, par exemple, — avaient fait un joli chemin. Chaque fois que le jeune homme lui semblait gaillard, il fixait son départ aux premiers jours du mois suivant; puis la malle n'était jamais prête, le jeune homme toussait un peu, le départ se trouvait de nouveau renvoyé.

Marthe, avec sa douceur indifférente, se contentait de murmurer chaque fois :

— Il n'a pas encore vingt et un ans, et ce n'est guère prudent d'envoyer un enfant si jeune à Paris, il faut attendre. D'ailleurs il ne perd pas son temps ici; tu trouves toi-même qu'il travaille trop.

Serge accompagnait sa mère à la messe, il était d'esprit religieux, très tendre et très-grave. Le docteur Porquier lui ayant recommandé de faire le plus d'exercice possible, il s'était pris de passion pour la botanique, faisant des excursions, et passant ensuite ses après-midi à dessécher les herbes qu'il avait cueillies, à les coller, à les classer, à les étiqueter. Ce fut alors que l'abbé Faujas devint un grand ami. L'abbé avait herborisé autrefois; il lui donna certains conseils pratiques dont le jeune homme se montra très-reconnaissant. Ils se prêtèrent quelques livres, ils allèrent un jour ensemble à la recherche d'une plante que le prêtre disait devoir pousser dans le pays. Quand Serge était souffrant, chaque matin, il recevait la visite de son voisin, qui causait longuement au pied de son lit. Les autres jours, lorsqu'il se retrouvait sur pied, c'était lui qui frappait à la porte de l'abbé Faujas dès qu'il l'entendait marcher dans sa chambre. Ils n'étaient séparés que par l'étroit palier, et ils finissaient par vivre l'un chez l'autre.

Souvent Mouret s'emportait encore, malgré la tranquillité impassible de Marthe et les yeux irrités de Rose.

— Qu'est-ce qu'il peut faire là-haut, ce garnement? grondait-il. Je passe des journées entières sans seulement l'apercevoir. Il ne daignerait pas nous donner une heure de temps en temps, et je l'ai surpris encore hier chez le curé. Il n'en sort plus; ils sont toujours à causer dans les coins. D'abord il va partir pour Paris. Il est fort comme un Turc. Tous ces bobos-là sont des frimes pour se faire dorloter. Vous avez beau me regarder toutes les deux, je ne veux pas que le curé fasse un cagot du petit.

Il guettait son fils, et, lorsqu'il le croyait chez l'abbé, il l'appelait rudement.

— J'aimerais mieux qu'il allât voir les femmes! cria-t-il un jour, exaspéré.

— Oh! monsieur, dit Rose, c'est abominable, des idées pareilles.

— Oui, les femmes! Et je l'y mènerai moi-même, si vous me poussez à bout avec votre prêtaille!

Serge fit naturellement partie du cercle de la Jeunesse. Il y allait peu d'ailleurs, préférant sa solitude. Sans la présence de l'abbé Faujas, avec lequel il s'y rencontrait parfois, il n'y aurait sans doute jamais mis les pieds.

L'abbé, dans le salon de lecture, lui apprit à jouer aux échecs. Mouret, qui sut que « le petit » se retrouvait avec le curé, même au café, jura qu'il le conduirait au chemin de fer, dès le lundi suivant. La malle était faite, et sérieusement cette fois, lorsque Serge, qui avait voulu passer une dernière matinée en pleins champs, rentra, trempé par une averse brusque, et dut se mettre au lit, les dents claquant de fièvre. Pendant trois semaines, il fut entre la vie et la mort. La convalescence dura deux grands mois. Les premiers jours surtout, il était si faible, qu'il restait la tête soulevée sur des oreillers, les bras étendus le long des draps, pareil à une figure de cire.

— C'est votre faute, monsieur, criait la cuisinière à Mouret. Si l'enfant meurt, vous aurez ça sur la conscience.

Tant que son fils fut en danger, Mouret, assombri, les yeux rouges de larmes, rôda silencieusement dans la maison. Il montait rarement, piétinait dans le vestibule, à attendre le médecin à sa sortie. Quand il sut que Serge était sauvé, il se glissa dans la chambre, offrant ses ser-

vices. Mais Rose le mit à la porte. On n'avait pas besoin de lui, l'enfant n'était pas encore assez fort pour supporter ses brutalités, et il ferait bien mieux d'aller à ses affaires que d'encombrer ainsi le plancher. Alors Mouret resta tout seul au rez-de-chaussée, plus triste et plus désœuvré; il n'avait de goût à rien, disait-il. Marthe et la bonne étaient presque toujours en haut. Quand il traversait le vestibule, il entendait souvent aussi la voix de l'abbé Faujas, au second. L'abbé passait des après-midi entières au chevet de Serge convalescent.

— Comment va-t-il aujourd'hui, monsieur le curé ? demandait Mouret au prêtre, timidement, quand ce dernier descendait au jardin.

— Assez bien; ce sera long, et il faut de grands ménagements.

Et il lisait tranquillement son bréviaire, tandis que le père, un sécateur à la main, le suivait dans les allées, cherchant à renouer la conversation et à avoir des nouvelles plus détaillées sur « le petit. » Lorsque la convalescence s'avança, il remarqua que le prêtre ne quittait plus la chambre de Serge. Etant monté à plusieurs reprises pendant que les femmes n'étaient pas là, il l'avait toujours trouvé assis auprès du jeune homme, causant doucement avec lui, lui rendant les petits services de sucrer sa tisane, de relever ses couvertures, de lui donner les objets qu'il désirait. Et c'était dans la maison tout un murmure adouci, des paroles échangées à voix basse entre Marthe et Rose, un recueillement particulier qui transformait le second étage en un coin de couvent. Mouret sentait comme une odeur d'encens chez lui; il lui semblait parfois, au balbutiement des voix, qu'on disait la messe en haut.

— Que font-ils donc? pensait-il. Le petit est sauvé pourtant; ils ne lui donnent pas l'extrême-onction.

Serge lui-même l'inquiétait, il ressemblait à une fille, dans ses linges blancs. Ses yeux s'étaient agrandis, et il avait un autre sourire, une extase douce des lèvres, qu'il gardait même dans la souffrance. Mouret n'osait plus parler de Paris, tant le cher malade lui paraissait féminin et pudique.

Une après-midi, il était monté en étouffant le bruit de ses pas. La porte se trouvait entre-bâillée, et il aperçut Serge au soleil, dans un fauteuil. Le jeune homme pleurait, les yeux au ciel ; tandis que sa mère, devant lui, sanglotait également. Ils se tournèrent tous les deux, au bruit de la porte, sans essuyer leurs larmes, et, de sa voix tremblante de convalescent :

— Mon père, dit Serge, j'ai une grâce à vous demander. Ma mère prétend que vous vous fâcherez, que vous me refuserez une autorisation qui me comblerait de joie. Je voudrais entrer au séminaire.

Il avait joint les mains avec une sorte de dévotion fiévreuse.

— Toi ! toi! murmura Mouret.

Et il regarda Marthe qui détournait la tête. Il n'ajouta rien, alla à la fenêtre, revint s'asseoir au pied du lit machinalement; comme assommé sous le coup et brisé de fatigue.

— Mon père, reprit Serge au bout d'un long silence, j'ai vu Dieu, si près de la mort; j'ai juré d'être à lui. Je vous assure que toute ma joie est là. Croyez-moi, ne me désolez point.

Mouret ne prononçait toujours pas une parole; il avait la face morne, les yeux à terre. Il fit un geste de suprême découragement en murmurant :

— Si j'avais le moindre courage, je mettrais deux chemises dans un mouchoir et je m'en irais.

Puis il se leva, vint battre contre les vitres du bout des doigts. Comme Serge allait l'implorer de nouveau :

— Non, non; c'est entendu, dit-il simplement. Fais-toi curé, mon garçon.

Et il sortit. Le lendemain, sans avertir personne, il partit pour Marseille, où il passa huit jours avec son fils Octave Mais il revint soucieux, vieilli. Octave lui donnait peu de consolation. Il l'avait trouvé menant joyeuse vie, criblé de dettes, cachant des maîtresses dans ses armoires; d'ailleurs il n'ouvrit pas les lèvres sur ces choses. Il devenait de plus en plus sédentaire, ne faisant plus un seul de ces bons coups, un de ces achats de récolte sur pied, dont il était si glorieux autrefois. Rose remarqua qu'il affectait un silence presque absolu, qu'il ne parlait plus à l'abbé Faujas et qu'il évitait même de le saluer.

— Savez-vous, monsieur, que vous n'êtes guère poli? lui dit-elle un jour hardiment : monsieur le curé vient de passer et vous lui avez tourné le dos... Si c'est à cause de l'enfant que vous faites ça, vous avez bien tort. Monsieur le curé ne voulait pas qu'il entrât au séminaire, il l'a assez chapitré là-dessus; j'ai entendu tout ce qu'il lui disait... Ah ! la maison est gaie maintenant : vous ne causez plus, même avec madame; quand vous vous mettez à table, on dirait un enterrement. Moi, je commence à en avoir assez, monsieur.

Mouret quittait la pièce, mais la cuisinière le poursuisuivait dans le jardin.

— Est-ce que vous ne devriez pas être heureux de voir l'enfant sur ses pieds? Il a mangé une côtelette hier, le chérubin, et avec bon appétit encore... Ça vous est bien égal, n'est-ce pas? .. Vous vouliez en faire un paien comme vous. Allez, vous avez trop besoin de prières; c'est le bon Dieu qui veut votre salut à tous. A votre place, je pleurerai de joie en pensant que ce pauvre petit cœur va prier pour moi. Mais vous êtes de pierre, vous, monsieur... Et comme il sera gentil, le mignon, en soutane!

Alors Mouret montait au premier étage, et s'enfermait dans une chambre qu'il appelait son bureau, et où se trouvaient seulement un vieux canapé, une table et des chaises. Cette chambre devint son refuge, aux heures où la cuisinière le traquait... Il s'y ennuyait, redescendait au jardin, qu'il cultivait avec une sollicitude plus grande. Marthe ne semblait pas avoir conscience des bouderies de son mari; il restait parfois deux jours silencieux sans qu'elle s'inquiétât ni se fachât. Elle se détachait chaque jour davantage de ce qui l'entourait; elle crut même, tant la maison lui parut paisible, lorsqu'elle n'entendit plus à toute heure la voix grondeuse de Mouret, que celui-ci s'était raisonné et qu'il goûtait une félicité pareille à la sienne. Cela la tranquillisa, l'autorisa à s'enfoncer plus avant dans son rêve. Quand il la regardait, les yeux troubles, ne la reconnaissant plus, elle lui souriait, sans voir les larmes qui lui gonflaient les paupières.

Le jour où Serge, complétement guéri, entra au séminaire, Mouret resta seul à la maison avec Désirée. Maintenant il la gardait souvent; cette grande enfant, qui touchait à sa seizième année, aurait pu tomber dans le bassin ou mettre le feu à la maison en jouant avec des allumettes, comme une gamine de six ans. Lorsque Marthe rentra, elle trouva les portes ouvertes, les pièces vides. La maison lui sembla toute nue. Elle descendit sur la terrasse, et aperçut au fond d'une allée son mari qui jouait avec la jeune fille. Il était assis par terre, sur le sable; il emplissait gravement, à l'aide d'une petite pelle de bois, un chariot que Désirée tenait par une ficelle.

— Hue ! hue! criait l'enfant.

— Mais attends donc, disait patiemment le bonhomme; il n'est pas plein... Puisque tu veux faire le cheval, il faut attendre qu'il soit plein.

Alors elle battit des pieds en faisant le cheval qui s'impatiente; puis, ne pouvant rester en place, elle partit en riant aux éclats. Le chariot sautait, se vidait, et, quand elle eut fait le tour du jardin, elle revint, criant :

— Remplis-le, remplis-le encore.

Mouret le remplit de nouveau, à petites pelletées. Marthe était restée sur la terrasse, regardant, émue, mal à l'aise; ces portes ouvertes, cet homme jouant avec

cette enfant, au fond de la maison vide, l'attristaient, sans qu'elle eût une conscience nette de ce qui se passa en elle. Elle monta se déshabiller, entendant Rose, qui était rentrée également dire du haut du perron :

— Mon Dieu! que monsieur est donc bête!

Selon l'expression de ses amis du cours Sauvaire, des petits rentiers avec lesquels il faisait tous les jours son tour de promenade, Mouret « était touché. » Ses cheveux avaient grisonné en quelques mois, il fléchissait sur les jambes, il n'était plus le terrible moqueur que toute la ville redoutait. On croyait qu'il s'était lancé dans des spéculations hasardeuses et qu'il pliait sous quelque grosse perte d'argent. Quand on le vit si morne et qu'on risqua des allusions sur cette prétendue perte, il parut convenir qu'on avait deviné juste en ne protestant pas. L'opinion de Plassans fut dès lors qu'il avait reçu un coup dont il aurait bien de la peine à se relever.

Madame Paloque, accoudée à la fenêtre de sa salle à manger qui donnait sur la rue Balande, disait même « qu'il filait un vilain coton, » chaque fois qu'elle le voyait sortir. Et si l'abbé Faujas traversait la rue quelques minutes plus tard, elle prenait plaisir à s'écrier, surtout lorsqu'elle avait quelque visite chez elle :

— Voyez donc monsieur le curé; en voilà un qui se porte bien et qui engraisse! Allez, il ne se laisse pas dépérir... Vous vous souvenez comme il était maigre, quand il est arrivé. S'il mangeait dans la même assiette que monsieur Mouret, on croirait qu'il prend toute la viande et qu'il ne lui laisse que les os.

Elle riait et l'on riait avec elle. L'abbé Faujas, en effet, devenait superbe, toujours ganté de noir, la soutane luisante; il paraissait d'ailleurs faire ce sacrifice au monde, continuant à se montrer dédaigneux de toute coquetterie et fort dur pour lui-même. Il avait un sourire particulier, un plissement ironique des lèvres, lorsque madame de Condamin ou madame Rastoil le complimentait sur sa bonne mine. Ces dames l'aimaient bien mis, vêtu d'une façon cossue et douillette. Lorsqu'il se négligeait et que la vieille madame Rougon le rencontrait, elle lui disait nettement qu'il avait tort, qu'il fallait plaire, et il lui échappait alors des mouvements d'impatience; il devait rêver la lutte à poings fermés, les bras nus, sans souci du haillon; puis il souriait, il allait acheter des bas de soie, un chapeau, une ceinture neuve. Il usait beaucoup, son grand corps faisait tout craquer.

Depuis la fondation de l'œuvre de la Vierge, toutes les femmes étaient pour lui: elles le défendaient contre les vilaines histoires qui couraient encore parfois, sans qu'on pût en deviner nettement la source. Elles le trouvaient bien un peu rude par moments; mais cette brutalité ne leur déplaisait pas, surtout dans le confessionnal, où elles aimaient à sentir cette main de fer s'abattre sur leur nuque.

— Ma chère, dit un jour madame de Condamin à Marthe, il m'a grondée hier. Je crois qu'il m'aurait battue, s'il n'y avait pas eu une planche entre nous. Ah! il n'est pas toujours commode!

Et elle eut un petit rire, jouissant encore de cette querelle avec son directeur. Il faut dire, que madame de Condamin avait cru remarquer la pâleur de Marthe, quand elle lui faisait certaines confidences sur la façon dont l'abbé Faujas confessait; elle devinait sa jalousie, elle prenait un méchant plaisir à la torturer en redoublant des détails intimes.

Lorsque l'abbé Faujas eut créé le cercle de la Jeunesse, il se fit bon enfant; ce fut comme une nouvelle incarnation. Sous l'effort de la volonté, sa nature sévère se pliait ainsi qu'une cire molle. Il laissa conter la part qu'il avait prise à l'ouverture du cercle; il devint l'ami de tous les jeunes gens de la ville, se surveillant davantage, sachant que les collégiens échappés n'ont pas le goût des femmes pour les brutalités. Il faillit se fâcher avec le fils Rastoil, dont il menaça de tirer les oreilles, à propos d'une altercation sur le règlement intérieur du cercle; mais, avec un empire surprenant sur lui-même, il lui tendit la main presque aussitôt, s'humiliant, mettant les assistants de son côté par sa bonne grâce à offrir des excuses à « cette grande bête de Saturnin, » comme on le nommait.

Si l'abbé avait conquis les femmes et les enfants, il restait sur un pied de simple politesse avec les pères et les maris. Les personnages graves continuaient à se méfier de lui en le voyant rester à l'écart de tout groupe politique. A la sous-préfecture, monsieur Péqueur des Saulaies le discutait vivement; tandis que monsieur Delangre et son fils, sans le défendre d'une façon nette, disaient avec de fins sourires qu'il fallait attendre pour le juger. Chez monsieur Rastoil, il était devenu un véritable trouble-ménage. Séverin et sa mère ne cessaient de fatiguer le président des éloges du prêtre.

— Bien! bien! il a toutes les qualités que vous voudrez, criait le malheureux. C'est convenu, laissez-moi tranquille. Je l'ai fait inviter à dîner; il n'est pas venu. Je ne puis pourtant pas aller le prendre par le bras pour l'amener.

— Mais, mon ami, disait madame Rastoil, quand tu le rencontres, tu le salues à peine. C'est cela qui a dû le froisser.

— Sans doute, ajoutait Séverin; il s'aperçoit bien que vous n'êtes pas avec lui comme vous devriez être.

Monsieur Rastoil haussait les épaules. Lorsque monsieur de Bourdeu était là, tous deux accusaient l'abbé Faujas de pencher vers la sous-préfecture. Madame Rastoil faisait remarquer qu'il n'y dînait pas, qu'il n'y avait même jamais mis les pieds.

— Certainement, répondait le président, je ne l'accuse pas d'être bonapartiste... Je dis qu'il penche, voilà tout. Il a eu des rapports avec monsieur Delangre.

— Eh! vous aussi, s'écriait Séverin, vous avez eu des rapports avec le maire! On y est bien forcé, dans certaines circonstances. Dites que vous ne pouvez pas souffrir l'abbé Faujas, cela vaudra mieux.

Et tout le monde se boudait dans la maison Rastoil pendant des journées entières. L'abbé Fenil n'y venait plus que rarement, se disant cloué chez lui par la goutte. D'ailleurs, à deux reprises, mis en demeure de se prononcer sur le curé de Saint-Saturnin, il avait fait son éloge en quelques paroles brèves. L'abbé Surin et l'abbé Bourrette, ainsi que monsieur Maffre, étaient toujours du même avis que la maîtresse de la maison et ses deux filles. L'opposition venaient donc uniquement du président et de monsieur de Bourdeu, qui attendait gravement une occasion décisive pour se prononcer. Comme ils le disaient, « ils ne pouvaient pas compromettre leur situation politique en accueillant un homme qui cachait ses opinions. »

Séverin, par taquinerie, inventa alors d'aller frapper à la petite porte de l'impasse des Chevillottes, lorsqu'il voulait dire quelque chose au prêtre et qu'il le savait dans le jardin d'à côté. Peu à peu, l'impasse devint un terrain neutre. Le docteur Porquier, qui avait le premier usé de ce chemin; le fils Delangre, monsieur Maffre, indistinctement y vinrent causer avec l'abbé Faujas. Parfois, pendant toute une après-midi, les petites portes des deux jardins, ainsi que la porte charretière de la sous-préfecture, restaient grandes ouvertes. L'abbé était là au fond de ce cul-de-sac, appuyé au mur, souriant, donnant des poignées de main aux personnes des deux sociétés qui voulaient bien le venir saluer. Monsieur Péqueur des Saulaies affectait de ne pas vouloir mettre les pieds hors du jardin de la sous-préfecture. Monsieur Rastoil et monsieur de Bourdeu s'obstinaient également à ne point se montrer dans l'impasse; ils restaient assis sous les arbres, devant la cascade. Rarement la petite cour du prêtre envahissait la tonnelle des Mouret. Parfois une tête s'allongeait, jetait un coup

d'œil, disparaissait. Ces dames et ces messieurs y mettaient encore une grande discrétion.

D'ailleurs Mouret, lorsqu'il était là, ne tournait même plus la tête; Marthe et Rose auraient abattu le mur pour laisser entrer plus commodément les amis de l'abbé Faujas. Celui-ci ne se gênait point, se faisait apporter des chaises par la cuisinière, au fond du jardin, et il ne surveillait guère avec inquiétude que la fenêtre des Trouche, où luisaient à toute heure les yeux d'Olympe et de son mari. Les Trouche se tenaient là en embuscade, derrière les rideaux rouges, rongés par une envie rageuse de descendre, eux aussi, dans le jardin, de goûter aux fruits, de se promener et de causer avec le beau monde. Ils tapaient les persiennes, s'accoudaient un instant, se retiraient, furieux et frémissants, sous les regards dompteurs du prêtre, et ils revenaient, à pas de loup, coller leur faces, à un coin des vitres, espionnant chacun de ses mouvements, torturés en le voyant jouir si à l'aise de ce paradis qu'il leur défendait.

— C'est trop bête, dit un jour Olympe à son mari; il nous mettrait dans une armoire, s'il pouvait, afin de garder tout le plaisir pour lui. Nous allons descendre, si tu veux, et nous verrons ce qu'il dira.

Trouche venait de rentrer de son bureau. Il changea de faux-col et épousseta ses souliers, pour être tout à fait bien; Olympe mit une robe claire. Puis ils descendirent bravement dans le jardin, marchant à petits pas le long des grands buis, s'arrêtant devant les fleurs. Justement l'abbé Faujas tournait le dos, causant avec monsieur Maffre sur le seuil de la petite porte de l'impasse. Lorsqu'il entendit crier le sable, les Trouche étaient derrière son dos, sous la tonnelle. Il se tourna, s'arrêta net au milieu d'une phrase, stupéfait de les trouver là. Monsieur Maffre, qui ne les connaissait pas, les regardait curieusement.

— Un bien joli temps, n'est-ce pas, messieurs? dit Olympe, qui avait pâli sous le regard de son frère.

L'abbé brusquement entraîna le juge de paix dans l'impasse, où il se débarrassa de lui.

— Il est furieux, murmura Olympe. Tant pis! il faut rester. Si nous remontons, il croira que nous avons peur. J'en ai assez. Tu vas voir comme je vais lui parler.

Et elle fit asseoir Trouche sur une des chaises que Rose avait apportées quelques instants auparavant. Quand l'abbé rentra, il les aperçut tranquillement installés. Il poussa les verroux de la petite porte, il s'assura d'un coup d'œil que les feuilles les cachaient suffisamment, et, s'approchant de sa sœur, à voix étouffée :

— Vous oubliez nos conventions, dit-il; vous m'aviez promis de rester chez vous.

— Il fait trop chaud, là-haut, répondit Olympe; nous ne commettons pas un crime en venant respirer le frais ici.

Le prêtre allait s'emporter; mais sa sœur, toute blême de l'effort qu'elle faisait en lui résistant, ajouta d'un ton singulier :

— Ne crie pas; il y a du monde à côté, et tu pourrais te faire du tort.

Il regarda le mari et la femme, qui eurent tous les deux un petit rire, et il se prit le front, d'un geste silencieux et terrible, en se voyant en leur puissance.

— Assieds-toi, reprit Olympe. Tu veux une explication, n'est-ce pas? Eh bien! la voici : nous sommes las de nous claquemurer. Toi, tu vis ici comme un coq en pâte; la maison est à toi, le jardin est à toi. C'est tant mieux, et nous sommes heureux de voir que tes affaires marchent bien; mais il ne faut pas pour cela nous traiter de va-nu-pieds. Jamais tu n'as eu l'attention de me monter une grappe de raisin; tu nous a donné la plus vilaine chambre, et tu nous caches, tu as honte de nous, tu nous enfermes, comme si nous avions la peste. Tu comprends, ça ne peut plus durer.

— Je ne suis pas le maître, dit l'abbé Faujas. Adressez-vous à monsieur Mouret, si vous voulez dévaster la propriété.

Les Trouche échangèrent un nouveau sourire.

— Nous ne te demandons pas tes affaires, poursuivit Olympe; nous savons ce que nous savons, et cela suffit... Tout ceci prouve que tu as un mauvais cœur; tu fais le cachottier, tu nous aimes assez peu pour ne pas partager avec nous lorsqu'il t'arrive un bonheur... Crois-tu que, si nous étions dans ta position, nous ne te dirions pas de prendre ta part?

— Mais enfin que voulez-vous de moi? demanda l'abbé. Est-ce que vous croyez que je nage dans l'or? Vous connaissez ma chambre, je suis plus mal meublé que vous. Je ne puis pourtant pas vous donner cette maison, qui ne m'appartient pas.

Olympe haussa les épaules; elle fit taire son mari qui allait répondre, et tranquillement :

— Tu entends la vie à ta façon. Tu aurais des millions que tu n'achèterais pas une descente de lit; tu dépenserais ton argent à quelque grande affaire bête... Mais, nous autres, nous aimerions à être à notre aise chez nous. Ose donc dire que, si tu voulais les plus beaux meubles de la maison, et le linge, et les provisions, et tout, tu ne l'aurais pas tout de suite? Eh bien? un bon frère, dans ce cas-là, aurait déjà songé à ses parents, et il ne les laisserait pas dans la crotte, comme tu nous y laisses.

L'abbé Faujas regarda profondément les Trouche. Ils se dandinaient tous les deux sur leurs chaises.

— Vous êtes ingrats, leur dit-il au bout d'un silence. J'ai déjà fait beaucoup pour vous. Si vous mangez du pain aujourd'hui, c'est à moi que vous le devez; car j'ai encore tes lettres, Olympe, ces lettres où tu me suppliais de vous sauver de la misère en vous faisant venir à Plassans. Maintenant que vous voilà auprès de moi avec votre vie assurée, ce sont de nouvelles exigences...

— Bah! interrompit brutalement Trouche, si vous nous avez fait venir, c'était que vous aviez besoin de nous? vous saurez bien nous employer un jour ou l'autre. Je suis payé pour ne croire aux beaux sentiments de personne... Je laissais parler ma femme tout à l'heure, mais les femmes n'arrivent jamais au fait... En deux mots, mon cher ami, vous avez tort de vous méfier de nous et de nous tenir en cage comme des dogues fidèles, qu'on sort seulement les jours de danger. Nous nous ennuyons, nous finirons par faire des bêtises. Laissez-nous un peu de liberté; vous ne vous en trouverez pas mal, je vous le promets. Puisque la maison n'est pas à vous et que vous dédaignez les douceurs, qu'est-ce que cela peut vous faire, si nous nous installons selon nos aises? Nous ne mangerons pas les murs, que diable?

— Sans doute, insista Olympe; on deviendrait enragé, toujours sous clef... Nous serons bien gentils pour toi Tu sais que mon mari se jetterait dans le feu si tu le lui demandais. Il n'attend qu'un signe... Nous ne voulons pas connaître tes affaires, je le répète. Va ton chemin, et compte sur nous. Nous fermerons les oreilles et les yeux. Tout ce que nous souhaitons, c'est d'avoir une petite part de tes succès, c'est de bien vivre au moins... N'est-ce pas, c'est entendu?

L'abbé Faujas avait baissé la tête; il resta un moment silencieux; puis se levant :

— Ecoutez, dit-il, sans répondre directement, si vous devenez jamais un empêchement pour moi, je vous jure que je vous renvoie dans un coin crever sur la paille.

Et il remonta, les laissant sous la tonnelle. A partir de ce jour, les Trouche descendirent presque chaque jour au jardin; mais ils y mettaient quelque discrétion. Ils évitaient de s'y trouver aux heures où le prêtre causait avec les sociétés des jardins voisins.

— Je te le disais, tu as eu tort de les faire venir, répétait madame Faujas à son fils. Tu verras qu'ils te mangeront la laine sur le dos.

Lui répondait qu'ils pouvaient lui être utile et qu'il les briserait quand il le voudrait. Quelques jours plus tard, Olympe se plaignit tellement de la chambre qu'elle occupait, que Marthe, obligeamment, lui offrit celle de Serge, restée libre. Alors les Trouche gardèrent les deux pièces. Ils couchèrent dans l'ancienne chambre du jeune homme, dont pas un meuble d'ailleurs ne fut enlevé, et ils firent de l'autre pièce une sorte de salon, pour lequel Rose leur trouva dans le grenier un vieux canapé et deux fauteuils. Olympe, ravie, se commanda un peignoir rose chez une couturière de Plassans, qu'elle mettait dans son salon et à ses heures de promenade, en bas, sous la tonnelle.

Mouret, oubliant un soir que Marthe lui avait demandé de prêter la chambre de Serge, fut tout surpris d'y trouver les Trouche. Il montait, pour prendre un couteau que le jeune homme avait dû laisser au fond de quelque tiroir. Justement Trouche taillait avec ce couteau une canne de poirier, qu'il venait de couper dans le jardin. Alors Mouret s'excusa et descendit.

XIV

A la procession générale de la Fête-Dieu, sur la place de la Sous-Préfecture, lorsque monseigneur Rousselot descendit les marches du magnifique reposoir dressé par les soins de madame de Condamin, contre la porte même du petit hôtel qu'elle habitait, on remarqua avec surprise dans l'assistance que le prélat tourna brusquement le dos à l'abbé Faujas.

— Tiens! dit madame Rougon, qui se trouvait à la fenêtre de son salon, il y a donc de la brouille?

— Vous ne le saviez pas? répondit madame Paloque, accoudée à côté de la vieille dame; on en parle depuis hier. L'abbé Fenil est rentré en grâce.

Monsieur de Condamin, debout derrière ces dames, se mit à rire. Il s'était sauvé de chez lui en disant que « ça puait l'église ».

— Ah bien! murmura-t-il, si vous vous arrêtez à ces histoires!... L'évêque est une girouette, qui tourne dès que le Faujas ou le Fenil souffle sur lui: aujourd'hui l'un, demain l'autre. Ils se sont fâchés et remis plus de dix fois. Vous verrez qu'avant trois jours ce sera le Faujas qui sera l'enfant gâté.

— Je ne crois pas, reprit madame Paloque; cette fois, c'est sérieux... Il paraît que l'abbé Faujas attire de gros désagréments à monseigneur. Il aurait fait anciennement des sermons qui ont beaucoup déplu à Rome. Je ne puis pas vous expliquer ça tout au long, moi. Enfin je sais que monseigneur a reçu de Rome des lettres de reproches, dans lesquelles on lui dit de se tenir sur ses gardes. On prétend que l'abbé Faujas est un agent politique.

— Qui prétend cela? demanda madame Rougon en clignant les yeux comme pour suivre la procession, qui s'allongeait dans la rue de la Banne.

— Je l'ai entendu dire, je ne sais plus, dit la femme du juge d'un air indifférent.

Et elle se retira, assurant qu'on devait mieux voir de la fenêtre d'à côté. Monsieur de Condamin prit sa place auprès de madame Rougon, à laquelle il dit à l'oreille :

— Je l'ai vue entrer déjà deux fois chez l'abbé Fenil; elle complote certainement quelque chose avec lui. L'abbé Faujas a dû marcher sur cette vipère, et elle cherche à le mordre. Si elle n'était pas si laide, je lui rendrais le service de l'avertir que jamais son mari ne sera président.

— Pourquoi? Je ne comprends pas, murmura la vieille dame d'un air naïf.

Monsieur de Condamin la regarda curieusement; puis il se mit à rire, et de sa voix moqueuse :

— Vous êtes discrète, chère madame... L'abbé Faujas est un galant homme, que j'aime beaucoup; je m'honore d'être son ami, et je crois qu'il ira loin.

Les deux derniers gendarmes de la procession venaient de disparaître au coin du cours Sauvaire; alors, sans répondre, madame Rougon rentra dans le salon. Les quelques personnes qu'elle avait invitées à venir voir bénir le reposoir causèrent un instant de la bonne grâce de monseigneur, des bannières neuves des congrégations, surtout des jeunes filles de l'œuvre de la Vierge, dont le passage venait d'être très-remarqué. Les dames ne tarissaient pas, et le nom de l'abbé Faujas revenait à chaque instants avec de vifs éloges.

— C'est un saint décidément, dit en ricanant madame Paloque à monsieur de Condamin, qui était allé s'asseoir près d'elle.

Puis, se penchant et en toute confidence :

— Je n'ai pas pu parler librement devant la mère... On cause beaucoup trop de l'abbé Faujas et de madame Mouret. Ces vilains bruits ont dû arriver aux oreilles de monseigneur.

Monsieur de Condamin se contenta d'approuver de la tête et de répondre :

— Madame Mouret est une charmante femme, très-désirable encore malgré ses quarante ans.

— Oh! charmante, charmante, murmura madame Paloque, dont un flot de bile verdit la face.

— Tout à fait charmante, insista le conservateur des eaux et forêts; elle est à l'âge des grands bonheurs et des grandes passions. Vous vous jugez très-mal entre femmes.

Et il quitta le salon, heureux de la rage contenue de madame Paloque. Celle-ci avait raison, de mauvais bruits circulaient de nouveau sur l'abbé Faujas; la ville s'occupait de la lutte continue qu'il devait soutenir contre l'abbé Fenil, pour soustraire monseigneur Rousselot à l'influence de ce dernier. C'était un combat de chaque heure, un assaut de servantes-maîtresses se disputant les tendresses d'un vieillard. L'évêque souriait finement; il avait trouvé une sorte d'équilibre entre ces deux volontés contraires, il les battait l'un par l'autre, s'amusait à les voir à terre tour à tour, quitte à toujours accepter les soins du plus fort, pour avoir la paix. Quant aux médisances qu'on lui rapportait sur ses favoris, elles le laissaient plein d'indulgence; ils les savaient capables de s'accuser mutuellement d'assassinat.

— Vois-tu, mon enfant, disait-il à l'abbé Surin dans ses heures de confidences, ils sont mauvais tous les deux. Je crois que Paris l'emportera et que Rome sera battue; mais je n'en suis pas assez sûr, je les laisse se détruire en attendant. Quand l'un aura achevé l'autre, nous le verrons bien... Tiens, lis-moi la troisième ode d'Horace : il y a là un vers que je crains d'avoir mal traduit.

Le mardi qui suivit la procession générale, le temps était superbe; des rires et des bruits de voix venaient du jardin de monsieur Rastoil et du jardin de la sous-préfecture. Il y avait là, à droite et à gauche, nombreuse société sous les arbres. Dans le jardin des Mouret, l'abbé Faujas, à son habitude, lisait son bréviaire en se promenant doucement le long des grands buis. Depuis quelques jours, il tenait la porte de l'impasse fermée : il coquetait avec les voisins, semblait se cacher pour qu'on le désirât. Peut-être avait-il remarqué un léger refroidissement dans ces dames et ces messieurs, à la suite de sa dernière brouille avec monseigneur et des histoires abominables que ses ennemis faisaient courir.

Vers cinq heures, comme le soleil descendait derrière les marronniers de la sous-préfecture, l'abbé Surin proposa aux demoiselles Rastoil une partie de volant. Il était de première force. Malgré l'approche de la trentaine, Angélique et Aurélie adoraient les petits jeux; leur mère leur aurait encore fait porter des robes courtes, si elle avait osé Quand la bonne eut apporté les

raquettes, l'abbé Surin, qui cherchait des yeux une place dans le jardin, tout ensoleillé par les derniers rayons, eut une idée que ces demoiselles approuvèrent vivement.

— Si nous allions nous mettre dans l'impasse de Chevillottes? dit-il; nous serions à l'ombre des marronniers et nous aurions bien plus de recul.

Ils sortirent, et la partie la plus agréable du monde s'engagea. Les deux demoiselles commencèrent. Ce fut Angéline qui manqua la première le volant. L'abbé Surin la remplaça, et, pendant près d'une demi-heure, il tint la raquette avec une adresse et une ampleur vraiment magistrales; il avait ramené sa soutane entre ses jambes; il bondissait en avant, en arrière, sur les côtés, ramassant le volant au ras du sol, le saisissait d'un revers à des hauteurs surprenantes, le lançait roide comme une balle ou lui faisait décrire des courbes élégantes, calculées avec une science parfaite. D'ordinaire il préférait les mauvais joueurs, qui, en jetant le volant au hasard, sans aucun rhythme, selon son expression, l'obligeaient à déployer toute la souplesse de son jeu. Mademoiselle Aurélie était d'une jolie force; elle poussait un cri d'hirondelle à chaque coup de raquette, riait comme une folle quand le volant s'en allait droit sur le nez du jeune abbé; puis se ramassait dans ses jupes pour l'attendre ou reculait par petits sauts, avec un bruit terrible d'étoffes froissées, lorsqu'il lui faisait la niche de taper plus fort. Enfin le volant vint se planter dans ses cheveux et elle faillit tomber à la renverse, ce qui les égaya beaucoup tous les trois. Angéline prit la place. Dans le jardin des Mouret, chaque fois que l'abbé Faujas levait les yeux de son bréviaire, il apercevait le vol blanc du volant, au-dessus de la muraille, allant et venant, pareil à un gros papillon.

— Monsieur le curé, êtes-vous là ? cria Angéline en venant frapper à la petite porte; notre volant est entré chez vous.

L'abbé ramassa le volant tombé à ses pieds et vint ouvrir.

— Ah ! merci, monsieur le curé, dit Aurélie, qui tenait déjà la raquette. Il n'y a qu'Angéline pour un coup pareil. L'autre jour, papa nous regardait; elle lui a envoyé ça dans l'oreille, et si fort, qu'il en est resté sourd jusqu'au lendemain.

Les rires éclatèrent de nouveau. L'abbé Surin, rose comme une fille, s'essuyait délicatement le front, à petites tapes, avec un fin mouchoir. Il rejetait ses cheveux blonds derrière les oreilles, les yeux luisants, la taille souple, se servant de sa raquette comme d'un éventail. Dans le feu du plaisir, son rabat avait légèrement tourné.

— Monsieur le curé, dit-il en se remettant en position, vous allez juger les coups.

L'abbé Faujas, son bréviaire sous le bras, souriant d'un air paternel, resta sur le seuil de la petite porte. Cependant la porte charretière de la sous-préfecture était ouverte, et le prêtre avait dû apercevoir monsieur Péqueur des Saulaies et ses familiers assis devant la pièce d'eau. Il ne tourna pas la tête d'ailleurs; il marquait les points, complimentait l'abbé Surin, consolait les demoiselles Rastoil.

— Dites donc, Péqueur, vint murmurer plaisamment monsieur de Condamin à l'oreille du sous-préfet, vous avez tort de ne pas inviter ce petit abbé à vos soirées; il est bien agréable avec les dames et il doit valser à ravir.

Mais monsieur Péqueur des Saulaies, qui causait vivement avec monsieur Delangre, parut ne pas entendre. Il continua en s'adressant au maire :

— Vraiment, mon cher ami, je ne sais où vous voyez en lui les belles choses dont vous me parlez. L'abbé Faujas est au contraire très-compromettant. Son passé est fort louche, et l'on colporte ici certaines choses... Le clergé à Plassans nous est très-hostile. Je ne vois pas pourquoi je me mettrais aux genoux de ce curé là... D'abord ça ne me servirait à rien.

Monsieur Delangre et monsieur de Condamin se regardèrent et se contentèrent de hocher la tête, sans répondre.

— A rien du tout, reprit le sous-préfet: vous n'avez pas besoin de faire les mystérieux. Tenez, j'ai écrit à Paris, moi. J'avais la tête cassée; je voulais avoir le cœur net sur le Faujas, que vous semblez traiter en prince déguisé. Eh bien ! savez-vous ce qu'on m'a répondu ? On m'a répondu qu'on ne le connaissait pas, qu'on n'avait rien à me dire, que je devais d'ailleurs éviter avec soin de me mêler des affaires du clergé. On est déjà assez mécontent à Paris depuis que cet imbécile de Lagrifoul a passé. Je suis prudent, vous comprenez.

Le maire échangea un nouveau regard avec le conservateur des eaux et forêts. Il haussa même légèrement les épaules devant les moustaches correctes de monsieur Péqueur des Saulaies.

— Ecoutez-moi bien, lui dit-il, au bout d'un silence ; vous voulez être préfet, n'est-ce pas?

Le sous-préfet sourit en se dandinant sur sa chaise.

— Alors, allez donner tout de suite une poignée de main à l'abbé Faujas, qui vous attend là-bas en regardant jouer au volant.

Monsieur Péqueur des Saulaies resta muet, très-surpris, ne comprenant pas. Il leva les yeux sur monsieur de Condamin et lui demanda avec une certaine inquiétude :

— Est-ce aussi votre avis ?

— Mais sans doute ; allez lui donner une poignée de main, répondit le conservateur des eaux et forêts.

Puis il ajouta avec une pointe de moquerie :

— Interrogez ma femme, en qui vous avez toute confiance.

Madame de Condamin arrivait. Elle avait une délicieuse toilette rose et grise. Quand on lui eut parlé de l'abbé :

— Ah! vous avez tort de manquer de religion, dit-elle en s'adressant gracieusement au sous-préfet; c'est à peine si l'on vous voit à l'église, les jours de cérémonies officielles. Il faut que je vous convertisse vraiment, cela me fait trop de chagrin. Et puis, que voulez-vous qu'on pense du gouvernement que vous représentez, si vous n'êtes pas bien avec le bon Dieu ?... Laissez-nous, messieurs ; je vais confesser monsieur Péqueur.

Elle s'était assise, plaisantant et souriant.

— Octavie, murmura le sous-préfet lorsqu'ils furent seuls, ne vous moquez pas de moi. Vous n'étiez pas dévote, à Paris, rue du Helder. Vous savez que je me tiens à quatre pour ne pas éclater, quand je vous vois donner le pain béni à Saint-Saturnin.

— Vous n'êtes point sérieux, mon cher, répondit-elle sur le même ton. Réellement vous m'inquiétez, je vous ai connu plus intelligent. Etes-vous assez aveugle pour ne pas voir que vous branlez dans le manche? Comprenez donc que si l'on ne vous a point encore fait sauter, c'est qu'on ne veut pas donner l'éveil aux légitimistes de Plassans. Le jour où ils verront arriver un autre sous-préfet, ils se méfieront ; tandis qu'avec vous, ils s'endorment, ils se croient certains de la victoire aux prochaines élections. Ce n'est pas flatteur, je le sais, d'autant plus que j'ai la certitude absolue qu'on agit sans vous... Entendez-vous, mon cher, vous êtes perdu si vous ne savez pas deviner certaines choses et si vous ne vous rendez pas utile quand même.

Il la regardait avec une véritable épouvante.

— Est-ce que « le grand homme » vous a écrit? demanda-t-il en faisant allusion à un personnage qu'ils désignaient ainsi entre eux.

— Non, il a rompu entièrement avec moi. Je ne suis pas une sotte, j'ai compris la première la nécessité de cette séparation. D'ailleurs je n'ai pas à me plaindre : il s'est montré très-bon, il m'a mariée; il m'a donné d'excellents conseils, que je suis et dont je me trouve

bien... Mais j'ai gardé des amis à Paris. Je vous jure que vous n'avez que juste le temps de vous raccrocher aux branches. Ne faites plus le païen, et allez vite donner une poignée de main à l'abbé Faujas. Vous comprendrez plus tard, si vous ne devinez pas aujourd'hui.

Monsieur Péqueur des Saulaies restait le nez baissé, un peu honteux de la leçon. Il était très-fat, il montra ses dents blanches, et, pour se tirer du ridicule, il murmura tendrement :

— Si vous aviez voulu, Octavie, nous aurions gouverné Plassans à nous deux. Je vous avais offert de reprendre cette vie si douce...

— Décidément vous êtes un sot, interrompit-elle d'une voix fâchée. Vous m'agacez avec votre « Octavie ». Je suis madame de Condamin pour tout le monde, mon cher... Vous ne comprenez donc rien? J'ai trente mille francs de rente ; je règne sur toute une sous-préfecture ; je vais partout, et je suis partout respectée, saluée, aimée. Ceux qui soupçonneraient le passé n'auraient que plus d'amabilité pour moi... Qu'est-ce que je ferais de vous, bon Dieu ! Vous me gêneriez. Je suis une honnête femme, mon cher.

Elle s'était levée, et, s'approchant du docteur Porquier, qui, selon son habitude, venait après ses visites passer une heure dans le jardin de la sous-préfecture, pour entretenir sa belle clientèle.

— Oh ! docteur, j'ai une migraine, mais une migraine ! dit-elle avec des mines charmantes. Ça me tient là, dans le sourcil gauche.

— C'est le côté du cœur, madame, répondit galamment le docteur.

Madame de Condamin sourit et ne poussa pas plus loin la consultation. Madame Paloque se pencha à l'oreille de son mari, qu'elle amenait chaque jour, afin de le recommander constamment à l'influence du sous-préfet :

— Il ne les guérit pas autrement, murmura-t-elle.

Cependant monsieur Péqueur des Saulaies, après avoir rejoint monsieur de Condamin et monsieur Delangre, manœuvrait habilement pour les conduire du côté de la porte charretière. Quand il n'en fut plus qu'à quelques pas, il s'arrêta, comme intéressé par la partie de volant qui continuait dans l'impasse. L'abbé Surin, les cheveux au vent, les manches de la soutane retroussées et montrant ses poignets blancs et minces comme ceux d'une femme, venait de reculer la distance en plaçant mademoiselle Aurélie à vingt pas. Il se sentait regardé, il se surpassait vraiment. Mademoiselle Aurélie était, elle aussi, dans un de ses bons jours, au contact d'un tel maître. Le volant, lancé à pleines mains, décrivait une courbe molle, très-allongée ; et cela avec une telle régularité, que les joueurs ne bougeaient pas de place ; le volant semblait venir de lui-même rebondir sur les raquettes, voler de l'une à l'autre, du même vol souple et régulier. L'abbé Surin, la taille un peu renversée, développant les grâces de son buste, était charmant.

— Très-bien, très-bien ! cria le sous-préfet, ravi. Ah ! monsieur l'abbé, je vous fais mes compliments.

Puis, se tournant vers madame de Condamin, le docteur Porquier et les Paloque :

— Venez donc, je n'ai jamais rien vu de pareil... Vous permettez que nous vous admirions, monsieur l'abbé?

Toute la société de la sous-préfecture forma alors un groupe au fond de l'impasse. L'abbé Faujas n'avait pas bougé ; il répondit, par un léger signe de tête aux saluts de monsieur Delangre et de monsieur de Condamin. Il marquait toujours les points. Quand Aurélie manqua le volant, il dit avec bonhomie :

— Cela vous fait trois cent dix points depuis qu'on a changé la distance ; votre sœur n'en a que quarante-sept.

Monsieur Maffre parut un instant sur le seuil de la petite porte voisine ; il rentra presque aussitôt dans le jardin de monsieur Rastoil. L'abbé Faujas, tout en ayant l'air de suivre le volant avec un vif intérêt, jetait de rapides coups d'œil sur la bande du sous-préfet et sur la porte du président, ouverte et vide.

— Qu'ont-ils donc à rire si fort? demanda au juge de paix monsieur Rastoil, qui causait avec monsieur de Bourdeu, devant la table rustique.

— C'est le secrétaire de monseigneur qui joue, répondit monsieur Maffre. Il fait des choses étonnantes, tout le quartier le regarde... monsieur le curé, qui est là, en est émerveillé.

Monsieur de Bourdeu prit une large prise en murmurant :

— Ah ! monsieur l'abbé Faujas est là?

Il rencontra le regard de monsieur Rastoil en levant la tête, et tous deux semblèrent gênés.

— On m'a raconté, hasarda le président, que l'abbé est rentré en faveur auprès de monseigneur.

— Oui, ce matin même, dit monsieur Maffre. Oh ! une réconciliation complète. J'ai eu des détails très-touchants. Monseigneur a pleuré, et cette fois on croit que ce sera pour longtemps. Monsieur l'abbé Fenil a eu quelques torts.

— Je vous croyais l'ami du grand vicaire, fit remarquer monsieur de Bourdeu avec ironie.

— Sans doute, mais je suis aussi l'ami de monsieur le curé, répliqua vivement le juge de paix. J'ai eu tort de répéter certains bruits ; on m'a prouvé, ce matin, toute la fausseté de ces histoires... Monsieur le curé est d'une piété qui défie les calomnies. N'est-on pas allé jusqu'à attaquer sa moralité ? C'est une honte !

— On voit bien que l'abbé Faujas est de nouveau le maître du diocèse, murmura l'ancien préfet à l'oreille du président.

— Et n'a-t-on pas cherché à compromettre monsieur le curé dans les affaires politiques? continua monsieur Maffre. On disait qu'il venait tout bouleverser ici, donner des places à droite et à gauche, faire triompher la clique de Paris. On n'aurait pas plus mal parlé d'un chef de brigands... Un tas de mensonges enfin !

Monsieur Rastoil et monsieur de Bourdeu avaient de nouveau baissé la tête. Ce dernier, du bout de sa canne, dessinait un profil sur le sable de l'allée.

— Oui, j'ai entendu parler de ces choses, dit-il négligeamment ; il est bien peu croyable qu'un ministre de la religion accepte un tel rôle... D'ailleurs, pour l'honneur de Plassans, je veux croire qu'il échouerait complétement. Dieu merci ! il n'y a ici personne à acheter.

— Des cancans ! s'écria le président en haussant les épaules. Est-ce qu'on retourne une ville comme une vieille veste ! Paris peut nous envoyer tous ses mouchards, Plassans restera légitimiste. Voyez le petit Péqueur? Nous n'en avons fait qu'une bouchée... Il faut que le monde soit bien bête ! On s'imagine alors que des personnages mystérieux parcourent les provinces, offrant des places. Je vous avoue que je serais bien curieux de voir un de ces messieurs.

Il se fâchait. Monsieur Maffre, inquiet, crut devoir se défendre.

— Permettez, interrompit-il, je ne vous a pas affirmé que monsieur l'abbé Faujas fût un agent bonapartiste ; au contraire, j'ai trouvé cette accusation absurde.

— Eh ! il n'est plus question de l'abbé Faujas ; je parle en général. On ne se vend pas comme cela, que diable !... L'abbé Faujas est au-dessus de tous les soupçons.

Il y eut un silence. Monsieur de Bourdeu achevait le profil, sur le sable, par une grande barbe en pointe.

— L'abbé Faujas n'a pas d'opinion politique, dit-il de sa voix sèche.

— Evidemment, reprit monsieur Rastoil ; nous lui reprochions son indifférence, mais aujourd'hui je l'approuve. Avec tous ces bavardages, la religion se trouverait compromise... Vous le savez comme moi,

Bourdeu, on ne peut l'accuser de la moindre démarche louche ; jamais on ne l'a vu à la sous-préfecture, n'est-ce pas? Il est resté très-dignement à sa place... S'il était bonapartiste, il ne s'en cacherait pas, parbleu !

— Sans doute ; il a un air de grande franchise.

— Ajoutez qu'il mène une vie exemplaire. Ma femme et mon fils m'ont donné sur son compte des détails qui m'ont vivement ému.

A ce moment, les rires redoublèrent dans l'impasse. La voix de l'abbé Faujas s'éleva, complimentant mademoiselle Aurélie sur un coup de raquette vraiment remarquable. Monsieur Rastoil, qui s'était interrompu, reprit avec un sourire :

— Vous entendez ? Qu'ont-ils donc à s'amuser ainsi ? Cela donne envie d'être jeune.

Puis, de sa voix grave :

— Oui, ma femme et mon fils m'ont fait aimer l'abbé Faujas. Nous regrettons vivement que sa discrétion l'empêche d'être des nôtres.

— C'est un homme de bonne compagnie, déclara monsieur de Bourdeu, et je serais enchanté de pouvoir protester contre de sots commérages, en lui donnant mon amitié.

La fin de cette phrase fut couverte par des applaudissements et des bravos qui s'élevèrent dans l'impasse. Il y eut un tohu-bohu de piétinements, de rires, de cris, toute une bouffée de gaieté d'écoliers en récréation. Monsieur Rastoil quitta son siége rustique.

— Ma foi ! dit-il avec bonhomie, allons voir ; je finis par avoir des démangeaisons dans les jambes.

Monsieur de Bourdeu et monsieur Maffre le suivirent; tous trois restèrent devant la petite porte. C'était la première fois que le président et l'ancien préfet s'aventuraient jusque là. Quand ils aperçurent, au fond de l'impasse, le groupe formé par monsieur Péqueur des Saulaies et ses familiers, ils prirent des mines graves. Le sous-préfet, de son côté, se redressa, se campa dans une attitude officielle; tandis que madame de Condamin, très-rieuse, se glissait le long des murs, emplissait l'impasse du frôlement de sa toilette rose et grise. Les deux sociétés s'épiaient par des coups d'œil de côté, ne voulant céder la place ni l'une ni l'autre; et, entre elles, l'abbé Faujas, toujours sur la porte des Mouret, tenant son bréviaire sous le bras, s'égayait doucement, sans paraître le moins du monde comprendre la délicatesse de la situation.

Cependant tous les assistants retenaient leur haleine. L'abbé Surin, voyant grossir son public, voulait enlever les applaudissements par un dernier tour d'adresse ; il s'ingénia, se proposa des difficultés. Brusquement il se tourna, jouant sans regarder venir le volant, le devinant en quelque sorte, le renvoyant à mademoiselle Aurélie, par-dessus sa tête, avec une précision mathématique. Il était très-rouge, suant, décoiffé ; son rabat avait complétement tourné et lui pendait maintenant sur l'épaule droite. Mais il restait vainqueur, l'air riant, charmant toujours. Les deux sociétés s'oubliaient à l'admirer; madame de Condamin réprimait les bravos, qui éclataient trop tôt, en agitant son mouchoir de dentelle. Alors le jeune abbé, raffinant encore, se mit à faire de petits sauts sur lui-même, à droite, à gauche, les calculant de façon à recevoir le volant dans une nouvelle position. C'était le bouquet. Il triomphait, lorsque, en sautant, le pied lui manqua; il faillit tomber sur la poitrine de madame de Condamin, qui avait tendu les bras en poussant un cri. Les assistants le crurent blessé et se précipitèrent ; mais lui, chancelant, se rattrapant à terre sur les genoux et sur les mains, se releva d'un bond suprême, ramassa, renvoya à mademoiselle Aurélie le volant, qui n'avait pas encore touché le sol ; et, la raquette haute, il triompha.

— Bravo ! bravo ! cria monsieur Péqueur des Saulaies en s'approchant.

— Bravo ! le coup est superbe ! répéta monsieur Rastoil en s'avançant également.

La partie fut interrompue. Les deux sociétés avaient envahi l'impasse ; elles se mêlaient, entouraient l'abbé Surin, qui, hors d'haleine, s'appuyait au mur, à côté de l'abbé Faujas. Tout le monde parlait à la fois.

— J'ai cru qu'il avait la tête cassée en deux, disait le docteur Porquier à monsieur Maffre d'une voix pleine d'émotion.

— Vraiment tous ces jeux finissent mal, murmura monsieur de Bourdeu en s'adressant à monsieur Delangre et aux Paloque, tout en acceptant une poignée de main de monsieur de Condamin, qu'il évitait dans les rues pour ne pas avoir à le saluer.

Madame de Condamin allait et venait du sous-préfet au président, les mettait en face l'un de l'autre, répétait :

— Mon Dieu ! je suis plus malade que lui, j'ai cru que nous allions tomber tous les deux. Vous avez vu, c'est une grosse pierre.

— Elle est là, tenez, dit monsieur Rastoil ; il a dû la rencontrer sous son talon.

— C'est cette pierre ronde, vous croyez? demanda monsieur Péqueur des Saulaies en ramassant le caillou.

Et tous deux se mirent à examiner la pierre ; ils se la passaient, se faisaient remarquer qu'elle était tranchante et qu'elle aurait pu couper le soulier de l'abbé. Madame de Condamin, entre eux, leur souriait, leur assurait qu'elle commençait à se remettre. Jamais le sous-préfet et le président ne s'étaient parlé en dehors des cérémonies officielles.

— Monsieur l'abbé se trouve mal, s'écrièrent les demoiselles Rastoil.

L'abbé Surin en effet était devenu très-pâle, en entendant parler du danger qu'il venait de courir. Il fléchissait, lorsque l'abbé Faujas, qui jusque-là s'était tenu à l'écart, le prit entre ses bras puissants et le porta presque dans le jardin des Mouret, où il l'assit sur une chaise. Les deux sociétés le suivirent et envahirent la tonnelle ; là, le jeune abbé s'évanouit complétement.

— Rose, de l'eau, du vinaigre ! cria l'abbé Faujas en s'élançant vers le perron.

Mouret, qui était dans la salle à manger, parut à la fenêtre ; mais, en voyant tout ce monde au fond de son jardin, il recula, comme pris de peur ; il se cacha, ne se montra plus. Cependant Rose arrivait avec toute une pharmacie. Elle se hâtait, elle grognait :

— Si madame était là au moins ; elle est allée au séminaire, pour le petit... Je suis toute seule, je ne peux pas faire l'impossible, n'est-ce pas?... Allez, ce n'est pas monsieur qui bougerait ; on pourrait mourir avec lui. Il est par là, dans la salle à manger, à se cacher comme un sournois. Non, un verre d'eau, il ne vous le donnerait pas ; il vous laisserait crever.

Tout en mâchant ces paroles, elle était arrivée devant l'abbé Surin évanoui.

— Oh ! le Jésus ! dit-elle avec une tendresse apitoyée de commère.

L'abbé Surin, les yeux fermés, la face pâle entre ses longs cheveux blonds, ressemblait à un de ces martyrs aimables qui se pâment sur les images de sainteté. L'aînée des demoiselles Rastoil lui soutenait la tête, renversée mollement, découvrant le cou blanc et délicat. On s'empressa ; madame de Condamin, à légers coups, lui tamponna les tempes avec un linge trempé dans de l'eau vinaigrée. Les deux sociétés attendaient, anxieuses. Enfin il ouvrit les yeux, mais il les referma : il s'évanouit encore deux fois.

— Vous m'avez fait une belle peur, lui dit poliment le docteur Porquier, qui avait pris et gardé sa main dans la sienne.

L'abbé restait assis, confus, remerciant, assurant que ce n'était rien. Puis il vit qu'on lui avait déboutonné sa soutane et qu'il avait le cou nu ; il sourit, il remit son

rabat. Et, comme on lui conseillait de se tenir tranquille, il voulut montrer qu'il était solide; il retourna dans l'impasse avec les demoiselles Rastoil, pour finir la partie.

— Vous êtes très-bien ici, dit monsieur Rastoil à l'abbé Faujas, qu'il n'avait pas quitté.

— L'air est excellent sur cette côte, ajouta monsieur Péqueur des Saulaies d'un air aimable.

Les deux sociétés se rapprochaient de la porte en regardant curieusement la maison de Mouret.

— Si ces dames et ces messieurs, dit Rose, veulent rester un instant dans le jardin... Monsieur le curé est chez lui... Attendez, je vais aller chercher des chaises.

Et elle fit trois voyages, malgré les protestations. Alors, après s'être regardées un instant, les deux sociétés s'assirent par politesse. Le sous-préfet et le président s'étaient mis aux deux côtés de l'abbé Faujas. La conversation fut très-amicale.

— Vous n'êtes pas un voisin tapageur, monsieur le curé, répétait gracieusement monsieur Péqueur des Saulaies. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai à vous apercevoir, tous les jours, aux mêmes heures, dans ce petit paradis. Cela me repose de mes tracas.

— Un bon voisin, c'est chose si rare, reprenait monsieur Rastoil.

— Sans doute, interrompait monsieur de Bourdeu; monsieur le curé a mis ici une bonté et une tranquillité de cloître.

Pendant que l'abbé Faujas souriait et saluait, monsieur de Condamin, qui ne s'était pas assis, vint se pencher à l'oreille de monsieur Delangre en murmurant:

— Voilà Rastoil qui rêve une place de substitut pour son flandrin de fils, et Bourdeu qui cherche à rattraper sa préfecture.

Monsieur Delangre le fit taire d'un regard terrible, tremblant à l'idée que ce bavard incorrigible pouvait tout gâter. Mais madame de Condamin venait de produire une sensation en disant d'un air fin :

— Ce que j'aime dans ce jardin, c'est ce charme intime qui semble en faire un petit coin fermé à toutes les misères de ce monde. Caïn et Abel s'y seraient réconciliés.

Et elle avait souligné sa phrase, regardant, à droite et à gauche, le jardin de la sous-préfecture et le jardin de monsieur Rastoil. Monsieur Maffre et le docteur Porquier hochèrent la tête en manière d'approbation; tandis que les Paloque s'interrogeaient, inquiets, ne comprenant pas, craignant de se compromettre d'un côté ou d'un autre, s'ils ouvraient la bouche inconsidérément.

Au bout d'un quart d'heure, monsieur Rastoil se leva.

— Ma femme ne va plus savoir où nous sommes passés, murmura-t-il.

Tout le monde s'était mis debout, se saluant, un peu embarrassé pour prendre congé. Mais l'abbé Faujas tendit les mains:

— Mon paradis reste ouvert, dit-il de son air le plus souriant; je ne referme pas la porte.

Alors le président et le sous-préfet promirent de rendre, de temps à autre, une visite à monsieur le curé. Et les deux sociétés restèrent encore là cinq grandes minutes à se complimenter, pendant que, dans l'impasse, les rires des demoiselles Rastoil et de l'abbé Surin s'élevaient de nouveau. La partie avait repris tout son feu; le volant allait et venait, d'un vol souple et régulier, au-dessus de la muraille.

XV

Un vendredi, madame Paloque, qui entrait à Saint-Saturnin, fut toute surprise d'apercevoir Marthe agenouillée devant la chapelle Saint-Michel. L'abbé Faujas confessait.

— Tiens! pensa-t-elle, est-ce qu'elle aurait fini par toucher le cœur de l'abbé? Il faut que je reste. Si madame de Condamin venait, ce serait drôle.

Et elle prit un chaise, un peu en arrière, s'agenouillant à demi, la face entre les mains, comme abîmée dans une prière ardente; elle écarta les doigts, elle regarda. L'église était très-sombre. Marthe, la tête tombée sur son livre de messe, semblait dormir; elle faisait une masse noire contre la blancheur d'un pilier; et, de tout son être, ses épaules seules vivaient soulevées par de gros soupirs. Elle était si profondément abattue, qu'elle laissait passer son tour, à chaque nouvelle pénitente que l'abbé Faujas expédiait. L'abbé attendait une minute ou deux, s'impatientait, frappait contre le bois du confessionnal; et une des femmes qui se trouvaient là, voyant que Marthe ne bougeait pas, se décidait alors à prendre sa place. La chapelle se vidait, Marthe restait immobile et pâmée.

— Elle est joliment prise, se dit la Paloque; c'est indécent de s'étaler comme ça dans une église... Ah! voici madame de Condamin.

En effet, madame de Condamin entrait. Elle s'arrêta un instant devant le bénitier, ôtant son gant, se signant d'un geste joli. Sa robe de soie eut un murmure dans l'étroit chemin ménagé entre les chaises, et, quand elle s'agenouilla, elle emplit la haute voûte du frisson de ses jupes. Elle avait son air affable, elle souriait aux ténèbres de l'église. Bientôt il ne resta plus qu'elle et Marthe. L'abbé se fâchait, tapait plus fort contre le bois du confessionnal.

— Madame, c'est à vous; je suis la dernière, murmura obligeamment madame de Condamin en se penchant vers Marthe, qu'elle n'avait pas reconnue.

Celle-ci tourna la face, une face nerveusement amincie, pâle, d'une émotion extraordinaire; elle ne parut pas comprendre. Elle sortait comme d'un sommeil extatique, les paupières battantes.

— Eh bien, mesdames, eh bien? dit l'abbé qui entr'ouvrit la porte du confessionnal.

Madame de Condamin, très-étonnée, se leva et obéit à l'appel du prêtre; mais Marthe brusquement entra dans la chapelle, comme pour lui barrer le chemin, elle la voit agenouillée déjà tournant le dos; elle fit un geste comme pour réclamer la place, et tomba de nouveau sur les genoux, demeura là, à trois pas,

La Paloque s'amusait beaucoup; elle espérait que les femmes allait se prendre aux cheveux. Marthe devait tout entendre, car madame de Condamin avait une voix de flûte; elle bavardait ses péchés, elle animait le confessionnal d'un commérage adorable. A un moment, elle eût même un rire, un petit rire étouffé, qui fit lever la face blanche et souffrante de Marthe. D'ailleurs, elle eût promptement fini; elle s'en allait, lorsqu'elle revint, se courbant, causant toujours, mais sans s'agenouiller.

— Cette grande diablesse se moque de madame Mouret et de l'abbé, pensait la femme du juge; elle est trop fine pour déranger sa vie.

Enfin madame de Condamin se retira. Marthe la suivit des yeux, paraissant attendre qu'elle ne fût plus là; puis elle s'appuya au confessionnal, se laissa aller, et madame Paloque entendit le heurt sourd de ses genoux contre le le bois. Alors celle-ci se rapprocha de la chapelle, allongea le cou; mais elle ne vit que la robe sombre de la pénitente qui débordait et s'étalait. Pendant près d'une

demi-heure, rien ne bougea. Elle crut un moment surprendre des sanglots étouffés dans le silence frissonnant, que coupait parfois un craquement sec du confessionnal, et, bien que cet espionnage finît par l'ennuyer, elle resta, voulant dévisager Marthe à sa sortie.

L'abbé Faujas quitta le confessionnal le premier, fermant la porte d'une main nerveuse et irritée. Madame Mouret demeura longtemps encore, immobile, courbée, dans l'étroite caisse. Quand elle se retira, la voilette baissée, elle paraissait brisée; elle oublia de se signer.

— Il y a de la brouille; l'abbé n'a pas été gentil, murmura la Paloque, qui la suivit jusque sur la place de l'Archevêché.

Elle s'arrêta, hésita un instant; puis, après s'être assurée que personne ne l'épiait, elle fila sournoisement dans la maison qu'occupait l'abbé Fenil, à un des angles de la place.

Maintenant Marthe vivait à Saint-Saturnin; elle remplissait ses devoirs religieux avec une grande ferveur. Même l'abbé Faujas la grondait souvent de la passion qu'elle mettait dans la pratique. Il ne lui permettait de communier qu'une fois par mois, réglait ses heures d'exercices pieux et de bonnes lectures, exigeait d'elle qu'elle ne s'enfermât pas dans la dévotion. Elle l'avait longtemps supplié, avant qu'il lui accordât d'assister chaque matin à une messe basse. Un jour, comme elle lui racontait qu'elle s'était couchée pendant une heure sur le carreau glacé de sa chambre pour se punir d'une faute, il s'emporta et lui dit que le confesseur avait seul le droit d'imposer des pénitences. Il la menait très-durement, la menaçait de la renvoyer à l'abbé Bourrette si elle ne s'humiliait pas.

— J'ai eu tort de vous accepter, répétait-il souvent; je ne veux que des âmes obéissantes.

Elle était heureuse de ces coups. La main de fer qui la pliait, la main qui la retenait au bord de cette adoration continue, au fond de laquelle elle aurait voulu s'anéantir, la fouettait d'un désir sans cesse renaissant. Elle restait néophyte, elle ne descendait que peu à peu dans l'amour, arrêtée brusquement, devinant d'autres profondeurs, ayant le ravissement de ce lent voyage vers des joies qu'elle ignorait. Ce grand repos qu'elle avait d'abord goûté dans l'église, cet oubli du dehors et d'elle-même, se changeait en une jouissance active, en un bonheur qu'elle évoquait et qu'elle touchait. C'était le bonheur dont elle avait vaguement senti le désir depuis sa jeunesse, et qu'elle trouvait enfin à quarante ans; un bonheur qui lui suffisait, qui l'emplissait de ses belles années mortes, qui la faisait vivre en égoïste, occupée à toutes les sensations nouvelles s'éveillant en elle comme des caresses.

— Soyez bon, murmurait-elle à l'abbé Faujas; soyez bon, car j'ai besoin de bonté.

Et lorsqu'il était bon, elle l'aurait remercié à deux genoux. Il se montrait souple alors, lui parlait paternellement, lui expliquait qu'elle était trop vive d'imagination, et que Dieu n'aimait pas qu'on l'adorât ainsi, par coups de tête. Elle souriait, elle redevenait belle, et jeune, et rougissante; elle promettait d'être sage. Puis, dans quelque coin noir, elle avait des actes de foi qui l'écrasaient sur les dalles; elle n'était plus agenouillée, elle glissait, presque assise à terre, balbutiant des paroles ardentes, et, quand les paroles se mouraient, elle continuait sa prière par un élan de tout son être, par un appel à ce baiser divin qui passait sur ses cheveux, sans se poser jamais.

Marthe, au logis, devint querelleuse. Jusque-là elle s'était traînée, indifférente, lasse, heureuse, lorsque son mari la laissait tranquille; mais, depuis qu'il passait les journées à la maison, muet, ayant perdu son bavardage taquin, maigrissant et jaunissant, il l'impatientait.

— Il est toujours dans nos jambes, disait-elle à la cuisinière.

— Pardi! c'est par méchanceté, répondait celle-ci. Au fond, il n'est pas bon homme. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois. C'est comme la mine sournoise qu'il fait, lui qui aime tant à parler, croyez-vous qu'il ne joue pas la comédie pour nous apitoyer? Il enrage de bouder, mais il tient bon, afin qu'on le plaigne et qu'on en passe par ses volontés. Allez, madame, vous avez joliment raison de ne pas vous arrêter à ces simagrées-là.

Mouret tenait les deux femmes par l'argent. Il ne voulait point se disputer, de peur de troubler davantage sa vie. S'il ne grondait plus, tâtillonnant, piétinant, il occupait encore les tristesses qui le prenaient en refusant une pièce de cent sous à Marthe ou à Rose. Il donnait par mois cent francs à cette dernière pour la nourriture; le vin, l'huile, les conserves étaient dans la maison. Mais il fallait quand même que la cuisinière arrivât à la fin du mois, quitte à y mettre du sien. Quant à Marthe, elle n'avait rien; il la laissait absolument sans un sou. Elle en était réduite à s'entendre avec Rose, à tâcher d'économiser dix francs sur les cent francs du mois, et souvent elle n'avait pas de bottines à se mettre, elle était obligée d'aller chez sa mère pour lui emprunter l'argent d'une robe ou d'un chapeau.

— Mais Mouret devient fou! criait madame Rougon; tu ne peux pourtant pas aller toute nue. Je lui parlerai.

— Je vous en supplie, ma mère, n'en faites rien, répondait-elle; il vous déteste. Il me traiterait encore plus mal s'il savait que je vous raconte ces choses.

Elle pleurait; elle ajoutait :

— Je l'ai longtemps défendu, mais aujourd'hui, je n'ai plus la force de me taire... Vous vous rappelez, lorsqu'il ne voulait pas que je misse seulement le pied dans la rue. Il m'enfermait, il usait de moi comme d'une chose. Maintenant, s'il se montre si dur, c'est qu'il voit bien que je lui ai échappé, et que je ne consentirai jamais plus à être sa bonne. C'est un homme sans religion, un égoïste, un mauvais cœur.

— Il ne te bats pas au moins?

— Non, mais cela viendra. Il n'en est qu'à tout me refuser. Voilà cinq ans que je n'ai pas acheté de chemises. Hier, je lui montrais celles que j'ai; elles sont usées et si pleines de reprises que j'ai honte de les porter. Il les a regardées, les a tâtées, en disant qu'elles pouvaient parfaitement aller jusqu'à l'année prochaine. Je n'ai pas un centime à moi; il faut que je pleure pour une pièce de vingt sous. L'autre jour, j'ai dû emprunter deux sous à Rose pour acheter du fil; j'ai recousu mes gants, qui s'ouvraient de tous les côtés.

Et elle racontait vingt autres détails, les points qu'elle faisait elle-même à ses bottines avec du fil poissé, les rubans qu'elle lavait dans du thé et qu'elle repassait pour rafraîchir ses chapeaux, l'encre qu'elle étalait sur les plis limés de son unique robe de soie, afin d'en cacher l'usure. Madame Rougon s'apitoyait, l'encourageait à la révolte. Mouret était un monstre. Il poursuit l'avarice, disait Rose, jusqu'à compter les poires du grenier et jusqu'à visiter chaque jour les armoires de la salle à manger, mangeant lui-même les croûtes de pain de la veille, surveillant les conserves et le sucre.

Marthe souffrait toujours de ne pouvoir donner aux quêtes de Saint-Saturnin; elle cachait des pièces de dix sous dans des morceaux de papier et les gardait précieusement pour les grand'messes des dimanches. Maintenant, quand les dames patronnesses de l'œuvre de la Vierge offraient quelque cadeau à la cathédrale, un saint-ciboire, une croix d'argent, une bannière, elle était toute honteuse; elle les évitait, feignant d'ignorer leur projet. Ces dames la plaignaient beaucoup. Elle aurait volé son mari, si elle avait trouvé la clef sur le secrétaire, tant le besoin d'orner cette église qu'elle aimait la torturait. Une jalousie de femme trompée la prenait aux entrailles, lorsque l'abbé Faujas se servait d'un calice donné par madame de Condamin; tandis

que les jours où il disait la messe sur la nappe d'autel qu'elle avait brodée, elle éprouvait une joie profonde, priant avec des frissons, comme si quelque chose d'elle-même se trouvait sous les mains élargies du prêtre. Elle aurait voulu qu'une chapelle tout entière lui appartînt; elle rêvait d'y mettre une fortune, de s'y enfermer, de recevoir Dieu chez elle, pour elle seule.

Rose, qui recevait ses confidences, s'ingéniait pour lui procurer de l'argent. Cette année-là, elle fit disparaître les plus beaux fruits du jardin et les vendit; elle débarrassa également le grenier d'un tas de vieux meubles, si bien qu'elle finit par réunir une somme de trois cents francs, qu'elle remit triomphalement à Marthe. Celle-ci embrassa la vieille cuisinière.

— Ah! que tu es bonne! dit-elle en la tutoyant. Tu es sûre au moins qu'il n'a rien vu? J'ai regardé, l'autre jour, rue des Orfèvres, des petites burettes d'argent, ciselé, toutes mignonnes; elles sont de deux cents francs... Tu vas me rendre un service, n'est-ce pas? Je ne veux pas les acheter moi-même, parce qu'on pourrait me voir entrer. Dis à ta sœur d'aller les prendre; elle les apportera à la nuit et te les remettra par la fenêtre de ta cuisine.

Cet achat de burettes fut pour elle toute une intrigue défendue, où elle goûta de vives jouissances; elle les garda, pendant trois jours, au fond d'une armoire, cachées derrière des paquets de linge, et lorsqu'elle les donna à l'abbé Faujas, dans la sacristie de Saint-Saturnin, elle tremblait, elle balbutiait. Lui la gronda amicalement. Il n'aimait point les cadeaux; il parlait de l'argent avec le dédain d'un homme fort, qui n'a que des besoins de puissance et de domination. Pendant ses deux premières années de misère, même les jours où sa mère et lui vivaient de pain et d'eau, il n'avait jamais songé à emprunter dix francs aux Mouret.

Marthe trouva une cachette sûre pour les cent francs qui lui restaient. Elle devenait avare, elle aussi; elle calculait l'emploi de cet argent, achetait chaque matin une chose nouvelle. Comme elle restait hésitante, Rose lui apprit que madame Trouche voulait lui parler en particulier. Olympe, qui s'arrêtait pendant des heures dans la cuisine, était devenue l'amie intime de Rose, à laquelle elle empruntait souvent quarante sous, en s'apercevant de l'oubli de son porte-monnaie et en disant que les deux étages lui faisaient peur.

— Montez la voir, ajouta la cuisinière; vous serez mieux pour causer... Ce sont de braves gens, et qui aiment beaucoup monsieur le curé. Ils ont eu bien des tourments, allez. Ça fend le cœur, tout ce que madame Olympe m'a raconté.

Marthe trouva Olympe en larmes. Ils étaient trop bons, on avait toujours abusé d'eux; et elle entra dans des explications sur leurs affaires de Besançon, où la coquinerie d'un associé leur avait mis de lourdes créances sur le dos. Le pis était que les créanciers se fâchaient. Elle venait de recevoir une lettre d'injures, dans laquelle on la menaçait d'écrire au maire et à l'évêque de Plassans.

— Je suis prête à tout souffrir, ajouta-t-elle en sanglotant; mais je donnerais ma tête pour que mon frère ne fût pas compromis... Il a déjà trop fait pour nous; je ne veux pas lui parler de rien, car il n'est pas riche et il se tourmenterait inutilement... Mon Dieu! comment faire pour empêcher cet homme d'écrire? Ce serait à mourir de honte, si une pareille lettre arrivait à la mairie et à l'évêché. Oui, je connais mon frère, il en mourrait.

Alors les larmes montèrent aussi aux yeux de Marthe. Elle était toute pâle, elle serrait les mains d'Olympe, et, sans que celle-ci lui eût rien demandé, elle offrait ses cent francs.

— C'est peu sans doute, mais, si cela pouvait conjurer le péril? demanda-t-elle avec anxiété.

— Cent francs, cent francs, répétait Olympe; non, il ne se contentera jamais de cent francs.

Marthe fut désespérée. Elle jurait qu'elle ne possédait pas davantage; elle s'oublia jusqu'à parler des burettes. Si elle ne les avait pas achetées, elle aurait pu donner les trois cents francs. Les yeux de madame Trouche s'étaient allumés.

— Trois cents francs, c'est juste ce qu'il demande, dit-elle. Allez, vous auriez rendu un plus grand service à mon frère en ne lui faisant pas ce cadeau, qui restera à l'église d'ailleurs. Que de belles choses les dames de Besançon lui ont apportées! Aujourd'hui il n'en est pas plus riche pour cela. Ne donnez plus rien, c'est une volerie. Consultez-moi. Il y a tant de misères cachées! Non, cent francs ne suffiront jamais.

Au bout d'une grande demi-heure de lamentations, lorsqu'elle vit que Marthe n'avait réellement que cent francs, elle les accepta en murmurant.

— Je vais les envoyer pour faire patienter cet homme, mais il ne nous laissera pas la paix longtemps... Et surtout, je vous en supplie, ne parlez pas de cela à mon frère; vous le tueriez... Il vaut mieux aussi que mon mari ignore nos petites affaires; il est si fier, qu'il ferait des bêtises pour s'acquitter envers vous. Entre femmes, on s'entend toujours.

Marthe fut très-heureuse de ce prêt. Dès lors, elle eut un nouveau souci : écarter de l'abbé Faujas le danger qui le menaçait, sans qu'il s'en doutât. Elle montait souvent chez les Trouche, passait là des heures à chercher avec Olympe le moyen de payer les créances. Celle-ci lui avait raconté que de nombreux billets en souffrance étaient endossés par le prêtre, et que le scandale serait énorme si jamais ces billets étaient envoyés à quelque huissier de Plassans. Le chiffre des créances était si gros, que longtemps elle refusa de le dire, pleurant plus fort, lorsque Marthe la pressait. Un jour enfin elle parla de vingt mille francs. Marthe resta glacée. Jamais elle ne trouverait vingt mille francs, et, les yeux fixes, elle pensait qu'il lui faudrait attendre la mort de Mouret pour disposer d'une pareille somme.

— Je dis vingt mille francs en gros, se hâta d'ajouter Olympe, que sa mine grave inquiéta; mais nous serions bien contents de pouvoir les payer, en dix ans, par petits à-comptes. Les créanciers attendraient tout le temps qu'on voudrait, s'ils savaient toucher régulièrement. C'est bien fâcheux que nous ne trouvions pas une personne qui ait confiance en nous et qui nous fasse les quelques avances nécessaires.

C'était là le sujet habituel de leur conversation. Olympe parlait souvent aussi de l'abbé Faujas, qu'elle paraissait adorer. Elle racontait à Marthe des particularités intimes sur le prêtre : il craignait les chatouilles, il ne pouvait pas dormir sur le côté gauche; il avait une fraise à l'épaule droite, qui rougissait en mai comme un fruit naturel. Marthe souriait et ne se lassait jamais de ces détails; elle questionnait la jeune femme sur son enfance, sur celle de son frère. Puis, quand la question d'argent revenait, elle était comme folle de son impuissance; elle se laissait aller à se plaindre amèrement de Mouret, qu'Olympe, enhardie, finit par ne plus nommer devant elle que le « vieux grigou. » Parfois, lorsque Trouche rentrait de son bureau, les deux femmes étaient encore là à causer; elles se taisaient, changeaient de conversation. Trouche gardait une attitude digne et délicate; les dames patronnesses de l'œuvre de la Vierge étaient très-contentes de lui. On ne le voyait dans aucun café de la ville, et il continuait à rentrer directement chaque soir en homme rangé.

Cependant Marthe, pour venir en aide à Olympe, qui parlait certains jours de se jeter par la fenêtre, poussa Rose à porter chez un brocanteur du marché toutes les vieilleries jetées dans les coins. Les deux femmes furent d'abord timides; elle ne firent enlever, pendant l'absence de Mouret, que les chaises et les tables éclopées; puis elles s'attaquèrent aux objets sérieux, vendirent

des porcelaines, des bijoux, tout ce qui pouvait disparaître sans produire un trop grand vide. Elles étaient sur une pente fatale; elles auraient fini par enlever les gros meubles et ne laisser que les quatre murs, si Mouret n'avait traité Rose un jour de voleuse et ne l'avait menacée du commissaire.

— Moi, une voleuse! monsieur, s'était-elle écriée. Faites-bien attention à ce que vous dites! Parce que vous m'avez vu vendre une bague de madame. Elle était à moi, cette bague; madame me l'avait donnée, madame n'est pas chienne comme vous... Vous n'avez pas honte de laisser votre pauvre femme sans un sou! Elle n'a pas de souliers à se mettre. L'autre jour, j'ai payé la laitière... Eh bien! oui, j'ai vendu sa bague. Après? Est-ce que sa bague n'était pas à elle? Elle peut bien en faire de l'argent, puisque vous lui refusez tout... Je vendrais la maison, vous entendez? La maison tout entière. Cela me fait trop de peine de la voir aller nue comme un saint Jean.

Mouret alors exerça une surveillance de toutes les heures; il ferma les armoires et prit les clefs. Quand Rose sortait, il lui regardait les mains d'un air défiant; il tâtait ses poches, s'il croyait remarquer quelque gonflement suspect sous la jupe. Il racheta chez le brocanteur du marché certains objets qu'il posa à leur place, les essuyant, les soignant avec affectation, devant Marthe, pour lui rappeler ce qu'il nommait « les vols de Rose. » Jamais il ne la mettait directement en cause. Il la tortura surtout avec une carafe en cristal taillé, vendue pour vingt sous par la cuisinière. Celle-ci, qui avait prétendu l'avoir cassée, devait la lui apporter sur la table, à chaque repas. Un matin, au déjeuner, exaspérée, elle la laissa tomber devant lui.

— Maintenant, monsieur, elle est bien cassée, n'est-ce pas? dit-elle en lui riant au nez.

Et comme il la chassait :

— Essayez donc!... Il y a vingt-cinq ans que je vous sers, monsieur. Madame s'en irait avez moi.

Marthe, poussée à bout, conseillée par Rose, par Olympe et par sa mère, se révolta enfin. Il lui fallait absolument cinq cents francs. Depuis huit jours, Olympe sanglotait, et elle venait de lui dire que si elle n'avait pas les cinq cents francs le lendemain matin, un des billets endossés par l'abbé Faujas « allait être publié dans un journal de Plassans. » Ce billet publié, cette menace effrayante, qu'elle ne s'expliqua pas nettement, épouvanta Marthe et la décida à tout oser. Le soir, en se couchant, elle demanda les cinq cents francs à Mouret, et, comme il la regardait ahuri, elle parla de ses quinze années d'abnégation, des quinze années passées par elle à Marseille, derrière un comptoir, la plume à l'oreille, ainsi qu'un commis.

— Nous avons gagné l'argent ensemble, dit-elle. Il est à nous deux. Je veux cinq cents francs.

Mouret sortit de son mutisme avec une violence extrême; tout son emportement bavard reparut.

— Cinq cents francs! Est-ce pour ton curé?... Je fais l'imbécile, maintenant, je me tais, parce que j'en aurais trop à dire. Mais il ne faut pas croire que vous vous moquerez de moi jusqu'à la fin... Cinq cents francs! Pourquoi pas la maison! Il est vrai qu'elle est à lui, la maison! Et il veut l'argent, n'est-ce pas ?... Il t'a dit de me demander l'argent?... Quand je pense que je suis chez moi comme dans un bois! On finira par me voler mon mouchoir dans la poche. Je parie que si je montais fouiller sa chambre, je trouverais toutes mes pauvres affaires dans ses tiroirs. Il me manque trois caleçons, sept paires de chaussettes et, je crois, deux chemises; j'ai fait le compte hier. Plus rien n'est à moi, tout disparaît, tout s'en va... Non, pas un sou, pas un sou, entends-tu?

— Je veux cinq cents francs; la moitié de l'argent m'appartient, répéta-t-elle tranquillement.

Pendant une heure, Mouret tempêta, se fouettant, se lassant à crier vingt fois le même reproche et la même injure. Il ne reconnaissait plus sa femme; elle l'aimait avant l'arrivée du curée, elle l'écoutait, elle prenait les intérêts de la maison. Il fallait vraiment que les gens qui la poussaient contre lui fussent de bien méchantes gens. Puis sa voix s'embarrassa; il se laissa aller dans un fauteil, rompu, aussi faible qu'un enfant.

— Donne-moi la clef du secrétaire? demanda Marthe.

Il se releva, mit ses dernières forces dans un cri suprême.

— Tu veux tout prendre, n'est-ce pas? Mettre tes enfants sur la paille, ne pas nous garder un morceau de pain?... Eh bien! prends tout, appelle Rose pour qu'elle emplisse son tablier. Tiens! voici la clef.

Et il jeta la clef, que Marthe ramassa et mit sous son oreiller. Elle était toute pâle de cette querelle, la première querelle violente qu'elle eut avec son mari. Elle se coucha; lui passa la nuit dans le fauteuil. Vers le matin, elle l'entendit sangloter, et elle lui aurait rendu la clef, s'il n'était descendu au jardin comme un fou, bien qu'il fît encore nuit noire.

La paix parut se rétablir. La clef du secrétaire restait pendue à un clou, près de la glace. Marthe, qui n'était pas habituée à voir de grosses sommes à la fois, avait une sorte de peur de l'argent. Elle se montra d'abord très-discrète, honteuse et effrayée, chaque fois qu'elle ouvrait le tiroir, où Mouret gardait toujours en espèces une dizaine de mille francs pour ses achats de vin. Elle prenait strictement ce dont elle avait besoin. Olympe d'ailleurs lui donnait d'excellents conseils; puisqu'elle avait la clef maintenant, elle devait se montrer économe, et, en la voyante toute tremblante devant « le magot, » elle cessa même pendant quelques temps, de lui parler des dettes de Besançon.

Mouret retomba dans son silence morne. Il avait reçu un nouveau coup, plus violent encore que le premier, lors de l'entrée de Serge au séminaire. Ses amis du cours Sauvaire, les petits rentiers qui faisaient régulièrement un tour de promenade, de quatre à six heures, commençaient à s'inquiéter sérieusement, lorsqu'ils le voyaient arriver, les bras ballants, l'air hébété, répondant à peine comme envahi par un mal incurable.

— Il baisse, il baisse, murmuraient-ils. A quarante-quatre ans, c'est inconcevable; la tête finira par déménager.

Il semblait ne plus entendre les allusions qu'on faisait devant lui à l'abbé Faujas. Si on le questionnait d'une façon directe sur le prêtre, il rougissait légèrement, en répondant que c'était un bon locataire, qu'il payait son terme avec la plus grande exactitude. Derrière son dos les petits rentiers ricanaient, sur quelque banc du cours, au soleil.

— Il n'a que ce qu'il mérite après tout, disait un ancien marchand d'amandes. Vous vous rappelez comme il était chaud pour le curé; c'est lui qui allait faire son éloge aux quatre coins de Plassans. Aujourd'hui, quand on le remet sur ce sujet-là, il a une drôle de mine.

Ces messieurs répétaient alors certains cancans scandaleux qu'ils se confiaient à l'oreille d'un bout du banc à l'autre.

— N'importe, reprenait à demi-voix un maître tanneur retiré, Mouret n'est pas crâne; moi, je flanquerais le curé à la porte.

Et tous déclaraient, en effet, que Mouret n'était pas crâne, lui qui avait posé pour l'homme fort, et qui s'était tant moqué des maris que leurs femmes menaient par le bout du nez.

Dans la ville, les mauvaises langues continuaient à causer ainsi de l'abbé Faujas et de madame Mouret. Mais ces calomnies, malgré la persistance que certaines personnes semblaient mettre à les répandre, ne semblaient pas de bon goût et ne dépassaient pas un certain monde d'oisifs et de bavards. Si l'abbé, refusant d'aller occupe la maison curiale, était resté chez les Mouret, ce ne

pouvait être, comme il le disait lui-même, que par tendresse pour ce beau jardin où il lisait si tranquillement son bréviaire. Sa haute piété, sa vie rigide, son dédain des douceurs et des coquetteries que les prêtres se permettent, le mettaient au-dessus de tous les soupçons. Les membres du cercle de la Jeunesse accusaient l'abbé Fenil de chercher à le perdre. Toute la ville neuve, d'ailleurs, lui appartenait, et il n'avait plus contre lui que le quartier Saint-Marc, dont les nobles habitants se tenaient sur la réserve, lorsqu'ils le rencontraient dans les salons de monseigneur Rousselot. Cependant il hochait la tête, les jours où la vieille madame Rougon lui parlait de son pouvoir et lui disait qu'il pouvait tout oser.

— Rien n'est solide encore, murmurait-il; je ne tiens personne. Il ne faudrait qu'une paille pour faire crouler l'édifice.

Marthe l'inquiétait depuis quelque temps. Il se sentait impuissant à calmer cette fièvre de dévotion qui la brûlait; elle lui échappait presque, désobéissait, se jetait plus avant qu'il n'aurait voulu. Cette femme si utile, cette patronne respectée, pouvait le perdre. Il y avait en elle une flamme intérieure qui brisait sa taille, lui bistrait la peau, lui meurtrissait les yeux. C'était comme un mal grandissant, un affolement de l'être entier, qui gagnait de proche en proche le cerveau et le cœur. Sa face se noyait d'extase, ses mains se tendait avec des tremblements nerveux. Une toux sèche parfois la secoua de la tête aux pieds, sans qu'elle parût en sentir le déchirement. Et lui se faisait plus dur, repoussait cet amour qui s'offrait, lui défendait de venir à Saint-Saturnin.

— L'église est glacée, disait-il; vous toussez trop. Je ne veux pas que vous aggraviez votre mal.

Elle assurait que ce n'était rien, une simple irritation de la gorge. Puis elle pliait, elle acceptait cette défense d'aller à l'église comme un châtiment mérité, qui lui fermait la porte du ciel. Elle sanglotait, se croyait damnée, traînait des journées vides; et malgré elle, comme une femme qui retourne à la tendresse défendue, lorsqu'arrivait le vendredi, elle se glissait humblement dans la chapelle Saint-Michel, elle venait appuyer son front brûlant contre le bois du confessional. Elle ne parlait pas, elle restait là, écrasée; tandis que l'abbé Faujas, irrité, la traitait brutalement en fille indigne. Il la renvoyait. Alors elle s'en allait, soulagée, heureuse.

Le prêtre eut peur des ténèbres de la chapelle Saint-Michel. Il fit intervenir le docteur Porquier; il décida Marthe à se confesser dans le petit oratoire de l'œuvre de la Vierge, au faubourg. Il promit de l'y attendre toutes les quinzaines, le samedi. Cet oratoire, établie dans une grande pièce blanchie à la chaux, avec quatre fenêtres claires, était d'une gaieté sur laquelle il comptait pour calmer l'imagination surexcitée de sa pénitente. La il la dominerait, il en ferait une esclave soumise, sans avoir à craindre un scandale possible. D'ailleurs, pour couper court à tous les mauvais bruits, il décida que sa mère accompagnerait Marthe. Pendant qu'il confessait cette dernière, madame Faujas restait à la porte, et comme elle n'aimait pas à perdre son temps, elle apportait un bas, elle tricotait.

— Ma chère enfant, lui disait-elle souvent lorsqu'elles revenaient ensemble à la rue Balande, j'ai encore entendu Ovide parler bien fort aujourd'hui. Vous ne pouvez donc pas le contenter? Vous ne l'aimez donc pas? Ah! que je voudrais donc être à votre place pour lui baiser les pieds... Je finirai par vous détester, si vous ne savez que lui faire du chagrin.

Marthe baissait la tête. Elle avait une grande honte devant madame Faujas. Elle ne l'aimait pas, la jalousait en la trouvant toujours entre elle et le prêtre. Puis, elle souffrait sous les regards noirs de la vieille dame, qu'elle rencontrait sans cesse, pleins de recommandations étranges et inquiétantes.

Le mauvais état de la santé de Marthe suffit pour expliquer ses rendez-vous avec l'abbé Faujas, dans l'oratoire de l'œuvre de la Vierge. Le docteur Porquier assurait qu'elle suivait simplement là une de ses ordonnances. Ce mot fit beaucoup rire les promeneurs du cours.

— N'importe, dit madame Paloque à son mari, un jour qu'elle regardait Marthe et madame Faujas descendre la rue Balande, je serais bien curieuse d'être dans un petit coin pour voir ce que le curé fait avec son amoureuse... Elle est amusante lorsqu'elle parle de son gros rhume! Comme si un gros rhume empêchait de se confesser dans une église! J'ai été enrhumée, moi; je ne suis pas allée pour cela me cacher dans les chapelles avec les abbés.

— Tu as tort de t'occuper des affaires de l'abbé Faujas, répondit le juge. On m'a averti. C'est un homme qu'il faut ménager; tu es trop rancunière, tu nous empêcheras d'arriver.

— Tiens! reprit-elle aigrement, ils m'ont marché sur le ventre; ils auront de mes nouvelles... Ton abbé Faujas est un grand imbécile. Est-ce que tu crois que l'abbé Fenil ne serait pas reconnaissant, si je surprenais le curé et sa belle se disant des douceurs? Va, il payerait bien cher un pareil scandale... Laisse-moi faire, tu n'entends rien à ces choses-là.

Quinze jours plus tard, le samedi, madame Paloque guetta la sortie de Marthe et de madame Faujas. Elle était toute habillée, derrière ses rideaux, cachant sa figure de monstre, surveillant la rue par un trou de la mousseline. Quand les deux femmes eurent disparu au coin de la rue Taravelle, elle ricana, la bouche fendue; elle ne se pressa pas, mit des gants, s'en alla tout doucement par la place de la sous-préfecture, faisant le grand tour, s'attardant sur le pavé pointu. En passant devant le petit hôtel de madame Condamin, elle eut un instant l'idée de monter la prendre et de l'emmener, à l'aide d'un prétexte quelconque; mais celle-ci aurait peut-être des scrupules, elle l'embarrasserait. Somme toute, il valait mieux se passer d'un témoin et conduire l'expédition rondement.

— Je leur ai laissé le temps d'arriver aux gros péchés, je crois que je puis me présenter maintenant, pensa-t-elle, au bout d'un quart d'heure de promenade.

Alors elle hâta le pas. Elle venait souvent à l'œuvre de la Vierge, pour s'entendre avec Trouche sur des détails de comptabilité. Ce jour-là, au lieu d'entrer dans le cabinet de l'employé, elle longea le corridor, redescendit, et alla droit à l'oratoire. Devant la porte, sur une chaise, madame Faujas tricotait tranquillement. La femme du juge, qui avait prévu cet obstacle, arriva droit dans la porte, de l'air brusque d'une personne affairée, et voulut tourner le bouton. Mais, avant même qu'elle eut allongé le bras, la vieille dame s'était levé et l'avait jetée de côté avec une vigueur extraordinaire.

— Où allez-vous? lui demanda-t-elle avec sa rudesse de paysanne.

— Je vais où j'ai besoin, répondit madame Paloque, le bras meurtri, la face toute convulsée de colère. Vous êtes une insolente et une brutale... Laissez-moi passer. Je suis trésorière de l'œuvre de la Vierge, et j'ai le droit d'entrer partout ici.

Madame Faujas, debout, appuyée contre la porte, avait rajusté ses lunettes sur son nez et s'était remise à son tricot avec le plus beau sang-froid du monde.

— Non, dit-elle carrément, vous n'entrerez pas.

— Ah!... Et pourquoi, je vous prie?

— Parce que je ne veux pas.

La femme du juge sentit que son coup était manqué; la bile l'étouffait. Elle devint effrayante, répétant, bégayant:

— Je ne vous connais pas, je ne sais pas ce que vous faites là, je pourrais crier et vous faire arrêter; car vous m'avez battue... Il faut qu'il se passe de bien vilaines choses derrière cette porte, pour que vous soyez chargée d'empêcher les gens de la maison d'entrer. Je suis de la

maison, entendez-vous... Laissez-moi passer ou je vais appeler tout le monde.

— Appelez qui vous voudrez, répondit la vieille dame en haussant les épaules. Je vous ai dit que vous n'entreriez pas ; je ne veux pas, c'est clair... Est-ce que je sais si vous êtes de la maison ? D'ailleurs vous en seriez, que cela serait tout comme. Personne ne peut entrer... C'est mon affaire.

Alors madame Paloque perdit toute mesure; elle haussa le ton, elle cria :

— Je n'ai pas besoin d'entrer. Ça me suffit. Je suis édifiée... Vous êtes la mère de l'abbé Faujas, n'est-ce pas? Eh bien! c'est du propre, vous faites-là un joli métier !... Certes, non, je n'entrerai pas; je ne veux pas me mêler à toutes ces saletés.

Madame Faujas, posant son tricot sur la chaise, la regardait à travers ses lunettes avec des yeux luisants, un peu courbée, les mains en avant, comme près de se jeter sur elle et de l'étrangler, pour la faire taire, lorsque la porte s'ouvrit brusquement et que l'abbé Faujas parut sur le seuil. Il était en surplis, l'air sévère et calme.

— Eh bien ! mère, demanda-t-il, que se passe-t-il donc ?

La vieille dame baissa la tête, recula comme un dogue qui se met derrière les jambes de son maître.

— C'est vous, chère madame Paloque, continua le prêtre. Vous désirez me parler.

La femme du juge, par un effort suprême de volonté, s'était faite souriante. Elle répondit d'un ton terriblement aimable, avec une raillerie aiguë :

— Comment! vous étiez là, monsieur le curé ? Ah ! si j'avais su, je n'aurais point insisté. Je voulais voir la nappe de notre autel, qui ne doit plus être en bon état. Vous savez, je suis la bonne ménagère ici ; je veille aux petits détails. Mais, du moment que vous êtes occupé, je ne veux pas vous déranger. Faites, faites vos affaires, la maison est à vous. Madame n'avait qu'un mot à dire, je l'aurais laissée veiller à votre tranquillité.

Madame Faujas laissa échapper un grondement. Un regard de son fils la calma.

— Entrez, je vous en prie, reprit-il; vous ne me dérangez nullement. Je confessais madame Mouret, qui est un peu souffrante... Entrez donc. La nappe de l'autel pourrait être changée en effet.

— Non, non, je reviendrai, répéta-t-elle; je suis confuse de vous avoir interrompue. Continuez, continuez, monsieur le curé.

Elle entra cependant, et, pendant qu'elle regardait avec Marthe la nappe de l'autel, le prêtre gronda sa mère à voix basse :

— Pourquoi l'avez-vous arrêtée, ma mère ? Je ne vous ai pas dit de garder la porte.

Elle regardait fixement devant elle, de son air de bête têtue.

— Elle m'aurait passé sur le ventre avant d'entrer, murmura-t-elle.

— Mais pourquoi?

— Parce que... Ecoute, Ovide, ne te fâche pas; tu sais que tu me tues, lorsque tu te fâches... Tu m'avais dit d'accompagner la propriétaire ici, n'est-ce pas? Eh bien! j'ai cru que tu avais besoin de moi, à cause des curieux. Alors je me suis assise là. Va, je te réponds que vous étiez libre de faire ce que vous auriez voulu; personne n'y aurait mis le nez.

Il comprit, il lui saisit les mains, la secouant, lui disant avec une surprise effrayée :

— Comment, mère, c'est vous qui avez pu supposer...?

— Eh! je n'ai rien supposé, répondit-elle avec une insouciance sublime. Tu es maître de faire ce qu'il te plaît, et tout ce que tu fais est bien fait, vois-tu; tu es mon enfant... j'irais voler pour toi, c'est clair.

Mais lui n'écoutait plus. Il avait lâché les mains de sa mère, il la regardait, comme perdu dans des réflexions qui rendaient sa face plus austère et plus dure.

— Non, jamais, jamais, dit-il avec un orgueil âpre. Vous vous trompez, mère... les hommes chastes sont les seuls forts.

XVI

A dix-sept ans, Désirée riait toujours de son rire d'innocente. Dans cette puérilité qui lui faisait vivre ses journées en pleine insouciance, elle était devenue une grande belle enfant, toute grosse, toute grasse, avec des bras et des épaules de femme faite. Elle poussait comme une forte plante, heureuse de croître, inconsciente du malheur qui vidait et assombrissait la maison.

— Tu ne ris pas, disait-elle à son père. Veux-tu jouer à la corde? C'est ça qui est amusant!

Elle s'était emparé de tout un carré du jardin; elle bêchait, plantait des légumes, arrosait. Les gros travaux étaient sa joie. Puis elle avait voulu avoir des poules, qui lui mangeaient ses légumes, et qu'elle soignait et grondait avec des tendresses de mère. A ces jeux, dans la terre et au milieu des bêtes, elle se salissait terriblement.

— C'est un vrai torchon, criait Rose. D'abord, je ne veux plus qu'elle entre dans ma cuisine, elle met de la boue partout... Allez, madame, vous êtes bien bonne de la pomponner; à votre place, je la laisserais patauger à son aise.

Marthe, dans l'envahissement de son être, ne veilla même plus à ce que Désirée changeât de linge. L'enfant gardait parfois la même chemise pendant trois semaines; ses bas, qui tombaient sur ses souliers éculés, n'avaient plus de talons; ses jupes lamentables pendaient comme des loques de mendiante. Mouret un jour dut prendre une aiguille et du fil et la mener dans la petite serre; la robe fendue par derrière, du haut en bas, montrait sa peau. Elle riait d'être à moitié nue, les cheveux tombés sur les épaules, les mains noires, la figure toute barbouillée; et elle vivait, lâchée dans le jardin, comme une de ces bêtes qu'elle aimait tant, grandissant en sauvage, restant à la pluie, ne reparaissant qu'aux heures de repas.

Marthe finit par avoir une sorte de dégoût. Lorsqu'elle revenait de la messe, tout attiédie par les vagues parfums de l'église, elle était choquée de l'odeur puissante de terre que sa fille portait sur elle. Elle la renvoyait au jardin dès la fin du déjeuner; elle ne pouvait la tolérer à côté d'elle, inquiétée par cette santé robuste, ce rire clair qui s'amusait de tout.

— Mon Dieu ! que cette enfant est fatigante ! murmurait-elle parfois d'un air de lassitude énervée.

Mouret, l'entendant se plaindre, lui dit dans un mouvement de colère :

— Si elle te gêne, on peut la mettre à la porte, comme les deux autres.

— Ma foi ! je serais bien tranquille, si elle n'était plus là, répondit-elle nettement.

Vers la fin de l'été, une après-midi, Mouret s'effraya de ne plus entendre Désirée, qui faisait, quelques minutes auparavant, un tapage affreux dans le fond du jardin. Il courut; il la trouva par terre, tombée d'une échelle sur laquelle elle était montée pour cueillir des figues; les buis avait heureusement amorti sa chute. Mouret, épouvanté, la prit dans ses bras en appelant au secours; il la croyait morte, mais elle revint à elle, dit qu'elle ne s'était pas fait de mal, et voulut remonter sur l'échelle.

Cependant Marthe avait descendu le perron; quand elle entendit Désirée rire, elle se fâcha.

— Cette enfant me fera mourir, dit-elle; elle ne sait qu'inventer pour me donner des secousses. Je suis sûre qu'elle s'est jetée par terre exprès. Ce n'est plus tenable.

Je m'enfermerai dans ma chambre, je partirai le matin en me levant, et je ne rentrerai que pour me coucher. Oui, ris donc, grande bête! Est-ce possible d'avoir mis au monde une pareille bête? Va, tu me coûteras cher.

— Ça, c'est sûr, ajouta Rose qui était accourue de la cuisine, c'est un gros embarras, et il n'y a pas de danger qu'on puisse jamais la marier.

Mouret, frappé au cœur, les écoutait, les regardait; il ne répondit rien et resta au fond du jardin avec la jeune fille. Jusqu'à la tombée de la nuit, ils parurent causer doucement ensemble. Le lendemain, Marthe et Rose devaient s'absenter toute la matinée; elles allaient, à une lieue de Plassans, entendre la messe dans une chapelle dédiée à saint Janvier, où toutes les dévotes de la ville se rendaient ce jour-là en pèlerinage. Lorsqu'elles rentrèrent, la cuisinière se hâta de servir un déjeuner froid. Marthe mangeait depuis quelques minutes, lorsqu'elle s'aperçut que sa fille n'était pas à table.

— Désirée n'a donc pas faim? demanda-t-elle; pourquoi ne déjeune-t-elle pas avec nous?

— Désirée n'est plus ici, dit Mouret, qui laissait les morceaux sur son assiette; je l'ai menée ce matin à Saint-Eutrope, chez sa nourrice.

Elle posa sa fourchette, un peu pâle, surprise et blessée.

— Tu aurais pu me consulter, reprit-elle.

Il la regarda, et, sans répondre directement.

— Elle est bien chez sa nourrice. Cette brave femme l'aime beaucoup et veillera sur elle... De cette façon, l'enfant ne te tourmentera plus, tout le monde sera content.

Et, comme elle restait muette, il ajouta :

— Si la maison ne te semble pas assez tranquille, tu me le diras et je m'en irai.

Elle se leva à demi, une lueur passa dans ses yeux. Il venait de la frapper si cruellement, qu'elle avança la main, comme pour lui jeter la bouteille à la tête. Dans cette nature si longtemps douce et soumise, des colères inconnues soufflaient; une haine grandissait contre cet homme qui rôdait sans cesse autour d'elle, pareil à une protestation et à un remords. Elle prit la bouteille; mais, faisant effort, elle se versa à boire; puis, avec affectation, elle se remit à manger, sans parler davantage de sa fille. Mouret avait plié sa serviette; il restait assis devant elle, écoutant le bruit de sa fourchette, jetant de lents regards autour de cette salle à manger, si joyeuse autrefois du tapage des enfants, si vide et si triste aujourd'hui. La pièce lui semblait glacée; des larmes lui montaient aux yeux, lorsque Marthe appela Rose pour le dessert.

— Vous avez bon appétit, n'est-ce pas? madame, dit celle-ci en apportant une assiette de fruits. C'est que nous avons joliment marché... Si monsieur, au lieu de faire le païen, était venu avec nous, il ne vous aurait pas laissé manger le reste du gigot à vous toute seule.

Elle changea les assiettes, bavardant toujours.

— Elle est bien jolie, la chapelle de Saint-Janvier, mais elle est trop petite... Vous avez vu les dames qui sont arrivées en retard; elles ont dû s'agenouiller dehors, sur l'herbe, et le soleil est encore très-chaud... Ce que je ne comprends pas, c'est que madame Condamin soit venue en voiture; il n'y a plus de mérite alors à faire le pèlerinage. Nous avons passé une bonne matinée tout de même, n'est-ce pas? madame.

— Oui, une bonne matinée, répéta Marthe. L'abbé Mousseau, qui a prêché, a été très-touchant.

Lorsque Rose s'aperçut à son tour de l'absence de Désirée, et qu'elle connut le départ de l'enfant, elle s'écria :

— Ma foi, monsieur a eu une bonne idée!... Elle me prenait toutes mes casseroles pour arroser ses salades... On va pouvoir respirer un peu.

— Sans doute, dit Marthe qui entamait une poire.

Mouret étouffait; il quitta la salle à manger, sans écouter Rose, qui lui criait que le café allait être prêt tout de suite. Marthe, restée seule dans la salle à manger, acheva tranquillement sa poire.

Madame Faujas descendait, lorsque la cuisinière apporta le café.

— Entrez donc, lui dit cette dernière; vous tiendrez compagnie à madame, et vous prendrez la tasse de monsieur, qui s'est sauvé comme un fou.

La vieille dame entra et s'assit à la place de Mouret.

— Je croyais que vous ne preniez jamais de café, fit-elle remarquer en se sucrant.

— Oui, autrefois, répondit Rose, lorsque monsieur tenait la bourse... Maintenant madame serait bien bête de se priver de ce qu'elle aime.

Elles causèrent une bonne heure. Marthe, attendrie, finit par conter ses chagrins à madame Faujas; son mari venait de lui faire une scène affreuse, à propos de sa fille, qu'il avait conduite chez sa nourrice dans un coup de tête. Et elle se défendait; elle assurait qu'elle aimait beaucoup l'enfant, qu'elle irait la chercher un jour.

— Elle était un peu bruyante, insinua madame Faujas. Je vous ai plainte bien souvent... Mon fils aurait renoncé à venir lire son bréviaire dans le jardin; elle lui cassait la tête.

A partir de ce jour, les repas de Marthe et de Mouret furent silencieux. L'automne était très-humide; la salle à manger restait mélancolique, avec les deux couverts isolés, séparés par toute la largeur de la grande table. L'ombre emplissait les coins, le froid tombait du plafond. On aurait dit un enterrement, selon l'expression de Rose.

— Ah bien! disait-elle souvent en apportant les plats, il ne faut pas faire tant de bruit... De ce train-là, il n'y a pas de danger que vous vous écorchiez la langue... Soyez-donc plus gai, monsieur; vous avez l'air de suivre un mort. Vous finirez par mettre madame au lit. Ce n'est pas bon pour la santé de manger sans parler.

Quand vinrent les premiers froids, Rose, qui cherchait à obliger madame Faujas, lui offrit son fourneau pour faire la cuisine. Cela commença par des bouillottes d'eau que la vieille dame descendit faire chauffer; elle n'avait pas de feu, et l'abbé était pressé de se raser. Elle emprunta ensuite des fers à repasser, se servit de quelques casseroles, finit par demander la rôtissoire pour mettre un gigot à la broche, et, comme elle n'avait pas, en haut, une cheminée disposée d'une façon convenable, elle accepta les offres de Rose, qui alluma un feu de sarments à rôtir un mouton tout entier.

— Ne vous gênez donc pas, répétait-elle en tournant elle-même le gigot. La cuisine est grande, n'est-ce pas? Il y a bien de la place pour deux... Je ne sais pas comment vous avez pu tenir jusqu'à présent à faire votre cuisine par terre, devant la cheminée de votre chambre, sur un méchant fourneau de tôle. Moi, j'aurais eu peur des coups de sang. Aussi monsieur Mouret est ridicule; on ne loue pas un appartement sans cuisine. Il faut que vous soyez de braves gens, pas fiers et commodes à vivre.

Peu à peu, madame Faujas fit son déjeuner et son dîner dans la cuisine des Mouret. Les premiers temps, elle fournit son charbon, son huile, ses épices; puis, dans la suite, lorsqu'elle oublia quelque provision, la cuisinière ne voulut pas qu'elle retournât chez l'épicier et la força à prendre dans l'armoire ce qui lui manquait.

— Tenez, le beurre est là. Ce n'est pas ce que vous allez prendre sur le bout de votre couteau qui nous ruinera. Vous savez bien que tout est à votre disposition ici... Madame me gronderait, si vous ne vous mettiez pas à votre aise.

Alors une grande intimité s'établit entre Rose et madame Faujas; la cuisinière était ravie d'avoir toujours là une personne qui consentît à l'écouter pendant qu'elle tournait ses sauces. Elle s'entendait à merveille d'ailleurs

avec la mère du prêtre, dont les robes d'indienne, le masque rude, la brutalité populacière, la mettaient presque sur un pas d'égalité. Pendant des heures, elles s'attardaient ensemble devant leurs fourneaux éteints. Madame Faujas eut bientôt un empire absolu dans la cuisine; elle gardait son attitude impénétrable, ne disait que ce qu'elle voulait bien dire, se laissait conter ce qu'elle désirait savoir. Elle décida du dîner des Mouret, goûta avant eux aux plats qu'elle leur envoyait; souvent même Rose faisait à part des friandises destinées particulièrement à l'abbé, des pommes au sucre, des gâteaux de riz, des beignets soufflés. Les provisions se mêlaient, les casseroles allaient à la débandade; le dîner du rez-de-chaussée et celui du second étage se confondaient à ce point que la cuisinière s'écriaient en riant, au moment de servir :

— Dites, madame, est-ce que les œufs sur le plat sont à vous? Je ne sais plus, moi!...

Ce fut le jour de la Toussaint que l'abbé Faujas déjeuna pour la première fois dans la salle à manger des Mouret. Il était pressé, il devait retourner à Saint-Saturnin. Marthe, pour qu'il perdît moins de temps, le fit asseoir devant la table en lui disant que sa mère n'aurait pas deux étages à monter, et que d'ailleurs cela ne les gênait nullement. Une semaine plus tard, l'habitude était prise, les Faujas descendaient à chaque repas, s'attablaient, allaient jusqu'au café. Les premiers jours, les deux cuisines restèrent différentes; puis Rose trouva ça « très-bête, » disant qu'elle pouvait bien faire de la cuisine pour quatre personnes et qu'elle s'entendrait avec madame Faujas.

— Ne me remerciez pas, ajouta-t-elle. C'est vous qui êtes bien gentils de descendre tenir compagnie à madame; vous allez apporter un peu de gaieté... Je n'osais plus entrer dans la salle à manger; il me semblait que j'entrais chez un mort. C'était vide à faire peur... Si monsieur boude à présent, tant pis pour lui! Il boudera tout seul.

Le poêle ronflait, la pièce était toute tiède. Ce fut un hiver charmant. Jamais Rose n'avait mis le couvert avec du linge plus net; elle plaçait la chaise de monsieur le curé près du poêle, de façon qu'il eût le dos au feu. Elle soignait particulièrement son verre, son couteau, sa fourchette; elle veillait, dès que la nappe avait la moindre tache, à ce que la nappe ne fût pas de son côté. Puis c'étaient mille attentions délicates. Quand elle lui ménageait un plat qu'il aimait, elle l'avertissait pour qu'il réservât son appétit. Parfois, au contraire, elle lui faisait une surprise; elle apportait le plat couvert, riait en dessous des regards interrogateurs, disait, d'un air de triomphe contenu :

— C'est pour monsieur le curé, une macreuse farcie aux olives, comme il les aime... Madame, donnez un filet à monsieur le curé, n'est-ce pas? Le plat est pour lui.

Marthe servait. Elle insistait, avec des yeux suppliants, pour qu'il acceptât les bons morceaux. Elle commençait toujours par lui, fouillait le plat, tandis que Rose, penchée au-dessus d'elle, lui indiquait du doigt ce qu'elle croyait le meilleur. Et elles avaient même de courtes querelles sur l'excellence de telles ou telles parties d'un poulet ou d'un lapin. Le prêtre avait en elles deux servantes soumises, ne rêvant que son bien-être; la table était à lui. Rose lui poussait un coussin de tapisserie sous les pieds; Marthe exigeait qu'il eût sa bouteille de bordeaux et son pain, un petit pain doré qu'elle commandait tous les jours chez le boulanger.

— Eh! rien n'est trop bon, répondait Rose, quand l'abbé la remerciait. Qui donc vivrait bien, si les braves cœurs comme vous n'avaient pas leurs aises? Laissez-nous faire, le bon Dieu payera votre dette.

Madame Faujas, assise à table en face de son fils, souriait de toutes ces cajoleries. Elle se prenait à aimer Marthe et Rose; elle trouvait d'ailleurs leur adoration naturelle et les regardait comme très-heureuses d'être ainsi à genoux devant son dieu. La tête carrée, toujours muette et prudente, mangeant lentement et beaucoup, en paysanne qui va loin en besogne, elle présidait réellement les repas, voyant tout sans perdre un coup de fourchette, veillant à ce que Marthe restât dans son rôle de servante, couvant son fils d'un regard de jouissance satisfaite. Elle ne parlait que pour dire en trois mots les goûts de l'abbé ou pour couper court aux refus polis qu'il hasardait encore. Parfois elle haussait les épaules, lui poussait le pied sous la table. Est-ce que la table n'était pas à lui? Il pouvait bien manger le plat tout entier, si cela lui faisait plaisir; les autres se seraient contentés de mordre à leur pain sec en le regardant. L'abbé Faujas restait indifférent aux soins tendres dont il était l'objet; très-frugal, mangeant vite et l'esprit occupé ailleurs, il ne s'apercevait souvent pas des gâteries qu'on lui réservait. Il avait cédé aux instances de sa mère en acceptant la compagnie des Mouret; il ne goûtait, dans la salle à manger du rez-de-chaussée, que la joie d'être absolument débarrassé des soucis de la vie matérielle. Aussi gardait-il une tranquillité superbe, peu à peu habitué à voir ses moindres désirs devinés, ne s'étonnant plus, ne remerciant plus, régnant dédaigneusement entre la maîtresse de la maison et la cuisinière, qui épiaient avec anxiété les moindres plis de son visage grave.

Et Mouret, entre le prêtre et madame Faujas, était oublié. Il restait, les poignets au bord de la table, comme un enfant, en attendant que sa femme voulût bien songer à lui. Elle le servait le dernier, au hasard, maigrement. Rose, debout derrière elle, l'avertissait lorsqu'elle se trompait et qu'elle tombait sur un bon morceau.

— Non, non, pas ce morceau-là... Vous savez que monsieur aime la tête; il suce les petits os.

Mouret, diminué, s'asseyait avec des hontes de pique-assiette. Il sentait que madame Faujas le regardait lorsqu'il se coupait du pain; il réfléchissait une grande minute, les yeux sur la bouteille, avant d'oser se servir à boire. Une fois, il se trompa, prit trois doigts du bordeaux de monsieur le curé. Ce fut une belle affaire! Pendant un mois, Rose lui reprocha ces trois doigts de vin. Quand elle faisait quelque plat de sucrerie, elle s'écriait :

— Je ne veux pas que monsieur y goûte... Il ne m'a jamais fait un compliment. Un jour, il m'a dit que mon omelette au rhum était brûlée. Alors je lui répondis : « Elles seront toujours brûlées pour vous. » Entendez-vous, madame, n'en donnez pas à monsieur.

Puis c'étaient des taquineries. Elle lui passait les assiettes fêlées, lui mettait un pied de la table entre les jambes, laissait à son verre les peluches du torchon; posait le pain, le vin, le sel, à l'autre bout de la table. Mouret seul aimait la moutarde, et souffrait beaucoup de l'entêtement qu'elle avait de ne pas vouloir servir les pots qu'il allait acheter lui-même chez l'épicier; les pots disparaissaient, cela suffisait à lui gâter ses repas. Ce qui le désespérait plus encore, ce qui lui coupait absolument l'appétit, c'était de n'être plus à sa place, à la place qu'il avait occupée de tout temps, en face de la fenêtre; on avait donné cette place au prêtre, et lui maintenant faisait face à la porte, de façon qu'il lui semblait manger chez des étrangers, et que les morceaux lui restaient dans la gorge, depuis qu'il ne voyait plus le jardin. Marthe n'avait pas les aigreurs de Rose, elle le traitait en parent pauvre et qu'on tolère; elle finissait par ignorer qu'il fût là, ne lui adressant presque jamais la parole, agissant comme si l'abbé Faujas eût seul donné des ordres dans la maison. D'ailleurs Mouret ne se révoltait pas; il échangeait quelques mots de politesse avec le prêtre et sa mère, mangeait en silence, répondait par de lents regards aux attaques de la cuisinière. Puis, comme il avait toujours fini le premier, il pliait sa ser-

viette méthodiquement et se retirait, souvent avant le de dessert.

Rose prétendait qu'il enrageait. Quand elle causait avec madame Faujas dans la cuisine, elle lui expliquait son maître tout au long.

— Je le connais bien, il ne m'a jamais fait peur. Avant que vous veniez ici, madame tremblait devant lui, parce qu'il était toujours à criailler et à faire l'homme terrible. Il nous embêtait tous d'une jolie manière, sans cesse sur notre dos, ne trouvant rien de bien, fourrant son nez partout, voulant montrer qu'il était le maître. Maintenant il est doux comme un mouton, n'est-ce pas? C'est que madame a pris le dessus et qu'elle n'agit plus qu'à sa tête. Il s'est d'abord fâché, puis il n'a rien dit, et il deviendra tout à fait muet, vous verrez. La raison est qu'il n'est pas brave. Ah! s'il était brave, s'il ne craignait pas toutes sortes d'ennuis, vous entendriez une jolie chanson. Il se tient à quatre pour ne pas éclater, lui qui a une des langues les mieux pendues de la ville. Je vois bien dans ses yeux, quand il est à table, qu'il a des envies de se lever et de nous ficher à la porte. Mais il n'aura jamais la force, il a trop peur de votre fils; oui, il a peur de monsieur le curé. Ça, je le certifie. Il le regarde en dessous, d'une drôle de façon; il n'ose pas même être impoli. Il a essayé de ne plus le saluer, et il n'a pas pu; il a continué à ôter sa calotte. Oh! en dedans, je ne dis pas, il ne doit guère nous aimer, quoiqu'il ait l'air par moment de devenir imbécile. Après tout, puisqu'il ne nous gène plus, il peut bien être comme il lui plaît, n'est-ce pas, madame?

Madame Faujas répondait que monsieur Mouret lui paraissait un très-digne homme; il avait le seul tort de ne pas être religieux. Mais il reviendrait certainement au bien plus tard; il se laisserait toucher, comme cette excellente madame Mouret, si douce, si obligeante. Rose renchérissait. Et la vieille dame s'emparait lentement du rez-de-chaussée, allant de la cuisine à la salle à manger, trottant dans le vestibule et dans le corridor. Mouret, lorsqu'il la rencontrait, se rappelait le jour de l'arrivée des Faujas, lorsque, vêtue d'une loque noire, ne lâchant pas le panier qu'elle tenait à deux mains, elle allongeait le cou dans chaque pièce, avec l'aisance tranquille d'une personne qui visite une maison à vendre.

Depuis que les Faujas mangeaient au rez-de-chaussée, le second étage appartenait aux Trouche. Ils y devenaient bruyants; des bruits de meubles roulés, des piétinements, des éclats de voix, descendaient par les portes ouvertes et violemment refermées. Madame Faujas, en train de causer dans la cuisine, levait la tête d'un air inquiet. Rose, pour arranger les choses, disait que cette pauvre madame Trouche avait bien du mal. Une nuit, l'abbé, qui n'était point encore couché, entendit dans l'escalier un tapage étrange; il sortit avec son bougeoir. Il aperçut Trouche abominablement gris, qui montait les marches sur les genoux; il le souleva de son bras robuste, le jeta chez lui. Olympe, couchée, lisait tranquillement un roman en buvant à petits coups un grog posé sur la table de nuit.

— Ecoutez, dit l'abbé Faujas, livide de colère, vous ferez vos malles demain matin et vous partirez.

— Tiens, pourquoi donc? demanda Olympe sans se troubler; nous sommes bien ici.

Mais le prêtre l'interrompit rudement.

— Tais-toi; tu es une malheureuse, tu n'as jamais cherché qu'à me nuire. Notre mère avait raison, je n'aurais pas dû vous tirer de votre misère... Voilà qu'il me faut ramasser ton mari dans l'escalier maintenant! C'est une honte. Et pense au scandale, si on le voyait dans cet état... Vous partirez demain.

Olympe s'était assise pour boire une gorgée de grog.

— Ah! non, par exemple, murmura-t-elle.

Trouche riait. Il avait l'ivresse gaie; il était tombé dans un fauteuil, épanoui, ravi.

— Ne nous fâchons pas, bégaya-t-il. Ce n'est rien, un petit étourdissement, à cause de l'air, qui est très-vif. Avec ça, les rues sont drôles dans cette sacrée ville... Je vais vous dire, Faujas, ce sont des jeunes gens très-convenables. Il y là le fils du docteur Porquier. Vous connaissez bien, le docteur Porquier?... Alors nous nous voyons dans un café, derrière les prisons. Il est tenu par une Arlésienne, une belle femme, une brune...

Le prêtre, les bras croisés, le regardait d'un air terrible.

— Non, je vous assure, Faujas, vous avez tort de m'en vouloir... Vous savez que je suis un homme bien élevé; je connais les convenances. Dans le jour, je ne prendrais pas un verre de sirop, de peur de vous compromettre... Enfin, depuis que je suis ici, je vais à mon bureau comme si j'allais à l'école, avec des tartines de confiture dans un panier; c'est même bête, ce métier-là. Je me trouve bête, oui, parole d'honneur; et si ce n'était pas pour vous rendre service... Mais, la nuit, on ne me voit pas peut-être. Je puis me promener la nuit. Ça me fait du bien, je finirais par crever à rester sous clef. D'abord il n'y a personne dans les rues, elles sont si drôles!

— Ivrogne! dit le prêtre entre ses dents serrées.

— Vous ne faites pas la paix?... Tant pis! mon cher. Moi, je suis bon enfant; je n'aime pas les fichues mines. Si ça vous déplaît, je vous plante là avec vos béguines. Il n'y a guère que la petite Condamin qui soit gentille, et encore l'Arlésienne est mieux... Vous avez beau rouler vos yeux, je n'ai pas besoin de vous. Tenez, voulez-vous que je vous prête cent francs?

Et il tira des billets de banque, qu'il étala sur ses genoux en riant aux éclats; puis il les fit voltiger, les passa sous le nez de l'abbé, les jeta en l'air. Olympe, d'un bond, se leva, à moitié nue, et ramassa les billets, qu'elle cacha sous le traversin d'un air contrarié. Cependant l'abbé Faujas regardait autour de lui, très-surpris; il voyait des bouteilles de liqueur sur la commode, un pâté presque entier sur la cheminée, des dragées dans une vieille boîte crevée. La chambre était remplie d'achats récents : des robes jetées sur les chaises, un paquet de dentelle déplié; une superbe redingote toute neuve, pendue à l'espagnolette de la fenêtre; une peau d'ours étalée devant le lit, et, à côté du grog, sur la table de nuit, une petite montre de femme, en or, luisait dans une coupe de porcelaine.

— Qui donc ont-ils dévalisé? pensa le prêtre.

Puis le jour se fit, il se souvint d'avoir vu Olympe baisant les mains de Marthe.

— Mais, malheureux, s'écria-t-il, vous volez!

Trouche se leva, mais sa femme l'envoya tomber sur le canapé.

— Tiens-toi tranquille, lui dit-elle; dors, tu en as besoin.

Et se tournant vers son frère :

— Il est une heure. Tu peux nous laisser dormir, si tu n'as que des choses désagréables à nous dire... Mon mari a eu tort de se soûler, c'est vrai; mais ce n'est pas une raison pour le maltraiter... Nous avons eu déjà plusieurs explications; il faut que celle-ci soit la dernière, entends-tu? Ovide... Nous sommes frère et sœur, n'est-ce pas? Eh bien! nous devons partager. Tu te goberges en bas, tu te fais faire des petits plats, tu vis comme un bienheureux entre la propriétaire et la cuisinière. Ça te regarde. Nous n'allons pas, nous autres, regarder dans ton assiette, ni te retirer les morceaux de la bouche. Nous te laissons conduire ta barque comme tu l'entends. Alors ne nous tourmente pas, accorde-nous la même liberté, permets-nous de prendre notre part... Il me semble que je suis bien raisonnable...

Et comme le prêtre faisait un geste :

— Oui, je sais, continua-t-elle, tu as toujours peur que nous gâtions tes affaires... La meilleure façon pour que nous ne les gâtions pas, c'est de ne point nous

taquiner. Quand tu répéteras : « Ah! si j'avais su, je vous aurais laissés où vous étiez! » Maintenant nous sommes dans la maison et nous y restons. Tiens! tu n'es pas fort, malgré tes grands airs. Nous avons les mêmes intérêts que toi; nous sommes en famille, ici... nous pouvons faire notre trou tous ensemble. Ce serait tout à fait gentil, si tu voulais... La paix est conclue, n'est-ce pas? Va te coucher. Je gronderai Trouche demain; je te l'enverrai, tu lui donneras tes ordres.

— Sans doute, murmura l'ivrogne, qui s'endormait. Faujas est drôle... Je ne veux pas de la propriétaire, j'aime mieux ses écus.

Alors Olympe se mit à rire effrontément en regardant son frère. Elle s'était recouchée, s'arrangeant commodément, le dos contre l'oreiller. Le prêtre, un peu pâle, réfléchissait; puis il s'en alla, sans dire un mot, tandis qu'elle reprenait son roman et que Trouche ronflait sur le canapé.

Le lendemain, Trouche dégrisé eut un long entretien avec l'abbé Faujas. Lorsqu'il revint auprès de sa femme, il lui apprit à quelles conditions la paix était faite.

— Ecoute, mon chéri, lui dit-elle, contente-le, fais bien ce qu'il demande ; tâche surtout de lui être utile, puisqu'il t'en donne les moyens... J'ai l'air brave, quand il est là, mais au fond je sais qu'il nous mettrait à la rue, si nous le poussions à bout. Et je ne veux pas m'en aller... Es-tu sûr qu'il nous gardera?

— Oui, ne crains rien, répondit l'employé. Il a besoin de moi, il nous laissera faire notre pelote.

A partir de ce moment, Trouche sortit tous les soirs, vers neuf heures, lorsque les rues étaient noires et désertes. Il racontait à sa femme qu'il allait dans le vieux quartier faire de la propagande pour l'abbé. D'ailleurs Olympe n'était pas jalouse; elle riait, lorsqu'il lui rapportait quelque histoire risquée; elle préférait les chatteries solitaires, les petits verres pris toute seule, les gâteaux achetés et mangés en cachette, les longues soirées passées chaudement dans le lit, à dévorer un vieux fonds de cabinet de lecture, découvert par elle, rue Canquoin. Trouche rentrait gris raisonnablement; il ôtait ses souliers dans le vestibule, pour monter l'escalier sans bruit. Quand il avait trop bu, quand il empoisonnait la pipe et l'eau-de-vie, sa femme ne le voulait pas à côté d'elle, elle le forçait à coucher sur le canapé. C'était alors une lutte sourde, silencieuse. Il revenait avec l'entêtement de l'ivresse, s'accrochait aux couvertures; mais il chancelait, glissait, tombait sur les mains, et elle finissait par le rouler comme une masse. S'il commençait à crier, elle le prenait à la gorge, le regardant fixement, murmurant :

— Ovide t'entend, Ovide va venir.

Il était alors pris de peur, ainsi qu'un enfant auquel on parle du loup, et il s'endormait en mâchant des excuses. D'ailleurs, dès le soleil levé, il faisait sa toilette d'homme grave, essuyait de son visage marbré les hontes de la nuit, mettait une certaine cravate qui, selon son expression, lui donnait l'air « calottin. » Il passait devant les cafés en baissant les yeux. A l'œuvre de la Vierge, on le respectait. Parfois, lorsque les jeunes filles jouaient dans la cour, il levait un coin du rideau, les regardait d'un air paterne, avec des flammes courtes qui flambaient sous ses paupières à demi-baissées.

Les Trouche étaient encore tenus en respect par madame Faujas; la mère et la fille restaient en continuelle querelle. Olympe se plaignait d'avoir toujours été sacrifiée à son frère, et la vieille paysanne répondait en la traitant de mauvaise bête qu'elle aurait dû écraser au berceau. Entre elles, la lutte des intérêts étaient immédiate et violente; elles mordaient à la même proie, elles se surveillaient, sans lâcher le morceau, furieuses, inquiètes de savoir laquelle des deux taillerait la plus grosse part. Madame Faujas voulait toute la maison des Mouret pour son fils, elle en défendait jusqu'aux balayures contre les doigts crochus d'Olympe. Lorsqu'elle s'aperçut des grosses sommes d'argent que celle-ci devait tirer de la poche de Marthe, elle devint terrible. Son fils ayant haussé les épaules en homme qui dédaigne ces misères et qui se trouve forcé de fermer les yeux, elle eut à son tour une explication épouvantable avec sa fille, qu'elle appela voleuse, comme si elle avait pris l'argent dans sa propre poche.

— Hein? maman, c'est assez, n'est-ce pas? dit Olympe impatientée. Ce n'est pas votre bourse qui danse peut-être... Moi, je n'emprunte encore que de l'argent, je ne me fais pas nourrir.

— Que veux-tu dire, méchante gale? balbutia madame Faujas, au comble de l'exaspération. Est-ce que nous ne payons pas nos repas? Demande à la cuisinière, elle te montrera notre livre de compte.

Olympe éclata de rire.

— Ah! très-joli! reprit-elle. Je le connais le livre de compte. Vous payez les radis et le beurre... Tenez, maman, restez au rez-de chaussée; je ne vais pas vous y déranger, moi, et ne montez plus me tourmenter ou je crie. Vous savez qu'Ovide a défendu qu'on fît du bruit.

Madame Faujas redescendait en grondant. Cette menace de tapage la forçait à battre en retraite. Olympe, pour se moquer, chantonnait derrière son dos. Mais, lorsqu'elle allait au jardin, sa mère se vengeait, sans cesse sur ses talons, regardant ses mains, la guettant. Elle ne la tolérait ni dans la cuisine ni dans la salle à manger. Elle l'avait fâchée avec Rose, à propos d'une casserole prêtée et non rendue. Cependant elle n'osait l'attaquer dans l'amitié de Marthe, de peur de quelque esclandre, dont l'abbé aurait souffert.

— Puisque tu es si peu soucieux de tes intérêts, dit-elle un jour à son fils, je saurai bien les défendre à ta place; n'aie pas peur, je serai prudente... Si je n'étais pas là, vois-tu, ta sœur te retirerait les morceaux de la bouche.

Marthe n'avait pas conscience du drame qui se nouait autour d'elle. La maison lui semblait simplement plus vivante depuis que tout ce monde emplissait le vestibule, l'escalier, les corridors. On eût dit le vacarme d'un hôtel garni, avec le bruit étouffé des querelles, les portes battantes, la vie sans gêne et personnelle de chaque locataire; la cuisine flambante, où Rose semblait avoir toute une table d'hôte à traiter. Puis c'étaient les allées et venues continuelles des fournisseurs des Trouche; Olympe se soignait les mains, ne voulait plus laver la vaisselle; se faisait tout apporter du dehors, de chez un pâtissier de la rue de la Banne, qui préparait des repas pour la ville. Et Marthe souriait, était heureuse de ce branle de la maison entière; elle n'osait plus rester seule, avait besoin d'occuper la fièvre dont elle se sentait brûlée. Mouret s'enfermait dans la pièce du premier étage, qu'il appelait son bureau; il avait vaincu la répugnance qu'il éprouvait pour la solitude, il ne descendait presque plus au jardin, disparaissait souvent du matin au soir.

— Je voudrais bien savoir ce qu'il peut faire là-dedans, disait Rose à madame Faujas. On ne l'entend pas remuer... on le croirait mort. S'il se cache, n'est-ce pas? c'est qu'il n'a rien de propre à faire.

Quant l'été vint, la maison s'anima encore des rires et des causeries de la société de monsieur Rastoil et de la société de monsieur Péqueur des Saulaies, que l'abbé Faujas recevait au fond du jardin, sous la tonnelle. Rose, sur l'ordre de Marthe, avait acheté une douzaine de chaises rustiques, afin qu'on pût prendre le frais, sans toujours déménager les siéges de la salle à manger. Aussi l'abbé faisait-il les honneurs du jardin avec sa grande politesse. L'habitude était prise. Chaque mardi, l'après-midi, les portes de l'impasse restaient ouvertes; ces messieurs et ces dames venaient saluer monsieur le curé, en voisins, coiffés de chapeaux de paille, chaussés de pantoufles, les redingotes déboutonnées, les jupes relevées par des épingles. Les visiteurs arrivaient un à un; les deux sociétés finissaient par se trouver au complet,

mêlées, confondues, s'égayant et commérant dans la plus grande intimité. Le président et le sous préfet donnaient le ton en échangeant des poignées de main très-amicales.

— Vous ne craignez pas, dit un jour monsieur de Bourdeu à monsieur Rastoil, que ces rencontres avec la bande de la sous-préfecture ne soient mal jugées?... Voici les élections générales qui approchent.

— Pourquoi seraient elles mal jugées? répondit monsieur Rastoil. Nous n'allons pas à la sous-préfecture, nous sommes sur un terrain neutre... Puis, mon cher ami, il n'y a aucune cérémonie là dedans. Je garde ma veste de toile. C'est de la vie privée. Au fond de ces jardins, je suis chez moi, et personne n'a le droit de juger ce que je fais sur le derrière de ma maison... Sur le devant, c'est autre chose; nous appartenons au public... Nous ne nous saluons seulement pas, monsieur Péqueur des Saulaies et moi, dans les rues.

— Monsieur Péqueur des Saulaies est un homme qui gagne beaucoup à être connu, hasarda l'ancien préfet après un silence.

— Sans doute, répliqua le président, je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance... Et quel digne homme que l'abbé Faujas !... Non, certes, je ne crains pas les médisances en allant saluer notre excellent voisin.

Monsieur de Bourdeu, depuis qu'il était question des élections générales, devenait inquiet et préoccupé; il disait que les premières chaleurs le fatiguaient beaucoup. Souvent il avait des scrupules, il témoignait des doutes à monsieur Rastoil, pour que celui-ci s'expliquât et le rassurât. Jamais on n'abordait la politique dans le jardin des Mouret. Une après-midi, monsieur de Bourdeu, après avoir vainement cherché une transition, s'écria en s'adressant au docteur Porquier :

— Dites donc, docteur, avez-vous lu le *Moniteur*, ce matin? Le marquis a enfin parlé; il a prononcé treize mots, je les ai comptés. Ce pauvre Lagrifoul! Il a eu un succès de fou rire.

L'abbé Faujas avait levé un doigt d'un air de fine bonhomie.

— Pas de politique, messieurs, pas de politique, murmura-t-il.

Monsieur Péqueur des Saulaies et monsieur Rastoil, qui causaient ensemble, feignirent de n'avoir rien entendu; madame de Condamin eut un sourire. Elle continua, en interpellant l'abbé Surin :

— N'est-ce pas, monsieur l'abbé, que l'on empèse vos surplis avec une eau gommée très-faible?

— Oui, madame, avec de l'eau gommée, répondit le jeune prêtre. Il y a des blanchisseuses qui se servent d'empois cuit; mais ça coupe la mousseline, ça ne vaut rien.

— Eh bien! reprit la jeune femme, je ne puis pas obtenir de ma blanchisseuse qu'elle emploie de la gomme pour mes jupons.

Alors l'abbé Surin lui donna obligeamment le nom et l'adresse de sa blanchisseuse sur le revers d'une de ses cartes de visite. On causait ainsi de toilette, du temps, des récoltes, des petits événements de la semaine. On passait là une heure charmante. Des parties de raquettes, dans l'impasse, coupaient les conversations. L'abbé Bourrette venait très-souvent, racontant de son air ravi de petites histoires de sainteté, que monsieur Maffre écoutait jusqu'au bout. Une seule fois madame Delangre et madame Rastoil s'étaient rencontrées, très-polies, très-cérémonieuses, gardant dans leurs yeux éteints la flamme brusque de leur ancienne rivalité. Monsieur Delangre ne se prodiguait pas. Quant aux Paloque, s'ils fréquentaient toujours la sous-préfecture, ils évitaient de se trouver là lorsque monsieur Péqueur des Saulaies allait voisiner avec l'abbé Faujas; la femme du juge de paix restait perplexe, depuis son expédition malheureuse à l'oratoire de l'œuvre de la Vierge. Mais le personnage qui se montrait le plus assidu était certainement monsieur de Condamin, toujours admirablement ganté, venant là pour se moquer du monde, mentant et disant des ordures avec un aplomb extraordinaire; s'amusant la semaine entière des intrigues qu'il avait flairées. Ce grand vieillard, si droit dans sa redingote pincée à la taille, avait la passion de la jeunesse; il se moquait des « vieux, » s'isolait avec les jeunes gens et les jeunes filles de la bande, pouffait de rire dans les coins.

— Par ici, la marmaille, disait-il avec un sourire; laissons les vieux ensemble.

Un jour, il avait failli battre l'abbé Surin dans une formidable partie de volant. La vérité était qu'il taquinait tout ce petit monde. Il avait surtout pris pour victime le fils Rastoil, garçon innocent auquel il contait des choses énormes. Il finit par l'accuser de faire la cour à sa femme, et il roulait des yeux horribles qui donnaient des sueurs d'angoisse au malheureux Séverin. Le pis fut que celui-ci se crut réellement amoureux de madame de Condamin, devant laquelle il se plantait avec des mines attendries et effrayées, dont le mari s'amusait extrêmement.

Les demoiselles Rastoil, pour lesquelles le conservateur des eaux et forêts se montrait d'une galanterie de jeune veuf, étaient aussi le sujet de ses plaisanteries les plus cruelles. Bien qu'elles touchassent à la trentaine, il les poussait à des jeux d'enfant, leur parlait comme à des pensionnaires. Son grand régal était de les étudier, lorsque Lucien Delangre, le fils du maire, se trouvait là. Il prenait à part le docteur Porquier, un homme bon à tout entendre, et lui murmurait à l'oreille, en faisant allusion aux amours passées de monsieur Delangre et de madame Rastoil :

— Dites donc, Porquier, voilà un garçon bien embarrassé... Est-ce Angéline ou est-ce Aurélie qui est de Delangre?... Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.

Cependant l'abbé Faujas était aimable pour tous les visiteurs, même pour ce terrible Condamin, si inquiétant et si compromettant. Il s'effaçait le plus possible, parlait peu, laissait les deux sociétés se fondre; semblait n'avoir que la joie discrète d'un maître de maison, heureux d'être un trait d'union entre des personnes distinguées et faites pour se comprendre. Marthe, à deux reprises, avait cru devoir mettre ces dames et ces messieurs à leur aise en se montrant et en échangeant quelques politesses; mais elle souffrait de voir l'abbé, chez elle, au milieu de toutes ces personnes. Elle attendait qu'il fût seul, elle le préférait grave, allant et venant, sous la paix de la tonnelle. Les Trouche, eux, le mardi, reprenaient leur espionnage envieux, derrière les rideaux; tandis que madame Faujas et Rose, du fond du vestibule, allongeaient la tête, admiraient avec des ravissements la bonne grâce que monsieur le curé mettait à recevoir les gens les plus riches et les mieux posés de Plassans.

— Allez, madame, disait la cuisinière, on voit bien tout de suite que c'est un homme distingué... Tenez, le voilà qui salue le sous-préfet. Moi, j'aime mieux monsieur le curé, quoique le sous-préfet soit un joli homme... Pourquoi donc n'allez-vous pas dans le jardin?... Si j'étais à votre place, je mettrais une robe de soie et j'irais. Vous êtes sa mère après tout.

Mais la vieille paysanne haussait les épaules.

— Il n'a pas honte de moi, répondait-elle; mais j'aurais peur de le gêner... J'aime mieux le regarder d'ici; ça me fait davantage de plaisir.

— Ah! je comprends ça; vous devez être bien fière... Ce n'est pas comme monsieur Mouret qui avait cloué la porte pour que persone n'entrât. Jamais une visite, pas un dîner à faire, le jardin vide à donner peur le soir. Nous vivions en loups. Il est vrai que monsieur Mouret n'aurait pas su recevoir; il avait une mine, quand il venait quelqu'un par hasard... Je vous demande un peu s'il ne devrait pas prendre exemple sur monsieur le curé. Au lieu de m'enfermer, je descendrais au jardin, je

m'amuserais avec les autres: je tiendrais mon rang enfin... Non, il est là-haut, caché comme s'il craignait qu'on lui donne la gale... A propos, voulez-vous que nous montions voir ce qu'il fait là-haut?

Un mardi, elles montèrent. Ce jour-là, les deux sociétés étaient très-bruyantes; les rires et les cris montaient dans la maison par les fenêtres et les portes ouvertes, pendant qu'un fournisseur, qui apportait aux Trouche un panier de vin, faisait au second étage un bruit de vaisselle cassée en reprenant les bouteilles vides, Mouret était enfermé à double tour dans son bureau.

— La clef m'empêche de voir, dit Rose après avoir mis un œil à la serrure.

— Attendez, murmura madame Faujas.

Elle tourna délicatement le bout de la clef, qui dépassait un peu, et regarda à son tour. Mouret était assis au milieu de la pièce, devant la grande table vide, sans un livre, sans un papier, couverte d'une épaisse couche de poussière; il se renversait contre le dossier de sa chaise, les bras pendants, la tête blanche et fixe, le regard perdu. Il ne bougeait pas.

Les deux femmes silencieusement l'examinèrent l'une après l'autre, se cédèrent la place à plusieurs reprises.

— Il m'a donné froid aux os, dit Rose en redescendant. Avez-vous remarqué ses yeux? Et quelle saleté! Il y a bien deux mois qu'il n'a posé une plume sur son bureau. Moi qui m'imaginais qu'il écrivait là-dedans!... Quand on pense que la maison est si gaie, et qu'il s'amuse à faire le mort dans son coin!

XVII

La santé de Marthe causait des inquiétudes au docteur Porquier. Il gardait son sourire affable, la traitait en médecin de la belle société, pour lequel la maladie n'existait jamais, et qui donnait une consultation comme une couturière essaye une robe; mais certain pli de ses lèvres disait que « la chère madame » n'avait pas seulement une légère toux de sang, ainsi qu'il le lui persuadait. Dans les beaux jours, il lui conseilla de se distraire, de faire des promenades en voiture, sans se fatiguer pourtant. Alors Marthe, qui était prise de plus en plus d'une angoisse vague, d'un besoin de changer de lieux et d'occuper ses impatiences nerveuses, organisa des promenades aux villages voisins. Un carrossier de Plassans lui louait une vieille calèche repeinte, et, deux fois par semaine, elle partait après le déjeuner, allait à deux ou trois lieues, de façon à être de retour vers six heures. Son rêve caressé était d'emmener l'abbé Faujas; elle n'avait même consenti à suivre l'ordonnance du docteur que dans cet espoir; mais l'abbé, sans refuser nettement, se prétendait toujours trop occupé. Elle devait se contenter de la compagnie d'Olympe ou de madame Faujas.

Une après-midi, comme elle passait avec Olympe au village des Tulettes, le long de la propriété de l'oncle Macquart, celui-ci l'aperçut et lui cria, du haut de sa petite terrasse plantée de deux mûriers:

— Et Mouret? Pourquoi Mouret n'est-il pas venu?

Elle dut s'arrêter un instant chez l'oncle, auquel il fallut expliquer longuement qu'elle était souffrante et qu'elle ne pouvait dîner avec lui. Il voulait absolument tuer un poulet.

— Ça ne fait rien, dit-il enfin. Je le tuerai tout de même, tu l'emporteras.

Et il alla le tuer tout de suite. Quand il eut rapporté le poulet, il l'étendit sur la table de pierre, devant la maison, en murmurant d'un ton ravi :

— Hein? est-il gras, ce gaillard-là!

L'oncle était justement en train de boire une bouteille de vin, sous ses mûriers, en compagnie d'un grand gaillard, tout habillé de gris. Il avait décidé les deux femmes à s'asseoir, apportant des chaises, faisant les honneurs de chez lui avec un ricanement de satisfaction.

— Je suis bien ici, n'est-ce pas?... Mes mûriers sont joliment beaux. Je fume ma pipe au frais. L'hiver, je m'asseois là-bas contre le mur, au soleil... Tu vois mes légumes? Le poulailler est au fond. J'ai encore une pièce de terre derrière la maison, où il y a des pommes de terre et de la luzerne... Ah! dame, je me fais vieux; c'est bien le temps que je jouisse un peu.

Il se frottait les mains en roulant doucement la tête, en couvant sa propriété d'un regard attendri. Puis une pensée parut l'assombrir; il reprit brusquement :

— Est-ce qu'il y a longtemps que tu as vu ton père? Rougon n'est pas gentil. Là, à gauche, le champ de blé est à vendre, et nous l'aurions acheté, s'il avait voulu. Un homme qui dort sur les pièces de cent sous, qu'est-ce que ça pouvait lui faire? Une méchante somme de trois mille francs, je crois? Il a refusé, la dernière fois; ta mère m'a dit qu'il n'était pas là, et il y était, j'en suis sûr. Tu verras, ça ne leur portera pas bonheur.

Et il répéta plusieurs fois, hochant la tête, retrouvant son rire mauvais :

— Non, ça ne leur portera pas bonheur.

Puis il alla chercher deux verres, voulant absolument faire goûter son vin aux deux femmes. C'était le petit vin de Saint-Eutrope, du vin qu'il avait découvert; il le buvait avec religion. Marthe trempa à peine ses lèvres, Olympe acheva de vider la bouteille et accepta ensuite un verre de sirop. Le vin était bien fort, disait-elle.

— Et ton curé, qu'est-ce que tu en fais? demanda tout à coup l'oncle à sa nièce.

Marthe, surprise et choquée, le regarda sans répondre.

— On m'a dit qu'il te serrait de près, continua l'oncle bruyamment. Ces soutanes n'aiment qu'à godailler. Quand on m'a raconté ça, j'ai répondu que c'était bien fait pour Mouret. Je l'avais averti. Ah! c'est moi qui te flanquerais le curé à la porte. Mouret n'a qu'à venir me demander conseil; je lui donnerai même un coup de main s'il veut. Je n'ai jamais pu les souffrir, ces animaux-là. Je connais un peu l'abbé Fenil, qui a une maison de campagne, de l'autre côté de la route. Il n'est pas meilleur que les autres, mais il est malin comme un singe, celui-là, et il m'amuse. Je crois qu'il ne s'entend pas très bien avec ton curé, n'est-ce pas?

Marthe était devenue toute pâle.

— Madame est la sœur de monsieur l'abbé Faujas, dit-elle en montrant Olympe, qui écoutait curieusement.

— Ça ne touche pas madame, ce que je dis, reprit l'oncle sans se déconcerter. Madame n'est pas fâchée, et elle va reprendre un peu de sirop.

Olympe se laissa verser trois doigts de sirop, mais Marthe s'était levée et voulait partir. L'oncle la força à visiter sa propriété. Au bout du jardin, elle s'arrêta, regardant une grande maison blanche, bâtie sur la pente, à quelques centaines de mètres des Tulettes; les cours intérieures ressemblaient aux préaux d'une prison; les étroites fenêtres, régulières, qui marquaient les façades de barres noires, donnaient au corps de logis central et aux deux ailes une nudité grise d'hôpital.

— C'est la maison des aliénés, murmura l'oncle, qui avait suivi la direction des yeux de Marthe. Le garçon qui est là est un des gardiens. Nous sommes très-bien ensemble, il vient boire une bouteille de temps à autre. Oh! c'est un gaillard, il m'a payé un fameux déjeuner, l'autre jour.

Et se tournant vers l'homme vêtu de gris, qui achevait son verre sous les mûriers :

— Eh! Alexandre, cria-t-il, viens donc dire à ma nièce où est la fenêtre de notre pauvre vieille.

Alexandre s'avança obligeamment, et, le doigt tendu, comme s'il eût tracé un plan dans l'air :

— Voyez-vous ces trois arbres? Eh bien! un peu au-dessus de celui de gauche, à droite, vous devez apercevoir une fontaine dans le coin d'une cour... Suivez les fenêtres du rez-de-chaussée, toujours à droite; c'est la cinquième fenêtre.

Marthe restait silencieuse, les lèvres blanches, les yeux cloués malgré elle sur cette fenêtre qu'on lui montrait. L'oncle Macquart regardait aussi, mais avec une complaisance qui lui faisait cligner les yeux.

— Quelquefois je la vois, reprit-il, le matin, lorsque le soleil est de l'autre côté. Elle se porte très-bien, n'est-ce pas, Alexandre? C'est ce que je leur dis toujours, lorsque je vais à Plassans. Je suis bien placé ici pour veiller sur elle. On ne peut pas être mieux placé.

Il laissa échapper son ricanement de satisfaction, et d'un ton confidentiel :

— Vois-tu, ma fille, la tête n'est pas plus solide chez les Rougon que chez les Macquart. Quand je suis ici, à cette place, en face de cette grande coquine de maison, je me dis souvent que toute la clique y viendra peut-être un jour, puisque la maman y est... Dieu merci! je n'ai pas peur pour moi, j'ai la caboche à sa place. Mais j'en connais qui ont un joli coup de marteau... Eh bien! je serai là pour les recevoir, je les verrai de mon trou et les recommanderai à Alexandre, bien qu'on n'ait pas toujours été gentil pour moi dans la famille.

Et il ajouta avec son effrayant sourire de loup rangé :

— C'est une fameuse chance pour vous tous que je sois venu m'installer ici.

Marthe fut prise d'un tremblement. Bien qu'elle connût le goût de l'oncle pour les plaisanteries féroces et la joie qu'il se donnait à torturer les gens auxquels il portait des lapins et des paniers de fruits, il lui sembla qu'il disait vrai, que toute la famille allait se loger là, dans ces files blafardes de cabanons. Elle ne voulut pas rester une minute de plus, malgré les instances de Macquart, qui parlait de déboucher une autre bouteille. Il l'avait accompagnée sur la route, et elle montait déjà en voiture, lorsqu'il s'écria :

— Eh bien! et le poulet?

Il courut le chercher et l'apporta à Marthe, qui dut le prendre.

— C'est pour Mouret, entends-tu? répéta-t-il avec une intention méchante; pour Mouret, pas pour un autre, n'est-ce pas? D'ailleurs, quand j'irai vous voir, je lui demanderai comment il l'a trouvé.

Il clignait les yeux en regardant Olympe. Le cocher allait fouetter, lorsqu'il se cramponna encore à la voiture, criant :

— Va chez ton père et dis-lui que tu m'as vu : parle-lui du champ de blé... Tiens, c'est le champ qui est là devant nous... Rougon a tort. Nous sommes de trop vieux compères pour nous fâcher. Ça serait tant pis pour lui, il le sait bien. Fais-lui comprendre qu'il a tort.

Il aurait continué si la voiture n'était partie. Olympe, en se tournant, l'aperçut de nouveau sous ses mûriers, ricanant avec Alexandre et débouchant cette seconde bouteille dont il avait parlé. Marthe recommanda expressément au cocher de ne plus passer aux Tulettes. D'ailleurs elle se fatiguait de ces promenades; elle les fit de plus en plus rares et les abandonna tout à fait lorsqu'elle comprit que jamais l'abbé Faujas ne consentirait à l'accompagner.

Toute une nouvelle femme grandissait en Marthe; elle était affinée par la vie nerveuse qu'elle menait. Son épaisseur bourgeoise, cette paix lourde acquise par quinzaine années de somnolence derrière un comptoir semblait se fondre dans la flamme de sa dévotion. Elle devenait distinguée, s'habillait mieux, causait chez les Rougon, le jeudi.

— Madame Mouret redevient jeune fille, disait madame de Condamin, émerveillée.

— Oui, murmurait le docteur Porquier en hochant la tête, elle descend la vie à reculons.

Marthe, plus mince, les joues rosées, les yeux superbes, ardents et noirs, eut alors pendant quelques mois une beauté singulière. La face rayonnait; une dépense extraordinaire de vie sortait de tout son être, l'enveloppait d'une vibration chaude. Il semblait que sa jeunesse oubliée brûlât en elle, à quarante ans, avec une splendeur d'incendie. Maintenant, lâchée dans la prière, emportée par un besoin de toutes les heures, elle désobéissait à l'abbé Faujas; elle usait ses genoux sur les dalles de Saint-Saturnin, vivait dans les cantiques et dans les adorations, se soulageait en face des ostensoirs rayonnants, des chapelles flambantes, des autels et des prêtres luisants avec des lueurs d'astres sur le fond noir de la nef. Il y avait chez elle une sorte d'appetit physique de ces gloires, un appétit qui la torturait, qui lui creusait la poitrine et lui vidait le crâne, lorsqu'elle ne le contentait pas. Elle souffrait trop, elle se mourait, et il lui fallait venir prendre la nourriture de sa passion, se blottir dans les chuchotements des confessionnaux, se courber sous le frisson puissant des orgues, s'évanouir dans le spasme de la communion. Alors elle ne sentait plus rien, son corps ne lui faisait plus mal; elle était ravie à la terre, agonisant sans souffrance, devenant une pure flamme qui se consumait d'amour; et c'était les soirs de ses grandes dévotions, lorsqu'elle avait passé la journée à l'église, qu'elle avait cette beauté extatique de martyre mourante et souriant sur le bûcher.

L'abbé Faujas redoublait de sévérité, la contenait encore en la rudoyant; il semblait l'étudier avec surprise. Elle l'étonnait par ce réveil passionné, par cette ardeur à aimer et à mourir. Souvent il la questionna de nouveau sur son enfance. Il alla plusieurs fois chez madame Rougon, resta quelque temps perplexe, mécontent de lui, s'accusant d'avoir choisi sans réflexion les instruments de sa fortune, très-inquiet du rôle qu'il pourrait donner à Marthe. Il regrettait de ne pas s'être adressé à une femme comme madame de Condamin, un cœur au repos et une tête en travail.

— La propriétaire se plaint de toi, lui dit un jour sa mère. Pourquoi ne la laisses-tu pas aller à l'église quand ça lui plaît?... Tu as tort de la contrarier; elle est très-bonne pour nous.

— Elle se tue, murmura le prêtre.

Madame Faujas eut le haussement d'épaules qui lui était habituel.

— Ça la regarde. Chacun prend son plaisir où il le trouve. Il vaut mieux se tuer à prier qu'à se donner des indigestions, comme cette coquine d'Olympe... Sois moins sévère pour madame Mouret. Ça finirait par rendre la maison impossible.

— Mère, reprit-il en la regardant fixement, cette femme sera l'obstacle; mon tort a été de me servir de cette femme.

— Elle! s'écria la vieille paysanne, mais elle t'adore, Ovide!... Tu feras d'elle tout ce que tu voudras, lorsque tu ne la gronderas plus. Les jours de pluie, elle te porterait d'ici à la cathédrale, pour que tu ne te mouilles pas les pieds... Sois gentil avec elle, et elle te sera joliment utile.

L'abbé Faujas comprit lui-même la nécessité de ne pas employer la rudesse davantage; il redoutait un éclat. Peu peu, il donna une plus grande liberté à Marthe, lui permettant les retraites, les longs chapelets, les prières répétées devant chaque station du chemin de la croix; il cessa même de la confesser dans l'oratoire de l'œuvre de la Vierge, et la laissa venir, deux fois par semaine, à son confessionnal de Saint-Saturnin. Marthe, n'entendant plus cette voix terrible qui l'accusait de sa piété comme d'un vice honteusement satisfait, pensa que Dieu lui avait fait grâce et qu'elle entrait enfin dans les délices du paradis. Elle eut des attendrissements, des larmes intarissables qu'elle pleurait sans les sentir couler; crises nerveuses, dont elle sortait affaiblie, évanouie, comme si toute sa vie s'en était allée le long de ses

joues. Rose la portait alors sur son lit, où elle restait pendant des heures, avec les lèvres minces et les yeux entr'ouverts d'une morte.

Une après-midi, la cuisinière, effrayée de son immobilité, crut qu'elle expirait. Elle ne songea pas à frapper à la porte de la pièce où Mouret était enfermé; elle monta au second étage, supplia l'abbé Faujas de descendre auprès de sa maîtresse, et, quand il fut là, dans la chambre à coucher, elle le laissa seul devant Marthe, jetée en travers sur le lit. Il ne lui donna pas quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre, ainsi que le docteur Porquier l'avait recommandé; il se contenta de lui prendre les mains et de les garder un instant dans les siennes. Alors elle s'agita, répétant des mots sans suite. Puis, quand elle le reconnut, debout au seuil de l'alcôve, un flot de sang lui monta à la face, elle ramena sa tête sur l'oreiller, fit un geste comme pour chercher les couvertures et les tirer à elle.

— Allez-vous mieux, ma chère enfant? lui demanda-t-il. Vous me donnez bien de l'inquiétude.

Il s'était assis au chevet, et elle le regardait, la gorge serrée, ne pouvant répondre. Comme il voyait qu'elle étouffait et qu'il cherchait à relever les oreillers, elle éclata en sanglots en laissant rouler sa tête sur son épaule.

— Je ne souffre pas, je suis trop heureuse, murmura-t-elle d'une voix faible comme un souffle. Laissez-moi pleurer, les larmes sont ma joie. Ah! que vous êtes bon d'être venu. Il y a longtemps que je vous attendais, que je vous appelais.

Sa voix faiblissait de plus en plus, n'était plus qu'un murmure de prière ardente.

— Qui me donnera des ailes pour voler vers vous? Mon âme, éloignée de vous, impatiente d'être remplie de vous, languit sans vous, vous souhaite avec ardeur, et soupire après vous, ô mon Dieu, ô mon unique bien, ma consolation, ma douceur, mon trésor, mon bonheur et ma vie, mon Dieu et mon tout...

Elle souriait en balbutiant ce lambeau de l'acte de désir; elle joignait les mains, semblait voir la tête grave de l'abbé Faujas dans une auréole. Celui-ci avait toujours réussi à arrêter un aveu sur les lèvres de Marthe; il eut peur un instant, dégagea vivement son épaule, et se tenant debout:

— Soyez raisonnable, je le veux, dit-il avec autorité. Dieu refusera vos hommages, si vous ne les lui adressez pas dans le calme de votre raison... Il s'agit de vous soigner en ce moment.

Et il appela Rose, à laquelle il recommanda de faire une tasse de tilleul pour sa maîtresse. Puis, lorsqu'il fut de nouveau seul avec Marthe, comme il marchait dans la chambre et qu'elle le suivait du regard craintif d'un animal battu, il s'approcha, il lui dit de sa voix douce:

— Ne vous tourmentez pas. Dieu sera touché de votre amour. Quand l'heure viendra, il descendra en vous et vous emplira d'une éternelle félicité.

Il quitta la chambre, laissant Marthe rayonnante et comme ressuscitée. A partir de ce jour, il la mania ainsi qu'une cire molle. Elle lui devint très-utile dans certaines missions délicates auprès de madame de Condamin; elle fréquenta aussi assidûment madame Rastoil, sur un simple désir qu'il exprima. Elle était d'une obéissance absolue, ne cherchant pas à comprendre, répétant ce qu'il la priait de répéter. Il ne prenait même plus aucune précaution avec elle, lui faisait crûment sa leçon, se servait d'elle comme d'une pure machine. Elle aurait mendié dans les rues, s'il lui en avait donné l'ordre. Et quand elle devenait inquiète, qu'elle tendait les mains vers lui, le cœur crevé, les lèvres gonflées de passion, il la jetait à terre d'un mot, il l'écrasait sous la volonté du ciel. Jamais elle n'osa parler. Il y avait entre elle et cet homme un mur de colère, de dédain et de dégoût. Quand il sortait des courtes luttes qu'il avait à soutenir avec Marthe, l'abbé Faujas haussait les épaules, plein du mépris et de l'impatience d'un lutteur arrêté par un enfant; et il se lavait, il se brossait, comme s'il eût touché malgré lui à une bête impure.

— Pourquoi ne te sers-tu pas de la douzaine de mouchoirs que madame Mouret t'a donnée? lui demandait sa mère. La pauvre femme serait si heureuse de les voir dans tes mains. Elle a passé un mois à les broder à ton chiffre.

Il avait un geste de colère, il répondait:

— Non, usez-les, mère; ce sont des mouchoirs de femme. Ils ont je ne sais quelle odeur qui m'est insupportable.

Si Marthe pliait devant le prêtre et n'était plus que sa chose, elle s'aigrissait chaque jour davantage, devenait querelleuse dans les mille petits soins de la vie. Rose disait qu'elle ne l'avait jamais vue « si chipotière. » Mais sa haine grandissait surtout contre son mari. Le vieux levain de rancune des Rougon s'éveillait en face de ce fils d'une Macquart, de cet homme qu'elle accusait d'être le tourment de sa vie. En bas, dans la salle à manger, lorsque madame Faujas ou Olympe venait lui tenir compagnie, elle ne se gênait plus, elle accablait Mouret.

— Quand on pense qu'il m'a tenue vingt ans comme comme un employé, la plume à l'oreille, entre une jarre d'huile et un sac d'amandes! Jamais un plaisir, jamais un cadeau... Il m'a enlevé mes enfants; il est capable de se sauver, un de ces matins, pour faire croire que je lui rends la vie impossible. C'est lui qui nous fera déserter la maison s'il continue à se montrer insolent pour toutes les personnes que j'aime... Heureusement que vous êtes là et que vous pourrez dire partout la vérité. Vous ne sauriez croire la méchanceté sournoise de cet homme.

Les colères terribles qui la secouaient parfois prenaient un caractère de plus en plus aigre; elle se jetait maintenant sur Mouret sans provocation aucune. Tout ce qu'il faisait, ses regards, ses gestes, les rares paroles qu'il prononçait la mettait hors d'elle-même; elle ne pouvait même plus l'apercevoir, sans être comme soulevée par une fureur inconsciente. Les querelles éclataient surtout vers la fin des repas, lorsque Mouret, sans attendre le dessert, pliait sa serviette et se levait silencieusement.

— Vous pourriez bien quitter la table avec tout le monde, lui disait-elle avec aigreur; ce n'est guère poli ce que vous faites là!

— J'ai fini, je m'en vais, répondait-il simplement.

Mais elle voyait dans cette retraite de chaque jour une tactique imaginée par son mari pour blesser l'abbé Faujas; alors elle perdait toute mesure:

— Vous êtes un mal élevé, vous me faites honte, tenez!... Ah! je serais heureuse avec vous, si je n'avais pas rencontré des amis qui veulent bien me consoler de vos brutalités. Vous ne savez pas même vous tenir à table; vous m'empêchez de faire un seul repas tranquille... Restez, entendez-vous! Si vous ne mangez pas, vous nous regarderez.

Il achevait de plier sa serviette en toute tranquillité, comme s'il n'avait pas entendu, puis, à petits pas, il s'en allait. On l'entendait monter l'escalier et s'enfermer à double tour. Alors elle étouffait, balbutiait:

— Oh! le monstre... Il me tue, il me tue!

Il fallait que le prêtre et madame Faujas la consolassent. Rose allait au bas de l'escalier et criait de toutes ses forces, pour que Mouret entendît à travers de la porte:

— Vous êtes un monstre, monsieur; madame a bien raison ne dire que vous êtes un monstre.

Certaines querelles furent particulièrement violentes. Marthe, dont la raison chancelait, s'imagina que son mari voulait la battre: ce fut une idée fixe. Elle prétendait qu'il la guettait, qu'il attendait une occasion. Il n'osait pas, disait-elle, parce qu'il ne la trouvait jamais seule; la nuit, il avait peur qu'elle ne criât et qu'on ne

vînt à son secours. Rose jura qu'elle avait vu monsieur cacher un gros bâton dans son bureau. Madame Faujas et Olympe ne firent aucune difficulté de croire ces histoires; elles plaignaient beaucoup leur propriétaire, elles se la disputaient, se constituaient ses gardiennes. « Ce sauvage, » comme elles nommaient à présent Mouret, ne la brutaliserait peut-être pas en leur présence. Le soir, elles lui recommandaient bien de les appeler, s'il bougeait. La maison ne vécut plus que dans les alarmes.

— Il est capable d'un mauvais coup, affirmait la cuisinière.

Cette année-là, Marthe suivit les cérémonies religieuses de la semaine sainte avec une grande ferveur. Le vendredi, dans l'église noire, elle agonisa, pendant que les cierges, un à un, s'éteignaient sous la tempête lamentable des voix qui roulait au fond des ténèbres de la nef; il lui semblait que son souffle s'en allait avec ces lueurs. Quand le dernier cierge expira, que le mur d'ombre en face d'elle fut implacable et fermé, elle s'évanouit, les flancs serrés, la poitrine vide. Elle resta une heure pliée sur sa chaise, dans l'attitude de la prière, sans que les femmes agenouillées autour d'elle s'aperçussent de cette crise. L'église était froide et silencieuse, lorsqu'elle revint à elle. Elle rêvait qu'on la battait de verges, que le sang coulait de ses membres, et elle éprouvait à la tête de si intolérables douleurs qu'elle y portait les mains, comme pour arracher les épines dont elle sentait les pointes dans son crâne. Le soir, au dîner, elle fut singulière. L'ébranlement nerveux persistait; elle revoyait, en fermant les yeux, les âmes mourantes des cierges s'envolant dans le noir; elle avait l'esprit frappé au point de regarder machinalement ses mains, cherchant les trous par lesquels son sang avait coulé. Toute la Passion saignait en elle.

Madame Faujas, la voyant souffrante, voulut qu'elle se couchât de bonne heure. Elle l'accompagna, la mit au lit. Mouret, qui avait une clef de la chambre à coucher, s'était déjà retiré dans son bureau, où il passait les soirées. Quand Marthe, les couvertures au menton, dit qu'elle avait chaud, qu'elle se trouvait mieux, madame Faujas parla de la laisser seule et de souffler la bougie, pour qu'elle dormît tranquillement; mais la malade se souleva effarée, suppliante :

— Non, n'éteignez pas la lumière; mettez-là sur la commode, que je puisse la voir... Je mourrais dans ces ténèbres.

Et, les yeux agrandis, comme frissonnant du souvenir de quelque drame affreux qu'elle aurait vu.

— C'est horrible, horrible! murmura-t-elle plus bas avec une pitié épouvantée.

Elle retomba sur l'oreiller, elle parut s'assoupir, et madame Faujas quitta la chambre doucement. Ce soir-là toute la maison fut couchée à dix heures. Rose, en montant, remarqua que Mouret était encore dans son bureau; elle regarda par la serrure. Elle le vit endormi sur la table, à côté d'une chandelle de la cuisine dont la mèche lugubre charbonnait.

— Ma foi, tant pis, je ne le réveille pas, dit-elle en continuant à monter. Qu'il prenne un torticolis, si ça lui fait plaisir.

Vers minuit, la maison dormait dans un silence de mort, lorsque des cris se firent entendre au premier étage. Ce furent d'abord des plaintes sourdes, qui devinrent de véritables hurlements, des appels étranglés et rauques de victimes qu'on égorge. L'abbé Faujas, éveillé en sursaut, appela sa mère. Celle-ci prit à peine le temps de passer un jupon; elle alla frapper à la porte de Rose.

— Descendez vite, dit-elle; je crois qu'on assassine madame Mouret.

Cependant les cris redoublaient. La maison fut bientôt debout. Olympe se montra, les épaules couvertes d'un simple fichu, suivie de Trouche qui rentrait à peine, légèrement gris. Rose descendit, suivie des autres locataires, et, tapant du poing contre la porte :

— Ouvrez, ouvrez, madame, cria-t-elle la tête perdue.

De grands soupirs répondirent seuls; puis, un corps tomba, et une lutte atroce parut s'engager sur le parquet, au milieu des meubles renversés. Des coups sourds ébranlaient les murs; un râle passait sous la porte, si terrible que les Faujas et les Trouche se regardèrent en pâlissant.

— C'est son mari qui l'assomme, murmura Olympe.

— Vous avez raison, c'est ce sauvage! dit la cuisinière. Je l'ai vu en montant qui faisait semblant de dormir. Il préparait son coup.

Et heurtant la porte des deux poings, à la briser, elle reprit :

— Ouvrez, monsieur. Nous allons faire venir la garde, si vous n'ouvrez pas... Oh! le gueux, il finira sur l'échafaud!

Alors les hurlements recommencèrent. Olympe et madame Faujas injuriaient Mouret; tandis que Trouche prétendait que le gaillard devait saigner la pauvre dame comme un poulet.

L'abbé Faujas, qui était resté un peu en arrière, s'avança en disant qu'on ne pouvait pourtant pas se contenter de frapper.

— Attendez, ajouta-t-il.

Il mit une de ses fortes épaules contre la porte, et, d'un effort lent et continu, il l'enfonça. Les femmes se précipitèrent dans la chambre, où le plus étrange des spectacles les attendait.

Au milieu de la pièce, sur le carreau, Marthe gisait, haletante, la chemise déchirée, la peau saignante d'écorchures, bleuie de coups. Ses cheveux dénoués s'étaient enroulés au pied d'une chaise; ses mains avaient dû se cramponner à la commode avec une telle force, que le meuble se trouvait en travers de la porte, et, dans un coin, Mouret, tenant le bougeoir, la regardait se tordre à terre d'un air hébété.

Il fallut que l'abbé Faujas repoussât la commode.

— Vous êtes un monstre! s'écria Rose en allant montrer le poing à Mouret. Mettre une femme dans un état pareil!... Il l'aurait achevée, si nous n'étions pas arrivés à temps.

Madame Faujas et Olympe s'empressaient autour de Marthe.

— Pauvre amie! murmurait la première. Elle avait un pressentiment ce soir, elle était toute effrayée.

— Où avez-vous mal? demandait Olympe. Vous n'avez rien de cassé, n'est-ce pas?... Voilà une épaule toute noire; le genou a une grande écorchure... Calmez-vous; nous sommes avec vous, nous vous défendrons.

Marthe ne geignait plus que comme une enfant. Tandis que les deux femmes l'examinaient, oubliant qu'il y avait là des hommes. Trouche allongeait la tête en jetant des regards sournois à l'abbé, qui, sans affectation, achevait de ranger les meubles. Rose vint aider à la recoucher, et, quand elle fut dans le lit, les cheveux noués, ils restèrent tous là un instant, examinant curieusement la chambre, attendant des détails. Mouret était demeuré debout dans le même coin, sans lâcher le bougeoir, comme pétrifié par ce qu'il avait vu.

— Je vous assure, balbutia-t-il, je ne lui ai pas fait de mal, je ne l'ai pas touchée du bout du doigt.

— Eh! il y a un mois que vous guettez une occasion, cria Rose exaspérée; nous le savons bien, nous vous avons assez surveillé. La chère femme s'attendait à vos mauvais traitements. Tenez, ne me mentez pas; cela me met hors de moi.

Les deux autres femmes, si elles ne se croyaient pas autorisés à lui parler de la sorte, lui jetaient des regards menaçants.

— Je vous assure, répéta Mouret d'une voix douce, je ne l'ai pas battue. Je venais me coucher, j'avais mis mon foulard, et je prenais la bougie qui était sur la

commode, lorsqu'elle s'est éveillée en sursaut. Alors elle a étendu les bras en poussant un cri, et elle s'est mise à se taper le front avec les poings, à se déchirer le corps avec les ongles.

La cuisinière branla terriblement la tête.

— Pourquoi n'avez-vous pas ouvert? demanda-t-elle, nous avons cogné assez fort.

— Je vous assure, ce n'est pas moi, dit-il de nouveau avec plus de douceur encore. Je ne savais pas ce qu'elle avait. Elle s'est jetée par terre, elle se mordait, elle faisait des bonds à crever les meubles. Je n'ai pas osé passer; j'étais imbécile. Je vous ai crié deux fois d'entrer, mais vous n'avez pas dû m'entendre parce qu'elle s'est mise à pousser des hurlements. J'ai eu bien peur. Ce n'est pas moi, je vous assure.

— Oui, c'est elle qui s'est battue, n'est-ce pas? reprit Rose en ricanant.

Et elle ajouta en s'adressant à madame Faujas :

— Il aura jeté son bâton par la fenêtre lorsqu'il nous aura entendu arriver.

Mouret, reposant enfin le bougeoir sur la commode, s'était assis, les mains aux genoux. Il ne se défendait plus; il regardait stupidement ces femmes, à moitié vêtues, agitant leurs bras maigres devant le lit. L'abbé Faujas et Trouche avait échangé un rapide coup d'œil : le pauvre homme leur paraissait peu féroce, avec le foulard jaune noué sur son crâne chauve. Ils se rapprochèrent, examinèrent Marthe, qui la face convulsée, semblait sortir d'un rêve.

— Qu'y a-t-il, Rose? demanda-t-elle. Pourquoi tout ce monde est-il là? Je suis brisée. Je t'en prie, dis qu'on me laisse tranquille.

Rose hésita un moment.

— Votre mari est toujours là, madame, murmura-t-elle. Vous ne craignez pas de rester seule avec lui?

Marthe la regarda étonnée.

— Non, non, répondit-elle. Allez-vous-en, j'ai bien sommeil.

Alors les cinq personnes quittèrent doucement la chambre, laissant Mouret assis, les yeux perdus, fixés sur l'alcôve.

— Il ne pourra pas refermer la porte, dit la cuisinière en remontant. Au premier cri, je dégringole et je lui tombe sur la carcasse. Je vais me coucher habillée. Avez-vous entendu la chère femme, comme elle mentait pour qu'on ne fît pas un mauvais parti à ce sauvage? Elle se laisserait tuer sans l'accuser. Quelle mine d'hypocrite il avait, hein?

Les trois femmes causèrent un instant sur le palier du second étage, tenant leurs bougies, montrant les sécheresses de leurs os sous les fichus et jupons mal attachés; elles conclurent qu'il n'y avait pas de supplice assez fort pour un tel homme. L'abbé Faujas et Trouche étaient montés derrière elles. Comme ils se séparaient :

— Elle est encore grassouillette, la propriétaire, dit Trouche avec un petit ricanement; seulement ça ne doit pas être toujours agréable une femme qui gigotte comme un ver sur le carreau.

Ils se séparèrent. La maison rentra dans son grand silence, la nuit s'acheva paisiblement. Le lendemain, lorsque Rose et les deux autres femmes voulurent revenir sur l'épouvantable scène, elles trouvèrent Marthe surprise, comme honteuse et embarrassée; elle ne répondait pas, coupait court à la conversation. Elle attendit que personne ne fût là pour faire venir un ouvrier qui répara la porte. D'ailleurs, son attitude vis-à-vis de son mari restait la même, agressive, exaspérée. Madame Faujas et Olympe en conclurent que madame Mouret voulait éviter un scandale en ne parlant pas.

Le surlendemain, le jour de Pâques, Marthe goûta à Saint Saturnin tout un réveil délicieux dans les joies triomphantes de la résurrection. Les ténèbres du vendredi étaient balayées par une aurore; l'église s'enfonçait, blanche, embaumée, illuminée, comme pour des noces divines; les voix des enfants de chœur avaient des sons fêlés de flûte, et elle, au milieu de ce cantique d'allégresse, se sentait soulevée par une jouissance plus douloureuse encore que ses angoisses de crucifiement. Elle rentra, les yeux brûlants, la voix sèche et fiévreuse; elle fit traîner la soirée, causant et riant avec une gaieté qui ne lui était pas ordinaire. Lorsqu'elle monta se coucher, Mouret était déjà au lit, et, vers minuit, des cris perçants réveillèrent de nouveau le mari.

La scène de l'avant-veille se renouvela; seulement, au premier coup de poing donné dans la porte, Mouret vint ouvrir en chemise, le visage bouleversé. Marthe, toute vêtue, pleurait à gros sanglots, allongée sur le ventre, se cognant la tête contre le pied du lit. Le corsage de sa robe semblait arraché, et deux meurtrissures se voyaient sur son cou mis à nu.

— Il aura voulu l'étrangler cette fois, murmura Rose.

Les femmes la déshabillèrent et la couchèrent. Mouret, après avoir ouvert la porte, s'était remis au lit, frissonnant, pâle comme un linge. Il ne se défendit pas, ne parut même pas entendre les mauvaises paroles, disparaissant, s'enfonçant dans la ruelle.

Des scènes pareilles eurent lieu à des intervalles irréguliers. La maison ne vivait plus que dans la peur de quelque crime; au moindre bruit, les locataires du second étaient sur pied. Marthe évitait toujours les allusions; elle ne voulait absolument pas que Rose dressât un lit de sangle pour Mouret dans le bureau. Mouret menait son train de vie accoutumé. Lorsque le jour se levait, il semblait qu'il emportât jusqu'au souvenir du drame de la nuit.

Cependant, peu à peu, dans le quartier, le bruit se répandait qu'il se passait d'étranges choses chez les Mouret; on racontait que le mari assommait la femme toutes les nuits à coups de trique. Rose avait fait jurer à madame Faujas et à Olympe de ne rien dire, puisque sa maîtresse paraissait vouloir se taire; mais elle-même, par ses apitoiements, par ses allusions et ses restrictions, avait contribué à former chez les fournisseurs la légende qui circulait. Le boucher, un farceur, prétendait que Mouret était jaloux et qu'il tapait sur sa femme parce qu'il l'avait trouvée avec le curé; mais la fruitière et la boulangère défendaient « la pauvre dame, » un véritable agneau, incapable de mal tourner, et voyaient dans le mari « un de ces hommes qui brutalisent la femme pour le plaisir. » Au marché, on ne nommait plus Marthe que les yeux au ciel, avec ces cajoleries de paroles qu'on a pour les enfants malades. Lorsque Olympe allait acheter une livre de cerises ou un pot de fraises, la conversation tombait inévitablement sur les Mouret. C'était pendant un quart d'heure un flot de paroles attendries.

— Eh bien! et chez vous?

— Ne m'en parlez pas. Elle pleure toutes les larmes de son corps... Ça fait pitié. On voudrait la savoir morte.

— Elle m'a acheté des artichauts l'autre jour; elle avait la joue déchirée.

— Pardi! il la massacre... Et si vous voyiez son corps comme je l'ai vu!... Ce n'est plus qu'une plaie... Il lui donne des coups de talon lorsqu'elle est par terre. J'ai toujours peur de lui trouver la tête écrasée, la nuit, quand nous descendons.

— Ça ne doit pas être amusant pour vous de demeurer dans cette maison-là. Moi, je déménagerais; je tomberais malade à assister toutes les nuits à de pareilles horreurs.

— Et cette malheureuse, qu'est-ce qu'elle deviendrait? Elle est si distinguée, si douce. Nous restons pour elle... C'est cinq sous, n'est-ce pas, la livre de cerises?

— Oui, cinq sous... N'importe, vous avez de la constance, vous êtes une bonne âme.

La rumeur toutefois ne courait encore que dans le

menu peuple. Cette histoire d'un mari qui attendait minuit pour tomber sur sa femme avec un bâton était surtout destinée à passionner les petits détaillants de la rue de la Banne et les commères des halles; des détails effrayants grossissaient l'histoire de jour en jour. Une dévote affirmait que Mouret était possédé, qu'il prenait sa femme au cou avec les dents, et qu'il lâchait prise seulement lorsque l'abbé Faujas faisait du pouce gauche trois croix en l'air. Alors, ajoutait-elle, Mouret tombait comme une masse sur le carreau, et un gros rat noir sautait de sa bouche et disparaissait, sans que jamais on pût découvrir le moindre trou dans le mur. Le tripier du coin de la rue Paravelle terrifia le quartier en émettant l'opinion que « ce brigand » avait peut-être été mordu par un chien enragé.

Mais l'histoire trouvait des incrédules parmi les personnes comme il faut de Plassans. Lorsqu'elle parvint sur le cours Sauvaire, elle amusa beaucoup les petits rentiers, alignés en file sur les bancs, au tiède soleil de mai.

— Mouret est incapable de battre sa femme, disaient les marchands d'amandes retirés; il a l'air d'avoir reçu le fouet, il ne fait même plus son tour de promenade... C'est sa femme qui doit le mettre au pain sec.

— On ne peut pas savoir, reprenait un capitaine en retraite. J'ai connu un officier de mon régiment, que sa femme souffletait pour un oui, pour un non. Cela durait depuis dix ans. Un jour, elle s'avisa de lui donner des coups de pied; il devint furieux et faillit l'étrangler... Peut-être que Mouret n'aime pas non plus les coups de pied.

— Il aime encore moins les curés, sans doute, concluait une voix en ricanant.

Madame Rougon parut ignorer quelque temps le scandale qui occupait la ville. Elle restait souriante, évitait de comprendre les allusions qu'on faisait devant elle. Mais un jour, après une longue visite que lui avait rendue monsieur Delangre, elle arriva chez sa fille, l'air effaré, les larmes aux yeux.

— Ah! ma bonne chérie, dit-elle en prenant Marthe entre ses bras, que vient-on de m'apprendre? Ton mari s'oublierait jusqu'à lever la main sur toi!... Ce sont des mensonges, n'est-ce pas? J'ai donné le démenti le plus formel. Je connais Mouret. Il est mal élevé, mais il n'est pas méchant.

Marthe rougit; elle eut cet embarras, cette honte qu'elle éprouvait, chaque fois qu'on abordait ce sujet en sa présence.

— Allez, madame ne se plaindra pas, s'écria Rose avec sa hardiesse ordinaire. Il y a longtemps que je serais allée vous avertir, si je n'avais pas eu peur d'être grondée par madame.

La vieille dame laissa tomber ses mains, d'un air d'immense et douloureuse surprise.

— C'est donc vrai, murmura-t-elle, il te bat?... Oh! le malheureux!

Elle se mit à pleurer.

— Etre arrivée à mon âge pour voir des choses pareilles!... Un homme que nous avons comblé de bienfaits, à la mort de son père, lorsqu'il n'était que petit employé chez nous!... C'est Rougon qui a voulu votre mariage. Je lui disais bien que Mouret avait l'œil faux. D'ailleurs jamais il ne s'est bien conduit à notre égard; il n'est venu se retirer à Plassans que pour nous narguer avec les quatre sous qu'il avait amassés. Dieu merci! nous n'avions pas besoin de lui, nous étions plus riches que lui, et c'est bien ce qui l'a fâché. Il a l'esprit petit; il est tellement jaloux, qu'il a toujours refusé comme un malotru de mettre les pieds dans mon salon; il y serait crevé d'envie... Mais je ne te laisserai pas avec un tel monstre, ma fille; il y a des lois heureusement.

— Calmez-vous; on exagère beaucoup, je vous assure, murmura Marthe de plus en plus gênée.

— Vous allez voir qu'elle va le défendre! dit la cuisinière.

A ce moment, l'abbé Faujas et Trouche, qui étaient en grande conférence au fond du jardin, s'avancèrent, attirés par le bruit.

— Monsieur le curé, je suis une bien malheureuse mère, reprit madame Rougon en continuant à se lamenter; je n'ai plus qu'une fille auprès de moi, et j'apprends qu'elle n'a pas assez de ses yeux pour pleurer... Je vous en supplie, vous qui vivez auprès d'elle, consolez-la, protégez-la.

L'abbé la regardait, comme pour pénétrer le mot de cette douleur subite.

— Je viens de voir une personne que je ne veux pas nommer, continua-t-elle en fixant à son tour ses regards sur le prêtre. Cette personne m'a effrayée... Dieu sait si je cherche à accabler mon gendre! Mais j'ai le devoir, n'est-ce pas, de défendre les intérêts de ma fille?... Eh bien! mon gendre est un malheureux; il maltraite sa femme, il scandalise la ville, il se met de toutes les sales affaires. Vous verrez qu'il se compromettra encore dans la politique, lorsque les élections vont venir. La dernière fois, c'était lui qui conduisait la crapule des faubourgs... J'en mourrai, monsieur le curé.

L'abbé Faujas et Trouche avaient échangé un coup d'œil.

— Monsieur Mouret ne permettrait pas qu'on lui fît des observations, hasarda l'abbé.

— Pourtant je ne puis abandonner ma fille à un tel homme! s'écria madame Rougon; cela ne peut pas durer plus longtemps. Je ne nous laisserai pas déshonorer... la justice n'est pas faite pour les chiens.

Trouche se dandinait et profitant d'un silence :

— Monsieur Mouret est fou, déclara-t-il brutalement.

Le mot tomba comme un coup de massue, tout le monde se regarda.

— Je veux dire qu'il n'a pas la tête solide, continua Trouche. Vous n'avez qu'à étudier ses yeux... Moi, je vous avoue que je ne suis pas tranquille. Il y avait un homme à Besançon qui adorait sa fille et qui l'a assassinée, une nuit, sans savoir ce qu'il faisait.

— Il y a beau temps que monsieur est fêlé, murmura Rose.

— Mais c'est épouvantable! dit madame Rougon. Vous avez raison. Il m'a eu l'air tout extraordinaire, la dernière fois que je l'ai vu, il n'a jamais eu l'intelligence bien nette... Ah! ma pauvre chérie, promets-moi de tout me confier. Je ne vais plus dormir en paix maintenant, et, à la première extravagance de ton mari, n'hésite pas, ne t'expose pas davantage... Les fous, on les enferme!

Elle partit sur ce mot. Marthe l'accompagna en s'efforçant de sourire, en répétant que, Dieu merci! les choses n'en étaient pas là. Quand l'abbé Faujas et Trouche furent seuls, celui-ci dit à demi-voix :

— Je ne crois pas qu'il soit dangereux; mais on m'a parlé de lui dans le vieux quartier, il y est très-influent... Il vaut mieux qu'il soit fou; les fous ne gênent personne.

Et l'employé ajouta avec son mauvais rire, qui montrait ses dents noires :

— C'est la propriétaire qui me doit un bon cierge!... Elle va pouvoir gigotter tant qu'elle voudra, la nuit.

Le prêtre, le visage terreux, les yeux à terre, ne répondit pas; puis il haussa les épaules et alla lire son bréviaire sous la tonnelle, au fond du jardin.

XVIII

Le dimanche, par une habitude d'ancien commerçant, Mouret sortait, allait faire un tour en ville. Il ne quittait plus que ce jour-là la solitude étroite où il s'enfermait avec une sorte de honte. C'était machinal. Dès le matin, il se rasait, passait une chemise blanche, brossait sa redingote et son chapeau; puis, après le déjeuner, sans qu'il sût comment, il se trouvait dans la rue, marchant à petits pas, l'air propre, les mains derrière le dos.

Un dimanche, comme il mettait le pied hors de chez lui, il aperçut, sur le trottoir de la rue Ballande, Rose qui causait vivement avec la bonne de monsieur Rastoil. Les deux cuisinières se turent en le voyant, et elles l'examinaient d'un air tellement singulier, qu'il s'assura si un bout de son mouchoir ne pendait pas d'une des poches de derrière. Il tourna la tête en arrivant sur la place de la sous-préfecture, il les retrouva plantées à la même place : Rose imitant le balancement d'un homme ivre et la bonne du président riant aux éclats.

— Je marche trop vite, elles se moquent de moi, pensa Mouret.

Il ralentit encore le pas. Dans la rue de la Banne, à mesure qu'il avançait vers le marché, les boutiquiers accouraient sur les portes, le suivaient curieusement des yeux. Il fit un petit un signe de tête au boucher, qui resta ahuri, sans lui rendre son salut. La boulangère, à laquelle il adressa un coup de chapeau, parut très-effrayée et se rejeta en arrière. La fruitière, l'épicier, le pâtissier, se le montraient du doigt, d'un trottoir à l'autre. Derrière lui, il laissait toute une agitation; des groupes se formaient, des bruits s'élevaient, mêlés de ricanements.

— Avez-vous vu comme il marche roide?

— Oui, et il a des yeux fixes de somnambule... Quand il a voulu enjamber le ruisseau, il a failli faire la cabriole.

— On dit qu'ils sont tous comme ça.

— N'importe, j'ai eu bien peur... Pourquoi le laisse-t-on sortir? Ça devrait être défendu.

Mouret, intimidé, n'osait plus se retourner; il était pris d'une vague inquiétude, tout en ne comprenant pas qu'on parlait de lui. Il marcha plus vite, fit aller les bras d'un air aisé. Il regretta d'avoir mis sa vieille redingote, une redingote noisette, qui n'était plus à la mode. Arrivé au marché, il hésita un moment; puis s'engagea résolûment au milieu des marchandes de légumes et des marchandes de poissons. Mais là sa vue produisit une véritable révolution. Les ménagères de tout Plassans firent la haie sur son passage. Les marchandes, debout à leurs bancs, les poings aux côtés, le dévisagèrent. Il y eut des poussées, des bandes de femmes se précipitèrent à sa rencontre; des hommes grimpèrent sur les bornes de la halle au blé. Lui hâtait toujours le pas, cherchant à se dégager, ne pouvant croire décidément qu'il était la cause de ce vacarme.

— Ah! bien! on dirait que ses bras sont des moulins à vent, dit une paysanne qui vendait des fruits.

— Il marche comme un dératé; il a failli renverser mon étalage, ajouta une marchande de salades.

— Arrêtez-le! arrêtez-le! crièrent plaisamment les meuniers.

Mouret, pris de curiosité, s'arrêta net, se haussa naïvement sur la pointe des pieds pour voir ce qui se passait: il croyait qu'on venait de surprendre un voleur. Un immense éclat de rire courut dans la foule; des huées, des sifflets, des cris d'animaux, se firent entendre.

— Il n'est pas méchant, ne lui faites pas de mal.

— Tiens! je ne fierai pas... On m'a raconté des choses abominables; il se lève la nuit pour étrangler les gens.

— Le fait est qu'il a de vilains yeux.

— Vous voyez bien qu'il est en fureur; il ferme les poings, il est pâle comme un mort. On l'aura laissé échapper.

— Alors ça lui a pris tout d'un coup?

— Oui, tout d'un coup... Ce que c'est que de nous pourtant! Un homme qui était si doux!... Je m'en vais; ça me fait du mal. Voici vos trois sous pour les navets.

Mouret venait de reconnaître Olympe au milieu d'un groupe de femmes. Elle avait acheté des pêches superbes, qu'elle portait dans un petit sac à ouvrage de dame comme il faut. Elle devait raconter quelque histoire émouvante, car les commères qui l'entouraient poussaient des exclamations étouffées et joignaient les mains d'une façon lamentable.

— Alors, achevait-elle, il l'a saisie par les cheveux, et il lui aurait coupé la gorge avec un rasoir qui était sur la commode, si nous n'étions pas arrivés à temps pour empêcher le crime... Ne lui dites rien, il ferait un malheur.

— Hein? quel malheur? demanda Mouret effaré à Olympe.

Les femmes s'étaient écartées, Olympe avait l'air de se tenir sur ses gardes; elle s'esquiva prudemment en murmurant :

— Ne vous fâchez pas, monsieur Mouret... vous feriez mieux de rentrer à la maison.

Mouret jeta autour de lui un regard étonné, puis il reprit sa course et se réfugia dans une ruelle qui menait au cours Sauvaire. Les cris redoublaient, il fut poursuivi un instant par cette rumeur grondante du marché.

— Qu'ont-ils donc aujourd'hui? se dit-il en ralentissant le pas. C'était peut-être de moi qu'ils se moquaient; pourtant je n'ai pas entendu mon nom... Il y aura eu quelque accident.

Il ôta son chapeau, le regarda, craignant que quelque gamin lui eût fait la farce de lui jeter une poignée de plâtre; il n'avait non plus ni cerf-volant ni queue de rat pendue dans le dos. Cette inspection le calma. Il reprit sa marche de bourgeois en promenade, dans le silence de la ruelle; il déboucha tranquillement sur le cours Sauvaire. Les petits rentiers étaient à leur place, sur un banc, au soleil.

— Tiens! c'est Mouret? dit le capitaine en retraite, d'un air de profond étonnement.

La plus vive curiosité se peignit sur les visages endormis de ces messieurs. Ils allongèrent le cou sans se lever, laissant Mouret debout devant eux; ils l'étudiaient, des pieds à la tête, minutieusement.

— Alors vous faites un petit tour? reprit le capitaine, qui paraissait le plus hardi.

— Oui, un petit tour, répéta Mouret d'une façon distraite; le temps est très-beau.

Ces messieurs échangèrent des sourires d'intelligence. Ils avaient froid et le ciel venait de se couvrir.

— Très-beau, murmura l'ancien maître tanneur, vous n'êtes pas difficile... Il est vrai que vous êtes déjà habillé en hiver. Vous avez une drôle de redingote.

Les sourires se changèrent en ricanements. Mouret sembla pris d'une idée subite.

— Regardez donc, demanda-t-il en se tournant brusquement, si je n'ai pas un soleil dans le dos.

Les marchands d'amandes retirés ne purent tenir leur sérieux davantage, ils éclatèrent; le farceur de la bande, le capitaine, cligna les yeux et voulut s'amuser un instant.

— Où donc, un soleil? demanda-t-il. Je ne vois qu'une lune.

Les autres pouffaient, trouvaient cela extrêmement spirituel.

— Une lune? dit Mouret. Rendez-moi le service de l'effacer; elle m'a causé des ennuis.

Le capitaine lui donna trois ou quatre tapes en ajoutant :

— Là, mon brave, vous voilà débarrassé. Ça ne doit pas être commode, d'avoir une lune dans le dos... Vous avez l'air souffrant?

— Je ne me porte pas très-bien, répondit-il de sa voix indifférente.

Et, croyant surprendre des chuchotements sur le banc :

— Oh! je suis joliment soigné à la maison. Ma femme est très-bonne, elle me gâte... Mais j'ai besoin de beaucoup de repos. C'est pour cela que je ne sors plus, qu'on ne me voie plus comme autrefois. Quand je serai guéri, je reprendrai les affaires.

— Tiens! interrompit brutalement l'ancien maître tanneur, on prétend que c'est votre femme qui ne se porte pas bien.

— Ma femme? Elle n'est pas malade, ce sont des mensonges! s'écria-t-il en s'animant. Elle n'a rien, rien du tout... On nous en veut, parce que nous nous tenons tranquilles chez nous et que notre maison est la maison du bon Dieu... Ah bien!... malade, ma femme? elle est très-forte, elle n'a seulement jamais mal à la tête.

Et il continua par phrases courtes et sèches, balbutiant, avec des yeux inquiets d'homme qui ment et une langue embarrassée de bavard devenu silencieux. Les anciens amis avaient des hochements de tête apitoyés, le capitaine se frappait le front de l'index. Un ancien chapelier du faubourg, qui avait examiné Mouret depuis son nœud de cravate jusqu'au dernier bouton de sa redingote, s'était absorbé dans le spectacle de ses souliers; le lacet du soulier gauche se trouvait dénoué, et le chapelier poussait du coude ses voisins, leur montrant, d'un clignement d'yeux, ce lacet dont les bouts pendaient. Bientôt tout le banc n'eut plus de regards que pour le lacet. Ce fut le comble; ces messieurs haussèrent les épaules, de façon à montrer qu'ils ne gardaient plus le moindre espoir.

— Mouret, dit paternellemenl le capitaine, nouez donc les cordons de votre soulier.

Mouret regarda ses pieds, et, sans paraître comprendre, se remit à parler; puis, comme on ne lui répondait plus, il se tut, resta là encore un instant, et finit par continuer doucement sa promenade.

— Il va tomber, c'est sûr, déclara le maître tanneur en se levant pour le voir plus longtemps. Hein! est-il drôle? a-t-il assez déménagé?

Au bout du cours Sauvaire, lorsque Mouret passa devant le cercle de la Jeunesse, il retrouva ces rires étouffés qui l'accompagnaient depuis qu'il avait mis les pieds dans la rue. Il vit parfaitement, sur le seuil du cercle, Séverin Rastoil qui le désignait à un groupe de jeunes gens. Décidément c'était de lui que la ville riait ainsi. Il baissa la tête, pris d'une sorte de peur, ne s'expliquant pas cet acharnement, filant le long des maisons. Comme il allait entrer dans la rue Canquoin, il entendit un bruit par-derrière lui; il tourna la tête et aperçut trois gamins qui le suivaient : deux grands, l'air effronté, et un tout petit, très-sérieux, tenant à la main une vieille orange ramassée dans le ruisseau. Alors il suivit la rue Canquoin, coupa par la place des Récollets, et se trouva dans la rue de la Banne. Les gamins le suivaient toujours.

— Voulez-vous que j'aille vous tirer les oreilles? leur cria-t-il en marchant sur eux brusquement.

Ils se jetèrent de côté, riant, hurlant, marchant à quatre pattes. Mouret, très-rouge, se sentit ridicule. Il fit un effort pour se calmer et reprit son pas de promenade. Ce qui l'épouvantait, c'était de traverser la place de la sous-préfecture, de passer sous les fenêtres des Rougon avec cette suite de vauriens qu'il entendait grossir et s'enhardir derrière son dos. Comme il avançait, il fut justement obligé de faire un détour pour éviter sa belle-mère et madame de Condamin qui rentraient des vêpres

— Au loup, au loup! criaient les gamins.

Mouret, la sueur au front, les pieds buttant contre les pavés, entendit la vieille madame Rougon dire à madame de Condamin :

— Oh! voyez donc, le malheureux! C'est une honte! Nous ne pouvons tolérer cela plus longtemps.

Alors, irrésistiblement, Mouret se mit à courir. Les bras tendus, la tête perdue, il se précipita dans la rue Balande, où s'engouffra avec lui la bande des gamins, au nombre de dix à douze. Il lui semblait que les boutiquiers de la rue de la Banne, les femmes du marché, les flâneurs du cours, les jeunes messieurs du cercle, les Rougon, les Condamin, tout Plassans avec ses rires étouffés, roulaient derrière son dos, le long de la pente roide de la rue. Les enfants tapaient des pieds, glissaient sur les pavés pointus, faisaient un vacarme de meute lâchée dans le quartier tranquille.

— Attrape-le! hurlaient-ils.

— Houp! houp! il est rien cocasse avec sa redingote!

— Ohé! vous autres, prenez par la rue Paravelle; vous le pincerez.

— Au galop, au galop!

Mouret, affolé, prit un élan désespéré pour se réfugier chez lui; mais le pied lui manqua; il roula sur le trottoir, où il resta quelques secondes, abattu. Les gamins, qui craignaient les ruades firent le cercle en poussant des cris de triomphe, et le tout petit, gravement, s'avança et lui jeta une orange pourrie. L'orange s'écrasa sur l'œil droit de Mouret. Il se releva péniblement, rentra chez lui, sans s'essuyer. Rose dut prendre un balai pour chasser les vauriens, qui cherchaient des pierres et rêvaient de faire le siége de la maison.

A partir de ce dimanche, tout Plassans fut convaincu que Mouret était fou à lier. On citait des faits surprenants. Par exemple, il s'enfermait des journées entières dans une pièce nue, où l'on n'avait pas balayé depuis un an, et la chose n'était pas inventée à plaisir, puisque les personnes qui la contaient la tenaient de la bonne même de la maison. Que pouvait-il faire dans cette pièce nue? Les versions différaient; la bonne disait qu'il faisait le mort, ce qui épouvantait tout le quartier. Au marché, on croyait fermement qu'il cachait une bière, dans laquelle il s'étendait tout de son long, les yeux ouverts, les mains sur la poitrine; et cela du matin au soir, par plaisir.

— Il y a longtemps que la crise le menaçait, répétait Olympe dans toutes les boutiques. Ça couvait; il devenait triste, il cherchait les coins pour se cacher, vous savez, comme les bêtes qui tombent malades. Moi, dès le jour où j'ai mis le pied dans la maison, j'ai dit à mon mari : « Le propriétaire file un vilain coton. » Il avait les yeux jaunes, la mine sournoise. Et depuis lors la maison a été en l'air. Il a eu toutes sortes de lubies. Il comptait les morceaux de sucre, enfermait jusqu'au pain. Il était d'une avarice tellement crasse, que sa pauvre femme n'avait plus de chaussures à se mettre... En voilà une malheureuse, que je plains de tout mon cœur! Elle en a passé, allez! Vous figurez-vous sa vie avec ce maniaque, qui ne sait plus même se tenir proprement à table; il jette sa serviette au milieu du dîner, il s'en va comme un hébété après avoir pataugé dans son assiette. Et taquin avec cela? Il faisait des scènes pour un pot de moutarde dérangé. Maintenant il ne dit plus rien; il a des regards de bête sauvage, il saute à la gorge des gens sans pousser un cri... J'en vois de drôles et, si je voulais parler...

Lorsqu'elle avait éveillé d'ardentes curiosités et qu'on la pressait de questions, elle murmurait :

— Non, non, ça ne me regarde pas.. Madame Mouret est une digne et sainte femme, qui souffre en vrai chrétienne; elle a ses idées là-dessus, il faut les respecter. Moi, je l'admire comme une martyre. Sa conduite est très-belle et je ne me permettrais pas de lui donner un

conseil. Croyez-vous qu'il a voulu lui couper le cou avec un rasoir?

C'était toujours la même histoire, mais elle obtenait un effet certain : les poings se fermaient, et les femmes parlaient d'étrangler Mouret. Quand un incrédule trouvait bon air à celui-ci et doutait de sa folie, on l'embarrassait tout net en lui demandant d'expliquer les épouvantables scènes de chaque nuit; un fou seul était capable de sauter ainsi à la gorge de sa femme, dès qu'elle se couchait. Il y avait une pointe d'horreur et de mystère qui aida singulièrement à répandre l'histoire dans la ville : on n'appelait plus Mouret que « celui qui est fou et qui bat sa femme. » Pendant près d'un mois, la rumeur grossit. Rue Balande, malgré les commérages tragiques colportés par Olympe, le calme s'était fait, les nuits se passaient tranquillement. Marthe avait des impatiences nerveuses lorsque, sans parler clairement, ses intimes s'apitoyaient sur elle et lui recommandaient d'être très-prudente.

— Vous voulez n'en faire qu'à votre tête, n'est-ce pas? disait Rose. Vous verrez... Il recommencera, et nous vous trouverons assassinée, un de ces quatre matins.

Madame Rougon affectait maintenant d'accourir tous les deux jours. Elle entrait d'un air plein d'angoisse, et demandait à Rose dès le vestibule :

— Eh bien? aucun accident, aujourd'hui?

Puis, quand elle voyait sa fille, elle l'embrassait avec une fureur de tendresse, comme si elle avait eu peur un instant de ne plus la trouver là. Elle passait des nuits affreuses, disait-elle; elle tremblait à chaque coup de sonnette, s'imaginant toujours qu'on venait lui apprendre quelque malheur; elle ne vivait plus. Et, lorsque Marthe lui affirmait qu'elle ne courait aucun danger, elle la regardait avec admiration, elle s'écriait :

— Tu es un ange! Ma pauvre petite, si je n'étais pas là, tu te laisserais tuer sans pousser un soupir. Mais, sois tranquille, je veille sur toi, je prends mes précautions. Si ton mari lève le petit doigt, il aura de mes nouvelles.

Elle ne s'expliquait pas davantage. La vérité était qu'elle rendait visite à toutes les autorités de Plassans, s'entourant de mystère, demandant aide et protection. Elle avait ainsi raconté les malheurs de sa fille au maire, au sous-préfet, au président du tribunal, d'une façon confidentielle, en leur faisant jurer une discrétion absolue.

— C'est une mère au désespoir qui s'adresse à vous, murmurait-elle avec une larme; je vous livre l'honneur, la dignité de ma pauvre enfant. Mon mari tomberait malade, si un scandale public avait lieu, et pourtant je ne puis attendre quelque fatale catastrophe. Conseillez-moi, dites-moi ce que je dois faire.

Ces messieurs furent charmants. Ils la tranquillisèrent, lui promirent de veiller sur madame Mouret, tout en se tenant à l'écart; d'ailleurs, au moindre danger, ils agiraient. Elle insista particulièrement auprès de monsieur Péqueur des Saulnaies et de monsieur Rastoil, tous les deux voisins de son gendre, et pouvant ainsi intervenir sur-le-champ, si quelque malheur arrivait.

Cette histoire de fou raisonnable, attendant le coup de minuit pour devenir furieux, donna un vif intérêt aux réunions des deux sociétés dans le jardin des Mouret; ces messieurs et ces dames se montrèrent très-empressés de venir saluer l'abbé Faujas. Dès quatre heures, celui-ci descendait, aimable, empressé, faisant avec bonhomie les honneurs de la tonnelle; il continuait à s'effacer, répondant par des sourires et par des hochements de tête. Les premiers jours on ne fit que des allusions détournées au drame qui se passait dans la maison, mais, un mardi, monsieur Maffre, qui regardait la façade d'un air inquiet, se hasarda à demander, en désignant d'un coup d'œil une fenêtre du premier étage :

— C'est la chambre, n'est-ce pas?

Alors, en baissant la voix, les deux sociétés causèrent de l'étrange aventure qui bouleversait le quartier. Le prêtre donna quelques vagues explications : c'était bien fâcheux, bien triste, et il plaignait tout le monde, sans s'aventurer davantage.

— Mais vous, docteur? demanda madame de Condamin, à monsieur Porquier, vous qui êtes le médecin de la maison, qu'est-ce que vous pensez de tout cela?

Le docteur Porquier hocha longtemps la tête avant de répondre; il se posa d'abord en homme discret.

— C'est bien délicat, murmura-t-il. Madame Mouret n'est pas d'une forte santé. Quant à monsieur Mouret...

— J'ai vu madame Rougon, dit le sous-préfet, et elle est très-inquiète.

— Son gendre l'a toujours un peu gênée, interrompit brutalement monsieur de Condamin. J'ai rencontré Mouret l'autre jour au cercle. Il m'a battu au piquet. Je l'ai trouvé aussi intelligent qu'à l'ordinaire... Le digne homme n'a jamais été un aigle.

— Je n'ai point dit qu'il fût fou, comme le vulgaire l'entend, reprit le docteur qui se crut attaqué; seulement je ne dis pas non plus qu'il soit prudent de le laisser en liberté.

Cette déclaration produisit une certaine émotion. Monsieur Rastoil regarda instinctivement le mur qui séparait les deux jardins. Tous les visages se tendaient vers le docteur.

— J'ai connu, continuait-il, une dame charmante, qui tenait grand train, donnant à dîner, recevant les personnes les plus distinguées, causant elle-même avec beaucoup d'esprit. Eh bien! dès que cette dame était rentrée dans sa chambre, elle s'enfermait et passait une partie de la nuit à marcher à quatre pattes autour de la pièce en aboyant comme une chienne. Ses gens crurent longtemps qu'elle cachait une chienne chez elle... Cette dame offrait un cas de ce que nous autres médecins nous nommons la folie lucide.

L'abbé Surin retenait de petits rires en regardant les demoiselles Rastoil, qu'égayait cette histoire d'une personne comme il faut faisant le chien. Le docteur Porquier se moucha gravement en ajoutant :

— Je pourrais citer vingt histoires semblables des gens qui paraissent avoir toute leur raison et qui se livrent aux extravagances les plus surprenantes dès qu'ils se trouvent seuls. Monsieur de Bourdeu a parfaitement connu un marquis, que je ne veux pas nommer, à Valence...

— Il a été mon ami intime, dit monsieur de Bourdeu; il dînait souvent à la préfecture. Son histoire a fait un bruit énorme.

— Quelle histoire? demanda madame de Condamin en voyant que le docteur et l'ancien préfet se taisaient.

— L'histoire n'est pas très-propre, reprit monsieur de Bourdeu en riant. Le marquis, d'une intelligence faible, d'ailleurs, passait les journées entières dans son cabinet, où il se disait occupé à un grand ouvrage d'économie politique... Au bout de dix ans, on découvrit qu'il y faisait du matin au soir des petites boulettes d'égale grosseur avec...

— Avec ses excréments, acheva le docteur d'une voix si solennelle, que le mot passa et ne fit pas même rougir les dames.

— Moi, dit l'abbé Bourrette, que ces anecdotes amusaient comme des contes de fées, j'ai eu une pénitente bien singulière... Elle avait la passion de tuer les mouches; elle ne pouvait en voir une, sans éprouver l'irrésistible envie de la prendre. Chez elle, elle les enfilait dans des aiguilles à tricoter. Puis, lorsqu'elle me voyait, elle pleurait à chaudes larmes; elle s'accusait de la mort des pauvres bêtes, elle se croyait damnée... Jamais je n'ai pu la corriger.

L'histoire de l'abbé eut du succès. Monsieur Péqueur des Saulaies et monsieur Rastoil eux-mêmes se mirent à rire.

— Il n'y a pas grand mal, lorsqu'on ne tue que des

mouches, fit remarquer le docteur. Mais tous les fous lucides n'ont pas cette innocence. Il en est qui torturent leur famille par quelque vice caché, passé à l'état de manie ; des misérables qui boivent, qui se livrent à des débauches secrètes, qui volent par besoin de voler, qui agonisent d'orgueil, de jalousie, d'ambition. Et ils ont le génie du mal, ils ont l'hypocrisie de leur folie, à ce point qu'ils parviennent à se surveiller, à mener jusqu'au bout les projets les plus compliqués, à parler et à répondre, sans que personne puisse se douter de leurs lésions cérébrales ; puis, dès qu'ils rentrent dans l'intimité, dès qu'ils sont seuls avec leurs victimes, ils s'abandonnent à leurs conceptions délirantes, ils se changent en bourreaux. S'ils n'assassinent pas, ils tuent en détail.

— Alors monsieur Mouret?... demanda madame de Condamin.

— Monsieur Mouret a toujours été taquin, inquiet, despotique. La lésion paraît s'être aggravée avec l'âge. Aujourd'hui je n'hésite pas à le classer parmi les fous méchants... J'ai eu une cliente qui s'enfermait comme lui dans une pièce écartée, où elle passait des journées entières à combiner les actions les plus abominables.

— Mais, docteur, si tel est votre avis, il faut aviser ! s'écria monsieur Rastoil. Vous devriez adresser un rapport à qui de droit.

Le docteur Porquier resta légèrement embarrassé.

— Nous causons, dit-il en reprenant son sourire de médecin des dames. Si je suis requis, et si les choses deviennent graves, je ferai mon devoir.

— Bah ! conclut méchamment monsieur de Condamin, les plus fous ne sont pas ceux qu'on pense... Il n'y a pas de cervelle saine, pour un médecin aliéniste... Le docteur vient de vous réciter là quelques pages d'un livre sur la folie lucide, que j'ai lu, et qui est intéressant comme un roman.

L'abbé Faujas avait écouté curieusement, sans prendre part à la conversation. Puis, comme on se taisait, il fit entendre que ces histoires de fous attristaient les dames, et il parla d'autre chose. Mais la curiosité était éveillée, les deux sociétés se mirent à épier les moindres actes de Mouret. Celui-ci ne descendait plus qu'une heure par jour au jardin, après le déjeuner, pendant que les Faujas restaient à table avec sa femme. Dès qu'il y avait mis les pieds, il tombait sous la surveillance active de la famille Rastoil et des familiers de la sous-préfecture. Il ne pouvait s'arrêter devant un carré de légumes, s'intéresser à une salade, hasarder un geste, sans donner lieu, à droite et à gauche, dans les deux jardins, aux commentaires les plus désobligeants et les plus graves. Tout le monde se tournait contre lui. Monsieur de Condamin seul le défendait encore. Mais un jour, la belle Octavie lui dit nettement :

— Qu'est-ce que cela peut vous faire que ce Mouret soit fou ?

— A moi ? chère amie, absolument rien, répondit-il étonné.

— Eh bien ! alors laissez-le fou, puisque tout le monde vous dit qu'il est fou... Je ne sais quelle rage vous avez d'être d'un autre avis que votre femme. Cela ne vous portera pas bonheur, mon cher. Ayez donc l'esprit, à Plassans, de n'être pas spirituel.

Monsieur de Condamin sourit.

— Vous avez raison comme toujours, dit-il galamment ; vous savez que j'ai mis ma fortune entre vos mains... Ne m'attendez pas pour dîner. Je vais à cheval jusqu'à Saint-Eutrope pour donner un coup d'œil à une coupe de bois.

Il partit, mâchonnant un cigare.

Madame de Condamin n'ignorait pas qu'il avait des tendresses pour une petite fille du côté de Saint-Eutrope ; mais elle était tolérante, elle l'avait même sauvé deux fois des conséquences de très-vilaines histoires. Quant à lui, il était bien tranquille sur la vertu de sa femme ; il la savait trop fine pour avoir une intrigue à Plassans.

— Vous n'imagineriez jamais à quoi Mouret passe son temps dans la pièce où il s'enferme ? dit le lendemain le conservateur des eaux et forêts, lorsqu'il se rendit à la sous-préfecture. Eh bien, il compte les *s* qui se trouvent dans la Bible. Il a craint de s'être trompé, et il a déjà recommencé trois fois son calcul. Ma foi ! vous aviez raison, il est fêlé du haut en bas, ce farceur-là !

Et, à partir de ce moment, monsieur de Condamin chargea terriblement Mouret ; il poussait même les choses un peu loin, mettant toute sa hâblerie à inventer des histoires saugrenues qui ahurissaient la famille Rastoil. Il prit surtout pour victime monsieur Maffre ; un jour il lui racontait qu'il avait aperçu Mouret à une des fenêtres de la rue, tout nu, coiffé seulement d'un bonnet de femme et faisant des révérences dans le vide ; un autre jour, il affirmait avec un aplomb étonnant qu'il était certain d'avoir rencontré à trois lieues Mouret, chantant et dansant au fond d'un petit bois, comme un homme sauvage, et, quand on lui objectait que cela était peu probable, il se fâchait, il disait que Mouret pouvait bien s'en aller par les tuyaux de descente, sans qu'on s'en aperçut. Monsieur Péqueur des Saulaies et monsieur Delangre souriaient ; mais, dès le lendemain, la bonne des Rastoil répandait ces récits extraordinaires dans la ville, ou la légende de l'homme qui battait sa femme prenait des proportions extraordinaires.

Une après-midi, l'aînée des demoiselles Rastoil, Aurélie, raconta en rougissant que, la veille, ne pouvant dormir, elle s'était mise à la fenêtre, vers minuit, et que là elle avait aperçu le voisin se promenant dans le jardin avec un grand cierge. Monsieur de Condamin crut que la jeune fille se moquait de lui, mais elle donnait des détails précis :

— Il tenait le cierge de la main gauche. Il s'est agenouillé par terre, puis il s'est traîné sur les genoux en sanglotant.

— Peut être qu'il a commis un crime et qu'il a enterré le cadavre dans son jardin, dit monsieur Maffre, devenu blême.

Alors les deux sociétés convinrent de veiller un soir jusqu'à minuit, s'il le fallait pour avoir le cœur net de cette aventure. La nuit suivante, elles se tinrent aux aguets dans les deux jardins ; mais Mouret ne parut pas. Trois soirées furent ainsi perdues. La sous-préfecture abandonnait la partie ; madame de Condamin refusait de rester sous les marronniers, où il faisait un noir terrible, lorsque, la quatrième nuit, par un ciel d'encre, une lumière tremblota au rez-de-chaussée des Mouret. Monsieur Péqueur des Saulaies, averti, se glissa lui-même dans l'impasse des Chevillottes et alla inviter la famille Rastoil à venir sur la terrasse de son hôtel, d'où l'on dominait le jardin voisin. Le président, à l'affût avec ses demoiselles derrière sa cascade, eut une courte hésitation, réfléchissant que politiquement il s'engageait beaucoup en allant ainsi chez le sous-préfet ; mais la nuit était si sombre et sa fille Aurélie tenait tellement à prouver qu'elle n'avait pas rêvé, qu'il accepta et suivit monsieur Péqueur des Saulaies, à pas étouffés, dans l'ombre. Ce fut de la sorte que la légitimité, à Plassans, pénétra pour la première fois chez un fonctionnaire bonapartiste.

— Ne faites pas de bruit, recommanda le sous-préfet ; penchez-vous sur la terrasse.

Monsieur Rastoil et ses demoiselles trouvèrent là le docteur Porquier, madame de Condamin et son mari ; mais les ténèbres étaient si épaisses, qu'on se salua sans se voir. Cependant, toutes les respirations restèrent suspendues, Mouret venait de se montrer sur le perron, avec une bougie plantée dans un grand chandelier de cuisine.

— Vous voyez qu'il tient un cierge, murmura Aurélie.

Personne ne protesta. Le fait fut acquis, Mouret tenait un cierge. Il descendit lentement le perron, tourna à gauche, demeura immobile devant un carré de laitues; il levait la bougie pour éclairer les salades, et sa face apparaissait toute jaune sur le fond noir de la nuit.

— Quelle figure! dit madame de Condamin; j'en rêverai, c'est certain. Est-ce qu'il dort, docteur?

— Non, non, répondit monsieur Porquier, il n'est pas somnambule, il est bien éveillé... Vous distinguez la fixité de ses regards; je vous prie de remarquer aussi la sécheresse de ses mouvements...

— Taisez-vous donc, nous n'avons pas besoin d'une conférence, interrompit monsieur Péqueur des Saulaies.

Alors le silence le plus profond régna. Mouret avait enjambé les buis et s'était agenouillé au milieu des salades. Il baissait la bougie, il cherchait le long des rigoles, sous les feuilles vertes étalées. De temps à autre, il avait un petit grognement; il semblait écraser, enfoncer quelque chose en terre. Cela dura près d'une demi-heure.

— Il pleure, je vous le disais bien, répéta complaisamment Aurélie.

— C'est réellement très-effrayant; rentrons, je vous en prie, balbutiait madame de Condamin.

Mouret laissa tomber sa bougie qui s'éteignit. On l'entendit se fâcher et remonter le perron en buttant contre les marches. Les dames avaient poussé un léger cri de terreur; elles ne se rassurèrent que dans le petit salon éclairé, où monsieur Péqueur des Saulaies voulut absolument que la société acceptât une tasse de thé et des biscuits. Madame de Condamin continuait à être toute tremblante, elle se pelotonnait dans le coin d'une causeuse; elle assurait, avec un sourire attendri, que jamais elle ne s'était sentie si impressionnée, même un matin où elle avait eu la vilaine curiosité d'aller voir une exécution capitale.

— C'est singulier, dit monsieur Rastoil, qui réfléchissait profondément depuis un instant, Mouret avait l'air de chercher des limaces sous ses salades. Les jardins en sont empoisonnés, et je me suis laissé dire qu'on ne les détruit bien que la nuit.

— Les limaces! s'écria monsieur de Condamin; allez, il s'inquiète bien des limaces! Est-ce qu'on va chercher des limaces avec un cierge et en poussant de pareils soupirs? Je crois plutôt, comme monsieur Maffre, qu'il y a quelque crime là-dessous... Ce Mouret n'a jamais eu une domestique qui ait disparu? Il faudrait faire une enquête.

Monsieur Péqueur des Saulaies comprit que son ami, le conservateur des eaux et forêts, allait un peu loin. Il murmura en buvant une gorgée de thé:

— Non, non, mon cher. Il est fou, il a des imaginations extraordinaires, voilà tout... C'est déjà bien assez terrifiant.

Il prit l'assiette de biscuits et la présenta aux demoiselles Rastoil en cambrant sa taille de bel officier; puis, reposant l'assiette, il continua:

— Quand on pense que ce malheureux s'est occupé de politique! Je ne veux pas vous reprocher votre alliance avec les républicains, monsieur le président; mais avouez que le marquis de Lagrifoul avait là un partisan bien étrange.

Monsieur Rastoil était devenu très-grave; il fit un geste vague, sans répondre.

— Et il s'en occupe toujours; c'est peut-être la politique qui lui tourne la tête, dit la belle Octavie en s'essuyant délicatement les lèvres. On le donne comme très ardent pour les prochaines élections, n'est-ce pas, mon ami?

Elle s'adressait à son mari, auquel elle jeta un regard.

— Il en crèvera, s'écria monsieur de Condamin; il répète partout qu'il est le maître du scrutin, et qu'il fera nommer un cordonnier, si cela lui plaît?

— Vous exagérez, dit le docteur Porquier; il n'a plus autant d'influence, la ville entière se moque de lui.

— Eh! c'est ce qui vous trompe! S'il le veut! il mènera aux urnes tout le vieux quartier et un grand nombre de villages .. Il est fou, c'est vrai, mais c'est une recommandation... Je le trouve encore très-raisonnable, pour un républicain.

Cette plaisanterie médiocre obtint un vif succès. Les demoiselles Rastoil eurent elles-mêmes des petits rires de pensionnaires. Le président voulut bien approuver de la tête, il sortit de sa gravité, il dit en évitant de regarder le sous-préfet:

— Lagrifoul ne nous a peut-être pas rendu les services que nous étions en droit d'attendre; mais un cordonnier, ce serait vraiment honteux pour Plassans!

Et il ajouta vivement, comme pour couper court sur la déclaration qu'il venait de faire.

— Il est une heure et demie; c'est une débauche... Monsieur le sous-préfet, tous nos remercîments...

Mais madame de Condamin, en jetant un châle sur ses épaules, trouva moyen de conclure:

— Enfin, dit-elle, on ne peut pas laisser conduire les élections par un homme qui va s'agenouiller au milieu de ses salades à minuit passé.

Cette nuit devint légendaire, monsieur de Condamin eut beau jeu, lorsqu'il raconta l'aventure à monsieur de Bourdeu, à monsieur Maffre et aux abbés qui n'avaient pas vu le voisin avec un cierge. Trois jours plus tard, le quartier jurait avoir aperçu le fou qui battait sa femme se promenant la tête couverte d'un drap de lit. Sous la tonnelle, aux réunions de l'après-midi, on se préoccupait surtout de la candidature possible du cordonnier de Mouret. On riait, tout en s'étudiant les uns les autres. C'était une façon de se tâter politiquement. Monsieur de Bourdeu, à certaines confidences de son ami le président, croyait comprendre qu'une entente tacite pourrait se faire sur son nom entre la sous-préfecture et l'opposition modérée, de façon à battre honteusement les républicains. Aussi se montrait-il de plus en plus sarcastique contre le marquis de Lagrifoul, dont il relevait scrupuleusement les moindres bévues à la chambre. Monsieur Delangre, qui ne venait que de loin en loin, en alléguant les soucis de son administration municipale, souriait finement à chaque nouvelle moquerie de l'ancien préfet.

— Vous n'avez plus qu'à enterrer le marquis, monsieur le curé, dit-il un jour à l'oreille de l'abbé Faujas.

Madame de Condamin l'entendit et tourna la tête, posant un doigt sur ses lèvres avec une moue d'une malice exquise.

L'abbé Faujas maintenant laissait parler politique devant lui; il donnait même parfois un avis, était pour l'union des esprits honnêtes et religieux. Alors tous renchérissaient, monsieur Péqueur des Saulaies, monsieur Rastoil, monsieur de Bourdeu, jusqu'à monsieur Maffre. Il devait être si facile de s'entendre entre gens de bien et de travailler en commun à la consolidation des grands principes, sans lesquels aucune société ne saurait exister! Et la conversation tournait alors sur la propriété, sur la famille, sur la religion. Parfois le nom de Mouret revenait, et monsieur de Condamin murmurait:

— Je ne laisse venir ma femme ici qu'en tremblant. J'ai peur, que voulez-vous! Et vous verrez de drôles de choses aux élections, s'il est encore libre!

Cependant, tous les matins, Trouche tâchait d'effrayer l'abbé Faujas, dans l'entretien qu'il avait régulièrement avec lui. Il lui donnait les nouvelles les plus alarmantes: les ouvriers du vieux quartier s'occupaient beaucoup trop de la maison Mouret; ils parlaient de voir le bonhomme, de juger son état, de prendre son avis.

Le prêtre d'ordinaire haussait les épaules. Mais un matin, Trouche sortit de chez lui, l'air enchanté. Il vint embrasser Olympe en s'écriant:

— Cette fois, ma fille, c'est fait.

— Il te permet d'agir? demanda-t-elle.

— Oui, en toute liberté... Nous allons être joliment tranquilles, quand l'autre ne sera plus là.

Elle était encore couchée; elle se renfonça sous la couverture, faisant des sauts de carpe, riant comme une enfant.

— Ah bien! tout va être à nous, n'est-ce pas? Je prendrai une autre chambre. Et je veux aller dans le jardin, je veux faire ma cuisine en bas... Tiens! mon frère nous doit bien ça. Tu lui auras donné un fier coup de main.

Le soir, Trouche arriva vers dix heures seulement au café borgne dans lequel il se rencontrait avec Guillaume Porquier et d'autres jeunes gens comme il faut de la ville. On le plaisanta sur son retard, on l'accusa d'être allé aux remparts avec une des jeunes coquines de l'œuvre de la Vierge; cette plaisanterie, d'ordinaire, le flattait et le faisait rire; mais il resta grave; il dit qu'il avait eu des affaires, des affaires sérieuses. Ce ne fut que vers minuit, lorsqu'il eut vidé les carafons du comptoir, qu'il devint tendre et expansif. Il tutoya Guillaume et balbutia, le dos contre le mur, rallumant sa pipe à chaque phrase :

— J'ai vu ton père ce soir. C'est un brave homme... J'avais besoin d'un papier. Il a été très-gentil, très-gentil. Il me l'a donné. Je l'ai là dans ma poche... Ah! il ne voulait pas d'abord. Il disait que ça regardait la famille. Je lui ai dit : « Moi, je suis la famille, j'ai l'ordre de la maman. » Tu la connais, la maman; tu vas chez elle. Une brave femme. Elle avait paru très-contente, lorsque j'étais allé lui conter l'affaire auparavant... Alors il m'a donné le papier. Tu peux le toucher, tu le sentiras dans ma poche.

Guillaume le regardait fixement, cachant sa vive curiosité sous un rire de doute.

— Je ne mens pas, continua l'ivrogne; le papier est dans ma poche... Tu l'as senti?

— C'est un journal, dit le jeune homme.

Trouche, en ricanant, tira de sa redingote une grande enveloppe, qu'il posa sur la table au milieu des tasses et des verres. Il la défendit un instant contre Guillaume qui avait allongé la main; puis il la lui laissa prendre en riant plus fort, comme si on l'avait chatouillé. C'était une déclaration du docteur Porquier, fort détaillée, sur l'état mental du sieur François Mouret, propriétaire à Plassans.

— Alors on va le coffrer? demanda Guillaume en rendant le papier.

— Ça ne te regarde pas, mon petit, répondit Trouche redevenu défiant. C'est pour sa femme, ce papier-là. Moi, je ne suis qu'un ami qui aime à rendre service. Elle fera ce qu'elle voudra... elle ne peut pas non plus se laisser massacrer, cette pauvre dame.

Il était si gris, que, lorsqu'on les mit à la porte du café, Guillaume dut l'accompagner jusqu'à la rue Balande. Il voulait se coucher sur tous les bancs du cours Sauvaire. Arrivé à la place de la sous-préfecture, il sanglota, il répéta :

— Il n'y a plus d'amis, c'est parce que je suis pauvre qu'on me méprise... Toi, tu es un bon garçon. Tu viendras prendre le café avec nous, quand nous serons les maîtres, et, si l'abbé nous gêne, nous l'enverrons rejoindre l'autre. Il n'est pas fort, l'abbé, malgré ses grands airs; je lui fais voir des étoiles en plein midi... Tu es un ami, un vrai, n'est-ce pas? Le Mouret est enfoncé, nous boirons son vin.

Lorsqu'il eut mis Trouche à sa porte, Guillaume traversa Plassans endormi et vint siffler doucement devant la maison du juge de paix. C'était un signal. Les fils Maffre, que leur père enfermait de sa main dans leur chambre, ouvrirent une croisée du premier étage, et descendirent en s'aidant d'un balcon et des barreaux dont les fenêtres du rez-de-chaussée étaient barricadées. Chaque nuit, ils allaient ainsi au vice en compagnie du fils Porquier.

— Ah bien! leur dit celui-ci, lorsqu'ils eurent gagné en silence les ruelles noires des remparts, nous aurions tort de nous gêner... Si mon père parle encore de m'envoyer faire pénitence dans quelque trou, j'ai de quoi lui répondre... Voulez-vous parier que je me fais recevoir du cercle de la Jeunesse, quand je voudrai.

Les fils Maffre tinrent le pari, et tous trois se glissèrent dans une maison jaune, à persiennes vertes, adossée dans un angle des remparts, au fond d'un cul-de-sac.

Dans la nuit suivante, Marthe eut une crise épouvantable. Elle avait assisté, le matin à une longue cérémonie religieuse, qu'Olympe avait tenu à voir jusqu'au bout. Lorsque Rose et les locataires accoururent aux cris déchirants qu'elle jetait, il la trouvèrent étendue au pied du lit, le front fendu et saignant. Mouret, à genoux au milieu des couvertures frissonnait.

— Cette fois, il l'a tuée; cria la cuisinière.

Et elle le prit entre ses bras, bien qu'il fut en chemise, le poussa à travers la chambre jusque dans son bureau, dont la porte se trouvait de l'autre côté du palier; elle retourna lui jeter un matelas et des couvertures. Trouche était parti en courant chercher le docteur Porquier. Le docteur pansa la plaie de Marthe; deux lignes plus bas, le coup était mortel. Et, en bas, dans le vestibule, devant la cuisinière, les Faujas et les Trouche, il déclara qu'il fallait agir, qu'on ne pouvait laisser plus longtemps la vie de madame Mouret à la merci d'un fou furieux.

Marthe dut garder le lit le lendemain. Elle avait encore un peu de délire; elle voyait une main de fer qui lui ouvrait le crâne avec une épée flamboyante. Rose refusa absolument à Mouret de le laisser entrer. Elle lui servit à déjeuner dans le bureau, sur la table nue et poussiéreuse. Il ne mangea pas. Il regardait stupidement son assiette, lorsque la cuisinière introduisit auprès de lui trois messieurs vêtus de noir.

— Vous êtes les médecins? demanda-t-il. Comment va-t-elle?

— Elle va mieux, répondit un des messieurs.

Mouret coupa machinalement du pain, comme s'il allait se mettre à manger.

— J'aurais voulu que les enfants fussent là, murmura-t-il; ils la soigneraient, nous serions moins seuls... C'est depuis que les enfants sont partis qu'elle est malade... Je ne suis pas bien, moi non plus.

Il avait porté une bouchée de pain à sa bouche, et de grosses larmes coulaient sur ses joues. Le personnage qui avait déjà parlé lui dit alors en jetant un regard sur ses deux compagnons :

— Voulez-vous que nous allions les chercher, vos enfants?

— Je veux bien, s'écria Mouret, qui se leva. Partons tout de suite.

Dans l'escalier, il ne vit pas Trouche et sa femme, penchés au-dessus de la rampe du second étage, qui le suivaient à chaque marche avec des yeux ardents. Olympe descendit rapidement derrière lui, se jeta dans la cuisine, où Rose guettait par la fenêtre, très-émotionnée, et quand une voiture, qui attendait à la porte eut emmené Mouret, elle remonta quatre à quatre les deux étages, prit Trouche par les épaules, le fit danser autour du palier, crevant de joie :

— Emballé! cria-t-elle.

Marthe resta huit jours couchée. Sa mère la venait voir chaque après-midi, se montrait d'une tendresse extraordinaire. Les Faujas, les Trouche, se succédaient autour de son lit. Madame de Condamin elle-même lui rendit plusieurs visites. Il n'était plus question de Mouret. Rose répondait à sa maîtresse que monsieur avait dû aller à Marseille; mais, lorsque Marthe put descendre pour la première fois et se mettre à table dans la

salle à manger, elle s'étonna, elle demanda son mari avec un commencement d'inquiétude.

— Voyons, chère dame, ne vous faites pas de mal, dit madame Faujas; vous retomberez au lit. Il a fallu prendre un parti. Vos amis ont dû se consulter et agir dans vos intérêts.

— Vous n'avez pas à le regretter, s'écria brutalement Rose, après le coup de bâton qu'il vous a donné sur la tête. Le quartier respire depuis qu'il n'est plus là. On craignait toujours qu'il ne mît le feu ou qu'il ne sortît dans la rue avec un couteau. Moi, je cachais tous les couteaux de ma cuisine; la bonne de monsieur Rastoil aussi... Et votre pauvre mère qui ne vivait plus!... Allez, le monde qui venait vous voir pendant votre maladie, toutes ces dames, tous ces messieurs me le disaient bien, lorsque je les reconduisais : C'est un bon débarras pour Plassans. Une ville est toujours sur le qui-vive, quand un homme comme ça va et vient en liberté.

Marthe écoutait ce flux de paroles, les yeux agrandis; horriblement pâle. Elle avait laissé retomber sa cuiller, elle regardait en face d'elle par la fenêtre ouverte, comme si quelque vision, montant derrière les arbres fruitiers du jardin, l'avait terrifiée.

— Les Tulettes, les Tulettes, bégaya-t-elle en se cachant les yeux sous ses mains frémissantes.

Elle se renversait, se roidissait déjà dans une attaque de nerfs, lorsque l'abbé Faujas, qui avait achevé son potage, lui prit les mains en lui serrant fortement et en murmurant de sa voix la plus souple.

— Soyez forte devant cette épreuve que Dieu vous envoie. Il vous accordera des consolations, si vous ne vous révoltez pas; il saura vous ménager le bonheur que vous méritez.

Sous la pression des mains du prêtre, sous la tendre inflexion de ses paroles, Marthe se redressa, comme ressuscité, les joues ardentes.

— Oh! oui, dit-elle en sanglotant, j'ai besoin de beaucoup de bonheur, promettez-moi beaucoup de bonheur.

XIX

Les élections générales devaient avoir lieu en octobre. Vers le milieu de septembre, monseigneur Rousselot partit brusquement pour Paris, après avoir eu un long entretien avec l'abbé Faujas. On parla d'une maladie grave d'une de ses sœurs, qui habitait Versailles. Cinq jours plus tard, il était de retour; il se faisait faire une lecture par l'abbé Surin, dans son cabinet. Renversé au fond d'un fauteuil, frileusement enveloppé dans une douillette de soie violette, bien que la saison fût encore très-chaude, il écoutait avec un sourire la voix féminine du jeune abbé qui scandait amoureusement des strophes d'Anacréon.

— Bien, bien, murmurait-il; vous avez la musique de cette belle langue.

Puis, regardant la pendule, le visage inquiet, il reprit :

— Est-ce que l'abbé Faujas est déjà venu ce matin? Ah! mon enfant, que de tracas! J'ai encore dans les oreilles cet abominable tapage du chemin de fer, et, à Paris, il a plu tout le temps! J'avais des courses aux quatre coins de la ville, je n'ai vu que de la boue.

L'abbé Surin posa son livre sur le coin d'une console, et avec la familiarité d'un enfant gâté :

— Monseigneur est-il satisfait des résultats de son voyage? demanda-t-il.

— Je sais ce que je voulais savoir, répondit l'évêque en retrouvant son fin sourire. J'aurais dû vous emmener. Vous auriez appris des choses utiles à connaître, quand on a votre âge, et qu'on est destiné à l'épiscopat par sa naissance et ses relations.

— Je vous écoute, monseigneur, dit le jeune prêtre d'un air suppliant.

Mais le prélat hocha la tête :

— Non, non, ces choses-là ne se disent pas... Soyez l'ami de l'abbé Faujas, il pourra peut-être beaucoup pour vous un jour. J'ai eu des renseignements très-complets.

L'abbé Surin joignit les mains, d'un geste de curiosité si câline, que monseigneur Rousselot continua :

— Il avait eu des difficultés à Besançon... Il était à Paris, très-pauvre, dans un hôtel garni. C'est lui qui est allé s'offrir. Le ministre cherchait justement des prêtres dévoués au gouvernement. J'ai compris que Faujas l'avait d'abord effrayé avec sa mine noire et sa vieille soutane; il l'envoya pourtant ici, à tout hasard, en promettant de lui laisser tailler sa part, s'il réussissait à conquérir la ville... Et Faujas a conquis Plassans... Le ministre a été très-aimable pour moi.

L'évêque achevait ses phrases par un léger balancement de la main, cherchant les mots, craignant d'en trop dire. Puis l'affection qu'il portait à son secrétaire l'emporta; il ajouta vivement :

— Enfin, croyez-moi, soyez utile au curé de Saint-Saturnin; il va avoir besoin de tout le monde, il me paraît homme à n'oublier ni une injure, ni un bienfait. Mais ne vous liez pas avec lui. Il finira mal. Ceci est une impression personnelle.

— Il finira mal? répéta le jeune abbé avec surprise.

— Oh! en ce moment il est en plein triomphe... C'est sa figure qui m'inquiète, mon enfant; il a un masque terrible. Cet homme-là ne mourra pas dans son lit... N'allez pas me compromettre; je ne demande qu'à vivre tranquille, je n'ai plus besoin que de repos.

L'abbé Surin reprenait son livre, lorsque, l'abbé Faujas se fit annoncer. Monseigneur Rousselot, l'air riant, les mains tendues, s'avança à sa rencontre, en l'appelant « mon cher curé. »

— Laissez nous, mon enfant, dit-il à son secrétaire, qui se retira.

Il parla de son voyage. Sa sœur allait mieux; il avait pu serrer la main à de vieux amis.

— Et avez-vous vu le ministre? demanda l'abbé Faujas en le regardant fixement.

— Oui, j'ai cru devoir lui faire une visite, répondit l'évêque, qui se sentit rougir. Il m'a dit un grand bien de vous.

— Alors vous ne doutez plus, vous vous confiez à moi?

— Absolument, mon cher curé. D'ailleurs, je n'entends rien à la politique, je vous laisse le maître, et je vous dois des remercîments.

Ils causèrent ensemble toute la matinée. L'abbé Faujas obtint de lui qu'il ferait une tournée dans le diocèse; il l'accompagnerait, il lui soufflerait ses moindres paroles. Il était nécessaire en outre de mander tous les doyens, de façon que les curés des plus petites communes puissent recevoir des instructions. Cela ne présentait aucune difficulté, le clergé obéirait. La besogne la plus délicate était dans Plassans même, dans le quartier Saint-Marc. La noblesse, claquemurée au fond de ses hôtels, échappait entièrement à l'action du prêtre; il n'avait pu agir jusqu'alors que sur les royalistes ambitieux, les Rastoil, les Maffre, les Bourdeu. L'évêque lui promit de sonder certains salons du quartier Saint-Marc où il était reçu; d'ailleurs, en admettant même que la noblesse votât mal, elle ne réunirait qu'une minorité ridicule, si la bourgeoisie cléricale l'abandonnait.

— Maintenant, dit monseigneur Rousselot en se levant, il serait peut-être bon que je connusse le nom de votre candidat, afin de le recommander en toutes lettres.

L'abbé Faujas sourit.

— Un nom est inutile et dangereux, répondit-il; dans

huit jours, il ne resterait plus un morceau de notre candidat, si nous le nommions aujourd'hui. Le marquis de Lagrifoul est devenu impossible, et je sais que monsieur de Bourdeu, qui est plus impossible encore, compte se mettre sur les rangs. Nous les laisserons se détruire l'un par l'autre, nous n'interviendrons qu'au dernier moment... Dites simplement qu'une élection purement politique serait regrettable, qu'il faudrait, dans l'intérêt de Plassans, un homme choisi en dehors des partis et connaissant à fond les besoins de la ville et du département; donnez même à entendre que cet homme est trouvé, et n'allez pas plus loin.

L'évêque sourit à son tour et accompagna le prêtre; mais il le ramena, au moment où il prenait congé.

— Et l'abbé Fenil? lui demanda-t-il en baissant la voix. Ne craignez-vous pas qu'il se rejette en travers de vos projets?

Le prêtre haussa les épaules.

— Il n'a plus bougé, dit-il.

— Justement, reprit le prélat, cette tranquillité m'inquiète. Je connais Fenil, c'est le prêtre le plus haineux de mon diocèse. Il a peut-être abandonné la vanité de vous battre sur le terrain politique; mais soyez sûr qu'il se vengera, d'homme à homme. Il doit vous guetter du fond de sa retraite.

— Bah! dit l'abbé Faujas en montrant ses dents blanches, il ne me mangera pas tout vivant peut-être.

L'abbé Surin venait d'entrer. Quand le curé de Saint-Saturnin fut parti, il égaya beaucoup monseigneur Rousselot en murmurant :

— S'ils pouvaient se dévorer l'un l'autre, comme les deux renards dont il ne resta que les deux queues!

La période électorale allait s'ouvrir. Plassans, que les questions politiques laissent parfaitement calme d'ordinaire, avait un commencement de légère fièvre; une bouche invisible semblait souffler la guerre dans les rues paisibles. Le marquis de Lagrifoul, qui habitait la Palud, une grosse bourgade voisine, était descendu depuis quinze jours chez un de ses parents, le comte de Valqueyras, dont l'hôtel occupait tout un coin du quartier Saint-Marc. Il se faisait voir, se promenait sur le cours Sauvaire, allait à Saint-Saturnin, saluait les personnes influentes, sans sortir cependant de sa roideur et de sa maussaderie de gentilhomme. Mais ces efforts d'amabilité, qui avaient suffi une première fois, ne paraissaient pas avoir un grand succès. Des accusations couraient, grossies chaque jour, venues on ne savait de quelle source : le marquis était d'une nullité déplorable; avec un autre homme que le marquis, Plassans aurait eu depuis longtemps un canal d'irrigation et un embranchement de chemin de fer, le reliant à la ligne de Nice. Enfin, quand un enfant du pays allait voir le marquis à Paris, il était reçu d'une façon hautaine et faisait trois et quatre visites avant d'obtenir le moindre service. Cependant, bien que la candidature du député sortant fût très-compromise par ces reproches, aucun autre candidat ne s'était encore mis sur les rangs d'une façon nette. On parlait de monsieur de Bourdeu, tout en disant qu'il serait très-difficile de réunir une majorité sur le nom de cet ancien préfet de Louis-Philippe, qui n'avait nulle part des attaches solides. La vérité était qu'une influence inconnue venait à Plassans, de déranger absolument les conséquences prévues des différentes candidatures, en rompant l'alliance des légitimistes et des républicains, et en effarant les partis, au point de leur enlever la conscience nette de la situation. Ce qui dominait, c'était une perplexité générale, une confusion pleine d'ennui et ayant hâte de bâcler l'élection.

— La majorité est déplacée, répétaient les fins politiques du cours Sauvaire. La question est de savoir comment elle se fixera.

Dans cette fièvre de division qui passait sur la ville, les républicains voulurent avoir leur candidat. Ils choisirent un maître chapelier, un sieur Maurin, un bonhomme très-aimé dans le faubourg. Trouche, dans les cafés, le soir, trouvait Maurin bien pâle; il proposait un proscrit de décembre, un charron des Tulettes, qui avait le bon sens de refuser. Il faut dire que Trouche se donnait comme un républicain des plus ardents; il se serait mis lui-même en avant, disait-il, s'il n'avait pas eu le frère de sa femme dans la calotte; à son grand regret, il se voyait forcé de manger le pain des cagots, ce qui l'obligeait à rester dans l'ombre. Il y travaillait ferme, il fut un des premiers à répandre de vilains bruits sur le marquis de Lagrifoul et à conseiller la rupture avec les légitimistes. Les républicains, à Plassans, étaient fort peu nombreux et devaient être forcément battus. Mais le triomphe de Trouche fut d'accuser la bande de la sous-préfecture et la bande de monsieur Rastoil d'avoir fait disparaître le pauvre Mouret, dans le but de priver le parti démocratique d'un de ses chefs les plus honorables. Le soir où il lança cette accusation, chez un liquoriste de la rue Canquoin, les gens qui se trouvaient là se regardèrent d'un air singulier. Les commérages du vieux quartier, s'attendrissant sur « le fou qui battait sa femme » maintenant qu'il était enfermé, assuraient que l'abbé Faujas avait voulu se débarasser d'un mari gênant. Trouche alors, chaque soir, répéta son histoire, en tapant du poing sur les comptoirs et sur les tables des cafés, avec une telle conviction, qu'il finit par imposer une légende dans laquelle monsieur Péqueur des Saulaies jouait le rôle le plus étrange du monde. Il y eut un retour absolu en faveur de Mouret. Il devint une victime politique, un homme dont on avait craint l'influence, au point de le loger dans un cabanon des Tulettes.

— Laissez-moi arranger mes affaires, disait Trouche en rallumant sa pipe. Je planterai-là toutes ces sacrées dévotes, et j'en raconterai de belles sur leur œuvre de la Vierge.

Cependant l'abbé Faujas se multipliait; on ne voyait que lui dans les rues depuis quelque temps. Il se soignait davantage, faisait effort pour garder un sourire aimable aux lèvres. La bataille, lentement mûrie, approchait, et ses paupières, par instants, battaient et se baissaient, éteignant la flamme sombre de son regard. Souvent, à bout de patience, las de ces luttes mesquines de chaque jour, il rentrait dans sa chambre nue, les poings serrés, les épaules gonflées de sa force inutile, souhaitant quelque colosse à étouffer pour se soulager. La vieille madame Rougon, qu'il continuait à voir en secret, était son bon génie; elle le chapitrait d'importance, tenait son grand corps plié devant elle sur une chaise basse, lui répétait qu'il devait plaire, qu'il gâterait tout en montrant bêtement ses bras nus de lutteur. Plus tard, quand il serait le maître, il prendrait Plassans à la gorge et l'étranglerait, si cela pouvait le contenter. Certes, elle n'était pas tendre pour Plassans, contre lequel elle avait une rancune de quarante années de misère et qu'elle faisait crever de dépit depuis le coup d'Etat; et toujours cette cigale de Félicité renvoyait l'abbé Faujas plus souple, patientant encore, reprenant son rôle d'homme aimable et conciliant.

— C'est moi qui porte la soutane, lui disait-elle parfois en souriant; vous avez des allures de gendarme, mon cher curé.

Le prêtre se montrait surtout très-assidu à la salle de lecture du cercle de la Jeunesse; il y écoutait d'une façon indulgente les jeunes gens parler politique, hochant la tête, répétant que l'honnêteté suffisait. Sa popularité grandissait. Il avait consenti un soir à jouer au billard, où il était d'une force remarquable; en petit comité, il acceptait des cigarettes. Aussi le cercle prenait-il son avis en toutes choses. Ce qui acheva de le poser comme un homme tolérant, ce fut la façon pleine de bonhomie dont il plaida la réception de Guillaume Porquier, qui avait renouvelé sa demande.

— J'ai vu ce jeune homme, dit-il; il est venu me

faire sa confession générale, et, ma foi! je lui ai donné l'absolution. A tout péché, miséricorde... Ce n'est pas parce qu'il a décroché quelques enseignes à Plassans et fait des dettes à Paris qu'il faut le traiter en lépreux.

Lorsque Guillaume eut été reçu, il dit en ricanant aux fils Maffre :

— Eh bien! vous me devez deux bouteilles de Champagne... Vous voyez que le curé fait tout ce que je veux. J'ai une petite machine pour le chatouiller à l'endroit sensible, et alors il rit, mes enfants, il n'a plus rien à me refuser.

— Il n'a pas l'air de beaucoup t'aimer pourtant, fit remarquer Alphonse; il te regarde joliment de travers.

— Bah! c'est que je l'aurai chatouillé trop fort!... Vous verrez que nous serons bientôt les meilleurs amis du monde.

En effet, l'abbé Faujas parut se prendre d'affection pour le fils du docteur; il disait que ce pauvre jeune homme avait besoin d'être conduit par une main très-douce. Guillaume, en peu de temps, devint le boute-en-train du cercle; il inventa des jeux, fit connaître la recette d'un punch au kirsch, débaucha les tout jeunes gens échappés du collége. Ses vices aimables lui donnèrent une influence énorme, et, pendant que les orgues ronflaient au-dessus de la salle du billard, il buvait des chopes, entouré des fils de tous les personnages comme il faut de Plassans, et leur racontant des aventures qui les faisaient pouffer de rire. Le cercle glissa ainsi aux petites polissonneries complotées dans les coins. Mais l'abbé Faujas n'entendait rien, et Guillaume le donnait « comme une forte caboche, » qui roulait de grandes pensées.

— L'abbé sera évêque quand il voudra, racontait-il. Il a déjà refusé une cure à Paris. Il désire rester à Plassans, il s'est pris de tendresse pour la ville... Moi, je le nommerais député, si j'en avais le pouvoir. C'est lui qui ferait nos affaires à la chambre! Mais il n'accepterait pas, il est trop modeste... On pourra le consulter, quand viendront les élections. Il ne mettra personne dedans, celui-là!

Lucien Delangre restait l'homme grave du cercle. Il montrait une grande déférence pour l'abbé Faujas, il lui conquérait le groupe des jeunes gens studieux. Souvent il se rendait avec lui au cercle, causant vivement, et se taisant dès qu'ils entraient dans la salle commune.

L'abbé, régulièrement, en sortant du café, établi dans les caves des Minimes, se rendait à l'œuvre de la Vierge. Il arrivait au milieu de la récréation, se montrait en souriant sur le perron de la cour, et toutes les pensionnaires accouraient, se disputant ses poches, où traînaient toujours des images de sainteté, des chapelets, des médailles bénites. Il s'était fait adorer de ces grandes filles.

Souvent les religieuses se plaignaient à lui; les enfants confiées à leur garde étaient indisciplinables, elles se battaient à s'arracher les cheveux, elles faisaient pis encore. Lui ne voyait que des peccadilles; il sermonait les plus turbulentes, dans la chapelle, et les renvoyait soumises. Souvent il prenait prétexte d'une faute plus grave pour faire appeler les parents et les renvoyer, touchés de sa douceur et de sa bonhomie. Les filles de l'œuvre de la Vierge lui avaient ainsi gagné le cœur des familles pauvres de Plassans; le soir, en rentrant chez elles, elles racontaient des choses extraordinaires sur monsieur le curé.

— Ces petites coquines représentent bien deux à trois milliers de voix, pensait Trouche en regardant, de la fenêtre de son bureau, les amabilités de l'abbé Faujas.

Il s'était offert pour conquérir « ces petits cœurs, » comme il nommait les jeunes filles; mais le prêtre, inquiet de ses regards luisants, lui avait formellement interdit de mettre les pieds dans la cour. Il se contentait, lorsque les religieuses traversaient le clos, de jeter des friandises aux « petits cœurs, » comme on jette des miettes de pain aux moineaux; il emplissait surtout de dragées le tablier d'une grande blonde, la fille d'un tanneur, qui avait, à treize ans, des épaules de femme faite.

La journée de l'abbé Faujas n'était point finie; il rendait ensuite de courtes visites aux dames de la société. Madame Rastoil, madame Delangre, le recevaient avec des mines ravies; elles répétaient ses moindres mots, se faisaient avec lui un fond de conversation pour toute la semaine. Mais sa grande amie était madame de Condamin. Celle-là gardait une familiarité souriante, même une supériorité de jolie femme qui se sait toute-puissante. Elle avait des bouts de conversations à voix basse, des coups d'œil, des sourires particuliers, témoignant d'une alliance tenue secrète. Lorsque le prêtre se présentait chez elle, elle mettait d'un regard son mari à la porte. « Le gouvernement entrait en séance, » comme disait plaisamment le conservateur des eaux et forêts, qui montait à cheval en toute philosophie. C'était madame Rougon qui avait désigné madame de Condamin au prêtre, comme devant lui rendre les plus grands services.

— Elle n'est point encore tout à fait acceptée, lui expliqua-t-elle; c'est une femme très-forte, sous son air joli de coquette. Vous pouvez vous ouvrir à elle; elle verra dans votre triomphe une façon de s'imposer complétement, et elle vous sera de la plus sérieuse utilité, si vous avez quelques places et quelques croix à distribuer... Elle a gardé un bon ami à Paris, qui lui fournit des croix et des places autant qu'elle en demande.

Madame Rougon se tenant à l'écart par une manœuvre de haute habileté, la belle Octavie était ainsi devenue l'alliée la plus active de l'abbé Faujas; elle lui conquit tous ses amis et les amis de ses amis. Elle partait en campagne chaque matin, faisait une étonnante propagande, rien qu'à l'aide de ses sourires et des petits saluts qu'elle jetait du bout de ses doigts gantés. Elle agissait surtout sur les bourgeoises, elle décuplait l'influence féminine, dont le prêtre avait senti l'absolue nécessité dès ses premiers pas dans le monde étroit de Plassans. Ce fut elle qui ferma la bouche aux Paloque, dont les langues terribles s'acharnaient sur la maison des Mouret; elle jeta un gâteau de miel à ces deux monstres.

— Vous nous tenez donc rancune, chère dame? dit-elle un jour à la femme du juge, qu'elle rencontra. Vous avez grand tort; vos amis ne vous oublient pas, ils s'occupent de vous et vous ménagent une surprise.

— Une belle surprise! quelque casse-cou! s'écria aigrement madame Paloque. Allez, on ne se moquera plus de nous; j'ai bien juré de rester dans mon coin.

Madame de Condamin souriait.

— Que diriez-vous, demanda-t-elle, si monsieur Paloque était décoré?

La femme du juge resta muette, un flot de sang lui bleuit la face et la rendit affreuse.

— Vous plaisantez, bégaya-t-elle; c'est encore un coup monté contre nous. Si ce n'était pas vrai, je ne vous pardonnerais de la vie.

La belle Octavie dut lui jurer que rien n'était plus vrai. La nomination était sûre; seulement elle ne paraîtrait au *Moniteur* qu'après les élections, parce que le gouvernement ne voulait pas avoir l'air d'acheter les voix de la magistrature. Et elle laissa entendre que l'abbé Faujas n'était pas étranger à cette récompense attendue depuis si longtemps; il en avait causé avec le sous-préfet.

— Alors mon mari avait raison, dit madame Paloque effarée. Voilà longtemps qu'il me fait des scènes abominables pour que j'aille offrir des excuses à l'abbé. Moi, je suis entêtée, je me serais plutôt laissé tuer. Mais, du moment que l'abbé veut bien faire le premier pas... Certainement nous ne demandons pas mieux que de

vivre en paix avec tout le monde. Nous irons demain à la sous-préfecture.

Le lendemain, les Paloque furent très-humbles. La femme dit un mal affreux de l'abbé Fenil. Avec une impudence parfaite, elle raconta même qu'elle était allée le voir, un jour, et qu'il avait juré en sa présence de jeter à la porte de Plassans « toute la clique de l'abbé Faujas. »

— Si vous voulez, dit-elle au prêtre en le prenant à l'écart, je vous donnerai une note écrite de la main même du grand-vicaire; il y est question de vous. Ce sont, je crois, de vilaines histoires qu'il voulait faire imprimer dans la *Gazette de Plassans*.

— Comment cette note est-elle entre vos mains? demanda l'abbé.

— Elle y est, cela suffit, répondit-elle sans se déconcerter.

Puis, se mettant à sourire :

— Je l'ai trouvée, reprit-elle. Et je me rappelle maintenant qu'il y a, dans un coin du papier, certaines instructions du grand-vicaire qui le mèneraient loin, si l'on voulait... Je confierai tout cela à votre honneur, n'est-ce pas? Nous sommes de braves gens, nous désirons ne pas être compromis.

Avant d'apporter la note, pendant trois jours, elle feignit d'avoir des scrupules. Il fallut que madame de Condamin lui jurât en particulier que la mise à la retraite de monsieur Rastoil serait demandée prochainement, et qu'on réserverait la présidence à monsieur Paloque. Alors elle livra le papier. L'abbé Faujas ne voulut pas le garder; il le porta à madame Rougon, en la chargeant d'en faire usage, tout en restant elle-même dans l'ombre, si le grand-vicaire paraissait se mêler le moins du monde des élections.

Madame de Condamin laissa aussi entrevoir à monsieur Maffre que l'empereur songeait à le décorer, et promit formellement au docteur Porquier de trouver une place possible pour son garnement de fils. Elle était surtout exquise de grâce et d'obligeance dans les jardins, aux réunions intimes de l'après-midi. L'été tirait sur sa fin; elle arrivait avec des toilettes légères, un peu frissonnante, risquant des rhumes pour montrer ses bras et vaincre les derniers scrupules de la société Rastoil. Ce fut réellement sous la tonnelle des Mouret que l'élection se décida.

— Eh bien! monsieur le sous-préfet, dit l'abbé Faujas en souriant, un jour que les deux sociétés étaient réunies, voici la grande bataille qui approche.

On en était venu à rire en petit comité des luttes politiques; on se serrait la main, sur le derrière des maisons, dans les jardins, tout en se dévorant, sur les façades. Madame de Condamin jeta un vif regard à monsieur Péqueur des Saulaies, qui s'inclina avec sa correction accoutumée, en récitant tout d'une haleine :

— Je resterai sous ma tente, monsieur le curé. J'ai été assez heureux pour faire entendre à Son Excellence que le gouvernement devait s'abstenir, dans l'intérêt immédiat de Plassans. Il n'y aura pas de candidat officiel.

Monsieur de Bourdeu devint pâle; ses paupières battaient, ses mains avaient un tressaillement de joie.

— Il n'y aura pas de candidat officiel! répéta monsieur Rastoil, très-remué par cette nouvelle brusque et sortant de la réserve où il s'était tenu jusque-là.

— Non, reprit monsieur Péqueur des Saulaies, la ville compte assez d'hommes honorables et elle est assez grande fille pour faire elle-même le choix de son représentant.

Il s'était légèrement incliné du côté de monsieur de Bourdeu, qui se leva en balbutiant :

— Sans doute, sans doute.

Cependant l'abbé Surin avait organisé une partie de « torchon brûlé. » Les demoiselles Rastoil, les fils Maffre, Séverin, étaient justement en train de chercher le torchon, le mouchoir même de l'abbé, roulé en tampon, qu'il venait de cacher. Toute la jeunesse tournait autour du groupe des personnes graves, tandis que le prêtre, de sa voix de fausset, criait :

— Il brûle! il brûle!

Ce fut Angélique qui trouva le torchon dans la poche béante du docteur Porquier, où l'abbé Surin l'avait adroitement glissé. On rit beaucoup, on vit une plaisanterie très-ingénieuse dans le choix de cette cachette, et la politique fut un instant mise de côté.

— Bourdeu a des chances maintenant, dit monsieur Rastoil en prenant l'abbé Faujas à part. C'est très-fâcheux. Je ne puis lui dire cela; mais nous ne voterons pas pour lui; il est trop compromis comme orléaniste.

— Voyez donc votre fils Séverin, s'écria madame de Condamin, en venant se jeter à travers la conversation. Quel grand enfant! il avait mis le mouchoir sous le chapeau de l'abbé Bourrette.

Puis elle baissa la voix.

— A propos, je vous félicite, monsieur Rastoil. J'ai reçu une lettre de Paris, et l'on m'assure avoir vu le nom de votre fils sur une liste du garde des sceaux; il sera, je crois, envoyé comme substitut à Faverolles.

Le président s'inclina, le sang au visage. Il y avait trois ans qu'il intriguait inutilement pour placer Séverin, d'une incapacité proverbiale dans Plassans. Le ministère ne lui avait jamais pardonné l'élection du marquis de Lagrifoul. C'était depuis ce temps que par une sorte de fatalité, il n'avait pu ni caser son fils ni marier ses filles.

Il ne se plaignait pas, mais il avait des pincements de lèvres qui en disaient long.

— Je vous faisais donc remarquer, reprit-il, pour dominer et cacher son émotion, que Bourdeu est dangereux; d'autre part, il n'est pas de Plassans, il ne connaît pas nos besoins. Autant vaudrait-il réélire le marquis.

— Si monsieur de Bourdeu maintient sa candidature, déclara l'abbé Faujas, les républicains réuniront une minorité imposante, ce qui sera du plus détestable effet.

Madame de Condamin souriait. Elle prétendit ne rien comprendre à la politique; elle se sauva, tandis que l'abbé emmenait le président jusqu'au fond de la tonnelle, en continuant l'entretien à voix basse. Quand ils revinrent à petits pas, monsieur Rastoil répondait :

— Vous avez raison, ce serait un candidat convenable; il n'est d'aucun parti, et l'entente peut se faire sur son nom... Je n'aime pas plus que vous l'empire, n'est-ce pas! Mais cela finit par devenir puéril d'envoyer à la chambre des députés qui n'ont pour mandat que de taquiner le gouvernement. Plassans souffre; il lui faut un homme d'affaires, un enfant du pays en situation de défendre nos intérêts auprès des ministres.

— Il brûle! il brûle! criait la voix fluette d'Aurélie.

L'abbé Surin, qui conduisait la bande, traversa la tonnelle en furetant.

— Dans l'eau! dans l'eau! répétait maintenant la demoiselle, égayée par l'inutilité des recherches.

Mais un des fils Maffre, ayant soulevé un pot de fleurs, découvrit le mouchoir plié en quatre.

— Cette grande perche d'Aurélie aurait pu se le fourrer dans la bouche, dit madame Paloque; il y a de la place, et personne ne serait allé le chercher là.

Son mari la fit taire d'un regard furieux. Il ne lui tolérait plus la moindre parole aigre, il craignait que monsieur de Condamin ait entendu, et il murmura :

— Quelle belle jeunesse!

— Cher monsieur, disait le garde des eaux et forêts à monsieur de Bourdeu, votre succès est certain; seulement, prenez garde : votre situation sera difficile à Paris. Je sais de bonne source que le gouvernement est décidé à un coup de force, si l'opposition devient gênante.

L'ancien préfet le regarda, surpris et inquiet. Monsieur Péqueur des Saulaies se contenta de sourire en caressant ses moustaches. Puis la conversation devint générale, et monsieur de Bourdeu crut remarquer que tout le monde le félicitait de son prochain triomphe avec une discrétion pleine de tact. Il goûta une heure de popularité exquise.

— C'est surprenant comme le raisin mûrit plus vite au soleil, fit remarquer l'abbé Bourrette, qui n'avait pas bougé de sa chaise et qui semblait étudier les trois tonnelles du jardin.

— Dans le nord, expliqua le docteur Porquier, la maturité ne s'obtient souvent qu'en dégageant les grappes des feuilles environnantes.

Une discussion sur ce point s'engageait lorsque Séverin cria :

— Il brûle! il brûle!

Mais il avait pendu le mouchoir si naïvement derrière la porte du jardin, que l'abbé Surin le trouva tout de suite. Ce dernier le cacha à son tour, et cette fois le mouchoir resta introuvable. Pendant plus d'une demie-heure, la bande fouilla; elle dut donner sa langue aux chiens. Alors l'abbé le montra au beau milieu d'une plate-bande, roulé si artistement qu'il ressemblait à une pierre blanche. Personne ne l'avait vu. Ce fut le plus joli coup de l'après-midi.

La nouvelle que le gouvernement renonçait à patronner un candidat courut la ville et produisit une véritable émotion. Cette abstention eut le résultat logique et singulier d'inquiéter les différents groupes politiques qui comptaient chacun sur la diversion d'une candidature officielle pour l'emporter. Le marquis de Lagrifoul, monsieur de Bourdeu et le chapelier Maurin, semblaient devoir se partager les voix en trois tiers à peu près égaux; il y aurait certainement ballottage, et Dieu savait quel nom sortirait au second tour! A la vérité, on parlait d'un quatrième candidat dont personne ne pouvait dire au juste le nom, un homme de bonne volonté qui consentirait peut-être à mettre tout le monde d'accord. Les électeurs de Plassans, pris de peur depuis qu'ils se sentaient la bride sur le cou, ne demandaient pas mieux de s'entendre en choisissant un de leurs concitoyens agréable aux divers partis.

— Le gouvernement a tort de nous traiter en enfants terribles, disaient d'un ton piqué les fins politiques du cercle du Commerce; on croirait vraiment que la ville est un foyer révolutionnaire. Si l'administration avait eu le tact de patronner un candidat intelligent et honorable, nous aurions tous voté pour lui..... Le sous-préfet a prétendu que c'est une leçon qu'on veut nous donner. Eh bien! nous ne l'acceptons pas, la leçon. Nous saurons trouver un candidat, et montrer que Plassans est une ville de bon sens et de véritable liberté.

Et l'on cherchait. Mais les noms mis en avant par des amis ou des intéressés ne faisaient que redoubler la confusion. Plassans, en une semaine, eut plus de vingt candidats. Madame Rougon, inquiète, ne comprenant plus, alla trouver l'abbé Faujas, furieuse contre le sous-préfet. Ce Péqueur était un âne, un bellâtre, un mannequin, bon à décorer un salon officiel; il avait déjà laissé battre le gouvernement, il allait achever de le compromettre par une attitude d'indifférence ridicule.

— Calmez-vous, dit le prêtre en souriant; cette fois, monsieur Péqueur des Saulaies se contente d'obéir, et la victoire est certaine.

— Eh! vous n'avez point de candidat! s'écria-t-elle. Où est votre candidat?

Alors il développa son plan. Elle l'approuva en femme intelligente; mais elle accueillit avec la plus grande surprise le nom qu'il lui confia.

— Comment! dit-elle, c'est lui que vous avez choisi... Personne n'a jamais songé à lui, je vous assure.

— Je l'espère bien, reprit le prêtre en souriant de nouveau. Nous avions besoin d'un candidat auquel personne ne songeât, de façon que tout le monde pût l'accepter sans se croire compromis.

Puis, avec l'abandon d'un homme fort qui consent à expliquer sa conduite ;

— J'ai beaucoup de remercîments à vous adresser, continua-t-il; vous m'avez évité bien des fautes. Je regardais le but, je ne voyais pas les ficelles tendues qui auraient peut-être suffi pour me faire casser les membres... Dieu merci! toute cette petite guerre puérile est finie; je vais pouvoir me remuer à l'aise... Quant à mon choix, il est bon, soyez-en persuadée. Dès le lendemain de mon arrivé à Plassans, j'ai cherché un homme, et je n'ai trouvé que celui-là. Il est souple, très-capable, très-actif; il a su ne se fâcher avec personne jusqu'ici, ce qui n'est pas d'un ambitieux vulgaire. Je n'ignore pas que vous n'êtes guère de ses amies, et c'est même pour cela que je ne vous ai point mis dans la confidence; mais vous avez tort. Vous verrez le chemin que le personnage fera, dès qu'il aura le pied à l'étrier; il mourra dans l'habit d'un sénateur... Ce qui m'a décidé, ce sont les médisances qui circulent sur son compte. Il aurait repris trois fois sa femme, trouvée en flagrant délit et réfugiée chez son père, et chaque fois il se serait fait compter cent mille francs par le bonhomme. Il n'avait rien, il est riche aujourd'hui. S'il a réellement battu monnaie de cette façon, c'est un gaillard qui sera très-utile à Paris pour certaines besognes... Oh! vous pouvez chercher. Si vous le mettez à part, il n'y a plus que des imbéciles à Plassans.

— Alors c'est un cadeau que vous faites au gouvernement, dit en riant Félicité.

Madame Rougon se laissa convaincre. Et ce fut le lendemain que le nom de Delangre courut d'un bout à l'autre de la ville. Des amis, disait-on, à force d'insistance, l'avaient décidé à accepter la candidature. Il s'y était longtemps refusé, se jugeant indigne, répétant qu'il n'était pas un homme politique, que messieurs de Lagrifoul et de Bourdeu, au contraire, avaient la longue expérience des affaires publiques. Puis, comme on lui jurait que Plassans voulait justement nommer un député en dehors des partis, il s'était laissé toucher, mais en faisant les professions de foi les plus expresses. Il était bien entendu qu'il n'irait à la chambre ni pour vexer ni pour soutenir quand même le gouvernement; qu'il se considérerait uniquement comme le représentant des intérêts de la ville, que d'ailleurs il voterait toujours pour la liberté dans l'ordre et pour l'ordre dans la liberté; enfin qu'il resterait maire de Plassans, de façon à bien montrer le rôle tout conciliant et tout administratif dont il consentait à se charger. De telles paroles parurent singulièrement sages, et les fins politiques du cercle du Commerce répétaient, le soir même, à l'envi.

— Je l'avais dit, Delangre est l'homme qu'il nous faut... Je suis curieux de savoir ce que le sous-préfet pourra répondre, quand le nom du maire sortira de l'urne. On ne nous accusera pas peut-être d'avoir voté en écoliers boudeurs; pas plus qu'on ne pourra nous reprocher de nous être mis à genoux devant le gouvernement... Si l'empire recevait quelque leçon de ce genre, les affaires iraient mieux.

Ce fut une traînée de poudre. La mine était prête, une étincelle avait suffi. De toutes parts à la fois, des trois quartiers de la ville, dans chaque maison, dans chaque famille, le nom de monsieur Delangre monta au milieu d'un concert d'éloges. Il devenait le Messie attendu, le sauveur ignoré la veille, révélé le matin et adoré le soir.

Au fond des sacristies, au fond des confessionnaux, le nom de monsieur Delangre était balbutié; il roulait dans l'écho des nefs, tombait des chaires de la banlieue, s'administrait d'oreille à oreille, comme un sacrement, s'élargissait jusqu'au fond des dernières maisons dévotes.

Les prêtres le portaient entre les plis de leur soutane; l'abbé Bourette lui donnait la bonhomie respectacle de son ventre; l'abbé Surin, la grâce de son sourire, et monseigneur Rousselot lui-même l'avait prononcé chez deux comtesses et une marquise du quartier Saint-Marc. Les dames de la société ne tarissaient pas sur monsieur Delangre; elles lui trouvaient un si beau caractère, une si figure si fine et si spirituelle! Madame Rastoil rougissait encore, madame Paloque était presque belle en s'enthousiasmant; quant à madame de Condamin, elle se serait battue à coups d'éventail pour lui, elle lui gagnait tous les cœurs par la façon dont elle serrait tendrement la main aux électeurs qui promettaient leurs voix. Monsieur Delangre passionnait le cercle de la Jeunesse; sa réputation sortait, tapageuse et grandie, du sous-sol des Minimes. Séverin l'avait pris pour héros, tandis que Guillaume et les fils Maffre allaient lui conquérir des sympathies dans tous les mauvais lieux de la ville.

Au jour du scrutin, la majorité fut écrasante. Toute la ville fut complice. Le marquis de Lagrifoul et monsieur de Bourdeu, furibonds, criant à la trahison, avaient retiré leurs candidatures. Monsieur Delangre et le chapelier Maurin étaient restés seuls en présence. Ce dernier obtint les voix de quinze cents républicains intraitables du faubourg. Le maire eut pour lui les campagnes, la colonie bonapartiste, les bourgeois cléricaux de la ville neuve, les petits détaillants poltrons du vieux quartier, et quelques royalistes naïfs du quartier Saint-Marc, dont les nobles habitants s'abstinrent. Il réunit ainsi trente-trois mille voix. L'affaire fut menée si rondement, le succès emporté avec une telle gaillardise, tout Plassans demeura tout surpris, le soir de l'élection, d'avoir eu une volonté si franche et si unanime. La ville n'était point habituée à une telle décision dans la lutte. Il lui semblait qu'elle venait de faire un rêve héroïque et qu'une main puissante avait dû frapper le sol pour en tirer ces trente-trois mille électeurs, cette armée dont personne ne soupçonnait la force et qui effrayait presque les politiques du cercle du Commerce. Ces messieurs se regardaient d'un air perplexe, en hommes que la victoire confond.

Le soir, la société de monsieur Rastoil et la société de la sous-préfecture se réjouirent discrètement dans le petit salon du rez-de-chaussée, où monsieur Péqueur des Saulaies avait déjà reçu le président et ses demoiselles. A la vérité, dans le triomphe, les deux sociétés n'en faisaient plus qu'une; l'abbé Faujas, monsieur Maffre, jusqu'à l'abbé Bourette et à l'abbé Surin étaient venus sans grimaces, en voisins, prendre le thé chez le sous-préfet.

— Je n'ai fait aucune opposition systématique à aucun gouvernement, finit même par déclarer monsieur Rastoil en acceptant des petits fours que lui passait monsieur Péqueur des Saulaies. La magistrature doit se désintéresser des luttes politiques. Je conviens même sans peine que l'empire a déjà fait de grandes choses et qu'il est appelé à en faire de plus grandes, s'il persiste dans la voie de la justice et de la liberté.

Le sous-préfet s'inclina, comme si ces éloges s'adressaient personnellement à lui. La veille, monsieur Rastoil avait lu au *Moniteur* le décret nommant son fils Séverin substitut à Faverolles. On causait beaucoup aussi d'un mariage arrêté entre Lucien Delangre et l'aînée des demoiselles Rastoil.

— Oui, c'est une affaire faite, répondit tout bas monsieur de Condamin à madame Paloque, qui venait de le questionner à ce sujet. Il a choisi Angéline. Je crois qu'il aurait préféré Aurélie. Mais on lui aura fait comprendre qu'on ne pouvait décemment marier la cadette avant l'aînée.

— Angéline, vous êtes sûr? murmura méchamment madame Paloque; je croyais qu'Angéline avait une ressemblance...

Le conservateur des eaux et forêts mit un doigt sur ses lèvres en souriant.

— Enfin c'est au petit bonheur, n'est-ce pas? continua-t-elle. Les liens seront plus forts entre les deux familles... On est ami maintenant. Paloque attend la croix. Moi, je touve tout bien.

Monsieur Delangre n'arriva que plus tard. On lui fit une véritable ovation. Madame de Condamin venait d'apprendre au docteur Porquier que son fils Guillaume était nommé commis principal à la poste. Elle distribuait de bonnes nouvelles, disait que l'abbé Bourette serait grand-vicaire de monseigneur, l'année suivante, donnait un évêché à l'abbé Surin avant quarante ans, annonçait la croix pour monsieur Maffre.

— Ce pauvre Bourdeu! dit monsieur Rastoil avec un dernier regret.

— Eh! il n'est pas à plaindre, s'écria-t-elle gaiement. Je me charge de le consoler. La chambre n'était pas son affaire. Il lui faut une préfecture... Dites-lui qu'on finira par lui trouver une préfecture.

Les rires montèrent. L'humeur aimable de la belle Octavie, le soin qu'elle mettait à contenter tout le monde, enchantaient la société. Elle faisait réellement les honneurs de la sous-préfecture. Elle régnait. Et ce fut elle qui, tout en plaisantant, donna à monsieur Delangre les conseils les plus pratiques sur la place qu'il devait occuper au corps législatif. Elle le prit à part, lui offrit de l'introduire chez des personnages considérables, ce qu'il accepta avec reconnaissance. Vers onze heures, monsieur de Condamin parla d'illuminer le jardin. Mais elle calma l'enthousiasme de son mari et de ces messieurs, en disant que ce ne serait pas convenable, qu'il ne fallait pas avoir l'air de se moquer de la ville.

— Et l'abbé Fenil? demanda-t-elle brusquement à l'abbé Faujas en le menant dans une embrasure de fenêtre. Je songe à lui maintenant... Il n'a donc pas bougé?

— L'abbé Fenil est un homme de sens, répondit le prêtre avec un mince sourire. On lui a fait comprendre qu'il aurait tort de s'occuper de politique désormais.

L'abbé Faujas, au milieu de cette joie triomphante, restait grave. Il avait la victoire rude. Le caquetage de madame de Condamin le fatiguait, et il ne cherchait pas à cacher son mépris pour ces hommes dont l'ambition étroite se satisfaisait d'un bout de ruban ou d'une maigre place. Debout, appuyé contre la cheminée, il semblait rêver, les yeux au loin. Il était le maître, il n'avait plus besoin de mentir à ses instincts; il pouvait allonger la main et prendre la ville, et la faire trembler. Cette haute figure noire emplissait le salon. Peu à peu, les fauteuils s'étaient rapprochés, faisant le cercle autour de lui; les rires tâchaient de le tirer de son silence. Les hommes attendaient qu'il eût un mot de satisfaction, les femmes le sollicitaient des yeux en esclaves soumises. Mais lui, brutalement, rompant le cercle, s'en alla le premier en prenant congé d'une voix brève. Il faisait pour la première fois sentir sa lourde main de vainqueur.

Quand il rentra chez les Mouret par l'impasse des Chevillottes et par le jardin, il trouva Marthe seule dans la salle à manger, s'oubliant sur une chaise, contre le mur, très-pâle et regardant de ses yeux vagues la lampe qui charbonnait. En haut, Trouche recevait, chantant une polissonnerie aimable, qu'Olympe et les invités accompagnaient en frappant les verres du manche des couteaux.

XX

L'abbé Faujas posa rudement la main sur l'épaule de Marthe.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il. Pourquoi n'êtes-vous pas allée vous coucher?... Je vous avais défendu de m'attendre.

Elle s'éveilla comme en sursaut, et, balbutiant :

— Je croyais que vous rentreriez de meilleure heure. Je me suis endormie... Rose a dû faire du thé.

Mais le prêtre appela la cuisinière et la gronda de ne pas avoir forcé sa maîtresse à se coucher. Il lui parlait sur un ton de commandement, ne souffrant pas de réplique.

— Rose, donnez le thé à monsieur le curé, dit Marthe.

— Eh ! je n'ai pas besoin de thé ! s'écria-t-il en se fâchant. Couchez-vous tout de suite. C'est ridicule. Je ne suis plus mon maître... Rose, éclairez-moi.

La cuisinière l'accompagna jusqu'au pied de l'escalier.

— Monsieur le curé sait bien qu'il n'y a pas de ma faute, dit-elle. Madame est bien drôle. Tout malade qu'elle est, elle ne peut pas rester une heure dans sa chambre. Il faut qu'elle aille, qu'elle vienne, qu'elle s'essouffle, qu'elle tourne pour le plaisir de tourner, sans rien faire... Allez, j'en souffre la première; elle est toujours dans mes jambes, à me gêner... Puis, lorsqu'elle tombe sur une chaise, c'est pour longtemps. Elle reste là à regarder devant elle d'un air effrayé, comme si elle voyait des choses abominables... Je lui ai dit plus de dix fois, ce soir, qu'elle vous fâcherait en ne montant pas. Elle n'a pas seulement fait mine d'entendre.

Le prêtre prit la rampe, sans répondre. En haut, devant la chambre des Trouche, il s'arrêta un instant et allongea même le bras, comme pour heurter la porte du poing. Mais les chants avaient cessé; il comprit au bruit des chaises que les convives se retiraient, et il se hâta de rentrer chez lui. Trouche, en effet, descendit presque aussitôt avec deux camarades ramassés dans quelque café borgne; il criait dans l'escalier qu'il savait vivre et qu'il allait les reconduire. Olympe se penchait sur la rampe.

— Vous pouvez mettre les verroux, dit-elle à Rose. Il ne rentrera encore que demain matin.

Rose, à laquelle elle n'avait pu cacher l'inconduite de son mari, la plaignait beaucoup. Elle poussa les verroux en grommelant :

— Mariez-vous donc ! Les hommes vous battent ou vont courir... Ah bien ! j'aime encore mieux être comme je suis.

Quand elle revint, elle trouva de nouveau sa maîtresse assise, retombée dans une sorte de stupeur douloureuse, les regards sur la lampe. Elle la bouscula, la fit monter et se mettre au lit. Marthe était devenue très-peureuse; la nuit, disait-elle, elle voyait de grandes clartés dans la chambre, elle entendait des coups violents à son chevet. Rose maintenant couchait à côté d'elle, dans un cabinet et accourait la rassurer au moindre gémissement. Cette nuit-là, elle se déshabillait encore lorsqu'elle l'entendit râler; elle la trouva au milieu des couvertures arrachées, les yeux agrandis par une horreur muette, les poings sur la bouche pour ne pas crier. Elle dut lui parler ainsi qu'à une enfant, écartant les rideaux, regardant sous les meubles, lui jurant qu'elle s'était trompée, que personne n'était là. Ces peurs se terminaient par des crises de catalepsie et qui la tenait comme morte, la tête sur les oreillers, les paupières levées.

— C'est monsieur qui la tourmente, murmura la cuisinière en se mettant enfin au lit.

Le lendemain était un des jours de visite du docteur Porquier. Il venait voir madame Mouret deux fois par semaine régulièrement. Il lui tapota dans les mains, lui répéta avec son optimisme aimable :

— Allons, chère dame, ce ne sera rien... Vous toussez toujours un peu, n'est-ce pas ? Un simple rhume négligé que nous guérirons avec des sirops.

Alors elle se plaignit de douleurs intolérables dans le dos et dans la poitrine, sans le quitter du regard, cherchant sur son visage, sur toute sa personne, les choses qu'il ne disait pas.

— J'ai peur de devenir folle, laissa-t-elle échapper dans un sanglot.

Il la rassura en souriant. La vue du docteur lui causait toujours une vive anxiété; elle avait une épouvante de cet homme si poli et si doux. Souvent elle défendait à Rose de le laisser entrer, disant qu'elle n'était pas malade, qu'elle n'avait pas besoin de voir constamment un médecin chez elle. Rose haussait les épaules et introduisait le docteur quand même. D'ailleurs, il finissait par ne plus lui parler de son mal, il semblait lui faire de simples visites de politesse.

Quand il sortit, il rencontra l'abbé Faujas, qui se rendait à Saint-Saturnin, et, le prêtre l'ayant questionné sur l'état de madame Mouret :

— La science est parfois impuissante, répondit-il gravement; mais la Providence reste inépuisable en bontés... La pauvre dame a été bien ébranlée. Je ne la condamne pas absolument; avec de grands soins, on la sauvera. La poitrine n'est encore que faiblement attaquée, et le climat est bon ici.

Il entama alors une dissertation sur le traitement des maladies de poitrine dans l'arrondissement de Plassans. Il préparait une brochure sur ce sujet, non pas pour la publier, car il avait l'adresse de n'être point un savant, mais pour la lire à quelques amis intimes. C'était un homme souple, religieux avec le clergé, galant avec les dames, exerçant la médecine en notaire correct; il guérissait surtout par la façon dont il portait la cravate blanche.

— Et voilà les raisons, dit-il en terminant, qui me font croire que la température égale et les eaux salubres de nos coteaux sont d'une excellence absolue pour la guérison des affections de poitrine.

Le prêtre l'avait écouté de son air dur et silencieux.

— Vous avez tort, répliqua-t-il lentement. Madame Mouret est fort mal à Plassans... Pourquoi ne l'envoyez-vous pas passer l'hiver à Nice ?

— A Nice, répéta le docteur inquiet.

Il regarda le prêtre un instant; puis, de sa voix complaisante :

— Elle serait, en effet, très-bien à Nice. Dans l'état de surexcitation nerveuse où elle se trouve, un déplacement aurait de bons résultats. Il faudra que je lui conseille ce voyage. Vous avez eu là une excellente idée, monsieur le curé.

Il salua et entra chez madame de Condamin, dont les moindres migraines lui causaient des soucis extraordinaires. Le lendemain au dîner, Marthe parla du docteur en termes presque violents; elle jurait de ne plus le recevoir.

— C'est lui qui me rend malade, dit-elle. N'est-il pas venu me conseiller de voyager, cette après-midi ?

— Et je l'approuve fort, déclara l'abbé Faujas, qui pliait sa serviette.

Elle le regarda fixement, très-pâle, murmurant à voix plus basse :

— Alors, vous aussi, vous me renvoyez de Plassans ? Mais je mourrais dans un pays inconnu, loin de mes habitudes, loin de ceux que j'aime.

Le prêtre était debout, prêt de quitter la salle à manger. Il s'approcha; il reprit avec un sourire :

— Vos amis ne désirent que votre santé. Pourquoi vous révoltez-vous ainsi ?

— Non, je ne veux pas, je ne veux pas, entendez-vous ? cria-t-elle en reculant.

Il y eut une courte lutte. Le sang était monté aux joues de l'abbé; il avait croisé les bras, comme pour résister à la tentation de la battre. Elle, adossée au mur s'était redressée avec le désespoir de sa faiblesse. Puis, vaincue, elle tendit les mains, elle balbutia :

— Je vous en supplie, laissez-moi ici... Je vous obéirai.

Et, comme elle éclatait en sanglots, il s'en alla, en haussant les épaules de l'air d'un mari qui redoute les crises de larmes. Madame Faujas, qui achevait tranquillement de dîner, avait assisté à cette scène, la bouche pleine. Elle laissa pleurer Marthe tout à son aise.

— Vous n'êtes pas raisonnable, ma chère enfant, dit-elle enfin en reprenant des confitures. Vous finirez par vous faire détester d'Ovide. Vous ne savez pas le prendre... Pourquoi refusez-vous de voyager, si cela doit vous faire du bien? Nous garderions votre maison. Vous retrouveriez tout à sa place, allez!

Marthe sanglotait, sans paraître entendre.

— Ovide a tant de soucis, continua la vieille dame. Savez-vous qu'il travaille souvent jusqu'à quatre heures du matin... Vous le soulageriez en consentant à soigner votre chère santé. Quand vous toussez la nuit, cela l'affecte beaucoup et lui ôte toutes ses idées. Il ne peut plus travailler, il souffre plus que vous... Faites-le pour Ovide, ma chère enfant; écoutez son conseil et revenez-nous bien portante.

Mais, relevant sa face rouge de larmes, mettant dans un cri toute son angoisse, Marthe répondit :

— Ah! tenez, le ciel ment!

Les jours suivants, il ne fut plus question du voyage à Nice. Madame Mouret s'affolait à la moindre allusion. Elle refusait de quitter Plassans, avec une énergie si désespérée, que le prêtre lui-même comprit le danger d'insister sur ce projet. Elle commençait à l'embarrasser terriblement dans son triomphe. Comme le disait Trouche en ricanant, c'était elle qu'on aurait dû envoyer aux Tulettes la première. Depuis l'enlèvement de Mouret, elle s'enfermait dans les pratiques religieuses les plus rigides; elle évitait de prononcer le nom de son mari; le pauvre homme semblait n'avoir jamais existé pour elle. Mais elle restait inquiète, les yeux pleins de ses visions, dont elle n'osait parler et qui la laissaient pendant des heures frissonnante sur un chaise. La religion ne suffisait plus à endormir sa nature nerveuse, et lorsqu'elle revenait de Saint-Saturnin, brisée de fatigue par des après-midi entières de prières et de larmes, elle n'était point satisfaite, elle avait un plus âpre besoin de bonheur, elle ouvrait les bras comme pour saisir le ciel, qui lui échappait.

— La propriétaire tourne joliment de l'œil, racontait chaque soir Olympe à son mari. Aujourd'hui je l'ai accompagnée à l'église; j'ai dû la ramasser par terre. Tu rirais, si je te répétais tout ce qu'elle vomit contre Ovide; elle est furieuse; elle dit qu'il n'a pas de cœur. Et contre le bon Dieu, donc! il faut l'entendre! Il n'y a qu'une dévote pour si mal parler de la religion. On croirait que le bon Dieu lui a fait tort d'une grosse somme d'argent. Veux-tu que je te dise? Je crois que son mari vient lui tirer les pieds la nuit, et qu'elle a la conscience rudement endommagée.

Trouche s'amusait beaucoup de toutes ces histoires.

— Tant pis pour elle, répondait-il. Si ce farceur de Mouret est là-bas, c'est qu'elle l'a bien voulue. A la place de Faujas, je sais bien comment j'arrangerais les choses; je la rendrais douce comme un mouton. Mais il est bête, Faujas; il y laissera sa peau, tu verras. Ecoute, ma fille, ton frère n'est pas assez gentil avec nous pour qu'on le tire d'embarras. La vérité est que la propriétaire est un boulet à son pied; il s'est engagé sans trop savoir; il finira par la pousser à quelque esclandre en la brutalisant. Jamais ce grand diable de prêtre n'aurait dû mettre une femme dans son jeu. Il a beau se croire tout permis maintenant, elle s'accrochera à lui et le noiera. Moi, ça me fait rire; je ne lui tendrait pas la perche.

— Ovide nous méprise trop, murmurait Olympe.

Alors Trouche baissait la voix.

— Dis donc, si la propriétaire se jetait dans quelque puits avec ton bêta de frère, nous resterions les maîtres; la maison serait à nous. Il y aurait une jolie pelote à faire... Ce serait un vrai dénoûment, celui-là.

Les Trouche, d'ailleurs, avaient envahi le rez-de-chaussée depuis le départ de Mouret. Olympe s'était plainte d'abord que les cheminées fumaient en haut; puis elle avait fini par persuader à Marthe que le salon, abandonné jusque-là, était la pièce la plus saine de la maison. Rose reçut l'ordre de faire un grand feu, et les deux femmes y passèrent les journées dans des causeries sans fin, en face des bûches énormes qui flambaient. Un des rêves d'Olympe était de vivre ainsi, bien habillée, allongée sur un canapé, au milieu du luxe d'un bel appartement. Elle décida Marthe à changer le papier du salon et à acheter des meubles et un tapis. Alors elle fut une dame; elle descendait en pantoufles et en peignoir, elle parlait en maîtresse de maison.

— Cette pauvre madame Mouret, disait-elle, a tant de tracas, qu'elle m'a suppliée de l'aider. Je m'occupe un peu de ses affaires. Que voulez-vous? c'est une bonne œuvre.

Elle avait, en effet, su gagner la confiance de Marthe, qui, par indifférence et lassitude, se déchargeait sur elle des menus soins de la maison. C'était elle qui tenait les clefs de la cave et des armoires; en outre, elle payait les fournisseurs. Longtemps elle se consulta pour savoir si elle manœuvrerait de façon à s'installer également dans la salle à manger. Mais Trouche l'en dissuada ils ne seraient plus libres de manger ni de boire à leur gré, maintenant que la cave était à eux et que Rose leur gardait leur part des plats qu'ils aimaient, rien ne les gênerait davantage que de faire table commune avec l'abbé et madame Faujas. Ils n'oseraient seulement pas boire leur vin pur ni inviter un ami à venir prendre le café. Seulement Olympe promit à son mari de lui monter sa portion des sucreries et des fruits qui traînaient dans les armoires; elle s'emplissait les poches de sucre et apportait jusqu'à des bouts de bougie. Elle avait fait à cet effet de grandes poches de toile qu'elle attachait sous sa jupe et qu'elle mettait un bon quart d'heure à vider chaque soir.

— Vois-tu, c'est une poire pour la soif, murmurait Olympe en vidant les provisions pêle-mêle dans une malle, qu'elle poussait ensuite sous son lit. Si nous venions à nous fâcher avec la propriétaire, nous trouverions là de quoi aller un bout de temps... Il faudra que je monte des pots de confitures et du petit salé.

— Tu es bien bonne de te cacher, répondait Trouche. A ta place, je me ferais apporter tout ça par Rose, puisque tu es la maîtresse.

Lui s'était donné le jardin. Longtemps il avait jalousé Mouret en lui voyant tailler ses arbres, sabler ses allées, arroser ses laitues; il caressait le rêve d'avoir un coin de terre à lui, où il bêcherait et planterait à son aise. Aussi, lorsque Mouret ne fut plus là, envahit-il le jardin avec des projets de bouleversements et de transformations complètes. Il commença par condamner les légumes. Il se disait d'âme tendre et aimait les fleurs. Mais le travail de la bêche la fatigua dès le second jour, et il fit venir un jardinier, qui défonça les carrés sous ses ordres, jeta au fumier les choux et les salades, prépara le sol à recevoir au printemps des pivoines, des rosiers, des lis, des graines de pieds-d'alouette et de volubilis, des boutures d'œillets et de géraniums. Puis une idée lui poussa: il crut comprendre que le deuil, l'air noir et triste des plates-bandes, leur venaient de ces grands buis sombres qui les bordaient, et il médita longuement d'arracher les buis.

— Tu as bien raison, déclara Olympe consultée;

ressemble à un cimetière. Moi, j'aimerais pour bordure des branches de fonte imitant des bois rustiques... Je déciderai la propriétaire. Fais toujours arracher les buis.

Les buis furent arrachés, et huit jours plus tard le jardinier posait les bois rustiques. Trouche déplaça encore plusieurs arbres fruitiers qui gênaient la vue, fit repeindre les tonnelles en vert clair, et orner le jet d'eau de rocailles. La cascade de monsieur Rastoil le tentait furieusement ; mais il se contenta de choisir la place où il en établirait une semblable, « si les affaires marchaient bien. »

— Ce sont les voisins qui doivent ouvrir des yeux ! disait-il souvent à sa femme. Ils voient bien qu'un homme de goût est là maintenant... Au moins, cet été, quand nous nous mettrons à la fenêtre, ça sentira bon, et nous aurons une jolie vue.

Marthe laissait faire, approuvait tous les projets qu'on lui soumettait ; d'ailleurs on finissait par ne plus même la consulter. Les Trouche n'avaient à lutter que contre madame Faujas, qui continuait à leur disputer la maison pied à pied. Lorsque Olympe s'était emparée du salon, elle avait dû livrer une bataille en règle à sa mère, et peu s'en était fallu que celle-ci ne l'emportât. Ce fut le prêtre qui dérangea la victoire.

— Ta gueuse de sœur dit pis que pendre de nous à la propriétaire, se plaignait sans cesse madame Faujas. Je vois dans son jeu, elle veut nous supplanter et avoir tout l'agrément pour elle... Est-ce qu'elle ne s'établit pas maintenant dans le salon, comme une dame, cette vaurienne !

Le prêtre n'écoutait pas, avait des gestes brusques d'impatience. Un jour il se fâcha, il cria :

— Je vous en prie, mère, laissez-moi tranquille. Ne me parlez plus d'Olympe ni de Trouche... Qu'ils se fassent pendre, s'ils veulent !

— Ils prennent la maison, Ovide. Ils ont des dents de rat, et tu ne garderas rien, ils auront tout rongé... Il n'y a que toi qui puisse les faire tenir tranquille.

Il regarda sa mère avec son sourire mince.

— Mère, vous m'aimez bien, murmura-t-il, et je vous pardonne... Rassurez-vous, je veux autre chose que la maison ; elle n'est pas à moi, et je ne prends que ce que je gagne. Vous serez glorieuse, quand vous verrez ma part... Trouche m'a été utile. Il faut bien fermer un peu les yeux.

Madame Faujas dut alors battre en retraite. Elle le fit de très-mauvaise grâce, en grondant sous les rires de triomphe dont Olympe la poursuivait. Le désintéressement absolu de son fils la désespérait dans ses rudes appétits et ses économies prudentes de paysanne. Elle aurait voulu mettre la maison en sûreté, vide et propre, pour qu'Ovide la trouvât le jour où il en aurait besoin. Aussi les Trouche, avec leurs dents longues, lui causaient-ils un désespoir d'avare volé par des étrangers ; il lui semblait qu'ils dévoraient son bien, qu'ils lui mangeaient la chair, qu'ils les mettaient sur la paille, elle et son enfant préféré ! Quand l'abbé lui eût défendu de s'opposer au lent envahissement des Trouche, elle résolut tout au moins de sauver du pillage ce qu'elle pourrait. Alors elle se prit à voler dans les armoires, comme Olympe ; elle se fit aussi de grandes poches ; elle eut un coffre qu'elle emplit de tout ce qu'elle ramassa : provisions, linges, petits objets.

— Que faites-vous donc là, mère ? lui demanda un soir l'abbé en entrant dans sa chambre, attiré par le bruit qu'elle faisait en remuant le coffre.

Elle balbutia. Mais lui, comprenant, s'abandonnait à une colère épouvantable.

— Quelle honte ! cria-t-il. Vous voilà voleuse maintenant ! Et qu'arriverait-il, si l'on vous surprenait ? Je serais la fable de la ville.

— C'est pour toi, Ovide, murmurait-elle.

— Vous ne comprenez donc pas que vous agissez mal et que vous me perdez... Voleuse, ma mère est voleuse ! Vous croyez peut-être que je vole aussi, moi, que je suis venu ici pour voler, que ma seule ambition est d'allonger les mains et de voler ? Mon Dieu ! quelle idée avez-vous donc de moi ?... Il faudra nous séparer, mère, si nous ne nous entendons pas davantage.

Cette parole terrassa la vieille femme. Elle était restée agenouillée devant le coffre ; elle se trouva assise sur le carreau, toute pâle, étranglant, les mains tendues. Puis, quand elle put parler :

— C'est pour toi, mon enfant, pour toi seul, je te jure... Je te l'ai dit, ils prennent tout ; elle emporte tout dans ses poches ; toi, tu n'auras rien, pas un morceau de sucre... Non, non, je ne prendrai plus rien, puisque cela te contrarie ; mais tu me garderas avec toi, n'est-ce pas ? tu me garderas avec toi...

L'abbé Faujas ne voulut rien lui promettre, avant qu'elle eût remis en place tout ce qu'elle avait enlevé. Il présida lui-même, pendant près d'une semaine, au déménagement secret du coffre ; il lui regardait emplir ses poches et attendait qu'elle remontât pour faire un nouveau voyage. Par prudence, il ne laissait faire que deux voyages par jour. La vieille femme avait le cœur crevé, à chaque objet qu'elle rendait ; elle n'osait pleurer, mais des larmes de regret lui gonflaient les paupières, et ses mains étaient plus tremblantes que lorsqu'elle avait vidé les armoires. Ce qui l'acheva, ce fut de constater, dès le second jour, que sa fille Olympe, à chaque chose qu'elle replaçait, venait derrière elle et s'en emparait : le linge, les provisions, les bouts de bougie, ne faisaient que changer de poche.

— Je ne demande plus rien, dit-elle à son fils en se révoltant sous ce coup imprévu. C'est inutile, ta sœur ramasse tout derrière mon dos. Ah ! la coquine ! Autant valait-il lui donner le coffre. Elle doit avoir un joli magot là-haut. Je t'en supplie, Ovide, laisse-moi garder ce qui reste. Ça ne fait pas de tort à la propriétaire, puisque, de toutes les façons, c'est perdu pour elle.

— Ma sœur est-ce qu'elle est, répondit tranquillement le prêtre ; mais je veux que mère soit une honnête femme. Vous m'aiderez davantage en ne pas commettant de pareilles actions.

Elle dut tout rendre, et elle vécut dès lors dans une haine farouche des Trouche, de Marthe, de la maison entière. Elle disait que le jour viendrait où il lui faudrait défendre Ovide contre tout ce monde.

Les Trouche alors régnèrent en maîtres, ils achevèrent la conquête de la maison, ils pénétrèrent dans les coins les plus étroits. L'appartement de l'abbé fut seul respecté. Ils ne tremblaient que devant lui et évitaient de le heurter trop ouvertement. Ce qui ne les empêchait pas d'inviter des amis, de faire des « gueuletons » qui duraient jusqu'à deux heures du matin ; on se contentait de baisser la voix lorsqu'on entendait le prêtre rentrer. Guillaume Porquier vint avec des bandes de tout jeunes gens ; Olympe, malgré ses trente-sept ans, minaudait, et plus d'un collégien échappé la serra de fort près, ce qui lui donnait des rires de femme chatouillée et heureuse. La maison devint pour elle un paradis. Trouche ricanait et la plaisantait très-souvent lorsqu'il était seul avec elle ; il prétendait avoir trouvé un cartable d'écolier sous ses jupons.

— Tiens ! disait-elle sans se fâcher, est-ce que tu ne t'amuses pas, toi ?... Tu sais bien que nous sommes libres.

La vérité était que Trouche avait failli compromettre cette vie de cocagne par une escapade trop forte. Une religieuse l'avait surpris en compagnie de la fille d'un tanneur, de cette grande gamine blonde, qu'il couvrait des yeux depuis longtemps. La petite raconta qu'elle n'était pas la seule, que d'autres aussi avaient reçu des bonbons. La religieuse, qui connaissait la parenté de Trouche avec le curé de Saint-Saturnin, eut la prudence de ne pas ébruiter l'aventure avant d'avoir vu ce der-

nier. Il la remercia, lui fit entendre que la religion serait la première à souffrir d'un scandale, et qu'il se chargeait de punir le coupable. L'affaire fut étouffée, les dames patronesses de l'œuvre ne soupçonnèrent rien. Mais l'abbé Faujas eut avec son beau-frère une explication terrible, qu'il provoqua devant Olympe, pour que la femme possédât une arme contre le mari et put le tenir en respect. A la première sottise, il jura de chasser les Trouche à coups de pied. Aussi, depuis cette histoire, chaque fois que Trouche la contrariait, Olympe lui disait sèchement :

— Va donc donner des bonbons aux petites filles !

Ils eurent longtemps une autre épouvante. Malgré la vie grasse qu'ils menaient et bien que fournis de tout par les armoires de la propriétaire, ils étaient criblés de dettes dans le quartier. Trouche mangeait ses appointements dans les cafés ; Olympe employait à des fantaisies l'argent qu'elle tirait des poches de Marthe en lui racontant des histoires extraordinaires. Quant aux choses nécessaires à la vie, elles étaient prises religieusement à crédit par le ménage. Une note qui les inquiéta beaucoup fut surtout celle du pâtissier de la rue de la Banne, — elle montait à plus de cent francs, — et ce pâtissier était un homme brutal, qui les menaçait de tout dire à l'abbé Faujas. Les Trouche vivaient dans les transes, redoutant quelque scène épouvantable ; mais, le jour où la note lui fut présentée, l'abbé Faujas paya sans discussion et il oublia même de leur adresser des reproches.

Il semblait que le prêtre fût au-dessus de ces misères ; il continuait à vivre, noir et rigide, dans cette maison livrée au pillage, sans paraître s'apercevoir des dents féroces qui mangeaient les murs, de la ruine lente qui peu à peu faisait craquer les plafonds. Tout s'abîmait autour de lui pendant qu'il allait droit à son rêve d'ambition. Si parfois les Trouche le gênaient un instant, comme des bêtes désagréables rencontrées sous ses pieds, il les écartait du geste, les épouvantait ; puis les oubliait, dédaigneux de les écraser. D'ailleurs ils rentraient dans leur trou dès qu'ils voyaient son ombre. Lui, campait toujours en soldat dans sa grande chambre nue ; ils ne s'accordait aucun bien-être, se fâchait quand on voulait le gâter. Depuis qu'il était le maître de Plassans, il s'abandonnait, il redevenait sale : son chapeau était rouge, ses bas se crottaient ; sa soutane, reprisée chaque matin par sa mère, ressemblait à la loque lamentable, usée, blanchie, qu'il portait dans les premiers temps.

— Bah ! elle est encore très-bonne, répondait-il lorsqu'on hasardait au tour de lui quelques timides observations.

Et il l'étalait, la promenait dans les rues, la tête haute, sans s'inquiéter des étranges regards qu'on lui jetait. Il n'y avait pas de bravade dans son cas, c'était une pente naturelle. Maintenant qu'il croyait ne plus avoir besoin de plaire, il retournait à son dédain de toute grâce, il reprenait ses projets de puissance et de force. Son triomphe était de s'asseoir tel qu'il était, avec son grand corps mal taillé, sa rudesse, ses vêtements crevés, au milieu de Plassans conquis.

Madame de Condamin, blessée de cette odeur âcre de combattant qui montait de sa soutane, voulut un jour le gronder maternellement.

— Savez-vous que ces dames commencent à vous détester ? lui dit-elle en riant. Elles vous accusent de ne plus faire le moindre frais de toilette... Auparavant, lorsque vous tiriez votre mouchoir, il semblait qu'un enfant de cœur balançât un encensoir derrière vous.

Il parut très-étonné. Il n'avait pas changé, croyait-il. Mais elle se rapprocha, et d'une voix amicale :

— Voyons, mon cher curé, vous me permettez de vous parler à cœur ouvert... Eh bien ! vous avez tort de vous négliger. C'est à peine si votre barbe est faite, vous ne vous peignez plus, et vos cheveux sont ébouriffés comme si vous veniez de vous battre à coups de poing. Je vous assure, cela produit un très-mauvais effet... Madame Rastoil et madame Delangre me disaient hier qu'elles ne vous reconnaissaient plus. Vous compromettez vos succès.

Il se mit à rire, d'un rire de défi, en branlant sa tête inculte et puissante.

— Maintenant, c'est fait, se contenta-t-il de répondre ; il faudra bien qu'elles me prennent mal peigné.

Plassans, en effet, dut le prendre mal peigné. Du prêtre souple et bonhomme se dégageait une figure sombre, despotique, pliant toutes les volontés. Sa face, redevenue terreuse, avait des regards d'aigle ; ses grosses mains se levaient, pleines de menaces et de châtiments. La ville fut positivement terrifiée en voyant le maître qu'elle s'était donné grandir ainsi démesurément, avec la défroque immonde et le poil roussi d'un diable. La peur sourde des femmes affermit encore son pouvoir ; il fut cruel pour ses pénitentes, et pas une n'osa le quitter ; elles venaient à lui avec des frissons dont elles goûtaient la fièvre.

— Ma chère, avouait madame de Condamin à Marthe, j'avais tort en voulant qu'il se parfumât. Je m'habitue, je trouve même qu'il est beaucoup mieux... Voilà un homme !

L'abbé Faujas régnait surtout à l'évêché. Depuis les élections, il avait fait à monseigneur Rousselot une vie de prélat fainéant. L'évêque vivait dans son cabinet, avec ses chers bouquins, la porte close ; pendant que l'abbé dirigeait le diocèse d'une pièce voisine, et, comme il fallait traverser cette pièce, pour pénétrer auprès de monseigneur, il le tenait réellement sous clef, le laissant voir seulement aux personnes dont il ne se défiait pas. Le clergé tremblait sous ce maître absolu ; les vieux prêtres en cheveux blancs se courbaient avec leur humilité ecclésiastique, leur abandon de toute volonté. Souvent, monseigneur Rousselot, enfermé en compagnie de l'abbé Surin, pleurait de grosses larmes silencieuses ; il regrettait la main sèche de l'abbé Fenil, qui avait des heures de caresse, tandis que maintenant il se sentait comme écrasé sous une pression implacable et continue. Puis il souriait, il se résignait, murmurant avec son égoïsme aimable :

— Allons, mon enfant, mettons-nous au travail... Je ne devrais pas me plaindre, j'ai la vie que j'ai toujours rêvée : une solitude absolue et des livres.

Il soupirait, il ajoutait à voix plus basse :

— Je serais heureux, si je ne craignais de vous perdre, mon cher Surin... Je tremble qu'il ne finisse pas ne plus vous tolérer ici. Hier, il m'a paru vous regarder avec des yeux bien soupçonneux. Je vous en conjure dites toujours comme lui, mettez-vous de son côté, ne m'épargnez pas. Hélas ! je n'ai plus que vous.

Deux mois après les élections, l'abbé Vial, un des grands vicaires de monseigneur, alla s'installer à Rome, et l'abbé Faujas naturellement se donna la place, bien qu'elle fût promise depuis longtemps à l'abbé Bourrette. Il ne nomma même pas ce dernier à la cure de Saint-Saturnin, qu'il quittait ; il mit là un jeune prêtre ambitieux, dont il avait fait sa créature.

— Monseigneur n'a pas voulu entendre parler de vous, dit-il sèchement à l'abbé Bourrette lorsqu'il le rencontra.

— Je verrai monseigneur, je lui demanderai une explication, balbutia le vieux prêtre, tout ému.

— C'est inutile, monseigneur est un peu souffrant et il ne pourrait sans doute vous recevoir. Reposez-vous sur moi, je plaiderai votre cause.

La société de monsieur Rastoil et la société de monsieur Péqueur des Saulaies ne formaient plus qu'une même société qui se réunissait à la sous-préfecture. L'abbé Faujas avait violenté les derniers scrupules du président en faisant nettement devant lui l'éloge de l'empire et en le poussant dans le petit monde des fonctionnaires. Monsieur Delangre votait à la chambre avec la majorité. Plassans était conquis ouvertement à la cause bonapar-

tiste. Il semblait même que l'abbé mît quelque vengeance à brutaliser ces bourgeois prudents, condamnant de nouveau les petites portes de l'impasse des Chevillottes, les forçant à entrer chez le sous-préfet par la place, par la porte officielle. Quand il se montrait aux réunions intimes, ces messieurs restaient inquiets et obéissants devant lui. Et telle était la fascination, la terreur sourde de son grand corps débraillé, que, même lorsqu'il n'était pas là, personne n'osait risquer le moindre mot équivoque sur son compte.

— C'est un homme du plus grand mérite, déclarait monsieur Péqueur des Saulaies, qui comptait sur une préfecture.

— Un homme bien remarquable, répétait le docteur Porquier.

Tous hochaient la tête. Monsieur de Condamin, que ce concert d'éloges finissait par agacer, se donnait parfois la joie de les mettre dans l'embarras.

— Il n'a pas bon caractère en tout cas, murmurait-il.

Cette phrase tombait dans une inquiétude et une gêne brusques; ces messieurs se soupçonnaient mutuellement d'être vendus au terrible abbé et de lui répéter.

— Le grand-vicaire a le cœur excellent, disait monsieur Rastoil prudemment ; seulement, comme tous les grands esprits, il est peut-être d'un abord un peu sévère.

— C'est absolument comme moi, je suis très-facile à vivre et j'ai toujours passé pour un homme dur, s'écriait monsieur de Bourdeu, réconcilié avec la société depuis qu'il avait eu un long entretien particulier avec l'abbé Faujas.

Et, voulant remettre ces messieurs à leur aise, le président reprenait :

— Savez-vous qu'il est question d'un évêché pour le grand-vicaire?

Alors c'était un épanouissement. Monsieur Maffre comptait bien que ce serait à Plassans même que l'abbé Faujas deviendrait évêque, après le départ de monseigneur Rousselot, dont la santé était chancelante.

— Tout le monde y gagnerait, disait naïvement l'abbé Bourrette. La maladie a aigri monseigneur, et je sais que notre excellent Faujas fait les plus grands efforts pour détruire dans son esprit certaines préventions injustes.

— Il vous aime beaucoup, assurait le juge Paloque, qui venait d'être décoré, et ma femme l'a entendu se plaindre de l'oubli dans lequel on vous laisse.

Lorsque l'abbé Surin était là, il faisait chorus; mais, bien qu'il eût la mitre dans la poche, selon l'expression des prêtres du diocèse, le succès de l'abbé Faujas l'inquiétait, et il le regardait de son air joli, blessé de sa rudesse, cherchant la fente qui ferait tomber en poudre le colosse. Il se souvenait des paroles de monseigneur, disant que cet homme finirait mal; il lui trouvait alors une figure de brigand, et attendait le dénoûment de l'aventure avec la curiosité d'une fille à laquelle on raconterait *Barbe-Bleue*.

Cependant ces messieurs étaient satisfaits, sauf monsieur de Bourdeu et monsieur Péqueur des Saulaies, qui attendaient encore les bonnes grâces du gouvernement. Aussi ces deux-là étaient-ils les plus chauds partisans de l'abbé Faujas. Les autres, à la vérité, se seraient révoltés volontiers s'ils avaient osé; ils étaient las de la reconnaissance continue exigée par le maître, ils souhaitaient ardemment qu'une main courageuse les délivrât. Aussi échangèrent-ils d'étranges regards, aussitôt détournés, le jour où madame Paloque demanda en affectant une grande indifférence :

— Et l'abbé Fenil, que devient-il donc? Il y a un siècle que je n'ai pas entendu parler de lui.

Un profond silence s'était fait. Monsieur de Condamin était seul capable de se hasarder sur un terrain aussi brûlant ; on le regarda.

— Mais, répondit-il tranquillement, je le crois claquemuré dans sa propriété des Tulettes.

Et madame de Condamin ajouta avec un rire d'ironie :

— On peut dormir en paix : c'est un homme fini, qui ne se mêlera pas des affaires de Plassans.

Ces messieurs, pâlissant, craignant de s'être compromis, parurent très-heureux de cette bonne parole. Ils s'aplatissaient, et la toute-puissance du maître semblait devoir peser souverainement sur la société et sur la ville entière.

Marthe seule restait un obstacle. L'abbé Faujas la sentait lui échapper chaque jour davantage ; il roidissait sa volonté, appelait ses forces de prêtre et d'homme pour la plier, sans parvenir à modérer en elle l'ardeur qu'il lui avait donnée. Elle allait au but logique de toute passion, exigeait d'entrer plus avant chaque jour dans la paix, dans l'extase, dans le néant parfait du bonheur divin. Et c'étaient en elle une épouvante et une angoisse mortelle d'être comme murée au fond de sa chair, de ne pouvoir se hausser à ce seuil de lumière, qu'elle croyait apercevoir plus loin et plus haut. Maintenant elle grelottait, à Saint-Saturnin, dans cette ombre froide où elle avait goûté des approches si pleines d'ardentes délices; les ronflements des orgues passaient sur sa nuque inclinée, sans soulever en elle un frisson ; les fumées blanches de l'encens ne l'assoupissaient plus au milieu d'un rêve mystique ; les chapelles flambantes, les saints-ciboires rayonnant comme des astres, les chasubles d'or et d'argent, pâlissaient et se noyaient dans ses regards obscurcis de larmes. Alors, ainsi qu'une damnée, brûlée des feux du paradis, elle levait les bras désespérément, balbutiant, criant :

— Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi vous êtes-vous retiré de moi ?

Marthe, honteuse et blessée du silence et de la froideur des voûtes, quittait l'église avec la colère d'une femme dédaignée. Elle imaginait des supplices pour offrir son sang ; elle tournait furieusement dans cette impuissance à aller plus loin que l'adoration et la prière, à ne pas se jeter d'un bond dans la possession absolue de Dieu, et, rentrée chez elle, elle n'avait d'espoir qu'en l'abbé Faujas. Lui seul pouvait la donner à Dieu; puisque déjà il lui avait ouvert les joies de l'initiation, il devait maintenant déchirer le voile entier. Elle imaginait une suite de pratiques aboutissant à la satisfaction complète de son être. Mais le prêtre s'emportait, s'oubliait jusqu'à la traiter grossièrement, refusait de l'entendre, tant qu'elle ne serait point à genoux, humiliée, inerte, ainsi qu'un cadavre. Elle l'écoutait, debout, soulevée par une révolte de tout son corps, l'accusant de la lâche trahison dont elle agonisait.

Souvent la vieille madame Rougon crut devoir intervenir entre l'abbé et sa fille, comme elle le faisait autrefois entre celle-ci et Mouret. Marthe lui contait ses chagrins, et elle parlait au prêtre en belle-mère, qui veut le bonheur de ses enfants et qui passe le temps à mettre la paix dans leur ménage.

— Voyons, lui disait-elle en souriant, vous ne pouvez donc vivre tranquilles! Marthe se plaint toujours, et vous semblez continuellement la bouder... Je suis vraiment peinée de ce qui se passe; il serait si facile de vous entendre. Je vous en prie, mon cher abbé, soyez plus doux.

Elle le grondait aussi amicalement de sa mauvaise tenue. Elle avait triomphé avec lui, et elle sentait, de son flair de femme adroite, qu'il abusait de la victoire. Puis elle excusait sa fille : la chère enfant avait beaucoup souffert, sa sensibilité nerveuse demandait de grands ménagements; d'ailleurs elle possédait un excellent caractère, un naturel aimant, dont un homme habile devait disposer à sa guise. Mais, un jour qu'elle lui enseignait ainsi la façon de faire de Marthe tout ce qu'il voudrait, l'abbé Faujas se lassa de ses éternels conseils.

— Eh! non, cria-t-il brutalement, votre fille est folle,

elle m'assomme, et je ne veux plus m'occuper d'elle...

Madame Rougon le regarda fixement, les lèvres pincées.

— Ecoutez, mon cher, lui répondit-elle au bout d'un silence, vous manquez de tact, et cela vous perdra. Faites la culbute, si ça vous amuse. Moi, en somme, je m'en lave les mains. Je vous ai aidé, non pas pour vos beaux yeux, mais pour être agréable à nos amis de Paris. On m'écrivait de vous piloter, et je vous pilotais... Seulement retenez bien ceci : Je ne souffrirai pas que vous veniez faire le maître chez moi. Que le petit Péqueur et le bonhomme Rastoil tremblent à la vue de votre soutane, cela est bon. Nous autres, nous n'avons pas peur, nous entendons rester les maîtres. Mon mari a conquis Plassans avant vous, et nous garderons Plassans, je vous en préviens.

A partir de ce jour, il y eut un grand froid entre les Rougon et l'abbé Faujas. Lorsque Marthe vint se plaindre de nouveau, sa mère lui dit nettement :

— Ton abbé se moque de toi... A ta place, je ne me gênerais pas pour lui jeter à la figure ces quatre vérités. D'abord il est sale comme un peigne depuis quelque temps; je ne comprends pas comment tu peux manger à côté de lui.

La vérité était que madame Rougon avait soufflé à son mari un plan fort ingénieux. Il s'agissait d'évincer l'abbé et de bénéficier de son succès. Maintenant que la ville votait correctement, Rougon, qui n'avait point voulu risquer une campagne ouverte, devait suffire à la maintenir dans le bon chemin. Le salon vert n'en serait que plus puissant. Félicité dès lors attendit et guetta avec cette ruse patiente à laquelle elle devait sa fortune.

Le jour où sa mère lui jura que l'abbé « se moquait d'elle, » Marthe se rendit à Saint-Saturnin, le cœur saignant, résolue à un appel suprême. Elle demeura là deux heures, dans l'église déserte, épuisant les prières, attendant l'extase, se torturant à chercher le soulagement. Des humilités l'aplatissaient sur les dalles, des révoltes la redressaient les dents serrées. Quand elle se leva, quand elle sortit, le ciel lui parut noir; elle ne sentait pas le pavé sous ses pieds, et les rues étroites qu'elle traversa lui laissèrent l'impression d'une immense solitude. Elle jeta son chapeau et son châle sur la table de la salle à manger, puis elle monta droit à la chambre de l'abbé Faujas.

L'abbé, assis devant sa petite table, songeait, la plume tombé des doigts. Il lui ouvrit, préoccupé; mais, lorsqu'il l'aperçut toute pâle devant lui, avec une résolution ardente dans les yeux, il eut un geste de colère; il lui demanda :

— Que voulez-vous? pourquoi êtes-vous montée?... Redescendez et attendez-moi, si vous avez quelque chose à me dire.

Elle le poussa, elle entra sans prononcer une parole. Lui hésita un instant, luttant contre la brutalité qui lui faisait déjà lever la main. Il joignit fortement les doigts, et, debout comme elle, sans refermer la porte grande ouverte :

— Que voulez-vous? répéta-t-il; je suis occupé.

Alors elle alla fermer la porte; puis, seule avec lui, elle s'approcha. Elle dit enfin :

— J'ai à vous parler.

Elle s'était assise, regardant la chambre, la commode pauvre, le grand Christ de bois noir, dont la brusque apparition sur la nudité des murs lui donna un court frisson. Une paix glaciale tombait du plafond, et bien que l'hiver fût rude, le foyer de la cheminée était net et vide, sans une pincée de cendres.

— Vous allez prendre froid, dit le prêtre d'une voix calmée. Je vous en prie, descendons.

— Non, j'ai à vous parler, reprit-elle.

Et, les mains jointes, en pénitente qui se confesse :

— Je vous dois beaucoup... Avant votre venue, j'étais sans âme. C'est vous qui avez voulu mon salut, et c'est par vous que j'ai connu les seules joies vives de mon existence. Vous êtes mon sauveur et mon père. Depuis cinq ans, je ne vis que par vous et pour vous.

Sa voix se brisait, et elle glissait sur les genoux. Il l'arrêta d'un geste.

— Eh bien ! cria-t-elle, aujourd'hui je souffre, j'ai besoin de votre aide... Ecoutez-moi, mon père.. Ne vous retirez pas de moi. Vous ne pouvez m'abandonner ainsi... Je vous dis que Dieu ne m'entends plus. Je ne le sens plus... Ayez pitié, je vous en prie. Conseillez-moi, menez-moi à ces grâces divines dont vous m'avez fait connaître les premiers bonheurs; apprenez-moi ce que je dois faire pour guérir et pour aller plus avant dans l'amour de Dieu.

— Il faut prier, dit gravement le prêtre.

— J'ai prié; j'ai prié pendant des heures, la tête dans les mains, cherchant à m'anéantir au fond de chaque mot d'adoration, et je n'ai pas été soulagée, et je n'ai pas senti Dieu.

— Il faut prier, prier encore, prier toujours, et attendre que Dieu soit touché et qu'il descende en vous.

Elle le regardait avec angoisse.

— Alors, demanda-t-elle, il n'y a que la prière? Vous ne pouvez rien pour moi?

— Non, rien, déclara rudement l'abbé Faujas.

Elle leva ses mains tremblantes, dans un élan désespéré, la gorge gonflée de colère. Mais elle se contint. Elle balbutia :

— Votre ciel est fermé. Vous m'avez menée jusque-là pour me heurter contre ce mur... J'étais bien tranquille, vous vous souvenez, quand vous êtes venu. Je vous disais qu'il me semblait, selon moi, que depuis vingt ans je vivais ainsi, dans mon coin, sans un désir et sans une curiosité. Et c'est vous qui m'avez réveillée avec des paroles qui me retournaient le cœur... Ah! vous ne savez pas quelles joies vous m'avez données dans les commencements! C'était une chaleur en moi, douce, et qui allait jusqu'au bout de mon être. J'avais une espérance immense. A quarante ans, cela me semblait ridicule parfois, et je souriais; je me pardonnai, tant je me trouvais heureuse... Mais maintenant je veux le reste du bonheur promis. Ça ne peut pas être tout. Il y a autre chose, n'est-ce pas? Vous voyez bien que je n'ai plus de santé. Il faut que je me dépêche... Il y a autre chose, dites-moi qu'il y a autre chose.

L'abbé Faujas restait impassible, laissant passer ce flot de paroles ardentes.

— Il n'y a rien, il n'y a rien ! continua-t-elle avec emportement; alors vous m'avez trompée... Vous m'avez promis le ciel, en bas, sur la terrasse, par ces soirées pleines d'étoiles. Moi, j'ai accepté. J'étais folle, dans ces premières tendresses de la prière... Aujourd'hui le marché ne tient plus; j'entends rentrer dans mon coin, retrouver ma vie calme. Je mettrai tout le monde à la porte, j'arrangerai la maison, et quand elle sera silencieuse et vide comme autrefois, je raccommoderai le linge à ma place accoutumée, sur la terrasse. Je me souviens, j'aimais à raccommoder le linge. La couture ne me fatiguait pas... Et je veux que Désirée soit à côté de moi, sur son petit banc; elle riait, elle faisait des poupées, la chère innocente...

Elle éclata en sanglots.

— Je veux mes enfants!... C'étaient eux qui me protégeaient. Lorsqu'ils n'ont plus été là, j'ai perdu la tête, j'ai commencé à mal vivre... Pourquoi me les avez-vous pris! Ils s'en sont allés un à un, et la maison m'est devenue comme étrangère. Je n'y avais plus de cœur. J'étais contente, lorsque je la quittais pour une après-midi; puis, le soir, quand je rentrais, il me semblait descendre chez des inconnus. Jusqu'aux meubles qui me paraissaient hostiles et glacés. Je haïssais la maison... J'irai les reprendre, les pauvres petits Ils changeront tout ici dès leur arrivée... Ah! si je pouvais me rendormir de mon bon sommeil!

Elle s'exaltait de plus en plus. Le prêtre faisait un suprême effort pour ne pas s'abandonner lui-même à la colère. Il tenta de la calmer par un moyen qui lui avait souvent réussi.

— Voyons, soyez raisonnable, chère dame, dit-il en cherchant à s'emparer de ses mains pour les tenir serrées entre les siennes.

— Ne me touchez pas ! cria-t-elle en reculant. Je ne veux pas... Quand vous me tenez, je suis faible comme une enfant. Ce serait à recommencer demain; car je ne puis plus vivre ainsi, voyez-vous.

Elle était devenue sombre, elle murmura :

— Non, je suis damnée à présent. Jamais je n'aimerai plus la maison ; elle restera étrangère, et les enfants ne peuvent y rentrer. Si les enfants venaient, ils demanderaient leur père. Tenez, c'est cela qui m'étouffe. Je ne serai pardonnée que lorsque j'aurai dit mon crime à un prêtre.

Et tombant à genoux :

— Entendez-moi. Je suis coupable; c'est pourquoi la face de Dieu se détourne quand je l'implore.

Mais l'abbé Faujas voulut la relever. Une vive impatience, une anxiété terrible grandissaient en lui.

— Taisez-vous, dit-il avec éclat. Je ne puis recevoir ici votre aveu. Venez demain à Saint-Saturnin.

— Mon père, reprit-elle en se faisant suppliante, ayez pitié! Demain je n'aurais plus la force peut-être, et je suis déchirée de remords.

— Je vous défends de parler, cria-t-il plus violemment; je ne veux rien savoir, je détournerai la tête et je fermerai les oreilles.

Il reculait, les bras tendus, comme pour arrêter les paroles sur les lèvres de Marthe. Tous deux, pâlissant, se regardèrent un instant en silence avec une sourde épouvante.

— Ce n'est pas un prêtre qui vous entendrait, ajouta-il d'une voix plus étouffée. Il n'y a ici qu'un homme, pour vous juger et vous condamner.

— Un homme! répéta-t-elle affolée. Eh bien! cela vaut mieux. Je préfère parler à un homme.

Elle se releva, continua dans sa fièvre :

— Je ne me confesse pas, je vous dis ma faute. Après les enfants, j'ai laissé partir le père. Jamais il ne m'a battue, le malheureux! C'était moi qui étais folle. Je sentais des brûlures par tout le corps et je m'égratignais, j'avais besoin du froid des carreaux pour me calmer. Si vous saviez quels effroyables cauchemars me jetaient par terre? Tout l'enfer me tournait dans la tête. ui, le pauvre homme, me faisait pitié, à claquer des dents; il avait peur de moi. Quand vous n'étiez plus a, il n'osait plus approcher, il passait la nuit sur une naise.

L'abbé Faujas essaya de l'interrompre.

— Vous vous tnez, dit-il; ne remuez pas ces souvenirs. Dieu vous tiendra compte de vos souffrances.

— C'est moi qui l'ai envoyé aux Tulettes, reprit-elle en imposant silence d'un geste énergique. Vous tous, vous me disiez qu'il était fou... Ah! quelle vie intolérable! Toujours j'ai eu l'épouvante de la folie. Quand j'étais jeune, il me semblait qu'on m'enlevait le crâne et que ma tête se vidait. J'avais comme un bloc de glace dans le front. Eh bien! cette sensation de froid mortel, je l'ai retrouvée, et j'ai eu peu de devenir folle, toujours, toujours... Lui, on l'a emmené. J'ai laissé faire, je ne savais plus. Mais depuis ce temps je ne peux fermer les yeux sans le voir là bas. C'est ce qui me rend si singulière et me cloue pendant des heures à la même place, les yeux ouverts et emplis d'horreur. Il ne faudra plus me gronder, quand vous me trouverez ainsi. Il est là, devant moi. Et je la connais, la maison, je l'ai dans les yeux; l'oncle Macquart me l'a montrée. Elle est toute grise comme une prison, avec des fenêtres noires...

Elle étouffait. Elle porta à ses lèvres un mouchoir, qu'elle retira taché de quelques gouttes de sang. Le prêtre, les bras croisés fortement, attendait la fin de la crise.

— Vous savez tout, n'est-ce pas? acheva-t-elle en balbutiant. Je suis une misérable, j'ai péché à cause de vous, et aujourd'hui vous n'êtes pas assez puissant pour m'absoudre. Ah! donnez-moi l'oubli, et j'entre sans remords dans ce bonheur surhumain que vous m'avez promis.

— Vous mentez, dit lentement le prêtre; je ne sais rien, j'ignorais que vous eussiez commis ce crime.

Elle recula à son tour, les mains jointes, bégayant, fixant sur lui des regards terrifiés. Puis, emportée, perdant conscience, se faisant familière et éplorée :

— Ecoutez, Ovide, murmura-t-elle, je vous aime. Je vous aimé le jour où vous êtes entré ici... Je ne vous le disais pas ; je voyais que cela vous déplaisait. Mais je sentais bien que vous deviniez mon cœur; j'espérais que nous pourrions être heureux un jour, dans une union toute divine... Alors c'est pour vous que j'ai vidé la maison. Je me suis traîné sur les genoux, j'ai été votre servante... Maintenant, que me voilà malade, abandonnée, le cœur meurtri, la tête vide, il est impossible que vous me repoussiez... Nous n'avons rien dit tout haut, c'est vrai; mais mon regard parlait et votre silence répondait. C'est à l'homme que je m'adresse; vous m'avez dit qu'il n'y avait qu'un homme ici... L'homme m'entendra... Je vous aime, Ovide, je vous aime, et j'en meurs.

Elle sanglotait. L'abbé Faujas avait redressé sa haute taille, retrouvant son calme et sa puissance. Il s'approcha de Marthe, laissa tomber sur elle son dégoût et son mépris.

— Ah! misérable! dit-il. Je comptais que vous seriez raisonnable, que jamais vous n'en viendriez à cette honte. Oui, c'est l'éternelle lutte du mal contre les volontés fortes. Vous êtes la tentation d'en bas, la lâcheté, la chute finale. On devrait vous chasser des églises, comme impures et maudites.

— Ovide, balbutia-t-elle encore, secourez-moi.

— On ne peut vous mener qu'à coups de fouet, ainsi que des bêtes rétives, continua-t-il. Vous souillez tout ce que vous touchez; vous faites de notre religion une religion d'hypocrisie et de faiblesse... Retirez-vous, allez-vous-en; vous êtes Satan. Je vous battrai pour faire sortir le mauvais ange et la ruse de votre corps.

Elle s'était laissé glisser, assise à demi contre le mur, muette de terreur, devant le poing dont le prêtre la menaçait. Ses cheveux se dénouaient, une grande mèche blanche lui barrait le front. Ses regards hébétés semblaient chercher un secours dans la chambre nue et glaciale, et, quand elle aperçut le Christ de bois noir, elle eut encore la force de tendre les mains vers lui, d'un geste passionné.

— N'implorez pas la croix, s'écria le prêtre au comble de l'emportement. Jésus a vécu chaste, et c'est pour cela qu'il a su mourir.

Madame Faujas rentrait, tenant au bras un gros panier de provisions. Elle se débarrassa vite en voyant son fils dans cet épouvantable colère; elle lui prit les bras.

— Ovide, calme-toi, mon enfant, murmura-t-elle en le caressant.

Et, se tournant vers Marthe écrasée, la foudroyant du regard :

— Vous ne pouvez donc pas le laisser tranquille?... Allons, descendez, il est impossible que vous restiez là.

Marthe ne bougeait pas, elle semblait ne pas entendre. Alors madame Faujas dut la relever et la pousser vers la porte; elle grondait, l'accusait d'avoir attendu qu'elle fût sortie, lui faisait promettre de ne plus remonter pour bouleverser la maison par de pareilles scènes. Puis elle ferma la porte sur elle et la laissa seule sur le palier.

Marthe descendit en chancelant; elle ne pleurait plus, elle répétait :

— François reviendra, François les mettra tous à la rue.

XXI

La voiture de Toulon, qui passait aux Tulettes, où se se trouvait un relais, partait de Plassans à trois heures. Marthe, redressée par le coup de fouet d'une idée fixe, ne voulut pas perdre un instant; elle remit son châle et son chapeau, ordonna à Rose de s'habiller et de la suivre.

— Je ne sais pas ce que madame peut avoir, dit la cuisinière à Olympe; je crois que nous partons pour un voyage de quelques jours.

Marthe laissa les clefs aux portes; elle se fâcha contre Rose, qui avait pris le temps de faire un petit paquet de linge. Elle avait hâte d'être dans la rue. Olympe, qui l'accompagnait, essayait vainement de savoir où elle allait et combien de jours elle resterait absente.

— Enfin, soyez tranquille, lui dit-elle sur le seuil, de sa voix aimable; je soignerai bien tout, vous retrouverez tout en ordre... Prenez votre temps, faites vos affaires. Si vous allez à Marseille, rapportez-nous des coquillages frais.

Et Marthe n'avait pas tourné le coin de la rue Taravelle, qu'Olympe prenait possession de la maison entière. Quand Trouche rentra, il trouva sa femme en train de faire battre les portes, de fouiller les meubles, furetant, chantonnant, emplissant les pièces du vol de ses jupes.

— Elle est partie, et sa rosse de bonne avec elle! lui cria-t-elle en s'étalant dans un fauteuil. Hein? ce serait une fameuse chance, si elles restaient toutes les deux au fond d'un fossé!... N'importe, nous allons être joliment à notre aise pendant quelque temps. Ouf! c'est bon d'être seuls, n'est-ce pas, Honoré? Tiens, viens m'embrasser pour la peine! Nous sommes chez nous, nous pouvons nous mettre en chemise si nous voulons.

Cependant Marthe et Rose arrivèrent juste sur le cours Sauvaire comme la voiture de Toulon partait. Le coupé était libre. Quand la domestique entendit sa maîtresse dire au conducteur qu'elle s'arrêterait aux Tulettes, elle fit la grimace et ne s'installa qu'en rechignant; et la voiture n'avait pas encore quitté la ville qu'elle grognait déjà, répétant de son air revêche :

— Moi qui croyais que vous étiez enfin raisonnable et que vous aviez la bonne idée de prendre de la distraction. Vous savez bien ce que le docteur Porquier vous a dit : Vous devriez voyager, vous donner de l'air, vous régaler. Je m'imaginais que nous partions pour Marseille voir monsieur Octave; nous aurions rapporté une langouste et des clovisses. Ah bien! je me suis trop pressée. Vous êtes toujours la même, vous allez toujours au chagrin, vous ne savez qu'inventer pour vous mettre la tête à l'envers.

Marthe, dans le coin du coupé, à demi-évanouie, s'abandonnait; une faiblesse mortelle s'emparait d'elle, maintenant qu'elle ne se roidissait plus contre la douleur qui lui brisait la poitrine. Mais la cuisinière ne la regardait même pas.

— Si ce n'est pas une invention baroque d'aller voir monsieur! reprenait-elle. Un joli spectacle et qui va vous égayer! Nous en aurons pour huit jours à vivre dans les cauchemars et à ne pas dormir. Vous pourrez bien avoir peur la nuit, du diable si je me lève pour regarder sous les meubles!... Encore, si votre visite faisait du bien à monsieur; mais il est capable de vous dévisager et d'en crever lui-même. J'espère bien qu'on ne vous laissera pas entrer. C'est défendu d'abord... Voyez-vous, je n'aurais pas dû monter dans la voiture, quand vous avez parlé des Tulettes; vous n'auriez peut-être pas osé faire la bêtise toute seule.

Un soupir de Marthe l'interrompit. Elle se tourna, la vit toute blême qui étouffait, et se fâcha plus fort en lui soulevant la tête et en baissant un carreau pour donner de l'air.

— C'est cela, passez-moi entre les bras maintenant, n'est-ce pas? Est-ce que vous ne seriez pas mieux dans votre lit à vous soigner? Dire que vous avez eu la chance de ne rencontrer autour de vous que des gens dévoués, et que vous ne savez pas même les récompenser en écoutant leurs bons conseils! Monsieur le curé, sa mère, sa sœur, jusqu'à monsieur Trouche, sont aux petits soins pour vous; ils se jetteraient dans le feu, ils sont debout à toute heure du jour et de la nuit. J'ai vu madame Olympe pleurer, oui, pleurer, lorsque vous étiez malade, la dernière fois. Eh bien! comment reconnaissez-vous leurs bontés? Vous les mettez dans la peine, vous ne voulez pas guérir, vous partez comme une surnoise pour voir monsieur, tout en sachant que cela leur fera beaucoup de chagrin; car ils ne peuvent pas aimer monsieur, qui était si dur pour vous... Tenez, voulez-vous que je vous le dise, madame? le mariage ne vous a rien valu, vous avez pris la méchanceté de monsieur. Oui, il y a des jours où vous êtes aussi méchante que lui.

Elle continua ainsi jusqu'aux Tulettes, défendant les Faujas et les Trouche, accusant sa maîtresse de toutes sortes de vilenies. Elle finit pas dire :

— Ce sont ces gens-là qui seraient de braves maîtres, s'ils avaient assez d'argent pour avoir des domestiques! Mais la fortune ne tombe jamais qu'aux mauvais cœurs.

Marthe, plus calme, ne répondait pas; elle regardait vaguement les arbres maigres filer le long de la route, les vastes champs se déplier comme des pièces d'étoffe brune. Les grondements de Rose se perdaient dans les cahots de la voiture.

Aux Tulettes, Marthe descendit et se dirigea vers la maison de l'oncle Macquart, suivie de la cuisinière, qui se taisait maintenant, haussant les épaules, les lèvres pincées.

— Comment! c'est toi! s'écria l'oncle, très-surpris. Je te croyais dans ton lit. On m'avait raconté que tu étais malade... Eh! eh! petite, tu n'as pas l'air fort... Est-ce que tu viens me demander à dîner?

— Je voudrais voir François, mon oncle, dit Marthe.

— François, répéta Macquart en la regardant en face et en examinant ensuite Rose du coin de l'œil; tu voudrais voir François? C'est l'idée d'une bonne femme. Le pauvre garçon a assez crié après toi; je le voyais, du bout de mon jardin, qui donnait des coups de poing dans les murs en t'appelant..... Ah! tu viens le voir? Je croyais que vous l'aviez tous oublié là-bas.

De grosses larmes étaient montées aux yeux de Marthe.

— Ce ne sera pas facile de le voir aujourd'hui, continua Macquart; il va être quatre heures. Puis je ne sais trop si le directeur voudra te donner la permission. Mouret n'est pas sage depuis quelque temps; il casse tout, il parle de mettre le feu à la boutique... Dame! les fous ne sont pas aimables tous les jours.

Elle écoutait, toute frissonnante, prise d'angoisse. Elle allait questionner l'oncle, mais elle se contenta de tendre les mains vers lui.

— Je vous en supplie, dit-elle. J'ai fait le voyage exprès; il faut absolument que je parle à François aujourd'hui, à l'instant..... Vous avez des amis dans la maison, vous pouvez m'ouvrir les portes.

— Sans doute, sans doute, murmura-t-il sans se prononcer plus nettement.

Il semblait pris d'une grande perplexité; il continuait à étudier Marthe et Rose, ne pénétrant pas clairement la cause de ce voyage brusque, paraissant discuter le cas à un point de vue personnel et connu de lui seul. Il interrogea du regard la cuisinière, qui tourna le dos. Un mince sourire finit par paraître sur ses lèvres.

— Enfin, puisque tu le veux, je vais tenter l'affaire. Seulement souviens-toi que, si ta mère ou Rougon se fâchaient, tu leur expliquerais que je n'ai pas pu te résister... J'ai peur que tu ne te fasses du mal. Ça n'a rien de gai, je t'assure.

Lorsqu'ils partirent, Rose refusa absolument de les accompagner. Elle s'était assise devant un feu de souches de vigne, qui brûlait dans la grande cheminée.

— Je n'ai pas besoin d'aller me faire arracher les yeux, dit-elle aigrement. Monsieur ne m'aimait pas assez... Je reste ici, je préfère me chauffer.

— Vous seriez bien gentille alors de nous préparer un pot de vin chaud, lui glissa l'oncle à l'oreille; le vin et le sucre sont là, dans l'armoire. Nous aurons besoin de ça, quand nous reviendrons.

Macquart ne fit pas entrer sa nièce par la grille principale de la maison des aliénés; il tourna à gauche, demanda à une porte basse le gardien Alexandre, avec lequel il échangea quelques paroles à demi-voix. Puis silencieusement ils s'engagèrent tous trois dans des corridors interminables. Le gardien marchait le premier.

— Je vais t'attendre ici, dit Macquart en s'arrêtant dans une petite cour, Alexandre restera avec toi.

— J'aurais voulu être seule, murmura Marthe.

— Madame ne serait pas à la noce, répondit le gardien avec un sourire tranquille; je risque déjà beaucoup.

Il lui fit traverser une seconde cour et s'arrêta devant une petite porte. Comme 'il tournait doucement la clef, il reprit en baissant la voix :

— N'ayez pas peur... il est plus calme depuis ce matin; on a pu lui retirer la camisole... S'il se fâchait, vous sortiriez, n'est-ce pas, à reculons, et vous me laisseriez seul avec lui.

Marthe entra dans l'étroite cellule, tremblante, la gorge sèche. Elle ne vit d'abord qu'une masse repliée contre le mur dans un coin. Le jour pâlissait, la cellule n'était éclairée que par une lueur de cave, tombant d'une fenêtre grillée et garnie d'un tablier de planches.

— Eh! mon brave, cria familièrement Alexandre en allant taper sur l'épaule de Mouret, je vous amène une visite... Vous allez être gentil, j'espère.

Il revint s'adosser contre la porte, les bras ballants, ne quittant pas le fou des yeux. Mouret s'était lentement relevé, il ne parut pas surpris le moins du monde.

— C'est toi, ma bonne? dit-il de sa voix paisible; je t'attendais, j'étais inquiet des enfants.

Marthe, dont les genoux fléchissaient, le regardait avec anxiété, rendue muette par cet accueil attendri. D'ailleurs, il n'avait point changé; il se portait même mieux, gros et gras, la barbe faite, les yeux clairs. Ses tics de bourgeois satisfait avaient reparu; il se frotta les mains, cligna la paupière droite, piétina, en bavardant de son air goguenard des bons jours :

— Je suis tout à fait bien, ma bonne, et nous allons pouvoir retourner à la maison... Tu viens me chercher, n'est-ce pas? Est-ce qu'on a pris soin de mes malades? Les limaces aiment diantrement les laitues, le jardin en était rongé; je sais un moyen pour les détruire... J'ai des projets, tu verras. Nous sommes assez riches pour vivre heureux... Dis, tu n'as pas vu le père Gautier, de Saint-Eutrope, pendant mon absence? Je lui avais acheté 30,000 roles de gros vins pour des coupages, et je me souviens parfaitement qu'il ne me les a pas livrées... Alors tu n'as rien reçu, tu en es bien sûre? Il faudra tout de même que j'aille voir le père Gautier; je n'ai pas confiance en toi, tu n'as jamais eu de mémoire pour deux sous.

Il se moquait, il la menaçait amicalement du doigt.

— Je parie que je vais trouver tout en désordre continua-t-il. Vous ne faites attention à rien: les outils traînent, les armoires restent ouvertes. Rose salit les pièces avec son balai... Et Rose pourquoi n'est-elle pas venue! Ah ! quelle tête! En voilà une dont nous ne ferons jamais rien. Tu ne sais pas, elle a voulu me mettre à la porte un jour. Parfaitement... La maison est à elle, c'est à mourir de rire... Mais tu ne parles pas des enfants? Désirée est toujours chez sa nourrice, n'est-ce pas? Nous irons l'embrasser, nous lui demanderons si elle s'ennuie. Je veux aussi aller à Marseille, car Octave me donne de l'inquiétude; la dernière fois que je l'ai vu, je l'ai trouvé bien dissipé. Je ne parle pas de Serge : celui-là est trop sage, il sanctifiera toute la famille... Tiens! cela me fait plaisir de parler de la maison.

Et il parla, parla toujours, demandant des nouvelles de chaque arbre de son jardin, s'arrêtant aux détails les plus minimes du ménage; montrant une mémoire extraordinaire, à propos d'une foule de petits faits. Marthe, profondément touchée de l'affection tatillonne qu'il lui témoignait, croyait voir une délicatesse suprême dans le soin qu'il prenait de ne lui adresser aucun reproche et de ne pas même faire la moindre allusion à ses souffrances. Elle était pardonnée; elle jurait de racheter son crime en devenant la servante soumise de cet homme, si grand dans sa bonhomie; et de grosses larmes silencieuses coulaient sur ses joues, pendant que ses mains se tendaient et que ses genoux se pliaient, pour lui crier merci.

— Méfiez-vous, lui dit le gardien à l'oreille; il a des yeux qui m'inquiètent depuis un instant.

— Mais il n'est pas fou; balbutia-t-elle; je vous jure qu'il n'est pas fou... Je vais tout raconter au directeur, s'il le faut. Je veux l'emmener tout de suite.

— Méfiez-vous, répéta rudement le gardien, en la tirant par le bras.

Mouret, au milieu de son bavardage venait de tourner sur lui-même, comme une bête assommée. Il s'aplatit par terre; puis lestement il marcha à quatre pattes, le long du mur.

— Hou! hou! hurlait-il d'une voix rauque et prolongée.

Il s'enleva d'un bond et retomba sur le flanc. Alors ce fut une épouvantable et ignoble scène : il se tordait comme un ver, se bleuissait la face à coups de poing, s'arrachait la peau avec les ongles; bientôt il se trouva à demi-nu, les vêtements en lambeaux, écrasé, meurtri, râlant.

— Sortez donc, madame! criait le gardien.

Marthe était clouée. Elle se reconnaissait par terre; elle se jetait ainsi sur le carreau, dans la chambre, s'égratignait ainsi, se battait ainsi. Et jusqu'à sa voix qu'elle retrouvait; Mouret avait exactement son râle. C'était elle qui avait fait ce misérable. L'épouvante l'hébétait, et elle murmurait encore :

— Il n'est pas fou, il ne peut pas être fou... Ce serait horrible. J'aimerais mieux mourir.

Le gardien la prit à bras-le-corps et la mit à la porte; mais elle resta là, collée au bois. Elle entendit dans la cellule, un bruit de lutte, des cris de cochon qu'on égorge; puis il y eut une chute sourde, pareille à celle d'un paquet de linge mouillé et un silence de mort régna. Quand le gardien ressortit, la nuit était presque tombée: elle n'aperçut qu'un trou noir par la porte entre-bâillée.

— Fichtre! dit le gardien encore furieux, vous êtes drôle, vous, madame, à crier qu'il n'est pas fou! J'ai failli y laisser mon pouce, qu'il tenait entre ses dents... Le voilà tranquille pour quelques heures.

Et, tout en la reconduisant, il continuait :

— Vous ne savez pas comme ils sont tous malins ici... Ils font les gentils pendant des heures entières, ils vous racontent des histoires qui ont l'air raisonnable; puis, crac, sans crier gare, ils vous sautent à la gorge. Je voyais bien tout à l'heure qu'il manigançait quelque chose pendant qu'il parlait de ses enfants; il avait les yeux tout à l'envers.

Quand Marthe retrouva l'oncle Macquart dans la petite cour, elle répéta fiévreusement, sans pouvoir pleurer, d'une voix lente et cassée :

— Il est fou, il est fou!

— Sans doute, il est fou, dit l'oncle en ricanant. Est-ce que tu comptais le trouver faisant le jeune homme? On ne l'a pas mis ici pour des prunes, peut-être... D'ailleurs la maison n'est pas saine. Au bout de deux heures, eh! eh! j'y deviendrais enragé, moi.

Il l'étudiait du coin de l'œil, surveillant ses moindres tressaillements nerveux. Puis, de son ton bonhomme:

— Tu veux peut-être voir la grand'mère?

Marthe eut un geste d'effroi en se cachant le visage entre les mains.

— Ça n'aurait dérangé personne, reprit-il. Alexandre nous aurait fait ce plaisir... Elle est là, à côté, et il n'y a rien à craindre avec elle; elle est bien douce. N'est-ce pas, Alexandre, qu'elle n'a jamais donné de l'ennui à la maison? Elle reste assise, à regarder devant elle; depuis douze ans, elle n'a pas bougé... Enfin, puisque tu ne veux pas la voir...

Comme le gardien prenait congé d'eux, il l'invita à venir boire un verre de vin chaud, et, tout en lui faisant cette invitation, il clignait les yeux d'une certaine façon, ce qui parut décider Alexandre à accepter. Ils durent soutenir Marthe, qui, silencieuse, chancelait à chaque pas. Quand ils arrivèrent, ils la portaient, la face convulsée, les yeux ouverts, roidie par une de ces crises nerveuses qui la tenaient comme morte pendant des heures.

— Là, qu'est-ce que j'avais dit? cria Rose en les apercevant. Elle est dans un joli état et nous voilà propres pour retourner! Est-il permis, mon Dieu! d'avoir une tête si drôlement bâtie? Monsieur aurait dû l'étrangler, ça lui aurait donné une leçon.

— Bah! dit l'oncle, je vais l'allonger sur mon lit. Nous n'en mourrons pas pour passer la nuit autour du feu.

Il tira un rideau de cotonnade qui masquait une alcôve et coucha Marthe, que Rose alla déshabiller en grondant. Il n'y avait rien à faire, disait-elle, qu'à l'empêcher de se blesser en tombant et qu'à lui mettre une brique chaude aux pieds.

— Maintenant qu'elle est dans le dodo, nous allons boire un coup, reprit l'oncle avec son ricanement de loup rangé. Il sent diablement bon, votre vin chaud, la mère!

— J'ai trouvé un citron sur la cheminée, je l'ai pris, dit Rose.

— Et vous avez bien fait. Il y a de tout ici. Quand je fais un lapin, rien n'y manque, je vous en réponds.

Il avait avancé la table devant la cheminée; il s'assit entre la cuisinière et Alexandre; versant le vin chaud dans de grandes tasses jaunes. Quand il eut avalé deux gorgées religieusement :

— Bigre! s'écria-t-il en faisant claquer la langue, voilà du bon vin chaud. Eh! eh! vous vous y entendez; il est meilleur que le mien. Il faudra que vous me laissiez votre recette.

Rose, calmée, chatouillée par ces compliments, se mit à rire. Le feu de souches de vigne étalait un grand brasier rouge. Les tasses furent remplies de nouveau.

— Alors, dit Macquart en s'accoudant et en regardant la cuisinière en face, ma nièce est venue comme ça, par un coup de tête?

— Ne m'en parlez pas, répondit-elle, cela me remettrait en colère... Madame devient folle comme monsieur; elle ne sait plus qui elle aime et qui elle n'aime pas... Je crois qu'elle a eu une dispute avec monsieur le curé avant de partir; j'ai entendu leurs voix qui criaient.

L'oncle eut un gros rire.

— Ils étaient pourtant bien d'accord, murmura-t-il.

— Sans doute, mais rien ne dure avec une cervelle comme celle de madame... Je parie qu'elle regrette les volées que monsieur lui administrait la nuit. Nous avons retrouvé le bâton dans le jardin.

Il la regarda plus attentivement encore, en disant entre deux gorgées de vin chaud :

— Peut-être qu'elle venait chercher François.

— Ah! Dieu nous en garde! cria Rose d'un air d'effroi. Monsieur ferait un beau ravage à la maison, il nous tuerait tous... Tenez, c'est là ma grande peur. Je tremble toujours qu'il ne s'échappe et qu'il n'arrive une de ces nuits pour nous assassiner. Quand je suis dans mon lit et que je songe à cela, je ne puis m'endormir : il me semble que je le vois sauter par la fenêtre et se jeter sur moi, avec des cheveux hérissés et des yeux luisants comme des allumettes.

Macquart s'égayait bruyamment, tapant sa tasse sur la table :

— Ça serait drôle, ça serait drôle, répéta-t-il. Il ne doit pas vous aimer, le curé surtout, qui a pris sa place. Il n'en ferait qu'une bouchée, du curé, tout gaillard qu'il soit, car les fous sont rudement forts, à ce qu'on assure... Dis, Alexandre, vois-tu le pauvre François tomber chez lui. Il nettoierait le plancher proprement. Moi, ça m'amuserait.

Et il jetait des coups d'œil au gardien, qui buvait le vin chaud d'un air tranquille, se contentant d'approuver de la tête.

— C'est une supposition, c'est pour rire, reprit Macquart en voyant les regards épouvantés que Rose fixait sur lui.

A ce moment, un long soupir sortit de l'alcôve, et Marthe se tordit furieusement sur le lit; il fallut la maintenir pendant quelques minutes, pour qu'elle ne tombât pas. Elle s'allongea de nouveau dans sa rigidité de cadavre. L'oncle resta debout, se chauffant les cuisses devant le brasier, réfléchissant, murmurant sans songer à ce qu'il disait :

— Elle n'est pas commode, la petite.

Puis brusquement il demanda :

— Et les Rougon, qu'est-ce qu'ils disent de toutes ces histoires? Ils sont du parti de l'abbé, n'est-ce pas?

— Monsieur n'était pas assez aimable pour qu'ils le regrettent, répondit Rose; il ne savait quelle malice inventer contre eux.

— Ça, il n'avait pas tort, reprit l'oncle. Les Rougon sont des pingres. Quand on pense qu'ils n'ont jamais voulu acheter un champ de blé, là, en face; une magnifique opération dont je me chargeais... C'est Félicité qui ferait, elle aussi, un drôle de nez, si elle voyait revenir François.

Il ricana encore, tapa à petits coups dans ses mains. Puis il eut un geste de résolution en rallumant sa pipe, et, après avoir tourné autour de la table :

— Il ne faut pas oublier l'heure, mon garçon, dit-il à Alexandre avec un nouveau clignement d'yeux. Je vais t'accompagner... Marthe a l'air tranquille maintenant. Rose la gardera et mettra la table en m'attendant... Vous devez avoir faim, n'est-ce pas, Rose? Puisque vous voilà forcée de passer la nuit ici, vous mangerez un morceau avec moi.

Il emmena le gardien. Au bout d'une demi-heure, il n'était pas encore rentré. La cuisinière s'ennuyait d'être seule en face de Marthe, qui ne bougeait plus; elle ouvrit la porte, se pencha sur la terrasse, regardant la route, vide dans la nuit claire. Comme elle rentrait, elle crut apercevoir, de l'autre côté du chemin, deux ombres noires plantées au milieu d'un sentier, derrière une haie.

— On dirait l'oncle, pensa-t-elle; il a l'air de causer avec un prêtre.

Quelque minutes plus tard, l'oncle arriva. Il disait que ce diable d'Alexandre lui avait raconté des histoires à n'en plus finir.

— Est-ce que ce n'était pas vous qui étiez tout à l'heure avec un prêtre? demanda Rose.

— Moi, avec un prêtre! s'écria-t-il; où, diable! avez-vous rêvé cela! Il n'y a pas de prêtre dans le pays.

Il roulait ses petits yeux ardents. Puis il parut mécontent de son mensonge, il reprit :

— Il y a l'abbé Fenil, mais c'est comme s'il n'y était pas; il ne sort jamais.

—L'abbé Fenil est un pas grand'chose, dit la cuisinière.

Alors l'oncle se fâcha.

— Pourquoi ça, un pas grand'chose? Il fait beaucoup de bien ici.

Mais sa colère tomba tout d'un coup. Il se prit à rire en voyant que Rose le regardait d'un air surpris.

— Je m'en moque après tout, murmura-t-il... Je sais maintenant avec qui vous avez pu me voir. J'ai rencontré l'épicière; elle avait une robe noire, vous aurez pris ça pour une soutane.

Rose fit une omelette, l'oncle posa sur la table un morceau de fromage, et ils se mirent à manger. Ils n'avaient pas fini, que Marthe se dressa sur son séant, de l'air étonné d'une personne qui s'éveille dans un lieu inconnu. Quand elle eut écarté ses cheveux, et que la mémoire lui revint, elle sauta à terre, disant qu'elle voulait partir, partir sur-le-champ. Macquart parut très-contrarié de ce réveil.

— C'est impossible, tu ne peux pas retourner à Plassans ce soir, dit-il. Tu grelottes de fièvre, tu tomberas malade en chemin. Repose-toi, et demain nous verrons... D'abord il n'y a pas de voiture.

— Vous allez me conduire dans votre carriole, répondit-elle.

— Non, je ne veux pas, je ne peux pas.

Marthe, qui s'habillait avec une hâte fébrile, déclara qu'elle irait à Plassans à pied, plutôt que de passer la la nuit aux Tulettes. L'oncle délibérait; il avait fermé la porte et glissé la clef dans sa poche. Il supplia sa nièce, la menaça, inventa des histoires, pendant que sans l'écouter elle achevait de mettre son chapeau.

— Si vous croyez que vous la ferez céder? dit Rose qui finissait paisiblement le morceau de fromage : elle préférerait passer par la fenêtre. Attelez votre cheval, ça vaudrait mieux.

L'oncle, après un court silence, haussa les épaules et s'écria avec colère :

— Ca m'est égal en somme! Qu'elle prenne mal, si elle y tient! Moi, je voulais éviter un accident... Va comme je te pousse. Il n'arrivera jamais que ce qui doit arriver; je vais vous conduire.

Il fallut porter Marthe dans la carriole : une grosse fièvre la secouait. L'oncle lui jeta un vieux manteau sur les épaules, il fit entendre un léger claquement de langue, et l'on partit.

— Il y a près d'un mois que je n'ai fait un tour à Plassans, dit-il; j'y ai justement des affaires... Pour mon compte, je suis bien content d'y aller ce soir.

Il était environ dix heures. Le ciel, chargé de pluie, avait une lueur rousse qui éclairait faiblement le chemin. Tout le long de la route. Macquart se pencha, regardant dans les fossés et derrière les haies. Rose lui ayant demandé ce qu'il cherchait, il répondit qu'il était descendu des loups des gorges de la Seille et qu'il croyait apercevoir des ombres. Il avait retrouvé toute sa belle humeur. A une lieue de Plassans, la pluie se mit à tomber, une pluie d'averse, drue et froide. Alors l'oncle jura; Rose aurait battu sa maîtresse, qui agonisait sous le manteau. Quand ils arrivèrent enfin le ciel était redevenu bleu.

— Je vais vous conduire rue Balande, n'est-ce pas? demanda Macquart.

— Certainement, dit Rose étonnée.

Il lui expliqua alors que Marthe lui semblait très-malade, et qu'il vaudrait peut-être mieux la mener chez sa mère. Il consentit pourtant, après une longue hésitation, à arrêter son cheval devant la maison des Mouret. Marthe n'avait pas même emporté de passe-partout. Rose heureusement trouva le sien dans sa poche; mais quand elle voulut ouvrir, la porte ne céda pas, les Trouche devaient avoir poussé les verroux. Elle frappa du poing, sans éveiller d'autre bruit que l'écho sourd du grand vestibule.

— Vous avez tort de vous entêter, dit l'oncle, qui riait entre ses dents; ils ne descendront pas, ça les dérangerait. Vous voilà bel et bien à la porte de chez vous, mes enfants. Ma première idée est bonne, voyez-vous. Il faut mener la chère enfant chez Rougon; elle sera mieux là que dans sa propre chambre, c'est moi qui vous l'affirme.

Félicité entra dans un désespoir bruyant, lorsqu'elle aperçut sa fille à une pareille heure, trempée de pluie, à demi-morte. Elle la coucha au second étage, bouleversa la maison, mit tous les domestiques sur pied. Quand elle se fut un peu calmée et qu'elle se trouva assise au chevet de Marthe, elle demanda des explications.

— Mais qu'est-il arrivé? Comment se fait-il que vous la rameniez dans un tel état?

Macquart, d'un ton de grande bonhomie, raconta le voyage de « la chère enfant. » Il se défendait, il disait qu'il avait tout fait pour l'empêcher de se rendre auprès de François et pour la retenir ensuite chez lui, lorsqu'elle s'était trouvée mal. Il finit par invoquer le témoignage de Rose en voyant Félicité l'examiner attentivement d'un air soupçonneux. Mais celle-ci continua à branler la tête.

— C'est bien louche, cette histoire! murmura-t-elle; il y a quelque chose que je ne comprends pas.

Elle connaissait son Macquart, elle flairait une coquinerie dans la joie secrète qui lui pinçait le coin des paupières.

— Vous êtes singulière, dit-il en se fâchant pour échapper à son examen; vous vous imaginez toujours des choses de l'autre monde. Je ne puis pas vous dire ce que je ne sais pas!... J'aime Marthe plus que vous, je n'ai jamais agi que dans son intérêt. Tenez, je vais courir chercher le médecin, et je mettrai en revenant ma carriole et mon cheval à l'auberge des Trois-Pigeons.

Madame Rougon le suivit des yeux; elle questionna Rose longuement, sans rien apprendre. D'ailleurs elle semblait très-heureuse d'avoir sa fille chez elle, et elle répéta à plusieurs reprises des paroles très-amères contre « les gens qui vous laisseraient crever à la porte de votre maison, sans seulement vous ouvrir. » Marthe, la tête renversée sur l'oreiller, se mourait.

XXII

Dans le cabanon des Tulettes, il faisait nuit noire. Un souffle glacial tira Mouret de la stupeur cataleptique où l'avait jeté la crise de la soirée. Accroupi contre le mur, il resta un instant immobile, les yeux ouverts, roulant doucement la tête sur le froid de la pierre, geignant comme un enfant qui s'éveille. Mais il avait les jambes coupées par un courant d'air si humide, qu'il se leva et regarda. En face de lui, il aperçut la porte du cabanon grande ouverte.

— Elle a laissé la porte ouverte, dit le fou à voix haute; elle doit m'attendre, il faut que je parte.

Il sortit, revint en tâtant ses vêtements, de l'air minutieux d'un homme rangé qui craint d'oublier quelque chose; puis il poussa la porte soigneusement. Il traversa la première cour, de son petit pas tranquille de bourgeois flâneur. Comme il entrait dans la seconde, il vit un gardien qui semblait guetter; il s'arrêta, se consulta un moment. Mais le gardien avait disparu, et Mouret, à l'autre bout de la cour, se trouva devant une porte ouverte, donnant sur la campagne ; il la referma derrière lui, sans s'étonner, sans se presser.

— C'est une bonne femme tout de même, murmura-

t-il ; elle aura entendu que je l'appelais. Il doit être tard ; je vais rentrer, pour qu'ils ne soient pas inquiets à la maison.

Il prit un chemin. Cela lui semblait naturel d'être en plein champ. Au bout de cent pas, il oublia les Tulettes derrière lui ; il s'imagina qu'il venait de s'oublier chez un vigneron auquel il avait acheté cinquante mille roles de vin. Comme il arrivait à un carrefour où se croisaient cinq routes, il reconnut le pays ; il se mit à rire en disant :

— Que je suis bête ! j'allais monter sur le plateau, du côté de Saint-Eutrope ; c'est à gauche que je dois prendre. Dans une bonne heure et demie, je serai à Plassans.

Alors il suivit la grande route gaillardement, regardant comme de vieilles connaissances chaque borne kilométrique ; il s'arrêtait devant certains champs, devant certaines maisons de campagnes, d'un air d'intérêt. Le ciel était couleur de cendres, avec de grandes traînées rosâtres, et la nuit s'éclairait ainsi d'un pâle reflet de brasier agonisant. De fortes gouttes commençaient à tomber ; le vent soufflait de l'est, trempé de pluie.

— Diable ! il ne faut pas que je m'amuse, dit Mouret en examinant le ciel avec inquiétude ; le vent est à l'est, il va en tomber une jolie décoction ! Jamais je n'aurai le temps d'arriver à Plassans avant la pluie ; avec ça, je suis peu couvert.

Et il ramena sur sa poitrine la veste de grosse laine grise qu'il avait mise en lambeaux, aux Tulettes. Il avait à la mâchoire une profonde meurtrissure, à laquelle il portait la main, sans se rendre compte de la vive douleur qu'il éprouvait là. La grande route restait déserte ; il ne rencontra qu'une charrette, descendant une côte d'une allure paresseuse. Le charretier dormait et ne répondit pas au bonsoir amical qu'il lui jeta. Ce fut au pont de la Viorne que la pluie le surprit ; il eut peur d'être mouillé, l'eau lui était très-désagréable, et il descendit sous le pont. Il se mit à l'abri, en grondant que c'était insupportable, que rien n'abîmait les vêtements comme cela, que s'il avait su, il aurait emporté un parapluie. Il patienta une bonne demi-heure, sous le pont, s'amusant à écouter le ruissellement de l'eau ; puis, quand l'averse fut passée, il remonta sur la route et entra enfin à Plassans. Il mettait un soin extrême à éviter les flaques de boue.

Il était alors près de minuit. Mouret calculait que huit heures ne devaient pas encore avoir sonné. Il traversa les rues vides, tout à l'ennui d'avoir fait attendre sa femme si longtemps.

— Elle ne doit plus savoir ce que cela veut dire, pensait-il. Le dîner sera froid... Ah ! bien, c'est Rose qui va joliment me recevoir !

Il était arrivé rue Balande ; il se tenait debout devant sa porte.

— Tiens ! dit-il, je n'ai pas mon passe-partout.

Cependant il ne frappait pas. La fenêtre de la cuisine restait sombre, les autres fenêtres de la façade semblaient également mortes... Une grande défiance s'empara du fou ; avec un instinct tout animal, il flaira un danger. Il recula dans l'ombre des maisons voisines, examina encore la façade avec une attention soupçonneuse ; puis il parut prendre un parti, fit le tour par le bas de la rue et s'engagea dans l'impasse des Chevillottes. Mais la petite porte du jardin était fermée au verrou. Alors, avec une force prodigieuse, emporté par une rage brusque, il se jeta dans cette porte, qui se fendit en deux, rongée d'humidité. La violence du choc le laissa étourdi, ne sachant plus pourquoi il venait de briser cette porte, qu'il essayait de raccommoder en rapprochant les morceaux.

— Voilà un beau coup, lorsqu'il était si facile de frapper ! murmura-t-il avec un regret subit. Une porte neuve me coûtera au moins trente francs.

Il était dans le jardin. Il se tourna et aperçut, au premier étage, la chambre à coucher vivement éclairée ; il crut que sa femme se mettait au lit. Cela lui causa un grand étonnement. Sans doute il avait dormi sous le pont en attendant la fin de l'averse. Il devait être très-tard. La maison de monsieur Rastoil et la sous-préfecture, qu'il regarda à gauche et à droite, étaient en effet closes et sans lumière. Il reportait les yeux sur sa propre maison, lorsqu'il vit une lueur de lampe, au second étage, derrière les rideaux épais de l'abbé Faujas. Ce fut comme un œil flamboyant, allumé au front de la façade, qui l'écrasait et le brûlait. Il se sentit aveuglé par un éclair ; il se serra les tempes entre ses mains brûlantes, la tête perdue, roulant dans un souvenir abominable, dans un cauchemar évanoui, où rien de net ne se formulait. Il n'avait conscience que d'un péril qui le menaçait lui et les siens ; un péril ancien, grandi lentement, devenu terrible, au fond duquel la maison allait s'engloutir, s'il ne la sauvait.

— Marthe, Marthe, où es-tu ? balbutia-t-il à demi-voix. Viens, emmène les enfants.

Il chercha Marthe dans le jardin ; mais il ne reconnaissait plus le jardin ; il lui semblait plus grand, et vide, et gris, et pareil à un cimetière. Les buis avaient disparu, les laitues n'étaient plus là, les arbres fruitiers paraissaient avoir marché. Il revint sur ses pas, se mit à genoux pour voir si les limaces qui avaient mangé les laitues et les buis n'étaient plus là, le long des allées. Les buis surtout, la mort de cette haute verdure sombre lui serrait le cœur, comme la mort d'un coin vivant de la maison. Qui donc avait tué les buis ? Quelle faux avait passé par là, rasant tout, bouleversant jusqu'à des touffes de violettes qu'il se souvenait d'avoir plantées au pied de la terrasse et qu'il ne retrouvait plus ? Un sourd grondement montait en lui, en face de cette ruine.

— Marthe, Marthe, où es-tu ? appela-t-il d'une voix plus étouffée.

Il la chercha dans la petite serre, à droite de la terrasse. La petite serre était encombrée des cadavres séchés des grands buis ; ils s'empilaient, en fascines, au milieu de tronçons d'arbres fruitiers, épars comme des membres coupés. Dans un coin, la cage qui avait servi aux oiseaux de Désirée pendant à un clou, lamentable, la porte crevée, avec des bouts de fil de fer qui se hérissaient et se tordaient. Le fou recula, pris de peur, comme s'il avait ouvert la porte d'un caveau ; bégayant, le sang à la gorge, il monta sur la terrasse, rôda devant la porte et les fenêtres closes. La colère qui grandissait en lui donnait à ses membres une souplesse de bête ; il se ramassait, marchait sans bruit, cherchait une fissure. Un soupirail de la cave lui suffit ; il s'amincit et se glissa avec une habileté de chat, égratignant le mur de ses ongles. Enfin il était dans la maison !

La porte de la cave ne fermait qu'au loquet. Il s'arrêta au milieu des ténèbres épaisses du vestibule, prêtant l'oreille, tâtant les murs, et il entendit des rires clairs descendant l'escalier, dans le sommeil noir de la maison. Ces rires lui hérissèrent le poil de fureur. Il entra dans la cuisine, dont il repoussa la porte. Les allumettes étaient à gauche, sur une planche. Il alla droit à cette planche, frotta une allumette, s'éclaira pour prendre une lampe sur le manteau de la cheminée, sans rien casser. Puis il regarda, il devait y avoir eu, le soir, quelque gros repas.

La cuisine était dans un désordre de bombance : les assiettes, les plats, les verres sales, encombraient la table ; une débandade de casseroles, grasses et tièdes encore, traînaient sur l'évier, sur les chaises, sur le carreau ; une cafetière, oubliée au bord d'un fourneau allumé, bouillait, le ventre roulé en avant comme une personne soûle. Mouret redressa la cafetière, rangea les casseroles ; il les sentait, flairait les restes de liqueur dans les verres, comptait les plats et les assiettes avec un grondement plus irrité. Ce n'était pas sa cuisine propre et froide de commerçant retiré ; on avait gâché là la nourriture de toute une auberge, et cette mal-

propreté goulue suait l'ivrognerie et l'indigestion.

— Marthe! Marthe! reprit-il en revenant dans le vestibule, la lampe à la main; réponds-moi, dis-moi où ils t'ont enfermée? Il faut partir, partir tout de suite.

Alors il la chercha dans la salle à manger. Les deux armoires, à droite et à gauche du poêle étaient ouvertes; au bord d'une planche, un sac de papier gris, crevé, laissait couler des morceaux de sucre jusque sur le plancher. Plus haut, il aperçut une bouteille de cognac sans goulot, bouchée avec un tampon de linge. Alors il monta sur une chaise et visita les armoires. Elles étaient à moitié vides : les bocaux de fruits à l'eau-de-vie tous entamés à la fois, les pots de confiture ouverts et sucés, les fruits mordus, les provisions de toutes sortes rongées et salies comme par le passage d'une armée de rats. La salle à manger, aussi grasse que la cuisine, ne devait pas avoir été balayée depuis trois jours, et les culs de verres, sur la toile cirée, avaient laissé des ronds et des traînées de sirop figé. Il chercha Marthe dans les armoires, sur la table, au milieu de cette saleté; puis, ne la trouvant pas, la face pourpre, jurant entre ses dents, il traversa le corridor pour la chercher dans le salon. Mais, dès le seuil, il s'arrêta : il n'était plus chez lui. Le papier mauve clair du salon, le tapis à fleurs rouges, les nouveaux fauteuils recouverts de damas cerise, l'étonnèrent profondément. Il craignit d'entrer chez un autre, il referma la porte.

— Marthe! Marthe! bégaya-t-il encore avec désespoir.

Il était revenu au milieu du vestibule, réfléchissant, ne pouvant apaiser ce souffle rauque qui s'enflait dans sa gorge. Où se trouvait-il donc, qu'il ne reconnaissait aucune pièce? Qui donc lui avait ainsi changé sa maison? Et les souvenirs vacillaient et se noyaient : il ne voyait que des ombres se glisser le long du corridor : deux ombres noires d'abord, pauvres, polies, s'effaçant; puis deux ombres grises et louches qui ricanaient. Il fermait les yeux, la lampe s'effarait, et, quand il regardait de nouveau, les ombres avaient grandi, elles s'allongeaient contre les murs, montaient dans la cage de l'escalier, emplissaient, dévoraient la maison entière. La maison, sur sa tête, s'abîmait; il l'entendait s'émietter comme un plâtras tombé d'humidité, se fondre comme un morceau de sel jeté dans une eau tiède. Quelque ordure mauvaise, quelque ferment de décomposition introduit là, avaient pourri les boiseries, rouillé le fer, fendu les murailles. Mais Mouret ne se rappelait plus, perdu dans tout ce noir : c'étaient les ombres qui avaient apporté la peste, et qui maintenant achevaient de ronger le cadavre de la maison.

Les rires clairs, en haut, sonnaient toujours et lui hérissaient le poil. Posant la lampe à terre, il monta pour chercher Marthe; il monta à quatre pattes, sans bruit, avec une légèreté et une douceur de loup. Quand il fut sur le palier du premier étage, il s'accroupit devant la porte de la chambre à coucher. Une raie de lumière passait sous la porte. Marthe devait se mettre au lit.

— Ah bien! dit la voix d'Olympe, il est joliment bon leur lit! Vois donc comme on enfonce, Honoré; j'ai de la plume jusqu'aux yeux.

Elle riait, elle s'étalait, sautait au milieu des couvertures.

— Veux-tu que je te dise? reprit-elle. Eh bien! depuis que je suis ici, j'ai envie de coucher dans ce dodo-là... c'était une maladie quoi! Je ne pouvais pas voir cette bringue de propriétaire se carrer là-dedans, sans avoir une envie furieuse de la jeter par terre pour me mettre à sa place... C'est qu'on a chaud tout de suite! Il me semble que je suis dans du coton.

Trouche, qui n'était pas couché, remuait les flacons de la toilette.

— Elle a toutes sortes d'odeurs, murmura-t-il.

— Tiens! continua Olympe, puisqu'elle n'y est pas, nous pouvons bien nous payer la belle chambre. Il n'y a pas de danger qu'elle vienne nous déranger; j'ai poussé les verroux... Tu vas prendre froid, Honoré.

Il ouvrait les tiroirs de la commode, fouillant dans le linge.

— Mets donc cela, dit-il en jetant une chemise de nuit à Olympe : c'est plein de dentelles. J'ai toujours rêvé une femme qui aurait de la dentelle... Moi, je vais prendre ce foulard rouge... Est-ce que tu as changé les draps?

— Ma foi! non, répondit-elle; je n'y ai pas pensé; ils sont encore propres... Elle est très-soigneuse de sa personne, elle ne nous dégoûte pas.

Et, comme Trouche se couchait enfin, elle lui cria :

— Apporte les grogs sur la table de nuit! Nous n'allons pas nous relever pour les boire à l'autre bout de la chambre... Là, mon gros chéri, nous sommes comme de vrais propriétaires.

Ils s'étaient allongés côte à côte, l'édredon au menton, cuisant dans une chaleur douce.

— J'ai bien mangé ce soir, murmura Trouche au bout d'un silence.

— Et bien bu! ajouta Olympe en riant. Moi, je suis très-chic; je vois tout tourner... Ce qui est embêtant, c'est que maman est toujours sur notre dos; aujourd'hui elle a été assommante. Je ne puis plus faire un pas dans la maison... Ce n'est pas la peine que la propriétaire s'en aille et nous laisse tranquille, si maman reste ici à faire le gendarme. Ça m'a gâté ma journée.

— Est-ce que l'abbé ne songe pas à s'en aller? demanda Trouche après un nouveau silence. Si on le nomme évêque, il faudra bien qu'il nous lâche la maison?

— On ne sait pas, répondit-elle de méchante humeur. Maman pense peut-être à la garder... On serait si bien tout seuls! Je ferai coucher la propriétaire dans la chambre de mon frère, en haut; je lui dirai qu'elle est plus saine... Passe-moi donc un verre, Honoré.

Ils burent tous les deux et se renforcèrent sous les couvertures.

— Bah! reprit Trouche, ce ne serait pas facile de les faire déguerpir; mais on pourrait toujours essayer... Je crois que l'abbé aurait déjà changé de logement s'il ne craignait pas que la propriétaire fît du scandale. J'ai envie de travailler la propriétaire; je lui conterai des histoires, et elle les flanquera à la porte.

Il but de nouveau, et, posant son verre :

— Si je lui faisais la cour, hein! ma chérie? dit-il plus bas.

— Ah! non, s'écria Olympe en se remettant à rire. Tu es trop vieux, tu n'es pas assez beau. Ça me serait bien égal, mais elle ne voudrait pas de toi, c'est sûr... Laisse-moi faire, je lui monterai la tête. C'est moi qui donnerai congé à maman et à Ovide, puisqu'ils sont si peu gentils avec nous.

— D'ailleurs, si tu ne réussis pas, murmura-t-il, j'irai dire partout qu'on a trouvé ton frère en tête-à-tête avec la propriétaire. Cela fera un tel bruit qu'il sera bien forcé de déménager.

Olympe s'était assise sur son séant :

— Tiens, dit-elle, mais c'est une bonne idée, ça! Dès demain, il faut commencer. Avant un mois la cambuse est à nous... Je vais t'embrasser pour la peine.

Cela les égaya beaucoup. Ils dirent comment ils arrangeraient la chambre; ils changeraient la commode de place et monteraient deux fauteuils du salon. Leur langue s'embarrassait de plus en plus. Un silence se fit.

— Allons, bon! te voilà parti, bégaya Olympe; tu ronfles les yeux ouverts. Laisse-moi me mettre devant, au moins je finirai mon roman. Je n'ai pas sommeil, moi.

Elle se leva, le roula comme une masse vers la ruelle, et se mit à lire. Mais, dès la première page, elle tourna la tête avec inquiétude du côté de la porte. Elle croyait entendre un singulier grondement dans le corridor. Puis elle se fâcha.

— Tu sais que je n'aime pas ces plaisanteries-là, dit-elle en donnant un coup de coude à son mari. Ne fais pas le loup en dormant... On dirait qu'il y un loup à la

porte. Continue, si ça t'amuse. Va, tu es bien agaçant.

Et elle se replongea dans son roman, furieuse, après avoir sucé la tranche de citron de son grog.

Mouret, de son allure souple, quitta la porte où il était resté blotti et monta au second étage. Il s'agenouilla devant la chambre de l'abbé Faujas, se haussa jusqu'au trou de la serrure. Il étouffait le nom de Marthe dans sa gorge; l'œil ardent, fouillant les coins de la chambre, s'assurant qu'on ne la cachait point là. La grande pièce nue était pleine d'ombre, une petite lampe posée sur la table laissait tomber sur le carreau un rond étroit de clarté; le prêtre, qui écrivait, ne faisait lui-même qu'une tache noire au milieu de cette lueur jaune. Un silence glacé régnait, et le fou, après avoir cherché derrière la commode, derrière les rideaux, s'était arrêté au lit de fer, sur lequel le chapeau du prêtre était posé. Mais il vit le lit froid, aux draps bien tirés, qui ressemblait à une pierre tombale; il s'habituait à l'ombre, Marthe ne se trouvait pas dans la chambre. L'abbé Faujas dut entendre quelque bruit; il leva la tête, regarda la porte. Alors Mouret aperçut en face de lui le visage calme et dur du prêtre. Ses yeux rougirent, une légère écume parut aux coins de ses lèvres; il retint un hurlement et s'en alla à quatre pattes par l'escalier, par les corridors, répétant à voix basse :

— Marthe! Marthe!

Il la chercha dans toute la maison : dans la chambre de Rose, qu'il trouva vide; dans le logement des Trouche, empli du déménagement des autres pièces; dans les anciennes chambres des enfants, où il sanglota en rencontrant sous sa main une paire de petites bottines éculées que Désirée avait portées. Il montait, descendait, s'accrochait à la rampe, se glissait le long des murs, faisait le tour des pièces à tâtons, sans se cogner, avec son agilité extraordinaire de fou prudent. Bientôt il n'y eut pas un coin, de la cave au grenier, qu'il n'eût flairé. Marthe n'était pas dans la maison, les enfants non plus, Rose non plus. La maison était vide, et il l'entendait craquer sous la dent des rats qui la mangeaient; la maison pouvait crouler.

Mouret s'assit sur une marche de l'escalier, entre le premier et le second étage. Il étouffait ce souffle puissant qui, malgré lui, gonflait sa poitrine et s'échappait en soupirs de colère. Il attendait, les mains croisées, le dos appuyé à la rampe; il restait immobile, les yeux ouverts dans la nuit, tout à l'idée fixe qu'il mûrissait patiemment. Ses sens prenaient une finesse singulière : il écoutait, il surprenait les plus petits bruits de la maison. En bas, Trouche ronflait; Olympe tournait les pages de son roman, avec le léger froissement du doigt contre le papier. Au second étage, la plume de l'abbé Faujas avait un bruissement de pattes d'insecte; tandis que, dans la chambre voisine, madame Faujas endormie semblait accompagner cette aigre musique de sa respiration régulière et forte. Mouret passa une heure, les oreilles aux aguets. Ce fut Olympe qui succomba la première au sommeil; il entendit parfaitement le roman s'échapper de ses mains et tomber sur le tapis. Puis ce fut l'abbé Faujas qui posa sa plume et qui se déshabilla avec des frôlements discrets de pantoufles; les vêtements tombaient mollement, le lit ne craqua même pas. Toute la maison était couchée. Mais le fou savait parfaitement que l'abbé ne dormait pas encore; il sentait cela à son haleine, qui lui arrivait trop grêle et trop agitée. Peu à peu, cette haleine s'apaisa; toute la maison dormait.

Mouret attendit encore une demi-heure. Il écoutait toujours avec un grand soin, comme s'il eût entendu les quatre personnes couchées là descendre, d'un pas de plus en plus lourd, dans l'engourdissement du profond sommeil. La maison, écrasée dans les ténèbres, s'abandonnait. Alors il se leva, gagna lentement le vestibule. Il grondait :

— Marthe n'y est plus, la maison n'y est plus, rien n'y est plus.

Il ouvrit la porte donnant sur le jardin et descendit à la petite serre. Là, il déménagea méthodiquement les grands buis séchés; il en emportait des brassées énormes, qu'il montait et qu'il empilait devant les portes des Trouche et des Faujas. Comme il ne voyait pas clair et qu'il était pris d'un besoin de grande clarté, il alla allumer dans la cuisine toutes les lampes qu'il trouva et qu'il posa sur les tables des pièces, sur les paliers de l'escalier, le long des corridors. Puis il apporta le reste des fascines de buis. Les tas s'élevaient plus haut que les portes, et il les regardait avec des ricanements que trempaient de grosses larmes. Mais, comme il faisait un dernier voyage, il leva les yeux, il aperçut les fenêtres. Alors il alla chercher les arbres fruitiers et dressa un bûcher sous les fenêtres, en ménageant fort habilement des courants d'air pour que la flamme fût belle. Le bûcher lui parut petit.

— Il n'y a plus rien, répétait-il; il faut qu'il n'y ait plus rien.

Il se souvint, il descendit à la cave et recommença ses voyages. Il remontait la provision de chauffage pour l'hiver : le charbon, les sarments, le bois. Le bûcher sous les fenêtres grandissait. A chaque paquet de sarments qu'il rangeait proprement, il était secoué d'une satisfaction plus vive. Il distribua ensuite le combustible dans les pièces du rez-de-chaussée; en laissa un tas dans le vestibule et un autre dans la cuisine. Il finit par renverser les meubles, pour les pousser sur les tas. Une heure lui avait suffi pour cette rude besogne. Sans souliers, courant les bras chargés, il s'était glissé partout, avait remué les tables et les chaises avec une telle adresse et une telle aisance qu'il n'avait pas laissé tomber une seule bûche trop rudement. Il semblait doué d'une vie nouvelle, d'une puissance et d'une logique de mouvements extraordinaires; il était, dans l'idée fixe, très-fort et très-intelligent.

Quand tout fut prêt, Mouret jouit un instant de son œuvre. Il allait de tas en tas, se complaisait dans la forme carrée et régulière des bûchers, faisait le tour de chacun d'eux, en frappant doucement dans ses mains d'un air de satifaction extrême. Quelques morceaux de charbon étant tombés le long de l'escalier, il courut chercher un balai, enleva proprement la poussière noire des marches, et quand il eut fini, jeta le balai lui-même sur les fagots empilés au milieu du vestibule. Il acheva ainsi son inspection, en bourgeois soigneux qui entend faire les choses comme elles doivent être faites, d'une façon réfléchie et minutieuse. La jouissance que lui donnait tous ces tas l'effarait peu à peu; ses yeux flambaient et une écume paraissait de nouveau aux coins de ses lèvres; il se courbait, se retrouvait à quatre pattes, courant sur les mains, soufflant plus fort, avec un ronflement de joie terrible.

Alors il prit un sarment, il alluma les tas. Il commença par les tas de la terrasse, sous les fenêtres; d'un bond, il rentra, enflamma les tas du salon et de la salle à manger, de la cuisine et du vestibule. Puis il sauta d'étage en étage, jetant les débris embrasés de son sarment sur les tas barrant les portes des Trouche et des Faujas. Une fureur croissante le secouait, la grande clarté de l'incendie achevait de l'affoler. Il descendit à deux reprises, avec des sauts prodigieux, pour voir si les tas brûlaient bien; il tournait sur lui-même, traversait l'épaisse fumée, activait de son souffle les brasiers, dans lesquels il rejetait les poignées de charbons ardents qu'il ramassait, et, à la vue des flammes s'élevant déjà à la hauteur du second étage et s'écrasant aux plafonds des pièces, il s'asseyait par moments sur le derrière, riant et applaudissant de toute la force de ses mains.

Cependant la maison ronflait comme un poêle trop bourré.

L'incendie éclatait sur tous les points à la fois avec une violence qui fendait les planchers et les murs. Le fou remonta au milieu des nappes de feu, les cheveux

grillés, les vêtements noircis, et se posta au second étage, sur les dernières marches de l'escalier. Accroupi sur les poings, avançant sa tête grondante de bête, il gardait le passage en jetant une plainte lugubre et continue de loup agonisant. Il ne quittait pas du regard la porte du prêtre.

— Ovide ! Ovide ! appela une voix terrible.

Au fond du corridor, la porte de madame Faujas s'ouvrit ; la flamme s'engouffra dans la chambre avec le roulement d'une tempête. Madame Faujas parut au milieu du feu. Les mains en avant, elle écarta les fascines qui flambaient, elle sauta dans le corridor, et, à coups de pied, à coups de poing, rejeta les tisons masquant la porte de son fils ; elle continuait à l'appeler désespérément. Le fou s'était aplati davantage, les yeux ardents, se plaignant toujours.

— Attends-moi, ne descend pas par la fenêtre, criait-elle en frappant à la porte.

Elle dut l'enfoncer ; la porte, qui brûlait, céda facilement. Elle reparut, tenant son fils entre les bras. Il avait pris le temps de mettre sa soutane ; il étouffait, suffoqué par la fumée.

— Écoute, Ovide, je vais t'emporter, dit-elle avec une rudesse énergique. Tiens-toi bien à mes épaules ; cramponne-toi à mes cheveux, si tu te sens glisser. Va, j'irai jusqu'au bout.

Elle le chargea sur ses épaules comme un enfant, et cette mère sublime, cette vieille paysanne, dévouée jusqu'à la mort, ne chancela point sous le poids écrasant de ce grand corps évanoui qui s'abandonnait. Elle marchait sur le plancher brûlant, écrasait les charbons sous ses pieds nus, s'ouvrait un passage en repoussant les flammes de sa main ouverte, pour que son fils n'en fût pas même effleuré. Mais, au moment où elle allait descendre, elle aperçut le fou et s'arrêta. Le fou, rampant au milieu du feu, l'avait laissée approcher ; puis, bondissant, il se jeta sur l'abbé Faujas, qu'il prit par le cou et qu'il lui arracha. Sa plainte lugubre s'était grossie et s'achevait dans un hurlement épouvantable ; une crise le tordait au bord de l'escalier. Il meurtrissait le prêtre, l'égratignait, l'étranglait, le mettait en lambeaux.

— Marthe ! Marthe ! cria-t-il.

Et il roula avec le corps le long des marches embrasées ; tandis que madame Faujas, qui lui avait enfoncé les dents en pleine gorge, buvait son sang. Les Trouche flambaient dans leur ivresse, sans un soupir. La maison, dévastée et minée, s'abattait au milieu d'une poussière d'étincelles.

XXIII

Macquart ne trouva pas chez lui le docteur Porquier, qui était auprès d'une femme en couches, et qui ne put accourir chez les Rougon qu'une heure plus tard, vers minuit et demi. Toute la maison était encore sur pied, Rougon seul n'avait pas bougé de son lit : les émotions le tuaient, disait-il, et une nuit blanche le rendait malade pour huit jours. Félicité était toujours assise au chevet de Marthe.

— Ah ! cher docteur, nous sommes bien inquiets, murmura-t-elle en allant à la rencontre du médecin. La pauvre enfant n'a pas fait un mouvement depuis que nous l'avons couchée là... Ses mains sont déjà froides ; je les ai gardées dans les miennes sans pouvoir les réchauffer.

Le docteur Porquier alla prendre la lampe et regarda attentivement le visage de Marthe ; puis, sans l'examiner autrement, il resta debout, pinçant les lèvres, faisant de la main un geste vague.

— Ma bonne madame Rougon, dit-il, il vous faut bien du courage.

Félicité éclata en sanglots.

— C'est la fin, continua-t-il à voix plus basse. Il y a longtemps que j'attends ce triste dénoûment, je dois vous le confesser aujourd'hui... La pauvre madame Mouret avait les deux poumons attaqués, et la phthisie chez elle se compliquait d'une maladie nerveuse.

Il s'était assis, gardant aux coins des lèvres son sourire de médecin bien élevé, qui se montrait poli même à l'égard de la mort.

— Ne vous désespérez pas, ne vous rendez pas malade, chère dame. La catastrophe était prévue, une circonstance pouvait la hâter tous les jours... La pauvre madame Mouret devait tousser, étant jeune, n'est-ce pas ? J'estime qu'elle a couvé pendant des années les germes du mal. Dans ces derniers temps, depuis trois ans environ, la phthisie faisait en elle des progrès effrayants. Et quelle piété ! quelle ferveur ! J'étais touché à la voir s'en aller si saintement... Que voulez-vous ? les décrets de Dieu sont insondables, et la science est bien souvent inutile.

Et comme madame Rougon pleurait toujours, il lui prodigua les plus tendres consolations, il voulut absolument qu'elle prît une tasse de tilleul pour se calmer.

— Ne vous tourmentez pas, je vous en conjure, répétait-il. Je vous assure qu'elle ne sent déjà plus son mal ; elle va s'endormir ainsi tranquillement, elle ne reprendra connaissance qu'au moment de l'agonie... Et je ne vous abandonne pas d'ailleurs ; je reste là, bien que tous mes soins soient inutiles à présent. Je reste, en ami, chère dame, en ami, entendez-vous ?

Il s'installa commodément pour la nuit, dans un fauteuil. Félicité se calmait un peu. Le docteur Porquier lui ayant confessé que Marthe n'avait plus que quelques heures à vivre, elle eut l'idée d'envoyer chercher Serge au séminaire, qui était voisin. Quand elle pria Rose de se rendre au séminaire, celle-ci refusa d'abord.

— Vous voulez donc le tuer aussi, ce pauvre petit ? dit-elle. Ça lui porterait un coup trop rude, d'être réveillé au milieu de la nuit, pour venir voir une morte... Je ne veux pas être son bourreau.

Rose gardait rancune à sa maîtresse. Depuis que celle-ci agonisait, elle tournait autour du lit, furieuse, bousculant les tasses et les bouteilles d'eau chaude.

— Est-ce qu'il y a du bon sens à faire ce que madame a fait ? ajouta-t-elle. Ce n'est la faute à personne, si elle est allée prendre la mort auprès de monsieur. Et maintenant il faut que tout soit en l'air, elle nous fait tous pleurer... Non, certes, je ne veux pas qu'on force le petit à se lever en sursaut.

Cependant elle finit par se rendre au séminaire. Le docteur Porquier s'était allongé devant le feu ; les yeux à demi-fermés, il continuait à prodiguer de bonnes paroles à madame Rougon. Un léger râle commençait à soulever les flancs de Marthe. L'oncle Macquart, qui n'avait point reparu depuis deux grandes heures, poussa doucement la porte.

— D'où venez-vous donc ? lui demanda Félicité, qui l'emmena dans un coin.

Il répondit qu'il était allé remiser sa carriole et son cheval à l'auberge des Trois-Pigeons. Mais il avait des yeux si vifs, un air de sournoiserie si malicieuse, qu'elle était reprise de mille soupçons. Elle oublia sa fille mourante, flairant une coquinerie qu'elle devait avoir intérêt à connaître.

— On dirait que vous avez suivi et guetté quelqu'un, reprit-elle en remarquant son pantalon boueux. Vous me cachez quelque chose, Macquart. Cela n'est pas bien. Nous avons toujours été gentils pour eux.

— Oh ! gentils ! murmura l'oncle en ricanant, c'est vous qui le dites, Rougon est un cancre ; dans l'affaire du champ de blé, il s'est méfié de moi, il m'a traité comme le dernier des derniers... Où donc est-il, Rougon ? Il se dorlote lui ; il se moque pas mal de la peine qu'on prend pour la famille.

Le sourire dont il accompagna ses dernières paroles inquiéta vivement Félicité. Elle le regardait en face.

— Quelle peine avez-vous prise pour la famille? dit-elle. Vous n'allez peut-être pas me reprocher d'avoir ramené ma pauvre Marthe des Tulettes... D'ailleurs, je vous le répète, tout ceci m'a l'air bien louche. J'ai questionné Rose. Il paraît que vous aviez l'idée de venir droit ici... Je m'étonne aussi que vous n'ayez pas frappé plus fort, rue Balande; on vous aurait ouvert... Ce n'est pas que je sois fâchée d'avoir la chère enfant chez moi: elle mourra au moins parmi les siens, elle n'aura que des visages amis autour d'elle.

L'oncle parut très-surpris; il l'interrompit, d'un air inquiet.

— Je vous croyais au mieux avec l'abbé Faujas?

Elle ne répondit pas; elle s'approcha de Marthe, dont le souffle devenait plus douloureux. Quand elle revint, elle vit Macquart qui avait soulevé le rideau, et qui interrogeait la nuit noire en frottant la vitre humide de la main.

— Ne partez pas demain avant de causer avec moi, lui recommanda-t-elle; je veux éclaircir tout ceci.

— Comme vous voudrez, répondit-il en homme qui prend un parti. On serait bien embarrassé pour vous faire plaisir. Vous aimez les gens, vous ne les aimez plus... Moi, je m'en moque; je vais toujours mon petit bonhomme de chemin.

Il était évidemment très-contrarié d'apprendre que les Rougon ne faisaient plus cause commune avec l'abbé Faujas; il tapait la vitre du bout des doigts, en ne quittant pas des yeux la nuit noire. A ce moment, une grande lueur rougit le ciel.

— Qu'est-ce donc? demanda Félicité.

Il ouvrit la croisée, il regarda.

— On dirait un incendie, murmura-t-il d'un ton paisible. Ça brûle derrière la sous-préfecture.

La place s'emplissait de bruit. Un domestique entra tout effaré dans la chambre, et dit que le feu venait de prendre chez la fille de madame. On croyait avoir vu le gendre de madame, celui qu'on avait dû enfermer, se promener dans le jardin avec un sarment allumé, et le pis était qu'on désespérait de sauver les locataires. Félicité se tourna vivement, réfléchit une minute encore, les yeux fixés sur Macquart. Elle comprenait enfin.

— Vous nous aviez bien promis, dit-elle à voix basse, de vous tenir tranquille, lorsque nous vous avons installé dans votre petite maison des Tulettes. Rien ne vous manque pourtant, vous êtes là comme un vrai rentier... C'est honteux, entendez-vous?... Combien vous a-t-on donné pour ouvrir la porte de François?

Il se fâcha, mais elle le fit taire; elle semblait beaucoup plus inquiète des suites de l'affaire qu'indignée par le crime lui-même.

— Et quel abominable scandale, si l'on venait à savoir! murmura-t-elle encore. Est-ce que nous vous avons jamais rien refusé?... Nous causerons demain, nous reparlerons de ce champ dont vous nous cassez les oreilles... Vous avez donc juré notre perte, malheureux! Si Rougon apprenait une pareille chose, il en mourrait de chagrin.

L'oncle ne put s'empêcher de sourire; il se défendit plus violemment, jura qu'il ne savait rien, qu'il n'avait trempé dans rien. Puis, comme le ciel s'embrasait de plus en plus et que le docteur Porquier était déjà descendu, l'oncle quitta la chambre en disant d'un air pressé de curieux:

— Je vais voir.

C'était monsieur Péqueur des Saulaies qui avait donné l'alarme. Il y avait eu soirée à la sous-préfecture, et il se couchait, lorsque, vers une heure moins quelques minutes, il aperçut un singulier reflet rouge sur le plafond de sa chambre. Il s'approcha de la fenêtre et resta très-surpris en voyant un grand feu brûler dans le jardin des Mouret, tandis qu'une ombre, qu'il ne reconnut pas d'abord, dansait au milieu de la fumée en brandissant un sarment allumé. Presque aussitôt des flammes s'échappèrent par toutes les ouvertures du rez-de-chaussée. Le sous-préfet s'empressa de remettre son pantalon et de passer une redingote; il appela son domestique, lança le concierge à la recherche des pompiers et des autorités. Puis, avant de se rendre sur le lieu du sinistre, il revint, s'assura devant une glace que sa moustache était correcte. Il arriva le premier rue Balande. La rue était absolument déserte; deux chats la traversaient en courant.

— Ils vont se laisser griller comme des cotelettes là-dedans, murmura monsieur Péqueur des Saulaies, étonné du sommeil paisible de la maison, sur la rue, où pas une flamme ne se montrait encore.

Il frappa violemment, mais il n'entendit que le ronflement de l'incendie dans la cage de l'escalier; il frappa alors à la porte de monsieur Rastoil. Là des cris perçants s'élevaient, accompagnés de piétinements, de claquements de portes, d'appels étouffés.

— Aurélie, couvre-toi les épaules, criait la voix du président.

Monsieur Rastoil se précipita sur le trottoir, suivi de madame Rastoil et de la cadette de ses demoiselles, celle qui n'était pas encore mariée. Aurélie, dans sa précipitation, avait jeté sur ses épaules un paletot à son père, qui lui laissait les bras nus; elle devint toute rouge lorsqu'elle aperçut monsieur Péqueur des Saulaies.

— Quel épouvantable malheur! balbutiait le président. Tout va brûler. Le mur de ma chambre est déjà chaud. Les deux maisons n'en font qu'une, si l'on peut dire... Ah! monsieur le sous-préfet, je n'ai pas même pris le temps d'enlever les pendules et les objets précieux. Il faut organiser les secours. On ne peut pas perdre son mobilier en quelques heures.

Madame Rastoil, à demi-vêtue d'un peignoir, pleurait le meuble de son salon qu'elle venait justement de faire recouvrir. Cependant, quelques voisins s'étaient montrés aux fenêtres. Le président les appela et commença le déménagement de sa maison; il se chargeait particulièrement des pendules, qu'il déposait sur le trottoir d'en face. Lorsqu'on eut sorti les fauteuils du salon, il fit asseoir sa femme et sa fille, tandis que le sous-préfet restait auprès d'elles pour les rassurer.

— Tranquillisez-vous, mesdames, disait-il. La pompe va arriver, le feu sera attaqué vigoureusement, et l'on sauvera votre maison... Je ferai tous mes efforts, je suis ici pour cela.

Les croisées des Mouret éclatèrent, les flammes parurent au premier étage. Brusquement la rue fut éclairée par une grande lueur; il faisait clair comme en plein jour. Un tambour, au loin, passait sur la place de la sous-préfecture en battant le rappel. Il y avait une fontaine sur cette place, et des hommes accouraient; une chaîne s'organisait, mais les seaux manquaient, la pompe n'arrivait pas. Au milieu de l'effarement et du tumulte, monsieur Péqueur des Saulaies, sans quitter les dames Rastoil, criait des ordres à pleine voix:

— Laissez le passage libre! La chaîne est trop serrée là-bas! mettez-vous à deux pieds les uns des autres!

Puis, se tournant vers Aurélie, d'une voix douce:

— Je suis bien surpris que la pompe ne soit pas encore là. C'est une pompe neuve; on va justement... l'étrenner... J'ai pourtant envoyé le concierge tout de suite; il a dû passer aussi à la gendarmerie.

Les gendarmes se montrèrent les premiers; ils continrent les curieux, dont le nombre augmentait, malgré l'heure avancée, et rectifièrent la chaîne, qui se bossuait au milieu des poussées et des rires de certains farceurs accourus du faubourg. La petite cloche de Saint-Saturnin sonnait le tocsin de sa voix fêlée; un second tambour battait le rappel, plus languissamment, vers le bas de la rue, du côté du Mail; enfin la pompe arriva avec

un tapage de ferraille secouée. Les groupes s'écartèrent; les quinze pompiers de Plassans parurent, courant et soufflant; mais, malgré l'intervention et les conseils de monsieur Péqueur des Saulaies, il fallut encore un grand quart d'heure pour mettre la pompe en état.

— Je vous dis que le piston ne glisse pas! criait furieusement le capitaine au sous-préfet, qui prétendait que les écrous étaient trop serrés.

Lorsqu'un jet d'eau s'éleva, la foule eut un soupir de satisfaction. La maison flambait alors du rez-de-chaussée au second étage, comme une immense torche. L'eau entrait dans le brasier avec un sifflement, et les flammes, se déchirant en nappes jaunes, s'élevaient plus haut. Des pompiers étaient montés sur les toits de la maison du président; à coups de pic ils enfonçaient les tuiles pour faire la part du feu.

— La baraque est perdue, murmura Macquart, les mains dans les poches, planté tranquillement sur le trottoir d'en face et suivant les progrès de l'incendie avec un vif intérêt.

Il s'était formé là, au bord du ruisseau, un salon en plein air; les fauteuils se trouvaient rangés en demi-cercle, comme pour permettre d'assister à l'aise au spectacle. Madame de Condamin et son mari venaient d'arriver; ils rentraient à peine de la sous-préfecture, disaient-ils, lorsqu'ils avaient entendu battre le rappel. Monsieur de Bourdeu, monsieur Maffre, le docteur Porquier, monsieur Delangre, accompagné de plusieurs membres du conseil municipal; s'étaient également empressés d'accourir. Tous entouraient ces pauvres dames Rastoil, les réconfortaient, s'abordaient avec des exclamations apitoyées. La société finit par s'asseoir sur les fauteuils, et, pendant que la pompe soufflait à dix pas et que les poutres embrasées craquaient, la conversation s'engagea.

— As-tu pris ma montre, mon ami? demanda madame Rastoil; elle était sur le cheminée, avec la chaîne.

— Oui, oui, j'ai tout dans la poche, répondit le président, la face gonflée, chancelant d'émotion. J'ai aussi l'argenterie... J'aurais tout emporté; mais les pompiers ne veulent pas, ils disent que c'est ridicule.

Monsieur Péqueur des Saulaies se montrait toujours très-calme et très-obligeant.

— Je vous assure que votre maison ne court plus aucun risque, affirma-t-il; la part du feu est faite. Vous pouvez aller remettre vos couverts dans votre salle à manger.

Mais monsieur Rastoil ne voulut pas se séparer de son argenterie, qu'il tenait sous le bras, pliée dans un journal.

— Toutes les portes sont ouvertes, balbutia-t-il; la maison est pleine de gens que je ne connais pas... Ils ont fait dans mon toit un trou qui me coûtera cher à boucher.

Madame de Condamin, qui interrogeait le sous-préfet, s'écria:

— Mais c'est horrible! mais je croyais que la maison était vide, que les locataires avaient eu le temps de se sauver! Alors on n'a pas de nouvelles de l'abbé Faujas?

— J'ai frappé moi-même, dit monsieur Péqueur des Saulaies; personne n'a répondu. Quand les pompiers sont arrivés, j'ai fait enfoncer la porte, j'ai ordonné d'appliquer des échelles aux fenêtres... Tout a été inutile. Un de nos braves gendarmes, qui s'est aventuré dans le vestibule, a failli être asphyxié par la fumée.

— Ainsi l'abbé Faujas?... Quelle abominable mort! reprit la belle Octavie avec un frisson.

Ces messieurs et ces dames se regardèrent, blêmes dans les clartés vacillantes de l'incendie. Le docteur Porquier expliqua que la mort par le feu n'était peut-être pas aussi douloureuse qu'on se l'imaginait.

— On est saisi, dit-il en terminant; ça doit être l'affaire de quelques secondes. Il faut dire aussi que cela dépend de la violence du brasier.

Monsieur de Condamin comptait sur ses doigts.

— Si madame Mouret est chez ses parents, comme on le prétend, cela fait toujours quatre: l'abbé Faujas, sa mère, sa sœur et son beau-frère. C'est joli!

A ce moment, madame Rastoil se pencha à l'oreille de son mari.

— Donne-moi ma montre, murmura-t-elle. Je ne suis pas tranquille. Tu te remues. Tu vas t'asseoir dessus.

Une voix cria que le vent poussait les flammèches du côté de la sous-préfecture. Monsieur Péqueur des Saulaies s'excusa, s'élança enfin de parer à ce nouveau danger. Cependant monsieur Delangre voulait qu'on tentât un dernier effort pour porter secours aux victimes, dont il disait entendre les cris. Le capitaine des pompiers lui répondit brutalement de monter aux échelles lui-même, s'il croyait la chose possible; il disait n'avoir jamais vu un feu pareil. C'était le diable qui avait dû allumer ce feu-là, pour que la maison brûlât, comme un fagot, par tous les bouts à la fois. Le maire appela à lui des hommes de bonne volonté et fit le tour par l'impasse des Chevillottes. Du côté du jardin, peut-être pourrait-on monter.

— Ce serait très-beau, si ce n'était pas si triste, remarqua madame de Condamin, qui se calmait.

En effet, l'incendie devenait superbe. Des fusées d'étincelles montaient dans de larges flammes bleues et roses, des trous d'un rouge ardent se creusaient au fond de chaque fenêtre béante; tandis que la fumée roulait doucement, s'en allait en un gros nuage violâtre, pareille à la fumée des feux de Bengale pendant les feu d'artifice. Ces dames et ces messieurs s'étaient pelotonnés, dans les fauteuils; ils s'accoudaient, s'allongeaient, levaient le menton; puis des silences se faisaient, coupés de remarques et de petits cris d'admiration, lorsqu'un tourbillon de flammes plus violent s'élevait. Au loin, dans les clartés dansantes qui illuminaient brusquement des profondeurs de têtes moutonnantes, grossissaient un brouhaha de foule, un bruit d'eau courant et de seaux vides, tout un tapage noyé, et la pompe, à dix pas, gardait son haleine essoufflée et régulière, son crachement de gosier de métal écorché.

— Regardez donc la troisième fenêtre, au second étage, s'écria tout d'un coup monsieur Maffre émerveillé; on voit très-bien, à gauche, un lit qui brûle. Les rideaux sont jaunes; ils flambent comme du papier.

Monsieur Péqueur des Saulaies revenait au petit trot tranquilliser la société. C'était une panique,

— Les flammèches, dit-il, sont bien portées par le vent du côté de la sous-préfecture; mais elles s'éteignent en l'air. Il n'y a aucun danger, on est maître du feu.

— Mais, demanda madame de Condamin, sait-on comment le feu a pris?

Monsieur de Bourdeu assura qu'il avait d'abord vu une grosse fumée sortir de la cuisine; monsieur Maffre prétendait, au contraire, que les flammes avaient d'abord paru dans une chambre du premier étage. Le sous-préfet hochait la tête d'un air de prudence officielle; il finit par se pencher et par dire à demi-voix:

— Je crois que la malveillance n'est pas étrangère au sinistre. J'ai ordonné une enquête.

Et il raconta qu'il avait vu un homme allumer le feu avec un sarment.

— Oui, je l'ai vu aussi, interrompit Aurélie Rastoil; c'est monsieur Mouret.

Ce fut une surprise extraordinaire. La chose était impossible. Monsieur Mouret s'échappant et brûlant sa maison, quel épouvantable drame! Et l'on accablait Aurélie de questions. Elle rougissait, tandis que sa mère la regardait sévèrement. Il n'était pas convenable qu'une jeune fille fût ainsi toutes les nuits à la fenêtre.

— Je vous assure, j'ai bien reconnu monsieur Mouret, reprit-elle. Je ne dormais pas, je me suis levée en voyant une grande lumière. Monsieur Mouret dansait au milieu du feu.

Le sous-préfet se prononça.

— Parfaitement, mademoiselle a raison... Je reconnais

ce malheureux maintenant... Il était si effrayant que je restai perplexe, bien que sa figure ne me fût pas inconnue... Je vous demande pardon, ceci est très-grave, et il faut que j'aille donner quelques ordres.

Il s'en alla de nouveau, pendant que la société commentait cette aventure terrible, un propriétaire mettant le feu chez lui et brûlant ses locataires. Monsieur de Bourdeu s'emporta contre les maisons d'aliénés; la surveillance y était faite d'une façon tout à fait insuffisante. A la vérité, monsieur de Bourdeu tremblait de voir flamber dans l'incendie la préfecture que l'abbé Faujas lui avait promise.

— Les fous sont pleins de rancune, dit simplement monsieur de Condamin.

Ce mot embarrassa tout le monde, et la conversation tomba; les dames eurent de légers frissons, tandis que ces messieurs échangèrent des regards singuliers. La maison en flammes devenait beaucoup plus intéressante depuis que la société connaissait la main qui avait mis le feu. Les yeux, clignant d'une terreur délicieuse, se fixaient sur le brasier avec le rêve du drame qui avait dû se passer là.

— Si le papa Mouret est là-dedans, ça fait cinq, dit encore monsieur de Condamin, que les dames firent taire en l'accusant d'être un homme atroce.

Depuis le commencement de l'incendie, les Paloque, accoudés à la fenêtre de leur salle à manger, regardaient. Ils étaient juste au-dessus du salon improvisé sur le trottoir, La femme du juge finit par descendre pour offrir gracieusement l'hospitalité aux dames Rastoil et aux personnes qui les entouraient.

— On voit très-bien de nos fenêtres, je vous assure, dit-elle.

Et comme ces dames refusaient :

— Mais vous allez prendre froid, continua-t-elle; la nuit est très-fraîche.

Madame de Condamin eut un sourire en allongeant sur le pavé ses petits pieds, qu'elle montra au bord de sa jupe.

— Ah bien! oui, nous n'avons pas froid, répondit-elle. Moi, j'ai les pieds brûlants. Je suis très-bien... Est-ce que vous avez froid, mademoiselle?

— J'ai trop chaud, assura Aurélie. On dirait une nuit d'été. Ce feu-là chauffe joliment.

Tout le monde déclara qu'il faisait bon, et madame Paloque se décida alors à rester, à s'asseoir, elle aussi, dans un fauteuil. Monsieur Maffre venait de partir; il avait aperçu dans la foule ses deux fils, en compagnie de Guillaume Porquier, accourus tous les trois, sans cravate, d'une maison des remparts, pour voir le feu. Le juge de paix, qui était certain de les avoir enfermés à double tour dans leur chambre, emmena Alphonse et Ambroise par les oreilles.

— Si nous allions nous coucher? dit monsieur de Bourdeu, de plus en plus maussade.

Monsieur Péqueur des Saulaies avait reparu, infatigable, n'oubliant pas les dames, malgré les soins de toutes sortes dont il était accablé. Il alla vivement au-devant de monsieur Delangre, qui revenait de l'impasse des Chevillottes; ils causèrent à voix basse. Le maire avait dû assister à quelque scène épouvantable; il était excessivement pâle et se passait la main sur la face, comme pour chasser de ses yeux l'image atroce qui le poursuivait. Les dames l'entendirent seulement murmurer : « Nous sommes arrivés trop tard! C'est horrible, horrible!... » Il ne voulut répondre à aucune question.

— Il n'y a que Bourdeu et Delangre qui regrettent l'abbé, murmura monsieur de Condamin à l'oreille de madame Paloque.

— Ils avaient des affaires avec lui, répondit tranquillement celle-ci. Voyez donc, voici l'abbé Bourrette. Celui-là pleure pour de bon.

L'abbé Bourrette, qui avait fait la chaîne, sanglotait à chaudes larmes. Le pauvre homme n'entendait pas les consolations. Jamais il ne voulut s'asseoir dans un fauteuil; il resta debout, les yeux troubles, regardant brûler les dernières poutres. On avait aussi vu l'abbé Surin dans la foule; mais il avait disparu, après avoir écouté, de groupe en groupe, les renseignements qui couraient.

— Allons nous coucher, répéta monsieur de Bourdeu. C'est bête à la fin de rester là.

Toute la société se leva. Il fut décidé que monsieur Rastoil, sa dame et sa demoiselle passeraient la nuit chez les Paloque. Madame de Condamin donnait de petites tapes sur sa jupe légèrement froissée. On recula les fauteuils, on se tint un instant debout à se souhaiter une bonne nuit et à se donner des poignées de main. La pompe ronflait toujours, l'incendie pâlissait au milieu d'une fumée noire; on n'entendait plus que le piétinement affaibli de la foule et la hache attardée d'un pompier abattant une charpente.

— C'est fini, pensa Macquart, qui n'avait pas quitté le trottoir d'en face.

Il resta pourtant encore un instant à écouter les dernières paroles échangées à demi-voix entre madame Paloque et madame de Condamin.

— Bah! disait la femme du juge, personne ne le pleurera, si ce n'est cette grosse bête de Bourrette. Il était devenu insupportable, nous étions tous esclaves. Monseigneur lui-même... Enfin Plassans est délivré!

— Et les Rougon! fit remarquer monsieur de Condamin, ils doivent être enchantés.

— Pardieu! les Rougon sont aux anges. Ils vont hériter de la conquête de l'abbé maintenant; ils sont les maîtres de Plassans. Allez, ils auraient payé bien cher celui qui se serait risqué à mettre le feu à la baraque.

Macquart s'en alla, songeur et mécontent; il craignait d'avoir été dupe. La joie des Rougon le consternait. Les Rougon étaient des malins qui jouaient toujours un double jeu, et avec lesquels on finissait quand même par être volé. En traversant la place de la sous-préfecture, il se jurait de plus travailler comme cela, à l'aveuglette; s'il avait su, il aurait fait ses conditions auparavant. Enfin il s'agissait de tirer le meilleur parti possible de la situation et de ne pas avoir l'air tout à fait d'un imbécile.

Comme il remontait à la chambre où Marthe agonisait, il trouva Rose assise sur une marche de l'escalier. Elle était dans une colère bleue, elle grondait :

— Non, certes, je ne resterai pas dans la chambre; je ne veux pas voir des choses pareilles. Qu'elle crève sans moi! qu'elle crève comme un chien! Je ne l'aime plus, je n'aime plus personne... Aller chercher le petit, pour le faire assister à ça! Et j'ai consenti! Je m'en voudrai toute la vie... Il était pâle comme sa chemise, le chérubin. J'ai dû le porter du séminaire ici. J'ai cru qu'il allait rendre l'âme en route, tant il pleurait. C'est une pitié!... Et il est là maintenant à l'embrasser. Moi, ça me donne la chair de poule. Je voudrais que la maison nous tombât sur la tête, pour que ça fût fini d'un coup... J'irai dans un trou, je vivrai toute seule; je ne verrai jamais personne, jamais, jamais. La vie entière, c'est fait pour pleurer et pour se mettre en colère.

Macquart entra dans la chambre. Madame Rougon, à genoux, se cachait la face entre les mains; Serge, debout devant le lit, les joues ruisselantes de larmes, soutenait la tête de la mourante. Elle n'avait point encore repris connaissance. Les dernières lueurs de l'incendie éclairaient la chambre d'un reflet rouge.

Un hoquet secoua Marthe. Elle ouvrit des yeux surpris, se mit sur son séant pour regarder autour d'elle; puis elle joignit les mains avec une épouvante indicible, et elle expira en apercevant dans la clarté rouge, la soutane noire de Serge.

FIN DE LA CONQUÊTE DE PLASSANS ET DE LA QUARANTE-CINQUIÈME SÉRIE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

